THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY.

ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Digitized by Google

INDEXED

THE PUBL... ASTOR, LENOX A... TILDEN FOUNDATIONS.

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Tome XLIII

(Vme Série — Tome V)

Nos 1-2.

JANVIER-FÉVRIER 1900

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

Autres livres à télécharger sur le site
https://abbassa.wordpress.com

SOMMAIRE DES NUMÉROS 1-2

JANVIER-FÉVRIER

	Pages
CH. MOURRET. — Une pharmacie provençale au XVI[e] siècle..	4
A. MIR. — *Un Maridage per escrit*.....	47
J. ANGLADE. — Notes languedociennes.....	58
F. CASTETS. — *I dodici canti*. Epopée romanesque du XVI[e] siècle (Suite)...	71
Bibliographie. Comptes rendus critiques:	
P. GACHON. — Quelques préliminaires de la Révocation de l'Édit de Nantes en Languedoc. 1661-1685. (P. D.)..	77
Studier i modern språkvetenskap ufgifna af nyfilologiska sallkapet i Stockholm, I, 1898. (M. Grammont.).....	78
E. BONNET. — Bibliographie du diocèse de Montpellier. (E. Rigal)..	80
Jos. BERTHELÉ. — Les Instructions et Constitutions de Guillaume Durand, le spéculateur, d'après le manuscrit de Cessenon. (H. T.)....	81
— Nouvelles bibliographiques.....	82
— Livres reçus.....	83
Chronique.	84
Nécrologie : Ch. Revillout. — A. Langlade....	85

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

Artières. — Service funèbre célébré à Millau à l'occasion de la mort du roi Charles VII (12 août 1461).
F. Castets. — *I dodici canti* (Suite).
J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV[e] siècle dans le *Manipulus curatorum*
M. Grammont. — Les mots expressifs.
— Le timbre des voyelles toniques en français.
A. Jeanroy. — Refrains inédits du XIII[e] siècle.
A. Mir. — *Lou Capèl nòu.*
L.-G. Péli-sier. — Introduction au livre historique de Jacques Gohory.
— Quelques lettres ducales de Louis XII (Suite).
E. Stengel. — Le chansonnier de Bernart Amoros (Suite).
H. Teulié. — Le recueil des traités provençaux de médecine et de chirurgie de l'Université de Bâle.
— Le vocabulaire du noyer.
J. Ulrich. — La traduction des Actes des apôtres en haut engadinois, par Bifrun.
A. Vidal. — Vieilles prières albigeoises.

Adresser tout ce qui concerne la réduction de la Revue *à* M. HENRI TEULIÉ, 29, *boulevard Louis-Blanc, Montpellier.*

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

UNE PHARMACIE PROVENÇALE

AU XVI[e] SIECLE

Le document qui suit est tiré de mes archives personnelles de notaire. C'est l'inventaire dressé en 1529, au décès du maître apothicaire Jean Andrieu, de Tarascon.

Jean Andrieu fit son testament le 24 septembre 1529. Redoutant, non sans quelque raison, l'intervention de la justice et des hommes d'affaires, que la minorité de ses enfants aurait pu susciter, il eut le soin d'indiquer qu'il serait procédé à l'inventaire de sa succession à l'aide d'experts choisis par sa famille, et qu'ensuite ses biens seraient administrés par Peyronne Poncet, sa femme, aussi longtemps que celle-ci resterait en veuvage[1]. L'exécution fidèle de cette volonté nous a valu un document des plus curieux.

[1] « Item, dictus testator voluit et expresse prohibuit quod justicia non se habeat quovismodo intromictere de inventarizando bonna tam mobilia quam inmobilia ipsius testatoris. Ymo, voluit idem testator *que tos sos bens tant mobles que inmobles sian descrips et inventarizas per dos homes de ben, merchans de Tharascon, los quals saran elegis per los parens das enfans deldit testador.....*»

(Testamentum honorabilis viri magistri Johannis Andree, apothecarii ville Tharasconis. *Notes brèves de* Maurice Corburier, *vol. de* 1529, f° 313).

Digitized by Google

Le manuscrit d'où est tiré cet inventaire est un cahier petit in-folio, comprenant quarante-deux feuillets dont onze pages ont été laissées en blanc. Il porte une double foliotation : l'une, en chiffres ordinaires, est particulière au ms. lui-même ; l'autre, en chiffres romains, fait suite à celle du volume d'étendues dans lequel il a été inséré.

Je ne les ai pas reproduites dans ma transcription, mais j'ai, par contre, jugé opportun de numéroter chaque article. En tête de chaque folio figure assez régulièrement la date de la rédaction, travail qui exigea une dizaine de jours, comme d'ailleurs le fait est consigné dans les dernières formules du document. Enfin deux actes authentiques, signés du notaire Maurice Cordurier, remplacent ce que nous appelons aujourd'hui l'*intitulé d'inventaire* et le *dépôt pour minute*.

L'inventaire terminé, le texte original fut laissé selon toute probabilité entre les mains des personnes intéressées. Notre ms. n'en est qu'une copie, — *ung doble del propie original*, pour employer l'expression même du titre, — faite par une personne à qui la langue des pharmaciens paraît avoir été complètement étrangère. Il ne faut donc pas s'étonner d'y rencontrer de fréquentes incorrections et des fautes de lecture qui défigurent certains termes et en rendent quelquefois l'explication très difficile. C'est ainsi que les lettres *x* et *p*, *f* et *s* sont souvent confondues : le mot *Axongie* est constamment écrit *Apongie*. La même faute se reproduit dans *Anxeris* (Anseris), *Oximellis*, *Xillobalsamum*, etc., qui sont écrits *Anperis*, *Opimellis*, *Pillobalsamum ; Rosarum* et *Rosati* deviennent *Rofarum*, *Rofati*. Une des erreurs les plus grossières se trouve à l'article 84, où l'électuaire *de succo rosarum*, qui figure dans toutes les anciennes pharmacopées et était d'un usage courant, est transformé en électuaire *de friquo rofarum*.

La prononciation populaire intervient aussi avec les formes *Manon*, *Mana*, *Linnon*, pour *Magnum*, *Magna*, *Lignum*. Quant à la langue elle-même dont se sont servis les rédacteurs de l'inventaire, c'est un mélange de provençal très corrompu et de mauvais latin.

Malgré toutes ses imperfections, l'inventaire des héritiers de Jean Andrieu mérite cependant d'être connu, car il nous

Digitized by Google

fournit un tableau très exact de ce qu'était au XVI^e siècle une boutique d'apothicaire, assurément bien achalandée, autant qu'il est permis d'en juger par la quantité et la variété des marchandises qui y sont énumérées. La partie la plus importante du texte est celle qui est consacrée à la pharmacie. Elle comprend sept cents articles environ, distribués sous des rubriques différentes, répondant à la classification de l'époque.

Comme complément de cette première nomenclature, tous les accessoires servant à l'application, à la préparation ou à la vente des médicaments ont été consignés et décrits avec le même soin. Vient ensuite l'énumération des objets qui formaient le mobilier du défunt. La cuisine, le cellier, les appartements du permier étage, la *chambre des valets* et le grenier sont tour à tour visités, ainsi qu'une autre maison et un petit *mas* ou habitation rurale sis dans les environs de Tarascon. Les rédacteurs de ce long et minutieux travail nous donnent pour terminer la liste des livres de compte du pharmacien, qu'ils appellent *livres ressataris* et *manhuas de la marchandiso*.

J'ai relevé dans des notes placées à la fin de cette publication la plupart des articles qui offrent des difficultés d'interprétation, sans avoir pu cependant trouver de solution satisfaisante pour quelques-uns d'entre eux. Le lexique qui fait suite contient l'explication et l'identification des drogues et marchandises qui composaient la pharmacie.

Les abréviations ordinaires ont été résolues sans autre indication, celles qui présentaient des difficultés ou qui pouvaient laisser subsister quelque doute sont interprétées en caractères italiques, enfin la typographie a conservé à quelques-unes leur physionomie originale. Le mot *once* est reproduit par *on.*, *quart* ou *quarteyron* par *qrt.*, comme dans le ms., *demi* par un *d.*, le scribe ayant employé ce signe dans une bonne partie de son travail. Des caractères spéciaux désignent les autres unités de poids.

Charles MOURRET.

Digitized by Google

LO LIBRE
DE L'INVENTARI DES EYRETIES
DE MESTRE
IOHAN ANDRIEU
APPOTICARI

LO LIBRE DE L'INVENTARI DES EYRETIES DE MESTRE JOHAN ANDRIEU, APPOTICARI, QUE DIEU PARDON, SO EST SON FILZ PONSCET ANDRIEU, SO EST DES BENS MOBLES ET IMMOBLES, DRES ET ASSION DOUDIT MESTRE JEHAN ANDRIEU, FAG ET ACOMESSAT PER SIRE ARDIN TUECH ET IMBERT CHAYSON, COMECES PER LOS PARENS ET AMIS DES DIS ANFFANS, LE VINTQUATRIEME DE NOVEMBRE, FENISSENT LE QUATRIEME DE DECEMBRE DE L'AN MILLO CINQ CENCS ET VINTANOU. ET DONO PEYRONO PONSSETO, LUR MAYRE, EST TUEYRIS ; ET LO PRECEN LIBRE EST YSTA ESTRACH DOU PROPIE HORIGINAL ET EST UNG DOBLE.

L'an de l'Incarnation de nostre Seignor mil sincq cens et vint et nou, et lo vinteme jort del mes de novembre. En la presencia de mi notari et das testimonis socta scrips s'es presentada la honesta fema donna Peyrona Ponceta, veusa releysada de mestre Johan Andrieu alias Boscat, que Dieu pardon, disent et exposant que lod^t mestre Johan Boscat, son marit, estant en vida, a fach son testament en lo qual a fach et ordenat son heretier universal Poncet Andrieu, son fil et de ladicta Peyrona, et sas filhas a fach legatarias sive heredieras particularas ; et ladicta Peyrona a fach et creat thueyris de sosdis enfans, la relevant a confection de inventari et reddition de contes et prestation dou reliqua, ansins como es contengut au testament pres per mi notari, al qual si refferis. Totas fes a vogut et ordenat que tos sos bens mobles et inmobles sien descrips per dos merchans d'aquesta villa, ellegis per los parens de sosdis enfans. Et en aquella voluntat es anat de vida a trespas. Et per so que ladicta Peyrona jusquos aysi non a pogut fayre metre en scrip los bens dasd. enfans ansins que i era istat ordenat per son marit, a causa que es istada fort maglada et non a bojat dou liech

Digitized by Google

jusquos dos hou tres jors, a enquaros non es ben sana ansins couma apareys per son visage, a fach appelar los discres homes mestre Guilhaume Fauchier, appoticari, marit de Moneta Andrieva, sa filha et doud[t] testador, Esteve de Combas alias Johantet et mestre Martin Mulet, parens et alias dasdis enfans. Et per so que non a d'autres parens en aquest pays ny alentor dasdis enfans, sinon los sus nomas, a fach appellar los noble et honorables homes Johan de Lobieras, Glaude de Ville, sendegues de la present villa de Tharascon, mestre Johan de Barrema, medecin, Loys Vincens et mestre Gabriel Daniel, merchans, habitans de ladicta villa de Tharascon, as quals a pregat et requerit que sie de lurs bon pleser, ensemble losd[t] Faucheri et de Combes et Mulet subre nomas, ellegir dos merchans d'aquesta villa ydones et sufficiens per metre en scriptz tos los bens mobles et immobles dasdis enfans, ansins que es istat ordenat per son marit; protestant que per ello non es restat mays per la maladie que ella a agut, et aüsi que non restara de acomplir la voluntat de sond[t] marit. De la qualla requisition et protestation, en presencia das subre nomas, demanda ly estre fach ung acte public per mi notari, lo qual en tamt que pode ly ay consedit.

A istat fach en la meyson hereditaria deld. pupils, en la salla davant, en presencia de mi notari et das subre nominas et de mestre Just Covet, sartre, et Johannon Girart.

Et encontinent fach lod[t] acte, los subre dis Faucherii et de Combes et Mulet, avecques les susdis de Lobieras, de Villa, de Barrema, Vincens et Daniel, sy son retiras a part et an agut conferencia ensemble. Et tos d'ung accort an ellegit per metre en scriptz losdis bens et fayre segon la voluntat doud[t] testador los honorables homes Hardoyn Thuech et mestre Hymbert Cheyson, appoticari; laqualla ellection facha, ladicta thueyris a demandat estre fach ung acte et instrument per mi notari, lo qual ly ay concedit en quant que pode.

A istat fach au luoch que dessus, en presencia de Johannon Girard et (et) mestre Just Covet, sartre, et de mi Maurice Cordurier, notari de Tharascon, socta sinhat.

M. Cordurerii, not.

Digitized by Google

Nos Ardoin Tuech et Imber Chayson. comesses ha inventirisar los bens mobles et immobles de Ponsset Andrieu, heretier de mestre Jehan Andrieu, que Dieu agueo, et acomesant au gor d'uey xxiiij de novembre de l'an mille V[c]XXIX.

1. Et primo, ung hostau em plasso, confrontan dos levant ambe la meyson de mestre Piere Balsy, dos coquan ambe la meyson de mestre Anthoni Manesquot, d'auro dreto ambe los baris, et de marin ambe la plasso ; en laquallo meysson sen vengus a la botiquo & aven atrobat so que s'ansech.
2. Primo, siero provensallo en pans, net cinq quintaus septanto sieys lieuros ; per so dit : v q. lxxvj ℔.
3. Plus, em mocalios, tres quintaus une lieure et miege ; per so dit : iij q. j ℔. d.
4. Plus, siero laydo au quuou de las basinos, aven estimat environ vj ℔ ; per so dit : vj ℔.
5. Plus, de torgo de fondo, que n'ia xxvj en torgo que pesson ung quintau xxvij ℔ & miege, per so dit : j q. xxvij ℔. d.

Le XXIIII[e] jort de novembre.

6. Item plus, aven trobat en torgos a mochallios treze liores ; per so dit : xiij ℔.
7. Plus, de sires de tota sorte pessant sieysante & dos lioures & miego ; per so dit : lxij ℔. d.
8. Plus, de sucre de Madero, digs neuf lioures & tres cars de lieuro. xix ℔. iij cars.
9. Plus, anis confit, dos lieuro[s]. ij ℔.
10. Plus, amelles sucrados, dos lieuros. ij ℔.
11. Plus, coliandres prelati, une lieuro dix onsos. j ℔. x on.
12. Plus, coliandres lis, cinq onsos. v on.
13. Plus, canelat, sieys onsos. vj on.
14. Plus, arengat, quatre onsos. iiij on.
15. Plus, carvit confit, miego lieuro. viij on.
16. Plus, maratri confit, une onsos. j on.
17. Plus, sucre panis, troys onsos. iij on.
18. Plus, sucre candi, une lieuro. j ℔.
19. Plus, candi viollat, quatre onsos. iiij on.
20. Plus, codoniach au sucre en treze grans massapans [&] en hueyg petis que pesson quatorze lieuros. xiiij ℔.
21. Plus, en eymages de siero & brases, dos lieuros quatre onses. [ij ℔. iiij on.

Digitized by Google

22. Plus, em bogies, tres lieuros iij ℔.
23. Plus, torges a baston, cinq piessos. v piessos.
24. Plus, candellos deneyraus & pataguaus, la some de quanrte *(sic)* & dos lieuros & miego. xxxxij ℔. d.
25. Plus, de sire blanquo, tres lieuros troys quarteyron. iii ℔. iij qrt.
26. Plus sires blans, quatre lieuros troys quarteyron. iiij ℔. iij qrt.
27. Plus, de fil d'Espinal, vint & neuf lieures. xxix ℔.
28. Plus, de coton filat, dos lieures & miege. ij ℔. d.
29. Plus, de coton batut, dix onses. x on.
30. Plus, en fil de polomat per fayre bogie, vint et neuf lieuros & miego. xxix ℔. d.
31. Plus, fil per torchios a baston, treze lieures et miege. xiij ℔. d.
32. Plus, mechios de candellos tallados & baniados, sept lieuros miego. vij ℔. d.
33. Plus, mechios de torchios & cordeto, vint lieuros. xx ℔.
34. Plus, estopins per fayre cordeto, ung quintal cinqante lieuros. [j q. l ℔.
35. Plus, ramos de papie de la campano, dix ramos. x ramos.
36. Plus, de papie de estrasso, demi ramo. ramo d.
37. Plus, papie de capeyron, fullies doze. xij fulles.
38. Plus, de mel, net dos quintaus. ij q.
39. Plus, de gresso, ambe la saquo, ung quintal noranto cinq lioures [j q. lxxxxv ℔.
40. Plus, fil negre canibe & ambe la saquo, huegtante nouf lieuros. [lxxxix ℔.
41. Plus, grano de lin, ambe la sac, vint & tres lieuros xxiij ℔.
42. Plus, d'allun blan, ambe la saquo, ung quintal trante sieys lieuros. j q. xxxvj ℔.
43. Plus, collo escuro, hueyg liores. viij ℔.
44. Plus, collo fino, une lioures dix onses. j ℔. x on.
45. Plus, prunes, ambe lo sac, cinqante quatre lioures. liiij ℔.
46. Plus, pinions pausy valoris, ambe lo sac, dix et sept lioures. [xvij ℔.
47. Plus, carvit en grano, ambe lo sac, vint et dos lieuros. xxij ℔.

Le XXIIII[e] jort de novembre.

48. Item plus, comin, ambe lo sac, vint & hueyg lioures. xxviij ℔.
49. Plus, en gallos de Romanios, net doze lioures. xij ℔.
50. Plus, granos de boys, ambe la saquo, trante et hueyg lioures [xxxviij ℔.
51. Plus, amellos amaros, ambe lo sac, seze lioures. xvj ℔.

Digitized by Google

52. Plus, sabon dur, ambe la saquo, ung quintal vint & hueyg lioures. j q. xxviij ℔.
53. Plus, soupre, cinq lioures. v ℔.
54. Plus, cinq mans de papie pers. v mans.
55. Plus, cotom en flotos, cinq onsos. v on.
56. Plus, cotom pers, deix onsos. x on.
57. Plus, pebre, net quatre lioures ungno onsos. iiij ℔. j on.
58. Plus, en girofles en sorto, sieys onsos & miego. vj on. d.
59. Plus, en girofles trias, sieys onsses & miege. vj on. d.
60. Plus, en muscados, une onse & miege. j on. d.
61. Plus, en gingibre, vint & quatre lioures & treze onses & miege. xxiiij ℔. xiij on. d.
62. Plus, en canello marchando, quatorze onses. xiiij on.
63. Plus, en safran, une lioures cinq onses. j ℔. v on.
64. Plus, en pebre legier, doze onses. xij on.
65. Plus, espesie picado, dos lioures hueyg onses. ij ℔. viij on.
66. Plus, em pebre pichat, une onse & miege. j on. d.
67. Plus, en gengibre pichat, dos onses. ij on.
68. Plus, em podre de duc, cinq onses. v on.
69. Plus, em madrian, cinq onses. v on.
70. Plus, em perlos blanquos.

Le XXIIII[e] jort de novembre. S'ensuit los helctuaris de la botiquo.

71. Et primo, diaeyris, quatre onses. iiij on.
72. Plus, diadragrant, quatre onses. iiij on.
73. Plus, diarodon abatis, tres onses. iij on.
74. Plus, triasancdaly, dos onses. ij on.
75. Plus, diamargariton, neuf onses. ix on.
76. Plus, triasandaly reybariduti, ungne onses. j on.
77. Plus, aromatisy rofati (*sic*), ungne onse. j on.
78. Plus, diacurcurina, sieys onses. vj on.
79. Plus, diacimimni, tres onses. iij on.
80. Plus, dianison, dos onses. ij on.
81. Plus, diagalanges, dos onses. ij on.
82. Plus, ellectuarium contra pesten, catre onses. iiij on.
83. Plus, diacartami, dos onses. ij on.
84. Plus, de friquo rofarum (*sic*), uue lieuro. j ℔.
85. Plus, manus Xpisti.

S'ensegon las podres cordihalles.

86. Et primo, pulvis ellectarium de gemmis, sieys .3. vj. 3.

Digitized by Google

87. Plus, pulvis diamargariton frigida, cinq onses β. v on. β.
88. Plus, pulvis diarodi abatis, tres .3. iij .3.
89. Plus, pulvis aromatici rosati, cinq onses dos .3. v on. ij .3.
90. Plus, pulvis co[r]diallis, miege .3. d .3.
91. Plus, pulvis dia ambre, dos .3. ij .3.
92. Plus, pulvis diamusci, ungne ȝ. j .ȝ.
93. Plus, pulvis cameron, dos onses. ij on.
94. Plus, pulvis pro bajulis, ungne onse. j on.
95. Plus, pulvis contre vermes, quatre onses. iiij on.

Dedin lo contado de la botiquo se est atrobat so que s'enceqt.

96. Et primo, en fuelhes d'or, numero scenc & septanto cinq. [j[c] lxxv fulhes.
97. Plus, en fuelhes d'argem, scenc & trente neuf. j[c] xxxix fulhes.
98. Plus, hor partit, fuelios neuf. ix fuelios.
99. Plus, must, miege onse dos eyscrupos. ij on. ij escrupos.
100. Plus, en siveto, quatre grans. iiij grans.
101. Plus, ambre gris, deix grans. x grans.
102. Plus, poudre de violletе, quatre onses. iiij on.
103. Plus, em perles, dos onses cinq drames. ij on. v drames.
104. Plus, ungne boufiguio de must.
105. Plus, ung peti coffre de la longor de ungne man hoverto, pintat a modo de gomo.
106. Plus, ung autre coffre sarat, en chal hon ero must & siveto & bones santurs.
107. Plus, reybarby, sieys onses. vj on.
108. Plus, per rompre lo reybarby, dos tenallos.
109. Plus, turbi, dos onses & miege. ij on. d.
110. Plus, hosses de cort de servim, doze onsses. xij on.
111. Plus, sang de dragon fin, sieys onsses. vj on.
112. Plus, benjami, une lioures. j ℔.
113. Plus, escamonea, ungne lioure dos onsses dos .3. j ℔. ij on. ij .3.
114. Plus, canforo, quatre onsses dos .3. iiij on. ij .3.
115. Plus, cuibebas, ungne onsses. j on.
116. Plus, semen amomi, miege onsse. on. d.
117. Plus, sallis armoniassy, tres onsses. iij on.
118. Plus, galie muscade, miege drame. d. drame.
119. Plus, alite muscado, miego dramo. d. dramo.
120. Plus, coagula leporis.
121. Plus, carpo borsam, ungno lioure. j ℔.
122. Plus, semen sitri, hueyg onsses. viij on.

Digitized by Google

123. Plus, sandre d'asur, ambe lo sac, dos lioures ungno onsso & miego. ij ℔. j on. d.
124. Plus, marsicot, quatre lioures quatre onssos. iiij ℔. iiij on.
125. Plus, sinabrion, ungno lioure. j ℔.
126. Plus, sendal roguie, dos lioures dos onssos. ij ℔. ij on.
127. Plus, sendal blan, ungno lioure et miego. j ℔. d.
128. Plus, aupiato contre pestem.
129. Plus, gera armetis, tres onssos. iij on.
130. Plus, aurea alesandrina, dos onssos. ij on.
131. Plus, emplastrom ceronehrum, dos onssos. ij on.
132. Plus, empl[a]strom hocirioceum fin, quinsze onsses et miego. [xv on. d.
133. Plus, emplastrom apostolicon cirurgicon, sieys onsses. vj on.
134. Plus, emplastrom divinum, dos onsses. ij on.
135. Plus, emplastron contre roturo, dos onssos. ij on.
136. Plus, ung estcitori d'evori ambe ung trabuget desus que non n'ia ren dedin.
137. Plus, ung autre trabuget d'evori garnit de ballanssos & pes.

Le XXIIII[e] de novembre.
S'ense las podres.

138. Primo, pulvis triasandalis, tres onsses iij on.
139. Plus, pulvis hiris, miego onsse. j on
140. Plus, diagragant, ungno onsso et miego. j on. d.
141. Plus, p[u]lvis coraly rubey, dos onssos sieys .3. ij on. vj .3.
142. Plus, pulvis coraly albi, dos onssos. ij on.
143. Plus, pulvis sandalli albi, ungno onsso & miege. j on. d.
144. Plus, p[u]lvis sandalli rubey, tres onsses & miego. iij on. d
145. Plus, pulvis linnon aloes, miego onsso. d. on.
146. Plus, pulvis requiey, ungno onsse et miego. j on. d.
147. Plus, pulvis diaysopy, dos onssos et miego. ij on. d.
148. Plus, pulvis ciminni, dos onsses. ij on.
149. Plus, pulvis dianizon, sieys .3. vj .3.
150. Plus, pulvis diacucurma, miego onsso. d. on.
151. Plus, pulvis diaantos, ungno onsso sieys .3. j on. vj .3.
152. Plus, pulvis diagalanges, ungno onsso & dos .3. j on. ij .3.
153. Plus, pulvis benedi[c]ta, dos onsses miego. ij on. j.
154. Plus, pulvis yere pigre Galeni, tres onsses & miego. iij on. d.
155. Plus, pulvis diptami, miego onsso. d. on.
156. Plus, pulvis tormentelle, dos .3. ij .3.
157. Plus, pulvis thimica, demi onsso. d. on.
158. Plus, pulvis litontripon, ungno onsso dos .3. j on. ij .3.

Digitized by Google

Le XIIII^e de novembre. S'ensegon las aygos que se son trobados a la dito botiquo, pessados ambe la[s] amolles.

159. Primo, ayguo portulace ambe dos amolles, quinsze lioures & miego. xv ℔. d.
160. Plus, ayguo scabiose en dos amolles, dex sept lioures tres quars & demi. xvij ℔. iij qrt. d.
161. Plus, ayguo sicoree en dos amolles, dex sept lioures. xvij ℔.
162. Plus, ayguo buglosse en dos amolles, seyze lioures & miego. xvj ℔. d.
163. Plus, ayguo buglosse en ungno [a]molle, tres liouros & miege. iij ℔. d.
164. Plus, ayguo de cinq rassinos en dos amolles, sept lioures. vij ℔.
165. Plus, ayguo endivie en dos amolles, vint lioures. xx ℔.
166. Plus, ayguo graminis en ungno amollo, sept lioures tres quars. vij ℔. iij qrt.
167. Plus, ayguo cucurbithe en dos amollos, vint quatre lioures & miego. xxiiij ℔. d.
168. Plus, ayguo acetoze en ungno amolle, dex lioures. x ℔.
169. Plus, ayguo lupuli en dos amolles, neuf lioures & ung carteyron. ix ℔. j qrt.
170. Plus, ayguo acetoze en ungno amollo, tres lioures tres quars. iij ℔. iij qrt.
171. Plus, ayguo graminni en ungno amollo, tres lioures tres quarteyron. iij ℔. iij qrt.
172. Plus, ayguo finiquli en dos amolles, cinq lioures tres quars. [v ℔. iij qrt.
173. Plus, ayguo neniffiorts, sept lioures & miego. vij ℔. d.
174. Plus, ayguo lactuce en ungno amollo, cinq lioures. v ℔.
175. Plus, ayguo paritarie en ungno amollo, dos lioures. ij ℔.

Le XIIII^e de novembre.

176. Plus, ayguo serpentarie en ungno amollo, dos lioures tres quarteyron. ij ℔. iij qrt.
177. Plus, ayguo fumiterre en ungno amollo, dex lioures & tres quarteyron. x ℔. iij qrt.
178. Plus, ayguo flor de sancbuc en ungno amollo, cinq lioures tres quarteyron. v ℔. iij qrt.
179. Plus, ayguo flor de tamarici en ungno amollo, sept lioures & miego. vij ℔. d.

Digitized by Google

180. Plus, ayguo de pequol de rossos en ungno amollo, dos lioures & miego. ij ℔. d.
181. Plus, ayguo de lilii en ungno amollo, dos lioures. ij ℔.
182. Plus, ayguo de berbene en ungno amollo, dos lioures miego. [ij ℔. d.
183. Plus, ayguo de sauvio en dos amollos, quatre lioures tres quarteyron. iiij ℔. iij qrt.
184. Plus, ayguo ansintica en ungno amello, ungno liouro & ung quarteyron. j ℔. j qrt.
185. Plus, ayguo de rays de petro en ungno am[o]llo, cinq lioures & un quarteyron. v ℔. j qrt.
186. Plus, ayguos cordiallos en unguo amollo, cinq lioures tres quarteyron, v ℔. iij qrt.
187. Plus, ayguo enelle campane en ungno amollo, tres lioures ung quar. iij ℔. j qrt.
188. Plus, ayguo rubea mayer en ungno amollo, sept lioures vij ℔.
189. Plus, ayguo dapii en ungno amollo, quatre lioures & miego. [iiij ℔. d.
190. Plus, ayguo de menthe en ungno amollo, dos lioures. ij ℔.
191. Plus, ayguo d'arbuce en ungno amolle, tres lioures & miego. [iij ℔. d.
192. Plus, ayguo sansuci en ungno amollo.
193. Plus, ayguo viollarum en ung flasquo, ungno lioure & ung carteyron. j ℔. j qrt.

Le XXIII[e] jort de novembre.

194. Plus, ayguo spina alba en ungne amolle, tres lioures & miege. [iij ℔. d.
195. Plus, ayguos thrini en ungne amolle, tres lioures ung carteyron. iij ℔. j qrt.
196. Plus ayguo arth[e]misue en ungne amolle, tres lioures. iij ℔.
197. Plus, ayguo de crete marine en ungne amolle, treze lioures. [xiij ℔.
198. Plus, ayguo de crete marine en ung flasco, sieys lioures tres quarteyron. vj ℔. iij qrt.
199. Plus, ayguo sticadi en ungne amolle, sept lioures. vij ℔.
200. Plus, aygos anthes, ungne amolle, cinq lioures. v ℔.
201. Plus, ayguo bethonice, une amolle, tres lioures et miege. iij ℔. d.
202. Plus, ayguo ysopi en une amolle, une lioure ung carteyron. [j ℔. qrt.
203. Plus, ayguo berullarum en dos amolles, dosze lioures ung quarteyron. xij ℔. j qrt.

Digitized by Google

204. Plus, ayguos d'agruotes en une amolle, cinq lioures et miege. v ℔. d.
205. Plus, ayguo rme en une amolle, tres lioures et miege iij ℔. d.
206. Plus, ayguo ungula cabal[i]na en une amolle, quatre lioures tres quarteyron. iiij ℔. iij qrt.
207. Plus, ayguo abrotani en ungue amolle, ungne lioure ung quarteyron. j ℔. j qrt.
208. Plus, ayguo ruthe en ungne amolle, tres quars. iij qrt.
209. Plus, ayguo de limons en ungne amolle grando et ungne petite, tres lioures et miege. iij ℔. d.
210. Plus, ayguo mellisse en ungne amolle, dos lioures. ij ℔.
211. Plus, ayguo celidonie en ungne petite amolle.
212. Plus, ayguo eufrazie en ungne petite amolle, ung carteyron. j qrt.
213. Plus, ayguo morsus diali en ungne petite amolle, ung quarteyron. j qrt.
214. Plus, ayguo empetori en dos petites amolles, ungne lioure tres quarteyron. j ℔. iij qrt.
215. Plus, ayguo sassifrage en ungne petite amolle, ung quarteyron. j qrt.

Le XXIIII[e] jort de novembre.

216. Plus, ayguo de plantage en une amolle, quatre lioures et miege. iiij ℔. d.
217. Plus, ayguo caprisfolli en ungne amolle, tres lioures. iij ℔.
218. Plus, ayguo vithe en ung flasco, v ♂. v ♂.
219. Plus, ayguo capillis *Veneris*.
220. Plus, ayguo vithe en ungne amolle, dos lioures et miege. ij ℔. d.
221. Plus, ayguo scollopendie en ungne amolle, sept lioures. vij ℔.
222. Plus, ayguo capillis *Veneris* en ungne amolle, dos lieures ung carteyron. ij ℔. j qrt.
223. Plus, ayguos *Veneris* en ung flasco, vint & quatre lioures & miege. xxiiij ℔. d.

S'ensegon les sucus que se son trobas a la dite botique, pesas ambe las amolles.

224. Primo, sucus cithoniorum en dos petites amolles, dos lieures ung quarteyron. ij ℔. j qrt.
225. Plus, suc de rossos en dos petites amolles, dos lieures ung quarteyron. ij ℔. j qrt.
226. Plus, suc mallorum granatorum en ungne amolle, cinq lioures. [v ℔.

Digitized by Google

Le XXIIII^e de novembre.

S'ensegon les sirops que son atrobas a la dite botiquo(d), pesas net.

227. Primo, sirop rosat, net cinq lioures ung quarteyron. v ℔. j qrt.
228. Plus, sirop violat, net ungne lioure tres quarteyron. [j ℔. iij qrt.
229. Plus, sirop de capillis Veneris, net quatre lioures. iiij ℔.
230. Plus, sirop endie, net cinq lioure[s] ung quarteyron. v ℔. j qrt.
231. Plus, sirop de scollopendia, net sieys lioures tres quarteyron. [vj ℔. iij qrt.
232. Plus, sirop de fumotterre, net sieys lioures & miege. vj ℔. d.
233. Plus, sirop de papavere, net quatre lioures tres quarteyron, [iiij ℔. iij qrt.
234. Plus, sirop oxisace^a. compt^a. net dos liores tres quarteyron. [ij ℔. iij qrt.
235. Plus, sirop acett^a. citri, net dos lioures et miege. ij ℔. d.
236. Plus, sirop de sticade, net cinq lioures ung quarteyron. [v ℔. j qrt.
237. Plus, sirop de empatorio, net hueyg lioures mieg quarteyron. [viij ℔. qrt. d.
238. Plus, sirop acetose .S. net ungne [lioure] tres quarteyron. [j ℔. iij qrt.
239. Plus, sirop de absurtio, net tres lioures et miege. iij ℔. d.
240. Plus, sirop de borragine, net dos lioures tres quars & demi. [ij ℔. iij qrt. d.
241. Plus, sirop de limonibus, net dosze lioures ung quarteyron. [xij ℔. j qrt.
242. Plus, sirop cithoniorum, net sieys lioures & miege. vj ℔. d.
243. Plus, sirop nenuffaris, net une liore. j ℔.

Le XXIII^e de novembre.

244. Plus, sirop bisancie, net une lioure. j ℔.
245. Plus, sirop [de] radicibus, hueyg lioures. viij ℔.
246. Plus, sirop [de] ysopo, cinq lioures & miege. v ℔. d.
247. Plus, sirop de menta, net quatre lioures ung quarteyron. [iiij ℔. j qrt.
248. Plus, sirop mirt[i]llorum, net tres lioures ung quarteyron. [iij ℔. j qrt.
249. Plus sirop de vi[o]llat compo^tt. net ungne lioure & miege. [j ℔. d.

Digitized by Google

250. Plus, sirop de arthemisia, net cinq lioures[s] et miege & mieg quarteyron. [v ℔. qrt. d.
251. Plus opimellis du^ci. net quatre lioure[s] & miege & mieg quarteyron. [v ℔. d. qrt. d.
252. Plus, sirop de citrangelis, net cinq lioures ung quarteyron. [v ℔. j qrt.
253. Plus, sirop de agresta, net sept lioures ung quarteyron. [vij ℔. j qrt.
254. Plus, diamoron, net sieys lioures ung quar. vj ℔. j qrt.
255. Plus, dianucum, net dos lioures & miege. ij ℔. d.
256. Plus, sirop de liq^s. net quatre lioures tres quars. iiij ℔. iij qrt.
257. Plus, sirop de radicibus, net quatre lioures un quarteyron. [iiij ℔. j qrt.
258. Plus, succre al fons de ung pot ver, pot aver environ ungne lioure. j ℔.
259. Mel rosat colat, net neuf lioures tres quars. ix ℔. iij qrt.
260. Plus, mel yrini, net tres lioures & miege. iij ℔. d.
261. Plus, mel violat, net tres lioures & miege. iij ℔. d.
262. Plus, mel anthosati, net quatre lioures. iiij ℔.
263. Plus, sirop suc acetoze, net dos lioures et miege. ij ℔. d.
264. Plus, sirop de limonibus, dos lioures mieg quarteyron. [ij ℔. qrt. d.

Le XXV de novembre.

S'ensegon las composition[s] que son atrobadas a la dite boutiquo et ausi les conserves, pessat net.

265. Primo, confection amech. net tres lioures troys quars. [iij ℔. iij qrt.
266 Plus, diacatollicon, net quatre lioures. iiij ℔.
267. Plus, diaprunis simplicis, net cinq lioures tres quarteyron. [v ℔. iij qrt.
268. Plus, diaprunis laxav^i. net tres lioures mieg quarteyron. [iij ℔. qrt. d.
269. Plus, diaphinicon, net tres lioures mieg quarteyron. [iij ℔. qrt. d.
270. Plus, tiriacha, net sept lioures. vij ℔.
271. Plus, metridat.
272. Plus, yere pigre, net une lioure & tres quarteyron. j ℔. iij qrt.
273. Plus, loch de cassya cum zuccaro, net miege lioure. ℔. d.
274. Plus, loch de cassya cum melle, net cinq lioures tres quarteyron. [v ℔. iij qrt.
275. Plus, trisfera manua sive opionet, miege lioures mieg quars. [d. ℔. d. qrt.

Digitized by Google

276. Plus, zucc[r]. rosati.
277. Plus, conserve viollarum, net une lioure. j ℔.
278. Plus, conserve rosarum antiquaron, net une lioure. j ℔.
279. Plus, conserve rosaron resentium, net une lioure ung quarteyron. j ℔. j qrt.
280. P[l]us, conserve buglosse, net une liou[re] & miege. j ℔. d.
281. Plus, conserve borrages, net une lioure. j ℔.
282. Plus, conserve cappelis Veneris, net ungne lioure ung quarteyron & demi. j ℔. j qrt. d.
283. Plus, conserve cappellis Veneris grossos, net une lioure & miege. j ℔. d.

Le XXV de novembre.

284. Plus, storacis liquidi, net miege lioure. d. ℔.
285. Plus, conserve satirionis, net une lioure & miege. j ℔. d.
286. Plus, conserve scollopendine, net tres quarteyron. iij qrt.
287. Plus, conserve anthos, net tres quars & demi. iij qrt. d.
288. Plus, conserve esbry, net une lioure. j ℔.
289. Plus, conserve nenuffaris, net une lioure un quarteyron. [j ℔. j qrt.
290. Plus, conserve assetoze, net ungno onsse. j on.
291. Plus, conserve yris, net miege lioure. d. ℔.
292. Plus, conserve enule campane, net tres quars et demi. iij qrt. d.
293. Plus, conserve sticadi, miege lioure & mieg quarteyron. [d. ℔. qrt. d.
294. Plus, conserve acori, net tres quarteyron. iij qrt.
295. Plus, conserve sinphiti, dos honsses. ij on.
296. Plus, conserve yringorum, net tres quars et demi. iij qrt. d.
297. Plus, conserve berbene, net miege lioure. d. ℔.
298. Plus, conserve enule campane, net ungne lioure mieg quarteyron. j ℔. qrt. d.

Dudit jort. S'ensegon las drogues que se son atrobades en la dite botiquo.

299. Et primo, lignum aloes fin, tres onsses. iij on.
300. Plus indi fin, tres onsses & miege. iij on. d.
301. Plus, inde moyen, tres lioures ung quarteyron. iij ℔. j qrt.
302. Plus, deronici romani, mieg lioure mieg quarteyron. d. ℔. d. qrt.
303. Plus .Z. edorrii fi, miego lioure mieg quarteyron. d. ℔. d. qrt.
304. Plus, castorey, ung quarteyron. j qrt.
305. Plus, epithimi, ungne lioure. j ℔.

Digitized by Google

306. Plus, coralinie, miege lioure. d. ℔.
307. Plus, senthonie, ung quarteyron. j qrt.

Le XXV de novembre.

308. Plus, semen contra, ung quarteyron ungne honsse. j qrt. j on.
309. Plus, colloquintide bones, ung quarteyron et demi. j qrt. d.
310. Plus, tutie preparate, miego honsse. d. on.
311. Plus, tutie, quatre lioures mieg quarteyron. iiij ℔. d. qrt.
312. Plus, anacadi, dos honsses dos .3. ij on. ij .3.
313. Plus, opii thebaici, quatre honsses. iiij on.
314 Plus, costi, dos honsses. ij on.
315. Plus, balte Bisancie, dos onsses. ij on.
316. Plus, folhi indi, mieg onsses. d. on.
317. Plus, nuces indice, ungne onsse & miege. j on. d.
318. Plus, semen cartari, ungne lioure ung quarteyron. j ℔. j qrt.
319. Plus, lapdani, tres quarteyron & demi. iij qrt. d.
320. Plus, spodi fin, dos onsses. ij on.
321. Plus, spodi qmun, quatre onsses. iiij on.
322. Plus, stafisagrie, cinq lioures. v ℔.
323. Plus, calla[m]i aroci. dos onsses. ij on.
324. Plus, succi liq[e]. ungne onsse. j on.
325. Plus, radices enule campne. ungne lioure. j ℔.
326. Plus, moumie, ung quarteyron ung onsse. j qrt. j on.
327. Plus, squinanti, dos onsses cinq .3. ij on. v .3.
328. Plus, semen canapis, ungne lioure. j ℔.
329. Plus, rempontici, miege lioure. d. ℔.
330. Plus, azari, ung quarteyron & demi. j qrt. d.
331. Plus, sallis gene, ung quar tres onsses. j qrt. iij on.
332. Plus, semen juniperi, miego lioure. d. ℔.
333. Plus, pillo balsami, mieg quarteyron. d. qrt.
334. Plus, serici crudi, ung quarteyron. j qrt.
335. Plus, storaci callate. ung quarteyron. j qrt.
336. Plus, storaci rubei, ung quarteyron et demi. j qrt. d.
337. Plus, sanguinis draconis commun, dos onsses. ij on.
338. Plus, rasure eboris, miege lioure. d. ℔.
339. Plus, seruse, quatre lioures. iiij ℔.
340. Plus, viridi eris, ung quarteyron. j qrt.
341. Plus, sinabrium, tres quarteyron & demi ungne onsse. [iij qrt. d. j on.

Le XXV de novembre.

342. Plus, amidon, mieg β. d. β.
343. Plus, agaric, miego lioure. d. ℔.

Digitized by Google

344. Plus, spice cluce, tres quars ungne onsse. iij qrt. j on.
345. Plus, spice nardi, ungne onsse. j on.
346. Plus, yris Flo^e. tres quarteyron. iij qrt
347. Plus, ossis cipie, me^ro j. j.
348. Plus, vitrioli romani, miege lio[u]re mieg qu[a]r. d. ℔. d. qrt.
349. Plus, comporosy, net vint cinq lioures. xxv ℔.
350. Plus, aloes bon, miego lioure mieg qura (*sic*). d. ℔. d. qrt.
351. Plus, galange, tres quars ungne onsse. iij qrt. j on.
352. Plus, macis, mieg quarteyron. d. qrt.
353. Plus, grana paradizi, miege lioure. d. ℔.
354. Plus, cartamomi, tres onsses. iij on.
355. Plus, piperis longi, sept .3. vij .3.
356. Plus, miro, ungne lioure. j ℔.
357. Plus, galbani, tres quars ungne onsse. iij qrt. j on.
358. Plus, garipo, dos lioures. ij ℔.
359. Plus, serapini, miege lioure & mieg quar. d. ℔. d. qrt.
360. Plus, masticis, ung quar & demi. j qrt. d.
361 Plus, sandarace, ungne lio[u]re ungne once. j ℔. j on.
362. Plus, tri*cis*, ungne lioure & miege & demi quarteyron. [j ℔. d. qrt. d.
363. Plus, bedelli, miege onsse. d. on.
364. Plus, oppoponaci, cinq onsses. v on.
365. Plus, armoci . miege lioure & mieg quar. d. ℔. d. qrt.
366. Plus, gommy drati . miege lioure. d. ℔.
367. Plus, go[mm]y araci . tres quars et demi. iij qrt. d.
368. Plus, go[mm]y elepni, sieys onsses. vj on.
369. Plus, go[mm]y edere, sieys onsses. vj on.
370. Plus, sarcac[o]lle, tres onsses. iij on.
371. Plus, apongie vie, cinq lioures. v ℔.
372. Plus, collofonie, ungne lioure. j ℔.
373. Plus, euforbi, ungne lioure. j ℔.
374. Plus, assa fetida, ungne onsse sieys .3. j on. vj .3.
375. Plus, grana tintorum, quatre lioures & miege & mieg quarteyron. iiij ℔. d. qrt. d.
376. Plus, poudre pasto d'escarlato, miege lioure & mieg quarteyron. [d. ℔. d. qrt.
377. Plus, sene, miege lioure. d. ℔.
378. Plus, aluminis plumie, cinq lioures & miege. v ℔. d.
379. Plus, litargeri auri, vonze lioure & miege. xj ℔. d.

Le XXV de novembre.

380. Plus, semen papaveris albi, ungne lioure sieys onsses. j ℔. vj on.

Digitized by Google

381. Plus, aripel de toutes collors, dos d^es. ij d^es.
382. Plus, carvi boyta, quatre lioures & miege. iiij ℔. d.
383. Plus, cimini boyta, dex lioures & miege ung quar & demi. [x ℔. d. j. qrt. d.
384. Plus, coriandri preparati, tres lioures & miege. iij ℔. d.
385. Plus, anisi crudi, dos lioures. ij ℔.
386 Plus, marae, quatre lioures. iiij ℔.
387. Plus, occro jauno, dosze lioures. xij ℔.
388. Plus, poudres restrentives, dos lioures. ij ℔.
389. Plus, argen vif, ungne lioure. j ℔.
390. Plus, sabon muscat, ung quarteyron. j qrt.
391. Plus, tamarindorum, miege lieure ungne onsse, d. ℔. j on.
392. Plus, cassyé fistule, dos lioures & miege. ij ℔. d.

S'ensegon les unguens que se sont trobas en ladite boutiques, pesas net.

393. Et primo, unguentum comitis, net tres onsses. iij on.
394. Plus, unguentum populeon, net ungne lioure. j ℔.
395. Plus, ceroti stoci. Galeni, net quatre lioures. iiij ℔.
396. Plus, cer[o]ti sandini, net miege lioure. d. ℔.
397. Plus, unguentum albon, net dos lioures. ij ℔.
398. Plus, unguentum ponfilligis, net tres lioures ung quarteyron. [iij ℔. [j qrt.]
399. Plus, unguentum Egiptiae, net miege lioure. d. ℔.
400. Plus, unguentum bazilicon, net dos lioures. ij ℔.
401. Plus, unguentum apostollorum, net siey onsses. vj on.
402. Plus, unguentum diallee, net neuf lioures. ix ℔.
403. Plus, unguentum martiaton, net tres lioures. iij ℔.
404. Plus, unguentum aragon, net ungne lioure ung quarteyron. [j ℔. j qrt.
405. Plus, unguentum Agripa, net tres lioures & miege. iij ℔. d.
406. Plus, 4^or ung[uen]ta callida, net ungne lioure. j ℔.
407. Plus, apongie porci colat, net ungne lioure & miege. j ℔. d.
408. Plus, pomado, net tres quarteyron. iij qrt.
409. Plus, ysopi humide, net sept onsses. vij on.

Le XXV de novembre.

410. Plus, roseto, tres lioures. iij ℔.
411. Plus, medule vituli, net miege onsse. d. on.
412. Plus, apongie yrci, ungne onsse & miege. j on. d.
413. Plus, apongie galine, ungne lioure. j ℔.

Digitized by Google

414. Plus, apongie anperis.
415. Plus, taperes, ambe ungne petito jaro, ungne lioure. j ℔.

S'ensegon los olis que se sont atrobas en la dite botiquo, pessas net.

416. Et primo, oley rosati, net sept lioures. vij ℔.
417. Plus, oley violati, net dex lioures. x ℔.
418. Plus, oley de lillio, net dex lioures & miege. x ℔. d.
419. Plus, oley mirtillorum, net quatre lioures. iiij ℔.
420. Plus, oley camomille, net seyze lioures. xvj ℔.
421. Plus, olei mentes, net dos lioures. ij ℔.
422. Plus, olei yrini, net dos lioures. ij ℔.
423. Plus, olei nardini, net ungne lioure & miege. j ℔. d.
424 Plus, oley castorey, net ungne lioure & miege. j. ℔ d.
425. Plus, oley c[i]thoniorum, dos lioures & miego. ij ℔. d.
426. Plus, oley rute, net miege lioure. d. ℔.
427. Plus, olei lumbricorum, net dos lioures. ij ℔.
428. Plus, olei sambuci, net dos lioures. ij ℔.
429. Plus, olei absentii, net ungne lioure & miege. j ℔. d.
430. Plus olei masticis, net dos lioures & ung quarteyron. ij ℔. j qrt.
431. Plus, olei laurini, net tres lioures. iij ℔.
432. Plus oley petrolei, net ungne lioure. j ℔.
433. Plus, olei benedicti, net ambe un flasco petit ungne lioure & miege. j ℔. d.
434. Plus, olei tartari en tres flascos, pesat net neuf lioures. [ix ℔.
435. Plus, olei ter[e]bentine, net ambe ung flasco tres lioures. [iij ℔.
436. Plus, olei de spica, net ambe ung flasco dos lioures & mieg quarteyron. ij ℔. qrt. d.

Le XXVI[e] de novembre.

437. Plus, agua mirtillorum ambe un flasco, net dos lioures. ij ℔.
438. Plus, ungno botelho de ferre blan per tenir le d[t] oli d'aspic, tenent environ quatre vo cinq lioures.
439. Plus, oley ypericonis, net miege lioure. d. ℔.
440. Plus, olei sansucci, net seys onsses. vj on.
441. Plus, oley benedicti, net ungne lioure. j ℔.
442. Plus, oley vulpini, net dos onsses. ij on.

Digitized by Google

S'ensegon los emplastres que se son trobas dedins ladite botiquo.

443. Et primo, emplastrum baccarum lauri, dos lioures ung quarteyron. ij ℔.j qrt.
444. Plus, emplastrum bethonice, dos lioures & demi quarteyron. ij ℔. d qrt.
445. Plus, emplastrum ad restringendum renia, cinq onsses. v on.
446. Plus, emplastrum [pro] matrice, tres lioures. iij ℔.
447. Plus, emplastrum pro renibus, tres quarteyron. iij qrt.
448. Plus, emplastrum pro stomaco, dos lioures et miege. ij ℔.d.
449. Plus, emplastrum de mellitoto, dos lioures ung quarteyron. [ij ℔. j qrt.
450. Plus, emplastrum cere en cumo, tres lioures. iij ℔.
451. Plus, emplastrum opicroceum commune, ungne lioure et miege. [j ℔. d.
452. Plus, emplastrum de serusa, ung quar. j qrt.
453. Plus, emplastrum triaformacum, dos lioures & miege. ij ℔.d.
454. Plus, diaquillon manon, dos lieures & miege. ij ℔. d.
455. Plus, diaquillon commun, ungne lioure. j ℔.
456. Plus, espanadrapum en tella, une lioure & miege. j ℔. d.

Le XXVI^e de novembre.

S'ensegon las pillules les qualles se sont trobades a la dite botiquo.

457. Et primo pillule ellefangine, ungne onsse. j on.
458. Plus, pillule ante sibon, cinq onsses. v on.
459. Plus, pillule de reubarbaro, ungno onsse dos .3. j on. ij .3.
460. Plus, pillule auree, quatre onsses & miege. iiij on. d
461. Plus, pillule cochie.
462. Plus, pillule comune[s].
463. Plus, pillule de V^e generibus mirabolanoru m, tres onsses [iij on.
464. Plus, pillule de fumotere, dos onsses dos .3. ij on. ij 3.
465. Plus, pillule de yera composita, dos onsses & sieys .3. [ij on. vj .3.
466. Plus, pillule de yera simplici, tres onsses. iij on.
467. Plus, pillule artetice, ungne onsse dos .3. j on. ij .3.
468. Plus, pillule de mezereon, ungne onsse ung .3. j on. j .3.
469. Plus. pillule de hermodatillis, cinq .3. v .3.
470. Plus, pillule de syrapino, sieys .3. & demi. vj .3. d.

Digitized by Google

471. Plus, pillule de sine quibus esse nolo, ungno honsso tres .3. [j on. iij .3.
472. Plus, pillule de agac[o]. dos .3. ij .3.
473. Plus, pillule agrega[e]. majores, tres onsses ung .3. iij on .3.
474. Plus, pillule asseyeret, sieys 3. vj .3.
475. Plus, pillule lucis majores, tres onsses & mieg. iij on. d.
476. Plus, pillule (pro) stomatice, ungne onsse sieys .3. j on. vj .3.
477. Plus, pillule de lap[i]de lazuli, sieys .3. vj .3.
478. Plus, pillule fetid. malor. dos onsses cinq .3. ij on. v .3.
479. Plus, succi empatorii, sieys .3. vj .3.
480. Plus, succi ab[s]intii, dos .3. ij .3.

S'ensegon les trochisques que se son atrobas a la dite botique.

Le XXVI[e] de novembre.

481. Et primo, agarici troci. ungne onsse & cinq .3. j on. v. 3.
482 Plus, trosiscorum diarodon, ungne onsse & cinq [3]. j on. v. 3.
483. Plus, trosiscorum de reubarbaro, mieg .3. d .3.
484. Plus, trosiscorum de spidio, tres .3. iij .3.
485. Plus, trosiscorum de cacabre, ungne onsse ung .3. j on. j .3.
486. Plus, trosiscorum [de] capparibus, sieys .3. vj .3.
487. Plus, trosiscorum ydiocri, ung ʒ. j ʒ.
488. Plus, trosiscorum, diacorali ungne onsse & tres .3. j on. iii .3.
489. Plus. trosiscorum de mirra, ungne onsse & dos .3. j on ij .3.
490. Plus, trosiscorum pro frimo ? miege lioure. d. ℔.
491. Plus, trosiscorum de allrecangi.
492. Plus, trosiscorum de camphora.

S'ensegon les mirabolans que se son trobas a la dite botiquo.

493. Et primo, mirabolanorum sitrinorum, miege lioure tres onsses. [d. ℔. iij on.
494. Plus, mirabolanorum emblicorum, ung quar. j qrt.
495. Plus, mirabolanorum Indorum, ung quar dos onsses miege. [j. qrt. ij on. d.
496. Plus, mirabolanorum irebulerum, tres onsses et miege. iij on. d.
497. Plus, mirabolanorum belericorum, ung quar & tres onsses. [j qrt. iij on.

S'ensegon las pierraries que son atrobados a ladite botiquo.

498. Et primo, lapis laxuli, ungne lioure tres onsses. j ℔. iij on.

Digitized by Google

499. Plus, lapis jacintorum, ung quar ungne onsse. i qrt. j on. d.
500. Plus, lapis safizorum, ungne onsse & dos .3. j on. ij .3.

Le XXVI de novembre.

501. Plus, lapis granatorum, miego lieuro dos onsses & miego. [d. ℔. ij on. d.
502. Plus, lapis lazuli preparate, ungne onsse & miege. j on. d.
503. Plus, lapis granatorum, ungne onsse miege. j on. d.
504. Plus lapis cristali, miege lioure cinq onsses & miege. [d. ℔. v on. d.
505. Plus, lapis amentini dulcis, miege lio[u]re]. d. ℔.
506. Plus, lapis ematistarum, miego lioure. d. ℔.
507. Plus, lapis asmianti, miego lioure. d. ℔.
508. Plus, lapis lincis, quatre onsses. iiij on.
509. Plus, lapis esmarandorum, dos onsses. ij on.
510. Plus, lapis dentalis, miege lioure. d. ℔.
511. Plus, lapis umblici mar[i]ni, dos onsses. ij on.
512. Plus, corali albi, miege lioure. d. ℔.
513. Plus, cor[a]li rubei, quatre onsse & miege. iiij on. d.
514. Plus, cacabre, sieys onsses. vj on.
515. Plus, lapis callaminaris, miege lioure dos onsses. d. ℔. ij on.
516. Plus, lapis sanguinarie, dos onsses. ij on.
517. Plus, lapis stopasiorum, j on. vj .3. j on. vj .3.
518. Plus, lapis rubinorum, tres onsses. iij on.
519. Plus, lapis margassitarum aurearum, ungne onsse & miege. [j on. d.

Plus dins ladite botiquo s'es atrobat ung contador de sapin de quatre pans et demi de lon & quatre pans d'aut, vonte il y a ung gran ermari ambe tres estages dedins, sarat a clau, dins le qual s'es atrobat se que s'en suit.

521. Et primo, mauvo, miege lioure ungne onsse & miege. d. ℔. on. d.
522. Plus, datilz, miege lioure ung quar et demi. d. ℔. j qrt. d.
523. Plus, liquiritie, dos lioures & miege. ij ℔. d.
524. Plus, ungne petite quayseto tote quarado, tant auto que longo, per tenir cassonado.

Le XXVI de novembre.
S'ensegon las semenses que son atrobades a la dite botiquo.

525. Et primo, semen cucumeris, miege lio[u]re dos onsses. d. ℔. ij on.

Digitized by Google

526. Plus, semen citruli, tres quarteyron. iij qrt.
527. Plus, semen cucurbithe, miege lioure. d. ℔.
528. Plus, semen mellonum, ung quarteyron. j qrt.
529. Plus, 4[or] seminum frigidorum m[in]orum, dos .3. ij .3.
530. Plus, semen atriplicis, ung quarteyron. j qrt.
531. Plus, semen altrecanges, ung .3. j .3.
532. Plus, semen catapussie, tres onsses. iij on.
533. Plus. semen agnus castus, tres onsses. iij on.
534. Plus, semen nasturcii, ungne lioure. j ℔.
535. Plus, semen sileris montani, ungne onsse. j on.
536. Plus, semen cardonis busti, sieys onsses. vj on.
537. Plus, semen geneste, dos .3. ij .3.
538. Plus, semen bonbacis, ung quar. j qrt.
539. Plus, semen bazillic[a]. ung quar & demi j qrt d.
540. Plus, semen amers, ungne onsse. j on.
541. Plus, semen palma Christi, dos onsses. ij on.
542. Plus, semen peonie, miege lioure et mi[e]g quar. d. ℔. d. qrt.
543 Plus, semen sinapis, une lioure. j ℔.
544. Plus, semen bardane, tres quarteyron & demi. iij qrt d.
545. Plus, semen scordom, tres onsses. iij on.
546. Plus, semen portulace, ungne lioure miege. j ℔ d.
547. Plus, semen dauci do[ci]. ungne onsse. j on.
548. Plus, semen psilli, ungne liourre. j ℔.
549. Plus, semen ac[o]toze, miege lioure. d. ℔.
550 Plus, semen sileris montani, ungne lioure. j ℔.
551. Plus, semen galitrici mayor, miege onsse. d. on.
552. Plus, semen antere, tres quars. iij qrt.
553. Plus, semen git.
554. Plus, semen cicute, tres quars. iij qrt.
555. Plus, semen papaveris nigri, ungne lioure. j ℔.
556. Plus, semen piganii dos onsses. ij on.
557. Plus, semen sassifrage, miege lioure. d. ℔.

Le XXVI de novembre.

558. Plus, semen petro mac[i]. miege lioure. d. ℔.
559. Plus, semen sparagis, dos onsses. ij on.
560. Plus, semen bruci, dos onsses. ij on.
561. Plus, semen cusacute, ung .3. j .3.
562. Plus, semen cithoniorum, miege lioure. d. ℔.
563. Plus, semen violarum, miege lioure. d. ℔.
564. Plus, arillorum, ungue onsse. j on.

Digitized by Google

565. Plus, semen ringelle, ungne lioure. j ℔.
566. Plus, semen acetoze, ungne lioure. j ℔.
567. Plus, semen orobi, ungne lioure sieys onsses. j ℔. vj on.
568. Plus, semen tesapei, miege lioure. d. ℔.
569. Plus, semen apii, miege onsse. d. on.
570. Plus, semen berberis, ungne lioure. j ℔.
571. Plus, semen petro doci. dos lioures. ij ℔.
572. Plus, semen citranguli, dos lioures. ij ℔.
573. Plus, semen millium solis, ungne onsse, j on.
574. Plus, semen lactuce, tres onsses. iij on.
575. Plus, semen fumiterre, dos .3. ij .3.
576. Plus, semen iriusquiami, miege lioure. d. ℔.
577. Plus, semen estcariole, ung quarteyron & demi. j qrt. d.
578. Plus, semen endie, sieys onsses. vj on.
579. Plus, semen aneti.
580. Plus, semen lupinorum, ungne lioure. j ℔.
581. Plus, semen bismaliee, ung .3. j .3.
582. Plus, semen mabue.
583. Plus, semen plantaginis, dos onsses. ij on.
584. Plus, semen sumach, tres quarteyron. iij qrt.
585. Plus, semen mirtillirum, tres lioures & miege. iij ℔. d.
586. Plus, semen canipis, ungne lioure. j ℔.
587. Plus, semen ruthe, ung quarteyron. j qrt.

Le XXVI de novembre.

S'enseguon les rassines quo se son atrobades a la dite botiquo.

588. Et primo, piretori, dos onsses, ij on.
589. Plus, radices aristollogie rode. tres lioure[s]. iij ℔.
590. Plus, radices rubea mayer, dos onsses. ij on.
591. Plus, radices ben rubei, miege lioure. d. ℔.
592. Plus, radices affrodillorum, ungne onsse. j on.
593. Plus, radices bistorte, dos onsses, ij on.
594. Plus, radices penonie rone. ung quar & demi. j qrt. d.
595. Plus, radices brionie, dos onsses. ij on.
596. Plus, radices ellebo[r]i nigri, ung quar. j qrt.
597. Plus, radices cadi bnti. ungne o[n]sse. j on.
598. Plus, radices diptami, quatre onsses. iiij on.
599 Plus, radices yringorum, ungne onsse. j on.
600. Plus, radices tunice, ungne lioure. j ℔.
601. Plus, radices gentiane, ung quar & demi. j qrt. d.

Digitized by Google

602. Plus, radices acori, miege lioure. d. ℔.
603. Plus, radices ben albi, dos onsses. ij on.
604. Plus, radices sigilum beate Marie, ungne onsse j on.
605. Plus, radices tormentille, ung quar & tres onsses. j qrt. iij on.
606. Plus, radices pentafilon, ungne onsse & demie. j on. d.
607. Plus, mays, dimptai, dos onsses. ij on.
608. Plus, radices ezulle, dos onses. ij on.
609. Plus, radices panis porcini, ugne onsse et demie. j on. d.
610. Plus, radices yrdos, tres onsses. iij on. d.
611. Plus, radices consolidi mayer.
612. Plus, radices consolidi miouer.
613. Plus, radices aliee, dos onsses. ij on.
614. Plus, radices ellebori albi, ungne o[n]sse. j on.
615. Plus, radices ciperi, ungne onsse. j on.
616. Plus, radices tribuli marini, ung quar. j qrt.
617. Plus, radices raffanni agres[t]e.

Le XXVI de novembre.

618. Plus, radices lillium seleste, mieg quar. d. qrt.
619. Plus, cortices rad. mad[e]. ung. quar. j qrt.
620. Plus, cortices rad*icum*.
621. Plus, jujinbarum, tres quarteyron. iij qrt.
622. Plus, cornu servi usti, miege onsse. d. on.
623. Plus, cassye ligne, ungne onse. j on.
624. Plus, plumbi usti, ungne onsse. j on.
625. Plus, bolli preparati, dos lioures & miege. ij ℔. d.
626. Plus, terre sigilate, miege lioure. d. ℔.
627. Plus, min, sept onsses. vij on.
628. Plus, hermodatillorum, sieys onsses. vj on.
629. Plus, cripellerum glandrum, dos onsses. ij on.
630. Plus, cicrp rub. tres quarteyron. iij qrt.
631. Plus, canteridarum, ungne onsse. j on.
632. Plus, balaustarum, ungne onsse. j on.
633. Plus, farine fabarum, ungne lieure. j ℔.
634. Plus, sulph[u]rix vivi, une lieure. j ℔.
635. Plus, psidiarum, ung quarteyron. j qrt.
636. Plus, pulvis fenug[re]ci, ungne lioure. j ℔.
637. Plus, auri pimenti, miege lioure mieg quart. d. ℔. d. qrt.
638. Plus, colla picium, ungne lioure & miege. j ℔. d.
639. Plus, flores sambuci, dos onsses. ij on.
640. Plus, corti cite cistei.
641. Plus, peculi rosarum, dos onsses. ij on.

Digitized by Google

642. Plus, terra merita, sieys onsses. vj on.
643. Plus, batitura ferrea, tres quars. iij qrt.
644. Plus, aspalcini,dos onsses. ij on.
645. Plus, gommi lacca, ungne onsse & miege. j on. d.
646. Plus, farine vollatilis, ungne onsse. j on.
647. Plus, croes ortensis, miegeonsse. d. on.
648. Plus, flores genesta, tres onsses. iij on.
649. Plus, flores tamac[i]. ungne onsse. j on.
650. Plus, cortices bugie, sieys onsses. vj on.

Le XXVI de novemb[re].

651. Plus, cortices geneste, dos onsses. ij on.
652. Plus, hypoquistidis, miege lionre & mieg quart. d. ℔. d. qrt.
653. Plus, usne, [ung] quarteyron. j qrt.
654. Plus, atrinentum, tres quarteyron. iij qrt.
655. Plus, nuces ciprici, ungne onsse j on.
656. Plus, flores camleonte, ungne onsse. j on.
657. Plus, baccarum lauri, dos onsses. ij on.
658. Plus, spolia serpentis, nu[e]. dos. nu[e]. dos.
659. Plus, accatie, cinq onsses. v on.
660. Plus, cortices capparium, quatre onsses. iiij on.
661. Plus, cortices cit. e. melle, net dos loures. ij ℔.
662. Plus, passillarum, ungne lioure & miege & demi quarteyron. [j ℔ d. qrt. d.
663. Plus, perresine dedin ungne caysa, ung quintal cinqante loures. j q. l ℔.
664. Plus, polipodi quercini en ung sac, net vint & neuf loures. [xxix ℔.
665. Plus, aristollegie longe, quinze loures. xv ℔.
666. Plus, bolli, entre ung quintal. j q.

Sensegon les herbes, essintes et flors que se sont trobades à la dite botiquo.

667. Et primo, rosarum rubearum, un(e)gne lioure. j ℔.
668. Plus, violarum, ungne lioure. j ℔.
669. Plus, buglosse, ungne lioure. j ℔.
670. Plus, borraginis, ungne onsse. j on.
671. Plus, neniffaris,ungne onsse. j on.
672. Plus, flores anthes, ung quarteyron. j qrt.
673. Plus, thimi, miege lioure. d. ℔.
674. Plus, ysopi, quatre manipos. iiij manipos.

Digitized by Google

Le XXVI de novembre.

675. Plus, sticadis citⁱ. ungne lioure. j ℔.
676. Plus, sticadis aracⁱ. ceze lioures. xvi ℔.
677. Plus, camomilla, vint & neuf lioures. xxix ℔.
678. Plus, melliet, ungne lioure. j ℔.
679. Plus, sentaurea mayer, tres manipos. iij manipos.
680. Plus, sentaurea mynor, dos manipos. ii manipos.
681. Plus, euferasia, dos manipos ij manipos.
682. Plus, bethonice, dos manipos. ij manipos.
683. Plus, mellisse, dos manipos. ij manipos.
684. Plus, sansuci, tres manipos. iij manipos.
685. Plus, ruthe, tres manipos. iij manipos.
686. Plus, absintii, ung manipo. j manipo(s).
687. Plus, menthe, tres manipos. iij manipos.
688. Plus, urigani, tres manipos. iij manipos.
689. Plus, callaⁿ. dos manipos. ij manipos.
690. Plus, serpilli, dos manipos. ij manipos.
691. Plus, pullegi[u]m regale, ung manipo. j manipo.
692. Plus, pullegi servin, tres manipos. iij manipos.
693. Plus, salvie, dos manipos. ij manipos.
694. Plus, balsamite, tres manipos. iij manipos.
695. Plus, herba cati ung manipo. j manipo.
696. Plus, ypericenis, dos manipos. ij manipos.

Sensegon les utensilles que se son atrobadas a la dite botiquo.

697. Et primo, cabretos de Vallensio, bones et sufisentes, numero seze. xvj.
698. Plus, cabretos verdos ho roges de Beucayre, bones, numero seze. xvj.

Le XXVI de novembre.

699. Plus, potz per composition, de la sorte de sieys lioures de Vallensio, bons et suffisens, numero doze, xij.
700. Plus, potz per conserves, de la sorte de quatre lioures de Vallensio, bons, numero vingt ung. xxj.
701. Plus, potz [de la] dito sorto, que son ung pau taras, cinc. v.
702. Plus, potz de la sorto de tres lioures de Vallensio, bons, numero dosze. xij.

Digitized by Google

703. Plus, de cassas, dos. ij.
704. Plus, potz de pysso tenen hueyg lioures, bons, numero tres. iij.
705. Plus potz de pise de tres lioures, numero sept. vij.
706. Plus, pots vers de la sorto de hueyg lioures,bons,numero sieys. [vj.
707. Plus, potz vers de la sorto de tres lioures, bons, quatre. iiij.
708. Plus, potz per les unguens, vers, bons, numero quatorze. xiiij.
709. Plus, olieros per ten[i]r les ollis, obrage de Sçanct Quintin, bons, numero vint. xx.
710. Plus, grandos olieros per tenir les conserves das olis & mel rosat, doudit obrage, numero hueyg. viij.
711. Plus, ung grand pot per tenir aranyat, redon, bon. j.
712. Plus, grandos oules per tenir confitures liquides, numero cinq. [v.

Le XXVI dud^t.

713. Plus, grandos boytes quarrades, moyeno valor, numero dex. [x.
714. Plus, boytes quarrades, pauci valoris, vint cinq. xxv.
715. Plus, grandes boytes redones per tenir pillules, troch*isques*, & pierres, mirabolans, bones, numero sieys. vj.
716. Plus, boytes redones grandes & de petites, moyenos valor, numero cinquante. l.
717 Plus, boytes redones, pauci valoris, tres. iij.
718. Plus, boytes semencerios per tenir ellectuaris, moyene vallor, daurados, numero vint ung. xxj.
719. Plus, semensieros pintados, moieno valor, numero vintres. xxiij.
720. Plus, semensieros blanches per tenir rasines & semenses, moyeno vallor, numero cent cinquante neuf. j^c lviiij.
721. Plus, ungno boyto de ploms per tenir de saffran, pesant ungno lioure & miego & demi quar. j ℔. d. qrt. d.
722. Plus, dos gobelles d'estan. ij.
723. Plus, dos embus per species, pauci valoris. ij.
724. Plus, tres parlhes de talhans, de que n'i a ungnes que non valen gayre. iij.
725. Plus, ung collador de quivre per manegar merchandise, bon, pesant dos lioures & demi quarteyron. ij. ℔. d. qrt.
726. Plus, bones ballanses per pesar tres lioures, numero dos. ij.

Le XXVI dud^t.

727. Plus, ungnos ballanses platos per pesar mel, pauci valoris.
728. Plus, ungnes ballanses de ung quar.

Digitized by Google

729. Plus, ungnes ballanses de mieg quar.
730. Plus, ungnes ballanses petitos per pillules.
731. Plus, ung pes de ferre vonte il y a ung anel, pesant sieys lioures. vj ℔.
732. Plus, dos pes de ferre pesan dos lioure[s] la piessa. ij ℔
733. Plus, tres peses de ferre de ungno lioure la piessa.
734. Plus, dos peses de ferre de d°. lioure la piessa, numero dos. ij.
735. Plus, ung pes de metalh pesan ungno lioure.
736. Plus, ung pes de dos lioures de metalh.
737. Plus, ung pes de quatre lioures de ferre.
738. Plus, dos quarteyron de ferre.
739. Plus, ung quarteyron de metalh.
740. Plus, ungne onsse de ferre & ungno de metalh.
741. Plus, le pes de la medecino de Montpillier, tout garnit.
742. Plus, ungno grando romano tirant quatre quintalz & vint cinq lioures, ambe son bolhon.
743. Plus, ungno romano tiran ung quintalh.
744. Plus, ungno romano tira n cinquante et cinq lioures.

Le XXVI du dit.

745. Plus, ung gran mortier de metalh, pesant ung quintalz norante tres lioures. j q. lxxxxiij ℔.
746. Plus, ung mortie de metalz, pesant cinquante cinq lioures. [lv ℔.
747. Plus, ung mortie petit per les clisteris, de metalh, pesan seze lioures. xvj ℔.
748. Plus, ung mortie de metalh per las medecines, pesan quatorze lioures. xiiij ℔.
749. Plus, ung petit mortie per les unguens, pesan sept lioures. [vij ℔.
750. Plus, ung autre petit mortie de metalh, pesan tres lioures & miege. iij ℔. d.
751. Plus, ung mortie de ferre, pesan crante sept lioures. xxxxvij ℔.
752. Plus, quatre piston[s] de ferre, pesan trento tres lioures. [xxxiij ℔.
753. Plus, ung petit piston de metalh, pesan dos lioures & demi quarteyron. ij ℔. qrt. d.
754. Plus, ung escaufaire de coyre per tenir d'ayguo a la botiquo, pesan cinq lioures & miege quarteyron. v ℔. qrt. d.
755. Plus, tre[s] spatulles a dos palletos, numero quatre iiij.
756. Plus, ung ensisidor per semensas. j.

Digitized by Google

757. Plus, ung callefatori romput, de ferre blanc. j.
758. Plus, borssas de clisteri grande[s], dos. ij.
759. Plus, ungna borsa ambe ung canon d'argen per les enfans. j.
760. Plus, canons de clisteri, numero dex. x.
761. Plus, ungno borsa de clisteri de boys. j.
762. Plus, vergos de ferre per l'envergador, numero hueyg, pessan seyze lioures. xvj ℔.

Le XXVI du dit.

763. Plus, tamises tant per species & poudres cordialles & amares, numer[o] quatre. iiij.
764. Plus, petis tamis descubers, tres. iij.
765. Plus, dos morties de mabre blanc. ij.
766. Plus, le plot du grant mortie. j.
767. Plus, ung plot a quatre pecols pe[r] tenir les autres morties. j.
768. Plus, pistons de boys & bistorties, hueyg. viij.
769. Plus, ung mortie de boys. j.
770. Plus, ungno petito lanterno. j.
771. Plus, dos potz de clisteri d'estan, pesan sieys lioures & miege. [vj ℔. d.
772. Plus, ungno post grando per fayre ciero verdo & rouguio, ambe sieys sagelz. j.
773. Plus, ungno estamino ambe son pie de leton. j.
774. Plus, ungno cosso de boys per insisir canello et regalisse. j.
775. Plus, ung grant talhiet per talhar sires et candelles, ambe son cotel & ungno vergo de ferre. j.
776. Plus, uno senglo per destregne mocalho, moyeno vallor. j.
777. Plus, ungno entrebastado bon. j.
778. Plus, ung forquat per botique. j.
779. Plus, dos petis bancs per se assetar en botiquo. ij.
780. Plus, un grant bras de ballansses. j.
781. Plus, dos blanques collados & dos maris. iiij.
782. Plus, dos draps per collar les clisteris, maris. ij.
783. Plus, dos estaminos. ij.
784. Plus, dos cassetos grandos a couo per fayre engue[n]s. ij.

Le XXVI do dit.

785. Plus, ungno casseto per fayre miego lioure taletos. j.
786. Plus, ungno casseto per fayre candelletos. j

Digitized by Google

787. Plus, ungne caiseto per tenir candeletos, d'estan, pesan ungne lioure & miege. j ℔. d.
788. Plus, cassetos per la ciero tant grandos que petitos, don n'y a ungno rompudo; n'i a cinq, pesson tresze lioures ung quarteyron. xiij ℔. j. qrt.
789. Plus, dos cassetos de ferre blanc [per] hobrar siero blanquo. ij.
790. Plus, dos manipos de feutre. ij.
791. Plus, colles de ypocras, ungno de tello et ungne de drap. ij.
792. Plus, ung escritori de boys ambe dos plumes. j.
793. Plus, ungnes jaqles de grosso tello, pauci valoris, tran[c]ados al postan du passage. j.
794. Plus, ungno petito quaiseto per tenir les peses, trancade a la muralho. j.
795. Plus, boito tornisse *spt.* bone. j.
796. Plus, ung contador de noguier ambe dos armaris sarrant a clau, de la longor de cinq pans, se[n]so rodos. j.
797. Plus, ung autre contador nou de noguier hobrat ambe dos tiradors, ambe rodos, de la longor de quatre pans. j.
798. Plus, ung petit marchapie per tenir sus le taullie deforos. j.
799. Plus, ungno esc[a]llo de dex scalons per botiquo, pauci valoris. [j.
800. Plus, vergos de candellos, numero cent & cinquante. j^e l.
801. Plus, ungno caisso per tenir le[s] libres a la botiquo, de la longor de quatre pans & demi. j.

Le XXVI du dit.

802. Plus, dos posses per ten[i]r la balles desus, de la longor de ungno cano. j.
803. Plus, ungno post per tenir la ciero desus, de sapin, longor de sieys pans vo environ. j.
804 Plus, ung candilier per tenir candellos, ambe quatre stages. j.
805. Plus, ungno cadeno au mech de la botiquo pendudo. j.
806. Plus, uno rodo de ferre per gitar hobrage de siero, pesan sept lioures & miego. j.
807. Plus, ungno caissa de sapin de la longor de ungno cano, ambe dos meians, de que n'i a ung que se sarra en clau. j.
808. Plus, ungno caisso de succre pauci valoris, dins la quallo se son atrobas les molles que s'ensegon. j.
809. Et permieroment, si atrobat ung molle de chival. j.
810. Plus, ung molle d'enfant malhotat. j.
811. Plus, molle d'ome, tenen ungno ℔. j.
812. Plus, ung molle de femo, tenen ungno ℔. j.

Digitized by Google

813. Plus, [ung] molle de cambo. j
814. Plus, ung molle de bras. j.
815. Plus, ung molle de coret. j.
816. Plus, ung cubersel per le mortier, romput per le miech. j.
817. Plus, ung Mesue acomplit, bon. j.
818 Plus, las Pandetos totes noves. j.
819. Plus, lumen mayus. j.
820. Plus, Nicolay Prepos[i]ti. j.
821. Plus, tesaurus appotecariorum. j.
822. Plus, Eurial & Luccressa. j.

Le XXVI de dit.

823. Plus, vita Christi. j.
824. Plus, speculum sacerdotum. j.
825. Plus, le[s] contenances de la table. j.
826. Plus, Caton enfrançoys. j
827. Plus, le[s] ditz des bestes. j.
828. Plus, les fantasies du monde. j.
829. Plus, le grant erbier en fransoys. j.
830. Plus, Florant & Lion. j.
831. Plus, Paris et Vieno j.
832. Plus, Sidrac en fransoys. j.
833 Plus, dos barilhes vuides per tenir triacle & metreda. ij.
834. Plus, dos flascos tenen quatre pechies la piessa vo environ. ij.
835. Plus, dos flascos tenen sieys pechies vo environ la pessa. ij.
836. Plus, ung flasco tenen quatre pechies, plen de vin aygre. j.
837. Plus, ung flasco de tres pechies. j.
838. Plus, ung flasco de tres pechies. j.
839. Plus, ung flasco per tenir oley amidal'arum amararum, tenen ung pechie. j.
840. Plus, ung flasco tenen dex vo doze pechies. j.
841. Plus, dos flasco[s] de sept ho hueyg pichies la piessa. ij.
842. Plus, quatre flasco[s] tenen environ tres fulletos la pessa. [iiij.
843. Plus, tres flascos tenen environ ung pechie la pessa. iij.
844. Plus, sieys flasco[s] tenen environ ungno fulleto la pessa vj.
845. Plus, ungno grando amolle cuiberto de treno de jonc, tenen environ de doze a quatorz[e] pechies. j.

Le XXVI de novembre.

846. Plus, tres flascos tenent environ ung pechie. iij.
847. Plus, ungno bassino grando per gitar ciero bello, toto novo,

Digitized by Google

pesant cinquante & quatre lioures. liiij ℔.

848. Plus, ungno autre bassino per gitar siro laido, entado, pessan cinquante & quatre lioures. liiij. ℔.

849. Plus, ungne bassine lisadoyra, pesan bone trento cinq lioures. xxxv ℔.

850. Plus, ungno perladoyro novo, pesan quinze lioures & miego. [xv ℔. d.

851. Plus, quatre bassinos clarifficadoires et ungno petito per fayre tauletos, a dos manelhios, & ungne embe ungno couo, pessant tot cinquanto quatre lioures, liiij ℔.

852. Plus, dos tallies per tallar candellos menudos, garnis. ij.

853. Plus, quatre planos de noguier. iiij.

854. Plus, ungno grando post de noguier per aplanar torchos. j.

855. Plus, tres ferre[s] per feretar torchos. iij.

856. Plus, tres fretados per torches a baston. iij.

857. Plus, ung quayrat per clarifficar. j.

858. Plus, ungne petito escabelo & ungno grando de sapin. ij.

859. Plus, un engin fach a dos crosieros per gitar sires pas[c]ales.

860. Plus, dos bans per tenir las torches a l'eglisa, ambe les taleyrons & dos posses per tenir las torches autos. ij.

861. Plus, ungno mostre per metre en avant de posses, de sapin, environ dos canos. j.

Le XXVII doudit mes.

862. Plus, boytes quayrades noves, hobrage d'uey, daurados, grandos, vint quatre. xxiiij.

863. Plus, boytes rondes noves, dudit hobrage, daurados. xij.

864. Plus, boytes a vissage noves, dudit hobrage, ungno doszeno [xij.

865. Plus, semensieres pintados noves, dudit hobrage, quatre doszenos. [iiij d[os].

866. Plus, terbentino embe ungno barilho, net sept lioures. vij ℔.

867. Plus, baston de torches, vint ung. xxj.

868. Plus, amolletes de lioure & de miege lioure & de quarteyron & de mieg quarteyron, sieys doszenos. vj dous.

869. Plus, potes de terro, quatre cent. iiij c.

870. Plus, masapan larges, dos doszenos. ij d[nos].

871. Plus, masapan de restoran, seyze doszenos. xvj d[nos].

872. Plus, masapan de lioure, redons, dos doszenos. ij d[nos].

873. Plus, dous frogons de coire ambe la garnituro de ferre pesan...

874. Plus, ung molle de coire per far candellos, pesan vint & hueyg lioures. xxviij ℔.

Digitized by Google

875. Plus, son cavalet de ferre, vint neuf lioures. xxix ℔.
876. Plus, ungno grando taro per pesar marchandise. j.
877. Plus, ungnó houle de ferre pesan quinze lioures. xv ℔
878. Plus, le petit fogon de coyre ambe sa garnituro tout entor & sos pes, pesan crante quatre lioures & miego. xxxxiiij ℔. d.

Le XXVII de novembre.

879. Plus, un gran fogon de coyre ambe sa garnituro tot entor esces pies de ferre, pesan septanto neuf lioures. lxxix ℔.
880. Plus, ung petit bassin trauquat per collar siro, pesan ungne lioure. j ℔.
881. Plus, ungno copello per prendre species j.
882. Plus, ung picon per la botico per racines. j.
883. Plus, ferre[s] per hobrar & talhar papies per garnir torches per l'ostio, dex. x.
884. Plus, ung petit ponson.

Le XXVII dudit mes sian intras al selhie de la dito mayson, din [loqual] aven trobat se que s'ensuyt.

885. Et primo, aven trobat tres eysados de plan, bones. iij.
886. Plus, ungno eysado de gres. j.
887. Plus, dos picons & ung marit luchet. iij.
888. Plus, ungno trencho. j.
889. Plus, ungno grando destrau & ungne petito. ij.
890. Plus, ungno petito pillo d'olli en entrant au selhier, tenen environ nou canes d'olli, dins laquallo pot aver environ dos canos d'olli. ij.
891. Plus, ungno autre pillo tenen environ quinze canes, dins laquallo a environ sieys canos d'olli. vj.
892. Plus, tres veyselz plen[s], tenen environ treze baralz la piesse. [iij.
893. Plus, sept botes tenen environ sept baralz la piessa. vij.

Le XXVII de novembre.

894. Plus, sieys boutes de quatre a cinq baralz la piessa, vuidos. vj.
895. Plus, dos boutes petitos, de ung baral la pessa vo environ, vuides. ij.
896. Plus, ung baral de somado, vuide. j.
897. Plus, ung baral per tenir eygras, tenen environ trento pechies, vuide. j.

Digitized by Google

898. Plus, ung baral de sept pechies. j.
899. Plus, ung baral de dos pechies. j.
900. Plus, ung baral de tres fulletes, j.
901. Plus, ung baral de ung pechie. j.
902. Plus, ungno estubo per estuba candellos. j.
903. Plus, cinq banaston[s] plens d'ollives. v.
904. Plus, ung embut de coyre pesan dos lioures ung quarteyron ij ℔. jqrt.
905. Plus, ungno grosso masso per fondre boys. j.

Le dit jort sian anas a la cosino vonte aven atrobat so que s'ensuyt.

906. Et primo, en plaz d'estan, stavagnados, scudellos d'aurelho, scudellon, pechieres, simaysos, flascos, lavaman & tout autre estan, pesan ung quintalz sieysanto neuf lioures. j q. lxix ℔.
907. Plus, quatre basinos & tres bassins lavamans, & ungno bassino que est grando, de ferre, & ung bassin de barbie, ung collador de pureyo, dos escaufetos, ung servitor, ungno de leton casso a la couo de ferre, sept candellies, dos qullieros de loton, pessan tot hueygtanto lioures. lxxx ℔.

Le XXVII de nove[m]bre.

908. Plus, ungno autre casso de coyre vielio & ungno casso de loton roto. ij.
909. Plus, ung gran peyrol tenen environ tres bros, bon. j.
910. Plus, ung autre peyrol tenen environ dos bros. j.
911. Plus, ung autre marit peyrol pauci valloris. j.
912. Plus, un grant escaufayre & ung petit de coyre, pesant en tot vintres lioures. xxiij ℔.
913. Plus, dos grans alembis en argillo a tres pies, bons. ij.
914. Plus, ung grant estcudellie de sapin en dos armaris & dos tirados, les armaris sarat a clau. j.
915. Plus, ung gran plat de bugie. j.
916. Plus, dos platz de boys pintas. ij.
917. Plus, sept sacs plen de farino tenen environ d°. sod°. la piesso. [vij.
918. Plus, ungne cadiero de noguier a quatre branquos tornisse[s]. j.
919. Plus, ungno yorro dins ung banaston, tenen environ tres canos. j.
920. Plus, ungno pillo grando per tenir sendres. j.
921. Plus, ung mortie de peyro negro. j.

Digitized by Google

922. Plus, ungne palleto de ferre per le fuoc. j.
923. Plus, dos petitz carfuos. ij.
924. Plus, ung endes a tres pies, petit. j.
925. Plus, ungne bone grasillo a sinq branquos. j.
926. Plus, ungno que es rompudo, a sept branquos. j.
927. Plus, dos astis, ung gran & ung petit. ij.

Le XXVII doudit.

928. Plus, quatre cuberselles d'olle de ferre. iiij.
929. Plus, dos sartans de que n'i a ungno d'uno pesso & ungno petito ambe la couo agustado. ij.
930. Plus, dos escumadoyres de ferre. ij.
931. Plus, ungno esqumadoyra de leton. j.
932. Plus, ungno giradoyre de ferre. j.
933. Plus, un grant grasal. j.
934. Plus, ung pestrin de noguier ambe dos curberselz & dos tarteaux per le tenir, de la longor de sieys pans. j.
935. Plus, ungno tamysadoyro de cinq pans. j.
936. Plus, ung tamis de sedo & dos de peu. iij.
937. Plus, ungno taullo per le pan, grando, de la longor de ungno cano vo environ. j.
938. Plus, dos postelhos tiran l'uno quatre pans & l'autre dos pans. [ij.
939. Plus, dos molleyres de boys. ij.
940. Plus, ungno quayso d'aubo [de la] longor de ungno cano ambe ung megan a mieg, vonte aven trobat se que s'ensiet, sarado a clau :
941. Et primo, dos tualhes uzes, de l'obrage de Venise, & dos servietes marrides. iiij.
942. Plus, ungno grando bassino de terro per gitar siero blanquo, bono. j.

Ledit jort [sian anas] a la cambro d[e] Jerniguo
& aven trobat so que s'ensiet.
Le XXVII de novembre.

943. Et primo, ung gran lit de can de noguier, garnit de cousero, bassaquo, cossin, flassado, cortines, pendens ambe tres vergos de ferre.
944. Plus, ung petit lit de can de noguier, garnit de coussero, bassaquo, coysin & flassado, cortines, pendens ambe dos vergos de ferre.

Digitized by Google

945. Plus, ungno cadiero de sapin tranquado antre le[s] dos lies, ambe ung petit marchopie.
946. Plus, ungno cadiero de noguier fago a quatre pillies tortisses, bono.
947. Plus, ungne caysso de cinq pans de lonc de noguier, sarrado a clau et ferrado ben & degudoment, vonte ly es tr[o]bat so que s'en suyt:
948. Et primo, ungnes franges du gran lit de Jernego, moyeno vallor.
949. Plus, ungnos autres franges per le gran lit de la sallo, moyeno valor.
950. Plus, un challon roge miech ussat, de la moyeno sorto.
951. Plus, ungno cuberto de tapissarie, bono, fago a fullages & besties souvagunos.
952. Plus, ungno tello pengo, pauci valloris, vonte il y a la cassa.

Le XXVII de novembre.

953. Plus, ung tapis de taulle meg usse obrage.
954. Plus, ung autre tapis fag a barres, mieg usse.
955. Plus, ungno autre caysso de noguier de longor de sept pans, sarrado a clau ben & degudoment, vonte s'es trobat se que s'en suit:
956. Et primo, lensolz mieg ussas, cinquante sieys. lvj.
957. Plus, en tuallos grandos, bones, sieys. vj.
958. Plus, tuallos moy[e]no vallor, sept. vij.
959. Plus, tualles cortes, bonos, dos. ij.
960. Plus, longieros bonos, cinq. v.
961. Plus, ungne franges de ung petit lieg, miegos ussos. j.
962. Plus, ungnos piengos per canibe, bones. j.
963. Plus, ungno piengos per lin, bonos. j.
964. Plus, ungno grando gibassiero per portar a gival, bono. j.
965. Plus, ung gran linsol de lin de quatre tellos, per metre sus le grant lit fach a rodos. j.

Le dit jort sian intras a la sallo sus la boutiquo, onte s'es trobat so que s'en siec. Le XXVII doudit.

966. Et primo, ung grand lit sus dos bans & posses de sapin, garnit de cousero, matelas & bassaquo, coyssin & ung aurelier, flassado, cortinos, subresel & quatre pendens ambe tre[s] vergos de ferre.
967. Plus, de soubz ledit lieg ung petit cariou de sapin vonte y a

Digitized by Google

ung matelas de lano, coyssin de plumo & ungno marrido cuberto.

968. Plus, ung petit lieg de can de noguier, garnit de cousero & bassaquo, coyssin & flasado, ambe las cortines garnis de penden[s] quatre & dos vergos de ferre.

969. Plus, ungno taullo de noguier ambe ses trateus, bono, de la longor de neuf pans.

970. Plus, ung archiban de noguier ambe dos quaysson[s] sarras a clau, vonte s'es trobat hueyg foudaus per la botiquo.

971. Plus, ungno cadiero de noguier a quatre pillies tornisso[s], bono.

972. Plus, ung croc per fayre sucre panis.

973. Plus, ung mabre per fayre succre panis, asses grant.

974. Plus, ung cremal a la chimineo.

975. Plus, ungs carfuos bons, pessan environ de trento a cranto lioures.

Le XXVII doudit.

976. Plus, ungnes endessos bonnes.

977. Plus, un croc de ferre.

978. Plus, ungno chadiero hobrado ambe queysson & sarrallo, de noguier.

979. Plus, ung buffet de noguier a dos armaris, environ sieys pans de lonc, bon, sarrat a dos claus & dos tirados.

980. Plus, ungno potensio de noguier per lavamant, onte son las armas do Rey, & ung bassin de coyre pessan cinq lioures & miego.

981. Plus, ungno caysso de noguier hobrado a pams, de longuor de sieys pans, sarrado a clau, bonno et suffisento, vonte s'es trobat se que s'en suit :

982. Et primo, en qullies d'argen, numero dosze, de que n'i a ung romput, pessan miego lioure & ung quarteyron & demi, pes de la botiquo.

983. Plus, tres aubaresto[s] garnidos.

984. Plus, miego trosso de tras.

985. Plus, le boys de ungno piquo.

986. Plus, ungno alabardo.

987. Plus, ungno jevelino.

988. Plus, un vouge.

989. Plus, ung verdun.

990. Plus, ungno espasso corto.

991. Plus, ung braquamar.

Digitized by Google

992. Plus, ungno escaravissa.
993. Plus, ung garda bras.
994. Plus, ung cruxific.
995. Plus, ungno Nostro Damo.

Le XXVII de novembre.

996. Plus, ungno caysso de sapin tiran environ quatre pans de lon, vonte s'es trobat so que s'en suit :
997. Et primo, servietes de canibe, hobr[a]ges de Venisa, mieges uzes, numero dex sept. xvij.
998. Plus, ungno autre caysso de noguier petito, tiran environ dos pans de lonc, hobrado, vonte li a servietos bones, hobrage de Vynissa, numero dex sept. xvij.
999. Plus, servietes bones de lin del hobrage de Sereya, numero trento tres. xxxiij.
1000. Plus, tres bassin[s] petis per fayre tartes a masapan, pesan dos lioures & miege & demi quarteyron. ij ℔ d. qrt. d.
1001. Plus, ungno quaysseto quarrado dins le ban, per tenir cassonado. j.
1002. Plus, dedins la cambreto, ung petit lit a bancs de sapin ambe ung pavallon, ambe cossero, bassaquo, traverssies et flassados. j.
1003. Plus, catre escabellos de noguier. iiij.
1004. Plus, hueyg estcabellos de sapin, moyeno vallor. viij.
1005. Plus, dedins l'armari que est en entran de la sallo, vonte s'es atrobat se que s'en suit :
1006. Et primo, coucordat al succre ambe ung pot de veyre, net miege lioure. d. ℔.
1007. Plus, sirop de ribes en ung pot vert, au net tres quarteyron. iij qrt.
1008. Plus, agriotes confides al succre dins ungno cabreto verdo, ungno lioure. j ℔.
1009. Plus, scorsa de ponsire al succre, ungno lioure & miege. [j ℔ d.

Le XXIX de novembre.

1010. Plus, gingibre vert dins ung pot vert de terre, net ungne lioure. j ℔.
1011. Plus, ung tapis sus la taullo, moyeno vallor.
1012. Plus, ungno salado de ferre.
1013. Plus, sen anas al grant granier vonte tenen le boys, subre la cosino et cambro de Gerneguo, al qual aven atrobat se que s'en suit ·

Digitized by Google

1014. Et primo, darrie la porte aven trobat las espartullos per levar las abellos, numero sieys, pessant vint sieys [lioures]. xxvj ℔.
1015. Plus, ungno grando quaysso marrido de sapin, sarrado aclau, per sallar les pors.
1016. Plus, ungnes grandes piengos per penginar canebe, bones.
1017. Plus, dins l'estubo aven trobat pimentieres de veyre, numero sieys. vj.
1018. Plus, compes per tenir geleo de codon, sept.
1019. Plus, dos marridos quayssos per de succre, en que tenon les potz de terro & veyre romput.
1020. Plus, ung debanado embe ung pie de ferre.

Ledit jort sen montas a la cambro
das varles vonte ses atrobat se que s'en suit.

Le XXIX doudit.

1021. Et primo, ung petit lit sus de ban posses de sapin, garnit de matallas de lano ambe ungno cuberto de collor t[r]auquado.
1022. Plus, ung gran lit per les servitors de la botiquo, de sapin, garnit de cousero de plumo, bassaquo de paillo et cuberto blanco.
1023. Plus, ungno cadiero de noguier ambe ung quaysson sarrat a clau ambe ungno taullo desus, longuor de environ sieys pans.
1024. Plus, ungno petito taulla a quatre pies, de sapin, longuor de environ de quatre vo cinq pans.
1025. Plus, ung candellabre de ferre contre la murallo.

Ledit jort sen anas al granier du blat vonte aven trobat se que s'e[n]suit.

1026. Et primo. bon blat, tres soumados. iij.
1027. Plus, ungs trateus de sapin.
1028. Plus, ungno taullo de sapin de longor de dex pans. j.
1029. Plus, cabasses nous per les abellos, sieys. vj.
1030. Plus, ungno vyspio. j.
1031. Plus, ung sestie ambe sa rassoyro. j.
1032. Plus, dono Peyrono dis aver pres de blat daudit granier, per semenar, quatre soumados. iiij.

Le XXIX doudit mes de nove[m]bre.

Le dit jort sen vengus a l'ostal situa a la gago de Sçanc Nicollau, paussat de davan l'ospital, confro[n]tant ambe les eyreties de sire Glaudo Dellon dou coquan, do levan ambe la traversso ; dins lo qual aven trobat se que s'en suit.

Digitized by Google

Et primo, a la sallo davant :

1033. Et primo, al desus de l'intrado aven trobat ungno quauquadoyro marido & ung marit veyssel ambe ung fons per tenir las hollives.

1034. Plus, al grant sellier avent trobat sieys veysselz de Sçanc Gille, de que n'i a cinq plens.

1035. Plus, ungno grando tino bollidoyro de quatre encastres, tenen environ sept a hueyg voltes, bono.

1036. Plus, ung petit dol a ung encastre et tres grans seucles, tene[n] environ dos voutes, bon.

1037. Plus, ungno tino quauquadoyro a quatre pies, bono & suffisento, a quatre seucles.

1038. Plus, ung grant tiner de ung sou, viel.

1039. Plus, ung gran destrech per defayre ciero & mel, don la mestre est d'aubo seuclado, ambe dos barres de ferre & canon deferre, ambe dos vis bones & le ban & dos scrofes bones & suffisentes.

Le XXIX dou dit mes.

1040. Plus, ung destreg plegat fag a lanterno, tot gar[n]it de so que li fay besson.

1041. Plus, dos peyrol[s] de n'ia ung ten environ ung barral & demi, romput, et l'autre ten environ dos bros, bon.

1042. Plus, sieys cornudo[s] de soumado per portar las brescos de las abellos, bonos.

1043. Plus, tres barillos vuides per tenir mel.

1044. Plus, sieys cabasses de cire que an estat embessonog.

1045. Plus, le pon per la tino.

1046. Plus, ung gran endes a tres pies.

1047. Plus, cayssos vuides per abellos, nou. ix.

1048. Plus, ungno grando escallo de vint et quatre escallon[s], bonno.

1049. Plus, ungno grando pillo d'olli ambe son crubessel, tenen environ trento cannes, vonte il y a de secze a dex hueyg cannes.

1050. Plus, ung embut de boys ambe son canon de ferre.

1051. Plus, banastons bons cinq.

Le XXIX de novembre.

1052. Le dit jort sian entras en l'estable vonte aven trobat ung chival tot gar[n]it, vallen environ de quatre a cinq esqus.

1053. Plus, ungno bardo miego usso.

1054. Plus, ungno forquo de ferre a tres bechs.

1055. Plus, ung candellie de ferre a la murallo, bon.

1056. Plus, a la feniere aven trobat fen, environ ungno vouto.— Plus, ungno estrillo.

(*à suivre*) MOURRET.

Digitized by Google

UN MARIDAGE PER ESCRIT

Ei legit, — bous podi pas dire
Dins quno gazeto èi legit —
Un maridage per escrit.
Lou counte es drolle e fait per rire,
Lou bau rima : lou legirets,
E, ma fé, pensi que rirets.

Un jour d'iber que nebassabo,
En sautant de soun lèit, moussu Pouns tridoulabo,
A peno mièch bragat, s'abancèt dal miral,
Tout en trigoussant la sabato,
Per fa lou nouts à sa crabato :
En fixant tristomen sa barbo pebre e sal,
S'afaguèt : « Se me maridabi ?
« Encaro èi pas lous pelses blancs....
« Am'uno joube de bint ans,
« Mouflo, de bèlos cars, dous èls bius, caressants,
« L'ase quilhe se tridoulabi ! »

UN MARIAGE PAR CORRESPONDANCE

J'ai lu, — je ne peux vous dire — dans quelle gazette, j'ai lu — *Un mariage par correspondance.* — Le conte est drôle et fait pour rire, — je vais le rimer : vous le lirez — et, ma foi, je pense que vous rirez.

Un jour d'hiver qu'il neigeait, — en sautant de son lit, Monsieur Pons grelottait, — à peine mi-vêtu, il s'approcha de son miroir, — tout en traînant la savate, — pour faire le nœud à sa cravate ; — en fixant tristement sa barbe poivre et sel, — il se dit : « Si je me mariais ? — je n'ai pas encore les cheveux blancs, — avec une jeune fille de vingt ans, — potelée, bien en chair, deux yeux vifs, caressants, — diable soit ! si je grelotterais ! »

Digitized by Google

Lou couquinas ! sul cop, pren lourgnoun, mostro d'or,
E fouguetat per l'esperenço,
Ba s'infourma dins uno agenço
D'uno mouliè seloun soun cor.

Arribo trespourtat per l'aire,
E fier coumo'n triounfatou
Dins lou burèu dal Diretou
Qu'al premiè mot respound : « Amic, èi bostre afaire :
« Uno filho nascudo à Tours ;
« A Carcassouno s'es casado.
« — Lou caratèro? — Dous coumo de catsounado !
« — Poulido ? — Coumo las amours.
« — L'age?—Trento-bèit ans.—Diable ! es un pauc granado !
« Mès s'es douço, poulido autant que b'afirmats ;
« Es pas trop magro aumens, digats? —
« — Magro ! nàni, qu'es fort espesso.
« — Eh be ! balhats me soun adresso. »
E munit de tout ço qu'i cal,
S'entourno gai, countent, d'amour l'amo azoundado.
E talèu dintrat à l'oustal,
Bous escriu à sa fiançado
Aquesto letro engalantado :

Le luron, aussitôt, prend lorgnon, montre en or, — et enflammé par l'espérance, — va s'informer dans une agence— d'une moitié selon son cœur.

Il arrive transporté par l'air, — et fier comme un triomphateur — dans le bureau du Directeur — qui lui répond au premier mot : « Ami, j'ai votre affaire : — une fille née à Tours ; — à Carcassonne elle s'est fixée. — Son caractère ? — Doux comme de la cassonnade ! — Son âge ? — Trente-huit ans. — Diable ! Elle est un peu mûre ! — mais si elle est douce, jolie ainsi que vous l'affirmez ; — elle n'est pas trop maigre au moins, dites ? — Maigre ! non, elle est très grasse. — Hé bien ! donnez-moi son adresse. » — Et muni de tous ces renseignements, — il s'en revient gai, content, l'âme joyeuse, — et aussitôt rentré à son logis, — il écrit à sa future — cette lettre galante :

Digitized by Google

« Madoumaisèlo, soui urous
« Dal grand bé que m'an dit de bous.
« Se m'asardi de bous escriure,
« Es que sabi que bostre cor,
« D'amour beritable tresor,
« A fam d'amour, e sans affecciu pot pas biure.
« Es per lou daissa pas mouri
« Qu'abèts pensat al maridage :
« Ma fé, tout fisançous, à bous bèni m'oufri.
« Ei cranto-cinq ans: un brabe age !
« Mès lous parissi pas ; soui talomen flourat
« Que m'en dounoun pas la mitat.

« Ei agut uno bido estremomen reglado,
« Autant sobro que pla rengado.
« Tenèts, la probo n'es que, simplot emplegat
« Dins un oustal de gros, en faguent la nabeto,
« Ei sapiut metre de coustat,
« Manjat, bourrat e tout pagat,
« Bèit milo francs dins ma tireto.
« Un mot d'espèr de bous, e moun cor ba crema
« Per bostris bèlis èls, doumaisèlo mannado.
« Sul cop, se l'ofro bous agrado,
« À bostres pèds metrèi ma fourtuno e ma ma. »

« Mademoiselle, je suis heureux — du grand bien que l'on m'a dit de vous. — Si je me hasarde à vous écrire, — c'est que je sais que votre cœur, — d'amour véritable trésor — a faim d'amour et sans affection ne peut vivre. — C'est pour ne pas le laisser mourir — que vous avez pensé au mariage : — ma foi, plein de confiance, à vous je viens m'offrir. — J'ai quarante-cinq ans : un bel âge ! — mais je ne les parais pas ; — j'ai le teint si frais — qu'on ne m'en donnerait pas la moitié. — J'ai eu une vie extrêmement réglée, — aussi sobre que bien ordonnée. — Tenez, la preuve en est que, simple employé — dans une maison de commerce en gros, en faisant la navette, — j'ai su mettre de côté, — nourriture, vêtements et tout payé, — huit mille francs dans ma tirelire. — Un mot d'espoir de vous, et mon cœur va brûler — pour vos beaux yeux, demoiselle charmante. — A l'instant, si l'offre vous agrée, — à vos pieds je mettrai ma for-

Digitized by Google

E parraflo soun noun à faire amiralha.

« Poscrisoston : — Noblo mestresso,
« (Per aquel mot gausat, tant poulit e tant dous.
« Bous demandi milo perdous,)
« Se m'escribèts, infourmats-bous
« A moussu Poulidor qu'a dounat bostro adresso,
« Pot prene de ransignomens
« Dins toutis lous departomens. »

Dous jours après, sus la besprado,
Uno respounso èro arribado
Encò de moussu Poulidor.
L'amourous èro aqui. D'uno ma tremoulanto,
Am'un grand tic-tac dins lou cor,
Legiguèt la letro charmanto

Que disio :

« Moussu, bostre escrit
« Probo qu'abèts de cor e mancats pas d'esprit.
« Bostro resserco m'a flatado,
« E me trobi fort ounourado
« Qu'un ome franc, leial e brabe coumo bous
« M'oufrigue d'estre moun espous.
« Aici ma situaciu neto :

tune et ma main. » — Et il met au bas son nom avec un brillant parafe.

« Post-scriptum : Noble maîtresse, — (pour ce mot osé, si joli et si doux, — je vous demande mille pardons), — si vous m'écrivez, informez-vous auprès de Monsieur Polidor qui a donné votre adresse, — il peut se renseigner dans tous les départements. »

Deux jours après, dans la soirée — une réponse arriva — chez Monsieur Polidor. — L'amoureux était là. D'une voix tremblante, — avec un grand battement de cœur, — il lut la lettre charmante — qui disait : « Monsieur, votre lettre — prouve que vous avez du cœur et que vous ne manquez pas d'esprit. — Votre recherche me flatte — et je me trouve fort honorée — qu'un homme franc, loyal et honnête comme vous, — m'offre d'être mon époux. — Voici ma situation nette:

Digitized by Google

« Soui pas joube ; èi trento-bèit ans ;
« Sans familho, bibi souleto
« Amé binto-sièis milo francs
« De titres qu'èi dins ma tireto.
« Sans estre uno beutat, disoun que soui pas mal.
« Es pas un poulit mour, es la bouno armounio
« Que fa lou bounur d'un oustal.
« Poussedats ma fotographio :
« Debèts beire se bous coumben,
« La bostro, qu'èi joust l'èl, sourits e m'asseguro
« Que siots uno bouno naturo.
« A parla francomen, moussu, bostro figuro
« E tout lou rèsto me reben.
« Aro, sans estre endebinaire,
« Poudèts afourti qu'èi pas l'aire
« De boulé m'engabia dins un soumbre couben.
« Se persistats, tournats m'escriure.
« D'aro'n-là, moun paure cerbèl
« Fara tricou junquos que parlets de noubèl,
« E m'assecarèi coumo'n ciure ! »

Tout acò sinnat d'uno ma
Que bous disiò : Poudèts m'aima.

— je ne suis pas jeune ; j'ai trente-huit ans : — sans famille, je vis seule — avec vingt-six mille francs — de titres que j'ai dans ma tirelire. — Sans être une beauté, on dit que je ne suis pas mal. — Ce n'est pas une jolie figure, c'est la bonne harmonie qui fait le bonheur d'un ménage. — Vous possédez ma photographie : — vous devez voir si elle vous convient, — la vôtre, que j'ai sous l'œil, sourit et me certifie — que vous êtes une bonne nature. — A parler franchement, Monsieur, votre physionomie — et tout en vous me plaît. — Maintenant, sans être devin, — vous pouvez être certain que je n'ai pas l'envie — de vouloir m'enfermer dans un sombre couvent. — Si vous persistez, — écrivez-moi de nouveau. — Jusque-là, ma pauvre cervelle — va trottiner jusqu'à ce que vous parliez encore, — et je me dessècherai comme un liège ! »

Tout cela signé d'une main — qui voulait dire : Vous pouvez m'aimer.

Digitized by Google

Las causos courrission coumo sus de roulletos.
D'autros letros à grandis fuls,
E de mai en mai pus caudetos,
Ferroulhèroun la porto as fredasses calculs.
A tout cor generous questiu d'interès peso.
Lou nobi, boulhent de fadeso,
Galantomen, cado dous jours,
Mandabo'n gros bouquet de las pus raros flours
Qu'aurion embescat sa proumeso,
S'abio'gut besoun d'un bouquet.
Mès abiot picat à l'anquet.

Madoumaisèlo jubilabo!
Ero pas en rèsto : broudabo
De pantouflos à la chut-chut,
Sans abé mesurat lou pèd dal pretendut.
Trabal de fèo ! Ja trimaboun
Sous paures èls, sous dets, lou bèspre e lou mati,
Las coulous embabarilhaboun !
E counti qu'aurion fait palli
Los que fa brilha al cèl l'arquet de sant Marti.

Per bous ba dire tout, dal fial junquos l'agulho,
Saurets que lou dous tourtourèls

Les choses couraient comme sur des roulettes. — D'autres lettres sur de grandes feuilles, — et de plus en plus enflammées, — fermèrent la porte aux froids calculs. — A tout cœur généreux question d'intérêt pèse. — Le fiancé, bouillant d'orgueil, — galamment, tous les deux jours, — envoyait un bouquet de fleurs les plus rares — qui auraient séduit sa promise, — si elle avait eu besoin d'un bouquet pour cela. — Mais la belle avait mordu à l'hameçon.

La demoiselle jubilait ! — Elle n'était pas en reste avec lui : elle brodait — des pantoufles en cachette, — sans avoir mesuré le pied du prétendu. — Travail de fée ! Ils trimaient — ses pauvres yeux, ses doigts, le soir et le matin, — en variant les couleurs. — Et je suis certain qu'elles auraient fait pâlir — celles que fait briller au ciel l'arc de Saint-Martin.

Pour tout vous dire, de fil en aiguille, — vous saurez que les deux

Digitized by Google

Abion descambiat dous anèls,
En se faguent cadot d'un poulit porto-fulho.
Anfin lou jour es arribat
Que façe à façe lou dous nobis
Pel premié cop se ban trouba. — Dius ! qun pabat !
Santo Mario ! *ora pro nobis !*

Mès direts : Calho-te, lengut ;
Ascles lou goubelet aban d'abé begut.
Sufits. Aici la denousado :
Lou binto-cinq decembre, am'uno fred de loup,
Moussu Pouns s'espertèt, e zoup !
Bitomen arnescat prenguèt la galaupado
Bès la garo ount sabèts que, se siots en retar l,
Badats, e partissèts pus tard.

Nostre ome abio pas de bagages,
Pourtabo tout sus l'esquinal.
Coumo per un grand festenal,
Abio mes capèl naut e gilet à ramages ;
— Aimabo l'estofo à coulous ; —
Un pantaloun bourrut e la grando lebito
Que lou fasio sembla'n armito,
Car i anabo junquos talous.

tourtereaux — avaient échangé deux anneaux, — et s'étaient fait cadeau d'un joli portefeuille. — Enfin le jour est arrivé — où face à face les deux fiancés — vont se trouver pour la première fois. Dieu ! quel pavé ! — Sainte Marie ! *Ora pro nobis* !

Vous me direz : Tais-toi, bavard ; — tu casses le gobelet avant d'avoir bu. — Cela suffit. Voici le dénouement. — Le vingt-cinq décembre, par un froid de loup, — Monsieur Pons s'éveilla, et en avant ! — Vivement équipé, il partit au galop — vers la gare où vous savez que si vous arrivez en retard, — vous restez bouche bée et vous partez plus tard.

Notre homme n'avait pas de bagages. — il portait tout sur son dos. — Comme pour une grande fête, — il avait mis chapeau haute forme et gilet a grands ramages ; — il aimait l étoffe de couleur voyante, — un pantalon de gros drap et la grande lévite — qui le faisait ressembler à un ermite, — car elle lui allait jusqu'aux talons.

Digitized by Google

Ero'n abanço de mièjo ouro.
Maginats s'èro empacientat ! —
Partiren, disio, sai pas couro !
E patabo coumo'n tentat.

Anfin, dins un bagoun pren plaço ;
L'atendion per estre al coumplèt ;
E coumo èro prou be replèt,
Al reng ount s'ajassèt faguèroun la grimaço.

S'enjautabo pas mal ! Mut, cluquèt lous èlhous,
Pensant, rebassejant, urous,
A sa noubieto qu'adourabo.
« I gausarèi-ti sauta'l col?
« Se disio. — Ma fe, se ba bol... »
E coumo'n crabidou lou cor i tressautabo,
S'acò 'bio durat, beniò fol !

Cado estaciu lantomen passo ;
Bouiajo pas en trin esprès.
Anfin, un ouro e miéjo après,
Béi Ciutat e la Bilo-basso.

Lou Pount d'Artigos es passat,
Lou trin marcho à pas coumpassat ;

Il était en avance d'une demi-heure. — Vous vous imaginez s'il était impatient ! — Nous partirons, disait-il, je ne sais quand ! — Et il jurait comme un diable.

Enfin, il prend place dans un wagon ; — on l'attendait pour être au complet ; — et comme il était assez replet, — au rang où il s'assit on fit la grimace.

Il s'en moquait pas mal ! Muet, il ferma les yeux, — pensant, rêvant, heureux, — à sa petite fiancée adorée. — « Oserai-je lui sauter au cou ? — se disait-il. — Ma foi, si elle veut... » — Et comme un petit chevreau son cœur bondissait. — Si cela avait duré, il devenait fou !

Chaque station passe lentement ; — il ne voyageait pas en train express. — Enfin, après une heure et demie — il voit la Cité et la Ville-basse.

Le pont d'Artigue est franchi, — le train marche à pas comptés ;

Digitized by Google

Lou fiulèl gisclo, tout s'arrèsto ;
Dal bagoun moussu Pouns es bite dabalhat.
Bol pas d'omnibus : dins sa tèsto,
L'omnibus l'auriò retardat.

L'aire èro bibas, tourbilhabo.
Airissat coum'n aloués
L'amourous, bès l'oustal que sabèts, s'adraiabo,
En tustant lou pabat de sa cambo de bouès.
Piètat ! ni bous, ni l'adourado
Bous èrets pas doutats de sa cambo ferrado !
Ero tabés un pauc boussut ;
El, se pretendio qu'espallut.
Arribo, es arribat, esquilho. —
Digus ! — Buto la porto, e la porto a cedat.
Enfilo'n coulidor planchat,
Ebous poudèts pensa se fa peta la quilho.
A l'ausido d'aquel sagan,
Que cado cop fasio drindrina lou bitrage,
Al bout dal courrdou se moustrèt un bisage
Gracious coumo'n negre ouragan ;
Parèls à dous laucets, lous regards se crousèroun,
E sul cop se recounesquèroun !

— le sifflet retentit, tout s'arrête ; — Monsieur Pons descend vivement du wagon. — Il ne prend pas d'omnibus : dans son idée — l'omnibus l'aurait retardé.

L'air était vif, le vent tourbillonnait, — droit comme un aloès — l'amoureux se dirige vers la maison que vous connaissez, — en heurtant le pavé de sa jambe de bois. — Hélas ! ni vous, ni l'adorée — ne vous étiez doutés qu'il avait une jambe ferrée ! — Il était aussi un peu bossu ; — lui, prétendait seulement qu'il avait de fortes épaules. — Il arrive, il est arrivé, il sonne. — Personne ! — Il pousse la porte, la porte cède. — Il enfile un corridor parqueté en bois, — vous pouvez penser quel bruit faisait sa quille. — En entendant ce vacarme qui, à chaque coup, faisait trembler les vitres, — au bout du corridor se montra un visage — gracieux comme un noir ouragan; — pareils à deux éclairs, leurs regards se croisèrent — et aussitôt ils se reconnurent !

Digitized by Google

Se passèt, al segur, cinq minutos de tems
Abant que's pretenduts desclabessoun las dents.
Eroun aqui, gorjo-badado,
La filho, l'èl bracat sus la cambo ferrado,
Apèi sus l'agacit quilhat al mièch das rens.
Moussu Pouns èro bert-d'oulibo,
Abio pas un pel de chalibo
Dins la bouco, en fixant un èl tout mascarat,
Un clot prioundomen curat!
Boudius! mai que das èls la nobio èro endecado.
Anats, s'elo s'èro enganado,
El, à soun tour, s'èro enganat.
A tout asard d'esse escanat,
Es tant brabe, qu'aurio engoulido la pilulo!
— Calio 'bé un estoumac d'arculo! —

Mès la filho l'apoustroufèt
De la faissou la pus cruèlo;
Fasio crica las dents, èro furiouso à fèt:
« Couci, moussu, semblats à-n-un poulichinèlo,
« E m'en disiots pas res?... Uno cambo de bouès!
Fasio de sa gisclanto bouès;
« Acò-si qu'es aisit per fa la passejado!
« M'auriots degut aboua tout.

Il se passa, sûrement, cinq minutes de temps — avant que les prétendus desserrassent les dents. — Ils étaient là, bouche béante, — la fille, l'œil braqué sur la jambe de bois, — ensuite sur la bosse (durillon) plantée au milieu des reins. — Monsieur Pons était vert olive, — il n'avait pas une goutte de salive — dans la bouche, en fixant un œil tout machuré, — un creux profondément vidé! — Bon Dieu! Plus que des yeux la fiancée était estropiée. — Allez, si elle s'était trompée, — lui à son tour était dupé. — A tout hasard de s'étrangler, — il est si bon, qu'il aurait avalé la pilule! — Il eût fallu pourtant un estomac d'Hercule! — Mais la fille l'apostropha — de la façon la plus violente; — elle grinçait des dents, elle était furieuse: — « Comment, Monsieur, vous ressemblez à un polichinelle, — et vous ne m'en disiez rien!! — Une jambe de bois! — disait-elle de sa voix glapissante; — voilà qui est commode pour faire la promenade! — Vous

Digitized by Google

« *N....i, ni, c'est fini!* faguèt dins un sanglout.
« Birats-me de dabant : m'abèts assassinado !!! »

Matat, sans dire adiu, Pouns faguèt *demi-tour*,
Regretant d'abé pas sa carto de retour.
S'acaminabo bès la garo,
E disio'n trigoussant la garro :
« Abio bist Nostre Segne, al segur, pel dousil,
« D'abé pas coumpres la magio.
« La rusado ! abio fait fa sa fotografio,
« Per amaga l'èl curat, de proufil ! »

COUNCLUSIU D'AQUESTE EMBAUSSAGE :

Mesfisats-bous d'un maridage,
Sio per escrit, sio per message.
Fosso nòbis se fan tres ou quatre ans la cour,
Mai se couneissoun pas toujour.

Mars 1890

auriez dû me tout avouer. — *N...i, ni, c'est fini* ! dit-elle en sanglotant. — Otez-vous de ma vue : vous m'avez assassinée ! ! ! »

Confus, sans dire adieu, Pons fit demi-tour, — regrettant de n'avoir pas son billet de retour. — Il s'acheminait vers la gare — et disait, en traînant la jambe : — « Elle n'avait vu, bien sûr, Notre-Seigneur que par un petit trou — puisqu'elle n'avait pas conscience de sa fourberie. — La rusée ! avait fait faire sa photographie — de profil pour dissimuler l'œil crevé !

Conclusion de cette affaire : — *Méfiez-vous d'un mariage, — soit par écrit, soit par correspondance. — Beaucoup de fiancés se font la cour pendant trois ou quatre ans, — sans arriver à se connaître..*

Digitized by Google

NOTES LANGUEDOCIENNES

I

Formules employées dans les rèponses (Parler de Lézignan — Aude)

Un des derniers numéros de la *Romania* (XXVIII, pp. 289-291) contient une note de M. J. Calmette intitulée : *Note sur les règles de l'affirmation et de la négation dans le dialecte parlé à Ferrières (Hérault)*. L'auteur a remarqué qu'à Ferrières « l'affirmation s'exprime d'une manière toute différente selon qu'il est répondu à une question posée sous forme positive ou sous forme négative. Dans le premier cas l'affirmation est *o* et *ouy ;* dans le second cas elle est *si* ou *siffait.* On se sert de *o* ou de *si* chaque fois que l'on s'adresse à une personne que l'on tutoie ; tandis que l'on se sert de *ouy* ou de *siffait* lorsqu'on s'adresse soit à une personne à laquelle on dit « vous », soit à plus d'une personne. » Après avoir donné des exemples de cet emploi, M. C. ajoute (p. 290) : « J'ignore quelle est au juste l'extension de ces phénomènes, et il serait curieux de pouvoir la déterminer. » La note suivante a pour objet de faire connaître cet emploi dans une partie d'un département voisin de l'Hérault, dans l'Aude.

Je n'emploie pas la même notation que M. C pour les phénomènes dont je m'occupe. Cette notation me paraît défectueuse. Pour *o* et *si* pas de difficulté ; mais je serais étonné que *nanni* fût prononcé avec deux *n* à Ferrières ; en tout cas dans le parler de Lézignan sa prononciation est *ná-ni*. (M. C. n'a pas noté l'accentuation du mot, mais l'accent doit être sur *a* comme dans le Narbonnais. Diez note le mot *nâni Gramm des L. R.* 2, 445). La notation de *siffait* me paraît encore plus défectueuse. D'abord *f* double ne s'explique guère ; il n'y a pas plus de *f* double que de *s* double dans nos

Digitized by Google

patois. De plus, la notation de *ai* pour marquer un son languedocien fait songer à une diphtongue, ce qui n'est vraisemblablement pas le cas à Ferrières. Dans le Narbonnais le mot est prononcé comme le mot *fett* en allemand (*fett* = gras); car le *t* final dans le dialecte narbonnais est très sonore. Mais la notation *fèt* me paraît reproduire suffisamment le son (*è* = *e* ouvert). Enfin *ouï* (noté *ouy* par M. C.) est en narbonnais une diphtongue ascendante ; le fr. *oui* (de *ouïr*), prononcé rapidement, rend exactement le son.

Je reprends pour les formes employées dans les réponses le tableau dressé par M. C. et les exemples qui l'accompagnent, afin de rendre plus facile la petite enquête philologique à laquelle ces phénomènes donnent lieu.

RÉPONSE AFFIRMATIVE

1° Réponse à une question posée sous forme affirmative	Ex. *As bist*[1] *le loup?*	*o* (singulier) *ouï* (pluriel)
		o (moun fraire), *ouï (mous fraires, moussu).*
2° Réponse à une question posée sous forme négative	Ex. *As pas bist le loup?*	*si* (singulier) *sifèt* (pluriel)
		si (moun fraire) *sifèt (mous fraires, moussu).*

RÉPONSE NÉGATIVE

Nou (singulier). — *Nàni* (pluriel)

Ex. As bist le loup ? *Nou (moun fraire).*
As pas bist le loup ? *Nàni (mous fraires, moussu).*

[1] J'écris le mot ainsi pour ne pas dénaturer sa forme ordinaire ; en réalité la prononciation est la suivante : *ai biy le loup? S* final s'amuit devant une consonne autre que *t*, *c*, *p*, c'est le cas pour *ai* = *as*. Le groupe *stl* de *bist le* se réduit régulièrement à *sl* (le *t* disparaissant comme dans tous les groupes de trois consonnes du même genre) et *s* s'amuit et passe à *i* sans se confondre avec l'*i* qui précède. (Cf. Patois de Lézignan in *Revue des Langues Romanes*, 1897, § 130).

Digitized by Google

On voit que les règles de l'emploi des différentes formules pour répondre sont les mêmes dans le patois de Lézignan et dans celui de Ferrières.

Ce n'est pas tout : chacun des mots servant à répondre peut être précédé de la conjonction *ke*, à l'exception de *o* Ainsi on peut répondre *ke si*, *ke nou*, dans le même cas où l'on emploie *si*, *nou*; de même *ke nani*, *ke sifèt*. *Ke o* n'est pas employé dans le parler de Lézignan, mais il est connu dans la haute vallée de l'Aude, sur les confins du département de l'Ariège, où il est devenu *tyó* par la série *ke ó*, *kyó*, *tyó*. L'emploi de la conjonction *ke* dans ce cas s'explique par l'analogie des réponses faites avec un *verbum declarandi* ; *te dizi ke si* (je te dis que si), *respoundèt ke nou* (il répondit que non), etc.

Il faut noter encore les deux faits suivants : *ouï* peut être employé, même en s'adressant à une personne que l'on tutoie, dans un sens emphatique, en forme de conclusion : *ouï*, *moun amic* (oui, mon ami, c'est comme ça).

On peut aussi employer dans ce cas la formule *o be*[1] (et *obet*) < *hoc* + *bene* (+ *t* inorganique).

A côté de ces mots servant à répondre par l'affirmative ou la négative, il n'est pas sans sans intérêt de citer deux formules de politesse qui accompagnent l'interrogation ou qui servent à solliciter une interrogation nouvelle, quand on n'a pas entendu ou compris la première fois.

Ainsi un enfant bien élevé ne demande jamais rien sans accompagner sa demande de la formule *siuplèt* (dissyllabe, *iu* = *iou*). Si on lui pose une question, si on l'appelle et qu'il n'ait pas compris, il demande à son tour par la formule *plèti* (*e* ouvert, paroxyton). Ce qui est dit de l'enfant est dit de toute autre personne qui s'adresse à une autre sans la tutoyer ou à plusieurs ; l'emploi de ces deux formules de politesse est de rigueur.

Rassemblons maintenant toutes ces formes : les formes employées quand on s'adresse à une personne que l'on tutoie

[1] Cf. cette même formule, employée dans une réponse indirecte : « et el disx que *o be*. » (*Gesta Caroli Magni* [*Pseudo-Philomena*], éd. Schneegans, Halle, 1898, l. 1249). Voir encore dans la pièce IV de Peire

Digitized by Google

appartiennent au vieux fonds de la langue : *o* < *hoc*, *nou* < *non* [1], *si* < *sic*.

Voici, au contraire, les formes employées en s'adressant à une personne à qui on doit le respect (ou à plusieurs personnes) : *ouï*, *náni*, (ke) *sifèt* ; *siuplèt*, *plèti*. Il suffit d'un seul coup d'œil pour voir que ces dernières sont toutes françaises, M. Calmette, à la fin de l'article cité, se demande « si ce *ouy* n'est que le mot français importé ». Il n'y a pas le moindre doute là-dessus, *oui* est la forme française ; de même *náni* = a. fr. *nenni*, *nenil* (Pour la différence d'accentuation [2] cf. *infra*).

Sifèt est aussi la formule *si fait*, si fréquente en ancien français. On répondait suivant le temps et la personne du verbe de l'interrogation : *si faz*, *si ferai*, *si fis*, *si faison*, etc. (Cf. A. Schulze, § 299,3 [3]).

La forme française est encore plus reconnaissable, s'il se peut, dans *siuplèt* = fr. *s'i(l) vous plaît* (la forme de l'ancienne langue provençale est *siusplatz*) et *plèti* = fr. *plaît-il*.

Toutes les formules de politesse ou de respect sont, comme on le voit, empruntées au français. Du jour où le français eut pénétré dans le domaine d'oc, il s'y présenta comme une langue supérieure, la langue des soldats et des administrateurs. Les formes de la langue d'oïl : *oui*, *nani*, *si fèt*, plus tard les locutions *siuplèt*, *plèti*, parurent plus élégantes que les formes de la langue vulgaire.

L'histoire des langues est pleine de ces faits qui relèvent presque autant de la psychologie que de la linguistique.

Les formules servant à répondre par l'affirmative ou la

Rogier un curieux passage contenant plusieurs formules de réponse. (Mahn, *Werke der Troub.* 1,124).

[1] Cf. pour la réponse négative les exemples suivants, tirés des *Gesta Caroli Magni*, éd. Schneegans : *No*, sant payre (réponse d'un ermite au Pape). *Gesta* 1130; *no*, senher (réponse d'un ermite à Turpin), *Gesta* 589.

[2] Le déplacement d'accent a été amené de bonne heure par le besoin de donner plus d'intensité à la dénégation. Le mot *oui* commençant par une voyelle (et par une voyelle fermée) ne se prêtait pas au même déplacement d'accent.

[3] A. Schulze, *Der altfranzösische directe Fragesatz*. Leipzig, S. Hirzel, 1888.

Digitized by Google

négative furent d'abord employées avec un pluriel de politesse, ensuite avec un pluriel réel.

A quelle époque ces formes se sont-elles introduites dans la langue d'oc ? Il n'est pas bien facile de le déterminer. Tout indique pourtant que l'emprunt de *ouï*, *náni*, *sifèt* doit remonter assez haut. Le languedocien *náni* diffère en trois points de *nenil* primitif. D'abord, l'accentuation n'est plus la même. *Nenil* était, à l'origine, accentué sur la dernière syllabe, conformément à l'étymologie (*non illi*). Ainsi on a *nenil* dans *Aiol et Mirabel*, éd. Förster, v. 820. Il est encore accentué ainsi à l'époque de la *Farce de Maître Pathelin*, antérieure à 1470 (*Chrestomathie du moyen âge*, 2e éd. p. G. Paris et E. Langlois, Paris, 1899, p. 338. Cf. l'exemple p. 345, v. 175).

La voyelle nasalisée *e* de *nen* < *non* est passée d'assez bonne heure à *a*[1]. On trouve *nan* dans *Eustache le Moine*, éd. Michel, v. 540 (cité par Godefroy, *Dict. de l'anc. langue fr.*, s. u. *non*); *nannil* dans la chanson de geste de *Raoul de Cambrai* (cité par Burguy, *Gram. de la langue d'oïl*, 2,236); *nanil* (*Quinze joyes du mariage*, cité par Godefroy, *Suppl.* s. u. *nenni*). Les grammairiens du XVIme siècle ont noté la prononciation *nani*: Meigret (1542) écrit *nany*; Robert Estienne (cité par Diez, *Etym. Wörterbuch*, 4e Aufl. p. 646) écrit *nani* et *nanin* (*Gramm. Gall.*, p. 77)[2].

La chute de *l* dans les mots comme *oui*, *nenni*, est assez ancienne. Au commencement du XIIme siècle, *l* finale (dans *il*) devant consonne avait commencé à s'affaiblir (Koschwitz, *Zur Aussprache des Französischen*, Berlin, 1892, p. 64). Pour les mots comme *oïl*, *nennil*, qui n'étaient pas proclitiques comme le second des éléments qui les composent (*il*), la chute de *l* est venue plus tard, vraisemblablement à la fin du XIIIme siècle. Littré cite la forme *auvoy* du XIVme siècle. Dans la *Farce de*

[1] Cf. les nombreux exemples de *on* proclitique passé à *an* dans Schwan-Behrens, *Altfr. Gramm.*, 4e Aufl. § 93, Rem. (*danz* < *dominus*, *dame* < *domna*, etc.).

[2] Littré note le mot *na-ni* sans indiquer l'accentuation; Thomas (*Dict. Général*) *nà-ni*. Dans le Berry et dans l'Orléanais le mot, rarement employé d'ailleurs, se prononce *nan-ni* avec *a* nasalisé et l'accent sur la dernière.

Digitized by Google

Maître Pathelin on a *ouy*, *nenny* (Cf. *Chrestomathie de l'a. fr.*, par G. Paris..., p. 175).

Si fèt doit être également un emprunt assez ancien; car cette expression, si fréquente en français au début du moyen-âge, est devenue de plus en plus rare. Mais d'une manière générale on ne peut guère admettre que ces formes aient été introduites dès le début de la conquête méridionale ; leur emprunt suppose un assez long espace de temps pendant lequel le peuple s'est familiarisé avec leur emploi. D'un autre côté, il n'y a pas de raison pour admettre que ces formes ont été introduites tard dans la langue d'oc; *sifèt*, en particulier, ne peut pas être un emprunt récent. De ces considérations il faut rapprocher les faits suivants constatés à Narbonne par M. Blanc[1]: « vers le milieu du XV^me^ siècle, la connaissance du français a fait, dans le Midi, des progrès importants » (*Essai...*, p. 14). Les exemples apportés par M. Blanc permettent d'affirmer « qu'à Narbonne, au début du XVI^me^ siècle, nombre de personnes entendaient le français; [mais] il ne faudrait pas en conclure que l'habitude de le parler fût très répandue ». (*Essai...*, p. 17). Enfin, à la fin du XVI^me^ siècle, « le dialecte local n'est pas considéré comme une véritable langue, mais [il] n'est plus qu'un grossier patois »[2]. Pour toutes ces raisons il ne me paraît pas téméraire d'admettre que les formes *ouï*, *nani*, *sifèt*, ont commencé à être connues au milieu du XV^me^ siècle, mais que leur emploi comme formules de politesse opposées aux formules de la langue d'oc s'est généralisé au XVI^me^ siècle, plutôt au commencement qu'à la fin. *Siuplèt* et *plèti* seraient des emprunts plus récents que *ouï*, *nani*, *sifèt*.

[1] A. Blanc, *Essai sur la substitution du français au provençal à Narbonne* (Extrait du *Bull. hist. et phil.* 1897, Paris, Imprimerie Nationale).

[2] On sait d'ailleurs qu'au XVI^me^ siècle la décadence de la langue provençale s'accentue et que le français devient, dans tout le Midi, de plus en plus prépondérant. (Cf. Brunot, *Hist. de la langue et de la litt. fr.*, fin du tome III.)

Digitized by Google

II

Maintien de la prononciation wé (FR. MOD. wa, DIALECT. wé) dans quelques mots d'origine française.

On sait que la diphtongue *oi* en ancien français provenait de différentes sources et qu'elle n'avait pas le même son, quoique la graphie fût sensiblement la même. (Cf. P. ROSSMANN, *Französisches* **oi** (Heidelb. Diss.), Erlangen, Junge et Sohn, 1882.) C'était dans tous les cas une diphtongue descendante, comme le prouvent les assonances *estoire: force* (ROSSMANN, p. 21). Dans la plupart des cas cette diphtongue est arrivée, en passant par des stades qu'il est inutile de rappeler ici, au son *oé*; ce passage s'est accompli dans le français ordinaire dès la première moitié du XIII^e^ siècle (Cf. Rossm., p. 24) et la prononciation *oé*, plus tard *wé*, *wè* [1] s'est maintenue jusqu'à la fin du siècle dernier. Elle s'est conservée encore dans plusieurs dialectes de la langue d'oïl.

Cette prononciation a laissé de nombreuses traces dans les parlers de langue d'oc ; elle a été même appliquée à des mots empruntés récemment. Voici la liste de ceux où elle s'est maintenue dans le parler de Lézignan (Aude) ; nous y avons mêlé parmi les mots récents ceux qui sont le plus usités [2] :

ardwézo, ardoise.

arrouzwèr et *arrozwèr*, arrosoir (Le mot a-t-il été importé en

[1] MM. G. PARIS et E. LANGLOIS admettent que la prononciation *wè* a commencé à la fin du XIII^e^ siècle (*Chrest. de l'anc. fr.*, 2^e^ éd. p. XXIX); c'est l'extrême *terminus a quo* que les auteurs ont voulu fixer en donnant cette date. M. BEHRENS (*Altfr. Gramm.*, 4^e^ Aufl. p. 114 §. 227) admet le XIII^e^ siècle pour le passage de *òi* (venant de *ei*) à *oé*, mais il ne précise pas la date des diverses transformations subies par *oé* pour arriver à *wè*. « A la finale, ajoute-t-il, et devant une voyelle le même développement ne s'est accompli que plus tard et n'a pas été terminé avant le XVI^e^ siècle. » La date fixée par Rossmann (cf. *infra*) pour la fin de cette évolution me paraît trop rapprochée.

[2] Nous représentons le premier élément de la diphtongue *oué* par *w*; *s* a le son fort, *z* le son doux.

Digitized by Google

même temps que l'instrument dans le Midi? Palsgrave note le mot *arrousouer*, Thurot, Pron. fr., I, 288).

bwèz, bois à brûler. Le *bois* = la *forêt* se dit toujours *bosc*.

bwèz, voix. Le lang. *boutz* est vieilli[1].

bwèz, voix du chemin de fer. Assimilé par une fausse étymologie populaire au précédent.

crwèz, alphabet. Dans tous les autres cas *croix* se dit encore *croutz*.

(ma) *fwé*, (ma) foi. Vieilli.

grefwèr, greffoir.

ibwèro, ivoire.

istwèro, histoire. Vient peut-être de l'école, comme *crwès*.

memwèro et *memoryo*. Le suff. *ŏria* donne régulièrement dans notre dialecte *óryo*, avec une sorte de *r* mouillé. *Gloria* > *glóryo*, rarement *glwèro*. **Bŏria* > *bóryo*, jamais *bwèro* parce que le français ancien ou moderne ne connaît pas la forme **boire* < **bŏria*. (Je ne la connais du moins que dans le nom propre *Laboire* < *illam boriam*, prononcé naturellement dans le Midi *Labouèro*.)

mwèno, moine.

patwès, patois.

paswèr, passoir.

swèr, soir.

swèn, soin et dérivés *swègna*, *swègnouz* = fr. *soigner*, *soigneux*.

temwèn, témoin.

twèzo, toise.

Il n'est guère possible d'établir l'ordre dans lequel ces mots ont été introduits dans la langue. Ce qu'on peut dire c'est que ce sont les mots usuels d'origine savante ou ecclésiastique et les noms propres qui ont pénétré les premiers. Le mot *crwèz*

[1] Le mot paraît-il plus élégant aux poètes contemporains? Je l'ai rencontré plusieurs fois dans le dernier *Armana Prouvençau* (1900); p. 52, le texte *gascon* de Filadelfo de Yerdo porte *bouts* (v. 9) qui est la forme de la langue d'oc; la traduction provençale porte *voues*. P. 66 *voues* (L. Astruc); p. 82, dans la gracieuse harangue de la nouvelle reine du Félibrige Mario-Terèso de Chevigné le même mot se retrouve; p. 84 *voues* (Na Mario Gasquet); p. 35 (Ipoulite Vatton); p. 96, l. 12, Mistral lui-même emploie le mot.

Digitized by Google

a été sans doute parmi les premiers emprunts : savoir la *crwèz*, savoir lire, était un luxe parmi le peuple, il y a quelques deux ou trois cents ans. Le mot *swèr*, à cause de son emploi fréquent dans la formule de salutation *bounswèr* (bonsoir) doit être placé à côté du mot précédent. Le mot *ardwèzo* est peut-être dû à l'influence de l'école. Les noms propres en *oi* ont contribué pour leur part à répandre la prononciation *wè*. Il a paru de bon ton de prononcer *Antwèno* (prénom très répandu) comme on l'entendait prononcer aux gens de la langue d'oïl venus dans les pays et le nom languedocien *Antóni*, relégué au second rang, est devenu synonyme de *sot*, *niais*, un sens auquel rien dans sa forme ne semblait le destiner. Il est possible aussi que le mot *mwèno* soit parmi les premiers emprunts : prononcé à la française, il marquait mieux le respect ; le mot languedocien *mounje* s'est réduit au sens de *chauffe-lit*, sens connu aussi du français (Cf. Littré, *moine*, 4).

La prononciation *wè* est passée de ces mots à des mots empruntés tout récemment, à une époque où la prononciation *wè* n'existait plus que dialectalement. Le *foulwèr* (fouloir) n'a été introduit que depuis une quarantaine d'années et le *grefwèr* (greffoir) tout récemment, quand on a commencé à greffer les vignes américaines. Le phénomène se continue de nos jours : *trotwèr* et *piswèr* sont des emprunts tout récents et l'abattoir a été aussi dénommé l'*abatwèr*. D'une manière générale le peuple applique à toute pseudo-diphtongue *wa* du français contemporain la prononciation archaïque *wè* ; il éprouve comme un vague besoin de classer ces sons nouveaux dans les moules anciens.

A quelle époque cette prononciation s'est-elle introduite dans la langue d'oc? *Oé* était déjà passé à *oè* (*e* ouvert) vers le milieu du XVI[e] siècle (Rossmann, p. 36) ; c'est à cette époque aussi que le premier élément de cette pseudo-diphtongue est devenu une semi-consonne (*w*), comme le prouvent les graphies *batouer*, *mouchouer* (Palsgrave cité par Thurot I,353). Je serais tenté de croire que la prononciation *oè* s'est introduite vers le même temps dans notre dialecte et que *oè* y est très vite et très régulièrement passé à *wè*. La connaissance du français était très répandue à cette époque (Cf. A. Blanc, Sub-

Digitized by Google

stitution du français au provençal à Narbonne. [Extrait du *Bull. hist. et phil.*] pp. 18-19 du tirage à part) et la prononciation est passée de la bouche des gens instruits dans celle du peuple. Nous avons un exemples de *oe* dans un document de Fournes (Aude) de la seconde moitié du XVI[e] siècle [1] dans le nom propre *Antoene* (à côté de *Antoni*). C'est à cette époque que je rattacherais les mots comme *crwès*, *swèr*, (ma) *fwè*. Les autres mots n'ont rien qui puisse nous aider à préciser l'époque où ils ont été empruntés, sauf peut-être *twèzo* (qui désigne exclusivement l'instrument dont on se sert pour mesurer la taille des conscrits au conseil de révision) et qui pourrait dater de l'époque où la conscription a été introduite, c'est-à-dire de la fin du siècle dernier.

III

Lang. **sm** > **im**.

Lang. **Bleime** = fr. **blême**, a. fr. **blesme**.

J'ai noté dans mon étude sur le *Patois de Lézignan* (Revue des Langues Romanes, 1897, §. 124) le passage de *s* du groupe *sm* à *i* dans les deux mots *èime* (bon sens) < * *aestimu* et *cataplaime* < fr. *cataplasme*. Un autre mot intéressant où l'on remarque le même phénomène est le mot *blèime* = fr. *blême*. L'étymologie du mot est incertaine ; le scand. *blâmi*, admis par Diez, Körting, ne peut pas donner fr. *blême*. (Cf. Mackel, *Die germanischen Elemente in der fr. und prov. Sprache*, p. 43.) Il ne donnerait pas davantage le provençal *bleime*. Mais il faut admettre comme certain que *s* n'est pas purement graphique en ancien français, comme le veut encore Körting. (*Lateinisch-Romanisches Wörterbuch*, n° 1236.) « Les verbes *blesmar* et *blesmir*, se rapportant à *blesme*, apparaissent toujours dans les plus anciens manuscrits avec un *s* devant *m* ». (E. Mackel, *op. cit.* p. 43).

La forme languedocienne *blèime* renvoie également à une

[1] Dans un compte de l'Eglise de Fournes de 1585. Cf. *Revue des Langues Romanes*, 1899, p. 257, 1, 20.

Digitized by Google

forme *blesme* dont d'ailleurs nous n'avons pas d'exemple en ancien provençal. Raynouard (*Lexique Roman*, 2,226,2) donne plusieurs exemples de *blesmar*. Le même mot (*se*) *blesmar* se rencontre deux fois dans *Flamenca* (d'après E. Levy. *Suppl. Wörterbuch*, s. v. *blesmar*). Le mot *blezir*, qui existe aussi en ancien provençal (Cf. Bartsch, *Chrest. Prov*, 4e éd. Gloss.), paraît se rattacher à la même racine.

L'ancien français *blesme* est attesté à partir du XVe siècle (A. Gréban, *Mystère de la Passion*, 25434, d'après Godefroy). *Blesmir* est plus ancien ; on en trouve déjà un exemple dans le *Roland* (*La gent de France iert blecée et blesmie*, Ch. de Rol. éd. Müller, 590, d'après Godefroy). Godefroy cite également *blesmer* = *rendre livide*, Rois, p. 289, éd Ler. de Lincy.

D'après le français *blesmir* et le provençal *blesmar* la racine *blesm* — paraît avoir été empruntée à la même époque par les deux langues.

Les mots *blaime, blaimar* < *blas(phe)mare* cités dans Mistral et qui présentent le même phénomène d'amuïssement ne sont plus employés dans le parler de Lézignan.

Le mot *aumóino* < *eleemosyna* est vieilli et très peu usité. Il existe aussi sous cette forme en ancien provençal. Cf. Appel, *Prov. Chrest.* 117, 73. Ce mot-là présente dans plusieurs dialectes du provençal moderne la dissimilation de *s* en *r* : *aumorna*. Cette forme est connue aussi de l'ancienne langue : cf. *almorna*, Appel, *Prov. Chrest.*, XVI, 48.

IV

Lang. **gourc ; gourgo** < **gurga**

Je crains que M. A. Blanc dans son intéressant article sur la *Toponymie et Etymologie populaire* (Revue des Langues Romanes, 42, 393 et suiv.) ne soit allé un peu trop loin en avançant que le *c* de *gorc* est tombé à Narbonne dès le commencement du XIIIe siècle ; il est vrai qu'il fait des réserves et il faut en faire. Le mot existe encore (avec un *o* fermé) dans certains parlers de la Montagne-Noire (nord du département

Digitized by Google

de l'Aude) et il est même connu dans le parler de Lézignan (18 kil. ouest de Narbonne); dans les deux cas le *c* final est sensible (aussi sonore que dans *porc* ou *besc*<*uiscum*).

En revanche, je vois le mot noté *gour* dans le parler piscénois (E. MAZUC, *Grammaire Languedocienne*, p. 289); mais les formes du parler lézignanais représentent très bien celles du dialecte narbonnais, tandis que celles du parler piscénois s'en éloignent sensiblement.

A côté de *gurges* existe en bas-latin une forme *gŭrga* qui a laissé un représentant dans la plupart des parlers languedociens : *gourgo*, endroit d'une rivière où se trouve un bas-fond. La forme latine se trouve dans les *Gromatici veteres*, 330, 19 (cités par GEORGES, *Ausführl. lat-deutsches Wörterb*, 7e Aufl. s. u. *gurga*). Dans le parler de Lézignan ce mot est plus usité que la forme masculine *gourc*.

Le mot *gour* existe en ancien français et dans les parlers modernes sous la forme *gort*, *gourt*, *gurt*. GODEFROY en a recueilli de nombreux exemples dans son Dictionnaire (s. v. *gort*). Dans certains le mot a un *o* ouvert (cf. les rimes *mort : gort* dans le passage de Garnier de Pont Sainte-Maxence, cité par Godefroy) ce qui rappelle le traitement de fr. *gorge*, prov. *gorja* avec un *o* ouvert. (Cf. SCHWAN-BEHRENS, *Gram. d. Altfr*, 4e Aufl. §. 66, Rem.)

Parmi les parlers modernes le lyonnais-forézien a *gour* (Godefroy), les dialectes du Jura ont aussi *gour* (d'après un renseignement personnel). Même forme dans JAUBERT, *Gloss. du Centre de la France*.

Godefroy cite encore la forme *gourgue* = « canal de moulin, accessoire de moulin » (?) d'après ODIN, *Dict. fr.-italien* et d'après un document des *Archives de la Gironde* (1521). Le mot paraît être un provençalisme. Les patois poitevins connaissent le diminutif *gorgeau* = *trou* : « le gorgeau regoule d'aigue » (*Gloss. du patois poitevin* par LALANNE, Mém. de la Soc. des Antiquaires de l'Ouest, 32, p. 151).

Du Cange (éd. de 1678) cite une forme *gordus* (1111) « *locus in fluuio coarctatus piscium capiendorum gratia* », qui paraît une formation récente d'après le fr. *gort* < *gurgite* et une forme *gurgus*, plus ancienne que *gordus*, et qui pourrait bien dater de la même époque que *gurga*.

Digitized by Google

V

Languedocien **ran** < Germ. **Rand**

Le mot *ran* (signalé par M. A. Blanc dans le nom de lieu *Ranmar,* Revue des L. R. 42,400) existe encore dans le parler lézignanais ; il est vrai qu'il est à peu près exclusivement employé dans l'expression *al ran de* = *au bord de.* Quant à l'étymologie il faut la chercher dans le germanique *rand.* M. E. Mackel l'a d'ailleurs déjà signalée (après Diez, si je ne me trompe) dans son ouvrage *Die germanischen Elemente in der fr. und prov. Sprache* (p. 8, 13, 59, 159) à propos de la forme féminine *randa* qu'il ramène au gotique (fém.)* *randus ;* il cite le prov. *a randa* = *jusqu'à la fin* et l'italien *a randa* = *contre, près de.*

VI

Dissimilation de R en L

J'ai donné dans mon étude sur le *Patois de Lézignan* § 169 des exemples de la dissimilation de *r* en *l* surtout dans les mots empruntés au français. Voici encore, dans le même parler, quelques mots qui nous présentent ce phénomène. *Escoursounèlo,* fr. *scorsonère,* salsifis noir. D'après les auteurs du *Dictionnaire Général* le mot est emprunté par le français à l'italien *scorzonera.* J'admettrais tout aussi bien pour le languedocien un emprunt à l'esp. *escorzonera* cité par le *Dict. Général.*

Le second mot est *alencado,* sorte de sardine salée et mise en barril dont on fait un grand usage dans le Midi. Le mot se rattache au germanique *haring* (Cf. M. Mackel, *Die Germ. El.* 9, 45, etc.) qui a donné *aren* dans notre parler ; le suffixe — *ado* est venu s'y ajouter.

J. Anglade.

Digitized by Google

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVI[e] SIÈCLE

CANTO SETTIMO

(*Suite*)

[F°80r°] 49. Rispose il sir : « Per farti compagnia,
Verrò se tu volesti in capo al mondo,
Ch' altro facendo saria scortesia ;
Ma se colui, che sta nel ciel giocondo,
Ti presti ciò che l'alma tua desia,
Dirmi chi sei non ti sia grave pondo,
Che questo mi sarrà quel guidardone
Da me bramato sol fra le persone.

50. Non cerco haver thesor, non cerco impero,
Ma ben cerco acquistar nel mondo fama,
Che questa sempre dura, et di leggiero
Perde la vita chi quegli altri brama
Per cupidigia. Fama un huom fa altiero
In vita et doppo morte al cielo il chiama.
La egregia Fama un huom rende imortale
Et di salir al ciel li prestà l'ale ».

51. Così dicendo ingroppa la fanciulla
Che non si cura più di veste o gio[i]e,
Ma la sola camisa et d'altro nulla
Pensa portarsi, et le passate noie
Tutte s'oblia, et lieta si trastulla,
Et dice al palladin : « Sir, non te anoie
Meco venire alla città vicina
Ove honor degno havrai da Fiordispina.

Digitized by Google

52. Fiordispina sono io, di Zenodoro,
Figliuol di Stordilan re di Granata,
Vera consorte, pel cui dolor moro,
Finch' io nol vedo havendomi sposata.
Dirotti cavalcando come il Moro
Al dolce sposo mio m'hebbe imbollata,
Aciochè men ce incresca questa via,
Et così intenderai quella ch'io sia.

53. Essend'io al padre mio unica figlia
Et come vedi nubile di etade,
Spesse volte egli meco mi consiglia
Di maritarmi ad huom di gran bontade.
Io sempre le mostrai torte le ciglia,
Imperò che mi usò una crudeltade
Delle più aspre et delle più crudeli
Che mai fra pagan fusse o fra fedeli.

[F° 80 v°] 54. Andand' io un giorno a caccia per diletto
Una fanciulla a guisa di guerriero
Truovai, che dimostrava al chiaro aspetto
Huom signoril magnanimo et altiero ;
Meco la trassi e in un medesmo letto
Jacemmo per più dì col cor sincero,
Et tal si diportò ch'al suo partire
Cresimi per il duol grave morire.

55. Io m'era tanto di lei inamorata
Che sempre desiai ch' ella homo fusse,
Ma, perchè mal mi vuol sorte spietata,
Un suo fratello, ai lassa ! mi condusse
Forsi perch'io da lei fussi lodata.
Fortuna per donarmi di sue busse
Mandomi a ritrovar il giovinetto
Che conosciuto fu per Ricciardetto.

56. Alla persona, a l' habito, al sembiante,
Alli costumi, alla gran ligiadria,
Pareva ei proprio quella Bradamante
Che più dì stette meco in compagnia :
Le acoglienze ch' io feci a quella inante,
Furono un zero in su la fede mia
A quello che doppoi feci a colui
Che 'l cor con l'honor mio portò con lui.

Digitized by Google

57. Qual giunto a me vestii con quelli panni
Con quei che la sorella fu vestita,
Per ben ch' io non conobbi alhor gli enganni,
Gli enganni che fur dolci alla mia vita,
Ma doppo amari et pien di tanti affanni
Che, poich' egli da me fece partita,
N'heb' io a scoppiar et egli a morir prima,
A tal che 'l dolor mio fu senza stima.

58. Grave è la pena mia ch' io mi ricordo
Che come donna me lo misi in letto,
Et ei colcato come cieco et sordo
Stettesi un pezzo pien d'ogni rispetto;
Ma perchè la natura fece ingordo
L'huomo et la donna di quel gran diletto,
Quel diletto apetito naturale
Ad huomo a donna e ogni altro animale,

59. Seppemi ei sì ben dir con le parole
Ch' egli era Bradamante ch' io gli el cresi,
Et che per la virtù del sacro sole
S'era fatta homo, et io che dir già entesi
Quel mutar di Tyrrhesia, come suole
Credula donna, al suo disio più mesi
Mi diedi in preda volontieri, et lieta
Ne fui fin che la cosa fu secreta.

F°81 r°|60. Ma poichè si scoperse il meschinello,
La vita vi lasciava, se non era
Un certo cavallier valente et snello
Che [ca]pitò per sorte alla riviera
Nostra quel dì che dovea morir quello
In fuoco orrendo et la persona altiera;
Fu da quel cavallier tolto alla morte
Che la sbirraglia uccise il prode et forte.

61. Per quella crudeltà del padre mio
Non ho voluto maritarmi mai
A chi di darmi haveva egli in disio.
Ma la Fortuna per donarmi guai
Fatto ha del mio cor crudo un cor più pio
Che quel d'nna colomba pura assai,
Et sol di Zenodoro al primo sguardo
Io alsi et arsi et sempre aghiaccio et ardo.

Digitized by Google

62. Una giostra ordinata in Tharagona
Fu dal mio padre assai grande et solenne,
Che venirvi potesse ogni persona,
Purch' adori Macon ; onde vi venne
Dalla Granata il gran re di corona,
Et seco in fin da l'isola di Lenne
Fuvi una donna che è cotanto fiera
Che combattuto havria con la Chimera.

63. Venuto vi era quel gigante ancora
Che per nome faceva Argeste dirsi,
Et la già detta donna Sicomora,
Grande ella ancora quanto possa udirsi
Da me narrare ; et senza far dimora
Prima fu contra Argeste a discoprirsi,
Chiedendole battaglia a l' improviso
Con un robesto et ben turbato viso.

64. Fecero insieme una battaglia quale
Devea farsi da dui corpi robusti,
Ma il crudo Argeste, ch'era assai bestiale,
Menava a quella colpi poco giusti.
De l'armi, della forza ognuno uguale
Era al compagno; con dui mazzafrusti
Si davano piombate per la schiena
Ch'una bastava a occider la balena.

65. O pur volesse sorte o pur ventura
Di quella donna, al capo del gigante
Giunse una palla fuor d'ogni misura,
Et corse il sangue dal teschio alle piante ;
Onde quel per vergogna o per paura
Fuori della citade in uno istante
Partine senza preda, et non fu visto
Se non quando di me fe il crudo acquisto.

[F° 81 v°] 66. Sicomora poi sempre stessi in pace
Che seco alcun più contrastar non vuolle.
Di Zenodoro alcun non è più audace
Nè che col sguardo lo mio cor più immolle.
I'mi stava assai dura et pertinace,
Pur questi mia durezza svelle et tolle
Et tanto m' ard' il cor, tanto l'accende,
Qua[n]to più seco la virtù comprende.

Digitized by Google

67. Et tanto più la sua virtù m' accese
Che della giostra riportò l'honore,
Et po'egli istesso al mio padre mi chiese,
Et quel mel persuase, il suo valore
Lodando molto, et l'amor che m'aprese
Di dur mi fece in petto molle il core;
Et già sei mesi son ch'hebb' io l'anello
Dal mio sposo et signor liggiadro et bello.

68. Son venti giorni che cavalleria
In Taragona egli mandò assai grande,
Solo per farmi fida compagnia;
Del mio andar in Gra[na]ta già si spande
La voce in corte, et con gran baronia
Del padre mio, a ciò da tutte bande
l'fussi ben guardata et ben sicura
Potess' io di Granata entrar le mura.

69. Non guari lungi dove mi trovasti
Sopra la strada n'attendeva il negro
Dalle cui mani tu mi liberasti,
Rendendomi il cor san che prima era egro
Quel rubaldon senza l'altrui contrasti
Trarmi di sella punto non fu pegro,
Nè riscattarmi forza hebbe già mai
Tutta la turba, ancorchè fusse assai.

70. Me sotto un braccio portò il neghitoso,
Trahendo per il freno il bello ubino
Che mi portò, per che 'l vidde pomposo
Di gemme pretiose et d'oro fino
Tutto coperto, et meno fu quello oso
Ritrarsi dalla man dell' assassino,
Ma nosco venne per la torta via
Un pezzo et riscatol la compagnia.

71. Caminando per quella il tristo latro
Pur mi condusse in quel alto burrone,
Ove è più basso un luogo scuro et atro,
Et dentro una cappanna al fin mi puone
Prima legata; poi com crudel latro
Canino esce di fuor alle persone.
Ne uccise assai et ne ferì de' molti,
Rompendo lor le braccia, teste et volti.

Digitized by Google

[F° 82 r°] 72. Quegli fuggero et io prigion rimasi.
Le riche anella et la corona degna
Et le ampie veste tuolsemi, ond' io quasi
Fui morta dal dolor, ma pur indegna
Di tal morte servata ad altri casi.
Costui contra di me più si disdegna,
Perchè non volsi consentir a quello
Ch'a tal bestiame poco era il mio hostello.

73. Qual mi trovasti po' ignuda legommi
Et m'affliggeva ancor come vedesti,
Ma la pietà ch'i Dei benigni et sommi
Opraron tanto che tu quì venesti,
Fece per sua bontade ch'al fin sommi
Da morte a vita tolta in tanti mesti
Affanni miei, et veggiomi rinata
Per tua bontà, per tua virtù pregiata. »

74. Et finchè ragionando ivan costoro
Inverso la città, da una gran gente
Vidder coprir tutto quel tenitoro,
Mostrandosi in la vista assai dolente,
Nè si sentiva alcun suono tra loro
Di trombe o di tambur, ma grandemente
Dicevano fra lor di dar la morte
A quel Argeste furibondo et forte.

75. Sicomora fra questi era la prima
Che'l cor voleva a quel trar fuor del petto.
Zenodoro di lei fa maggior stima
Che di tutto altro il bel drapello eletto ;
Sol quella honora, sol quella sublima,
Solo di le fa questi alto concetto,
A lei vuol che si dia la ubidienza
Ch' ir non vuol al gigante di lei senza.

Ferdinand CASTETS.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Gachon (P.). — Quelques préliminaires de la Révocation de l'Édit de Nantes en Languedoc (1661-1685). — *Toulouse, Privat*; *Paris. Picard*, 1899, in-8°. [204-CLIV p.]. [*Bibliothèque méridionale*, 2me série, t. V].

La Révocation de l'Édit de Nantes trouve aujourd'hui peu d'approbateurs, et tel académicien, qui, dans ses discours, traite les français non catholiques d' « ennemis de l'âme française », se refuserait pourtant à les traiter en ennemis. Logique plus académique que populaire. De ce raisonnement si le peuple, par malheur, acceptait jamais les prémisses, il lui donnerait sans nul doute une tout autre conclusion.

C'est ce dont le livre excellent de M. G. fournit la preuve. Il montre que la Révocation ne fut pas seulement, comme on l'a cru, l'œuvre du gouvernement royal, ni celle du clergé de France, mais celle de tout le monde, de la nation presque entière. En Languedoc, pays d'Etats, où se réunissaient chaque année les assemblées des trois ordres, les assiettes diocésaines, où délibéraient et administraient de nombreuses municipalités consulaires, on peut entendre la voix du peuple. Ce qu'il réclame avec insistance, bien avant la Révocation, ce sont les mesures destinées à la préparer. Certes les huguenots déplaisent comme hérétiques ; mais on les aime moins encore pour la place qu'ils tiennent et qu'on voudrait prendre. Offices, fonctions lucratives, positions commerciales, industrielles, ressources accumulées pour l'entretien d'œuvres protestantes, voilà le butin convoité. Et quant aux mesures à employer, certains juristes, « donneurs d'avis » que les Etats entretiennent, les P. Meynier, les Bernard, sont là pour les suggérer. Le gouvernement royal, sollicité chaque année, cède peu à peu: ainsi, sur des initiatives venues parfois d'assez bas, fut imaginée, puis appliquée en Languedoc, étendue à toute la France la procédure qui allait priver les malheureux huguenots de droits solennellement reconnus et aboutir aux pires violences.

La Procédure, la Violence, telles sont les deux parties de l'ouvrage.

La première est comprise entre les années 1661 et 1680. Il nous serait impossible de la résumer ici ; car la procédure consiste en

Digitized by Google

mesures de détail. Une règle étant donnée, favorable aux protestants, on recherche laborieusement toutes les exceptions dont elle serait en tel ou tel cas susceptible ; puis ces exceptions sont étendues à tant de cas, que pratiquement elles abolissent la règle. Et c'est ainsi, sous des attaques très bien combinées, menées avec suite, que les réformés ont perdu successivement leurs droits civiques, — entrée aux Etats, aux Assiettes, faculté de figurer dans les corps municipaux, de participer à la gestion des finances municipales, d'entretenir des hôpitaux, des collèges, des écoles, — leurs droits religieux, — exercice du culte, institutions représentatives telles que synodes, assemblées, consistoires, liberté même de conscience, — et enfin leurs moyens de vivre, — charges provinciales, municipales, fonctions administratives, métiers même, ceux du moins qui étaient organisés par corporations. Contre eux tout semblait licite et louable. Bien avant que Pélisson eût organisé sa fameuse caisse de conversions, et même avant 1660, les Etats, sous une forme un peu différente, avaient la leur, dont les fonds s'accrurent d'année en année.

La période de violence (1680-85) n'est pas précisément celle de l'exécution militaire, quoiqu'elle y conduise. C'est la mise en pratique générale, permanente, de tous les édits d'exception que vingt ans de casuistique procédurière avaient suscités. Les effets, presque immédiats, furent déplorables ; les protestants étaient réduits au désespoir; dès 1683 le sang coula dans les Cévennes.

M. G. nous paraît avoir saisi à merveille la vraie nature des faits, leur enchaînement et leurs causes, si complexes. A ceux qui, surpris par la nouveauté des vues, seraient tentés de crier au paradoxe, nous recommanderions en particulier la lecture des documents placés à la fin du volume. Tous sont probants ; quelques-uns sont de premier ordre : ainsi un mémoire (n° 35), où l'intendant Daguesseau expose tout au long les « moyens humains », par lesquels on pourrait détruire la religion ennemie. La parfaite modération de la pensée et de la forme ajoutent à l'impression de vérité que donne le livre. Ajoutons qu'il est vivant par l'intérêt, pour ainsi dire actuel, de la matière, et par le style, pittoresque par endroits, toujours souple et ferme.

(*)

Studier i modern sprakvetenskap ufgifna af nyfilologiska sällkapet i Stockholm, 1. — *Uppsala*, *Almqvist*, 1898, in 8°. [XII+235 p.].

Ce recueil contient neuf articles que nous allons passer brièvement en revue :

1° Cent mots nouveaux en *-isme* et en *-iste* ne figurant pas dans les dictionnaires de langue ou d'argot français par Karl Wahlund. — C'est une liste curieuse : les mots, tirés des écrits du jour, périodiques et

Digitized by Google

journaux, sont cités avec l'indication des sources et classés par tipes de formation. L'article débute par un aperçu fort intéressant sur le développement des créations de ce genre en français aux différents siècles. L'auteur ne se dissimule pas que si certains de ces mots deviennent réellement vivants dès leur apparition, d'autres naissent d'un caprice instantané auquel il ne survivent point.

2° Nagra anteckningar om användningen af prepositionen á vid det directa objectet i spanskan af Åke W:son Munthe. — L'emploi de la préposition *á* avec le régime direct en espagnol est tellement intermittent qu'au premier abord il semble uniquement déterminé par le caprice des auteurs. M. Munthe essaie de débrouiller ce caos; il classe ses exemples sous différents chefs et montre que la présence ou l'absence de cette préposition est déterminée par des raisons d'eufonie, de clarté, enfin par la nature du régime, plus ou moins concret ou abstrait, personnel ou impersonnel, précédé ou non de l'article, d'un nom de nombre, etc.

3° Mélanges grammaticaux par O. Örtenblad. — C'est d'abord une recherche istorique sur l'emploi du mode indicatif et du mode subjonctif avec les conjonctions concessives, — puis une autre sur l'emploi de la préposition *en* devant l'article défini. Notons à propos de cette dernière que les locutions *en le, en les* qu'il signale, n'ont pas passé jusqu'à présent dans la langue vivante.

4° Strödda anmärkningar till den engelska grammatiken af A. Malmstedt. — Cet article contient des recherches sur l'emploi et à l'occasion sur le sens: 1° de *farther : further, farthest : furthest*, — 2° de *whoever? whatever? wherever? however? why ever?* — 3° de *dared, durst, dare, need, use*, — 4° de l'article défini, — 5° de l'article indéfini, — 6° de *schall* et *will*.

5° Le suffixe *-ime, -ième* en français par Erik Staaf. — C'est un des bons articles de la collection. M. Staaf fait preuve d'une connaissance très approfondie de la question et la discute avec une grande compétence. Pour le suffixe *-ime*, nous considérons sa conclusion comme définitive : il provient du lat. *-ĕcimus* dans la série *undĕcimus — sedĕcimus*. Mais pour le suffixe *-ième* nous pensons que le problème subsiste. Ne serait-il pas tout simplement le résultat de la fusion du suffixe *-ime* avec le suffixe *-esme* provenant de *-esimu?* Le mélange de *onzime* avec **onzesme* aurait produit *onziesme*, celui de *douzime* avec **douzesme* aurait produit *douziesme*. L'italien semble fournir une indication en faveur de l'évolution supposée, car à côté de *undecimo, dodecimo* correspondant à *onzime, douzime* il possède les formes *undicesimo, dodicesimo* auxquelles correspondraient **onzesme, *douzesme*.

Digitized by Google

6° Om ändelsen *-is* i nysvenskan af Alfred Nordfelt. — Recherche sur l'origine et l'extension de la finale *-is* en suédois moderne.

7° Altération et chute de l'*r* en français par Herman Andersson. — L'auteur reprend ici la téorie qu'il avait exposée dans le Recueil des Mémoires philologiques présentés à M. G. Paris par ses élèves suédois, Stockolm, 1889, pour la compléter et la modifier sur certains points. C'est une étude très soignée et pleine d'observations intéressantes. Mais il n'i a pas lieu d'en discuter ici les conclusions puisqu'elles l'ont été depuis dans une sorte de tournoi scientifique qui vient d'avoir lieu dans la *Romania*, 1899, p. 579 et suiv. entre l'auteur et M. J. Vising.

8° Zur frage nach der entstehung von konstruktionen in art von « ich habe schreiben können » u. s. w. von P. A. Lange. — M. Lange pense que ce sont les constructions comme *ich habe arbeiten lassen* qui ont servi de modèle aux locutions plus récentes, telles que *ich habe arbeiten können*.

9° Om artikeln dess ursprung och uppgift särskildt i franskan och andra romanska sprak af P. A. Geijer. — C'est un chapitre de sintaxe istorique. Recherche approfondie sur les origines, les emplois et leurs valeurs de l'article dans les langues romanes et particulièrement en français.

Le recueil se termine par la bibliografie des ouvrages de filologie romane et germanique publiés par des Suédois depuis 1893 jusqu'au mois d'octobre 1898.

Maurice GRAMMONT.

Bonnet (Emile). — Bibliographie du diocèse de Montpellier. Ancien diocèse de Maguelone, Montpellier, Béziers, Agde, Lodève et Saint-Pons de - Thomières. — *Montpellier, Impr. Firmin et Montane*, 1900, gr. in-8°. [146 p.].

M. Emile Bonnet, docteur en droit, avocat à la Cour d'appel de Montpellier, est l'auteur de savants ouvrages, parmi lesquels nous nous contenterons de citer *Les débuts de l'Imprimerie à Montpellier* et *L'Imprimerie à Béziers au XVII^e^ et au XVIII^e^ siècle*. Il publie aujourd'hui, en un beau volume, une *Bibliographie du diocèse de Montpellier*, qui sera fort utile à toute une catégorie de travailleurs.

Très méthodiquement composé, ce répertoire signale d'abord les ouvrages généraux sur la matière (*Gallia christiana, Histoire du Languedoc, etc.*) et passe ensuite en revue les ouvrages, manuscrits ou imprimés, qui concernent chacun des cinq diocèses que la Constitution civile du clergé a réunis en un seul : celui de Béziers

Digitized by Google

(jusqu'en 1802), de Montpellier (depuis cette date). Dans chaque chapitre est suivi l'ordre suivant : *I. Histoire du diocèse et des Evêques ;— II. Abbayes, couvents, établissements hospitaliers et charitables, confréries ; — III. Paroisses, églises, chapelles ; — IV. Hagiographie; — V. Liturgie ; — VI. Enseignement religieux, catéchismes ; —VII. Conciles, synodes, conférences, règlements et affaires ecclésiastiques ; — VIII. Biographies ecclésiastiques ; — IX. Polémiques religieuses : réforme, jansénisme.* Seulement, la bibliographie n'étant pas également riche pour tous les diocèses, certaines subdivisions ont dû être parfois omises : une pour Béziers, trois pour Agde et Lodève, quatre pour Saint-Pons.

L'ouvrage, qui est rédigé d'une façon agréable, se termine par trois index fort commodes, l'un pour les auteurs cités, l'autre pour les personnages, le troisième pour les localités, les édifices et les établissements pieux.

Une bibliographie ne saurait jamais être complète, et M. Bonnet trouvera sans doute par la suite de quoi combler certaines lacunes ou même de quoi rétablir telle ou telle des subdivisions supprimées[1]. Son livre n'en est pas moins, parmi les recueils du même ordre, un des plus précis, des plus consciencieux et des plus méritoires.

Eugène Rigal.

Berthelé (**Jos.**). — Les Instructions et Constitutions de Guillaume Durand, le spéculateur, d'après le manuscrit de Cessenon.— *Montpellier, Imp. Bœhm*, 1900, gr. in-8°. [140 p. et 4 pl.].

[Fait partie des *Mémoires de la section des Lettres de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 2e série: tome III, I.]

C'est pendant une tournée d'inspection d'archives, que M. Jos. Berthelé a eu la bonne fortune de découvrir parmi les parchemins municipaux du village de Cessenon (Hérault), le manuscrit des Instructions et Constitutions de Guillaume Durand. Cette découverte est d'autant plus importante qu'il ne s'agit point d'une œuvre « inédite », mais d'une œuvre « inconnue » des bibliographes les plus compétents.

En outre, le manuscrit doit être considéré comme en partie auto-

[1] Ainsi, pour le diocèse de Béziers, la subdivision supprimée est celle des *Biographies ecclésiastiques*. Mais ne faudrait-il pas signaler la biographie de l'abbé Martin (1740-1824), curé de St-Aphrodise de Béziers, député aux États-Généraux, et membre de la Constituante? Elle a été écrite par M. Auguste Fabrégat en 56 p. in-8° (*Biographie des Hommes illustres de Béziers*. Béziers, veuve Millet, 1886)

Digitized by Google

graphe. Les additions et les surcharges ne sont pas de la main d'un secrétaire écrivant sous la dictée, mais de la main de l'auteur lui-même. « Elles semblent trahir », dit M. J. B., « l'auteur hésitant dans » la rédaction de sa phrase, corrigeant, raturant, jusqu'à ce qu'il ait » donné à la transcription de sa pensée sa forme définitive. »

M. J. B. a publié ce texte avec le plus grand soin. Il a eu, de plus, l'heureuse idée de faire reproduire en phototypie quelques pages du manuscrit, ce qui permet d'apprécier l'écriture des notes marginales que M. J. B. considère comme des autographes de Guillaume Durand. H. T.

Notes bibliographiques

Notre confrère, M. M. Camélat, publie dans *Mélusine* (janv.-fév. 1900) un conte qui a cours dans la vallée du Lavedan : *les Aventures du Chat et de l'Agneau*. Quelques observations de M. Gaidoz, qui viennent à la suite en font ressortir l'originalité.

Il est dommage qu'il n'ait pas été reproduit en gascon, c'est-à-dire dans la langue où il semble avoir été recueilli.

Le premier *Annuaire des Jeux floraux* de Cologne vient de paraître. Il contient le portrait de la Reine de la fête, Carmen Sylva, de sa représentante et des vingt-quatre dames d'honneur, des poètes couronnés et enfin du fondateur des Jeux Floraux, M. le Dr Fastenrath. Il contient en outre un salut poétique de Carmen Sylva, une poésie espagnole de l'infante Doña Paz, ainsi que des poésies de circonstance envoyées par plus de cent poètes et poétesses de dix pays différents ; plusieurs de ces pièces émanent de félibres provençaux (Cf. *Revue des Langues romanes*, t. XLII, p. 109, 112); le volume contient en outre une lettre de Mistral.

Dans le *Bulletin de la Société d'agriculture de la Lozère* (oct.-nov. 1899), nous trouvons une étude de M Jules Barbot qui porte le titre de : Jongleurs et Troubadours du Gévaudan. Ce n'est que la simple reproduction des pièces qui se trouvent dans Raynouard ou Rochegude, sous les noms de Guilhem Adhémar, Garin d'Apchier, Perdigon, etc... M. J. B. ignore les publications qui ont paru sur les troubadours et la poésie provençale, soit en France, soit en Allemagne, soit en Italie, durant les 50 dernières années. C'est assez dire tout ce qui manque à son travail.

Digitized by Google

Livres reçus

André (Marius). — Le bienheureux Raymond Lulle (1232-1315).— *Paris, Lecoffre*, 1900, in-8°. [IV-216 p.].

Fait partie de la collection « Les Saints ».

Berger (Rudolf). — Canchons und partures des altfranzösischen Trouvère Adan de le Hale le Bochu d'Aras. 1. Canchons. — *Halle a. S., Karras*, 1899, in-8°. [49 p.].

[Thèse de Halle].

Draeger (Richard). — Molière's Dom Juan historisch-genetisch neu beleuchtet. — *Halle a. S., Imp. Schlesinger*, 1899, in-8°. [39 p.].

[Thèse de Halle].

Garnier (Christian).— Grammaires et vocabulaires méthodiques des idiomes de Bordighera et de Realdo. — *Paris, Leroux*, 1898, gr. in-8°, [107 p.].

Langlois (Ernest). — Anciens proverbes français. — *Paris*, 1899, gr. in-8°. [33 p.].

[Extrait de la *Bibliothèque de l'Ecole des Chartes*, t. LX].

Marchot (Paul). — Essais d'explication pour trois questions de philologie romane. — *Turin, Loescher*, 1900, in-8°. [8 p.].

[Extrait des *Studj di Filologia romanza*, vol. VIII].

Nabaillet.— Caoucos fablos de J. de La Fontaine en rimos bigourdanos (Patouès de Bagneros), 2e éd. — *Bagnères-de-Bigorre, Imp. Courreau*, 1899, in-8°. [X-88 p.].

Nyrop (Kr.). — Formation du pluriel en français. Les noms en *l*.

[Extrait du *Bulletin de l'Académie royale des sciences et des lettres de Danemark*, Copenhague, pour l'année 1900 ; p. 23 à 54].

Ruat (P.). — La Cicerone marseillais. Nouveau guide pratique de l'étranger à Marseille, 11e éd.— *Marseille, Ruat*, 1900, in-12. [100 p. et un plan].

Vidal (A.). — Comptes consulaires d'Albi (1359-1360). Publiés avec une introduction, un glossaire et des notes par **A. Vidal** ; et une étude linguistique par **A. Jeanroy**. — *Toulouse, Edouard Privat*, 1900, in-8°. [cmj-272 p.].

[Fait partie de la *Bibliothèque méridionale*, 1re série, t. V.]

Vié (Louis). — Des principales applications du droit d'intervention des puissances européennes dans les affaires des Balkans depuis le traité de Berlin de 1878 jusqu'à nos jours. Etude de droit international public et d'histoire diplomatique. — *Toulouse, Imp. Lagarde*, 1900, in-8°. [158 p.].

[Thèse de Toulouse].

Digitized by Google

CHRONIQUE

La Société pour l'étude des Langues romanes, dans la réunion ordinaire du mois de décembre, a procédé au renouvellement de son bureau pour l'année 1900.

Ont été élus :

MM. Léon-G. PÉLISSIER, *président ;*
CHASSARY, *vice-président ;*
CHABANEAU, *secrétaire général ;*
LAMBERT, *trésorier ;*
Henri TEULIÉ, *secrétaire de rédaction de la* Revue.

Il s'est constitué, le 21 décembre 1899, à Saint-Girons, une section de la *Société Ariégeoise des Sciences, Lettres et Arts* qui a pour but spécial l'étude du Couserans et la publication des documents et mémoires relatifs à ce pays. Elle a pris le titre de « Société des études du Couserans ». Le nombre considérable des adhérents au nouveau groupe semble devoir être une garantie de son activité. Nous faisons des vœux pour sa prospérité et pour que la partie linguistique de son programme ne soit pas négligée.

En novembre 1900, l'Académie du Var célèbrera par un ensemble de Fêtes l'anniversaire de son Centenaire : elle ouvre, à cette occasion, un *Concours Littéraire* sur les matières suivantes : 1° Poésie Française : *Toulon et sa rade*, (maximum 300 vers). 2° Prose française : *Grèce et Provence.* — Légende ou histoire, (maximum 600 lignes). 3° Poésie Provençale : *Un jour d'été dans un mas de Provence*, (maximum 300 vers). 4° Histoire locale. *La Chapelle de Notre-Dame de Bonne-Garde*, (cap Sicié), avec une étude historique sur le *mai* et les romérages de Provence en général. 5° Archéologie : monographie avec plan d'un monument de la période Sarrasine, existant ou ayant existé dans Toulon ou dans le département du Var. 6° Géographie : Tableau synthétique de l'empire colonial de la France, au point de vue politique, économique et commercial.

Prix : Les prix consisteront en objets artistiques de valeur. Les travaux présentés seront soumis à un jury pris dans le sein de l'A-

Digitized by Google

cadémie du Var. — Les membres de cette Académie, bien qu'admis à concourir, n'auront point part aux récompenses; ils seront classés, s'il y a lieu, hors concours.

Les œuvres couronnées seront insérées dans le « livre d'or » que l'Académie publiera pour la circonstance.

Manuscrits — Délai d'envoi : Les manuscrits ne doivent pas être signés. Ils porteront, en tête, une devise qui sera reproduite sur une enveloppe fermée, renfermant le nom et l'adresse de l'auteur.

Ils devront être adressés *franco* avant le 1er octobre 1900, terme de rigueur, à M. *Léon Gistecui*, Secrétaire général de l'Académie du Var, 22, rue d'Antrechaux, à Toulon (Var) : ils ne seront pas rendus.

NÉCROLOGIE

Charles Revillout[1]. — A. Langlade

Discours de M. Eugène Rigal, professeur de littérature française a la Faculté des lettres

Monsieur le Recteur,

Messieurs,

Il y a huit ans qu'appelé à remplacer dans une chaire qu'il avait honorée mon ancien maître, M. Revillout, je rendais un premier hom-

[1] Le 17 novembre 1899 est mort, à Montpellier, M. Ch. Revillout, qui fut l'un des membres les plus actifs de la *Société des langues romanes* et l'un des collaborateurs les plus assidus de cette *Revue*.

Dans le discours prononcé à ses funérailles, M. Rigal a retracé sa vie et rappelé ses vertus. Nous ne pouvions mieux faire que de reproduire ces belles pages de notre confrère. Une bibliographie complète des travaux de M. Ch. Revillout accompagne le discours; elle est aussi l'œuvre de M. Rigal. — Les discours prononcés aux funérailles de M. Charles Revillout, par MM. A. Benoist, recteur de l'Académie, E. Rigal, professeur à la Faculté des lettres, A. Blavy, vice-président de l'Association des Amis de l'Université de Montpellier, ont paru en brochure sous le titre suivant : Discours prononcés aux funérailles de M. Charles Revillout, ancien professeur de littérature française, professeur honoraire à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, le 19 novembre 1899. — *Montpellier. Imp. Martel.* 1900, in-8°. [22 p.].

Digitized by Google

mage au professeur, au savant, à l'écrivain que tout le monde appréciait en lui. Je le faisais en quelques mots, car il m'écoutait, et sa modestie m'en eût voulu de le louer trop longuement ; mais je le faisais avec joie, car sa robuste santé nous était un sérieux garant que nous le garderions longtemps au milieu de nous et que longtemps nous profiterions de son activité toujours féconde. Et voici qu'avec un serrement de cœur profond je viens, au nom de la Faculté des lettres, rendre un hommage nouveau à celui qui fut un de ses professeurs les plus goûtés et les plus applaudis. Cette fois, il n'est plus, et quelques jours ont suffi à un mal implacable pour nous prouver ce que nous ne pouvions pas ne pas méconnaître quand nous admirions la verte vieillesse de M. Revillout, à savoir que ni la vivacité de l'esprit, ni la chaleur du cœur, ni même la vigueur apparente du corps n'empêchent le temps de procéder à son œuvre de destruction et de nous enlever l'un après l'autre les objets de notre affection et de notre respect. Du moins ne peut-il nous empêcher, ni, en rappelant ce que furent nos chers disparus, d'assurer la survivance de leur souvenir, ni, en signalant à tous leur exemple, de le rendre fécond encore en dépit de la mort.

C'a été, certes, une carrière bien remplie que celle de M. Charles-Jules Revillout. Né à Issoudun le 30 janvier 1821, élève de l'École normale supérieure de 1839 à 1842, reçu second à l'agrégation d'histoire en 1843, il enseigna successivement l'histoire aux lycées de Saint-Étienne (1842), de Besançon (1843), de Grenoble (1848), de Versailles (1862). Puis, comme il était déjà docteur ès lettres depuis le 6 juillet 1850. il fut, en 1863, appelé à notre Faculté des lettres pour y suppléer un maître que Saint-Marc Girardin avait jugé digne de le suppléer, lui aussi, et que Paris venait ainsi de ravir à Montpellier.

Succéder à un professeur éloquent comme Saint-René Taillandier, cela ne laissait pas d'être une tâche redoutable : M. Revillout eut vite fait d'obtenir l'estime d'un public sérieux et ami des choses de l'esprit ; il le groupa nombreux autour de sa chaire, et, quand celle-ci fut définitivement abandonnée par son ancien titulaire, il y fut à son tour titularisé, le 18 juillet 1868. Vingt-trois ans encore il devait l'occuper avec un succès qui ne s'est jamais démenti, et nombreux sont les Montpelliérains qui se rappellent, qui regrettent son enseignement vivant et solide, comme nombreux sont les anciens élèves qui lui sont restés reconnaissants de la sollicitude avec laquelle il veillait à leur formation intellectuelle et à leurs succès. Nommé officier de l'Instruction publique en 1856, chevalier de la Légion d'honneur en 1875, correspondant du ministère de l'Instruction publique en 1884, il pouvait aspirer plus haut sans doute ; mais il renonça à toute ambi-

Digitized by Google

tion qui l'eût éloigné d'une ville devenue sa seconde patrie, et lorsque, atteint par la limite d'âge, il dut abandonner l'enseignement à la fin de l'année scolaire 1890-1891, il sentit, et l'on sentit avec lui, combien allaient lui manquer ces leçons publiques dont il s'était fait une si douce habitude, ces conférences où la vue d'une studieuse jeunesse le ragaillardissait, ces examens mêmes et ces charges de toutes sortes qui lui étaient si légères.

Heureusement pour lui — et pour nous — il avait été nommé professeur honoraire à la Faculté des lettres et ne regardait pas comme une métaphore vaine les « liens de l'honorariat » qui l'« attachaient » encore à nous; il venait à nos réunions, prenait part à nos discussions, nous aidait de sa précieuse expérience.

Dévoué à l'Université de Montpellier tout entière, il avait accepté de présider la Société des Amis de cette Université, et c'est justement quand il représentait cette Société, c'est quand il assistait à la séance solennelle par laquelle les diverses Facultés et Écoles inaugurent leurs travaux, c'est quand il donnait à notre Université cette marque de son attachement inaltérable, que la plupart d'entre nous ont pu le voir pour la dernière fois — il n'y a, hélas! que quelques jours.

J'ajoute que, bien qu'adopté avec empressement par les Sociétés savantes des villes où il avait autrefois professé (la Société des sciences morales de Seine-et-Oise, à laquelle il avait donné son mémoire sur *les Questeurs urbains*, ou l'Académie Delphinale, dont il avait écrit l'intéressante histoire) ; bien que souvent écouté avec faveur dans les Congrès des Sociétés savantes, qui approuvèrent ses mémoires sur *l'Église et les affranchis*, sur *le Clergé chrétien dans les campagnes après la grande invasion*, sur *une Page de l'histoire des guerres de religion*, etc., etc., M. Revillout appartenait surtout, et, ses loisirs étant devenus plus grands, il se consacra de plus en plus aux Sociétés savantes dont notre Montpellier s'enorgueillit et se pare : à l'*Académie des sciences et lettres* et à la *Société archéologique*, dont les recueils furent par lui enrichis de nombreux mémoires, à la *Société des langues romanes*, qu'il avait puissamment contribué à fonder et dont la *Revue* contient aussi un grand nombre de ses travaux.

Dispersées ainsi de tous les côtés, ses publications sont innombrables, et je ne songe pas à les énumérer ici. Il me suffira d'en marquer d'un mot le caractère. Historien par vocation et, au début du moins, par profession, M. Revillout avait commencé par s'attaquer à d'importants problèmes de l'histoire romaine et de l'histoire des invasions barbares. On cite encore sa thèse latine sur le recrutement de l'armée romaine depuis la bataille d'Actium jusqu'à Théodose, et surtout

Digitized by Google

l'on s'inspire, en Allemagne et en France, de sa thèse française sur *l'Arianisme des peuples germaniques qui ont envahi l'Empire Romain*. Le sujet était neuf; car, si l'arianisme avait été étudié comme hérésie par les théologiens, et si les historiens avaient raconté sa défaite au sein de l'Empire, on n'avait guère songé à se demander quelles conséquences l'adoption de l'arianisme par les peuples germaniques avait pu avoir sur les destinées mêmes de ces peuples et sur la formation de l'hégémonie pontificale romaine. Or, M. Revillout se proposait de montrer, et il montrait, en effet, que l'arianisme avait affaibli ces peuples en les empêchant de se concilier les catholiques qu'ils avaient vaincus; qu'il avait, au contraire, élevé les papes, en forçant tous les catholiques à se tourner vers eux, leur commun appui, et en amenant les Francs catholiques à s'unir avec Rome contre leurs rivaux. On ne s'étonnera pas que l'auteur d'un pareil travail ait joui de l'amicale estime d'un Augustin et d'un Amédée Thierry, d'autant que, les questions ardues continuant à le tenter, l'auteur de *l'Arianisme des peuples germaniques* devenait l'auteur des mémoires, restés classiques, sur *le Colonat* et sur *l'Inquilinat* chez les Romains.

On sait quels changements de vocations a souvent déterminés le hasard des nominations universitaires. En 1863, par sa nomination à Montpellier, M. Revillout passait de l'enseignement de l'histoire à celui de la littérature française. Le danger était grand, pour le savant que l'on transplantait de la sorte, de perdre son originalité et les qualités qui l'avaient fait connaître. Mais il échappa au danger de deux manières : en n'abandonnant pas l'histoire, — et, quand il composait des études littéraires, en fondant les qualités de l'historien avec celles du lettré. C'est ainsi qu'après 1863, M. Revillout continue à publier des études purement historiques, comme ce *Mémoire sur le Quarantième des Gaules*, paru en 1866, où il combattait l'opinion du grand épigraphiste M. Léon Rénier, et aux conclusions duquel M. Léon Rénier devait, cependant, lui-même se rallier; ou comme cette monographie de saint Benoît d'Aniane et de saint Guilhem, parue en 1895, et qui est un modèle de monographie historique. Et, d'autre part, quand M. Revillout publiait ses leçons ou ses discours sur les *Caractères et les Tendances du* XVII^me^ *siècle*, sur *les Lettres, les Idées et les Mœurs pendant la première partie du* XVIII^me^ *siècle*, sur *Beaumarchais et la Comédie espagnole*, sur les *Derniers mois du poète J. du Bellay*, sur le poète *Roucher;* quand il donnait à nos Académies ses mémoires sur *Jean de Soudier de Richesource*, sur *Molière, Louis XIV et le Tartuffe*, sur *Antoine Gombaud, chevalier de Méré*,... un grand nombre de jugements intéressants et les traces partout visibles d'une fréquentation personnelle des grands écrivains,

Digitized by Google

faisaient honneur à l'humaniste et au lettré ; mais dans la critique des divers témoignages invoqués, dans les discussions de dates, dans le classement méthodique des mille petits faits qu'il fallait rapprocher et éclairer l'un par l'autre, on reconnaissait l'ancien historien formé aux rigoureuses méthodes de l'érudition contemporaine.

Aussi était-il inévitable que M. Revillout s'attachât à une étude, où sont également nécessaires la prudence de l'historien et la finesse du lettré : celle de l'histoire de la langue. La langue du XVII^me^ siècle, surtout, lui était très familière, et il en composait avec amour un lexique étendu. Si des scrupules excessifs lui ont fait par la suite abandonner cette œuvre, comme rendue moins utile par des publications récentes, il a du moins donné du « pauvre *drille* de La Fontaine », du mot *méchant*, du mot *paire*... des monographies intéressantes, et partout il a tiré le meilleur parti de sa connaissance profonde du vocabulaire et de la syntaxe.

Les mêmes qualités sont restées visibles dans les écrits de M. Revillout jusqu'au dernier jour. On les retrouve dans les chapitres qu'hier encore il lisait aux Académies de Montpellier. On les retrouve, plus éclatantes peut-être, dans l'ouvrage qu'a publié la *Revue des langues romanes*, et que souvent j'ai amicalement reproché à M. Revillout de n'avoir pas encore donné en volume : *la Légende de Boileau*. Sous ce titre piquant, M. Revillout n'a pas seulement montré comment Despréaux vieilli s'était fait illusion et avait involontairement trompé la postérité sur l'importance du rôle qu'il avait joué ; il n'a pas seulement éclairci maint passage des œuvres du satirique ; c'est aussi à l'histoire de Racine, de La Fontaine, de Molière, qu'il a fait d'importantes additions ou rectifications ; nous savons mieux, après l'avoir lu, ce qu'a été l'école poétique de 1660, si différente de celles qui l'ont précédée, nous comprenons qu'à Molière est due l'initiative, et qu'à Molière est restée longtemps la direction d'un mouvement qui, en renouvelant notre poésie quelque peu épuisée, a tant fait pour la gloire des lettres françaises.

Après tant de publications, M. Revillout n'avait pas donné encore tout ce qu'il promettait aux amis des lettres et de l'histoire ; mais des mains pieuses réuniront ses derniers écrits et nous n'avons rien à craindre pour eux : ne sont-ils pas sous la double sauvegarde du savoir et de l'affection ? Frère de l'illustre égyptologue M. Eugène Revillout ; cousin de l'éminent inspecteur général honoraire des Facultés de droit, M. Accarias, M. Charles Revillout appartenait à une famille où l'on admirait ses talents, comme l'on aimait son caractère, comme l'on vénérait ses vertus. Et nous savons combien cette vénération et cet amour étaient mérités. Nous l'avons vu toujours fidèle à ses convictions et toujours esclave de ses devoirs, accueillant

Digitized by Google

pour les nouveaux venus, dévoué à ses amis, ne formant, pour ainsi dire, qu'un cœur et qu'une âme avec tous les siens. Quelle tendresse et quel orgueil ne montrait-il pas quand il parlait de ce frère, qui témoigne éloquemment pour lui des mêmes sentiments! Avec quelle joie il allait à Paris retrouver une fille et des petits-enfants chéris ! Et, ici même, quand les deuils les plus terribles eurent frappé a la fois et son autre fille et lui-même, dans quelle union touchante il a vécu avec cette fille bien-aimée, la consolant, consolé par elle, consacrant ses forces et son expérience à l'éducation de son petit-fils ! Quelle perte cette famille vient de faire! Et comme nous serions heureux, dans notre tristesse, si nous pouvions penser qu'elle trouvera quelque allègement à sa peine dans la sympathie profonde dont nous l'entourons !

Publications de M. Charles Revillout

Discours prononcé à la distribution des prix du collège royal de Besançon, le 27 août 1844 (Besançon, 1844, in-8°).

De romani exercitus delectu et supplemento ab Actiaca pugna usque ad aevum Theodosianum disquisitio historica (thèse ; Paris, 1849, in 8°).

De l'Arianisme des peuples germaniques qui ont envahi l'Empire romain (thèse ; Paris, 1850, in-8°).

Discours prononcé à la distribution des prix du lycée de Grenoble, le 26 août 1850 (Grenoble, 1850, in-8°).

Rapports divers présentés à l'Académie delphinale, de 1851 à 1862.

Note sur le passage d'Annibal (*Bulletin de l'Académie delphinale*, 1853).

Géographie du Dauphiné à l'époque gauloise (*Congrès scientifique de Grenoble*. 24e session, t. II).

Etude sur le Jus Italicum (*Revue historique de droit français et étranger*, 1855).

Etude sur l'histoire du Colonat chez les Romains, 2 parties (*Ibid.*, septembre-octobre 1856 et mai-juin, juillet-août 1857).

L'Arianisme à Grenoble (*Revue des Alpes*, 1858).

Lettres inédites de Piron (*Ibid.*).

L'ancienne Académie delphinale et la Bibliothèque publique de Grenoble (*Ibid.* et *Bulletin de l'Académie delphinale*, 1858).

Lettres inédites de Mme de Staël, communiquées par M. Emm. Teisseire, avec notes par M. C. R. (*Revue des Alpes*, 4 juin 1859).

Lettre sur des inscriptions découvertes à Grenoble (*Ibid.*, 1er octobre 1859).

Digitized by Google

Note sur la chartreuse de Currière et sur le monachat des Chartreux accordé à Louvois (*Bulletin de l'Académie delphinale*, 1860).

Funérailles des moines d'Égypte, au temps de saint Antoine et de saint Pacôme (*Ibid.*, 1860).

Dissertation sur l'occupation de Grenoble au x^e^ siècle par une nation païenne (*Ibid.*, 1860).

Note sur l'Inquilinat (Imprimerie nationale, 1861, in-8°).

Les familles politiques d'Athènes et les gentes de Rome (*Revue historique de droit français et étranger*, 1862).

Mémoire sur la politique des Romains dans le Dauphiné (*Bulletin de l'Académie delphinale*, 1863).

Le Clergé chrétien dans les campagnes après la grande invasion; extrait d'un mémoire sur l'*Histoire des classes agricoles dans le premier royaume de Bourgogne* (Imprimerie nationale, 1864, in-8°).

La Prose française avant le XVII^e^ siècle, discours prononcé à l'ouverture du cours de littérature française, le 19 janvier 1864 (Montpellier, 1864, in-8°).

Caractères et tendances du XVII^e^ siècle; leçon d'ouverture (*Ibid.*).

Les Questeurs urbains (*Mémoires de la Société des Sciences morales de Seine-et-Oise*, 1865).

Note sur l'Eglise et les affranchis; extrait d'un mémoire sur l'*Histoire des classes agricoles dans le premier royaume de Bourgogne* (Imprimerie nationale, 1865, in-8°).

Les lettres, les idées et les mœurs pendant la première partie du XVIII^e^ siècle; leçon d'ouverture (Montpellier, 1865, in-8°).

Mémoire sur le Quarantième des Gaules, à propos d'une inscription du département des Pyrénées-Orientales ayant trait à la perception de cet impôt (*Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, 1866).

Une page de l'histoire des guerres de religion sous le règne de Louis XIII (1621), tirée des minutes d'un notaire Dauphinois (Imprimerie nationale, 1867, in-8°).

La Renaissance; leçon d'ouverture (Montpellier, 1866, in-8°).

Beaumarchais et la Comédie espagnole; conférence faite à l'ancienne Loge de Mer de Perpignan (Montpellier, 1867, in-8°).

La littérature française après la Fronde; leçon d'ouverture (*Revue de Paris* du 1^er^ janvier 1868).

Les derniers mois du poète Joachim du Bellay (Imprimerie nationale, 1868, in-8°).

Discours sur J.-A Roucher, prononcé à la rentrée des Facultés et de l'Ecole supérieure de Pharmacie de Montpellier, le 16 novembre 1868 (Montpellier, 1868, in-8°).

Digitized by Google

La Littérature du Moyeu âge et le Romantisme; leçon d'ouverture (*Revue des Langues romanes*, 1870).

Un lexicographe du second siècle de notre ère... Julius Pollux (*Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1874 : article sur le même sujet dans la *Revue des Langues romanes* en 1873).

Madame d'Heudicourt et Madame de Maintenon (*Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1875).

De la date possible du roman de Flamenca (*Revue des Langues romanes*, janvier 1875).

Las noças de Jauselou Roubi, par Moussu Richard (*Ibid.*).

Etude historique et littéraire sur l'ouvrage latin intitulé: Vie de saint Guillaume (*Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*, 1876).

Le pauvre drille de La Fontaine (*Revue des Langues romanes*, septembre 1879).

Un voyageur dauphinois resté inconnu : Antoine de Brunel, seigneur de Saint-Maurice-en-Trièves, 1622-1696 (*Bulletin de l'Académie delphinale*, 1880).

M. Hennebert et le passage d'Annibal dans le Dauphiné (*Bulletin de la Société languedocienne de Géographie*, 1880).

Les affiches du théâtre du Marais (*Le Moliériste*, septembre 1880).

Marc Vulson de la Colombière, auteur de la *Science héroïque*, et ses ancêtres (*Revue des Sociétés savantes*, 7e session. t. IV, 1880).

Un maître de conférences au milieu du XVIIe siècle, Jean de Soudier de Richesource (*Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1881).

Le jurisconsulte Pacius de Beriga, avant son établissement à Montpellier (1550-1602), d'après un document inédit (*Ibid.*, 1882).

Discours prononcé aux obsèques de M. le professeur Boucherie (*Revue des langues romanes*, avril 1883).

Le concours philologique et littéraire de l'année 1883. Rapport sur le concours de philologie (*Ibid.*, juillet 1883).

Grandeur et décadence du mot « méchant » au XVIIe siècle (*Ibid*, février 1886).

Le mot « paire » et les mots français qui n'ont pas de singulier (*Revue des Langues romanes*, mars 1886).

Discours prononcé aux obsèques de M. le professeur Mondot (Montpellier, 1887, in-8°).

Antoine Gombaud, chevalier de Méré; sa famille, son père et ses amis illustres (*Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1887).

Digitized by Google

Boursault et la Comédie des mots à la mode. — Louis XIV, Molière et le *Tartuffe* (*Ibid.*, 1888).

Philippe Tamizey de Larroque: Lettres de Peiresc aux frères Dupuy; compte rendu (*Revue des Langues romanes*, octobre 1888).

Un problème de chronologie littéraire et philologique : date présumable des *Dialogues* de Fénelon *sur l'éloquence* (*Ibid.*, janvier et avril 1889).

Voltaire et le duc de Richelieu : leurs relations avant le mariage du duc avec Mlle de Guise, 1718-1734 (*Ibid.*, octobre 1889).

Les maîtres de langue française au XVII[e] siècle : Olivier Patru 1604-1681); ses relations avec Boileau (*Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres de Montpellier*, 1892).

Saint Benoît d'Aniane et saint Guilhem (Montpellier, 1895, in-8°).

La Légende de Boileau (*Revue des Langues romanes*, 1890-1895).

PUBLICATION POSTHUME :

Essais de philologie et de littérature (les mots *méchant* et *paire;* — les *Dialogues* de Fénelon *sur l'éloquence;* — Voltaire et le duc de Richelieu : — la Légende de Boileau). Montpellier, 1900, 1 vol. in-8°.

A PARAITRE :

La Renaissance à Montpellier (*Mémoires de la Société archéologique de Montpellier*).

*
* *

A. Langlade

A. Langlade est mort le 5 février 1900. Il fut, comme M. Charles Revillout, un collaborateur assidu de la *Revue des Langues romanes*, où il a publié ses meilleures pièces. Nous donnons ci-dessous l'article que lui a consacré M. Jules Véran et dans lequel il apprécie le talent et l'œuvre du poète de Lansargues avec autant de finesse que de justesse.

« A Lansargues, dans l'Hérault, s'est éteint, âgé d'environ quatre-vingts ans, le poète Alexandre Langlade. »

« Il n'eut pas, comme cela arriva à d'autres, hélas! la renommée qu'il méritait. Sa carrière littéraire fut longue pourtant, et ses œuvres nombreuses. La *Revue des Langues romanes* publia ses premières

Digitized by Google

poésies: *Lou Garda mas* (1878), *Lous las d'amour* (1879), *Malhan e Daudet* (1881), *Paulet e Gourgas* (1882). »

« Ce fut la première période de la vie littéraire de Langlade. La seconde comprend: l'*Alerta* (1896), son chef-d'œuvre; *Souvenir de Pentacousta* (1891); *La Passioun de la França* (1898); *La Fada serranela*, etc. »

« Né dans les champs, ayant vécu toute sa vie en pleine nature, de cette belle et noble existence de presque tous nos poètes provençaux qui n'écrivirent jamais qu'à leurs heures de loisir, ne demandèrent jamais à leur Muse que de traduire en toute sincérité les impressions de leur âme, et ne firent jamais métier de la poésie, Langlade fut surtout le poète de la nature. »

« On trouverait difficilement dans l'histoire de la littérature française des poètes à comparer, sous ce rapport, non seulement avec Langlade, mais avec Mistral, Tavan, Jean Laurès, le malheureux Pierre Froment, mort à vingt ans, Charloun Riéu. Il faut remonter jusqu'au XVI^e^ siècle pour trouver des poètes français, et encore ce qu'on cueillerait serait peu de chose, qui n'aient vu dans la Nature que la Nature et qui ne l'aient pas défigurée, soit pour l'ennoblir, comme au XVII^e^ siècle, soit pour la « maquiller », comme au XVIII^e^ siècle, ou qui ne l'aient pas, comme en notre siècle, *interprétée* à leur fantaisie, la voyant à travers des yeux de philosophes ou encore ne se voyant qu'eux-mêmes en elle. »

.....

« On pourrait très justement dire de Langlade qu'il fut le Tavan languedocien. Et ce n'est pas un mince éloge qu'on lui décernerait, car Tavan, le dernier survivant, avec Mistral, des VII fondateurs du Félibrige, est un admirable poète. Comme Langlade, Tavan, qui n'a jamais quitté, lui non plus, son village de Châteauneuf-de-Gadagne, en pleine terre comtadine, est essentiellement un bucolique. Mais sa Muse est plus douce, plus gracieuse, plus élégante que celle de Langlade; elle est provençale, tandis que l'autre est languedocienne. Mais la poésie de Tavan n'en est pas moins *vraie* pour cela que celle de Langlade: les jeunes filles de Saint-Rémy, qui travaillent toute l'année aux jardins, cessent-elles d'être de vraies paysannes pour être, rien que dans le bonjour qu'elles vous adressent, d'une élégance exquise?

« Et puis, il y a une autre différence entre les deux poètes-paysans: en lisant Tavan, on lui applique ce que Cyrano dit de lui-même dans la tragi-comédie de Rostand : « Une robe a passé dans *sa* vie. » Une ou deux peut-être... Un sourire de femme, en effet, éclaire çà et là son œuvre : Langlade est plus sévère. »

Digitized by Google

« Tavan languedocien, soit, et encore en tenant compte des différences que je viens d'indiquer ; mais Virgile languedocien, comme quelques fervents admirateurs ont quelquefois appelé Langlade, non pas: c'est à la fois trop, et trop peu. »

« C'est trop peu, si l'on ne voit par hasard dans Virgile que l'auteur des *Bucoliques*, car il y a dans Langlade, comme dans beaucoup d'autres poètes provençaux, bien des choses qui valent ces compositions froides, artificielles, où l'art a une place singulièrement plus importante que la poésie. »

« Mais c'est beaucoup trop, si l'on pense aux *Géorgiques*, œuvre admirable qui n'a été refaite par personne, et si l'on pense surtout à l'*Énéide*. »

« Quels que soient les défauts de l'épopée virgilienne, elle est demeurée comme la glorification splendide du Peuple romain, un hymne magnifique d'amour et d'espoir adressé à Rome par le plus pieux de ses fils. Langlade célébra certainement les beautés et les vertus de son terroir; il décrivit les mœurs de ses compatriotes, mais sa pensée ne s'éleva pas plus haut ; il ne songea pas à raconter au peuple auquel il appartenait l'histoire de son passé, ni, encore moins, à le préparer à un avenir réparateur. »

« Ce rôle fut dévolu à Mistral et à Mistral seul. Celui-là est vraiment le Virgile de notre race—avec un souffle plus puissant, une poésie plus riche et plus originale. Celui-là seul est notre poète national. Il a élevé au Peuple provençal un monument impérissable. Ses poèmes, son Dictionnaire, ses Discours, sa correspondance, il n'est pas une ligne chez lui où ne respire l'âme de ce qui fut la nation provençale, où n'éclate, à l'adresse de sa race, un appel à la résurrection, à la vie — et, en même temps que si puissant est son génie, si violent est son amour pour son pays qu'il suffirait peut-être à lui assurer de merveilleuses destinées, si... *si Pergama defendi possent.* »

Voici le relevé des œuvres de Langlade, publiées dans la *Revue des langues romanes :*

La Viradona, IV, 429.
Una vesprada, VI, 597.
La Cigala e la Fourniga, VII, 341.
A Petrarca, VII, 391.
L'Estanc de Lort (Concours philologique et littéraire, 1875, p. 125).
Lou Garda-mas, XI, 89 ; XII, 46 ; XIII, 29.
Lous Las d'amour, XV, 257 ; XVI, 32.

Digitized by Google

Malhan e Daudet. XVIII, 183.
Lou Pin e lou Canié, XIX, 17.
La Fadeta d'en garriga, XX, 26.
Paulet e Gourgas, XXI, 226.
Lou Destourbi das aucels, XXIII, 241.
A perpau de Boucherie, XXIV, 186.
Lou Perussàs e l'Abelha, XXV, 93.
Lou Nis de cardounilha, XXVI, 284.
André, XXVIII, 135.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

Digitized by Google

INDEXED

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Tome XLIII

(V^me^ Série — Tome V)

N^os^ 3-4

MARS-AVRIL 1900

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M DCCCC

Digitized by Google

SOMMAIRE DES NUMÉROS 3-4

Mars-Avril

Pages

A. Jeanroy. — Fragments des *Sermons* de Maurice de Sully, du *Dialogue du Père et du Fils* et d'un Traité ascétique inconnu 97

A. Mir. — *Lou Capèl nòu* 114

Léon-G. Pélissier. — Quelques lettres ducales de Louis XII (suite) 123

— Nouvelles et lettres politiques de 1498-1499 128

F. Castets. — *I dodici canti*. Epopée romanesque du XVI^e^ siècle 143

Bibliographie. *Beiträge zur romanischen Philologie*. Festgabe für Gustav Gröber (A. Wallensköld) 161

— Th. Aubanel. — Lou Rèire-Soulèu (Le soleil d'outre-tombe), p. Ludovic Legré (J. Véran)... 174

— H. Suchier. — Fünf neue Handschriften des provenzalischen Rechtsbuchs Lo Codi (W. S.).

M. von Fabriczy. — Textes catalans. (J. Anglade)..... 181

— Notes bibliographiques..... 183

— Livres reçus..... 184

Chronique..... 186

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

J. Anglade. — Acte de donation de la Seigneurie de Saint-Just (Hérault).

Artières. — Service funèbre célébré à Millau à l'occasion de la mort du roi Charles VII (12 août 1461).

Jos. Berthelé. — Passage de *r* à *n* devant *m* dans certains noms de lieu languedociens.

F. Castets. — Description du ms. de la B. N. Fr. 24.387 (anc. 39 La Vallière) contenant la version du Renaus de Montauban.

— *I dodici canti* (Suite).

C. Chabaneau. — Le moine des Iles d'Or et Jean de Nostredame.

J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV^e^ siècle dans le *Manipulus curatorum*.

M. Grammont. — Les mots expressifs.

— Le timbre des voyelles toniques en français.

— Le vers romantique.

Voir la suite à la 3^e^ page de la couverture.

Adresser tout ce qui concerne la réduction de la Revue *à* M. Henri Teulié, 29, *boulevard Louis-Blanc, Montpellier.*

Digitized by Google

FRAGMENTS
DES *SERMONS* DE MAURICE DE SULLY,
DU DIALOGUE DU PÈRE ET DU FILS
ET D'UN TRAITÉ ASCÉTIQUE INCONNU.

Le petit lot de parchemins que mon confrère M. Pasquier a bien voulu me communiquer (voy. *Revue*, 1899, p. 489) ne se composait pas seulement des deux feuilles contenant les fragments épiques que j'ai publiés ici il y a quelques mois, mais de sept autres feuilles contenant des fragments divers que je n'avais pas alors le loisir d'examiner de près. J'ai fait depuis quelques recherches à ce sujet, et ce sont les résultats de ces recherches, ou ceux des obligeantes communications qui m'en ont dispensé, que je présente aujourd'hui aux lecteurs de la *Revue*.

Ces feuilles ont la même provenance que celles dont je viens de parler ; elles portent diverses mentions d'opérations notariales se rapportant aux années 1761-7, de la main de maître Pierre Vergnes, dont elles nous font connaître la résidence. La feuille que nous désignons par F porte au verso la mention suivante: *Du 15e septembre l'an 1767. Consécion* (sic) *d'un ban et tonbaux* (sic) *dans l'Église de St-Advit acordés en faveur de moy Vergnes, ne royal par l'évêque d'Agen.* Il s'agit donc évidemment ici de St-Avit d'Agenais (arr. Marmande, c. Seyches).

Elles se divisent en deux groupes, qui diffèrent par le format et par l'écriture.

La première, qui compose à elle seule le premier groupe, est double ; pliée, elle forme deux feuillets mesurant chacun 32 cent. sur 22 ; les marges sont larges ; l'écriture, du commencement du XIVe siècle, très soignée ; il y a deux colonnes de 34 lignes chacune. Les petites capitales qui ouvrent chaque alinéa, alternativement rouges et bleues, sont assez gracieusement ornées. Les titres (rendus ici par de petites capitales)

Digitized by Google

sont en rouge. Le premier feuillet est numéroté (d'une écriture qui paraît être du commencement du XVII[e] s.) 200, le second 204 ; ils étaient donc séparés, à l'époque de la foliotation, par un feuillet double et un feuillet simple (c'est-à-dire que le manuscrit devait déjà être mutilé). Les fragments que chacun de ces feuillets nous a conservés appartiennent à des ouvrages différents. Le premier fait partie du *Dialogue du père et du fils* [1], traité élémentaire d'instruction chrétienne dont M. P. Meyer a récemment signalé un assez grand nombre de manuscrits [2]. Le second feuillet est occupé par une grande partie du commentaire de Maurice de Sully sur le *Pater* (Boucherie, *Le dialecte poitevin au XIII[e] s.*, p. 14) et les premières lignes du sermon sur la Circoncision (*ibid.*, p. 30).

L'autre groupe se compose de six feuillets simples, mesurant 29 cent. sur 20 et demi. L'écriture, assez anguleuse, est de la fin du XIV[e] siècle ; il y a deux colonnes de trente lignes chacune. Les titres de chapitres (il n'en reste qu'un) étaient à l'encre rouge. Les lettres ornées (alternativement or et azur) sont assez nombreuses [3]. Les citations latines sont soulignées à l'encre rouge. Il y a (à une exception près) des titres courants au-dessus de chaque colonne. De loin en loin, des indications marginales appellent l'attention sur un passage déterminé ou répètent le nom d'un auteur cité dans le texte.

Ces six feuillets portent respectivement, en chiffres romains, d'une écriture qui paraît contemporaine du texte, les chiffres 170, 172, 173, 220, 226, 242. Je les désigne, pour plus de commodité, par les lettres A, B, C, D, E, F.

Les cinq premiers contiennent des fragments d'un ouvrage qui m'est complètement inconnu et dont une partie au moins devait être intitulée (d'après la rubrique du fol. A v°) «*Maison de sapience* » ; d'après le titre courant du fol. E, une autre

[1] M. Louis Brandin, qui a bien voulu vérifier ma conjecture au sujet de l'identification, m'apprend qu'il correspond au fol. 199 r° du ms. 726 de la Bibl. Nat. — Les italiques indiquent, comme d'habitude, la résolution des abréviations.

[2] *Romania*, XXVIII, 258.

[3] Ces lettres ornées ouvrant de véritables alinéas, nous avons indiqué ces alinéas, dans l'édition, par un tiret.

Digitized by Google

partie devait être intitulée « *Maison de paradis* ». Cet ouvrage était évidemment fort long, puisqu'il comptait déjà dix-sept chapitres avant le premier de nos feuillets [1], et qu'il n'avait pas encore pris fin au dernier. C'est un traité ascétique comme il en a été composé beaucoup au XIV^e^ siècle ; mais on sait que ce genre a été jusqu'ici fort peu étudié et je n'ai rien trouvé qui pût me conduire à une identification.

Le dernier de nos feuillets contient au recto (le verso est blanc) un fragment d'une œuvre que je ne connaissais point et dont M. P. Meyer a bien voulu me fournir l'identification. C'est une partie de la relation des derniers moments et de la mort de Jeanne d'Alençon, femme de Pierre d'Alençon, fils de saint Louis, qui décéda pieusement le 29 janvier 1292. Il n'est pas étonnant de trouver ici cette relation, qui a été souvent jointe à des recueils de traités ascétiques [2]. Mon fragment ne présentant aucune divergence notable avec le texte imprimé [3], je juge inutile de le reproduire ici : il commence par les mots: *depuis la bonne contesse d'Alençon et de Blois n'entendi a nule chose fors a Dieu* (éd. col. 1236, ligne 7) et se termine par : *toutes les ames de ceulz et de celles qui sont trepassez de cest siecle qui la merci Dieu attendent. Amen. Pater noster. Ave Maria.* Il ne contient donc point le dernier paragraphe de l'imprimé.

A. JEANROY.

I

DIALOGUE DU PÈRE ET DU FILS

[Recto, col. 1] « ... dou dyable que uns autres, por ce qu'il seit bien, se il a le pastour, il avra les brebis, quar l'en dist que qui a le vilain si a le buef. *Et* quant li diables puet

[1] Ces chapitres devaient être assez longs, puisque nous ne trouvons dans nos cinq feuillets, dont deux pourtant se suivent, l'indication d'aucun autre.

[2] Voy. l'article de J.-V. Le Clerc dans l'*Hist. littéraire*, t. XX, p. 107. M. Meyer me dit en avoir rencontré des mss. à Oxford (Magdalen College), Londres (Br. Mus. Harl., 3353), Cheltenham, Besançon, Lille, etc.

[3] Martène et Durand, *Amplissima collectio*, t. VI, col. 1219 ss.

Digitized by Google

metre haïne entre le prestre et les perrochiens, dont a il tout gaaignié, quar il bee a tuer l'un *par* l'autre. Et por ce dient tels i a : « Je ne lairai pas ma meschine se li prestres ne lait la soe. Et por quoi ne feroie je mal q*uant* li prestres le fait? » C'est aussi grant folie q*ue* qui diroit : « Por quoi ne me occiroie je come li prestres? Dont n'ai je aussi bon coutel et si trenchant com il » ? Mais bien sache li prestres qu'il a a repondre de soi et de ses brebis et qu'il doit metre por els garder sa vie dou cors, si comme dist l'Evangile : « **Bonus pastor animam suam ponit pro ovibus suis.** » Mais li prestre qui or sont, tels i a, n'ont cure de ce, qu'il ne quierent des brebis que le lait *et* la laine, et li leu prennent le sorplus s'il welent, quar de plus ne s'entremetent il, ains pensent de mangier et de boire et il deüssent entendre a paistre lor brebis. Mais il sera .I. jor q*ue* Diex contera a els del escot, si come dist li prophetes : « **Ego ipse requiram gregem meum, ne pascant ultra semetipsos,** » et alibi idem : « **Ve pastoribus Israel qui pascebant semetipsos.** »

ENCORE DIST LI PERES : [Col. 2.] « Li preudons qui a sa feme et ses enfans *et* ses ser*j*ans, il en respondra à Dieu, *et* sache bien qu'il ne doit pas defouler ses ser*j*ans ne mestroier, fors par raison, ainz se doit penser q*ue* il sont si frere, quar aussi sont il fil Dieu, ou miex p*ar* aventure. Il doit ses enfans aprendre et chastoier et enseignier coment il doivent vivre honestement et loiaum*en*t et netement selonc Die[u] tot avant et puis selonc le siecle, et chastoier qu'il ne dient foles paroles et q*ue* il ne facent males enfances. Et sache bien q*ue*, se il sont mal enseignié p*ar* sa defaute, il le comparra dolereusement. Il doit sa feme tenir selonc ce q*ue* elle est et que elle doit estre. Le feme ne fu pas faite de la teste de l'home ne des piés, mais dou costé, c'est a dire qu'il ne la doit pas faire dame p*ar* dessus lui, et ne la doit pas defouler com sa baiesse, ainz la doit tenir com sa *com*paigne. Quar, si com dit l'Escripture, elle fu faite por aidier a l'ome et elle le doit obeïr et aidier de tout son pooir, et cele aide proprement p*or* quoi elle fu faite, ce fu por faire enfans, q*uar* sanz feme ne les puet home faire. Por ce le di je q*ue* home doit gesir a sa feme por avoir enfans qu'il norrisse, no*n* pas au siecle, mais

Digitized by Google

[Verso, col. 1] a Dieu. » Encore i doit il gesir por autre chose, por ce *que* elle ne face folie *par* sa defaute, quar il i avroit *grant* pechié et por cest peschié comanda s. Pols et dist: « **Uxori vir debitum reddat et uxor viro: vir non habet potestatem sui corporis, sed mulier. Et sic mulier non habet potestatem sui corporis, sed vir.** » C'est a dire : « Li maris si doit rendre a la feme de ceste chose ce qu'il doit et la feme au mari, *quar* l'ome n'a pas s[o]i endroit la seignorie de son cors, mais la feme, ne la feme dou sien, mais l'ome ». Et por ce di je *que* il fait pechié qui en escondist l'autre. Mais por ce ne doivent il pas vivre luxurieusement, ains se doivent refrener et bien sache .I. chascuns *que*, s'il assemblent *par* luxure, il font pechié, mais tant i a qu'il est *par*donnables por la raison dou mariage. Encore te di je que cil ou celes qui ont pere et mere sachent qu'il lor doivent de droite dete par le comandement de Dieu trover honorablement et souffisamment ce *que* mestier leur est a lor pooir. *Quar quant* Diex dona sa loi, il comanda .X. comandemens, dont li .III. ap*ar*tienent a l'amor de Dieu et li .VII. a l'amor de son proisme, et por ce *que* c'est li plus haus et li plus dignes, *que* l'en doit honorer son pere et sa mere. E li s. home qui a entendre nos font l'Escripture dis-[Col. 2]-trent en lor escrit qu'il convient porter a els honor et seignorie en toutes choses, et trover et doner ce *que* mestier lor est, honorablement, selonc son pooir. »

Dist li fils : « Vous m'avez dit *que quant* home prent feme, qu'il doit laissier son pere et sa mere por sa feme. »

Dist li perres: « Tu n'as pas *bien* entendu, ainz te di que, *quant* Diex assambla Adam et Eve, il dist *que* por ce lairoit home son pere *et* sa mere, et sanz faille qui seroit menés a si *grant* besoing qu'il covenist a force laissier son pere et sa mere ou sa feme, il les devroit laissier por sa feme; mais *qui* puet, il doit de droit a els et a sa feme bien faire; or poez dont veoir *que* Diex vuet *que* l'en lor face bien. Et s. Ambroises nous en dist: « **Deus non querit domum suorum parentum.** » C'est a dire *que* Diex n'a cure *que* hons li face don ne aumosne de ce dont son pere et sa mere aient mesaises. Des or mais te dirai la sonme et la fin de ceste oeuvre, *et* saches que un home, de quelque mestier que il soit, doit si servir la vile ou il de-

Digitized by Google

meure de son mestier que l'en n'en ait souffraites, ou soit de pain ou soit de vin ou de coudre ou de tailier ou de quelque mestier *que* ce soit, aussi com *ieus* de la teste ne voit pas por soi seulement ce qu'il voit, mais por....

II

MAURICE DE SULLY

COMMENTAIRE SUR LE *PATER* ET SERMON SUR LA CIRCONCISION [1].

[Recto, col. 1.]

....si com elle est faite en ciel. Seign*or*, en ciel est faite sa volonté p*ar*faitement, **quia archangeli, angeli, principatus, potestates, virtutes, dominationes, troni, cherubin, seraphin, patriarche, prophete, apostoli, martyres, confessores, virgines et omnes celestes anime** qui sont en ciel devant lui obeïssent a lui et font p*ar*faitement sa volenté et son comandement. Mais en *terre* a *moult* de cels qui *sont* (el ciel) devant Dieu obeïssant a lui *et* font p*ar*faitement sa volonté et son *com*mandement, et *moult* en i a de cels qui font les choses que Diex ne vodroit mie; por ce prions noz et disons: « **Fiat voluntas tua, sicut in celo et in terra.** » C'est autressi come se noz disons p*ar* autres pluisours paroles: « Sire Diex, si come cil qui sont el ciel, selonc la grandece del bien et de la grace *que* tu lor dones, font ta volenté p*ar*fitement, ensi daignes (*corr.* doignes) tu que li home mortel la facent en terre selonc lor petit pooir et selonc la grace *que* tu lor dones. Sire Diex, daigne *que* la facent l'apostoiles, **archiepiscopi, episcopi, presbiteri et omnes ordinati sancte ecclesie, reges, principes, milites, viri, femine, agricole, pusilli cum majoribus.**

LA QUARTE PETITION

Panem nostrum cotidianum da nobis hodie: « Pain de chascun jor done noz hui. » Hons qui [Col. 2.] est de .II.

[1] Sur les mss. de Maurice de Sully, voy. P. Meyer dans *Romania*, V, 466; XXIII, 117 et 497; XXVIII, 245.

Digitized by Google

natures, de la nature corporel *et* de la nature esp*i*rituel, a mestier de double pain, dou pain corporel au cors et dou pain esp*i*rituel a l'ame. Li pains a l'ame est sainte doctrine *et* la predication des comandem*en*s Dieu, p*ar* quoi l'ame vit q*uan*t elle les met a oevre. Li pains e[s]t la garisons au cors ; ce savez vo*s* bien q*ue* (est) cele q*uer*ez voz volontiers. L'une *et* l'autre demandez a Dieu, si ferez savoir, *et* pl*us* le pain a l'ame q*ue* le pain au cors, q*uar* se le cuer (*corr.* cors) a ce que il wet, *et* l'ame muert de faim, c'est se elle n'est enseignie si com elle doit; mais se l'ame est bien enseignie et elle fait ce q*ue* elle doit, si ira li cors ensamble en la gloire de Dieu.

LA QUINTE PETITION

Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris : « P*ar*done noz nos meffais si com noz pardonons a cels q*ui* meffait noz ont. » Or poez oïr que cil qui wet q*ue* Diex li pardoinst ses pechiez et ses meffais, se il convient que il pardoinst a cels qui meffait li ont, et maiement se cil qui li a meffait li crie merci *et* li offre rainable amende, si lors ne li p*ar*donne, por nient dist p*atrenostre*, q*uar* il demande a Dieu sa dampnation la ou il dist : « **Dimitte nobis debita nostra sicut et nos dimittimus debitoribus nostris.** » Si le v*en*droit miex taire que Dieu proier ne apeler [Verso, col. 1], que il ne wet autrui p*ar*donner si come il devroit. P*ar*donez donques a autrui, maiement q*uan*t il vous crie merci et il vos offre droit rainable, se vo*s* volez q*ue* Diex vos pardoint vos pechiés. Quar si com Diex dist : « **Mensura qua mensi fueritis remetientur** (*sic*) ». « Selonc la mesure q*ue* vos mesurré (*sic*) a autrui, selonc cele mesure remesurra il a vos. »

LA SEXTE PETICION

Et ne nos inducas in tentationem. C'est « ne sueffre q*ue* anemis noz tempte ne q*ue* il noz maint a mal par temptation ». Li diables vait environ et tempte, c'est assaie la bone gent, savoir mo*n* q*ui* il porra prendre. Il tempte les moisnes et les chanoines, les hermites, les renclus, les

Digitized by Google

homes, les femes, les riches, les povres por els traire a mal, *quar* lasche home *et* lasche feme *sont* tost trebuchié, et li prodons et la prode feme se deffendent *ver*tueusement, et por ce **accipient coronam quam promisit Deus diligentibus se.**

LE SEPTIME PETICION

Libera nos a malo. « Delivre noz de mal. » De quel mal? De mal del corps et de l'ame, de toz maus, dou mal de cest siecle *et* dou mal de l'autre, dou mal *que* l'en apele pechié, dou mal qui est apelez painne. — **Amen**, c'est a dire « voire », et afferme toutes choses *que* noz demandons a [Col. 2.] Dieu en la patreno*stre*. Autant monte **amen** com se nos disons a Damredieu : « Sire Diex, voirement otroiez noz quanq*ue* noz voz avons demandé en la patrenostre : voirement soit saintefiez li tiens nons, voirement avieigne li tiens regnes, voirement soit faite ta volen*té* en terre si com elle est en ciel, voirement nos p*ar*dones tu nos meffais si com nos p*ar*donons a cels q*ui* meffait noz ont, voirement ne suefres tu *que* li diables noz tempte a mal faire, voirement nous delivre de mal. **Pater, libera nos a malo, da nobis bonum corporis, da nobis bonum anime, bonum in hoc seculo, bonum in futuro, bonum quod est justicia, bonum quod est gloria. Amen.**

LI SERMON EN LA CIRCONCISION NOSTRE SEIGNOR SELONC LUQES.

Postquam consummati sunt dies octo ut circumcideretur puer, vocatum est nomen ejus Jhesus, quod vocatum est ab angelo priusquam in utero conciperetur. Seignor, icis jors si est li premiers jors de l'an que vous appelez an nuef. A icest jor soloi*ent* li mauvais crestien, selonc la costume de paienime, [par] sorceries et p*ar* chermes enquerre *et* (p*ar*) esper*im*...[1] les aventures qui erent a venir. Hui soloient il entendre as mal ...

[1] Quelques lettres effacées. Supplée*z* [*enter*].

Digitized by Google

III

TRAITÉ ASCÉTIQUE INCONNU

Fol. A, recto, col. 1 [1] .....mencement et trop curieusement Barsabee, fame Urye qui se lavoit et se baignoit. Il la couvoita charnelment et pecha par avoutire, par homicide *et* par traïson. Aussi avons nous de la fame Putiphar, en qui maison servoit Joseph, le filz Jacob, qui estoit bel jouvencel pur et chaste. Laquele fame, embrasee du feu de charnalité, geta ses yeux sur Joseph en li prenant par le mantel, a ceste fin qu'il s'acordast a sa mauvaise volenté. Mais le jeune homme, qui avoit purté, netteté et chaasté, de li se departi en li laissant le mantel entre ses mains. Pour la quel chose elle le fist emprisonner et enchartrer villainement par fausse et desloyal accusacion.

Detelz mauvais regars se gardoit moult soingneusement Job qui disoit : **Pepigi fedus cum oculis meis ut non cogitarem quidem de virgine.** « J'ay fait, dit Job, .I. acort de purté a mes yeux, a ceste fin qu'il ne me viengne pensee [Col. 2 [2]] charnel de vierge ne autre fame mauvaisement couvoiter. » — Item purté, qui est la premiere columpne de la maison de sapience, deffent toute compaignie qui est deshoneste et souspeçonneuse, et paroles *qui* esmuevent les cuers a pechié et a desordenance, car il n'appartient a nulle personne, especialment a personne de grant estat, ne mauvaises compaignies tenir, ne paroles mains chastes et deshoneste dire ne oïr.

Et pour ce nous enforme s. Pol, qui dit en tel maniere : **Omnis sermo malus ex ore vestro non procedat.** « Gardez, dit s. Pol, que nulle parole mauvaise n'ysse de vostre bouche. » — Et en un autre lieu il dit : **Fornicacio aut immundicia nec nominetur in vobis, sicut decet sanctos** : « Je vous prie, dit s. Pol, que parole de fornicacion ne d'ordure ne soit entre vous nommee ne oye, si comme il appartient a saintes gens. » Car il est escript que les paroles

[1] *En titre courant :* purté.
[2] *Titre courant :* purté.

Digitized by Google

mauvaises et deshonestes corrompent les [Verso, col. 1 [1]] bonnes meurs. — Et Jhesu Crist dit que de l'abondance du cuer la bouche parole. Donc, c'est signe de cuer corrompu quant la bouche est conchiee *et* ordoiee par paroles laydez, dissolues et deshonestes. — Or est donc appelee sapience pure et chaste pour tant qu'elle rent la personne nette et pure, non pas seulement en fait, mais en paroles, en signes, en mouvemens et en compaignies tenir, en atouchemens et en pensees, a ceste fin qu'il n'i appere nulle chose qui soit ne ne puist estre contraire a purté. Et ce est la premiere columpne de la maison de sapience, comme dit est.

LE XVIII^me^ CHAPITRE *qui parle* DE LA SECONDE COLUMPNE DE LA MAISON DE SAPIENCE ET EST APPELEE PAIZ.

La seconde columpne sur quoy est edifiee la maison de sapience est paiz *et* acort. Et c'est ce que dit *s.* Jaques quant il dit: **Deinde est pacifica**, *etc.* « Elle est paisible ». — Paiz, selonc la doctrine s. Augustin, est une chose par accort bien [Col. 2] ordenee, c'est a savoir quant une personne se porte ordeneement envers tous, quant elle ha obeyssance a son souverain, reverence au plus ancien, amour a son pareil, et benivolence a son sougiet. — Et pour parler plus proprement et profitablement de paiz, il est a savoir que l'escripture sainte parle de .iij. manieres de paiz, car il est une paiz souveraine en excellence, paiz de conscience, et paiz de commune accordance *et* aliance. — La premiere paiz est celle que nous avons et devons avoir a Dieu. Nous veons que le sergent garde volontiers la paiz de son seigneur: autrement il n'est seür de ses biens, de son corps ne de sa vie; et se il est loyaux a son seigneur, il n'avra ja repos de corps ne de cuer jusques a tant qu'il sente son seigneur a lui apaisié. — Trop plus sens comparoison doit un chascun de nous, especialement princes, grans seigneurs et dames [2]....

[Fol. B, recto, col. 1 [3]] ne pueent avoir paiz de conscience. C'est

[1] *Titre courant, au milieu de la page:* Paiz avecquez Dieu.

[2] Manque un feuillet; il contenait la fin du développement sur la paix avec Dieu et le commencement de celui sur la paix avec soi-même ou « paix de conscience ».

[3] *Titre courant:* Paiz de conscience.

Digitized by Google

pour cause du *grant* soing et du labeur qu'il ont *communement* en acq*uerant* ce qu'il desirent a avoir et la douleur et *grant* angoisse qu'il ont q*uant* il ne pueent venir a avoir leur entente et ce q*ue* il desirent, en la paou*r* de perdre ce qu'il ont acquis a grant paine et a grant labeur, ou le soing et la grant distraction de cuer que il ont q*uant* il leur convient perdre et laissier ce q*ue* tant il avoient amé. Pour toutes ces causes ou pour aucunes d'icelles les pecheurs ne pueent avoir paiz de conscience, mais seulement ceste paiz est donnee aus justes. — Ainsi le tesmoingne le roy David q*ui* dit ou psautier: **Pax multa diligentibus leges.** « Sire, disoit il a Dieu, cilz qui aiment a garder ta loy et tes commandemens, il ont *moult* grant paiz en eulz. » — Et en l'Evangile saint Luc, *secundo capitulo*... [Col. 2[1]] (gile. *saint* Luc *capitulo*. II.) chantoient les angelz de paradis: **Gloria in altissimis Deo et in terra pax hominibus bone voluntatis.** C'est a dire « que gloire soit a Dieu es choses tres hautes, c'est es ciex, et en terre paiz soit donnee aus hommes qui sont de bonne volenté ». — Ceste paiz devons nous *moult* desirer a avoir, et, q*uant* nous l'avrons, garder a *grant* diligence. De laquele dit s. Augustin q*ue* le bien de paiz est si *grant* que en toutes les choses crees ne puet si douce chose estre oye. Nulle chose plus bele ne puet estre desiree et nulle plus profitable trouvee. Qui ha ceste paiz, il ha Dieu. **Pacem habete et Deus pacis et dilectionis erit vobiscum**, dit s. Pol.

CI PARLE DE LA TIERCE PAIZ, QUE NOUS DEVONS AVOIR L'UN A L'AUTRE.

La tierce paiz est entre les hommes l'un a l'autre quant il sont d'un acort et d'une aliance ensemble. De ceste paiz parle *saint* Pol en l'epistre aux Hebrieux, *XII^e^*. CAPITULO:

[Verso, col. 1[2]]. **Pacem sequimini cum omnibus et sanctimoniam sine qua nemo videbit Deum.** « Aiez, dit s. Pol, paiz avecquez touz hommes, tant *comme* en vous est, et gardez, dit il, q*ue* vous aiez paiz a touz et l'ensuyvez.

[1] *En titre courant*: Paiz l'un a l'autre.
[2] *En titre courant*: Paiz l'un a l'autre.

Digitized by Google

Aiez aussi sainteté *et* sainte conscience, car autrement nulz ne puet Dieu veoir.» — Item *s.* Pol dit: **Si fieri potest, cum omnibus hominibus pacem habentes.** « Aiez, dit il, paiz avecques tous hommes tant comme en vous est, se ce puet estre ». — Et proprement dit: « tant comme en vous est », car il ne doit pas tenir en nous que nous n'aions paiz; et dit aussi « se il puet estre fait » sauve justice et conscience. Car aucuns sont de si mauvaise condicion que il heent paiz, acort et toute justice, en tele maniere que nuls ne puet vivre paisiblement avecques eulz. Car aucuns sont qui troublent paiz et concorde devant touz et en appert. — Et pour ce dit le sage en Ecclesiaste: **Homo iracundus incendit litem et vir peccator turbabit amicos et in** [Col. 2[1]] **medio pacem habencium inmitit inimiciciam.** « Homme yreux et courroucеux embrase noise, riote et tençon, et le pecheur met entre les bons amis turbacion et defaut de paiz », car il fait des amis anemis mortels. — Autres y ha qui troublent la paiz en secret et en couvert, si comme font mesdisans, murmureurs et detrayeurs, desquelz dit le sage en Ecclesiaste: **Susurro et bilinguis maledictus multos enim turbavit pacem habentes.** « Celui, dit il, qui mesdit par derrier et en l'oreille et celui qui ha langue double sont de Dieu maudiz. Car l'un et l'autre trouble la paiz de plusieurs qui devant estoient amis ». — Celui ha double langue qui une chose ha en son cuer et l'autre ha en sa bouche, qui une chose veult et autre chose dit, qui en la presence des personnes dient (*sic*) paroles qui leur plaisent et par derrier en mesdient et les diffament [Fol. C, recto, col. 1 [2]], et de tels gens n'a il pas hui deffaut es cours des roys et des princes. Desquels parle le roy David qui bien les congnoissoit, et dit ainsi: **Locuntur pacem cum proximo suo: mala autem in cordibus eorum.** « Il parlent, dit David, paroles douces et amiables, paisibles et oingnans, mais il ont les cuers et les entencions felonnesses, aspres et poingnans ». Et s'ensuit: **Da illis secundum opera eorum et secundum nequiciam adinvencionum ipsorum.** « Sire, dit David, donne leur selonc leurs euvres et

[1] *Titre courant*: Paiz a touz.
[2] *Titre courant*: Paiz l'un a l'autre.

Digitized by Google

selone leur desserte mauvaise ». — Or, avons donc .ij. manieres de gens avecquez les quelz l'en ne puet vivre paisiblement : les premiers nous devons haïr comme ceulz qui paiz et concorde troublent ouvertement et en appert ; et les autres nous devons fuïr comme serpens envenimez, car il sont trahitrez tres mauvais et tres pesmez pour tant qu'il sont couvert. Et est plus [Col. 2 [1]] legiere chose de soy garder des premiers que des secons. Et li secont sont trop plus perilleux que ne sont li premier.

— Et comme il soit ainsi qu'il est .III. manieres de paiz, des queles nous avons aucune chose touchié, c'est a savoir la paiz que nous devons avoir a Dieu, celle que nous devons avoir a nous meismes, et la paiz que nous devons avoir l'un a l'autre, souverainement il appartient a roy et a prince, et aussi a grans dames par especial estre paisibles en toutes les manieres dessus dictes, car souverainement et devant toutes choses le prince se doit estudier et travailler qu'il ait paiz a tous et tous ses subgez aient paiz ensemble. — A l'exemple du noble, riche et sage roy le roy Assuerus, le quel disoit ou livre de Hester, capitulo(*sic*): **Cum pluribuz gentibuz imperarem et universum orbem dicioni mee subiugassem.** « Combien, disoit il, que je heüsse seigneurie sur pluseurs gens, et tout [Verso, col. 1 [2]] le monde je eüsse mis en ma subjection », toute voie il ne me plut onques abuser de la grandeur de ma puissance, mais ay voulu gouverner mes subgez par douceur et debonnaireté, a ceste fin qu'il vesquissent dessous moi seürement sens nulle paour et qu'il eüssent le bien de paiz, le quel doivent desirer touz les hommes mortelz. — Et a ce bien de paiz avoir, pourchacier, garder et deffendre se traveillerent moult les anciens roys, David, Salemon, Ezechias, Josias, et les autres nobles roys et empereurs, juges et princes, de quoy en l'Escripture nous avons moult de biaux exemples, et es croniques, lesquelz il ne convient pas maintenant recorder. — Et est bien a noter et a savoir que, a ce que dessous .I. prince ou I roy, grant seigneur et grant dame, paiz soit gardee entre li et ses subgez

[1] *Le titre courant manque.*
[2] *Titre courant* : Paiz a touz.

Digitized by Google

et qu'il ait aussi paiz entre les subgez, est requise [Col. 2 [1]] loyauté et preste obeissance par devers les subgez ; mais il avient aucune fois que par le juste jugement de Dieu que le peuple subject obeïst mauvaisement au prince parce que le prince n'est pas a Dieu bien obeïssant si comme il deüst estre. Et de ce il s'ensuit qu'il n'a point de paiz entre les subgez ensemble ne entre les subgez et le prince, car ce ne puet estre qu'il y ait paiz se il ne font premierement paiz a Dieu qui est prince souverain. — Et pour neant mettent leur fiance et leur attente (*sic*) en faire ou pour faire aliances avecques hommes mortelz, tant soient riches ne puissans, se il ne font premierement a Dieu acort et vraie aliance.

Et pour ce dit Diex par le prophete : **Quis miserebitur tui, Jherusalem, aut quis contristabitur pro te, aut quis ibit ad rogandum pro pace tua : tu enim dereliquisti me, dicit Dominus**. Selon la verité, cilz de la...

[Fol. D, recto, col. 1 [2]]... ma peticion : sire Diex, pardonne moy ! pardonne moy ! car je ne suy pas digne d'estre oy, mais tu me sauveras par ta grant misericorde. — Et est a savoir que combien qu'il eüst Dieu moult corrucié, et, quant est de son estat, il n'eüst pas cause d'avoir fiance de estre essaucié, toute voie pour ce que devant Dieu il s'accusoit et de la grant misericorde de nostre Seigneur il se fioit *et* en lui esperoit, Diex se voult a sa peticion incliner. Dont il est escript de ly : **Deprecatus es Dominum et obsecravit intente, et exaudivit orationem ejus reduxitque in Jherusalem in regnum suum.** « Il pria nostre Seigneur et supplia devotement et moult ententivement, et Diex si l'oy et il le ramena en Jherusalem *et* li restabli son royaume. »

— Et pour ce dit s. Bernart : **Interdum impediri solet oratio et pusillanimitate spiritus et timore immoderato.** « Aucunes foiz, dit il, oroison est empeschee pour .II. causes : la premiere est [Col. 2, [3]] une hardiesce d'esprit, et l'autre cause est une paour desmesuree. » Et ce avient quant une personne pense si a sa propre indignité et insouffisance que il n'ose ne endure pas les yex de son cuer convertir

[1] *Titre courant* : Paiz ensemble.
[2] *Titre courant* : Oroison.
[3] *Titre courant* : Oroison.

Digitized by Google

a la bonté divine ne a sa benignité ; et tout aussi comme c'est peril de Dieu prier trop paoureusement et trop couardement, tout aussi par le contraire ce n'est pas mendre peril, mais est greigneur, quant nostre oroison vient de presumption et de fole hardiesce. « Ne je ne di pas, ce dit s. Bernart, pour ce que je vueille oster aus pecheurs que il ne prient Dieu fiablement, mais je vueil que, quant il prient Nostre Seigneur, il se tiengnent et reputent estre pecheurs et vuiz de merites. Et pour tant leur oroison doit estre pour avoir de leurs pechiez remission *et* indulgence. » — Et doit estre faite ceste oroison de cuer contriet et de esperit devant Dieu humilié et abaissié, et en fiance de la divine bonté, de la divine [Verso, col. 1 [1]] courtoisie et benignité.

La derrainne condicion qui doit estre en oroison a ce qu'elle soit a Dieu agreable est que elle soit souvent frequentee et a grant instance. Ainsi le nous enseingne Jhesu Crist en l'Evangile s. Luc, XVIII° capitulo, qui dist ainsi: **Oportet semper orare et non deficere.** « Il convient, dit il, touz jours Dieu prier sans defaillir » — Ainsi l'enseingna il par exemple en l'Evangile s. Luc, capitulo VI° : **Erat pernoctans in orationibus.** « Jhesus Crist, dit s. Luc, veilloit par nuit en prieres de Dieu et en oroison ». — Et saint Pol dit en la premiere epistre *ad Thessalonicenses*, *V° Capitulo* : **Sine intermissione orate** et cetera. « Orez, dit il, et priez sens cesser. » Et la glose dit : **Non desinit orare qui non desinit justus esse.** « Celui, dit la glose, ne laisse point a prier qui ne laisse point a estre juste. » — Et selonc ce, oroison est ci prise moult largement; et selonc l'exposicion s. Augustin, ce mot que dit Jhesu Crist: « il convient [Col. 2 [2]] touz jours Dieu prier », c'est a entendre aus heures a ce establies et a ce ordenees, car il n'est pas de necessité touz jours et en toutes heures Dieu prier, mais a heures certainnes; dont sainte Eglise ha establi et ordené moult bien heures certainnes et determinees pour Dieu prier, si comme sont heures de messe dire et oïr, matines, prime, tierce, midi, nonne, vespres et complie. — Et chascune bonne personne

[1] *Titre courant* : Oroison.
[2] *Titre courant* : Oroison.

Digitized by Google

doit eslire aucunes heures certainnes au mieux qu'elle puet, esquellez heures elle doit entendre a prier de bon cuer son doulz createur, toutes besoingnes et occupacions mondainnes arriere mises. Mais il en y ha aucuns qui ressemblent ceulz qui hurtent a l'uis et n'attendent pas qu'il soit ouvert; et sont semblans a celui qui demande l'omosne et n'attent pas que la bourse ou la huche soit ouverte ; et ressemblent aussi le procureur qui en la court...

[Fol. E, recto, col. 1[1]].... nulle cree qui puisse nos cuers raemplir ne saouler, mais adonc Diex les raemplira de tous biens. Et ce n'est pas merveille, car il est tout bien. Et est biens souverains, sens lequel il n'est nul bien. — Et de ce parle s. Augustin ou livre de la Cité de Dieu, *Capitulo XXII°-XXX°* ET II°, et dit ainsi en la personne de nostre Seigneur: **Ego ero unde sacientur, ero quecumque ab hominibus honeste desiderantur, vita, salus, victus, copia, gloria, honor, pax et omne bonum. Et sequitur : Ipse Deus situs desideriorum nostrorum, qui sine fine videbitur, sine fastidio amabitur.** « Je seray, dit Diex, li biens dont les esleüs seront raempli et saoulé. Je leur seray toutes choses qui des hommes puecnt estre desirees honestement, si comme vie, salut, vivres, habundance, gloire, honneur, paiz et touz biens ».

Et dit après s. Augustin que Diex est la fin de nos desirs, qui sens fin sera veü tres clerement sens enuier, sera amez tres fermement [Col. 2] et tres chierement. — En celle cité de paradis nous mangerons le pain de vie qui du ciel descendi, non pas en sacrement ne repostement, mais en appert sens couverture, clerement et manifestement.

O comme sera beneoit qui mangera ce pain ou royaume de paradis ! — Et aussi en ce royaume et en ceste glorieuse cité nous serons abevrez du vin de leesce esjoyssant les cuers jusques a yvresce sens pechié et sens mesprison.

De laquelle yvresce parle David ou psautier et dit: **Inebriabientur ab ubertate domus tue.** *etc.* « Il seront tous eny-

[1] *Titre courant, au milieu de la page :* De la maison de paradis.

Digitized by Google

vrez de l'abondance de joie qui est en ta maison », et du ruissel de tes delices tu les abuvreras, pour ce que par devers toy est la fontaine de vie. - Et est a savoir que la delectacion de paradis est bien comparee au ruissel, non pas pour ce qu'elle passe en la maniere du ruissel, mais pour tant [Verso, col.1[1]] qu'elle est plainne, habundant et continue, et touz jours est nouvelle sens defaillir.

Tiercement nous devons avoir la maison de paradis en grant desir pour y habiter, car l'en y vit tres joieusement, et est touz jours la leesce continuee en loenge et en jubilacion. — Jubilacion est une joie de cuer qui est si grant que nulz ne la puet bien exprimer, ne par parole ne par signe souffisanment monstrer et declarer; la quele ont si parfaitement ceulz de paradis que touz jours sont et seront en la loenge de Dieu occupez et sens cesser.

Et non pourquant il ne peuent toute leur joie exprimer ne bien demonstrer, si comme dit est. — De ceste joie glorieuse et gloire si joieuse parle David ou psautier et dit: **Beati qui habitant in domo tua, Domine, in secula seculorum laudabunt te.** « Beneois soient ceulz qui habitent en ta maison, car pardurablement il te [Col. 2] loeront. — Et la glose sur ce pas dit ainsi : **Hoc ibi agunt, hoc totum est in regno celorum.**

« Diex loer, dit la glose, est le mestier des sains ». Et ce est tout ce qui est fait ou royaume du ciel. — S. Augustin dit ou livre de la cité de Dieu : **Vocabimus et amabimus. amabimus, videbimus et laudabimus. Ecce quod erit in fine sine fine.** Aussi comme s'il vousist dire : « Tres doulz Diex, moult devons avoir en grant desir estre en la cité de paradis, en la quele nous reposerons et Dieu amerons ; nous l'amerons et le verrons, nous le verrons et le loerons, ce sera en la fin et sens fin. »

Quartement et finablement devons avoir en grant desir la maison de paradis. Car l'en y aime tres loyalment. — Il ha tele dilection et tele amour en paradis que ceulz qui y sont plus aiment Dieu *et* aimeront qu'eulz meismes...

[1] *Titre courant, au milieu de la page:* De la maison de paradis.

Digitized by Google

LOU CAPÈL NOU

Per parla capèl nòu, la coundeciu premièro
Es de garda lou bièl, quand toumbariò sus èls ;
Mès se ne fumats la fabièro
Ou que l'anets quilha sus brancs d'uno figuèro,
Per espauruga lous aucèls,
Bous rèsto qu'un capèl, e poudèts pas pus dire :
« Moun capèl nòu», mès toutcourt: «moun capèl.»
Ja que moussu Boufard, lou gardabo, lou bièl !
Bous auriò fait creba de rire,
En l'ausignent marcandeja,
Lou jour que d'un coufat s'anabo endimenja.
As capeliès trop cars rafuso sa pratico.
Moussu se serbits qu'en fabrico :
Palpo, biro, rebiro uno grosso ouro aumens ;
Causits un capèl fort pus rette que la tolo,
Que se trufo das trons e das ranfounçomens,
E qu'i sauclo lou cap just coumo'no birolo,

LE CHAPEAU NEUF

Pour parler d'un chapeau neuf, la première condition — est de garder le vieux, quand même il tomberait sur les yeux ; — mais si vous en fumez les fèves — ou que vous alliez le percher sur les branches d'un figuier, — pour faire peur aux oiseaux, — il ne vous reste qu'un chapeau, et vous ne pouvez plus dire : — « Mon chapeau neuf», mais tout court : « Mon chapeau. » — C'est avec soin que Monsieur Boufard le gardait, le vieux ! — Il vous aurait fait crever de rire, — en l'entendant marchander, — le jour où d'une nouvelle coiffure il allait s'endimancher. — Il refuse sa pratique aux chapeliers vendant trop cher. — Monsieur ne se sert qu'en fabrique : — il palpe, tourne, retourne, [pendant] une grosse heure au moins ; — choisit un chapeau fort, plus raide que la tôle, — qui se moque des chocs et des renfoncements,—

Digitized by Google

Al punt que soun frount prim es marcat d'un arquet
Coulou de cresto de poulet.

Dous escuts de cinq francs clausoun aquel afaire.
Jamai lou fabricant n'a pas boulgut res traire;
« Moussu Boufard, — s'afa,— l'article es tout noubèl. »
E l'alispo dal couide, e boufo dins lou pel :
(De pel, siuplèt, fi coumo'n blese)
« Quno sedo, mirats! es al jour que cal bese
L'efèt que fara aquel capèl! »

Moussu Boufard sasits lou tambre,
Pago tin-tin e pren lou lambre
Pus triounfant qu'un escoulié
De nòu tout arnescat. Lou capèl sus l'aurelho
Se planto dabant sa moulié
Qu'a lou fissou marrit mai que lou de l'abelho :
« Eh bé ! ma pamparrugo d'or,
I ben, l'èl mièch tampat, la bouco faito en cor :
« Coussi trobes qu'acò me cofo ? Palpo...
« Es pus dous qu'uno pèl de talpo.
« Bièlase ! bau sembla'n milord !
« Hé ! qu'en dises, ma tourtourèlo ?»

et lui cercle la tête autant qu'une virole, — au point que son front étroit est marqué d'un arc — couleur de crête de coq.

Deux écus de cinq francs terminent cette affaire. — Jamais le fabricant n'a rien voulu rabattre ; — « Monsieur Boufard, — dit-il — l'article est tout nouveau. » — Et il le lisse du coude et souffle dans le poil ; — (du poil, s'il vous plaît, fin comme du blaireau) — « Quelle soie, admirez ! c'est au jour qu'il faut voir — l'effet que fera ce chapeau ! »

Monsieur Boufard prend le chapeau, — paie comptant et part vivement, — plus triomphant qu'un écolier — tout habillé de neuf. Le chapeau sur l'oreille — il se campe devant sa femme — qui a l'aiguillon plus piquant que celui de l'abeille : — « Hé bien ! mon rayon d'or, — lui dit-il, l'œil à moitié fermé, la bouche en cœur : — Comment trouves-tu que cela me coiffe? Palpe... — c'est plus doux qu'une peau de taupe. — Vraiment ! je vais ressembler à un milord ! — Hein ! qu'en dis-tu, ma tourterelle? »

Digitized by Google

« — Disi coumo toujour: qu'as pas brico de goust;
« Que sembles, tout patrat, un bièl singe, dejoust
« Aquel afrous canou de pouèlo.»
« — Ta, ta, ta, i entendes pas rés;
« La marchandiso pus presado,
« Quand es pas tu que l'as croumpado
« A t'entendre es que de fourés. »
Boufard, emboutergat, graugnejo, fa tapage.
Amé de papié fi, mouflet coumo'n coutou,
Faisso soun capèl nòu coumo'n petit mainage,
Lou rebound douçomen dins l'estuch de cartou,
L'estrèmo al cabinet (uno bièlho relico,
Qu'abiò airetat souu paire à la mort de sa grand.)
Après pren l'ancien beteran,
Qu'a la crinièro en republico,
L'alo recauquilhado en formo de coupèu,
E dits en lou cargant : « Fara per lou burèu. »

Un matin, sans paro ni garo,
A sa fenno, qu'i fasiò caro
Despèi bèit jours, Boufard, risent, fa : « Digos, hòu !
« S'estrenabi lou capèl nòu ? »
« — A toun aise, acò t'arregardo ;
« Dal cap ;s pèds cambio de fardo,

« — Je dis comme toujours : que tu n'as pas le moindre goût ; — que tu ressembles, tout craché, à un vieux singe, sous — cet affreux tuyau de poêle. » — Ta, ta,ta, tu n'y entends rien ; — la marchandise la plus prisée, — si elle n'a pas été achetée par toi — à t'entendre, n'est que de la pacotille. » — Boufard, vexé, grogne, fait du tapage. — Avec du papier fin, moelleux comme du coton, — caresse son chapeau neuf comme un petit enfant, — le place doucement dans l'étui de carton,— l'enferme dans l'armoire (une vieille relique— dont avait hérité son père à la mort de sa grand'mère).— Ensuite il prend l'ancienne coiffure — qui a la crinière hérissée,— les ailes retournées en forme de copeau, — et dit en le mettant [sur sa tête] : « Il sera suffisant pour aller au bureau. »

Un matin, sans crier gare, — à sa femme qui faisait la moue — depuis huit jours, — Boufard dit en riant : « Dis, hein ! si j'étrennais le chapeau neuf ?» — «A ton aise,cela te regarde; — de pied en cap

Digitized by Google

« S'es toun plasé, qu'ajes d'afas. »
«—Moun plasé, moun plasé! l'es moun plasé sans l'èstre.
« — Alabets, t'endimenjes pas.»
« — E se me plai, qui sara mèstre? »
« — Jès! qu'un ome aissable e tissous! »
« Bous fa beni las tressusous :
» Bous counsulto, apèi fa soun cap, que's qu'on i digo! »

Boufard remoustego, furious ;
Jito lou bièl caissou, pus mol que cap de figo,
E mièjomen mudat, sourtits coumo'no pòu,
Poumpounat de soun capèl nòu.

Cinq minutos après, lou temps babunejabo.
La fenno, al finestrou, couchabo
Lou cami que preniò Boufard.
Elo, lou pu souben, alaugèrido, urouso,
Quand i besiò fa soun depart,
Béi rebassejo, tristo, èrgnouso,
De lou saupre partit sans cano ni riflard.
En fixant lou coufat coulou d'esco e de sièjo,
L'èl coulèrous, round coumo'n sòu,
Disiò : « Coumpreni pas qu'am'un temps à la plèjo,
» Boufard porte lou capèl nòu. »

change d'habits, — si c'est pour ton plaisir, si tu as des affaires. » «—Mon plaisir, mon plaisir! c'est mon plaisir sans l'être.» « — Alors ne t'endimanche pas. » — « Et si cela me plaît, qui de nous deux sera le maître ? » « — Dieu! quel homme désagréable et têtu! — il vous fait suer à grosses gouttes ; —il vous consulte, ensuite il n'en fait qu'à sa tête, quoi qu'on lui dise! »

Boufard marmottait, furieux; — il jette son vieux caisson, plus mou qu'une figue — et bientôt habillé, sort vivement — orné de son chapeau neuf.

Cinq minutes après, le temps bruinait. — La femme à la fenêtre, guettait — le chemin que prenait Boufard. — Elle qui, le plus souvent était gaie, heureuse, — quand elle le voyait partir, — aujourd'hui rêveuse, triste, inquiète,— de le savoir parti sans canne ni parapluie. — En regardant la coiffure couleur de suie, — l'œil en colère, rond comme un sou, — disait : « je ne comprends pas qu'avec un temps pluvieux, — Boufard ait mis le chapeau neuf. »

Digitized by Google

Boufard abiò'n sicrèt per sa mitat treblado ;
Amé l'amic Rouquet, un luroun counescut,
Abiò fait lou coumplot de fa peta l'escut
Dins uno partido carrado.
Lou michant temps saubèt Boufard
Urousomen d'aquel escart.
Lous acanals rajaboun d'aigo.
Impoussible d'ana rejunta soun amic,
E fres coumo'no berdoulaigo,
S'enfournèt al cafè per se metre à l'abric.
« Petard de sort! quno marrano !
Marmoutabo Boufard, enquiet coumo 'no bano ;
« Sacrejes coumo iéu, segur, paure Rouquet! »

Un moumen après s'entaulabo
Am'un filou que lou guignabo.
Me cal benja s'adits, sur aqueste piquet.
L'estrangè, qu'èro court de bledo,
Mès aisit de toutos las mas,
I raflèt, dabant soun bèl nas,
Un parel de louidors e tres francs de mounedo.
Boufard abiò lous èls de la grossou d'un iòu,
Pas de poulo : d'oustardo. Abrutit, regardabo
La plèjo que toujour tindabo,

Boufard avait un secret pour sa moitié inquiète ; — avec l'ami Rouquet, un luron fieffé, — il avait fait le complot de dépenser l'écu — dans une partie carrée. — Le mauvais temps sauva Boufard — heureusement de ce danger. — Les gouttières ruisselaient d'eau. — Impossible d'aller rejoindre son ami,— et frais comme une plante de pourpier, — il se réfugia au café pour se mettre à l'abri. — « Coquin de sort! quelle déveine ! — marmottait Boufard, inquiet comme la vanne d'un moulin ; — tu jures comme moi, bien sûr, pauvre Rouquet ! »

Un moment après, il s'assit à une table — avec un filou qui le guettait. — Il faut me venger, se dit-il, en jouant au piquet. — L'étranger qui était court d'argent, — mais habile de ses mains.— lui rafla, sous son nez, — deux louis d'or et trois francs de monnaie. — Boufard avait les yeux de la grosseur d'un œuf, — pas de poule, mais d'outarde. Ebahi, il regardait — la pluie qui tombait toujours, — et le

Digitized by Google

E lou lustre ternit de soun bèl capèl nòu.
Que faire? Per prene patiençò,
Boufard countùnio la despenso :
Passo à la salo dal bilhard,
E, coumo'n enratjat, tusto, triplo, crambolo ;
Anfin soun estoumac crido que se fa tard.
Un biftèc fumous lou counsolo,
Dìns l'aubèrjo dal besinat,
Ount s'èro refaudit amé'l capèl bagnat.

« Madamo, disiò la chambrièro,
Al moumen que Boufard se curabo la dent,
« Sèt ouros an sounat ; Moussu jamai nou ben.
« — Serbici, Louisoun, » fa la mèstro en coulèro,
Que despèi lou matis crusabo soun cerbèl
Treboulat de negros pensados;
Que de questius s'èro pausados !
Mès aquesto, à tout pic, tournabo de noubèl :
« Per qu'un moutif Boufard a' strenat soun capèl? »
Aro plòu pas pus, mès labasso,
Lou moucadou sul cap, Boufard s'esquifo ras.
La coumedio 's à-n-un pas,
Al parterro ba prene plaço,

lustre terni de son beau chapeau neuf. — Que faire ? Pour patienter, — Boufard continue la dépense ; — il passe à la salle de billard, — et, comme un enragé, joue, triple, carambole ; — enfin son estomac lui crie qu'il se fait tard. — Un bifteck fumant le réconforte, — dans l'auberge du voisinage, — où il s'était réfugié avec le chapeau mouillé.

« — Madame, disait la servante. — au moment où Boufard se curait les dents, — sept heures ont sonné; Monsieur jamais n'arrive. » — « Sers, Louison, dit la maîtresse en colère, — qui depuis le matin creusait son cerveau — troublé par de noires pensées; — que de questions elle s'était posées ? — Mais celle-ci, à tout moment, revenait de nouveau : — « Pour quel motif Boufard a-t-il étrenné son chapeau ?»

Maintenant ce n'est plus de la pluie, mais un torrent, — le mouchoir sur la tête, Boufard s'esquive en rasant les murs. La comédie est à

Digitized by Google

Toujour per gandi lou capèl.

A sounat mièjo-nèit. — « Nostro-Damo dal Cèl !
Disio 'n trepinejant la fenno delaissado,
Que la pòu d'un malur daissabo arrebelhado :
« Me l'an assassinat, ou l'an més en prisou !
« Am 'aquelo nèit tant escuro
« Trobi pas cap d'autro rasou.
« Louisoun, tè sul cop bolo à la Préfeturo,
« A la coumuno, as quatre bents,
« Per prene de ransignomens. »
« — Madamo, respound la serbiento,
En sercant, sans trouba, souliès e dabantal,
E d'uno bouès tout just countento :
« Moussu pot pas passa la nèit foro l'oustal. »

Defèt, un 'ouro après, coumo 'n ourgan arribo
Lou safranié, trempat ju squos à la car bibo ;
Semblo 'n tinèl azagadou,
Louisoun, la Margaridou,
Tiro que tiraras, arrancoun la pelhandro
Al malurous Boufard, tramblant coumo 'no mandro.
Acò 's lou capèl nòu que cal beire, piètat !
Coumo 'no cheminièro fumo.

un pas, — au parterre il va prendre place, — toujours pour garantir le chapeau.

Minuit vient de sonner. — « Notre-Dame du Ciel ! — disait en trépignant la femme délaissée, — que la crainte d'un malheur tenait en éveil : on me l'a assassiné ou bien on l'a mis en prison ! — Au milieu de cette nuit si obscure — je ne trouve pas d'autre motif. — Louison, va, tout de suite, cours à la préfecture, — à la commune, aux quatre vents, — pour prendre des renseignements. — « Madame répond la servante, — en cherchant, sans trouver, souliers et tablier, — et d'une voix mécontente : — Monsieur ne peut pas passer la nuit hors de la maison. »

En effet, une heure après, comme un ouragan, arrive — l'aventurier, — trempé jusqu'à la chair vive; — pareil à un tonneau d'arrosage, — Louison, la Marguerite — tirent de tous côtés, arrachent le vêtement trempé — au malheureux Boufard, tremblant comme un renard.— C'est le chapeau neuf qu'il fallait voir, hélas ! — semblable à

Digitized by Google

Diriòts un 'espoungo quand chumo.
Ou be 'un canich negre negat
Al besal d'un mouli pescat.

D'ount benion tant de flèus? Que boulèts que bous dio,
Boufard, en sourtiguent tard de la coumedìo,
A pas troubat cap d'ounibus.
Tendre per sa moulié, qu'abiò daissat souleto,
De l'ouro bol pas faire abus,
E partits en brumant coumo qui lou fougueto.
Brabo bestiasso de Boufard.

« Couci diable arribes tant tard?»
Crido sa fenno carminado.
« — Per gandi lou capèl d'uno grosso ramado.
« — Pàri qu'ères amé Rouquet.
« — E quand acò sario? abaisso toun caquet ;
« Brames coumo s'ères sannado.
« — Deforo tout un jour e tout 'uno nèitado !
« Bejant, ount as dinnat? — A l'auberjo, èi dinnat;
« Daisso-me de repaus, soui pla prou 'ntantinat!
« — Mès aro, malurous dannat,
« — D'ount sourtisses anfin? — M'eissourdes, dal teatre,
« — Dal teatre ! merci ! pauro bèstio que siòu !

une cheminée qui fume. — On dirait une éponge pressée — ou bien un caniche noir noyé — repêché au bief d'un moulin.

D'où venaient tant de calamités, d'infortunes ? — Que voulez-vous que je vous dise, — Boufard étant sorti tard de la comédie — n'a trouvé aucun omnibus. — Tendre pour sa moitié, qu'il avait laissé seule, — il ne veut pas tarder davantage — et part tout ruisselant comme s'il était poursuivi. — Quelle bonne bête ce Boufard!

« — Comment diable arrives-tu si tard? » — crie sa femme rouge de colère. — « Pour garantir le chapeau d'une grosse averse.» — « Je parie que tu étais avec Rouquet? — « Et quand cela serait? Cesse tes cris; — tu brailles comme si on te saignait. — « — Dehors tout un jour et tout une nuit! — Voyons, où as-tu dîné? — « J'ai dîné à l'auberge; — laisse-moi en repos, je suis assez contrarié! — « — Mais enfin, malheureux damné, d'où sors-tu? — « — Tu m'assourdis, du théâtre. — « Du théâtre ! merci ! pauvre sotte que je suis ! — dis tout

Digitized by Google

« Digos tout bounomen qu'as fait lou diable à quatre:
« M'en doutàbi, quand as cargat lou capèl nòu !...
« — Se l'on pot... bouliò pas perì la coufaduro :
« Aqui la rasou simplomen.
« — E qui t'auriò ´mpachat de prene uno bouèturo ?
« — Enmèrci pas l'argent tant inutillomen.
« — As dounc manjat per rés? — Nou, mès... — Soui
« Espetacle, cafè, t'an tout fournit gratis. [imbecillo!
« —Que t'esplique 'n bricou...—Tè, daisso-me tranquillo ;
« N'i a per mai de quatre matis,
« — Que disi! — per mai d'un' annado
« Abant que siogue apribasado ! »

Despèi lou fatal jour que cambièt de capèl,
Boufard, palle, minat, s'asseco dins la pèl.
Se fa d'observacius, bas, à sa Margarido,
Que se pimpo e d'un gous i fa mena la bido,
Car i planits mièjo de biòu,
« Es que te disì rés, i respound courroussado,
« Quand jites lous escuts, coumo 'quelo journado
« Qu'estrenères lou capèl nóu ? »

A. Mir.

bonnement que tu as fait le diable à quatre : — je m'en doutais quand tu as mis le chapeau neuf!... « — Si l'on peut... je ne voulais pas perdre ma coiffure : — voilà la raison simplement. « — Et qui t'aurait empêché de prendre une voiture ? — « — Je ne dépense pas l'argent si inutilement. « — Tu as donc mangé pour rien? — « Non, mais... — « Je suis donc stupide! — spectacle, café, on t'a tout fourni gratis. « — Que je t'explique un peu... « Tiens, laisse-moi tranquille, — il y en a pour plus de quatre matins, — que dis-je ! — pour plus d'une année — avant que j'aie repris confiance ! »

Depuis le jour fatal où il changea de chapeau, — Boufard, pâle, inquiet, se dessèche dans sa peau. — S'il fait des observations, timidement, à sa Marguerite,— qui se rebiffe et lui fait mener une vie de chien,— car elle lui plaint le boire et le manger. — « est-ce que je te dis rien, lui répond-elle courroucée, — quand tu gaspilles les écus, comme le jour — où tu étrennas le chapeau neuf. »

Digitized by Google

QUELQUES LETTRES DUCALES DE LOUIS XII

(*Suite*)

22

Lettres de rémission pour Ottaviano, Marquis Pallavicini, Francisco de Portu et Giovanni Bartolomeo de Lanzano.

(Archives nationales, JJ 235, n° 154)

Ludovicus, Dei gratia Francorum rex, notum facimus universis presentes litteras inspecturis nos humilem supplicationem Octaviani, Marchionis Palvesini, nec non Francisci de Portu, et Johannis Bartholomei de Lanzano recepisse, continentem quod, in mense... ultimate preteriti anni, presentis ipsi Franciscus de Portu et Johannes Bartholomius de Lanzano, sub eo pretextu quod, animo deliberato, ensibus eorum evaginatis, fecerunt insultum contra Zelinum de Gueneys, intentione scilicet reum occidendi, (quod et fecissent, si potuissent); verum, quia ipse Zelinus ipsos de Lanzano previdit, cupiens toto suo posse mortis pericula evadere, quendam suam spatam, quam secum tunc temporis defferebat pro tuicione sui, evaginavit; nulla tamen ipsarum partium vulnerata minimeque lesa fuit, sed unaqueque ab hujusmodo conflictu evasit, et quo sibi bonum placuit, discessit. Quorum premissorum occasione et sub pretextu cujusdem decreti in ducatu nostro Mediolani inconcusse observati, quo cavetur se insultantes armis auctoritate propria unus contra alium pugniri debere pugnicione corporali, dilectus noster cappitaneus justicie in civitate nostra Mediolani existens, ipsos Franciscum de Portu et Johannem Bartholomeum Lanzano coram se ad certam diem tunc futuram cituri seu conveniri fecit. Qua die tamem minime, per se nec per alium compareuerunt, licet debite proclamati. Cujus occasione et attentis proclamationibus debite contra eosdem de Portu et de Lanzano factis, in qua contumacioni eorumdem, ipsos Franciscum de Portu et Johannem Bartholomeum ad ultimum supplicium condempnavit eorumque bona nobis et fisco nostro adjudicavit. Et eo tempore, pendente lataque predicta sententia, ipsi Franciscus de Portu et Johannes Bartholomeus de Lanzano ad quandam domum seu fortalicium in loco Civioli spectantem et pertinentem dicto Octaviano alteri supplicanti, pervenerunt, et in eodem per certos dies permanserunt claudestine. Quibus premissis, inde noticie ipsius cappitanei justicie pervenientes, et informatus ad plenum de veritate ipsarum, eumdem Octavianum supplican-

Digitized by Google

tem coram ipso citari et conveniri, inque sui personam, secundum casus exigentiam, procedere nixus fuit et nititur de presenti. Quorum premissorum occasione dubitans ipse Octavianus rigorem justicie, et ne premissorum occasione contra eumdem et bona sua ad ulteriora procederetur, etiam dicti Franciscus de Portu et Johannes Bartholomeus, qui premissorum occasione minime in dicto ducatu nostro conversari auderent, hiis de causis, ad nos recurrerunt humiliter; supplicando quatenus de premissis eisdem gratiam et liberalitatem nostram, quam humilime flagitant, impartiri dignaremur. Ea propter, et attento quod in ceteris eorum negotiis et casibus se decenter et honneste [gerunt]? inter quoscumque de eis noticiam habentes honeste et sine ullo villicrimine fuerunt accusati, nos, eisdem supplicantibus preferendo misericordiam rigori justicie, attentis premissis, inque consideracione quam plurimorum serviciorum per eumdem Octavianum nobis tempore guerrarum seu divisionum in ducatu nostro Mediolani existentium factis, quittavimus, remisimus, indulsimus, quittamusque remittimus et indulgemus; de gracia speciali, plenaria potestate et auctoritate regia, casum et factum predictum una cum omnibus penis, emendis, corporalibus, criminalibus, civilibus, in quibus premissorum occasione ipsi supplicantes potuerunt, seu in futurum potuissent erga nos et justitiam incumbere, una cum omnibus et singulis deffectibus, bannimentis et appellationibus, inde quoquomodo sequtis; eosdem supplicantes de nostra ampliori gratia in suis fama et nomine inque ducatu nostro et patria ac bonis suis non confiscatis remittendo; satisfactione tamen facta parti civili, dumtaxat nisi jam facta fuerit; imponendo propterea quæ ad hoc silentium perpetuum procuratori seu fisco nostro presenti et futuro in dicto ducatu nostro Mediolani. Mandantes .....

.....

Datum Blesis in mense decembris anno domini millesimo quingentesimo primo et regni quarto. *Sic signatum*: Per regem ducem Mediolani, ad relationem consilii : Garbot. Visa contentor : Amys.

23

Don à Antonio Maria Pallavicino de certaines terres dans le duché de Milan.

(Archives nationales, JJ 235, n° 395, p. 135)

(15 avril 1501)

Loys, roi de Sicille et Jhérusalem, duc de Millan, seigneur de Gennes, etc. Sçavoir faisons que nous, considérans et réduysans à mémoire les grands, singuliers, prouffitables et très-recommandables services que

Digitized by Google

notre ami et féal cousin, conseiller et chambellan, le sieur Anthoine-Marie Palveysin a fais, fait et continue chacun jour à l'entour de notre personne et autres manières, et espérons que plus face cy après; A icelluy, pour de ses services aucunement le rémunérer, et pour autres considérations à ce nous mouvans, avons donné et octroyé, et par ces présentes, de notre certaine science, grâce espécial et autorité royale et ducale, donnons et octroyons les terres de Nexio, de Dongho, de Grabedona, de Sorno, de Rezonigho, avecques leurs plèbes et jurisdictions, et avantaige de la daxe de notre ville et cité de Parme, la datte du péage du fer assis à l'entour de notre ville et cité de Come, que tenoit et possédoit et dont avons octroyé main levée et joyssance à dame Lucresse Cribelle, laquelle puis aucun temps en ça s'en est allée et retirée en party à nous contraire et hors notredit pays & duchié de Millan; pour desdites terres et choses dessus déclarées, leur appartenances et despendances joir et user par notre dit cousin jusqu'à la somme de trois cents ducats par an, et en prendre, percevoir et recevoir les fruits, proufits, revenus et émolumens, à quelque somme, valleur et estimacion qu'ils soient et puissent estre et monter jusqu'à ladite somme de 300 ducats par chacun an, et tout ainsi par la forme et manière que en joyssoit derrenièrement ladite Lucresse Cribelle, en payant et acquittant toutesvoyes les charges et devoirs deuz, à cause desdites terres et choses dessus dites où et ainsi qu'il appartiendra.

Sy donnons à notre amé et féal chancelier, aux gens de notre conseil et sénat, et maistres de noz intrades à Millan et à tous noz autres justiciers et officiers ou à leurs lieutenants & à chacun d'eux en son regard et comme à lui appartiendra, que en faisant nostre dit cousin conseiller et chambellan joir et user de nos présens grâce, don et octroi, ils le mectent et fassent mettre en possession et saisine desdites terres, seigneuries et autres choses dessus déclarées; et d'icelles, ensemble des fruits et revenus jusqu'à la dite somme de 300 ducats par chacun an, le facent, souffrent et laissent joir et user doulcement, paisiblement et plainement, cessans ou faisant cesser tous empeschemens au contraire; et par rapportant les dites présentes, signées de notre main, ou le vidimus pour une foys, avec recongnoissance d'icelluy notre cousin, sur ce souffisant seulement, nous voulons nostre trésorier et receveur général audit Millan et tous autres officiers comptables et particuliers qu'il appartiendra et à qui le pourra toucher, en estre tenuz quittes et deschargés en leurs comptes, partout où il appartiendra, sans aucune difficulté; car tel est notre plaisir, non obstant quelconques ordres, résolutions, mandemens ou deffenses à ce contraires. En tesmoing de ce, etc. Donné à Challon, le XV^e^ jour d'avril, l'an de grace 1501, de notre regne le IV^e^. *Signé* Loys. Par le roy: ROBERTET. Contrerollé: O. BUDÉ.

Digitized by Google

24

Donation à Jacques de Romelin

(Archives nationales, JJ 235, pièce 344)

Loys, etc. A tous ceulx, etc, salut. Comme après la dernière conqueste et réduction en nos mains et obéissance de nostre duchié et estat de Millan, pour aucunement récompenser aucuns noz bons serviteurs et subgetz des peines et travaulx, fraiz et mises qu'ilz y avoient euz et supportés, feismes certain roulle et décernasmes noz lettres de povoir à nostre amé et féal conseiller, l'évesque de Luçon, chef et président de nostre Conseil et Sénat de Millan, pour récompenser nos ditz serviteurs sur les biens des rebelles et acteurs de la dicte révolte; lequel nostre dit conseiller et président, en ensuyvant ledit roulle et povoir, ayt baillé et délaissé, par ces lettres patentes et pour les causes contenues en icelles, à nostre amé et féal conseiller Jaques de Romelin, dit Lalande, cappitaine de Trece, et de noz ordonnances, en assiette et assignacion de trois cens ducatz par an, entre autres biens desdits rebelles, tous et chascuns les biens meubles et immeubles qui furent et appartindrent à Anthoine Marie de Saint Aloze, à nous rebelle et désobéyssant, qui a tousjours tenu le parti du seigneur Ludovic, nostre adversaire. Or est-il, que en procédant par le fiscal de notre duché contre ledit de Saint Aloze, par devant les gens de nostre Conseil et Sénat, touchant la confiscation et déclaration desdits biens, le dit de Saint-Aloze a esté par leur arrest et pour les causes contenues au procès sur ce fait condempné en sa personne et biens à nostre arbitrage; et combien que, en ensuyvant lesdits roulle et povoir, ledit de Lalande est et doibt estre entretenu en son dit don, se néantmoins, pour plus grant seureté et coroboracion d'icelluy, et actendu comme dit est ledit de Saint Aloze a esté condempné par ledit arrest en sa personne et biens à nostre arbitrage, il nous a humblement requis luy octroyer sur ce noz lettres et permission convenable, et sur ce luy impartir nostre grace. Savoir faisons que nous, les choses dessus dictes considérées, que voulons favorablement traicter ledit de Lalande en ses affaires, en faveur des bons et agréables services qu'il nous a tousjours faiz et fait ès affaires de nostre dit duché, où il se tient pour nostre service, à icelluy, pour ces causes et autres à ce nous mouvans, avons de nouvel et en tant que mestier seroit, donné, transporté et délaissé, et, par la teneur de ces présentes, de nostre certaine science, pleine puissance et auctorité royale, donnons, transportons et délaissons tous et chascun les biens meubles et immeubles dudit Saint Aloze jusques à la dite somme de trois cens ducatz de rente ou revenu annuel, et au dessoubz, se tant ne se peul-

Digitized by Google

lent monter; et lesquelz biens dudit Saint Aloze, ainsi soubmis à nostre dit arbitrage, nous avons déclairez et déclarons estre à nous confisquez et appartenir jusques à la somme et valleur de trois cens ducatz de rente ou revenu, et au dessoubz comme dit est, pour en joir et user par luy aux charges, soubz les conditions et tout ainsi qu'il est contenu es lettres de nostre dit conseiller l'évesque de Luçon. Sy donnons....

Donné à Auxonne, le xv^e^ jour de May l'an de grace mil cinq cens et ung, et de nostre règne le quatriesme. *Ainsi signé :* Loys. Par le Roy, duc de Millan, Monseigneur le cardinal d'Amboise et autres présens : Gedoyn. *Visa contentor :* Budé.

25

Donation faite à Angelo Sacco

(Archives nationales, JJ 235, n° 362)

Loys, par la grace de Dieu, roy de France, de Napples et Jhérusalem, duc de Millan, seigneur de Gennes. A tous ceulx qui ces présentes lettres verront, salut. Savoir faisons que pour considéracion de plusieurs bons services que nostre chier et bien amé maistre Angel Sac, nostre secrétaire audit Millan, nous a cydevant faitz, soubz nostre chier et amé cousin, conseiller et chambellan, le seigneur Jehan Jaques de Trévoulse, mareschal de France, en l'estat de son secrétaire, et autrement fait et continue chacun jour et espérons que plus fera, à icelluy, pour ces causes et autres, et en récompense desdits services, avons en continuant le don par nous à lui fait du temps de la première conqueste et réduction de nostre dit duché de Millan, et en ensuyvant les lettres dudit don que l'on dit avoir esté perdeues ou adires, donné et octroyé, donnons et octroyons de rechef par ces présentes, pour luy, ses hoirs et successeurs, le pont, port et passaige de Gere de la rivière de Adde au droit de Pizzigueton, que a tenu le seigneur Jehan de Ventivolle du temps du seigneur Ludovic, par don de luy, ensemble et avec l'ostellerie de Châteauneuf, près le dit pont que a tenu ung nommé Vassan Bonvin et ses frères, par lettres dudit Ludovic, pour en joyr et user, prendre, percevoir et recevoir les fruitz, revenues, prouffitz et esmolumens, à quelque somme, valleur et estimacion qu'ilz se puissent monter, et autrement en faire et disposer comme de sa propre chose et héritaige, et tout ainsi qu'il a fait jusques à présent. Sy donnons.....

Donné à Lyon, le xii^e^ jour de juing l'an de grace mil cinq cens et ung et de nostre règne le quatriesme. *Ainsi signé :* Loys Par le Roy, duc de Millan, Monseigneur le cardinal d'Amboise et autres présents : Robertet. *Visa contentor :* Budé.

Digitized by Google

II

NOUVELLES ET LETTRES POLITIQUES

DE 1498-1499

J'ai publié déjà, ici même et ailleurs, diverses séries de ces feuilles d'avis qui étaient l'un des moyens de propagation des nouvelles les plus employés par les chancelleries italiennes, et surtout par la chancellerie milanaise, du Cinquecento. Les documents suivants offrent le même genre d'intérêt que les lettres antérieures, et proviennent comme elles des archives de Milan.

1

Avis reçus d'Asti

(30 août 1498).

Guerre de Bourgogne. — Trivulce.

Sommario de avisi portati de Asti a di 30 de augusto 1498

Como el Re ha preso el loco de Monsignor de Vergier, e lha donato a Robineto; e fara proseguire l'expugnatione contra doi altri loci pur de epso Mons. de Vergier, et se sperava che, facta la vendetta contra lui, la pace se stabilira col Re de Romani.

Como Robineto e lo conte de Misocco erano intrati a fornire epso loco de Vergier cum due compagnie.

Como M. Joan Jacomo se monstra refredito in l'amicizia de Venetiani.

2

Avis reçus à Chieri

(2 septembre 1498)

Nouvelles de la guerre de Bourgogne. — Prise de Vergi.

Massacre de sa garnison. — M. de Siton prisonnier.

Avisi retrati a Chieri a li 2 di setembre, giunti questo di medesimo.

Como le zente d'arme del Re, quale erano a la expugnacione de Vergi, l'hano preso, et insieme una altra villa, quale è de Monsignor

Digitized by Google

de Vergi ; la quale villa l'hanno spianata ; e Vergi lo serbano per Rubinetto.

Como hano, tra tagliato la testa et impichati, homini 1000, zioè circa 500 tagliato la testa, e sono quelli che erano rebelati al Re in la villa sopra citata, e li altri 500 impichati sono quelli che haveano matuti (*sic*) il fuocho a li vilagi. e in quello medesimo loco che havevano abrusiati li hanno impicati.

Como Mons. de Siton, parente de Mons. de Vergi, è presone ; erano molti de quelli del Re che voleano che Sua Maesta li facesse tagliare la testa ; e como quella dice che prima se vole informare dove è proceduta la causa che Mons. de Vergi habia facto questo, e poi che Sua Maestà ne fara quello ch' epsa li parera.

3

Lettre sans nom d'auteur adressée à « Jacobo Andrea »

(18 octobre 1498)

Voyages de Louis XII. — Procès de Jeanne de France. — Arrivée de César Borgia. — Séjour et dépenses des Ambassadeurs vénitiens. — Discussions franco-vénitiennes sur les conditions de l'alliance. — Énumération des capitaines français. — Maximilien à Luxembourg. — Projets de paix entre Maximilien et Louis XII. — Projet d'alliance entre la fille du Roi de Naples et le comte de Ligny. — Faveurs à Constantin Arniti. — Ambassade florentine. — Le duc de Bourbon.

M. Jacobo Andrea, non posso se non ritrovarmi grandemente de malavoglia che, dopoi mi parti da voy, non ho mai havuto da vol nova alcuna, e mancho è venuto lo Rosso como prometevasi cosi constantemente. Io ve ho scripto due volte et al Rosso una, ultra chio parlasse al sig. Borso. Hora havendo ateso infino qui aspectando, e vedendo che non vene alcuno, per fare il debito mio, ho deliberato di mandare il mio famiglio a posta, adcio cognoscate chio non ho altro desyderio che di satisfare, e se havesse havuto mezzi, o che non havesse havuto confidenza in lo ordine che mi havevati dato, non seriano passate cose, o vero ben poche, che non havesse avisato. Hora per sapermi governare, vi prego m'avvisati como volete chio faci e lo modo haro ad tenire, e vi prego non manchati, se me amati, de rimandarme presto lo famiglio et avisarmi del tutto.

Questo Re hora si ritrova qui, ne mai s'è partito de qui intorno, quando a Tampes et quando a Meluns, ma, sabato proximo overo lunedi, andara a Bles, perche ad Orliens et ad Torse morano de peste pur assai. E si afirma che li andara lo figliolo del papa e San Pietro in

Digitized by Google

Vincoli, ma San Pietro in Vincoli fara pocha dimora, che andara a Roma. Lo predicto Re andara poi in Bertagna, si dice per conclure lo matrimonio cum la Regina; et ad Bles si agitara il processo de questa altra regina, quale dicono se defende cum bone et honeste argumentatione: dicendo ley essere figlia de uno Re e sorella de Re, e per tal causa gli debe meritamente essere havuto bono rispecto; si la natura gli ha negato la beleza del corpo, gli dovea prima consultare; e se vogliano dire che la non sia disposta a figliare, la facino vedere per done senza passione, che la ritrovarano sufficiente a portare figlioli, ma che concepere non si puo senza conveniente acto, e che una terra che non sia cultivata non produce; e cum queste ragione, diffende al meglio che puo la causa sua. La vedua regina ancora ley dice che se l'altra non è contenta, non vole per modo alcuno asentire. Tum la cosa, como si extima, è conclusa tra loro.

Questo figlio del papa è aspectato cum la maiore attentione del mondo, e pare che lui deba portare tutta la conclusione de Italia. E como ho dicto, gionto che sara San Pietro ad Vincula, fara dimora che andara a Roma, se non si muta ordine di quello ; e facto infino questo ponto, e se è vero che lo R.mo Monsignor nostro Ascanio se ritrova in quella contumacia col papa si dice, credo che ogni modo andara. Qui si dice che lo Re dara l'ordine suo al signor Jo. Jordano.

Li oratori venetiani son qui e si disconchano di spese. Mandono una septe cavalli a casa, la più parte de le sue robe, e M. Nicolo Michele me ha dicto che manda suo figliolo a casa, e che stara qui qualche mese più di quello che lui credeva; hanno facto, e fano grande instantia che se mandasse gente in Ast, per divertire la gente del duca de Milano da Pisa,ma si ritrovano tutte occupate in Burgogna, et anche questo Re dice che non vole fare dimonstratione alcuna, infino che non facia tal sforzo chel possa essere sicuro de la vittoria; e questo medemo dice molte volte, chel vol fare tale provisione di denari e di gente, che non gli bisogni su la impresa manchare dinari. Et in verità, sel persevera como ha principiato de non dare dinari ad homo chi viva, fara grandissimo amasso de dinari; che vi dico che ne a Franzosi ne a Taliani non da aiuto de uno quadrante, et questi poveri Napoletani è stato forza mettergli la bombarda, per havere uno mezo quartirone de la provisione ordinata per il *quondam* Re Carlo, li quali haveno mangiato prima che gli habano havuti. Di Franzosi voglio tacere, che tuti, sino ad uno, fugino, e la maiore parte de gentilhomini, anzi diro tuti, sono alla casa loro : talmente che questa corte è cum pochissima gente, tanto pocha che non lo crederesti.

Pur si afirma che Veniciani ognimodo si conligarano cum questo Re, et intendo de bono loco che hano domandato tute quelle terre che sono di la di Adda, cioè Caravazo e molte altre, e che gli sono com-

Digitized by Google

piazute. In questi giorni epsi oratori mandorno uno suo segretario a Mons. de Lignono, non so per che causa; ma poi che fu partito, Monsignor disse queste parolle: «Veneciani ogui modo serano d'acordio cum questo Re.» Una cosa non voglio pretermettere, che in verita questa guerra de Borgogna ha dato qui tanto da pensare, che vi pareria cosa strana, et in questa impresa gli sono li primi e li migliori capitani di tuto questo regno, e fra gli altri gli è Rubineto, Mons. de Aligra e Mons. de Vidame (*sic*), ambi capitanei de li 200 zentilhomini de la guardia, Mons. de Santo Andrea, capitano del duca di Borbone, M. de Blandicurte, governatore de la Burgogna, el mareschalco de Giè, Mons de Obignino, e poi Mons de Lignino ultimamente, como governatore de le gentedarme, e locotenente del Re; e menò cum lui 400 lanze, siche quasi tute le gente darme di questo regno erano occupate e detenute in quella impresa.

Lo imperadore hora se ritrova a Lucemborgo, e se dice che va allo archiduca suo figliolo, per interrumpere lo accordio facto cum questo Re; e non lo potendo interrumpere, si extima fara ogni accordio cum questo Re, ma dara lo honore a suo figlio. E questo si extima perche pare che lo imperatore habia dato parolla asai al duca de Savoya et al duca de Lorena, qualli pratichavano l'acordio fra lo imperatore e questo Re. Si crede che lo archiduca non gli asentira a questo, e gli perpulli non vogliano guerra cum Franzosi; e lo archiduca gia ha mandato qui uno suo ad fare intendere che tuto quello acordio che ha facto cum lo Re vole habia effecto, e che non si volle intromettere in cosa alcuna tra questo Re e suo padre; e quando gli volesse fare violentia, se sua Maestà gli dara aiuto. Gli è stato risposto chel deba continuare in bona amicitia, che non gli manchera bisognando alcuno aiuto contra dil padre o di altro che gli volesse offendere.

E perche pare che lo imperatore si è spesse volte motezato alli agenti per questo Re che pratichavano lo accordio, che si questo Re volia prometere de non molestare Milano, cessariano tutte quelle guerre, e che al Re seriano date bone some de dinari; etiamche non volesse renuntiare ad alcuna sua ragione, ma che per lo tempo vivera questo duca lo lassasse in pace, e che lo predicto duca de Milano gli daria aiuto allo aquisto del Reame di Napoli, e contra di Venitiani; e tute queste cose si extima procedano da Milano, e sono divulgate qui tra molte, e si dicano che questo Re per modo alcuno non asentira, ma che persevera in grandissima opinione de havere Milano; — dico e replico che quando questo Re ne sia conducto o strasinato da potentia taliana a questa impresa, che di suo jintento mai gli venira, benchel dica assai e si mostra tanto caldo. Di soi baroni, pochi gli sono che lo confortassino. Da l'altra parte la avaritia lo combateria per modo che non ardiria mai spendere in tanta impresa; e si sapeste a quanta diff-

Digitized by Google

culta si pagavano li Suiceri che sono alla impresa contra lo imperatore, certe ve ne maravegliareste ; e creditelo a me che sia sul facto; et hora che gli pare che lo hiverno sia proximo, ha deliberato de mettre alcuni Suyceri a quella terra de lo imperatore cum qualche gentedarme. Il resto se ne ritornara.

Una praticha gli è forse che poteria havere effecto : sapeti chel Re Federico ha qui una figliola : si è proposto al Re de dargela a Monsignore de Lignino, e che Re Federico gli daghi lo principato de Altamura, e chel restituisca il suo a tuti li baroni, che Mons. de Lignino si conduca seco, datone speranza a dicto Monsignore, benche la puta sia sua nepote de una germana. La Regina gli inclinaria, perche ama questa giovane molto ; e gli è chi dica che per tale causa tra lo duca de Lorena e Mons. de Lignino era venuta qualche alteratione. Questi di passati, prima chel duca partisse, el fece donare ducati 200 a certi Napoletani, vedendogli in tanta necessita. Laquale cosa lo Re non hebe per bene, e dise al signor Belangero Caldore che havea reportato mal di lui al duca de Lorena. Negando el signor Belangero, e domandando chi lo havea dicto, demum de li atti de gli, che era stato a lo signor Jo. di Monflato, e cosi se suo diffidia. Poi parse chel Re volesse ricoprire questa cosa, e usò molte bone parolle al signor Belangero, e cosi Mons. di Roano, dicendo chel duca di Lorena era bon cusino de la Maestà del Re, e quello era de l'uno era de l'altro, ne per questo ne havea sentito alcuno dispiacere: so ben chel duca non lo ha havuto per bene, e cusi lo agente suo qui lo ha facto intendere alla predicta Maestà.

Ieri sera fù conducto qui uno qual fu preso cum lettere che lo imperadore mandava allo archiduca ; infino qui, non se intende che cosa gli sia, salvo che dicono gli era mentione di Milano. Intendero il tutto.

La Maesta del Re fa le maiore demostratione del mondo al vostro compare M. Zanino de Anono; lo ha facto cavaliere cum gran solennita, e factogli promisione grande, e dicono che stano due hore alla volta insieme serati.

Al signor Constantino ha mandato novamente privilegio di consigliero e ciamberlano, ultra l'ordine suo.

Fiorentini fano ritornare lo vescovo de Pazi indreto, quale era gia a Lione, per ritornare a Fiorenza. Non scrivo le gran proferte che hanno facte e fauno a questo Re : credo che le sapiate.

Lo duca de Borbono si ritrovera alla corte, si dice per concludere di sua figliola cum lo petito (*sic*) de Angolema. Luy e Madama la duchessa sono stati infino mo alle terre loro. Altro non mi occorre. A lei mi raccomando.

Datum die 18 octobris 1498.

Digitized by Google

4

Résumé d'une lettre de Maffeo Pirovani

(31 octobre 1498)

Chel conte de Cayazo era arrivato a Torino, e dicto a Mapheo venire a V. E. con certi avisi, e dubitava venire, se prima non era facto intendere a V. E. Lo ha confortato a venire liberamente, e cossi ha affirmato de fare como habia expedite alcune facende in Ast.

Como li ha dicto le infrascripte cose, che lui e li Napolitani quasi tutti sono partiti de Franza per la miseria del Re.

Che la vita del Re è lasciva e desordinata.

Como la regina de Orliens fa le maior exclamatione del mundo in sua defensione.

Che li duchi de Burbono, benche non faciano alcuna dimonstratione, tum stano malcontenti de sua Maestà, e per loro e molti altri signori de Franza se ha dubio che epsa accelerasse la morte del re Carlo.

Che per le cosse predicte e per non havere fioli, giudica non habia per molti mesi disponersi a passare in Italia.

Como ha visitato el duca Valentino in camino, e l'ha trovato procedere con tropo elatione verso el Re, dicendo volere in uno di omne cossa da sua Maestà di quello expecta da lei, e per questo se giudica habia ruinarsi in Franza, benche el Re monstra expectarlo con grana desiderio.

Como la praticha del matrimonio de Candalla si e divertita in quello de la fiola del Re Federico, la quale è in Franza, con presuposito de mirare più alto in le cosse del reame di Napoli.

5

Résumé de lettre d'un agent milanais anonyme

(7 février 1499)

Alliance franco-vénitienne. — Probabilité de la guerre pour 1500. — Economie de Louis XII. — Mariage de la fille du roi Frédéric avec César Borgia. — Ambassade de Neri Capponi.

Tardato ha un pocho el scrivere mio, per scrivere, se possibile fosse, cossa certa ; ma veduto che le nove ogni giorno variano, scrivero como le trovo.

Per Vincentio mandai a dire che accordio alcuno non era ancora seguito, tra la Maestà del Re e li oratori veneti, ne altro poi se ne ha havuto qua de questo.

Digitized by Google

Pariria ancora chel non havesse a seguire cossi presto, perche el Re gli domanda bona summa de dinari, e loro no gli la vogliono dare.

Epso Re, per reducerli al suo volere, li ha parlato più volte galiardamente, con dirli che se lui guardasse ad quanti ne ha in casa, non faria mai accordio alcuno con loro, per essere inimici de nobileza, et altre simile parole pungitive. Tutta volta loro fano orechie da mercadanti.

La dispositione de la Maesta del Re si e de volere apuntare con dicti, Venetiani, e molto monstra esserli inclinata, secondo a me è referto.

Quello del qual parlai alla E. V. non mancha de ricordare e scrivere chel sara ben facto mandare ancora qualche gente de qua, ultra quelle sonno deputate, perche più facilmente, fiando numero de gente de qua, se obtenera quello accordio si vorra et con chi si vora; e dicto suo parere, secondo è stato scripto de qua, non è dispiaciuto, imo è stato laudato.

E cosi se tene se mandara ancora qualche gente de arme de qua, ultra quelle sonno deputate.

E benche come giudicio sia che sua Maesta per questo anno non debia rompere ancora de queste bande, per non trovarsi dinari per questo fare, nondimancho se hano lettere da uno doctore de Granopoli, per lequale avisara chel re se ne veniva verso Lione, e de questo anno se romperia la guerra de qua: fondamento alcuno ad questo non s'è avuto.

M'è stato ancora affirmato che la dispositione de la Maestà del Re si è che lo matrimonio tra el duca de Valentinois e la principessa de Tarant habia effecto, benche epsa principessa non voglia sentirne, allegando non volere contrahere matrimonio alcuno senza volunta del signor Re suo padre; e per questo si extima chel re de Franza habia permesso andare avanti lo ambasciatore del Re de Napoli, acioche questo matrimonio si faci. Gli è ancora che per questo arguisse che qualche accordio poteria seguire tra dicti si gnori Re, per mezo del papa e del signor Duca.

La venuta de Neri Capponi è vera fin ad quello effecto, cioe chel si mandasse quello homo per dissuadere lo accordio, etc, puo, purche se vedesse sel se potesse tractare con la Ex.tia V.ra, adducendo ad questo molte bone rasone. Cossi me ha affirmato lo amico. E per satisfare non tanto ad lui quanto alla R.Vra, facto lo giorno de carnevale, se partira.

E non prehenda admiratione, se lo ha un pocho più tardato el suo partire, perche quello bono amico gli teniva chel non poteva havere la sua dona, quale heri gionse qua; e cossi con l'animo possato se ne potera partire; ne li manco ne mancaro accio vada ben satisfacto

Digitized by Google

e bene instructo. Spera fare bene, e con bono animo, e cossi el patrone pur ne vedera lo effecto.

Ex^mo Signor mio, la summa prudentia de la Ex.tia V.ra e la vita sua astringe, non solum quelli la vedeno, ma che la intendano, ad amare quella e desiderargli de servire. E cossi Dio gli dia gratia longamente in felice e tranquillo stato perseverare ; et alla sua bona gratia humilmente me ricommando.

Datum raptim die 7 februarii 1499.

E. V. Ex. humillimus servus.

6

Extrait d'une lettre de la Cour de France

(Blois, 2 mars 1499)

L'ambassade vénitienne.— Effet produit par les victoires des Florentins.— Les exilés napolitains.— Voyages de J. Jordano Orsini.— Grossesse de la Reine.— Le cardinal de La Rovère à la Cour.

Exemplo d'una altra lettera de la corte, a dì 2 marzo.

Li oratori venetiani fanno omne instantia che la Christianissima Maestà mandi qualche gentedarme in Asti, e chel se ne venga a la volta de Lione. Qua e fama non siano per posser tenere Pisa senza el favore de la predicta Maestà, e questa causa se stima li habia spincti a la ligha, et anche che li habia mossi le victorie hano havute li signori Firentini, mediante le opere de la Signoria Vostra; laquale ogniuno comendi e manda al celo, dicendosi seti li primi homini de Italia, e como ve ho scripto altrevolte, seti in grandissima opinionione presso questo christianissimo signor Re e tutta questa corte, et havendose a fare impresa non dubito che le Signorie Vostre havrano, volendo venire a questo camino, quanto saperano domandare.

Tutti quelli signori e gentilhomini neapolitani stano de bona voglia, e stimano presto, con la bandiera de Franza, ritornare in casa loro, (che Dio ci voglia!) ma forze le cose andrano più longe non pensano, e sono multi che stimano che lo christianissimo signor Re pocho o niente habia a fare per questo anno.

El signor Jo. Jordano, è circha un mese, andò nela Bassa Bertagna per vedere el paese; dopo se intese passi in Inghilterra per vedere Londra.

E qualche fama che la Maestà de la regina sia grossa, et fin in hora, maise stacha dal signor Re suo marito, e se intende se amano assai.

El R^mo Cardinale San Pietro in Vincoli è qui a la corte, e forte

Digitized by Google

vexato da le bolle e doglie franciose, e sta a spada tracta a la parte de Venitiani. Io sono ad omne hora in casa sua, dove questa matina ho inteso che la parentella del Valentinese cum la principessa è retachata, e che li è qualche speranza shabia a fare.

Questa matina venne qui a Bles la Christianissima Maestà et hogi li oratori fiorentini li hanno parlato, e Sua Maestà ha monstrato vederlo tanto voluntera quanto... esso dira [1], e, secondo me dicono, hano bona speranza.

7

Copie d'une lettre de Venise

(6 mars 1499)

Nouvelles envoyées par le Cardinal de LaRovère à son frère à Sinigaglia. — Préparatifs militaires de Louis XII. — Intrigues de Julien de La Rovère.—Affaires de Ferrare.—Siège de Bibbiena.—Pierre de Médicis.

Exemplum litterarum cujusdam amici ex Venetiis, die 6 martii

A quodam amico meo intellexi, qui de Sinigalia venit, ubi est præfectus frater S. Petri in Vinculis, qui habuit litteras a cardinali de curia regis multum recentes. Advisat quod dictus serenissimus Rex supersedere fecerat suum expedimentum cum Samalo et Johanne Jordano pro Provincia, donec venisset ad curiam ill^mus^ dux Lorene, quem dietim expectabant, ut ei investiretur regnum Neapolis, et cederet sibi jura ; quia in ista liga continetur ad ipsam impresiam contribuere debeat summus pontifex pro quarta parte impensarum, ista Dominatio pro alia quarta parte, et ser.mus rex Francie pro dimidia. In qua dimidia Rmus Cardinalis Sancti Petri ad Vincula exbursare habet ducatorum 50 milia, et hoc pro dare fratri suo et sibi bonum gradum in Italia : et hoc facto ser mus Rex in persona venire debebat intra madium (*sic*) in Lugduno.

De rebus Pisanis non loquitur. De adventu ill^mi^ ducis Ferrarie cum oratoribus Florentinis nihil amplius dicitur : aliqui credunt mutaverint propositum, aliqui vero quod tandem venire debeant ; et proprium sciemus et intelligetis per alias.

Locus Bibiene obsessus remanet cum non multis victualibus, et comes Pitiliani nullum præsidium hactenus dedit nec est daturus, nisi exercitus Florentinorum aliam deliberationem faciat. Petrus de Medicis hic est secretus qui sollicitat subsidium Bibiene, in qua restant

[1] Le nom propre a été supprimé par le copiste milanais.

Digitized by Google

assediati Julianus de Medicis, Bartholomeus Alvianus, Carolus Ursinus, et provisor istius Dominationis.

8

Résumé d'une lettre de Lucio Malvezzi

(Août 1499)

Lettere de messer Lutio de passato Augusto

Che li inimici si erano firmati a Montegrosso, Canelle e Camarano; per il che, se po comprehendere vadino cum desegno di qualche tratato, più presto che altramente ; ne ha advertiti tutti li loci dovi è stato bisogno, et cussi messer Ioanne Adorno.

Che per la reduction de li inimici dala da Tanero, ha levato da Valenza li fanti de la compagnia de Badino, e, missoli in Castellazo, a Valenza suplira de altri.

(*Lettere de* 2.)— Che da messer Odono hebe aviso li inimici essersi levati da onde erano, e aviati verso Spigno ; crede non vadino a Spigno, ma più presto cercano de insignorirse de le Langhe, o vero non si voltino a la volta de Savona, havendo la valle de Coliano et la Stella ad suo proposito, ovvero non intrano in Carisano et Oxilia per compiacere al signore Costantino :

Ha dato aviso di questo a messer Ioanne Adorno, che, avuto la certezza di quello farano li inimici, se conduriano con li cavalli lezeri e qualchi fanti ad Ancisa, per fare novita contra li inimici et divertirli da quelle bande.

El conte da Melzio, per una de 2 *ad Alexandria*, che la comunita de la Rocheta de Spino li ha mandato duy homini ad fare intendere chel di inante circa al mezo giorno, li inimici preheseno Spigno, e feceno gran damno de mortalitate de homini, de presoni, et de torli le robe :

Che poso questo, andorno ad epsa Rocheta, et domandorno se si volevano rendere o expectare batalia; et, stando loro perplexi, disseno non bisognava tanto pensare, perche, rendendose o non, li volevano ad ogni modo ad discretione Per questo la comunita haveva mandato quelli duy al conte per intendere quello hano ad fare ; et luy ne ha avisato messer Lutio che era al Castellazo, quale, giunto che sia, se ordinara quello se ha ad fare.

Ringratia Vostra Excellentia de la giunta de 50 balestreri.

Messer Lutio avisa che epso conte hebbe, li giorni passati, uno po-

Digitized by Google

cho di febre, et la se era raffermata cum duy parocismi caldi, l'uno la nocte, l'altro il di.

Che le cose del Castellazo comencino ad stare bene e fra sey di serano in segureza, et Joanne Antonio di Mariolo e Badino non li manchino.

Che li homini darme che erano ad Baralucio se sono reduti ad Porolo per essere in loco più commodo et securo.

Joanne Antonio de Mariolo et Badino, per una del passato, scriveno de la promptezza et studio col quale se exibitino li homini del Castellacio la nocte inante, essendosi havuti per li segnali del foco de la partita de li inimici ; et saria bene Vostra Excellentia li facesse scrivere qualche cosa per inanimarli più.

Messer Lutio scrive che essendo andato la Dionisio Confanonero per intendere le cose de li tratati, lassa quella cura ad luy insiema cum il carico de avisare Vostra Excellentia.

9

« Nouvelles de bonne source »

(Sans date)

Préparatifs militaires. — Politique de Louis XII. — Ambassade de Louis XII à Maximilien, conseillée par le Comte Palatin — Ludovic Sforza et l'alliance turque. — Nouvelles diverses de l'armée.

Avisi da bon loco.

Como li di proximi, da una persona quale veneva da la corte et andava in Sviceri, de commissione del Re, fu dicto affirmativamente la intentione del Re essere de dare al presente qualche principio alla impresa de Italia ; inferendo che quello la faria sopra Genua è poca cosa, ma che era opinione, durante la impresa del imperio contra Sviceri, la Maestà sua ne habia haver pocho honore.

Como dicta persona dixe chel Re demoraria a Paris quindeci giorni, e li aspectaria lo accordo del archiduca; e dopoi ritornaria dove sta la Regina a contorno di Bles, e se extimava non faria più el camino de Burgogna, per essere in molti loci la peste, e precipue a Digiuno.

Che in Burgogna erano più de 900 lance francese ; e le gente del duca Valentinese li havevano facto una monstra, et havevano, commissione dal Re alli 15 de giugno de essere in Ast, che non saria possibile ; e alli 10 erano anchora in Lione, ed il locotenente loro era ben partito.

Como el Re di Franza, havendo volunta de rumpere la guerra

Digitized by Google

al duca de Milano non fece mai la pezore cosa ad demonstrarsi cossi alla scoperta contra tutto lo imperio in favorezare li Sviceri, perche se lo haveria tirato tutto per suo inimico, et al contrario amicissimo del duca di Milano, ultra la inclinatione che prima li haveva, essendo membro d'epso imperio, et havendo sempre facto demonstratione et effecti amorevoli verso dicto imperio.

Che de li oratori che haveva mandati el Re de Franza al Re de Romani, era stato inventione del Conte Palatino, quale è sempre stato amicissimo de casa de Franza; et advertendo la M. S. de volere demonstrare de contractare qualche impresa contra el Turco, e che facendo da l'altro canto, epso conte Palatino se era offerto adoperarsi, in modo chel Re de Romani faria dopoi de le altre cose più a suo proposito e darli speranza de apunctamento, e con questo dicti oratori erano partiti.

Che li Sviceri havevano domandato gentedarmi al re, quale non se era anchora resoluto, e se judicava che dicti Sviceri fariano male li facti loro.

Che el Re doveva fare la monstra de 200 zentilhomini di sua casa, et alla corte se rasonava chel duca de Milano haveva facto una bella monstra de gentedarme.

Che tutta la nobeleza de Franza stavano malcontenti chel Re stasesse ne la sua dureza ne la impresa de Milano, et alchuni vogliono chel habii levato questa fama per havere dopoi bona excusatione de cavare dinari.

Como se era certato chel Re de Inghilterra era ben d'accordo col Re di Franza.

Como alla corte se era vociferato chel duca de Milano haveva preso la figliola del Turco per sua mogliere, ma li homini prudenti extimavano fusse una folia, ma fusse ben vero chel havesse bona intelligentia col predictoto Turco.

Como, da persona degna de fede, se haveva chel duca Valentinese ha havuto bona licentia dal Re per ritornare a Roma, e se diceva chel montava su l'armata de Rhodi.

Como el gran priore d'Auvergna era partito da Lione, et andato zoso per Rodano, alla volta de Avignone, molto ben in ordine de cavaleri, et el Re li ha dato in sua compagnia cento gentilhomini del reame de Franza, non gia de la sua gardia.

Che da Lione erano partiti otto pezzi de artegliaria con la dicta armata

Como a Lione erano avvisi da Fiorenza, che si stava in qualche suspecto chel Duca de Milano prestasse qualche aiuto a Pisani, e questo per volere tirare Fiorentini alla sua devotione, quali se intende voleno stare neutrali.

Digitized by Google

Como da Chialone in Burgogna se era facto processione de le terre del archiduca, ma le forteze depse terre restavano in potere del Christianisimo Re.

Como da altro canto, per lettere de 3, alla corte se haveva aviso chel duca Valentinese haveva havuto grata licentia dal Re per andare a Roma, e presto saria in camino.

Che el predicto duca Valentinese solicitava con instantia el passare de le sue gente d'arme in Ast, et cossi era solicitato el resto de le 400 lance, lequale erano al contorno de Lione, e se menazava de andare a Genua, et dal predicto duca era scripto como se facevano tre milia Guasconi.

Como non se intende che dinari del Re non vadino su l'armata de Rhodi, salvo se non fusse secretamente per monstrare de andare in uno loco e mirare in un altro.

Che a Lione è uno capitano nominato M. de Chandea et alcuni altri; e quando se rasona con loro chel Re vole pigliare la impresa de Milano, se ne rideno, con dire che è troppo duro osso, e maxime durante la impresa del imperio; e conducendo epso duca sei milia Allemani nel stato suo, non sara mai Franzoso alcuno che ardisca accostarse ne darli molestia.

Como la peste è a Tors, a Blès, a Orliens et in Molini et in molti loci nel contato depse terre, e la Burgogna ne è molto contaminata.

Chel Re ha mandato capitanco de Allemani in Suiceri per farne cinque milia, ma la opinione sua era de non poterne fare alchuno, e questo per essere alli bisogni como sono, ma che erano ben facti tre milia Guasconi, quali havea lassato pocho lontano da Molin, e sono tutti per la impresa de Italia.

Como è verificato che li Re de Hispania fano fortificare a Sals, non se intende ancora la causa.

III

Projet de traité entre Louis XII et l'archiduc Philippe [1]

(21 juillet 1498)

Monsignori conte de Nansa, Philipe de Contay, scudiere, signore de La Forest et gubernatore d'Arras, el cavaliere de Dintevilla, maestro Johane el Salvatico, presidente de Flandra et signore de Gerberque,

[1] Traduction italienne faite par et pour la chancellerie de Ludovic Sforza. Milan, Archivio di Stato, Carteggio generale.

Digitized by Google

Laure[n]tio de Bleyol, secretario et grefier del ordine de Mons[ignor] lo archiduc Philipo, et ambasatori del dicto Signore archiduc, havendo posanza sufficiente da luy, quanto ha questo fare et ad passare le cose sequente, le quale hano promesso fare ratificare infra uno mese proximo venturo a dicto Monsignor lachiduc (*sic*);

Dicono et offerono ch[e], se questo sara il piacere del Re de recever dicto Monsignor larchiduc ad farli la fidelita et homagio ligio quale he tenuto de farli de li contadi de Flandra, Artois, et de quello chel po tenere da luy ad causa de la sua corona de Franza p[er] procuratore, cio he chel Re manda qualch[e] bono et grande p[er]sonagio had (*sic*) luy securo e fidato in lo Contat de Artois, ch[e] habi posanza sufficiente da lui per recevere la dicta fidelita et homagio dal dicto mons[ignor]lo Archiduc; e ch[e] dicto mons[ignor] lo Archiduc mandi qualqu[e] bone e grande p[er]sonagio, ehe habi posanza da lui v[er] soil Re, p[er] recevere la dicta fidelita et homagio al piacere del Re; el quale potera ellegere qual via de queste due li piacera meglo ; e in questo caso mons[ignor]r lo Archiduc e et (*sic*) sara contento ch[e] le querelle et domande chel potesse havere et fare al Re p[er] li ducati de Borgogna, contadi et signorie de Marchonois (*sic*) Auperrois (*sic*), Bsqueseme et altre cose tute siano et demorano in suspeso, et se sopraseda a la vita del Re et de luy, senza cio ch[e] durando la loro vita como he ditto el no[n] possa nec olsa fare alcuna prosecucione p[er] via de fatto nec de justicia, ma si bene p[er] via amicabile.

Mediante ch[e]l Re loro accorda et daga securda, de inco[n]tinenti chel Re de Romani havera fatto retirare la sua armata fora del paese de Borgogna, tanto ducado che contado, et ch[e] dicto mons[ignor]r archiduc havera fato lo homagio al Re, como he ditto de sopra, el Re fara mettere ne le mane de dicto monsignor archiduc o de soy mandatarii le ville et castelle de Betuna, Aira et Edin, cum loro p[er]tinentie nel stato ch[e] sono de presente, excepto lartaglaria et mobili.

Et p[er] fare adimpire et intertenire le cosse sopradicte, monsignor lo archiduc avante che dicte piace et ville li siano deliberate dara le sue l[ette]re signate de sua mane et sigillato del suo sigillo al Re, et ne fara sacramento solemne sopra el canone de la messa, et cum questo se obligera sotto pena de censure et de comisso v[er]so il Re de ogni drito et actione ch[e] pretende in dicto ducado de Bergogna et altre cosse c[on]tenciose in caso de contraventione, et dara li sigillati de dodece nobili p[er]sonagii et di quatro membri de Flandra, octo bone ville del paese et obedientia del dicto monsignor lo archiduc, a la nominatione del Re ; li quali nobili se obligarano sopra il loro honore et a la pena del p[er]jurio e le dicte ville in la forma c[on]sueta in simile caso.

Digitized by Google

Sopra el che el Re desiderando in questo caso compiacere a dicto mons[ignor] lo archiduc, et a la richesta sopra cio a luy fatta p[er] li dicti soi ambasiatori, a c[on]sentito et acordato tutte et cadune le cosse sopradicte.

Et cum questo c[he] durando la vita de luy et de dicto mons[ignor] lo archiduc c[on]iu[n]ctamente, el non fara simelmente de p[ar]te sua p[er]secucione, p[er] via de fatto nec de justicia, del dritto ch[el] prendere (*sic*) ne le castellanie de Lisla, Douay et Archies, ma si bene p[er] via amicabile et fara dare al Re, p[er] lo adimplemento et secureza de le cosse sopraditte, sue l[ette]re patente et securda in tale caso richeste, et se obligera el Re, sotto li medesimi sacramenti et s[u]bmissione de censuri (*sic*) ch[e] se obligera mons[ignor] lo archiduc, de atendere le cose sopradicte.

Et remanera el tractato de Sanlis in tutti altri soy poncti in sua forma et virtu per essere ateso p[er] il Re et p[er] dicto mons[ignor] lo archiduch secundo la sua forma et tenore.

Quello ch[e] di sopra è scritto hè stato acordato, promesso et jurato p[er] il Re p[er], una p[ar]te et monsignor el conte de Nansa, Philipo de le Contay, signore de le Foreste et gubernatore de Arras, el cavaliero de Dintevilla, maestro Johanne el Salvatico, p[re]sidente de Flandra, Laurentio de Bleyel, secretario et grefier del ordine de mons[ignor] lo Archiduc, et habenti expresso potere a questo, in le presentie de m[agnifi]ci signori lo ducha de Borbon, de Lorena, li conti de Albret, de Nevers, de Candall, de Ligni Lavanes, mons[ignor] el canzeler, larcivescovo de Rains, el vescovo del Bi, el vescovo de Luzon, li signori de Gie, de la Grutura, de Peynes, monsignor de Saucto Andrea, le seneschalcho de Beauchere, monsignor de Bosagie.

Et questo è stato passato p[er] el Re et per li dicti ambasatori in presentia de meistro Reynaldo Sochiero et Petro Guirardo, notarii apostolici a questo domandati, a li di XXI de Jullio 1498.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVI^e SIÈCLE

CANTO SETTIMO

(Suite)

76. Disse alhor Fiordispina al bon Rinaldo;
« Deh, vedi, signor mio, per cortesia
S' ha di me il mio consorte il petto caldo,
Ch' adunata ha sì bella compagnia
Per vendicarsi di quel gran ribaldo
Ch' è vero padre d'ogni villania. »
« Meritamente, il cavallier rispose,
Il tuo consorte fa debite cose. »

[F° 82 v°] 77. Era in camisa alhor quella regina
In groppa al cavallier, che quel ladrone
Dell' altre veste havea fatta rapina,
Et quelle ascose dentro del burrone;
Ma la camisa sopra d'una spina
Havea gettata il perfido ghiottone,
Mentre che la battea con certe funi
A quai legati havea pungenti pruni.

78. Vedendo tanta gente all' improvisa
La damigella fatta vergognosa,
Regina essendo et vedersi in camisa,
Divenne sbigotita, et lagrimosa
Dicev' al bon Rinaldo a questa guisa :
« Non mi condur più oltra, ma mi posa
Quivi, et a Zenodoro vanne ratto
Et dille che son qui, narrando il fatto. »

Digitized by Google

79. Rynaldo, che mai sempre del gentile
Ritenne, fece quanto quella vuolse,
Et la regina per vergogna humile
Di groppa a Rabican ratta si tolse,
Et in cespuglio, benchè rozzo et vile,
Meglio che seppe tutta si racolse.
Spronò Rynaldo col suo Rabicano
Che si lasciò qual vento a dietro il piano.

80. Di Zenodoro subito adimanda
Il cavallier a Sicomora, et quella
A Zenodoro un messaggiero manda
A dirli come un cavallier l'appella,
Arivato di nuovo in quella banda,
Ma non sa ancor qual aporti novella.
Zenodoro ne vien col messaggiero
Dove Sycomora è col cavalliero.

81. Con quella riverenza et quel honore
Ch' a re conviense, prese il degno sire
Del fatto a racontar tutto il tenore.
Si meraviglia il re di tanto ardire,
Et ch' huon sì picciolo habia sì gran core
Ch' un tal giga[n]te fatto habia perire !
Ma Sycomora di ciò nulla crede,
Cui disse il sir : « Le donne han poca fede. »

[F° 83 r°] 82. Armata quella in modo tal andava
Qual si convienne a donna et a guerriera,
Però Rinaldo tal risposta dava
A quella dispettosa, invida, altiera.
Il re, ch' alla sua donna pur pensava,
Crede che sia la cosa certa et vera,
Come le narra il sir, che sostenere
Con l'arme vuol le sue parole vere.

83. Fu per nascer discordia fra Rynaldo
Et Sycomora, se l'alta presentia
Del re non era, ch' ognun fe star saldo
Con la soave sua grata eloquentia ;
È fatto desioso et tutto caldo
Della sua sposa non vuol più l'absentia
Et prega il cavallier che 'l meni dove
La sua sposa dimora et non altrove.

Digitized by Google

84. Rynaldo andava inanzi et egli dopo,
Per fin che giunse ove era la regina :
Fatta era quasi simil al piropo
Nel viso per vergogna la mischina.
Discese il re, nè di mezzan fuo huopo
Ad abbracciar la bella Fiordispina.
Le lagrime che versan tutta via
Fanno pianger Rynaldo in compagnia.

85. To[r]nasi il re di fatto in la citade
Che vicina era men di mezzo miglio,
Poichè con la sua sposa per pietade
Di lagrime bagnato hebb' il bel ciglio.
La cosa al vechio padre come accade
Narrò chiedendo et parer et consiglio
D'honrar il cavallier ch' ha liberata
La cara sposa da lui tanto amata.

86. El bon re Stordilan, ch' era già vecchio,
Et per consiglio et per esperi[en]tia
Di tutta Spagna era lucido spechio,
Morigerato et pien di sapientia,
Fece di donne fare un apparechio
Conveniente a regal eccelentia,
Corona, anella et vesta pretiosa
Per adobbar la ritruovata sposa;

87. Suoni di trombe et di tutti istrumenti
Che si poteano in la città truovare,
Et tutte quante quelle armate genti
De l'armi sol da offender fe spogliare,
Et li soi cittadin tutti contenti
Di varie veste fe subito armare,
E un carro trionfal con molto honore
Ove era scritto : « Al mio liberatore. »

f°83 v°] 88. La bella Doralice era la prima
Fra l'altre donne figlia a Stordilano,
Di cui goduta havea la spoglia opima
Al suo volere il Tartaro pagano.
Vedova ritornata hora si stima
Più bella della moglie del germano,
Ch' ora havendo diposto il viduile
Velo si mostra vaga et signorile.

Digitized by Google

89. Porta l'anella questa et la corona,
Chi porta la centura et chi la vesta,
Per adornare l'inclita persona
Di Fiordispina fuori alla foresta.
Tutta la terra ribombando suona
Per alegrezza et per honorata festa.
Si cuoprono le vie con ispessi archi
Trionfai di vaghezza et trofei carchi.

90. Le donne vanno prima in ordinanza,
I regi a piede et tutti i citadini,
Fra quali il carro pieno di baldanza
Senza alcun suso tiran quatro ubini:
Poi Sicomora con la sua aroganza
Vien fra li cavallieri et fantacini,
Gridando tutti con molte rumore
Di Fiordispina al buon liberatore.

91. Veston la sposa quelle donne et poi
La pongon sopra l'honorato ubino.
Vanno ambi i regi con quelli altri heroi,
Con riverenza molta, al palladino,
Et per forza di braccia dalli suoi
Arcion lo tranno, a qual spirto divino
Facendo tanto honor ch'i' non vel narro,
Perch'io non basto, e 'l poser sopra il carro.

92. Sopra il carro havean posta un ampia seda
D'oro et di gemme sotilmente ornata,
Et convien che Rinaldo a forza ceda
Ai degni regi, alla turba honorata,
Et contra il suo voler sopra essa seda,
Cui intorno va la bella gente grata
Gridando quel che sopra il carro è scritto:
« Al gran liberator per sempre invitto. »

93. Nella citade con trionfo tale.
Entrò Rynaldo et seco Fiordispina,
Et, giunti quelli al palazzo regale,
Nullo dei duoi coi suoi piedi camina,
Ma di peso portati per le scale
Fur presentati alla vechia regina,
Madre di Zenodoro et Doralice,
Che piangendo si chiama esser felice.

Digitized by Google

F° 84 r° 94. Per esser quasi già decrepita ella
Non havea fatto all'altre compagnia,
Ma in casa si sedea aspettando quella
Sua cara nuora che veder disia.
Poichè l'ha vista tanto ornata et bella,
Dimanda del campion qual egli sia.
Le fu riposto: « Egli è il liberatore
Degno di loda et d'imortal honore. »

95. Lievasi in piede et l'una et l'altra guancia
Basa la vechiarella al cavalliero,
Poi benedice il primo che la lancia
Le puose in mano et le ensegnò il mistiero;
Poi de una degna vesta le ennancia
Et con sua propria man vestì il guerriero,
E una girlanda Doralice dèlle
Di gemme che luce più che le stelle.

96. L'hora ne venne et l'apparechio grande
Fu fatto del convito alto et solenne.
Dir ben non vi potrei delle vivande
Et del bel ordin ch'al mangiar si tenne.
L'odor de'cibi per tutto si spande,
Al qual un certo infermo si revenne,
Che dalli medici era diffidato,
Subito che tal fumo hebbe odorato.

97. Il vescovo Turpin, che mai non disse
Nel scrivere le sue storie bugia,
Di questo infermo chiaramente scrisse
Più che d'Orlando l'estrema pazzia.
Il credo, come nell'Apocalisse,
Che un buono odor qual si sente tra via
Spesso ad un corpo human dà gran conforto,
Come l'incenso a l'anima del morto.

98. La vechiarda regina volse anch'ella
Con Fiordispina et con la Doralice
Far quella mensa più liggiadra et bella,
Onde ne vien, si come l'autor dice,
Rinaldo in sala ricordando a quella
Come havea liberata la felice
Sposa di Zenodoro, che è presente,
Et ciò che 'l guerrier dice afferma e assente.

Digitized by Google

99. Et Doralice a canto al palladino
Il tutto odendo stupefatta il guata.
Poi dice in se: « Volessse il mio destino
Ch' io fussi in matrimonio a costui data,
Et non a Mandricardo il Saracino,
Ch' io vedova non fora adiventata,
Però ch'assai più bello et più gagliardo
È costui che non fu quel Mandricardo;

[F° 84 v°] 100. Quel Mandricardo Tartaro, che morto
Fu da Rugier non lungi da Parigi,
Perch' egli seco combatteva a torto,
Come padre di guerre et di letigi
Egli ancor mi rubbò qual ladro accorto,
Et, s' io non era dei suoi mal servigi,
Non bisognava l'opra di Ruggiero
Ch'a gastigarlo era atto il re d'Algiero;

101. A chi mio padre il vechio Stordilano
M'havea promessa in sposa, et Mandricardo
Con un troncon di lancia ch' havea in mano
Per forza mi furò senza riguardo.
Questo diceva e al sir di Montalbano
Doralice con un pietoso sguardo
Et quasi lagrimando suspirava,
Mentre che da se stessa in ciò pensava.

102. Come esser può, dirai, grato lettore,
Che Doralice ancor vedova sia
Et che viva Agrican, pien di furore,
Et ad Albracca habia di Tartaria
Condotta gente piena di valore
Per sottopor quel regno a sua halia.
Et che sia morto Mandricardo il figlio
Che già di Carlo fe grand' onta al giglio ?

103. Per farti chiaro, fur dui Mandricardi,
Un padre et l'altro figlio d'Agricane,
Ambi valenti in l'armi et sì galiardi
Ch' i scrittori le lor scritture vane
Confuser spesso, et parsero bugiardi
Nel scriver loro openioni insane,
Che se un da l'altro havesser ben distinto
Si sapria quale da Ruggier fu vinto,

Digitized by Google

104. Se'l vechio fussse o pur il giovanetto,
Che del vechio anche fu Agricane il padre,
Che quello che Gran Can da nui vien detto,
Agrican dicon le Tartare squadre.
Sì che giudica, tu, lettor diletto,
Qual Mandricardo sia che le ligiadrie
Beltà godesse della Doralice
Per la cui morte ella tiensi infelice;

105. Con quelli adonque suoi ragionamenti
Tutte tre le regine ad una banda,
Da l'altra i regi e il palladin contenti,
Lor le corone et egli la girlanda
Tengono in testa e i regii vestimenti.
Assisi, il gra[n] se[n]scalco a tutti manda
Li grati cibi. Hor lasciangli mangiare
Et d'Orlando torniamo a ragionare.

[F° 85 r°] 106. Lasciaivelo che genti a lui venire
Vidde da un poggio d' hedra coronate,
Nè chi alor fusse vi possetti dire,
Che verso Astolfo furon rivoltate
Le rozze rime mie, che per udire
Di lui vidd' io persone accomodate
Et desiose, onde a dirvi ritorno
Del bel drapello di cortesia adorno.

107. Nymphe eran queste che fra querce ombrose
Facevan la lor vita in lieta pace,
Et di Nereo le figlie gratiose
Nelle chiare onde et non nel mar rapace
Fanno soggiorno, et a tutti amorose
Tutte erano, et seco hanno un Fauno audace
Ch'a loro instantia di quel conte altiero
Pasceva il dì et la notte il buon destriero.

108. Stanno elle in cerco al bel caval pregiato,
Il Fauno a piede per la briglia il mena.
Pria fu da loro il conte salutato,
Po' il re ch' Alfegra havea tratta di pena;
Et con un bel parlar dolce et ornato,
Con lieto sguardo et con faccia serena,
Al patron vero consegnarno il perso
Caval più grasso, più polito et terso.

Digitized by Google

109. Qual il pastor che s'allegra truovando
La pecorella per più di smarita,
Anzi più lieto alhor divenne Orlando
A guisa d' un ch' è ritornato in vita
Ch' al ponto estremo stava suspirando
Et, dal medico fido havendo aïta,
Ridotto al stato suo lieto et giocondo,
Be[a]to tiense in questro nostro mondo.

110. Trasser le Nymphe il conte e il re da parte
Et del nome d'Alfegra li amoniro,
Et come ella era dotta in magica arte
Et vaga d'onte altrui, d'altrui martiro,
Ma che Nettun le havea tolte le carte
Con le quali induceva in picciol giro
Molte persone contra il lor volere
In l'Isole Perdute a suo piacere.

111. Ma pur non si fidassero di lei
Che per natura havea del traditore,
Et se gabbar pottesse i sacri Dei,
Non che i mortal, faceval di buon core.
Tanto le Nymphe sepper di costei
Dir che del cor del re la trasser fuore,
Che pria disposto havea menarla seco
Ov' egli andava già insensato et cieco.

[F°85v° 112]. Stava quel re suspeso a rimirare
S' in quel drapello Angelica sua fosse,
Nè vedendola ei ivi al suspirare,
Poi ch' in mente le venne, si commosse,
Et quasi cominciava a lagrimare
Havendo fatte già tumide et rosse
Le chiare luci, nè se accorse il conte
Di ciò, ch' altronde havea volta la fronte.

113. Ensegnarono ancor ai cavallieri
Le Nymphe di fuggir molti prestigii
Che ritruovar devean fra quei sentieri
Pe' quai doveano andar con più letigii,
Passando lor per paesi [s]tranieri,
Di Gallafrone andando alli servigii,
Et come truovarebbono la figlia
Di quel re per via bella a meraviglia.

Digitized by Google

114. L'uno et l'altro guerrier nel cor se alegra
Di tal novella che fu data loro.
Sacripante dispon lasciar Alfegra
Con quelle Nymphe, ma quel divo choro
Non si degna accettar donna si pegra
Al ben oprar, sol atta al mal lavoro;
Ma pur la lascian, prendendo la via
I guerrier degni e 'l Fauno in compagnia.

115. Ch' a preci delle Nymphe in fin al regno,
Al qual era molesto il re Agricane,
Promise il Fauno andar senza disdegno,
Et operar tutte le parti humane
In servigio del conte honrato et degno
Et di quel re, che le virtù sovrane
Erano al Fauno note et alle Nymphe
Tanto de' boschi quanto delle lymphe.

116. Riman la strega, i cavallier sin vanno
A la lor via che loro il Fauno mostra,
A quai le Nymphe vittualie danno.
La strega disperata si dimostra
Et pen[sa] in cor ai cavallier far danno.
Ma forsi offendo la presentia vostra
Col rozzo mio cantar, col basso dire;
Però v' invito a un altro canto udire.

CANTO OTTAVO

[F° 86 r°] 1. Fu la amicitia anticamente in preggio
Et gloriosa et riverita in terra,
Ma dai moderni sì sprezzar la veggio
Ch' in luogo suo sol regna rissa et guerra.
Et seco spesso si fa tal maneggio
Che suscita ruina in qualche terra,
Nè amicitia hoggidì è se non finita
Che come una Chymiera vien dipinta.

Digitized by Google

2. Intendami chi po' che m'intendo io
Perchè n' ho fatte esperienze assai.
Tal ti si mostra amico ch' in oblio
Ti dà, se per ria sorte a qualche guai
Fortuna ti conduce in stato rio.
Chi è vero amico, non più car mai,
Ma quel ch' è finto ti conduce a sorte
Che si fa desiar sempre la morte.

3. Non più di questo, ma di Sacripante
Et d'Orlando tornian, signor, a dire,
Ch' io vi diceva nel cantar davante
Com' egli trasse Alfegra del martire
Che le havea apparecchiato il sir d'Anglante,
Di mille error volendola punire,
Et a prece del re le ne fe duono
Et alla strega diede a tuor perdono.

4. Non conoscevan l'un l'altro, che mai
Non s' eran visti i generosi heroi,
Pur il sangue gentil che puote assai
Alhor oprò tutti gli effetti suoi,
Et fe scordar al conte li aspri lai,
Et insieme amicaronsi ambi duoi
Con tanto amor quanto dui frati fanno
Che d'un corpo l'origine tratta hanno.

5. Acombiatarsi adonque dal bel gregge
Di quelle boscarecce et sacre Dee,
Seguendo il Fauno che hebbe già per legge
Condurli per li regni et le duchee,
Per salvatiche parti et per egregge,
Per boschi, per montagne et per vallee
Fin al Cathaio, dove a Gallafrone
Faceva il re Agrican la quistione.

[F° 86 v°] 6. O lieta, o generosa compagnia,
Quando si truovan dui di virtù pari!
Andavan ragionando per la via
Di guerre et fatti d'armi alti et preclari,
Nè l'un nè l'altro già dicea bugia
Narrando i gesti suoi di fama chiari,
Però che in opra qual sonava il dire
Era ognun d'essi di supremo ardire.

Digitized by Google

7. Pur uscì prima a ragionar il conte
Della bellezza et crudeltade della
Donna ch'ei ritrovò, poi perse al fonte,
Al fonte che le accrebbe la facella
D'Amore amara che di monte in monte,
Di piaggia in piaggia, il fa cercar di quella
Angelica crudel, ma a Sacripante
Dispiace udir che 'l conte le sia amante:

8. Qual si pensò di trarnela del core
Con un bel modo et con biasmar colei,
Colei ch'ambi costor strugge d'amore,
Et disse: « O signor mio, da te vorrei
Che tu spendesti il tuo gentil vallore
In acquistarti honor, gloria et trophei,
Et non in seguir donna sì legiera,
Ingrata, desleal, superba, altiera.

9. Sapii che questa donna dispietata
È incantatrice et mostra tal bellezza,
Come credo io, per forza incanta[ta];
Nemica di virtù, di gentilezza,
Perfida, discortese et ostinata,
Ogni fedel suo amante scherne et sprezza,
E un incantato anel l'ingrata tiene
Col qual a mille amanti dà gran pene.

10 Semiramisse, l'inclita regina
Di Babilonia, essendo inamorata
Del suo proprio figliuol, quasi vicina
A morte, dentro il letto disperata,
Non truovando al dolor suo medicina,
Con certo mago già deliberata
Narrar lo incendio suo, narrò l'ardore
Et la passion che le affligeva il core.

F° 87 r° 11. El negromante, che degli eccellenti
Fu del suo tempo, fabricò un anello
Che portato rendeva i lumi spenti
Di ciascun che mirato havesse in quello;
Ch' in deto lo tenea, nè i vestimenti
Visibili eran anco a l' ochio isnello.
Così invisibil fatta la regina
Al suo dolor truovò la medicina.

Digitized by Google

12. « La medicina, disse Sacripante
Al sir di Brava, quella in fuoco accesa,
Quella che del figliuol secreta amante
In dubio un tempo era stata suspesa,
Truovò con quel anello in uno istante,
Dalla invisibiltà essendo compresa
Col figlio spesso incognita nel letto,
Del suo disio sfogando il rio concetto.

13. Poi sancì legge publica nel regno
Ch'ogni donnna, la qual non ha marito,
Tuorselo possa (o feminil ingegno
Sol pronto al mal !) secondo el suo apetito
Fratello o figlio, ovunque fa dissegno,
Et chi disdice in fuoco sia punito.
Così poi per tal legge il figliuol tolle,
In luogo di marito, acerbo et molle.

14. Ma poco tempo visse il giovanetto
Nel stupro della matre, che la morte
Invida di sì bello et vago oggetto
Anco immaturo il fece a se consorte,
Quella che spesso ne l'altrui diletto
Dolce l'ascentio mesce amaro et forte.
Onde el figlio et marito a un tratto tolse
Alla regina chi per se lo vuolse.

15. La madre et moglie al suo figliuolo et sposo
Adolorata fe una statua d'oro,
Sopra un caval ponendo il glorioso
Idolo suo, et era il caval d'oro
Altersì, et l'anelletto virtuoso
Pose in un deto a quel bel idol d'oro,
E il cener sacrò dentro, et finchè 'l stame
La Parca ruppe adorò in voglie brame.

[F° 87 v°] 16. Quel saggio incantator che l'anel fece
Doppo che l'empia amante ha Male Bolge,
Come ivi, non altronde, andar sol lece.
A chi dal bon camin ivi si volge,
Di quella statua d'oro in luogo et vece
Et non per empir d'or sue vuote bolge,
Di terra una ne fe et forma li diede
Che quella propria sia ciascun si crede.

Digitized by Google

17. Et quella d'oro in un momento puose
'nun antro in Lydia, finchè 'l pastor Gige
La pioggia et le saette fulminose
(Che facean l'onde turbi dando bige)
In quel antro fugendo si nascose,
Di che inproviso ritruova il vestige
Del symolacro, che stese la mano
Ove era l'anelletto a quel villano.

18. Et quel che discorso hebbe l'anel prese,
Perchè lo vidde d'un splendor estremo;
Quel si puose nel deto et qual cortese
D'altro non fece il symulacro scemo.
Cessò la pioggia, il sentier riprese
Gigi, et ritruova uscendo il pastor Hemo
Ch'iva cercando una sua pecorella
Persa per la tempestà et ria procella.

19. « Che cerchi? » le adimanda Gigi, et quello
Gige al parlar conosce et non lo vede.
Stassi ammirato et non sa de l'anello
L'alta virtude, onde sognar si crede.
Hemo risponde a Gigi et Gigi ad ello
Parla, nè sa ch'egli invisibil riede;
Pur visto fu doppoi, che qual discreto
Si trasse, per provar, l'anel del deto.

20. Et ottener sperò il rozzo pastore
Di Lydia la regina con l'anello;
Perchè vedendo lei arse nel core,
Andar dispose nel regal hostello.
L'anel si pone in deto, da l'amore
Tratto ne va, qual pardo arditto et snello,
Entra in la corte regia, nè si vede
Da alcun, a tal ch'a pena egli sel crede.

21. Si pongono le mense, [alla] regina
L'invisibil pastor s'acosta alquanto,
Et fa di certi boconci rapina.
Si volge ella hor da questo, hor da quel canto,
Mirando in torno la vista dechina
Per veder se cagnuol o gatto a canto
Le invola de sul tondo alcuna cosa.
Nulla vede, onde sta maravigliosa.

Digitized by Google

[F° 88 r°] 22. Dice fra [se]: « Non dormo hora, non sogno ;
A mensa sto, nè mangio il tutto aposto
Di saper questo fatto, pur agogn[o].
Sparisse a un trato i-lesso con l'arosto,
I'veggio questo aperto, non è sogno,
Nè già al mangiar mi truovo più disposto
L'appetito hoggi fuor di mio costume,
Se vive in me della ragione il lume. »

23. Et finito il mangiar, resta suspesa
L'inclita donna, et il pastor occulto
Al tinel con li servi ha la via presa,
Et fa nascer fra lor non poco insulto,
Che'l piatto scarca, perchè troppo pesa,
Del cargo cibo, et senza altro consulto
Fa ognun rumore, et da parole i fatti.
Gode sol Gigi infra cotanti matti.

24. Corron li gentil homini al rumore,
Fa adimandar il re del maggiorduomo,
Dimanda la cagion di questo errore,
Ma quel saltando va dal pero al pomo,
Perchè non sa il segreto del pastore
Che vede la Regina et non so como
Rider di questo, perchè enteso haveva
El tutto da un scudier che li el diceva.

25. Et di camera uscita entrovvi Gigi
Che satollo era et havea doppio caldo.
La regina puon fine alli letigi,
Ch' al re narrarli era il scodier pur saldo,
Che ne portava in faccia anche i vestigi
D'un pugno ch' ei levò cadendo al spaldo :
Fece una guancia lisa per tal modo
Che buono inditio fu del pugno sodo.

26. Vien l'hora del dormir, corcasi in letto
La regina gentil, come era usata ;
Vi si corca il pastor senza rispetto ;
Parte la camariera, che lasciata
Lei sola crede senza alcun suspetto,
Et pur lasciolla bene acompagnata.
S'adorme la regina, ma il pastore
Conta le quinte, seste et settime hore.

Digitized by Google

27. Vede il tempo opportun, la gente queta
Et commincia a basar la bella donna;
Si risente ella et si dimostra lieta,
Che libidine calda in lei s'indonna.
Tocca il pastor giù basso, ella nol vieta
Che di marmo non è fredda collonna.
Fa Gigi l'opra sua tanto gagliarda
Che fa che'l spento fuoco ancor riarda.

F°88v°] 28. Tocca et ritocca et rinov' ella il giuoco,
Piace alla donna del pastor non meno.
Se per strachezza si riposa un poco,
Si trastulla il pastor nel bianco seno.
Poi, qual si cava della selce il fuoco,
Incita Gige lei al giuoco ameno
Et ben conosce ella che 'l marito
Non è costui ch' in l'opra è più spedito.

29. Sentesi ella impir anco da ogni banda
Da questo che da quel con più diletto,
Onde chi sia costui spesso el dimanda,
Ma d'appalesarsi ha il pastor suspetto.
Ella qual sia il suo nome prega spanda,
Et ch'un poco le mostri il chiaro aspetto.
Vieta questo il pastor se non giura ella
Per tutti i Dei non esserli ribella.

30. Giura ella più che Gigi non le chiede
Et fa ch'ei giuri a lei ritornar spesso.
Si trahe il pastor l'anel, la donna il vede,
Et come è ben membruto et ben complesso;
Poi del suo nome le fa Gigi fede,
Qual nel cor [è] di lei subito impresso
Con tanto amor, con tanto rifrigerio
Ch' in sposo haverlo ha solo il desiderio.

31. Entesa la virtù del sacro anello,
Le persuade che 'l marito uccida,
Et che dormendo il re il pastor con quello
In camera entrarà essendo ella guida,
E armato sol d'un semplice coltello,
Et col suo anel entrar Gigi si fida.
La regina è di notte al pastor scorta
Et fa che 'l camari[e]r gli apre la porta.

Digitized by Google

32. Et dentro entrato uccide il re che dorme.
Et anco il camarier manda sotterra,
Nè pur del malfattor si veggon l'orme.
Del morto re si spande per la terra
La nuova, i[l] pastor prende le sue forme
Regali, apparechiato accerba guerra
A sosteniere, e in tribunal salito
Della regina diventò marito.

33. Così di Lydia la regina altiera
Il pastor vinse, e 'l misero re uccise.
Et poi del regno la corona vera
Sul capo pastoral la donna mise.
Poichè 'l pastor giunse alla estrema sera,
Venne l'anel in man di quel Cambise
Che padre fu di Cyro, per il quale
Astiageo le fu sì liberale.

[F° 89 r°] 34. Doppoi gran tempo questo anel pervenne
Alle mani d'Athlante di Carena
Per mezzo di quel re di Tremisenne
Che di Persia solcata havea l'harena,
Nè la virtù di quel cara si tenne
Che n'era ignaro, nè richiesto a pena
Le fu da Athlante, che ne fece il duono,
Qual fatto non aver forsi era buono.

35. Quel poi con carmi alla virtù virtute
Di quel aggiunse ch' invisibil fia
Vuol chi lo tien in bocca, et che salute
Nel deto apporti contra ogni malia.
Doppoi pervenne in quelle mani astute
Di Gallafron, padre di scortesia,
Che gli lo diede Athlante per disfare
Carlo et la Francia e il suo Ruggier salvare.

36. Angelica crudel, che sa l'incanto
Di questo anello, sempre seco il porta,
Et tien d'ogni malia anco ella il vanto,
Come sagace, astuta, scaltra, accorta.
Misero me ch'amata l'ho cotanto
Quanto un vero amator d'amar comporta!
Ma che mi giova, se la speme è verde,
Che chi serve agli ingrati il tempo perde?

Digitized by Google

37. Per amor di costei servito ho il padre
Et il fratello in mille loro imprese,
Che mi promise già sua cara madre
Darmela in sposa, il che più assai m'accese ;
Ond' io non dubitai fra armate squadre
Soletto entrar et farle mille offese ;
Nè bastò questo, che per ritrovarla
Non dubiai sol in Francia seguitarla.

38. L'ho ritrovata, ai lasso ! et che mi giova
Con un gigante haverla combattuta
Et per lei fatta sì mirabil pruova,
Ch' in un momento poi me l' ho perduta,
Cagion dello anelletto che si truova
Della detta virtù non conosciuta,
Ch' a me dinanzi si ritolse a un tratto,
Onde a pensar vi resto stupefatto ? »

39. Il conte cui tal caso già intervenne,
Quando la perse al fonte di Merlino,
Fu sbigotito e a pena si ritenne
Che non dicesse al re quel palladino :
« Sapii che similmente ancor mi avvenne » ;
Ma per vergogna tenne il capo chino,
Pensando come occasion sì bella
Persa havea al fonte di goder di quella ;

[F° 89 v°] 40. Che di gioir di quella et tempo et luoco
L'haveva posto la fortuna in mano.
Non prende il molto chi non piglia il poco,
Che spesse volte è il desir nostro vano.
Voleva Orlando l'amoroso fuoco
Sfogar e esser pregato di lontano,
Et hor in fuoco si consuma et strugge.
Seguendo indarno chi lo sprezza et fugge.

41. Et, mentre vanno i tai ragionamenti,
Su la riva del mar i gran campioni
Veggono in acqua navi, in terra genti
Di quai parte era a piè, parte in arcioni.
Orlando, che i passati incantamenti
Sapea d'Alfegra, salse in suspitioni
Di quella strega, et però il Fauno manda
E il tutto enteso torni le comanda.

Digitized by Google

42. Portava il Fauno quelle armi d'Appollo
Che poi si vendicò Cupido ancora :
Una saetta di quelle ch' ha al collo,
Et l'arco tolse in man senza dimora,
Non si vedendo mai stanco o satollo
D'ubidir quel guerrier che tanto honora.
Tornato disse ello : « È quel arogante
Rodomonte che ir vuol con Agramante. »

43. Et che Agramante havea deliberato
Seppe il Fauno, ire in Francia vendicare
La morte di Troian col stuol armato,
Et tutta Barbaria faceva armare
A questo effetto ; et, quando hebbe parlato
Costui, comminciò il conte in se a pensare,
Poi disse rivoltato a Sacripante :
« Seguita me, signor, ch'io vado inante. »

44. Nè questo a pena detto al corridore
Suo punse i flanchi et fuor il brando trasse
Con tanto sdegno, con tanto furore,
Quanto altra volta in quello adoperasse ;
Nè prima giunto fatto fu un rumore
Che parea che la terra ne tremasse,
Et del suo assalto fu sì crudo il crollo
Che per timor ciascun abandonnollo.

45. Ognun volta le spalle al fiero conte
Che fende et fora et squarta i Saracini,
Cui s'oppone il superbo Rodomonte,
E il Fauno ariva con li piè caprini
Insien con Sacripante, et scherni et onte
Fanno ambi questi a quelli Paterini,
Uno con l'arco et l'altro con la lancia,
Tal che pochi di lor andranno in Francia.

Ferdinand CASTETS.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Beiträge zur romanischen Philologie. Festgabe für Gustav Gröber von **Ph. A. Becker, D. Behrens, E. Freymond, M. Kaluza, E. Koschwitz, H. R. Lang, F. E. Schneegans, H. Schneegans, C. This, G. Thurau, K. Vossler, H. Waitz, L. Zéliqzon, R. Zenker.** — *Halle a. S., Max Niemeyer*, 1899, gr. in-8° [541 p.].

Ce gros volume est un bel hommage rendu au vénérable romaniste de Strasbourg, à l'occasion de son vingt-cinquième anniversaire comme professeur titulaire, par quatorze de ses anciens élèves. Les quatorze contributions appartiennent toutes au domaine de la philologie romane. Elles sont d'étendue et de valeur fort inégales, mais aucune n'est dénuée d'intérêt. Le tout fait grand honneur au maître qui a guidé les premières études romanistiques de ces quatorze savants, dont plusieurs ont déjà acquis une réputation internationale remarquable.

Les sujets traités étant des plus divers et les contributions se suivant sans égard au contenu, nous traiterons les quatorze mémoires, non dans l'ordre où ils se trouvent dans le volume, mais en les disposant plus systématiquement. Nous espérons ainsi pouvoir donner une idée plus nette de l'ensemble de cet ouvrage si varié.

Commençant par les contributions *linguistiques*, nous mentionnerons en premier lieu le seul mémoire qui se rapporte à l'histoire du français : *Zur Wortgeschichte des Französischen* (pp. 149-170), par D. Behrens (Giessen). L'auteur discute l'étymologie (le plus souvent bas-allemande) d'un certain nombre de mots de l'ancien français ou des patois actuels, ainsi que de quelques termes de métier du français moderne. M. Behrens fait preuve de beaucoup de jugement et de sagacité dans ses rapprochements intéressants. Son mémoire doit donc être considéré comme une contribution précieuse à la lexicologie française. Les principaux mots français que traite M. Behrens sont, par ordre alphabétique :

amade, terme hérald. : « réunion de trois listes parallèles qui traversent l'écu sans toucher au bord » ; cp. a. fr. *hamede, hameide, hamaid*, « barre, barrière » ; a. flam. *hameyde*, « repagulum, lignum transversum quod ostiis opponitur in postem utriusque immissum » ; néerl. ***hameye***, « verrou, clôture faite d'un bâton » ; etc.

Digitized by Google

barge, lorr., « sorte de hache » ; hessois *bartche,* « petite hache», diminutif de *boart,* all. litt. *Barte.*

berme, « cuve où l'on fait fermenter le froment pour la fabrication de l'amidon » ; all. *Bärme,* « lie » ; etc.

bermier, « ouvrier des salines qui porte l'eau saturée de sel dans la cuve » ; dérivé du mot précédent ou bien se rattachant à *berme* = all. *Berme,* « espace étroit qui court au pied d'un rempart, le long du fossé ».

(*blocq*)*waghe,* a. fr., « sorte de chariot » (God.) ; all. *Wagen.*

cãonchiẽire, canchiẽre, norm., « partie labourée aux deux bouts d'un « cllos » perpendiculairement au labour du reste du champ » ; dérivé de *cambiare* [1].

daguer, « frapper d'un coup de corne » ; flam. *daken,* « toucher ».

(se) doguer, « frapper à coups de tête, à coups de corne » ; m. néerl. *docken,* « dare pugnos, ingerere verbera » ; etc.

doukes, dokes, a. fr., « morceaux de drap» ; m. néerl. *doke,* plur. de *doec,* « drap » ; all. *Tuch.* (L'auteur a oublié de dire que l'*s* final du mot n'est que la désinence du pluriel).

esclaidage, a. fr., « impôt sur les marchandises qui étaient transportées sur des charrettes ou des traîneaux » ; dérivé d'un radical *(e)sclaid,* flam. *sledde, slede,* « traîneau » ; cp. Du Cange *scleida.*

escute, a. fr., « petit bateau » ; m. bas-all. *schute.*

flet, « poisson du genre plie » ; néerl. *vleet,* « raie ».

flote, pic., « raie blanche ; flam. *vloot, vlote.*

hamée, « manche de l'écouvillon » ; à rattacher à l'all. *hemmen,* « arrêter, barrer » ; cp. westph. *hamme,* « manche de faux ».

hamelète, a. wall., « petit bout de toit en triangle que l'on construit au sommet d'un pignon » ; cp. frison orient. *ham, hamm,* « toit de paille dépassant le pignon ».

hamestoc, a. fr., même étymologie, pour la première partie du mot, que pour *hamée* (all. *Hemmstock*).

hamette, a. fr., à rattacher au wall. *hamelète,* « coiffe ».

hampe, à rattacher au westph. *hamme* (?).

helbot, helbœult (XVI[e] siècle) et *hellebut,* « hippoglossus vulgaris » ; m. flam. *helbot, heylbot.*

heler, heller, a. fr., « boire ensemble, se souhaiter réciproquement la santé ; m. angl. *haile, heile,* angl. mod. *hail.*

labaie, wall., « gourgandine, coureuse, impudique ; » m. néerl. *labay,* « femme bavarde ».

[1] M. A. Thomas vient de démontrer, *Rom.* XXIX, 169-170, que l'étymologie du mot doit être **canceria.*

Digitized by Google

labenne, wall., « femme pauvre, fainéante et déguenillée » ; bas-all. *laban*, « paresseux », du nom biblique *Laban*.

lifecop, a. fr., flam. occ. *lijfkoop*, « pot-de-vin ».

linsat, a. fr., flam. *lijnzaad*, « semence de lin ».

lopinaille, a. fr., « fille coureuse » ; à rattacher au flam. *loopen*, « courir ».

lorpidon, a. fr., terme d'injure adressé à une vieille femme (God.) ; flam. occ. *lurpe*, « filou » (?).

loure, fr. orient., « chambre où se réunissent les fileuses ». L'auteur rejette l'étymologie *lucubra* et voit dans ce mot le lat. *opera*, précédé de l'article.

lourpesseux, a. fr., « vaurien » (God.) ; flam. occ. *lurpe*, « filou » (?).

lovrotte, Montbél., « colchique d'automne » ; dérivation de *lovre*, « veillée » = *loure*.

lurelle, a. fr., « lange » ; a. haut-all. *ludara*, *luthara*, « cunae, cunabula, involumentum ».

lusin, *luzin*, terme de marine : « ligne d'amarrage faite avec deux fils de caret très fins, commis ou entrelacés ensemble » ; néerl. *huising*, avec soudure de l'article.

nevre, a. fr., « bâtiment servant à la pêche du hareng » ; m. néerl. *ever*, « navire », avec prosthèse de *n*.

niespe, a. fr. ; all. *Espe*, « tremble ».

ovre, Montbél., etc., « chanvre non peigné, chanvre brut » ; lat. *opera*, cp. ci-dessus *loure*.

pacant, rustre ; all. *Packan*, « escogriffe ».

pudã, lorr., « courroie reliant ensemble les deux bâtons du fléau » ; ce serait le part. prés. de *pendre*.

raff, « nageoires du flétan » ; néerl. *raf*.

répe, wall., « corde à laquelle sont attachés plusieurs hameçons » ; flam. *reep*, « corde ».

rèper, wall., « traîner volontairement à terre le bout de l'échasse » ; flam. *reppen*, « tirer », etc.

resse, lorr., « chargement d'ardoises » ; cp. nassauvien *Reiss*, « sorte de mesure pour ardoises ».

rûrelle, Meuse, = *lurelle*.

sclaid, wall., « traîneau » ; v. ci-dessus *esclaidage*.

scolkin, *scoleken*, a. fr., « poisson séché » ; flam. *scholle*, « plie ».

sperial, a. fr. (God. :?) ; flam. *spèrel*, *sperrel*.

stoeille, , a. fr., « chaise » ; flam. *stoel*, *stoeltje*, « petite chaise ».

stomb, wall., « aiguillon pour piquer les bœufs » ; bas-all. *stump*, etc., « tronc, tronçon, bout ».

stomble, a. wall., « bâton » ; bas-all. *stummel*, *stumpel*, etc. = *stump*.

Digitized by Google

strompe, Malmédy = *stomb* ; néerl. *stromp*, « tronc ».

tanque, a. fr., « tenailles » ; m. néerl. *tanghe*.

tierre, *thierre*, *tiere*, a. fr., « corde à laquelle on attache les chevaux et les vaches en pâturage » ; m. angl. *tedir*, angl. mod. *tedder*, *tether*.

toquer, flam. *tokken* = *dokken*, v. ci-dessus *doguer*.

traine, a. fr., « huile de poisson » ; m. néerl. *traen*.

varlope, probablement contamination du néerl. *voorlooper*, « rabot », et du flam. *weerlicht*, « rabot », proprement dit « éclair ».

venne, a. fr. « marais » ; m. néerl. etc. *venne*.

wague, hain., « mesure pour le charbon de terre » ; néerl. *waag*, « balance ».

warq, a. fr., « rayon de miel » ; bas-all. *werk*, *wark*, avec la même signification.

wèpe, pic., « gaillard, crâne » ; flam. etc. *wepel*.

wespiant, wall., « frétillant » ; m. néerl. *wispelen*, « voltiger, s'agiter ».

Le français moderne a été traité par M. C. This (Strasbourg) dans une étude syntaxique : *Zur Lehre der Tempora und Modi im Französischen* (pp. 233-251). L'auteur, influencé par ce qu'avait dit M Gröber, dans son *Grundriss*, concernant la « syntaxe empirique », a voulu donner une nouvelle classification logique des temps et modes du verbe français. M. This proteste, avec raison, contre toute classification grammaticale qui ne tient pas assez compte de la nature propre de la langue en question (nous sommes, hélas ! encore plus ou moins esclaves de la grammaire latine !), mais il est fort douteux que la classification de l'auteur puisse satisfaire tout le monde. C'est surtout le rôle attribué, dans son système, au *futur* (et au *conditionnel*, comme « futur du prétérit ») qui nous paraît difficile à approuver. D'après M. This, le futur sert à indiquer une action (ou un état) comme « potentielle », dépendant d'une condition exprimée ou non. La condition est exprimée dans cette phrase-ci : *Si le père vient, je lui dirai toute la vérité*, mais dans la proposition : *Il pleuvra*, la condition est sous-entendue : elle est le fait « observé » (« das als wahrgenommen gesetzte Geschehen ») que le ciel est couvert de nuages, ou toute autre circonstance observée, propre à nous permettre de tirer la conclusion « qu'il pleuvra ». Egalement, la proposition *Je répondrai à cette lettre* n'exprime que la « disposition » de celui qui parle d'écrire une réponse, disposition résultant d'un fait observé (le contenu de la lettre reçue ?). Dans la proposition *Tu ne tueras pas*, il faut sous-entendre : *si tu veux suivre les préceptes de Dieu*, etc., etc. Pour l'auteur, le futur n'est que la forme du mode « conditionnel », qui se rapporte au temps présent. — Nous regar-

Digitized by Google

dons ce raisonnement comme foncièrement erroné. Selon nous, le futur indique avant tout, quoi qu'en dise M. This, une action *future* relativement au temps présent. Car, quand on dit : *S'il ne bouge plus, il est mort* ou *Si l'on suit les préceptes de Dieu, on ne tue pas*, il y a condition (ou conclusion), aussi bien que dans les phrases susdites, mais ici le verbe de la proposition principale est au présent, parce qu'il s'agit de quelque chose qui a lieu *à présent*. En partant d'une conception analogue du *conditionnel* : qu'il n'est essentiellement que le « futur » relativement au temps passé, on arrive aussi, croyons-nous, le plus aisément à expliquer les fonctions multiples de ce « mode ». — Le raisonnement de l'auteur concernant le rôle du *subjonctif* nous paraît également défectueux. M. This donne comme types les deux phrases : *Je désire que ton ami vienne* et *Je suis ravi que ton ami soit rétabli*. D'après M. This, le subjonctif y est de rigueur, parce que « *désirer* et *être ravi* ne sont pas des expressions par lesquelles on désigne un fait comme observé » (p. 239). Cela est évidemment juste pour ce qui concerne *désirer*, mais, quant à *être ravi*, la chose n'est pas aussi simple. Pour pouvoir « être ravi », il faut bien en avoir une raison quelconque, qui est précisément le « fait observé ». C'est ce qui explique qu'on peut, tout en exprimant la même idée, se servir de l'indicatif en disant : *Je suis ravi de ce que ton ami est rétabli*. Selon nous, tous les cas où l'emploi du subjonctif dépend d'un mot exprimant une « émotion » ne subordonnent pas logiquement à la règle connue du subjonctif qui dit que c'est par ce mode que l'on énonce quelque chose comme simplement « supposé » (« nur vorgestellt »), comme « incertain ». C'est donc *par extension*, parce que le « fait observé » ne joue qu'un rôle secondaire dans la phrase (il n'indique que la cause de l'émotion), que le subjonctif est arrivé à prendre la place de l'indicatif, demandé par la logique. C'est également par extension qu'on dit, en employant le subjonctif : *Quoiqu'il soit malade, mon frère est toujours gai*, puisque c'est un fait que « le frère est malade » [1]. C'est à la syntaxe historique de tâcher d'expliquer ces anomalies logiques, et il est absolument erroné de vouloir, comme le semble faire M. This, enregistrer chaque fait grammatical dans une catégorie logique toute limitée. Qu'on ne traite jamais la grammaire moderne sans tenir compte du développement historique de la langue ! — C'est encore un défaut du système de M. This de ne pas avoir compris que le subjonctif a un « futur », aussi bien que l'indicatif, mais que ce « futur » se confond, pour la

[1] On sait que le langage familier, étant dans ce cas plus logique, emploie fréquemment l'indicatif.

Digitized by Google

forme, avec le présent du subjonctif (cp. *Je doute qu'il soit là* et *Je doute qu'il vienne* avec *Je sais qu'il est là* et *Je sais qu'il viendra*). — En somme, nous devons franchement avouer que le mémoire de M. This, en ce qu'il contient de nouveau, d'original, nous semble basé sur une conception tout à fait fausse des faits existants, et que, pour le reste, il s'agit de choses reconnues de tout le monde.

Deux des mémoires du présent volume traitent des sujets de dialectologie française moderne : *Ueber einen Volksdichter und die Mundart von Amiens* (pp. 1-38) par E. Koschwitz (Marbourg en Hesse) et *Mundartliches aus Malmedy* (*Preussische Wallonie*). pp. 507-531, par L. Zéliqzon (Metz).

M. Koschwitz a étudié le patois du chef-lieu de la Picardie pendant un séjour qu'il y a fait en 1891. Il a eu la bonne chance d'y découvrir un vieux poète populaire, Pierre Dupuis, né en 1821 et mort depuis, en 1895 ou 1896. Ce sont les chansons de ce trouvère moderne qui ont fourni à M. Koschwitz les matériaux de ses recherches dialectales. M. Koschwitz publie dix de ces chansons en double graphie, dans celle d'une édition de l'année 1891 et en transcription phonétique. Des notes sous le texte contiennent des variantes de prononciation, provenant de la bouche d'un autre Amiénois, M. Delarue (né en 1844). Une courte morphologie du patois d'Amiens termine l'étude de M. Koschwitz. Les débutants en dialectologie française sauront gré au maître expérimenté des conseils pratiques qu'il leur donne — d'un ton jovial et quelque peu railleur — concernant la meilleure manière d'entreprendre l'étude d'un patois quelconque.

Le mémoire de M. Zéliqzon contient des échantillons divers du patois de Malmedy (Wallonie prussienne) en transcription phonétique et accompagnés d'une transposition en français littéraire. Un appendice donne la notatiou musicale de la plupart des chansons qui se trouvent dans le texte. Ces échantillons, sans commentaire linguistique, font suite à un mémoire de M. Zéliqzon, publiée en 1893, sous le titre *Aus der Wallonie*, dans les *Annales du Lycée de Metz*.

Parmi les mémoires linguistiques il faut encore enregistrer celui de Karl Vossler (Heidelberg), intitulé : *Benvenuto Cellini's Stil in seiner Vita* (pp. 414-451). On a ici affaire à une espèce d'analyse psychologique d'un auteur d'après son style, et c'est encore M. Gröber qui, par quelques indications dans son *Grundriss* (t. I, p. 213 et suiv.), a donné la première impulsion à ce nouvel essai. L'exposé de M. Vossler ne comprend cependant que les particularités *syntaxiques* de Benvenuto Cellini. Le résultat auquel l'auteur arrive est que le style de Cellini indique que celui-ci était porté aux émotions

Digitized by Google

fortes se suivant rapidement, et que, par conséquent, il avait un tempérament « colérique » (v. p. 450). L'essai de M. Vossler est intéressant et digne d'attention, et ses conclusions ne paraissent pas être trop hasardées. La méthode est cependant pleine de dangers : on peut aisément, faute de points de comparaison, croire à des particularités individuelles là où il n'y a que des locutions à la mode ou des imitations intentionnelles. Il faut mentionner avec reconnaissance la liste, dressée par M. Vossler (pp. 416-420), des « florentinismes » vulgaires de la langue de Benvenuto Cellini.

Avant de passer aux contributions touchant l'histoire littéraire, il convient de nous arrêter à un mémoire de M. Hugo Waitz (Constantinople), lequel n'est autre chose que la restitution critique des chansons du trouvère bien connu Gillebert de Berneville : *Der kritische Text der Gedichte von Gillebert de Berneville mit Angabe sämtlicher Lesarten nach den Pariser Handschriften* (pp. 39-118). M. Waitz n'a pas voulu, à ce qu'il dit (p. 40), uniformiser la langue des trente-trois chansons dont il s'agit ; il a donc, en général, conservé la graphie du ms. qu'il a, chaque fois, pris pour base de sa restitution. Il y a cependant dans ce méli-mélo orthographique, qui n'est naturellement qu'un pis-aller, des formes, introduites par M. Waitz, que nous ne saurions admettre en aucun cas. Telles : *mi* (pron. conjoint) au lieu de *me* I, 3, 1. 3 ; 4, 1 ; III, 1. 8 ; XIV, 3, 6 ; XIX, 1, 6 (*bis*) ; 2, 6 ; XXVII, 3, 4 (I, 3, 7 ; VII, 4, 2. 4. 5 ; XV, 3, 4 ; XIX, 1, 2 il faut probablement lire *m'i*) ; *justice* au lieu de *justise* : - *ise* II, 6, 10 (contre la leçon du seul ms. qui donne la strophe) ; *aurai* au lieu de *avrai* V, 6, 3 ; VII, 4, 1 ; XIV, 4, 1 ; etc. Et pourquoi M. Waitz a-t-il, contre le ms., corrigé *çou* en *chou* XXIII, 4, 1, mais *merchi* en *merci* XXIII, 4, 8 ? Quant à la ponctuation en général elle laisse également fort à désirer, n'étant pas du tout française (ce qu'elle devrait être !), mais bien allemande. Si nous passons ensuite à la restitution du texte lui-même, c'est avec regret que nous constatons l'absence de toute classification des *mss.* à l'aide des leçons fautives. M. Waitz semble souvent avoir choisi au hasard la leçon qui lui a paru la plus acceptable en elle-même, sans tenir suffisamment compte de sa valeur réelle, établie par la filiation des mss. Ainsi, puisque M. Waitz paraît approuver (v. p. 39) la classification, faite par Schwan dans ses *Altfranzösische Liederhandschriften*, de tous les mss. en question en trois groupes : s^{I} (mss. MTab), s^{II} (mss. ORVNKXP) et s^{III} (mss. CUIF), il est incompréhensible qu'il ait pu adopter, entre autres, les leçons suivantes : III, 4, 9 *Qu'el* NKX (R et U : *que*) ; 6, 2 *Car* N (R et C : *que*) ; XII, 4, 2, *set* Ma (ORKX et C : *vuet*) ;

Digitized by Google

XIII, 2, 8 *Si fu mult desvee* NKX (MT et C: *fu bien deveee* [T et C: *deuee*, V: *fu plus que desuee*); 3, 1 *croi* MT (VNKX et C: *sai*); XIV, 1, 6 *que ma chançons* T (Ma et K: *qu'a ma chançon*); 3, 9 *qui* M (Ta et K: *si*); 4, 3 *Eüst voloir* M (Ta et K: *M'eüst voloirs*); XVI, 2, 1-3 *Ainc mais nus si entrepris Ne fu par noient, N'onques si* [a: *mais*] *loiaus amis* Ma (RNKXP et U: *Onques mais si entrepris* [U: *ebahis*] *Ne fui por noient, N'onques nus* [NKX: *si*] *loiaus amis* [U: *nen onkes nus fins amis*]; XVII, 1, 1 *Cuident dont* a (NKXP et U: *cuidoient*); 1, 4 *et* NKXP (a et U: *ne*); 1, 5 *ains l'amerai* a (NKXP et U: *je l'amerai*); 1, 6 *maintenrai* a (NKXP et U: *serrirai*); 2, 3 *esleechier* a (NKXP et U: *resleecier*); 2, 6 *requerrai* a (NKXP et U: *recrerai*); 2, 7 *Traïtour* a (NKXP et U: *menteor*); 2, 8 *Morront* a (NKXP et U: *vivront*); 3, 1 *me kier esmaier* a (NKXP et U: *m'en quier esloignier*); 3, 4 *car* NKXP (a et U: *c'or*); 3, 5 *dous* a (NKP et U: *blous*); 3, 6 *si courtois* a (NKXP et U: *plus vaillant*); 3, 9 *envoisie* a (NKXP et U: *renvoisie*); 4, 1-2 *de vo gaitier Jou ne donroie un espi* a (NKXP et U: *faus losengier, Je ne vos pris un espi*); 4, 5-6 *Voiant vous acolerai Mon ami, quant le venrai* a (NKXP et U: *mon ami acolerai, si tost con je le verrai*); 4, 8 *Kenres* a (NKXP et U: *seres*). De même, la leçon adoptée par M. Waitz est inadmissible dans quelques autres cas, si l'on se tient aux groupements de mss., établis par Schwan: XIII, 1, 9 *Que* M, N (T, C: *cui*, V, KX: *qui*); XIX, 2, 4 *puis* V (OR,NKX: *puet*); XXV, 4, 2 *Ne desirre le fer* T_1 (T_2, M: *ne desire pas fer*); etc. Si M. Waitz, pour une raison ou une autre, n'a pas pu approuver la classification de Schwan, il aurait dû le dire et justifier sa manière de grouper les mss. [1]. Maintenant on a le vague sentiment que M. Waitz n'a pas bien compris toute l'importance d'une classification des mss. Ajoutons encore qu'outre les corrections qu'exige la filiation des mss., le texte de M. Waitz présente quelques erreurs, p. ex. I, 1, 1: Faute de ponctuation: il faut une virgule à la fin du vers; 5, 7: *teus* pour *tel*; II, 4, 6-10: Il faut bien lire avec Scheler: *S'uns tous seus mesfais Desfent maugré vous, Voiant tous, Que pais ne soit quise, Vo force*, etc. et traduire: « Si une seule action coupable empêche... que la paix ne soit souhaitée, Votre force » etc.; 6, 1: Virgule à la fin du vers; 6, 5: Virgule à la fin; III, 3, 4: Virgule au lieu de point à la fin; 6, 4: La première virgule est de trop; XII, 3, 1: *aime* pour *aim*; 3, 8: *l'en* (= *li en*) pour *s'en*; XIV, 6, 2: *Colart* doit

[1] Il y a des raisons sérieuses pour croire que s^{II} et s^{III} ont originairement formé un seul groupe; v. notamment XVII, 3, 9 et l'envoi donné par les mss. UNKXP pour la même chanson. Cp. le tableau de la filiation des mss. dans notre édition de Conon de Béthune, p. 73.

Digitized by Google

être entre virgules; XX, 3, 5-10: Les hésitations de M. Waitz, pp. 111-112, quant à la leçon du texte rétabli, sont certainement justifiées; il faut probablement lire en suivant U: *Nes que li rais dou luisant Soleil en este Ne puet rendre la clarte Ne le semblant, Ne se prent Nus a la tres grant biaute*, etc.; 6, 1-2: Signe d'exclamation à la fin du v. 1, virgule après v. 2[1]. Mentionnons enfin que M. Waitz a oublié d'indiquer que la strophe XXIV, 6 manque dans NKP (cp. Bartsch, *Rom. u. Past.*, p. 386). La strophe XX, 5 ne manque-t-elle pas aussi dans U? — Si nous résumons nos impressions sur le travail, du reste très consciencieux, de M. Waitz, nous devons avouer qu'il ne nous satisfait qu'à moitié. Nous regrettons surtout que le commentaire critique de la filiation des mss. fasse défaut. Chaque travail de ce genre devrait fournir de nouveaux matériaux précis à la classification des mss., basée sur l'ouvrage si important de Schwan[2].

Nous arrivons maintenant aux mémoires concernant l'*histoire littéraire*. Quatre d'entre eux se rapportent à l'ancienne épopée française : *Der Siège de Barbastre* par Ph.-A Becker (Buda-Pesth), *Zur Chanson de geste « Aiol et Mirabel »* par F. Ed. Schneegans (Heidelberg), *Ueber den Anteil des Raoul de Houdenc an der Verfasserschaft der Vengeance Raguidel* par Max Kaluza (Kœnigsberg en Prusse) et *Die historischen Grundlagen der zweiten Branche des « Couronnement de Louis »* par R. Zenker (Rostock).

La contribution de M. Becker (pp. 252-266) n'est autre chose qu'un résumé détaillé du contenu de la chanson de geste *Le Siège de Barbastre* d'après le ms. Bibl. nat. 24369 et, pour une lacune dans celui-là, le ms Bibl. nat. 1448. Cette chanson de geste, de plus de 7000 alexandrins, étant encore inédite, M. Becker a pensé, et avec raison, qu'il y aurait quelque intérêt à en faire connaître le contenu. *Le Siège de Barbastre*, qui paraît entièrement manquer de fond historique, se rattache, comme on sait, à la personne et aux faits d'Aimeri de Narbonne.

Dans le mémoire intitulé *Zur Chanson de geste « Aiol et Mirabel »* (pp. 397-413), M. F. Ed. Schneegans essaie de caractériser la genèse de cette chanson de geste bien connue. Selon lui (p. 407), « elle ne s'est pas, comme d'autres épopées, peu à peu développée d'un noyau original par l'addition d'épisodes étrangers, elle n'est pas non plus

[1] D'autres corrections ont été faites par M. Ad. Tobler, *Deutsche Litteraturzeitung* 1900, col. 45 et suiv.

[2] Dans la *Zeitschr. f. rom. Phil.* XXIV, pp. 310-318, M. Waitz vient d'analyser la langue des chansons et des mss. du groupe s r.

Digitized by Google

l'œuvre d'un jongleur élevé dans la tradition de la transmission des chansons de geste et composant ses chansons d'une façon routinière, en suivant la voie indiquée par ses prédécesseurs, à l'aide de lieux communs épiques ; elle est plutôt l'œuvre artistique d'un poète habile, qui a créé quelque chose de nouveau, en se servant de thèmes épiques connus. « *Aiol et Mirabel* » n'est donc pas une chanson de geste dans la vieille acception du mot ; c'est déjà une espèce de roman d'aventures, plein de traits empruntés à la vie réelle du temps du poète. Il faut savoir gré à M. Schneegans de son analyse si intéressante, qui montre combien un examen attentif et intelligent sait découvrir de traits caractéristiques et curieux dans une œuvre où un lecteur ordinaire ne serait tenté de voir qu'une imitation peu originale des anciennes chansons de geste.

Dans sa dissertation sur Raoul de Houdenc (pp. 119-148), M. Kaluza démontre, d'une manière, selon nous, tout à fait convaincante, que l'auteur de *Méraugis de Portlesguez* a composé la seconde partie (vers 2744-6174) de la *Vengeance Raguidel* (publiée en 1862 par Hippeau) et qu'il en a remanié la première partie, d'origine inconnue. Après avoir passé en revue ce qu'on a dit jusqu'ici sur cette question si vivement débattue, M. Kaluza examine soigneusement les rimes, le style et le contenu de la *Vengeance Raguidel*, et cet examen le conduit à la conclusion que nous venons d'indiquer. Ajoutons encore que M. Kaluza, contrairement à M. Zenker (*Ueber die Echtheit zweier dem Raoul von Houdenc zugeschriebenen Werke*, 1889, p. 30), avance que Raoul de Houdenc a composé la *Vengeance Raguidel* après *Méraugis de Portlesguez*.

La deuxième branche du *Couronnement de Louis* contient, comme on sait, en 2688 vers, la description de l'expédition que Guillaume d'Orange fait contre les Sarrasins, entrés en Italie. On a cru, en général, retrouver dans cette description un souvenir poétique des guerres de Louis II, en 866-872, contre ces mêmes ennemis des chrétiens. Or, M. Zenker, dans son mémoire très consciencieusement élaboré (pp. 171-232), démontre qu'en effet la campagne de Louis II forme le fond historique de la deuxième branche du *Couronnement de Louis*, mais qu'en même temps la confusion existante, relativement à l'époque, ne provient pas originairement de ce qu'on a identifié le *Louis* de la branche avec Louis le Débonnaire, mais bien de ce qu'on a cru voir dans le héros de la branche, *Guillaume*, le célèbre Guillaume d'Orange. Quant à ce Guillaume, M. Zenker croit qu'il n'est, au fond, autre que Guillaume, fils de Tancrède de Hauteville, et que, par conséquent, la deuxième branche du *Couronnement de Louis* reflète, non seulement la campagne d'Italie de Louis II (866-872), mais aussi les exploits des premiers Normands dans l'Italie méridionale, datant des

Digitized by Google

années 1016-1018 et 1037-1043. M. Zenker reprend ainsi, concernant le héros de la branche, l'opinion émise déjà en 1840 par Paulin Paris (v. *Les manuscrits françois*, t. III, p. 125) et combattue par Jonckbloet, Langlois et d'autres. M. Zenker nous semble avoir défendu son opinion d'une façon très heureuse, de sorte que nous sommes, pour notre part, porté à croire qu'il a raison. Il faudrait donc aussi, avec M. Zenker, admettre la naissance, dans la seconde moitié du XI^e^ siècle, d'une chanson de geste sur les hauts faits de Guillaume de Hauteville, laquelle aurait servi de source à la deuxième branche du *Couronnement de Louis*. Aussi cette branche montre-t-elle, dans ses assonances, des traits linguistiques qui prouvent qu'elle est d'une origine plus récente que les autres branches. Comme elle distingue, en outre, entre *en* et *an* à la rime, on peut supposer que son auteur était de Normandie (la branche est une glorification des Normands !).

Avec le mémoire de M. Heinrich Schneegans (Erlangen) : *Groteske Satire bei Molière? Ein Beitrag zur Komik Molière's* (pp. 267-310) nous entrons dans le domaine de l'esthétique littéraire. L'auteur commence par définir le *comique*, en répétant ce qu'il en a dit dans sa *Geschichte der grotesken Satire :* le comique naît du choc soudain de deux sensations contradictoires, une sensation de plaisir et une sensation de déplaisir. L'assimilation facile d'une idée à une autre déjà existante provoque une sensation de plaisir, tandis que l'opposition entre l'idée existante et la nouvelle fait naître une sensation de déplaisir. Ainsi, dans *la farce* (p. ex. le *Médecin malgré lui*) nous nous réjouissons des tours réussis, parce que tout ce qui mène au but nous rend contents tandis que l'invraisemblance des situations et des personnages nous cause du déplaisir; de là l'impression du comique. Dans *la comédie d'intrigue* (p. ex. *Sganarelle ou le Cocu imaginaire*, ou encore mieux : le *Chapeau de paille d'Italie*, de Labiche), c'est l'habileté de l'auteur à mener l'intrigue qui évoque en nous la sensation de plaisir, tandis que la cause du déplaisir est la même que dans la farce. Dans les deux genres, l'unique but de l'auteur est de faire rire les spectateurs, but simplement esthétique, tandis que *la comédie satirique* (le *Tartuffe*, l'*Avare*, les *Précieuses ridicules*) visent un but moral, tout en tendant au même but esthétique que la farce et la comédie d'intrigue. Au point de vue purement esthétique, la farce et la comédie d'intrigue ont donc autant de valeur que la comédie satirique. Cette dernière est *grotesque*, si la sensation de déplaisir est évoquée par des idées tout à fait invraisemblables. Or M. Schneegans tâche de démontrer que ce n'est que très rarement que Molière veut être grotesquement satirique et que ceux qui ont prétendu le contraire ont totalement méconnu le vrai caractère de certains personnages et de

Digitized by Google

certaines scènes. Prenons, par exemple, le type du *pédant*, tel qu'on le voit dans la *Jalousie du Barbouillé* ou dans le *Mariage forcé*. Il est, certes, grotesque à un très haut degré, mais ce pédant n'est pas de l'invention de Molière ; il est tout simplement emprunté conventionnellement à la comédie italienne. Au contraire, le « philosophe » du *Bourgeois gentilhomme* n'a pas dû être un personnage dépourvu de vraisemblance. M. Jourdain lui-même n'est pas, au fond, un personnage grotesque. Il est vrai que dans certaines scènes, notamment celle de son élévation au rang de « mamamouchi », sa bêtise dépasse les bornes de la vraisemblance, mais M. Schneegans fait remarquer que Molière a dû combiner sa comédie avec une mascarade turque, les Turcs étant devenus à la mode depuis le voyage d'Orient du chevalier d'Arvieux. De là une exagération grotesque dans certaines scènes, tandis qu'au fond M. Jourdain n'est pas grotesque. Pour ce qui est des *médecins*, la satire de Molière devient bien quelquefois grotesque, mais, d'un autre côté, dans bien des traits, invraisemblables pour le public du XIX^e^ siècle, Molière ne semble pas avoir exagéré le pédantisme, l'ignorance et l'orgueil excessif de ces doctes personnages, pour qui il n'y avait pas d'autre remède que de « clysterium donare, postea seignare, ensuita purgare. » — Le mémoire de M. Schneegans est écrit avec beaucoup de bon sens, et il faut bien lui donner raison, quand il nous dit de ne pas croire que tout ce que nous trouvons grotesque dans Molière l'ait été aussi pour lui-même. Cependant, il nous semble que M. Schneegans a peut-être un peu trop éliminé ce qu'il y a de vraiment grotesque dans la satire de Molière.

La contribution de M. Gustav Thurau (Kœnigsberg en Prusse) : *Geheimwissenschaftliche Probleme und Motive in der modernen französischen Erzählungslitteratur* (pp. 452-483) est très curieuse. L'auteur a voulu démontrer à quel degré l'*occultisme*, sous ses formes diverses (magie, spiritisme, hypnotisme, théosophie, etc.), occupe la littérature française du XIX^e^ siècle. Il passe en revue les différents problèmes de cette littérature « occulte » qu'ont traités les romanciers, en commençant par l'élixir de vie des alchimistes et en terminant par la doctrine de la réincarnation des théosophes. L'exposé, très nourri, de M. Thurau se lit avec beaucoup d'intérêt.

A côté de tant de dissertations, traitant différents sujets de la littérature française, nous n'avons à enregistrer qu'un seul mémoire spécial sur la littérature d'autres peuples romans, celui de H. R. Lang (New Haven, Conn.): *The Descort in Old Portuguese and Spanish Poetry* (pp. 484-506). M. Lang rend très probable son opinion que l'ancienne poésie portugaise et, après elle, l'ancienne poésie

Digitized by Google

castillane avaient imité le *descort* provençal. Dans la poésie lyrique portugaise, le *descordo* avait encore conservé, plus ou moins, la nature de son modèle: désaccord de sentiments, exprimé en couplets de structure irrégulière, tandis que, dans la poésie lyrique espagnole, le *discor* semble avoir pris la signification de chanson en général. L'auteur publie sept chansons, quatre portugaises et trois espagnoles, dont six (I. Canc. Colocci-Brancuti, n°135, d'un certain Nuneannes Cerzeo; II. CB. n° 470, d'Alphonse X de Castille; III. Canc. da Vaticana, n° 963, de Don Lope Diaz, mort probablement en 1236; V. Canc. de Baena II, p. 185, de Fray Diego de Valencia; VI. C. Baena II, p. 188, du même; VII. C. Baena II, p. 101, de Juan Alfonso de Baena) sont des *descorts*, tandis que la septième, une chanson portugaise de Martin Moxa (IV. CV., n° 481), est plutôt un *serventois* moral, rappelant beaucoup les serventois de Peire Cardenal.

Il ne reste qu'à mentionner le mémoire le plus important du recueil, une étude folkloristique de haut intérêt: *Artus' Kampf mit dem Katzenungetüm. Eine Episode der Vulgata des Livre d'Artus, die Sage und ihre Lokalisierung in Savoyen* (pp. 311-396), par E. FREYMOND (Berne). On connaît la légende, telle que la raconte le *Livre d'Artus*: Le roi Artus tue en combat singulier un monstre qui, sous la forme d'un chat, infestait les bords du « Lac de Losane ». M. Freymond a pris à tâche de démêler l'origine de ce conte si étrange. D'abord, il constate qu'on rencontre, dans l'ancienne poésie cymrique, un monstre marin analogue, *Cath Paluc*. Ce monstre apparaît sous la forme de *Capalu*, *Chapalu* dans le *Romanz des Franceis* (composé avant 1204 par André de Coutances) et dans la *Bataille Loquifer* (écrite peu après 1175)[1]. Dans ces deux œuvres, le chevalier (dans le *Rom. des Franc.* c'est Artus) ne tue pas le monstre. Au contraire, dans le *Rom. des Franc.*, c'est celui-ci qui tue Artus. Cela est également le cas pour la chanson mha. *Manuel und Amande*, où le nom du monstre, sorte de poisson-chat, n'est pas dit. D'autres œuvres mentionnent également une lutte (à issue variée) entre un chevalier (souvent Artus) et un monstre dont l'origine aquatique est plus ou moins nettement indiquée. De tout cela, M. Freymond se croit autorisé à tirer la conclusion que le monstre du *Livre d'Artus* a été originairement un démon marin. M. Freymond est même tenté de regarder ce démon comme une personnification mythique de *la mer*,

[1] Dans les derniers remaniements d'*Ogier le Danois*, on retrouve *Capalu* comme « roy des dis luitons ».

Digitized by Google

ou plutôt, puisque dans plusieurs versions de la légende le monstre grandit démesurément, de *la marée montante;* mais il n'ose s'aventurer plus loin sur ce terrain périlleux. Nous croyons aussi qu'il a bien fait de s'arrêter à temps; on a déjà trop d'hypothèses mythologiques, bâties sur le sable. Dans la forme primitive de la légende, le monstre marin aurait vaincu *un roi breton*, en qui on aurait ensuite vu Artus. — Quant à la localisation du combat sur les bords du Lac Léman, M. Freymond démontre qu'il y a, dans le *Livre d'Artus*, confusion entre ce lac et le Lac du Bourget, en Savoie, près duquel se trouve le *Mont du Chat* (dont le sommet s'appelle la *Dent du Chat*) avec les petits *Lacs de Chevelu*, le *Col de Chevelu*, le village de *Chevelu* et le pèlerinage de *Saint-Jean de Chevelu*. L'épisode même du *Livre d'Artus* vit encore, sous une forme altérée, comme conte populaire dans ces régions. D'après M. Freymond, il a pu être transporté d'Angleterre en Savoie et localisé dans ce dernier pays (peut-être sous l'influence même des noms géographiques cités ci-dessus) à la suite des relations qui existaient, aux XII[e] et XIII[e] siècles, entre les comtes de Savoie et les maisons royales de France et d'Angleterre (pp. 387-390). Le conte aurait, d'ailleurs, également pu être apporté en Savoie par des pèlerins, dont l'itinéraire les conduisait précisément à travers la partie de la Savoie où le conte a été localisé. — L'impression totale du beau mémoire de M. Freymond est que celui-ci a su faire de son sujet très épineux tout ce qu'on pourrait actuellement en faire.

Un *index* bienvenu termine le volume (pp. 533-540).

Nous sommes arrivé à la fin de ce compte rendu forcément incomplet et, en partie, superficiel. Néanmoins, nous espérons avoir pu donner aux lecteurs de la *Revue* une juste idée de ce *Recueil* si intéressant, digne du maître romaniste à qui il a été dédié.

Helsingfors. A. WALLENSKÖLD.

Aubanel (Théodore). — Lou Rèire-Soulèu (Le Soleil d'Outre-tombe). Recueil de poésies inédites réunies et publiées par LUDOVIC LEGRÉ. — *Marseille, Aubertin et Rolle*, (1900), in-8°. [XII-280 p. et un portrait.]

M. Ludovic Legré, à qui l'on devait déjà ce volume exquis: *Le Poète Théodore Aubanel*, biographie du grand poète provençal qui fut son ami et qui fit de lui son exécuteur testamentaire littéraire, vient de s'acquérir un nouveau titre à la reconnaissance de ceux qui s'intéressent à la renaissance des Lettres provençales ou qui

Digitized by Google

simplement aiment la poésie en publiant, sous le titre : *Lou Rèire-Soulèu* (Soleil d'outre-tombe), un recueil de poésies posthumes de son illustre ami.

Il est probable que nous ne connaîtrons pas d'autres poésies d'Aubanel. Peut-être seulement pouvons-nous espérer de lire un jour son second drame : *lou Pastre*, dont M. Ludovic Legré ne donne dans *lou Rèire-Soulèu* que quelques vers. Quant au troisième drame d'Aubanel, *lou Raubatòri*, il faudra sans doute se contenter d'en posséder une analyse définitive qui a été promise à cette *Revue* par un des hommes qui ont le mieux connu le poète des *Fiho d'Avignoun* et qui tient d'ailleurs lui-même une belle place dans la pléiade provençale.

Les poésies qui composent *lou Rèire-Soulèu* appartiennent à toutes les périodes de la vie d'Aubanel. M. Legré me permettra-t-il d'exprimer le regret qu'il n'ait pas cru devoir donner la date de chacune d'elles? Nous y aurions gagné peut-être à établir si Aubanel n'a pas subi à divers moments certaines influences littéraires et quelles furent ces influences. A Dieu ne plaise qu'on m'accuse de voir rien d'artificiel dans la poésie d'Aubanel, d'un caractère si profondément original et si vraiment provençal. Mais l'on sait que cette question de l'originalité des poètes provençaux contemporains a été quelquefois discutée et il faut convenir qu'elle est des plus intéressantes. Or, si des esprits exigeants se sont plu à relever dans l'œuvre de Mistral un côté artificiel en reprochant au poète érudit certaines expressions qu'il aurait inventées (ce dont M. Gaston Paris, dans son étude sur *Mistral*, non seulement excuse, mais loue le grand poète), et toute une partie de merveilleux que l'auteur de *Mirèio* a tirée de ses souvenirs classiques, ces mêmes esprits seront tentés certainement de noter dans Aubanel, çà et là, une certaine recherche, ils diront peut-être une certaine subtilité, qu'on chercherait en vain dans les autres poètes de Provence, restés, dans leurs compositions les plus délicates et les plus élevées, si réellement « peuple », si absolument « paysans ».

La vérité est qu'Aubanel, avec une langue bien populaire, est le seul des poètes provençaux que le populaire ne comprenne pas toujours. Il est l'aristocrate de la littérature provençale. Pourquoi? Sans doute parce qu'il est « moderne » ; parce qu'il est le seul parmi ses glorieux amis de la Renaissance provençale en qui les voix de Paris trouvèrent un écho.

N'est-il-pas, par exemple, du dernier « modernisme » ce vers final d'un sonnet :

Li plus bèus iue vers éu se viron,

Digitized by Google

Li dono entre si bras souspiron,
Fernissènto enca mai que l'amo di viôuloun.

N'est-il pas permis encore de se rappeler la manière de José-Maria de Herédia en lisant le magnifique sonnet : *La chato d'Eléusis*, et la fin surtout :

Dóu tremount sus la mar la flamo es enca vivo ;
La jouvo longo-mai pantaio... E dins sis iue,
l'a la malancounié d'un grand cèu sènso nivo.

Et dans tel autre sonnet : *la Bouquetièro*, ne sera-t-on pas tenté de relever une note baudelairienne :

Passo au mitan di taulo en semoundènt si flour.
Parai ? es jouino e bello, e la chato a l'èr puro.
Un i'aganto la man, un autre la centuro,
E ris, en tóuti ris, sèns rouito e sèns palour.

Dôu balans de sis anco e de sa taio empuro
Di viéi roufian creba lou rèsto de calour ;
Li jouvènt, se trufant, galejon sa belour.
Escorno ! res n'a plus à faire sa caturo.

Se lipant li moustacho, un bevèire abesti,
L'arrèsto... Ris plus fort. Lou moustre, que i'a di ?
S'es gastado e perdudo, oh ! vole pas lou saupre.

Es uno enfant, es bello, èro pas facho, noun !
Pèr semoundre à qu vôu si flour, mai n'en reçaupre
Di jouvènt esmougu, di jouvènt à geinoun !

M. Legré ne s'est pas soucié davantage de classer les pièces qui composent *lou Rèire-Soulèu*. En quoi, cette fois, il a été bien inspiré Il a placé au petit bonheur, ainsi que la fantaisie du poète les enfanta, petits billets, épithalames, sonnets, sirventès, *brindes*, chansons, poésies descriptives et dramatiques. Il y a, en effet, de tout cela dans *lou Rèire-Soulèu*, ce qui en fait un recueil plus varié que la *Miôugrano* ou les *Fiho d'Avignoun*.

On ne trouve pas ailleurs ces billets à la manière d'Horace qui surprennent un peu et charment d'autant plus sous la plume d'un poète à qui, pour qui ne l'a connu que par ses œuvres, la passion, j'allais presque dire la folie amoureuse, et un tempérament lyrique emporté semblaient n'avoir jamais dû laisser un moment de répit pour écrire d'une main tranquille des choses aimables à des amis à propos d'une fête, d'un nouvel an, d'un souvenir, — les bagatelles de

Digitized by Google

la poésie. On sait quelle place tiennent ces bagatelles dans la littérature provençale : elles forment tout le bagage d'une quantité incalculable de *poetæ minores* que compte le Félibrige. N'en rions pas car, tandis que les productions de ce genre écrites en français ont toujours l'air de pastiches plus ou moins heureux, elles ont, en provençal, même sous la plume de paysans ou d'ouvriers qu'on pourrait presque appeler illettrés, un charme naturel irrésistible.

Un genre très cultivé encore par les poètes provençaux, c'est l'épithalame. On en trouvera quelques-uns dans lou *Rèire-Soulèu*. Ce n'est pas ce qu'il y a de plus remarquable. Si l'on peut dire qu'ils sont tous d'un bon poète, on peut oser affirmer, pour la plupart d'entre eux, que la griffe du maître n'y est pas. Rappelons-nous *li Fiançò*, dans les *Fiho d'Avignoun* :

Velout dóu grame verd, lano que lou brusc gleno,
Tu, roujo flour dóu miougranié,
La nouvieto tresano e soun péu se destreno,
Fasès un nis sènso parié :

Un nis tout perfuma d'amour e de jouinesso,
Enfada di plus bèu pantai,
Un nis ounte la som lucho emé li caresso
E souto li poutoun s'en vai.

D'autres pièces de circonstance se trouvent dans *lou Rèire-Soulèu*. Les deux plus importantes sont un sonnet intitulé : *Proumetèu*, et un véritable sirventés : *lou Poutoun de Judas*.

Proumetèu est dédié « *à Guihaume I, rèi de Prusso* ». La pièce est inspirée par les défaites de la France en 1870. C'est la peinture des malheurs de la mère-patrie que le poète compare à Prométhée prêt à se dresser en face du vautour qui la torture. Le sonnet est très beau, mais, en dehors même de ses qualités, il méritait d'être conservé pour montrer, mis à côté des compositions de Mistral, Félix Gras, Fourès, Arnavielle, Langlade et bien d'autres sur le même sujet, que les poètes provençaux ne restèrent pas indifférents, ainsi qu'on l'a dit, aux deuils de la France.

Si Aubanel fut un bon Français, il fut aussi un ardent catholique.

Il l'était d'abord de tradition. On sait que, bien avant la réunion du Comtat-Venaissin à la France, la maison Aubanel, à Avignon, avait reçu du gouvernement papal la qualité d'« imprimeur du Saint-Siège » ; et ce qui se perpétua dans cette maison, avec son industrie et son beau privilège, ce fut la foi religieuse.

Mais Théodore Aubanel fut aussi catholique par conviction. Mille faits en témoignent : ses pièces religieuses, ses lettres, son pèlerinage

Digitized by Google

à la Salette après une maladie de sa femme, sa présence dans la confrérie des Pénitents Blancs, dans le Tiers-Ordre de St-François, l'appui qu'il prêta aux Récollets d'Avignon au moment de l'exécution des décrets, ce qui lui valut une condamnation pour « tapage nocturne » (il paya là sans doute pour tous les tapages nocturnes des félibres), et, avant sa mort chrétienne, toute une vie passée, en dépit de ce qu'il eut à subir de la part de certains catholiques qui le traitèrent comme un simple Albigeois, dans les prescriptions de l'Eglise catholique.

Il faut savoir gré à M. Ludovic Legré de nous avoir donné tous ces détails et bien d'autres dans son livre : *le Poète Théodore Aubanel.* Ils sont intéressants à plus d'un titre. Ils établissent d'abord la sincérité du poète de la *Miougrano*, sincérité qui est un des caractères les plus marqués de la poésie provençale contemporaine. Ils donnent ensuite toute sa valeur à la profession de foi contenue dans le dernier vers de l'hymne admirable à la *Venus d'Arle :*

E perqué, iéu CRESTIAN, te cante, o grand pagano !

et accusent ainsi violemment ce dualisme qui partagea l'âme d'Aubanel, poète à la fois très catholique et le plus païen des temps modernes.

Ils nous donnent enfin la genèse d'une pièce comme *lou Poutoun de Judas*, écrite à la suite des événements de Rome de 1869. Le poète y adjure saint Pierre de tirer son épée pour frapper les ennemis du Saint-Siège :

O sant Pèire, amoundaut, sant Pèire, dequé fas,
Mai dequé fas de toun espaso ?
Quouro toun bras s'aubouro e lis agraso ?
Veici l'ouro e la niue dóu poutoun de Judas !

A quoi Pie IX répondit finement en rappelant au poète qu'au temps de la Passion le Christ avait ordonné à Pierre de remettre son épée dans le fourreau. .

Les sentiments religieux d'Aubanel se montrent encore dans la *Preguiero pèr ma femo prens*, une des pièces les plus curieuses du *Rèire Soulèu*. C'est peut-être bien la première fois, depuis que les temps du paganisme sont fermés, qu'on entend un poète implorer de la divinité l'heureuse délivrance d'une femme :

Segnour, agués pieta d'aquelo pauro femo,
Uno femo, o moun Dièu, quasimen un enfant !
Dins lis àrsi, dins li tagremo,
Que porte pas soun fru coume tant d'autro fan.

C'est pour sa propre femme qu'Aubanel priait ainsi.

Digitized by Google

La pièce est d'ailleurs très intéressante à examiner dans les détails. Le poète se plaint que l'enfantement soit plus douloureux pour les femmes que pour les autres êtres :

Regardas lis aucèu : bouscarlo e dindouleto,
I pouncho di téulisso, i branco di bouissoun,
N'en trefoulisson dis aleto,
Tout en couvant sis iòu, n'en canton de cansoun

Et cette peinture de sa femme à ces pénibles heures :

Elo qu'avié de joio autant que de jouinesso
E de rire e de forço autant que de santa,
Vès sa malandro e sa feblesso !
N'a plus que soun amour, n'a plus que sa bèuta ;

Mai sa bèuta neblado. E tristo, alangourido,
Si péu, négris anèu, retoumbon tout-de-long
Sa pauro caro escoulourido ;
A taulo a ges de fam, au lié n'a ges de som.

Pamens jamai se plang, e recito sis Ouro,
Li niue, li lóngui niue mounte pòu pas dourmi ;
Pièi, de-vers iéu se viro e plouro,
E dis : — Pèr m'ajuda, fai-me'n poutoun, ami !

Passons sur la scène d'intimité qu'évoquent les derniers vers et notons que les souffrances de sa femme n'ont pas empêché le poète de remarquer la beauté qu elle avait conservée et quel genre de beauté. A vrai dire, dans Aubanel l'artiste ne perdait jamais ses droits. Il passa sa vie à l'affût de la beauté, et quand il la rencontrait, rien ne pouvait l'empêcher de lui faire acte d'adoration. Quels que fussent les voiles qui la défendaient, il les écartait — et il écrivait un sonnet comme celui qui a pour titre : *la Man*, dans les *Fiho d'Avignoun*, et qu'on voudra bien, j'espère, me laisser citer tout entier :

L'enfant souino, la maire espincho uno lagremo ;
Si det fin cercon, proumte, i dentello mescla,
L'evòri dóu mamèu que sort gounfle de la.
Vese encaro la man ounte uiausson li gemo

De si bago. Aquelo ouro èro tant casto e semo
Qu'esmougu de repèt, paurous de treboula,
M'envau. « Tant lèu ! » me dis. E, sènso mai parla,
Me trais sa bello man, la siavo jouino femo ;

Digitized by Google

Iéu, la porte à mi bouco e ié fau un poutoun.
Dins la raubo duberto, ebria l'enfantoun
Au blanc mamèu bevié coume à-n-un pur calice.

O man, pichoto man au touca fres, rousen!...
Me souvendrai toujour d'aquéu bais de delice,
Que ié beisant li det, cresiéu beisa lou sen.

L'on hésite toujours, bien qu'on en ait parfois, comme ici, la tentation, à prononcer le mot de sensualité à propos d'Aubanel. C'est la même tentation et la même hésitation qu'on éprouve devant certains tableaux de Greuze où l'innocence prend parfois des airs qu'on s'en veut à soi-même de trouver troublants...

A propos encore de la *Preguiero pèr ma femo preus*, j'aurais pu parler du caractère dramatique de la poésie d'Aubanel. Ce caractère, la critique l'a depuis longtemps fait ressortir, en remarquant qu'Aubanel (*li Fabre*, dans les *Fiho d'Avignoun*, en sont un exemple illustre) dramatise jusqu'aux paysages. On le retrouvera en maints endroits du *Rèire-Soulèu*, et non seulement dans certaines pièces qui sont de petites scènes à plusieurs personnages, comme *lou Vin kiue*, *la mignoto*, *la Marrido Planeto*, où, par l'instinct des situations, le naturel du dialogue, le mouvement, la vie, se révèle le dramaturge puissant du *Pan dóu Pecat* et du *Pastre*, mais encore dans bien d'autres poésies qui sont comme des épisodes détachés de la vie d'un cœur où se livrèrent d'incessants combats.

Mais le régal du *Rèire-Soulèu*, il faut le chercher dans les pièces où éclate le véritable génie d'Aubanel, s'il doit rester surtout comme le poète de la passion brûlante et contenue et qui se dévore elle-même, le poète des tristesses et des vanités de l'amour, celui qui aima passionnément, qui ne cessa jamais d'aimer et qui souffrit de sentir son pauvre cœur trop étroit pour satisfaire son immense besoin d'amour :

Calignariés la femo enca mai amarello,

Uno fado à poutoun mai que fòu, subre-caud,
N'atroubaras jamai l'amour, blous, eternau....
E l'eterne desir, o moun cor, te bourrello !....

Et ce qu'on retrouvera encore dans des pièces malheureusement trop rares, c'est le poète exquis des demi-teintes, des tendres mélancolies confiées à la nature compatissante, des rythmes caresseurs, des voix imprécises et des silences pleins de rêve :

Lou soulèu dins li fueio raio
Un brisoun ; l'oumbro s'escarnio ;

Digitized by Google

Lou vèspre es bèu, lou vent fresquet ;
E pamens sian triste. Perqué ?...
(*A la Bartalasso.*)

Es aro que fai bon de s'enana pèr orto,
Sabe pas mounte barrulant :
De sourti de la vilo e de fugi si porto
A l'asard, coume un escoulan !...
(*Li Campano de Pasco.*)

Vòsti grands iue soun treboulant,
Tant soun linde et tant soun parlant,
Bèus iue de Fado o de Sereno,
Plen de tendresso e de belu.
E iéu d'abord siéu resta mut,
Aguènt de vous l'amo trop pleno
(*A Madamisello Soufio de L.*)

M. Ludovic Legré nous dit que c'est Mistral qui a trouvé pour ce volume posthume d'Aubanel le titre de *Rèire-Soulèu*. Titre magnifique et qui traduit bien l'impression qu'on garde de la lecture du livre : le soleil disparu par delà la mer infinie, laissant derrière lui traîner par le ciel son immense et ébouissant manteau de flammes — et l'on reste triste devant ces splendeurs, car voici la nuit...

Jules VÉRAN.

•

Suchier (Hermann). — Fünf neue Handschriften des provenzalischen Rechtsbuchs Lo Codi. — *Halis, Typis Orphanotrophei*. 1899, in-4°. [11 p. et 5 planches en phototypie].

Cette publication forme la première partie d'un programme de l'université de Halle [1]. La somme provençale en question, appelée *lo Codi* d'après quelques manuscrits, est le plus ancien des grands ouvrages en prose écrits dans une langue romane, composée entre 1134 et 1149, probablement à Arles. M. Fitting, collaborateur de M. Suchier, en donne une courte analyse, en appuyant sur son caractère populaire. Sept manuscrits, tous appartenant à des bibliothèques de Paris, étaient connus jusqu'à présent :

1 Bibliothèque de l'Université, N° 632 (texte provençal, fin du XII^e^ siècle);

[1] L'édition destinée au commerce a paru chez Max-Niemeyer, Halle. 1899.

Digitized by Google

B Bibliothèque Nationale, Nouv. acq. franç. 4138 (texte provençal, fin du XIII[e] siècle);
C Bibliothèque Nationale, Nouv. acq. franç. 4504 (texte provençal, XIV[e] siècle);
D Bibliothèque Nationale, franç. 1932 (texte provençal, commencement du XV[e] siècle);
F Bibliothèque Nationale, franç. 1069 (texte français, écrit en 1304);
G Bibliothèque Nationale, franç. 1070 (texte français, XIV[e] siècle);
H Bibliothèque Nationale, franç. 1933 (texte français, écrit vers 1300).

Six autres manuscrits, parmi lesquels une version catalane, sont perdus. Après avoir encore indiqué celui dont s'est servi Marnier en 1857 (traduction française) et dont la trace est perdue, M. Suchier en fait connaître cinq nouveaux :

E Bibliothèque Nationale de Paris, français 2426 (fragment provençal XV[e] siècle);
I Biblioteca Nacional de Madrid, R 393 (texte castillan, XIV[e] siècle);
K Biblioteca Nacional de Madrid, Ii 72 (texte castillan, XIV[e] siècle);
L Bibliothèque du chapitre de Tortosa, N° 129 (texte latin, fin du XII[e] siècle);
M Bibliothèque publique d'Albi, N° 50 (texte latin, fin du XII[e] siècle).

A la suite l'auteur défend contre M. Jules Tardif la composition libre du texte provençal et montre que la version latine, que M. Tardif avait prise pour le texte original, n'est qu'une traduction de la langue populaire (ce qui est prouvé par une indication du manuscrit *M* citant comme auteur le magister Ricardus Pisanus). La fin de l'étude est formée par une juxtaposition des deux premiers chapitres du texte critique provençal, de la version latine du manuscrit *L* et du fragment provençal du manuscrit *E*, pour démontrer le fait curieux que le commencement de ce dernier texte est une retraduction de la version latine.

Cinq planches en phototypie reproduisent une page de chacun des manuscrits *F*, *G*, *H*, *L*, *M*[1].

W. S.

[1] Pour une analyse détaillée voir l'article de M. Bondurand, ***Revue du Midi,*** 1899, n° 12, pp. 458-66.

Digitized by Google

TEXTES CATALANS. — A la suite d'une étude sur l'arc de triomphe d'Alphonse I, à Naples, M. von Fabriczy publie quelques extraits des Registres de la Trésorerie du royaume de Naples concernant la construction dudit arc de triomphe. (In *Jahrbuch der Königlich-preussischen Kunstsammlungen*, XX. Band, II. Heft, Berlin, 1899, C. Grote'sche Verlagsbuchhandlung, pp. 147 - 151.) Ces comptes sont écrits en catalan mêlé d'italien et de latin. Ils sont du milieu du XV^e^ siècle (le premier est de 1455, le dernier de 1473). La plupart de ces extraits ont été analysés par Minieri Riccio; un quart environ de ceux qui sont publiés par M. v. F. étaient inédits.

P. 150 le texte catalan appelle Johan de Guares *scriva de la sua Tresoreria* (*loqual a carrech de pagar la fabrica del Castel nou*). M. Müntz (*Hist. de l'art pendant la Renaissance*, I, 114), se fondant sur une fausse lecture, avait fait de ce personnage un sculpteur.

(Sur l'emploi du catalan à la chancellerie de Naples cf. GROEBER, *Grundriss der rom. Phil.* I, p. 670 : « ... en Sicile et à Naples... le catalan fut la langue officielle de la chancellerie royale depuis la fin du XIII^e^ siècle et pendant toute la durée de la dynastie aragonaise. »)

J. ANGLADE.

Notes bibliographiques

Nous avons déjà annoncé (*Revue* XLII. 392) la prochaine publication du *Libro de buen amor* de Juan Ruiz (l'archiprêtre de Hita), entreprise par notre confrère et ami M. JEAN DUCAMIN. Nous recevons aujourd'hui les feuilles qui contiennent la reproduction diplomatique des divers manuscrits qui nous ont conservé les œuvres de ce poète; dans quelques semaines, lorsque auront paru l'introduction et les tables, le volume sera complet. A ce moment-là nous en rendrons compte d'une façon détaillée; mais nous pouvons dire, dès maintenant, qu'une édition diplomatique fut rarement mieux comprise et plus soignée. La disposition des pages est des plus heureuses; le lecteur a constamment sous les yeux et les trois versions et les notes à la fois; son travail peut se poursuivre sans qu'il soit nécessaire de feuilleter le volume pour retrouver les variantes. La profusion des caractères spéciaux mis par l'éditeur à la disposition de M. Ducamin avec une coquetterie d'imprimeur habitué à bien faire (c'est de M. PRIVAT, éditeur de l'*Histoire de Languedoc*, qu'il s'agit), a permis de relever toutes les particularités graphiques du manuscrit. Les hispanisants se réjouiront d'autant plus d'avoir entre les mains un excellent instrument de travail que jusqu'à aujourd'hui, à de rares exceptions près, ils n'ont guère été gâtés à ce sujet. Du

Digitized by Google

reste, nous croyons savoir que M. Ducamin ne s'en tiendra pas à cette simple reproduction des manuscrits de l'archiprêtre de Hita, mais qu'il nous donnera, en un volume, le résultat de ses recherches, et que cette étude permettra de connaître et d'apprécier à sa valeur l'un des auteurs les plus originaux et les plus remarquables de la littérature espagnole.

Les *Neue Heidelberger Jahrbuecher* (Librairie *Gustav Koester* Heidelberg) contiennent (tome IX. p. 182 - 200) une intéressante étude de M. F. Ed. Schneegans — un Strasbourgeois Privat-Dozent à l'Université de Heidelberg, éditeur des *Gesta Caroli Magni ad Carc. et Narb.* — sur Batisto Bonnet. Par un heureux choix de citations finement commentées, M. Schn. a su montrer ce qu'il y avait de profondément personnel dans l'œuvre du « Paysan du Midi. »

Le journal l'*Aioli* qui, trois fois par mois, nous apportait des nouvelles du Midi et plus spécialement du Félibrige, vient de disparaître. Sous le titre : *Em'acò bello finido*, la direction nous annonce la fin de cette publication de la façon suivante :

« Tout pren fin e l'Aioli vuei es à soun acabado. Avèn tengu nòu an lou moulèire à la man : nòu an, qu'es la durada d'un bon encartamen de meinagié prouvençau. Mai pèr de resoun especialo, qu'es inutile d'espandi, anan revessa lou mourtié. »

. . . . . .

« Mai, basto, l'abadiè se perd pas pèr un mouine. Coume disié lou brave majourau selounen (Crouzillat), de fauton pas li journalet ni li revisto de tout biais ni lis armana felibren pèr faire lume dins lou pople. Rèn que dins la Prouvènço, *Lou Felibrige* de Jan Monné, *Lou Gau* dóu Paire Savié, *La Vihado* de Maziero e *La Sartan* de Rimo-Sausso, rèston dubert i jouine que volon faire grando, e nous enanan bèn tranquile subre lou mantèu dóu drapèu. »

Ce qui nous console de cette disparition, c'est qu'elle ne semble pas devoir être définitive et que l'*Aioli* sera prochainement remplacé, croyons-nous, par un autre organe qui se prêtera mieux à l'expansion et à la défense de la Cause félibréenne.

Livres reçus

Arévalo (Ruy Sanchez de). — Verjel de los principes. Codice del siglo XV [Édité par Francisco R. de Uhagón. — *Madrid, Imp. V^a et hijos de Tello*, 1900, in-8°. [XVI-79 p.].

Digitized by Google

Blanc (Alphonse). — Le rappel du duc d'Anjou et l'ordonnance du 25 avril 1380. — *Paris, Imp. Nationale,* 1900, in-8° [24 p.].

Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1399.

Crescini (Vincenzo). Per il « Vers » del « Lavador ». — *Padova, Imp. Randi,* 1900, in-8°. [9 p.].

Extrait des *Atti et Memorie* della R. Accademia di scienze, lettere ed arti in Padova, vol. XVI.].

Legré (Ludovic). — La botanique en Provence au XVI^e^ siècle. Félix et Thomas Platter. Avec extraits relatifs à la Provence des Mémoires de Félix et Thomas Platter, traduits de l'allemand, par M. Kieffer. — *Marseille, Aubertin et Rolle,* 1900, in-8°. [VIII-93 p.].

Levrault (Léon). — L'Épopée (Évolution du genre). — *Paris, Delaplane,* s. d., in-16. [112 p.].

Moratin (L.-F. de). — La comedia nueva et El si de las niñas. Introduction et étude littéraire, notice et notes, par François Oroz. — *Paris, Garnier,* 1900, in-18. [XXXIV-191 p.].

Fait partie de la *Collection E. Mérimée.*

Planchon (Louis). — Plantes médicinales et toxiques du département de l'Hérault. — *Montpellier, Imp. Delord-Bœhm et Martial,* 1899, in-8° [100 p.].

[Extrait des *Mémoires de l'Académie des Sciences et Lettres* de Montpellier. Section de Médecine. 2^e^ série, t. I, 1899.]

Poewe (Julius). — Sprache und Verskunst der Mystères inédits du XV^e^ siècle. (Abgedruckt von A. Jubinal, Paris, 1837) — *Halle a. S., C. A. Kaemmerer,* 1900, in-8° [95 p.].

[These de Halle.]

Smith (Justin H.). — The troubadours at home. Their lives and personalities, their songs and their world. — *New-York & London, G. P. Putnam's sons,* 1899, 2 vol in-8°.

Uhagon (Francisco R. de). — La Genealogia y la Heráldica en la historia. Discursos leídos ante la real Academia de la Historia en la recepción pública del Excmo. señor Don Francisco Fernández de Béthencourt, el dia 29 de junio de 1900. — *Madrid, Imp. E. Teodoro,* 1900, gr. in-8°. [61 p.].

Digitized by Google

CHRONIQUE

Le poète Mathieu Lacroix

Le 12 novembre 1899 eut lieu à la Grand'Combe (Gard), sous la présidence de Mistral, l'inauguration du buste du poète populaire, Mathieu Lacroix. Quelques semaines auparavant, M. Jules Véran avait donné, au profit de cette œuvre, une conférence dont nous publions quelques extraits propres à nous faire connaître la vie du poète et comment ses compatriotes conçurent le projet d'élever à sa mémoire un monument durable et surent le mener à bonne fin.

Li Felibre, ié fai toujour plesi de parla di pouèto qu'an canta dins nosto bello e santo lengo d'O. Pèr iéu, m'es arriva adeja quàuqui cop. Mai cresès bèn, mis ami, que jamai aviéu pres la paraulo tant voulountié.

Ai pas besoun, mis ami, de vous demanda la permessioun de parla davans vous moun prouvençau. Me n'en voudrias de segur d'emplega uno autro parlurado. S'avès fa à l'umble felibre que vous parlo l'ounour de veni l'entèndre, es que sabias que vous parlarié dins vos o lengo; e, pèr ièu auriéu agu pòu, en parlant francès, de vèire l'oumbro, la grando oumbro entristesido de voste Matiéu s'auboura de soun cros e me fai vergougno de me servi, pèr lou lausenja, d'uno autro lengo qu'aquelo qu'éu parlè touto sa vido, qu'aquelo que dins sa bouco fuguè proun toucanto e proun élouquènto pèr faire ploura li bràvi gènt sus lou dòu de la « pauro Martino ».

Voste Matiéu, vous disiéu! Ah! l'es bèn, vostre! Touto sa vido, dòu brès à la toumbo, vous apartenguè, e, uno fes mort, es vàutri qu'avès vougu lou garda, es vàutri qu'avès viha sus soun souveni, es vàutri qu'avès vougu l'aussa eu ounour e en glòri, es vàutri que, à cha sòu, emé vosto moudèsto pago, i' avès auboura lou mounumen d'amour e d'amiracioun que bèn-lèu lou grand Mistral, Mèstre de Pouësio e Prince de la Raço, segui de si Majourau, vendra saluda!

Sabès qu'èro un enfant naturau d'uno pauro courduriero de Nimes que mouriguè, pecaire! à l'espitau pèr leissa au mens à soun drole li quàuqui moble qu'èron touto sa fourtuno. Aviè sèt an, l'enfant, quand perdeguè sa maire. l'aviè nòu mes soulamen qu'anavo à l'escolo! lé fanguè quita si libre, si cambarado, sis amusamen d'enfant pèr se metre au travai.

Éro toumba dins li man d'un peirin e d'uno meirino, de gènt de

Digitized by Google

ren, que lou menèron coumo uno bèsti. Pas proun de lou faire travaia, lou dimenche lou mandavon à travès li vilage quista soun pan et cerca d'aumorno. Lou vesès, pèd descaus, sus li camin? Es poulit coume un jour: a d'iue blu, li pèu blound, e toujour sourris; quaucun passo: aparo la man; pièi, s'envai mai, toujour lou sourrire à la bouco. Quand sias enfant! vèi uno flour e la vai culi; uno angloro boulego e la vòu aganta; destousco un aucèu, e ié part après; tout i'es uno distracioun, tout i'es un plesi: la Naturo, la grand counsoularello, bressarello de tòuti li doulour, sèmblo que ié vou faire oublida la maridesso dis ome... Mai, lou vèspre, pecaire! se n cop l'enfant s'entourno à l'oustau de si bourrèu, s'adus pas proun de sòu, vaqui que lou picon, lou tabasson, lou martirison.....

Plus tard, Messiés, quand entendrés Matiéu parla emé tant d'amour, emé tant de pieta, emé tant de flamo de la pauriho; quand l'entendrès, dins soun pouèmo de la *Carita*, demanda au mounde emé tant d'elouquènci de secouri li malurous, se sias estouna de vèire la pouësio raja de sa bouco coume uno font; se vous demandas ounte lou paure massoun, que n'èro resta que quauqui mes à l'escolo di Fraire, a trouva aquèli fraso que vous esmovon, aquèi mot que vous rintron dins lou cor e vous bagnon li parpello, cercas pas mai: es li malur de Matiéu que l'an fa pouèto; es d'avé ploura soun dòu, es d'avé crida sa fam, es d'avé para la man, es d'avé senti si pichot pèd sauna sus li pèiro di camin, que ié dounè l'alen pèr canta, emé la forço e l'emoucioun que sabès, li malur dis àutri; es de la couronno d'e-pino que Matiéu pourtè sus sa testeto d'enfant qu'espeligné la flour de pouësio qu'embeumo luei encaro de soun perfum aquesto encountrado.

S'atrouvè pamens uno jouino filho, Suseto Tilloy, davans Diéu siegne! que se prenguè de pieta pèr aquéu mignot que soun peirin e sa meirino fasien tant rebouli; ourfanello elo-memo, vouguè seca lis bèus ieu blu de l'ourfanèu qu'adeja avien trop ploura. Suseto prenguè Matiéu em'elo quand aviè douge an, e elo travaiant, éu gagnant dès sòu per jour en fasènt manobro dins la massounarié, li jour passavon proun dous pèr Mativet que, en rintrant dóu travai, trouvavo a l'oustau, emé de pan sus la taulo, lou sourrire de la bravo filho qu'avié vougu ié servi de maire.

Matiéu entadòumens se fasié 'n ome. Quouro aguè dès-à-sèt an, quitè emé regrèt la bono Suseto pèr ana travaia à Gazan emé M. Fougeiron, un entreprenèire de bastisso, que lou tratè coume soun enfant. A quauque tèms d'aqui, pecaire! s'estènt toumba sus lou pont de Gazan, se coupè li dous bras. Acò pamens ané pas pus liuen. Matiéu se restabligué proun lèu, e, en travaiant, finiguè pèr poudé se metre à soun comte. S'establigué à la Grand'Coumbo.

.....

Leva aqueu dòu, Matiéu aguè emé sa Françouneto uno passado de bonur. Fasiè proun bèn sis afaire; ero ama, estima de tòuti. Es à-n-aquelo epoco que remonto lou rescontre que faguè en Alès d'Anfos Daudet qu'èro alor mèstre d'estùdi au coulège d'aquelo vilo. Daudet, lou sabès, aviè alor sege an e adeja s'èro douna à la literaturo. Matiéu lou vesiè souvènt; ensèn anavon se paseja en Pradarié. Matiéu counsoulavo lou jouine Daudet de si peno, l'acourajavo à teni bon

Digitized by Google

contro l'auro marrido que boufavo pèr éu à-n-aquéu moumen, escoutavo si proumièro pouësio, iè legissiè sis obro, e l'on pòu creire, Messiés, que Matiéu es esta pèr quaucarèn dins la resoulucioun que Daudet prenguè, un béu jour, de planta 'qui Alès e soun coulège pèr ana cerca fourtuno à Paris.

Noste pouèto, éu, n'aguè pas la reussito de Daudet. Sa bounta lou perdeguè. Quau que ié demandèsse de travai, amai n'aguèsse besoun de res, l'embauchavo. E piéi, fau ben dire qu'èro un pau raço de cigalo, coume tòuti li pouèto. Cantavo, cantavo, e d'aquéu tèms d'àutri iè premien si coumando. Sis afaire d'un jour à l'autre perichitèron e s'endevenguè que lou bon Matiéu, quand mouriguè, èro autant paure qu'èro nascu. Ié barrèron lis iue lou 13 de nouvèmbre 1864; aviè alor 45 an.

.....

Aquéu mort èro nn pouèto de raço, un pouèto de naturo que sa renoumado adejà s'èro espandido ben liuen. Touti lis an, pèr Santo-Barbo, lou brave Matiéu largavo i travaiadou de la mino acampa uno pouësio mounte metiè tout soun cor e que, coume uno aureto fresco, secavo la sus our di front e esparpaiavo li grèu soucit qu'aclapon trop souvènt li pauri gènt.

Eh ! Messiés, leissas-me vous lou dire : touti li pouèmo de Matiéu soun que de plagnun: la mort e la misèro soun li dous tèmo de si trobo, e sa Muso s'apello la Pieta.

Es la Pieta que i'a ispira soun pouèmo de la *Carita*, soun *Elegio sus la mort de soun enfant*, soun pouèmo *Sus la mort de Jan Reboul*, mounte, pecaire ! s'escusavo d'escriéure dins sa lengo raiolo, la soulo que couneiguèsse.

Èro pas de cregne que Matiéu escriguèsse sa *Pauro Martino* en francés ; aurié faugu que cerquèsse si mot e èro bèn trop esmougu pèr acò. L'escriguè, lou sabès beléu, tout d'un vanc. Aviè vist la sceno terriblo e vertadièro que s'èro passado à l'intrado de la mino : l'ome mort, sa femo qu'arrivo, desperdudo, e se trasènt coume uno folo sus lou cadabre, lis enfant, à soun entour, que plouron... Matiéu rintro à soun oustau, lou cor gounflé. Aquéu malur lou treboulo. Se mes au lié e la som vòu pas veni. Matiéu s'apartèn plus, es foro d'éu. S'aubouro, s'assèto à sa taulo, pren de papiè, uno ploumo, e, o miracle! la sceno de mort e de desoulacioun à cha pau renais souto sa man febrouso que s'alasso pas d'escriéure ; li mot ié vènon en abounde, li vers se fan d'esperéli, e, un moumen après, lou bèl ignourènt aviè douna un cap-d'obro à la literaturo provençalo !

.....E lou sentiguèron peréu ansin li jouvènt de Fount-Segugno, foundadou dóu Felibrige, quand Matiéu vengué davans éli, à l'acamp di pouèto prouvençau que se tenguè en vilo d'Ais-en-Prouvènço en 1854, recita soun obro.

I' aviè 'n mounde fòu e la plus bello soucieta de la vilo. Tout à-n-un cop veson paréisse Matiéu... De-qu'es aquéu? se dison. Es que Matiéu, Messiés, emé sis abihage d'oubrié, si gros souliè, soun marrit capèu que viravo e reviravo dins si man, pagavo pas de mino. Acoumencè de dire *Pauro Martino*. Ah ! Messiés, Mistrau n'es esta témouin e l'a racounta éu-mème : i'aviè pas cinq minuto que parlavo.

Digitized by Google

que Matiéu èro transfigura ; souto l'orvo dòu travaiadou qu'avié 'speta, lou pouèto aviè boumbi e lou pople, entanterin que se debanavon lis estrofo doulènto dòu pouèmo, s'atendrissié, fernissié, plouravo e s'aubouravo enfin trefouli pèr aclama Matiéu que fugué lou rèi de la journado...

∴

M. le professeur W. Foerster n'a pas fait de cours pendant le semestre d'été à l'Université de Bonn. Il a été suppléé, pendant son congé, par un de ses plus jeunes et de ses plus brillants élèves, M. le docteur Buscherbruck, professeur au gymnase de la même ville. Notre savant collaborateur, qui a terminé l'année dernière la part qui lui revenait dans l'édition des œuvres de Chrestien de Troyes, prépare une *Grammaire de l'ancien français*. Nous faisons les vœux les plus sincères pour que son état de santé lui permette de mener rapidement à bonne fin ce nouveau travail.

∴

M. Amédée Pagès, qui a été chargé, il y a quelques années, d'une mission en Espagne, et qui est connu des lecteurs de la *Revue des L. R.*, prépare une édition critique des œuvres d'Ausias March. M. A. Pagès a découvert, aux archives de Valence, quelques documents importants, qui lui permettront de fixer certains points intéressants de la vie d'Ausias March.

***

L'Académie des sciences et lettres de Montpellier informe le public que deux prix de *trois cents francs* chacun seront donéns par elle en 1902, sous le nom de **prix Ricard** et de **prix Lichtenstein.**

L'Académie conformément aux intentions des fondateurs, ne fixe pas le sujet ; les concurrents le choisiront à leur gré, et tout Mémoire sera accepté, s'il a pour objet un sujet d'histoire ou d'archéologie relatif au Bas-Languedoc (*Numismatique*, *Épigraphie*, *Histoire locale*, *Histoire d'une institution*, *etc.*, *etc.*,) pour le **prix Ricard** ; — s'il porte sur la *Zoologie relative aux animaux*, *l'Homme excepté*, pour le **prix Lichtenstein.**

Les Mémoires pourront être manuscrits ou imprimés. Sont exclus du concours les ouvrages imprimés de plus depuis trois ans, au moment du concours, et tout Mémoire qui aurait fait l'objet de quelque récompense dans un concours antérieur.

Digitized by Google

Les Mémoires, manuscrits ou imprimés, doivent être déposés au Secrétariat de l'Académie, le 31 décembre 1902, au plus tard.

Les Prix seront distribués à la séance générale du mois de février.

***

La *Revue Libournaise*, t. II, p. 154-159 (Libourne, Imprimerie G. Maleville), publie un article de M. J. Neymon, sur la *Parémiologie gascone* (*Origine des Proverbes et Dictons du dialecte gascon*). L'auteur a recueilli 2,500 proverbes ou dictons gascons et se propose de les publier prochainement : l'article de la *Revue Libournaise* nous fait espérer un intéressant recueil.

***

Le fascicule 1 du volume XI des *Romanische Forschungen* nous apprend que M. le professeur *K. Vollmöller* a fondé une société de textes romans (*Gesellschaft für Romanische Litteratur*). Les savants suivants se sont déclarés prêts à faire partie du bureau de la Société : G. Baist, F. A. Coelho, W. Foerster, M. Menéndez y Pelayo, Ramon Menéndez Pidal, W. Meyer-Lübke, C. Michaelis de Vasconcellos, E. Monaci, A. Morel-Fatio, Kr. Nyrop, G. Paris, H. A. Rennert, C. Wahlund, A. Wesselofsky ; secrétaire, W. von Wurzbach (Vienne).

Le comité, comme on voit, est tout à fait international. Les statuts de la nouvelle société paraîtront en automne.

La société se compose de membres *fondateurs* et de membres *ordinaires*. Les membres *fondateurs* versent la somme de 300 marks en une seule fois. Les membres *ordinaires* paient 20 marks par an.

Le but de la société est la publication de textes romans importants non encore imprimés, ou la réimpression d'ouvrages rares.

Elle publie particulièrement des romans, des nouvelles, des pièces de théâtre, ainsi que les ouvrages qui ont de l'intérêt pour l'histoire de la civilisation, de la littérature, des traditions populaires, des dialectes des pays romans.

Les publications sont suivant l'occasion des éditions critiques ou des réimpressions. Dans ce dernier cas la réimpression, abstraction faite du format et du caractère qui sont les mêmes pour la collection, reproduit fidèlement l'original au point de pouvoir le remplacer complètement. Les introductions, des remarques, etc., donnent, soit en allemand, soit en anglais, soit dans l'une quelconque des langues romanes, ce qui est nécessaire pour l'intelligence du texte. A l'occasion, des reproductions photographiques des feuilles de titre et des feuilles

Digitized by Google

de texte seront jointes aux volumes. La société donnera aussi la reproduction d'œuvres entières en fac-simile.

Chaque exemplaire est numéroté et porte imprimé le nom du membre auquel il est destiné. En outre un nombre très restreint d'exemplaires sera mis dans le commerce à un prix très élevé.

La vive activité qui se manifeste dans la publication de textes romans donne à la Société l'assurance qu'elle pourra remplir son but. Elle se distingue des autres sociétés existantes en Allemagne, en France, en Espagne, en Italie, par ce fait qu'elle publie des textes appartenant à toutes les langues romanes.

Adresser les adhésions à M. le professeur K. VOLLMÖLLER, Wienerstrasse, 25, Dresde.

∴

Le 18 janvier, les membres de l'Association des Etudiants de Montpellier se réunissaient pour écouter la conférence de M. Jules VÉRAN, qui avait choisi comme sujet: *La Femme dans l'œuvre de Théodore Aubanel*. La petite salle réservée à ces réunions était bondée. Et cette affluence témoignait de toute la sympathie des auditeurs pour le conférencier, étudiant de la veille, et de l'intérêt qu'ils portaient au sujet qui devait être traité.

M. Veran montra tout d'abord que si Aubanel avait été le poète par excellence de la Femme, il n'avait pas été que cela.

Les grands événements survenus dans le cours de sa vie ne l'avaient point laissé indifférent; son cœur de Français avait saigné devant les malheurs de sa patrie envahie, et le catholique qui était en lui avait souvent inspiré le poète. Il fut encore l'éloquent interprète des splendeurs de la nature provençale, et dans tous ces genres il ne le cède à personne.

Mais Aubanel est avant tout le chantre de la Beauté et de son éternelle expression: la femme. Dans son œuvre elle est toujours présente: jeune fille, jeune femme, jeune mère. Ce n'est pas seulement celles qu'il connaît qui l'inspirent, mais encore celles qu'il rencontre par hasard, qu'il croise dans la rue et qu'aussitôt son œil dévêt et ses vers chantent.

Aubanel a célébré dans son œuvre toutes les parties de la femme, mais plus spécialement les yeux, les cheveux et les seins. Et le conférencier produit à l'appui de sa thèse de nombreuses citations empruntées à la *Miougrano entre-duberto*, aux *Fiho d'Avignoun*, et enfin au *Rèire-Soulèu*.

Il termine en disant la « Vénus d'Arle », merveilleux hymne à la

Digitized by Google

beauté féminine. Et il prend texte du dernier vers pour nous montrer Aubanel plus païen que Lucrèce et tourmenté toute sa vie par l'impossibilité où il se trouvait de concilier ses aspirations païennes et sa foi catholique.

Des applaudissements répétés ont souligné la fin de cette conférence. Pour nous, nous exprimerons le regret qu'elle n'ait pas été faite dans une salle plus vaste donnant accès à des auditeurs plus nombreux. Par son allure et sa belle ordonnance, elle était digne du grand public.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX TILDEN FOUNDATIONS.

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Tome XLIII

(V^me^ Série — Tome V)

N^os^ 5-6

MAI-JUIN 1900

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCC

Digitized by Google

SOMMAIRE DU FASCICULE 5-6

MAI-JUIN

Pages

B. — Acte de donation de la Seigneurie de Saint-Just (Hérault) 193

STENGEL. — Le Chansonnier de Bernart Amoros (*Suite et à suivre*) 196

Aug. VIDAL. — Vieilles prières albigeoises 215

AUBANEL. — *La Cansoun di Felibre* 225

ARNAVIELLE. — *Lou parage de Clapoli* 231

ARTIÈRES. — Relation du service funèbre célébré à Millau pour Charles VII 240

TRENTIÈME ANNIVERSAIRE DE LA FONDATION DE LA SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES 246

PÉLISSIER. — Allocution à l'ouverture du Congrès 247

GRAMMONT. — Le vers romantique 255

MARTINENCHE. — Les sources espagnoles d'Horace et d'Héraclius 262

CHASSARY. — Rapport sur les Concours 268

GRAMMONT. — Rapport sur le concours au prix Boucherie 276

Chronique 288

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

F. Castets. — Description du ms. de la B. N. Fr. 24.387 (anc. 39 La Vallière) contenant la version du Renaud de Montauban.

— *I dodici canti* (suite).

J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV^e^ siècle dans le *Manipulus curatorum*.

M. Grammont. — Les mots expressifs.

— Le timbre des voyelles toniques en français.

Voir la suite à la 3^e^ page de la couverture.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la Revue *à* M. HENRI TEULIÉ, 29, *boulevard Louis-Blanc, Montpellier.*

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX TILDEN FOUNDATIONS.

ACTE DE DONATION

DE LA SEIGNEURIE DE SAINT-JUST

(DÉPARTEMENT DE L'HÉRAULT)

Entre Raimond Gaucelin, vicomte de Lunel, et Bertrand de Saint-Just

---

La charte dont j'ai communiqué une copie au dernier *Congrès des Sociétés savantes* se trouve en ma possession. Elle est écrite sur parchemin ; elle mesure 25 centimètres de hauteur sur 16 de largeur. Elle contient quelques lacunes qui proviennent de déchirures. Elles sont indiquées par des points dans la copie ci-jointe.

Elle renferme un acte de donation concernant la seigneurie de Saint-Just (canton et arrondissement de Montpellier, département de l'Hérault). Le seigneur de Lunel donne et concède au sieur Bertrand de Saint-Just la seigneurie de Saint-Just. Le seigneur de Lunel est Raimond Gaucelin, beau-frère du vicomte de Montpellier. Il est plusieurs fois cité dans l'*Histoire générale de Languedoc*. On le trouve parmi les vassaux du comte de Toulouse, qui, en 1209, prêtent entre les mains du légat Milon le serment d'être fidèles aux lois de l'Eglise. (Dom Vaissete, *Hist. gén. Lang.* VI, 278-279). Il mourut en 1215.

Bertrand de Saint-Just est moins connu ; c'est peut-être le même qui est cité dans une charte de 1179 parmi d'autres seigneurs méridionaux qui forment avec Raimond, vicomte de Toulouse, une ligue contre le vicomte de Nimes. (*Hist. gén. Lang.* VIII, c. 337).

Bertrand de Saint-Just reçoit en fief de Raimond Gaucelin la seigneurie de Saint-Just avec ses forts (*forcias*, cf. Ducange, s. u. *fortia*). Il lui rend hommage (*hominium*) et prête le serment de fidélité (*fidelitatem*).

Raimond Gaucelin concède la seigneurie avec ses dépen-

Digitized by Google

dances et les redevances qui lui appartiennent (*firmancias et iusticias*). Il se réserve, autant qu'on en peut juger par le texte mutilé en cet endroit, les redevances qui proviennent des procès entre étrangers et indigènes; ces procès doivent être jugés en dernier ressort à Lunel.

Par une stipulation spéciale, il promet de ne lever ni impôt (*taillam*, prov. *talho*, a. fr. taille) ni « *quête* » (*quistam* : sorte de taille, impôt, cf. Ducange, s. u.) sans le consentement de Bertrand de Saint-Just ou de ses héritiers. Il se réserve les droits d'*ost* et de *cavalcada* (droit de lever des soldats et des cavaliers), et, par suite, le droit de faire la guerre et de rendre la justice (*guerram et placita*). Les serments échangés, un grand nombre de témoins signent avec les contractants.

La pièce a été inventoriée deux fois, si on en juge par deux mentions que l'on trouve au verso. La première, qui est de la fin du XV^me^ ou du XVI^me^ siècle, porte les mots suivants : ***1202***, *hommage de Bertrand de Saint-Just à Raimond Gaucelin, seigneur de Lunel..... de Saint-Just que led. seigneur baille et concede au sieur Bertrand.*

La seconde mention, d'une écriture plus récente (probablement du XVII^me^ siècle), est la suivante : n° 15, *don de la plan* (il est impossible de lire autre chose que ce dernier mot) *de Saint-Just, cotte par Lr S^e^ J.*

J. ANGLADE.

TEXTE

Anno dominice incarnationis. M. CC. II. Ego Bertrandus de Sancto Justo per me et per heredes meos accipio uillam de Sancto Justo et omnes forcias quae ibi sunt uel in posterum erunt ad feudum a te Raimundo Gaucelino, et ab herede tuo domino castri Lunelli. Et ex inde facio tibi hominium et fidelitatem iuro tibi et heredi tuo futuro domino castri Lunelli. Et in veritate recognosco quod u[illa supra] dicta est in possessione et in dominatione Castri Lunelli. Et ego Raimundus Galcelinus dominus Lunelli per me et per successores meos dono et concedo tibi in uillam et in forcias, firmancias et iusticias tocius uille et forcia et hominum et femi[narum]. Mihi et heredi meo retineo firmancias et iusticias communalium questionum.....

Digitized by Google

[a]lienigena..... indigena supradicte ville; in communa Lunelli debet lis illa agitari et terminari. Et per stipulationem promitto tibi Bertrando de sancto Justo et heredi tuo quod in tota predicta villa per me uel per alium non faciam taillam nec t..... nec quistam sine tua tuorumque voluntate. Et retineo mihi ost et caualcadas et operas ad c..... castri Lunelli in hominibus predicte uille et retineo ut exinde possim facere guerram et placita. Et supradictus retineo mihi quod si tu nolles iusticiam facere de aliquo faciam ego uel heres meus illam. Et ego Guillelmus cornoni (?) curator domin iRaimundi Galcelini laudo et confirmo totum hoc. Et ego dic[tus] Raimundus Galcelinus juro per deum et fidem meam quod totum hoc ut supra-scriptum est semper firmiter[1] tenebo [et] [im plebo. Et nullo iure uel consuetudine seu cuiuslibet rei occasione contra hoc ueniam uel me .....bo. Testes sunt Raimundus de Uzezis, Poncius de Nozeto, Bernardus de Sancto Iusto, Guillelmus de Portu, Raimundus de Portu, Bertrandus Catellus, Poncius Bernardus, Bernardus Raimundus, Guillelmus de Montilio, Guillelmus de Ponte, Cristophonus, Durantius de Manso, Guillelmus Sauaricus, Petrus Costancius, Rocanus, Poncius de Portu, Raimundus de Stagno, Bernardus Agretus, Guillelmus de Sabarreria, Poncius de Calduzameis, Bernardus Asmundus, Poncius Calcadellus, Raimundus Asmondus, Petrus Sartor, Poncius vicecomes, Raimundus de Ferreriis, Bertrandus Sapte, Bernardus de Casalis, Guillelmus de Sancto Stephano, Bernardus Sauaricus, Bremundus Bojanus, Poncius Raines, Stephanus de Sancto Nazario, Michael C(al)cadellus qui hoc scripsit. Et ego B. Calcadellus notarius qui hic adfui[2] ... scripsi et hoc scribere feci.

B.

[1] Ajouté au-dessus de la ligne. — [2] Trans?

Digitized by Google

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(*Suite*)

[**95** (c[a] 49)]

ARNALD DANIEL (c *f.* **37** r[o])

(= B. Gr. 29, 17)

I. Sim fos amor de ioi donar
[tant larga
Com eu uer leis[1] dauer fin
[cor e franc
Ja per gran be nō cal de
[far[2] embarg
Qeran ten[3] aut qesper me
[puia em tomba[4]
Mais[5] qant malbir con es
[de preç al som
Molt[6] me nam mais qar ac[7]
[lauçei uoler
Qera sai eu qe mos[8] cors &
[mos sens
Me faran far lor[9] grat rica
[conquesta.

II. Perço seu[10] faz long esper
[nom enbarga
Qe tant[11] ric loc me son[12]
[mes e mestanc
Qab sos bel diz me tindra[13]
[de ioi larg[14]
O[15] segrai tant[16] com mē[17]
[port a la tomba[18]
Qeu[19] no soi ges[20] cel qe
[lais aur per plomb[21]
E pois en leis nos tainh
[com[22] ren esmer
Tant li serai fins[23] & obe-
[diens
Tro de samor sil plaz baisan
[menuesta[24].

III. Un bon respeit me reuen
[em[25] descarga
Dun dolç desir[26] don mi
[dolon li flanc
Qem padz[27] pren lafan el
[sofri &[28] parg
Pois[29] de beutat son las
[autras en cōba
Qe la genser[30] par qaia
[pres un tomb[31]
Plus bas de leis qi la ue &
[es uer
Qe[32] totz bos aibs prez &
[saber[33] & sens
Renhō ab[34] leis quns non
[es mens ni testa[35].

[1] lieis — [2] Ja a mos iorns nom calgra uer — [3] Qieu am tam — [4] qespers mi puejam plomba — [5] E — [6] Mout — [7] anc — [8] mon — [9] lur — [10] Si ben men — [11] tan — [12] luec mi soi — [13] Don li bel dig me tenran — [14] larc — [15] Qels — [16] tan — [17] mi — [18] tumba — [19] Qieu — [20] son jes [21] plom — [22] E p. non taing com en leis — [23] sers — [24] minuesta — [25] Sa granz ualors el rics pretz mi — [26] Del gran sospir — [27] Qar en patz — [28] sufrel — [29] Car — [30] genzer — [31] pretz en tom — [32] Car — [33] iois e solatz — [34] Reignon en — [35] meins nin resta

Digitized by Google

IV. E pos tant ual nous cuiez[1]
[qe sespargua[2]
Mos desirers ni quesfort ni
[semblanc[3]
Qar eu no sai (*l.* : sui) sieus
[ni meus si[4] men parc
Per sel seinhor qes[5] mos-
[tret en colomba[6]
Quel mon nō a hom[e] di
[negun[7] nom
Tant desire(r)s gran ben-
[enāsa[8] auer
Com eu fas leis & teng a
[nō caler[9]
Los enoios[10], cui dans da-
[mor[11] es festa.
V.[12] Ua (en)[13] miels de ben ia
[nō siaz auargua[14]
Qen uostramor me troberez
[tot blanc
Qeu[15] nō ai cor ni poder
[qem descarg[16]
Del ferms uolers qe nō es
[par[17] de recomba
Qe qan mesueilh ni claus[18]
[los oils de son[19]
Auos mautrei qant leu me
[(*l.* : ni) uauc iacer[20]
E nous cuies qes merme
mos talens[21]
Nō fara ges qaral sent[22]
[en la testa.
VI. (c*f. 37 v°*) Fals lausengiers
[focs la lengua us argua[23]
O qe perdaz los oils ab un
[mal tang[24]
Qe per uos son estrait caual[25]
[& marc
Amor tollez qa pauc de[26]
[tot non tomba
Confondaus dieus qe ia nō
[sabes[27] com
Vos faiz als druz[28] mal dir
[e uil tener[29]
Malastres es qeus ten des-
[conoiscens[30]
Qe pegier es qāt hom[31] uos
[amonesta[32].

[1] u. cuias donc — [2] sesparga — [3] qes forc ni ses branc — [4] No serai mieus ni sieus si ia — [5] Si maiut cel qis — [6] columba — [7] Qen tot lo mon non es hom de nul — [8] T. finamen desir gran ben — [9] Con eu faz lei mas tein men non calens — [10] Pel deuinans — [11] dels drutz — [12] *Nel libro L. S. la seguente* (VI[a]) *stanza e inanzi a questa* (V[a]) — [13] Ar — [14] auarga — [15] Qieu — [16] descarc — [17] ferm voler quen es pas — [18] mesueil ni clau — [19] soin — [20] Vostre remanc qan lieu mi uauc iazer — [21] cuietz qem nabais m. talenz — [22] farai ieu caial sen — [23] lausengier fuecs las lengas u. arga — [24] perdatz ams los oils de m. cranc — [25] Car p. u. s. caual estrag — [26] Amar tolles ca p. del — [27] e sai uos dire — [28] Qeus fassals drutz — [29] tenir — [30] Qe per uos es casutz pretz e iouens — [31] E es pegier qi plus — [32] *Qui L. S. ha piu la seguente stanza :*

VII. Anc nau en mar can a perdut sa barga
E fa mal temps e uol uirar (*c. en :* urtar) ab ranc
E cor plus tost duna saieta darc
Qe poi en aut. e pois embais sa plomba
Non trais ancs piegs. e dirai nos ben com
Con eu per lieis car anc nom uolc tener

Digitized by Google

VII. Arnaud a fait [1] & fara lone
[atenz [2]
Qatenden [3] fai pros hom
[rica conquesta [4].

[96 (cᵃ 55)]

ARNALD DANIEL (c *f. 40 r°*)
(= B. Gr. 29, 3)

I. Ans qel cims [5] reston dels
[branchas [6]
Sec [7] ni dispulhad [8] de fulha [9]
Farai qamors mi [10] comanda
Breu chanson de raçon lo-
[gna [11]
Qar ient maduç ab lafar [12]
[de l'escola
Sei tant [13] qel cors fas [14]
[restar de suberna
E mous buos [15] es trop [16]
[plus coçens [17] qe lebres [18].
II. (*f. 40 v°*) E tu qe maus no [19]
[tafranchas
Per e per camars aculha [20]
Sec set defui [21] nic fai ganda
Mas [22] greu er com noia
[ponha [23]
.... [24]

Qeu passera [25] part la [plutz
de lerna [26]
Loinh peregris o [27] lai drech
[on [28] cor ebres.
III. Seu nai [29] passatz pontz ni
[planchas
Per leis cuiaz qeu [30] men
[dulha [31]
No faz cap ioi ses uianda
Mi [32] saup far medçina con-
[ta [33]
Baisan tenen & cor si tot
[mi uola [34]
Nos part de leis qem cap-
[della em [35] gouerna
Cors on qeu [36] an de leis
[no pars nic [37] sebres.
IV. E tu cailhors no [38] te stan-
[chas
Per autra qec denhnit nu
[lha [39]
Tot pladies qi ue desman-
[da [40]
Sai & lai qi qit somonha [41]
Qe fol plah [42] fai qi se me-
[teis afola [43]
E tu non fai folha don hom
[desqerna [44]

Terme ni iorn ni respeig (*c. en*: iespeig) ni couenz
Perqe mos iois qem (*c. en* : qera) floritz besesta.

[1] Arnautz a fag — [2] loncs atentz — [3] Cap soffrir — [4] conqu*e*sta. — [5] sims — [6] branches — [7] Secs — [8] despoilliatz — [9] foilla — [10] mo — [11] lonja — [12] Car ien madui de las artz — [13] Can sai — [14] fai — [15] mos bous — [16] pro — [17] correns — [18] *L.S. ha qui l'ultima* (VI[a]) *stanza di questo* — [19] E tu de ioi non — [20] P. respeig qe mortz tacuoilla — [21] s. sim desfui — [22] Qe — [23] pona — [24] Qi safortis de preiar mai non coilla — [25] Qeu passarai — [26] palutz duzerna — [27] Com peleris e — [28] part en — [29] sieu nei — [30] cuiatz qieu — [31] ducilla — [32] Men — [33] meizina cõia — [34] uolla — [35] lieis qil manten el — [36] qieu — [37] lieis not partz nit — [38] Anz dic caillors non — [39] qet prec nil uueilla — [40] Son uoler fui e demanda — [41] qi qei sim anja — [42] Gran son dan — [43] afolla — [44] faz ren per com te *q*uerna

Digitized by Google

Mos aprop [1] dieu lei sonors
[& selebres [2].
V. Jes de paris & us casan-
[chas [3]
Jenser [4] nos uest ni des-
[pulha [5]
E sa beutaz es tan granda
Qe semblariaus mensonia [6]
Ben uai damor sillam bais
[& macola [7]
Non dopti mai ielada [8] ni
[buerna
Nim fai patz mals ni guera [9]
[ni febres.
VI. Ab raços cōtas [10] & franchas
Ma mandad [11] qeu non des-
[tulha [12]
Ni non seg [13] autra nim [14]
[blanda
Mas tant sai qap si ma-
[coinda [15]
E ditz [16] qe flors non sem-
[ble [17] de uiola
Qes cania leu [18] sitot nocas
[iuerna
Mas [19] per samors [20] sia
[laurs o ginebres [21].
VII. [22] Seus es narnautz del sim
[uis qen la sola
E senes leis no uol auer
[luçerna
Nil segnoriu del rei enqe
[corebres.

[ARGOMENTO DEN FOLQETZ DE MARSSILIA

Folqetz si fo de marseilla fils du. *mer*cader qe fo de genoa & ac nom ser amfos e cant lo paire morit [23] sil laisset mout dau*er* & el entendet em pretz & en ualor e mes se a seruir & auenir als ualenz homes & abrigar con lor & a dar & a seruir & a uenir & anar e fort fo grazitz & [24] onratz [24] *per* lo rei richart e *per* lo bō conte raimō de [24] toloza. e *per* en barral lo seu segnor de marseilla. Molt troua be e molt chanta ben e molt fo auinēz om de la *per*sona e entendia se en la moiller [25] de son segnior en barral e pregaua la e fazia sas chāzos dela. Mas anc *per* precs ni *per* chanzos non poic [26] trobar *mer*ce *per* *que*la li fezes nul don en dreit damor. *Per* qe totz temps si plaing damor en soas chanzos e auenc si qe la dona moric & en barrals lo mariz dela el segn*or* de lui q*ue* tan li fazia donor el rei richartz el bos coms raimonz

[1] Mas a pres — [2] lieis honors & celebres — [3] De lai diul tro a sainchas — [4] miels — [5] ni non despueilla — [6] messonia — [7] damors qelam b. e acolla — [8] Per qe nō pot frisir neus — [9] Ni far sentir dolor gota — [10] Qab razons *con*itas — [11] mandat — [12] nom destueilla — [13] seru — [14] nin — [15] Pos tan fai qab me sacointa — [16] Em diz — [17] sembles — [18] Qis camia lieu — [19] Mais — [20] samor — [21] laur o genebres — [22] *Qesta chanue L. S. non l'ha. — El deto argumento e scrito a l'ultimo folio de qesto libro (c'est-à-dire à la page 166 r°. Le même texte se retrouve dans la dernière partie du manuscrit* A *au f. 30 v°. Variantes de ce second texte:* [23] moric — [24] *manquent* — [25] moillier — [26] poc.

Digitized by Google

el bos reis namfos. dont el per tristessa[1] de sa[2] domna e dels princeps. que uos ai digtz abandonet lo mont e rendet se al orde de sistel com sa moiller[3] e com dos sos fils qel auia. e si fo faitz abbas duna rica[4] abadia qe es em proenza. qe a nom lo terondet e pois el fo faitz euesqes de toloza e lai el moric.]

97

EN FOLQETZ DE MARSEILLA

(= B. Gr. 155, 17)

I. (*p. 112*) Pos entrames me
[sui de far chanzos
Ben dei gardar qe fals motz
[noi [en]tenda
E sieu dic re qe mi donz en
[grat prenda
Bon men sera rendutz bos
[guiszerdos
Et agra tort se mos chanz
[non er bos
Per qe car il me donet lart
[et engieus[5]
Et so qeu faz non de[i]
met[r] en desdeing.

II. E si tot mes de semblant
[orgoillos
Non ai poder qe vas au[t]ra
[mentenda
Qel cor es oils me mofiron[6]
[qe mi renda
Tan magrada de sas bellas
[faissos
E qant ieu men cug partir
[no mes pres[7]
Qel sieu amor mes denan
[qi mateing
Qem fai tornar. vas leis tant
[mi destreing.

III. Loing[8] mes dels oils mas del
[cor mes tan pres
Cella per cui souen plaing
[e sospire
Qe on plus nai dafan. e de
[martire
Dobla lamors e creis e nais
[ades
E car soi sieus non cuig qe
[menganes
E si[9] me ten[10]. cl sieu ensei-
[gnamen
Per cai respeig qe nauiai[11]
[chauzimen.

IV. Ben fora sen se deleis mi
[loingnes
Anz qem laisses ab la dou-
[lor aucire
Mas amors vol qeu sia francs
[suffrire
E ia per re non aial cor
[engres
Canc dieus no fez nul hom
[qe ben ames
Qe nō crezes miels amor qe
[son sen
Per qeras ven a sar[12] son
[mandamen.

V. Anc nuls amanz per si donz
[nō sofri
Tan greu dolor ni aital ma-
[lananza
Per merceil prec qem diga
[tal pezanza

[1] tristeza — [2] la — [3] moillier — [4] ricca.) — [5] *c. en*: et engieng, *l.*: el gieng — [6] *l.*: el o. me mostron — [7] *l.*: pros — [8] *c. en*: Luing — [9] *l.*: fi — [10] *c. en*: tart, *l.*: tant — [11] *l.*: naurai — [12] *l.*: P. qe mauen a far.

Digitized by Google

Se cor non a qes meillur en
[vas mi
Per qe vengues plus viatz
[a la fi
Car me mal es mirar [1] al meu
[semblan
Qe totz temps viur ab pen
[et ab afan.
VI. Chanzoneta vai ten tot dreit
[cami
Lai a mi donz en cui ai
[mesperanza
E digas lim caia calqe men-
[branza
De me car lam senz enian
[ab cor fi
Qanc per ma fe des lora qeu
[la vi
Non au [2] muda ni cambia
[mon talan
Anz lam ades e la dopt e la
[blant.

98

EN FOLQETZ DE MARSEILHA

(= B. Gr. 155, 9)

I. (*p. 113*) Fin amors a cui me
[sui datz
El genz terminis amoros
Cascus daqetz mes uchaizos
Don dei esser enamoratz
Per qes dreitz cab lo lur aon
Fassa conoisser en chantan
Con ieu sui faitz a lur coman.
II. Qar miels sai suffertar eu
[patz
Si qe mos volers nes descos
E par ben ia per als nō fos
Mas car am e no sui amatz
E ia cil don chan no maon
Sa totz iorns nom vau mel-
[luran
De leis ben amar ses eniau.
III. Per qeus prec qe merce
[najatz
Ses tort qieu anc non ac
[per vos
E sel dreitz qes tan cabalos
Nom pot valer humilitatz
Mi vailla bucs [3] domne maon
Car nul dreitz non a valor
[gran
Lai on forza fai son talan.
IV. Qaissi mes el cor sagellatz
Vostre rics pretz verais e
[bos
Per qieu non son gen pode-
[ros
Qem braisse [4] vas altre latz
Ni no voil ia cautra maon
Mas vos domna de cui eu
[chan
Et am e dezir e reblan.

99

EN FORQETZ DE MARSSILIA

(= B, Gr. 155, 20)

I. Si com cel qes tant greuatz
De mal qe non sent dolor
Ni sent ira ni tristor
De guizan sui oblidatz
Car tant sobre poial danz
Qe nuls hom no pot pensar
Ni nuls hom tro al proar
Non pot saber con ses
[granz

[1] *c. en*: morut, *l.*: morir — [2] *l.*: mi — [3] *c. en*: vaillab uos — [4] *l.*: biaisse

Digitized by Google

Den barral lo mieu bon se-
[gnior
Per qe ser chant ori [o] plor
No mo pres. plus qieu feir
[enanz.

II. Qieu penz si con enchantatz
On son cazutz en error
Can non vei sa gran valor
Qaissi nos tenia ōrratz
Qeissamen com lauzimanz
Tiral fer e fai leuar
Faziel mains cors drei far [1]
Ves pretz forsatz e pezans
E qi gaug e prez et honor
Senz largueza astre e ricor
Nos a tout pauc vol nostre
[enanz.

III. Ai cantz ara [2] deseretaz
Qeram tinc ric en samor
E qanz en muric lo iorn
Qel fo mortz e sosteratz
Qe un iorn non vis mortz
Neis qui lauzia nomar [tanz
Hi atendia captar
Tant era sos pretz prezanz
E saup so nom far auzor
De pauc gran e de grant
[nialor [3]
Truesc nol poc enclaure
[garanz.

IV. (*p. 114*) Ai segnier douz e
[priuatz
Com piras [4] dir vostra lau-
Qa lei deriu sorzedor [zor
Qi creis on plus es voiatz
Creis vostre laus en pensanz
Ei trop ades mais qe far
E semblam vostre donar
Don vos creissial telanz
On mais venion qeridor
Mas dieus com bon donador
Vos donaua ades mil tanz.

V. Et er qan vos fos poiatz
Faillitz [5] en guisa de flor
Qe cant hom la vei genzor
Il adonc fail plus viuatz
Mas de vos mostra semblanz
Qe lui sol deuem amar
El chaitiu segle desamar
On hom passa com viadanz
Cautre pretz tornen deisonor
E tot autre senz en folor
Mas daqel qi fai sos comanz.

VI. Ai segnier dieus cui non platz
Mortz de negun pechador
Anz per aucire la lor
Suffritz vos la vostre patz
Fait lo lai viure ab los sainz
Pos sai nol volguetz laissar
E deignaz lon de preiar
Vergens qe preiatz. per
[mainz
Vostre filli per qe los socor
Qesperanza an tuit li meillor
El vostre car precs mer-
[ceianz.

[100 (c'8)]

FOLCHETT DE MARSEILLA

(c *f. 6 r°*)

(= B. Gr. 155.16)

I. Per deu amors ben sabez [6]
[ueramen
Com plus descen [7] plus poia [8]
[humilitaz
Et orgoill [9] chai on plus haut
[es [10] poiaz

[1] *c. en* : dreisar — [2] *c. en* : na — [3] *c. en* : malor. *l.* : maior — [4] *l.* : puesc — [5] *c. en* : Saillitz — [6] dieu a. b. sabetz — [7] deissen — [8] pueia — [9] E orgoils — [10] es plus aut

Digitized by Google

Don dei auer gauz[1] e uos
[espauen
5 Quare se mostraz[2] orgoill.
[contra mesura[3]
E brau respos a mas humil
[chansos[4]
Donc[5] es semblant[6] qel
[orgoill chaia[7] ios
Qapres bel iorn[8] ai uist far
[noit escura

II. Mas uos nō par puscaz[9]
[far fallimen[10]
Pero qan faill cel qes pros
[ni presaz[11]
Tan qan[12] ual mais tan es[13]
[plus encolpaz
Qen la ualor poial[14] colp &
[descen[15]
5 E si[16] tot hom perdon la
[forfaitura
Ja del blasme noi[17] sera
[faiz[18] perdos
E cel[19] reman en[20] mala
[sospeiços[21]
Qa maît[22] met cel qi uas[23]
[un desmesura.

III. Blasme na hom & chascun
[cela sen
Perqes lenian e nes[24] plus
[galiaz[25]
Aicel qil[26] fai qaicel[27] qes
[eniannaz[28]

E donc amors per qel fai[29]
[tan souen[30]
5 Com[31] plus uos serf chas-
[cuns[32] plus sen rancura
E del[33] seruir taing qalqe
[gierdos[34]
Preç o amix meillorament[35]
[o dos
Ses un daqnest par fol[36] qi
[si atura.

IV. Fols fui eu donc qi[37] mis lo
[cor el sen
Sen no fu ges enāz[38] fo
[gran foldaz[39]
Car cel es fol qi cuida[40] esser
[senaz[41]
E sab[42] hom miels chascuns
[on mais apren[43]
5 Qanc[44] pois merces qe ual
[mais qe dritura[45]
No ualg a mi ni ag[46] poder
[en uos
Pauc me sembla mages[47]
[ualgut rasos[48]
Per qeu fui fols qar[49] anc
[de uos aig[50] cura.

V. Mas er sui rix pois en uos[51]
[no menten
Qen cuidar[52] es riqessa &
[paubretaz
Qar cel es rix qi[53] sen ten
[per pagaz[54]

[1] gaug — [2] Canc sem mostretz — [3] mezura — [4] chanzos — [5] Perq — [6] semblan — [7] orgoils caia — [8] ior — [9] M. ges nous p. puscatz — [10] faillimen — [11] presatz — [12] qant — [13] tant nes — [14] pueial — [15] deissen — [16] cant — [17] no — [18] faitz — [19] Caicel — [20] eil — [21] sospeissos — [22] mainz — [23] qui ad un — [24] en eis lenjan — [25] galiatz — [26] co — [27] qe cel — [28] enianatz — [29] fais — [30] suuen — [31] Con — [32] seru cascus — [33] de — [34] guiardos — [35] Pretz o amics meilluramenz — [36] daquetz es fols — [37] eu ben qei — [38] Senz no fo g. abanz — [39] foudatz — [40] nes fols qen cuia — [41] senatz — [42] sap — [43] m. ades on plus napren — [44] E — [45] drechura — [46] ualc a me ni ac — [47] magues — [48] razos — [49] qe — [50] aic — [51] ar s. rics qen uos plus — [52] cuiar — [53] Qaicel es rics qe — [54] pagatz

Digitized by Google

E cel e[4] paubres qen trop [ricor enten
Per qeu sui rix tan rics[2] [iois masegura
Qan pens qeu sui tornaz[3] [desamoros
Qadonc era marriz er[4] sui [ioios
Per qeo mel teing[5] a gran [bon auentura.

VI (c *f.* 6 *v°*) Cortesia non es als [mais[6] mesura
Mas uos amor nous sabez[7] [anc qe fos
Mas eu[8] serai tan plus cor- [tes de[9] uos
Qal maior brui calerai[10] ma [rancura.

VII. Ab naiman & ab tos[11] temps [tatura
Chansons qar de lor es[12] & [de lor[13] raços
Qautressi ses chascuns des- [amoros[14]
Mas semblant fan daiso[15] [don non an cura.

[101 (c[a] 9)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(= B. Gr. 155, 3)

I. A qan gent[16] uenç & ab qant [pauc dafau
Aicel qis[17] laissa uencer[18] a [merce
Qar enaisi[19] uenz hom au- [trui & se
Et a uencut duas[20] uez se- [nes dan
Mas uos amor non[21] faiz [ges aisi[22]
Qanc iorn merces ab uos nō [pog[23] ualer
Anz mauez mostrat tant[24] [uostre poder
Qeras nous ai ni uos non [auez mi.

II. Perqe[25] par fols qi non sap [retener
Zo qe conqer qeu[26] prez [ben acertan[27]
Qi ço reten qe a conqis[28] [denan
Per son esforç[29] com faz lo [conqerer
Qaissim pograç tener qol[30] [fols rete
Lesparuier fer qan tem qe [si[31] desli
Qel estreing tant en son [pong tro[32] lauci
E pos estors uos soi[33] uiure [pusc[34] be.

III. Tot ço qe ual pod nocer [autressi[35]

[1] E cel — [2] rics t. grans — [3] pos qieu s. tornatz — [4] Cadoncs e. marritz ar — [5] qe mo tieing — [6] mas — [7] E u. amors no saupez — [8] Perqieu— [9] qe — [10] Cal majer brug calara i — [11] A nazimanz e en totz — [12] Chanzos q. es lurs — [13] lur — [14] Qautresi es cascus pauc amoros — [15] Com qei mas semblan fan — *L. S.*: [16] Ai can gen — [17] qes — [18] uenzer — [19] enaissi — [20] doas — [21] non o — [22] aissi — [23] nom poc ab uos — [24] tan mostrat — [25] Per som — [26] qieu — [27] atrestan — [28] conqist — [29] esfortz — [30] Mas uos mi retengratz col — [31] Lesparuer fels cant t. qil se — [32] tan el poing tro qel — [33] Mas pueis estortz u. sui — [34] poes — [35] pot nozer atressi

Digitized by Google

Donc seu teng [1] pro beus
[porai dan tener
Et er merces sabeis uostre
[saber
Qe mauez dat don [2] anc iorn
[nō iaudi [3]
Vos mou tenso [4] eus dig [5]
[mal en chantan
Mas non er fait [6] chausi·
[menz men rete [7]
Anç uoil trop mais mon dan
[suffrir iase [8]
Qels [9] uostre tortz sadrei-
[tures [10] claman.
IV. En trobarez mais tant [11] de
[bona fe
Qanc [12] mais nuls hom se
[meteis nō trai
Son escien si com [13] eu qeus
[serui
Tan [14] loniamen qanc nō ian-
[di de [15] re
Er [16] qer merce ço [17] faria parer
Qar qi trop uai seruisi [18]
[reprochan
Semblansa fai qe gaçerdon [19]
[deman
(c *f.* 7 *r°*) Mas ia de mi nous
[cuidez qel nesper [20].
V E qil bon rei richard [21] qe
[uol qeu chan
Blasmet daiço [22] qar non
[passet de se [23]
Er [24] len desmen si qe chas-
[cus lo ue [25]
Qareires trais [26] per miels [27]
[sallir enan
Qel era cons er es rix reis [28]
[ses fi
Qar ben secors [29] fai deus
[als bos auer [30]
E sen dis [31] ben al croçar en
[dis [31] uer
Et er uei [32] hom per qa-
[donc [33] non menti.
VI. Ja naiman [34] ne tot [35] temps
[non creran [36]
Qeu uas amor aia [37] uirat
[mon fre
Mas ben pod [38] hom creire
[aiço qe ue
(*al'*. Mas eu tenc ben *per*
[probat ço qom ue)
Et er sabut oimais daqi e
[nan [39].

[102 (c°10)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(= B. Gr. 155, 18)

I. Sal cor plagues ben fora
[oimai [40] saços
De far chāson *per* ioia man-
[tener
Mas trop me [41] fai mauen-
[tura doler

[1] sieus tinc — — [2] pueis — [3] nom iauzi — [4] tenson — [5] dic — [6] faigz qe — [7] mi te — [8] Qar enanz uoil mon dan suffrir anc se — [9] Qe — [10] adrei turer. — [11] On trobrares m. tan — [12] Anc — [13] con — [14] Tant — [15] iauzi en — [16] Ser — [17] so — [18] seruizi — [19] Ben fai semblan quel guiardo — [20] de uos non crezatz qel esper — [21] E sil bos reis richartz — [22] de co — [23] anc se — [24] El — [25] cascus so ue — [26] Careit estrais — [27] meils — [28] comz ar es rei rics — [29] Car bon socors — [30] dieus a bon uoler — [31] diz — [32] Qera uez — [33] cadonc — [34] naziman — [35] totz — [36] creiran — [37] Qe uos amors aiatz — [38] pot — [39] sauput hoi daissi enan.—*L. S.*: [40] hoimai — [41] mi

Digitized by Google

Qant eus gard los bens [1] els
[mals qeu ai [2]
Qar rix diz [3] hom qe soi [4] e
[qe ben [5] uai
Mas cel qel diz [6] nō sab ies
[ben lo uer
Qar benenansa no pot nul [7]
[hom auer
De nulla re mas daiço [8] qal
[cor plai
Per qeu nam [9] mais un pau-
[bres [10] ses ioios
Qus rix sens [11] ioi qes tot
[lan consiros.

II. E seu [12] anc iorn fui gais [13]
[ni amoros
Er non ai ioi damor ni nol
[esper
Ni autre pens [14] nō pot el [15]
[cor caber [16]
Ainz [17] me semblan tut [18]
[autre ioi [19] esmai
Pero damor qel [20] uer uos
[en dirai
Nom lais del tot ni no men
[pusc[...] [21]
[.....] rema-
[ner [22]
Aisi cum cel qen mei del
[arbre [23] estai
Qes poiaz tant [24] qe non sap
[tornar ios
10 Ni sus no uai tant [25] li par
[temoros [26].

III. Pero non lais [27] si tot es
[pereillos [28]
Qades non poig [29] en sus a
[mon poder
E deuriam domnal fis cors [30]
[ualer
Pos conoissez [31] qe ia nō
[recreirai
5 Qab ardimen apoderisc [32]
[lesglai
E no (c *f.* 7 *v°*) ten [33] dan qe
[men deia eschaer
Per çous er ient [34] sim deg-
[naz [35] retener
El gaçerdos er [36] aitals
[cum [37] seschai
Qen eis lo dons es faiz lo
[gazerdos [38]
10 A cel qi [39] sap dauinent [40] far
[sos dos.

IV. Donc se [41] merces a nul po-
[der en uos
Traga [42] senan si iam uol
[prou [43] tener
Qeu no men [44] fi en prez [45]
[ni en saber
Ni en chansos qar ben [46]
[conosc & sai
5 Qe merces uol ço qe rasos [47]
[dechai

[1] Cant mi membra los bes — [2] nai — [3] Qe rics ditz — [4] qeu sui — [5] bem — [6] co ditz — [7] Qe benananza nom pot — [8] daisso — [9] am — [10] paubre — [11] rics ses — [12] si — [13] gai — [14] altre iois — [15] al — [16] plazer — [17] Anz — [18] sembla tot — [19] iois — [20] lo — [21] puesc mouer — [22] Enanz no uau ni men sai remaner — [23] con sel qe mieg d. albre — [24] tan poiatz — [25] tan — [26] timoros — [27] No laissarai — [28] perillos — [29] Cades n. pueg — [30] E d. nal fin cor — [31] conoisses — [32] apoderom — [33] tem — [34] Per qeus er gen — [35] degnatz — [36] Qel gaçardon ner — [37] com — [38] don ben es faitz guiardos — [39] qe — [40] dauinen — [41] si — [42] Traia — [43] pro — [44] me — [45] precs — [46] en razo mas car — [47] razos

Digitized by Google

Per q'u uos cuiç [1] ab merce [conqerer
Qem es escuz [2] cōtral sobre [ualer
Qi es en uos [3] em fai metre [en assai [4]
De uostramor ço qem ueda [rasos [5]
Merces [6] me fai cuidar qaui- [nent fos [7].
V. Ara [8] conosc qe soi neins [paoros [9]
Qan [10] al comensamen men [11] [desesper
E mas chansons pois [12] mer- [ce qerer
Farai adonc [13] si com [14] lo [ioglars fai
Qaisi com mog lo [15] lais lo [finerai [16]
Desesperaz [17]. qar eu nō [pusc ueçer [18]
Rasons [19] per qel [20] degues [de me [21] chaler
Pero al mens [22] aitant ne [tendrai [23]
Qenz en mon cors [24] lamarai [a rescos
E dirai be [25] de leis en [26] [mas chansos [27].
VI. Si naimanz [28] sabia ço qeu [sai
Dir poria qe ben paucai oc- [chaisos [29]
Noz [30] en amor mais qe noi [31] [ual raços.

[103 (c[a] 11)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(= B. Gr. 155, 5)

I. Ben an mort mi & lor
Mei oill galiador
Per qes tang [32] qab els plor
Qar il ço an merit
Qen [33] tal domnan chausit
On an fait fallimen
E qi naut poia baus [34] dessen
Pero en sa merce maten [35]
Qar [36] eu non cre [37] qe mer- [ces aus fallir
Lai on deus uolg [38] toz au- [tres bes assir.
II. Pero [39] conoisc damor
Qe mos dans li es [40] sabor
Qaiço dont ai largor

[1] Cuieraus donc — [2] escutz — [3] De uos domna domna — [4] esai — [5] razos — [6] Mas il — [7] cuiar qauinen — [8] Aissi — [9] qeu sui truep rancuros — [10] Cant — [11] mi — [12] En ma chanzo pois uoill — [13] o donc — [14] con — [15] Qaissi c. eu mo — [16] o finirai — [17] Desesperatz — [18] Pois qeu n. puesc saber — [19] Razos — [20] qeil — [21] mi — [22] meins — [23] aitan i recreirai — [24] Qinz e m. cor — [25] ben — [26] e — [27] chanzos. *L. S. ha di piu questo canzoncino* :

Morir cujei mas ester grat dic uer
Car mestaua trop miels cara nō stai
E cujei far creire zo qe no fos
Mas mal mon grat saueran mas chanzos.

— [28] naimann — [29] poiria qun pauqet duchaizos — [30] Notz — [31] no. — L. S. : [32] dreigz — [33] Qeu — [34] Qar qi truep pueia bas — [35] maren — [36] Car — [37] crei — [38] dieus uolc — [39] Mas ar — [40] a

Digitized by Google

Me [1] fai presar petit
E pognar a estrit
En leis qe sē [2] defen
Zo qe men cauça uau fugen
E ço qem fug (c *f. 8 r°*) eu [uau sigen
Aiso [3] non sai cosim pusca [4] [suffrir
Qensems non pusc [5] encau- [sar & fugir.

III. Er auiaz gran follor
Qardiç soi [6] per paor
Qer tan tem la dolor
Damor qi ma saçit [7]
Qai som fai plus ardit
De mostrar mon talen
Alleis qim fai ueillar dormen [8]
Donc ai per paor ardimen
Aisi cum cel qesters non [pon [9] gandir
Qe uai tot sols entre çinc [çens ferir.

IV. Pros donna cui ador
Restauraz en ualor
Mi & uostra laudor [10]
Qamdui nem afreulit
Qar merces en noblit [11]
Mi qeus am finamen
Qaicil qi sabon uan disen [12]
Qe croi seruir fai māta gen [13]
Et eu qeus [14] am tant qe [dals non consir
Per mi & uos ueiaz [15] sim [dei marrir.

V. Mas ges oiam [16] per flor
Nō uiraz [17] chantador
Mas li prec [18] mon segnor [19]
Lo [20] bon rei cui deus guit
Daragon man partit
Dira & de matrimen [21]
Per qeu chant tot forsada- [men
E al seu bel plasen manda- [men [22]
Non deuon ges sei amic [contradir
Qals enemix [23] uei qes fai [obedir [24].

VI. Sai a las dolor de las dens
Vir la linga lei cui mi rēs
Et ermerces se mi degna [acoillir
Qe mainç bons locs faç son [ric prez audir [25].

VII. Bels nadimanz [26] deu [27] mi [gard de faillir
Vas lei qe fail uas mi [28] seu [lauses dir.

[104 (c[a] 12)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(B. Gr. 155, 22)

1. Tant mabelis [29] lamoros pen- [samen [30]
Qi ses uenguz [31] en mon [fin [32] cor assire
Perqe noi pot nul autre [pens [33] caber

[1] Mi— [2] Ental qe sim — [3] Daiso— [4] puesca — [5] puesc — [6] sui — [7] saicit — [8] durmen — [9] nos pot — [10] lauzor — [11] ublit — [12] dizen — [13] Mal seruir fai amair tan gen — [14] E car uos — [15] Pert uos e mi gardatz — [16] Neus coiam — [17] No uenz — [18] M. pres de — [19] seignor — [20] Del — [21] marrimen. — [22] Mas al sieu plazen mandaran — [23] enemics — [24] obezir — [25] VI. Marsan uas trez uai ten corren Lai an raimon berengier cui desir E car lier bo. fatz li mon chan auzir — [26] nazimanz — [27] dieus — [28] me.— *L. S.*: [29] mabellis — [30] pensamenz — [31] uengutz — [32] e m. fi — [33] nuls a. penz

Digitized by Google

Ni autre iois [1] no mes dolç [2]
[ni plasenz
Qadonc [3] uiu sans qan mau-
[cion [4] consire
E finamors alleuia mon [5]
[martire
Qen [6] promet ioi mas(c*f*.8*v*°)
[trop len [7] dona len
Qab bel semblant [8] ma trai-
[nat loniamen.

II. Ben sai qe tot qan faiz es
[dreiz nien [9]
Eu qem pusc [10] mais samors
[me [11] uol aucire
Qar [12] escien ma donat tal
uoler
Qe ia non er uencuz ni el
[nō uen [13]
Vencuz [14] si er qaucir man
[li consire [15]
Tan [16] suauet qar de leis
[cui dezire
Non ai secors [17] ni dallor [18]
[non laten
Ni dautramor nō pusc [19]
[auer talen.

III. Bona dōna sius plaz siaz
[suffren [20]
Del be [21] qeus uoil qeu soi [22]
[del mal suffrire
E pols lo mals non poira
[dan tener
Anç mer semblanz [23] qel
[partam ĕgalmen [24]
Pero sius plaz [25] qa dautra [26]
[part me uire
Ostaz [27] de uos la beutad el
[dolz [28] rire
El bel semblan qe menfolis [29]
[mon sen
Pois partir mai de uos mon
[escien.

IV. A toz iors [30] mes plus bella
[& plus plasen [31]
Per qen [32] uoil mal al oils
[ab qeus remire
Qar a mon [33] pro nō poi
[rien [34] ueçer
Et a mon [35] dan ueçon
[trop suptilmen [36]
Mos dan [37] nō es si uals [38]
pos nom naire [39]
Anz mes tan dolz donna
[per qeu [40] malbire
Si mauçiez [41] qe nous es-
[tara ien [42]
Qar [43] lo meus danz uostre
[ser eisamen [44].

V. Per ço [45] donna nous am
[sauiamen [46]
Qar [47] uos soi [48] fis & amos
[obs [49] traire
E nos tem perdre & mi
[nō pusc [50] auer

[1] Ni mais neguns — [2] douç — [3] Cadoncs — [4] sas cant mazizon — [5] alleuja mo — [6] Qem — [7] lom — [8] Qap I semblan — [9] quant faz es dreitz nienz — [10] Ieu q. puesc — [11] mi — [12] Cab — [13] uencutz ni recrezenz — [14] Vencutz — [15] sospire — [16] Tot — [17] socors — [18] dallors — [19] puesc — [20] platz siatz suffrens — [21] ben — [22] sui — [23] semblan — [24] egalmenz — [25] platz — [26] saltra — [27] Partetz — [28] beutat el douz — [29] mafolis — — [30] qec iorn — [31] plasenz — [32] qe — [33] Car a mom — [34] rion — [35] E al mieu — [36] truep sotilmen — [37] danz — [38] er so sai — [39] nazire — [40] douz domna p. qieu — [41] maucies — [42] gen — [43] Car — [44] er eissamen — [45] o — [46] sauiamez — [47] Car — [48] sui — [49] amon ops — [50] puesc

Digitized by Google

Eus cuid [1] noçer & soi [2] a [mi nosenz
5 Pero mon mal [3] nous aus mostrar ni dire
Mas al esgard ¡podez [4] mon [cor deuire
Qar leus cuid[b] dir & eras [6] [men repren [7]
E port nals [8] oils uergo- [gna & [9] ardimen.
VI, Trop uos am mais [10] dõna [qeu nõ sai dire
E seu [11] anc iorn fui [12] [dautramor iaudire [13]
No men pened anz uos am [per un cen
Et [14] ai proat lautrui [15] cap- [tenemen.
VII. Cansons uas lei ten ua qi qe [sen [16] aire
Gauç nauran per lo meo [escien [17]
Las autras [18] dõnas a cui [eu te presen [19].
VIII. E celas tres ual non mais [daltras [20] cen.

[105 c[a] 14)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(c *f*. 9 *v*°)

(= B. Gr. 155, 1)

1. Amor merce[21] nõ mora tan [souen
Qe iam podez uiaz[22] del tot [aucire
Qe [23] uiurem faiz & morir [mescladamẽ [24]
Et enaissi doblaz me [25] mon [martire
5 Pero meiz mort [26] uos sui [homs [27] & seruire
El seruises mes mil [28] aitanz [plus bos
Qe de nulautre auer ric [29] [guierdos.
II. Perqes peccat amor [30] so [sabez uos
Si mauciez pois ues [31] uos [nõ maire
Mas trop [32] seruir ten dan [maintas sasos
E [33] son amic en perd [34] [hom so auz [35] dire
5 Qeus [36] ai seruit & anqer [37] [no men uire
E qar sabez qal gierdõs [38] naten
Ai perdud [39] uos el seruirs [esiamen [40].
III. Mas uos dõna qe au ezmandamen [41]
Forzaz [42] amors & uos cui [tan desire
Non ges per me [43] mas per [dreit iausimen [44]

[1] cuit — [2] sui — [3] mos mals — [4] esgart podetz — [5] Ar lous cuig — [6] aras — [7] repen — [8] els — [9] uergogne — [10] mieils — [11] car — [12] aic — [13] dezire — [14] car — [15] laltrui — [16] Vas neras ten uai chanzons qi qes — [17] Car gaug n. segon lo meu al bire — [18] trei — [19] prezen — [20] Car ellas trei ualon ben dautras. — *L. S.* : [21] Amors merces — [22] podetz uiatz — [23] Car — [24] faitz et murir mesclamen — [25] doblades — [26] meitz mortz — [27] hom — [28] seruir mes cen mil — [29] rics — [30] Perqer peccatz amors — [31] uas — [32] truep — [33] Qe — [34] pert — [35] aug — [36] Eus — [37] ancar — [38] sabetz q. gierdon — [39] perdut — [40] seruir eissamen — [41] auetz ualor ualen — [42] Forzatz — [43] mi — [44] chauzimen

Digitized by Google

Qe tot plangen [1] uos pre-
[gon mei sospire
Qen mon cor plor qan ueiez
[los [2] oils rire
Mas [3] *per* paor qeu nō [4] sem-
[ble noios
Part mi de uos e traic [5]
[mal en perdos.
IV. Ja non cuiçera [6] uostre cors
[orgoillos
Poges al meu [7] tan long [8]
[desir assire
Mas *per* paur non [9] feçes
[dun dan dos
Nō aus eu tot mon mal
[traiz [10] deuire
Ai qar uostroill nō ueçon
[mon martire
Qadonc nagran il merce [11]
[se el no men [12] (*al'* : mon
[escien) [13]
Li dolç esgard qim fan
[semblan [14] paruen
(*al'* : Dun dolz esgard si
[uals damor paruen) [15].
V. A uos uolgra mostrarlo mal
[qeu sen
Et als autres celar & ascōdire
Qeu nol pusc plus tener cela-
[damen
Donc seu [16] nō sai cobrir qi
[mer cobrire
Ni qi mer fis seu eis me sui
[traire
Qe si [17] nō sab celar nō
[es rasos [18]
Qel [19] celon cel a cui nō es
[nul pros.
VI. [20] Dōnal fin cor qieus ai nous
[aus [21] tot dire
Mas ço qeu lais qeu non dic
[per nonsen [22]
Restauraz uos [23] en bons
[entendimen [24].
VII. Mons aimans diç [25] qeu li
[sui traire
E mons tostemps qe uas lui
[sui gelos [26]
Qar [27] tot mon cor non
[retrac a el dos [28].

[106 (c° 15)]

[FOLCHET DE MARSEILLA]

(c *f. 10 r°*)

(= B. Gr. 155,10)

I. Greu fera [29] nuls hom fal-
[lensa [30]
Si tan temses son bon sen
Cum [31] lo blasme de la gen
Qi iudia [32] ab desconois-
[sensa [33]
Qeu [34] faill qar lais *per*
[temensa [35]

[1] tan plagnjen — [2] Qel cor plora cam uezes dels — [3] E — [4] qe nous — [5] Enian mi eis e trac — [6] Anc non cujei — [7] Pogues en mi — [8] lonc — [9] Per cai paor no — [10] Si cujaua tot mos maltraitz — [11] Caissi nagras merces — [12] si donc non meu — [13] *il uerso da qui in là (c'est-à-dire les variantes des vers* 6 *e* 7) *in L. S. manca* — [14] Lo d esgar qem fai merces — [15] sieu — [16] Qi se — [17] razos — [18] Cill — [19] *L. S. ha questo ritornello dopo l'altro chi segue* — [20] sai — [21] nosen — [22] Restauratz o — [23] bon entendemen — [24] Mas naimanz ditz — [25] E len totztemps car eu men fatz gignos — [26] Car — [27] ad ambdos. — [28] *L. S.* : feira — [29] faillenza — [30] con — [31] Qe iutia — [32] deco noissensa — [33] Qieu — [34] temenza

Digitized by Google

Del blasme desconoissen
Qen [1] contramor [2] no men [pren
Qautresi [3] noz trop sufren- [sa [4]
Cum leus [5] cors ses rete- [nensa.

II. Qar [6] en uostra mantenensa
Me mis amors franchamen
E forai morz [7] ueramen
Si nō [8] fos ma conoissensa [9]
Donc [10] non aiaz mais pli- [uensa [11] (*al'*: credensa)
Qeu [12] mansi cum soil [13] pla- [gnen
Ni mora oimais [14] tā soen [15]
E mas chansōs [16] qen par- [uensa
Nauian mē de ualensa [17].

III. Ni ia merces no uos uensa [18]
Per mi qeu nō lai atten [19]
Anz mestarai planamen
Ses uos pos tant [20] uos [aiensa [21]
Franx [22] de bella capte- [nensa [23]
Seu pusc en aison nenten [24]
E cil suffran [25] lo tormen
Qi [26] fan per fol atendensa [27]
Anz del peccat penedensa [28].

IV. Mas eu [29] auia pliuensa [30]
Tant [31] qant amei follamen
En aiço qom [32] uai disen [33]
Ben fenis qi mal comensa [34]
Per qeu [35] auia entendensa [36]
Qe per proar mon talen
Mag sez [37] mal comensa- [men [38]
Mas er comisc a presensa [39]
Qe toz [40] tēps magra te- [nensa [41].

V. Sim degraz dar guirensa
Qar mielz [42] (*al'*: mais) ga- [zagna & plus gen
Qi dona qaicel [43] qi pren
Si prez na ni benuolensa [44]
Mas uolts [45] es en uil te- [nensa [46]
Vostra fars & en nien
Qom [47] uos sol dar er [48] uos [uen
Mas [49] lais men qeu ai sa- [bensa [50]
— De mal dir & abstenensa [51].

VI. Naiman [52] al uostre sen
E de toç [53] tēps eissamen
Mi teng damors qe par- [uensa [54]
En faiz [55] mas pauc uos [agensa.

[1] Qe — [2] contramors — [3] Qeissamen — [4] truep sufrenza — [5] Con leu — [6] Car — [7] fora mortz — [8] no — [9] conoisenza — [10] Dont — [11] credensa — [12] Qieu — [13] con sueil — [14] muer hoimais — [15] suuen — [16] chanzos — [17] Naurian mein de ualenza — [18] uenza — [19] car ieu non laten — [20] tan — [21] aienza — [22] francs — [23] captenenza — [24] Sieu puesc en aizo menten — [25] suffrun — [26] Qe — [27] atendenza — [28] pecchat penedenza — [29] ieu — [30] crezenza — [31] Tan — [32] com — [33] dizen — [34] comenza — [35] qieu — [36] entendenza — [37] Mac ses — [38] comenzamen — [39] ar co nosc a prezenza — [40] totz — [41] magras tenenza — [42] Qe mais — [43] qe cil — [44] Cel na grat ni benuolenza — [45] uout — [46] uiltenenza — [47] Com — [48] ar — [49] E — [50] qieu ai sabenza — [51] estenensa — [52] Naziman — [53] E en totz — [54] Dei estar damor qe paruenza — [55] faig

Digitized by Google

[107 (cᵗ 16)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(= B. Gr. 155, 14)

I. Mout i fez gran peccat [amors
Pois li plac qes meçes en me
Qar merce non aduis ab se
Ab qe sadolçes ma dolors
(c *f. 10 v°*) Qamor perd son [nom el desmen
Et es desamor planamen
Pois merces noi pot far so- [cors
Per qel fora prez & honors
Pos il uol uencer totas res
Quna[4] uez la uenqes mer- [ces.

II. Si[2] nous uenz uencuz soi [amors
Vencer nous pusc mas ab [merce
E sentre tanz (*al'*: cenz) [mals nai un be
Ja nous er dans ni deso- [nors
Cuidaz uos donc qeus estia [gen
Qar mi faiz plagner tan [soen
Ans en ual mens uostra [laudors[3]
Pero mals me fora dolçors
Sol[5] lautram a cui me so¡ [pres (*al'* : tes)
Me pleies merceiã merces.

III. Mas trop ma[5] adirat amors
Qar (*al'* : qant) ab merce [sen[6] desaue
Perol miels de miels qe hom [ue
Mi dons qe ual mais qe ua- [lors
Eu[7] pod leu far acordamen
Qar maior na fait per un [cen
Qi ueu cum la neus el calors
Zo es la blanqessa el colors
Sacordant en lei semblanz es
Qamors si acord & [8] merces.

IV. Esters[9] non pusc durar [amors
E nõ sai cosi sendeue[10]
De mon cor qaissi us aeus [te[11]
Qe re non par qe naia allors
Qar si beus es grans eissa- [men
Podez en mi caber leumen
Qos[12] deuezis una grans tors
En un pauc miraill el[13] lar- [gors
Es dinz[14] (al': En sui) tan grans qe sius [plagues
Enqer neis i caubra[15] mer- [ces.

V. Mas non pod esser pos [amors
Non[16] uol ni mi dons so cre
Pero de mi dons nõ sai re
Qanc tan non men folli[17] [follors

Riscont. con L. S. Lordin delle stanze in quello è secondo che qui saranno segnate per numeri (I : 1, II : 5, III : 2, IV : 4, V : 3, VI : 6) — [1] Suna— [2] Sar — [3] ualors — [4] Si — [5] mes — [6] si — [7] En — [8] ab — [9] Qestiers — [10] sesdeue — [11] q. la en se — [12] Cos — [13] eu — [14] es ins — [15] caubria — [16] Non la — [17] no maffollic

Digitized by Google

5 Qeu lauçes dir mon pensa-
[men
Mas cor ai qem captel[1] (*al'*:
çabdel) absen
Et[2] ardimen qē tol paors
Pero esperar[3] fai la flors
Tornar[4] fruit e damor sim[5]
[pes
10 Qesperan la uenqes merces.
VI. Trop (*al'*: Mal) mi soi gar-
[daz per no sen
Qa mi eis ma emblat amors
Er qeta estorç[6] de saa do-
[lors
Mas dir pusc qeu eis me sui
[pres
5 Neus nomē a ualgut[7] mer-
[ces.
VII. Naimanz lo uostre secors
Ara & tost tēps uoill ben
[aillors
Mas aiço non uoil sapzaz
[ges
Qanc qar neis no lo sap
[mer[c]es.

E. STENGEL.

(*A suivre.*)

[1] capdel — [2] Del — [3] esperan — [4] Uenir — [5] zom — [6] Ar qer estort — [7] Pois qe nom ual dreigz ni.

Digitized by Google

VIEILLES PRIÈRES ALBIGEOISES

Il y a quelques soixante ou quatre-vingts ans, on chantait à l'église de la Madeleine *d'otral pont*, à Albi, une prière patoise, l'*Albre dal Paradis*, qui paraît avoir eu longue vogue. Elle alternait avec des *Noëls* dont on n'a pu me donner que des bribes et qu'il serait intéressant de compléter.

Tel ce *Noël* du *Miracle du Semeur* ou de *La Menthe et de la Sauge:*

Abal, abal, dedins aquelo coumbo
Y a un bouyè que semeno de blat,
Al noum dal Jesus,
Y a un bouyè que semeno de blat,
Jesus, Maria !

.....

Bay querre ta dalho, boun ome,
Toun blat es madur, trezenat,
Al noum dal Jesus,
Toun blat es madur, trezenat,
Jesus, Maria ! [1]

Ce Noël, qui se chantait le jour de l'Epiphanie, a un grand air de ressemblance avec le *Noël des Laboureurs* recueilli par M. Smith dans le Velay et le Forez, et publié par la *Romania* [2]. On peut encore le comparer à ceux que cette *Revue des Langues Romanes* a édités [3], ou bien à ceux d'Arbaud [4].

Les Albigeois chantaient encore :

Jandot, pren ta museto,

[1] Là-bas, là-bas, dans cette combe — il y a un bouvier qui sème du blé, — au nom de Jésus, — il y a un bouvier qui sème du blé, — Jésus, Marie !

Va chercher ta faux, brave homme, — ton blé est mûr, trop mûr, — au nom de Jésus, — ton blé est mûr, trop mûr, — Jésus, Marie !

[2] VII, p. 420.

[3] 3e série, tom. XI, p. 68 et 4e sér. II, p. 378.

[4] I, p. 33. II, pp. 235 et 245.

Digitized by Google

E tu toun tambouri,
Marti[1].

.....

Ce Noël, dont je ne connais que ces trois vers, rappelle le rythme de la chanson bien connue des lecteurs de cette *Revue :*

Pastou, que l'amour meno,
Tiro toun capelet
Berouiet,
Et n'auras per ta peno
L'estreno d'un poutet
Doucet,
Janti pastourelet[2].

[1] Jandot, prends ta musette, — et toi ton tambourin, — Martin.

[2] Voir Lettre des amis de la Constitution d'Agen à Grégoire. Cf. aussi Rochegude, *Recueil de pièces en langue romane*, manuscrit 9, n° 150.

Voici une *Pastourèlo* albigeoise, composée sur ce joli rythme :

Amoun, sus la mountagno, (*bis.*)
Lous pastours sou jouyous, (*bis.*)
Tendrous ;
Gardou lours berbinetos,
Lous pitious agnelous
Tendrous,
Dins las bèlos sasous.
Bergèro, ma bergèro, (*bis.*)
T'en fario dous poutous (*bis.*)
Tendrous.
— Mès as bèlos doutsenos,
Sieys de cado coustat.—
Jutsat !
Se yèu ai refusat !

Mès quant yéu la rencountri, (*bis.*)
I lèbi moun burret (*bis.*)
Biulet ;
Yèu i jogui un aire,
Al soun dal flajoulet
Sauret,
Jogo, pastourelet.
Mès touto la neyt rolli (*bis.*)
Altour de soun oustal (*bis.*)
Payral,
Et jamai yèu nou podi
Countenta moun penchant
Fatal.
Mourirei yèu atal.

Là-haut, sur la montagne, — Les bergers sont joyeux, — Tendrets ; — Ils gardent leurs brebis. — Les petits agnelets — tendrets — Dans les belles saisons.

Bergère, ma bergère, — je te ferais deux baisers — Tendrets. — Mais à belles douzaines, — Six de chaque côté. — Jugez ! — Si moi j'ai refusé !

Mais lorsque moi je la rencontre, — Je lui lève mon berret — Violet ; — Moi je lui joue un air — Au son du flageolet, — Blondinet, — Joue, petit berger.

Mais toute la nuit je rode — Autour de sa maison — Paternelle — Et jamais moi je ne peux — Satisfaire mon penchant — Fatal. — Je mourrai, moi ainsi.

Digitized by Google

Ils chantaient aussi :

Derebelho-te, Guilhot!
Pren l'esclop,
Bay te n' querre un pauc de fioc [1].
.....

où l'on trouve la patriarcale façon de rallumer le feu employée par nos aïeux qui ne connaissaient, en fait d'allumette, que le *luquet* [2].

Ou bien encore ce Noël qui ne manque pas de parfum local :

Beni, Marioto,
Per bese lou boun Dious dal cel;
Beni, Rousoto,
S'ou dis l'angel.

Et meno dounc Madeloun,
Catin, Angèlo, Marioun,
Et daysses pas l'Annoto
Ni Margoutoun,

Meno l'Andribo
Touneto, Clèro, Janetoun,
Roso, Matibo,
Trèso, Cleroun.

Sios pas magagno!
Fay dounc balé toun flajoulet
Dins la campagno
Per Nadalet [3].

Le *Noël des métiers* n'était pas inconnu dans l'Albigeois ; les

[1] Réveille-toi, Guillot ! — Prends le sabot, — Va-t'en chercher un peu de feu.

[2] Tige de chanvre dont l'extrémité avait été trempée dans du soufre.

[3] Viens, Mariote — Pour voir le bon Dieu du ciel; — Viens Rosette, — Dit le petit ange;

Et amène donc Madelon — Catherine, Angèle, Marion, — Et ne laisse pas l'Annette, — Ni Margoton.

Amène l'Andrive, — Antoinette, Claire, Jeanneton — Rose, Mative, — Thérèse, Clairon:

Ne soit pas mazette — Fais donc valoir ton flageolet — Dans la campagne — Pour la Noël.

Digitized by Google

strophes qui suivent, tout incomplètes qu'elles soient, rappellent le *Chant des métiers*, recueilli par M. Smith [1].

Abey es nascut Nadal
Dins un tant poulit oustal,
Dins uno crambo tapissado,
Tapissado amé de paillo.
Chut! chut [2]!
Que l'efan dort; pas tant de brut!

Un mounge escarrabilhat
Ben canta : *Magnificat.*
N'en nautabo trop la noto;
Sant Jousep l'attrapo pel la caloto :
Chut! chut!
Que l'efan dort; pas tant de brut!

Un menusiè ben esprès
Per i fayre un pitiou brès;
Tustabo ammé l'armineto.
Sant Jousep l'attrapo per la bouneto
Chut! chut!
Que l'efan dor; pas tant de brut.

Un courdouniè ben esprès
I faire pitious souliès.
Ne tustabo la semèlo.
Sant Jousep l'attrapo pel la panèlo
Chut! chut!
Que l'efan dort; pas tant de brut [3].

[1] *Romania* VIII, p. 417.

[2] Ce chut! chut! me rappelle une vieille chanson de mon enfance, dont quatre vers seulement sont restés dans ma mémoire :

Chut! chut! chut!
Que ha cal pas dire,
Chut! chut! chut!
Que la gato put.

[3] Aujourd'hui est né Noël — Dans une tant jolie maison — Dans une chambre tapissée — Tapissée avec de la paille — Chut! chut! — Que l'enfant dort; pas tant de bruit!

Un moine gentil — Vient chanter *Magnificat* — Il levait trop haut la

Digitized by Google

Le chant de ces Noëls n'allait pas sans un certain cérémonial. La chanteuse, chef d'orchestre, — *Margoutou de Guilhem* que certains Albigeois ont connue, — le chapeau de paille sur le *toupi* [1], les pieds sur le *toni*, s'asseyait sur les marches de la chaire et entonnait le Noël.

Mais le triomphe de *Margoutou de Guilhem* était *l'Albre dal Paradis*. Je dois la copie de cette vieille prière à la collaboration de deux Albigeois albigeoisants, M. Gabriel Soulages, pour qui la bibliothèque de Rochegude n'a pas de secret, et M. l'abbé Rey, curé de Saint-Urcisse. Malgré cette double collaboration, un verset tout au moins a dû rester au fond de mon encrier ; je n'en connais que le premier vers :

Aqui Jesus, lou boun Jesus.

Ce chant a une forte couleur provençale et je ne serais pas étonné qu'il nous soit venu du pays où souffle le *mistrau*. Arbaud en donne plusieurs de même nature, construits, comme *l'Albre dal Paradis*, sur une rime en *ar* [2] ; d'autre part la *Romania* [3] cite un chant du Velay qui est la traduction presque textuelle de *l'Albre dal Paradis* albigeois. Saint Michel y remplace saint Pierre :

En Paradis est un arbre.
. . . . . .
Saint Michel est à la pointe
Qui compte les âmes passer

Ce fait de géographie des vieilles prières est à noter. Voici, sans plus de commentaires

note ; — Saint Joseph l'attrape par la calotte : — Chut ! chut ! — Que l'enfant dort : pas tant de bruit !

Un menuisier vient exprès — Pour lui faire un petit berceau ; — Il frappait avec l'erminette. — Saint Joseph l'attrape par le bonnet : — Chut ! chut ! — Que l'enfant dort : pas tant de bruit !

Un cordonnier vient exprès — Pour lui faire de petits souliers — Il frappait la semelle ; — Saint Joseph l'attrape par les basques : — Chut ! chut ! — Que l'enfant dort ; pas tant de bruit.

[1] Sorte de coiffe serrant la tête ; elle n'a pas complètement disparu.

[2] Tome I^er^, pp. 23, 33, 59 ; tome II, p. 15.

[3] Vol. IV, p. 437.

Digitized by Google

L'Albre dal Paradis [1]

Nostre Segne nous espèro (*bis*)
Sus la ribeto de la mar,
Jesus !
Sus la ribeto de la mar,
Jesus ! Maria !

A sous pès sus la peyro fresco (*bis*)
Et sas manotos sus l'autar,
Jesus !
Et sas manotos sus l'autar,
Jesus ! Maria !

Aqui 's preste a cantar messo ; (*bis*)
N'a pas digus per l'ajudar,
Jesus !
N'a pas digus per l'ajudar,
Jesus ! Maria !

Y a pas que sa bouno mayre (*bis*)
Que la capo yi bol lebar,
Jesus !
Que la capo yi bol lebar,
Jesus ! Maria !

Layssas, layssas, ma bouno mayre, (*bis*)
Aco n'es pas a bous a far,
Jesus !
Aco n'es pas a bous a far,
Jesus ! Maria !

L'arbre du Paradis [1]

Notre-Seigneur nous attend — Sur la rive de la mer, — Jésus ! — Sur la rive de la mer, — Jésus ! Marie !

Il a ses pieds sur la pierre froide — Et ses petites mains sur l'autel, — Jésus ! — Et ses petites mains sur l'autel, — Jésus ! Marie !

Là, il est prêt à chanter messe ; — Il n'a personne pour l'aider, — Jésus ! — Il n'a personne pour l'aider, — Jésus ! Marie !

Il n'y a que sa bonne mère — Qui la chape veut lui lever — Jésus ! — Qui la chape veut lui lever, — Jésus ! Marie !

Laissez, laissez, ma bonne mère ; — Ce n'est pas à vous à [le] faire, — Jésus ! — Ce n'est pas à vous à [le] faire, — Jésus ! Marie !

Digitized by Google

Yi caldrio un clerc d'escolo (*bis*)
Sapient a legi et countar,
Jesus!
Sapient a legi et countar
Jesus! Maria!

Al prep de Dious nasquet un albre; (*bis*)
Jamay digus n'a bist soun par,
Jesus!
Jamay digus n'a bist soun par,
Jesus! Maria!

Las branquetos sòu en ibori (*bis*)
Et las feilhetos d'argen clar,
Jesus!
Et las feilhetos d'argen clar,
Jesus! Maria!

Lou grand sant Peyre es a la cimo (*bis*)
Qu'agajo las armos passar,
Jesus!
Qu'agajo las armos passar,
Jesus! Maria!

De dous camis que yèu nou sabi (*bis*)
Lous boli toutis enseignar
Jesus!
Lous boli toutis enseignar,
Jesus! Maria!

Las! un tiro debos glori (*bis*)
L'autre tiro bos gloria,

Il y faudrait un clerc d'école — Savant à lire et compter! — Jésus! — Savant à lire et compter, — Jésus! Marie!

Auprès de Dieu naquit un arbre; — Jamais personne n'a vu son pareil: — Jésus! — Jamais personne n'a vu son pareil, Jésus! Marie.

Les petites branches sont d'ivoire — Et les petites feuilles d'argent clair, — Jésus! — Et les petites feuilles d'argent clair, — Jésus! Marie!

Le grand saint Pierre est à la cime — Qui regarde les âmes passer, — Jésus! — Qui regarde les âmes passer, — Jésus! Marie!

De deux chemins que je connais — Je les veux tous enseigner, — Jésus? — Je les veux tous enseigner, — Jésus! Marie!

Hélas! l'un tire vers *glori* — L'autre tire vers *gloria*, — Jésus! — L'autre tire vers *gloria*, — Jésus! Marie!

Digitized by Google

Jesus !
L'autre tiro bos gloria,
Jesus ! Maria !

Cette vieille prière est incomplète ; on ne voit pas la transition entre le sixième et le septième verset. Malgré cette lacune, elle ne manque ni de charme, ni de naïve poésie.

Les prières qui suivent rappellent, par leur décousu, les prières picardes, recueillies par M. H. Carnoy [1].

PATER LOU GRAND [2]

Pater lou Grand,
Yèu me sesi sus un banc.
Un joun qu'agajèri
La Gleyso-Crouts bejèri.
Gleyso-Crouts, assisto-nous
Coumo faguet Jésus per nous.
De sa car nous incarnet ;
De sous osses nous ousset ;
De soun sang nous abèuret.
Tres estelos nous moustret :
Uno sant Peyre, uno sant Jan,
L'autro la porto dal paradis.

LA BERBE-DIOUS [3]

La Berbe-Dious
Coumande en Dious !
Coumande en nous,
Santa pero glourious !

[1] *Romania*, vol. VIII, pp. 258-259.

PATER LE GRAND [2]

Pater le grand, — Moi je m'assieds sur un banc. — Un jour que je regardai [attentivement] — L'Église-Croix je vis. — Église-Croix, assiste-nous — Comme fit Jésus pour nous. — De sa chair, il nous incarna ; — De ses os, il nous ossifia ; — De son sang, il nous abreuva ; — Trois étoiles il nous montra : — L'une saint Pierre, l'autre saint Jean, — L'autre la porte du Paradis.

LE VERBE-DIEU [3]

Que *la* Verbe-Dieu — Commande en Dieu ! — Qu'elle commande en nous, — *Sainte* père glorieux ! — Vivons, fleurissons ! — *La* Verbe-

Digitized by Google

Biscan, flouriscan !
La Berbe-Dious nous ben daban
Ame soun sang escampat
Et sas plagos demoustran.
Sant Peyre i ba dire :
— Agarats, Seignou ! qu'abets que ploures tant ?
— Yeu n'ai be a ploura ; ai ma mort que s'approtso tant ;
N'ei tres de ma coumpagno que m'appelou fautuart.
L'un es lou juge, l'autre lou baratan.
Abal, abal, ya 'no planqueto
Qu'es pas ni larjo ni estrejo.
Aqui lous salbats passaròu
Et lous damnats al cap demouraròu,
Aqui quirdaròu :
O moun dibin Jesus ! que nous autres sien estats
Que la Berbe-Dious n'ajen pas apreso !
Se la Berbe-Dious sabien
Sus aquelo planqueto passarien.
Qui nou la sap nou l'enseigno ;
Un joun soun cor pago sa peno ;
Et qui nou l'enten dire nou l'appren ;
Un joun sap coussi s'en pren.

LOU SALUT DE DIOUS [1]

Lou salut de Dious es bel et poulit.
Payre dal cel et de la terro,

Dieu nous vient devant — Avec son sang répandu — Et ses plaies nous montrant. — Saint Pierre lui va dire : — Regardez, Seigneur ! Qu'avez-vous que vous pleuriez tant ? — Moi, j'ai bien [des raisons] à pleurer :— J'ai ma mort qui s'approche tant. — Il y en a trois de ma compagnie qui m'appellent *fautuart ;*—L'un est le juge, l'autre le hâbleur.—Là-bas, là-bas, il y a [un pont fait d']une planchette — Qui n'est ni large ni étroite.— Là les sauvés passeront — Et les damnés au bout demeureront ; — Là ils crieront : — O mon divin Jésus, que nous autres nous avons été [mal inspirés] — Que *la* Verbe-Dieu nous n'ayons pas apprise ! — Si *la* Verbe-Dieu nous savions, — Sur cette planchette nous passerions. — Celui qui ne la sait ne l'enseigne — Un jour son cœur paie sa peine ; Et qui ne l'entend dire ne l'apprend : — Un jour il sait comment il s'y prend.

LE SALUT DE DIEU [1]

Le salut de Dieu est beau et joli. — Père du ciel et de la terre — Ainsi le fils de Dieu s'appelle — Je passai par un champ fleuri ; — Là

Digitized by Google

Aytal lou fil de Dious s'appelo.
Passèri per un camp flourit ;
Aqui bejèri tant d'ametos :
Dos pel floc, dos pel l'aygo et dos pel la carrieiro,
La mayreto de Dious touto la prumieiro.
— Que fasets aqui, la meuno mayreto ?
— Yèu sou aqui de ginouillous
Per abe pietat das paures pecadous.
Y n'a pas cap, pitiou ni gran,
Que nou jure mas plagos et que renègue moun sang.
Deflouriren las bignos, degranaren lous camps.
Mès a qui dira lou salut de Dious tres cops lou joun,
Tres cops la neyt, las portos de l'infer serôu
Tampados et las del Paradis serôu dubertos.

Les éditeurs des contes populaires adoptent généralement une orthographe aussi représentative que possible du son des mots ; ils écrivent autant pour l'oreille que pour l'œil. Si je n'ai pas cru devoir les imiter, c'est parce que l'école félibréenne a édicté une orthographe officielle pour la langue d'Oc et qu'il est de bon exemple de se montrer respecteux des règles posées par les maîtres.

L'école néo-romane représente le *x*, qui sonne comme le ζ grec, par *j*, *g*, *ts*, *ch*, suivant les cas. *Jesus*, *bejeri*, *legi*, *jamay*, *ginouillous*, etc., etc., se prononcent donc *Tsesus*, *betseri*, *letsi*, *tsamay*, *tsinouillous*.

J'aurais aimé trouver dans la grammaire des félibres un signe orthographique quelconque pour représenter la légère mouillure de l'*s* de l'article pluriel des deux genres, des adjectifs possessifs, des pronoms *bous*, *nous*, *las*, *lous*, immédiatement suivis d'un mot qui commence par une consonne. Dans l'Albigeois comme dans le Vaurais, sur les bords du

je vis tant de petites âmes : — Deux dans le feu, deux dans l'eau, et deux sur le chemin, — La petite mère de Dieu toute la première. — Que faites-vous là, la mienne petite mère ? — Je suis là à genoux — Pour avoir pitié des pauvres pécheurs. — Il n'y en a aucun, petit ni grand, — Qui ne jure [par] mes plaies et qui ne renie mon sang. — Nous défloririons les vignes, nous égrènerons les champs. — Mais à qui dira le salut de Dieu trois fois le jour, — Trois fois la nuit, les portes de l'enfer seront — Fermées, et celles du Paradis seront ouvertes.

Digitized by Google

Tarn comme sur les bords de l'Agout, on prononce *lai manotos*, *lai feilhetos*, *loui boli prene*, *soui drolles*, *sai droulletos*, *boui beni dire*, *noui disio* [1].

Il y a longtemps que la *Revue des Langues romanes* a signalé l'importance de ce fait philologique ; je l'ai moi-même signalé, en 1896 [2], dans le patois de Lavaur. On peut donc englober le Tarn dans la carte géographique des pays de langue d'Oc où l's final, dans certaines circonstances, sonne comme l'*i*.

Aug. VIDAL.

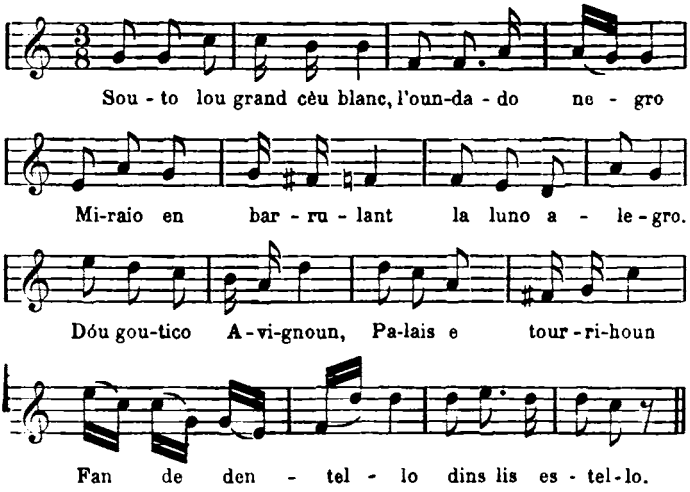
[1] Fait à noter : la mouillure n'a pas lieu devant c et p ; on prononce *lous* ou *les cal ana querre*, *las crabos*, *lous* ou *les carrets*, *sas cambos*, *sous cousis* ; *sous pès*, *las piuzes*, *mous perpils* ; devant *l*, la mouillure de l's ne se fait sentir que dans le féminin. Prononcez : *lai lauzetos* et *lous* ou *les lebrauts*, *lai lampos*, *lous lansols*.

[2] Voir *Revue du Tarn : La rue Jots Ayguas*, vol. XIII, p. 42.

Digitized by Google

LA CANSOUN DI FELIBRE [1]

A-N-ANFOS ROQUE-FERRIER



Souto lou grand cèu blanc,
L'oundado negro
Miraio, en barrulant,
La luno alegro ;

LA CHANSON DES FÉLIBRES

A ALPHONSE ROQUE-FERRIER

Sous le grand ciel blanc, le flot sombre reflète, en roulant, la

[1] Nous donnons, avec musique, ces deux chansons d'Aubanel et d'Arnavielle, qui ont été fréquemment chantées durant les fêtes du *Trentenaire*. Il y aura d'ailleurs quelque intérêt pour les romanistes à les comparer avec les chansons dans lesquelles Pierre d'Auvergne et le Moine de Montaudon passent en revue les poètes de leur temps.

Digitized by Google

Dóu goutique Avignoun
Palais e tourrihoun
Fan de dentello
Dins lis estello.

Avignoun, grasiha
Quand escandiho,
Tambèn de fes que i'a
Lou jour soumiho ;
Mai, s'acampo au soulèu
Si gai felibre, lèu
Es di cigalo
La Capitalo.

Li cresien tóuti mort,
Li viei troubaire ;
Li fiéu an l'estrambord
Mai que li paire :
Veici lou grand Mistrau,
Jamai las, jamai rau,
E Roumaniho
Tout armounio

Crousillat e Tavan,
A l'aubo primo,
Courreguèron davan,
Cercant li cimo ;
Èro un bèu matin, Gaut
Cantavo coume un gau :

lune joyeuse ; du gothique Avignon palais et tourelles font des dentelles dans les étoiles.

Avignon, grillé de rayons, tout de même quelquefois, le jour, sommeille ; mais, s'il assemble au soleil ses gais félibres, vite il devient des cigales la capitale.

On les croyait tous morts, les vieux troubadours ; les fils ont l'enthousiasme plus encore que les aïeux. Voici le grand Mistral, jamais las, jamais enroué, et Roumanille, tout harmonie.

Crousillat et Tavan, au point de l'aube, coururent devant, cherchant les cimes ; c'était un beau matin, Gaut chantait comme un coq : « Le Félibrige sort de l'orage. »

Digitized by Google

— « Lou Felibrige
Sort de l'aurige. »

Emé soun tambourin
Flouca de veto,
Vidau jogo un refrin
Sus sa flaveto ;
Gras, qu'es un tron-de-diéu,
Se desboundo, e Mathiéu
Pèr li chatouno
N'a que poutouno.

E Roumiéux tant galoi,
Tant galejaire ;
E Miquèu lou revoi
Cansounejaire ;
E lou tèndre Brunet
Plourant si garçounet ;
E, bello roso,
Anaïs-Roso.

Tirariè trop de long
La letanio
Rèn agoto la font
De pouësio ;
Es coume un mes de Mai,
Toujour s'ausis que mai
Cant de jouvènço
Dins la Provènço.

Avec son tambourin pomponné de rubans, Vidal joue un refrain sur son galoubet ; Gras, qui est un vaillant, déborde de verve, et Mathieu pour les fillettes n'a que baisers.

Et Roumieux si joyeux, si rieur ; et Michel, le gaillard chansonnier ; et le tendre Brunet pleurant ses garçonnets ; et, rose belle, Anaïs-Rose.

Elle n'en finirait plus, la litanie ; rien ne tarit la source de poésie. C'est comme un mois de mai, et l'on entend toujours plus nombreux des chants de jeunesse dans notre Provence.

Digitized by Google

Aubanèu sèmblo mut
Mai lou fiò couvo;
S'enfounso i bos ramu
Emé sa jouvo.
Un jour qu'aura lesi,
Vous fara fernesi :
Counèis lis astre,
Trèvo li pastre.

Dis estràngi païs
Que la mar bagno,
D'Irlando que gemis,
Emai d'Espagno,
Arribon de cansoun
Pleno de languisoun,
D'iro e de flamo,
Abrant lis amo.

Segur lou mai fenat
Es milord Wyse;
Aquéu de pitre n'a,
D'ardour e d'aise!
Escoutas Balaguer,
Terrible, dous e fier,
E li zambougno
De Catalougno.

Dins la coupo d'argènt,
A plen de bouco,

Aubanel semble muet, mais le feu couve; il s'enfonce dans les bois touffus avec sa jouvencelle. Un jour qu'il en aura le loisir, il vous fera frissonner: il connaît les astres, il hante les pâtres.

Des pays étrangers que baigne la mer, d'Irlande qui gémit et d'Espagne, arrivent des chansons pleines de mélancolie, de colère et de flammes embrasant les âmes.

Assurément le plus féru, c'est milord Wyse; il a du souffle, celui-là, de l'ardeur et de l'aisance! Ecoutez Balaguer, terrible, doux et fier, et les guitares de Catalogne.

Digitized by Google

Beven lou vin tant gènt
De nòsti souco.
Catalan, Prouvençau,
Tout bon felibre saup
La lèi d'escréure
E la de béure!

Teodor AUBANEL.

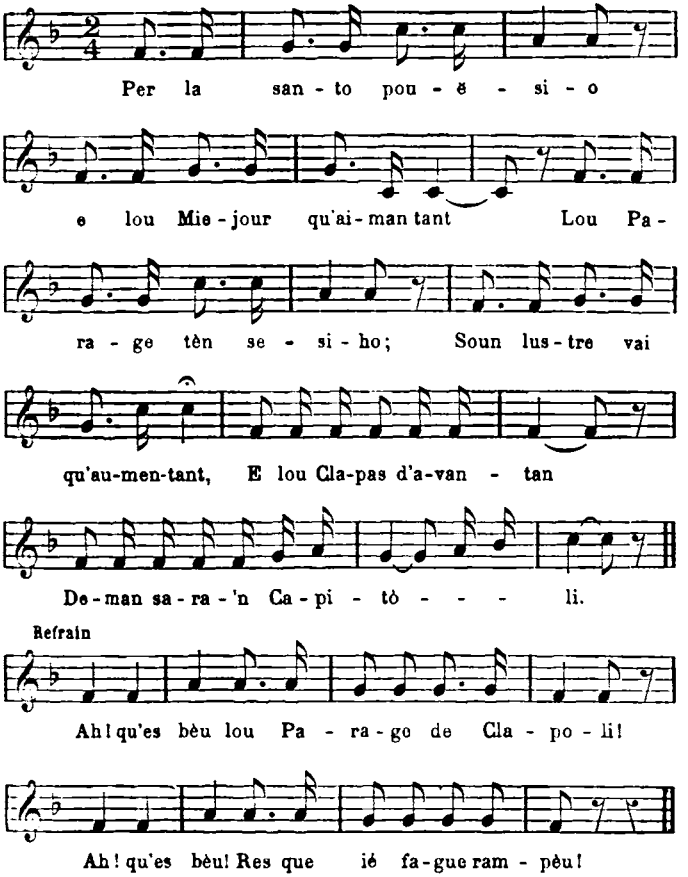
Dans la coupe d'argent, à pleine bouche, buvons le vin gentil de nos ceps. Catalan, Provençal, tout bon félibre sait la loi d'écrire et celle de boire!

Théodore AUBANEL.

Digitized by Google

LOU PARAGE DE CLAPOLI

AIR D'ALBERT ARNAVIELLE, TRANSCRIT PAR MARIUS PIECHEGUT



Digitized by Google

LA CANSOU DAU PARAGE

ESCOLO FELIBRENCO DE MOUNT-PELIÈ (1882-1889)

---

1 Per la santo Pouësio
E lou Miejour qu'aiman tant,
Lou Parage tèn sesiho:
Soun lustre vai qu'aumentant,
E lou Clapas d'avantan
Deman sara 'n Capitòli.

Ah! qu'es bèu
Lou Parage de Clapòli [1]!
Ah! qu'es bèu!
Res que ié fague rampèu!

2 O rèires dau parla flòri
Que l'*o* ié fignolo l'*a*,
Qu'amount devès tira glóri
D'aquel reviéure estela!
Trop lèu te siès envoula,
*Bringuiè, felibre apoustòli!

Ah! qu'es bèu, etc.

LA CHANSON DU PARAGE

Pour la sainte Poésie — et le Midi que nous aimons tant, — le Parage tient séance: — son lustre ne va qu'en augmentant, — et le Clapas d'antan — sera demain un Capitole.

Ah! qu'il est beau — le Parage de Clapoli! — Ah! qu'il est beau! — Rien qui l'égale!

O ancêtres du parler brillant — où l'*o* module l'*a*, — combien, là-haut, vous devez tirer gloire — de cette renaissance étoilée! — Trop tôt tu t'es envolé, — Bringuier [2], félibre apôtre!

Ah! qu'il est beau, etc.

[1] *Clapoli*, valènt-à-dire Vilo dau Clapas, qu'es Mount-Pelié.
[2] Octavien Bringuier.

Digitized by Google

3 Lou pople, que s'amoulouno,
De *Charle Gros* fai fouliè:
El a canta Magalouno,
Ounte Mèstre * *Cavaliè* [1]
Nous moustrè ço que valiè
Lou cabiscòu dau regòli.

Ah! qu'es bèu, etc.

4 *Antounin*, tendre magistre,
Seguis sa fantaumariè;
Dins l'escri d'un vièl registre,
Chabanèu e **Boucariè*,
Es soun sabé sens pariè,
Vèngue Mila, vèngue Ascòli!

Ah! qu'es bèu, etc.

5 Brassant l'idèo latino,
Tourtouloun e *Ferriè-Ro*,
Lou vin, lou vin de la tino
Dins sas mans risco pas trop;
E van n'en béure à plen bro
Madrid, Paris e Napòli.

Ah! qu'es bèu, etc.

Le peuple, qui s'amoncelle, — de Charles Gros fait folie: — il a chanté Maguelone, — où maître Cavallier [2] — nous montra ce que valait — le capiscol du festin.

Ah! qu'il est beau, etc.

Antonin Glaize, tendre magistrat, — suit son illusion; — dans l'écrit d'un vieux registre, — Chabaneau et Boucherie [3], — leur savoir est sans pareil, — vienne Mila [4], vienne Ascoli!

Ah! qu'il est beau, etc.

Brassant l'idée latine — Charles de Tourtoulon et Roque-Ferrier, — le vin, le vin du tonneau — dans leurs mains ne court pas de risque; — et ils vont y boire à plein broc — Madrid, Paris et Naples:

Ah! qu'il est beau, etc.

* Aquel signe vòu dire que lou paure felibre es mort.

[1] C. Cavalié (D. D. S.) èro Cabiscòu dau Parage: aguent demessiouna, lou majourau L. Roumiéux fuguè eligi à sa plaço dins uno sesiho de l'Escolo. — [2] Charles Cavallier. — [3] A. Boucherie. — [4] Milà y Fontanals.

Digitized by Google

6 De la felibrenco colo
L'esprit lou mai fantasti,
Roumiéu aigrejo l'Escolo :
Ah ! de cacalas n'i'a-ti !
Jusqu'à *Rettner* l'asceti
Que n'a pres un tourticòli...

Ah ! qu'es bèu, etc.

7 Soun liè de « Fueio nouvello »
De longs soms dono à *Frizet ;*
Mès, s'un cop largo la vèlo,
Alor, oh ! quante plasé
D'ausi vibra lou verset
D'aquel'bèu fil de Sabòli !

Ah ! qu'es bèu, etc.

8 E provo qu'es de requisto,
Lou Parage, e qu'es astra,
Es dins soun cenacle qu'isto
Lou felibre naut sacra,
Felibre croussa, mitra,
Qu'acò 's *Mounsegne Anatòli.*

Ah ! qu'es bèu, etc.

De la bande félibréenne — l'esprit le plus fantastique, — Roumieux [1] réveille l'Ecole : — ah ! n'y en a-t-il d'éclats de rire ! — Jusqu'à Rettner [2] l'ascétique — qui en a pris un torticolis...

Ah ! qu'il est beau, etc.

Son lit de *Feuilles nouvelles* [3] — donne de longs sommes à Frizet [4] ; — mais, si tant est qu'il largue la voile, — alors, oh ! quel plaisir — d'entendre vibrer le verset — de ce beau fils de Saboly !

Ah ! qu'il est beau, etc.

Et comme preuve qu'il a de la distinction, — le Parage, et qu'il a du bonheur, — c'est dans son cénacle que se voit — le félibre haut sacré, — félibre crossé, mitré, — qui est Monseigneur Anatole de Cabrières [5].

Ah ! qu'il est beau, etc.

[1] Louis Roumieux. — [2] Victor Rettner. — [3] Malachie Frizet.
[4] Titre d'une chanson du félibre majoral Malachie Frizet.
[5] Monseigneur de Cabrières, évêque de Montpellier.

Digitized by Google

9 Mau-grat lou devé sevère
Que lou riblo à l'escabot
Mesquin dau cami de ferre,
L'*Aràbi* crido : Tabò !
El lou crido tant que pot,
Aclapa souto soun cóli.

Ah ! qu'es bèu, etc.

10 *La Baumo*, sout la simarro
Soun cor rouman fai tin-tin.
Dintre l'or que lou chimarro
Fourcand es un fièr Latin :
Per sauva noste destin
Flambariè tout au petròli...

Ah ! qu'es bèu, etc.

11 Souvent, dins sa prefeturo
Pau regrèto soun sourel.
Es un mèstre d'escrituro.
Coumo n'i'a ges, *Cantagrel.*
Lambert, fai leva lou grel,
Toun arquet, au mai bout-d'òli !

Ah ! qu'es béu, etc.

Malgré le devoir sévère, — qui le rive au troupeau — mesquin du chemin de fer, — Arnavielle crie : *Tabo* ! — Il le crie aussi fort qu'il peut, — affaissé sous son colis.

Ah ! qu'il est beau, etc.

Maxime de la Baume, sous la simarre — — son cœur romain fait : tin-tin. — Parmi l'or qui le chamarre, — le colonel Fulcrand est un fier Latin : — Pour sauver notre destin, — il flamberait tout au pétrole...

Ah ! qu'il est beau, etc.

Souvent dans sa préfecture — Paul Glaize regrette son soleil : — c'est un maître d'écriture — comme il n'en est plus, Cantagrel. — Lambert[1], il émoustille, — ton archet, le plus nabot !

Ah ! qu'il est beau, etc.

[1] Louis Lambert.

Digitized by Google

12 Begue Esculapo l'insulto,
Espagno e tu *Desjardins*,
Noun dounés d'autro counsulto
Que vostes vers muscardins,
Ou be boutas-ié dedins
Un soul remèdi : l'aiòli !

Ah ! qu'es bèu, etc.

13 Dins la naturo *Langlado*
A vougu pousa soun cant,
E s'es d'à-founs desvelado
A noste Oumèro pacan ;
Es el l'ounou dau trescamp,
Es el la flou dau broucòli.

Ah ! qu'es bèu, etc.

14 *Rous* de Lunèl per la Muso
A 'n amour jouine e coubés ;
Glèizos sus sa carlamuso
Estiflo un èr minerbés,
L'iuèl fissa sus un coumpés
Que parlo de sòu caròli.

Ah ! qu'es bèu, etc.

Qu'Esculape boive l'insulte, — Espagne[1], et toi Charles Folie-Desjardins, — ne nous donnez pas d'autre ordonnance que vos vers mignons, — ou bien mettez-y dedans — un seul remède : l'ailloli !

Ah ! qu'il est beau, etc.

Dans la nature Langlade [2] — a voulu puiser son chant, — et elle s'est tout à fait dévoilée — à notre Homère paysan ; — il est, lui, l'honneur de la lande, — il est, lui, la fleur des fleurs.

Ah ! qu'il est beau, etc.

Roux [3] de Lunel-Viel, pour la Muse, — possède un amour jeune et plein de désir ; — Etienne Gleizes sur son chalumeau — souffle un air minervois, — l'œil attaché sur un compois — qui parle de quelque vieille monnaie.

Ah ! qu'il est beau, etc.

[1] Docteur Adelphe Espagne. — [2] Alexandre Langlade. — [3] M. Antonin Roux.

Digitized by Google

15 De **Gautiè* la « Cendrouseto »
Quante sabatou vous a !
Drolos dau Clapas, de Ceto,
Nou, ges pourrés lou passa :
Osco ! que *Vergno* a caussa
Aquel penounet tant jòli !

Ah ! qu'es bèu, etc.

16 *Auzièro* dins sa « Cabano »
Canto e 'nclausis la palun.
A l'estùdie san apano,
Chassàri, soun nouvelun ;
Per la Causo, embé lou lum
El fai la casso au béulòli.

Ah ! qu'es bèu, etc.

17 *Roussihou*, cabrit d'Anduso,
Brissaud, Agenés abra,
Salut ! Lou felibre aduso
Au lió que i'èro barra ;
Car tout lou proufessourat
Vòu béure au papo-manòli.

Ah ! qu'es bèu, etc.

D'Auguste Gautier, la *Cendrillon* [1] — le petit soulier qu'elle vous a ! — Jeunes filles de Montpellier et de Cette, — non, aucune de vous ne pourra le passer. — Bravo, toi, Louis Vergne, qui as fait la chaussure — de ce petit pied si joli !

Ah ! qu'il est beau, etc.

Auzière [2], dans sa cabane [3], — chante et charme les lieux palustres. — A l'étude sain Chassary [4] alimente sa jeunesse. — Pour la Cause félibréenne, avec la lumière, — il fait la chasse aux chauves-souris.

Ah ! qu'il est beau, etc.

Roussillon [5], jeune chevreau d'Anduze, — Brissaud, ardent Agenais,

[1] Titre d'une pièce de poésie du jeune félibre Auguste Gautier.

[2] M. Clément Auzière. — [3] Campagne du félibre Clément Auzière, à Saint-Laurent d'Aigouze (Gard). — [4] M. P. Chassary, président de la Société des langues romanes. — [5] M. Louis Roussillon.

Digitized by Google

18 Pourtant la capo e la toco,
Galtiè, Bigot e *Blavet,*
Lous premiès saboun la toco
Per faire un poulit devé;
L'autre, valent e bravet,
Escalo noste Acroupòli.

Ah! qu'es bèu, etc.

19 Longo-mai la bando tire!
Fournel, Loubet, Coulazou,
Dezéuse... N'es pas de dire
Lous que portoun sa cansoun!
Fraires Hamelin, zou! zou!
A la prèsso passas d'òli!...

Ah! qu'es bèu, etc.

20 Flou d'Areno, aro de l'oundo,
Leountino es lou lugar :
Nous rènd la *Lauseto* bloundo
Qu'a pluga soun dous regard,
En te quitant, o *Ricard,*
Un regrèt coumoul de bòli!

Ah! qu'es bèu, etc.

— salut! Le félibre atteint — au lieu qui lui était fermé; — car tout le professorat — veut boire à la dame-jeanne.

Ah! qu'il est beau, etc.

Portant la cape et la toque (d'étudiant),— Galtier, Bigot [1] et Blavet [2], — les premiers savent le moyen — pour faire un joli devoir; — l'autre, vaillant et charmant, — escalade notre Acropole.

Ah! qu'il est beau, etc.

Que toujours encore la bande tire en longueur! — Fournel [3], Loubet [4], Coulazou [5], — Dezeuze [6]... Impossible de dire — le nombre de ceux qui apportent leurs chansons. — Frères Hamelin [7], allons! allons! — à la presse passez de l'huile!

Ah! qu'il est beau, etc.

[1] M. Henri Bigot. — [2] M. Alcide Blavet. — [3] M. Jean Fournel. — [4] M. Joseph Loubet. — [5] M. Germain Coulazou. — [6] M. François Dezeuze. — [7] Nos imprimeurs.

Digitized by Google

21 Vivo lou sendi *Laforgo !*
La Court d'amour a 'speli,
E de damos ié desgorgo
Un issam entrefouli...
Antau, de ço pus poulit,
Parage, as lou mounopóli !

Ah ! qu'es bèu, etc.

22 Lou Parage tèn sesiho ;
A clava lou cubercèl
Dau palais de Pouësio,
Superbe coumo lou cèl ;
Car Marsal, de soun pincèl
Ilustro aquel Capitòli.

Ah ! qu'es bèu
Lou Parage de Clapòli !
Ah ! qu'es bèu !
Res que ié fague rampèu !

Albert ARNAVIELLE.

Fleur d'Arènes, maintenant de l'onde — Léontine [1] est l'étoile. — Elle nous rend l'Alouette blonde [2] — qui a clos son doux regard, — en te laissant, ô Ricard, — un regret plein d'amertume.

Ah ! qu'il est beau, etc.

Vive le syndic Laforgue [3] ! — La cour d'amour a surgi, — et de dames il y afflue — un essaim tout impatient... — Ainsi, de ce qu'il y a de plus beau, — Parage, tu as le monopole !

Ah ! qu'il est beau, etc.

Le Parage tient séance, — il a mis la clef de voûte — du palais de Poésie, — superbe comme le ciel ; car Marsal [4], de son pinceau — illustre ce Capitole.

Ah ! qu'il est beau, — le Parage de Clapoli ! — Ah ! qu'il est beau ! — rien qui l'égale !

[1] Mme Mathieu, née Léontine Goirand, félibresse d'Arènes.

[2] L'*Alouette* désigne ici (par allusion à l'almanach de ce nom, publié par Louis-Xavier de Ricard et Fourès) la félibresse Lydie de Ricard.

[3] M. Camille Laforgue, ancien syndic de la Maintenance de Languedoc.

[4] M. Edouard Marsal.

Digitized by Google

RELATION
DU SERVICE FUNÈBRE

QUI FUT CÉLÉBRÉ A MILLAU LE 12 AOÛT 1461 A L'OCCASION DE LA MORT DU ROI CHARLES VII

Obit

que fonc fach del bon Rey Charles, que Dieu absolve.

La relation qui suit est tirée du livre de comptes de R. Barrière, consul boursier de Millau pour l'année consulaire 1461-2 (Archives de Millau cc 430). Elle se trouve aux folios XIX et suivants.

Étaient consuls, cette année : noble Jean Pellegry, seigneur de La Roque Sainte Marguerite ; R. Barrière, consul boursier ; et P. Reboul, du quartier de Payssière ; maître Jean Calmette, Antoine Giffart et Guillaume Cobe, du quartier de la Place.

Le registre porte en tête l'épigraphe suivante :

JHUS

EN NOM DE NOSTRE SENHOR DIEUS JHESUS CHRIST E DE LA GLORIOSSA HUMILIAL VERGES MARIA SIA FACH TOT QUANT FAREM. AMEN.

Dimenje a 11 d'aost lan MIIIIcLXI venc en pressen vialla de Melhau Mᵉ Dorde de Vassilh metge del Rey e fonc parlat an bel per Messenhors mos compalhos e aysso que el venia de Mur sur Hiebra e apres pro paraulas lo dich Mᵉ Dorde Vassilh nos anet dire de serta que lo Rey nostre senhor era anat de vida a trespassamen lo jor de la Macdalena propda-passada a huna hora apres miech jorn en lo loc de Mur sur Hiebra [1].

. . . . . .

Item dilus a IX d'aost avem fach cloquar lo cosselh general de

[1] Mehun-sur-Yévre, à 17 kil. N.-O. de Bourges.

Digitized by Google

l'esquilla e aysso sobre las novelas de la mort del bon Rey Charles, nostre sobeyran senhor,... e que Viallafranqua e Rodes avian fach l'obit molt honorablamen e que era de rasso que nos de Milhau hy fecsem notre degut. E foron en lodich cosselh los que sy ensego: (*suivent les noms des conseillers à la séance*).

Item fonc aponchat per totz messenhors, dessus nommatz quel dijous propdavenen fecsem far l'obit del Rey, nostre senhor, que Dieus ly done sa part de Paradis, e que totz ne pregem de bon cor e que hy fassiam nostre degut, que que coste, e que donem a quasqun capela x d. e que mandem totz los ordes e relegiossas que totz hy sian sans falhir per honor del Rey. Item que del fach de las torchas et de la sonaria e desso que hy qualra far, que ho fassiam honorablamen e que avissem la forma e la manieyra que fonc fach al autre Rey, coma apar en lo libre dels comptes de S. Brenguia Rossia, cossol et borssia de l'an M IIII^{c} XXII, e que se may hy qual far per honor del Rey, que ho fassiam que sia honor de la vialla, vessen que sem del Rey nostre senhor sans autre.

....

Ensec sy la despessa facha per l'obit del Rey nostre senhor apelat Charles, loqual era anat de vida a trespassamen lo jorn de la Macdalena propdanamen passada, loqual obit es estat fach per aponchamen del Cossel de sayns e fonc comenssat dimecres a XII d'aost e finit dijous a XIII del dich mes.

Item ay pagat per XXV escussels dels grans am las armas del Rey e de la vialla am lo camp negre, e per LXXX escussels dels petitz..... ..... XXV s.

Item foron messas las armas del Rey sus los pialars e sus las portas de la gleya de Nostra Dona e sus las cadieyras del cor de lad. gleya.

Item dimecres ferem comensar de sonar totas las campanas de Nostra Dona e de totz los Ordes e gleyas d'esta vialla per manieyra de fenida sus la hora de miech jorn, e sonero sans cessar tro a II horas après miech jorn.

Item, lod. jorn a l'hora de vespras fesem sonar autra ves totas las campanas per manieyra de fenida e ferem dire vespras dels mortz am capas negras portan los capelas mot honorablamen.

Item, lod. jorn sus la hora de Completa ferem sonar autra ves totas las campanas per manieyra de fenida e duret de sonar IV horas sans sessar de la gleya maje e de totz los ordes.

Item, lod. jorn ferem far pressentar lo tombel en la mayo de sayns e lo ferem cubrir de draps d'aur e veni Mossenhor lo Jutge am tota la gent de sa Cort e bel cop dels senhors de sayns et messas las

Digitized by Google

armas de la vialla am lo camp negre sus lod. tombel; et fonc dich per Mossenhor lo Jutge e totz los senhors de sayns que la causa estava mot honorablamen, a honor del Rey et de la vialla.

Item lo dich jorn foron mandatz tots los ordes predicadors frayres menors, carmes, monjas e sorres menors e totz los capelas sequlars que dema que sera jous fosson al obit del Rey nostre senhor e aquy per far lodich obit en la gleya maje d'esta vialla, car aquy per aponchamen del cosselh sy devia far lodich obit.

La crida. — Item lo dich jorn ferem far crida an vos de trompeta per totz los cantos de la vialla que non fos home sy ardit que ages a hubrir hobrador ni far bessonha tro per tant que lo dich obit fos fach e aysso sus la pena de x s. pagadors a la volontat dels senhors cossols.

Item que tot cap d'ostal home ho fenna fos aldich obit en ladicha gleya maje dema sus la hora de prima per honor del Rey e de la vialla e aquy per pregar Dieu nostre creator que aja Dieus mersse de sa arma, tant noble Rey coma Dieus nos avia donnat, al bon Rey Charles, que Dieus aja sa arma per recommandada.

Item lod. jorn aguem de senhor G. Peguria. xxx. torchas de II l. la pessa e IIII l. d'entortilhas e foron messas en quasquna torcha las armas de la vialla am lo camp negre.

Item lod. jorn ferem far los candalies al torn de la nau de la gleya per metre las torchas, loscals candalies eron de tabela de fusta.

Item lod. jorn ferem portar lo tombel en la nau de la gleya, local tombel avia de naut VII pans e de lonc XII pans.

Item lod. jorn avem mandat (lo sermo) al maystre reveren dels Frayres Menors que dema li plages de far lo sermoper l'obit del Rey et que ly plages de declara la nobla vida del Rey nostre senhor e de las grassias que Dieus ly avia mostradas plus que a Rey que y fos apres lo Rey sant Loys..... .....

.....

Item dijous huna hora davan jorn foron sonadas totas las campanas per manieyra de fenida de la dicha gleya maje e de totz los ordes e gleyas e duret la dicha sonaria II horas.

Item lo dich jorn sus la hora de la messa de l'alba fonc mes lo tombel en lo miech loc de la nau de la gleya e haquy fonc parat e hornat de drabs daur molt honorablamen e sus los dichs drabs daur foron messas las armas de la vialla am lo camp negre a tot lo torn del dich tonbel, e sobre lo dich tonbel aytaube las dichas armas que an dus grans escussels e molt honorablas.

Item lo dich jorn sus la hora de prima e sonada aquela fonc

Digitized by Google

facha la seconda an totas las campanas de totas las gleyas e duret ladicha fenida l[a] hora e mieja entorn.

Item sonan la dicha fenida venc Messenhor lo Juge an tota sa gen dessa Cort en la mayo comuna hont fonc trobat per Mossenhor lo Juge los senhors Cossols e tot lurs cosselh ho la major partida d'aquels totz assetiatz quasqun en son loc, e fonc dich per Mossenhor lo Juge que el venia devers Mossenhors Cossols am la gen de sa Cort e aquy per far son degut al Rey a far son sebelturi e aquy per acompalhar los senhors Cossols e lur Cosselh e far son degut.

Item aquimeteys los dichs senhors Cossols remersieron aldich Mossenhor lo Juge la honor que fassia al Rey nostre senhor e al Cossolat.

Item aquimeteys lo dich Mossenhor lo Juge e los senhors Cossols am la gen de lur Cosselh d'un costat e d'autre van partir de la mayo de sayns mot honorablamen, portan los senhors del Cosselh de sayns cascun sa torcha en la ma an las armas de la vialla sur cada torcha, e totz ensems sen anero parten de sayns en la gleya majo d'esta vialla de Nostra Dona, e aqui foron aluquadas al torn del tonbel las dichas entortas.

Item, encontenen quant las dichas entortas foron totas aluquadas al torn del dich tonbel foron messes iiij enfans garnitz e habilhatz a manieyra d'angels portan sus els las armas de la vialla an lo camp negre e tenen cascun hun ensessia d'argen en lur ma anb'ensses als .iiij. cantos del tonbel e cascun hun dels enfans tot jorn donan enses tant cant duret lo dich hofissy.

Item, encontenen vengron trastotz los ordes predicadors, frayres menors, carmes, monjas et sores menors, cascun an lur crosses, portan en la † las armas de la vialla an lo camp negre a manieyra de prossessieu, e vengutz totz fonc comenssada la messa dels mortz en l'autar maje an diages e susdiages an capas negras e vistimens negres mot honorablamen.

Item, fonc dich lo sermo a la dicha messa per M[e] Antoni Martel, m[e] en teulegia dels frayres menors, loqual dis e espliquet la mort del Rey mot sontuosamen et pres en sa tema *Mortuus est Rex Carolus*, laqual tema espliquet molt honorablamen.

Item, dicha la messa fonc pres lo tonbel del miech loc de la nau de la gleya molt honorablamen per los. vj. senhors Cossols e portat en lo miech loc de la plassa e aqui foron totz los ordes, totz arengatz al torn de la plassa, e los senhors Cosselias de sayns portan las torchas aluquadas en lur ma, e aquy foron dichs los exsaudis e totz los resposses per los ordes, tot jorn sonan totas las campanas molt honorablamen.

Digitized by Google

Item, aquymateys fonc donat a totz los senhors capelas a casqun hun entortilho, tenen casqun en sa ma aluuqat aytant cant duret los dichs Exsaudis e exssequias.

Item, aquymeteys fonc fach lo Renc en lo dich loc per Mossenhor nostre companho premia cossol, lo noble senhor Johan Pelegry, loqual lo menavo per far lo Renc Mossenhor Johan de Montcalm, senhor de Sant-Vera, e fonc donat a cascun capela que hy era presen, e religios e religiossas x d. contans valens huna dobla, e fonc donat lo dich argen per me R. Barrieyra, cossol e borssia, e foram acompalhatz en lo dich renc per totz los senhors Cossols e cosselias de la mayo de sayns molt honorablamen.

Item, fassen totas las exsequias en la dicha plassa, los iiii angiels estan als iiii cantos del dich tonbel tot jorn an lurs ensessias coma avian acostumat tot jorn donavan l'ensses, sans sessar, a hun casqun per lur Renc x d.

Item, fachas las dichas exsequias en la dicha plassa, anen redre grassias en la gleya totz ensems an totz Messenhors de[l] Cosselh et autres, e... vengron totz ensems en la mayo de sayns mot honorablamen e aquy lur fonc remersiat per Mossenhor nostre companho lo noble senhor J. Pelegri la honor que avian facha al Rey nostre senhor e al Cossolat.

Item, ay pagat per lo Renc que fonc fach e aysso als senhors capelas e religiosses e religiossas a casqun x d. contans, que ha montat vii ℔. iiii s. ii d.

Item, ay pagat, que fonc donat a totz los petitz enfans que hy foron e paures, a casqun i d. que ha montat xvi s. viii d.

Item, ay pagat a Messenohrs mos companhos quant anem huffrir a la messa a casqun i dobla, que monta l s.

Item, ay pagat als iiii enfans que avian fach los angiels a casqun x d., que monta iii s. iiii d.

Item, ay pagat al frayre de Moss^er^ R. Bolssia que nos avia garnit los angiels e baylat los abilhamens, que monta ii s. vi d.

Item, plus ay pagat lodich jorn a senhor G. Peguria, per las desquassedinas de las dichas xxx torchas e per las iiii ℔ d'entortilhos que feron donatz als capelas, que monto en tot iiii ℔.

Item, ay pagat a senhor Guiral Peguria per una ridela de sera gomada per metre los penonssels sobre las entortas, que monta vi. d.

Item, ay pagat a R. Banquarel, selia, per metre los penolsels del Rey sobre los piallas de la gleya e sobre las cadieyras del cor an la pasta enquolada e an tot, que monta ii s. vi d.

Digitized by Google

Item, ay pagat per $^1/_2$ c. espillas per metre los penolsels sobre lo tonbel sur los drabs daur iii d.

Item, ay pagat de voler de Mess^{ors} al maystre reberen que avia fach lo sermo, tant per aquel sermo, tant per. j. autre que avia fach cant auzygram que lo Rey era malaute, xx s.

Item, ay pagat de voler de Mess^{ors} a Moss^{or} lo sagresta tant per los siris que mes affar l'offissy, tant per los enses que hy mes e per so que hy avia trebalhat e per tot so que hy apartenia, que monta xv s.

Item, ay pagat de voler de Mess^{ors} als senias e ha bel cop d'autres que hy avian trebalhat affar los dichs classes, coma fay menssieu atras, que monta ii ℔.

Item, ay pagat a G^{m} Molieyras nostre escudier x d. per son rene, car el dich que hy avia [drech?] coma j. capela, que monta x d.

Item, ay pagat per. cxx. clavels barados et per. c. clavels folhados affar los candalies e ha far lo tonbel del Rey, que monta iiij s. vi d.

Item, ay pagat per. ii. pessas grandas de salsse affar los candalies e per. xvj. doelas affar los dich candalies de x pans de lonc la pessa e per far lo tonbel, que monta vj s.

Item, ay pagat a P^{e} Crassa fustia e a P^{e} Boyssia fustia que feron lo tonbel e los candalies, per lur trebalh e los assetjar e la nau de la gleya, que monta v s. x d.

Item, lo dich jorn Moss^{ors} mos companhos volgron que nos dinassem ensems, e may los fustias que avian facha la bessolha[1] de que avem despendut tant per ij s. de pa, iiij pols ii s. vj d., iij pessas de moto ij s. vj d., e lo vy, e so que may hy agram, que monta xij s. [vj d.

ARTIÈRES.

[1] *Bessolha* pour *Bessonha*, comme plus haut *compalhos* pour *companhos*, *acompalhar* pour *acompanhar*, etc...

Digitized by Google

TRENTIÈME ANNIVERSAIRE

DE LA FONDATION

DE LA

SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

Comme cela avait été annoncé dans le fascicule juillet-août 1899 de cette *Revue*, les fêtes, destinées à célébrer le trentième anniversaire de la fondation de la *Société pour l'étude des langues romanes*, ont eu lieu les 24, 25 et 26 mai de cette année.

Si elles ont revêtu l'éclat des fêtes d'antan, si elles ont été dignes de la *Société* et de ses invités, c'est grâce à la munificence de la municipalité montpelliéraine qui, à cette occasion, a bien voulu nous accorder une importante subvention.

La veille, le 23, une réunion chez le président de la Société, M. Léon-G. Pélissier, à laquelle étaient invités les étrangers venus pour prendre part au Congrès, les membres et les amis de la Société, servit de préface aux fêtes qui allaient suivre. Elle permit à ceux qui devaient se rencontrer dans les excursions ou au Congrès de faire connaissance. Pendant que les conversations allaient leur train, l'ordre des travaux et des réjouissances des jours suivants fut établi d'une façon définitive. Le programme, ainsi élaboré, fut exécuté de point en point. Le voici :

JEUDI, 24 MAI, APRÈS MIDI :

Séance solennelle d'inauguration, sous la présidence de M. le Recteur, dans la salle des fêtes du Palais universitaire.

1° Discours de M. Léon-G. Pélissier, président de la *Société des langues romanes ;*

2° Communication de M. Grammont, professeur à l'Université, sur : *Le vers romantique ;*

3° Communication de M. Martinenche, professeur au Lycée de Nimes sur : *Les sources espagnoles d'*Horace *et d'*Héraclius *de Corneille ;*

4° Rapport sur les divers concours par M. Chassary ;

5° Proclamation des lauréats.

VENDREDI, 25 MAI :

Excursion à Saint-Guilhem-du-Désert.

Digitized by Google

SAMEDI, 26 MAI, MATIN, 9 HEURES

Première séance du Congrès sous la présidence de M. Chabaneau

Communications :

1° LÉON LAMOUCHE. — Note sur la classification des dialectes de la langue d'Oc ;

2° WALTHER SUCHIER. — *La Venjance Nostre Seigneur*, poème en vieux français ;

3° HENRI TEULIÉ. — Note sur la déformation des proverbes ;

4° JOSEPH VIANEY. — Le modèle italien de Ronsard dans l'ode pindarique ;

5° LÉON-G. PÉLISSIER. — La jeunesse d'Amédée Pichot, félibre majoral ;

6° JOS. BERTHELÉ. — Passage de *r* à *n* devant *m* dans certains noms de lieu languedociens.

APRÈS-MIDI, 3 HEURES

Deuxième séance. — Présidence de M. Jeanroy

1° EUGÈNE RIGAL. — Le *Glaive* de Victor Hugo et sa source ;

2° CAMILLE CHABANEAU. — Le moine des Iles d'Or et Jean de Nostredame ;

3° LÉON-G. PÉLISSIER. — Les drames d'Annunzio ;

4° FERDINAND CASTETS. — Description du manuscrit de la Bibliothèque nationale, ancien 39 LaVallière, coté aujourd'hui : 24.387, contenant la version du *Renaus de Montauban* que Michelant a suivie jusqu'à la page 410, v. 2 de son édition ;

5° MAURICE GRAMMONT. — Les mots expressifs.

A huit heures, banquet offert aux membres du Congrès.

La séance solennelle s'ouvrit à trois heures de l'après-midi. M. Benoist, recteur de l'Académie, présidait, ayant à ses côtés les congressistes étrangers et les membres de la Société des langues romanes. La vaste salle des fêtes du palais universitaire était à peu près remplie par le public. Dans les tribunes se pressaient de nombreuses dames.

M. Benoist ayant donné la parole au président de la Société, M. Léon-G. Pélissier prononça le discours suivant :

MONSIEUR LE RECTEUR,

MESDAMES ET MESSIEURS,

C'est à une modeste et cordiale fête de famille que nous vous avons priés de nous faire l'honneur de vous rendre.

Digitized by Google

La *Société pour l'étude des Langues Romanes* existe depuis trente ans ; c'est un bel âge pour une société qui essaie d'être savante, et ne veut être que cela. Aussi n'est-ce pas sans fierté qu'elle le proclame : car, si l'on ne peut, selon la jolie remarque de Renan, si l'on ne peut empêcher un siècle d'avoir cent ans, bien des accidents peuvent empêcher une société d'en avoir trente ! La nôtre a connu dans sa jeunesse « les estrambords et l'en avant des forts », mais elle a rencontré ensuite les désillusions de l'âge mûr. De ses premiers amis plusieurs l'ont quittée trop tôt ; elle a éprouvé des séparations cruelles, des abandons injustifiés, des ruptures qu'elle regrette encore, et la période plus douloureuse de l'indifférence. Mais aussi de fidèles amitiés l'ont soutenue ; quelques-uns de ses parrains, à Montpellier et au dehors, MM. de Berluc-Pérussis, le baron de Tourtoulon, Antonin Glaize, Louis Lambert, n'ont pas cessé de l'encourager ; de nouveaux dévouements, des zèles, non pas plus convaincus, mais plus jeunes, se sont joints aux anciens. Si elle n'a pas toujours eu l'éclat que ces fondateurs avaient rêvé pour elle, elle n'a jamais cessé de travailler. Parfois cahotée, sa carrière n'a jamais été oisive. Même aux heures les plus assombries, on peut lui appliquer le mot profond de l'abbé Sieyès : « Elle a vécu. » Et, pour si ancienne qu'elle soit, on ne peut pas dire d'elle : « Elle est bien vieille ! »

Il nous a donc paru aujourd'hui qu'il n'était pas inconvenant qu'elle conviât ses amis, tous ses amis, ceux d'autrefois et ceux d'aujourd'hui, à venir fêter, ou tout simplement constater ce trentième anniversaire. Tous ont accueilli avec joie cette invitation ; et si plusieurs, retenus par des occupations professionnelles, par l'âge ou la maladie, ne sont pas présents ici, tous du moins nous ont envoyé les plus sincères souhaits *ad majora semper, ad multos annos :* à de plus grandes œuvres, à de plus longues années. Parmi ces témoignages, je m'en voudrais de ne point mentionner ceux que nous a adressés l'Allemagne savante, par une légion de romanistes, ceux qui nous viennent de Helsingfors et d'Upsal, de Bucharest et de Lisbonne ; ceux que MM. Gaston Paris, Paul Meyer, Bréal, Antoine Thomas, Clédat, nous ont exprimés de Paris et de Lyon avec leurs sentiments de confraternité ; la félibresse Filadelfo de Yerdo s'excuse dans les termes les

Digitized by Google

plus charmants. Il nous est venu des lettres de Catalogne, où notre Société compte de nombreux amis, et de Palerme en fleurs, comme de Florence en marbres, l'Italie s'unit à notre fête, par les éloquentes voix de Pio Rajna, de Carducci, de Renier, de De Lollis: l'un souhaite que « la communauté des études contribue à refaire l'union des esprits », l'autre envoie ses vœux à Montpellier, « une des Mecques de la philologie provençale. » Nombreux aussi sont les amis du dehors qui nous ont fait la grâce de leur présence réelle; les universités de Toulouse et de Rennes, celle de Halle, le haut enseignement de Leipzig sont on ne peut mieux représentés par MM. Jeanroy, Coulet, Suchier, et Tschalig; la Petite-Russie, où se développe en ce temps un mouvement d'indépendance linguistique analogue à notre félibrige, nous a envoyé d'éloquentes adresses et de gracieuses délégations; parmi les Sociétés savantes qui s'associent à cet anniversaire comme à nos travaux, je ne citerai que l'Académie des sciences et lettres d'Aix: elle est représentée ici par deux de ses membres les plus éminents, M. le baron Guillibert, félibre majoral, titulaire de *la Cigalo di Poutoun*, et M. le comte Antoine de Saporta. Nous sommes touchés et fiers de la preuve d'amitié que nous donne la vieille métropole provençale, la vieille et vaillante cité universitaire, la patrie de Peiresc et de Mirabeau. Merci à eux, merci à la Municipalité républicaine de Montpellier, dont la libéralité magnifique nous permet de recevoir dignement ces hôtes illustres, merci à vous tous, de qui l'empressement à remplir cette salle montre que la *Société pour l'étude des Langues Romanes* n'a pas eu tort de compter sur votre sympathie.

Ne se mêle-t-il pas, peut-être, quelque curiosité, du reste toute bienveillante, à cet empressement à répondre à notre appel? Si ancienne et si populaire qu'elle soit, notre Société a toujours été si sage qu'elle n'est guère connue. Quelques-uns d'entre vous, je ne crains pas de... le craindre, n'ont sans doute qu'une assez vague idée de ce qu'elle est, de ce qu'elle a fait, des thèmes habituels de ses travaux. C'est là ce que nous voudrions vous faire connaître. Mais rassurez-vous; il faudrait pour vous raconter le détail de son histoire, beaucoup plus de temps, et pour apprécier son œuvre, une compétence qui me manque absolument Je

Digitized by Google

ne suis ici qu'un apprenti de l'onzième heure, et ce n'est que le jeu trop régulier de nos institutions qui m'a valu de porter cette année le lourd fardeau de la présidence. Jamais je ne m'en suis senti plus indigne ! Pourquoi l'aveugle fatalité n'a-t-elle pas chargé du soin de cette présidence et de cette allocution, au lieu d'un profane, un de nos savants confrères, littérateurs ou philologues ? Pourquoi ma place n'est-elle pas occupée par ce maître admirable de la philologie provençale qu'est notre excellent secrétaire général, M. Camille Chabaneau ?

C'est du grand mouvement de renaissance provençale dont *Mireiò* fut l'immortelle aurore qu'est née la *Société pour l'étude des Langues Romanes*. Ce mouvement avait eu, dès l'origine, à Montpellier, dans les groupes scientifiques, des amis et d'inconscients auxiliaires : c'était Moquin-Tandon qui étudiait à sa manière la langue d'oc dans sa *Carya Magalonensis ;* Germain, qui familiarisait les médiévistes avec les anciens textes des chroniques, des chartes, et des actes languedociens ; c'est Saint-René Taillandier, qui, l'un des premiers en France, signalait à M. Buloz, le moins félibre des hommes, l'apparition de Roumanille, d'Aubanel et de Mistral. D'autres, ici ou dans la région, étudiaient le catalan, le folk-lore, les chansons populaires. Ces efforts dispersés se combinèrent, ces bonnes volontés, hésitantes et isolées, se rallièrent, se reconnurent, retrouvèrent « l'aire qu'eù sent venir de Provenza » dans le grand souffle qui venait de Maillane. Les fondateurs de notre Société, Charles de Tourtoulon, Cambouliù, Anatole Boucherie, Montel, Paul Glaize, dirent expressément qu'ils la constituaient pour contribuer au progrès du mouvement félibréen, pour étudier dans ses origines, dans ses monuments anciens, dans ses divers dialectes actuels, cette langue du Midi qui avait perdu ses titres de noblesse, et à qui Mistral venait de les rendre, de par sa pleine puissance et joyeuse science. La Société entendait donc être la légion scientifique dans cette armée de poètes et de rénovateurs. Et, si vous préférez une métaphore plus pacifique, elle voulait préparer l'herbier où se conserveraient les fleurs que la nouvelle poésie moissonnait à lourdes gerbes.

Cet herbier comprend aujourd'hui une soixantaine de volumes, — la *Revue des Langues Romanes*, la série (momen-

Digitized by Google

tanément suspendue) des *publications spéciales*, et quelques ouvrages dont l'impression, engagée depuis longtemps, est interrompue pour divers motifs. La poésie provençale occupe une grande partie de ces volumes : textes anciens des troubadours et des poètes provençaux, chansons de Bertrand de Born, d'Arnaut de Mareil, de Peire Rogier, sirventès de Montans Sastre, chansonnier de Bernart Amoros, — je feuillette au hasard, — tout y est imprimé, commenté, élucidé, si bien qu'il n'y a peut-être pas aujourd'hui cinq cents vers des troubadours qui soient encore à publier; — puis ce sont les œuvres des poètes patoisants des derniers siècles et du nôtre, Dom Guérin, Guiraldenc, J.-B. Coye, Octavien Bringuier, du célèbre auteur du *Sermon de Moussu Sistre* et de *l'Opéra de Frountignan*. (L'édition des œuvres de notre abbé Favre, s'achève aujourd'hui même en un quatrième et dernier volume, bien longtemps attendu !) Et après ceux-ci viennent des poèmes, des odes, des chansons, des vers d'amour, — beaucoup de vers d'amour, des félibres contemporains, Mistral, Aubanel, Bonaparte Wyse, Roumieux, Fourès, Langlade, et les poèmes d'un charme si mélancolique de *Na Dulciorella*, la jeune muse trop vite évanouie, et de combien d'autres ! Et parmi les poésies sont mêlés les travaux philologiques sur les dialectes anciens et vivants, des dissertations grammaticales, linguistiques, phonétiques, qu'il serait impossible de citer toutes ici, mais dont le patient amas est si utile à quiconque veut étudier l'histoire de notre langue ! La Société n'a d'ailleurs pas oublié que la « galejado » est un des aspects les plus sympathiques et les plus intimes du génie méridional et que *lou Cascarelet* de *l'Armana prouvençaù* n'est pas moins caractéristique de cette renaissance que les vers lyriques des *Isclo d'or*, — et elle a recueilli et publié avec un soin pieux les énigmes, les *ninnenanne*, les légendes, les contes populaires, les anecdotes qui ont le bon goût du terroir, de la *bourrido* et de l'*aioli*.

La publication de sa Revue, pourtant absorbante, n'a pas épuisé l'énergie active de notre Société : à son rôle de conservatrice des textes et des langages méridionaux, elle a voulu joindre une multiple propagande. C'est pourquoi elle a ouvert des concours, donné son appui aux félibrées qui se sont célébrées à Montpellier, organisé les fêtes du *Chant du Latin*,

Digitized by Google

tenu des Congrès ou des réunions de romanistes. En 1878, pour les fêtes du Chant du Latin ; en 1890, à l'occasion des fêtes du Centenaire de l'Université, on a vu se grouper autour de notre Société « des représentants de tous ceux qui de Bordeaux à Nice, des Baléares à Clermont-Ferrand, parlent notre langue, de tous ceux qui dans le monde entier en font l'objet de leurs études. » Ces jours-là, et bien d'autres fois encore, des romanistes allemands, scandinaves, italiens, finlandais, les maîtres les plus illustres des Universités de France et des Universités étrangères, ont répondu à nos invitations, sont venus nous apporter leurs lumières, et réclamer celles de M. Chabaneau.

Et si, parmi ces visiteurs, je puis citer des professeurs des Facultés — disons aujourd'hui des Universités — de France, c'est, pour une grande part, à la *Société pour l'étude des Langues Romanes* qu'on le doit Elle a mis une infatigable énergie à réclamer pour l'étude du provençal en France un traitement égal à celui que lui accordaient l'Allemagne, la Suède ou l'Italie. La campagne fut longue et difficile. Ce fut en 1875, à la suite des concours de la Société, quand l'opinion méridionale eût été préparée, qu'elle demanda la création de chaires de langue d'oc et de langue d'oil dans les Facultés d'Aix, de Montpellier et de Toulouse. L'Assemblée nationale accueillit favorablement ces pétitions ; M. Waddington, ministre de l'Instruction publique, promit en 1876 de demander à la Chambre la fondation « d'une chaire de ce genre » dans « un des grands centres », et ces chaires qu'on demandait pour Montpellier et Toulouse, le ministère les créa, — naturellement, — à Lyon et Bordeaux. Il fallut recommencer les sollicitations. Ce ne fut qu'en 1878 que cet enseignement fut organisé à Montpellier : voilà des noces d'argent à fêter, dans trois ans, pour lesquelles nous pourrions prendre dès à présent rendez-vous. Un cours de langue romane y fut confié à M. Chabaneau, et des conférences de philologie romane à M. Boucherie. Ainsi se réalisaient amplement les vœux de notre Société : elle ne demandait qu'un professeur, on lui en donnait deux. On lui en donnait même trois : car, en même temps que l'enseignement du provençal, on constitua aussi à la Faculté celui de l'arabe ! Langue qui, semblait-il, ne peut passer pour romane à aucun degré ; mais le ministère estima sans doute que,

Digitized by Google

depuis l'expédition de Tartarin, l'Afrique du Nord n'est plus qu'une banlieue de Tarascon.

La *Société pour l'étude des Langues Romanes* a donc puissamment contribué à la diffusion et à la propagation des études provençales. Mais elle ne s'y enferme pas. Son titre l'indique : c'est l'ensemble de toutes les langues romanes ou néo-latines, dans le passé et dans le présent, qu'elle revendique comme le domaine théorique de ses travaux, comme le terrain éventuel de ses fouilles et recherches. Le temps me presse, et je ne puis qu'indiquer ici combien juste et légitime est cette manière de voir. C'est, en effet, une trop étroite conception de la philologie romane que de la limiter à la connaissance et à l'étude des premiers siècles de notre histoire littéraire. Il ne faut pas en briser l'harmonieux déroulement, condamner nos professeurs de littérature romane et de littérature française à respecter une imaginaire démarcation, comme si la Chanson de Roland n'était pas française, ou que la Légende des Siècles ne fût pas romane ! C'est là un travers où les Universités étrangères ne tombent pas ; M. Wallund peut étudier à Upsal alternativement *Mireiò* et *Calendaù* et les sirventès de Bertrand de Born ; M. Van Hamel à Groningue passe sans difficulté du Renclus de Moilliens à Guy de Maupassant ou à Emile Zola. La Société a donc pris plusieurs fois, avec succès, le droit d'étudier les auteurs et les textes français : notre regretté confrère, M. Revillout, par exemple, nous a donné sur les dialogues de Fénelon, sur la jeunesse de Voltaire, sur la légende de Boileau, d'excellentes dissertations. — De même, les Alpes et les Pyrénées ne nous ont jamais paru des frontières au delà desquelles la *Société pour l'étude des Langues Romanes* ne fût plus chez elle. Trop constantes, trop fréquentes ont été les relations des trois littératures italienne, française et espagnole, pour qu'on puisse élever des murailles entre elles ; trop communes sont leurs origines pour que le développement d'une de ces langues n'éclaire pas celui des autres : quant au folk-lore, à l'histoire des mœurs, la connaissance de ces trois civilisations est nécessaire à qui veut en étudier à fond une seule. Cette science nouvelle des littératures comparées, ces recherches de grammaire ou de sociologie comparée, la *Société des Langues Romanes* leur a toujours prêté une particulière attention ;

Digitized by Google

toujours elle s'est préoccupée de réunir et de publier des textes italiens et espagnols, de préparer des matériaux à nos voisins d'outre-monts, d'accueillir leurs travaux. Nous avons publié des articles italiens sur les légendes carolingiennes, et un auteur italien est venu nous apporter des études écrites en français sur le théâtre espagnol : n'est-ce pas là, au premier chef, réaliser l'union latine ?

Aussi, quand nous avons eu à constituer le programme de notre réunion d'aujourd'hui, avons-nous sans hésitation choisi nos lectures dans les plus riantes régions de ce domaine, dont quelques autres peuvent paraître un peu arides à un public non composé de philologues professionnels. Sans compter que des questions de pure doctrine, de technique minutieuse, si elles eussent été peut-être plus solennelles, n'auraient rien eu de plus roman, ni même de plus romanesque ! Mieux valait à la fois affirmer tout le programme de la Société pour l'étude des Langues romanes et ne point trop ennuyer nos invités. Nous nous intéressons à toute la littérature française, et notre savant confrère, M. Grammont, va vous parler du *vers romantique*. D'étroites relations, que nous sommes soucieux de développer encore, nous unissent aux deux péninsules latines, et l'un de nos hôtes les plus distingués, M. Martinenche, va nous révéler, à propos d'*Horace* et d'*Héraclius*, des points de contact inconnus entre la littérature espagnole et la littérature française. Notre curiosité s'inquiète du folk-lore, des antiquités, des beautés du pays languedocien, — et nous vous proposons pour demain une excursion à Saint-Guilhem-le-Désert. — Et enfin, en couronnant devant vous, d'après les rapports de MM. Grammont, Lambert et Chassary, des travaux de philologie romane, des contes populaires languedociens, des poésies méridionales, ne rentrerons-nous pas, et dès ce soir, sur le terrain le plus central, le plus étroit, de nos études ?

Et, par là, nous restons fidèles à l'esprit de nos fondateurs : car nous imitons, dans un cadre plus modeste, l'harmonieux et complexe développement de la vie de celui qui est notre grand patron, Mistral. Inimitable poète dans *La Reino Jano*, *Calendau* et *Nertò*, dans les *Isclo d'Or* et *Lou Rose*, évocateur divin de cette *Mireiò*, qui est devenue l'incarnation même de la Pro-

Digitized by Google

vence, l'âme de sa jeunesse, le type éternel de sa beauté rustique et lumineuse, Mistral s'est fait le philologue génial du *Trésor daù Felibrige*, donnant ainsi l'exemple inouï d'un Virgile qui aurait pu écrire sur lui-même le Commentaire de Servius. Il a fondé le Félibrige, animateur des sentiments d'autonomie traditionniste, linguistique et littéraire qui travaillent maintenant les nationalités vaincues, les Gaëls de Cornouailles et d'Irlande comme les Catalans, de ces sentiments qui se répondent de la Finlande opprimée à la Pologne toujours martyre. Et, après cette œuvre d'intérêt général et national, il revient vers le soir à ses premiers, à ses plus constants soucis : il se recueille, il se concentre dans la création du *Museon Arlaten*. Ainsi notre Société, après les études les plus diverses, après des vagabondages aux extrêmes limites de son domaine, en revient toujours à la Provence, à la philologie provençale. Car elle sait, comme lui, que là est sa terre patrimoniale, sa *terra salica*, et, comme le maître de Maillane dans son dernier sirventès encore inconnu, elle a pour refrain :

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dòu rampèu

Puisse-t-il battre longtemps encore, le rappel de Mistral, le tambour de la Provence et de la littérature provençale! Puisse-t-il nous convoquer dans vingt ans aux noces d'or de notre Société !

Les principaux passages de ce discours furent soulignés par des applaudissements, mais la fin excita un vif enthousiasme parmi les auditeurs où l'on remarquait de nombreux félibres. Lorsque le silence fut rétabli, M. Grammont fit une communication sur *Le vers romantique*.

Nous ne pouvons malheureusement donner qu'une analyse de son étude, car elle doit faire partie d'un livre actuellement en cours de publication qui a pour titre : *Le vers français, ses moyens d'expression, son harmonie*.

M. Grammont, prenant pour point de départ les belles étu-

Digitized by Google

des de M. Becq de Fouquières dans son *Traité général de versification française*, indique très rapidement les rectifications qu'elles comportent, et se propose de rechercher tout d'abord quel est l'*effet* produit par l'introduction d'un vers romantique ou *trimètre* dans une pièce dont l'ensemble est en vers classiques ou *tétramètres*. L'arrivée d'un vers rithmé à trois mesures après une série de vers rythmés à quatre ne saurait passer inaperçue ; tout changement de mètre, produisant un contraste, frappe et éveille l'attention qui se porte aussitôt sur le mètre nouveau, c'est-à-dire sur les idées qu'il exprime. D'autre part, en quoi consiste ce changement de mètre ? en la substitution d'un mètre plus rapide à un mètre plus lent. (Voyez sur ce dernier point Becq de Fouquières, l. l.).

Ces deux éléments que l'on peut déterminer, *a priori*, accroissement de vitesse et éveil de l'attention, permettent de comprendre tous les effets produits par l'introduction du rythme romantique dans le rythme classique :

1° Il est évident que l'emploi d'un vers plus rapide est propre à exprimer la *rapidité*, qu'il s'agisse d'un mouvement physique :

> De moment en moment le sort est moins obscur
> Et l'on sent bien | qu'on est emporté | vers l'azur.
> (Hugo, *Contemplations*.)

> Enfin, dans l'air brûlant et qu'il embrase encor,
> Sous le pistil géant qui s'érige, il éclate,
> Et l'étamine lance au loin | le pollen d'or.
> (Hérédia, *Fleur séculaire*.)

ou bien d'un mouvement purement imaginaire ou moral :

> Hélas ! vers le passé tournant un œil d'envie,
> Sans que rien ici-bas puisse m'en consoler,
> Je regarde toujours ce moment de ma vie
> Où je l'ai vue | ouvrir son aile | et s'envoler.
> (Hugo, *A Villequier*.)

> Et des vents inconnus viennent me caresser,
> Et je voudrais | saisir le monde | et l'embrasser.
> (Leconte de Lisle, *Glaucé*.)

2° Toute augmentation de vitesse détermine une présentation plus rapide des idées et des images. D'autre part le temps pendant lequel nous pouvons considérer chaque élé-

Digitized by Google

ment d'idée, ou chaque idée composante, est devenu proportionnellement plus court. Une accélération nous fera donc sentir, par le resserrement des sons, le groupement plus étroit des idées ou des faits : en rapprochant les unités, elle nous fait éprouver la sensation de la collectivité. C'est dire que le trimètre est propre à contenir une énumération à trois termes qui envisage une question sous toutes ses faces; grâce au rapprochement synthétique dû à l'accélération, il fait de ces trois termes un tout, une unité qui résume la question :

Faisait sortir l'essaim des êtres fabuleux
Tantôt des bois, | tantôt des mers, | tantôt des nues.
(Hugo, *Le sacre de la femme.*)

Je jure de garder ce souvenir, et d'être
Doux au fai|ble, loyal au bon, | terrible au traître.
(Hugo, *Le petit roi de Galice.*)

3° Enfin puisque l'arrivée d'un trimètre, après une série de tétramètre, surprend l'esprit, par le contraste qui en résulte, et oblige l'attention à s'appliquer sur ce trimètre même, il est aisé de comprendre que le trimètre, mettant en un relief singulier l'idée qu'il exprime, est tout désigné pour contenir l'idée la plus importante d'une tirade, celle qui la résume, qui la conclut, et, d'une manière générale, celle qui est destinée à frapper le lecteur :

Aimer est le grand point, qu'importe la maîtresse?
Qu'importe le flacon, pourvu qu'on ait l'ivresse :
Faites-vous de ce monde un songe sans réveil.
S'il est vrai que Schiller n'ait aimé qu'Amélie,
Gœthe que Marguerite, et Rousseau que Julie,
Que la te|rre leur soit légère ? — | Ils ont aimé.
(Musset, *La coupe et les lèvres.*)

Une fraternité vénérable germait ;
L'astre était sans orgueil et le ver sans envie ;
On s'adorait | d'un bout à l'au|tre de la vie.
(Hugo, *Le sacre de la femme.*)

Tels sont les différents effets que nos poètes peuvent obtenir et ont obtenus en effet par l'emploi du vers romantique. Une étude approfondie des œuvres de V. Hugo montre

Digitized by Google

d'ailleurs qu'il a parfaitement senti ces effets, car, presque toujours, les vers qui précèdent le vers romantique le préparent et concourent à le mettre en évidence. On n'en saurait dire autant des trimètres que l'on rencontre chez les parnassiens et d'une manière générale chez les poètes postérieurs à Hugo. Trop souvent ce vers n'est dans leurs poésies qu'une négligence, une licence injustifiée.

Il y a donc lieu d'étudier à part le vers romantique de Hugo, et il y a une autre question, non moins neuve que la précédente, qui se présente à l'esprit de quiconque examine ce vers avec attention : à quoi reconnaît-on un vers romantique et qu'est-ce qui indique, dans une pièce tout entière en dodécasyllabes, que tel ou tel vers est un trimètre et non pas un tétramètre? C'est ce que M. Grammont a essayé de préciser dans la seconde partie de sa communication.

Le vers romantique est un vers de douze syllabes qui, contrairement aux habitudes classiques, n'a pas d'accent rythmique sur la sixième ; mais, chez Hugo du moins (on en a différentes preuves), il a toujours un accent tonique à cette place, même dans les cas où il n'y en aurait pas en prose. Ainsi en prose dans cette phrase : « elle n'est pas reine », il n'y a pas d'accent tonique sur le mot « pas » ; mais il y en a un sur ce mot dans le vers suivant :

Une reine n'est *pas* reine sans la beauté

(*Eviradnus.*)

Comment les vers peuvent-ils avoir des accents toniques là où la prose n'en a pas? Parce qu'ils ont un rythme qui n'est pas celui de la prose. C'est le rythme, et le rythme seulement, qui peut appeler un accent tonique sur une syllabe où la prose n'en admet pas. Il en résulte que cette syllabe a non seulement un accent tonique, mais aussi un accent rythmique, et par conséquent que les vers de ce type, c'est-à-dire ceux qui ont un accent rythmique sur la septième syllabe et n'auraient pas en prose d'accent tonique sur la sixième, ne sont pas des trimètres. Quelle est leur valeur spéciale et le genre d'effet qu'ils produisent? La voix, donnant un accent à un mot qui en prose n'en aurait pas, à un mot souvent dépourvu de toute importance, attire l'attention d'une manière extraordinaire

Digitized by Google

sur le mot qui suit la coupe de l'hémistiche, ou, si ce mot lui-même a peu de valeur, sur tout le second hémistiche :

Une reine n'est *pas* | REI|ne sans la beauté

est un exemple du premier cas. Le relief du mot « reine » provient surtout de ce qu'il est en quelque sorte un rejet du premier hémistiche, comme le mot « brille » dans cet autre vers :

... comme un cèdre au milieu des palmiers
Règne, | et comme Pathmos | *brille* | entre les Sporades.

On a un exemple du second cas dans ce vers :

Mais Diderot était | *digne du pilori*

qui s'oppose à celui-ci :

Pigault-Lebrun allait à votre goût austère

et où le relief du second hémistiche accentue l'antithèse.

Les vers relativement rares qui, bien qu'il aient l'accent rythmique sur la septième syllabe, auraient en prose un accent tonique sur la sixième, ne rentrent pas dans cette catégorie et peuvent être des trimètres :

La foi na|ge, le droit flo|tte, le vrai tournoie.
(*Religions et Religion.*)

Mais dans quels cas en sont-ils, et dans le type beaucoup plus fréquent où la sixième syllabe est étroitement unie par le sens à la septième sans que l'accent rythmique soit sur cette dernière, à quoi reconnaît-on un trimètre ? Puisque ce n'est pas à la forme du vers, c'est évidemment au fond, à l'idée exprimée. D'abord tous ceux dans lesquels il y a une énumération à trois termes parallèles sont des trimètres :

Pendant aux pals, | cloués aux croix, | nus sur les claies
(*Sultan Mourad.*)
Il est sans peur, | il est sans feinte, | il est sans tache
(*La paternité.*)

Cette catégorie de vers est largement représentée chez V. Hugo, mais les deux autres le sont fort peu, infiniment moins que ne l'a dit M. Becq de Fouquières et que certains

Digitized by Google

ne l'ont cru après lui. Ils ont trop souvent confondu avec des trimètres les tétramètres à césure faible. La distinction est d'ailleurs parfois délicate et c'est alors le goût seul qui peut trancher la question. Il faut, pour chaque cas, examiner de très près le texte et le contexte, voir quel est le genre d'effet qui convient le mieux à l'idée exprimée, et si le poète a voulu mettre en relief un mot, une expression, ou le vers tout entier. Si on lit en trimètre le second de ces deux vers :

> Ils mettent l'affreux bât de la bête de somme
> A des esprits, | comme eux pensant, | comme eux vivant.
> (*Les quatre vents de l'esprit.*)

on le met en relief par le fait, puisqu'il vient après un tétramètre. Mais c'est une lecture brutale qui supprime toutes les nuances. Si l'on veut donner à chaque mot sa valeur réelle, on le lira en cinq mesures :

> A des esprits, | comme eux | pensant, | comme eux | vivant ;

alors « pensant » et « vivant » auront toute la signification dont ils sont susceptibles, et non seulement ces deux mots, mais aussi l'expression « comme eux » ; et cet effet sera dû surtout à l'attente suscitée par l'accent rythmique du mot « eux » et au changement d'intonation sur les mots « pensant » et « vivant » qu'exige la faiblesse du repos placé devant eux. La suspension de la voix à cette place est exactement la même que celle qui suit un vers enjambant sur le suivant :

> A Toulon, | le fourgon | *les qui*|tte, le ponton
> *Les prend* ; | sans vêtements, sans pain, sous le bâton...
> (*Les châtiments.*)

Cet exemple n'a pas besoin de commentaire. Quant à la qualité particulière de l'intonation qui convient à la troisième mesure de ces faux trimètres, chose qu'il est bien difficile de faire comprendre par des explications, voici un exemple qui la fera nettement saisir :

> Il fit scier son oncle Achmet entre deux planches
> *De cèdre*, | afin de faire | *honneur* | à ce vieillard.
> (*Sultan Mourad.*)

Digitized by Google

Les deux mesures « De cèdre » et « honneur » sont toutes deux des rejets, l'une du premier vers, l'autre du premier hémistiche du second vers, et doivent être prononcées avec la même intonation. Lorsque Cromwell vient de faire saisir les conjurés par ses soldats, il leur dit :

Je ne vois rien en vous qui soit à dédaigner,
Et vous estime enfin | *trop* | — pour vous épargner.

Le mot « trop » est en rejet à l'hémistiche et l'effet qu'il produit est tout à fait identique à celui que V. Hugo a obtenu ailleurs par un contre-rejet à l'hémistiche :

Oui, trois de mes cités de Castille ou de Flandre
Je les donnerais ! — | *sauf*, | plus tard, à les reprendre !
(*Hernani.*)

Parfois l'hésitation est permise et les deux lectures sont à la rigueur possibles :

Un crapaud | regardait le ciel, | bête éblouie.

C'est une idée surprenante, la forme du trimètre lui convient. Mais celle du tétramètre

Un crapaud | regardait | *le ciel,* | bête éblouie.

n'ôte rien à l'inattendu de l'idée et annonce bien mieux le sujet de la pièce par le relief qu'elle donne aux mots « le ciel » ; le ciel c'est la pureté, lui c'est l'être immonde, le ciel c'est l'espérance, lui c'est le paria, le ciel c'est la charité, lui c'est le réprouvé qui va être en butte à la haine.

Mais, le plus souvent, l'une des deux lectures fausse le sens. Si vous lisez en tétramètre le dernier de ces quatre vers :

D'autres, d'un vol plus bas croisant leurs noirs réseaux,
Frôlaient le front baisé par les lèvres d'Omphale,
Quand, ajustant au nerf la flèche triomphale,
L'Archer superbe fit | *un pas* | dans les roseaux.
(Heredia, *Stymphale.*)

vous mettez en relief les deux mots « un pas » comme si vous vouliez expressément faire sentir qu'Hercule n'a pas fait deux ou plusieurs pas. Lisez-le en trimètre :

Digitized by Google

L'Archer super | be fit un pas | dans les roseaux

et l'on aura simplement l'impression que le héros fait un mouvement en avant, ce qui est bien l'idée du poète.

M. Grammont termine en exposant brièvement, sous forme de conclusion, ce qu'est devenu le vers romantique entre les mains des parnassiens et des poètes postérieurs à V. Hugo.

A M. Grammont succéda M. Martinenche, qui lut la communication suivante :

Les sources espagnoles d'HORACE et d'HÉRACLIUS

Je me souviens qu'au temps où j'avais le bonheur, non pas d'enseigner, mais, comme nous disions entre nous, de « faire » la rhétorique, en dehors des deux fameuses comedias qui ont inspiré le *Cid* et le *Menteur*, nos connaissances sur les rapports du drame espagnol avec notre théâtre au XVII[e] siècle se réduisaient à peu près à trois formules que nous répétions consciencieusement. Qu'est-ce que Hardy ? nous demandait-on. Nous répondions : « C'est un poète aussi médiocre que fécond qui, au début du grand siècle, pillait maladroitement tous les dramaturges d'Espagne qui lui tombaient sous la main. » — Avec autant d'assurance nous affirmions que l'*Horace* de Corneille ne devait presque rien à Tite-Live, et rien du tout à Lope de Vega. Enfin, nous réservions nos jeunes et généreuses indignations pour ce Voltaire qui, reprenant les affirmations d'un obscur abbé Pellegrin, avait, à l'aide de contre-sens et de fausses dates, fait découler *Héraclius* d'une comedia de Calderon, imprimée dix-sept ans après.

J'apprends aujourd'hui à mes élèves précisément le contraire de ce que je récitais. Il faut bien, n'est-ce pas, varier de temps en temps l'enseignement secondaire? M. Rigal, dans sa substantielle étude sur le théâtre français au début du XVII[e] siècle [1], a parfaitement établi que Hardy n'avait jamais lu que quelques méchantes traductions de nouvelles

[1] Cf. Rigal, *Alexandre Hardy et le Théâtre français au commencement du XVII[e] siècle*. Paris, 1882.

Digitized by Google

espagnoles. Je voudrais vous montrer maintenant que les tragédies d'*Horace* et d'*Héraclius* n'ont été conçues dans l'imagination qui les a créées qu'après la lecture de deux comedias, l'une de Lope, et l'autre de Calderon. Vous verrez, d'ailleurs, que l'originalité de Pierre Corneille n'a rien à perdre à cette rapide étude [1].

El Honrado hermano (*Le frère plein d'honneur*) est une des plus médiocres comedias de Lope. Je ne crois pas pourtant qu'elle ait été sans influence sur l'admirable tragédie de Corneille. Sans doute, on n'y trouve point ce personnage de Sabine, si « heureusement inventé [2] », qu'il crée véritablement le drame entre ces parents dont un « triste et fier honneur » va faire des ennemis. Écoutez pourtant comment Flavia essaie de retenir son amant Horacio, et entendez aussi la réponse qu'elle reçoit de lui. Vous croirez assister à une scène entre le jeune Horace et sa femme. Une autre fois, c'est la sœur d'Horacio, Julia, qui éveillera dans votre mémoire le souvenir de Sabine. « Hélas ! s'écrie-t-elle, ne pouvoir empêcher le combat entre mon frère Horacio et mon époux Curiacio ! Dire que l'un doit tuer l'autre ! N'y a-t-il aucun remède à cette infortune ? Ah ! puisse-t-il se trouver dans la mort de la malheureuse qui est à la fois sœur et femme ! » (III, 3). Vous vous rappelez, n'est-ce pas, les vers de Corneille :

> « Je sens mon triste cœur percé de tous les coups
> Qui m'ôtent maintenant un frère ou mon époux » (III, 1).

Si c'est dans Tite-Live que se trouve la première ébauche d'où fut tirée l'admirable figure du vieil Horace, il serait injuste de refuser à Lope le mérite d'avoir poussé plus avant la peinture de l'historien latin. Je n'en veux d'autre preuve que les paroles de Cayo Horacio en appelant au peuple de la sentence de mort prononcée contre son fils : « A-t-on jamais vu couronner une tête pour la faire trancher par le bourreau ?

[1] Je me contente de résumer ici quelques pages d'un volume qui paraîtra à la fin de janvier 1901, chez Hachette, sous ce titre : « *La comedia espagnole en France de Hardy à Racine.* »

[2] Cf. Examen d'*Horace*.

Digitized by Google

... Les Albains eux-mêmes gémiront à ce spectacle, et vous appelleront peuple ingrat. » N'est-ce pas là l'origine des vers que Corneille met dans la bouche du vieil Horace :

« Lauriers, sacrés rameaux qu'on veut réduire en poudre,
Vous qui mettez sa tête à l'abri de la foudre,
L'abandonnerez-vous à l'infâme couteau
Qui fait choir les méchants sous la main du bourreau?
Albe ne pourra pas souffrir un tel spectacle,
Et Rome par ses pleurs y mettra trop d'obstacles. » (V, 3.)

Enfin, quelle que soit l'originalité avec laquelle Corneille a peint son Curiace et sa Camille, il ne faut pas oublier qu'il n'en a tracé le portrait qu'après la lecture de Lope. Curiace ne se souvient-il pas de ce Curiacio qui ne peut pas oublier devant Horacio qu'il parle au frère de celle qu'il aime? Quant à Camille, n'entend-elle pas l'amour comme une Espagnole, et non comme une Romaine? Et ses fameuses imprécations ne rappellent-elles pas étrangement les paroles qu'après la mort de son amant Julia jette à la face d'Horacio : « Je ne viens point, frère ennemi, voir le fruit de ta gloire pour le peuple romain ; je viens, vêtue de deuil, pleurer mon époux Albain ; je viens pour que tu traverses ma poitrine avec cette épée traitresse qui n'y pénètrera que mieux puisqu'elle est teinte de son sang. Pour tuer mon époux, il faut que tu me tues. C'est moi qui suis Curiacio, Rome, donne-moi la mort. Il a emporté ma vie dans son cadavre,et j'ai pris la sienne en moi. C'est moi maintenant qui suis Curiacio. »

Pourquoi donc Corneille n'a-t-il indiqué comme source de son *Horace* que le récit de Tite-Live? Parce que la couleur de sa tragédie était purement historique et ne rappelait en rien les peintures romanesques et disparates d'*El honrado hermano*. Et puis, et surtout n'avait-il pas fait siennes les indications qu'il devait à Lope et qui n'étaient, à vrai dire, que de simples suggestions? La meilleure preuve en est peut-être dans le passage où son imitation est le plus sensible. « J'avais aujourd'hui quatre enfants, s'écrie Cayo Horacio, je n'ai pas donné peu à la patrie puisque je lui en ai sacrifié trois sur quatre. Laissez-moi, Romains, celui-là seul qui me reste. » Voici comment Corneille traduit :

Digitized by Google

« Rome aujourd'hui m'a vu père de quatre enfants:
Trois en ce même jour sont morts pour sa querelle;
Il m'en reste encore un; conservez-le *pour elle.* »

Est-ce là une traduction, ou n'est-ce pas plutôt une admirable trouvaille? Le vieil Horace, même lorsque parle son cœur de père, ne cesse pas de s'exprimer en citoyen; ce n'est pas pour lui, c'est pour sa patrie qu'il veut conserver son fils. Dans *El Honrado Hermano*, à tout propos et hors de propos, Lope reste Espagnol. C'est « Rome toute entière » qui parle par la bouche des Horaces.

La tragédie d'*Héraclius*, au contraire, pour reprendre le mot de Fontenelle, est « à l'espagnole ». Elle l'est surtout par la complication de son intrigue et plus encore par l'idée subtile et étroite que ses principaux personnages se font d'une « gloire » où il n'est pas difficile de reconnaître le « pundonor ». Mais elle l'est aussi, et c'est ce que je voudrais vous montrer, par les emprunts que Corneille a faits à Calderon [1]. Ces emprunts se réduisent à trois. C'est d'abord et surtout le nœud même de la pièce qu'on ne rencontre point chez Baronius, c'est la tragique incertitude où le tyran se trouve plongé lorsqu'il hésite à frapper l'héritier de l'empereur Maurice pour ne pas risquer d'atteindre son propre fils. Astolfo disait à Focas : « Tu peux les tuer tous les deux; mais tu sais maintenant que l'un des deux est ton fils. » Léontine s'écrie avec une fermeté plus saisissante: « Devine, si tu peux, et choisis, si tu l'oses. »

Voici encore deux mouvements dramatiques qui ne peuvent s'expliquer que par une imitation directe. Menacée par Phocas, Léontine lui réplique :

« Je rirai de ta peine, ou, si tu m'en punis,
Tu perdras avec moi le secret de ton fils. »

Mais déjà Astolfo avait répondu à Phocas qui voulait le faire périr : « Ainsi mon secret demeurera plus sûr. Rien ne vaut un mort pour garder un secret. » — Enfin, quand s'en-

[1] Voici le titre complet de la comedia de Calderon : *En esta vida todo es verdad y todo mentira.* (En cette vie tout est vérité et tout est mensonge.)

Digitized by Google

gage la généreuse lutte des deux jeunes gens, les deux Phocas prononcent les mêmes paroles. L'Espagnol s'écrie : « Ah ! bienheureux Mauricio ! Ah ! malheureux Phocas ! Aucun ne veut être mon fils pour régner, et tous deux veulent être nés de toi pour mourir ! » Le Français se sert à peu près des mêmes mots :

> « O malheureux Phocas ! ô trop heureux Maurice !
> Tu recouvres deux fils pour mourir après toi,
> Et je n'en puis trouver pour régner après moi ! »

Voilà les seuls rapprochements qu'on puisse faire entre l'*Héraclius* et l'*En esta vida* qui justifie son titre en entassant avec la plus étrange fantaisie les situations les plus bizarres pour entremêler plus étroitement l'erreur et la vérité.

Depuis la publication d'une étude de M. Viguier qui est reproduite dans le tome V de l'édition Régnier, il est entendu en France que de Calderon et de Corneille le plagiaire n'est pas celui que pensait Voltaire.

Je suis convaincu, pour ma part, du contraire, et je suis plus sûr encore qu'il n'y a pourtant dans *Héraclius* aucune trace de plagiat. M. Viguier fait reposer sa démonstration sur trois raisons principales. La première, qui est la plus sérieuse, c'est qu'on ne trouve pas avant 1665 d'édition de l'*En esta vida*. Encore faudrait-il prouver que cette comedia ne se rencontrait avant 1647 ni dans un des volumes perdus de la collection de Carlos Sanchez dont le privilège est daté de mai 1637, ni dans un exemplaire détaché comme celui que j'ai trouvé à la Bibliothèque nationale de Madrid [1], ni enfin dans un de ces manuscrits qu'apportaient avec elles les troupes espagnoles ambulantes. Que penserait-on d'un critique qui déclarerait que Thomas Corneille n'a pas traduit Moreto parce que *Le Charme de la voix* parut à la scène en 1653 et qu'on ne connaît pas avant 1654 d'édition de : *Lo que puede la aprehension ?*

La seconde raison que nous donne M. Viguier révèle une

[1] Cet exemplaire isolé et non catalogué de l'*En esta vida* est certainement du XVII[e] siècle, mais malheureusement il ne porte ni date ni indication d'aucune espèce.

Digitized by Google

âme ingénue. Pour nous montrer que l'auteur d'*Héraclius* a pu, sans aucun secours étranger, tirer le nœud même de sa tragédie de ses réflexions sur le texte historique, M. Viguier, dans une analyse qu'il croit triomphante, refait à nouveau le travail de Corneille. N'ayant pas reçu comme lui des lumières spéciales pour éclairer à distance l'imagination créatrice des hommes de génie, je me garderai bien d'entrer avec lui en discussion sur ce point. Je ne discuterai pas davantage l'hypothèse d'un Philippe IV chargeant Calderon d'affubler de gongorismes une pensée de son rival français. Je ne communique pas plus avec les rois défunts qu'avec les grands hommes des siècles passés, et ni les uns ni les autres ne me disent leurs petits secrets. Je me contente de faire remarquer que si l'Espagne n'a jamais été mieux connue de la France qu'au XVII[e] siècle, la réciproque n'est pas vraie, et que, par exemple, Calderon ignorait le français, tandis que Corneille savait parfaitement l'espagnol. L'auteur de l'*En esta vida* a, d'ailleurs, si peu cherché dans une langue qui lui était étrangère le nœud de sa pièce, qu'il l'a, en effet, trouvé dans *La rueda de la Fortuna,* de Mira de Mescua, dont il a repris quelques vers et qui est de beaucoup antérieure à notre *Héraclius,* puisqu'elle fut imprimée dès 1616, à Barcelone, chez Sebastian de Cormellas [1].

Pourquoi donc Corneille revient-il à deux reprises dans son Examen sur l'effort d'invention que lui a coûté *Héraclius?* Conclurons-nous comme cet aimable Allemand (ai-je besoin de nommer M. Schlegel?) qui ne craint pas d'écrire : « Il est certain que le poète français se donne pour avoir conçu la première idée de cette pièce, mais il faut se souvenir que ce n'est que forcé par la nécessité qu'il a reconnu ce qu'il devait à l'auteur espagnol du *Cid.* » Corneille n'a jamais hésité à reconnaître ses dettes, et sa parfaite bonne foi ne saurait être mise en doute. S'il n'a pas cité Calderon, c'est qu'il ne se croyait point

[1] Dans cette comedia, Aureliana, femme de l'empereur Mauricio, épouvantée par un songe, vient nous raconter elle-même qu'elle a fait élever par Heracliano son fils Heraclio, et qu'elle a mis à sa place au palais l'enfant d'une servante scythe. Mauricio, à son tour, voit en rêve Phocas lui enfoncer une épée. On voit sans peine dans ces deux scènes l'origine de la situation principale de l'*En esta vida.*

Digitized by Google

obligé de relever minutieusement les emprunts qui lui semblaient sans grande importance. Après tout, le nœud d'*Héraclius* ne se rencontrait-il pas déjà dans *Rodogune* où de Cléopâtre seule dépend le sort des deux frères qui attendent de sa bouche sinon le secret, du moins l'ordre de leur naissance? Et puis, n'a-t-il pas transformé Astolfo en Léontine qui se gagne la confiance de Phocas en lui livrant son propre fils sous le nom d'Héraclius? N'a-t-il pas compliqué l'imbroglio en faisant passer Martian pour Léonce, et Héraclius pour Martian? N'a-t-il pas créé entièrement Pulchérie, Eudoxe et Exupère? N'a-t-il pas enfin imaginé sa manière à lui de dénouer son intrigue? En vérité, Corneille pouvait se croire légitimement le droit de ne se réclamer que de lui.

Peu importe donc qu'il n'ait pas plus parlé de Calderon dans son Examen d'*Héraclius*, que de Lope à propos d'*Horace*, ou que plus tard de Ghirardelli à propos d'*Othon*. Et peu importe aussi pour sa gloire qu'il ait fait aux Espagnols un ou deux emprunts de plus. Ce n'est pas travailler pour la mémoire d'un grand écrivain que de dissimuler ou de nier les sources où il a puisé. C'est faire plutôt œuvre de critique naïve et quelque peu grossière. La véritable invention n'est pas ce qu'un vain peuple pense. Elle ne consiste point à trouver, au sens brutal du mot, une scène ou un sujet nouveaux. On ne trouve jamais que ce qui existe ou a existé. Avec des éléments bien connus, créer une œuvre originale, voilà le don suprême et mystérieux, car c'est le secret même de la vie. Il est vrai qu'au génie seul un tel privilège est accordé. Mais Pierre Corneille est de ceux qui enrichissent quand ils dérobent.

Après M. Martinenche, la parole fut donnée à M. Chassary, qui lut son rapport sur les concours.

MESDAMES, MESSIEURS,

La Société pour l'étude des Langues romanes, dont nous célébrons cette année le trentenaire, comptait, parmi ses membres fondateurs, M. Cambouliù, professeur de littérature à la Faculté des lettres de notre ville, amateur passionné de la langue catalane, romancier et auteur dramatique à ses heures, et M. Paul Glaize, un de nos compatriotes, un fin

Digitized by Google

lettré, ami des rénovateurs de la littérature provençale et le frère du charmant, mais trop modeste poète que s'honorent de posséder notre Société, le Félibrige, l'Académie des lettres, la Faculté de droit et le Tribunal de Montpellier.

Aussi, grâce à leur influence, la *Revue des Langues romanes*, organe de la Société naissante, se montra-t-elle à ses débuts comme elle l'est demeurée dans la suite, accueillante aux poètes de Languedoc et de Provence, et Octavien Bringuier, Théodore Aubanel, Bonaparte-Wyse, Gabriel Azaïs, Louis Roumieux, Auguste Fourès, Alexandre Langlade, pour ne citer que les morts, ont-ils pris une bonne place parmi les collaborateurs dont nous avons inscrit les noms sur notre livre d'or.

Fidèle aux intentions de ses fondateurs, à la tradition délibérément maintenue par ses membres les plus éminents, — car même chez les philologues dont la renommée est européenne, le poète n'est pas toujours mort jeune, pour ne laisser survivre que le savant, — notre Société a fait une place, dans chacun de ses concours, à la poésie en langue d'oc, et le titre de lauréat qu'elle décerne est un de ceux auxquels les littérateurs attachent, non sans raison, permettez-moi de le croire, le plus de prix, et dont ils se réclament le plus volontiers.

Le concours de 1900 n'a point différé de ceux qui l'ont précédé.

A notre appel, de nombreux concurrents ont répondu, et du Comité de Nice au Béarn, de la Catalogne jusqu'à l'Auvergne, et même d'Algérie, nous sont venues des œuvres de valeur diverse, sollicitant les prix qu'annonçait notre programme.

Vingt-huit œuvres nous sont parvenues dans les délais réglementaires; vingt-six remplissaient exactement les conditions imposées aux concurrents; deux s'en éloignaient, puisqu'elles consistaient en livres ou brochures déjà publiés, et dont le nom de l'auteur se trouvait par conséquent connu.

Le jury a retenu l'un de ces livres, un recueil de vers publié à Béziers en 1899, ayant pour titre « Flous de Farfadeto » — c'est le nom de la villa qu'habite l'auteur, M. Antonin Maffre, le collaborateur languedocien assidu des journaux

Digitized by Google

bilingues du Biterrois. Ce volume, qui compte 174 pièces, parmi lesquelles un certain nombre de pièces de circonstance d'inégale valeur, renferme quelques poésies de belle envergure, se rattachant pour la plupart à un genre dont le chef-d'œuvre est l'inégalable « Vénus d'Arles », d'Aubanel. L'une d'entre elles, « Las Vendemios d'Amour », a valu un premier prix au poète, lors des Jeux floraux que la Maintenance de Languedoc a célébrés à Montpellier en 1896. Son auteur, qui la déclama dans l'enceinte de l'Exposition, a dû conserver un excellent souvenir des unanimes applaudissements du nombreux public qui l'écoutait.

Si le recueil ne contenait que des poésies de cette valeur, c'est une grande médaille d'or que le Jury aurait attribuée, hors concours, à M. Maffre ; mais sa trop heureuse facilité, que sollicite la collaboration quotidienne ou hebdomadaire aux journaux, l'empêche trop souvent, ou de rejeter un sujet dont l'inspiration n'est pas heureuse, ou d'apporter à la facture du vers, à la rime surtout où se montrent, plus que de raison peut-être, les épithètes et les diminutifs, ce fini sans lequel une œuvre littéraire, quelle que soit la valeur de son inspiration, demeure toujours imparfaite. Une médaille d'argent, hors concours, est décernée à M. Maffre pour « Flous de Farfadeto ».

Les vingt-six autres pièces ont été réparties en deux groupes : le groupe catalan, entièrement transpyrénéen, et le groupe de la langue d'oc française, le groupe cispyrénéen, si je puis m'exprimer ainsi.

C'est une pensée délicate, féminine, patriotique et chrétienne à la fois, qui a inspiré l'auteur de la pièce à « Johana d'Arch », dans le choix de son sujet.

Mlle Enriqueta Paler y Trullol a voulu rendre hommage à la France vers laquelle la portent sans doute les sympathies du cœur et les affinités de race ; femme, elle a tenu à honorer une jeune fille illustre entre toutes ; enfant de cette Catalogne qui revendique avec une persévérance digne d'admiration les imprescriptibles droits de sa nationalité, elle a exalté la Française qui chassa l'Anglais du doux pays de France ; chrétienne ardente comme on l'est dans la région que domine le sanctuaire de la Vierge Noire de Montserrat, elle prie déjà avec une

Digitized by Google

ferveur enthousiaste la sainte que Jeanne d'Arc sera officiellement demain.

La pièce est écrite en strophes uniformes de quatre vers de neuf syllabes sonores et fortement rythmés.

Celle qui,

« Comme héroïne est une gloire de la France,

et qui

Comme sainte sera une gloire du monde. »

— je cite l'auteur — a porté bonheur à son admiratrice de Figueras.

Une médaille de vermeil rappellera à Mlle Paler y Trullol la grande patrie de Jeanne d'Arc, la petite patrie du roi Don Jacme, avec le légitime et très mérité succès qu'elle-même y obtient aujourd'hui.

Dans le deuxième groupe, le poète qui a choisi pour devise le mot espagnol : « Recuerdo », nous paraît d'inspiration plus variée.

Sous le titre de « Ramelet gascou », il a présenté au jury huit pièces de bonne langue agenaise, aux vers harmonieux et coulants.

Dans ces vers passe tantôt le souffle d'un vent de bravoure un peu libertine, un peu vantarde, et par le fait bien gasconne, comme dans ces deux strophes de la Chanson des quarante-cinq, les gardes fidèles de Henri III de Valois, — ces précurseurs, par un certain côté, du Cyrano de Bergerac, tel que nous le présente la légende :

Quand darrè lou riè, dins Paris,
Cavalhès à la fièro mino,
Passan, mai d'un èlhou lusis
Oun dejà l'amou se devino ;
A mai d'uno damo de ren,
Mèmo del coustat de la Ligo,
A mai d'uno nono al couvent
Avèn desfèi la cambaligo.

Dous es l'amou, mès res nou bal
Lou coumbat, quand ben apuntados
Soulidos è finos de tal,

Digitized by Google

Dintron en danso las espados.
Se lous Guisards fan lous meschants,
Lour aprendren, de faissou bouno,
Coumo la pèl des Francimans
Se trauco à la modo gascouno ;

Tantôt perce une pointe d'émotion, non dépourvue de grâce, comme dans la légende qui a pour titre « Dins lou bosc », où la princesse « Lindo », mise méchamment à mort par le roi jaloux, jette une fleur blanche aux amoureux qui vont chercher à minuit une consolation dans le bois où se promène son ombre :

Et cette fleur que désirent les fiancés rend

« L'un counfient à tout jamai,
» L'autre, fidèl per la vito. »

Aussi, le poète propose-t-il à « Rousereto » de l'y amener :

Rousereto, se zou vos,
Mas junidos, dins lou bos
Aniren, l'ouro tindado,
Espera que del floc blanc
Per nous aus, toumbe en passant,
La floureto ensourcilhado.

L'émotion se teinte parfois de fantaisie, comme dans la chanson : « Vogo, vogo. »

Le poète, parti à la conquête du monde, revient fortune faite, ayant embarqué sur trois vaisseaux son or, ses chansons et son amour.

Les vaisseaux font naufrage : l'or coule au fond d'un gouffre ; les chansons l'une après l'autre se noient, mais le bel amour est tellement vigoureux qu'il se sauve, et le poète consolé, sans regretter aucune autre richesse, vogue heureux vers sa blonde.

D'autres fois, il se laisse envahir par la mélancolie. Il cherche la fleur enchantée qui donne l'oubli. Il ne la trouve ni sur la bouche de son amie, car la satiété a vite fait de disjoindre les lèvres que le baiser avait unies, ni dans les jardins bleus du rêve, ni sur le front rayonnant de la gloire ; la fleur enchantée qui donne l'oubli, son cœur dolent ne la trouve qu'en un coin du cimetière.

Digitized by Google

Je passe sous silence un sonnet qui chante le mois de Mai, un rondeau fort bien troussé, ma foi, où les troubadours sont mis en cause, une ode aux vieux châteaux, et une traduction d'une piécette de Henri Heine.

Sans aucune hésitation, le jury a décerné au « Ramelet gascou » la première des récompenses dont il disposait, une médaille de vermeil.

C'est du Béarn que nous est venue « La Cansou de la Terro », avec l'épigraphe « Sic vos non vobis. »

Que l'auteur ne craigne plus qu'un autre reçoive la récompense qu'il a lui-même méritée.

La chanson de la terre, la chanson que disent la glèbe, la moisson et le blé, le raisin mûr et la vendange, la chanson que devraient écouter, l'âme dilatée, et savourer le cœur en joie, les paysans de tous nos villages, lui apporte une médaille d'argent.

Nous ne nous arrêtons pas à la pièce du même auteur qui a pour titre : « Bouhèmis, » nous aimons autant, sonnet pour sonnet, relire celui de Baudelaire : « Bohémiens en voyage. »

Une autre médaille d'argent, *ex-æquo*, récompense un poème provençal dont le titre est la « Cigalo d'argent », et la devise qui appartient à un blason dont la pièce principale est une fleur :

Lou soulèu me la signo.

Le sujet est une légende : Massilia, en joie, fête Artémis, sa protectrice. On a mis au concours un éloge de la déesse. Le prix de poésie, une cigale d'argent, est pour Atrios qui le dépose en hommage sur le piédestal de la statue de Diane, demandant en grâce à la déesse que, par sa toute-puissance, elle donne à la cigale le vol qui l'emportera vers le ciel, le jour où la civilisation hellénique devra disparaître.

Les Barbares conquièrent la Gaule, Marseille tombe entre leurs mains, le miracle demandé se réalise, et la cigale, symbole de la gloire du poète, s'est réfugiée aux cieux.

Près de mille ans s'écoulent, la civilisation chrétienne arrivée à son apogée a transformé les barbares ; les barons féodaux sont devenus hommes de « Parage », en même temps que l'honneur, refleurit la poésie, les troubadours chantent

Digitized by Google

Dieu, la Vierge et les dames ; la cigale d'argent redescend sur la terre de Provence d'où la chasse la croisade albigeoise.

Pendant six cents ans cette fois, elle demeure exilée ; une nouvelle renaissance de la poésie la rappelle, et à Carpentras, aux Baux, dans les Cours d'amour d'antan ressuscitées, elle partage, avec le baiser octroyé par la dame élue, le privilège de consacrer le poétique triomphe de l'heureux vainqueur.

Telle est la donnée d'un poème à l'exécution duquel on peut reprocher quelques longueurs, parfois des tournures qui ont l'air de réminiscences, mais qui au fond se recommande, et par le mérite de l'invention, et par la vigueur de certains passages.

Marmande et Montpellier nous ont fourni les deux dernières pièces que le jury a retenues et récompensées d'une médaille de bronze.

La première dont le titre : Las Sasous, est accompagné de la devise :

Mes cap baychi,
Mes cor lébi.

est une chanson en dix couplets qui rappelle par la coupe du vers, par l'emploi de certaines métaphores et de certaines épithètes, à la fois Pierre Dupont et notre Peyrottes.

La deuxième est un dialogue entre deux babillards, — l'auteur les qualifie dans le titre même de « barjaires », — à propos des avantages respectifs de la vie urbaine et de la vie rurale.

Bien que la devise soit :

« Chacun trova soun nis bèu »,

l'un des interlocuteurs paraît lui avoir donné un démenti, puisqu'il a quitté le village natal pour se fixer à la ville voisine.

Beaucoup de détails, extérieurs surtout, de la vie de l'homme du peuple à la ville et à la campagne sont exactement observés et rendus avec une certaine verve ; mais les arguments, pour si nombreux qu'ils soient, pouvaient être autrement condensés ; — le poème compte plus de 350 vers,

Digitized by Google

et certaines répliques n'en ont pas moins de 35 à 40 — un dialogue ne présente guère de vivacité dans de pareilles conditions; d'autre part, la discussion manque en réalité de conclusion ferme, puisque l'auteur termine ainsi :

« E pioi tranquilamen countunioun soun rampèu...
Vous lou dirai pus tard, es encara pus bèu. »

Aucune des autres pièces ne nous a paru mériter une mention spéciale. Ou bien ces pièces sont d'invention insuffisante avec une langue et une prosodie plus ou moins correctes, ou bien elles révèlent, en ce qui concerne le dialecte employé, une connaissance par trop rudimentaire du vocabulaire, ou de la grammaire, ou de la graphie, quand ce n'est point des trois à la fois.

Nous rappelions par voie d'allusion, au début de ce rapport, le distique souvent cité de Sainte-Beuve :

« Il existe, en un mot, chez les trois quarts des hommes,
Un poète mort jeune à qui l'homme survit. »

Le *caput mortuum* de notre concours ne nous prouve point que tous nos concurrents ont été poètes en leur jeunesse, mais il peut nous autoriser à penser que, si chez quelques-uns le poète n'est pas mort jeune, il pourrait bien être en train de mourir.

Ceux-là même n'ont point à trop se plaindre ni à désespérer ; il suffit qu'en eux l'homme survive, car, se sentir homme, dans le sens large du mot, c'est plus qu'il ne faut pour se consoler d'une infidélité passagère ou permanente de la Muse.

RAPPORT

sur le concours pour le prix Boucherie

Le concours pour le prix Boucherie se présente cette année dans des conditions particulièrement remarquables. Bien qu'il ait été annoncé très tardivement, les mémoires qui nous ont été adressés sont beaucoup plus nombreux que d'habitude et parmi eux il y en a trois qui sont dignes de grands éloges.

Digitized by Google

L'un est une étude sur le parler de *Bagnères de Luchon* et de sa vallée. Après une introduction qui délimite et caractérise ce dialecte, l'auteur montre en détail dans une première partie ce que les sons du latin sont devenus dans cette région, et ce tableau de l'évolution des phonèmes est complet et bien fait. Puis, laissant les sons pris isolément, il nous expose les modifications syntactiques des mots, celles qu'ils subissent par suite de leur contact dans la phrase. La seconde partie traite des origines et de l'étymologie du vocabulaire Luchonnais. Ce sont des questions dangereuses et dont trop souvent on évite la difficulté en les passant sous silence. Il les a abordées hardiment et s'en est tiré à son honneur. Ce qui concerne les eléments latins est presque inattaquable; on n'en saurait dire autant du celtique, du germanique et de l'ibérien; mais ici encore pour l'ensemble ce mémoire est dans le vrai, et s'il y a de nombreux détails qui sont contestables, il y en a fort peu qui soient nettement faux, et en tout cas pas assez pour faire tache dans le travail. L'auteur est au courant des principaux ouvrages qui ont paru sur ces questions et les a utilisés avec intelligence, quoique pas toujours avec assez de critique. Ensuite, vient un bon chapitre sur la formation des mots et quelques remarques de sémantique. Puis la morphologie avec les paradigmes et la syntaxe forment une autre partie que l'on peut résumer en disant qu'elle est complète, exacte et bien présentée. L'ouvrage se termine par quelques textes en vers et en prose, dont l'auteur aurait augmenté le nombre s'il n'avait pas été pris par le temps. En somme, très bon mémoire.

Un autre de ces travaux étudie les dialectes *Montpelliérain et Lodévois*. Il y a une introduction où les deux dialectes sont délimités et caractérisés; la délimitation est bonne et précieuse; on peut trouver que l'autre partie est plutôt descriptive et pas assez caractérisante. L'auteur s'excuse d'ailleurs, comme le précédent et le suivant, en déclarant qu'il a manqué de temps. Immédiatement après vient la grammaire proprement dite, grammaire strictement philologique et descriptive. Elle est complète, précise et à peu près irréprochable. On voit que l'auteur n'en est pas à son coup d'essai. Il a évité soigneusement tout ce qui touche à l'évolution des sons et de

Digitized by Google

la langue: il est purement philologue. On peut le louer de la prudence avec laquelle il a écarté tout ce qui est réellement difficile et propre à entraîner des erreurs. Pourtant il ne faudrait pas s'exagérer la valeur de cette qualité, car on en viendrait bien vite à cette conclusion que le meilleur ouvrage est celui qui, ne parlant de rien, ne peut rien contenir d'inexact Il y a certainement un mérite considérable à aborder toutes les difficultés et à étudier la langue à tous les points de vue ; même si l'on ne réussit pas toujours dans le détail on a fait une œuvre utile et facilité la tâche de ceux qui viendront ensuite.

Le troisième mémoire étudie la langue de *Cette*, patois très intéressant parce qu'il ne remonte pas bien haut, la ville de Cette n'ayant guère que 200 ans d'existence. Il a été formé par le mélange des parlers des hommes d'origine diverse dont l'agglomération a fondé la ville, c'est-à-dire des habitants des villes et villages voisins: Agde, Marseillan, Frontignan, Montpellier, et aussi des Provençaux, des Cévenols, etc. L'influence de ces différents éléments se fait encore sentir dans la grammaire et surtout dans le lexique. Cette étude est de nouveau purement philologique, elle est très complète, très exacte et bien faite. L'exposé de la grammaire proprement dite est suivi d'une liste d'idiotismes et de comparaisons populaires qui est fort intéressante et précieuse. La rédaction dénote une main inexpérimentée, et les généralités du début sont entachées de quelques errreurs. Pour ces raisons, il semble que ce mémoire doive être classé après les deux autres, mais pas à une grande distance, et il mérite incontestablement d'être récompensé.

Quant aux deux premiers, il semble que l'on peut les mettre au même niveau. Si le premier est plus complet que le second en ce qu'il étudie le dialecte non seulement au point de vue philologique, mais encore au point de vue linguistique, il présente aussi dans cette seconde partie un certain nombre d'erreurs. Si l'autre est purement philologique, il compense en quelque sorte l'absence de toute étude historique par ce fait qu'il embrasse un domaine linguistique plus vaste et nous donne la grammaire non pas d'un seul dialecte, mais en réalité de deux.

Digitized by Google

Nous concluons donc que l'on pourrait attribuer à ces deux mémoires le prix Boucherie *ex-æquo*, mais nous regretterions que l'on n'eût pas quelque récompense à accorder au troisième, qui dans d'autres concours pour le même prix Boucherie eût occupé sans difficulté le premier rang.

Lorsque M. Chassary eut terminé la lecture des divers rapports, les enveloppes contenant les noms des lauréats furent brisées et ces noms proclamés. Les prix ont été attribués aux personnes suivantes :

Poésie

1er prix : Médaille de vermeil. *Ex-æquo.*
Mlle Enriquetta Paler y Trullol, à Figueras (Catalogne).
M. Gaston Lavergne, félibre, à Rélizane, province d'Oran (Algérie).

2e prix : Médaille d'argent. *Ex-æquo.*
M. Maurice Raimbault, à Marseille.
M. Simin Palay, maître en gai-savoir, à Vic-de-Bigorre.

3e prix : Médaille de bronze. *Ex-æquo.*
M. F. Escach, à Marmande (Lot-et-Garonne).
M. Jallois, à Montpellier.

Ouvrages imprimés

Médaille d'argent.
M. Antonin Maffre, à Béziers (Hérault).

Prose

1er prix : Médaille de vermeil. *Ex-æquo.*
M. Henri Pellisson, à Arette (Basses-Pyrénées).
M. Gustave Thérond, instituteur à Cette.

2e prix : Médaille d'argent.
M. le chanoine Bourges, à Aix-en-Provence.

3e prix : Médaille de bronze.
M. Régis Picard, à Périgueux.

Prix Boucherie

1er prix : M. Bernard Sarrieu, professeur au Lycée de Quimper (Finistère).
M. Léon Lamouche, à Angers.

2e prix : M. Gustave Thérond, instituteur à Cette.

Le programme de cette première journée est épuisé. M. le Recteur lève la séance et l'on se donne rendez-vous pour le lendemain à Saint-Guilhem-du-Désert.

Digitized by Google

EXCURSION A SAINT-GUILHEM

Le vendredi, vers les six heures du matin, une première bande de congressistes prend le train à la gare d'Arênes. Beaucoup de dames, de demoiselles, parmi lesquelles la majeure partie de la colonie *petite russienne* de Montpellier.

A la gare d'Aniane des omnibus nous attendent. On se case comme on peut et les impériales sont complètement garnies. L'air est frais, presque froid, et on le sent d'autant plus que chacun s'est légèrement vêtu en prévision de la chaleur qu'il fera tout à l'heure. Le ciel est pur, sans nuages ; après être sortis du bourg d'Aniane, nous avons un beau coup d'œil sur la plaine de l'Hérault. Au Pont du Diable, tout le monde met pied à terre afin de suivre doucement la route qui longe la rivière et admirer à l'aise le lit qu'elle s'est capricieusement creusé dans le rocher. On boit de l'eau de Clamouse en passant, on cueille des fleurs, mais l'archéologie ne perd point ses droits et notre confrère, M. Jos. Berthelé, nous montre sur le bord opposé des vestiges de murailles : c'est là tout ce qui reste d'une ancienne église. Aux moulins, pendant qu'il nous donne à leur sujet de curieux renseignements, nous sommes rejoints par M. l'abbé Cassan, archiviste diocésain et curé de Saint-Guilhem. D'un omnibus qui passe, on nous fait de grands gestes ; c'est notre restaurateur qui apporte de Montpellier le diuer qu'il va nous servir tout à l'heure. Dans ce pays aride et désert, l'idée que nos victuailles sont arrivées à bon port nous semble réconfortante et le paysage gagne à pouvoir être admiré ainsi en toute sécurité.

A Saint-Guilhem, après une légère collation et une visite au jardin que M. le docteur Barmi met généreusement à notre disposition pour le repas, nous suivons M. l'abbé Cassan à travers le village. Plusieurs maisons anciennes, d'architecture originale, frappent notre attention. Au coin d'une rue, la boucherie et, à l'intérieur, deux chèvres : l'une appendue, l'autre qu'on dépèce. La chèvre est le seul animal dont on débite la viande à Saint-Guilhem. Nous voici à l'église. M. l'abbé Cassan nous en fait les honneurs. Tandis qu'il nous montre les réparations entreprises et la reconstitution de plusieurs tombeaux dont il a recueilli, avec une patience des plus méritoires, les fragments aux quatre coins du village, quelques enfants se mettent à sonner la cloche. — « Il n'y aura pas de catéchisme aujourd'hui », leur crie M. l'abbé. — Un léger arrêt, puis ils reprennent de plus belle. Un peu surpris de leur obstination, M. l'abbé descend au fond de l'église et nous avec lui. — « Pourquoi sonnez-vous? » — « Il y a feu », répondent les gamins. — « Où donc? » — « Au bas du village. » —

Digitized by Google

« C'est notre dîner qui brûle », ajoute quelqu'un, et nous voilà dans les transes.

Nous nous rendons en courant sur le lieu de l'incendie. D'une maison sort une colonne de fumée. Sur le toit, deux hommes jettent de l'eau ; et nous assistons alors à la plus belle scène de désordre qu'il soit possible d'imaginer. Les gens courent, se bousculant, s'embarrassant. Les uns montent dans l'escalier étroit et cherchent à se frayer un passage parmi ceux qui descendent, les seaux roulent et l'eau se répand sur la tête de ceux qui sont en bas.

Avec M. l'abbé nous essayons d'organiser une chaîne, nous y réussissons assez bien et, durant quelques instants, les seaux — ou du moins les ustensiles variés qui servent de seaux — passent de main en main. Mais la citerne où l'on puise se tarit et la chaîne se disloque à nouveau. Le feu cependant, qui semble prendre en pitié ces pompiers improvisés, s'éteint doucement de lui-même. Chacun de nous se félicite d'avoir contribué pour une bonne part à cet heureux résultat et, en attendant que la seconde troupe de congressistes arrive de Montpellier, nous allons faire un tour au barrage qui est en amont de Saint-Guilhem.

Mais un accident vient nous attrister. Une demoiselle ayant voulu cueillir une fleur grimpe sur le talus de la route, son pied glisse, elle tombe et dans sa chute se blesse cruellement au front et au bras. On la transporte à l'hôtel où une chambre est déjà préparée, et, grâce à Mademoiselle A. Hamilton, docteur en médecine, qui fait partie de l'excursion, un rapide pansement peut être fait.

Ces divers incidents ont retardé le déjeuner, et c'est seulement à une heure et demie que nous nous mettons à table, tout disposés à faire honneur au menu suivant :

DÉJEUNER DU 25 MAI 1900

Hors-d'œuvre félibréen
Petites bouchées Flamenca
Saumon à la Raynouard
Poularde milanaise
Filet de Lyon à la rhodanienne
Dindonneau à la nontronnaise
Asperges de Figueras
Roche de choux Guillaume-d'Orange
Dessert
Vin de Champagne

Au dessert, après un toast de notre président, M. Léon-G. Pélissier, au plus jeune des convives, à Ioura Roussov, qui répond : « Vive la

Digitized by Google

Provence! Vive la France! » et fait l'admiration de tous avec ses bottes et son costume de Petit-Russien, il est donné lecture des adresses qui sont parvenues de la Petite-Russie à la Société des Langues romanes.

La Petite-Russie est un peu en dehors de la famille latine, semble-t-il. Aussi est-ce moins la question de langue qui a intéressé les Ukraïniens, comme ils se nomment, qu'une certaine similitude dans les destinées de la Provence et de la Petite-Russie. C'est pourquoi leurs envois s'adressent autant aux Félibres qu'aux romanistes.

Voici la traduction des trois adresses qui proviennent de Kieff, de Tchernigow et de Poltava.

ADRESSE DE KIEFF

Les Ukraïniens de Kieff adressent leurs sincères félicitations à la *Société des Langues romanes* à l'occasion du trentième anniversaire de sa fondation. Ils font des vœux pour que le but qu'elle poursuit obtienne les plus grands succès.

Suivent les signatures.

ADRESSE DE TCHERNIGOV

Parmi les grandes littératures de l'univers, il y en a une qui cherche à défendre ses droits, comme le fait en France la littérature provençale. Ayant perdu son autonomie, devenue simple parcelle de l'empire de Russie, après avoir longtemps lutté pour la liberté, l'Ukraïne proteste par la voix de ses écrivains contre la centralisation. Quoique enchaîné par la censure, notre peuple tient courageusement son drapeau où sont inscrites les glorieuses paroles de notre immortel poète Schevtchenko: « Brisez vos chaînes, fraternisez! »

Depuis longtemps déjà, les intellectuels de l'Ukraïne trouvaient dans le mouvement provençal des aspirations semblables aux leurs, et notre grand écrivain Dragomanoff nous a fait connaître vos efforts littéraires.

Aujourd'hui, que votre Société va fêter ses trente années d'activité studieuse et littéraire, nous vous adressons des steppes de notre Dniepr le plus affectueux salut et nous faisons des vœux pour la prospérité du peuple provençal.

Suivent les signatures.

ADRESSE DE POLTAVA

Salut fraternel aux Provençaux de leurs amis Ukraïniens de Poltava.

Salut à toi, pays étranger et lointain! — Entouré de montagnes,

Digitized by Google

coupé de rivières, — Caressé par les eaux claires et bleues de la mer, — Recouvert, comme un vrai paradis, de jardins fleuris.

Quelque étranger que tu soies pour nous, — Il y a dans notre sort historique quelque chose qui le rapproche du tien. — Aux temps reculés où des ennemis — Ont dévasté nos steppes du Midi,

Que de foules nomades et barbares; — Les Polovici, les Nogajiens, les Tatares ! — De même tes champs, belle Provence, — Ont été ravagés par les Visigoths, les Burgondes et les Francs.

Comme toi nous eûmes nos guerres religieuses et sociales — Et nos grands héros qui défendaient la chrétienté — Des assauts des hordes sémitiques et mongoles.

Pareils à tes troubadours immortels, — Nos chantres populaires, nos Kobzaris — Chantèrent leurs exploits et les transmirent — Aux grands poètes de nos jours avec l'amour de la patrie.

Nous vivons sur le sol arrosé — Du noble sang de nos héros, — Mais aujourd'hui ce ne sont plus nos ennemis — Qui nous font souffrir le plus cruellement, ce sont nos *frères de sang.*

Ils se moquent de notre langue, de notre parole, — Et la traitent comme un idiome vulgaire, — Bon seulement pour des paysans incultes, — Incapables d'exprimer de hautes pensées, de grands sentiments.

Ils nous défendent de la parler, de l'étudier, — Ils condamnent au silence nos poètes inspirés, — Qui nous chantent l'Amour, — le Bien, le Beau, la Fraternité.

Mais viendra le jour du Jugement — Et tous les oppresseurs tomberont, — Toutes les chaînes se briseront et l'opprimé sera affranchi, — Et la parole de tout peuple sera libre.

Ce beau jour ne peut être loin ; — Déjà le Soleil de la Vérité se lève, — Nous sommes à l'aube de ce jour si longtemps attendu. — Reçois donc, beau pays de Provence,

Notre salut sincère et fraternel ; — Si nos fortunes antérieures se ressemblent, — Que l'avenir nous sourie à tous les deux — Unis dans un même amour pour notre Pays. »

Le banquet terminé, on retourna à Aniane. Les uns, pour jouir encore une fois du pittoresque merveilleux de la vallée de l'Hérault, revinrent à pied, les autres prolongèrent quelques instants leur séjour à Saint-Guilhem et attendirent les voitures.

Congrès des Langues Romanes

C'est le samedi matin, 26 mai, à neuf heures, que s'ouvrit le Congrès, sous la présidence de M. Chabaneau.

Digitized by Google

On trouvera, d'autre part, *in extenso* ou analysées, les diverses communications qui furent faites. Mais ce que nous n'avons pas pu reproduire, ce sont les savants commentaires qu'ajoutèrent à chacune d'elles les deux présidents, M. Chabaneau pour la séance du matin, M. Jeanroy pour celle de l'après-midi. Nous devons aussi nous contenter de signaler l'intervention de M. le docteur Zchalig, qui prit la parole à propos de quelques-unes d'entre elles — et plus particulièrement sur *les mots expressifs* de M. Grammont — et exprima à leur sujet des opinions aussi intéressantes que judicieuses.

Le soir, un dernier banquet nous réunissait de nouveau à l'*Hôtel de la Métropole*. En voici le menu :

Consommé à la Sévigné,
Escaloppe de turbot à la Florentine,
Filet de bœuf de Lyon aux primeurs,
Ris de veau à la financière,
Canetons nouveaux à la broche,
Salade romaine,
Asperges sauce vierge,
Charlotte Plombière, Gaufrettes,
Corbeilles de fruits,
Pâtisseries et dessert,
Café et liqueurs.

Vins

Rouges et blancs en carafes
Château Arnaud, Moulin à vent
Champagne frappé.

L'heure des toasts étant arrivée, c'est M. Benoist, recteur de l'Université de Montpellier, qui se lève le premier. Il rappelle les liens qui ont toujours uni l'Université à la *Société des langues romanes*, et il se félicite de pouvoir porter aujourd'hui, au nom de la première, un toast à M. Chabaneau. Il dit, aux applaudissements de tous, toute l'admiration que l'Université a pour lui, combien elle est heureuse de le posséder, car sa présence n'est pas seulement pour elle un honneur mais une force, et il ajoute qu'elle espère bien le garder le plus longtemps possible.

Très ému, M. Chabaneau remercie vivement M. le Recteur des aimables paroles qu'il a prononcées à son égard. Il se montre confus des attentions que l'on a pour lui.

Mais la réunion lui fait en ce moment une ovation prolongée, indiquant par là que M. le Recteur n'a été que son éloquent interprète.

Digitized by Google

Puis M. Walther Suchier prononce les mots suivants :

« Au nom de mes compatriotes, au nom de mon père et au mien, je remercie la *Société des Langues romanes* de l'invitation qu'elle nous a adressée à l'occasion de son *Trentenaire*. Pendant les quelques mois que je viens de passer à Montpellier, j'ai apprécié l'hospitalité française, mais c'est surtout durant ces derniers jours que j'ai appris combien elle est cordiale et affectueuse. Je bois à la *Société des Langues romanes !* »

M. Zchalig, dans une causerie des plus humouristiques, démontre que la *Société des Langues romanes* a droit à la reconnaissance toute entière des étrangers par la manière dont elle a su satisfaire à la fois : leur esprit, leur cœur et leur estomac.

Mme Roussov, en son nom et au nom de sa voisine Mademoiselle Decansky, remercie pour la place que l'on a bien voulu faire, dans ces fêtes, à ses compatriotes.

M. Henri Teulié boit au félibrige, à son représentant officiel, M. le syndic Hippolyte Messine, et à tous les félibres membres de la *Société des Langues romanes.*

M. Messine se félicite de l'union de plus en plus étroite qui s'est établie entre les félibres et les romanistes, et il souhaite qu'elle soit durable.

M. Antonin Glaize boit à M. et Mme Pélissier, au Secrétaire du Congrès, M. Teulié, et il rappelle avec émotion les débuts de la Société.

M. Léon-G. Pélissier porte la santé de M. Fabrège, et annonce l'édition du *Cartulaire de Maguelone.*

M. Fabrège répond :

« Je ne suis qu'un laïque de l'Université ; je n'en ai pas moins l'amour sacré de nos vieilles écoles, glorieux apanage de notre cité.

» M. Pélissier, président de la *Société des langues romanes,* veut bien me complimenter pour mes travaux : j'aurais trop à m'étendre si je voulais énumérer les siens et en faire ressortir le prix. Puisqu'il annonce la publication du *Cartulaire de Maguelone*, j'ai le devoir d'en reporter l'initiative et le principal mérite à notre éminent archiviste, M. Berthelé, dont vous connaissez et la valeur et la modestie, archéologue, artiste, écrivain, qui a composé une série infinie de monographies, quelques-unes très importantes, et qui a fondé, à Montpellier, une Ecole de paléographie, dont les services seront inappréciables pour l'histoire.

Mon ami Glaize prouve par son sonnet qu'il a autant de cœur que d'esprit. Mais, s'il est aussi honoré comme magistrat que comme professeur, ne prouve-t-il pas, dans cette circonstance, que l'ami a

Digitized by Google

influencé le juge? Je veux bien accepter la couronne qu'il me décerne, mais pour lui dire comme Charles IX à Ronsard : Il y a plus de mérite à les donner qu'à les porter. »

M. Berthelé répond que la publication d'une série de documents aussi considérable que le Cartulaire de Maguelone n'est pas de celle que pouvait tenter une société savante, même avec l'aide des subventions ministérielles. Pour une entreprise de cette envergure, il fallait... *un Mécène*! — M. Fabrège a été ce Mécène, — et il l'a été avec cette même spontanéité chaude et cette même libéralité *magnifique*, auxquelles nous devions déjà la conservation et la restauration de la vieille cathédrale de Maguelone, une des plus belles œuvres de l'architecture romane languedocienne.

Après avoir sauvé la cathédrale elle-même, M. Fabrège a entrepris, — avec l'ampleur d'informations et la largeur de vues d'un véritable historien, — d'en écrire les annales et de montrer quel rôle glorieux ses évêques ont rempli dans le monde du moyen âge. En rendant accessible aux travailleurs l'ensemble des 2.400 pièces du cartulaire, M. Fabrège continue son œuvre. L'avenir dira qu'au total cette œuvre est vraiment grandiose. — De pareils services rendus à l'archéologie et à l'histoire méritent la reconnaissance et l'admiration de tous

M. Berthelé ajoute que l'archiviste du département de l'Hérault et de la ville de Montpellier aurait manqué à ses devoirs d'érudit, s'il avait décliné l'honneur que lui faisait M. Fabrège, en le choisissant pour son collaborateur.

M. Malavialle porte la santé du représentant de l'Université de Toulouse, M. Jeanroy.

M. Jeanroy ne s'attendait pas, dit-il, à prendre encore la parole, puisqu'il en avait largement usé à la séance du Congrès tenue l'après-midi. Il est cependant heureux de rendre hommage à l'accueil parfait qu'il a reçu à Montpellier, et de constater l'activité toujours nouvelle et toujours féconde de la *Société des Langues romanes*.

M. Chassary signale la part importante prise dans nos concours par l'enseigement primaire et boit à M. Thérond, deux fois lauréat.

Après quelques mots de remerciement de la part de M. Thérond, M. Castets boit aux romanistes et à la presse, qui fixe le souvenir durable de toutes choses.

Puis des vers furent dits ou chantés jusqu'à une heure avancée de la nuit, par MM. Glaize, Chassary, Gachon, Grammont, Paul Hamelin, Thérond, etc..., et l'on se sépara en se donnant rendez-vous pour le lendemain à Maguelone.

Digitized by Google

Mais comme l'on n'a jamais tant soif qu'au sortir d'un banquet, les plus intrépides s'arrêtèrent encore à la terrasse d'un café, où nos amis d'Allemagne leur enseignèrent à boire des bocks *ad exercitium salamandris*.

Henri TEULIÉ.

P. S. — Le Congrès de la *Société des Langues romanes* eut, le lendemain, un épilogue à Maguelone, dans une félibrée présidée par Mistral et le capoulié Félix Gras. Nous en donnerons ultérieurement le compte rendu, que le défaut d'espace seul nous empêche d'insérer ici, et qui, comme celui qu'on vient de lire, est dû à M. Teulié.

A ce compte rendu si fidèle, — où l'auteur n'a oublié que de mentionner son propre rôle, — celui qui était président de la Société en 1900 a le droit et le devoir d'ajouter quelques mots pour exprimer ce que tous les membres du Congrès pensent de son secrétaire, et ce que la modestie de M. Teulié l'a empêché de dire lui-même. Secrétaire de la rédaction de la Revue et secrétaire du Congrès, M. Teulié a été le membre le plus actif de la Commission des fêtes du Trentenaire, et leur principal organisateur. On peut dire que c'est grâce surtout à son zèle qu'a été dû le succès de cette modeste et cordiale réunion.

Il n'a pas fallu à M. Teulié moins de dévouement pour mener à bien, — malgré mille obstacles dus à la dispersion de nos confrères pendant les vacances, à son éloignement actuel de Montpellier, à son changement de résidence, aux nombreuses difficultés qu'il a trouvées à réunir les éléments du présent compte rendu et le texte ou l'analyse des communications, — l'impression presque simultanée (et par là-même plus lente et, avouons-le, un peu retardée) de quatre livraisons de notre Revue et du volume commémoratif du Trentenaire. Il n'est que juste d'exprimer ici publiquement à notre excellent et dévoué confrère et ami les sincères remerciements de la Société et du Congrès des Langues Romanes.

Léon-G. PÉLISSIER.

2 mars 1901.

Digitized by Google

CHRONIQUE

JEUX FLORAUX DE SARAGOSSE

La ville de Saragosse adresse un vibrant appel à tous les poètes de langue espagnole ou autres, pour ses *Jeux floraux*. Voici quelques-uns des sujets qui sont proposés en même temps que les prix qui y sont attachés :

Prix de « Cologne ». — Poésie écrite en langue allemande (mètre et longueur de la pièce au choix de l'auteur) dont le sujet doit être un fait glorieux de l'histoire de l'Allemagne.

Prix de France. — Premier prix. — Conte écrit en langue d'oïl (français classique) sur les mœurs et coutumes d'une province française. Le prix consistera en un coq en miniature en or, emblème de l'antique Gaule.

Deuxième prix. — Poésie écrite en provençal classique (mètre et longueur au choix du poète). Prix : une violette en or. Pour ce prix seront admis tous les dialectes parlés dans le midi de la France.

Troisième prix. — Légende en vers en langue espagnole sur un épisode de la vie de Don Jaime le Conquérant.

Prix de Catalogne. — Poésie écrite en Catalan sur l'histoire ou les coutumes de la Catalogne. Prix : une églantine d'or donnée par le Dr D. R. Monner y Sans.

Les manuscrits doivent être envoyés avant le 15 septembre 1901.

Pour plus de détails, s'adresser *al* Sr *Secretario del Excelentissimo Ayuntamiento* de Saragosse.

Le *cartel* d'envoi est signé de l'alcade de Saragosse, M. AMADO LAGUNA DE RINS, du Président du corps des mainteneurs MARIANO DE PANO Y RUATA, des six mainteneurs FLORENCIO JARDIEL, MANUEL CASTILLON Y TENA, E. CASSÀ Y ROUVIER, D. DE LIZASO Y ASCARALE, V. FORNES Y GALLART, E. IBARRA Y RODRIGUEZ, et du Secrétaire des Jeux Floraux, M. UCELAY Y CARDONA.

Société de littérature romane. — Un des derniers numéros de la *Zeitschrift für romanische Philologie* (XXI Band, 4 Heft, 1900),

Digitized by Google

contient un supplémont qui donne quelques renseignements intéressants sur la nouvelle Société. Le bureau, prêt à fonctionner dès qu'un assez grand nombre d'adhésions auront été recueillies, serait composé de la manière suivante : M. W. Foerster (Bonn), président ; M. Karl Vollmöller (Dresde), vice-président et secrétaire ; M. Fr. Junge, libraire et imprimeur à Erlangen, trésorier ; membres du bureau, MM. G. Baist (Fribourg en Brisgau), Coelho (Lisbonne), Menéndez y Pelayo (Madrid), Menéndez Pidal (Madrid), W. Meyer-Luebke (Vienne), Madame C. Michaelis de Vasconcellos (Oporto), MM. Monaci (Rome), Morel-Fatio (Paris), Nyrop (Copenhague), Gaston Paris (Paris), Rennert.

Les livraisons prochaines, qui suivront de près celle-ci, seront presque entièrement consacrées à la publication intégrale ou à l'analyse des communications faites au Congrès des Langues Romanes, dans l'ordre où les indique le programme. On n'y trouvera malheureusement pas celle que M. Chabaneau a faite sur le Moine des Iles d'or, et dont ses auditeurs avaient tant apprécié l'érudition et l'ingéniosité. M. Chabaneau avait bien voulu la détacher du travail qu'il prépare depuis si longtemps sur les Vies des Poètes Provençaux de Nostredame, et il croit préférable, à nos grands regrets, de ne la publier que dans ce volume.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

Digitized by Google

INDEXED

YORK
BRARY.
PUBLIC L
ASTOR
TILDEN FO
LENOX AND
FOUNDATIONS.

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME XLIII

(Vme SÉRIE — TOME V)

Nos 7-8

JUILLET-AOUT 1900

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCC

Le f[illegible]e 5-6 paraîtra prochainement. D'impor-
tant[illegible]cations survenues en cours d'impression

SOMMAIRE DES NUMÉROS 7-8

JUILLET-AOÛT

Pages

E. PALER Y TRULLOL. — *A Joana d'Arch*, avec traduction française, par J. PÉPRATX 289

G. LAVERGNE. — *Ramelet gascou*: I. *Ço que dison las pèiros mudos* 294

— — II. *Dins lou bos* (Counte). 297

— — III. *Vogo, vogo* (Cansou)... 299

— — IV. *Cansou des cranto-è-cin.* 301

— — V. *Oun la trouvaras?* 303

— — VI. *Mati de mai* (Sounet).. 304

— — VII. *L'amou* (Roundel).... 305

— — VIII. *Vès soun cor* 306

M. RAIMBAULT. — *La Cigalo d'argènt* 307

S. PALAY. — *La Cansou de la Terro* 316

H. PELLISSON. — *Conte de Baretous* 318

G. THÉROND. — *Contes lengadoucians*: I. *Per las metre à l'osca.* 325

— — II. *Lou viage de Noste-Segne* 340

L. LAMOUCHE. — Note sur la classification des dialectes de la langue d'oc 351

W. SUCHIER. — *La Venjance Nostre Seigneur*, poème en vieux français 364

Bibliographie. — PÉRIODIQUES : *Zeitschrift für romanische Philologie* 1898. (J. Anglade) 368

— *Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie* (M. Grammont) 374

— *Romania* 1899, 3-4; 1900, 1-2 (L. Constans). 376

Chronique. 383

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

Jos. Berthelé. — Passage de *r* à *n* devant *m* dans certains noms de lieu languedociens.

F. Castets. — Description du ms. de la B. N. Fr. 24.387 (anc. 39 La Vallière) contenant la version du Renaus de Montaubân.

— *I dodici canti* (Suite).

C. Chabaneau. — Le moine des Iles d'Or et Jean de Nostredame.

J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV^e^ siècle dans le *Manipulus curatorum*.

M. Grammont. — Les mots expressifs.

— Le timbre des voyelles toniques en français.

Voir la suite à la 3^e^ page de la couverture.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la Revue à M. HENRI TEULIÉ, 20, boulevard Louis-Blanc, Montpellier.

Digitized by Google

A JOANA D'ARCH

Verge y martre

THE NEW
PUBLIC L
ASTOR
TILD

Veus de joya entussiastes ressonen
D'un extrém de la Fransa á altre extrém;
Tots els cors en un sol se confonen,
Bategant de contento suprém.

Honorar se desitja á la filla
Que á sa Pátria tan llustre doná;
La donzella que, humil y senzilla,
De les runes un trono aixecá.

L'heroine cent voltes gloriosa,
¡ Ay sens ella de Carles seté!
La coloma ignocent, ardorosa,
Que morí per la pátria y la fe.

Sent per ella'l dols niu de sa casa,
Prats y camps, tot el mon conegut,
No havent may empunyat cap espasa,
Ni saber manejar un escut;

JEANNE D'ARC

Vierge et martyre

Des cris de joie enthousiastes retentissent — d'une extrémité de la France à l'autre; — tous les cœurs se confondent en un seul, — palpitant tous d'un contentement suprême.

Tous envieux d'honorer la jeune fille — qui donna tant de lustre à sa patrie, — la jeune fille modeste et simple, — qui a relevé un trône des ruines;

L'héroïne cent fois glorieuse, — sans laquelle, hélas! c'en était fait de Charles VII. — Colombe innocente et embrasée d'ardeur, — qui mourut pour la patrie et la foi;

Pour qui le doux nid de sa maison, — les prés et les champs étaient tout le monde connu; — qui n'ayant jamais touché une épée, — ni appris à se servir d'un bouclier,

Digitized by Google

Admirant á tothom sa bravesa,
Munta ardida ferestech corcer;
A la lluyta se llensa ab fermesa,
Com intrépit y destre guerrer.

Y batalla darrera batalla,
Va serena lliurant sens descans:
La victoria per ella may falla...
Prou que ho saben Reïms y Orleans.

Y del Loire la vall placentera,
Les comarques de Troyes, Chalons;
Fins llavors, d'una host estrangera,
Invadides tan belles regions.

Sempre impávida, audás heroina,
Al exército valor inspirant,
Va de Fransa, ab l'ajuda Divina,
El terrer d'enemichs netejant.

Res l'atura; triomfant se passeja,
Sens temor al contrari brahó;
Que l'imatje de Cristo rumbeja
Estampada en l'invicte penó.

Étonnant tout le monde par sa bravoure, — monte hardiment un coursier fougueux, — se lance avec fermeté dans la lutte, — ainsi qu'un guerrier adroit et valeureux,

Et va le front serein, livrant bataille — sur bataille sans trêve ni repos, — la victoire ne lui échappant jamais. — Reims et Orléans le savent bien.

De même que la riante vallée de la Loire, — et les campagnes de Troyes et de Châlons, — ces belles régions que n'a pas foulées jusqu'alors — d'armée étrangère.

Toujours intrépide, l'audacieuse héroïne, — inspirant du courage à l'armée, — va, avec l'aide de Dieu, — balayant la terre de France d'ennemis,

Rien ne l'arrête. Elle se promène triomphante, — sans avoir peur de son adversaire; — tandis qu'elle porte et déploie l'image du Christ, — empreinte sur son invincible pennon.

Digitized by Google

Mes les glories y honors no afalaguen
Son cor pur, d'ignocent serafi,
Ni dels triomfs els vapors l'ubriaguen,
Ni orgullosa la fa son destí.

Donchs per ella es tot brill cosa vana;
De renom es follia l'anhel,
Es quimera la gloria mundana;
Sols aspira á l'eterna del cel.

¡ Oh secrets del Senyor ! presonera
Ja la te en son poder *l'Ingles* vil :
No l'espanta la sort que l'espera,
Llur coratje servant varonil.

¡ Quánts insults, quánta injuria y tortures
No sofreix y calumnies y afronts !
Tota sola, en tan greus amargures,
Vers al cel gira'ls ulls fets dos fonts.

Mes encara no's troba saciada
La venjansa d'aquells cors malvats :
Es del foch á morir sentenciada ;
Cels y terra quedant esglayats.

Mais les gloires et les honneurs ne flattent nullement — son cœur pur de séraphin innocent, — ni les vapeurs des triomphes ne l'enivrent, — ni sa destinée ne la rend orgueilleuse.

Car pour elle tout ce qui brille est chose vaine, — la soif de renommée est de la folie — la gloire du monde une chimère, — elle n'aspire qu'à l'éternelle gloire du ciel.

Mais, oh ! secrets inpénétrables de Dieu ! la voilà tout à coup prisonnière, — et déjà la tient en son pouvoir l'anglais odieux — le sort qui l'attend ne l'épouvante pas, — tenant compte de leur courage noble et viril.

Que d'insultes, que d'injures, quelles tortures — ne souffre-t-elle pas ! que de calomnies ! que d'affronts ! — toute seule au milieu de tant d'amertumes ! — elle lève au ciel ses yeux noyés de larmes.

Mais elle n'est pas encore assouvie — la vengeance de ces cœurs pervers. — Elle est condamnée à mourir par le feu. — Le ciel et la terre en sont effrayés.

Digitized by Google

Enfortida per l'Eucaristía,
Contemplantse la Creu fit á fit,
Si ab la mort la carn flaca porfia,
No desmaya un moment l'esperit.

Vel de flames li fa'l benefici
De cubrir son cos nú, virginal,
Deslliurantla del més dur suplici
De ser blanch de riota infernal.

Oblidant, com son Deu, fers agravis
Y uns torments tan horribles, inichs,
Ab el nom de Jesús en els llabis,
Perdó clama pels seus enemichs.

. . . . . .

Pa era temps! ja l'Yglesia, enardida,
Ab l'afany d'aumentar llur tresor,
Eixa perla hi vol veure afegida,
Eixa estrella d'inmens resplandor.

Y la Fransa, que'ls dies de gloria
Pot á mils remembrar ab orgull,
No escriurá, ni ha escrit may, en sa historia,
Més hermòs y més tendre y gran full.

Réconfortée par l'Eucharistie, — contemplant la Croix face à face, — si la chair lutte avec la mort, — l'âme ne défaille pas un moment.

Un voile de flamme lui donne l'avantage — de couvrir son corps nu et virginal — la délivrant du plus dur supplice — de se voir le point de mire d'une risée infernale.

Oubliant, comme son Dieu, des offenses cruelles, — des tourments horribles et iniques — avec le nom de Jésus aux lèvres — elle réclame le pardon pour ses bourreaux.

....

Mais il était temps. L'Église enhardie — avec le désir ardent d'augmenter le trésor des siens — veut y voir ajouter cette perle — cette étoile d'une immense resplendeur.

Et la France, qui peut rémémorer par milliers — avec orgueil ses jours de gloire, n'a jamais — écrit et n'écrira jamais, dans son *histoire*, — page plus belle, plus attendrissante, plus grandiose.

Digitized by Google

Fins *allá*, de quals fills mort crüenta
Ne rebé, havent dragat fel á mars,
Ab la fe més sencera y ardenta,
Venerada será en els altars.

La corona dels sants, ab frissansa,
Veure anhelan els fiels en son front:
Si, heroina, una gloria es de Fransa,
Com á santa, n'es gloria del mon.

ENRIQUETA PALER Y TRULLOL.

Jusqu'à ce qu'après avoir avalé fiel à flots — sur des fils dont elle a appris la mort sanglante — l'héroïne sainte sera vénérée sur les autels — avec la foi la plus sincère et la plus ardente.

Les fidèles brûlent avec impatience de voir — la couronne des saints sur son front: — si comme héroïne elle est une gloire de la France, — comme sainte elle est une gloire du monde.

Traduit par M. Justin PEPRATX.

Digitized by Google

RAMELET GASCOU

I

ÇO QUE DISON LAS PÈIROS MUDOS

Coumo aques chivalhès pesucs
Que, feruts de pous è de talho,
Semblavon se rise des trucs,
Drets sus lour caval de batalho,

Lous vièls castels, à flanc de tap,
Ou pincats coumo de niùs d'ècles,
De loc en loc, an tengut cap
A l'esfort amalit des sècles.

Es vrai que mai d'uno paret
Poulso à la mendro secoutido
E, tabe, qu'en mai d'un endret,
Mai d'uno autro s'es arroutido;

Pas mens, n'es pa'nquèro d'anèi
Que vent que tumo, aigo que crouso,
Vous brigalharan tout à fèi,
O gigants de pèiro lodrouso!

RAMEAU GASCON

I

CE QUE DISENT LES PIERRES MUETTES

Comme ces chevaliers pesants — qui, frappés d'estoc et de taille, — semblaient se rire des coups — droits sur leur cheval de guerre,

Les vieux châteaux, à flanc de colline, — ou perchés comme des nids d'aigles, — çà et là ont résisté — au furieux assaut des siècles.

Il est vrai que plus d'un mur — tremble à la moindre poussée, — et aussi qu'en maint endroit — plus d'un autre s'est lézardé.

Néanmoins le temps n'est pas encore venu — où vent qui secoue, eau qui creuse — vous renverseront tout à fait, — ô géants de pierre lépreuse!

Digitized by Google

E ta milhou, car se pourtas
Cauco coulpo davant l'Istorio,
Que bèlomen la resquitas
Damb vostro immourtadièro glorio !

Debas lous rastèlas de fèr
De vostros tampos naut cintrados,
Que de barous à l'aire fièr
Soun passats, espados tirados!

Soudards d'aquel imperadour
Doun lou noum tan famous damoro,
S'en anavon cap al Medjour,
Dambe Roland, truca su'l Moro ;

Ou bien enquèro, apèi lou moun
Passan la mar, sempre sans cregne,
Crouxats, anavon damb Ramoun
Liùra lou cros de Nostre-Segne ;

Ou bien, seguin al mièi des camps
La pastouro que Diù apèlo,
S'en anavon dins Orleans
Guerreja dambe la Piùcèlo.

Mai tard, quand d'artistes gignous
Aguèron, d'un mantèl de festo,

Et tant mieux, car si vous ne paraissez pas — sans reproches aux yeux de l'Histoire, — comme magnifiquement vous gagnez son pardon — avec votre immortelle gloire !

Sous les herses de fer — de vos portes haut cintrées, — que de barons à l'air fier — sont passés, épées au vent!

Soldats de cet empereur — dont le nom est demeuré si fameux, — ils s'en allaient vers le Midi, — avec Roland, frapper sur le More ;

Ou bien encore, après les monts — franchissant la mer, toujours sans peur, — croisés, ils allaient avec Raymond — délivrer le tombeau de Notre-Seigneur ;

Ou bien, suivant au milieu des camps — la bergère que Dieu appelle, — ils s'en allaient dans Orléans — guerroyer avec la Pucelle.

Plus tard, quand des artistes de génie — eurent d'un vêtement de

Digitized by Google

Capelat vostre aire fraugnous,
De famo enquèro sès pa'n resto:

Es de vous aus que, jous l'arnès,
Partiron lous valens « dalhaires » [1]
Que counquistèron al Biarnès
Lou sièti reinal de sous paires;

E tabe lous gents marquesots
Que courrion à la mort seguro,
Enribanats, lou rise as pots,
De pousco roso à la figuro.

Atal, dumpèi mai de milo ans,
Dambe la vostro s'abarrejo
La glorio qu'à tengut sus Franks
E sus lours nauts gestes lambrejo.

Emparas, ô nobles castèls!
Sus vostros espallos poutentos
L'une emai l'autro è nostres èls
En vous aus las veson vitentos;

E se, tustats per plèjo è vents,
Damouras drets coumo uno lanço,
Es per que sapien, lous jouvents,
La grandou de la vièlho Franço!

fête — enveloppé votre air maussade, — à la gloire vous ne dites pas encore adieu :

C'est de vous que sous le harnois de guerre — partirent les vaillants « faucheurs » — qui conquirent au Béarnais — le trône de ses ancêtres ;

Et aussi les jolis marquis — qui couraient à la mort certaine, — enrubannés, le rire aux lèvres, — de la poudre rose au visage.

Ainsi, depuis plus de mille ans, — avec la vôtre se confond — la gloire qui sans cesse sur les Franks — et sur leurs exploits rayonne.

Vous portez, ô nobles châteaux ! — sur vos puissantes épaules — l'une et l'autre et nos yeux — en vous les voient vivantes ;

Et si battus par pluie et vents, — vous demeurez droits comme une lance, — c'est pour que les jeunes sachent — la grandeur de la vieille France !

[1] Henri de Navarre appelait ainsi quelques-uns de ses compagnons gascons, entre autres M. de Batz.

Digitized by Google

II

DINS LOU BOS

(COUNTE)

Dins lou bos de l'Ausèl blanc,
Se mestresso damb galant
S'en van quand mèjo-nèi tindo,
Veson passa sus las flous,
La noço del rei Jalous
E de la princesso Lindo.

Lous dus novies an cadun,
Lou rèi à soun blu perpunt,
Lindo à sa pelho nouvialo,
Uno esquissado d'agoun,
Coumo d'uno roujo foun,
Un fièlet de sang devalo.

E veici ço que se dit :
Ta menut èro lou dit
De la pichouno princesso
Qu'en dansan branle ou roundèl
Toumbèt pe's prads soun anèl
Quand tournavon de la messo.

II

DANS LE BOIS

(CONTE)

Dans le bois de l'Oiseau blanc, — si amoureuse et amoureux — s'en vont quand minuit sonne, — ils voient passer sur les fleurs, — la noce du roi Jaloux — et de la princesse Linde.

Les deux époux ont chacun, — le roi à son pourpoint bleu, — Linde à sa robe nuptiale, — une blessure d'où, — comme d'une rouge fontaine, — coule un filet de sang.

Et voici ce que l'on conte : — Si menu était le doigt — de la petite princesse, — qu'en dansant branle ou rondeau — elle perdit dans les prés son anneau, — au retour de l'église.

Digitized by Google

Lou rei n'aguèt pas mai lèu,
Al ditou blanc coumo nèu,
Vis que l'anèl d'or mancavo,
Que, dins un jalous trasport,
Plantèt soun espado al cor
D'aquelo que tant l'aimavo.

Mès quand, l'anèl retrouvat,
Li fusquèt que trop prouvat
Qu'èro estat jalous sans causo,
Li venguét ta grand chagri
Que voulguèt tabe mouri
E mouri la mèmo causo.

Adoun al dit englasît
Tournèt l'anèl benesit,
Sus la morto pietadouso
Plourèt sa peno à lesé,
Pèi enfouncèt dins soun sé
L'espado enquèro sannouso.

Ia milo ans d'acò. Dumpèi,
Cado sero à mèjo-nèi,
Lous novies, amos en peno,
Tornon è doulentomen,
Van è viron un moument
Sus las flous de la gareno.

Le roi n'eut pas plus tôt, — au doigtelet couleur de neige, — vu que manquait l'anneau d'or — que, dans un transport jaloux, — il planta son épée au cœur — de celle qui l'aimait tant.

Mais quand, l'anneau retrouvé, — il n'eut que trop compris — qu'il avait été jaloux injustement, — il ressentit douleur si grande — qu'il voulut mourir aussi — et mourir de la même mort.

Adonc, au doigt glacé — il passa de nouveau l'anneau bénit, — sur la dolente victime, — il pleura longtemps sa peine, — puis il enfonça dans sa poitrine, — l'épée encore sanglante.

Il y a de cela mille ans. Depuis, — chaque soir, à minuit, — les époux, âmes en peine, — reviennent et tristement — se promènent un moment — sur les fleurs du bois.

Digitized by Google

Se se trovo en aquel loc
Dus amourous, de soun floc,
Lindo en passan lour i jito
Uno floureto que fai
L'un counfient à tout jamai,
L'autre fidèl per la vito.

Rousereto, se zou vos,
Mas junidos, dins lou bos
Aniren, l'ouro tindado,
Espera que del floc blanc,
Per nous aus, toumbe en passan,
La floureto ensourcilhado.

III

VOGO, VOGO...

(CANSOU)

Sus tres naviùs, abioi un ser
Embarcat touto ma fourtuno
E, damb elo, tout moun esper;
Vogo, vogo, devès ma bruno.

Un pourtavo la pousco d'or
Qu'as païs de mort oun aboundo,

S'il se trouve dans ce lieu — deux amoureux, de son bouquet, — Linde en passant leur jette — une fleur qui rend — l'un confiant à tout jamais, l'autre éternellement fidèle.

Roserette, si tu veux, — mains entrelacées, dans le bois — nous irons, l'heure venue, — attendre que, du bouquet blanc, — tombe pour nous en passant, — la fleurette enchantée.

III

VOGUE, VOGUE...

(CHANSON)

Sur trois vaisseaux, j'avais un soir — embarqué toute ma fortune — et, avec elle, tout mon espoir; vogue, vogue vers ma brune.

L'un portait la poudre d'or — qu'aux pays de mort où on la trouve

Digitized by Google

Eri 'stat counquista su'l sort.
Vogo, vogo, devès ma bloundo.

L'autre empourtavo mas cansous
E lous laurès que per caduno
Revèri, de glorio envejous.
Vogo, vogo, devès ma bruno.

Enfin, su'l darrè, qu'en plen cèl
Abio talhat sa velo roundo,
Drivavo moun amou ta bèl.
Vogo, vogo, devès ma bloundo.

Lous tres naviùs an capvirat
Uno nèi, al cla de la luno.
È coumo es, lour cargo a soumbrat.
Vogo, vogo, devès ma bruno.

Al found del grand cros oun digun
N'a pouscut fa touca la soundo,
A roullat moun or, grun per grun ;
Vogo, vogo, devès ma bloundo.

E dambe lous destis glourious
Qu'abioi revat, l'uno apèi l'uno,
Se soun negados mas cansous ;
Vogo, vogo, devès ma bruno.

en abondance, — j'étais allé disputer à la Fortune. — Vogue, vogue, vers ma blonde.

L'autre emportait mes chansons — et les lauriers que pour elles — je rêvais, de gloire épris. — Vogue, vogue, vers ma brune.

Enfin, sur le dernier, qui en plein ciel — avait taillé sa voile ronde, — s'en allait mon bel amour. — Vogue, vogue vers ma blonde.

Les trois vaisseaux ont chaviré — une nuit, au clair de lune, — et leur charge a sombré comme eux. — Vogue, vogue, vers ma brune.

Au fond de l'abîme où nul — n'a pu faire toucher la sonde, — a roulé mon or, grain à grain ; vogue, vogue, vers ma blonde.

Et avec les glorieux destins — que j'avais rêvé, l'une après l'une, — se sont noyées mes chansons ; — vogue, vogue, vers ma brune.

Mais mon amour, ultime trésor, — plus profond que la mer pro-

Digitized by Google

Mès moun amou, darrè tresor,
Mai pregoun que la mar pregoundo,
S'en es tirat è n'es pas mort.
Vogo, vogo, devès ma bloundo.

Moun bèl amou, se sès tournat,
Ei sauvat touto ma fourtuno;
Des autres bes, n'en plangi nat.
Vogo, vogo, devès ma bruno.

E s'es vrai que sès mai pouten
Que l'iro amalido de l'oundo,
Vai, vai, là-bas, entorno-t-en :
Vogo, vogo, devès ma bloundo!

IV

CANSOU DES CRANTO-È-CIN

I

De la Gascougno sèm venguts,
De la Gascougno, rudo maire,
Que, se nous balhèt pauc d'escuts,
Adresso è cor nous plangèt gaire.
Alai, capusso nostro tour
Su'l vièl castèl que fai de mèmo,

fonde, — a échappé au péril et n'est pas mort. — Vogue, vogue, vers ma blonde.

Mon bel amour puisque tu es revenu — j'ai sauvé toute ma fortune: — des autres bien, je n'en regrette aucun. — Vogue, vogue, vers ma brune.

Et s'il est vrai que tu es plus puissant — que la colère furieuse des flots, — va. va, là-bas, va-t-en de nouveau : — vogue, vogue, vers ma blonde !

IV

CHANSON DES QUARANTE-CINQ

I

De la Gascogne, nous sommes venus, — de la Gascogne, rude mère, — qui, si elle nous donna peu d'écus, — nous fit riches d'adresse

Digitized by Google

Mès lous rebastiren un jour
Damb l'adujo d'Enric tresièmo.

Sèm lous Gascous, lous Cranto-è-cin,
Per la ripalho
È la batalho,
Toujours parats, toujours en trin.

II

Quand darrè lou rèi, dins Paris,
Cavalhès à la fièro mino,
Passan, mai d'un èlhou lusis
Oun dejà l'amou se devino :
A mai d'uno damo de ren,
Mèmo del coustat de la Ligo,
A mai d'uno nono al couvent.
Avèn desfèi la cambaligo.

Sèm lous Gascous, lous Cranto-è-cin,
Per la ripalho
È la batalho,
Toujours parats, toujours en trin.

et de courage. — Là-bas, penche notre tour — sur le vieux castel qui fait comme elle, — mais nous les rebâtirons un jour — avec l'aide d'Henri III.

Nous sommes les Gascons, les Quarante-Cinq,
Pour la fête
Et la bataille,
Toujours prêts, toujours en train.

II

Quand derrière le roi, dans Paris, — cavaliers à fière mine, — nous passons, plus d'un doux œil brille — où l'amour se laisse déjà deviner : — à plus d'une dame de haut rang — même du côté de la Ligue, — a plus d'une nonne au couvent — nous avons dénoué la jarretière.

Nous sommes les Gascons, les Quarante-Cinq,
Pour la fête
Et la bataille,
Toujours prêts, toujours en train.

Digitized by Google

III

Dous es l'amou, mès res nou bal
Lou coumbat, quand bien apuntados,
Soulidos è finos de tal,
Dintron en danso las espados.
Se lous Guisards fan lous meschants,
Lour aprendren, de faissou bouno,
Coumo la pèl des Francimans
Se trauco à la modo gascouno.

Sèm lous Gascous, lous Cranto-è-cin,
Per la ripalho
È la batalho,
Toujours parats, toujours en trin.

V

OUN LA TROUVARAS ?

La flou-boimo, flou de mistèri,
Que nous balho l'oublidomen,
Oun la trouvaras, cò doulen
En cami sus toun dur calvèri ?

III

Doux est l'amour, mais rien ne vaut — le combat quand bien aiguisées, — solides et tranchantes, — entrent en danse les épées. — Si les Guisards font les méchants — nous leur apprendrons gentiment — comment la peau des Francimands — se troue à la mode gasconne.

Nous sommes les Gascons, les Quarante-Cinq,
Pour la fête
Et la bataille,
Toujours prêts, toujours en train.

V

OU LA TROUVERAS-TU ?

La fleur-fée, fleur de mystère, — qui nous procure l'oubli, — où la trouveras-tu, cœur douloureux — en chemin sur ton âpre calvaire ?

Digitized by Google

La trouvaras, roso d'amou,
Sus la bouqueto de ta migo ?
Nou, lou fasti biste desligo
Lous pots que junis lou poutou.

La trouvaras, roso del rève,
Dins lous casals blus del cèl pur ?
Nou, quand l'alo cerco l'azur
Bai se maca countro la nève.

La trouvaras, roso de lum,
Al frount de la Glorio alucado?
Nou, la glorio à touto buffado
S'escampilho coumo de fum.

La flou-boimo, flou de mistèri,
Que nous balho l'oublidomen,
La trouvaras, ô cò doulen,
Dins un cantou de cementèri.

VI

MATI DE MAI

(SOUNET)

De flous, de flous, de flous enquèro,
De flous pertout, re que de flous :

La trouveras-tu, rose d'amour, — sur la petite bouche de ta mie ? — Non, la satiété sépare vite — les lèvres qu'unit le baiser.

La trouveras-tu, rose du rêve — dans les jardins bleus du ciel immaculé ? — Non, quand l'aile cherche l'azur, — elle va se meurtrir contre le nuage.

La trouveras-tu, rose de lumière — au front de la Gloire allumée? — Non, la gloire à tout souffle — s'éparpille comme une fumée.

La fleur-fée, fleur de mystère, — qui nous procure l'oubli, — tu la trouveras, ô cœur douloureux, — dans un coin de cimetière.

VI

MATIN DE MAI

(SONNET)

Des fleurs, des fleurs, encore des fleurs, — partout des fleurs et

Digitized by Google

Un boulugadis de coulous,
De blu, de blanc, d'or, de pourprèro.

Coumo uno alenado leugèro,
De tens en tens un aire dous
Passo è buffo milo sentous
Dins la fino lux printenèro.

Tout es vito, espanissomen,
E preso à l'ensourcilhomen
D'aquelo bèlo matinado,

La bouco se dièrv as poutous
Coumo, de tous bords, lous broutous
Se dièrvon à la soulelhado.

VII

L'AMOU

(ROUNDÈL)

Abioi revat l'amou mai dous
E mai poulit que touto causo ;
Lous troubadous n'èron la causo :
M'abion trop vantat lous poutous.

Me quitèri prene as sedous
Que lou malin cassaire pauso :

rien que des fleurs : — un étincellement de couleurs, — de bleu, de blanc, d'or, de pourpre.

Comme une légère haleine, — de temps en temps une douce brise — passe et souffle mille parfums — dans la fine lumière vernale.

Tout est vie, épanouissement, — et, prise à l'ensorcellement — de cette belle matinée,

La bouche s'ouvre aux baisers — comme, de tous côtés, les boutons — s'ouvrent à la soleillée.

VII

L'AMOUR

(RONDEL)

J'avais rêvé l'amour plus doux — et plus beau que toute chose ; — les poètes en étaient cause : — ils m'avaient trop vanté les baisers.

Je me laissai prendre aux lacets — que tend le rusé chasseur :

Digitized by Google

Abioi revat l'amou mai dous
E mai poulit que touto causo.

O mentido des troubadous!
Moun amo dumpèi es malauso
E senti que de bèlo pauso
Nou garira de sas doulous:
Abioi revat l'amou mai dous!

VIII

VÈS SOUN COR

(D'APÈI L'INTERMEZZO)

Dambe mas grandos doulous,
Fau de pichounos cansous
Que levant dins la nèi mudo
Lours tindentos plumos d'or,
Volon dincos à soun cor,
D'uno amourouso courrudo.

Alai, vès elo s'en van,
Mès s'entornon en plouran,
Cargados de dol è nado
Nou vol dire ço qu'a vis,
Dambe l'èl de mous chagris,
Dins lou cor de l'adourado.

Gastou LAVERNHO.

— j'avais rêvé l'amour plus doux — et plus beau que toute chose.

O mensonge des poètes! — Depuis, mon âme est malade — et je sens que de longtemps — elle ne guérira de sa douleur: — j'avais rêvé l'amour plus doux!

VIII

VERS SON CŒUR

(D'APRÈS L'INTERMEZZO)

Avec mes grandes douleurs — je fais de petites chansons — qui, soulevant dans la nuit muette — leurs sonores plumes d'or, — volent jusqu'à son cœur, — d'un élan éperdu.

Là-bas, vers elle, elles s'en vont, — mais elles reviennent en pleurant, — portant le deuil et aucune — ne veut me dire ce qu'elle a vu, — avec les yeux de mes douleurs, — dans le cœur de la bien-aimée.

Gaston LAVERGNE.

Digitized by Google

LA CIGALO D'ARGÈNT

A MARTOUN HUOT, MA PROUMESSO, QUE N'EN SIGUÈ GUIERDOUNADO EN COURT D'AMOUR DE CARPENTRAS

« Ié vènon Dono G. Péricaud, Na Mario Girard, li dos damisello Huot e Midamisello Mirèio Arnavielo e Blanco Roman. Au jougne porton tóuti uno cigalo d'argènt. »
(Lou Felibrige, n° d'óutobre 1891.)

I

Marsiho es en baudour : es la fèsto de Diano,
L'Artemis tres cop santo e tres cop soubeirano
Que fai la vilo grègo ensertado i Ligour
De-longo gasagna richesso emai clarour.
Es fèsto. Li jouvènt an dansa la pirrico,
Brandussant sis espaso emai traisènt la pico... —

LA CIGALE D'ARGENT

A MARTHE HUOT, MA FIANCÉE, QUI EN FUT DÉCORÉE A LA COUR D'AMOUR DE CARPENTRAS

« Y assistaient M^me^ G. Péricaud, M^lle^ Marie Girard, les deux demoiselles Huot et M^lles^ Mireille Arnavielle et Blanche Roman. Au corsage, toutes portent une cigale d'argent. »
(Lou Felibrige, n° d'octobre 1891.)

I

Marseille est en liesse : c'est la fête de Diane, — l'Artémis trois fois sainte et trois fois souveraine — par qui la ville grecque entée sur les Ligures — croît chaque jour en richesse et en gloire. — C'est jour de fête. Les jeunes gens ont dansé la pyrrhique, — brandissant leurs glaives et lançant le javelot. — Ces souvenirs de la

Digitized by Google

De la maire-patrio aquéli souveni
Au front di viéi plourous fai sourge l'embruni. —
Li teourio, piéi, di vierge bruno e manso
Au son di sistre e di liro entrinon de danso
Ounte au pople abrama fan vèire, dins l'acioun,
De si cors blanquinèu tóuti li perfecioun.
Enfin, chato e jouvènt — un vòu de reguindoulo —
S'arrapon pèr la man e fan la farandoulo,
Danso santo enventado autre-tèms pèr Tesèu,
E la tiero desfai, refai soun cabedèu
Autour dóu sourne autar que dóu sang di vitimo
Emai di libacioun sa pèiro es toujour imo.
De la vido di champ, dins sis evoulucioun,
Retrason à de rèng 'mé li tribulacioun,
Li joio e li travai : veici, sèmblo, qu'óulivon;
Aro, à mena l'araire espinchas que s'atrivon.
Meissounon ; li vaquito, aro au tèms dóu rasin,
Que chauchon dins li bouto e fan raia lou vin ;
Enfin l'ivèr arribo e mounto la chavano
E li balaire, lèu, s'acaton sout si vano.

Mai di pouèto alor vaquito qu'èi lou tour.

mère-patrie font voiler de nuages — le front des vieillards en larmes. — Puis les théories des vierges brunes et douces, — au son des sistres et des lyres, se livrent à des danses — où dans le feu de l'action, elles montrent au peuple enflammé de désirs — toutes les perfections — de leurs corps éclatant de blancheur. — Enfin, éphèbes et jouvencelles, légers ainsi qu'un vol d'hirondelles, — se prennent par la main et font la farandole, — danse sacrée jadis inventée par Thésée, — et la bande noue et dénoue son écheveau — autour du sombre autel dont la pierre est continuellement humide du sang des victimes — ainsi que des libations. — De la vie des champs, dans leurs évolutions, — ils reproduisent tour à tour les tribulations, — les joies et les travaux. Voici qu'ils font la cueillette des olives; — maintenant, voyez-les peiner à diriger la charrue. Ils moissonnent; les voici maintenant au temps des raisins, — qui piétinent dans la cuve et font couler le vin ; — enfin l'hiver arrive et l'orage monte, — aussitôt les danseurs se mettent à l'abri sous leurs couvertures.

Mais voici que le tour des poètes est venu. — Celui qui sera dé-

Digitized by Google

Lou que sara vincèire en disènt, aquéu jour,
Li lausenjo de la divesso naciounalo
D'argènt pur ié sara guierdouna 'no cigalo.
E tóuti de soun miés, paure ! de s'óupila,
Fasènt souto si det la zambougno siéula.
Lis un dins lou grouün abron uno flamado
E se fan aplaudi, dóu tèms qu'uno bramado
Coucho dins la liuenchour lou cantaire imprudènt
Que de si vers panard vous fai crussi li dènt.
E, la jouncho acabado: « Atrios ! » crido la foulo
Que l'estrambord tresporto. A travès la bourroulo
Atrios qu'un juste ourguei soun piés fai tresana,
Mounto d'un pèd lóugié lou porge dóu Senat
Ounte l'Arcount Proumié d'uno arengo amicalo
Lou benastrugo e pièi ié baio la cigalo,
Recoumpènso de soun engèni.

Mai alor,
Se virant plan-planet vers l'estatuio d'or
D'Artemis, Atrios dis : « O puro e casto Diano,
Que dins li bos ramu di quau siés estajano
As dirija mi pas de tau biais que mi cant

claré vainqueur en disant en ce jour — les louanges de la déesse nationale, — recevra en récompense une cigale d'argent pur. — Aussi, tous font-ils de leur mieux chanter la cithare sous leurs doigts. — Les uns font courir une flamme dans la foule — et s'en font applaudir tandis que des huées — chassent au loin le rimeur imprudent — dont les vers boiteux vous font grincer les dents. — Et le concours achevé : « Atrios ! » crie la foule — que transporte l'enthousiasme. A travers la tourbe, — Atrios dont un juste orgueil fait battre le cœur,— escalade d'un pied léger le porche du Sénat — où le Premier Archonte lui adresse d'amicales — félicitations et lui remet la cigale, — récompense de son génie.

Mais alors,— se tournant lentement vers la statue d'or — d'Artémis, Atrios dit : « O pure et chaste Diane, — qui dans les bois touffus dont tu fais ta demeure, — as dirigé mes pas de telle façon que mes chants — de la lutte d'aujourd'hui sortent triomphants, — c'est toi qui as parlé par ma bouche.Sans outrecuidance — je ne saurais garder pour moi cette récompense — que toi seule a gagnée. En

Digitized by Google

Au courreli de vuei clarejon triounflant,
Es tu que pèr mi bouco as parla. Sènso croio
Noun poudriéu me soubra, segur, aquelo joio
Que souleto as gagnado. En óumage veici
Qu'à ti pèd, Artemis, iéu la depause eici.
Mai s'un jour — gardo-nous d'aquelo malastrado ! —
Sout li cop di Barbare, ai ! èro matrassado
La civilisacioun dóu grand pople eleni,
Se nosto raço mèstro èro à mand de feni,
O divo ! acordo-me que, vierge, esto cigalo
S'envole aperamount dins la lus celestialo ».....

Ansin, milo an de tèms, subre lou pèd-estau
La cigalo restè ; mai un jour — jour fatau ! —
De l'Adré, de l'Uba, dóu Trelus, uno aurasso
S'aubouro : Visigot, German, Oungrés, en raço,
Emé l'Alemand rous e lou Mouro negroun,
Sus l'empèri rouman marchon, lou sabre au poung.
Ié, fan calèti mai dirias un endoulible
E la Forço latino, en aquéu tuert terrible,
Emé la Gràci grègo, enfrauminado, an fin.
Tout s'e-barboulo, tout desparèis. Un matin,
L'Artemis massalieto es pièi jitado en terro...
Mai coume ansin neissié 'no pountannado fèro,

hommage voici — Artémis, que je la dépose ici. — Mais si un jour — éloigne de nous ce malheur ! — sous les coups des barbares, hélas ! venait à succomber — la civilisation du grand peuple hellénique, — si notre race souveraine était menacée de disparaître, — Déesse ! accorde-moi que, vierge, cette cigale — s'envole là-haut dans la lumière des cieux »...

Ainsi pendant mille ans la cigale resta sur le piédestal ; — mais un jour — jour fatal ! — du Nord, du Midi, du Levant, un orage — monte : Visigoths, Germains, Hongrois, par hordes, — avec l'Allemand roux et le Maure basané, — contre l'empire romain marchent le sabre au poing. — En vain tente-t-on de leur résister, ils ressemblent à un déluge — et la Force latine, dans ce heurt terrible, — ainsi que la Grâce grecque sont broyées et anéanties. — Tout s'écroule, tout disparaît. Un matin, — l'Artémis massaliète est à son tour jetée à terre... — Mais comme ainsi s'ouvrait une ère de sau-

Digitized by Google

La cigalo d'argènt sis alo espandiguè
E dintre la founsour dóu cèu s'esvaliguè.

II

Impassible, lou tèms debanè soun escagno
Sus aquéli tablèu de sourno malamagno
Que semblavon jamai avé de prendre fin.
Or, quau vous a pas di qu'à la primo, un matin,
Uno voues clantiguè dins li vau, sus li colo,
Voues siavo qu'aurias di, segur, l'aureto folo
Quouro à travès di flour, jougant 'mé lou zefir,
De soun cor barbelant escampo li souspir.
E 'quelo voues disié : « A rèire, Barbarìo !
Desempièi trop de tèms cauques nosto Patrio.
A rèire, nèblo e fre ! Nautre, ome dóu Miejour,
Nous fau lou gai clarun e nous fau la michour,
Nous fau lou sant Soulèu, la Bèuta soubeirano,
E nous fau l'Amour pur e la Femo abelano.
A bas lis armo ! A bas lou sang ! A bas la mort
Que bouto la restanco i generous esfors !
Vivo la vido sano ! An ! trop long-tèms, sus terro,
Lis ome an desbounda sa naturasso fèro !
Zóu ! Zóu ! Plaço à la Femo ! Oh ! Rèino de deman,

vagerie, — la cigale d'argent déploya ses ailes — et s'évanouit dans les profondeurs du ciel.

II

Impassible, le temps déroula des siècles sur ces tableaux de sombres malheurs — qui semblaient ne devoir jamais prendre fin. — Or, voici qu'au printemps, un matin, — une voix retentit dans les vallées, sur les collines, — voix suave qu'on eût certainement pu prendre pour la brise folle — lorsqu'au milieu des fleurs, jouant avec le Zéphyr, — de son cœur palpitant elle exhale les soupirs. — Et cette voix disait : « Arrière, Barbarie ! — Voici trop longtemps que tu foules aux pieds notre patrie. — Arrière, brouillards et froidure ! A nous, hommes du Midi, — il faut la lumière qui rend gai et il faut la chaleur, — il nous faut le saint Soleil, la Beauté souveraine, — il nous faut l'Amour pur et la Femme souriante. — A bas les armes ! A

Digitized by Google

L'univers gaubeja 'mé douçour pèr ta man,
Couneira lou Verai e lou Bèu, car lou mounde
Dins nòsti lucho esterlo es necit que se founde
Se la Femo noun vèn au pus lèu lou sauva. »

Ansin disié la voues e lis ome, atriva,
Espanta pèr lou dous d'un parier evangèli
Que de s'estramassa veguèron 'n autre fèli.
Proun, entre quau i 'avié li mai nòbli baroun,
Depausèron l'auberc emai l'espiéu feroun,
E, reprenènt en man la liro abandounado,
Touquèron à quau miés aubado e serenado.
Dóu mai grand emperaire au mai umble pacan,
Tóuti, dins lou Miejour, uniguèron si cant
En l'ounour dóu bon Diéu, de la Vierge e di Dono
Que soun noum, vuei enca, dins noste païs sono.
L'òdi di siècle fèr fasié plaço à l'amour
Qu'à Signo, à Roumanin, gaio tenié sa court.
E coume ansin la gènto e galanto Faneto,
Lou pitre bacelant, emé lis arcaneto
Dóu plesi, presidavo en soun castèu l'acamp
Di sèt dono qu'avien de terceja li cant,

bas le sang ! A bas la Mort qui entrave les généreux efforts ! — Vive la saine vie ! Ah ! trop longtemps sur la terre — les hommes ont donné libre cours à la sauvagerie de leur naturel ! — Allons ! allons ! place à la femme. Oh ! Reine de demain, — l'univers dirigé avec douceur par ta main, — connaîtra le Vrai et le Beau, car le monde — sombrera dans nos luttes stériles — si la Femme ne vient au plus tôt le sauver. »

Ainsi disait la voix et les hommes charmés, — surpris par la douceur de cet évangile — nouveau, entrevirent un bonheur autre que celui de s'entre-détruire. — Beaucoup, parmi lesquels se trouvèrent les plus nobles barons, — déposèrent le haubert et l'épieu meurtrier, — puis, reprenant en main la lyre abandonnée, — chantèrent à qui mieux mieux aubade et sérénade. — Du plus grand empereur au plus humble paysan, — tous dans le Midi unirent leurs chants — en l'honneur du bon Dieu, de la Vierge et des dames — dont le nom retentit aujourd'hui encore dans notre pays. — La haine des siècles barbares faisait place à l'amour — qui, à Signe, à Romanin, tenait sa joyeuse

Digitized by Google

Dòu founs de l'Empirèio on vèi la Cigaleto
Voula vers la Segnouro e, ié fasènt l'aleto,
Subre soun sen redoun, pièi, se pausa plan-plan.

Mai sus Prouvènço, ai! las! tournè 'nca lou malan.
O ma patrio blouso! Eres trop gaio e bello!
Gardo, que d'eilamount uno chourmo te bèlo
D'ome blound, d'ome rouge i carage pelous,
Que ta glòri tant puro encoulèro, jalous.

E subran, de l'Uba la menèbro Crousado,
Contro lis Aubigés d'en proumier abrasado,
Subre tout lou Miejour vèn escampa lou dòu
Tant, qu'après cinq cènts an lou cor n'en sauno e dòu.
Coume en esto coumbour, en este mourtalage,
A toustèms — lou cresien — soumbravo lou Parage,
La Cigalo d'argènt sis alo espandiguè
E dintre la founsour dòu cèu s'esvaliguè.

cour. — Et comme la gente et gracieuse Fanette, — la poitrine palpitante, aux joues le rouge — du plaisir, présidait en son château — l'aréopage des sept dames chargées de classer les chants par ordre de mérite, — du fonds de l'Empyrée on vit la petite cigale — voler vers la seigneuresse et, battant des ailes autour d'elle, — venir doucement se poser sur son sein arrondi.

Mais hélas! le malheur s'abattit de nouveau sur la Provence. — O ma douce patrie! Tu étais trop gaie et trop belle! — Prends garde, de là-haut te guette une bande — d'hommes blonds, d'hommes roux aux visages poilus — qu'irrite ta gloire si pure, objet de leur envie.

Soudain, du Nord la sinistre croisade, — allumée tout d'abord contre les Albigeois, — vint jeter le deuil sur tout le Midi de telle sorte, — qu'après cinq cents ans, le cœur en saigne encore.— Comme en ces incendies, en ces hécatombes, pour toujours, croyait-on, sombrait le Parage, — la cigale d'argent déploya ses ailes — et s'évanouit dans la profondeur du ciel.

Digitized by Google

III

« Èvo d'un paradis ounte l'amour èi Diéu,
Salut ! O Dono, avès li dos bèuta requisto
Que de vous fan l'idolo autambèn que l'artisto
E vous cuerbon de rai coume uno aubo d'Abriéu..... »(*)
Me dève-ti fisa vo noun de mis auriho ?
Es-ti dins la liuenchour quauque vounvoun d'abiho?
Ai-ti bèn entendu vo bèn perde lou sèn?
Quau m'assaventara que soun éstis acènt
Que disien amoussa pèr jamai ?

— De Lescuro

Es la voues malautouno, apassiounado e puro
Qu'eila dins Carpentras, en pleno Court d'amour,
Vèn reçaupre sa joio : un poutoun 'm'uno flour,
Car, mau-despié dóu Nord la terriblo radouiro
Giblant nosto genòrio, ai ! las ! que s'en doulouiro,
Dins noste tèms pratique ounte camin-ferra,
Telegrafo, vapour, de tout caire engimbra,
De la terro de Diéu fan uno mecanico,

(*) F. Lescure: *I dono de la Court d'Amour* (Lou Carbouniè cantavo, p. 48).

III

« *Èves d'un paradis où l'amour est Dieu, — salut ! O femmes, vous avez les deux beautés d'élite qui de vous font l'idole aussi bien que l'artiste — et vous couvrent de rayons comme une aube d'avril....* (*).

Dois-je en croire mes oreilles ? — N'est-ce pas dans le lointain un bourdonnement d'abeilles ? — Ai-je bien entendu ou ai-je perdu le sens? — Qui me dira quels sont ces accents — que l'on croyait éteints à jamais ?

De Lescure c'est la voix maladive, passionnée et pure — qui là-bas à Carpentras, en pleine cour d'amour, — vient recevoir sa récompense: un baiser et une fleur, — car, en dépit de la terrible radoire — sous laquelle le Nord ploie notre race qui en gémit, — dans notre temps pratique où chemins de fer, — télégraphe, vapeur, agencés de tout côté, transforment — la terre du bon Dieu en une mécanique, — Provence resplendit de nouveau si poétique — et si noble et si fière et

(*) F. Lescure: *Aux dames de la Cour d'Amour* (Lou Carbouniè cantavo, p. 48).

Digitized by Google

Prouvènço resplendis tourna tant pouëtico
E tant noblo e tant fièro e glouriouso tant
Que li gènt de la niue plugon, parpelejant.
E de brama : « De-bado avèn clava la porto
De soun cros, la cresènt, aqueste cop, bèn morto
L'esbarluganto lus que nous rimo lis iue :
Elo, coume lou jour, sèmpre coucho la niue. »
Ansin disien dóu tèms qu'emé sa caro blavo,
Lescuro, lou pouèto, i cinq dono acabavo :
« *Pèr gara la doulour e nous flouri lou cor,*
Amoulounant aqui vòsti bèu chevu d'or,
Dono di Court d'Amour, pourgés-nous vosto espalo. »

Lor, pèr lou segound cop, se veguè la Cigalo
Davalant tras l'etèr, sus lou còu de Martoun
Se veni repausa, ié fasènt un poutoun.

Li civilisacioun grègo e latino morto,
Lou Parage estoufa, nosto Prouvènço forto
Baio lou Felibrige au vièi mounde estouna
Que davans ta Cigalo, o Marto, vai clina.

Cano, lou 11 de setèmbre de 1897.

Maurici Raimbault.

si glorieuse — que devant elle les fils de la nuit ferment leurs paupières clignotantes. — Ecoutez-les brailler : « En vain de son tombeau nous avions fermé la porte, — la croyant cette fois morte — pour tout de bon, l'aveuglante lumière qui nous brûle les yeux : comme le jour elle chasse toujours les ténèbres. »

Ainsi disaient-ils pendant qu'avec sa figure pâlie, — Lescure le poète achevait de dire aux cinq dames :

« *Pour faire fuir la douleur et faire fleurir nos cœurs, — groupant ici vos beaux cheveux d'or, — Dames des Cours d'Amour, prêtez-nous votre épaule.* »

Alors, pour la seconde fois, on vit la Cigale — descendant à travers l'espace, venir se poser sur le col de Marthe — et lui donner un baiser.

Les civilisations grecque et latine une fois mortes, — le Parage étouffé, notre vigoureuse Provence donne le Félibrige au vieux monde étonné — qui devant ta Cigale, ô Marthe, va s'incliner.

Cannes, le 11 septembre 1897.

Maurice Raimbault.

Digitized by Google

LA CANSOU DE LA TERRO

I

Bouè qui t'en bas, prumè que lou sourelh
Hisse estiglan darrè la coustalado,
Laura toun cam, au pas brac deu parelh,
E dinqu'au sé tira d'uo halado
As audit, bouè, la gran cansou
Qui s'alando de cap lou sou,
Per lou cèu esclarit, en superbo boulado?
Que soy la May dou blat, la May deu bou pâ blang,
La May, au sé puchant, de tout ço qui perpito,
La doun la bouno lèyt balho à cadu la bito,
Que soy la Terro qui chens dòu bous da soun sang!

II

Segayre brun aus bras tilhous è dus,
Au rebat deu sourelh yumpan la dalho
Yacan au souc lous cabelhs d'or madus

LA CHANSON DE LA TERRE

I

Bouvier qui vas avant que le soleil — ne monte, ardent, derrière les collines, — labourer ton champ au pas lent des bœufs — et jusqu'au soir tirer tout d'une haleine, — as-tu entendu, bouvier, la chanson — qui monte vers le soleil — par le ciel clair en superbe envolée? — Je suis la mère du blé, la mère du bon pain, — la mère, au sein puissant, de tout ce qui palpite, — celle dont le bon lait donne à chacun la vie, — je suis la Terre qui, sans regret, donne son sang!

II

Moissonneur brun aux bras nerveux et durs, — sous le feu du soleil balançant la faux — qui couche dans les sillons les épis d'or

Digitized by Google

Coum u'slambrec qui traberso la palho,
Segàyre, as audit la cansou
Qui puyo dens l'array deu sou
De la plano oun s'adroum la maduro semialho?
Que soy lou blat amic, lou blat lusent è rous,
Qu'ey you qui dau la yoyo à tout ço qui perpito,
Que soy lou grâ de Diu en qui s'arrid la bito,
E que bàlhi lou pâ deu praube reyterous!

III

Bregnàyre au cot crouchit pou semalou
Oun l'arrasim blang ou blu perleteyo,
L'arrasim dous, eslat per la calou,
Doun lou sang cla sus las houelhes gouteyo,
E sàbes que dit la cansou
Qui puyo, cauto coum lou sou,
Deu troulh oun lou bi blous è bourent cascateyo?
Que soy lou hilh deu tap, lou hilhot pouderous,
E lou houec deu sourelh en moun briu que perpito,
Que soy lou yumpadou deu helè de la bito,
Lou bi qui yeto luts au sé triste è nerous.

Simin PALAY.

murs, — comme un éclair traversant la paille, — moissonneur, as-tu entendu la chanson — qui monte dans le rayonnement du soleil, — de la plaine où s'endort la mûre semaille? — Je suis le blé ami, le blé luisant et roux, — et je donne la joie à tout ce qui palpite. — Je suis le grain de Dieu en qui sourit la vie, — et je donne le pain du pauvre miséreux.

III

Vendangeur au cou pliant sous le cuvier [1] — où le raisin blanc ou bleu brille, — le raisin doux, gonflé par la chaleur, — dont le sang clair sur les feuilles ruisselle, — sais-tu ce que dit la chanson — qui monte, chaude comme le soleil, — du pressoir où le vin pur et bouillant roule en cascades? — Je suis le fils du cep, le fils puissant, — et le feu du soleil en mes flots palpite, — je suis le berceur des douleurs de la vie, — le vin qui jette la clarté au soir triste et noir.

Simin PALAY.

[1] Au pays de Bigorre, les vendangeurs portent à deux le cuvier, au moyen d'une perche qui est passée dans une anse provisoire.

Digitized by Google

COUNTE DE BARETOUS [1]

Ero dóu tems que Marto fielavo.
(MISTRAL.)

Lou boun Diu e sént Pierre, à soubres de passeya-s, qu'arribèn en han-se noet, daban la porte d'ue auberjote hère estremate.

E lou boun Diu digou à la daune :

— « Que bièném de loenh, qu'habém hàmi e qu'em pla fatigatz ! pouderetz-bous balha-nz, en pagan, drin de que manja e u cournet de borde tà passa la noet ? »

— « O pla, amics, entrat », respounou la hemne.

E, auta-lèu, ére que-us serbi singles tarrisses de soupe dab cauletz, castagnes coetes en cautè, mique e roumatje.

Quoand estén prou beroy arregoulatz toutz dus, lou boun Diu digou à la hemne :

— « Are, daune, que bam ana droumi henz la borde, mey que-b boulém paga, permou douma nous partiram hère de

CONTE DE BARETOUS

Le bon Dieu et saint Pierre, à force de se promener, arrivèrent, à la tombée de la nuit, devant la porte d'une petite auberge très isolée.

Et le bon Dieu dit à la maîtresse de maison : Nous venons de loin, nous avons faim et nous sommes bien fatigués ! Pourriez-vous nous donner, en payant, un peu de quoi manger et un petit coin de grange pour passer la nuit? »

— « Oui, mes amis, entrez, » répondit la femme.

Et aussitôt, elle leur servit à chacun une terrine de soupe aux choux, des châtaignes cuites au chaudron, de la miche et du fromage.

Quand ils furent assez joliment rassasiés tous deux, le bon Dieu dit à la femme :

— « Maintenant, Madame, nous allons aller dormir dans la grange, mais nous voulons vous payer, parce que demain nous partirons de

[1] Écrit dans le dialecte béarnais de la vallée de Baretous (B.-Pyr.)

Digitized by Google

mati, e bous nou seretz lhebade ; quoant ey doungues per noste escot e per noste recapte ? »

— « Per bous-autz dus, amics, n'ey pas que sept soos », respounou la brabe hemne, dab u ayre de pietat, en béden quin èren mau arroupatz e minables aquetz estrangès.

— « Pierre, pàgue aqueste hemne », digou lou boun Diu.

Labetz sént Pierre tira sept soos de dehenz ue sacoutete toute plie de doubletes d'or, d'escutz e de pecetes d'argént.

La daune e lou meste qu'èren esmiraclatz e toutz pecs de bede tant grane fourtune en maas de tant praube mounde.

E lendouma, de gran mati, chenz dise arré à sa hemne, l'hòmi se lheba tout dous e s'en ana tà dehore, sus lou cami endaban, argoeyta lous dus estrangès:

— « La bousse ou la bite ! » se-us crida.

— « Nou sàbes-tu qu'ey defendut d'aucide e de pana ? », se-u respounou lou boun Diu, chenz met, en s'ajustan.

— « Que-u sey ! mey jou que-b tourni dise: la bousse ou la bite, e drin biste !... »

E l'homi, armat d'u gran bàrrou herrat, lou miassabe dab u brlu endemouniat.

grand matin, et vous ne seriez pas levée ; combien c'est-il donc pour notre écot et pour notre abri? »

— « Pour vous autres deux, mes amis, ce n'est que sept sous », répondit la brave femme, avec un air de pitié, en voyant comment étaient accoutrés et pauvres ces étrangers.

— « Pierre, paie cette femme », dit le bon Dieu.

Alors saint Pierre tire sept sous d'une petite sacoche qui était toute pleine de doublons d'or, d'écus et de petites pièces d'argent.

Le maître et la maîtresse étaient émerveillés et tout ahuris de voir une aussi belle fortune en mains d'aussi pauvres gens.

Et le lendemain, de grand matin, sans rien dire à sa femme, l'homme se leva tout doucement et s'en alla dehors, le long du chemin, épier la sortie des deux étrangers.

— « La bourse ou la vie ! » cria-t-il.

— « Ne sais-tu point qu'il est défendu de voler et de tuer? lui répondit le bon Dieu, en s'approchant sans peur.

— « Je le sais, mais je vous le répète encore: la bourse ou la vie, et un peu vite. »

Digitized by Google

— « Pierre, prén u crabeste qui-ey henz la sacoutete e boute-ü à d'aqueste malurous enfirounat, » digou lou boun Diu, tout tranquile.

Nou y habé, de-segu, nad crabeste henz la sacote, abanz, mey lou boun Diu que-ü y hé trouba, e sent Pierre, auta-lèu, que-u boutè à l'homi qui, en u birat de oelh, esté cambiat en u poulit asou !... e que-u s'en hén ana dab ethz, tout en lou han culhebeta daban.

Que passèn per u gran bosc oun troubèn u carboè qui, dab prou de pene, apedagnabe saques de carbou.

— « Amics, b'habetz aquiu u beth saumet! » se-us digou, be-m serbiré pla tà carrega carbou, si-u me boulèbetz bène? »

— « Bène ne ü poudém pas, mey puch que l'habetz besounh, que-u pe prestam de bou coo per sept mes. »

— « E dounc, amic, gran mercés toutu, mey diset-me drin: que-ü balhatz per manja? »

— « Arré, n'hauratz besounh de balha-u arré, het-lou soulamenz bebe tres cops per die, lou mati, lou meydie e lou ser.

Et l'homme, armé d'un grand bâton ferré, les menaçait avec un entrain de démon.

— « Pierre, prends un licol qui est dans la sacoche et met-le à ce malheureux en furie », dit le bon Dieu, tout tranquille.

Il n'y avait, auparavant, certes, aucun licol dans le petit sac, mais le bon Dieu l'y fit trouver, et saint Pierre, aussitôt, le mit à l'homme qui, en un clin d'œil, fut changé en un bel âne ! et ils l'emmenèrent avec eux, tout en le faisant ruer devant.

Ils passèrent par un grand bois où ils trouvèrent un charbonnier qui, avec assez de peine, charriait sur ses épaules des sacs de charbon.

— « Amis, vous avez là un bel âne! » leur dit-il, « il me servirait bien pour charrier du charbon, si vous vouliez me le vendre. »

— « Nous ne pouvons le vendre, mais puisque vous en avez besoin, nous vous le prêtons de grand cœur pour sept mois. »

— « Eh bien! mes amis, grand merci tout de même, mais dites-moi un peu: qu'est-ce que vous lui donnez à manger? »

— « Rien, vous n'aurez besoin de rien lui donner, faites-le seulement boire trois fois par jour, le matin, à midi et le soir. Dans sept

Digitized by Google

» En sept mes dounc que-u bieneram serca nous, assi, siatz fidéu e au plasé de tourna 'nz bede... »

Labetz que-s deseparèn. Lou boun Diu et sent Pierre countunèn lur cami, e lou carboè se bouta à carga l'asou de dues saques de carbou. Eth s'en anabe hardit, coum si n'habè arré de-sus... « B'ey goalhard aqueste saumet ! » se disebe en eth-medich lou carboè, « edounc, bam, que-u bàu balha ue aute saque ». E lou bourrou carreyabe sas tres saques, mey arrebendit dengore que si nou'n habè que dues.

— « Jesus ! miracle ! que-u ne pòdi ha pourta quoate e ad ayze... » s'escrida noste hòmi tout estounat.

E, déu mati dinqu'au ser, l'asou troutabe, escarrabelhat, dab sas quoate saques de carbou sus l'esquie, e toutu nou boulebe jamey manja u soulet punhat d'arredalh ou de hé, ni abusa-s à brousta nad cardou ; nou boulè tapoc sénti nad graa de milhoc, arré que bebe l'aygue bribénte e clare de l'arriu qui toustem cantabe sa cansou la mediche, en se passeyan capbat lou bosc.

Lendouma mati, à l'esguit déu die, lou saumet esberit, fresc

mois donc nous viendrons le chercher ici, soyez fidèle et au plaisir de nous revoir... »

Alors ils se séparèrent. Le bon Dieu et saint Pierre continuèrent leur chemin, et le charbonnier se mit à charger l'âne de deux sacs de charbon. Et celui-ci s'en allait hardi comme s'il n'avait rien sur lui.

— « Il est bien gaillard cet âne ! » se disait en lui-même le charbonnier, « eh bien ! voyons, je vais lui donner un autre sac. »

Et l'âne portait ses trois sacs, plus fringant encore que quand il n'en avait que deux.

— « C'est prodigieux ! Je puis lui en faire porter quatre, et facilement ! s'écria notre homme tout ahuri.

Et, du matin au soir, l'âne trottinait, alerte, avec ses quatre sacs de charbon sur l'échine, et pourtant il ne voulait jamais manger une seule poignée de regain ou de foin, ni s'attarder à broûter aucun chardon ; il ne voulait non plus sentir aucun grain de maïs, rien que boire l'eau vive et claire du ruisseau qui toujours chantait sa même chanson, en se promenant à travers la forêt.

Le lendemain matin, au point du jour, l'âne éveillé, frais et potelé,

Digitized by Google

e poutelat, tricoutabe aus quoate peds sus lous sendès déu bosc, cargat de quoate saques de carbou, e lou carboè, tout libre qui ère, qu'habè gay de sequi-u ; labetz, que-u ne balha lèu beres cinq saques, au loc de quoate, e tout en sautériqueyan, eth las carreyabe à pinnetz, toutu coum si n'èren que saques d'espounjes.

Tout die lou praube asou hasebe aquet mestiè, autant arrebendit lou brespàu coum lou mati, e jamey nou manjabe arré, soun que bebe.

Sept mes se passèn atàu, quoand u mati lou boun Diu e sént Pierre arribèn dab aquet praube saumet daban ue auberjote.

Après habé estacat l'asou henz la borde, ethz s'en anèn tà la cousine damanda de que manja.

La daune, toute bestide en dóu, qu'ère tristote coum ue amne en pene per dehenz-enlà.

— « Amics, sedet-bous », se-us digou dab u ayre doulent, « jou que-be bàu lèu serbi singles tarrisses de soupe e drin de mascature. » —

— « Nous qu'habèm tout lou tems, daune, hèt à plasé, »

« tricotait » de ses quatre pieds sur les sentiers du bois, chargé de quatre sacs de charbon, et le charbonnier, tout libre qu'il était, avait de la peine à le suivre ; alors il finit par lui donner cinq beaux sacs, au lieu de quatre, et tout en sautillant et en gambadant il les portait, comme s'ils n'eussent été que des sacs d'éponges.

Chaque jour ce pauvre âne faisait ce métier, tout aussi fringant le soir que le matin, et jamais il ne mangeait rien, il buvait seulement.

Sept mois se passèrent ainsi, lorsque, un matin, le bon Dieu et saint Pierre arrivèrent avec ce pauvre âne devant une petite auberge. Après avoir attaché l'âne dans la grange, ils entrèrent dans la cuisine pour demander de quoi manger.

La maîtresse, revêtue d'habits de deuil, était triste, la pauvre, comme une âme en peine, à travers son logis.

— « Mes amis, asseyez-vous », leur dit-elle d'un air dolent, « je vais vous servir tout de suite une terrine de soupe à chacun et un peu de pitance. » — « Nous avons tout le temps, Madame, allez doucement », répondit le bon Dieu avec une grande douceur, et puis il lui

Digitized by Google

respounou lou boun Diu dab grane douçou, e puch que-u damanda:

— « Per qu'etz bous habilhade de négre? qu'habetz dilhéu pergut quauqu'u de boste familhe?

— « Malaye! o pla... qu'ey pergut lou me praube hòmi... mey jou be-m sémble de recouneche-b à bous-autz? n'èretz pas bengutz, assi, passa ue noet, quauque tems-a?... » —

— « Qu'ey bertad, daune, e que y-a sept mes, hoey, die per die. » —

— « Edounc, moun hòmi qu'a mancat en case desempuch aquet die madech, e n'ey jamey poudut sabé si ey mourt ou bìu... »

Labetz, sus u sinne de lou boun Dìu, sént Pierre s'en anè desestaca l'asou e tira-u lou crabeste.

U moumendet après, lou meste de l'auberjote s'en entrabe à la cousine e se jetabe aus peds de lou boun Dìu, en lou pregan de perdouna-u ; « Nou m'y tournarey mey ! », souspirabe lou praube hòmi tout counfus, triste, magre, acabat.

E puch, en se biran de cap à sa hemne qui-ère miey esmu-

demanda : — « Pourquoi êtes-vous habillée de noir ? Vous avez peut-être perdu quelqu'un de votre famille?

— « Hélas ! oui, j'ai perdu mon pauvre homme... Mais il me semble bien vous reconnaître vous autres ?... » N'étiez-vous pas venus ici, passer une nuit, il y a quelque temps? »

— « C'est vrai, Madame, et il y a sept mois aujourd'hui, jour pour jour. »

— « Eh bien! mon homme a manqué à la maison depuis ce jour même, et je n'ai jamais pu savoir s'il était mort ou en vie. »

Alors, sur un signe du bon Dieu, saint Pierre s'en alla délivrer l'âne et lui sortir le licol.

Un petit moment après, le maître de la maison entrait dans la cuisine et se jetait aux pieds du bon Dieu, en le priant de le pardonner: — « Je n'y reviendrai plus ! » soupirait le pauvre homme tout confus, triste, maigre, accablé. Et puis, se tournant vers sa femme qui était toute interdite et sans parole sous le coup de sa terrible surprise, il lui fit deux baisers et il lui dit :

— « Ecoute, ma pauvre amie, prends joliment soin de ces hommes

Digitized by Google

tide e toute enclabade de sa tarrible susprese, que-u hé dus potz e que-u digou :

« Escoute, praubine, ayes-tu beroy soenh d'aquestes hòmis, e ne-us préngues arré per pagamén, toutz minables coum tu lous bèdes, ethz qu'an de hère grans poudes, e nou sabém qui soun... » —

Entant que debisaben amasse, homi e hemne, lou boun Diu e sént Pierre desparescoun toutu coum dus eslambretz, après habé pausat sus la taulete déu larè sept escutz d'argent e sept doubletes d'or.

Henri Pellisson.

---

et n'accepte d'eux rien en payement, tout malheureux que tu les vois, ils ont de grands pouvoirs, et nous ne savons qui ils sont... »

Pendant que l'homme et la femme causaient ensemble, le bon Dieu et saint Pierre disparurent comme deux éclairs, après avoir déposé sur le manteau de la cheminée sept écus d'argent et sept doublons d'or.

Henri Pellisson.

Digitized by Google

CONTES LENGADOUCIANS

Dau pioch de Sant-Loup au pioçh de Sant-Cla

I

PER LAS METRE A L'OSCA

A MOUN MÈSTRE, LOU MASELIÈ

Per las metre à l'osca, — pense qu'avès devignat de quau parle, — per las metre à l'osca, vole be que i'age pas cinquanta mila biais de se ie prene ; mès dequ'es de-besoun de tant !... S'agis que n'i'age un bon, pas vrai? e que se ficoun lous autres !

Or, lou bon biais i'es, e toutes lou counouissès, au mens per ausit dire, amai, se cau, quauques uns per l'avedre emplegat... Chut ! parlen pas de ce que facha. D'abord aco's d'afaires qu'arregardoun pas degus, e quant à iéu, soui aici simplamen per vous countà, s'avès de tems de rèsta, coussi 'n

I

POUR LES METTRE AU PLI

A MON MAITRE, LE MASKLIER

Pour les mettre au pli, — je pense que vous avez deviné de qui je parle, — pour les mettre au pli, je concède volontiers qu'il n'existe pas cinquante mille manières de s'y prendre; mais qu'en est-il besoin de tant ?... L'important, n'est-ce pas? c'est qu'il y en ait une bonne, et foin de toutes les autres!

Or, la bonne manière, tous vous la connaissez, au moins par ouï-dire, et même, d'aventure, quelques-uns pour l'avoir employée... Chut! ne parlons pas de ce qui fâche! D'abord, ce sont là des affaires qui ne regardent personne, et quant à moi je suis ici tout simplement pour vous conter, si vous avez du temps de reste, comment, une

Digitized by Google

cop aquel bon biais agèt double succès. Belèu sabès pas lou fèt.

Prenguen las causas per soun fieu.

* * *

I'aviè, à las Matèlas, un jouinome que sounaren Milota. Aquel Milota aviè perdut soun paire de bona oura e sa maire, la veusa Nanoun, aviè toujour dich de nou quand s'èra parlat de la remaridà. Couma enfant de veusa èra adounc pas partit per soun sort. E viviè sans trop de làguis, urous couma un rei, dins soun oustalet de l'intrada dau vilage. Gagnava de bravas journadas, dins sous emperaus fasiè valé sous quauques cantous, aviè toujour la soupa escullada lou vèspre quand arrivava e la biassa garnida lou mati quand partissiè; e de-longa sa maire lou teniè recatat e propre couma un anèl. Digàs-me dequé ie mancava?

Ai, las! la benurança, quand, per asard, passa en-quicon aici-de-bas, ie fai pas de longas fangas!... En lavant sa bugada, un iver, Nanoun acassèt un marrit raumàs. Lou

fois, cette bonne manière fut couronnée d'un double succès. Peut-être ne connaissez-vous point le fait.

Prenons les choses par leur fil.

* * *

Il y avait, aux Matelles, un jeune homme que nous appellerons Milote. Il était encore tout jeune quand il perdit son père. Sa mère, la veuve Nanon, avait toujours dit non quand on avait parlé de la remarier. Comme fils de veuve il n'était donc point parti pour l'armée. Et il vivait sans trop de soucis, heureux ainsi qu'un roi, dans sa maisonnette à l'entrée du village. Il gagnait de bonnes journées, faisait valoir ses quelques coins de terre pendant ses heures de loisir, et trouvait toujours la soupe trempée le soir en arrivant et le bissac bien garni le matin au départ. Sa mère, de plus, lui maintenait son linge en parfait état. Vous l'eussiez vu constamment propre et coquet comme un bijou. Dites-moi ce qu'il lui manquait?

Hélas! le bonheur, si par hasard il passe quelque part ici-bas, que peu de temps il y séjourne!... En lavant sa lessive, en hiver, Nanon prit un mauvais rhume. Le rhume, d'abord négligé, empira; il em-

Digitized by Google

raumàs, d'abord mau souègnat, venguèt vilèn, talamen vilèn que la paura n'escapèt pas. Quinze jours après l'enterravoun.

Vejaqui dounc nostre Milota sans oustalièiras. E ara, coussi vieure tout soulet?... Travalhà defora couma un negre, tout lou sant-clamen dau jour, e faire la cousina lou vèspre entre arrivà, sustout quand i'entendès couma un porc per escrieure, es pas causa ben aisida, Milota hou vouguèt be ensajà, mès, pecaire! quau t'a vist e que te vei!... Au bout d'una mesada, el, autres cops ple de car e triounflant de santat, èra pus sec qu'un estelou e regagnava d'osses couma de trissous.

Se virèt d'un autre biais e prenguèt pensioun enco d'un de sous cousis. Aco seguèt sourti dau rèc per toumbà dins la rivièira. Aimava lous faviòus?... ie metièn de lentilhas; vouguèsse de lentilhas?... ie reveniè de faviòus. E semblava encara que ie faguèssoun marmanda de lou nourri, amai que per aco n'i'en coustèsse lous iols de la tèsta. Un jour, per pati-patà pas res, agèroun quaucas pichotas resous, e se quitèroun broulhats à mort.

Milota anèt à l'auberja. S'en faguèt soun sòu e ie gagnèt

pira tellement que la pauvre n'en réchappa point. Quinze jours après on l'enterrait.

Voilà donc notre Milote sans ménagère. Et maintenant, comment vivre, seulet?... Peiner aux champs comme un nègre tout le long du jour, puis faire sa cuisine le soir dès l'arrivée, surtout quand on s'y entend comme un porc s'entend à l'écriture, ce n'est pas chose bien aisée. Milote voulut bien essayer, mais, *pecaïre!* qui t'a vu et te revoit!... Dans moins d'un mois, lui, jadis plein de chair et triomphant de santé, était plus sec qu'un éclat de bois et faisait saillir des os semblables à des clous.

Il se tourna d'un autre côté et prit pension chez l'un de ses cousins. Ce fut se tirer du ruisseau pour venir choir dans la rivière. Aimait-il les haricots?... on lui servait des lentilles; voulait-il des lentilles?... il avait des haricots. Et de plus on se donnait des airs de lui octroyer une grande faveur encore que pour l'obtenir il lui en coûtât les yeux de la tête. Un jour, pour patati-patata-rien, ils échangèrent quelques mots aigre-doux et se séparèrent brouillés à mort.

Milote s'en fut à l'auberge. Il y porta son bel argent et gagna d'y manger, plus souvent que de raison, de vétustes ragoûts mi-brûlés,

Digitized by Google

de manjà, pus souvent qu'à soun tour, de vièls fricots rabinats ounte las mouscas assegutavoun lous pèusses de la pachauda cousinièira.

De veire tout aquel varal finiguèt per se faire une resoulucioun.

*
* *

Un bèu dimenche, entre sourti de la messa prumièira, vestit de sas pus bèlas bralhas, la bloda blua flambant-nòu, capèl e souliès das festenaus, Milota s'acarrairèt de-vers Sant-Marti, gros vilajàs à tres ouras de las Matèlas.

E pas pus lèu i'arrivà demandèt ounte demourava lou vièl Coustant.

— Chaval! encapitàs, quaucun ie diguèt : l'avès tout juste amount que vèn de la messa granda.

Couma de-fèt, Coustant, que l'aviè devistat, se sarrava daus el.

— *Holà!* aco's tus, Milota?... Per quante fèt d'asard t'endevènes aici?

emmi lesquels les mouches nageaient au pourchas des cheveux de la malpropre maritorne.

De voir tout ce brouillamini il finit par se faire une résolution.

*
* *

Un beau dimanche, sitôt ouïe la première messe, vêtu de ses plus belles braies, la blouse bleue battant neuf, chapeau et souliers des grandes fêtes, Milote s'achemina vers Saint-Martin, gros village à trois lieues des Matelles.

Dès l'arrivée, il demanda où demeurait le père Constant.

— Par ma foi! vous jouez de chance, quelqu'un lui dit : le voilà justement qui s'en revient de la grand'messe.

En effet, Constant, qui l'avait reconnu, s'approchait de lui.

— Holà! est-ce bien toi, Milote?... Par quel heureux hasard te trouves-tu ici?

— Je suis venu vous voir.

— Tu as bien fait, mon ami... Tiens! petit, dit-il à un garçonnet qui passait là, voici un sou pour toi ; va-t'en vite à la maison : tu préviendras Goton que nous aurons un convive pour le dîner, n'est-ce

Digitized by Google

— Soui vengut vous veire.

— As ben fach, moun ome .. Tè! pichot, diguèt à-n-un manit que passava, aqui i'a'n sòu per tus e vai-t'en vite à l'oustau avisà Goutoun que çai avèn quaucun de dinnada, que?. . D'aquel tems farian pas mau d'anà gimblà'n veire; dises pas couma iéu ?

— S'aco vous agrada, vole be.

— Sabes, moun enfant, coussi ta paura maire aco seguèt lèu lèste? Sembla pas poussible, una fenna tant galharda?.. Ah! ça, mès, diga-me : e quau te fai la soupa!

— M'en parlès pas, sieuplèt, que n'ai un vòmi.

E, pan per pan, ie countèt sa vidassa desempioi lou jour qu'avìè 'nterrat sa maire.

— Acha! vos que te digue dequé farièi, s'ère tus?

— Dequé fariàs!

— Me maridarièi.

— Adounc, counselhàs que me maride?...

— Oi, me maridarièi. Las fennas soun be, mai-que-mai, testardas, groumandas, falourdas, tout ce que diànsis voudràs,

pas?... Si, en attendant, nous allions prendre un verre : dis-tu pas comme moi ?

— Si cela vous agrée, je veux bien.

— Sais-tu, mon enfant, que ta pauvre mère fut bien vite enlevée? Cela ne paraît pas possible, une femme si robuste!... Ah! ça, mais, dis-moi: qui donc te fait la soupe?

— Ne m'en parlez pas, je vous en prie ; j'en ai plus que mon saoul.

Et, de point en point, il conta sa vie depuis le jour où mourut sa mère.

— Ah! bien, veux-tu que je te dise ce que je ferais, si j'étais que de toi ?

— Que feriez-vous?

— Je me marierais.

— Alors, vous conseillez que je me marie ?

— Oui, je me marierais. Les femmes sont bien, pour la plupart, capricieuses, gourmandes, coquettes, tout ce que tu voudras, mais il en faut. Et, pour tenir une maison et soigner un homme, il n'est personne comme elles. Marie-toi, si tu veux m'en croire.

Digitized by Google

mès n'en cau. E, per tène un oustau e souegnà 'n ome, i'a pas degus couma elas. Marida-te, se me creses.

— Eh, ben ! à vous hou dire drech, soui vengut un pauc per aco.

— As agut una bona idèia. N'en parlaren à Goutoun, toutara, en dinnant, e veiràs que t'aurà lèu trouvat ce que cau.

— M'avès pas laissat acabà... M'an dich qu'aviàs vostra filha prèsta à maridà, e, aladounc, me soui pensat que, couma eriàs estats grands amics embé moun paure paire...

— Coussi !... me demandes Catarina ?

— Franc que m'atrouvés pas un prou bon partit per ela !...

— Es pas aqui lou picà de la dalha, soulamen, sabes ?... la pichota es un pauc jouina... e pioi...

— Anen, vese qu'aco vous vai pas. Escusàs ; n'en parlen pas mai.

— Mès si, aco me vai : es à tus qu'ai pòu que t'anarà pas. Veja, aime mai francamen t'hou escullà couma n'es : ma filha pot pas faire per tus ; a dau mau de sa maire, es capuda couma un ase e te farià veire las pèiras... Aco t'estouna que,

— Eh ! bien, à dire vrai, je suis un peu venu pour cela.

— Excellente idée ! Nous en toucherons un mot à Goton, tout à l'heure, en dînant. Tu verras qu'elle aura tôt fait de te trouver ce qu'il te faut.

— Vous ne m'avez pas laissé achever... On m'a dit que vous aviez votre fille en âge d'être mariée ; alors j'ai pensé que, puisque vous fûtes si grands amis, vous et mon pauvre père...

— Comment !... tu me demandes Catherine ?

— A moins que vous ne m'estimiez point un assez bon parti pour elle !...

— Ce n'est pas là le *hic*, seulement, tu sais ?... l'enfant est un peu jeunette .. et puis...

— Allons, je vois que ça ne vous va pas. Excusez-moi ; n'en parlons plus.

— Mais si, cela me va ; c'est à toi que cela n'irait pas, j'en ai bien peur. Vois-tu, j'aime mieux franchement te l'étaler tel que c'est : ma fille ne peut faire pour toi ; elle ressemble trop à sa mère ; elle est entêtée comme une bourrique ; elle te rendrait malheureux comme les pierres du chemin... Cela t'étonne que, moi, je parle ainsi de ma fille ?

Digitized by Google

iéu, parle antau de ma filha? Pardieu! hou dirièi pas à quaucun mai, mès tus, sabes be que toun paire me sauvèt la pel quand fasian ensemble las guerras d'Italia, e veses be que seriè 'na grossa counciença se te laissave engusà!... Qu'un autre me la demande e, bota, l'ase-fourres se ie fau tant de contes!...

— Oui, oui, tout aco revèn à dire : « Te la vole pas dounà. »

— Quante bougre de caput que siès, pamens!... Escouta : la vos?... eh be! s'ela te vòu, la prendràs. Ie metrai pas d'empachamens. T'ai dich ce que te devièi dire, tant pis per tus se fas una michanta embarga. Anen toujour beure quicon e veiren quand seren à l'oustau.

Per pas mai alongà lou tapis, sauprés que Catarina atrouvèt Milota à soun goust e qu'un mes après, lou tems d'alesti lous papiès e lou rèsta, la noça se faguèt sans trop de bruch, per amor dau dòu dau nòvie.

***

L'endeman de soun maridage, Milota enmenèt sa fenna à las Matèlas. Passèt lou prumièjour à ie faire counouisse lous

Et pardieu! je ne le dirais pas à quiconque, mais toi, tu sais bien que ton père me sauva la peau alors qu'ensemble nous faisions la guerre, en Italie, et tu vois bien que ce serait trop lourdement charger ma co nscience si je te laissais empêtrer. Vienne quelque autre soupirant et, va, le diable soit si je lui fais autant de contes!

— Oui, oui, tout ça signifie : « Point ne veux te la donner. »

— Ah! le bel obstiné que tu es, pas moins!... Ecoute : tu la veux? eh bien! si elle te veut aussi, tu la prendras. Je n'y mettrai aucun empêchement. Je t'ai dit tout ce que je devais te dire, tant pis pour toi si tu fais un marché de dupe. Allons toujours boire quelque chose ; nous en recauserons à la maison.

Afin de ne pas davantage allonger le tapis, vous saurez que Catherine trouva Milote à son gré et qu'un mois après, le temps de préparer les paperasses et le reste, les noces furent célébrées sans trop de tralala, à cause du deuil du fiancé.

***

Le lendemain de son mariage, Milote emmena sa femme aux Matelles. Il consacra le premier jour à lui faire lier connaissance avec

Digitized by Google

parents e lous vesis, passejà lou vilage e vesità lous bouchès, espiciès, boulangès e jardiniès ounte caudrié que s'aprouvesiguèsse de fartalha. E couma aquel prumié jour avièn dinnat enco d'un parent e soupat enco d'un autre, lou segound jour Milota vouguèt metre Catarina à l'acoustuma de l'oustau, ie moustrà ounte se teniè la legna, coussi se tirava l'aiga dau pous, e patin e coufin. Pioi, lou vèspre, ie diguèt :

— Ma fenneta, aco's pas lou tout de se poutounejà : Cau travalhà. Deman anarai à la journada. Me pourtaràs lou dinnà, que ?

— E se lou preniès ?

— Nou ; aime mai que me lou portes tout caud, e te farai dos grossas poutounas per la paga, veiràs. Sabes ounte descaussèle ?... t'hou faguère veire quand venian de Sant-Marti.

— Boudieu !... amount tant liont !

— Tant liont ?... es una passejada. Dins mièja-oura se fai lou vai-e-vèn. Siègues aqui à miejour, pas vrai ?

Catarina faguèt be quauques mourres, mès diguèt pas de-nou.

les parents et les voisins, à parcourir le village et visiter les boucher, épicier, boulanger et jardinier, chez lesquels elle devait s'approvisionner de victuailles. Et comme, ce premier jour, ils avaient dîné chez quelque parent et soupé chez quelque autre, le second jour Milote voulut mettre Catherine au courant des us de la maison, lui montrer où l'on tenait le bois de chauffage, comment il fallait tirer l'eau du puits, et patati et patata. Puis le soir il lui dit :

— Ma petite femme, ça n'est pas tout que de se baisoter : il faut travailler. J'irai demain à la journée. Tu m'apporteras le dîner, n'est-ce pas ?

— Et si tu le prenais ?

— Non ; j'aime bien mieux que tu me l'apportes chaud ; je te ferai deux bons gros baisers en retour, tu verras. Tu sais où je déchausse les vignes ?... je te le montrai, quand nous venions de Saint-Martin.

— Bon Dieu ! ... là-haut, si loin !

— Si loin ?... c'est une promenade. Dans demi-heure on parcourt l'aller et le retour. Sois là à midi, pas vrai ?

Catherine fit bien la moue, mais elle ne dit pas non.

Digitized by Google

Lou tresième jour dounc, Milota descausselava embé granda afecioun, countent couma un Pierre, e bavava quasimen pas que de pensà que toutara sa poulida fenneta ie pourtariè la soupa e lou fricot caudets, embé quauques poutous per la desserta.

Quoura vegèt lous lauraires das entours desatalà, la jouncha acabada :

— An ! se pensèt, Catarina partirà lèu de l'oustau.

Pamens, lou tems passava, una oura, dos ouras belèu, e degus veniè pas. Lou paure Milota se sentissiè l'estoumac tèu e sabiè pas dequé s'imaginà. Mès quand, à força d'esperà, s'avisèt que lou sourel penjava prou vers lou couchant :

— Es pas poussible, sou diguèt; i'a quicon de mai ou de mens.

Plantèt aqui oustisses e traval, s'entanchèt de gagnà las Matèlas e i'arrivèt que tout juste lou reloge picava dos. Anèt vitamen à l'oustau, doubriguèt la porta un pauc apreandous e, te devistèt dequé ?... Madama, ben carrada au cantou dau floc, que se galaminava, e que chourlava soun cafetou, tranquillamen.

Le troisième jour donc, Milote déchaussait les vignes de bon cœur, content comme un pinson, et de l'eau plein la bouche à la seule pensée que tout à l'heure sa jolie petite femme lui apporterait la soupe et le fricot bien chauds, sans compter les bons baisers en guise de dessert.

Quand il vit les laboureurs, dans les champs d'alentour, dételer leurs bœufs, la demi-journée achevée :

— Allons ! pensa-t-il, Catherine partira bientôt de la maison.

Cependant, le temps s'écoulait, une heure, deux peut-être, et rien ne venait. Le pauvre Milote se sentait l'estomac affamé et ne savait plus que s'imaginer. Mais quand, à bout de patience, il s'avisa que le soleil s'inclinait assez sur le couchant.

— Pas possible, dit-il ; il y a quelque chose.

Il planta là outils et travail, se hâta de gagner les Matelles et y arriva comme tout juste, à l'horloge, deux heures sonnaient. Il s'en fut vite à sa maison, il ouvrit la porte, non sans appréhension, et il aperçut qui ?... Madame, douillettement installée au coin du feu, se prélassant et sirotant son petit café, béatement.

Digitized by Google

— Ah! ça, diga, de quau te fiques?... Es antau que me portes lou dinnà?...

— Lou caliè prene, couma t'avièi dich.

— Terré!... e se iéu aime mai que me lou portes?... Toun paire m'a avertit qu'ères capuda: eh be! bota! seren dous, e veiren quau gagnarà. Per ara, me vas metre lèu-lèu lou dinnà dins un paniè e vendràs embé iéu, sieuplèt!

— Eh be! oi, courrisse! M'as fourrat d'un caire, là, vos que t'hou digue?

— Ah! t'ai fourrat d'un caire?..... Ah! siès mourruda, atabé? E saique creiriès de me tène sorga?... Espèra-te 'n pauc.

E Milota, que la foutra lou preniè, agantèt un bilhot, un brave manche qu'aviè pa 'ncara servit e, tabasa m'aco! l'estrenèt sus las costas de Madama à i'espoussà las arnas un pauc couma se deu. Madama faguèt be mina de se rebilhà, mès, pecaire! dequé pesa una fenna à-n-un ome, sustout quand la fam lou secuta?... Vouguèt se metre à cridà secous: aubé oui! dau mai cridava, dau mai lous cops plouvièn sarrats:

— Ah! mais, dis, de qui te moques-tu?... C'est ainsi que tu m'apportes le dîner?...

— Il fallait le prendre, comme je te l'avais dit.

— Ouais!... et si moi j'aime mieux que tu me l'apportes?... Ton père m'a prévenu que tu étais entêtée: eh bien! va! nous serons deux, et nous verrons qui l'emportera. Pour l'instant, tu vas mettre le dîner dans un panier, vivement, et tu viendras avec moi, s'il te plaît!

— Eh! bien, oui, je vole. Tu me romps les oreilles, là, veux-tu que je te le dise?

— Ah! je te romps les oreilles?... Ah! tu es insolente, aussi? Et sans doute tu croirais pouvoir me tenir tête?... Attends un peu.

Et Milote, que la colère envahissait, saisit un bon gourdin, un manche qui n'avait point encore servi et, en avant Martin-bâton! il l'étrenna sur les côtes de Madame, à lui secouer les mites de la belle façon. Madame fit bien mine de riposter, mais, *pecaïre!* de quel poids eat une femme pour un homme que la faim tenaille?... Elle voulut se mettre à crier: au secours! Ah! bien, oui! plus elle criait et plus les coups pleuvaient rapprochés: l'un n'attendait pas l'autre. Elle finit

Digitized by Google

l'un esperava pas l'autre. Finiguèt per se revoulumà dins un cantou e demandà perdou tout en souscant.

— Es aco que n'en seriè una! cridava Milota. Iéu trimarièi couma un paure Janet e tus seriès aici dins la jouïna!... Veja, causis : carga las bralhas ou carga lous coutilhouns. Se cargues las bralhas, anaràs à la journada e iéu te pourtarai lou recate, siègues tranquilla. Mès, se gardes lous coutilhouns e que me quites las bralhas, marcha-me ric-à-ric quand te dirai quicon, autramen serà iéu que te levarai lou pecat de pigrige... Vos veni me pourtà lou dinnà, oi ou nou?...

— Si... si... vendrai.

— E deman ie seràs à l'oura?

— Ie... serai... à l'oura.

— Eh be! ma filha, fai m'una grossa poutounassa e que ce qu'es passat siègue passat.

*
* *

l'aviè dejà sièis meses que Milota èra maridat e, per la vertut de quaucas tisanas de boi ou de quauques bons

par se recroqueviller dans un coin et par demander pardon tout en sanglotant.

— C'est ça qui en serait une! criait Milote. Moi, je trimerais comme un Jacques Bonhomme et toi tu serais ici dans la jouissance!... Vois-tu, choisis : passe-toi les braies ou passe le jupon. Si tu passes les braies, tu t'en iras à la journée et moi je t'apporterai le nécessaire, sois tranquille. Mais si tu gardes le jupon et si tu me laisses les braies, marche-moi ric-à-ric lorsque je commanderai, sinon ce sera moi qui te guérirai du mal de paresse... Veux-tu m'apporter le dîner, oui ou non?...

— Si... si... je viendrai.

— Et demain, seras-tu à l'heure?

— Je... serai... à l'heure.

— Eh bien! mon enfant, donne un gros baiser : que ce qui est passé soit passé!

*
* *

Il y avait déjà six mois que Milote était marié et, par la vertu de quelques tisanes de bois ou de quelques bons bouillons de chêne,

Digitized by Google

boulhouns d'euse, remendats de tems en tems, aviè fach de sa cousinièira una fenna couma las caudriè toutas.

Quau vous a pas dich mèmes que Catarina, s'avisant que soun ome èra un poulit omenet, ben embiaissat e mai que galant, s'en rendèt amourousa que tout ple?... E lou souegnava, lou tintourlejava, sabiè pas pus dequé faire per lou coumplaire! L'auriè toujour vougut emb 'ela : semblavoun Crouchet e Malheta.

Dins aquelas entremièjas venguèt la fièira de Sant-Marti, qu'es lou tres de mai, per la Crous. Couma de juste cauguèt que Milota e sa fenna anèssoun passà la fèsta enco de papeta Coustant e de mameta Goutoun.

Vous dirai pas coussi la fièira se festegèt : sabès que dins aquelas escasenças la fartalha a lou drech de roullà. Venguenne d'ausida à la fi dau dinnà.

Milota sourtissiè sa pipa per n'en pipà una, quand s'avisèt qu'aviè pas pus de tabat.

— Catarina, vos m'anà querre quatre sòus de tabat, sieuplèt?

renouvelés de temps en temps, il avait fait de sa cuisinière une femme telle qu'il les faudrait toutes.

Il arriva même ceci : c'est que Catherine, s'avisant que son mari était un joli petit homme, d'agréable tournure et très galant, s'en rendit amoureuse pleinement. Et elle le soignait, elle le pomponnait, elle ne savait plus qu'inventer pour lui plaire! Elle l'aurait toujours voulu à ses côtés : on aurait dit Daphnis et Chloé.

Sur ces entrefaites se tint la foire de Saint-Martin, le 3 mai, beau jour de la Sainte-Croix. Naturellement, Milote et sa femme durent aller passer quelques jours de fête chez le papa Constant et la maman Goton.

Je ne vous dirai point comment la foire fut fêtée : en ces circonstances, vous le savez, les victuailles ont le droit de pulluler. Venons-en immédiatement à la fin du dîner.

Milote tirait sa boufarde de sa poche, afin d'en piper une, lorsqu'il s'aperçut qu'il n'avait plus de tabac.

— Catherine, veux-tu m'aller quérir quatre sous de tabac, s'il te plaît?

Digitized by Google

— Oi, moun ome... E se t'en pourtave un paquet ?... Es pas chaca jour fèsta.

— Diga, diga, santa-foutrala ! saique acabaràs de dinnà ? caïnegèt la vièlha. As pòu que lou crompe pas soun tabat, toun ome, quand s'enanaran au café ?...

— Oh ! boutàs, ma maire, aurai be lou tems d'acabà toutara.

E Catarina sourtiguèt, entremen que la vièlha, roundinant e repoutegant, intrava dins la cambra per sabe pas dequé faire.

Mès, presemple ! se quaucun toumbava de soun naut, se l'aviè 'n ome estabousit e desvariat, acos èra be lou vièl Coustant.

— Boudieu !... diguèt à soun gendre, an chanjat nostre ase à la fièira, es pas poussible ! Coussi, diànsis ! as pouscut faire per avedre una fenna tant oubeïssenta ?

— I 'ai empegat lou remèdi, pas mai.

— Lou remèdi ?... Dequé me cantes aqui ? I 'a dounc quauque remèdi que saches ?

— Mès pense que voulès rire, saique ? Lou sabès de davans iéu.

— Oui, mon homme... Et si je t'apportais un paquet ?... Ça n'est pas fête tous les jours.

— Dis, dis, sainte-niguedouille ! tu achèveras de dîner, je pense ? grinça la vieille. As-tu donc peur qu'il ne se l'achète pas son tabac, ton mari, quand ils s'en iront au café ?...

— Oh ! allez, ma mère, j'aurai bien le temps d'achever tout à l'heure.

Et Catherine sortit, cependant que la vieille, grommelant et grognant, entrait dans la chambre à côté, je ne sais trop pourquoi.

Mais, par exemple ! si quelqu'un tombait des nues, s'il y avait un homme abasourdi, émerveillé, c'était bien le vieux Constant.

— Bon Dieu !... dit-il à son geudre, on a changé notre âne à la foire, sûrement ! Comment, diable ! as-tu bien pu faire pour avoir une femme aussi obéissante ?

— Je lui ai appliqué le remède, pas plus.

— Le remède ?... Que me chantes-tu là ? Il y a donc quelque remède connu de toi ?

— Mais j'imagine que vous voulez rire, n'est-ce pas ? Vous l'avez connu avant moi.

Digitized by Google

— T'assegure que nou. Veses pas que trefoulisse que me lou digues ?

— Anen, voulès badinà. S'agis pas mai que de faire varalhà Moussu de l'Euse.

— Moussu Deleuse ?... Quau es aquel Moussu Deleuse ?... Ounte demora ?

— Tenès, parlen franc : Quand las fennas voloun pas escoutà, i'a pas res couma de prene una bona branca d'euse e de ie la faire tastà dessus l'esquina. Aqui i'avès lou levat de mes. E sès pas à saupre qu'emb 'un bon levat se fai mai-que-mai de bona pasta.

— Foutre ! e siès soulide qu'aquel remèdi fague d'efèt ?

— N'en venès de veire una prova.

— Oi, moun Dieu ! que iéu t'age pas counouscut pus lèu !.. Un remèdi tant simple !... Goutoun !... Goutoun !.. hòu ! Goutoun ?

— Au diable ! bramaire ; dequé tron japes ?

— Goutoun, vai me querre de tabat.

— Iéu ?... As lou front de me dire aco, à iéu ?... Vai-t'en ie tus, vai, bougre de vièl cagnot.

— Je t'assure que non. Ne vois-tu pas combien je grille de t'entendre me l'enseigner ?

— Allons ! vous aimez la plaisanterie. Il s'agit simplement de mettre en branle Monsieur du Chêne.

— Monsieur Duchêne ?... Qui est ce monsieur Duchêne ?... Où perche-t il ?

— Tenez, parlons franchement. Quand les femmes ne veulent point se soumettre, il n'est rien comme de prendre une bonne branche de chêne et de la leur faire savourer sur le dos. Le levain est ainsi préparé. Et vous n'ignorez pas qu'avec un bon levain, on fait généralement de la bonne pâte.

— Fichtre ! et tu es sûr que ce remède est efficace ?

— Vous venez d'en voir une preuve.

— Oh ! mon Dieu ! que moi je ne t'aie point connu plus tôt !... Un remède aussi simple !... Goton !... Goton !... ho ! Goton ?

— Va-t-en au diable ! braillard ; qui te fait aboyer ?

— Goton, va me quérir du tabac.

— Moi ?... Tu as le front de me dire cela, à moi ?... Vas-y toi, va, espèce de vieux cagneux.

Digitized by Google

— Vos pas m'anà querre de tabat ?

— Nou, cranta cops nou. Ah ! ça, mès, diga, dequé te pren?...

Aladounc lou vièl Coustant agantèt lou manche de l'escouba e se fourrèt à tabasà sus las costas de Goutoun, sus l'esquina, sus la closca, pertout : semblava à pres-fach e ie mandava couma un sourd. Se soun gendre l'empachèsse pas, la quitava freja.

— Laissa-me faire, cridava. Aquela garça m'en a fach veire de toutas desempioi vint-e-cinq ans que sian ensemble. A moun tour... Ie vas querre de tabat ?...

E Goutoun anèt querre de tabat, entramen que Coustant remenava de-longa.

— Un remèdi tant simple !... Quicon de tant coumode !...

*
* *

Camaradas, s'avès de-besoun de n'en mai saupre, escrivès à Milota que vieu toujour, à las Matèlas. Vous dounarà toutas las counsultas que vous seran necessàrias, e à gràtis encara.

— Tu ne veux pas m'aller quérir du tabac ?

— Non, quarante fois non. Ah ! ça, mais, dis-moi, qu'est-ce qui te prend ?

Alors le vieux Constant empoigna le manche du balai et s'attela à le promener sur les côtes de Goton, sur l'échine, sur la caboche, partout : on l'aurait cru payé à la pièce. Et il frappait comme un sourd. Si son gendre ne l'en eût empêché, il étendait sa femme sur le carreau.

— Laisse-moi faire, criait-il. Cette garce-là m'en a fait voir de toutes les couleurs depuis vingt-cinq ans que nous sommes ensemble. A mon tour... Y vas-tu quérir du tabac ?...

Et Goton alla quérir du tabac, cependant que Constant répétait encore.

— Un remède si simple !... Quelque chose de si commode !...

*
* *

Camarades, si vous avez besoin d'en savoir plus long, écrivez à Milote qui vit toujours, aux Matelles. Il vous donnera toutes les consultations qui vous seront nécessaires, et *Gratis pro Deo*. Vous voyez

Digitized by Google

Vesès que caudriè pas avedre lous tres sòus dau timbre per s'en passà.

II

LOU VIAGE DE NOSTRE-SEGNE

Au bon amic cetòri, Jousèp Soulet.

Disèn dounc qu'aquel an, vièl papeta Nadau s'en venguèt tout dringa-dranga davans lou Segne-Paire et ie faguèt antau sous pléntis e méntis :

— Mèstre, soui à cap de cami : mous iols de-longa parpelejoun, i'ausisse pas mai qu'un toupi, mas cambas s'envan tout *debitoribus*, e, dau mendre frech, toussisse couma una feda gamada. Poudriàs-ti pas mandà quaucun mai à ma plaça per faire d'ara-en-lai lou viage nadalenc ?... Manca pas de jouinessa...

— Nadau ! Nadau ! es pas toun vièlhounge soul que t'encita à-n-aquela demanda !...

qu'il faudrait ne pas avoir les trois sous du timbre-poste pour s'en priver.

II

LE VOYAGE DE NOTRE-SEIGNEUR

Au bon ami cettois, Joseph Soulet.

Nous disons donc que, cette année-là, le vieux bonhomme Noël s'en vint clopin-clopant devant le Seigneur-Père et lui fit ainsi ses plaintes et lamentations :

— Maître, je suis à bout de chemin : mes yeux papillotent sans cesse, je n'ai d'ouïe non plus qu'un pot, mes jambes s'en vont de guingois, et, dès le moindre froid, je tousse ainsi qu'une brebis phtisique. Ne pourriez-vous envoyer quelque autre que moi faire dorénavant la tournée de Noël ?... Il ne manque pas de jouvenceaux...

— Noël ! Noël ! ce n'est point ton grand âge seul qui t'incite à cette demande !

Digitized by Google

— Es vrai, Segnour, es pas moun vièlhounge soul. Es que sabe pas pus coussi m'engincà per ben coumpli moun obra. Se i'a de paures mesquins que s'ameritarièn ce bèu et ce pus bèu, de quatre cops tres an pas ges d'esclops nimai de chiminièiras; e lous trassa d'arnèsses en quau revendriè de ie fouità las ancas jusqu'à tant que fumèssoun, gastats e pourrits per sous sants-foutraus de parents, se vesoun croumpà tout ce que lou diable ie fai lusi davans sous iols... Vous dise, Mèstre, que n'i'auriè per se batre embé soun oumbra. Atabé chaca annada me fau pichè de marrit sang.

— Hou prenes trop au vieu, moun paure Nadau: sabes pas faire toun mestiè.

— Sabe pas faire moun mestiè !... Vierja Maire, l'ausissès!... O Mèstre, Mèstre! saique voulès que desbourroune?

— Anen! anen! pausa toun sang, sant ome. Per aqueste an i'anaren, sus terra, toutes dous. E veiràs qu'es pas mauaisit d'entoulhà lous afaires un pauc couma se deu.

* * *

Quand seguèt la nioch que caliè, Nostre-Segne e Nadau,

— Cela est vrai, Seigneur, ce n'est point mon grand âge seul. C'est que je ne sais plus comment m'ingénier pour bien accomplir mon ouvrage. S'il est de pauvres mignons qui mériteraient tout ce qu'il y a de beau et de plus beau, trois fois sur quatre il n'ont pas de sabots, pas même de cheminée; et les mauvais garnements à qui reviendrait, en toute justice, une bonne fouettée jusqu'à fesses violettes, gâtés et pourris par leurs saints-niguedouilles de parents, se voient acheter tout ce que le Malin fait miroiter à leurs yeux. Je vous le dis, Maître, il y aurait de quoi se colleter avec son ombre même. Aussi, chaque année, je me fais une pinte de mauvais sang.

— Tu le prends trop à cœur, mon pauvre Noël: tu ne sais pas faire ton métier.

— Je ne sais pas faire mon métier?... Vierge Mère, l'entendez-vous?... Oh! Maître, Maître! voulez-vous donc que je déraisonne?

— Allons! allons! modère-toi, saint homme. Pour cette année nous irons, sur terre, tous les deux. Et tu verras qu'il n'est pas bien malaisé d'arranger les affaires un peu comme il convient.

* * *

Quand ce fut la bonne nuit, Notre-Seigneur et Noël, suivis d'une

Digitized by Google

seguits d'un vol d'anjous e d'anjounèlas, carrejant quau de groumandiges, quau de jougalhas, quau de patin, quau de coufin, saliguèroun dau Cièl e, zou! camina que caminaràs!

S'agandiguèroun lèu-lèu à-n-una granda vilassa. Intrèroun dins l'un das pus poulits oustaus e s'endevenguèroun finalamen en mitan d'una cambreta emblancada e caudeta, ounte una serviciala s'entanchava de couchà'n manit de sèt ou ioch ans.

— Iéu me vole pas couchà, caïnejava lou pichot; ai pas vist mamà de tout ioi: me la cau esperà.

— Mès, Moussu Bob, Madama la Marquesa intrarà tardièira, amai belèu pas que deman. Sabès be qu'es anada enco de Madama la Coumtessa,

— E moun papà, quoura vendrà?

— Moussu lou Marqués es à sa soucietat dau Bon-Secous. S'òucupoun de-vèspre das paures vergougnouses: n'auran per un bon brieu.

— Eh be! oui, cresès aquela!... S'enchautoun pas mau das paures vergougnouses! Fan à las cartas touta la nioch: saique vous imaginàs qu'hou sabe pas?....

volée d'anges et d'angelets chargés qui de friandises, qui de jouets, qui de ceci, qui de cela, issirent du Ciel et, zou! chemine que chemineras!

Ils eurent tôt fait d'atteindre une très grande ville. Ils pénètrèrent dans l'une des plus belles maisons et se trouvèrent finalement dans une chambrette blanche et bien chauffée, où une servante se hâtait de mettre au lit un garçonnet de sept ou huit ans.

— Moi, je ne veux pas me coucher, pleurnichait le petit; je n'ai pas vu maman de tout aujourd'hui: il faut que je l'attende.

— Mais, Monsieur Bob, Madame la Marquise ne rentrera que fort tard; peut-être même ne rentrera-t-elle que demain. Vous savez bien qu'elle est allée chez Madame la Comtesse.

— Et mon papa, quand viendra-t-il?

— Monsieur le Marquis est à sa société du Bon-Secours. Ces messieurs s'occupent ce soir des pauvres honteux: ils en auront pour un bon moment.

— Ah! bien, oui, croyez celle-là... Ils se soucient bien des pauvres honteux! Ils jouent aux cartes toute la nuit: vous vous imaginez peut-être que je ne le sais pas?...

Digitized by Google

— Anen! segués sage, Moussu Bob ; fasès vostre som-som Vau metre vostre soulièiret dedins la chiminièira e belèu Nadau vous pourtarà lou poulit manège, lou bèu fusil amai lou gros pourrichinèla que demandaviàs tant.

— Tè ! tè ! dequé me cantàs !... N'i'a pas ges de Nadaus : es mamà que vous a dich de croumpà tout ce que voulièi. Amai se m'hou avès pas croumpat couma hou vole, bota ! ie dirai qu'avès gardat d'argent.

Aco dich, toujour fougnoùs, l'enfantou s'enfurguèt dins lou lièchet, que la bona i'aviè caufat, e se virèt contra la muralha en roundinant :

— Quand serai grand, quand papà e mamà seran vièls, demouraran aici toutes soulets, se voloun. Per iéu serà moun tour d'anà faire drilhança.

Sus aquelas bèlas entenciouns couma, fin-finala, Pichot-Ome èra lou pus fort, lou manidèt cuguèt las parpelegas. La serviciala, cop-sus-cop, anèt querre ce que caliè e n'en clafiguèt la chiminièira. Pioi se retirèt dedins la cambra que toucava :

— Allons ! soyez sage, monsieur Bob ; faites votre dodo. Je vais mettre vos petits souliers dans la cheminée et peut-être que Noël vous apportera le joli manège, le beau fusil et même le grand polichinelle que vous désiriez tant.

— Tiens ! tiens ! ce que vous me chantez !... Il n'y en a point de Noël : c'est maman qui vous a dit d'acheter ce que je voulais. Et même, si vous ne l'avez pas acheté tel que je le veux, je lui dirai que vous avez gardé de l'argent, na !

Cela dit, toujours boudeur, l'enfant s'enfonça sous les couvertures du lit que la bonne venait de bassiner, et se tourna vers la ruelle en grommelant :

— Lorsque je serai grand, alors que papa et maman seront vieux, ils demeureront ici tout seuls, s'ils veulent. Mon tour sera venu d'aller faire la noce.

Sur ces belles intentions, et comme, en fin de compte, Petit-Homme[1] était le plus fort, le garçonnet ferma les paupières. La servante, sans plus tarder, s'en fut quérir ce qu'il fallait et en emplit la cheminée. Après quoi elle se retira dans la chambre voisine.

[1] Morphée.

Digitized by Google

— Quand vous hou disièi, Mèstre, faguèt Nadau. Aqui 'n poulissounot que s'èra pas estat toutara per quicon !...

Mès Nostre-Segne, sans respondre, enlevèt lous amusages qu'aviè pourtat la serviciala e, au grand estabousimen de Nadau, n'i'en metèt à la plaça de foça pus bèus, e tant, e tant que n'i'en pousquèt anà.

— E ara sauven-nous qu'avèn pas de tems à perdre.

***

Faguèroun antau fossa distribuciouns, Nadau de mai en mai estoumacat dau biais de Nostre-Segne que semblava, à tustas-e-butas, bailà marmanda as uns e as autres, barraca !

Un cop s'engulhèroun dedins la chiminièira d'un pichot oustalet, un oustau de travalhadou, pas gaire coussut, mès recatat e propre couma un anèl de veire. L'ome, la fenna e sous dous manits venièn de sourti de la messa de mièja-nioch. Avièn vitamen envalat un talhou d'estoufat emb' un bon cop de vi, e

— Quand je vous le disais, Maître, déclara Noël. Ce petit polisson! je ne sais, tout à l'heure, ce qui m'a retenu !...

Mais Notre-Seigneur, sans répondre, enleva les jouets qu'avait apportés la servante et en remit à leur place de beaucoup plus beaux, et tant, et tant que la cheminée put en contenir.

— Et maintenant sauvons-nous, nous n'avons pas du temps à perdre.

***

Ils firent ainsi force distributions, Noël de plus en plus surpris de la manière de faire de Notre-Seigneur, qui semblait, à l'aveuglette, donner à foison aux uns et aux autres, bernique !

Une fois ils s'introduisirent dans la cheminée d'une petite maisonnette, une maisonnette de journalier, peu luxueuse, mais proprette et coquette comme un anneau de verre. L'homme, la femme et leurs deux garçonnets s'en revenaient de la messe de minuit. Ils avaient, au plus vite, avalé un bon morceau d'étuvé, un bon verre de vin et, maintenant, ils se trouvaient tous dans leur chambrette commune.

Digitized by Google

se capitavoun ara dins la cambra coumuna. La maire desvestissié lou pus pichot, entramen que l'ainat se desabilhava tout soul.

— Diga, mamanota, faguèt lou caga-nis, es pas vrai que siéi estat sage ?

— Si, moun Pierrounèl, siès estat ben sage.

— Aladounc, creses que me lou pourtarà moun tambour, lou vièl Nadau ?

— Sabe pas ; belèu si.

— Iéu, diguèt l'ainadet, se me porta moun poulit libre, vole de-longa èstre lou prumiè de l'escola. Couma aco n'aurai un autre, l'an-que-vèn.

— Anen, enfants, venguèt lou paire, fasès passà vostres esclops. Vejaqui lous de Louiset à man drecha e lous de Pierrounèl à man gaucha... Bon ! e ara se cau vite endourmi, autramen pioi Nadau seriè passat.

— Un gros poutou, moun papà

— Una brassada, ma maireta.

— La !... dourmissès, mignots.

La mère mettait le plus petit en toilette de nuit, pendant que l'aîné se déshabillait tout seul.

— Dis, mamanote, fit le dernier-né, n'est-il point vrai que j'ai été sage ?

— Si, mon petit Pierre, tu as été bien sage.

— Alors, crois-tu qu'il me l'apportera mon tambour, le vieux Noël ?

— Je ne sais pas ; peut-être que si.

— Moi, repartit l'aîné, s'il m'apporte mon joli livre, je veux être toujours le premier de la classe. Comme ça, j'en aurai un autre l'an prochain.

— Allons, enfants, prononça le père, faites passer vos sabots. Voilà ceux de Louiset à droite, et ceux de Petit-Pierre à gauche..... Bien ! et maintenant il se faut vite endormir, autrement, puis, Noël serait passé.

— Un gros baiser, mon papa.

— Une embrassade, petite mère.

— Là... dormez, mignons.

Digitized by Google

E tant lèu qu'agèroun ben acatat lous manits dins soun liechet, lous parents à soun tour s'empalhèroun. Mès dins un res de tems lou paire se levèt.

— Dourmissoun, sou-diguèt... Ounte as mes lous amusages, Margarida ?

— Lou darnièr tiradou de la coumoda... A man drecha... L'as?

— Oi, hou tène : aqui lou libre e aqui lou tambour.

— Coussi van èstre countents, mous poulits agnelous!... Es egal, Janou, aurièi be vougut croumpà à Louiset, qu'es tant atravalit, sa bouèta de coulous, amai à Pierrounèl, qu'es brave couma un ànjou, sous souldatets de boi... Mès saique nou 'n auriè trop coustat : dises pas couma iéu ?

— Dequé vos, ma miga ! Lous enfants soun fantasièirouses: s'on lous escoutava, on s'arrouïnariè. Serà per l'an-que-vèn se Dieu-z-hou vòu.

Lou paire mai se couchèt e lèu tout dourmiguèt.

— Oh ! lou brave mounde! Oh ! lous paures mignots! s'esclamèt Nadau, la larmeta à l'iol. Anjounèls, entanchàs-vous de ie roumpli la chiminièira.

Et dès qu'ils eurent bien bordé le lit des garçonnets, les parents, à leur tour, se mirent en paillasse. Mais dans un rien de temps le père se leva.

— Ils dorment, murmura-t-il... Où as-tu mis les jouets, Marguerite ?

— Le dernier tiroir de la commode... A droite...L'as-tu ?

— Oui, je le tiens : voilà le livre et voici le tambour.

— Comme ils vont être contents, mes jolis agnelets... C'est égal, Jean, j'aurais bien voulu acheter à Louiset, qui est si laborieux, sa boîte de couleurs, ainsi qu'à Petit-Pierre, qui est aussi sage qu'une image, ses soldats de bois... Mais peut-être cela nous aurait trop coûté: ne dis-tu pas comme moi ?

— Que veux-tu, ma mie! Les enfants sont insatiables: si on les écoutait, on se ruinerait. Ce sera pour l'année prochaine, si Dieu le veut.

Le père se recoucha et bientôt tout fut endormi.

— Oh ! les braves gens! Oh ! les pauvres mignons! s'exclama Noël, une larme à l'œil. Angelets, mes amis, hâtez-vous d'emplir la cheminée.

Digitized by Google

— Chut! marmurèt Noste-Segne, que d'un sinne arrestèt lous àngous.

E, se clinant de-vers lou lièch das manidous, ben douçament faguèt dous poutous à chacun; pioi, sourrisent, diguèt:

— Anen! musen pas, qu'avèn pas acabat nostra obra.

* * *

La nioch èra negra couma la pega. Lous orres gingouluns de la bisa estrementissièn. E fasiè 'n frech que pelava.

Nostre-Segne e Nadau, arrivats à-n-un ròdou mountagnous, intrèroun dins una espèça de cabanota que, pecaire! prechava pas fourtuna.

I'aviè pas mai que dous membres: una cambra emb'una cousina. Dins la cambra, un lièch; e dins lou lièch, una manida de nòu ou dèch ans que semblava dourmi. Ras de la chiminièira de la cousina, ounte quauques estelous jitavoun sa mingra clartat, une vièlha que pregava Dieu.

— O Nostre-Segne! sou-disiè, agés pietat de ma pichota.

— Chut! murmura Notre-Seigneur, arrêtant d'un signe les anges.

Et, se penchant sur le lit des enfants, bien doucement, il donna deux baisers à chacun d'eux; puis, souriant, il dit:

— Allons! ne lambinons point. Nous n'avons pas terminé notre ouvrage.

* * *

La nuit était noire ainsi que de la poix. Les horribles hurlements de la bise épouvantaient. Et il faisait un froid qui crevassait toute la peau.

Notre-Seigneur et Noël, parvenus en pays montagneux, pénétrèrent dans une sorte de mauvaise cabane qui, hélas! ne préchait pas fortune.

Il n'y avait que deux pièces: une chambre, une cuisine. Dans la chambre un seul lit; et dans le lit une fillette de neuf ou dix ans qui paraissait dormir. Près de la cheminée de la cuisine, d'où quelques rares éclats de bois projetaient une maigre lueur, une vieille femme qui priait.

— O Seigneur Dieu! disait-elle, ayez pitié de mon enfant. Trois

Digitized by Google

Tres ans i'a deja que prengueriàs ma filha: vostra voulountat siègue facha... Moun gendre, aladounc, èra encara un brave ome... Perqué, moun Dieu! perqué fau-ti qu'aquela Goutoun, que lous aima toutes, l'age fach un tant marrit paire?... Moun Dieu! perdounàs à-n-aqueles malurouses; moun Dieu! guerissès ma Nenou; moun Dieu! gardàs la santat as que nous secourissoun...

— Ma grand!... Ma grand!...

— Soui aqui, ma filheta.

— Oi! se sabiàs, ma Grand, lou poulit sounge que fasièi! Pantaisave que ioi èra Nadau. Avièi mes moun esclop ras de la chiminièira e i'avièi atrouvat una bèla petèta: couma aquela, sabès? que me dounèt ma paura maire... Ma Grand, quoura serà Nouè?

— Dins quauques jours, ma filha... Tè, vos-ti beure toun remèdi, couma hou a dich lou medeci?

— Oui, ma grand, que vole lèu èstre guerida... Anaren à la messa de mièja-nioch, pas vrai, ma grand?

— I'anaren, ma filha.

ans se sont écoulés depuis que vous prîtes ma fille: votre volonté soit faite, Seigneur... Mon gendre, alors, était encore un brave homme... Pourquoi, mon Dieu! pourquoi faut-il que cette Goton, qui les aime tous, l'ait rendu un si mauvais père?... Mon Dieu! pardonnez à ces malheureux; mon Dieu! guérissez ma Madeleine; mon Dieu conservez la santé à tous ceux qui nous secourent...

— Grand'mère!... Grand'mère!...

— Je suis là, ma fillette.

— Oh! si vous saviez, grand'mère, le beau songe que je faisais! Je rêvais qu'aujourd'hui c'était jour de Noël. J'avais mis mes sabots dans la cheminée et j'y avais trouvé une belle poupée: comme celle, vous souvient-il? que me donna ma pauvre maman... grand'mère quand sera-t-il la Noël?

— Dans quelques jours, mon enfant... Tiens! veux tu boire ton médicament, comme l'a ordonné le médecin!

— Oui, grand'mère: je veux être bientôt guérie... Nous irons à la messe de minuit, n'est-ce pas, grand'mère?

— Nous irons, mon enfant.

Digitized by Google

— Ma grand, ara qu'ai begut moun remèdi, couchàs-vous qu'auriàs frech. Vesès be que vau milhou... Vole que vous couchés, ma grand.

— Oi, Nenou, me vau couchà.

La grand alor se desabilhèt, damoussèt lous estelous jouta las cendres e pioi, à-paupas, s'engulhèt dins lou lièch, au coustat de la pichota.

— Mèstre, plourèt Nadau d'à-ginoulhous as pèds de Noste-Segne, Mèstre, agés pietat dau paure mounde : bailàs-ie lou dequé, bailàs-ie la santat, bailàs-ie la benurança!...

— Eh be! regarda.

E d'ausida, un cop de vent espetaclous dessabranlèt l'oustau. Las portas e las fenèstras s'engrunèroun. La vièlha, sesida per lou frech, mouriguèt sanglaçada. La pichota, dins una quinta de tous, voumiguèt tout soun sang...

Mès vejaqui tamben qu'un grand esclaire esbrilhaudèt lou membre, que de cants armouniouses s'ausiguèroun, e qu'una fenna touta emblancada empourtèt la manida morta, emb'aqueste crid triounflant :

— Ma filha! ma filha !...

— Grand'mère, maintenant que j'ai pris mon remède, couchez-vous: vous auriez froid. Vous voyez bien que je suis mieux... Je veux que vous vous couchiez, grand'mère.

— Oui, Madeleine, je vais me coucher.

La grand'mère se dévêtit; elle éteignit les tisons sous la cendre et puis, à tâtons, se faufila dans le lit à côté de l'enfant.

— Maître, pleura Noël, agenouillé devant le Seigneur, Maître, ayez pitié des pauvres gens: donnez-leur le nécessaire, donnez-leur la santé, donnez-leur le bonheur!...

— Eh bien! regarde.

Et soudain, une rafale épouvantable ébranla la maison. Les portes et les fenêtres s'écroulèrent. La vieille, par le froid saisie, mourut, le sang glacé. L'enfant, dans une quinte de toux, vomit tout son sang...

Mais voilà qu'une grande clarté illumina la chambre, que des chants harmonieux se firent entendre, et qu'une femme, de blanc toute vêtue, emporta la fillette morte en poussant ce cri de triomphe :

— Ma fille! ma fille!...

Digitized by Google

*
* *

Lou vièl Nadau coumprenguèt. E toujour à ginouls davans lou Segnour:

— Vous soul sès grand, Vous soul sès bon, Vous soul sès juste!... Avès bailat d'amusages n'en-vos-aqui-n'as à l'enfant dau riche: pecaire! es encara lou mens urous, d'abord qu'a pas l'amour das sieus!... Louiset e Pierrounèl lous avès quitats couma èroun: de qu'avièn de-besoun de mai?... E la paura Nenou, l'avès mandada rejougne sa maire: es ela la milhou despartida!

... Desempioi Nadau a représ chaca an lou coulàs, sans se faire tirà l'aurelha.

*
* *

Le vieux Noël comprit alors. Et toujours prosterné aux genoux du Seigneur:

— Vous seul êtes grand, vous seul êtes bon, vous seul êtes juste!... Vous avez comblé de jouets l'enfant du riche: hélas! il est encore le moins heureux puisqu'il n'a pas l'affection d'un père et d'une mère!... Louiset et Petit-Pierre, vous n'avez rien changé à leur état: qu'avaient-ils besoin d'autre chose?... Et la pauvre Madeleine, vous l'avez envoyée rejoindre sa mère: c'est elle la mieux partagée!

... Depuis lors Noël a repris le collier, chaque année, sans se faire tirer l'oreille.

Digitized by Google

NOTE SUR LA CLASSIFICATION DES DIALECTES DE LA LANGUE D'OC

Sans chercher à soulever la question de l'existence ou de la non-existence des dialectes, ni à discuter la valeur de cette notion au point de vue théorique, il nous semble que, à un point de vue purement pratique, la nécessité des classifications ne se fait pas moins sentir pour l'étude linguistique d'une région que pour tout autre travail. Telle est l'idée qui a conduit à la rédaction de la présente note. Nous avons essayé, en nous basant sur les caractères les plus saillants des différents parlers, de tracer les limites des grands dialectes de la langue d'Oc, et, dans chacun de leurs domaines, de marquer les subdivisions occupées par les dialectes secondaires les mieux caractérisés.

Un travail de cette nature présente forcément une certaine part d'arbitraire. En prenant un critérium trop absolu, constitué par un caractère unique, on peut être amené à séparer des variétés semblables, sauf sur un point, ou à en réunir d'autres, ne possédant guère en commun que ce même point. D'autre part, en voulant baser une classification sur un ensemble trop complet de caractères, on s'expose à de constantes hésitations. Nous avons cherché à garder une juste mesure entre ces deux procédés extrêmes.

Nous ne nous dissimulons pas, du reste, qu'une classification de ce genre ne peut avoir qu'une valeur relative, et nous ne présentons celle-ci que comme un moyen de travail, pouvant faciliter la coordination des études séparées portant sur les parlers des différentes localités du pays d'Oc.

Le cadre restreint imposé à cette note ne permettait d'y faire entrer que les considérations essentielles. Nous nous sommes donc abstenu de parler des questions qui ne concernaient pas immédiatement notre sujet, notamment des

Digitized by Google

limites séparant la langue d'Oc des langues voisines; nous les avons supposées connues. Nous avons également admis à priori l'existence des quatre grands dialectes: *Gascon*, *Languedocien*, *Provençal* et *Catalan*, auxquels nous en avons ajouté un cinquième, que nous appelons *Limousin-Dauphinois*, et qui embrasse tous les parlers de la zone septentrionale de la langue d'Oc, dans lesquels *c* devant *a* se change en *ch* (prononcé *tch* ou *ts*).

Nous n'avons, bien entendu, cité ici, pour définir les dialectes, que les caractères les plus importants.

I

Nous pouvons, pour commencer, séparer des autres variétés de la langue d'Oc, deux de ses grands dialectes qui se distinguent par une série de caractères parfaitement nets, permettant de tracer facilement, entre leurs territoires et ceux des parlers voisins, des limites précises. Ces deux grands dialectes, qui présentent d'ailleurs, presque dès l'origine de la langue d'Oc, un développement littéraire spécial, grâce auquel ils ont été souvent considérés comme des langues distinctes, sont le *Gascon* et le *Catalan*.

Le premier possède en propre un grand nombre de traits n'appartenant pas seulement au domaine de la phonétique, mais à celui de la syntaxe. Tels sont l'emploi fréquent des pronoms affixes, l'usage de la particule *que* qui précède toutes les formes personnelles du verbe, et qui donne à la phrase gasconne une tournure si étrange [1], l'absence de l'*f* remplacée par une *h* plus ou moins aspirée [2], la transformation de *-ll* en *-r-*, entre deux voyelles, et en *-t* (dans le Comminges et le Couserans, *-tch*), à la fin des mots [3], la vocalisation de

[1] *Exemples: Lou trouble qui-*NS *acable*, le trouble qui nous accable. — *You* P-*aufri doune ma bere arrame*, QUE *la-*B *depausi sur l'auta*, je vous offre donc mon beau rameau, je vous le dépose sur l'autel. — *U homi* QU'*abè dus hilhs*, un homme avait deux fils.

[2] *Hilhe*, fille, *hami*, faim, *ha*, faire.

[3] *Nabèt*, *nabère*, nouveau, nouvelle, *castèt*, château (Couserans, *castètch*), *capère*, chapelle, *poutch* (Cous.), coq (lat. pullus).

Digitized by Google

l'*l* simple finale [1], la chute de *-n-* intervocalique [2], l'emploi de l'*i* consonne (*y*) au lieu du *j* des autres dialectes [3].

La limite entre le Gascon et le Languedocien commence aux Pyrénées dans le département de l'Ariège qu'elle coupe en deux, laissant à droite l'ancien pays de Foix, languedocien, et, à gauche, le Couserans, gascon; elle suit le cours de l'Arize (le Mas d'Azil, situé sur cette rivière, parle un languedocien présentant déjà certains caractères du Gascon), puis celui de l'Ariège, pour rejoindre la Garonne qui forme la frontière linguistique jusqu'aux environs de Marmande, De là, la ligne séparative se dirige vers le nord en suivant à peu près la limite des départements de la Gironde et du Lot-et-Garonne.

On peut admettre, comme le fait M. Achille Luchaire dans sa savante étude sur les idiomes pyrénéens, que le Gascon comprend six dialectes, que nous répartirons en trois groupes, du *Sud-Ouest* ou des *Pyrénées*, comprenant les dialectes *Landais*, *Béarnais* et *Bigourdan*, du *Sud-Est*, formé du dialecte unique de *Comminges et Couserans*, du *Nord* ou de la *Garonne*, comprenant le dialecte de l'*Armagnac* et le *Girondin*.

Le premier groupe présente le type le plus parfait du Gascon, tandis que le troisième, à mesure que l'on s'avance vers le Nord, perd quelques-uns des traits caractéristiques de ce grand dialecte; l'*i* consonne devient *j*, l'*f* reparaît à côté de l'*h*, les pronoms enclytiques s'emploient de moins en moins. Le dialecte de Comminges et Couserans conserve mieux la phonétique gasconne (cependant, *i* consonne y devient *j*), mais sa morphologie et sa syntaxe se rapprochent beaucoup de celles du languedocien ; la conjugaison, en particulier, est presque la même que dans le dialecte languedocien de l'Ariège [4].

Nous ne pouvons entrer ici dans de plus amples détails sur les caractères des différents dialectes gascons ; nous rappellerons seulement une intéressante particularité que présentent

[1] *Casau*, jardin (lg. *casal*), *sau*, sel.
[2] *Harto*, farine, *garro*, poule (Big.).
[3] *Atye*, âge, *yudya*, juger.
[4] On y remarque notamment le passé défini en *-èri*, *-èros*, *-èc*.

Digitized by Google

les dialectes des Pyrénées centrales (Bigorre, Comminges et Couserans), l'emploi d'un article représentant la forme complète du latin *ille, illa:* en Bigorre, *et*, *era*, en Comminges et Couserans, *etch*, *era*.

Le *catalan*, dont nous n'avons pas besoin de développer les caractères philologiques bien connus (absence du son *u*, palatalisation de l'*L* initiale, vocalisation, dans certaines positions, de *d*, et de *ts*, en *ou*, etc.) [1], est nettement séparé, au Nord, des autres dialectes de langue d'Oc, non par une barrière naturelle, mais par l'ancienne frontière politique d'avant le traité des Pyrénées, laquelle diffère un peu de la limite actuelle des départements des Pyrénées Orientales et de l'Aude. Cependant, les parlers de la haute vallée de l'Aude, dans le département de ce nom et dans celui de l'Ariège, sans appartenir réellement au catalan, constituent une variété intermédiaire entre ce grand dialecte et le languedocien.

Le manque de documents nous empêche de traiter des dialectes catalans, parlés en territoire espagnol. Quant au *Roussillonnais,* il se distingue notamment par le changement en *e*, en *a* et en *ou*, de l'*a*, de l'*e* et de l'*o* atones [2], par la terminaison en *-i* des premières personnes du singulier des verbes (que le catalan-espagnol termine en *-o*), et par l'emploi presque constant de l'auxiliaire *être* à la place de l'auxiliaire *avoir*.

II

Le Gascon et le Catalan mis à part, il reste un vaste territoire sur lequel le langage parlé présente encore bien des nuances. Nous pouvons déjà le diviser en faisant intervenir un phénomène linguistique des plus importants, le traitement du *c* latin devant *a*. On sait que, dans toute la France centrale,

[1] Par exemple, *llet,* lait, *lloch*, lieu, *llop*, loup (pron. llioup) *lluna*, lune (pr. llioúna) *peu*, pied, *creu*, croix (lg. crouts), *parlau*, vous parlez (lg. parlats).

[2] Ainsi les mots que l'on écrit, d'après l'orthographe classique, *estimar*, aimer, *vehí* voisin, se prononcent *astimá*, *bahí*. L'*-a* des terminaisons féminines prend un son tout à fait voisin de *é*.

Digitized by Google

le *c*, dans cette situation, se change en *ch-*, comme dans *chanter, chèvre, vache,* tandis que les idiomes méridionaux conservent le *c* instantané *cantà*, *cabro*, *vaco* [1]. Toute une bande du domaine de la langue d'Oc, de la Dordogne aux Alpes du Dauphiné, s'accorde sur ce point avec la langue d'Oil, et prononce *tchantà*, *tchàbro*, *vàtcho* ou *tsantà*, *tsàbro*, *vàtso*. Le tracé de la limite méridionale de cette région, c'est-à-dire de la ligne séparative de *ca-* et de *cha-*, a fait récemment l'objet d'une enquête opérée par MM. Teulié et Thomas, dans les départements de la Dordogne, du Lot, de la Corrèze et du Cantal.

La limite en question part à peu près du confluent de la Dordogne et de l'Isle, traverse la partie méridionale du département de la Dordogne, contourne vers le nord le département du Lot, l'arrondissement d'Aurillac, le département de l'Aveyron, passe au sud des départements de la Lozère et de l'Ardèche, franchit le Rhône et suit à peu près la limite de la Provence et du Dauphiné, en laissant cependant au Nord la vallée de Barcelonnette.

La région qui se trouve au sud de la ligne ainsi tracée s'étend, sur les deux rives du Rhône, de la Garonne aux Alpes, et embrasse les dialectes que l'on appelle usuellement *languedociens* et *provençaux*. Si l'on considère deux de ces dialectes, pris, l'un à l'Est, l'autre à l'Ouest, du grand fleuve méditerranéen, on sera immédiatement frappé de la douceur, de la mollesse du premier, à côté de la fermeté plus grande, de la sonorité plus rude du second. Cette différence tient à ce que les parlers languedociens ont fidèlement gardé leurs consonnes finales, tandis que ceux de Provence les ont presque toujours laissé tomber et sont arrivés, comme l'italien, quoique par un chemin différent, à n'avoir presque plus que des finales vocaliques [2]. L'absence ou la présence des con-

[1] On sait aussi qu'il en est de même dans les dialectes de l'extrême nord, picard et wallon, par exemple, en picard, *min capieu*, mon chapeau, *ch' catieu*, le château, *no vaque*, notre vache.

[2] Il faut remarquer, cependant, que la plupart des dialectes provençaux conservent, dans certains cas, l'*-s* de flexion en liaison devant un mot commençant par une voyelle (par exemple, quand un déterminatif ou un qualificatif est suivi du substantif auquel il se rapporte). L'*s* de flexion se conserve également dans certaines formes verbales.

Digitized by Google

sonnes finales sera donc la marque distinctive des dialectes provençaux et languedociens. Un autre signe, facile à saisir, qui distingue le Provençal du Languedocien, est la forme de l'article et des déterminatifs au pluriel. Le languedocien possède une terminaison distincte pour chaque genre, *-ous* ou *-es* pour le masculin (*lous*, *mous*,..., *les*, *mes*,...), *-as* pour le féminin (*las*, *mas*,..), tandis que le provençal n'a qu'une forme unique, en *-i* ou *-ei* devant une consonne *-is* ou *-eis*, devant une voyelle (*li*, *mi*,.., *lei*, *mei*,...).

Dans ces conditions, la limite du provençal et du languedocien n'est pas tracée par le Rhône, comme on semble quelquefois le croire. D'ailleurs, des exemples nombreux montrent que les grands fleuves servent très rarement de frontières aux races et aux langues. Sur la rive droite, dans le Gard, les arrondissements d'Uzès et de Nimes appartiennent, sans aucune contestation possible, au domaine provençal, dont la limite, par conséquent, commence au Vidourle. Pour l'arrondissement d'Alais, la question n'est pas aussi facile à résoudre, le Cévenol, parlé dans cette région, présentant, en proportions à peu près égales, les caractères des deux grands dialectes voisins. Par exemple, il supprime les consonnes finales, mais emploie pour son article et ses pronoms les formes languedociennes. Dans le doute, nous nous en tiendrons à ce dernier critérium, plus net que le premier, et nous classerons, conformément d'ailleurs à la tradition, le Cévenol au nombre des dialectes languedociens.

On pourrait être tenté de prendre aussi, comme caractère distinctif, le traitement du groupement latin *ct* qui devient, à l'Est *ch*, à l'Ouest *it* [1]. Mais on arriverait ainsi à une classification absolument artificielle qui grouperait avec le provençal, non seulement le cévenol, mais le montpelliérain, les parlers de Lodève et d'Agde, le Rouergat, et qui resterait indécise pour le quercinol, l'albigeois et le biterrois où l'on rencontre, évidemment par suite d'influences extérieures, des exemples des deux traitements.

En dehors de la question des finales et de celle des déter-

[1] P. ex., le latin *factum* devient d'un côté *fach*, de l'autre, *fait*, *noctem* donne *nioch*, *niuech* et *neit*.

Digitized by Google

minatifs, les principaux traits qui caractérisent le Languedocien et le séparent du Provençal sont : la confusion du *v* et du *b* [1], la conservation de *l* finale que le Provençal vocalise en *ou* [2], la chute fréquente de *n* finale surtout après *i* et *ou* [3], les désinences verbales [4].

La région *languedocienne* comprend le pays de Foix, le Languedoc (diminué de la rive gauche de la Garonne, d'une part, des territoires de Nimes et d'Uzès, de l'autre), le Rouergue, la Haute-Auvergne (arrondissement d'Aurillac), le Quercy et l'Agenais. Nous y distinguerons trois groupes de dialectes :

1° Au centre et à l'ouest les dialectes *languedociens proprement dits* comprenant d'abord le *Toulousain* ou *Moundi*, que l'on peut prendre pour type, l'*Ariégeois* ou parler de Foix et le parler du *Lauraguais*, deux variétés d'un même dialecte, le dialecte de l'*Aude* avec quelques variétés locales. Les caractères communs aux idiomes qui précèdent sont : la réduction à *è* de l'*o* diphtonguée (*fèlha*, feuille ; *èl*, œil), la transformation de *ct* en *it* (*neit*, *lait*, *fait*), l'emploi des articles masculins *le*, *les* (sauf dans la région de Narbonne où l'on dit *lou*, *lous*), les pluriels des adjectifs masculins en *-is* (*aquélis*, *poulidis*, *vengudis*), l'identification des terminaisons du pluriel *cs*, *ps* avec *ts* (*focs*, *cops*, se prononcent *fots*, *cots*), les premières personnes du singulier des verbes en *i*, les deuxièmes personnes du pluriel en *ts*.

Les autres dialectes du même groupe sont *l'Agenais*, que l'on prend souvent, à tort, pour un dialecte gascon, l'*Albigeois*, le *Biterrois* et ce que j'appellerai le *dialecte de l'Hérault*, parlé à Agde, Pézenas et Lodève. Tous emploient au

[1] Le languedocien, comme le gascon, prononce toujours *b*, *bi*, vin ; *balat*, fossé ; *beni*, venir, au lieu de *vi*, *valat*, *veni*.

[2] Ex. lang., *oustal*, maison, *Nadal*, Noël, *cadèl*, petit chien, *calel*, lampe, à côté du prov., *oustau*, *Nadau*, *cadèu*, *calèu*.

[3] Lang., *vi*, vin, *mouli*, moulin, *cami*, chemin, *moulou*, tas. *cantou*, coin. — Prov. *vin*, *moulin*, *camin*, *mouloun*, *cantoun*..

[4] Notamment, la terminaison *-os* de la deuxième personne du singulier de certains temps de la première conj. (au lieu de prov. *-es*), les terminaisons *-ioi* ou *-iò*, *-ios*, *-iò*, etc, à l'imparfait et au conditionnel, etc.

Digitized by Google

masculin les articles *lou* et *lous*, réduisent à *-s* la terminaison *-ts* de la deuxième personne du pluriel des verbes, et ignorent les pluriels masculins en *-is*. Les autres particularités concordent, en général avec celle des dialectes nommés en premier lieu, cependant l'Agenais termine en *-es* (au lieu de *-os*), la deuxième personne du singulier du présent de l'indicatif de la première conjugaison, l'Albigeois, et dans quelques endroits aussi, l'Agenais, prononcent *ts* le *ch* et le *j*, le Biterrois et le dialecte de l'Hérault prononcent *tch* les terminaisons *-cs*, *-ps*, *-ts* (*fotch*, *cotch*, *pratch* pour *focs*, *cops*, *prats*). Le dialecte de l'Hérault se distingue en outre du Biterrois en ce qu'il termine en *-e* (au lieu de en *-i*) les premières personnes du singulier des verbes, qu'il diphtongue l'*o* devant une palatale en *-io* (*fiolha*, *iol*) et représente par *ch* le groupe latin *ct* (*nioch*, *fach*), comme le Montpelliérain. Nous avons compris dans le dialecte de l'Hérault deux variétés un peu différentes, celle d'Agde-Pézenas qui change en *-o* l'*a* final atone, et celle de Lodève qui conserve partout l'*a* comme le Montpelliérain, en le prononçant même d'une façon beaucoup plus nette et plus franche.

2° A l'extrémité Est, les deux dialectes bas-languedociens, le *Montpelliérain* et le *Cévenol*, constituent la transition du Languedocien au Provençal. Tous les deux ont la première personne du singulier des verbes en *-e* et la deuxième de la première conjugaison en *-es*. Les terminaisons de l'imparfait et du conditionnel en *-ièi*, *-iès*, *-iè*, rappellent celles du Provençal. Le traitement de *l* finale, conservée dans certains mots et vocalisée dans d'autres [1], tient le milieu entre le Provençal et le Languedocien. Le Montpelliérain conserve l'*-a* final atone, quoique avec une prononciation plus sourde, tendant vers *e*, diphtongue l'*o* devant une palatale en *-io* [2], tandis que le Cévenol, beaucoup plus voisin du Provençal, distingue le *v* et le *b*, que le Montpelliérain confond encore, change *-a* atone final en *-o*, diphtongue l'*o* devant une palatale en *uè*, *iuè*, ou *iè* [3] et laisse tomber presque toutes les consonnes finales,

[1] P. ex. *gal*, coq, *chival*, cheval, *vedèl*, veau, à côté de *sau*, sel, *dedaul* dé à coudre, *bèu*, beau.

[2] *Joi*, aujourd'hui, *ioch*, huit, *nioch*, nuit, *fiolha*, feuille.

[3] *Iuèi*, *iuè*, *niuè* (pron. *gniuè*), *fièlho*.

Digitized by Google

notamment l'*s* du pluriel, quoique les auteurs cévenols aient conservé l'habitude de l'écrire. Le Montpelliérain, au contraire, garde assez fidèlement la prononciation des consonnes finales, mais il réduit *-cs*, *-ps* et *-ts* à *s* simple.

3° Au nord, un autre groupe de dialectes, le *Rouergat*, le *Quercinol*, le *Haut-Auvergnat* (arrondissement d'Aurillac) forment la transition du Languedocien aux parlers plus septentrionaux, Limousins et Bas-Auvergnats. La caractéristique de ce groupe est le changement constant en *o*, de *a* atone, et, le plus souvent aussi, de *a* tonique devant nasale : *lou comi*, le chemin, *lou chobal*, le cheval, *porlà*, parler, *cónto*, il chante, *gróndo*, grande. Le Rouergat et le Haut-Auvergnat se distinguent, en outre, par l'extension qu'a prise, surtout dans le premier de ces dialectes, le phénomène de la diphtongaison de l'*o* tonique [1]. Dans le dialecte auvergnat d'Aurillac, les consonnes finales se sont généralement affaiblies aussi bien qu'en Bas-Auvergnat. Dans le dialecte du Quercy, ces consonnes se sont complètement effacées, ce qui, joint à la prononciation sifflante (*dz* et *ts*) que prennent dans ce dialecte les consonnes *ch* et *j*, lui donne un air de famille tout à fait caractérisé avec les dialectes limousins.

On n'observe pas, entre les divers parlers *provençaux*, de différences aussi considérables qu'entre ceux de la région languedocienne ; aussi peut-on les ramener tous à quatre dialectes :

1° Le *Rhodanien*, le dialecte littéraire par excellence de la langue d'Oc moderne, parlé sur les deux rives du fleuve qui lui donne son nom. Il est caractérisé par la terminaison *-i* (*-is* devant une voyelle) des articles et des déterminatifs pluriels, la terminaison *-e* de la 1re pers. du sing. des verbes, l'absence de diphtongaison de l'*o*, en dehors des cas communs à presque toute la langue d'Oc. A Avignon et Arles, le *ch* et le *j* se prononcent *ts* et *dz*. Le langage de la rive droite du Rhône (Nimes et Uzès) se distingue de celui de la rive gauche par quelques particularités rappelant le Languedocien : l'*l* finale se conserve dans certains mots, la terminaison *-iè* fait

[1] *Couonte*, conte, *fouormo*, forme, *bouole*, je veux (= *vole*).

Digitized by Google

au féminin *-ièiro* (Avignon, *-ièro*) [1], les 1res pers. de l'imparfait et du conditionnel sont en *-ièi* au lieu de *-iéu*.

2° Le *Marseillais* ou dialecte de la *Basse-Provence*. Il affectionne la diphtongaison de l'*o* en *-oua* et *-oue* [2]; il termine son article et ses déterminatifs en *-ei* (*-eis* devant une voyelle) et les 1res pers. du sing. des verbes en *-i*.

3° Le dialecte des *Alpes* ou de la *Haute-Provence* (dép. des Basses-Alpes). Il ressemble en général au Marseillais, mais il diphtongue l'*o* en *ouo*, termine l'article et les déterminatifs en *-es* devant les voyelles et les consonnes *p*, *c* (dur), *t*, et en *-ei* devant les autres consonnes, et enfin, termine la 1re pers. des verbes en *-ou*.

4° Le *Niçois*, parlé dans le territoire annexé à la France en 1860. Ce dialecte possède aussi certains caractères communs avec le Marseillais; mais, en outre de la présence de mots et de tournures d'origine italienne, il se distingue par la conservation de l'*a* final atone, prononcé très nettement, par la disparition complète de l'*s* du pluriel, même en liaison devant une autre voyelle (tandis que, par contre, d'autres consonnes finales, comme le *-t* du participe passé, reparaissent), par les formes de l'article plur., *lu* au masc., *li* au fém., et par quelques particularités de la conjugaison. A l'extrémité orientale du dép. des Alpes-Maritimes, le *Mentonnais*, aussi bien par sa grammaire que par sa phonétique, se présente comme une variété mixte entre le provençal, le piémontais et le gênois.

III

Enfin, la longue bande septentrionale que nous avons délimitée plus haut comprend des parlers divers, tenant chacun des dialectes limitrophes de l'autre côté de la ligne séparative, mais possédant aussi des caractères communs, par exemple la chute plus ou moins complète des consonnes finales, qui donne aux dialectes dont il s'agit un air de ressemblance avec le Provençal, la conservation de l'*a* final atone quand il

[1] *Darié*, dernier, *darièro* (Av.), *darièiro* (Nimes), dernière, *carrièro*, (Av.) *carrièiro* (N.), rue.

[2] *Nouesto nouero*, notre bru (Avignon. *nosto noro*), *mouert*, *mouart*, mort, *bouen*, *bouan*, bon.

Digitized by Google

est devenu long par suite de la chute d'une *s* de flexion (ex. : *lo chabro*, pl. *la chabra*, pour *las chabras*). Ce sont les dialectes que nous appellerons *Limousins-Dauphinois*.

La plupart changent en *o*, *a* protonique (quelques-uns, même, *a* tonique suivi d'un *a* long, *lo vátso*, la vache, *la vòtsā*, les vaches).

Il convient d'abord de mettre à part le *Lozérois* qui possède la plupart des caractères des dialectes languedociens, et que la mutation de *ca* en *cha* empêche seule d'être classé avec ceux-ci. Le Lozérois forme ainsi, avec le Cévenol d'une part, le Haut-Auvergnat et le Quercinol d'autre part, une ceinture de langages mixtes qui relient le Languedocien aux grands dialectes du Nord et de l'Est.

Il n'est pas très facile d'établir une classification précise de toutes les nuances de langage qui se succèdent depuis la Dordogne jusqu'au delà des Alpes. Souvent, les propriétés caractéristiques, telles que la prononciation chuintante ou sifflante de *ch* et de *j*, les finales en *o* ou en *a*, etc., s'enchevêtrent les unes dans les autres, disparaissant à un endroit pour reparaître plus loin. On peut cependant admettre, sans craindre de trop s'éloigner de la vérité, que les divisions dialectales de cette partie du territoire d'Oc correspondent aux trois régions historiques et géographiques, le *Dauphiné*, l'*Auvergne* et le *Limousin*.

Les parlers *dauphinois* présentent la plupart des caractères du *Haut-Provençal* (dialecte alpin), mais ils laissent tomber, entre deux voyelles, des consonnes que le Provençal conserve, notamment *g* et *d* (*prea*, prier, *feniò*, finie, prov. *prega*, *fenido*). On peut considérer deux principaux dialectes dauphinois, celui des *Alpes*, parlé sur les deux versants de cette chaîne, notamment, du côté de la France, dans les vallées du Queyras et de Barcelonnette, et, du côté de l'Italie, dans les vallées vaudoises, et le dialecte de la *Drôme*. Le premier se fait remarquer par sa tendance à changer *l* et *n* intervocaliques en *r* [1]; il ne modifie pas l'*a* protonique; dans quelques localités, il conserve les finales, même l'*r* de l'infinitif.

[1] Ex. : *ouro*, marmite (prov. *oulo*), *paro*, pelle, *luro*, lune, *bouéro*, bonne.

Digitized by Google

Le dialecte de la Drôme maintient l'*a* final après la chute de l'*s* de flexion ; il vocalise cette *s* de flexion en *-i*, après *e* [1], il laisse tomber l'*l* finale après *a* et *é*, mais la maintient au pluriel, en la vocalisant *chavà*, *chovà*, cheval, *òucè*, oiseau, pl. *chavau*, *chovau*, *óucèu*, pour *chavaus*, *òucèus*). Le sous-dialecte de Die change l'*a* protonique en *o*, tandis que Valence le conserve.

Au groupe dauphinois se rattache le dialecte du *Vivarais* qui, cependant, emploie à la 1re pers. du sing. des verbes la terminaison *-e* et non *-ou*.

Les dialectes *auvergats* et *limousins* sont caractérisés par le traitement de l'*s* qui se vocalise en *-i* (après *-e*) ou disparaît (après les autres voyelles), non seulement en finales, même quand le mot suivant commence par une voyelle [2], mais aussi à l'intérieur d'un mot, devant une consonne (p. ex. lim. *nôtrei*, nos).

Le groupe *auvergnat* embrasse les parlers du Cantal (sauf Aurillac), du Puy-de-Dôme et de la Haute-Loire. Ses dialectes, que je ne puis autrement préciser, faute de documents assez complets, se distinguent, en général, par la prédominance des sons *a* et *e* (sourd) dans les finales atones, la suppression de l'*l* finale, la palatalisation de l'*s* initiale ou placée devant un *i* suivi d'une autre voyelle, l'emploi des pronoms sujets dans la conjugaison.

Le groupe *limousin* comprend trois dialectes : le *Bas-Limousin* (Tulle), assez voisin de l'Auvergnat, le *Haut-Limousin* (Limoges) et le *Perigourdin*. Les deux premiers changent toujours l'*a* atone en *o*, tandis que le troisième conserve intact l'*a* protonique ; le premier et le dernier donnent aux consonnes *ch* et *j* un son sifflant (*ts*, *dz*), tandis que le second leur conserve leur prononciation chuintante ; enfin, le bas-limousin change en *-r* l'*-l* finale que les deux autres dialectes vocalisent en *-ou* (ex. coq, lang. gal, b-lim. *jar*, h lim. *jau*).

En résumé, les diverses variétés de la langue d'Oc peuvent être réparties de la manière suivante :

[1] Ex. : *Lous omei*, les hommes, *aquestei rourei*, ces chênes.

[2] En Dauphinois, au contraire, l's finale subsiste parfois en liaison devant un mot commençant par une voyelle. A part cette différence, le traitement de *s* finale est le même dans les deux groupes de dialectes.

Digitized by Google

Grands dialectes	Groupes	Dialectes	Sous-dialectes
Gascon.	Sud-Ouest (Pyrénées).	Landais.	
		Béarnais.	
		Bigourdan.	
	Sud-Est.	de Comminges et Couserans.	
	Nord (Garonne).	d'Armagnac.	
		Girondin.	
Catalan.		Roussillonnais, etc.	
Languedocien.	Languedocien propr. dit.	Agenais.	
		Toulousain.	
		de l'Ariège et du Lauraguais.	de l'Ariège.
			du Lauraguais.
		Audois.	de Carcassonne.
			Narbonnais.
		Albigeois.	
		Biterrois.	
		de l'Hérault.	d'Agde et Pézenas.
			de Lodève.
	Bas-Languedocien.	Montpelliérain.	
		Cévenol.	
	Languedocien Septentrional.	Rouergat.	
		Haut-Auvergnat.	
		Quercinol.	
Provençal.		Rhodanien.	R.G. (Avignon).
			R.D. (Nimes).
		Bas-Provençal (Marseillais).	
		Haut-Provençal (Alpin).	
		Niçois.	
Limousin-Dauphinois.	Dauphinois.	des Alpes.	
		de la Drôme.	
		du Vivarais.	
	Lozerois.	Lozerois.	
	Auvergnat.		
	Limousin.	Bas-Limousin (Tulle).	
		Haut-Limousin (Limoges).	
		Périgourdin.	

Léon Lamouche.

Digitized by Google

LA VENJANCE NOSTRE SEIGNEUR

POÈME EN VIEUX FRANÇAIS

Je vais essayer de vous donner ci-après, en précis, les résultats d'une recherche sur un poème en vieux français, laquelle paraîtra dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*. Ce poème traite de la destruction de Jérusalem, faite par Titus l'an 70 après Jésus-Christ, et semble, d'après quelques passages du texte, porter le titre : *La Venjance Nostre Seigneur*. Personne n'en avait fourni, jusqu'à présent, des indications détaillées, aussi le texte critique manque-t-il encore.

Je commence par une courte analyse du contenu. L'empereur romain Vespasien, atteint d'une lèpre incurable, envoie à Jérusalem Gai, son sénéchal, pour chercher une relique du Christ. Le messager revient accompagné de Vérone, qui, par son saint suaire portant l'image du Sauveur, accomplit la guérison de l'empereur. Pour venger la mort du grand prophète, Vespasien entreprend avec Titus, son fils, et une grande armée, une expédition contre les Juifs. Arrivé à la Terre-Sainte, il emporte d'abord la ville de Jafès, et commence ensuite le siège de Jérusalem. Mais il ne réussit pas à prendre la ville d'assaut et se voit obligé de l'entourer de tous côtés d'un grand fossé et de la réduire, de cette manière, par la faim. Après la destruction de la ville, les Romains rentrent chez eux et se font baptiser par saint Clément. Pilate, emmené prisonnier, est détenu deux ans à Vienne dans un puits, et après mis dans une tour, qui est engloutie par la terre. Autour de ces traits principaux, il se groupe nombre d'épisodes, dont je ne relève ici que deux : un, relatant que Vespasien fait vendre les Juifs trente pour un denier, parce qu'ils avaient vendu Jésus pour trente, et un autre, qui raconte que 180 Juifs, exposés dans trois navires et jetés sur les côtes de

Digitized by Google

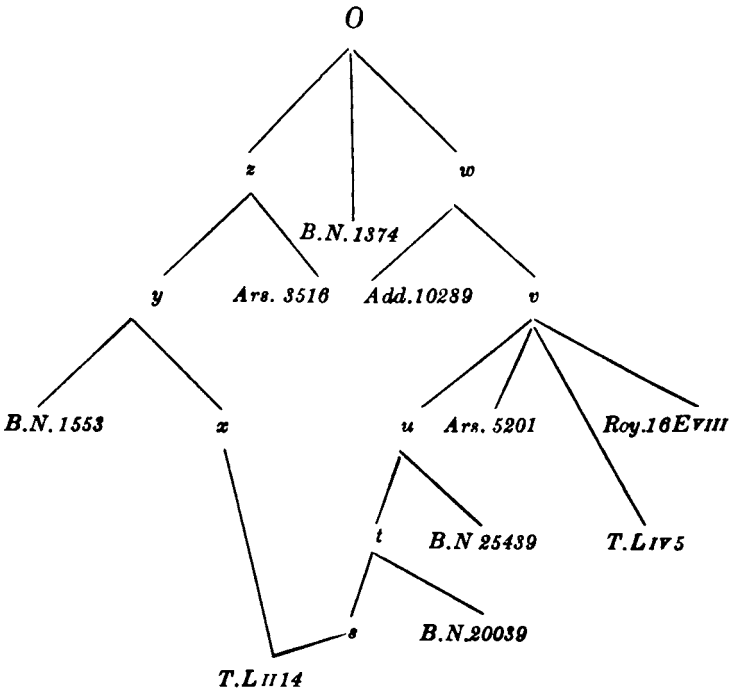
l'Angleterre, des Flandres et de l'Allemagne, ont peuplé ces pays.

En interprétant donc le fait de la perte du peuple juif comme châtiment pour le crucifiement de Jésus, l'auteur inconnu croyait faire un poème chrétien et spirituel, pour supplanter des poèmes mondains, dont il cite quelques-uns. Dans ce but, il a gardé la forme des chansons de geste, des couplets monorimes ; la *Venjance* en contient 107, avec environ 2,400 vers. Sa destination semble avoir été aussi d'être chantée, et des couplets similaires, un recommencement, un résumé au début et une prière à la fin s'y trouvent comme dans bien des chansons de son temps. Les vers sont des alexandrins. Pour le dialecte, un examen des mots assurés par la rime ou par le mètre nous montre des formes picardes, en outre une particularité champenoise. Quant à l'âge, les savants qui ont mentionné le poème l'ont placé ou à la fin du XII[e] siècle, ou au commencement du XIII[e], sans en donner de preuves. Une allusion, du reste pas tout à fait certaine, semble prouver qu'il est postérieur à la troisième croisade, qui a eu lieu de 1190-92. Chose curieuse : dans plusieurs cas, le poète a importé des usages du moyen âge dans sa matière, ce qui se voit, par exemple, dans le titre de sénéchal, donné au confident de Vespasien.

Le poème est conservé dans dix manuscrits, d'une valeur assez différente, car le nombre des vers y varie entre 1,200 et 3,400. Déjà cette indication fait voir que le poème a subi de grandes modifications. En rétablissant une partie du texte critique, j'ai réussi à découvrir les rapports qui existent entre les divers manuscrits et les rédactions y contenues, et je donne le résultat obtenu sous forme d'un arbre généalogique (v. p. 366). Supposons un original *O*, d'où découleraient trois branches, le manuscrit 1374 de la Bibliothèque Nationale de Paris (*B. N. 1374*) et deux manuscrits hypothétiques *z* et *w*. Ce manuscrit *z* est exigé par les particularités communes au manuscrit 3516 de la bibliothèque de l'Arsenal (*Ars. 3516*) et à un autre manuscrit hypothétique *y*, qui doit être, à son tour, la source du manuscrit 1553 de la Bibliothèque Nationale (*B. N. 1553*) et d'un manuscrit *x*. De *w* dérive le manuscrit Additional 10289 du British Museum (*Add. 10289*). Tous ces

Digitized by Google

manuscrits contiennent ou doivent avoir contenu le texte original sans différences importantes. Une seconde rédaction, un peu abrégée, se trouverait dans le manuscrit *v*, d'où descendent le manuscrit 5201 de l'Arsenal (*Ars. 5201*) et le manuscrit perdu Royal 16 E VIII du British Museum (*Roy. 16 E VIII*). Du même manuscrit *v* proviennent encore le manuscrit *u* et le manuscrit L IV 5 de la Biblioteca Nazionale de Turin (*T. L IV 5*) ; le texte de ce dernier a subi une nouvelle abréviation (au lieu des 2,400 vers de l'original, il n'en a que la moitié) et représente une troisième rédaction. La supposition



d'un manuscrit *u* est nécessaire par égard pour le manuscrit 25439 de la Bibliothèque Nationale (*B. N. 25439*) et le manuscrit *t*, source du manuscrit 20039 de la Bibliothèque Nationale (*B. N. 20039*) et d'un manuscrit *s*. Ces cinq derniers manuscrits forment une quatrième rédaction ; en dehors de l'abré-

Digitized by Google

viation provenant du manuscrit *v*, ils ont remplacé les derniers 350 vers par une autre fin de 550 vers. Une cinquième rédaction, enfin, est contenue dans le manuscrit L II 14 de la Biblioteca Nazionale de Turin (*T. L II 14*); c'est une espèce de combinaison des deux manuscrits *x* et *s*, le texte, encore élargi, comprend 3,400 vers.

Quant aux sources, il est facile de distinguer dans le poème deux éléments, un élément légendaire et un élément historique. Celui-là est représenté par la légende de Véronique et celle de la mort de Pilate. Ces deux pièces se trouvent réunies déjà à partir du VII^e^ siècle, et nous devons supposer comme une des sources une telle combinaison perdue (car il n'est pas possible de dériver le poème d'une des rédactions conservées). L'élément historique comprend le siège et la destruction de Jérusalem, et, dans ce cas, la *Venjance* même nous nomme la source : c'est l'ouvrage *De bello judaïco* de l'historien juif Flavius Josephus. Une comparaison des indications de cet écrivain avec celles du poème démontre, en effet, l'identité essentielle des faits principaux ; parmi les détails, il y en a naturellement un grand nombre qui sont supprimés, par contre aussi, quelques-uns sont ajoutés. Des épisodes tirés de Josephus, je cite seulement ces deux bien connus : la mère affamée qui mange son enfant, et les Juifs qui avalent leurs bijoux pour les sauver des mains des Romains.

A la fin, j'indique encore qu'il existe un roman en prose qui est fait sur ce poème et en rend exactement le contenu, à peu d'exceptions près. Une douzaine de manuscrits en vieux français nous sont connus. Une version provençale a été publiée par M. Chabaneau dans la *Revue des langues romanes*. De même il se trouve des traductions en langues catalane, castillane, etc. Plus tard, on a même imprimé assez souvent la rédaction française, et on connaît aussi des traductions hollandaises, imprimées comme livres populaires. Les rapports entre le *Mystère de la Vengeance de Notre-Seigneur* et notre poème, s'il y en a, ne sont pas encore élucidés.

Walther SUCHIER.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Zeitschrift für romanische Philologie, 1898.

Histoire des mots. — P. 1-8. W. Meyer-Lübke: grec mod. *eri* = lat. vulg. *eriu* = lat. class. *ariu*? [Le grec *πατέρι* que M. P. Marchot veut rapporter à un type du latin vulgaire *panerium* est simplement un emprunt italien. Le grec mod. *ξιφτέρι* ne renvoie pas davantage à un type comme *accipiterius*. L'albanais *fruer* ne suppose pas un *februerius*, car *ārius* devient régulièrement *er* en albanais. P. 2-6, réponse à M. Schuchardt sur l'étymologie de ital. *froge*. P. 6-8, fr. *hurler*, prov. *üdolar* réclament un type latin **ūlulare* au lieu de class. *ŭlulare*. Il faut ajouter ici que le prov. mod. connaît le stade *i* < *ü* dans *idoula*. En dehors de la forme *pruzer* < **prudēre* le prov. mod. connaît aussi la forme *pruzi* < **prudīre*. Notons encore qu'à côté de *rodolar* on trouve *redolar*.]

P. 9-48. F. Friedersdorff: les Comparaisons poétiques dans l'*Africa* de Pétrarque. [Fin de l'article paru dans le t. XXI de la *Zeitschrift*.]

P. 49-90. H. Andresen: Un remaniement de la parabole des *Trois Amis* en ancien français. [Malgré ses recherches, l'auteur n'a pas pu découvrir d'autre ms. que le ms. de la Bibliothèque nationale *f. fr.* 12.471 déjà connu. On trouve cependant une partie importante de ce texte dans le ms. *f. fr.* 1526. Ce ms. contient la *Bible des .VII. estas du monde* de Geoffroi de Paris; mais G. de Paris ne se gênait pas pour piller les auteurs qui l'avaient précédé: M. A. cite deux imitations, deux véritables plagiats: l'un du *Dit du cors* (p. 50), l'autre du *Roi de Cambrai*. Le texte, publié par M. A. (p. 64-83), a été écrit en Picardie comme le prouvent certaines particularités des rimes. L'article féminin singulier est souvent *li* au lieu de *la* au nominatif; à l'accusatif féminin sing. on a souvent *le* pour *la*, etc. Les pages 83-90 sont occupées par des remarques et un glossaire.]

Mélanges. — I. Manuscrits. P. 91-92 E. Braunholtz: Fragment d'un ms. d'*Aliscans*. [Le fragment a été trouvé dans un lot de manuscrits hébreux apportés d'Egypte. Il se trouve à la bibliothèque universitaire de Cambridge. Comprend 49 vers.] — II. Exégèse. P. 92-94. A. Tobler: *Tandoret*? [Ingénieuse hypothèse pour expliquer un passage

Digitized by Google

des *Leys d'Amors* (III, 316) où il est dit:.... *D'aquestas figuras usec aquel que fe* l'Isop *e'l* Tandoret. M. T. voudrait lire *Taudoret* et voir dans ce nom celui de l'auteur de l'*Ecloga Theoduli*. Le passage de *eo* protonique à *au* ne fait pas de difficulté et M. T. aurait pu citer à côté du nom commun *laupart* le nom propre *Launart* (C. de Poitiers, XII, 6). Les parlers languedociens modernes offrent les trois prononciations suivantes : *Todóro, Taudóro* et *Toudóro*.]

III. Histoire des mots. P. 94-95. A. Horning : fr. *empois*. [Vient de *impensum* a. fr. *empoise* < *impensa*. L'étymologie me paraît tout à fait exacte. A côté des exemples donnés par Freund, pourquoi M. Horning n'a-t-il pas cité ceux donnés par Georges? Cf. s. u. *impensa* : « zum Ziegelstreichen, *Edict. Diocl.* 7, 15-16, Orell. *Inscr.* 39 » Les patois narbonnais ne connaissent pas la forme féminine *empézo* donnée par Mistral; mais le narb. *empéz* (avec *e* fermé) renvoie aussi bien à *impesum* que *pez* (fr. *poids*) à latin *pesum*.] — P. 95. H. Schuchardt. Le *d* de *dupe* n'est pas prothétique, mais « *onomatopoetisch* ». — IV. Grammaire. P. 95-96. A. Horning : La première personne *ois* de l'a. fr. dans les dialectes modernes. [Meyer-Lübke a remarqué (Rom. Gram. 2, 172) que dans la vallée de la haute Moselle tous les verbes, à l'exception d'*avoir, être, vouloir*, étaient terminés à la première personne du présent singulier par un *e* fermé accentué. M. Horning cite des exemples du Jura suisse : à Delémont, on entend *yævé* (e ouvert accentué) = je *lève*. Dans les Vosges méridionales, on trouve des premières personnes du singulier (pour les verbes en *-er*) terminées par *a, o*, accentués. Ces formes renvoient aux formes en *ois* que contiennent les chartes de Besançon, Montbéliard et environs.]

Comptes rendus. — P. 97-123. *Obras de Lope de Vega* — publicadas por la Real Academia Española, vol. I, II, III. (A. Restori, première partie d'un très long et très important compte rendu) — P. 123-125. P. Guarnerio, *Pietro Guglielmo di Luserna* (E. Levy). P. 125-130. Les Enfances Vivien, Chanson de geste publ. par C. Wahlund et H. v. Feilitzen (Ph. Aug. Becker). — P. 131. *Die altfranzösischen Lautgesetze in Tabellen*,.. von Benno Röttgers (E. Herzog). — P. 132. J. Oesterreicher, *Beiträge zur Geschichte der jüdischfranzösischen Sprache und Literatur im Mittelalter* (E. Herzog). — P. 133-135. M. Scherillo, *Alcuni capitoli della biografia di Dante* (B. Wiese), — P. 136. *Giornale Storico della Letteratura italiana*, vol. XXX. fasc. 1-2 (B. Wiese). — P. 141. — *Romania* n° 101 (G. Gröber.)

P. 145-196. Georg Hanf, sur le *Voir Dit* de Guillaume de Machaut. [M. Suchier a montré que l'on ne pouvait pas tirer *Péronne d'Armentières* de l'anagramme qu'on trouve dans Guillaume de Ma-

Digitized by Google

chaut. (*Zeitschrift f. rom. Ph.* 22,54 -545.) Après une minutieuse étude du *Dit*, M. H. est disposé à ne voir dans le *Livre du Voir Dit* qu'une pure invention du poète. Les lettres et les poésies attribuées à la dame sont de Guillaume de Machaut lui-même.]

P. 197-216. Th. Braune : Contributions nouvelles à la connaissance de quelques mots romans d'origine germanique. [Suite de l'important travail dont le commencement a été publié dans la *Zeits.* (21, 213) et qui complète celui de Mackel. Parmi les mots intéressants traités dans cet article citons : fr. *robe*, prov. *rauba* < *rauba* et *raupa* en anc. h. all. ; it. *arrufare*, cat. *arrufa* (le mot existe aussi en provençal moderne, de même que le mot *rufo*, pli) ; it. *scaglia* (au français *écale*, picard *écaler*, il faut ajouter le limousin *eicalo*) ; fr. *tomber ;* prov. *trappa*, fr. *trappe*, fr. *tremper* (ne viendrait pas de *temperare*) ; fr. *trop*, *vague*.]

P. 217-242, W. Rudow. [Nouveaux exemples de mots roumains d'origine non turque.]

Mélanges. — I. Histoire littéraire. P. 243-248. W. Foerster. Un nouveau document sur la légende d'Arthur. [Ce document n'est autre chose qu'un groupe de sculptures qui se trouvent sur le portail de la face nord de la cathédrale de Modène. M. Zimmermann en donne la description dans son livre « Oberitalische Plastik im frühen und hohen Mittelalter ». Ce groupe représente la prise d'assaut d'un château. Plusieurs personnages y prennent part et le sculpteur a gravé le nom à côté de chacun d'eux. Il y a *Artus de Bretania*, *Galvagin*, etc. Le témoignage est intéressant, surtout si on arrive a déterminer l'époque où le portail nord de la cathédrale de Modène a été construit : en étudiant les armures des personnages, M. F. arrive à dater les sculptures du commencement du XII^e^ siècle. A quel roman arthurien est empruntée cette scène et que représente-t-elle ? Il est probable que cet épisode n'existe plus dans les débris de la littérature arthurienne qui nous restent. Il nous prouve en tout cas que la légende d'Arthur était connue en Italie, dès le commencement du XII^e^ siècle, ce qui prouve qu'elle était connue depuis bien plus longtemps en France.] — II. Manuscrits 1. P. 249-251. E. Braunholtz. Un fragment provençal à la Bibl. royale de Bamberg. [Ce fragment comprend une partie de la chanson de *Pierre de Corbiac* à la Vierge Marie (cf. Bartsch, *Chrest. Prov.*). Le copiste parait avoir écrit le passage de mémoire.] — III. Exégèse. P. 251-258. Emil Levy, sur Sordel (ed. de Lollis). Suite d'intéressantes corrections. — IV. Grammaire. P. 258-259. G. Körting Les parfaits forts en *-c* en anc. provençal. [M. K. n'admet pas la théorie de Diez et de Meyer-Lübke sur l'origine de ces formes ; il voudrait partir des thèmes qui ont déjà un *c* en latin, *placui*, *pla-*

Digitized by Google

cuisti > *plac, plaguist, tăcui* > *tac*, etc.] — V. Histoire des mots français. P. 259-261. M. Goldschmidt. 1. *emblauer*, forme picarde renvoie à germ. * *blaupan*, de même racine que * *blaupian* > fr. *éblouir* (sens = *rendre sans force, incapable*). 2. *esclistre*. 3. *garde, garder, garer, garnir*. — P. 261. J. Ulrich. a. fr. *astre, aistre ;* forme commune aux langues romanes *catastrum*. (Lat. m .-âge *astracum*, p. gr. *ostracon* donne régulièrement *aistre*, âtre. Même traitement que *monacum*, **monjum* > *moine*). *Cadastre* ne vient pas de **capitastrum* comme l'admet Diez, mais de **catástracum* pour le gr. κατόστρακον. Le mot est formé par conjecture sur un κάταυδρα qui existe déjà ; cette hypothèse nous paraît bien aventurée.]—. P. 262. H. Schuchardt. Vénitien *turlon*. —. P. 263-273. W. Foerster. Étymologies françaises ; origine du mot fr. *biblot, bibelot, bimbelot*, et le redoublement dans la langue des enfants ; *brimborion, andare, Gironde*, etc. [On trouve au XII• siècle *beubelet; bibelot* est le même mot formé avec un autre suffixe (— *ŏttum*). Le mot vient d'une racine *bel-bel* + *ittum* (on trouve les formes *beabel, babel, baubel*). Cette forme *belbel* n'est autre que le redoublement du simple *bel*, redoublement si fréquent dans le langage des enfants (cf. *bonbon*, de *bon*). A cette occasion M. Foerster étudie le redoublement dans la langue des enfants et groupe en cinq classes les mots ainsi formés. L'article est plein de remarques ingénieuses. Nous pouvons ajouter deux exemples a ceux qu'a recueillis M. Foerster : *mé-mé*, le mouton [onomatopée] ; *cha-cha*, le cheval (en lang. *chabal*). A côté du *ouo-ouo* de M. Deville, M. Foerster peut mettre *wau-wau*, le chien (onomatopée) ; pendant le semestre que j'ai eu le plaisir de passer à Bonn la petite fille de la maîtresse de maison (âgée de quatorze mois) devant qui je m'amusais à contrefaire le chien m'appelait « *Onkel Wau-Wau* ». *Cücü* existe et M. F. n'a pas besoin de le faire précéder de l'astérisque ! C'est le mot simple redoublé.]

Comptes rendus. P. 274-295. *Obras de Lopa de Véga*, vol. IV, V. (A. Restori) ; [suite de l'important compte rendu signalé plus haut.] — P. 295-296 *Giornale Storico della Letteratura italiana*, vol. XXX, fasc. 3. (B. Wiese). — P. 296-301 *Romania*, XXVI, n° 102-103. (G. Gröber et Meyer-Lübke). — P. 301-304. Réponse de M. O. Schultz-Gora a une remarque de M. P. Meyer à propos du compte rendu du *Sordel* de M. de Lollis. — La page 305 comprend un *erratum* du « *Grundriss Rom. Phil.* » Vol. 2, première partie, troisième livraison.

P. 305-330. O. Dittrich : [Sur la composition des mots (d'après le français moderne écrit) [Très minutieuse étude qui a pour but de répondre aux deux questions suivantes : déterminer la nature

Digitized by Google

de la composition, trouver une classification unique pour les composés.]

P. 331-360. PIETRO TOLDO : *Due legende traggiche ed alcuni riscontri col teatro dello Schiller.*

P. 360-385. VITTORIO FINZI. *Le rime di un ignoto umanista del secolo XV* (Franceseo Quercente, protonotario apostolico.) Poésies latines et italiennes publiées d'après le ms. de Lucques 2117.

P. 385-391. H. MORF : Le drame liturgique des Vierges sages et des Vierges folles (*Sponsus*). [On n'a pas assez tenu compte jusqu'ici dans l'explication du *Sponsus* de ce fait que le drame met le récit biblique en action. La comparaison entre l'évangile de saint Mathieu et le drame montre que les 48 vers latins forment à eux seuls le drame liturgique (cf. p. 388 l'ingénieuse reconstruction de la scène proposée par M.M.) Avec le temps le texte roman s'est ajouté au texte latin. Il a le caractère d'une *glose ;* il doit montrer aux profanes le sens du drame latin. Le *Sponsus* n'est pas un drame destiné à être représenté à Noël, comme on l'admet généralement, mais un *drame pascal.*]

MÉLANGES. — I. Histoire littéraire. P. 392 PH. AUG. BECKER. Supplément à *Zeitschrift*, 21, 73-101. — II. Histoire des mots P. 393-400. H. SCHUCHARDT. 1. It. *froge*. 2. Asturien *cabo* ? 3. Italien *toccare*. [M. Sch. pense avec M. Nigra que le mot ne vient pas de l'allemand. M. Sch. rappelle que déjà Boucherie (*Revue des Langues romanes*, 1874, 350-351) a donné *tudicare* comme étymologie de fr. *toucher*].4. Boulonais *cuslir* > *cochlearium*. 5. *Ambulare*, etc. Remarquons en passant que M. Sch., tient à l'étymologie *andar* < * *ambitare* (issu avec changement de suffixe de *ambulare*). — III Grammaire. P.400-401. J. ULRICH. La destinée de *o* fermé libre en français. [O fermé en syllabe libre donne en fr. moderne *eu*; en syllabe fermée donne *ou* : *valeur, fleur, jour, séjour*. Admet la théorie de M. M. G. Paris, M. Meyer-Lübke pour *amour, ventouse* (influence des dérivés).] P. 401-402. L. P. MARCHOT. *Feent* du *Jonas*. [Cette forme (représentant *facunt*) continue à vivre en territoire wallon.]

COMPTES RENDUS. — P. 403-412. Ch. Roussey, *Gloss. du parler de Bournois;* id. *Contes populaires recueillis* à Bournois (J. JEANJAQUET). — P. 412-417. O. Hecker: *Die italienische Umgangssprache...* (H. SABERSKY). — P. 418-427. *La prise de Cordres...* éd. Densusianu (PH. AUG. BECKER). — P. 427. Monaci: *Crestomazia italiana.....* (G. GRÖBER) — P. 428. M. Grammont: *La dissimilation consonantique...* (G. GRÖBER). — P. 429. C. Weigand : *Dritter Jahresbericht des Instituts für rumänische Sprache*; id., *Vierter Jahresbericht* (J. U. JARNÍK). — P. 341. Menendez Pidal : *La leyenda de los Infantes de Lara* (E. LIDFORSS). — P. 432. Bello-Cuervo : *Grammatica de la len-*

Digitized by Google

gua Castellana (E. Lidforss). — P. 433-436. *Revue des Langues romanes* (1891-1894). (O. Schultz-Gora). — P. 437-438. *Giornale Storico della letteratura italiana* (Vol. 31, fasc. 1.) (B. Wiese). — P. 438-440 *Romania*, n° 104, octobre 1897 (W. Meyer-Lübke et G. Gröber.).

P. 441-464. O. Dietrich. Les mots composés d'après le français écrit moderne. [Suite de l'article paru dans le précédent numéro.]

P. 465-481. C. Salvioni. *Appunti etimologici e lessicali.* [Ces observations portent sur une quarantaine de mots appartenant à divers dialectes italiens.]

P. 481-491. A. Horning. Histoire des mots. [La plupart de ces mots appartiennent au français (*beige, cintre, farfouiller, flûte, maraud* [de la racine *mas-maris*], *râle, râler, rate.*)]

P. 492-496. W. Meyer-Lübke. La préposition roumaine *spre* (*après, contre*). [Est dérivée généralement du composé *ex* + *per*, qui d'ailleurs ne se trouve pas en latin. Mais les composés avec *ex* sont très rares en latin post-classique. Les exemples les plus anciens renvoient au latin *super*. [*Exaduersus* et *econtra*, dit M. Meyer-Lübke, d'après Karl Hamp (*Archiv. für lat. Lex.* 5. 321-368), ne sont attestés qu'une fois ; voici un autre exemple de *econtra* : *Siluiae Peregrinatio*, ed. P. Geyer (*Corp. Script. Eccl. Lat.* vol. 39) p. 59, 12 ; un passage semblable dans Pierre Diacre a *exaduerso* (*Ibid.* p. 116, 21.)]

P. 497-508. Paolo Savj-Lopez : *La fortuna del Tansillo in Ispagna* (Les larmes de saint Pierre).

P. 509-520. W. Foerster. Complément à l'article *bibelot* (*Zeitschrift*, xxii, 263.) Gascon *castet* < *castellum*, fr. *babiole*, *andar* < *ambulare*. [*Castellu* devient *castet* par la forme intermédiaire *casteddu*. P. 514 étymologie de *babiole* ; *babiole* ne peut pas se séparer de *belbel* et est le même mot. Le masculin *belbel* — *beaubeau* avait un féminin *beaubelle* et le croisement des deux formes aurait donné **babiaule*, *babiole*. P. 515 : discussion avec M. Schuchardt sur *ambulare* > *aller*. P. 520, tableau des formes dérivées de *ambulare*.]

P. 521-525. W. Foerster. La terminaison toscane *ono* à la troisième personne du pluriel du présent. [n'admet pas les différentes explications données par M. Meyer-Lübke. Cet *o* « s'est développé phonétiquement et régulièrement d'après une forme latine » ; l'analogie n'a pas eu de part à cette formation. Les formes italiennes renvoient aux formes du vieux latin *danunt* (= *dant*), *prodinunt*, etc.]

Mélanges.— P. 526-529. I. Histoire littéraire. W. Foerster. Le nouveau document concernant Arthur (cf. *Zeitschrift*, 22, 243) [Dis-

Digitized by Google

cussion d'une note que M. le Dr Colfi, élève de M. Rajna, lui a envoyée sur le même sujet.] — II. Histoire des mots. P. 529. W. Forster, 1. V. fr. *mélide*. [M. G. Paris a cité un nouvel exemple du mot (*Romania*, 20, 149, l. 17); M. F. en cite un autre exemple tiré d'*Amadas et Idoine* et rattache le mot à la racine *mel*, miel.] — P. 529-531. O. Schultz-Gora. 2. *Jeu françois*. [*François* a, à l'origine, dans cette expression et dans bien d'autres, le sens de *francien*, *français du centre* et non pas de français du nord en général.] — P. 531-532. J. Subak. 3. Italien du Sud : *mandesine* = ceinture. [Le mot usité à Naples (et dans la province de Naples sous la forme *andesino*) renvoie à *ante seno* (sinum). La contamination de *mantello* (pour expliquer *M* initiale me paraît bien douteuse.] — P. 532. H. Schuchardt. 4. *Rugidus*. [L'auteur, dans les *Romanische Etymologien* n'avait pu citer de cette forme qu'un seul exemple tiré de la latinité du moyen-âge ; il en communique un autre exemple tiré d'une inscription : *rugetas* (= *rugidas*).]

Comptes rendus. — P. 533-536. F. Richenet : *Le patois de Petit-Noir*, Jura. (J. Jeanjaquet). — P. 536-542. I. Uschakoff, *Zur Frage von den nasalierten Vokalen im Altfranzösischen* (E. Herzog). — P. 542-543. L. Constans, *La langue du roman de Troie* (F. Settegast). — P. 543-544. A. van Berkum, *De middelnederlandsche Bewerking van den Parthonopeus-Roman*..... (Martin). P. 544-545. — *La belle dame sans mercy*, ed. Carl Wahlund (A. Schulze). — P. 546. Aníbal Echeverría i Reyes, *Sobre lenguaje* (A Schulze). — P. 547-549. J. Weiske, *Die Quellen des altfranzösischen Prosaromans von Guillaume d'Orange*. (Ph. Aug. Becker). — P. 550-556. De Noto, *Appunti di fonetica sul dialetto di Taranto* (J. Subak). — P. 557-560. Alexandru Philippide, *Gramatica elementară a limbii romîne* (W. Rudow). — P. 560-262. A. Thomas, *Essais de philologie française* (A. Horning). — P. 562-564. *Studies and notes in Philology and Literature*, publiées par l'Université d'Harward. vol. V (M. J. Minckwitz. — P. 565-567. *Romania*. Janvier 1898. (Ph. Aug. Becker, G. Gröber). — P. 567-571. Nouveaux livres (G. Gröber). — P. 571. A. Schulze, *Zu Rom. Forschungen* X, 580-582. — P. 572. Rectification (au sujet de l'article sur les noms composés en fr. moderne) (O. Dittrich). — P. 573. Table des matières.

J. Anglade.

Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie.

On m'a remis en même temps les cinq fascicules dont je vais parler. Quelques-uns ont été publiés il i a déjà plusieurs années et il en a

Digitized by Google

paru de côtés et d'autres de nombreux comptes-rendus, souvent très bien faits, après lesquels il serait difficile de dire aujourdui quelque chose de nouveau ou d'intéressant. La plupart des jugements ont été très favorables, et je partage la plupart des opinions qui ont été émises. Il me semble donc que mon rôle doive à peu près se borner à donner une analise de ces fascicules pour ceux qui ne les connaîtraient pas encore.

Deux de ces fascicules sont en quelque sorte des introductions ou des prospectus du *Jahresbericht :*

1° *Ueber plan und einrichtung des romanischen jahresberichtes von Karl Vollmöller,* Erlangen, Fr. Junge, 1896 (108 p.);

2° *Erstes beiheft zu Ueber plan und einrichtung des romanischen jahresberichtes von Karl Vollmöller,* Erlangen, F. Junge, 1897 [paru en 1898], (88 p.).

Le premier expose le but de M. Vollmöller et de ses collaborateurs qui est de donner un tableau sistématique de tous les résultats acquis et des progrès accomplis pendant l'année dans le domaine de la filologie romane et des sciences qui s'i rattachent. Ce fascicule contient en outre un plan détaillé du *Jahresbericht,* le catalogue des ouvrages qui ont été adressés à la rédaction pour qu'elle en rendît compte, la liste des collaborateurs et l'explication des abréviations dont ils se servent pour désigner les différentes revues, collections et ouvrages analogues.

Le second nous met au couraut des difficultés matérielles que l'entreprise a rencontrées à son début, procès avec l'éditeur, changement d'éditeur, etc. Ces difficultés qui ont longtemps empêché la publication de paraître règulièrement ont été surmontées. On trouve en outre dans ce fascicule un nouveau catalogue des ouvrages reçus par la rédaction. Ces catalogues sont très riches en sorte qu'ils deviennent presque une bibliografie de la filologie romane.

Les trois autres fascicules constituent à proprement parler l'*Annuaire critique*. Le premier *Kritischer jahresbericht über die fortschritte der romanischen philologie, II band, 1891-1894, erste hälfte, I. heft, Leipzig 1896, Rengersche buchhandlung* (*128 p.*) contient les articles suivants : Linguistique générale et indo-européenne de 1889 à 1894, par M. L. Sütterlin, — Fonétique générale, par M. E. Koschwitz, — Langue latine ancienne, par M. F. Skutsch, — Latin vulgaire, par M. W. Meyer-Lübke, — Latin des juristes, par M. W. Kalb, — La langue latine au moyen-âge, par M. L. Traube, — Grammaire comparée des langues romanes, par M. W. Meyer-Lübke, — Langue italienne, par le même, — Dialectes de l'Italie centrale, par M. C. de Lollis, — Dialectes du sud de l'Italie, par M. H. Schneegans, —

Digitized by Google

Dialectes Sardes, par M. P. E. Guarnerio, — Langue rétoromane, par M. E. Stengel, textes par M. E. Lévy.

Nous trouvons dans le second fascicule : *III. band, 1891-1894, zweite hälfte. 1. heft, Erlangen, Fr. Junge, 1897* (*128 p.*), les articles suivants : Métrique romane, par M. E. Stengel, — Histoire et critique littéraires, par M. K. Borinski, — Littérature celtique, par M. L. C. Stern, — Littérature latine au moyen-âge, par M. L. Traube, — Littérature latine de la renaissance, par M. K. v. Reinhardstöttner, — Littérature française ancienne, Généralités, l'épopée carlovingienne par M. E. Stengel, Littérature didactique par MM. E. Langlois et F.Mann, Lirique par M. A. Jeanroy, Littérature religieuse par M. J. Bonnard, Le drame français au moyen-âge par M. E. Stengel.

Enfin le troisième fascicule qui nous est parvenu : *III. band, 1891-1894, zweite hälfte, 3. heft, Erlangen, Fr. Junge, 1897, (111 p.)* contient : Littérature française de 1630 à 1800, par M. B. Mahrenholtz, — Rousseau, par M. E. Ritter, — Critique littéraire allemande relative à Rousseau, par M. R. Mahrenholtz, — Littérature française après 1815, par le même, — Littérature française de l'eure actuelle, par M. J. Heller, — Ancienne littérature provençale, par M. E. Lévy. — Littérature italienne, par M. E. Percopo.

L'énumération de ces articles avec les noms de leurs auteurs suffit à montrer que chaque matière a été confiée à un spécialiste. On ne saurait offrir une meilleure garantie à ceux qui désirent trouver un dépouillement à peu près complet et une critique autorisée des ouvrages parus dans le domaine. Aussi le *Kritischer Jahresbericht* rend-il de grands services et est-il en quelque sorte, pour reprendre les paroles de M. G. Paris, le *Gröbers Grundriss* « indéfiniment continué et mis au courant ».

Maurice Grammont.

Romania, XXVIII, 3-4 (juillet-octobre 1899). — P. 321-347. F. Lot. Nouvelles études sur la provenance du cycle arthurien. III. Morgue la fée et Morgan-Tud. — IV. Melvas. — V. Guillaume de Rennes, auteur des *Gesta regum Britanniæ*. — VI. L'épisode des larmes d'Enide dans *Érec*. — VII. Le chevalier Alban. — VIII. Bledericus de Cornwall. — IX. Dinas Emveys. — X. La table et la chaise d'Arthur en Cornwall. — P. 348-359. G. Huet. Sur l'origine de *Floire et Blanchefleur*. [L'auteur montre « qu'il y a dans *Floire et Blanchefleur* des traits de mœurs et des thèmes qu'on retrouve dans

Digitized by Google

des contes arabes et, d'autre part, qu'il y a, dans les *Mille et une nuits* et dans les récits qui se rapportent à ce cycle, des contes dont le fond essentiel se rapproche de notre roman. »] — P. 360-408. S. Berger. Les Bibles castillanes. I. L'histoire générale d'Alphonse X. — II. Traductions d'après le texte latin. [Etude très soignée des principaux manuscrits espagnols de la Bible, avec quelques extraits.] — P. 409-420. C. Salvioni. *Ancora dei gallo-italici di Sicilia. Replica al signor G. de Gregorio* (voy. *Romania*, XXVIII, 70-90).

Mélanges. — P. 421-426. A. G. Krügер. Les manuscrits de la *Chanson du Chevalier au cygne et de Godefroy de Bouillon*. — P. 426-433. P. Meyer. 1° La plainte de Notre-Dame ; 2° le Trentenaire de sainte Marie ; 3° l'*Ave Maria* paraphrasé ; 4° trope de saint Etienne en provençal. [Ces quatre pièces provençales, dont la 1re et la 4e, ici incomplètes, sont bien connues, se trouvent réunies dans un feuillet de garde conservé aux archives de l'Aude et écrit au commencement du XVIe siècle. La *Plainte* donne la fin du poème (5 couplets), qui manque au ms. de Paris et, de plus, un couplet spécial ; mais il n'y a en tout que 13 couplets, tandis que le ms. de Paris en a 32. C'est, à ce qu'il semble, le sort commun de ces pièces essentiellement populaires, de servir de cadre à un nombre indéterminé de couplets. Voyez, par exemple, l'*Évangile aux femmes*, dont les divers manuscrits ont presque tous des couplets spéciaux. Cf. notre édition, dans la *Zeitschrift für romanische Philologie*, VIII, 24 sqq. et celle de George C. Keidel (Baltimore, 1895), et notre *Revue*, XXVII, 254. *Prometeretz* (v. 13) est une mauvaise graphie de la forme, encore aujourd'hui persistante, *prometères* (paroxyton) et le vers n'est, par conséquent, pas faux. Le *Trentenaire*, dont un extrait seulement est donné, et l'*Ave Maria* sont sans importance. Quant au trope de saint Étienne, il n'a ici que six couplets sur seize, lesquels, assez souvent incorrects, ont cependant quelque intérêt au point de vue de la langue. Rappelons qu'une forme de ce trope rajeunie, mais remontant cependant à la fin du XVIIe siècle, se chante encore à la cathédrale de Saint-Sauveur, à Aix-en-Provence] — P. 433-435. G. Paris. *Abrier, abri*. [Il semble que le français du nord-ouest n'ait pas connu *apricare*, conservé en Espagne et dans le Midi et l'Est de la Gaule (*pr* n'y donne pas *br*, mais *vr*), et qu'il ait possédé un thème *bri*, d'origine peut-être celtique, d'où il avait tiré *abrier* (couvrir d'un vêtement) et *desbrier*. Plus tard, *abrier* (*abri*) se serait confondu avec l'*abrigar* (*abric*) méridional. »] — P. 435-437. G. Doncieux. Les verbes latins en *-ulare* et les noms en *-ulus*, *-ula* dans le provençal. [M. D. explique le maintien de l'*ŭ* intertonique (devenu *ou*) dans les verbes en *-ulare* par l'analogie, les formes verbales (ou nominales) paroxytoniques qui y correspondent recevant l'accent par un déplacement dû

Digitized by Google

à la substitution du suffixe *-ullus* en suffixe *-ulus*. M. G. Paris croit cette hypothèse inutile et rapproche des mots comme *lagrémo* pour *lágrema, lampézo* pour *lámpeza*, etc. Ne pourrait-on pas rapprocher aussi *tebés*, usité surtout aujourd'hui au féminin, dans *aigo tebéso*, à côté de l'ancien provençal *tèbe*; *tebes* a, sans doute, été influencé par *tébezir*, tiède, et par *tebezza*, tiédeur (*tebeza*, dans Raynouard, est traduit à tort par « tiédeur »: c'est le féminin de *tebes*, et non pas un nom verbal)]. — P. 437-438. G. Doncieux. *Roucouler* [du provençal *raucoular* = **roculare* pour *rauculare*. M. G. Paris croit à l'assimilation de la première syllabe à la seconde.]

Comptes rendus. — P. 439-447. Crescini, *Il cantare di Fiorio e Biancifiora* [G. Paris profite de l'occasion pour préciser un peu plus la place que le roman espagnol occupe dans la rédaction III de la légende de Floire et Blanchefleur, et la place que cette rédaction occupe elle-même en regard de l'autre (I-II), et il loue la façon dont M. Cr. a établi le caractère et les rapports des trois membres du sous-groupe italien (le *Filocolo* de Boccace, le *Cantare* et le poème grec].—P. 448-450. Botermans, *Die historie van die seuen wijse mannen van Romen*; Plomp, *De middelnederlandsche bewerking van het gedicht van den VII vroeden van Rome* (G. Paris). — P. 450-454. Cloetta, *Die Enfances Vivien* (R. Wecks : éloges).

Périodiques. — P. 455-459. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXIII, 1-2 (G. Paris, P. Meyer, A. Jeanroy). — P. 459-462. *Revue de Philologie française et de littérature*, p.p. L. Clédat, t. XII (1898), 1-4 (P. Meyer). — P. 462. *Bulletin de la Société des anciens textes français*, 1898. — P. 462-471. *Zeitschrift für französische Sprache und Litteratur*, XIII-XIX (1891-1897). — P. 472-478 [Il faut y signaler les détails précieux que donne M. P. Meyer sur une vente récente de mss. provenant de la bibliothèque de lord Ashburnham, dont un certain nombre, achetés par la Bibliothèque nationale, ont été décrits par M. L. Delisle dans le *Journal des savants* (Voy. les numéros de juin et août 1899)]. — P. 478-488. Livres annoncés sommairement.

P. 489-507. L. Brandin. Le manuscrit de Hanovre de la *Destruction de Rome* et de *Fierabras* (avec deux héliotypies). [Description minutieuse de ce précieux manuscrit, insuffisamment décrit par M. Grœber, dans son édition de la *Destruction de Rome*, et longue liste de corrections au texte imprimé d'après une collation attentive du manuscrit]. — P. 508-567. S. Berger. Les Bibles castillanes et portugaises (*fin*). III. Révisions d'après l'Hébreu. — IV. La Bible du Grand-Maître (de l'ordre de Calatrava, ou Bible d'Albe ou d'Olivarès). — *Appendice*. Note sur les Bibles portugaises (par Mme C. Michaëlis

Digitized by Google

de Vasconcellos et S. Berger). [Une *Bibliographie* détaillée termine cet important article]. — P. 568-578. F. Lot. Caradoc et saint Patern. [Le Caradoc légendaire n'aurait pas pour prototype historique, comme l'a cru M. G. Paris (Voy. *Romania*, XXVIII, 214-231), un chef breton du pays de Vannes au V^e^ siècle. Les contes du « serpent » et aussi de la fidélité conjugale, sous la double forme du *Cor* et du *Mantel mautaillié*, proviendraient des Scots d'Albanie (nord-ouest de l'Écosse); les Bretons les plus voisins leur auraient donné pour héros un de leurs chefs les plus célèbres, Caradauc, surnommé « au bras fort » (*Breichbras*) et les auraient transmis aux Gallois]. — P. 579-595. J. Vising et H. Andersson. L'amuïssement de l'*r* finale en français. [M. Vising combat (en partie) les conclusions d'un mémoire de M. Andersson inséré dans le *Recueil de mémoires philologiques présenté à M. G. Paris* (1889), complété et modifié par un travail postérieur, *Altération et chute de l'r en français* (dans les *Studier i modern sprakvetenskap*, Stockholm, 1898) : il admet que l'*r* a passé à *s* avant de disparaître, mais seulement (les mots savants et les monosyllabes mis à part) après les voyelles hautes et antérieures (*i*, *e* fermé, *eu* fermé). Réponse de M. Andersson et réplique de M. Vising, qui maintient ses conclusions]. — P. 598-620. J. leite de Vasconcellos. *Phonologia mirandesa*.

Comptes rendus. — P. 621-622. G. Mari, *I Trattati medievali di ritmica italiana* (G. Paris : éloges). — P. 622-624. E. Stengel, *Die altprovenzalische Liedersammlung* c *der Laurenziana in Florenz* ; M. Pelaez, *Il Canzoniere provenzale* c *Laurenziana* (L. Brandin : les deux éditions sont exactes, celle de M. Stengel plus commode]. — P. 624-633. Ed. Moore, *Studies in Dante* (Paget Toynbee : favorable).

Périodiques. — P. 634-636. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXIII, 3. (G. Paris). — P. 636-640. *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, XVIII-XIX (e. m.). — P. 641-643. Chronique. — P. 643-650. Livres annoncés sommairement.

XXIX, 1-2. (janvier-avril 1900).

P. 1-34. P. Meyer. Notice du ms. Rawlinson Poetry, 241. [Ce ms. contient les ouvrages suivants : 1° *Proverbes de Boon*, 2° *la Plainte d'Amour* ; 3° *Poème sur l'amour de Dieu et sur la haine du péché* ; 4° *Dialogue entre l'évêque saint Julien et son disciple* ; 5° *Miracles de la Vierge, par Everard de Gateley, moine de Bury Saint-Edmond* (ne semble pas se trouver ailleurs); 6° *Extraits du* Manuel des péchés *de William de Waddington* (environ 3900 vers, le tiers du poème) ; 7° *traduction du* Speculum Ecclesiæ *de saint Edmond de Pontigné*,

Digitized by Google

archevêque de Cantorbéry; 8° *le Mariage des neuf filles du diable* (cf. *Revue des l. rom.* 3e série, XII, 218) ; 9° *Sur les quatre temps de l'an ;* 10° *la Petite philosophie*; 11° *le Lunaire de Salomon*; 12° *poème sur l'Antéchrist et le Jugement dernier* (ne semble pas se trouver ailleurs). Le n° 3 est donné en entier avec quelques variantes du ms. de Cambridge, Corpus Christi-College, 405 et (en appendice) le début et la fin du poème d'après le ms. Bibl. nat. fr. 902. Le premier et le dernier des trois miracles de la Vierge sont également publiés en entier; du second on donne seulement le début et un court extrait. Ces divers poèmes ont été composés en Angleterre au cours du XIIIe siècle, sauf le *Lunaire de Salomon* qui est d'origine française et a été publié par Méon, *Nouveau recueil de fabliaux*, I, 364, d'après le ms. B. N. fr. 2043 (f° 105)]. — P. 85-93. William Allan Neilson. *The Purgatory of cruel beauties* [Note sur les sources de la 8e nouvelle de la 5e journée du *Decameron* de Boccace]. — P. 94-104. Gédéon Huet. La traduction française des *Martins* de Maerlant [Etude sur une traduction, de valeur médiocre, composée vers 1450, des trois fameux débats du grand poète néerlandais Jacob van Maerlant († vers 1291), dont les deux premiers traitent de l'amour et le troisième contient un exposé du dogme de la Trinité. De cette traduction, imprimée entre 1477 et 1480 par le célèbre imprimeur brugeois Jean Bortoen, on a retrouvé successivement un certain nombre de feuillets, qui ont été republiés par M. Fredericq dans le *Tijdschrift*,, t. XVII. p. 33 sqq.]

Mélanges.— P. 105. F. Lot. Asselin.— P. 106 107. G. Paris. *Un fragment épique.* [A propos de ce fragment de 33 vers appartenant aux *Enfances Godefroi*, l'auteur de la note constate que dans les trois passages où l'on trouve *G*, c'est-a-dire *Godefroi*, l'édition Hippeau donne *W*, c'est-à-dire *Wistasse*, ce qui a amené un remaniement soit d'un côté, soit de l'autre: question qui reste à examiner]. — P. 107-112. G. Paris. La mort de Siger de Brabant. [Par le rapprochement d'un passage d'une chronique latine brabantine avec les vers du poème de Durante (publié ici même par M. Castets en 1881) qui concernent Siger, G. Paris montre que le grand philosophe averroïste est mort à Orvieto, d'un coup d'épée que lui avait donné un sien clerc, pris d'une folie subite]. — P. 112-115. A. Piaget. Quelques vers du cardinal Pierre d'Ailli. [Deux petites pièces octosyllabiques, l'une de 14, l'autre de 24 vers, dont chacun renferme une maxime, et qui doivent s'ajouter à la seule pièce de Pierre d'Ailli que l'on connût, *les Contredits de Franc-Gontier*]. — P. 115-116. L. Havet. *Abri, ailleurs.* [*Abrier* est né de *ab-rigar* (=*apricare*), par une recomposition illégitime à une époque où le *b* se prononçait encore en fin de syllabe dans des composés comme *ab-rumpo, ab-ripio*, etc. *Ailleurs* (de *aliorsum*)

Digitized by Google

a été traité comme *meilleurs* (de *meliores*) avec lequel il rime, parce qu'on y a vu un radical en *r* suivi de l'*s* flexionnelle. Hypothèses ingénieuses et qui méritent d'être prises en sérieuse considération.

COMPTES-RENDUS. — P. 117-126. *Beitrage zur romanischen Philologie.* Festgabe für Gustav Grœber (G. PARIS, A. MOREL-FATIO et J. LOTH : mémoires presque tous étendus et importants.) — P. 127. A. Stimming, *Der anglonormannische Boeve de Haumtone* (G. PARIS : favorable). — P. 127-130. G. A. Cesareo, *Le Origini della poesia lirica in Italia* [A. JEANROY reproche à l'auteur d'être trop porté à prendre ses hypothèses pour des certitudes et de ne pas reconnaître assez ce que la lyrique italienne doit à la lyrique française et provençale]. — P. 130-134. C. Decurtins, *Rætoromanische Chrestomathie*, t. II, 1re livr. (J. ULRICH : graves reproches).

PÉRIODIQUES. — P. 135-138. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXIII, 4 (G. PARIS) [à propos de l'étymologie de *suie* que Salvioni se refuse à tirer de *sudica* pour *sucida*, comme on l'admettait jusqu'ici, G. P. fait observer que *sugia*, qui se trouve dans les *Gloss. Cassinenses*, conviendrait très bien et expliquerait le lombard *süga*. Ajoutons que le rouergat *sujo* postule également *sugia*]. — P. 138-144. *Archiv für das Studium der neueren Sprachen und Litteraturen*, LXXXVIII-CI (nouvelle série, I) (S. D. G.). — P. 145-147. Chronique. — P. 147-160. Livres annoucés sommairement.

P. 161-208. A. THOMAS. *Étymologies françaises* [*affier, aiger, amiau, bignon*, angl. *butteris et buttress, cagouille, chaintre*, prov. *chancera, chancière, clin, coumére, erturon, esnoillie, estoinc, estrenc, estrichier, genevelle*, prov. mod. *ginousclo, giernote, gloutrenie, jarce, jarçon*, lyonnais *jouclia*, prov. mod. *lachusclo*, angl. *lawn, louateure, lumignon, maroute, moison*, prov. *pergam, petre, quiérame, rémoulade*, lyonnais *rodo, rubican, rustine, salburosse, serron* (*céron, suron*), *siguette, sofaschier, songnole, sordent, souchet, sourdon, soutre, tacre, taranche, tenais, tie, tiretoire, tire-veille, titre* (terme de chasse), *tréteau, trévin, tringle* (*trangle, tingle*), *tronière, tympe, velanède, vélani*. Toujours même perspicacité et même information abondante chez le savant éditeur du *Dictionnaire* de Hatzfeld-Darmesteter.] — P. 209-218. G. PARIS. Sur *Huon de Bordeaux*. [Remarques complémentaires ou rectificatives à un article publié par l'éminent romaniste, dès 1861, dans la *Revue germanique* sur cette chanson de geste]. — P. 219-256. G. DONCIEUX. La chanson du roi Renaud, ses dérivées romanes, sa parenté celtique et scandinave. [La chanson du *Roi Renaud*, le chef-d'œuvre du romancéro populaire français, qui date du milieu du XVIe siècle, est une libre et intelligente imitation d'un *gwerz* armori-

Digitized by Google

cain, le *Comte Nann*, dont le début présente la mort du héros, non comme résultant d'une blessure reçue à la guerre, mais comme un effet de la vengeance d'une fée dédaignée par lui, particularité qui se retrouve dans une *vise* danoise, beaucoup plus ancienne, le *Chevalier Olaf*, où se trouve aussi l'ébauche du dialogue caractéristique entre la belle-mère et la bru.]

MÉLANGES. — P. 257-259. H. SUCHIER. Quelques passages du *Fragment de La Haye*. [Discussion de quelques passages où M. L. Havet, dans son édition du *Querolus*, parue en 1880, adopte un sens différent de celui qui figure dans l'édition Suchier (t. II des *Narbonnais*)]. — P. 259-262. A. THOMAS. La mention de Waland le forgeron dans la chronique d'Adémar de Chabannes. [La forme *Walander*, invoquée par M. Jiriczek (*Deutsche Heldensagen*) pour appuyer l'opinion que la connaissance du fameux forgeron a été importée en France par les Normands, est due à une faute de lecture du Père Labbe dans le ms. de la Chronique d'Ademar de Chabannes, *Vualand* = *Vualandus*, *Walandus*. *Corto*, dans ce même texte, désigne *Courtain*, la fameuse épée que nos anciens poètes attribuent ordinairement à Oger le Danois]. — P. 262-263. G. PARIS. *Guet-apens*. [Ce mot vient, par une double agglutination, de (meurtre) *a agait a apens*. — P. 263-265. CH. JORET. Des suffixes normands (i) co(t) *et* (i) bo(t). [L'*i* serait une voyelle de liaison et le *c* aurait été intercalé devant le suffixe *ot*, comme le *t* et l'*r* qu'on rencontre dans un grand nombre de dérivés français, *bijoutier*, *aileron*, etc.].

COMPTES RENDUS. — P. 266-287. G. Mohl. Introduction à la chronologie du latin vulgaire; — *Románská dvojice Lui: Lei; le couple roman* lui: lei, ses origines et son histoire dans les *dialectes vulgaires de l'empire romain* (M. Roques: « L'on se demande si, des deux livres que nous venons d'analyser, il restera autre chose que le souvenir d'un brillant effort d'imagination et de construction logique, qui n'appelle ni contrôle, ni imitation »). — P. 287-292. H. Suchier, *Aucassin und Nicolete*, 4e édition, 1899 (G. PARIS: grands éloges, accompagnés d'observations pénétrantes au sujet de ce petit chef-d'œuvre. M. G. P. croit, aujourd'hui, avec M. Suchier, qu'*Aucassin et Nicolete* a dû être composé dans l'Artois, mais persiste a croire que l'auteur n'avait aucune idée précise de la véritable situation de Beaucaire). — P. 292-294. P. Butler, *Legenda aurea*, *Légende dorée*, *Golden Legend* (P. MEYER: quelques pages seulement peuvent être utiles à celui qui reprendra la question des sources de la *Golden Legend* de Caxton). — P. 294-300. H. Guy, Essai sur la vie et les œuvres littéraires du trouvère Adan de le Hale (A. JEANROY: très favorable; réserves au sujet de la sévérité de l'auteur pour les chan-

Digitized by Google

sons d'Adan; cf. *Revue des l. rom.* IV, 170). — P. 300-302. Ch. Guerlin de Guer, Essai de dialectologie normande: la palatalisation des groupes initiaux *gl, kl, fl, pl, bl*, étudiée dans les parlers de 300 communes du département du Calvados (J. G. : résultats surprenants, en ce sens qu'ils constatent la continuation actuelle de l'évolution phonétique).

Périodiques. — P. 303-306. *Revue des langues romanes*, 4e série, t. X, nos 6 à 12 ; 5e série, t. I et II, nos 1 à 4 (P. Meyer). — P. 306-309. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXIV,1 (G. Paris). — P. 309-311. *Literaturblatt für germanische und romanische Philologie*, XX (E. M.). — P. 311-312. *Studi glottologici italiani*, diretti da Giacomo di Gregorio, t. I (M. Roques). — P. 313. Chronique. (M. G. Paris y fait l'éloge de l'article publié par notre collaborateur E. Rigal, dans la *Revue d'Histoire littéraire de la France*, sur les sources d'*Aymerillot* et du *mariage de Roland*, de Victor Hugo). — P. 317. Livres annoncés sommairement.

Léopold Constans.

CHRONIQUE

La Société archéologique, scientifique et littéraire de Béziers (Hérault), dans la séance publique qu'elle tiendra le jeudi de l'Ascension, 16 mai 1901, décernera :

1° *Une couronne de laurier* en argent, à l'auteur d'un travail historique, biographique ou archéologique concernant le Midi de la France, écrit, autant que possible, d'après des documents originaux et accompagné de pièces justificatives.

2° *Un rameau d'olivier* en argent, à la meilleure pièce de vers en langue néo-romane.

Tous les idiomes du Midi de la France sont admis à concourir.

3° *Un rameau de chêne* aussi en argent, à la meilleure pièce de vers français.

La Société pourra décerner en outre des médailles de *bronze*, d'*argent* ou de *vermeil* aux œuvres qui seront jugées dignes de cette distinction.

Les œuvres destinées au concours ne seront pas signées et devront être adressées en double copie et franches de port, avec un billet cacheté contenant le nom et l'adresse de l'auteur, avant le 1er avril prochain, terme de rigueur, à M. Antonin Soucaille, secrétaire de la Société, avenue de la République, 1.

Le programme détaillé sera envoyé à toute personne qui en fera la demande, par carte postale, au secrétaire de la Société.

* * *

Le Catalan dans les îles Sporades. — La *Revue hispanique* a publié (tome VII) une courte mais intéressante note de M. G. Baist, sur le

Digitized by Google

Catalan dans les îles Sporades. Deux inventaires publiés par M. E. GERLAND (*Das Archiv. des Herzogs von Kandia im Königl. Staatsarchiv zu Venedig*, Strasbourg, Trübner, 1899, pp. 70-73), montrent, qu'en 1359, le catalan est employé comme langue commerciale dans le voisinage de la côte de Carie.

∴

Voici le résultat du concours littéraire organisé par l'*Académie du Var*, à l'occasion du Centenaire de cette Société. Les auteurs des manuscrits ci-dessous désignés par leurs devises, sont invités à se faire connaître par lettre, adressée à M. LÉON GISTUCCI, secrétaire général de l'Académie du Var, 22, rue d'Antrechaus, à Toulon.

Poésie française. Sujet : Toulon et sa rade. 1er prix. Manuscrit portant comme devise : *Sculpter son tombeau* (Mallarmé) ; — 2e prix. Ms. : *Blanc cheval sans bride et sans mors, porte-moi vers les nobles fêtes* ; mention honorable ex aequo. Mss. : *Fais ce que dois — Sers l'avenir, porte l'arche* (V. Hugo) — *Ton port est le plus beau de tous les ports du monde*.

Prose française. Sujet : Grèce et Provence (Légende ou histoire). Prix. Ms. : *On n'entendait autour ni plainte ni soupir ; C'est ainsi qu'il mourut, si c'était là mourir* (Lamartine).

Poésie Provençale. Sujet ; Un jour d'été dans un mas de Provence. Prix. Ms. : *Erian au tems que li terrado An si recordo amadurado* (Mistral, *Mireio*, cant VII.) ; mention. Ms. *Es care lou païs ount l'alh embaumo l'air*.

Archéologie. Sujet : Monographie avec plan. Prix. Ms. : *Takou*, 10 *août* 1900.

Géographie. Sujet : Tableau synthétique de l'empire colonial de la France. Mention. Ms. : *Fais ce que tu fais*.

∴

Nous apprenons qu'un jeune romaniste de Berlin, M. Rudolf Berger, vient d'être élu membre correspondant de l'Académie des Sciences, Lettres et Arts d'Arras. M. Berger a mérité cette distinction par l'édition qu'il a publiée cette année, dans la *Romanische bibliotek*, n° 17, du trouvère *Adan de le Hale le Bochu d'Aras*. Notre *Revue* rendra compte de cette édition dans un de ses prochains fascicules.

∴

Parmi les articles du *Journal des savants* qui peuvent intéresser les romanistes, il faut citer celui que M. MICHEL BRÉAL a consacré au livre de M. F. G. Mohl (*Introduction à la chronologie du latin vulgaire*) et celui de M. GASTON PARIS sur le livre de M. H. Berger (*Die Lehnwörter in der französischen Sprache der ältesten Zeit*). L'article de M. Bréal est contenu dans les numéros de février-mars 1900, celui de M. G. Paris, dans les numéros de mai-juin de la même année.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

Digitized by Google

ANNEXE

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

REVUE
DES
LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME XLIII

(Vme SÉRIE — TOME V)

Nos 9-10

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1900

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCC

Digitized by Google

SOMMAIRE DES NUMÉROS 9-10

SEPTEMBRE-OCTOBRE

Page

G. THÉROND. — Contes languedociens : *Dau pioch de Sant-Loup au pioch de Sant-Cla* (suite)..... 385

H. TEULIÉ. — Note sur la déformation des proverbes..... 429

J. VIANEY. — Le modèle de Ronsard dans l'ode Pindarique... 433

L.-G. PÉLISSIER. — La jeunesse d'un félibre Arlésien. — Amédée Pichot à Paris (1818-1820)..... 437

J. BERTHELÉ. — Mormellicum = Monmel..... 462

E. RIGAL. — *Le Glaive* de Victor Hugo et sa source..... 466

Bibliographie. — Comptes rendus critiques :

H. SCHUCHARDT. — *Ueber die Klassification dee romanischen Mundarten* (Maurice Grammont)..... 474

SUCHIER (Hermann). — *Die Handschriften der castilianischen Uebersetzung des Codi.* (W. S.)..... 475

BOURCIEZ (Edouard). — Documents gascons de Bordeaux, de la Renaissance à la Révolution (J. Anglade)..... 476

A.-G. OTT. — Étude sur les couleurs en vieux français (Maurice Grammont)..... 476

A. BLANC. — Le rappel du duc d'Anjou et l'ordonnance du 25 avril 1380. (J. Anglade)..... 478

Zweites Jahrbuch der Kölner Blumenspiele. (J. Anglade)..... 479

Notes Bibliographiques..... 480

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

F. Castets. — Description du ms. de la B. N. Fr. 24.387 (anc. 39 La Vallière) contenant la version du Renaus de Montauban.

— *I dodici canti* (suite).

C. Chabaneau. — Le moine des Iles d'Or et Jean de Nostredame.

J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV^e^ siècle dans le *Manipulus curatorum*.

M. Grammont. — Les mots expressifs.

— Le timbre des voyelles toniques en français.

Voir la suite à la 3^e^ page de la couverture.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la Revue à M. HENRI TEULIÉ, 29, *boulevard Louis-Blanc, Montpellier.*

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX TILDEN FOUNDATIONS.

CONTES LANGUEDOCIENS

Dau pioch de Sant-Loup au pioch de Sant-Cla

(Suite)

III

LOU MAU DE NAS

PER L'AMIC J.-H. GALIBERT

Se i'a de mounde que naissoun embé la crespina, n'i 'en manca pas atabé qu'à sa naissença, quauca marrida masca sembla i'avedre dich : — Tus, faràs pas Marmanda.

D'aquestes èra Batistou. Lou counouissès pas, Batistou?.. Tirava de soun paire per la tèsta: una closca couma un semalou; sa maire l'aviè aurelhat d'aco pus bèu: à faire se calcinà de jalousiè toutes lous ases de Valena; sous iols avièn pas *jamai pouscut* anà de couteria, d'abord que l'un agachava Paris quand l'autre vouliè veire Rouma; à nòu ou dèch ans, la picota l'aviè cruvelat couma una sartan castagnèira; e

III

LE MAL AU NEZ

POUR L'AMI J.-H. GALIBERT

S'il est des gens qui naissent coiffés, il n'en manque pas aussi à qui, le jour de leur naissance, quelque maudite sorcière semble avoir dit: — Toi, tu ne feras point florès.

De ces derniers était Batistou. Vous ne le connaissez pas, Batistou? Il avait la tête de son père: une caboche comme un tonnelet; sa mère l'avait pourvu d'amples oreilles: de quoi faire crever d'envie tous les ânes du bois de Valeine; ses yeux n'avaient jamais pu aller *de coterie:* l'un regardait Paris, l'autre voulait voir Rome; à neuf ou dix ans, la variole l'avait criblé comme une poêle à châtaignes; et

Digitized by Google

vejaqui qu'en agantant sous vint-e-cinq, i 'espeliguèt sus lou nas una espèça de boutounot, d'abord pas ni tus ni vous, mès que pioi s'uflèt, s'uflèt sans ime: talamen qu'auriàs dich dau paure bigre qu'aviè, en mitan de la figura, una figa, una aubergina ou tout ce que voudrés, pulèu qu'un nas. Aco, presemple, lou desoundrava d'à-founs.

Un malur vèn pas sans l'autre. Babèu, una gavacha pas poulidassa, es vrai, mès fresca, garruda e bèu couissi de car, qu'en jusqu'aladounc l'aviè prou voulountat, lou vouliè pas pus counouisse, ni per figura ni per pintrura.

Lou bardoutàs parlava dejà de s'anà negà.

— Bota! ie diguèt Babarot, soun camarada fidèl, fagues pas l'ase. De te negà t'apouncharà pa 'n fus, e ie seràs toujour à tems. Vaudriè mai qu'anèsses à Mountpelhè veire un d'aqueles moussus de la Medecina. Guerissoun de la rougna, dau mau negre, de patin amai de coufin, e vos pas que te gueriguèssoun d'un trassa de mau de nas?...

Tant-i'a que Batistou repieutèt à l'esper, e counvenguèroun d'anà toutes dous au Clapàs.

voilà qu'en prenant sa vingt-cinquième année, il lui poussa sur le nez une espèce de bouton, d'abord ni chair ni poisson, mais qui, par la suite, enfla, enfla sans mesure: si bien que vous eussiez dit du pauvre diable qu'il avait, emmi le visage, une figue, une aubergine, tout ce que vous voudrez, plutôt qu'un nez. Cela, par exemple, mettait le comble à sa laideur.

Un malheur ne vient jamais seul. Babeau, une *gavache* point jolie, à la vérité, mais fraîche, et forte, et la poitrine rebondie, Babeau qui jusqu'alors avait trouvé Batistou suffisamment à son gré, Babeau ne voulait plus le connaître ni en figure ni en peinture.

Le grand nigaud parlait déjà d'aller se noyer.

— Va! va! lui dit Babarot, son camarade fidèle, ne fais pas l'âne! De te noyer ça n'y fera ni chaud ni froid: il sera toujours temps. Mieux vaudrait aller à Montpellier voir un de ces messieurs de la Faculté. Ils viennent à bout de la gale, du mal noir, de patati et de patata, et tu ne voudrais pas qu'ils pussent guérir un mal au nez de rien du tout?...

Si bien, que Batistou renaquit à l'espoir. Et ils convinrent d'aller tous les deux au Clapas [1].

[1] Nom populaire de Montpellier.

Digitized by Google

*
* *

Partiguèroun pas pus tard que l'endeman, amai que seguèsse un divendres. E, entre sourti de la gara, as prumiès passes dins la carrièira Magalouna, Babarot diguèt :

— Moussu Chaplatout, que lou fan tant e tant entendut, demora perquinaici... Ah ! tè, vejaqui soun oustau. Monta-ie per veire dequé te dirà. T'esperarai au cafè d'en fàcia.

Batistou mountèt. Couma per un fèt d'asard, aquel jour, i'aviè pas trop granda foga de mounde. Atabé esperèt pas gaire mai d'una miéja-ourada davans que seguèsse soun tour. E quand seguèt soun tour, moustrèt dounc sa bèla figa en countant coussi lou mau se i'èra mes.

— Dindines! diguèt lou medeci, se fasiè oura que venguessiàs, camarada. Mès, malurous que sès, vesiàs pas qu'aquel mau auriè pouscut vous manjà touta la figura?... Anfin, ie sèn encara à tems per l'arrestà : soulamen, sabès? i'a pas à dire moun bel amic, lou cau coupà. Una pichota minuta es lèu passada quand s'en dèu pas pus parlà... Anen! vau apreparà lous oustisses.

*
* *

Ils partirent dès le lendemain, bien que ce fût un vendredi. Aussitôt hors de la gare, aux premiers pas dans la rue Maguelone, Babarot dit :

— M. Coupetout, dont on vante tant le savoir, habite par ici... Ah! tiens, voilà sa maison. Monte, pour voir ce qu'il te dira. Je t'attends au café, en face.

Batistou monta. Par hasard il n'y avait pas, ce jour-là, trop grande affluence de monde. Aussi n'attendit-il guère plus d'une demi-heure avant d'être introduit. Et dès qu'il fut introduit, il montra sa belle figue et expliqua comment le mal était venu.

— Sapristi! dit le médecin, il était temps que l'on vous vît, camarade. Mais, malheureux! ce mal-là aurait pu vous ronger toute la face!... Enfin, il n'est point encore trop tard pour l'arrêter : seulement, vous savez? il n'y a pas à dire mon bel ami, il faut le couper. Un mauvais moment est vite passé quand on n'en doit plus parler. Allons! je vais préparer les instruments.

Tout cela fut dit en français. Or du français Batistou n'en a jamais oublié mie : il dut, sans doute, comprendre *dia* pour *huo*, toujours est-il qu'il se sauva sur-le-champ, sans dire seulement : bête, es-tu là?

Digitized by Google

Diguèt aco dins soun francés. Or se capita que, per lou francimand, Batistou i'a pas jamai res dessoublidat. Saique [illegible] comprene jà per biò, lou tout es que se sauvèt d'ausida sans dire soulamen : bèstia que siès aqui !

— Ah ! parla m'en de toun Chaplatout ! cridèt à Babarot que l'esperava... Un poulit ase ! N'avès pas de nasses à ie tène per que vous lous cope?... Lou diable l'empourtèsse !

*
* *

D'aqui s'enanèroun enco de Moussu Rasclet que demora jout l'Esplanada. Batistou intrèt tournamai tout soul, e toutescàs s'avìè badat que lou medeci ie faguèt :

— Badinàs?... Voulès que siègue de-besoun de lou coupà?... Se quaucun vous a dich aco, pot pas èstre qu'un courdouniè... Tenès : vesès ben aquela boutelheta ?... A pas l'er de res e pamens ce que tèn vau soun pesant d'or. Prenès-la, boujàs-n'en dous degouts sus vostre nas, mati e vèspre, quinze jours a-derré, e pioi retournàs me veire. D'un virà de man vous lou vole derrabà sans que vou 'n avisés.

— Plèti ? Moussu.

— Una quinzenada, amai pas que douge jours, se cau.

— Ah ! parlons-en de ton Coupetout ! cria-t-il à Babarot qui l'attendait. Une fameuse bourrique !... N'avez-vous pas des nez à lui présenter pour qu'il vous les coupe?... Le diable l'emporte !

*
* *

De là, ils allèrent chez M. Racletout, qui habite au bas de l'Esplanade. Batistou entra encore tout seul chez le docteur, et, à peine avait-il entr'ouvert la bouche, que celui-ci l'arrêta.

— Vous badinez?... Qu'il faille le couper?... Si quelqu'un vous a dit cela, ce ne peut être qu'un cordonnier..... Tenez ! vous voyez cette petite fiole? Elle n'a l'air de rien et, cependant, ce qu'elle contient vaut son pesant d'or. Prenez-la, versez deux gouttes du liquide sur votre nez, matin et soir, et quinze jours de suite. Puis revenez me voir. D'un tour de main je veux vous l'arracher sans que vous y preniez garde.

— Plaît-il ? Monsieur.

— Une quinzaine, et même douze jours suffiront, au besoin.

Digitized by Google

— E cresès que se derrabarà ?

— Presemple !... Voudrièi be veire que se derrabèsse pas !

— Capoun-de-sort ! la poudès gardà vostra salla besougna ! Vole pas que se derrabe, entendès ?... Aimarièi mai m'anà fourrà dins lou Lez emb'una pèira au col d'un parel de quintaus... Adissiàs !

Se Babarot, que l'esperava, l'arrestèsse pas, saique couririè 'ncara.

— Escouta, l'arresounèt Babarot, çai sèn, çai sèn ! On trova pas toujour à s'acoumoudà dau prumiè cop. I'avèn encara lou famous Poutinga : quau sap se ie farà pas la cambeta à toutes.

***

Moussu Poutinga, el, diguèt aiço :

— Es pas de-besoun ni de lou coupà, ni de lou derrabà. Prenès tant soulamen l'enguen que vous vau bailà, fretàs-vou'n lou nas quatre ou cinq jours de fila, davans de vous couchà, siès lou mai, e, boutàs ! toumbarà tout soulet.

— Disès ?...

— Et vous croyez qu'on pourra l'arracher ?

— Par exemple !. . Je voudrais bien voir qu'il ne se laissât pas arracher !...

— Tonnerre de sort ! vous pouvez la garder votre sale drogue. Je ne veux pas qu'on l'arrache, entendez-vous ?... J'aimerais mieux aller me jeter dans le Lez, avec une grosse pierre au cou. . Bonsoir !

Si Babarot ne l'eût point arrêté au passage, sûrement il courrait encore.

— Écoute, lui représenta Babarot, nous y sommes, nous y sommes ! On ne s'accommode pas toujours du premier coup. Il nous reste encore le fameux Droguetout. Qui sait s'il ne leur fera pas la pige à tous ?...

***

Monsieur Droguetout, lui, parla ainsi :

— Il n'est besoin ni de le couper, ni de l'arracher. Prenez tout simplement l'onguent que je vais vous donner, passez-vous en sur le nez, avant de vous coucher, durant quatre ou cinq jours, six tout au plus. Et soyez tranquille : il tombera tout seul.

— Vous dites ?...

Digitized by Google

— Amai vole perdre moun noum se n'i'en demora quand se dis una brisa.

— Petard-de-petard! sès un ase, voulès que vous hou digue!... Lou diable vous curèsse, vous e toutes lous autres, espèças de sabarnaus pas mai bons que per croucà lous sòus dau paure mounde!... Anàs vous faire toundre, bourriscot!

E fusèt couma un lamp, sans que degus lou pousquèsse retene, ni per resous, ni per foutre ni moutre.

***

Eh ben! achàs dequ'es pas quand lou destin vòu virà? En couriguent couma un chi-fol, s'embrounquèt à quauque calhau, s'espatèt de tout soun long e s'abimèt lou mourre contra un butarou. L'empourtèroun à l'espitau, estavanit e la tèsta touta ensannousida. Ie demourèt per lou mens una mesada e, quand sourtiguèt, guerit d'à-founs, soun mau de nas agèt passat per malha. Couma aco's iéu que vous hou dise.

La finicioun es que Babèu l'a mai vougut, que se soun maridats e que sabe pas s'auran fossa d'enfants.

— Et je veux perdre mon nom s'il en reste une miette.

— Tonnerre de tonnerre! vous n'êtes qu'un âne, voulez-vous que je vous le dise!... Le diable vous crève, vous et tous vos confrères, espèces de savetiers, bons uniquement pour croquer les sous du pauvre monde!... Allez vous faire tondre, bourrique!...

Et il partit comme un éclair sans que personne pût le retenir, d'aucune manière.

***

Eh bien! voyez un peu ce que c'est quand le Destin veut vous sourire? En courant comme un chien enragé, Batistou heurta du pied contre une grosse pierre, s'étendit de tout son long et s'aplatit le museau sur une borne. On l'emporta à l'hôpital, évanoui, la tête ensanglantée. Il y demeura pour le moins un mois, et lorsqu'il en sortit, tout à fait guéri, son mal au nez eut disparu comme par miracle. Aussi vrai que je vous le dis.

La conclusion, c'est que Babeau l'a voulu de nouveau, qu'ils se sont mariés, et que je ne sais pas s'ils auront beaucoup d'enfants

Digitized by Google

IV

REGAGNOU

AU CAMARADA PAUL AMAT

Es vèlha de Nadau e, couma aco se sap, lous cafès, aquel jour, se barroun pas de bona oura. Atabé 'ncara i'a de mounde, dins lou pichot cafetou de Pitança, amai que se sarre mièjanioch.

N'i'a pas, perdi, que tout ne siègue, d'abord que lou darnièr de la messa sounarà lèu e que lous que soun pas à la Capèla blanca an gandit vers la glèisa; mès, per i'avedre la mièjadougena, i'es. Niqueta, de l'auberja dau Lioun d'or, e Tisana, lou fatou de las postas, atissats à-n-una partida de damas que jamai noun finis, soun lous souls d'ataulats; lous autres, Coucoumèla lou bouchè, Patanegra lou marechal, Bercagautas lou rasaire, Moussu Sentisabotas lou vièl gendarma retratat, e Pitança lou cafetiè, fan lou roudelet à l'entour de la brasièira.

Ounte es Coucoumèla, se demanda pas quau tèn lou let:

IV

RÉVEILLON

POUR LE CAMARADE PAUL AMAT

C'est la veille de Noël. Comme chacun sait, ce jour-là les cafés ne ferment point de bonne heure. Aussi y a-t-il encore du monde dans le petit café de Pitance, bien qu'il soit près de minuit.

Il n'y en a pas, pardieu bien, à foison: le dernier coup de la messe étant sur le point de sonner, les hommes qui ne sont pas à la Chapelle blanche se sont déjà dirigés vers l'église; mais pour la demi-douzaine, elle y est Niquette, de l'auberge du *Lion d'Or*, et Tisane, le facteur des postes, passionnément absorbés dans une interminable partie de dames, sont les seuls attablés; les autres, Coucoumelle le boucher, Pattenoire le maréchal, Ebrèchejoues le barbier, monsieur Sentabottes le vieux gendarme retraité, et Pitance le limonadier, font cercle autour du brasero.

Là où se trouve Coucoumelle, ne demandez pas qui tient le cras

Digitized by Google

n'i'a pas que per el. E toujour « iéu » : iéu aici, iéu alai, iéu aiço, iéu lou rèsta. Finis que vous fai veni la tèsta couma una oula.

— Oui, es en vanc de dire, d'agnèls antau s'en tuga pas trege à la dougena. S'aviàs vist quanta poulida car!... E rouginousa, e plena!... amai tendra que serà!... Anfin n'ai gardat un gigot per iéu. Dequé tron ! saique nostra bouca es be tant fina couma la de quaucun mai, e pioi, amai se digue, lous courdouniès soun pas toujour lous pus mau caussats. Tant-i'a que d'aquesta oura es quioch e dèu èstre davans lou floc à se mantène cau !. Qu'un cop sourtigoun de la messa e, boutàs ! Rosa e iéu ie diren quiconet, couma es vrai que sès de brave mounde.

Niqueta, à-n-aquel moumen, bufa la darnièira dama de Tisana ; ausis lou dich de Coucoumèla, e, douçamenet :

— Diga, Tisana, manjariès pas un talhou de gigot ?

— Ounte vas embé toun un!... Saique amai n'i'agèsse quatre!...

— Iéu, tamben, me sembla qu'un parel de bonas liscas me

choir : il n'y en a que pour lui. Et toujours « moi » : moi par ci, moi par là, moi ceci, moi le reste. On finit par en avoir la tête comme un pot.

— Oui, est-il en train de dire, des agneaux comme celui-là on n'en tue pas treize à la douzaine. Si vous aviez vu quelle jolie viande!. . Et rouge, et ferme!... et tendre aussi qu'elle sera!... Enfin, j'ai gardé un gigot pour moi. Que diable ! notre palais est aussi délicat que celui de quiconque, et puis, quoi qu'on en dise, les cordonniers ne sont pas toujours les plus mal chaussés. Tant il y a qu'à cette heure le gigot est cuit : ma femme l'a sûrement mis devant le feu afin qu'il reste chaud. Qu'on sorte bientôt de la messe, et je vous jure bien que Rose et moi nous lui dirons deux mots, aussi vrai que vous êtes d'honnêtes gens.

Niquette, en ce moment, souffle la dernière dame de Tisane, il entend ce que dit Coucoumelle, et, à voix basse :

— Dis, Tisane, ne mangerais-tu pas une bouchée de gigot ?

— Où t'en vas-tu avec une bouchée !... Quand bien même il y en aurait quatre!...

— Moi, aussi, il me semble qu'une paire de bonnes tranches ne

Digitized by Google

farièn pas pòu. Vos que nous faguen couvidà per Coucoumèla?

— Te couvidarà couma plòu d'òli... Chaval, n'i'auriè be per se signà 'mbé lou couide!

— Caucagna per que nous couvide! Vas veire.

S'aubourant d'ausida, se sarra contra la brasièira, fai un vira-revira de sas mans davans lou fioc, e, couma tout juste mièja-nioch pica au reloge, se met à dire :

— Boudieu ! mièja-nioch dejà? Oi, couma lou tems fila!... Dequé dises, Tisana, s'anaven veire d'alesti aquel lebraud?

— Un lebraud? Avès un lebraud, vautres? toutes ie vènoun en cor. Chaval de boussut ! vous moucàs pas embé lous dets, camaradas!... Saique hou disès per rire?

— Hou disèn be per rire, mès toutara, à taula emb'el, riren be 'ncara mai... Ah! mèstre Coucoumèla! tus creiriès belèu d'èstre lou soul à n'en faire de bons !... Bota, se chaca cop que se n'es virat de la nostra t'èra pas soulamen toumbat qu'un pèu de la closca, paura cabossa, coussi seriès pelada!

— Noum-de-pas-dieunes! couma dises, sès pus forts que

me feraient pas peur. Veux-tu que nous nous fassions inviter par Coucoumelle ?

— Lui ?... il t'invitera quand la pluie sera de l'huile... Bon Dieu! il y aurait bien de quoi se signer du coude!

— Il ne tient qu'à nous d'être invités. Tu vas voir.

Niquette se lève sur le champ, s'approche du brasero, se frotte un instant les mains devant le feu et, comme justement minuit sonne à l'horloge, il se met à dire :

— Bon Dieu! minuit, déjà? Comme le temps passe!... Qu'en dis-tu, Tisane, si nous allions nous occuper de préparer ce levraut?

— Un levraut? Vous avez un levraut, vous autres ? s'exclament-ils tous à la fois. Ah! les gueusards! vous ne vous mouchez pas avec la manche, camarades!... Ne le dites-vous pas pour rire?

— Nous le disons bien pour rire, mais tout à l'heure, à table avec le levraut, nous rirons davantage encore. Ah! maître Coucoumelle! est-ce que tu croirais être le seul à faire de bons repas ?. . Va, si chaque fois que ç'a été notre tour tu avais perdu seulement un cheveu, pauvre caboche, comme tu serais pelée !

— Nom d'un petit bonhomme!... comme tu dis, vous êtes mieux

Digitized by Google

iéu, vautres, au mens ioi. Un lebraud? mès badinan pas! Chanjarièi be per moun gigot.

— Amai ne seriès pas la mitat d'un!... Saique te dona lega?

— Pode pas dire de nou.

— Eh be! mès, se vos, faren pache: vai-t'en querre toun gigot e mesclaren lous regagnous... Ou s'aimes mai que pourten lou tout à toun oustau?...

— Per mòia! as aqui una bona idèia... Es dich : à toutara.

— Dequé, toutara?... D'ausida, e sans mai d'alònguis, sieuplèt.

— Mès me cau be'sperà la fenna?...

— N'i'en quitaren sa part... Terré! esperà que sourtigoun, e tout-escàs se sona lou darnié!... Dequé dises d'aiço, Tisana? Vei pas, soulide, qu'avèn de dents d'un pan.

— Pamens pode pas sans que Rosa...

— Te dise que n'i'en quitaren sa part, mai? Quant d'armanacs!... E pioi, moun ome, couma voudràs. Demouren couma èren... An! bota, Tisana...

lotis que moi, vous autres, aujourd'hui du moins. Un levraut? Ça n'est pas de la petite bière. Je l'échangerais bien contre mon gigot.

— Et tu ne serais pas la moitié d'un imbécile... Il te fait envie, je gage?

— Je ne peux pas dire le contraire.

— Eh bien! mais, si tu veux, on peut s'entendre: va prendre ton gigot, nous réveillonnerons en commun... Ou, si tu l'aimes mieux, nous porterons tout chez toi?...

— Par ma foi! voilà une fameuse idée!... C'est dit : à tout à l'heure.

— Comment, tout à l'heure?... Immédiatement, sans plus de contes, s'il te plaît.

— Mais il faut bien que j'attende la femme?...

— Nous laisserons sa part... Fichtre! attendre la sortie de la messe, et c'est à peine si l'on sonne le dernier coup?... Que dis-tu de ceci, Tisane? Il ne voit pas, bien sûr, que nous avons des dents longues d'un empan.

— Cependant je ne peux guère sans que Rose...

— Je te dis que nous laisserons sa part, *maï*? Que d'histoires!... Et puis, mon ami, à ta guise. Restons comme nous étions... Allons! Tisane...

Digitized by Google

— Que se fourre ! me decide. Vous fai pas res qu'hou mangen à l'oustau?

— Au countràri: ie seren pus tranquilles qu'à l'auberja. Lou lebraud es pelat e tout. Vau dire à ma maire de lou metre à l'aste, d'alesti lou saupiquet e d'hou mandà tout à toun oustau. Dins l'afaire d'una mièja-ourada, lou tems de toucà lou pous au gigot, e serà lèste. Poudès vous avançà.

* * *

Pamparigousta es un pichot vilajou bastit sus lou pèd d'un serre. En bas passa lou grand cami que fai la pus longa e la pus poulida carrièira. E d'aquel cami partissoun, per mountà drech vers l'en-naut dau vilage, quatre ou cinq carrièiretas. De manièra que, l'auberja dau Lioun d'Or estent sus lou grand cami d'una man, e de l'autra man i'agent la Carrièira Nova que ie fai vis-à-vis, dau mitan d'aquesta carrièira, ounte es l'oustau de Coucoumèla, se vei mai-que-ben la porta de l'auberja.

— Ma foi, tant pis ! je me décide. Ça ne vous fait rien que nous mangions à la maison?

— Au contraire, nous y serons plus tranquilles qu'à l'auberge. Le levraut est écorché et vidé. Je vais dire à ma mère de le mettre à la broche, de préparer le saupiquet et d'envoyer le tout chez toi. Dans moins d'une demi-heure, le temps de tâter le pouls au gigot, tout sera prêt. Vous pouvez prendre les devants.

* * *

Pampérigouste est un petit village, bâti sur le pied d'une colline. En bas passe le grand chemin: c'est la plus longue et la plus belle rue. De ce chemin partent quatre ou cinq ruelles qui montent, en droite ligne, vers le haut du village. De sorte que, l'auberge du *Lion d'Or* étant sur un côté du grand chemin et faisant face à l'entrée de la rue Neuve, on peut fort bien, de la maison de Coucoumelle située dans cette rue, voir la porte de l'auberge.

Niquette est donc passé chez lui. Il a dit ce qu'il avait à dire à Catherine, la servante. Il a rejoint les autres.

Ils sont attablés, maintenant. Ils ont grignotté quelques petites

Digitized by Google

Niqueta es aladounc passat à soun oustau. A dich ce que deviè dire à Catin, la serviciala, e a rejougnegut lous autres.

Ara soun ataulats. An engoulit perquinaqui quaucas senserimbalhas: d'oulivas, de saucissot, e dequé sabe iéu? Coucoumèla ven de decoupà lou gigot:

— M'en anàs dire de nouvèlas, fai. Agachàs s'aco's bèu!... Tè! Niqueta, fai-me lum à-n-aquela lisca, e tus, Tisana, arrapa-te à-n-aquel talhou... Eh be?...

— Moun ome, es famous.

— Quand afourtisse quicon, boutàs, es paraula d'evangèli. Vous hou avièi be dich?

— Fiques! quante bon moussèl qu'es aiço!

— Entancha-te d'acabà 'quel que ie tournaràs.

— Oh! soulide: seriè be'n pecat de s'arrestà tant lèu.

— Vous geinès pas, au mens. Vesès que n'en manca pas.

E patin, e coufin. Coucoumèla, que se reserva per lou lebraud, fai pas que barjacà entramen que lous autres soun afeciounats au traval de las dents. De-segu saboun lou prouverbe: « *Touta feda que biala.....* »

choses: olives, saucisson, que sais-je? Coucoumelle vient de découper le gigot.

— Vous allez m'en donner des nouvelles, dit-il. Voyez si c'est beau!... Tiens, Niquette, fais un peu danser cette lèche, et toi, Tisane, attelle-toi à cette tranche... Eh bien?...

— Mon ami, c'est délicieux.

— Quand j'assure une chose, allez, c'est parole d'évangile. Je vous l'avais bien dit.

— Bigre! quel bon morceau est ceci?

— Hâte-toi d'achever celui-là: tu repiqueras.

— Oh! sûrement: ce serait bien péché que de s'arrêter sitôt.

— Ne vous gênez pas, au moins. Vous voyez qu'il n'en manque pas.

Et ci, et ça. Coucoumelle, qui se réserve pour le levraut, ne cesse de babiller, cependant que les autres s'affectionnent uniquement au travail des mâchoires. C'est qu'ils connaissent le proverbe: « Toute brebis qui bêle perd un coup de dent. »

— On y est, on y est! dit Tisane, je fais comme si j'étais chez moi... Eh bien! et toi, Coucoumelle?

Digitized by Google

— Ie sèn, ie sèn! dis Tisana, vau faire couma à moun oustau... Eh! be, e tus, Coucoumèla?

— Manjàs, manjàs. Iéu, sabès? la vianda de boucharié n'ai lèu un prou. Se cau, manjarai un pauc mai de lebraud.

— Aco t'arregarda; iéu toujour ie torne; e tus, Niqueta?

— Fai tirà, te tendrai pèd, vai!

Pamens de moussèl en talhou, lou gigot s'entancha.

— Sona un pauc Catin, per veire ounte ne soun, dis Niqueta à Coucoumèla.

Aqueste se met sus la porta e brama:

— « Catin!... Catin!...

— » Dequé voulès? rebèca la serviciala.

— » Aquel lebraud?...

— » Lou lardoun. »

— Vai ben, sou-dis nostre bouchè, en se friant las mans; vous fagués pas de marrit sang, mous enfants, serà lèu prèste.

Ce qu'empacha pas que vèn pas vite.

— Se me creses, Tisana, dis Niqueta despacientat, l'anaràs querre d'un cop de pèd; autramen aquelas fennas nous farièn veni cabras. E boulèga-te.

— Mangez, mangez. Moi, vous savez? la viande de boucherie, j'en use tellement!... Je mangerai un peu plus de levraut, si c'est nécessaire.

— Cela te regarde; moi, j'y reviens; et toi, Niquette?

— Va de l'avant, va, je te suis pied à pied.

Pas moins de morceau en morceau le gigot tire à sa fin.

— Appelle Catherine, pour voir où elles en sont, dit Niquette à Coucoumelle.

Celui-ci se met sur le pas de sa porte et braille:

— « Catherine!... Catherine!...

— » Que voulez-vous? répond la servante.

— » Ce levraut?...

— » On le passe au lard... »

— Va bien, pense notre boucher, en se frottant les mains; ne vous faites pas de mauvais sang, mes enfants, il sera bientôt prêt.

Néanmoins il ne vient pas vite.

— Si tu m'en crois, Tisane, dit Niquette à bout de patience, tu l'iras prendre d'une enjambée; sinon, ces femmes nous feront devenir chèvres. Et garde-toi de lambiner.

Digitized by Google

— Chaval ! dèu ben èstre gros, vèn Coucoumèla, quand Tisana es partit, qu'encara siègue pas quioch ?

— S'es gros, dises ?... Imagina-te que quand Matura lou pourtava dins soun sac, ier, n'i'en cresièi dous... Devigna quant fai ?

— Belèu cinq lieuras.

— Sièis lieuras manca un quart, car de cavilha. Bota, se l'aimes, poudràs ie faire toun ome... Ah ! ça, mès, dequé tron fourra Tisana ?...

E Niqueta, à son tour, de dessus la porta, crida :

— Tisana ?... hòu !... te caudrà veni querre, tus atabé ?

— Foutrau ! me brulle... Vèni pourtà lou saupiquet, au mens.

— Vène.

***

E vejaqui !... Es pas de-besoun de dire se se faran esperà loungtems, nostres galapians. Es de creire mèmes que laisaran passà Pascas, amai la Trinitat.

— Sapristi ! fait Coucoumelle, dès que Tisane est parti, il doit être gros ce levraut : pas encore cuit ?...

— S'il est gros, dis-tu ? Imagine-toi que lorsque Mature le portait, hier, je croyais bien qu'il en avait deux dans son sac... Devine quel poids ?

— Peut-être cinq livres.

— Six livres moins un quart, pelé et vidé. Si tu l'aimes, mon ami, tu pourras t'en donner à cœur joie. Ah ! ça, mais, que diable fait donc ce grand lanternier de Tisane ?

Et Niquette, à son tour, sur le seuil de la porte, crie :

— Tisane... ohé !... faudra-t-il venir te prendre, toi aussi ?

— Eh ! farceur !... je me brûle. . Viens porter le saupiquet, au moins.

— Je viens.

***

Et voilà !... Pas n'est besoin de dire s'ils se feront attendre longtemps, nos deux gueusards. Il est même probable qu'ils laisseront passer Pâques, ainsi que la Trinité.

Digitized by Google

V

LOUS CHIS AU PARADIS

AU SAUTA-ROCS MATIEU CARLES

Vejaqui que quand agèt rendut soun ama « *dans les bras de son chien* », couma dis la cansou, Sant Roc, toujour seguit dau fidèl animau, s'en venguèt tabasà à la porta dau Cièl.

Sant Pèire doubriguèt. Au coullèga faguèt d'aculs à n'en vos aqui n'as ; mès, — lous pourtiès aimoun pas lous chis, — quand s'agiguèt dau coumpagnou, barraca ! i'agèt pas plan de ie faire ausi 'na resou.

— Per veire, disiè soun mèstre, lou pode pas quità defora : seriè 'na grossa counciença. E pioi un sant Roc sans soun chi semblariè pas de bon, que diànsis ! Es couma s'on parlava d'un sant Pèire sans claus !...

— Ta ! ta ! ta ! tout aco 's de contes. Lou Paradis es pas fach per las bèstias.

V

LES CHIENS AU PARADIS

AU SAUTE-ROCHERS MATHIEU CARLES

Voilà que quand il eut rendu son âme « *dans les bras de son chien* », comme dit la chanson, Saint Roch, toujours suivi du fidèle animal, s'en vint frapper à la porte du Paradis.

Saint Pierre ouvrit immédiatement. A son confrère il fit toutes sortes de grâces ; mais, — les portiers n'aiment pas les chiens, — à l'égard du compagnon, bernique ! pas moyen de lui faire entendre raison.

— Voyons, voyons, disait son maître, je ne puis abandonner ce pauvre serviteur dehors : ce serait un cas de conscience. Et puis, sans son chien, saint Roch ne serait plus saint Roch, que diable ! C'est comme si l'on parlait d'un saint Pierre sans clefs !...

— Ta ! ta ! ta ! tout ça c'est des mots. Le Paradis n'est point fait pour les bêtes.

Digitized by Google

— Terré !... vous hou disès ?... Emb'aco que sant Marc çai i'a pas soun lioun, sant Jan soun agnelou, Antòni soun poucèl e dequé tron sabe iéu !... Moun chi vau tout aquel bestiau.

— Pas tant d'aleluiàs, vous dise. Lous chis, lous pode pas senti.

— Belèu aimariàs mai un gal ?...

— Coussi ?... Auriàs pas un er, per asard ?... Intrarà pas, quand me sannèssoun !...

— Intrarà, quand perdrièi moun noum !

S'aco durèsse encara un brieu, — carcagna, tus ! carcagna, iéu ! — fou-mé ! d'una paraula à l'autra las causas auriòn mau virat. Per un beu de pas, passèt Nostre-Segne. Escoutèt lou dire d'un chacun e, fin-finala, es à sant Roc que dounèt drech. De manièra qu'aqueste, lou cap levat, embé soun chi, la coueta en l'er, faguèroun una intrada espetaclousa e triounflanta, entramen que sant Pèire alongava dous pan de nas.

***

Tout se sap. Lou diton de la countèsta das dous sants s'es-

— Oui-dà ?... c'est vous qui le dites !... Avec ça que saint Marc n'a pas ici son lion, saint Jean son agnelet, Antoine son pourceau, et que sais-je donc, moi !... Mon chien vaut tout ce bétail-là.

— Pas tant de phrases, je vous dis : les chiens, je ne peux pas les souffrir.

— Peut-être un coq vous plairait-il davantage ?...

— Comment ?... auriez-vous le front de vous moquer de moi, par hasard ?... Il n'entrera pas, dût-on me saigner !...

— Il entrera, dussé-je y perdre mon nom !...

Si le grabuge eût duré un moment, — querelle, toi ! querelle, moi ! — par ma foi, d'une parole à l'autre, l'affaire aurait pris une mauvaise tournure. Heureusement Notre-Seigneur vint à passer. Il écouta les dires de chacun et, finalement, c'est à saint Roch qu'il donna raison. De sorte que celui-ci, tête haute, et son chien, la queue en l'air, firent une entrée sensationnelle et triomphale, cependant que saint Pierre allongeait un nez de deux pieds.

***

Tout se sait. Bientôt il ne fut bruit partout que de la dispute sur-

Digitized by Google

pandiguèt en taca d'òli. Sus terra s'en parlèt amai s'en desparlèt. Enco das chis sustout, i'agèt un revaladis dau tron. Talamen que s'acampèroun toutes, e que, lous uns après lous autres ou mai-que-mai toutes ensemble, metèroun sa pelha à la bugada.

— Oui ! Sant Pèire a mancat l'escola.

— Ie cau voutà una agairada.

— Cau i'anà faire charivàri.

— I'a pas res couma de dinamita...

E patatin, e patatan.

A la perfin, un gros dògou, una forta closca, proufitant d'un moumen que lou bourlis mainava, se matèt sus un butarou, sourtiguèt un papafard, toussiguèt, niflèt, escoupiguèt e cridèt:

— *Citoiliens*, s'agis pas de lanternejà. Escoutàs ce que iéu prepause: « Toutes lous chis de la chinariè, acampats en Assemblada generala, votoun de coumplimens estrambourdats au grand sant Roc qu'a tant ben aparat sous dreches, e decidoun de ie mandà cinq delegats per i'oufri una medalha remembradouira, croumpada en souscricioun publica. »

venue entre les deux saints. Sur terre on en raisonna et même on en déraisonna. Chez les chiens surtout, il y eut une effervescence indescriptible. A tel point qu'ils s'assemblèrent, et que, les uns après les autres ou simultanément le plus souvent, ils émirent tous leur petite motion.

— Oui ! Saint Pierre a manqué le coche !

— Conspuons-le d'importance !

— Allons lui faire charivari !

— Il n'y a rien comme une bombe de dynamite...

Et patati, et patata.

A la fin des fins cependant, un gros dogue, une forte tête, profitant d'un moment où le vacarme faiblissait, se jucha sur une borne, déplia un grand papier, toussa, renifla, cracha et cria:

— *Citoiliens*, il ne s'agit point de lanterner. Écoutez ce que je propose: « Tous les chiens de la chienté, réunis en Assemblée générale, votent des remerciements enthousiastes au grand saint Roch, qui a si bien défendu leurs droits. Ils décident, en outre, de lui envoyer cinq délégués, chargés de lui offrir une médaille commémorative, achetée par souscription publique. »

Digitized by Google

— Aubé si, qu'aco's parlat !... Bravo ! bravo ! bravissimo ! Viva sant Roc !

L'escaufèstre s'amaisant lèu, la moucioun seguèt adoutada per lou biais de tres japadissas e lous delegats designats : lou dògou couma de juste, un chi de pargue, un cassairot, un gros coucàrou e lou danés d'un cafetiè. Pioi se pochegèt e se sòunegèt per la medalha.

*
* *

Quand tout seguèt lèste, perquinaqui ioch jours après, endimenchats couma d'amelliès flourits, nostres delegats enreguèroun lou cami dau Cièl. Vejaqui lous davans la porta.

— Holà ! fai sant Pèire, quau i'a ?

— Sian, sou-diguèt lou dògou que fasiè la lenga, sian una deputacioun de chis. Voudrian intrà tant simplamen per remetre à sant Roc una medalha que se i'es oufrida.

— Ah ! ie mandoun de medalhas ?... Esperàs que vous vau doubri.

Mès entre el se marmoutiguèt : « Aici moun revenge qu'arriva. S'introun, vole be que la tèsta me saute ! »

— Ah ! bien, voilà qui est parlé !... Bravo ! bravo ! bravissimo ! Vive saint Roch !

L'exaltation une fois tombée, la proposition fut adoptée par trois aboiements successifs et les délégués désignés : le dogue, comme de juste, un chien de montagne, un chasseur, un gros vagabond et le danois d'un cabaretier. Après quoi, chacun mit la main à la poche, et les sous s'empilèrent pour l'achat de la médaille.

*
* *

Lorsque tout fut prêt, environ huit jours plus tard, endimanchés comme des amandiers en fleurs, nos délégués enfilèrent le chemin du Paradis. Les voici devant la porte.

— Holà ? interroge saint Pierre, qui va là ?

— Nous sommes, dit le dogue qui faisait langue au nom de tous, nous sommes une députation de chiens. Nous voudrions entrer tout simplement pour remettre à saint Roch une médaille qui lui est offerte.

— Ah !... on lui envoie des médailles ?... Attendez, je viens vous ouvrir.

Mais à part soi, il murmura : « Voici ma revanche qui arrive. S'ils entrent, je veux bien qu'on me coupe la tête ! »

Digitized by Google

— Pu-hu !... pu-hu !. . faguèt entre doubri : dequ'es aquela carougnada ?... Seriè pas vautres, per asard, que pudiriàs, moussus das Chis ?...

Aquestes, plantats couma de cigàrous, s'arregardèroun, embabouchits.

— Oi, tron ! empouisounàs mai qu'un rat mort !... Bou-ai !... Anàs-vous en lavà, coullègas. Es pas antau qu'on intra, aici !

Mouquets e bèfis de l'afrount, lous chis s'enanèroun netejà dau milhou que pousquèroun ; mès, vai-te-querre ! quand revenguèroun, sant Pèire, en se tapant lou nas, cridèt tournà couma un avugle :

— Boudieu !... bèh !... la pudissina !

E couma en se niflejant l'un l'autre deuguèroun couveni que, dau rebous dau mourre, i'espelissiè 'n perfum pas das pus catoulics, se revirèroun, aurelhas bassas e couetas entre cambas.

*
* *

Ah ! me digàs, lou grand crèva-cor quoura, davans toutes

— Pouah !... pouah !... fit-il dès que la porte fut entr'ouverte : qu'est-ce donc que cette charogne ?... Ce ne serait pas vous, par hasard, qui pueriez, Messieurs des Chiens ?

Ceux-ci, plantés comme des cigares, s'entreregardèrent, bouche bée.

— Ah ! tonnerre, vous empoisonnez plus qu'un rat mort !... Bouai !... Allez donc vous laver, collègues. Ce n'est pas dans cet état qu'on se présente ici !...

Confus et blêmes, sous l'affront, les chiens allèrent se nettoyer du mieux qu'ils purent ; mais, va te faire fiche ! quand ils revinrent, saint Pierre, se bouchant le nez, cria comme un aveugle :

— Bon Dieu !... bêh !... la puanteur !

Et, ma foi ! en se flairant l'un l'autre, les chiens furent bien forcés de convenir que, des antipodes des museaux, émanait un parfum pas des plus catholiques. Ils s'en retournèrent, oreilles basses et queues sous jambes.

*
* *

Ah ! qui dira le grand crève-cœur lorsque, devant tous les chiens

Digitized by Google

lous chis qu'esperavoun en àncias, lou dògou escullètlou mauavengut de sa missioun. Pamens degus ausèt pas levà lenga tant toutes se sentissièn fautibles dau mème pecat.

Demouravoun aqui, ravits en brocas, quand un loubet prenguèt l'antièna :

— E tron ! de se descounsoulà, acos apouncha pas un fus! .. Me sembla, seloun moun pichot sentimen, que farian milhou de trouvà 'n estèc per gueri lou mau.

— Es vrai !... Avès resou : parlàs !... parlàs !

— I'a ma mèstra, una persineta ensucrada, qu'a sas dentsque s'apourridissoun. Lou mati, tuga las mouscas de vint passes. Lou vèspre, à l'encountràri, en l'embrassant soun galant ie dis : « Vostra bouca es, mignota, un brout de jaussemi ! »

— Presemple !... e coussi pot faire ?...

— Sant-foutralasses !... la perfuma ?

— Tè !..... veja.... i'avian pas pensat !..... oi ! d'aquel levènti.....

E d'ausida chacun vouguèt ensajà de l'estèc. S'embatumèroun de perfums toutes lous ròdous que caliè. Faguèt un efèt dau tron de Dieu. De l'avis de tout lou mounde, Sant

qui attendaient anxieusement, le dogue dut narrer le désastre de sa mission. Cependant personne n'osa dire mot, tant tous se sentaient en état d'identique péché.

Ils demeuraient là, changés en bûches, quand un loubet reprit l'antienne :

— Et tonnerre ! se désoler, ça ne fait pas tourner fuseaux !... Il me semble, à mon humble avis, que nous ferions mieux de chercher quelque remède pour guérir le mal dont nous souffrons.

— C'est vrai !... il a raison : parlez !... parlez !. .

— J'ai pour maîtresse une mijaurée sucrée de qui les dents se carient de plus en plus. Le matin, elle tue les mouches à vingt pas à la ronde. Le soir, au contraire, dès qu'il l'embrasse son galant lui soupire : « Votre bouche est, mignonne, un bouton de jasmin. »

— Par exemple !... Et comment peut-elle donc faire ?...

— Saints niguedouilles !,.. elle se parfume.

— Té ! vé !... nous n'y avions pas songé !... oh ! de ce mâlin !...

Immédiatement chacun voulut faire essai du remède. Ils s'emplâtrèrent de parfums toutes les parties malades. Cela produisit un effet

Digitized by Google

Pèire poudrié pas faire soun refastignous. Sustout estent counvengut qu'on emplegarié pas mai que d'encens : se creirié d'èstre en quauca proucessioun.

***

Pas pus tard que l'endeman, nostres flambards d'embassadous, en quau s'èra ajustat, per lou ben gramecià, lou chi de la persineta ensucrada, s'adralhèroun mai vers lou Paradis, cafits d'encens couma se deu.

Malurousamen per eles Sant Pèire èra avisat de tout. E couma es un ratiè pignastre, vouguèt pas que seguèsse lou dich que lous chis intrarièn au Cièl. Prenguèt adounc sas precaucioun.

Tant-i'a que, tout en caminant, — dran-dran, — à-n-un crousadou, lous chis s'endevenguèroun cap à cap emb'una chinota, escarrabilhada que-tout-ple, acassada couma una nòvia, poulida couma un sòu, l'iol vieu, nas retoussit, e l'anà mai amourous qu'una cata en febrié.

— Dindines ! la farota manida ! diguèt lou loubet.

inespéré. Et l'opinion unanime fut celle-ci : « Saint Pierre ne pourra plus faire le rechigné : étant donné qu'on n'emploiera que de l'encens, il croira sûrement être à la procession. »

***

Pas plus tard que le lendemain, nos flambarts d'ambassadeurs, à qui l'on avait adjoint, par manière de remerciement, le chien de la mijaurée sucrée, s'acheminèrent vers le Paradis, oints d'encens autant qu'il le fallait.

Par malheur pour eux, saint Pierre était prévenu. Et comme c'est un rancunier tenace, il ne voulut pas qu'on pût dire : « Les chiens sont entrés au Paradis .» Il prit donc ses mesures en conséquence.

Tant il y a que, tout cheminant, — dran-dran, — nos chiens, arrivant à un carrefour, se trouvèrent nez à nez avec une gente chiennette, éveillée comme pas une, attifée comme une mariée, jolie comme un soleil levant, l'œil vif, le nez au vent et l'allure amoureuse d'une chatte en février.

— Oh ! la, la !... la faraude petite ! dit le loubet.

Digitized by Google

— Chaval ! à-n-ounte anàs, poulit perdigalhou? faguèt lou chi de cassa.

— Agés pas pòu, madoumaisèla, sièi aici per vous aparà ! oufriguèt lou chi de pargue.

— Venès enjusqu'à moun oustau, prepausèt lou cafetiè : beurés un degout de licou ?

— Vostre amour, s'esclamèt lou dògou, oh ! ma poulida, serà l'estèla de ma vida !

— Bota, marmurèt lou coucàrou, se vos... sabe un amagadou !...

— Plèti ?... Braves moussus, sès ben ounèstes, rebequèt la chinota en faguent sa cata-bagnada, en se fadejant, s'amagnagant, remenant lou cueu, patin, coufin... Soulamen, sabès? m'espèroun.

— Venèn embé vous, japèroun toutes couma un soul ome.

E zou ! afrescadets, alinfrats, entrefoulits, afoulatrits, marmoutiguent de fadourliges, d'aproumessas, de catimèlas, l'acoustairant, la nistant, l'alisant, se friant d'ela anfin, toutes la seguiguèroun.

Or, se capita qu'avièn à faire emb' una arroutinada que,

— Seigneur !... Et où allez-vous ainsi seulette, gentil perdreau? demanda le chien de chasse.

— N'ayez nulle crainte, mademoiselle, je suis là pour vous protéger ! gronda le chien de montagne.

— Venez donc, s'il vous plaît, chez nous, proposa le cabaretier; vous prendrez une goutte de quelque chose.

— Votre amour, déclama le dògue, ô ma jolie, sera l'étoile de ma vie !

— Dis, insinua le vagabond, veux-tu?... je sais une cachette !...

— Plaît-il ?... Mes beaux Messieurs, vous êtes bien honnêtes, répondit la petite chienne en faisant la chattemite, en minaudant, en mignardant, frétillant des fesses, patati, patata... Seulement, savez-vous ?... l'on m'attend.

— Nous allons avec vous, aboyèrent-ils en chœur, comme un seul homme.

Et, zou ! empressés, alléchés, palpitants, affolés, murmurant des fadeurs, des promesses, des caresses, l'accostant, la flairant, la cajolant, se frottant d'elle enfin, tous la suivirent.

Or, ils avaient à faire à une rusée commère qui, dûment stylée, les

Digitized by Google

aliçounada couma cau, lous menèt tout drech en anfer. E Satan, countent de jougà 'n marrit tour à sant Roc, lous embarrèt d'aco pus bèu.

L'amour es una perdicioun.

*
* *

Desempioi aquel jour, lous chis de la Terra espèroun delonga lou retour de sous messagès. E vejaqui per-dequé quand un chi ne rescontra un autre d'estrangè, vai s'assegurà suscop se, per asard, sentiriè pas l'encens.

VI

LAS PÈCHAS DE MAURAS

(CONTE DE SANT-CLA[1])

AU MAJOURAU, G. JOURDANNE.

..... Jaquet, après avedre escoulat un prumiè cop

[1] Tout lou mounde sap qu'à Ceta i'a, contra la mar, la mountagna de

mena tout droit en enfer. Et Satan, heureux de faire pièce à saint Roch, les enferma de maîtresse façon.

L'amour est une perdition.

*
* *

Depuis ce jour, les chiens de la Terre attendent continuellement le retour de leurs messagers. Et voilà pourquoi, dès qu'un chien en rencontre un autre qui lui est étranger, il va s'assurer sur-le-champ si ce dernier, des fois, ne fleurerait pas comme encens.

VI

LES PÊCHES DE M. MAURAS

(CONTE DE LA SAINT-CLAIR[1])

AU FELIBRE MAJORAL, GASTON JOURDANNE.

..... Jacquet, après avoir une première fois vidé son verre,

[1] Tout le monde sait qu'il y a, à Cette, sur le bord de la mer, un

Digitized by Google

soun veire, alumat sa pipa e bandit de vers las estèlas quaucas gouladas de fum, nous escullèt aquesta.

***

I'a d'aco mai de quatre matis. Avièi tout-escasseta una quinzena d'ans e fasièi banda ensemble embé cinq ou sièis autres gouàpous de moun tems. Amai se ioi atrouvàs en-quicon de tant bonas lamas e d'estampas d'aquel numerot, hou vole anà dire à Rouma de tèstas! Aurian sustout fach sagat, magat e pastenaga per lou dich de nous ben bourrà lou fafach au despend de quaucun; e se, dau mème cop, fasian veni cabra aquel quaucun, nous vejaqui countents couma de Pierres : lou rei aladounc èra pas nostre cousi.

Lou pus lutrat de toutes encara, lou mèstre, lou que

Sant Cla. Lous Cetòris i'an bastit que-tout-ple de masets qu'apèloun cabanas ou *baraquetas*. Ie van passà lou dimenche. Mès es sustout per Sant Cla, en mièch de julhet, que se ie fai la fèsta e que se n'i'en conta de cruèlas... Vou'n dise pas mai.

allumé sa pipe et lancé vers les étoiles quelques bouffées de fumée, nous conta l'histoire que voici :

***

Il y a de cela plus de quatre matins. J'avais une quinzaine d'années à peine, et je faisais bande avec cinq ou six autres garnements de mon âge. Si vous trouvez quelque part, aujourd'hui, d'aussi joyeux lurons et des vauriens de cet acabit, je veux l'aller dire à Rome, jambes en l'air! Nous aurions fait le diable à quatre surtout pour bien nous bourrer la panse aux dépens de quelqu'un; et si, par la même occasion, nous faisions devenir chèvre ce quelqu'un, oh ! alors, nous étions contents comme des pierrots : pour le coup, le roi n'était pas notre cousin.

Le plus habile de tous encore, le maitre ès-matoiseries, celui qui

petit mont, le Saint-Clair. Sur ce mont, les Cettois ont bâti, à profusion, des villas, grandes et petites, qu'ils appellent cabanes ou *barraquettes*. C'est là qu'ils vont, pour la plupart, passer leurs journées du dimanche, etc. Mais c'est surtout à la Saint-Clair, vers la mi-juillet, qu'on festoie en barraquette et qu'on y en conte de jolies.... je ne dis rien de plus.

Digitized by Google

s'atrouvava pa 'n bougre ficat de ie faire cambeta en fèt de rusariès, acos èra lou paure Caramota que mouriguèt l'an de-delai. Oi! d'aquel tron de miola!... E s'un cop vous encapava quicon, auriè fach Marmanda et Mazamet per n'arrivà ounte vouliè.

Iéu valièi pas mai que lou restant de la banda.

Quant au moussu Mauràs de quau vole parlà, èra un ancian marchand d'estofas. Aviè tant e tant raubat, iver couma estieu, à Jan ou à Guilhaume, sus la mesura e sus la qualitat, que s'èra antau acampat mai de louvidors qu'un pesoulhous de lendes. Estacava pas per aco sous chis embé de saucissa. Quante cuistou que i'aviè aqui! Aviè quatre grands oustaus dins la vila, eh! be, per l'amour de n'en tirà mai de renda, demourava tout l'an soulet couma un coucut, dins una baraqueta sieuna per en amount dessus la Buta-Rounda[1]. E per demourà antau liont de pertout, car i'aviè pas aladounc tout

[1] Viel fort bastit per Vauban, sus lou revès de la mountagna que regarda la mar e que soun noum dis prou sa forma.

n'avait aucun rival capable de lui donner le croc-en-jambe en fait de ruses et d'astuces, c'était ce pauvre Caramote qui mourut il y a deux ans. Oh! de ce fin renard!... Et lorsqu'une fois il s'était mis une idée en tête, il aurait remué ciel et terre pour en arriver à ses fins.

Moi, je ne valais pas plus que le reste de la bande.

Quant au M. Mauras dont je veux parler, ce soir, c'était un ancien marchand drapier. Il avait volé tant et tant, hiver comme été, à Jean, Pierre ou Guillaume, sur la mesure et sur la qualité, qu'il avait ainsi amassé plus de jaunets qu'un pouilleux n'a de lentes. Il n'attachait pas, pour cela, ses chiens avec des saucisses. Quel fieffé grigou c'était! Il possédait quatre grandes maisons en ville, eh! bien, par cupidité, à seule fin d'en retirer un plus grand revenu, il habitait toute l'année, seul comme un coucou, dans une sienne barraquette là-haut au dessus de la Butte-Ronde[2]. Et pour demeurer ainsi isolé, car les barraquettes étaient rares alors en cet endroit, il fallait bien que notre ladre fut attaché aux bons gros sous plus qu'un âne ne l'est à un sifflet.

[2] Vieux fort, bâti par Vauban, sur le versant de la montagne qui regarde la mer et dont le nom dit assez la forme.

Digitized by Google

à l'entour las baraquetas que i'a ioi, caliè be que seguèsse mai estacat à la mouneda qu'un ase à-n-un siblet.

Dirés pas couma nautres disian que, d'estremà quicon de mau recatat d'un tal sarrapiastras, deviè èstre de pan benit au cièl ?...

Estudièren dounc l'anà de l'ome e nous avisèren de dos causas : la prumièira, que i'aviè 'n grand terren à sa baraqueta, e, dins aquel terren, dos famousas pechèiras ; la segounda, que moussu Mauràs davalava en vila, l'estieu, chaca dissate après soupà per se faire rasclà las gautas.

Tablèren de ie brafà sas pèchas.

E quand seguèroun perquinaqui prou maduretas, un bèu dissate, entramen que lou rasaire pelava lou mourre de nostre moussu, nautres landèren ie faire la barba à sas pechèiras.

Susaven couma de gourgs, pa 'n pèu que noun faguèsse soun degout quand i'arrivèren. Es vous dire la set de segaire que nous afalhoucava e se las pèchas agèroun la broda. D'unes, escarlimpats sus las brancas, d'autres, d'escambarlous sus la paret que i'èra contra, zou, aici sèn ! tè ! tus, tè ! iéu : bourra-te que te bourraràs ! Verdas ou maduras tout ie passava, a-derré.

Ne direz-vous pas comme nous disions : mettre en lieu sûr tout ce que pouvait laisser traîner un pareil pince-mailles devait être pain bénit au ciel ?...

Nous étudiâmes donc notre homme. Nous nous avisâmes de deux choses : la première, qu'il y avait un grand terrain attenant à sa barraquette, et, dans ce terrain, deux superbes pêchers ; la seconde, que M. Mauras descendait en ville, l'été, chaque samedi après souper, afin de se faire râcler les joues.

Nous décidâmes de lui croquer toutes ses pêches.

Et quand elles furent mûres couçi-couça, un beau samedi, cependant que le barbier ratissait le museau de notre monsieur, nous, nous courûmes faire la barbe à ses pêchers.

Nous étions trempés de sueur quand nous arrivâmes : pas un cheveu qui n'eût sa goutte. C'est vous dire la soif de moissonneur qui nous dévorait, et combien les pêches eurent beau jeu. D'aucuns, perchés sur les branches, d'autres, à califourchon sur le mur voisin, zou ! nous y voici : à toi, à moi ! bourre que bourreras ! vertes ou mûres, toutes y passaient, sans exception.

Digitized by Google

Seguèren lèu sadouls e coumouls à las toucà 'mbé lou det. Mès se poudian pas n'entripà mai, res empachava pas que n'en faciguèssen las pochas e n'enfurguèssen mèmes dins la camisa. Ce que faguèren sans mai d'armanacs.

Vai-te-querre! on es pas jamai tranquilles. Avian quasimen acabat quand, tout d'un cop, zac! la porta se doubris e quau espelis?... moussu Mauràs. Amai lou bardot aviè pas delembrat sa lenga au couissi : chaval! coussi petava soun fouet! Entre nous veire, s'acoussèt de-vers nautres en nous agairant de soutisas.

— Marrits sugèts! voulurs! bregands! canalhas!...

Vos pas sautà?... oh! que si. Encambèren la muralha e... sauva! Soulamen Caramota, sabe pas coussi tron faguèt sa fatiga, se s'encrouquèt per las bralhas ou dequé, tant-i'a que roudelet de branca en branca e petèt d'esquinas as pèses de moussu Mauràs. E vous l'auriè caugut entendre gingoulà!

— Ai! moun Dieu, ma maire! sièi mort.

Dau cop quitèren de trepà e, casquilhats sus un roucàs, esperèren per veire coussi las causas virarièn.

Nous fûmes bientôt repus, à les toucher avec le doigt. Mais si nous ne pouvions en engouffrer davantage, rien ne nous empêchait d'en farcir nos poches, d'en enfourner même dans la chemise. Ce que nous fîmes sans autre forme de procès.

Va-te-faire-lanlaire! On n'est jamais tranquille. Nous avions presque achevé, quand, tout d'un coup, zac! la porte s'ouvre et qui surgit?... M. Mauras. Et même le bonhomme n'avait pas oublié sa langue sous le traversin : bon Dieu! comme son fouet claquait! A peine nous eut-il aperçus, qu'il se précipita vers nous en nous agonisant d'injures :

— Mauvais sujets! Voleurs! Brigands! Canailles!....

Ne veux-tu pas sauter?... que si! Nous enjambâmes le mur et... sauve qui peut! Seulement, Caramote,je ne sais comment diable il fit, s'il s'accrocha par le fond des culottes, ou quoi, tant il y a qu'il dégringola de branche en branche et vint s'étaler sur le dos, aux pieds de M. Mauras. Et si vous aviez entendu ses hurlements!...

— Aïe! mon Dieu! ma mère! je suis mort!

Du coup, nous cessâmes de courir et, juchés sur un rocher, nous attendîmes pour voir comment les choses tourneraient.

Digitized by Google

Caramota bramava de-longa à vous faire galinà las cars:

— Secous ! mourisse. Ma maire !... Ma maire !... adieu !

— Dequ'avès? dequ'avès ? ounte vous sès fach mau ?... finiguèt per ie dire moussu Mauràs.

— Aqui... Ai ! ai !... pertout... Ai !... ai ! ma camba !... oi ! de ma camba !

— Mès atabé cau que vous manque un boul per sautà couma avès fach. Que diànsis ! Vous aurièi pas manjat, saique ?... Per veire, ensajàs de marchà.

— Pode pas... Oh ! nàni, pode pas... Au secous ! au secous !

— Moun Dieu ! se serà tugat e me lou faran pagà. Voulès que vous porte jusqu'à ma baraqueta ? Prendrés un degout de rhum, aco vous dounarà d'estoumac.

— Oh ! oui, moun brave moussu... perdou ! perdou !... me quités pas mouri aici !

E moussu Mauràs, pietadous, — aviè sustout grand pòu de s'en faire de frèsses, — moussu Mauràs aussèt plan-planet lou malaute embé suèn, lou panlevèt sus sous brasses couma

Caramote bramait continuellement, à vous donner la chair de poule :

— Au secours ! je meurs !... Ma mère !... adieu !

— Qu'avez-vous ? qu'avez-vous ? où vous êtes-vous fait du mal ?... lui dit enfin M. Mauras.

— Là.... aïe ! aïe !... partout ! aïe ! aïe !... Ma jambe !... oh ! de ma jambe !

— Mais aussi, faut-il qu'il vous manque un grain pour sauter comme vous l'avez fait. Que diantre ! je ne vous aurais pas mangé peut-être ?... Voyons, essayez de marcher.

— Je ne peux pas... Oh ! non, je ne peux pas ... Au secours ! au secours !

— Mon Dieu ! il se sera tué et on me le fera payer. Voulez-vous que je vous porte jusqu'à ma barraquette ? Vous prendrez un doigt de rhum : cela vous donnera du cœur.

— Oh ! oui, mon bon Monsieur... Pardon ! pardon ! ne me laissez pas mourir ici !

Et M. Mauras, miséricordieux, — il avait surtout peur d'avoir des frais, — M. Mauras releva le malade bien doucement, avec les plus grands soins ; il le souleva dans ses bras comme une tendre mère ;

Digitized by Google

una bona maire, pioi tout souscant e dringa-dranga, lou carregèt de soun milhou de-vers sa cabana. Passavoun davans la porta dau jardi, encara doubrida, quand Caramola bailèt una autra gisclada.

— Pausàs-me !... me fasès mau... Vite, vite ! mourisse... Oui !... oui...

D'ausi tout aquel varal nous èren sarrats, à mitat morts de pòu, e anaven intrà en creseguent de trouvà nostre paure camarada au raufelet. Juste moussu Mauràs lou pausava. Mès el, pas pus lèu toucà lou sòu, ban ! fiquèt un parel de sauts couma un cabrit, dous ou tres bruchs que... vole pas dire, e, adissiàs, moussu Mauràs, venès me querre !...

Coussi l'atrouvàs ?... Aqui per una.

*
* *

L'an d'après, moussu Mauràs, escarnit, davalava per se faire toumbà la bourra pas mai que lou dimenche au mati. Se prouvesissiè, tant que i'èra, de fartalha, òli, sau, tout lou

.

puis, soufflant, geignant et clopinant, il l'emporta du mieux qu'il put vers sa cabane. Ils passaient devant la porte du jardin, encore ouverte, quand, soudain, Caramote se remit à hurler.

— Laissez-moi !... Vous me faites mal... Vite ! vite ! je meurs,... houï ! houï !

Vous pensez qu'en entendant un tel vacarme nous nous étions rapprochés, à demi morts de peur. Nous allions même entrer, croyant bien trouver notre pauvre camarade à l'agonie. Justement M. Mauras le déposait à terre. Mais lui, dès qu'il sentit le sol sous ses pieds, bam !... il fit une paire de sauts comme un cabri, deux ou trois bruits que... je ne veux pas nommer, et puis : bonsoir, M. Mauras ; venez me prendre !...

Comment la trouvez-vous ?... En voilà pour une.

***

L'année suivante, M. Mauras, — chat échaudé craint l'eau froide, — ne descendait pour se faire enlever la bourre que le dimanche matin. Il s'approvisionnait en même temps de victuailles, huile, sel,

Digitized by Google

diable e soun trin, e se, per asard, la senmana aviè de-besoun de quicon, l'anava pas querre que dins lou bon dau jour.

La nioch se couchava pas. Avian bèu roudà de niochadas entièiras à l'entour de sa baraqueta, lou vesian de-longa tavanejà jouta sous aubres.

E pamens, tron-de-mila ! la petelega de ie brafà sas pèchas nous prusissiè mai-que-mai, agroumandits que n'èren per l'an de davans. Las saupre aqui quasimen toutas maduras, embé sous ers de vous faire lengueta, e pas poudre soulamen n'en tastà la coueta d'una, aco's pas juste, disian. Oui, mès coussi faire ?... Lou jour, à despart que chacun avian nostre traval, trop de mounde nous aurièn pouscut veire ; e la nioch, franc d'assassinà moussu Maurès !...

Caramota se grasilhava. Aco lou tafurava encara mai que nautres. Chifrava, carculava, rechifrava, recarculava, tant qu'à la fi trapèt l'estèc.

— Quau a una cabra ! nous dis un vèspre.

— Iéu, fai Janot de la Liseta.

— A be una esquilleta au col, ta cabra ?

tout le diable et son train. Et si, par hasard, en semaine, il avait besoin de quelque chose, il n'allait le quérir qu'au bon du jour.

La nuit, il ne se couchait pas. Nous avions beau rôder des nuitées entières, à l'entour de sa barraquette, nous le voyions sans cesse aller et venir sous ses arbres.

Et cependant, tonnerre de mille ! l'envie de lui bâfrer ses pêches nous tourmentait de plus en plus, affriandés que nous étions par celles de l'année précédente. Les savoir là, quasi toutes mûres, avec leur air de nous narguer, et ne pas pouvoir en goûter seulement la queue d'une, ça n'est pas juste, disions-nous. Oui, mais comment faire ? .. Dans le jour, outre que nous avions chacun nos occupations, trop de gens auraient pu nous voir, et la nuit, à moins d'assassiner M. Mauras !...

Caramote se rongeait le foie. Ça le turlupinait encore plus que nous. Il chiffrait, il calculait, il rechiffrait, il recalculait, si bien qu'à la fin il attrapa le bon moyen.

— Qui a une chèvre ? nous dit-il un soir.

— Moi, répondit Janot de Lisette.

— Elle a bien une clochette au cou, ta chèvre ?

Digitized by Google

— Acha !... se vos que ie siègue à la coueta?

— Nou, mès auriè pouscut n'avedre pas ges... Vai vite querre aquela esquilleta, vai, e boulèga-te... Las pèchas soun nostras, camaradas.

Vous ai dejà dich, pas vrai, que i'aviè pas aladounc sus la mountagna las baraquetas que i'a ioi. Lous tres-quarts das terrens i'èroun ermassits e ie poussava pas mai que d'erbas, de bauca, d'arrounces, de pantacousta, dequé tron sabe iéu. Atabé prou de Cetòris nourrisièn una cabra. La fasièn gardà per sous enfants, l'estieu, sus la mountagna, amai i'acampavoun e i'estremavoun de pasturgage per tout l'iver.

De manièra que, dounc, Janot pourtèt lèu soun esquilla, e nous adralhèren d'ausida de-vers la Buta-Rounda. Couma anaven èstre renduts, Caramota diguèt :

— Baila aquela esquilla, baila. Vautres, anàs-vous amagà toutes darrièr la muralha, contra las pechèiras. S'agis de pas s'embaurà : cau que moussu Mauràs vengue à l'autre bord de soun terren ; aqui lou picà de la dalha : mès iéu m'en cargue. E quoura veirés de poudre vendemià las pèchas, esperés pas

— Parbleu !... si tu voulais qu'elle l'eût à la queue ?...

— Non, mais elle aurait pu ne pas en avoir... Va vite prendre cette clochette, va, et secoue-toi... Les pêches sont nôtres, camarades.

Je vous ai déjà dit, n'est-ce pas ? qu'il n'y avait pas alors sur la montagne toutes les barraquettes qu'on y voit actuellement. Les trois quarts des terrains étaient en friches. Il n'y venait que plantes sauvages : gramens, ronces, chèvrefeuilles, et que sais-je encore. Aussi force Cettois avaient-ils une chèvre. Ils la faisaient garder par leurs enfants, l'été, sur la montagne. Et même ils trouvaient là de quoi l'approvisionner d'herbe sèche pour tout l'hiver.

Janot apporta donc sa clochette. Nous nous acheminâmes sur le champ vers la Butte-Ronde. Comme nous allions arriver, Caramote dit :

— Donne cette clochette, donne. Maintenant, voici : Vous allez tous vous cacher derrière le mur, près des pêchers. Entendons-nous bien. Il faut que M. Mauras vienne à l'autre bout de son terrain : c'est là le *hic*, mais je m'en charge. Et quand vous verrez que c'est le moment de vendanger les pêches, n'attendez pas que l'angélus sonne, ni ne vous endormez pas sur le rôti.

Digitized by Google

que sone l'angelus, nimai vous endourmigués pas sus lou roustit

Seguèren lèu au poste. De per dessus la paret vesian moussu Mauràs que se passejava, tranquille couma Batista. S'agèsse pouscut saupre ce que s'alestissiè !...

Vejaqui que tout d'un cop un bruch d'esquilla s'ausiguèt :

— *Drin-drin-drin ! Drin-drin-drin !*

Moussu Mauràs entrecoupèt sa passejada tout net, se plantèt sus sas dos quilhas e l'ausiguèren repoutegà :

— Dequ'es aquel destimbourlat que garda sa cabra, d'aquestas ouras ?

— *Drin-drin-drin ! Drin-drin-drin!*

— Fouches ! seriè pas quauca bèstia qu'agèsse escapat d'en-quicon ? ...

— *Drin-drin-drin ! Drin-drin-drin !*

— Ai d'aquela garça ! me manjarà mas soucas !... Cabra !... espèra-te... bistou !...

E, tout desvariat, se i'acoussèt per la virà.

— Ounte siès, trassa de cabra ?...

La cerquèt — cerca que cercaràs ! — mai de mièja-oura. Amai encara l'atrouvèt pas. Mès si be nautres sas pèchas, presemple !

Nous fûmes bientôt au poste. Par-dessus le mur nous apercevions M. Mauras qui se promenait, tranquille, comme Baptiste. S'il avait pu prévoir ce qu'on lui préparait !...

Voilà que soudain une clochette se fit entendre :

— *Drelin-din-din ! Drelin-din-din !*

M. Mauras interrompit brusquement sa promenade. Il se planta sur ses deux quilles et nous l'entendîmes grommeler :

— Quel est cet idiot qui garde sa chèvre, à cette heure-ci ?

— *Drelin-din-din ! Drelin-din-din !*

— Fichtre ! ne serait-ce pas quelque bête égarée ?...

— *Drelin-din-din ! Drelin-din-din !*

— Oh ! de cette garce !... Mais elle va détruire mes treilles ! Chèvre !... attends un peu... ouste !...

Et, tout effaré, il s'élança pour la chasser.

— Où donc es-tu, maudite chèvre ?

Il la chercha, — cherche que chercheras, — plus d'une demi-heure. Et même encore ne la trouva-t-il pas. Mais nous, nous trouvâmes ses pêches, par exemple !

Digitized by Google

Aqui per dos... Dequé disès?...

*
* *

E la tresièma?

La tresièma seguèt un nouvèl refrin de Caramota que tournamai flambava au lum.

Moussu Mauràs, aquel an, enzenguèt mai que ben una espèça de sèti sus la camba d'un de sous aubres, manlevèt un fusil double à quaucun e, en coumpagna d'aquel oustis, passava sas niochs, carrat couma un chafre, dins sa cambra verda.

— Bota! ni per aquela! aco te las sauvarà pas, veniè Caramota. Camaradas, vous assegure que las auren, couma ai cinq dets à la man. Esperàs soulamen que vous digue quand serà l'oura.

Esperaven que nous diguèsse quand seriè l'oura, e coumençaven mèmes d'atrouvà l'espera un pauc loungueta, quoura, un vèspre, Caramota nous fai:

— Manjariàs pas una pècha, coullègas?

— Veja aquel!... ounte vas embé toun una?

— Eh! be, zou! en routa. Es ioi la nioch que cau. Lou que ne vòu que seguigue lou dòu.

En voilà deux... Qu'en dites-vous?

*
* *

Et la troisième?

La troisième ce fut un nouveau refrain de Caramote, une trouvaille de génie. Oyez plutôt.

M. Mauras, cette année-là, installa, — pas trop mal, ma foi! — une sorte de siège entre les grosses branches de l'un de ses arbres. Il emprunta un fusil à deux coups et, en compagnie de ce nouvel outil, il passait ses nuits, se prélassant comme un évêque, dans sa chambre verte,

— Bast! tu as beau faire, ça ne te les sauvera pas! déclarait Caramote. Camarades, je vous assure que nous les aurons, aussi vrai que j'ai cinq doigts à la main. Attendez seulement que je vous dise: « L'heure est venue. »

Nous attendions qu'il nous dise: « L'heure est venue. » Et même nous commençions à trouver l'attente un peu bien longuette quand, un soir, Caramote nous apostropha:

Digitized by Google

Soun plan èra ben simple. Nous mandèt tres, — iéu n'en fasièi un d'aqueles, — nous poustà couma l'an de davans per fintà moussu Maurès e i'acampà sas pèchas, s'un cop s'enanava de dessus soun aubre. El embé lous autres, — la cola s'èra aumentada, desempioi un an, de quauques bons coulàs de mai, — se carguèroun de faire parti lou moussu.

Nous vejaqui toutes tres ounte se deu. Fasiè'na nioch de caumagnàs, un d'aqueles tems d'ourage tant grèus, tant siaus e tant paurucs. Pas un pousse d'er, pas res que bouleguèsse. Tout-escàs s'ausissiè l'eternèl plourun que fai la mar per tant pausadissa que siègue, e, de tems en tems, ben liont, quauque roundin amen de trounadissa. La nioch èra negrassa, mès, quand d'asard iglaussava, la mar, aval, semblava un imménsi lençòu blanc espandit, la Buta-Rounda, una testassa de gigant coupada, lous aubres e las bertassagnas, de trèvas ou de fantaumes qu'espelissièn e s'avalissièn cop-sus-cop. I'aviè dequé avedre pòu, e, s'ère estat soulet, l'ase-fourres se me seguèsse pas encourit de tant de cambas qu'auriei agut !

— Ne mangeriez-vous pas une pêche, collègues ?

— Voyez celu i-là!... Où t'en vas-tu avec une ?

— Eh! bien, zou! en route. L'heure est venue. Qui en veut suive le deuil.

Son plan était bien simple. Il nous délégua trois, — j'étais un de ceux-là, — pour nous poster comme l'année précédente, afin de surveiller M. Mauras et de cueillir ses pêches, si une fois le bonhomme abandonnait son arbre. Lui, avec les autres, — la bande s'était enrichie depuis un an de quelques bons sujets de plus, — ils se chargèrent de faire déguerpir le monsieur.

Nous voilà donc tous les trois au poste. Il faisait une nuit accablante, un de ces temps d'orage si lourds, si calmes et si troublants. Pas un souffle d'air, rien qui remuât. A peine entendait-on les éternels sanglots que pousse la mer, si peu agitée soit-elle, et, de temps en temps, bien loin, quelque roulement de tonnerre. La nuit était très noire, mais quand par hasard un éclair fulgurait, la mer, là-bas, ressemblait à un immense linceul très blanc, la Butte-Ronde, à une énorme tête de géant, les arbres et les buissons, à des spectres ou des fantômes qui apparaissaient et disparaissaient soudain. C'était

Digitized by Google

Tout-à-n-un cop de gingouluns de catamiaula trauquèroun lou pesuc silénci, un beulòli gisclèt sa cridadissa espauruganta, un iglau embrandèt lous nivous e, d'en-naut dau Sant-Cla, de vouèsses linjas, menudas, amai que devièn pas avedre de granas à la gargamèla, quieulèroun sus un er flaugnard :

— *Ounte anàs, pauras ametas perdudas?*

D'aval, dau fins founs de la mar, ou belèu dau cementèri que i'es contra, d'autras vouèsses grossas, bassas, raufelousas, de vouèsses couma n'an, soulide, lous dannats, rebequèroun d'un toun encoulerit :

— *Anan manjà las pèchas de Mauràs!*

Pioi, pas pus res tournamai que lou plagnun de la mar e lou tron toujour liont.

Moussu Mauràs s'estourroulhèt à las prumièiras vouèsses ; à las segoundas, sautèt per lou sòu e demourèt couma un cigàrou, piquetat, estabousit.

De pus près, aquesta fes, las vouèsses recridèroun :

— *Ounte anàs, pauras ametas perdudas?*

effrayant. Et si j'avais été seul, ah ! fichtre, comme je me serais enfui à toutes jambes !...

Tout à coup un hululement de chat-huant traversa le lourd silence, une orfraie jeta son cri déchirant, un éclair enflamma les nues et, du haut du Saint-Clair, des voix perçantes, grêles et claires, psalmodièrent sur un ton aigu :

— *Où allez-vous, pauvres âmes perdues?*

De là-bas, du fond de la mer, ou peut-être du cimetière qui l'avoisine, d'autres voix, grosses, basses, rauques, des voix comme en ont sûrement les damnés, répliquèrent avec colère :

— *Nous allons manger les pêches de Mauras!*

Puis, plus rien, sinon la plainte de la mer et le grondement toujours lointain du tonnerre.

M. Mauras s'ébroua dès les premières voix ; aux secondes, il sauta vivement à terre et demeura là, comme un cigare, immobile, stupéfait.

Plus rapprochées cette fois, les voix crièrent derechef :

— *Où allez-vous, pauvres âmes perdues?*

— *Nous allons manger les pêches de Mauras !*

Digitized by Google

— *Anan manjà las pèchas de Mauràs !*

Moussu Mauràs, pecaire ! devìè tramblà couma un jounc, car i'ausissian sas dents faire trica-traca. A l'esclaire d'un iglau lou vegèren tout carravirat, e souì ben segu qu'un gra de mil...

Mès quand las vouèsses, que s'èroun mai sarradas, reprenguèroun la mèma sansogna emb'aqueste ajustou :

— *E dequé farés quand n'i'aurà pas pus ?*

— *Manjaren Mauràs que i'es dessus !*

Lou paure vièlhet, ah ! fiques, carguèt sas cambas à soun col e se sauvèt de-vers sa cabana : toucava pas lou sòu, voulava. S'embarrèt à clau, amai l'ausiguèren rebalà de mobles contra la porta per la milhou assoulidà.

Entramen las trèvas countuniavoun soun charivàri d'anfer e l'escamoutavoun las pèchas jusqu'à-z-*amen*.

* * *

E l'an d'après ?

— Oh ! l'an d'après, faguèt Jaquet, moussu Mauràs agèt

M. Mauras, le pauvre ! devait trembler comme un jonc, car nous entendions ses dents faire clic-et-clac. A la lueur d'un éclair nous le vîmes tout bouleversé, et je suis bien sûr qu'un grain de mil,....

Mais lorsque les voix, qui s'étaient encore rapprochées, reprirent le même couplet avec le refrain que voici :

— *Et que ferez-vous, s'il n'en reste plus ?*

— *Nous mangerons Mauras qui est dessus ?*

Ce pauvre vieux, ah ! miséricorde ! il prit ses jambes à son cou et se sauva vers sa cabane : il ne touchait pas terre, il volait. Il s'enferma à clef, et même nous l'entendîmes traîner des meubles contre la porte, afin de la barricader.

Cependant, les fantômes continuaient leur infernal charivari et lui escamotaient les pêches jusques à *amen*.

* * *

Et l'année suivante ?

— Oh ! l'année suivante, ajouta Jacquet, M. Mauras eut vendu sa baraquette, et nous, nous transportâmes ailleurs nos petits chats.....

Digitized by Google

vendut sa baraqueta e nautres changèren nostres catous... Mès aqui n'i'a prou per iéu. Coullèga Panota, la cantes ou la cantes pas ?

— Vous la vau cantà.

E Panota, qu'es pas toujour de luna, nous cantèt pamens sa famousa : « *Quand on fut toujours vertueux, — On aime à voir lever l'aurore...* »

VII

L'ASE BLANC

AU MAJOURAU, A. ARNAVIELLE.

Dins lou tems das Segnous, lou castèl de Vivieures, amount tant naut quilhat sus l'acrin dau pioch d'Ortous, èra pas couma es ara un simple nisau sauvertous de beulòlis, de chots, dùgous e catamiaulas, mès si be l'arrougantousa demourança d'una autra mena d'aucèls rapilh uses, mai assauvagits e mai

Mais en voilà assez pour ma part. Collègue Panote, la chantes-tu ou ne la chantes-tu pas ?

— Je vais vous la chanter.

Et Panote, qui n'est pas toujours dans sa bonne lune, nous chanta cependant sa fameuse : « *Quand on fut toujours vertueux, — On aime à voir lever l'aurore.* »

VII

L'ANE BLANC

AU FÉLIBRE MAJORAL, A. ARNAVIELLE.

Au temps des Seigneurs, le château de Vivieures, si haut perché sur la crête du pic d'Orthous, n'était pas, comme aujourd'hui, simplement un nid sauvage d'orfraies, de hibous, de grands-ducs et de chats-huants, mais bien l'arrogante demeure d'une autre espèce d'oiseaux de proie, plus rapaces, plus carnassiers encore, les féroces barons de la Roquette.

Digitized by Google

acarnassits que toutes lous de ioi, lous ferouges barouns de la Rouqueta.

En l'an mila e quicon lou mèstre de Vivieures èra Bernat lou Batalhè.

Aquel Bernat lou Batalhè teniè d'embarrada dins sa tourre levantina, emb' una vièlha serviciala per touta coumpagna, la jouina Alis de Treviès, de quau aviè sagatat paire, maire, fraires e sorres, après i'avedre pas quitat de soun castèl quand se dis una pèira sus l'autra.

E s'aviè espargnat la jouina Alis, aladounc manideta de nòu ou dèch ans, èra sufis que sous sòudards, meravilhats de sa poulidessa, avièn per ela cridat seba.

Desempioi, la manida, maugrat que seguèsse de-longa trista, doulenta e palinousa, — paure aucelounet engabiat ! — aviè talamen crescut en gràcias e bèutats que s'èra ameritada l'escai-noum d'Alis la Bèla.

*
* *

Sauprés de mai qu'à Fombetou, vilajou dau baroun per

Vers l'an mille, le seigneur de Vivieures, était Bernard le Batailleur.

Ce Bernard le Batailleur tenait enfermée dans la tour orientale de son manoir, avec une vieille servante pour toute compagnie, la jeune Alix de Tréviers. Il avait naguère massacré le père, la mère, les frères et les sœurs de la malheureuse jeune fille, et rasé son château sans laisser seulement une pierre sur l'autre.

Et s'il avait épargné Alix, alors enfant de neuf ou dix ans, c'était parce que les hommes d'armes, émerveillés par sa gentillesse, avaient tous imploré sa grâce.

Depuis lors, la jeune fille, bien qu'elle fût sans cesse triste, dolente et languissante, — pauvre oiselet en cage ! — avait tellement grandi en grâce et en beauté, qu'elle avait mérité le surnom d'Alix la Belle.

*
* *

Vous saurez de plus qu'à Fombetou, village de la baronnie au-dessous de Vivieures, il y avait un jouvenceau d'une vingtaine d'années, au teint frais, aux manières nobles, joli comme les amours.

Digitized by Google

dejouta Vivieures, i'aviè 'n jouvent d'una vintena d'ans, fresc e finet, e poulit couma un sòu, que soun noum èra Rimbaud, e soun traval de gardà lous troupèls. Se disiè que d'el atabé Bernat aviè fach peri touta la parentèia.

Un bon jour, en gardant sous moutous au ras dau castèl, de vers lou caire dau levant, Rimbaud aviè devistat la jouina presounièira que se passejava malancouniousa dessus sa tourrèla. E, de la veire tant bèla, n'èra estat enclausit. Talamen que, desempioi, tout cop que lou baroun èra partit en guerra, el, s'en èra vengut gardà au mème ròdou. E, per i'ensourelhà sa soulituda e i'endourmi soun tristun, quoura, embé soun auboi, jougava à la filheta d'ers assoulaires que-noun-sai, quoura, un pauc mai ausous, ie cantava de cansous, tiradas de soun si-cap, que disièn de tant poulidas causas.

Alis, quand Rimbaud cantava, de tant que sous cants i'agradavoun, veniè toujour sus sa tourrèla per l'ausi. E cauguèt pas un moulou de tems per que lou jouvent s'amourousiguèsse de la jouventa que-tout-ple, e per que la jouventa traguèsse pas nimai de pèiras au jouvent.

Son nom était Raimbaud, et sa charge consistait à garder les troupeaux du seigneur. On prétendait que Bernard avait fait aussi périr tous les membres de sa famille.

Un beau jour, en gardant ses moutons tout près du château, vers l'orient, Raimbaud avait aperçu la jeune prisonnière qui se promenait mélancoliquement sur la plateforme de sa tourelle. Et de la voir si belle, il en avait été ébloui. Tellement que, depuis, chaque fois que le baron était parti pour la guerre, lui, avait mené paître son troupeau au même endroit. Et là, afin de lui ensoleiller sa solitude, afin de lui endormir sa tristesse, tantôt, sur le hautbois, il jouait à la jeune fille des airs qui calmaient son ennui, tantôt, un peu plus hardi, il lui chantait des chansons qu'il composait lui-même, et qui disaient de si douces choses.

Alix, lorsque Raimbaud chantait, venait toujours sur la tourelle pour l'entendre, tant ses chants lui ravissaient l'âme. Et peu de temps suffit pour que le jouvenceau devînt passionnément épris de la jouvencelle et pour que la jouvencelle, à son tour, fût loin de vouloir jeter des pierres au jouvenceau.

Digitized by Google

*
* *

Adounc èra la nioch de Nadau. Lou segnou embé sous estafiès e sacamands, avièn ausit la messa dins la capèla dau castèl. Pioi s'èroun entaulats, en granda drilhança, dins la sala de las armariès, davans de carnifalhas e de vis en abounde. E menavoun grand sagan, d'abord que Bernat aviè dich à l'acoumençança dau regagnou : — Amics, beguen e mangen que çai i'a pas res de manca. Mès n'i'aurà be mai qu'aco encara de mangilhas e de bevendas, lou jour, — e serà lèu, — que me maridarai emb'Alis la Bèla.

Alis, ela, la paura mignota, entre sourti de la messa s'èra anada embarrà soula dins sa tourrèla. Mès, à-loga de se couchà, s'èra poustada darriès soun destrech fenestrou per escoutà lou Nadau de Rimbaud.

Car Rimbaud, mau-despièch dau frech que pelava, èra vengut ie cantà soun amour. E sa vouès, dins la nioch de luna palla e jalada, mountava amistousa, linda e clarinèla.

Nadau ! Nadau ! Granda nouvèla !
Lous ànjous cantoun : *Gloria* !

*
* *

Or donc c'était la nuit de Noël. Le seigneur, ses estafiers et ses soudards avaient ouï la messe dans la Chapelle du Manoir. Puis, afin de se livrer au copieux Réveillon, ils s'étaient installés dans la Salle d'Armes, devant des tables abondamment pourvues de viandes et de vins. Et ils faisaient un beau sabat, car Bernard avait dit au commencement du festin : — « Amis, buvons, mangeons : c'est bombance aujourd'hui. Mais il y aura encore plus franches ripailles et plus grandes beuveries, le jour, — et c'est bientôt, — où je me marierai avec Alix la Belle.

Alix, elle, la pauvre mignonne, aussitôt sortie de la messe, était allée s'enfermer seulette dans sa tour. Mais, au lieu de se mettre au lit, elle s'était placée près de son étroite fenêtre pour écouter le Noël de Raimbaud.

Car Raimbaud, en dépit du froid glacial, était venu lui chanter son amour. Et sa voix, dans la nuit de lune pâle et froide, montait amoureuse, pure et claire :

Noël ! Noël ! Grande nouvelle !
Les anges chantent : *Gloria !*

Digitized by Google

Lous Tres Reis seguissoun l'estèla
Qu'à Betelèn dèu lous menà.

Lous Tres Reis seguissoun l'estèla
Qu'à Betelèn dèu lou menà.
Iéu m'es sempre una gau nouvèla
Quand pode vers vous caminà.

* * *

Juste à-n-aquel moumen un soun de cor resclantiguèt.

Un vièl à barbassa blanca, agouloupat dins una roupa blanquinousa e d'escambarlous sus un ase tout blanc, veniè d'abità davans lou castèl. Era el que, per faire assaupre à las gens de dedins que quaucun demandava, aviè sounat dau cor penjat à-n-un piquet en fàcia de la porta, sivant la moda d'alor.

— Quau es aco? cridèt lèu un sòudard de garda.

— Soui un paure vièl; trèpe desempioi de matis e soui arredut. Poudriàs-ti pas nous dounà la retirada à iéu emb'à moun ase, per l'amour de Dieu?

Les Trois Mages suivent l'étoile
Qui les conduit à Bethléem.

Les Trois Mages suivent l'étoile
Qui les conduit à Bethléem.
Pour moi c'est une joie nouvelle
Quand je puis venir près de vous.

* * *

Juste à ce moment un son de cor retentit.

Un vieillard à barbe de neige, enveloppé dans une blanche houppelande et monté sur un âne tout blanc, venait de s'arrêter devant la grande porte. Il avait pris le cor suspendu au poteau, selon l'usage du temps, et en avait sonné pour faire assavoir aux gens du château que quelqu'un attendait au dehors.

— Qui va là? cria bientôt un soldat de garde.

— Je suis un malheureux vieillard: je chemine depuis ce matin et je suis brisé de fatigue. Pourriez-vous pas nous donner l'hospitalité à moi et à mon âne, pour l'amour de Dieu?

Digitized by Google

Mès lou segnou, avertit dau fèt, faguèt respondre:

— Que s'enane couchà au diable! E se s'envai pas lèu, acoussàs-ie lous chis.

Lou paure vièl s'entournèt. En s'entournant rescountrèt Rimbaud que, au soun dau cor, aviè entrecoupat soun Nadau per saupre dequé virava, e que veniè d'ausi la parlamenta.

— Venès embé iéu, brave ome; vous farai couchà.

E lou menèt dins la jassa caudeta ounte, dins un cantou, i'aviè soun lièch de palha. Quand ie seguèroun:

— Digàs, faguèt lou vièl, es-ti pas vous, jouvent, que toutara cantaves un tant poulit Nadau?

— Si-fèt.

— E per cau lou cantaves, se soui pas trop curious?

Couma toutes lous amourouses, que saboun pas res tene, Rimbaud diguèt soun amour per Alis la Bèla.

— D'abord qu'es antau, jouvent, vole pas que per iéu vous destourbés de vostra cantadissa. Mountàs sus moun ase e tournàs au castèl. Se d'asard quaucun vouliè vous faire de desahices, cridàs soulamen: « Arri! Nadau. »

Mais le seigneur, consulté, fit répondre:

— Qu'il s'en aille au diable! Et sur le champ!... sinon lâchez les chiens à ses trousses.

Le pauvre vieux s'en retourna. Il rencontra Raimbaud qui, au son du cor, avait interrompu son Noël, prêté l'oreille et entendu le dialogue:

— Venez avec moi, brave homme: je vous ferai coucher.

Et Raimbaud conduisit le vieillard dans la chaude bergerie où, en un coin, était son lit de paille. Dès qu'ils furent entrés:

— Dites-moi, jeune homme: n'est-ce pas vous qui chantiez tout à l'heure un si beau Noël?

— Si fait.

— Et pour qui le chantiez-vous, si je ne suis pas indiscret?

Comme tous les amoureux, qui ne savent rien cacher, Raimbaud dit son amour pour Alix la Belle.

— Puisqu'il en est ainsi, jeune homme, je ne veux pas que pour moi vous cessiez votre chant. Montez sur mon âne et retournez au château. Si, par hasard, quelqu'un voulait vous faire du mal, criez simplement: « *Arri!* Noël. »

Digitized by Google

*
* *

Quand Rimband seguèt mai jouta la tourre levantina, l'auba veniè d'espeli, blanquinèla. E lou jouvent cantèt, maique-mai afougat :

Nadau ! Nadau ! Granda nouvèla !
Lous ànjous cantoun : *Gloria !*
Lous Tres Reis seguissoun l'estèla
Qu'à Betelèn dèu lous menà...
Oi ! coussi voudrièi m'enanà
Embé vous dors l'Auba nouvèla !

N'èra aqui quand, tout d'un cop, lou segnou e sas gens, seguits de sous grands chis de pargue, saliguèroun dau castèl.

— Tè ! tè ! A tus ! Acoussa ! Toca-lou !...

E s'aclatavoun per acampà de calhaus afins de l'abatalhà. Mès Rimband faguèt pas que dire :

— Arri ! Nadau.

E vejaqui que se plantèroun toutes estabousits, esglariats, arregassant d'iols couma de paumas, car l'ase blanc veniè de se panlevà dins l'er, plan-planet, fins qu'agèsse agandit l'en-

***

Quand Raimbaud fut revenu sous la tourelle orientale, l'aube avait point, blanche, blanche. Et le jouvenceau chanta dans un élan d'amour :

Noël ! Noël ! Grande nouvelle
Les anges chantent *Gloria* !
Les Trois Mages suivent l'étoile
Qui les conduit à Bethléem...
Oh ! que je voudrais m'en aller
Avec vous vers l'Aube nouvelle !

Soudain, le seigneur et ses hommes d'armes, suivis d'une meute de chiens, débouchèrent par la grande porte.

— Tayaut ! tayaut !... ksst ! ksst... A mort ! à mort.

Et ils se baissaient, ramassant des pierres afin de le lapider. Mais Raimbaud cria simplement

— *Arri !* Noël.

Et voilà qu'ils demeurèrent tous fichés au sol, stupéfaits, épouvantés, les yeux démesurément ouverts, car l'âne blanc venait de s'élever dans les airs, tout doucement. Il eût bientôt atteint la plate-

Digitized by Google

naut de la tourrèla ounte Alis, au bruch, èra dejà mountada. Rimbaud agantèt la manida dins sous brasses, la metèt d'assetous davans el, e l'ase mai fusèt, empourtant lous jouvents dins l'emplanura celestiala, de vers lou levant que rougejava. Agandiguèt ansin lou grand roucàs espetaclous que sembla s'èstre demargat dau pioch de Sant-Loup e se i'apausèt. E aladounc aparesquèt à la vista, sus lou roucàs blu, couma un inménsi bastimen que semblava vougà vers una mar de sang. Mès quand, pioi, lou sourel espeliguèt, se vegèt que lou bastimen èra tout unimen un grand castelàs embé de nautas tourrèlas que sas oumbras, couma de longas àrpias, venièn jusqu'à Vivieures, d'un er de dire : « Seràs mieune ! »

* * *

E, de-fèt, lou segnous de Mountferrand faguèroun lèu la lèi as segnous de Vivieures.

E vejaqui, tamben, coussi seguèt aubourat aquel grand castèl sus un roucàs tant escalabrous, car de creire que d'omes aurièn pouscut ie lou faire, autant vaudriè dire qu'un ase poudriè cantà la messa.

Gustàvi THÉROND,
(Biscan-pas.)

forme sur laquelle Alix, au bruit, était éperdûment accourue. Raimbaud prit alors la jeune fille dans ses bras, l'assit devant lui, et l'âne de nouveau s'envola, emportant les jeunes gens à travers la plaine céleste, vers le levant qui rutilait. Dès qu'il atteignit le gigantesque rocher qui semble s'être détaché du pic Saint-Loup, l'âne blanc se posa sur son sommet. Et soudain apparut sur ce rocher bleu, une sorte de navire fantastique qui paraissait voguer vers une mer de sang. Mais quand, puis, le soleil surgit, on vit que le navire n'était rien moins qu'un très grand et puissant manoir. Et ses tours étaient si hautes, si hautes, que les ombres qu'elles projetaient, semblables à des tentacules, venaient jusqu'à Vivieures comme pour dire : « Tu m'appartiendras. »

* * *

En effet, les seigneurs de Montferrand rangèrent sous leurs lois les seigneurs de Vivieures.

Et voilà comment fut élevé ce grand château sur un rocher si abrupt, car prétendre que des hommes auraient pu l'y bâtir, autant vaudrait dire qu'un âne pourrait chanter mâtines.

Gustave THÉROND.

Digitized by Google

NOTE SUR LA DÉFORMATION DES PROVERBES

Je voudrais appeler l'attention sur les difficultés de plus en plus grandes que l'on éprouve à recueillir les proverbes et, par là, éviter, dans une certaine mesure, quelques erreurs faciles à commettre.

Les proverbes font partie de cette littérature orale qui se transmet d'individu à individu et qui est conservée à peu près exclusivement par la mémoire. La littérature orale est plus spécialement la littérature des illétrés.

A mesure que le nombre des illétrés diminue le domaine de la littérature orale se rétrécit.

L'un des agents qui contribuent le plus à la restreindre c'est assurément le journal. Il apporte, à celui qui en fait sa lecture quotidienne ou hebdomadaire, une telle quantité d'événements qu'ils passent devant ses yeux comme les images d'un kaléidoscope et ne se fixent point. Ceux qui ne lisent pas, et ils sont déjà rares, entendent conter par leurs voisins les derniers accidents, vols ou assassinats. On en cause, on les commente un instant, mais le lendemain fournit son nouveau contingent de faits-divers et le souvenir de ceux de la veille s'évanouit. Comme dit le proverbe: un clou chasse l'autre, et, sur ce terrain toujours en mouvement, rien ne reste à demeure. Mais cette littérature fugitive, qui se renouvèle au jour le jour, suffit à satisfaire la curiosité et l'activité intellectuelles de la majeure partie du peuple, et c'est pourquoi les contes de jadis, les proverbes transmis de bouche en bouche jusqu'à aujourd'hui par les diverses générations tombent dans l'oubli.

Aussi, dans nos pays de langue d'oc, le nombre de ceux qui connaissent des proverbes diminue sans cesse et il en est probablement de même dans toutes les régions où l'instruction va en se généralisant. Et, comme bien peu de personnes

Digitized by Google

savent qu'elles en connaissent, ce nombre paraît encore plus petit au premier abord.

Demandez, par exemple, à des paysans, parlant convenablement et journellement leur idiome, de vous fournir des proverbes: deux fois sur trois ils vous répondront qu'ils n'en savent point. Ne vous rebutez pas; causez: de la pluie, du beau temps, n'importe, et vous ne tarderez pas à voir passer quelques aphorismes qui viendront illustrer la conversation. Il faut, pour recueillir des proverbes, avoir la patience et la ténacité du chasseur à l'affût dans un pays peu giboyeux; souvent, on doit entretenir des conversations sans grand intérêt, subir de longs récits si l'on veut, de loin en loin, mettre la main sur quelques proverbes.

Malheureusement, ils ont, la plupart du temps, perdu de leur valeur. Ce n'est pas le proverbe original que nous rencontrons mais un proverbe déformé: soit qu'il ait perdu ses assonances, ses rimes ou son rythme, un ou plusieurs vers soit même que son sens ait changé.

Je ne citerai point des exemples de ces divers cas qui sont fréquents; je veux simplement pour prouver l'inconsistance des proverbes montrer qu'ils sont souvent cités d'une manière différente par la même personne et cela dans un très court intervalle de temps.

Je me trouve chez X... [1]. Il fait froid; on a allumé du feu sous la vaste cheminée. Le bois peu sec brûle mal et fume. A ce propos X... cite le proverbe suivant:

Ligno vèrdo e tourto caudo:
D'uno bouno moitsou s'en fai uno de pauro [2].

On commente et on explique ce proverbe: le bois vert flambe mal et il en faut davantage pour obtenir le même résultat; on mange une plus grande quantité de pain tendre que de pain dur et c'est pourquoi toute maison où l'on brûle

[1] Je n'ai pas cru nécessaire de donner le nom de la personne qui m'a fourni chacun des proverbes, cette précision n'apporterait aucun élément nouveau à cette étude.

[2] Littéralement: Bois en pointe brûle comme s'il était oint; bois en travers brûle comme du fer.

Digitized by Google

du bois vert où l'on mange du pain tendre de riche devient pauvre. Chacun est d'accord sur le sens autour de l'âtre. — « Les proverbes sur le bois ne sont pas rares », ajoute quelqu'un « en voici un autre :

Ligno de pountso
Burlo como s'èro ountso
Ligno de trovèr
Burlo coumo del fèr. [1] »

A quelques jours de là l'occasion se présente pour X... de citer de nouveau ce proverbe et voici la nouvelle citation exactement transcrite :

Boi de trovèr et tourto caudo
D'uno bouno moitsou s'en fai uno de pauro.

Sans tenir compte de *boi* qui s'est substitué à *ligno* parce que le rythme était rompu dans *ligno de trovèr*, ce que le citateur a instinctivement senti, on voit nettement ce qui s'est passé : le second proverbe a influé sur le premier et le premier membre de phrase du second a pris la place du premier membre de phrase du premier. Influence d'un proverbe sur un autre proverbe.

C'est jour de foire. Nous sommes à l'auberge. Y... entre dans la salle où je suis. Apercevant un de ses amis il lui demande des nouvelles de sa santé et, comme son ami se plaint de ce qu'elle n'est guère prospère, il le console avec ce proverbe :

Val mai clóusidou
Que poumpidou [2].

Y... s'assied à côté de moi et me voit écrire ce proverbe ; la conversation s'engage là-dessus.

Le sens n'est pas douteux : celui qui geint vaut mieux que celui qui est pompeux (qui se porte bien), parce qu'il *vit* plus longtemps ; et Y... cite à l'appui de son explication ce nouveau proverbe :

[1] Littéralement : Bois vert et tourte chaude : d'une bonne maison il s'en fait une de pauvre.

[2] Le mot *poumpidou* ne se trouve pas avec ce sens dans Mistral (Trésor du Félibrige). Mais il peut s'expliquer facilement par une formation populaire sur *poumpo* (apparat).

Digitized by Google

Lou que fai piu, piu
Es lou que mai viu[1].

A quelques jours de là j'entends de nouveau le premier proverbe et voici la transformation qui s'est opérée :

Viu *mai clóusidou*
Que poumpidou.

Sous l'influence de l'explication le texte se rapproche de cette explication.

Deux voisins vivent en mauvaise intelligence, ce qui est normal, l'un d'eux a tué à coups de fusil les poules de l'autre. Sujet de conversation palpitant pour un petit village et qui amène comme conclusion ce proverbe de Z... :

Pèl ploun
Ou pèl bolaire
De poulo
N'en demoro gaire[2].

Plus tard Z..., qui ne le cite plus à propos de poules mais simplement du mot *bolaire*, le rétablit de la manière suivante :

Pèl ploun
Ou pèl bolaire
De pitsoun
N'en demoro gaire.

Je pourrais mentionner encore quelques faits semblables mais je pense que les trois que je viens de signaler, provenant chacun de personnes différentes, suffisent à montrer jusqu'à quel point les proverbes sont inconsistants.

On a vu le premier se déformer au contact d'une citation, le second ne pouvoir résister à sa propre explication, et le troisième, sous l'influence d'un événement récent, se transformer et perdre une rime.

Il y aura peut-être lieu, dorénavant, en recueillant des proverbes, de contrôler si chez la même personne, à quelques jours de distance, la première version n'a point changé de forme.

Henri Teulié.

[1] Litt. : Celui qui fait piou, piou (qui piaille) est celui qui vit le plus.
[2] Litt. : Par le plomb ou par l'ellébore, de poules il en reste peu. — Plus bas, *pigeon* se substitue à *poule*.

Digitized by Google

LE MODÈLE DE RONSARD DANS L'ODE PINDARIQUE[1]

Entre toutes les parties de son œuvre, il n'en est aucune qui ait inspiré à Ronsard plus de fierté que ses quatorze odes imitées de Pindare. Il ne s'est jamais lassé de répéter que personne avant lui, en France, n'avait osé se risquer sur les traces du poète thébain.

M. Vianey se propose de démontrer que si notre Pindare n'avait eu, en effet, chez nous aucun précurseur, il en avait eu, du moins, un chez les Italiens et qu'il n'eut point la modestie de le reconnaître.

Après avoir rappelé la vie de Luigi Alamanni, son exil, son séjour en Provence et à la cour de François 1er, l'influence qu'il exerça sur la propagation des études italiennes en France, M. Vianey montre qu'Alamanni a laissé huit *Hymnes* pindariques en l'honneur du roi François et d'autres hauts personnages. Ce sont ces *Hymnes* qui ont servi de modèle à Ronsard. Non qu'il y ait puisé des idées, des images ou des comparaisons : il en trouvait chez Pindare et chez Horace une provision suffisante. Mais c'est en grande partie aux *Hymnes* du poète italien que les odes pindariques du poète français doivent ce qu'elles ont peut-être de plus singulier : leur métrique.

Les *Hymnes* d'Alamanni sont divisés en strophes (*ballate*), antistrophes (*contraballate*) et épodes (*stanze*). La strophe a toujours un nombre considérable de vers : jamais plus de dix-neuf, mais jamais moins de douze. L'antistrophe est la copie de la strophe. L'épode s'en distingue en général seulement en ce qu'elle a trois ou quatre vers de moins : on voit

[1] Analyse de la communication faite au Congrès des langues romanes, par M. J. Vianey.

Digitized by Google

qu'Alamanni ne craint pas d'accoupler une strophe paire avec une épode impaire, ou réciproquement. *Le vers uniformément employé, sauf dans une pièce, est le vers de sept pieds.*

Tel est le système que Ronsard a imité dans ses grandes lignes. A la différence d'Alamanni, il n'aime point, sans doute, à accoupler une strophe paire avec une épode impaire, et il préfère les strophes paires. Mais chez lui la strophe a, à peu près, le nombre de vers qu'elle a chez son modèle : en général, elle en a douze, quelquefois davantage, sans dépasser le chiffre de vingt : le chiffre qu'Alamanni ne dépasse pas est celui de dix-neuf. — Chez Ronsard, comme chez son modèle, l'épode, en général, ne se distingue pas de la strophe autrement que par le nombre des vers, et chez les deux poètes cette différence est sensiblement la même : de trois vers chez l'italien, de deux, de trois ou de quatre vers chez le français. — Enfin, *dans onze odes sur quatorze, le vers adopté par Ronsard pour toutes les parties de la pièce est le vers de sept syllabes*, et dans trois autres odes ce vers est celui de l'épode. On s'est étonné de la prédilection de Ronsard pour ce mètre qui n'a peut-être pas très bonne grâce dans la grande strophe française. On voit maintenant pour quelle raison notre Pindare l'a choisi : c'est tout simplement parce qu'il suivait en docile écolier l'exemple du Pindare italien.

M. Vianey termine sa communication en annonçant celle qu'il fera au *Congrès de Littérature comparée* sur *Les sources italiennes de l'Olive :* il montrera combien fut tributaire des Italiens ce du Bellay, qui passe pourtant pour être le plus indépendant des poètes de la Pléiade.

M. Vianey donne un avant-goût de ses découvertes en signalant la source du fameux sonnet CXIII de *l'Olive*. Ce sonnet est emprunté à un poète que personne aujourd'hui ne connaît en France et dont ses compatriotes eux-mêmes ont, sans doute, oublié le nom. Ce nom mérite d'être sauvé de l'oubli, et, sans doute, tous les historiens de notre littérature salueront-ils désormais au passage Bernardino Daniello, quand ils sauront que sans lui le prince de nos sonnettistes ne nous aurait pas laissé la perle de son premier recueil de sonnets.

Digitized by Google

Se' l viver nostro è breve oscuro giorno
Press'a l'eterno, e pien d'affanni e mali ;
E piu veloci assai che venti o strali
Ne vedi ir gli anni, e piu non far ritorno,

Alma ; che fai ? che non ti miri intorno
Sepolta in cieco error tra le mortali
Noiose cure ? e poi ti son date ali
Da volar a l'eterno alto soggiorno,

Scuotile ; trista ch'è ben tempo homai,
Fuor del visco mondan ch'è si tenace ;
E le dispiega al ciel per dritta via :

Ivi è quel sommo ben ch'ogni huom desia ;
Ivi' l vero riposo, ivi la pace
Ch'indarno tu quagiu cercando vai [1].

Assurément, fait observer M. Vianey, ce sonnet aurait besoin d'être remis sur l'enclume : la première partie est trop développée, la dernière trop écourtée ; le trait final manque de finesse ou d'éclat.

Loin d'avoir disparu, les défauts ont encore augmenté dans la traduction que Desportes a osé donner de ce sonnet après du Bellay :

Si la course annuelle en serpent retournée
Devance un trait volant par le ciel emporté,
Si la plus longue vie est moins qu'une journée,
Une heure, une minute, envers l'eternité ;

Que songes-tu, mon ame, en la terre enchaisnée ?
Quel appast tient ici ton desir arresté ?
Faveur, thresors, grandeurs, ne sont que vanité,
Trompans des fols mortels la race infortunée.

Puis que l'heur souverain ailleurs se doit chercher,
Il faut de ces gluaux ton plumage arracher
Et voller dans le ciel d'une legère traicte.

Là se trouve le bien affranchi de souci,
La foy, l'amour sans feinte et la beauté parfaicte
Qu'à clos yeux, sans profit, tu vas cherchant ici [2].

[1] *Rime diverse di molti eccellentissimi autori nuovamente raccolte ;* libro primo (In Vinetia, appresso Gabriel Giolito di Ferrari, 1546), p. 316. — Je reproduis ce texte avec son orthographe et sa ponctuation.

[2] *Œuvres de Philippe Desportes* avec une introduction et des notes, par A. Michiels (Paris, Delahays, 1858), p. 502.

Digitized by Google

Après ces vers trop faciles, il y a plaisir à lire le sonnet CXIII de l'*Olive*, dur sans doute, mais d'un si beau vol et d'une expression parfois si ferme :

Si nostre vie est moins qu'une journée
En l'eternel, si l'an qui faict le tour
Chasse noz jours sans espoir de retour,
Si perissable est toute chose née,

Que songes-tu mon ame emprisonnée ?
Pourquoy te plaist l'obscur de nostre jour,
Si pour voler en un plus cler séjour,
Tu as au dos l'aile bien empanée ?

La est le bien que tout esprit desire,
La, le repos ou tout le monde aspire,
La est l'amour, la le plaisir encore.

La, ô mon âme, au plus hault ciel guidée,
Tu y pourras recongnoistre l'Idée
De la beauté, qu'en ce monde j'adore.

Voilà vraiment faire un sonnet. Il ne faut donc point nier l'originalité de du Bellay. Mais encore doit-on rendre à chacun ce qui lui appartient et bien savoir que, si le flageollet de Marot, comme en a dit Sainte-Beuve, n'avait jamais rendu d'accents comparables à ceux-ci : *Que songes-tu mon âme emprisonnée ?* la flûte de du Bellay n'a su les rendre que parce que celle deBernardino Daniello lui avait donné le ton.

Joseph VIANEY.

Digitized by Google

LA JEUNESSE D'UN FÉLIBRE ARLÉSIEN

AMÉDÉE PICHOT A PARIS (1818-1820)

« *Et maintenant, à nous deux, Paris !* » s'écrie, dans la dernière scène du *Père Goriot*, le jeune Rastignac, qui vient de conduire au Père-Lachaise, avec le convoi modeste de son vieil ami, le deuil de ses illusions, de ses naïvetés, de sa jeunesse. C'est seul devant l'avenir, perdu dans la ville immense, contemplant le monstre grondant et fumeux qui s'étale sous ses yeux dans les ombres encore lumineuses du couchant, qu'il pousse ce cri superbe, qu'il jette ce défi à la chance, cet appel à la fortune. Ce cri n'est pas une invention de romancier, une trouvaille d'artiste. Balzac, qui a incarné dans son Rastignac toute une génération, a exprimé par ce mot le programme de toute la jeunesse provinciale de 1816. Combien de jeunes hommes l'ont tour à tour jeté, ce vaillant défi, en atteignant le sol sacré de la ville où ils viennent chercher ce que depuis 1789 la province ne peut plus leur donner, l'idéal et la gloire, la fortune et le succès ! « A nous deux, Paris ! » disait à son tour, à la rentrée de 1818, un jeune Arlésien que, sans fortune, sans protecteurs, muni d'un simple diplôme de l'Ecole de Montpellier, la diligence de Lafitte et Caillard jetait sur le pavé de Paris, tout meurtri du voyage, pour finir ses études et compléter son expérience de médecin, plus encore pour chercher sa carrière et rencontrer la fortune. Ce n'est pas par la médecine qu'il trouva sa voie, mais il la trouva, et aujourd'hui, qui entre dans Arles par le faubourg de la Cavalerie, c'est le monument commémoratif de ce jeune Arlésien qu'il aperçoit tout d'abord, solidement encastré dans une vieille maison, maçonné sans élégance en honnête pierre de Fonvielle, mais regardant vers le Nord, tourné vers Paris, véritable symbole des origines et des attaches foncièrement arlésiennes, et de la carrière toute parisienne de celui qui fut Amédée Pichot.

Digitized by Google

Sur les débuts du célèbre fondateur de la *Revue Britannique*, sur sa jeunesse et sur son installation à Paris, jusqu'au milieu de 1820, la Bibliothèque municipale d'Arles possède toute une série de curieux documents : les lettres intimes qu'il écrivait à sa mère ; ces lettres ont été recueillies par un infatigable collectionneur arlésien, Louis Mège, à qui l'on doit le salut de bon nombre de documents précieux pour l'histoire de la vieille cité. Elles méritent d'y être examinées, non seulement parce qu'elles y sont encore à peu près inconnues, mais aussi parce qu'elles donnent un très vivant et authentique tableau des débuts d'un Provincial à Paris pendant les premières années de la Restauration, et parce que ce Provincial, sans jamais perdre de vue ses intérêts et son avenir, a su se mêler au monde parisien, le goûter, le comprendre, le juger, en décrire la vie sociale et politique. Rien ne vaut les dépositions individuelles involontaires. Les lettres écrites sans intention historique sont les documents les plus sincères et les plus utiles à l'histoire.

I

Au moment où s'ouvre cette correspondance, Amédée Pichot est à Montpellier et il y termine ses études de médecine. Né le 12 brumaire an IV (3 novembre 1795), ancien élève du collège de Juilly, élevé sous la direction et aux frais de son oncle Pierre Blain, le séjour de la vieille ville universitaire commençait à l'ennuyer, et il rêvait déjà d'aller s'établir à Paris : « J'aime mieux aller chercher femme à Paris », écrivait-il le 12 mars 1817, et sa mère entrait volontiers dans ses vues : « Il me paraît que tu veux tâcher de ne plus retourner à Montpellier... Si tu termines cette année, tu pourras plus tôt aller à Paris » (12 janvier 1817).

Il fut autorisé à commencer ses examens de doctorat au mois d'avril ; le 12 mars, il attendait l'argent de ses inscriptions, pour faire fixer son examen à une date antérieure aux vacances de Pâques. Du reste, il ne se donne ni pour un puits de science ni pour un bourreau de travail : « Je suis paresseux... ; je serai aussi heureux que tant d'autres qui en savent

Digitized by Google

moins que moi. » Et sa paresse, sa légèreté au travail lui font vivement regretter les retards de ses épreuves :

Je croyais subir mon premier examen le 2 avril, mais ne voilà-t-il pas que les professeurs prennent vacances jusqu'au 14 avril? Cela me retarde encore, et me fait perdre du temps, parce que je n'ai pas la patience de revenir sur une étude déjà faite, et que tout s'oublie facilement.

Cependant il achevait sa thèse, sur un sujet qu'il connaissait d'expérience : « Aperçu sur les diverses espèces de pays marécageux et sur la ville d'Arles en Provence. » Il s'occupait de s'assurer des subsides, toujours difficiles à extorquer à la parcimonie d'un oncle même bienveillant. Il envoyait sa mère en ambassade chez cet oncle, pour qu'elle eût

une explication au sujet de mon doctorat. Je crains beaucoup qu'il ne trouve la dépense trop forte, puisque, en m'envoyant cinq cents francs, il me répète deux fois qu'il est étonné que les premiers examens soient si chers ; que sera-ce donc s'il faut qu'il me donne cinq ou six cents francs pour terminer, sans compter la dépense de mon séjour ici ? Il est vrai qu'avec les premiers cinq cents francs, j'aurai ma pension payée jusqu'en juin.

Au moment d'aborder son cinquième examen, Amédée Pichot apprend d'Arles que son père est très malade. Honnête boutiquier du Plan de la Cour, Jean-Baptiste Pichot n'avait pu se consoler de sa retraite à la campagne. C'était un des soucis de l'étudiant : « Mon père s'ennuie-t-il et regrette-t-il le magasin ? » Il déclina rapidement, et, dès la fin d'avril, Madame Pichot annonçait à son fils que « l'état du père était désespéré. » Il mourut en effet le 1er mai, sans que son fils eût pu ou voulu aller assister à ses derniers moments. Deux jours après, ne sachant pas encore la mort de son père, mais la considérant comme fatale et en attendant la nouvelle par le courrier suivant, il écrit à sa mère une lettre qui est un monument d'égoïsme et d'impiété filiale ; il faut la citer toute entière ; le sens général en est celui-ci : « Comme j'ai besoin de mon sang-froid pour mon examen, je tâcherai de n'apprendre la mort de mon père qu'après en être débarrassé. » Et il conseille à sa mère, au lieu de pleurer le pauvre mort,

Digitized by Google

de se conserver pour son fils qui est vivant et bien vivant. Et Mme Pichot manifeste un amour maternel presque aussi exclusif de toute douleur conjugale : « Tu doit de regré à ton père, lui écrit-elle le 6 mai ; il sont juste ; me tu doit la modérer pour te conserver pour ta bonne mère comme toi (*sic*). »

De si bonne mère à si bon fils, il est aisé de s'entendre, et ils semblent en effet s'être entendus pour oublier bien vite le père Pichot, avec qui, sa veuve s'en souvenait, s'était quasiment mésalliée une demoiselle Blain. Quant aux Blain, le deuil de leur beau-frère leur fut léger, et l'oncle Pierre, après avoir adressé le 2 mai une lettre de condoléances à son neveu, lui écrit de nouveau deux jours plus tard, et, en manière de consolation, il fait luire à ses yeux la liberté qui va lui être acquise, et lui parle de ses projets de voyage à Paris. Il lui conseillait, d'ailleurs, d'ajourner jusqu'après sa thèse une visite à sa mère.

Amédée Pichot n'avait pas besoin de cet encouragement ; il remit donc à quinzaine le triste plaisir « de mêler ses larmes à celles de sa mère », et ne s'occupa plus que de son doctorat, comme le montrent les lettres suivantes des 6, 8, 9 et 12 mai :

(6 mai)..... J'espère aller bientôt me jeter dans tes bras... cela dépend de ma thèse, qu'il faut que je finisse et puis fasse imprimer... Je calculois avec toi que je pourrois, au 20 de ce mois, être docteur. Comme tout m'a réussi pour mes examens, et que j'en suis quitte depuis hier sans avoir autre chose à faire que ma thèse, il me semble que le 20 mai je pourrai être avec toi.... Alors je ne te quitterai plus, et serai totalement libre.

(8 mai)..... Il ne me reste plus qu'à faire censurer et imprimer ma thèse, et puis le premier jour de séance la soutenir. Je vais aller tout à l'heure la porter au professeur nommé pour y mettre son visa, et, dès qu'il me l'aura rendue, je ferai en sorte de presser l'imprimeur. Il n'y a que deux thèses avant la mienne. D'aujourd'hui en huit, c'est-à-dire le 15, je tâcherai d'avoir tout terminé.

(9 mai)..... Ma thèse sera prête pour mardi, et, si les professeurs sont convoqués pour ce jour-là, comme il y a apparence, je pourrai partir le mercredi.

(12 mai)..... Demain je passe ma thèse, et mercredi je pars..... Ayant diminué ma thèse de moitié, les frais d'impression se réduiront à cinquante francs, et j'en avais quatre-vingts pour cela.

Digitized by Google

Ce fut, en effet, le 13 mai 1817 qu'Amédée Pichot soutint sa thèse[1] et fut reçu docteur en médecine. Il quitta aussitôt le logis qu'il occupait « chez M. Bedos, marchand de papiers, rue de l'Argenterie » [2], et rentra en Arles.

Ses épanchements filiaux n'y furent pas de bien longue durée. Alors que, peu de mois auparavant, il songeait à rester dans la maison paternelle le temps nécessaire pour économiser ses frais de voyage à Paris, et qu'il annonçait ensuite l'intention de ne jamais abandonner sa mère, il quitta Arles dès le mois de juin, et, après un assez court séjour à Marseille, s'installa à Toulon pour y commencer l'exercice pratique de la médecine.

A Marseille, logé chez M. Clapier, « homme bon et franc », la jeune fatuité de Pichot croyait n'avoir pas déplu à sa fille Caroline, mais il avait la modestie de la juger un « parti trop avantageux » [3]. Il ne songeait pas encore sérieusement, du reste, à se marier, et suivait volontiers le conseil de son oncle Pierre : « A Toulon, exerce-toi ; fais de la médecine ; habitue-toi à aller dans le monde » [4]. M. Blain estimait le séjour de Toulon préférable à celui de Paris pour les débuts mondains de son neveu. Mais apparemment des « Cyprès » il en jugeait mal, si l'on en croit Amédée Pichot. La naïveté du jeune médecin paraît s'être offusquée quelque peu de la liberté d'allures, de langage et d'opinions de la société toulonnaise :

[1] Cette thèse, sur le sujet précédemment indiqué et sous le même titre, porte en épigraphe des vers de Lucrèce.

Ea vis morborum pestilitasque
Aut extrinsecus ut nubes nebulæque superne
Per cœlum veniunt, aut ipsa sæpe coorta
De terra surgunt, ubi putrorem humida nacta est
Intempestivis pluviisque et solibus icta.

Elle fut imprimée « à Montpellier, chez Jean Martel aîné, seul imprimeur de la Faculté de médecine, près l'hôtel de la préfecture, n° 62 », 1817 (n° 34). Elle était dédiée « A mon oncle Pierre Blain. A mon oncle François Blain. A ma mère. »

[2] La maison et le commerce de M. Bedos existent toujours.

[3] Am. P. à sa mère, Toulon, 18 août 1817.

[4] P. Blain à Am. P., « aux Cyprès, 28 août 1817 ». A. P. logeait alors à Toulon, rue Royale, 35.

Digitized by Google

Si on croit que je puis devenir galant à Toulon, on se trompe : on est très immoral, très indécent en société ; on y parle de tout, et je n'appelle pas ça le bon ton. Mlle d'Entrechaux elle-même jure quelquefois comme un dragon, surtout contre le roi et ses ministres. C'est un club qu'elle préside où je frémirois des propos sanguinaires, si je ne riois des prétentions ridicules qui les accompagnent. Au diable les ultras, peu à peu je m'en écarte [1].

Ailleurs, il signale un autre trait caractéristique de la société, toulonnaise de son temps : le goût du *paroistre*, la recherche des glorioles extérieures au détriment du confort réel.

L'amour-propre perd surtout la plupart des Toulonnais, et surtout des Toulonnaises. On est le bourreau de son estomac pour tout donner au corps extérieur: c'est-à-dire on jeûne ici toute la semaine pour se parer le dimanche. Non pas ces jours-ci par exemple, où tout le luxe se tourne vers la collation de ce soir et le dinde (*sic*) de demain. On met ses chemises en gage pour se régaler à la Noël [2].

La *saison* ne semblait devoir pas être aussi brillante qu'on le supposait: la misère et la mauvaise humeur contre le gouvernement détournaient la société des dissipations mondaines. Ce ne fut qu'après les fêtes du jour de l'an que quelques salons s'entr'ouvrirent, et qu'on organisa quelques bals par souscription :

Ici on commence à organiser des bals moyennant une souscription de vingt francs pour quatre bals qui auront lieu les lundi. Je placerai mes vingt francs autre part. Les personnes de haut rang donneront aussi, dans le courant du mois, des soirées un peu plus brillantes que jusqu ici [3].

Amédée Pichot ne devient donc pas un mondain ; au contraire, le spectacle des passions politiques des gens prétendus *bien pensants* et de leur grossièreté le dégoûte de la vie de salon. Il avait, du reste, des origines plébéiennes et, dans sa famille, l'exemple du libéralisme de son père à imiter: J.-B. Pichot avait, pendant la Terreur Blanche, joué un fort noble rôle, et son fils en a très exactement conservé l'honora-

[1] Am. P. à sa mère, Toulon, 15 octobre 1817.
[2] Am. P. à sa mère, 4 décembre 1817.
[3] Am. P. à sa mère, Toulon, 9 janvier 1818.

Digitized by Google

ble souvenir sous une transparente fiction, dans son roman *Monsieur de l'Etincelle*. Un autre motif, pour ne point fréquenter de trop près les mondains, était le développement de ses idées voltairiennes. Il avait quelque mérite à les avoir et à les conserver, dans son milieu familial, où, depuis la mort de son père, rien ne faisait un juste contre-poids à la dévotion excessive et étroite de sa mère. Le jeune étudiant prenait, d'ailleurs, un évident plaisir à taquiner la bonne dame sur ce chapitre. Il affectait un air profond et doctoral pour lui donner des conseils de libre penseur : « Ne faites pas trop maigre chère. Dieu ne veut pas qu'on soit le bourreau de son estomac. La véritable abstinence est celle du péché » [1]. La conversation entre la mère et le fils, sur ce point, ne languit jamais ; il saisit toutes les occasions de présenter sous un jour ridicule, ou niais, ou hypocrite, les cérémonies et les usages religieux traditionnels, à riposter par des ironies parfois acérées aux récits de sa mère, bien naïfs, tout pénétrés d'onction. Celle-ci, dans Arles, veuve et âgée, assez isolée, avait peu de distractions ; toute solennité religieuse d'extra était un divertissement pour elle, et ensuite un aliment savoureux pour la chronique de petite ville qu'elle adressait à Amédée ; on reste sans moquerie devant une bonne foi si parfaite et si dénuée de toute défiance. Certain jour elle presse son fils de revenir rapidement à Arles, afin de pouvoir prendre sa part d'un spectacle intéressant et inaccoutumé :

...Tu pourrais assister ici au service funèbre du duc d'Anguin que la garde urbaine lui fait, qui est fixé au 15. Je sairé charmé que tu vis le mosolé de Louis 16 (*sic*) qu'on a laissé subsister jusqu'à cette époque ; c'est sûrement quelque chose de très joli : M. Huard s'est distingué. Il y aura cependant quelque chose de changé. On a fixé le 15 pour que M. Sauret puisse y assister, devant partir de Paris au premier jour. Samedi dernier, le service de Louis 16 ut lieu ; il fut célébré dans la plus grande solennité : l'église été très bien décoré ; elle a été tandu en noir ; on avé enlevé toute les chaise fixe, on avé placé la banque de la merie devan la chaire ; toute lé dame été en noir, sans oublier les artisane ; elle été camisolle noire, jupon brun et tablit noir, ruban noir. On n'entré que par billet pour le pris de 10 francs.

[1] Id., *ibid.*, 12 mars 1817.

Digitized by Google

Malgré cette précotion, il a fallu se rendre à bonne heure: Mme Sauret y fut à sept heures, elle m'avé donné asigniation à huit heures... Il y auret ut un joli coup d'œil s'il ni avet pas ut se melange[1].

Tandis que Mme Pichot ne voit que dévotion et sentiments pieux dans les mouvements qui réunissent cette foule, Amédée juge différemment les sentiments des Toulonnais et des Toulonnaises, non moins empressés pourtant à courir aux églises le jour de Pâques. Il conclut d'ailleurs ce développement par un parallèle assez plaisant entre Toulon et Arles, où, dit-il, « il n'y a point de coquetterie chez les femmes et point de pensées criminelles chez les hommes[2]. » Ce dernier trait s'adressait indirectement à sa mère qui lui avait reproché de croire les jeunes Arlésiens hypocrites, grief dont il s'était défendu déjà :

Je n'ai pas dit que les jeunes gens d'Arles me parussent tartuffes, je ne le crois pas. Je les attends au pont de Crau le mercredi des Cendres[3].

Quelques jours après, sa verve est excitée par une mission que l'on prêche en Arles[4] et qui occasionne naturellement un grand enthousiasme chez les bonnes âmes. Il écrit :

As-tu vendu ce que tu me disais avoir à vendre? Tu pourrais alors donner quelque chose aux missionnaires, car il faut que tout le monde vive; et, quoique les missionnaires méprisent cette vie-ci, ils ont besoin de pain pour prêcher sans s'épuiser. Je pense bien qu'ils ne manqueront pas d'invitation à dîner[5].

Cependant cette mission déchaînée avait dû réveiller un

[1] Mme P. à Am., 30 juin 1817. Je conserve l'amusante orthographe de la vieille dame.

[2] Voir cette lettre en appendice. — Toulon, 22 mars 1818.

[3] Am. P. à sa mère, 15 oct. 1817.

[4] Ouverte le 2 novembre et clôturée le 21 décembre 1817, cette mission compta dix membres : le supérieur Rauzan, Fayel, Rodet, Dumesnildot, Ferail, Menjaud, Polze, Levenbruck, de la congrégation des Missions de France; Mye et Deblieu, de la congrégation d'Aix. Le tome XII de la Miscellanea de Mège, à la Bibliothèque d'Arles, contient une relation de cette mission.

[5] Am. P. à sa mère, 23 oct. 1817.

Digitized by Google

vieux reste de prosélytisme dans le cœur de Mme Pichot ; pour couper court à la manie sermonneuse, Amédée fit à sa mère une déclaration de principes très nette. Ces principes étaient déjà fermement arrêtés dans l'esprit du jeune médecin. Il leur demeura fidèle toute sa vie :

J'ai toujours détesté les bigots, et rien n'est plus éloigné de la véritable dévotion. Je ne suis pas dévot non plus, mais je crois avoir, sans badiner, tout ce qu'il faut pour faire un bon chrétien. J'ai une âme tendre qui, quand elle sera fatiguée d'avoir aimé le monde, aimera sans doute la Providence éternelle qui aime tant les hommes. Mais tout ce qui est pratique extérieure est encore peu de mon goût. J'élève souvent mon cœur vers l'Être Suprême, et l'hommage d'une pensée bien recueillie est une bonne prière. Tu ne dois pas désespérer de mon salut, ma chère mère, parce que j'ose dire que je ne suis pas un grand pécheur, que même je n'aime pas le grand monde et me sens tout disposé à remplir religieusement les devoirs de mon état, et ceux d'un bon père de famille, si je le deviens. Ne t'impose pas au moins de trop grandes mortifications. Si ta santé souffrait jamais par excès de dévotion, j'aime trop ma mère pour ne pas en conserver peut être une prévention plus forte que moi contre une religion qui lui serait nuisible [1].

Mme Pichot ne désarme pas encore ; elle espère convaincre son fils par le récit des exploits de ces prédicateurs : « Ta seconde lettre ne parle que mission », lui répond Amédée le 7 décembre 1815 ; mais, huit jours après, il commençait à trouver la conversation monotone, et il fait comprendre à sa mère que ses tentatives de conversion sont inutiles, et lui dit tout franc qu'il est charmé de ne s'être pas trouvé en Arles pendant « cette bienheureuse mission. » Et il conclut, tout en rendant hommage de nouveau au « zèle de ces messieurs, » par quelques observations assez rudes sur les caractères de la pseudo-piété mondaine, et en exprimant sa préférence pour la morale d'un abbé de ses amis, moins insinuant et plus sincère [2]. Un trait de cette lettre, d'assez mauvais goût d'ailleurs, et qu'Amédée proférait d'un ton quelque peu

[1] Le même à la même, 14 nov. 1817.

[2] Am. P. à sa mère, 15 et 24 décembre 1817. Voir ces lettres en appendice.

Digitized by Google

pédant, « *Nous autres médecins* », choqua et contrista la bonne Mme Pichot : il est probable qu'elle manifesta son chagrin à son fils, et que celui-ci comprit qu'elle avait été réellement peinée: aussi dans une lettre suivante change-t-il de ton, et, sans pointes, sans moqueries, sans intentions agressives (qu'il demande d'avance qu'on excuse ou qu'on comprenne, s'il lui en échappe), il souhaite seulement que sa mère soit tolérante à son égard, respecte ses convictions présentes, et, si ces convictions doivent changer, laisse leur évolution s'opérer lentement, sans vouloir y aider, ou plutôt la contrarier, par une violence maladroite. Il va même jusqu'à reconnaître que les missionnaires d'Arles sont dignes du respect des hommes; il est vrai qu'il ne leur rend ce respect que pour « l'amour de l'humanité » ; mais c'est déjà une concession. D'ailleurs il revient bientôt à ses maximes et à ses plaisanteries ordinaires. Entre autres vœux et conseils de jour de l'an, il dit à sa mère :

...Ne vas plus si matin à la messe : on prie aussi bien Dieu un peu plus tard. Laisse vos belles dames devancer le jour afin d'être plus tôt débarrassées de leurs devoirs de piété et se livrer un peu à l'amour du prochain, c'est-à-dire au plaisir de caqueter sur Pierre et Paul.

Et, à l'approche du carnaval, il reparle encore de la mondanité religieuse qui lui inspire une visible horreur. Il y a encore là d'assez bonnes remarques sur les prêtres à la mode et leurs ouailles temporaires, autant de membres de l'Association générale des Repentirs Momentanés :

Voilà donc que le carnaval, sans doute, inspire peu à peu des sentiments un peu plus mondains aux belles dames dévotes; il faut être de ce monde, puisque Dieu nous y a mis, et surtout y être avec charité et humilité chrétienne. Vos missionnaires ont dû le dire. Ces messieurs ont dû en effet être confus de se voir à la mode, car rien ne passe vite comme la mode. On est mauvais chrétien quand on s'engoue un moment de la religion : on risque de ne pas persévérer ; on gagne mieux son salut en faisant tout bonnement son petit chemin. Saint Pierre ne se pressera pas d'ouvrir la porte du Paradis à ceux qui crient si fort qu'ils veulent entrer et qui frappent bien fort

Digitized by Google

pour faire entendre le bruit du marteau. Mais c'est assez parlé de la mission[1].

Ce n'est pas seulement de religion que causent la mère et le fils. L'inépuisable chronique arlésienne fournit à Mme Pichot maints faits divers, qui n'ont plus pour la postérité le même intérêt que pour son fils. On peut cependant noter la préoccupation que causaient à tous les Arlésiens de la Restauration les faits et gestes de M. d'Antonelle ; l'ancien jacobin, si assagi qu'il fût en ce temps-là, n'en restait pas moins très redouté de tous les royalistes et même des libéraux. Le 20 juin 1817, Mme Pichot écrit par exemple : « La ville est fort tranquille. M. d'Antonelle n'a plus rien dit. » Ce célèbre révolutionnaire mourut le 26 novembre 1817, en pleine mission, mais sans avoir voulu recevoir ni écouter les missionnaires : « Ils ont dû être bien confus, écrit Amédée le 7 décembre, de ne pouvoir triompher de d'Antonelle mourant. » Son ami Donnadieu lui exprimait d'Aix l'opinion des ultras :

La mort de M. d'Antonelle prive la France d'un de ces loups de révolution que le Bon Pasteur ne doit pas regretter de ne pas avoir dans son troupeau. On ne lui a donné, dit-on, qu'un prêtre pour l'accompagner à la tombe. On a eu tort. Il n'en voulait, lui, point du tout[2].

Après sa mort, M. d'Antonelle fit encore *un bruit de ville :* son testament, fait en faveur de son neveu, M. de Jonquière, qui fut plus tard maire d'Arles, fut jugé injuste par les Arlésiens, à qui les De Guillem, ses autres neveux qu'il déshéritait, étaient sympathiques. Pichot déclara lui-même que les conseils des missionnaires auraient peut-être inspiré au défunt un meilleur testament[3], et il dit ailleurs :

J'apprendrai avec plaisir que le testament de M. d'Antonelle est nul. Son héritier en a bien assez, à moins qu'il ne veuille encore acheter quelque croix[4].

[1] Am. P. à sa mère, Toulon, 9 janvier 1818.
[2] F. Donnadieu à A. P., Aix, 1er décembre 1817.
[3] Am. P. à sa mère, 7 décembre 1817.
[4] Le même à la même, 22 mars 1818.

Digitized by Google

Il y eut un procès sur la validité de ce testament, elle fut admise par le tribunal malgré l'opinion arlésienne.

Malgré les souvenirs encore bien voisins de la Terreur Blanche, malgré les causes locales du mécontentement, la ville restait cependant très tranquille : « L'exemple qu'on dit avoir eu lieu à Toulon les a fait tenir tranquilles, écrit Mme Pichot le 30 juin 1817. On n'a pas voulut se metre au même cas que le gendarme et le militerre pour avoir crié *M..... pour le roi*, qui ont payé de leur tête. » Le gouvernement avait d'ailleurs fait preuve de sagesse en maintenant, du moins provisoirement, à la tête de l'administration municipale, le maire bonapartiste, M. Sauret :

On atant les députés; il parroi qu'il ne son pas satisfait de voir revenir Sauret reprandre sa place de maire; on été partit dans la persuation qu'il ne le seret plus, ayant été placé par Bonnaparte. ...Il a été très bien aculit, soit des ministres, même du secrétaire particulier du roi [1].

Dans une autre lettre, qu'on lira plus loin, Mme Pichot donne une fidèle image de la chronique et de la vie arlésienne; c'est un agréable mélange de cérémonies religieuses et de plaisirs nocturnes, une messe en musique le jour de Pâques et des sérénades aux plus jolies demoiselles, des commérages assez inoffensifs, mais qui mettaient en cause quelques amis d'Amédée, et pour terminer une tirade où l'arlésienne vit et vibre toute entière, pour la défense du mets national, du saucisson d'Arles. Le frondeur Amédée avait glissé dans une lettre cette phrase : « A propos de saucissons, ceux d'Arles ne coûtent ici que trente-six sous, et on les dit véritables. » Phrase dangereuse qu'aggravait encore un autre reproche : « Ceux que tu m'envoyas n'étaient pas encore bien *faits*. » Mme Pichot ne pouvait accepter pareille injure; elle ne s'indigne même pas, mais avec quel souverain mépris elle écrase ce pseudo saucisson :

Je doute [2] que le sosison de Toulon soit de sosison darles. Comment ce peut-il faire ? On le vent ici 48 sols ; je veus que lon le lui vant

[1] Mme P. à A. P., 30 juin 1817.
[2] Mme P. à A. P., 24 mars 1818.

Digitized by Google

a un plus bas pris : la diminution et trop grande, ce ne pourroi etre qu'une qualité inferieure. Je taves prevenu que ceus que je tanvoye netoi pas bien fait ; il ce peut ausi que, dans le transport, il ce soit randu mou.

Les quelques autres lettres qu'échangèrent Amédée Pichot et sa mère sont sans intérêt ; il faut cependant y relever un trait qui caractérise le genre de sensibilité d'Amédée Pichot. Le même fils que la mort de son père avait laissé si froid, qui écrivait à sa mère malade, le 1er janvier 1818 :

Tu reconnais combien tu es nécessaire au bonheur de ton fils ; aussi n'ai-je aucune répugnance au mariage qui me donnerait un chez moi, car si tu me manquais, partout je serais seul, partout étranger,

le même homme exprimait des condoléances presque émues sur la mort de leur chien :

Je commencerai, ma chère maman, par t'exprimer mes regrets sur la perte de notre pauvre chien, qui est sans doute mort de vieillesse. C'est un vuide dans la maison.

Mais l'oraison funèbre est courte, et le mot suivant, — *Nous le remplacerons* —, prouve que l'émotion n'est que superficielle :

Nous le remplacerons, car on se trouve moins seul, quand, en entrant, on est salué par les aboiemens affectueux d'un chien fidèle [1].

La correspondance entre la mère et le fils cessa d'ailleurs bientôt après. Pichot s'était résolu, comme il l'écrivait à son camarade Clair, à ne quitter Toulon que lorsque il lui dirait un éternel adieu, selon toute apparence dans le courant de de juin [2]. Il songeait plus que jamais à exécuter son grand et ancien projet de voyage à Paris [3], et il ne tenait pas à s'aco-

[1] Am. P. à sa mère, Toulon, 9 avril 1818.

[2] Le même à H. Clair, 30 avril 1818.

[3] Dès le mois de mars (27 mars 1817), il exposait à sa mère le plan suivant : « Si je pouvais finir ce mois de juillet, mon plan serait d'économiser quelques centaines de francs pendant mon séjour à Arles, afin de pouvoir faire des dépenses en habits, linges et livres à Paris, sans trop demander à mon oncle, et ce me serait facile en restant depuis août jusqu'en avril ou mars à la maison. Je t'en reparlerai, lorsque ayant subi un ou deux examens, je verrai mieux ce qui me convient. » Et en même temps, il faisait sonder par sa mère les intentions de son oncle à cet égard.

Digitized by Google

quiner trop longtemps dans Arles, entre l'affection inintelligente de sa mère, et les distractions moins intelligentes encore dont quelques-uns de ses camarades lui faisaient le navrant tableau, qu'ils trouvaient délicieux. Un certain Germanes, qui signe *officier de voltigeurs* et qui affichait ses sentiments royalistes même avec les grisettes, ne lui laissait rien ignorer de ses passe-temps ; deux lettres qu'il écrivait à Pichot le 10 avril et le 15 mai 1818 sont de véritables documents sociologiques. Voilà ce qu'était une partie de la jeunesse bourgeoise française, dans une petite ville de province, il y a quatre-vingts ans ! Voilà l'ambition de ces jeunes hommes dont l'enfance avait été bercée par les canons de l'épopée impériale ! Courir la Roquette, courtiser les *chatos*, « mettre le pays à contribution », mettre à la mode de *mauvais trous*, et chaque jour, « faire de cinq heures à dix heures, bamboche éternelle ! » Et le malheureux s'était dépêché de perdre son *vernis parisien* pour se mettre au niveau du pays, « où, disait-il à Pichot, nous sommes probablement destinés à habiter toute notre vie ! » On voit la grimace que ce pronostic dut arracher à son ami. Bon prince et bon garçon d'ailleurs, il faisait luire à ses yeux « un avenir de petites parties », un régime de communisme parfait,... ou presque. On comprend que cette existence idiote n'ait pas tenté Pichot. Un autre de ses camarades, Honoré Clair [1], appartenait à une toute autre catégorie de jeunes gens. Romantique et sentimental, tournant agréablement l'anecdote, mettant une pointe de coquetterie à mener à bien une aventure « pastorale », et prenant plaisir à la bien raconter à un ami, — son mérite naturel le sauvait de l'enlizement arlésien. Ses goûts littéraires l'attiraient à Paris non moins vivement que son ambition y poussait Amédée. Plus jeune que celui-ci de deux ans, il comptait sur le départ de son ami pour décider sa famille à une aussi longue séparation ; Pichot lui-même était bien aise d'emmener avec lui à Paris un camarade sûr, aimable et riche. Ils tombèrent vite d'accord ; dès février 1818, Clair imaginait les plus riants horizons : « Bientôt nous serons à Paris, bientôt, » disait-il à Amédée (qui dans un court accès de mysticisme lui

[1] Honoré Saint-Michel Élisabeth Clair, né en 1796, mort le 8 septembre 1882.

Digitized by Google

avait cité sainte Thérèse et saint Augustin), « bientôt, philosophe sensible et tendre, tu couvriras de baisers une jeune beauté, digne d'un cœur sensible comme le tien. » Et déjà il s'inquiétait d'un départ trop prompt d'Amédée pour Paris : « Est-ce que tu voudrais aller à Paris avant la fin de l'année scholastique ? Cela ne m'arrangerait pas [1] ! »

Tout s'arrangea cependant, et, en octobre 1818, les deux amis partaient ensemble pour Paris : le docteur en médecine Pichot, que les détails précédents font déjà connaître suffisamment, d'une grande indépendance de cœur, comme il appert de son attitude et de ses lettres pendant la dernière maladie de son père, et du ton péremptoire et choquant qu'il prend parfois avec sa mère ; d'une suffisance parfois si présomptueuse ; d'une affectation de supériorité si comiquement ridicule, d'une allure juvénile, et souvent déplaisante, d'esprit fort et de frondeur, qui juge du haut de son diplôme les missions, les mœurs du jour et les polémiques locales ; intelligent d'ailleurs, habile, ayant réussi à obtenir de ses oncles Blain les subsides nécessaires pour aller compléter son éducation médicale, en réalité chercher un chemin, à Paris, — (ce n'était pas en vain et sans un adroit calcul qu'il leur avait assuré l'immortalité en leur dédiant sa thèse) ; — l'étudiant en droit Honoré Clair, sinon confié, du moins recommandé à son mentor de vingt-trois ans, né de famille bourgeoise et royaliste, d'une culture sociale plus relevée, d'une politesse à la d'Antonelle [2], plus homme du monde que son ami, beau cavalier, galant causeur, chez qui le séjour de la petite ville n'avait pas éteint les goûts littéraires, qui s'intéressait aux antiquités locales, et qui allait à Paris finir son droit, s'assurer quelques protecteurs, — et perdre « l'air de la Roquette ».

Les deux jeunes gens partirent d'Arles avec un soleil magnifique, « trop beau même, car il était chaud. » « A Paris le soleil est moins clair, » mais « Vive Paris quand il fait beau temps, et même quand il fait mauvais ! » La route se parcourut sans incidents notables : « La vue de Paris fit oublier les fatigues du voyage ; un bon sommeil les prépara aux fatigues du lendemain. » Mais, quelle que fût leur joie de ce voyage, ils

[1] Clair à P., Arles, 4 février 1819.

[2] On connaît le dicton arlésien « Moussu d'Antonello, capèu en man. »

Digitized by Google

étaient assez tristes de la séparation et regrettaient la petite patrie : « J'ai besoin du bruit et des affaires de l'arrivée pour oublier Arles, dit Pichot, j'espère ne jamais l'oublier tout à fait cependant. » Il ne l'oublia pas en effet ; dans sa correspondance, reflet de ses pensées et de ses préoccupations, la chronique arlésienne alternera avec celle de Paris, et tout savant qu'il est, tout lettré qu'il devient, c'est souvent chez lui l'Arlésien qui continuera à juger les franciots.

II

Dès le lendemain de son arrivée à Paris, le vendredi 30 octobre 1818, Pichot écrit sa première lettre à sa mère. Avec une telle destinataire, ces lettres sont des récits d'une entière bonne foi, mais aussi d'une exactitude terriblement plate. Il faut, pour s'y plaire et pour en apprécier toute la saveur, se représenter un peu M^me^ Pichot mère, la bonne Arlésienne, sans orthographe, mais non sans finesse intellectuelle ; idolâtrant son fils unique, *son garçon*, qui ne lui le rend pas sans quelque parcimonie intéressée, sacrifiant tout à sa carrière, et se saignant aux quatre membres pour entretenir ce *Monsieur le docteur*, qui, en attendant de se faire une clientèle, lui coûte « les oreilles ». On la voit, à la lecture des lettres d'Amédée, inquiète et effarée, mais cependant toujours digne, poussant des *Bonne mère !* et des *Boundiou !* au prix exorbitant de l'huile et des gilets de flanelle, et « mettant les mains sur la tête », sans pitié de sa coiffure, — car en vraie Arlésienne, en bourgeoise de la vieille roche, elle « coiffait gancée » ; — on la voit, la lecture faite, allant de commère en commère raconter ce qu'il fait, ce qu'il dit, ce qu'il dépense : « Ah ! *de* cet Amédée, *pas moins* ! *qu*'il est allé passer huit jours chez M. de Chartrouse ! » Excellente femme à tout prendre, mais dont le caractère et l'éducation première justifient le ton et l'allure générale des lettres de son fils. Comme le jeune médecin y parle de tout ce qui peut intéresser la vieille dame, c'est-à-dire de tout ce qui le touche, sa vie quotidienne, ses occupations, banales et frivoles ou sérieuses, ont beaucoup plus de place dans ces lettres que les hautes spécula-

Digitized by Google

tions philosophiques. Elles nous donnent un tableau fidèle et complet d'une vie d'étudiant à Paris sous la Restauration.

C'est l'installation, la vie matérielle de son fils qui avant tout préoccupe Mme Pichot. Amédée a une chambre meublée et mange au restaurant, tandis qu'H. Clair a préféré une pension bourgeoise. Installé d'abord rue Saint-André-des-Arts, n° 53, il y reste peu : « Je n'ai pas encore le logement que je voudrais, » écrit il le 17 novembre 1818 ; au mois de mai [1], il se transporte rue des Grands-Augustins, 17 : « Je suis à un quatrième, et je n'ai vue que sur un ciel ouvert. » Cela lui coûtait vingt-huit francs par mois : « Et puis qu'on dise que les logements sont à bon compte à Paris [2] ! » Il s'était éloigné de Clair le moins possible : « Nous sommes logés aussi près l'un de l'autre qu'à Arles. C'est être bien près à Paris. Nous nous rapprocherons davantage, autant que l'argent le permettra ; les chambres sont assez chères dans notre quartier où arrivent tant d'étudiants [3]. »

Le matin ils déjeunaient chacun chez soi, frugalement, et ils faisaient volontiers honneur aux provisions qu'on leur offrait du pays : « Nous ne refusons pas les saucissons. » Ils les ménagaient d'ailleurs en gens économes et en vrais amateurs :

Nous nous sommes décidés à entamer un saucisson ; mais ils ne sont pas bien *faits*, et comme voici les jours de la semaine sainte, nous avons cloué la caisse jusqu'après Pâques [4].

Le soir ils dînaient ensemble dans une pension pour 48 francs par mois, assez bien et souvent très bien. La table leur paraissait satisfaisante : « Je suis surpris de la bonne cuisine. » Le restaurant était d'un prix abordable ; Pichot trouvait les prix analogues à ceux de Toulon. Le pain était à discrétion : Clair en

[1] Il écrit encore le 4 mai : « Je suis sur le point de changer de logement, sans savoir où j'irai ; tu n'as qu'à m'écrire tout bonnement à M. Honoré Clair (pour remettre à M. Amédée), rue des Noyers, n° 8.

[2] P. à sa mère, 20 mai 1819.— Toutes les lettres que nous citons ci-dessous sont adressées par Amédée Pichot à Mme Pichot mère : je me borne donc à renvoyer à leurs dates.

[3] 17 novembre 1818.

[4] 15 février, 6 avril 1819.

Digitized by Google

dévorait des morceaux « gros comme trois rangées de fougace », « deux livres et demie à déjeuner ».[1] Le plus cher, à leur avis, c'était le vin : tandis que « dans les cabarets le peuple ne le payait que quatre ou cinq sous », et qu'on « n'y voyait que des hommes saouls », dans les restaurants bourgeois, il coûtait trente ou quarante sous la bouteille : encore était-il de qualité inférieure. Aussi Clair buvait de la bière, à quarante centimes le *demi*, et Amédée Pichot, faisant de nécessité vertu, du cidre :

Je préfère le cidre (*à la bière*) et je l'aime même beaucoup : je me régale de mon vin lorsque je dîne en ville. Ce n'est guère une économie, car on dit qu'au jour de l'an ces dîners se paient[2]. »

Aussi regrettaient-ils qu'à la fameuse caisse de saucissons n'eussent pas été jointes quelques bouteilles : « Cela ne nous a pas empêché de trouver bon le vin blanc d'Arles. »

Ils suivent avec un intérêt très explicable la hausse et la baisse du vin : baisse au printemps, relèvement à l'automne ; Pichot s'en abstient alors complètement, mais il comptait se dédommager chez sa mère.

Tu fais bien de soigner notre cave. Je me dédommagerai de ne pas boire du vin à Paris ; il est trop cher, et je me contente d'eau, pour que mon dîner ne monte pas trop. Honoré ne peut pas s'en passer.

Saucisson et vin, voilà deux notables éléments de la cuisine arlésienne. Ajoutons-y l'huile, mère de la fougace et de l'aïoli : Pichot s'ébahissait de sa cherté,— « trente et quarante sols le litre[3]. » Cependant la vie de restaurant, à la carte ou à la portion, même avec un commensal comme Clair, ne lui coûtait pas plus cher que la pension bourgeoise : « Honoré est dans une maison bourgeoise où nous mangeons tous les jours. Pour être bien logé, bien soigné, il lui en coûte, » et de plus ce système avait bien d'autres inconvénients[4] :

[1] 17 novembre, 15 décembre 1818, 3 mars 1819.
[2] 17 novembre, 1er décembre 1818.
[3] 3 avril 1819, 1er nov. 1819.
[4] 17 nov. 1818.

Digitized by Google

[Honoré] ne buvait pourtant que de la bierre dans cette charmante pension bourgeoise où il était si choyé. J'ai un tic contre les gens qui vous choyent, et Honoré et Clapier savent ce qu'il en coûte. Ces gens là ont fait banqueroute, et Honoré en est pour plus de quatre-vingts francs qu'il avait payé d'avance. Heureusement que j'avais quitté un peu à l'avance....

Ces gastronomiques préoccupations à la Monsieur Folantin[1] ne tiennent, il faut le dire, que la moindre place dans les lettres d'Amédée Pichot. C'est beaucoup moins le gourmand qui souffre en lui que l'Arlésien, être frugal, peu curieux de raffinements culinaires, mais qui réclame avec énergie sa part à l'huile et son droit au saucisson.

S'il n'est pas joli d'être gourmand, il est, au contraire, bien porté pour un jeune homme, en 1818, d'être élégant et même coquet. Aussi un provincial qui débarque rue Monsieur-le-Prince ou rue de la Harpe s'empresse-t-il de jeter bas les vêtements apportés de chez lui et d'endosser l'uniforme à la mode. Cela n'est pas indifférent pour réussir, car, dans le monde des salons et des intrigues qui florissait autour du Château, le succès était déjà « un dieu dont le culte était la tenue », et c'est du faux-col aux escarpins qu'on jugeait un candidat, un prétendu, un solliciteur, — un homme. Ne sommes-nous pas au temps où Rastignac manque sa fortune chez Mme de Restaud pour s'être présenté en habit avant sept heures du soir, incorrection cruellement signalée par un sourire du beau Maxime de Trailles ? au temps où M. le baron Émile de l'Empesé écrit tout un volume sur l'art de mettre et de nouer sa cravate ?

Le jeune Pichot, jusqu'alors assez indifférent à ces recherches ridicules de toilette, est obligé de subir la loi du costumier. Nous savons par lui que, dans l'hiver 1818-1819, on s'habille à Paris tout en noir, avec des bas de soie noire ; que les bas, cependant, ne doivent être de soie que « pour l'habit », mais que, lorsqu'on est en bottes, il les faut de fil très commun ; que la culotte tend à détrôner le démocratique

[1] Qui ne connaît le mélancolique héros d'*A vau l'eau*, de J. K. Huysmans ?

Digitized by Google

pantalon. Pichot en vient à s'intéresser aux magasins de blanc : « Il y a ici des magasins uniques pour le linge. On a pour six francs des chemises de percale toutes faites, comme les miennes. » Surtout, il faut soigner ses cravates.

Quoique le linge soit ici assez bon marché, je te prie de m'envoyer deux ou trois cravates de mousseline fine ; c'est pour les avoir toutes ourlées et marquées.

La mousseline est bien légère ! L'hiver suivant, Pichot arborera le jabot, plus solennel, plus conforme à la gravité doctorale. Il faut bien payer l'honneur d'être le « jeune confrère » de M. Dupuytren et de M. Dubois :

A ton loisir tu pourrais aussi me monter quelques jabots en batiste. Si tu achetais jamais des cravates, qu'elles soient en batiste aussi : j'aime mieux n'en avoir qu'une [1].

Il faut voir de quel train, une fois lancé, notre étudiant renouvelle sa garde-robe : dehors les vieux habits, « ridicules dans la malle d'un jeune homme » ; dehors le pantalon olive, la redingote prune, si souvent brossés par les mains maternelles, si pieusement « retapés ; » dehors aussi, les vieilles chemises en loyale toile de Crau ou de Camargue, — elles sont jaunes, elles sont rudes, — elles ne sont pas à la mode ! — Il nous faut du neuf, du moderne, du mondain :

...La femme qui me loue ma nouvelle chambre a des communications avec l'Angleterre et m'a proposé pour treize francs cinq sous des chemises toutes faites en percale, fines comme celles que m'a données ma tante.

...J'ai acheté trois chemises de percale très fines. Toutes les chemises que j'ai apportées m'embarrassent par leur nombre excepté les fines, et celles-ci s'usent. Voilà pourquoi j'en ai acheté trois, qui m'ont coûté quarante et un francs. C'est une dépense que j'ai hésité à faire par habitude, car elle ne me gêne pas [2].

Ces chemises de percale, c'est peut-être ce que l'Angleterre moderne a révélé d'abord de son génie au futur fondateur de

[1] 17 nov. 1818, 22, 30 janvier, 15 février, 3 avril, 1er novembre 1819.
[2] 20 mai 1819.

Digitized by Google

la *Revue Britannique* ! Pichot fut sans doute le premier bourgeois d'Arles qui se soit fait habiller à Londres : le snobisme de son temps n'allait pas jusqu'à s'y faire blanchir.

Et vous, bonnes gens d'Arles, qui usez vos veilles à tricoter ou à coudre pour votre garçon, qui videz à son intention votre bas de laine dans le plus riche magasin de la rue des Marchands, qui ne croyez pas qu'un trousseau puisse être jamais trop solide, ni trop bien fourni, écoutez les nouvelles théories de ce jeune « gandin », frémissez de sa défiance de votre industrie domestique :

Tu feras bien de faire fabriquer les bas noirs à Saint-Remy ; tu m'en enverras d'ici à l'hiver prochain ; si tu en fais, que ce soient des bas de fil, très commun pour les bottes...

Quelque chose que tu achètes pour moi, il faut du plus fin ; car, si je me fixais à Paris, j'aurais trois douzaines de chemises à vendre.

Ce qu'il y a de cher ici, c'est le blanchissage : toutes mes chemises sont d'un jaune affreux ; j'en ai trop : cela m'ennuie quand j'ai à choisir.

Tu devrais avoir des anciens gilets à larges boutons ; il n'y aurait que la forme à changer ; je n'en ai besoin que d'un à la rigueur, d'ici à l'été, et c'est un petit malheur si je l'achète. Fais-moi quelques jabots [1].

Tout ce vestiaire de gandin coûte cher ; la blanchisseuse, qui fait ses lessives à la brosse, le tailleur, le cordonnier se font payer ; ce n'est pas exagérer que de porter à cent écus le prix d'un habit d'hiver ; tout, en ce genre, est proportionnellement plus cher :

.... En Provence, on a un pantalon de nanquin pour quinze francs ; à Paris, c'est vingt-cinq ; et nous avons fait l'expérience que, quand les tailleurs ne fournissent pas, leur compte va toujours au delà de ce qu'il aurait été s'ils eussent fourni...

.... Les bons tailleurs sont drapiers à Paris, et il est désagréable d'avoir un habit manqué, et de plus l'ennui de l'emplette sans la consolation de marchander [2].

Bottes et souliers « pour n'avoir pas les pieds humides » coûtent ici neuf ou dix francs la paire.

[1] 17 nov. 1318, 30 janvier 1819, 20 mai 1820, et *passim*.

[2] 17 novembre et 15 décembre 1818, 22 janvier 1819, 3 mars, 3 avril, 4 mai et 19 décembre 1819.

Digitized by Google

Autre dépense, celle des cabriolets les jours de pluie. Dès le début, Pichot trouvait Paris ennuyeux « quand il faut trotter dans l'eau » ; mais il n'avait pas de parapluie : c'était *mauvais genre* :

Croiras-tu que, malgré l'eau qui tombe à Paris, je n'ai pas encore de parapluie ? Quand il pleut, on s'y habitue. J'attends d'être en fonds. D'autant plus qu'il n'est pas du bon ton d'avoir un parapluie : cela prouve qu'on n'a pas d'argent pour payer une voiture. Dis à Mme Clair, si elle s'inquiète, qu'Honoré n'a pas perdu le sien.

Il faut se chauffer, et le bois est, avec le loyer, une grosse dépense. Outre ce que l'on consomme, il faut compter que le portier et sa femme en volent pour vingt francs par mois. Encore l'hiver de 1818 ne fut-il pas rigoureux.

Disons en passant qu'une grande place est donnée par Pichot aux renseignements météorologiques : « Le soleil était trop beau, car il était chaud. Nous l'avons trouvé un peu moins clair le lendemain », dit-il dans sa première lettre. « Il a un peu plu ces jours-ci. » « Il y a soleil et lune alternativement ; hier à minuit, sur les ponts, la lune était belle comme en Provence..., mais un carrick est une bonne chose à une heure du matin. » « Nous jouissons d'une température si douce que je me réconcilie aisément avec le climat de Paris, et qu'à la rigueur on eût pu se passer d'un carrick..., mais il y a des jours et surtout des nuits, où, pour traverser les ponts, on n'a rien de trop sur le casaquin. » « A propos de pluie, vraiment je suis aux anges de voir qu'il fait si doux. Je suis bien aise de te dire avant de fermer ma lettre qu'il fait un beau soleil qui dore mes vitres[1]. » Le 17 novembre, à sept heures du matin, il écrivait dans sa chambre, sans feu ; le froid ne commença que vers le 10 décembre, et, dès le début de mars, Pichot saluait avec joie « le beau soleil qui dore ses vitres. » Il n'allumait plus son feu que pour user son bois, qu'il ne voulait pas laisser à son portier en déménageant. Et, le 3 avril, il déclare que Clair et lui ne font plus de feu, tant il fait beau temps. Leur impression était « qu'il ne fait décidément pas plus froid à Paris qu'en Provence »,

[1] 17 novembre et 15 décembre, 13 et 22 janvier, 22 mars 1819.

Digitized by Google

et, par une aimable *galéjado*, ils estiment qu'il manque à la Seine *le courant d'air du Rhône!* Délicieux euphémisme[1] ! L'hiver suivant, 1819, fut plus rigoureux ou tout au moins plus précoce : dès la Toussaint, il fallut allumer les feux. Il est vrai que, par une harmonie évidemment providentielle, « le bois avait un peu diminué. Avec soixante francs, on peut à la rigueur passer son hiver[2]. »

Et combien d'autres occasions de dépenses ! Deux mois après son arrivée à Paris, il « *s'en faisait déjà* pour cinquante francs d'étrennes : argent pour les domestiques, almanachs, bonbons. » L'année d'après, ce chapitre de son budget avait doublé. Il s'aperçoit que, bien que les repas aient l'avantage d'être meilleurs, ce n'est pas une économie que les dîners en ville : c'est au jour de l'an qu'on les paie. — Et ne faut-il pas compter toutes les tentations d'achats auxquelles on cède ; toutes les *bonnes occasions* dont on veut profiter :

Si tu étois à Paris... tu ferois bien des emplettes, car vraiment le bon marché de la foire de Beaucaire existe dans mille choses à Paris ; et il y a de quoi s'en ruiner, mais on passe heureusement trop vite devant les objets, et malheureusement aussi l'argent manque.....

Ce qui ruine à Paris, ce sont les choses bon marché : ce n'est pas une plaisanterie. Vous êtes souvent étourdi qu'on vous donne tel objet presque pour rien. Vous voulez faire une bonne affaire, et de bonnes affaires en bonnes affaires, l'argent file tout doucement[3].

Enfin, ajoutons à tout cela l'imprévu, le fatal *imprévu*, qui peut revêtir tant d'apparences joyeuses ou féminines. Pichot n'en signale à sa mère qu'une forme des plus avouables :

Les occasions de dépenser sont fréquentes, et les cas imprévus sont un chapitre qui n'est jamais achevé. Voilà par exemple Achille Bousquet qui est venu passer un mois ici : nous voilà avec Donnadieu et lui visitant les monuments, les spectacles, les restaurateurs. Voilà de suite une douzaine de francs[4].

[1] 15 décembre 1818, 3 mars et 3 avril 1819. Pichot ne laisse pas ignorer à sa mère qu'il n'a même pas été obligé de porter de la flanelle : « Je n'ai pas besoin pour cet hiver de gilets. Il a fait si doux que je n'ai pas mis la flanelle. Voilà pourquoi j'ai pensé aux gilets de percale. »

[2] 16 novembre 1819.

[3] 28 déc. 1818 ; 20 mai, 19 août 1819 ; 9 avril 1820.

[4] 20 mai 1819.

Digitized by Google

Tout compté, la vie est donc chère à Paris. Aussi Pichot se livre-t-il à de profondes *combinazioni* pour assurer l'équilibre toujours instable de son modeste budget. On a vu ses économies de pension et de chauffage. Pendant quelque temps il essaya même de déjeuner avec du beurre et du pain pour dîner un peu mieux. Il déguisait cette mesure nécessaire sous un prétexte de gourmandise : « Le pain est délicieux à Paris, et Honoré et moi ne cessons de dire qu'il vaut mieux que la fougace d'Arles [1]. » Bientôt il brocante avantageusement de vieilles nippes et des bijoux hors d'usage ; il vend une chaîne d'or cent francs ; c'est payer à moitié son fameux carrick, ce beau carrick bleu, objet des jalousies de Clair qui ne possède lui qu'un carrick noisette [2]. Le carrick de Clair, il est vrai, était à cinq collets,—celui de Pichot à trois seulement, mais le bleu de roi avait bien plus de *genre!* Il vend aussi un vieux manteau ; il se sépare, l'ingrat, de son fidèle pantalon olive, qui lui a si longtemps servi, qui lui sert encore le matin, « pour courir dans la boue. » Il regrette de n'avoir pas apporté un certain habit marron pour s'en défaire ; il conseille à sa mère de vendre ses vieux vêtements et de lui en envoyer le prix. Au printemps il fait valise nette :

... Au total, je suis fort content à Paris, et jusqu'ici je me suis assez bien arrangé, mais je ne laisse rien perdre ; et la semaine passée j'ai tiré cinquante francs de ma redingote, de mon habit bleu et de ma culotte jaune. C'est peu de chose, mais les vers auraient, pendant l'été, achevé de tout user. Les vieilles hardes ne signifient rien dans la malle d'un jeune homme, et, si vous voulez fréquenter la bonne compagnie, il vaut mieux la qualité que la quantité [3].

Il accepte même que sa mère se défasse, pour lui en envoyer le prix, de deux bracelets, « deux antiquailles » ; mais c'est le dernier sacrifice qu'il veuille accepter d'elle : « Je n'ai nul besoin d'argent et te conseille de ne pas te mettre à même de

[1] 17 nov. 1818.

[2] L'achat de ces carricks, surtout de celui de Clair, paraît avoir été une véritable affaire de famille, et Pichot, en en parlant, se moque quelque peu de M^me^ Clair (13 et 30 janvier. 1819) : « Dis à M^me^ Clair, pour finir l'histoire du carrick, qu'un carrick bleu coûte 200 francs et qu'un noisette ne coûte que 125. Honoré le porte cependant comme moi, malgré cette différence de couleur. »

[3] 17 novembre, 15 décembre 1817, 13 janvier, 20 mai 1819.

Digitized by Google

m'en envoyer, quand même tu vendrais quelque antiquaille, seule source où je voudrais puiser[1].

Toutefois durant cette première année, il se demanda souvent, vu la cherté de toutes choses et la modicité de son budget, s'il « pourrait tenir » à Paris; à la rentrée de novembre 1819, il sentait cruellement le manque des économies qu'il avait pu faire autrefois pendant les vacances, et qui lui étaient si utiles pour installer ses quartiers d'hiver :

Je serai plus au large dans cinq ou six mois qu'actuellement, où voici l'époque des vacances, époque où j'économisais ordinairement cent écus qui m'étaient très utiles à mon retour à Montpellier ou à Toulon. Quinze cents francs à Toulon, pour un an, sont trois mille francs à Paris[2].

Malgré ces difficultés momentanées, on ne peut pas dire qu'Amédée Pichot ait jamais connu la misère en habit noir d'un Rubempré ou d'un Rastignac, ni qu'il ait été réduit aux expédients par trop fantaisistes d'un Schaunard ou d'un Colline. C'était par amour-propre surtout qu'il ne voulait pas puiser dans la bourse avunculaire, et qu'il tenait à *fare da se*. Ingénieux et souple, il se débrouilla d'ailleurs vite : trois mois après son arrivée à Paris, il avait trouvé déja diverses manières de se procurer de l'argent, qui n'avaient rien de commun avec celles de Panurge. Le 22 janvier 1819, il écrivait d'un ton mystérieux à sa mère : « Il ne faudrait que de l'argent. Je ne désespère pas, ceci soit dit entre toi et moi, d'en gagner, dans quelques mois, un petit peu... », et en effet, le 12 octobre suivant, il lui annonçait :

Je ne manquerai pas d'argent, ayant pour le 20 de ce mois un billet de 200 francs, et un autre de 300 pour le 20 du mois prochain; d'ailleurs j'ai retiré 70 francs de l'action de mille francs que tu avais remise à mon oncle.

La suite de sa correspondance nous montre, en nous en expliquant les causes, le développement régulier et continu de ses ressources financières.

(*A suivre.*) L. G. PÉLISSIER.

[1] 15 octobre 1818, 13 janvier 1819.
[2] 22 janvier, 12 octobre 1819.

Digitized by Google

MORMELLICUM = MONMEL

A l'époque où notre bonne ville de Montpellier n'était qu'un minuscule village, à peu près aussi important que Valmaillargues ou Combaillaux, c'est-à-dire à la fin de l'époque carlovingienne, — le chef-lieu de la circonscription féodale et ecclésiastique était fixé à Substantion, une ancienne localité romaine (ou pré-romaine), dominant le Lez, et dont les ruines ont servi en partie à construire le village actuel de Castelnau [1].

Le comté de Substantion était divisé en trois vigueries : — celle dite de Maguelone (que l'on eût plus exactement dénommée de Substantion), — celle d'Agonès [2] — et celle de *Mormellicum*.

La viguerie de *Mormellicum* est mentionnée, avec des précisions géographiques très nettes, par deux chartes de la fin du X[e] siècle, transcrites dans le *Liber instrumentorum memorialis* [3] des Archives municipales de Montpellier. — La première de ces chartes, datée du 13 décembre 980, concerne l'église Saint-Hilaire de Foulhous (aujourd'hui Saint-Hilaire-de-Beauvoir) ; la seconde, sans date précise, mais de la même époque approximativement, se rapporte au domaine de Garrigues : « ecclesie qui est in territorio civitatis Magalonensis,

[1] « SUBSTANTION, ville gallo-romaine, ruines, commune de Castelnau[-le-Lez, près Montpellier]... Substantion fut originairement un *comté*, qui prit ensuite le nom de *Melgueil*... et fut soumis à la suzeraineté du Saint-Siége depuis 1085. Sur les comtes héréditaires de Substantion ou de Melgueil, voy. *Hist. de Lang.*, II, 613.... » (Thomas, *Dictionn. topog. de l'Hérault*, p. 207.)

[2] Canton de Ganges.

[3] Le titre de *Liber instrumentorum memorialium*, que l'autorité de Germain a consacré, n'est pas absolument exact, ainsi qu'il résulte de l'en-tête et d'un passage de la préface de ce cartulaire : « incipit prephatio in libro instrumentorum memoriali », — « hoc itaque opus instrumentorum memoriale... » — Le génitif pluriel *memorialium* est une erreur de lecture. L'adjectif se rapporte à *liber* et non à *instrumentorum*. Le titre véritable du cartulaire est *Liber instrumentorum memorialis*. — Des titres analogues ont été employés ailleurs.

Digitized by Google

» in suburbio castro Sustancionense, in vicaria que vocant » Mormellico,... qui est fundata in honore sancti Ylarii, in » terminium de villa Follones [1] »; — « honore qui vocatur » Garrigas,... et est ipsa honore in pago Magalonensis, in » suburbio castro Sustancionensis, in vicaria que vocatur » Mormolacus [2]. »

Les villages de Saint-Hilaire-de-Beauvoir [3] et de Garrigues [4] sont situés, l'un et l'autre, au nord-est de Montpellier, Substantion et Mauguio, — dans la partie supérieure de la zone se développant entre Castries et Sommières. C'est donc de ce côté qu'il nous faut chercher, selon toute vraisemblance, le chef-lieu de la viguerie dont ils faisaient partie.

Nous le retrouvons dans une localité, située à peu près à la même distance (à vol d'oiseau) de Saint-Hilaire que de Garrigues : — à *Saint-Bauzille-de-Montmel* [5]. Pour cette localité, comme pour beaucoup d'autres, le vocable paroissial, le nom du patron de l'église, a relégué le nom primitif au second rang.

L'identification de *Mormellicum* avec *Montmel* peut sembler assez téméraire au premier abord. Elle est cependant parfaitement certaine.

L'église de Saint-Bauzille-de-Montmel, qui est dite, en 1291, dans le Cartulaire de Maguelone, *ecclesiam Sancti Baudilii de* MONTEMELO [6], est encore dénommée en 1234, dans les archives de l'ancien couvent de Saint-Félix-de-Montceau, *ecclesie Sancti Baudilii de* MORMELLICO [7]. Dans ces mêmes archives de Saint-Félix-de-Montceau, nous trouvons, à la date de 1173 (n. s.), une autre forme latine, très voisine de celles de 980 et de 1234, *parrochia Sancti Baudelii de* MORM[E]RICO [8].

1 Germain, *Lib. instrum.*, p. 559; cf. Berthelé, *Archives de la ville de Montpellier*, tome III, p. 50, art. 375.

2 Germain, *Lib. instrum.*, p. 580; cf. Berthelé, *Archiv.... Montpellier*, t. III, p. 58, art. 400.

3 Canton de Castries.

4 Canton de Claret.

5 Canton des Matelles.

6 Arch. départ. Hérault, G. IV, 1, tome D, fol. 314 v°.

7 Arch. départ. Hérault, série H, fonds de l'abbaye de Saint-Félix-de-Monceau (près Gigean); — pièce analysée dans l'inventaire des archives de cette abbaye, rédigé par Fr. Joffre en 1695, page 189, n° 4.

8 Ibid., pièce inventoriée par Joffre, pp. 201-202, n° 2.

Digitized by Google

Les formes françaises représentant la transition de *Mormellicum* à *Monmel* nous sont également fournies par les archives de Saint-Félix-de-Monceau. Nous trouvons successivement:

en 1163, *Sancti Baudilii de* MORMELGUE [1],

en 1165, *ecclesie Sancti Baudilii de* MORMETGUE, *parrochie Sancti Baudilii de* MORMETGUE [2],

en 1185, *ecclesie Sancti Baudilii de* MORMETGUE [3],

en 1206, *parochia Sancti Baudilii de* MORMEIGE, *parochia Sancti Baudilii de* MORMEIGUE [4],

en 1219, *ecclesie Sancti Leonis* [5] *de* MORMETGE [6].

en 1260, *monasterii Sancti Leonis de* MONMETGE [7],

D'autre part, une charte de 1254, conservée dans les archives du château de Doscares (près Montpellier), nous donne la forme MORMEL : — *decimaria Sancti Baudilii de Mormel* [8].

La forme *Monmel, Montmel*, qui a prévalu dès la fin du XIII[e] siècle et d'où dérive la forme latine *Sanctus Baudilius de Montemelo*, — est visiblement une fusion des deux dérivés de *Mormellicum, Mormel* et *Montmetge*, dont nous constatons l'emploi en 1254 et 1260.

Il existe, dans le département du Gard, une localité, aujourd'hui désignée sous le nom de *Montmoirac*, dont le nom ancien était *Mormoyracum* [9]. — En rapprochant *Mormellicum* et *Mormoyracum*, on constate que, dans ces deux noms de lieux, la lettre R, qui terminait la syllabe MOR, est passée à N. Selon toute vraisemblance, elle a subi une action analogique, produite par la fréquence des noms de lieux commençant par la syllabe *Mont*. — Les noms de lieux en *Morm*.. .. étant très

[1] *Ibid.*, pièce inventoriée par Joffre, p. 187, n° 1.

[2] *Ibid.*, pièce inventoriée par Joffre, pp. 187-188, n° 2.

[3] *Ibid.*, pièce inventoriée par Joffre, pp. 188-189, n° 3.

[4] *Ibid.*, pièce inventoriée par Joffre, p. 227, n° 1.

[5] SAINT-LÉON, abbaye ruinée, commune de Saint-Bauzille-de-Montmel (cf. Thomas, *Dict. topog. Hérault*, pp. 180 et 186).

[6] Archiv. départ. Hérault, loc. cit. ; — pièce inventoriée par Joffre, pp. 205-206, n° 9.

[7] *Ibid.*, pièce inventoriée par Joffre, p. 331, art. 5.

[8] C. Douais, *Archives curieuses de Doscares*, dans les *Mélanges de littérature et d'histoire*, publiés à l'occasion du jubilé épiscopal de Mgr de Cabrières, tome III, p. 459. — C'est par erreur que ce texte a été imprimé « Morinel ».

[9] Germer-Durand, *Dict. topog. Gard*, pp. 142 et 284.

Digitized by Google

rares, on conçoit très bien que la langue populaire ait ramené instinctivement une forme insolite à une autre forme qui lui était familière.

Dans ces conditions, il n'y a rien d'anormal à ce que le radical *Mormel* soit devenu *Monmel, Montmel.*

Mais *Mormellicum* contenait, en outre de son radical, un suffixe *icum*. La trace de ce suffixe se retrouve dans les formes des XII[e] et XIII[e] siècles, *Mormelgue*, *Mormetgue*, *Mormeigue*, *Mormetge*, *Monmetge;* elle manque, au contraire, dans les formes *Mormel* et *Montmel.* — Il n'y a là rien non plus qui doive nous étonner outre mesure. La chute des suffixes, dans des cas déterminés par l'accentuation, n'est pas rare parmi les noms de lieux. Elle se constate pour les suffixes *-icum* et *-acum*, aussi bien que pour le suffixe *-anum;* elle est même relativement fréquente pour ce dernier. — En ce qui concerne le suffixe *-icum*, le département de l'Hérault nous en offre des exemples dans *Alzanicum*, aujourd'hui *Alzou*[1], et dans *Sorcianicum*, aujourd'hui *Sorbs*[2].

En résumé, l'identification de *Mormellicum* avec Saint-Bauzille-de-Montmel, — certaine au point de vue historique, — s'explique sans difficulté au point de vue philologique.

Notre radical MORMEL se retrouve intact, avec un autre suffixe, dans le nom de lieu champenois *Mourmelon.* Il est sans doute un peu étrange de voir le même radical donner, dans l'Hérault, *Montmel*, et dans la Marne, *Mourmelon*, mais il ne l'est pas davantage de voir un radical analogue MORMOIR, donner, dans le Gard, *Montmoirac*, et dans Vaucluse, *Mormoiron.* Les noms de lieux sont assez coutumiers de ces bizarreries.

Les étymologistes de Saint-Bauzille expliquent le mot *Montmel* par le miel que les abeilles confectionnaient sur la montagne. La théorie que nous émettons est évidemment plus terre à terre et moins savoureuse, mais elle s'autorise d'une série de textes formels des XII[e] et XIII[e] siècles et d'une analogie parfaite avec d'autres cas philologiques, constatés dans la même portion du bas Languedoc.

JOS. BERTHELÉ.

[1] Cf. Thomas, *Dict. topog. Hérault.* pp. 5 et 234.
[2] Id., *ibid.*, pp. 205 et 271.

Digitized by Google

« LE GLAIVE »

DE VICTOR HUGO ET SA SOURCE

Le poème : *la Fin de Satan*, que Victor Hugo composait en partie vers 1854 et qui n'a paru que trente-deux ans plus tard, en 1886, est à certains égards un poème à tiroirs. L'action principale, qui se passe *hors de la terre* et qui a pour héros Satan, Lilith Isis, l'ange Liberté, encadre trois drames humains, qui n'ont pour caractères communs que de peindre les iniquités sociales et de se rattacher par leur origine au premier crime qu'ait vu la terre. Caïn ayant frappé Abel avec un clou, avec un bâton, avec une pierre, le clou devient un glaive et crée la guerre; le bâton devient un gibet, et on y attache Jésus; la pierre devient une prison, et c'est l'oppressive Bastille. De là trois poèmes. C'est du premier seul, intitulé *le Glaive*, que j'ai l'intention de dire un mot.

Ce poème est divisé en six chants ou, comme dit l'auteur, en six *strophes*, dont la dernière, très courte, n'est qu'une conclusion ; dont les trois premières paraissent faites autant pour donner une dimension raisonnable à l'œuvre que pour en bien marquer la portée ; dont la 4e et la 5e seules contiennent une action. Or cette action est passablement étrange.

Le roi Nemrod a conquis la terre, et son eunuque Zaïm, se prosternant, lui dit: « Tout est à vous; il ne reste plus rien. » — « Que le ciel », répond Nemrod. Et ce ciel, il rêve de le conquérir à son tour. Avec le bois de l'arche, restée sur le mont Ararat, le roi terrible construit une vaste cage, dans laquelle il place son trône; aux quatre angles il attache des aigles affamés, ayant au-dessus d'eux des quartiers de viande accrochés à des piques.

> Par une corde au sol la cage était fixée.
> Il mit aux quatre coins les quatre aigles béants.
> Il leur noua la serre avec ses doigts géants,
> Et les bois entendaient les durs oiseaux se plaindre.

Digitized by Google

Puis il lia si haut qu'ils n'y pouvaient atteindre,
Au-dessus de leurs fronts inondés de rayons,
Les piques où pendait la viande des lions;
Nemrod dans ce char, noir comme l'antique Érèbe,
Mit un siège pareil à son trône de Thèbe
Et cent pains de maïs et cent outres de vin.

.....

Alors, une tiare au front comme Mithra,
Nemrod, son arc au dos, sa flèche au poing, entra
Dans la cage, et le roc tressaillit sur sa base;
Et lui, sans prendre garde aux frissons du Caucase,
Vieux mont qui songe à Dieu sous les soirs étoilés,
Coupa la corde et dit aux quatre aigles : Allez.

Et d'un bond les oiseaux effrayants s'envolèrent.

Les aigles s'élancent sans relâche vers la nourriture; la nourriture fuit sans relâche devant eux, et Nemrod monte, monte, monte toujours. Le ciel restait bleu devant lui. Au bout d'un an, Nemrod juge le moment venu d'attaquer Jéhovah.

Alors, son arc en main, tranquille, l'homme énorme
Sortit hors de la cage et sur la plate-forme
Se dressa tout debout et cria : Me voilà.
Son œil ne chercha point la terre; il contempla,
Pensif, les bras croisés, le ciel toujours le même;
Puis, calme et sans qu'un pli tremblât sur son front blême,
Il ajusta la flèche et son arc redouté.
Les aigles frissonnants regardaient de côté.
Nemrod éleva l'arc au-dessus de sa tête;
Le câble lâché fit le bruit d'une tempête,
Et, comme un éclair meurt quand on ferme les yeux,
L'effrayant javelot disparut dans les cieux.

Et la terre entendit un long coup de tonnerre.

Un mois après, un pâtre voyait retomber Nemrod foudroyé sur la terre; près de lui était retombée sa flèche, dont la pointe était teinte de sang : Dieu avait-il été blessé?

* * *

Le poète qui a jugé à propos de traiter ce sujet et qui en a accusé l'étrangeté par des exagérations énormes, était sans

Digitized by Google

doute capable de l'inventer. Mais il n'en a pas eu la peine, et ce sujet existait avant lui.

Nous ne prétendrons cependant pas le reconnaître dans les moyens variés auxquels a recours Cyrano de Bergerac pour s'élever dans les airs. Ni les moyens employés, ni le but poursuivi par l'auteur du *Voyage dans la Lune* et de l'*Histoire comique des états et empires du Soleil,* ne ressemblent assez au but et au moyen de Nemrod.

Déjà Dominique Gonzalès s'était fait enlever par des oiseaux dans un roman anglais de Francis Godwin dont Cyrano paraît s'être inspiré. Quand l'aventurier espagnol monte jusqu'à la lune, il est assis sur une machine en bois à laquelle il a attelé vingt-cinq *gansas,* ou cygnes sauvages d'Amérique [1]. Mais Gonzalès, qui rêvait seulement de se transporter d'un endroit à un autre sur la terre, n'a pas projeté un aussi hardi voyage et n'a imaginé aucune ruse pour forcer ces oiseaux à s'élever dans les airs. Il en est autrement pour le héros du *Roman d'Alexandre* de Lambert le Tort et d'Alexandre de Paris [2], c'est-à-dire du poème qui, écrit en vers de douze syllabes, a valu au grand vers français le nom d'alexandrin.

Alexandre, encore enfant, était élève d'Aristote, lorsqu'il conçoit le projet de s'élever dans les airs pour voir d'en haut la terre qui doit lui appartenir un jour. En vain Aristote lui fait-il des remontrances. Il prend deux griffons que possédait son père, les fait jeûner pendant trois jours et les attache à un siège solide et commode, qui ne puisse être ni renversé ni secoué. Puis il s'installe sur le siège en mettant au-dessus des puissants oiseaux deux chapons, que de longs épieux permettent de placer, à volonté, dans la direction du ciel ou de la terre. Pour le moment, les chapons sont au-dessus

[1] Voir la traduction de Jean Baudoin : *L'homme dans la Lune, ou le voyage chimerique fait au monde de la Lune nouuellement decouuert par Dominique Gonzales, aduenturier Espagnol, autrement dit le Courrier volant.* — A Paris, chez Anthoine de Sommauille... M. DC. LIV, in 16, p. 34 sqq. (Privilège du dernier jour de février 1648).

[2] Voir *Alexandre le Grand dans la littérature française du moyen âge,* par Paul Meyer, 2 vol. in-12, 1886, t. I, pp. 109 et 130-133 ; II, p. 189 et 192.

Digitized by Google

des griffons, et ceux-ci s'envolent afin de les atteindre. En voyant ainsi leur fils disparaître dans les airs, le roi Philippe est furieux, la reine Olympias se désole, mais Alexandre monte toujours. Seulement, la chaleur devient intolérable, les plumes des oiseaux se brûlent : Alexandre tourne les épieux vers la terre, les griffons descendent, ils abordent dans une prairie.

*
* *

Est-ce là le récit qui a inspiré Victor Hugo? Le poète ne lisait guère nos textes du moyen âge ; mais il avait trouvé dans un article écrit par un professeur de Montpellier, par Jubinal, les éléments de son *Mariage de Roland,* de son *Aymerillot* et, en partie, de son *Aigle du casque :* il aurait pu trouver ailleurs une traduction en langage moderne de cette « enfance » d'Alexandre. — D'autre part, les différences entre le récit de notre vieux poème et celui de Hugo sont assez grandes : elles ne sont pas telles cependant qu'elles ne puissent être l'œuvre de l'auteur du *Glaive.* Ç'est donc dans le *Roman* de Lambert le Tort et d'Alexandre de Paris qu'il faudrait voir la source, sans doute indirecte, de cette partie de *la Fin de Satan,* si la même légende ne se retrouvait ailleurs, avec un élément très important qui se remarque dans la version de Hugo et que nous n'avons pas rencontré encore.

Dans un conte d'Andersen [1], un méchant prince, après avoir dompté tous les royaumes de la terre, entreprend de vaincre Dieu lui-même. Il fait construire un navire précieux, d'où la simple pression d'un ressort faisait jaillir des milliers de balles, et attelle à ce navire des centaines d'aigles. Ainsi il s'élève très haut, très haut, dans les airs. Mais Dieu envoie contre lui un ange, et c'est en vain que les innombrables balles du navire viennent frapper les ailes du séraphin: d'une des ailes blanches une seule goutte de sang s'échappe et son poids suffit à précipiter le navire vers la terre et à briser les ailes des aigles. Les nuages (formés de la fumée

[1] *Der böse Fürst*, dans les textes allemands. Je dois la communication de ce conte à l'obligeance de M. le Dr Walther Suchier, de Halle.

Digitized by Google

flamboyante des villes maudites) prennent des formes menaçantes autour du prince, et celui-ci, à demi-mort, reste étendu sur le navire, qui soudain, avec un choc terrible, s'arrête accroché aux branches d'un arbre, dans une forêt. Incorrigible cependant, le prince prépare pendant sept ans une expédition nouvelle ; mais un moucheron, que Dieu suscite, met par ses piqûres le rebelle au désespoir.

* * *

Ainsi, dans le conte d'Andersen, c'est la révolte contre Dieu et le châtiment infligé par le Tout-Puissant qui s'étalent. La ruse que nous trouvions dans l'*Alexandre* a disparu. Ne trouverons-nous pas quelque part les deux éléments du sujet réunis? — Ce sera dans le *Shah Nameh* ou *Livre des Rois*, l'épopée persane de Firdousi.

Cette fois, il s'agit du vieux roi de Perse Keï Kaous. Un génie malfaisant, un Div, ayant revêtu la forme d'un élégant jeune homme, se prosterne devant le roi et lui dit : « Telle est ta gloire et ta splendeur, que la voûte du ciel devrait être ton trône... Tu t'es emparé de la terre et de tout ce qui s'y trouvait à ta convenance, mais le ciel doit encore t'obéir. » Dès lors, dit le *Shah Nameh*, « l'esprit du roi s'occupa continuellement des moyens de s'élever sans ailes dans les airs ; il adressa beaucoup de questions aux savants sur la distance qui est entre la terre et le ciel de la lune. Les astrologues la lui enseignèrent, le roi les écouta et fit choix d'un moyen étrange et impie. Il ordonna qu'on allât, dans la nuit, chercher les nids des aigles, qu'on prît un grand nombre de leurs petits, qu'on les distribuât par un ou par deux dans toutes les maisons, et qu'on les nourrît, pendant des années et des mois, avec des oiseaux et de la viande rôtie, et quelquefois avec des agneaux. Quand ces aiglons furent devenus forts comme des lions, de sorte qu'ils pouvaient enlever un argali, le roi fit construire un trône de bois d'aloès indien, que l'on renforça par des plaques d'or, puis on attacha aux côtés du trône de longues lances. Tout étant ainsi préparé, et son âme tout entière absorbée dans ce désir, il suspendit à ces lances des quartiers d'agneaux ;

Digitized by Google

enfin il fit apporter quatre aigles vigoureux et les attacha fortement au trône. Kaous s'assit sur le trône, après avoir placé devant lui une coupe de vin ; et les aigles aux ailes fortes, poussés par la faim, s'élancèrent vers les morceaux de chair. Ils soulevèrent de terre le trône, l'emportèrent de la plaine vers les nues, et dirigèrent leurs efforts vers les morceaux de chair aussi longtemps qu'il leur resta des forces. J'ai entendu dire que Kaous monta jusqu'au-dessus du firmament, et qu'il continua dans l'espoir de s'élever au-dessus des anges; un autre dit qu'il avait volé vers le ciel pour le combattre avec l'arc et les flèches. Il y a sur ce point des traditions de toute espèce, mais la vérité n'est connue que de Dieu le créateur. Les aigles volèrent longtemps, puis s'arrêtèrent ; tel sera le sort de ceux qui tenteront cette entreprise. Mais, lorsque les oiseaux furent épuisés, ils se découragèrent, plièrent leurs ailes selon leur habitude, et descendirent des sombres nuages, tirant après eux les lances et le trône du roi ; ils se dirigèrent vers une forêt, et prirent terre près d'Amol. Par miracle, la terre ne tua pas le roi par le choc, et ce qui devait arriver restait encore un secret. Le roi désirait qu'un canard sauvage se levât, car il avait besoin de manger un peu. C'est ainsi qu'il avait échangé son pouvoir et son trône contre la honte et la peine. Il resta dans la forêt tout épuisé, et adressa ses prières à Dieu le créateur [1]. »

Ici encore, quelques détails importants diffèrent de ceux que nous lisons dans Hugo : le dénouement, par exemple, est tout autre. Mais pourquoi Hugo, ayant choisi un modèle, l'eût-il suivi aveuglément? Et combien le récit que nous venons de lire est plus proche du poème *le Glaive* que le conte d'Andersen, ou l'épisode du *Roman d'Alexandre!* Comparons-le au conte d'Andersen : nous n'y trouverons ni, bien entendu, l'artillerie, par trop moderne, du méchant prince, ni l'intervention édifiante de l'ange, ni les nuages merveilleux, ni les aigles innombrables s'envolant sans cause connue dans les profondeurs du ciel. Comparons-le au

[1] *Le livre des Rois, par Aboul' kasim Firdousi, traduit et commenté par Jules Mohl ;* 7 vol. in-8°, 1876-1878 ; t. II, p. 32-34.

Digitized by Google

Roman d'Alexandre : nous n'avons plus affaire à un enfant curieux, mais à un conquérant qui ne peut plus entreprendre de conquêtes que sur Dieu même, comme Nemrod ; Kaous est tenté par le Div, comme Nemrod par l'eunuque ; lui aussi emploie des aigles, non des griffons, au nombre de quatre, et non plus de deux ; il leur montre des quartiers de viande, et non des chapons ; il ne redescend pas volontairement vers la terre ; et, si Firdousi ne nous le montre point lançant sa flèche contre Dieu, du moins dit-il « qu'il avait volé vers le ciel pour le combattre avec l'arc et les flèches. »

C'est du *Livre des Rois* évidemment que Hugo s'est inspiré. A la suite d'une lecture directe? d'après un article de vulgarisation? Je ne sais ; mais la traduction du *Livre des Rois*, par Jules Mohl, a commencé à paraître en 1838 et, dès l'année suivante, J.-J. Ampère la signalait dans deux articles de la *Revue des deux Mondes* [1]. Le quatrième volume de cette traduction a paru en 1855, et c'est dans le second que se trouve l'épisode imité par Hugo.

*
* *

La source du poème *le Glaive* une fois découverte, il me semble qu'une autre question se pose. Quels rapports faut-il admettre entre les divers écrits que nous avons signalés?

Cyrano doit être mis hors de cause : il s'est d'ailleurs librement inspiré de Lucien, de Sorel, de Godwin et de bien d'autres [2].

Godwin tient peu-têtre d'une légende orientale ou d'un remaniement de notre *Alexandre* l'idée de sa machine entraînée par des oiseaux ; mais il n'y a rien là de nécessaire, cette idée seule rappelant dans son roman les épisodes de l'*Alexandre* et du *Shah Nameh*.

La parenté est beaucoup plus grande entre les deux poèmes (l'oriental, du moins) et le conte d'Andersen ; mais un

[1] *L'épopée persane, le Shah Nameh*, 15 août et 1er septembre 1839 (recueillis dans *La science et les lettres en Orient*, p. 279-273).

[2] Voir P. Ant. Brun, *Savinien de Cyrano Bergerac, sa vie et ses œuvres*. Paris, 1893, in 8°, p. 292, sqq.

Digitized by Google

abréviateur allemand du *Shah Nameh*, Gœrres, avait déjà raconté la révolte de Keï Kaous contre le ciel [1].

Et maintenant, comment expliquer la ressemblance entre l'*Alexandre* et le *Shah Nameh*. Nos trouvères du XII[e] siècle auraient-ils connu Firdousi ? — Non certes ; mais, par l'intermédiaire d'une compilation latine, ils connaissaient la légende d'Alexandre, telle qu'elle avait été composée vers le II[e] siècle, à Alexandrie, par le faux Callisthène ; et le faux Callisthène lui-même attribuait à Alexandre maints exploits conçus en Perse par l'imagination populaire et que les soldats du conquérant avaient colportés en Égypte et en Grèce. Ce qui semble bien indiquer que, si la légende de l'ascension dans les airs ne s'est pas formée tout d'abord autour du nom d'Alexandre, c'est que Firdousi n'en a pas parlé à propos de son Alexandre, d'Iskender, mais à propos de l'antique roi Keï Kaous ; or Firdousi avait recueilli avec un grand soin les traditions persanes, et il les a suivies fidèlement, sauf pour l'époque d'Iskender où elles lui faisaient défaut et où il les a remplacées par des traditions grecques [2]. C'est à Iskender qu'il eût, comme le faux Callisthènes, attribué l'exploit dont nous nous sommes occupé, s'il n'avait pas eu des raisons sérieuses de le faire remonter à un âge fort antérieur.

Et voilà comment une antique tradition persane a eu successivement pour héros Keï Kaous, Alexandre, un prince fabuleux, et Nemrod ; comment elle a inspiré un poète persan au début du XI[e] siècle, un trouvère français à la fin du XII[e], un conteur danois au XIX[e] et l'écrivain de *la Fin de Satan* en 1854. Des quatre versions qu'ils nous ont offertes, celle qui, par son allure farouche, son invraisemblance naïve, l'intempérance d'imagination qu'elle suppose, paraît la plus orientale et la plus primitive, c'est bien celle du Français notre contemporain.

Conclusion bizarre en apparence, mais qui n'étonnera que les lecteurs superficiels de notre grand poète épique.

EUGÈNE RIGAL.

[1] J.-J. Ampère l'a signalée d'après Gœrres dans l'étude mentionnée ci-dessus: *La science et les lettres en Orient*, p. 297.

[2] Voir le *Livre des rois*, t. V, p. III (introduction).

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

H. Schuchardt. — Ueber die klassification der romanischen mundarten. — *Graz*, 1900, 32 p.

C'est une conférence par laquelle M. Schuchardt a inauguré sa carrière universitaire il i a trente ans. (Le *Vocalismus des Vulgärlateins* est de 1866-68). Bien que ce travail n'ait jamais été imprimé, l'auteur i a souvent renvoyé depuis, et il en résultait pour lui une situation bizarre qu'il fait cesser maintenant. Il publie cette étude, non pas remaniée, mais mot pour mot telle qu'il l'a prononcée en 1870. On i trouvera forcément dans ces conditions des inexactitudes ou même des erreurs qu'un linguiste digne de ce nom ne commettrait plus aujourdui; mais on i verra aussi que M. Schuchardt avait déjà à cette époque une idée arrêtée sur l'impossibilité de classer les dialectes et qu'il ne l'a pas empruntée à autrui.

Il ne saurait être question pour nous de relever les défectuosités de cette brochure ; on serait malvenu à reprocher à un savant de n'avoir pas connu il i a trente ans ce qui a été découvert depuis, et l'a même parfois été par lui-même. Notre rôle doit se borner à signaler les principales idées qui sont développées dans cet ouvrage, en remarquant qu'elles sont encore bonnes à publier en 1900, quoique la plupart soient dans l'intervalle entrées dans le domaine commun.

M. Schuchardt s'occupe bien entendu des dialectes parlés et populaires et non pas des langues écrites ou littéraires, et il veut montrer qu'il est impossible de les classer. En effet, quand il s'agit de dialectes frères, il n'i a pas d'endroit où un tel finit et où tel autre commence. Essayer, comme l'ont fait quelques-uns récemment encore, de déterminer exactement leurs limites, est une tentative vaine. Entre deux dialectes donnés il i a des dialectes intermédiaires qui ont certains caractères communs avec l'un et d'autres communs avec l'autre. Auquel des deux les rattacher? En réalité les dialectes d'une même famille constituent une série indéfinie.

Il n'i a pas non plus de dialecte pur ; car les différents dialectes influent continuellement l'un sur l'autre et se pénètrent réciproquement.

Comment caractériser un dialecte? Par un trait unique, c'est impossible. On ne peut i arriver qu'en relevant une série de fénomènes

Digitized by Google

relatifs aux sons, aux modifications qu'ils ont subies, à la forme des mots, à leurs significations, à la sintaxe, etc.; et ces différents faits n'ont pas entre eux de lien nécessaire, sans quoi une formule unique pourrait résumer leur ensemble. Si nous considérons les particularités fonétiques d'un dialecte donné, même les plus frappantes, nous verrons que la plupart d'entre elles, pour ne pas dire toutes, se retrouvent dans d'autres dialectes. Ce qui caractérise un dialecte n'est donc pas le *genre* des modifications qu'il a subies, mais leur *réunion;* plus les dialectes sont géografiquement voisins, plus ils ont de traits communs. *Nous pouvons donc bien moins déterminer le domaine d'un dialecte unique, que les domaines de chacun de ses changements fonétiques.*

Il ne faut pas oublier d'ailleurs qu'un même aboutissement fonétique peut apparaître dans des régions très éloignées l'une de l'autre sans se rencontrer dans l'intervalle; car étant donné un son ou un groupe de sons qui subit des modifications, il peut parvenir aux derniers stades de son évolution possible dans deux dialectes qui ne sont nullement voisins et s'arrêter à des stades intermédiaires (ou même ne pas évoluer du tout) dans les dialectes situés entre ces deux-là.

Donc, après avoir déterminé deux dialectes, tout ce qu'on peut dire d'un troisième, c'est qu'il se rapproche davantage de l'un que de l'autre, qu'il a un plus grand nombre de caractères communs avec l'un qu'avec l'autre, ou des caractères plus importants, et encore cette appréciation risque-t-elle souvent d'être plus ou moins subjective et arbitraire.

Maurice GRAMMONT.

Suchier (Hermann).— Die Handschriften der castilianischen Uebersetzung des Codi. — *Halis, Typis Orphanotrophei*, 1900, in-4°. [22 p. et 6 planches en phototypie].

Comme la publication analysée dans cette même année de la *Revue des langues romanes*, p. 181, le présent traité du même auteur comprend aussi la première partie d'un programme de l'Université de Halle[1]. Après avoir rendu compte, dans les « Fünf neue Handschriften », etc., de tous les manuscrits connus du *Codi*, M. Suchier donne, dans cette nouvelle publication, des descriptions détaillées des deux manuscrits de la traduction castillane, les manuscrits R 393 et Ii 72 de la Biblioteca Nacional de Madrid (I et K). A la suite de la description de chacun de ces manuscrits, l'auteur a fait impri-

[1] L'édition destinée au commerce a paru chez Max Niemeyer, Halle, 1900.

Digitized by Google

mer quelques morceaux du texte des deux : du manuscrit I le registre, les deux premiers chapitres et le dernier; du manuscrit K le premier chapitre du premier livre, le commencement de chacun des autres livres, le dernier chapitre de tous et un passage du 6me livre (transcription de la 6me planche). A la fin de l'étude sont ajoutées six planches en phototypie, reproduisant une page de chacun des manuscrits A, B, C, D, I, K (manuscrits provençaux), et complétant les fac-similés de la première publication.

W. S.

Edouard Bourciez. — Les documents gascons de Bordeaux, de la Renaissance à la Révolution. — *Bordeaux, Impr. Gounouilhou*, 1899, in-8°. [23 p.].

Le titre de cette brochure (parue d'abord sous forme d'article dans la *Revue Philomatique de Bordeaux et du Sud-Ouest*. 2e année, n° 10) en indique suffisamment le contenu. Les documents gascons de Bordeaux sont assez nombreux jusqu'à la fin du XVe siècle ; à partir de ce moment ils se font beaucoup plus rares. Chose curieuse même, on ne peut pas en signaler un seul pendant le XVIe siècle. L'idiome gascon reparaît au XVIIe siècle, surtout dans les *Mazarinades*. M. Bourciez cite quelques extraits de ces poésies satiriques; elles sont très faibles au point de vue littéraire, mais les linguistes y trouvent toujours à glaner. Quelques recueils de *Noëls* ont également paru au XVIIe siècle. Le XVIIIe siècle produit encore quelques œuvres écrites en gascon, et, à la fin du siècle, Pierre Bernadau envoie à l'abbé Grégoire une traduction gasconne de la *Déclaration des Droits de l'homme*. Comme la plupart des autres dialectes d'oc, le gascon n'était pas mort pendant trois siècles, il a sommeillé. Il faut savoir gré à M. Bourciez de nous l'avoir prouvé en quelques pages pleines de faits et très intéressantes à lire.

J. Anglade.

A.-G. Ott. — Etude sur les couleurs en vieux français. — *Paris, Bouillon*, 1899 [XII, 188 p.; 7 fr.]

M. Ott essaie de répondre à cette question : « Comment l'ancien français a-t-il cherché à exprimer l'idée des différentes couleurs ? » Comme il l'annonce dans son introduction, il fait l'istorique de ces idées, prenant la *sémantique* et la *lexicologie* pour bases de son travail ; il étudie le sort des désignations latines en vieux français, leur disparition, leur conservation, avec ou sans changements de signification. Après avoir suivi ces expressions dues à la tradition, il cherche à établir l'infiltration dans le vieux français de nouveaux termes servant

Digitized by Google

à désigner les couleurs, par la dérivation ou par la composition, par l'attribution d'une nouvelle acception à un mot déjà existant, enfin par l'emprunt à une autre langue.

Il consacre un chapitre particulier à chaque couleur : blanc, noir, couleurs neutres (gris, multicolore, pâle, sombre), jaune, bleu, rouge, vert. Il termine par une étude sur le *Beau* et le *Laid* en vieux français. Certaines couleurs étant essentiellement considérées comme belles et d'autres comme laides, cette dernière partie était le complément indispensable de son livre. C'est surtout dans cet appendice que l'auteur a été amené à étudier la psikologie de la langue. Il avait d'ailleurs dû le faire dans les autres chapitres, car le plus souvent la désignation d'une couleur ne rend pas l'exacte perception fisiologique ; comme il le montre à différentes reprises « la langue exprime ce qui, dans une couleur, a le plus frappé notre esprit, question qui, selon les individus et les temps, est sujette à de grandes fluctuations ». Quelques-unes de ses observations psikologiques sont assez fines et assez bien documentées.

Chaque chapitre comprend les subdivisions suivantes : 1° *Tradition latine*, c'est-à-dire tout ce qui appartient au latin antérieur à l'an 500 ; 2° *Création romane*, c'est-à-dire tout ce qui est postérieur à l'an 500. Dans cette seconde classe M. Ott distingue la *Création romane basée sur la tradition* et la *Création romane non basée sur la tradition*. En outre dans l'emploi de chaque couleur il sépare l'emploi *au propre* et l'emploi *au figuré*. L'étude s'arrête en l'an 1400.

La partie étimologique ne présente rien de bien nouveau ; M. Ott est au courant et sait manier l'outillage dont disposent actuellement les romanistes. Quelques étimologies sont contestables, mais elles ne sont pas de lui, et en général on n'a rien de meilleur à leur substituer jusqu'à présent. D'autres sont présentées sous une forme inexacte : ainsi pour *rouille*, *rouiller* il faut restituer ° *rutilia*, ° *rutiliare* et non pas *rutila*, *rutilare*, p. 109 et 118. Il n'i a guère que les mots *belic*, *belif*, *beli*, signifiant « rouge » en terme de blason, dont il n'ait pas donné d'étimologie, p. 131. Il est fort possible que ce soient simplement des dérivés de *bellus*, comme le *beli* de la page 150. Puisque le *rouge* était la couleur *belle* par excellence, dire d'un objet qu'il est de la couleur *belle*, n'était-ce pas dire qu'il est de couleur *rouge*? Comparez les langues slaves et les langues celtiques dans lesquelles le même mot signifie à la fois *rouge* et *beau*, ou plutôt ne sépare pas ces deux idées.

Il i a quelque danger à restituer une forme latine comme origine de mots de création romane et qui parfois même ne remontent pas à la première eure. Ainsi nous lisons à la page 51 « ° pigellatu > *pielé* » ; pourquoi ° *pigellatu*? parce que ° *picellatu* eût visiblement donné * *pizelé*. Au lieu de ce ° *pigellatu* qui ne rime à rien il

Digitized by Google

fallait donc écrire *pica+ellatu*, comme il a dit à la page 14 « ° *blanka* + *illu* > *blanchet* », ou mieux encore *pie* + *elé* > *pielé*, car il est évident que ce mot n'est pas dû à l'union d'éléments latins, mais à l'union d'éléments français issus du latin. A la page 50 on lit « ° *vair* + *atu* > *vairé* » parce que ° *variatu* donnerait ° *vairie;* il fallait donc écrire *vair* + *é* > *vairé*; la combinaison d'un mot français avec un suffixe latin présente une discordance qu'il fallait éviter. C'est là une question de méthode qui a son importance, d'autant plus qu'il n'i a peut-être pas de chapitre dans ce livre sur lequel on ne puisse faire porter la critique que nous formulons ici.

On souaiterait aussi par endroits une langue plus souple, ou même simplement plus correcte; par exemple p. 38: « c'est pourquoi aussi que *Ferrant* devient *nom propre de chevaux* ».

En somme M. Ott nous a donné là une bonne étude, soignée, approfondie et bien documentée.

Maurice GRAMMONT.

A Blanc. — Le rappel du duc d'Anjou et l'ordonnance du 25 avril 1380 (Extrait du *Bulletin historique et philologique*, 1899, p. 191-212), Paris, Imp. Nationale, 1900, in-8° [24 p. avec double pagination].

Nous ne nous occuperons pas de la question historique discutée dans cette brochure; mais elle contient dans les notes quelques extraits des clavaires narbonnais de 1379-80-81, qui étaient jusqu'ici inédits. Quoiqu'ils ne soient pas très longs, quelques formes ont de l'intérêt. On y trouve constamment la forme *genier* (fr. *janvier*), plusieurs fois la forme *otoyre* (fr. *octobre*); *a for* = à raison de; *vays, devays* (p. 196, 197) = *vers, devers*; *saysanta* (p. 196) = soixante. *H* représente *n* mouillé, de sorte qu'on a presque constamment *selos, compahas* (p. 192) et même *Cabestah* (p. 197). *Conil* (lapin) n'est plus usité aujourd'hui dans le narbonnais, mais il continue de vivre en Roussillonais. *Dadas* (p. 198) = lat. *datas* (de *datus*) a disparu de nos jours; mais *da* (= *dare*) est encore connu dans le Roussillon. Parmi les formes des parfaits, citons à la 1re personne du pluriel: *baylem, mandem, tramcrem, sagelem, pagem, reseupem*. Il faut enfin noter le parfait *stec* (p. 194), *stet* (p. 196), *estec* (p. 203). C'est tout ce qu'il y a à glaner dans ces extraits, mais M. Blanc vient de nous donner des matériaux plus abondants avec le 2e volume du *Livre de raisons de Jacme Olivier;* le premier volume qui ne tardera pas à paraître contiendra une phonétique et une morphologie de l'ancien dialecte narbonnais qui seront une importante contribution à l'histoire de ce dialecte.

J. ANGLADE.

Digitized by Google

Zweites Jahrbuch der Kolner Blumenspiele (1900). — *Cologne, Librairie J. G. Schmitz* (F. Sohn et J. F. Laué) 255 p. in 8°, 1901.

Ce deuxième *Annuaire des Jeux floraux de Cologne* est digne du précédent. Il est édité avec autant de luxe et fait honneur à la *Litterarische Gesellschaft* de Cologne et à son distingué président, M. le Dr Fastenrath. Les Jeux floraux ont réussi en pays rhénan au delà de toute espérance ; l'abondance et le mérite des pièces couronnées cette année en sont un suffisant témoignage. Un intéressant compte rendu des Jeux floraux de l'année, écrit par M. Fritz Zilcken, se trouve en tête du volume et sa lecture fait regretter à beaucoup de ceux qui connaissent le *Gürzenich* de ne pas s'être trouvés là. Les nombreuses reproductions photographiques qui ornent le volume leur donneront au moins une idée de la fête. La *reine* était cette année la princesse de Schaumbourg-Lippe, sœur de l'empereur Guillaume; la reine précédente était Carmen Sylva. Parmi les saluts citons un joli *huitain* de Mistral.

Quand dono Berto e sa coulougno
Fasien regna li bòni mour,
Li troubadou d'Arle a Coulougno
Espandissien li lèi d'amour.
En souveni de dono Berto
I bloundi sorre de Gretchen
Mirèio vuei, la man duberto,
Mando aquest amistous vuechen. (p. 110.)

Des extraits de revues et journaux allemands, français, espagnols et autres remplissent la fin du volume. Les félicitations n'ont pas manqué aux modernes *Minnesinger* de la vieille *Köllen* et elles sont venues d'un peu partout. Si les prochains *annuaires* ressemblent aux deux premiers, la collection formera, dans quelque temps, un précieux témoignage du mouvement poétique dans les pays rhénans. J. Anglade.

Notes bibliographiques

Le *Literaturblatt für romanische und germanische Philologie* publie (mai 1900, col. 174 et suivantes) un compte rendu de l'édition des *Gesta Karoli Magni ad Carcassonnam..*, ; le compte rendu est de M. H. Suchier qui rend justice au soin avec lequel M. Schneegans, l'éditeur, s'est acquitté de sa tâche. Il regrette qu'un *index* des noms propres ne termine pas l'édition et annonce qu'un élève de son *Séminaire* M. (Hermann Kempe) est en train de compléter Schneegans sous ce rapport. L'absence de cet *index*, qui aurait été utile pour localiser les noms de lieu si nombreux dans les *Gesta*, était vraiment regrettable et

Digitized by Google

j'avais fait verbalement la même critique à M. Schneegans. Enfin M. Suchier fait connaître, à la fin de son compte rendu, cinq (ou au moins trois) manuscrits que M. Schneegans n'a pas connus. Ceci n'enlève rien d'ailleurs à la valeur de l'édition provençale. J'aurais désiré, pour ma part, que l'introduction grammaticale fût un peu plus complète. Telle qu'elle est, elle donne cependant le nécessaire. M. Schneegans vient de publier (*Zeitschrift für rom. Phil.*) des extraits d'un autre manuscrit latin qu'il ne connaissait pas au moment où il faisait son édition. Ce manuscrit avait été signalé par *P. Ewald* dans un mémoire intitulé *Reise nach Spanien* (*Neues Archiv der Gesellschaft für ältere deutsche Geschichtskunde*, Bd. VI, Hannover, 1881, p. 310.)

Une nouvelle revue de lexicologie allemande vient d'être fondée par le professeur F. Kluge. Elle paraît à Strasbourg, librairie Trübner, depuis le mois de mai 1900, sous ce titre : *Zeitschrift für deutsche Wortforschung*. Le second fascicule comprend une histoire des noms des jours de la semaine : M. Thurneysen s'occupe des noms de jour en celtique, M. Meyer-Lübke des *noms de jour en roman*.

La *Revue Internationale de l'Enseignement* publie (15 octobre 1900) une courte note de M. Clédat sur l'enseignement de la *Grammaire historique du français et la littérature française du moyen âge*, à Lyon.

« Il y aurait un grand intérêt, dit M. Clédat, à avoir, d'une part, un professeur de littérature française du moyen âge, de l'autre un professeur de grammaire historique du français. Enfin, la dialectologie de la région lyonnaise mériterait, à elle seule, sinon une chaire, du moins une maîtrise de conférences » (p. 308).

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

Digitized by Google

INDEXED

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Tome XLIII

(V^me^ Série — Tome V)

N^os^ 11-12

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1900

MONTPELLIER
U BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCC

Digitized by Google

SOMMAIRE DU FASCICULE 11-12

NOVEMBRE-DÉCEMBRE

PÉLISSIER. — La jeunesse d'un félibre arlésien : Amédée Pichot à Paris (1818-1820) (*Suite et fin*)..... 48
CASTETS. — *I dodici canti* (*Suite et à suivre*)..... 54

AVIS IMPORTANT

La table des matières du présent tome XLIII sera distribuée avec le premier fascicule du prochain volume XLIV, qui paraîtra en avril 1901 et comprendra douze feuilles d'impression.

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

F. Castets. — Description du ms. de la B. N. Fr. 24.387 (anc. 3 La Vallière) contenant la version du Renaud de Montauban.
— *I dodici canti* (suite).
J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV^e^ siècle dans le *Manipulus curatorum*.
M. Grammont. — Les mots expressifs.
— Le timbre des voyelles toniques en français.

Voir la suite à la 3^e^ page de la couverture.

Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la Revue *à* M. Léon-G. PÉLISSIER, *villa Leyris, Montpellier.*

Digitized by Google

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX TILDEN FOUNDATIONS

LA JEUNESSE D'UN FÉLIBRE ARLÉSIEN

AM. PICHOT A PARIS (1818-1820).

(Suite)

III

La vie matérielle, la situation financière du jeune Pichot, un an après son arrivée à Paris, étaient donc assises et assurées, et ne pouvaient plus l'inquiéter assez pour l'empêcher de jouir pleinement de la vie parisienne. Pichot ne paraît pas d'ailleurs s'en être jamais fait un souci véritable : dès le lendemain de son arrivée, il avait, avec son ami, commencé à battre joyeusement le pavé, à la recherche d'un logis, prétexte excellent de toutes les courses et de toutes les flâneries.

Nous voici dans la grand ville depuis mercredi soir, 28 du courant : la vue de Paris nous fit oublier les fatigues du voyage. Un bon sommeil nous prépara aux fatigues du lendemain. Depuis, nous trottons, voyant tout, et ne voyant rien en voulant tout voir.

... C'est un plaisir de courir dans Paris malgé un peu de boue, car il ne pleut pas [1].

La mélancolie du départ disparut vite. « On dit qu'il faut trois mois pour se plaire à Paris », écrit-il ; il abrégea l'étape ; à peine avoue-t-il dans sa première lettre : « J'ai besoin du bruit et des affaires de l'arrivée pour oublier Arles. J'espère ne jamais l'oublier tout à fait cependant. » Dès le premier décembre 1818, son ton est celui d'un homme heureux et insouciant :

Nous nous portons bien, notre teint blanchit à l'ombre et nous nous faisons jolis garçons. Cependant nous sommes sages, trop sages même, car le trop est nuisible en tout. Dieu y pourvoira. On ne peut

[1] 30 octobre 1818.

Digitized by Google

pas être heureux en tout: c'est bien assez pour Honoré par exemple de gagner l'argent des Parisiens et des Parisiennes à l'écartée (*sic*) quand nous jouons en société. C'est domage qu'on joue petit jeu...

et, quelques semaines plus tard, il fait un aveu qui ne paraîtra surprenant à personne, si déterminé *clapassien* qu'il puisse être :

Nous ne nous amusons pas plus qu'il ne convient ; mais moi, en mon particulier, j'avoue que je m'amuse en comparaison de Montpellier : jamais je n'ai été si content, je n'ai pas un jour d'ennui [1].

Avec de si bonnes dispositions à prendre les gens et les choses par leurs bons côtés, Pichot ne devait pas manquer de se plaire dans les « sociétés » : les familles Clair, Blain et Pichot connaissaient à Paris plusieurs familles arlésiennes ou apparentées en Arles. Les jeunes gens y furent introduits. Les heures des réceptions les surprirent un peu, car on n'était guère noctambule à Arles, vers 1818 : « Nous venions de chez M^me^ Boullay et nous nous retirions de bonne heure, car ici on va en société de neuf heures à dix heures du soir ; à huit heures, c'est encore trop matin : n'en riez pas... Comme nous sommes provinciaux, nous nous retirons plus souvent à dix heures et demie, onze heures. » Mais il ajoute peu de temps après : « Il me semble bien peu pénible de ne me coucher qu'à minuit, tant l'habitude est forte pour changer nos mœurs. » Du reste, il ajoutait le 4 mai 1819 : « Je n'ai pas été un quart d'heure malade depuis que je suis à Paris ; c'est que je mène une vie assez réglée, et qu'il ne m'arrive que tous les huit jours de me coucher à minuit une heure[2]. »

Ce ne fut pas sans quelque émotion, malgré leur bel aplomb méridional, qu'ils se présentèrent chez M. Gibert, et, sous ses auspices, chez M^me^ Boullay, nièce de M. de Montfort d'Arles, chez M^me^ de Bief, fort bonne personne, d'un goût et d'un ton charmant ; la vivacité gracieuse et éveillée de la petite M^lle^ Juliette de Bief, « qui en sait plus à dix ans que les autres à dix-huit », les étonna et les charma. Cependant les habitués

[1] 15 février 1819.
[2] 15 décembre 1818, 13 janvier 1819.

Digitized by Google

de ces salons n'étaient pas des gens de marque; ceux que nomme Pichot sont inconnus. Il fut vite pris dans l'engrenage mondain, et non à contre-cœur, autant qu'il paraît. Ses études sur les roquetières et les artisanes d'Arles et sur les Toulonnaises du Pavé d'amour, ne lui avaient pas fait soupçonner la Parisienne, et il n'était pas assez pur artiste pour préférer la beauté sculpturale et rayonnante de nos filles de Crau aux gentillesses et aux mines chiffonnées des mondaines habillées par Leroy. Son enthousiasme éclata d'abord, et il avait de la peine à trouver un point de comparaison avec ces délicieuses Parisiennes :

Il y a de jolies dames et demoiselles à Paris ; il fallait voir les tournures de celles qui étaient à la fête de Mme Lagrange. Ici les femmes ont une tournure divine et un goût parfait pour la toilette: Mme Blain, de Saint-Rémy, peut seule en donner une idée [1].

L'Arlésien veillait pourtant et se souvenait, et, le premier étonnement passé, le premier charme évanoui, il redevient plus équitable :

J'assiste tous les dimanches à des bals, sans y danser. Il y a de fort jolies personnes, et puis elles se mettent avec tant de goût qu'on oublie volontiers qu'il y en a de plus jolies à Arles.

et il reconnaît bientôt que ce qu'il y a de plus séduisant dans la Parisienne, c'est sa grâce industrieuse comme maîtresse de maison et... la beauté de ses appartements : ainsi chez Mme de Bief, chez laquelle il dîna quelquefois,

On ne peut se faire une idée de la beauté de ses appartements et de ses meubles, et la divinité qui préside dans ce temple mérite bien par son amabilité les hommages de ceux qui viennent la visiter [2].

D'ailleurs Pichot avait prévu la théorie des *Deux Rives:* « C'est de l'autre côté de la Seine que sont les spectacles, les promenades et la société ; de notre côté nous n'avons que les collèges, les Universités et les hôpitaux [3]. » Cette oppo-

[1] Lettre du 1er décembre 1818.
[2] Lettres du 27 décembre 1818 et du 30 janvier 1819.
[3] 13 janvier 1819.

Digitized by Google

sition a un petit air spartiate qui devait impressionner favorablement Saint-Rémy et Mme Pichot.

Tout en partageant ainsi son temps entre l'étude et la société, Amédée Pichot faisait aussi une part aux distractions artistiques et intellectuelles, et même aux simples divertissements. Il était du reste difficile : « J'ai beaucoup de distractions, écrivait-il le 28 décembre 1818, mais peu d'amusements véritables. » Il ne comptait au nombre ni des uns ni des autres les courses du jour de l'an : « Je perds un temps considérable à des riens. Ces jours me passent vite, trop vite. » Malgré ses regrets si plaisants sur l'excès de sa sagesse, aucune allusion ne laisse pénétrer dans certaine portion de sa vie, qu'il est fort convenable au demeurant qu'il n'ait point montrée à sa mère. Ce silence absolu de cette jeunesse expansive m'est néanmoins quelque peu suspect. Quelle qu'en soit la cause, Mme Pichot pouvait dire dans Arles qu'elle avait un petit saint pour fils (j'en sais plus d'un qui ne l'aura pas crue !) et raconter sans fard ses divertissements. Le premier dont lui fait part Amédée est vraiment un plaisir pur :

Nous avons été voir l'autre jour le fameux chien savant : Honoré a joué aux dominos avec lui, le chien a gagné. Nous devons l'engager à aller jouer au loto à la Rotonde, à Arles [1].

C'est d'ailleurs bien un trait de nouveau venu, de provincial visitant Paris, que de courir d'abord à l'actualité, au plaisir du jour, en négligeant les beautés éternelles; combien de snobs, parmi nos contemporains, courront applaudir une cabotine en vogue, qui ne mettront pas les pieds au Louvre?

Après l'actualité amusante, ce qui les attire, c'est l'actrice en renom : autre trait des mœurs de tous les temps. Ils vont donc voir et entendre Mlle Mars. Leur dignité d'Arlésiens les empêche bien d'en manifester aucune hâte ni aucun désir, et ils veulent se persuader qu'ils vont aux Français d'un pas aussi tranquille qu'au Théâtre Municipal d'Arles... Mais comme ils sont de bonne foi, en sortant, « nous sommes convaincus, disent-ils, qu'à Arles nous ne nous serions pas tant amusés pour nos trois francs. » Cette pièce si amusante était une

[1] Lettre du 17 novembre 1818.

Digitized by Google

comédie bien oubliée d'Alexandre Duval, *la Fille d'Honneur*. Le succès en était dû surtout au jeu de l'actrice ; son caractère de pièce de polémique et de circonstance y contribuait aussi :

On joue maintenant une pièce qui fait foule, elle le mérite : c'est *La Fille d'Honneur*, par Duval ; on y ridiculise à chaque scène les marquis et les barons ; on applaudit à tout rompre, car d'ailleurs, les acteurs et surtout Mlle Mars, qui est une divinité, jouent à merveille [1].

Ils prirent goût au Théâtre Français, et y devinrent des spectateurs assidus [2] :

Notre plus grand plaisir est de nous régaler des pièces où joue Mlle Mars, qui, hier encore, nous a enthousiasmés par son naturel, sa grâce et sa naïveté. Elle jouait un rôle de petite fille qui a bien soin de sa grand'mère, et Honoré prétendait qu'il en aimerait mieux la sienne, si c'était possible.

Toute jeune que paroît Mlle Mars, elle a bien ses quarante-cinq ans, mais elle fait les petites filles de quinze à seize ans à ravir. Les bons théâtres sont ici des leçons de morale, mais surtout de déclamation. Honoré sent bien qu'il s'y forme autant qu'à l'école et plus...»

A coup sûr il n'est jamais inutile de montrer à sa famille que c'est uniquement pour achever son instruction qu'on va au théâtre, et Mlle Mars, « maîtresse de morale et de diction », est une *galéjade* assez réussie. Bientôt ses élèves bénévoles deviennent des amateurs consommés et s'instituent à leur tour les guides au théâtre des nouveaux débarqués : ainsi, le 30 novembre 1819, ils y mènent l'oncle Blain:

Nous fûmes le soir au spectacle pour voir Mlle Mars qu'il ne connaissait pas. Il a été enchanté du Théâtre Français. Ce soir nous y retournons pour voir Talma.

Le théâtre était d'ailleurs, ou à peu près, le seul plaisir accessible à leurs désirs, plus vastes que leurs bourses ; ils comptaient sur les mascarades du carnaval pour s'amuser à peu de frais, en joyeux voyeurs, mais le mauvais temps abîma leurs projets avec les fêtes. Ils se rabattirent sur le bal masqué de

[1] Lettre du 22 janvier 1819.
[2] Lettre du 1er septembre 1819.

Digitized by Google

l'Opéra ! C'était le beau temps, le bon vieux temps, où le bal de l'Opéra était la plus nationale des institutions constitutionnelles ; la société de la Chaussée d'Antin et le faubourg Saint-Honoré s'y mêlaient sous le loup et fraternisaient sous le domino. Le bal de l'Opéra était le paradis magique qui faisait rêver d'intrigues romanesques et de voluptés romantiques les héroïnes de Balzac, les duchesses de Langeais et les muses du département, les bourgeoises du Marais et les femmes incomprises. Nos Arlésiens y allèrent donc, croyant avoir les mêmes aventures (« attendez-moi sous l'horloge ! »), espérant les mêmes succès peut-être qu'au *Caramantran* du Pont de Crau, ou qu'à la grande promenade sur les Lices :

Les jours gras ont été assez tristes à Paris ; le mauvais temps a nui aux mascarades qui eussent été belles... Partout il y avait des soirées et des bals particuliers. Nous avons été au bal masqué de l'Opéra, où nous nous sommes ennuyés parce que personne ne nous a intrigués. Ce jour là il y avait trop de monde. On a fait une recette de plus de dix-huit mille francs. C'est un bal où on ne danse pas, faute de place, quoiqu'il y ait musique tout le tems, et que la salle soit vaste [1].

Au commencement du carnaval, le 16 février 1819, il avait fait à sa mère un tableau des divers plaisirs que Clair et lui se promettaient ; mais, soit sincérité, soit diplomatie, il s'arrange pour en parler de telle sorte qu'il semble regretter les plaisirs d'Arles :

Il me semble que vous faites à Arles comme à Paris ! Des concerts ! des bals ! des missions ! Nous avons, nous autres, les bals masqués de l'Opéra, auxquels nous n'irons qu'une fois parce que cela coûte six francs. Nous avons les bals parés de société où l'on joue à *l'écartée ;* mais vous n'avez pas Talma et Mlle Mars ; et Honoré et moi les allons voir quelquefois pour nos trois francs. Vous voyez que, si tout n'était pas si cher, nous nous amuserions autant qu'à Arles. Aussi nous regrettons cette chère cité où il paraît que les artisanes étalent cette année de beaux costumes. Il n'y a pas encore ici beaucoup de masques malgré le beau temps. Nous verrons les jours gras.

[1] Lettre du 3 mars 1819.

Digitized by Google

Le saint temps de carême vint interrompre leurs études si bien commencées de diction, d'attitudes et de plastique. Pichot avait bien annoncé, dans les premiers temps, son intention de suivre les prédications en renom : peut-être craignit-il de trouver en eux des professeurs d'éloquence moins accomplis que leurs collègues du Théâtre Français. Il paraît s'être abstenu des solennités religieuses :

Nous n'allons plus au spectacle; de cette semaine, les théâtres royaux sont fermés ; les églises sont pleines, car à Paris on trouve du monde partout. Nous avons des jours superbes, et nous promenons de tems en tems fort agréablement [1].

Laissant les églises aux fidèles, c'était vers les boulevards, aux Tuileries, que les dimanches de printemps ramenaient ce que nos snobs appellent *le mouvement,* et ce que Musset appelait la cohue :

Observez qu'un dimanche la rue
Vivienne est tout à fait vide, et que la cohue
Est aux Panoramas ainsi qu'aux boulevards.

Pichot ne parle point des panoramas, mais il rend hommage aux boulevards et au jardin de Tivoli :

L'air de Paris est fort bon pour nous. Il ne pleut presque jamais, et rien n'est brillant comme les promenades des Tuileries et des boulevards. Aussi il n'y a plus foule aux théâtres ; même quand Mlle Mars joue. J'ai été dimanche à Tivoli avec Mme Gibert, à qui M. de Bief avoit prêté sa carte [2].

Les illuminations, l'ouverture des Chambres, une représentation extraordinaire à l'Opéra, les cérémonies funèbres pour le duc de Berry : autant de distractions pour les deux amis. Mais Pichot n'y insiste guère et n'en parle que pour comparer ces fêtes à celles que donne la ville d'Arles. Pendant l'été, ce sont les plaisirs champêtres, les fêtes de banlieue, la visite des environs de Paris : « Pour vingt ou trente sols, on va en voiture aux fêtes des villages, où la danse, les jeux, souvent une foire, appellent les amateurs chaque dimanche. »

[1] Lettre du 6 avril 1819.
[2] Lettre du 20 mai 1819.

Digitized by Google

Deux raisons l'empêchaient du reste de faire une trop grande part aux plaisirs de Paris. Si bien reçu qu'il fût dans le monde, si aimable y fût la société et si soignés les *rinfreschi*, il ne s'y plaisait guère, sentant bien la médiocrité du personnage que la modicité de ses ressources lui permettait d'y jouer :

... Nous avons été chez Mme de Bief où l'on est toujours très gai. Moi je ne m'y amuse guère, non plus qu'en société autre part. Je prends le monde à grippe, et si je ne me retenois pas, je dormirois au milieu de ma chaise. Il est vrai que les appartemens dorés de Paris sont si éblouissans que les yeux en sont fatigués. Les plus beaux sont ceux de Mme de Bief, et il n'y vient que des généraux et des quarante mille livres de rente ; aussi mon rôle n'y peut être brillant, non plus qu'ailleurs.

Et quant aux plaisirs non gratuits, trop souvent ils dépassaient ses ressources; et Pichot était de ceux qui aiment mieux ne pas s'exposer aux tentations, que d'avoir à se refuser d'y céder :

Le fin mot c'est que, comme tout coûte, on est obligé, même à Paris, de rester chez soi à lire et à écrire pour n'avoir pas des désirs qu'on ne pourroit satisfaire [1].

IV

Il lui fallait aussi réserver une portion de son temps aux arlésiens amis de sa famille, ou amis de ses amis, dans une très large extension de ce mot. Il avait même dû, dès le début, résister à sa mère qui l'eût accablé d'obligations mondaines et de visites « indispensables » à rendre à des gens souvent fort ennuyeux. Il faisait exception pour la famille Gibert; il servait même à Mme Gibert de cavalier : « Hier j'ai un peu promené Mme Gibert pour voir les illuminations [2]. » Mais il se refuse à aller voir un certain prédicateur, M. de Rozan :

Nous n'avons pas vu M. de Rozan, et je ne crois pas en avoir le

[1] Lettre du 20 avril 1819.
[2] Lettre du 4 mai 1819.

Digitized by Google

temps, à moins qu'il ne prêche ici le carême, époque où nous nous proposons d'écouter les bons orateurs de Paris [1]. »

Il n'aimait, d'ailleurs, pas cet abbé, à qui il reprochait de prêcher contre le théâtre :

« On dit que les Arlésiens font du tapage au spectacle ; c'est sans doute, d'accord avec M. de Rozan, pour dégoûter les honnêtes gens d'y aller, se réservant d'aller entendre un de ses sermons [2]. »

La bonne Arlésienne qu'était Mme Pichot adressait à son fils tous ses compatriotes peu ou prou connus d'elle qui se rendaient à Paris, sous prétexte de commissions et de nouvelles. Pichot, après quelques expériences, trouva qu'il y avait là une grosse perte de temps et une fréquente occasion de dépenses, et il pria sa mère de renoncer à cette habitude peu parisienne :

Je te prie de ne pas donner trop de commissions ni de compliments pour moi aux messieurs qui viennent à Paris, car mon projet n'est pas de leur servir de guide dans la capitale. Ce ne sont des gens ni de mon âge, ni de mon état, ni de mes amis, et je me dérangerai le moins possible.

Pour lui, malgré les invitations maternelles, il refusait de prendre les voyageurs pour commissionnaires. A propos de M. de Léautaud qui rentrait à Arles :

« Quelles diables de commissions veux-tu que je lui donne ? Il est poli comme à la cour, mais je dois être discret comme à Paris [3]. »

Ce n'était pas seulement par discrétion ou pour éviter les corvées que Pichot ne tenait pas à recevoir de ces visites de voyageurs ; c'était aussi pour se soustraire à des jugements trop rapides, à des appréciations mal fondées, qui, colportées ensuite dans Arles et grossissant de commère en commère, lui

[1] Lettre du 17 déc. 1818.

[2] Lettre du 21 mai 1820.

[3] Certains de ces visiteurs étaient au contraire les bienvenus : Pichot gardait un bon souvenir à un sien cousin avec qui, pendant huit jours, « il avait fait métier de rouler tout Paris à pied et en carosse (14 décembre 1819) ». « Nous avons été presque tous les soirs au spectacle, et toujours aux premières loges ou à l'orchestre ; j'ai fait enfin le grand seigneur sans m'en apercevoir que lorsque ça été fini ».

Digitized by Google

faisaient du tort, ou qu'il jugeait de nature à lui en faire ; il s'en explique très nettement avec sa mère [1] :

Je t'avertirai une dernière fois de te défier de tous les propos que tiennent sur Honoré et sur moi les gens d'Arles qui arrivent de Paris avec de grandes phrases. Le gros chanoine ne m'a vu qu'une fois, et la dame Boudasseau, qui parle de toilette, m'a seulement rencontré un matin chez Honoré, et je sortais de l'hôpital, où je suis loin de porter ces beaux habits dont elle parle.

Les Arlésiens résidant à Paris étaient du reste assez nombreux pour l'occuper. Au premier rang il mettait M. Laugier de Chartrouse, qu'il appelle tantôt M. Laugier, — quand il veut faire entendre que leurs relations sont familières ou qu'il lui demande un service: c'est agir d'égal à égal, — tantôt M. le baron de Chartrouse, — quand il est invité chez lui : c'est s'honorer en le flattant. Celui-ci est un gentilhomme libéral, un anglomane distingué, d'une bienveillance assez soulignée pour que le subtil Amédée y discernât quelque affectation ; de Londres, il avait rapporté la manie de parler anglais à tout propos. Pichot donnait déjà dans la littérature anglaise : il s'intéressait aux souvenirs du baron, à ses anecdotes de vie londonienne. M. de Chartrouse le prit en affection et l'invita chez lui à la campagne. Pichot y passa avec Clair une huitaine de jours, en septembre 1819. Cette villégiature leur offrit, entre autres agréments, celui d'une fête dans un château voisin, où nos Arlésiens soutinrent de leur mieux le bon renom de la Provence :

Nous avons été présentés à une fête d'un château voisin, et jamais le luxe et la richesse des villes n'ont été transplantés comme là dans un village. Il est vrai qu'un bal réunissait des dames du plus haut parage, pairesses, préfètes, générales, duchesses, comtesses, etc., etc., dans une salle brillante d'or et de lumières. Honoré a fait danser toute la noblesse de France, pendant que nous riions, M. Laugier et moi, des tournures des paysans qui dansaient sur l'herbe. Un grand gala a coupé le bal en deux, et les dindons et poulets, etc., morts, « ont eu l'honneur de belles funérailles » : ils faisaient pompeusement le tour de la table dans des plats d'argent, et les jolies femmes se contentaient de les admirer, mais leurs jolies mains n'ont pas autant respecté les sucre-

[1] Lettre du 31 mai 1820.

Digitized by Google

ries. Une pluie de dragées a inondé la salle du festin et, pour fuir l'orage, on est retourné dans la salle du bal.

Aussi Pichot se montre-t-il ravi de l'installation définitive de M. de Chartrouse à Paris, de l'achat d'un hôtel, du transfert de la belle collection ornithologique que les Arlésiens appréciaient trop peu :

M. le baron habite actuellement le bel hôtel qu'il a acheté ; il a fait une galerie pour ses oiseaux, qui est la plus belle de Paris; aussi ira-t-il chercher à Arles ce printemps le reste de sa collection. Voilà les Arlésiens privés d'un cabinet précieux d'histoire naturelle, que M. Laugier aurait laissé chez eux volontiers s'il avait été un peu plus prophète dans son pays. Tout cela fait réfléchir aux dégoûts dont on risque d'être abreuvés au lieu où l'on est né, pour peu qu'on s'élève au-dessus des autres. Vive Paris [1] !

L'année suivante, cette invitation fut renouvelée par M. de Chartrouse [2], et acceptée avec le même plaisir, si l'on s'en rapporte à ce que dit Pichot, le 6 septembre 1820:

« Je suis arrivé hier soir, ma chère mère, d'une partie de huit jours qui m'a paru bien courte. On quitte à regret la campagne, même pour venir à Paris, surtout quand on vient d'un château où l'on vit comme en Camargue au milieu de la Normandie.

Des camarades plus familiers prolongeaient Arles dans Paris. D'abord son ami Honoré Clair, son semi-pupille, dont il donne souvent des nouvelles. Honoré Clair devint par la suite un avocat de talent et un archéologue non sans mérite ; ses opuscules sur les antiquités d'Arles, aujourd'hui surannés, furent utiles et intéressants à leur époque. Il était pour Pichot un ami quotidien, et celui-ci a pu nous dessiner de lui, trait par

[1] Lettre du 14 septembre 1819 et du 9 janvier 1820.

[2] Pendant les deux années que nous racontent ses lettres, sauf ses sorties de banlieue et ces séjours chez M. de Chartrouse, Pichot ne quitta que fort rarement Paris. Le jour de Pâques 1819, il était à Beauvais où il entendit « la grand'messe dans la fameuse cathédrale de cette ville (20 avril 1819). » Du 15 au 22 septembre 1819, il resta à Coullerville en Normandie, chez M. de Nollent, beau-frère de son cousin Léon Blain. Un peu plus tard, il alla à Lyon recevoir ses petits cousins Gibert, qui entraient au collège à Paris. Il profita donc presque sans interruption de son séjour à Paris.

Digitized by Google

trait, un portrait vivant. Doué d'une excellente santé, il était armé d'un appétit que ne pouvaient diminuer ni les regrets des séparations, ni les deuils nationaux :

« Il me fait trembler quand il dévore le pain de Paris. Quand nous mangeons à prix fixe, il fait disparaître des morceaux de pain, gros comme trois rangées [1], il boit de la bière, sa portion et la moitié de la mienne.

....Honoré m'étonne : on dit qu'il faut être triste trois mois dans Paris avant de s'y plaire. Il n'a été triste que trois jours, et, pendant ces trois jours, il n'a pas perdu l'appétit. Heureusement que son appétit n'augmente pas avec son contentement, car il mettrait la famine dans Paris [2]. »

La délicatesse de ses yeux était sa seule infirmité ; il y était sensible, car elle le privait parfois de plaisirs mondains :

« J'ai fait hier *les Rois* chez M. Laugier. Clair n'a pas pu y venir, à cause de ses yeux qui craignent beaucoup la lumière [3]. »

Très aristocrate de goûts, fréquentant volontiers la haute société, il raffinait extrêmement sur sa mise. Même quand les subsides paternels se faisaient attendre, sa correction était impeccable :

« Honoré est fâché que la lettre de change ne vienne pas à son secours..., mais il est toujours bien mis, il se nourrit bien, et il me paraît toujours content. Il espère que son père fera quelque augmentation [4]. »

Cette augmentation, qui fut accordée sans difficulté, était nécessaire : il s'agissait de soigner la tenue, si essentielle à un jeune avocat quelque peu solliciteur :

« M. Clair a raison d'accorder un supplément à son fils pour la toilette ; on ne juge ici les gens que par là, et c'est un passeport qu'un habit décent, avec lequel on est admis partout. Honoré... a raison de croire qu'il entre dans l'intérêt de son état d'aller de temps en temps

[1] De fougace.
[2] Lettres du 17 nov. et du premier décembre 1818.
[3] Lettres du 19 janvier 1820.
[4] Lettre du 5 mars 1819.

Digitized by Google

chez de grands personnages. Il faut qu'un avocat ne soit entrepris nulle part [1].

Après deux hivers, Clair était devenu tout à fait Parisien :

« Honoré se porte bien; il a l'air d'un Parisien, né natif de Paris. Plaisanterie à part, Honoré est un jeune homme aimable qui a ajouté à son bon caractère les manières de la bonne société [2].

Il était devenu Parisien jusque dans sa manière de faire son droit, d'une façon assez indépendante à l'égard des cours de la Faculté, avec des villégiatures prolongées qui surprenaient les bonnes gens comme leur camarade Jacquemin. Mais Pichot justifiait son ami, d'un ton assez hautain à l'endroit des Arlésiens :

« Honoré, qui est à Montmorency à demeure, est venu avant-hier à Paris pour savoir des nouvelles. Quant aux audiences, etc. etc., qu'est-ce que les gens d'Arles comprennent à ça ? (*sic*) Il fait son cours de droit, voilà l'important; il ne suit pas tous les cours parce que c'est inutile ; et quant aux audiences de Paris, qui ne sont pas celles d'Arles, c'est comme si on trouvait à redire à ce que je fréquente les hôpitaux plus que l'école [3].

Dès la rentrée de 1819, Honoré Clair avait fait faire son portrait « en Parisien », pour l'envoyer à sa famille. Bien entendu, c'était sa famille qui l'avait payé, mais Clair avait du moins eu la politesse de lui laisser le choix de son effigie [4]:

« ...Honoré demande si on veut son portrait en pied ou seulement en buste, et la grandeur à peu près. On en fait ici de tous prix, depuis dix mille francs jusqu'à cinquante.

Avec eux, un autre Arlésien, Cyprien, faisait son droit à Paris, mais ils le voyaient moins fréquemment : Pichot prédisait de lui « qu'il finirait par faire fortune à Paris, car l'esprit finit toujours par percer. » Déjà, on lui confiait en province des missions administratives ou même politiques : « Cyprien vient de partir pour la Champagne, où il va en

[1] Lettre du 20 mai 1819.
[2] Lettre du 21 mai 1820.
[3] Paris, 15 sept. 1820.
[4] Paris, 16 nov. 1819.

Digitized by Google

mission. Je ne sais pas trop s'il n'y a pas de la politique dans son voyage. » Il se piquait de littérature, mais ne voulait pas qu'on le sût auteur d'un roman, et Pichot recommandait le secret à sa mère : « Quant au roman de Cyprien, n'en parle pas... Si on parle de 3e, 4e, 5e édition, laisse dire tout ce qu'on voudra. » La fortune comme la réputation de ce jeune homme marchait à pas de géant ; Pichot disait le 20 juillet 1820 :

« A-t-on parlé de Cyprien à Saint-Remy ? Il est en beau chemin. Je crois qu'avant un an il aura cent mille francs en poche : tu peux dire deux cent mille, et peut-être ne te tromperais-tu pas. Car il me faisait son compte l'autre jour chez Véry. On ne dîne pas chez Véry à moins d'un louis [1].

Il prit la vogue avec une romance de circonstance, — ou d'occasion, — sur la naissance du duc de Bordeaux. Décidément lancé par cette flatterie, il redouble en composant un opéra, — ou peut-être une cantate, — qui devait être joué au baptême de l'enfant du miracle :

« Notre ami Cyprien est *enchanté* d'être *chanté* partout ; il est en chemin pour obtenir un plus beau succès et un succès qui vaut quelques milliers d'écus. Il a fait un opéra de circonstance qui sera joué pour le baptême. Les faveurs de la cour vont pleuvoir sur lui [2].

Pichot, quoique libéral, était visiblement impressionné par cette future pluie de faveurs, et par cette invitation de camarade à dîner chez Véry, à un louis !

Il faut citer encore, parmi leurs camarades arlésiens, un élève pharmacien qui, pour gagner sa vie et économiser de quoi suivre plus tard les cours de la Faculté, s'était mis « potard » dans un village de banlieue : le bon Jacquemin était, de l'avis de Pichot, « un excellent garçon qui sait très bien la botanique, mais qui n'entend rien au droit ni aux habitudes de Paris [3]. » Il devint par la suite un botaniste distingué, et écrivit, lui aussi, quelques monographies estimées d'archéologie arlésienne.

[1] Lettres du 16 novembre 1819, 24 avril, 21 mai, 20 juillet 1820.
[2] Lettre du 3 novembre 1820.
[3] Lettre du 15 septembre 1820.

Digitized by Google

Ce n'étaient pas seulement les gens, c'étaient aussi les choses qui le liaient à Arles: d'abord, les affaires publiques de sa ville natale et de la région. Il y avait alors à débattre une question de première importance pour la vieille ville en décadence, le maintien du tribunal[1]. Le tribunal serait-il donné à Arles, déjà en possession de la sous-préfecture, ou à sa rivale Tarascon? Pichot arriva à Paris au fort de cette lutte et la suivit d'abord avec intérêt:

« Les Tarasconais font peur ici plus qu'à Arles, parce qu'avec l'intrigue on vient à bout de tout ; mais, pourtant, il y a tant de grandes affaires que Arles et Tarascon seront oubliées. »

Et lui-même oublia assez vite la passion qu'apportaient à cette affaire les deux villes concurrentes :

« Vos gens qui se provoquent sont bien fatiguants (*sic*), et cela fait plus de tort au tribunal qu'on ne croit... Il y a ici le procureur général d'Aix, qui dit souvent que ni Arles ni Tarascon ne le méritent. Il ne le dit pas, mais comme il le pense, quelqu'un, qui est son secrétaire, me le dit[2]. »

La cause d'Arles était défendue avec un vif dévouement par M. Gibert, mais le zèle même de celui-ci se lassait. A. Pichot ne craint pas de suggérer officieusement à ses concitoyens qu'un cadeau, un hommage de la reconnaissance publique, pourrait redoubler ou encourager ce zèle :

« M. Gibert aimerait mieux aller à Arles. Tant pis, et surtout pour le tribunal, car la tarasque intrigue plus que jamais, et, sans lui....! Si la ville savait toute la peine qu'il se donne, elle se croirait obligée de faire quelque cadeau à lui ou plutôt à Madame, quoiqu'ils soient loin de rien exiger. Mais peut-être devrait-on le faire.... On ne peut

[1] D'autant plus importante, qu'Arles venait de voir résoudre contre elle la question de l'archevêché, un moment rétabli avec nomination de M. de Beaulieu, évêque de Soissons, mais définitivement supprimé au début de 1818; Am. Pichot disait dans une lettre antérieure, du 2 septembre 1817: « Je ne crois pas que Tarascon doive avoir le tribunal parce qu'Arles a un archevêque; au contraire, c'est un lien de plus qui attache le tribunal à Arles... Prépare-t-on l'archevêché? Les robes noires doivent être bien contentes. »

[2] Lettres du 17 novembre 1818 et du 6 avril 1819.

Digitized by Google

guère donner d'informations sur l'organisation du tribunal, qui restera probablement tel qu'il est. Tel qui croit que M. Germanes voudrait être président risque de se tromper. Il n'est pas impossible que le sous-préfet soit changé... [1]»

Mais le zèle d'un seul homme pouvait-il suffire? « Les Tarasconnais font ici le diable à quatre, je ne sais trop s'ils auront raison », écrit le 20 mai Pichot, qui, du reste, perd de jour en jour de sa confiance, « quoique tout, jusqu'ici, promette l'avantage à Arles. » Mais, comme « à Paris rien n'est certain », « on est bien bête de parier mille écus pour le tribunal. Les démarches de M. Gibert, qui « se réveille quand il s'agit de faire visite à ceux qui ont de l'influence », étaient, d'autre part, contrecarrées par la nullité ou la grossièreté du maire d'Arles, M. de Jonquières, chez qui la naissance ne suppléait pas à l'absence d'éducation : « Comme tous les hommes sont égaux à Paris quand ils ont de l'éducation, ceux qui n'en ont pas sont en dessous, et M. de Jonquières ne brille pas en société. » Pichot lui reprochait aussi de manquer de générosité, mais nous ne pouvons guère apprécier la valeur de ce reproche : il paraît être question de calomnies lancées par lui contre un ennemi politique.

« Je rencontrai l'autre jour M. de Clermont, qui avait l'air bien triste. M. de Jonquières en dit pis que pendre, ce qui est peu généreux [2]. »

Au ministère, ce maire était traité de haut en bas, et l'anecdote courait, qu'ayant voulu, en partant de Paris, emporter en Arles des nouvelles positives de *son* tribunal,

« Il a été bien sot quant M. Siméon lui a dit : « Vous voulez partir, partez! Vous voulez rester, restez! Tout se fera bien sans vous. »

Et le narrateur conclut :

« Pour moi, il est homme à faire prendre une mauvaise opinion de tout ce qu'il représente. »

Aussi, malgré les démarches de M. Gibert, malgré l'opinion personnelle de Siméon, bien que les Arlésiens eussent espéré

[1] Lettre du 20 avril 1819.
[2] Lettre du 5 mars 1820.

Digitized by Google

jusqu'à la fin, comme le montre cet autre fragment de lettre du 18 mars 1820 :

« L'affaire d'Arles se juge demain au Conseil d'Etat, et même aujourd'hui, je crois... vous saurez donc demain de quoi il aura été question. M. Siméon y sera..... mais, rien n'est sûr, quoique M. Gibert espère, ce qui vaut presque une certitude. Si Arles gagne, c'est à M. Gibert qu'on le devra et non..... M. le Maire ne tardera pas à partir... »

Ce fut, comme on le sait, Tarascon qui obtint le Tribunal [1].

Un peu plus tard, ce furent les élections législatives qui ramenèrent l'attention de Pichot sur Arles, comme arlésien et comme neveu, puisque contre le général Donnadieu, *ultra*, et Puget-Barbentane, libéral, se présentait son oncle Pierre Blain, royaliste modéré. Dans la société que voyait à Paris Amédée Pichot, quelques personnes, soit conviction, soit politesse, lui prédisaient le succès de M. Blain. Ce fut un échec, un échec sans atténuation : Donnadieu réunit sur 267 votants, 161 voix ; Blain n'en eut que 48, et Puget Barbentane 45 seulement ; une voix s'égara sur l'ami de Pichot, M. Laugier de Chartrouse, et le plus prudent des électeurs vota *non* [2]. Tout en regrettant la déconvenue de son oncle, Pichot ne pouvait s'empêcher de le féliciter de conserver son indépendance :

Peut-être M. Pierre doit-il se féliciter de pouvoir vivre encore indépendant comme il a toujours fait. Malgré l'agrément qu'eût pu me procurer son séjour ici, j'aurais craint que les séances orageuses n'influassent sur son humeur et ne s'altérassent de temps en temps aux dépens de ceux qui seroient à son entour. Quant au choix qu'a fait notre arrondissement, il ne peut qu'être désavantageux à la ville ; ou le parti triomphera, et alors Tarascon se fera valoir auprès du député ; ou si un autre 5 septembre a lieu, comme en 1816, ce sera Arles qui l'aura nommé [3].

Le succès de Donnadieu n'était ni très honorable, ni très enviable : le ministère s'était laissé tromper par l'administration des Bouches-du-Rhône, la population avait été égarée.

[1] Lettres du 20 avril, 20 mai, 11 juin 1819, 5 et 18 mars 1820.
[2] Note de Mège à une lettre de Pichot du 3 novembre 1820.
[3] Lettre du 11 novembre 1820.

Digitized by Google

« .... Tous ceux qui ont mené la chose n'y ont vu goutte, le ministère s'est laissé bafouer par le préfet et le sous-préfet; si ces deux messieurs ne sont pas changés, il faudra plaindre M. Siméon et M. Monnier et les déclarer nuls. On dit qu'on se repend déjà à Arles [1]. »

L'opinion était à Paris nettement défavorable à ce général politicien, bien qu'on voulût le représenter comme le plus raisonnable des ultras; mais Pichot exprime l'avis le plus méprisant sur sa moralité. Un compatriote du nouvel élu, l'ancien boulanger Court, devenu un excellent maître d'armes, le rendit ridicule en allant le complimenter pour *ratifier* son élection :

« Il court ici le bruit que le député Donnadieu sera un des plus raisonnables. Je crois, quant à moi, que si on voulait l'acheter il seroit à vendre. Sans doute que M. de Bouchaud aura prévenu Court le boulanger. Il mit le bel habit et fut dès le grand matin saluer le général Donnadieu, pour *ratifier*, dit-il, le choix de la ville d'Arles. Il se passa entre eux un dialogue fort drôle. Ce Court est toujours impertinentissime comme à Arles [2]. »

Le lien qui rattachait le plus fortement Amédée Pichot à Arles, c'était sa correspondance avec sa mère et sa mère elle-même. Malgré son égoïsme foncier et son indifférence déclarée à l'égard de sa famille, le jeune médecin avait une réelle tendresse pour sa vieille mère ; elle se traduisait souvent par des accès de mauvaise humeur et des querelles. Si fréquentes et si abondantes que fussent les lettres de son fils, M^me^ Pichot n'en était jamais satisfaite. Parfois, Amédée restait un peu trop longtemps sans lui écrire; alors sa mère s'effrayait et lui envoyait des lettres éplorées. Le fait dut se reproduire plusieurs fois ; Amédée s'en agaça à la longue et rappela assez vertement sa mère à la raison :

« Ta lettre est vraiment désolante pour moi, ma bonne mère, j'ai certes eu tort de tant tarder à te répondre, quoique l'incertitude du lieu où tu étais et de pressantes occupations soient mon excuse;

[1] Lettre du 11 novembre 1820.
[2] Lettre du 28 novembre 1820.

Digitized by Google

mais ce n'est pas quinze jours de silence qui font un homme mort. Tu conviendras que tu prends aisément l'alarme; je t'ai écrit cinquante fois que j'avais beaucoup à faire : tu devais au moins admettre aussi parmi tes suppositions celle de quelque occupation et de ma négligence.

Ta lettre m'inquiète, elle m'afflige, elle me met de très-mauvaise humeur. Veuille donc bien à l'avenir avoir un peu plus de patience, car si j'étais malade, je m'empresserais de te l'écrire, de peur que d'une souris tu n'en fisses une montagne.

J'espère qu'à l'avenir tu seras pour moi plus indulgente et pour toi moins inquiète [1]. »

Le ton de Pichot est en général, il faut l'avouer, plus filial ; il prend cependant un plaisir visible à émerveiller la bonne Arlésienne, tantôt par des descriptions de magasins qui dépassent toutes les magnificences de la foire de Beaucaire, tantôt par des cadeaux à la dernière mode : « Je t'achèterai des lunettes en écaille, qui sont très à la mode à Paris [2] », mais surtout par des conseils sur les toilettes [3] et les usages : il aurait voulu que sa mère renonçât à certaines habitudes par trop provinciales, par trop bourgeoises de petite ville, qu'elle s'abstînt désormais des commérages, des caquetages, des bavardages. Mais n'est-ce pas trop demander à une Arlésienne ?

« ... Si tu vas à Vignery, habitues-toi à dire que tu t'es bien promis*e* (*sic*) de ne plus parler de personne et garde-toi de dire, « Madame une telle va beaucoup avec les filles du maire.., a toujours de beaux *ajus*,.. etc., etc. » Parle des pénitens, mais plus des *pénitentes*, même pour les plaindre....

Jamais tu ne dois rendre de visite ; dorénavant tu enverras ta domestique savoir des nouvelles : c'est plus commode et plus parisien [4]. »

[1] Lettre du 9 janvier 1820.

[2] Lettre du 12 octobre 1819.

[3] « M^me^ Estrangin a fait déjà les tailles longues : elle a bien fait, car voici six mois qu'elles sont à la mode, ou plutôt trois mois qu'on ne les porte plus hautes. Mais ici chaque beauté se met comme elle veut, et a l'air de consulter plutôt ce qui lui va bien que la mode (1^er^ septembre 1819).

[4] Lettres du 24 juin 1819 et du 15 sept. 1820.

Digitized by Google

Il a renoncé presque complètement à ces discussions théologiques et à ces invectives voltairiennes qui faisaient le désespoir de sa mère. Une fois seulement l'on peut discerner quelque ironie dans les compliments qu'il lui fait à propos des bénédictions versées sur Arles par les missionnaires, et dans le rapprochement très voulu de ces hommes de Dieu et des romans scandaleux dont on les faisait les héros.

« Je te félicite, ma chère mère, de toutes les bénédictions que le ciel vous a envoyées dans la personne de l'archevêque et de ces missionnaires, dont on fait maintenant des romans à Paris, car on veut aussi en jouir ici à sa manière. Mais je ne crois pas devoir envoyer ces romans-là dans la ville d'Arles, car je n'ai pas le temps de les lire, et on m'a dit que c'était très scandaleux. Paris est une autre Babylone, vois-tu, et on s'y damne de toutes les manières. Il faudra donc, au moins quand je serai vieux, dire comme Mr Gibert qu'il est temps d'aller faire son salut à Arles. Je te plains d'être privée des processions de la Fête-Dieu ; ce sera jusqu'au bout ton rôle d'être utile aux dépens de tes plaisirs. Mais le ciel doublera le nombre de tes années, pour qu'il n'y ait rien de perdu pour toi, même dans ce monde [1]. »

Dans ce dernier morceau, il n'y a plus d'ironie. S'il n'y en a pas non plus dans une lettre, de quelques semaines antérieure, écrite au sujet de la mort d'un sien cousin, on peut y blâmer une affectation d'indifférence philosophique qui paraît assez peu naturelle chez Pichot, quand il écrit par exemple

« Il y a peu de philosophie à nous occuper cependant de ceux qui semblent plus particulièrement se diriger du côté du lit de notre dernier sommeil ; car nous y courons tous sans nous en douter, et on y arrive souvent aussi vite avec l'apparence d'une bonne santé qu'avec une vie vacillante. »

Et de la mort de son cousin il arrive, par une pente naturelle, à une description du Père-Lachaise, faite sur un ton de moraliste aimablement satirique. Il s'en amuse d'ailleurs lui-même, parvenu à la fin de sa tirade :

« C'est un séjour charmant, de riants bocages : des couronnes de fleurs posées sur les tombes semblent y inviter au doux repos des morts. De somptueux mausolées promettent aux orgueilleux du siècle

[1] Lettre du 31 mai 1820.

Digitized by Google

une dernière demeure digne de leurs palais. Ils y jouiront d'une place distinguée, comme dans le monde, et leurs ombres errantes autour du marbre doré qui contient leurs dépouilles, auront encore le plaisir de jeter un regard dédaigneux sur l'humble habitant de la chaumière dont une simple croix désigne le monument. Mais pourquoi penser que nous conservons nos passions et nos vices après le repos? Espérons plutôt que tous ceux qui ne sont plus sont frères, et que le silence de la tombe calme tous les orages du cœur.

Voilà ce qu'on appelle de la philosophie romantique; je ne sais trop comment cela m'est venu, car tu vas croire que je suis triste; et, à part quelque légers nuages, qu'une mort ou toute autre mauvaise nouvelle peut faire arrêter un moment sur mes idées, je suis très heureux et très content [1]. »

La tendresse filiale de Pichot se peint heureusement mieux à son avantage dans une lettre de septembre 1820, qui est la dernière du recueil. Là, Amédée donne un libre cours à son affection, jette le masque de Parisien et de littérateur qu'il prend trop souvent, et l'entrain qu'il met à exposer à sa vieille mère ses projets de réunion et de vie commune est tout à fait cordial :

« J'ai déjà acheté le schawl, que je remettrai à M. Balze ; il m'a coûté quatre-vingt cinq francs ; c'est un de ces mérinos qui se vendoient deux cent cinquante francs il y a trois ou quatre ans. Je ne sais pas s'il sera beau à Arles: je ne l'ai pas acheté tout seul. Tu pourras le donner pour un schawl de quatre-vingt-dix à cent francs, car on prétend l'avoir vendu au prix de fabrique : c'est parole de marchand. Pourquoi mes meubles m'enpêcheraient-ils de te faire cet envoi? Si tu en dis autant lorsque je t'enverrai une voiture, je te l'enverrai de même: ainsi ne dis rien; plaisanterie à part, tu dois bien penser que, si les dépenses de cet hiver me pèsent, je t'écrirai pour réclamer les dix francs de Mme Hurard. Je serai ici cette année fort à mon aise, ayant de l'ordre; je compte même avoir de quoi faire le voyage de Londres au mois de mai, voyage que je tâcherai bien de gagner dans le pays même ; j'y resterai jusqu'en juillet. Je passerai ici août et quinze jours de septembre, et le 25 septembre, je partirai pour Arles, où nous déciderons l'avenir de deux ou trois années, selon les événements politiques. Mon grand projet, c'est d'être réuni à ma mère, mais de l'être sans regret. A Arles ou à Paris, nous vivrons ensemble: je l'ai juré. Si les affaires politiques l'exigent, à Paris; si

[1] Lettre du 24 avril 1820.

Digitized by Google

tout est tranquille, à Arles. Sois certaine que ni fortune ni gloire ne pourront me faire renoncer à ma mère. C'est autant pour moi que pour toi que je rêve cet avenir ; tu sais que je suis toujours content dans notre maisonnette. Absent trois ans, je vais te voir, et alors nous verrons pour les années suivantes. Sois donc tranquille, cherche à te distraire. Je suis heureux : cette idée doit te sourire et te consoler. On se réunit aussi par la pensée; tu peux dire souvent, sans risquer de te tromper : *il pense à moi*.

Je te répète d'être gaie, de ne rien te refuser pour te distraire ; je t'assure que tout ce qui m'amuse ici n'est que distraction, je n'appellerai bonheur que le plaisir d'être avec moi; il n'y a que toi que j'aime constamment, sans caprice, sans diminution de tendresse. »

Cette charmante lettre, si familière et si tendre, méritait d'être citée toute entière. Est-elle réellement la dernière que Pichot a écrite à sa mère, ou bien Mège a-t-il sacrifié la vérité documentaire à l'effet sentimental? On n'en sait rien, et qu'importe? Cette dernière lettre est un élément essentiel d'appréciation du caractère d'Am. Pichot, et une preuve de la force de ces liens de famille qui le rattachaient à Arles. Arles le tenait solidement et ne l'a jamais complètement lâché.

Cependant, cet accès sentimental n'est qu'un incident dans la correspondance de Pichot, et son *arlésianisme*, très vivace au début, n'alla pas sans s'atténuer quelque peu. Malgré tous ses regrets, toutes ses protestations qu'il ne pourrait vivre qu'en Arles à défaut de Paris, il s'acclimata vite à Paris, et ce déraciné n'y était pas depuis six semaines, qu'il se moquait de sa ville natale, avec son ami Clair :

.... Nous parlons souvent d'Arles et de nos familles, mais nous nous consolons en riant, parce qu'il y a ici tant de choses drôles et très drôles ! Arles vu de loin nous paraît si singulier, que nous faisons des rires à nous tenir les côtes. Rien de plus amusant pour nous que de comparer les choses du pays à celles de Paris. Nous vous aimons bien, mais nous rions pour ne pas pleurer [1].

Quelques mois après, il disait en plaisantant qu'il aimait toujours Arles, mais qu'il aimait bien aussi les Parisiennes:

[1] 15 décembre 1818.

Digitized by Google

« Ma foi! Honoré et moi, nous serons obligés d'amener notre femme de Paris! si on profite de notre absence pour nous les prendre toutes. Malheureusement les parisiennes aiment Paris autant que nous aimons Arles et elles ont raison. C'est pourtant domage, car nous aimons aussi beaucoup les parisiennes [1]. »

Mais il ne plaisantait pas, quand il dit une raison qu'il a de préférer Paris. « J'aime surtout Paris, parce que j'y suis isolé de toute tracasserie de famille. » Il avoue qu'il parle rarement de ces parents qui l'affligeaient, et il ajoute : « Je désire qu'on parle peu de moi. C'est probablement ce qui arrive. » Et il s'applique, en le retournant, le proverbe, et dit « que les absents n'ont pas toujours tort. » Il professe d'ailleurs une égale défiance envers ses collègues d'Arles et de partout et exprime que son principal souhait est d'être laissé tranquille :

« .... Je me soucie fort peu des éloges de mes collègues ; les éloges sont souvent perfides ; on ne loue que ceux qu'on ne craint pas ou qu'on ruine tout bas. Le silence commence à être fort de mon goût ; je m'accoutume à parler peu moi-même... [2] »

Ce dernier trait tendrait à prouver qu'il cessait d'être méridional. En effet, un an après son arrivée à Paris, il s'y déclarait pleinement acclimaté et heureux :

« .... Pour moi le temps me passe vite ; content de gagner quelques sous comme si je touchais des sommes, modéré dans mes jouissances, mais m'amusant quelquefois, je me plais à Paris tous les jours davantage [3]. »

V

« Se plaisant à Paris », comme il le dit, et tous les jours davantage, il s'intéressa naturellement à la chronique parisienne, à la vie politique et sociale de la grande ville où le retenaient son ambition, son désir de gloire, son besoin de faire fortune.

Pichot a donc vu Paris, et il raconte à sa mère ce qu'il y a

[1] 26 avril 1819.
[2] Lettre du 24 juin 1819.
[3] Lettre du 1er novembre 1819.

Digitized by Google

vu. — Ce sont d'abord les mille détails de la vie parisienne, sur quoi l'on trouve dans ses lettres ses impressions; les spectacles de la rue l'amusent et le charment; les petites boutiques de Noël, alors installées dans les passages et sur les ponts de la Seine, étaient le centre d'un mouvement et d'une gaîté immenses. Une comparaison classique pour un arlésien, celle de la foire de Beaucaire, s'imposa naturellement à son esprit :

« Tout va gaîment à Paris : les ponts et les principaux passages sont des lieux de foire pendant cette semaine et l'autre. Tous les petits marchands crient au bon marché. On vend des joujoux, des étrennes de toutes les façons, jusqu'à des complimens de bonne année pour deux sous : puisqu'ils sont si bon marché, ce n'est pas la peine que je te fasse le mien....

... Le moment est assez brillant ; car pendant un mois à cette époque, toutes les grandes rues et les ponts sont comme une foire de Beaucaire à Paris, ce qui vaut bien Beaucaire des bords du Rhône[1]. »

La saison était fort gaie. Malgré les préoccupations politiques et les dangers qui menaçaient toujours sourdement la dynastie restaurée, « on ne laisse pas de courir aux bals et aux spectacles. » Nos jeunes gens ne manquent pas la grande attraction du carême de 1819, la représentation d'Athalie avec chœurs à l'Opéra, que Pichot, par une amusante étourderie, appelle une tragédie chrétienne [2].

Nous avons vu pour nos six francs la tragédie chrétienne d'Athalie à l'Opéra avec les chœurs. C'est une pièce de carême, mais rien n'est plus beau. Beaucoup de billets se sont payés jusqu'à 50, 100 francs. Plus un spectacle est cher, plus la salle est remplie: la salle de l'Opéra présentait un beau coup d'œil; rien n'égalait la richesse de la parure des dames. A Paris le luxe et la grâce savent être d'accord, et une dame est bien, même chargée de diamants.

Autre distraction de carême, la promenade de *Longchamps* plaisir plus historique que réel, mais sur lequel Pichot insiste, car il ne coûte rien, et peut-être fallait-il se faire pardonner les *six francs* d'Athalie, dépense excessive pour Arles et pour l'époque :

[1] Lettres des 28 décembre 1818 et 13 janvier 1819.
[2] Lettre du 24 mars 1819.

Digitized by Google

« A Paris, on va le jeudi-saint se promener aux Champs-Élisées en beaux équipages, et le vendredi c'est encore plus brillant. Rien de beau comme cette promenade dite de Longchamps, où des voitures élégantes, des attelages magnifiques et la toilette des dames forment un spectacle admirable. Voilà de ces plaisirs qui ne coûtent rien à ceux qui se contentent comme nous d'avaler à pied la poussière, quoiqu'on arrose comme le pré de Beaucaire [1]. »

Les distractions les plus inattendues naissaient d'ailleurs tous les jours : Paris fit fête en 1819 à une ambassade du Shah de Perse ; un heureux hasard fit que les deux amis rencontrèrent le diplomate oriental aux Invalides. Il y a quatre-vingts ans, on se demandait encore volontiers « comment l'on peut être Persan » ; et, entraînés par une curiosité et une vanité assez juvéniles, ils se mêlèrent au cortège de ce seigneur. Commode moyen de visiter en détail les Invalides !

« Un des plus beaux cachemires que nous ayons vu, c'est celui de l'ambassadeur Persan. Nous nous trouvâmes avec lui aux Invalides, et l'idée nous vint de nous faire passer pour des gens de sa suite. Nous nous mîmes fièrement derrière l'ambassadeur, qui est un bel homme à barbe noire ; nous entrâmes partout avec lui, nous parlâmes anglais avec un autre persan, qui est son secrétaire, et nous faillîmes être invités à dîner ; mais nous n'osâmes pas monter dans la voiture. Au premier jour nous tâcherons de nous introduire au palais pour voir la belle esclave du prince, qui est la plus belle circassienne du monde. Il n'y a que d'avoir un habit à Paris : on va partout... [2] »

Du reste, comme on voit, ils ne s'en font pas accroire, et c'est son habit plus que son mérite qu'Amédée Pichot remercie de son aubaine. Pourquoi n'ont-ils pas persévéré dans cette aventure persane? Cette belle circassienne nous aurait peut-être valu une ébauche de roman, pendant de l'esquisse de la jolie carmaguaise ; cette esclave aurait fait la chaîne, des sultanes révoltées des Lettres persanes ou de la délicieuse *Zaïrette* à la plaintive Haydée de *Monte-Cristo*.

Pendant l'été reparaissent processions et illuminations que Pichot signale, sans enthousiasme, et qui dans ses récits n'en méritent point : le public se désintéresse des illuminations

[1] Lettre du 20 avril 1819.
[2] Lettre du 24 mars 1819.

Digitized by Google

du 3 mai (en l'honneur du retour de Louis XVIII) ; les processions n'étaient qu'une corvée, et non un spectacle comme à Arles : point d'émulation entre les paroisses, point de pieuse concurrence entre les fidèles :

« Les illuminations ont été belles chez les autorités. Mais peu de particuliers se sont donné la peine d'éclairer les lampions. C'est qu'en général on se moque assez du trois mai à Paris, et, s'il y avait beaucoup de monde partout, c'était le beau temps et non le royalisme qui faisait sortir les promeneurs.

» On se prépare pour les processions de dimanche, il paraît que les reposoirs du Louvre seront fort beaux. Toutes les paroisses de Paris font leurs processions le même jour. Il faut donc n'espérer que d'en voir une. Mais on s'occupe au reste fort peu de toutes ces choses à l'avance, excepté ceux qui doivent y figurer [1]. »

Description analogue l'année suivante : on voit que le sujet tenait à cœur à la bonne M^me^ Pichot.

« ... On travaille déjà ici aux reposoirs qui promettent d'être beaux, le Gouvernement s'en mêle, parce que tout ce qui est spectacle, religieux ou profane, distrait toujours le peuple. Cependant on s'occupe plutôt de la loi d'élection que de toutes les tapisseries qui seront exposées dans les rues Dimanche prochain. C'est fort ennuyeux et cela fait tort à bien des gens [2]. »

Et il explique d'ailleurs lui-même pourquoi cette indifférence est générale à Paris, tandis que tout Arles est en émoi pour les processions :

« Vous devez être à Arles dans de grands préparatifs de toilette, et vos pénitens vont briller dans toute leur pompe. Dans les villes où les amusements publics sont rares, tout ce qui est cérémonie devient spectacle ; à Paris, on a de tout et on n'attend rien avec impatience [3]. »

Aux Parisiens il fallait des spectacles moins pieux et plus divertissants. Pichot lui-même préférait à la pure joie de contempler des files de pénitents, fussent-ils *bourras*, une

[1] Lettres du 4 mai et 11 juin 1819.
[2] Lettre du 31 mai 1320.
[3] Même lettre du 11 juin 1819.

Digitized by Google

fraîche soirée dans le jardin de Tivoli dont il décrit avec complaisance les merveilles :

« ... On va beaucoup maintenant dans les jardins de Tivoli et de Marbeuf. J'ai été plusieurs dimanches de suite à Tivoli avec M. ou Mme Gibert, à l'aide du billet de M. de Bief, car il en coûte trois francs d'entrée. Sous un salon de verdure, de jolies demoiselles, qui ne sont cependant que des feseuses de mode ou des ouvrières, toutes bien parées qu'elles sont, dansent avec les calicots au son d'un orchestre très animé ; plus loin un concert de musiciens rassemble un cercle d'amateurs ; dans une allée, des jeunes gens enfourchent des chevaux de bois [1] qui vont tout seuls, quand on sait les faire aller ; dans une autre, une promenade d'élégants et d'élégantes. Des chars volants, des gondoles aériennes font voyager dans les airs ceux qui dédaignent de se mêler dans la foule. Les petits enfants et beaucoup de grands garçons courent au théâtre des marionnettes, où Polichinelle danse au moyen d'un fil secret. Plus loin, c'est un escamoteur, ce sont des danseurs de corde, des sauteurs ; et enfin un roulement sourd comme celui du tonnerre vous attire du côté des montagnes [2], où pour dix sous on fait dans une minute un quart de lieue en poste, sans chevaux ni postillon ; tout cela se trouve dans un même jardin ainsi que mille jeux divers, celui de la bague, du billard, etc. Tous les arbres sont illuminés en verres de toutes couleurs, et quand dix heures sonnent, un superbe feu d'artifice couronne la soirée.

Avec de l'argent on peut se faire un paradis à Paris [3]. »

D'autres jours, plus modestement il se contentait d'aller se mêler à la foule des consommateurs qui combattaient, à grand renfort de limonades, de groseilles, et de glaces, les chaleurs apportées par la comète [4], car rien ne manqua aux agréments de Paris, en cette heureuse année 1819, pour la joie des badauds : ils eurent une comète en juillet, — « Voici quelques jours qu'une comète inattendue nous est venue apporter de grandes chaleurs », — et en août une exposition universelle.

L'exposition s'ouvrit le 25, jour de la saint Louis, fête du roi, dans la grande galerie du Louvre. Bien que Pichot estimât celle-ci, non sans exagération, plus longue que le pont de

[1] Les draisiennes, première forme des vélocipèdes.
[2] Les montagnes russes, alors dans leur nouveauté.
[3] Lettre du 12 juin 1819.
[4] Lettre du 6 juillet 1819.

Digitized by Google

Crau, elle contenait un salon de peinture et une exposition industrielle. Pichot, peu féru d'économie politique, y remarqua surtout les objets d'art, notamment les berceaux destinés au futur enfant de M^me^ la duchesse de Berry, qui ne sont pas sans lui inspirer quelques réflexions judicieuses et mélancoliques :

« Mais depuis le 25 on a ouvert le Louvre où sont réunis tous les échantillons de nos manufactures, draps et papiers, instruments de musique et machines de mécanique, meubles, pendules, etc., etc. Il y a certainement bien des objets admirables ; mais ce qui est beau surtout, c'est l'arrangement de toutes ces choses, dont on ne peut donner une idée. On remarque deux berceaux d'une richesse et d'un bon goût qui prouvent qu'on espère les faire acheter au petit marmot, mâle ou femelle, que nous donnera bientôt M^me^ de Berry. Je souhaite à ce petit enfant un bon sommeil, soit qu'on l'endorme dans celui de ces berceaux qui représente un *négo-chin* élégant sur une mer soutenue par quatre portefaix (Dieu sait si ce ne sera pas une mer d'orage !), soit qu'il fasse son caca dauphin dans l'autre, qui est un berceau proprement dit, mais plus brillant encore. On expose aussi tous les tableaux de nos peintres du jour, et il y en a peu de bons. Mais l'ensemble est magnifique : figure-toi une galerie aussi longue que le pont de Crau, et meublée de tout ce que les couleurs ont pu produire de plus éclatant, car tous ces tableaux brillent par les couleurs, et la salle du musée est plus belle quand elle ne contient que les anciens chefs-d'œuvres qui pendant six semaines souffrent modestement que les nouveaux venus les remplacent. Il y a du monde à étouffer. »

Et il ajoute le 30 novembre 1819 que le musée a été à peine assez grand pour contenir tous les tableaux de l'exposition.

Le jour même de l'ouverture de l'Exposition, Paris avait célébré la fête du roi, et tout libéral qu'il est, tout disposé à diminuer les succès de la monarchie, Pichot reconnaît le succès de la Saint-Louis, qu'il décrit :

« La fête du roi a été plus brillante que j'aurois cru dans la capitale. Elle a consisté la veille dans un spectacle gratis, où la canaille va écouter nos grands acteurs avec un silence dont nos jeunes bourgeois

[1] Lettre du 1^er^ septembre

Digitized by Google

des bords du Rhône n'ont aucune idée, et en un concert donné au roi dans son château des Tuileries, concert qui attira beaucoup de monde. Le lendemain, des distributions gratuites de comestibles, et surtout de vin, mirent le peuple en goguette, et le soir un feu d'artifice des plus beaux attira une population immense aux Champs Elysées et aux Tuileries : je n'ai jamais vu tant de monde ; les illuminations furent magnifiques, et il y avait certains hôtels vraiment d'un très bon goût. Le jour suivant, il semblait que la veille avait été un jour comme un autre [1]. »

Mais il se lassa assez vite de ces solennités royalistes : le 5 mars 1820, il ne se dérangea même pas pour voir l'enterrement du duc de Berry : « Comme tout est spectacle à Paris, on est accouru en foule pour voir le convoi. Il paraît que c'était superbe, mais je n'ai pas été curieux de le voir. » Le sacre n'excitait même pas sa curiosité : « Je doute beaucoup que le sacre du roi ait lieu, vu qu'il n'y a encore rien de certain à ce sujet et que personne ne le désire vivement [2]. »

La même réserve qu'il observait dans ses confidences sur ses mœurs, il la garde à propos des mœurs publiques. Je crois bien n'avoir rencontré dans toute sa correspondance qu'une anecdote un peu singulière ; encore par son caractère psychopathique était-elle tout à fait du domaine médical du jeune Pichot :

On parle beaucoup à Paris de certains *piqueurs*, qui attaquent les jeunes filles et les lardent avec des petites broches. Il y a de quoi en rire et de quoi avoir peur. C'est un diable qui est dans Paris ; d'autres disent un certain lord anglais, assez mauvais sujet [3].

C'est probablement une des premières apparitions dans la chronique, peut-être même sur les boulevards, de ce cas bien connu d'érotomanie.

Il y a un peu de tout, on le voit, dans la chronique qu'Amédée Pichot envoie par fragments et au courant de la plume, à sa mère ; il lui parle au hasard de tout ce qu'il croit de nature à l'intéresser ; tel renseignement de modes, tel conseil à M^me^ Estrangin, couturière, précède les mélancoliques

[1] Lettre du 1^er^ sept. 1819.
[2] Lettres des 5 mars 1820 et 11 juin 1819.
[3] 14 décembre 1819.

Digitized by Google

réflexions sur le Père Lachaise ; les nouvelles météorologiques apparaissent dans toutes ses lettres: c'est proprement parler de la pluie et du beau temps. Il donne parfois à ses renseignements d'almanach un tour assez piquant :

D'accord avec la politique, l'horizon du mois de mai a été très-nuageux, et nous arrivons bien crotés au mois de juin, qui sera sans doute plus beau [1].

La politique l'intéresse d'ailleurs plus que la pure chronique. Il ne faut pas chercher dans ses lettres des révélations nouvelles sur les événements politiques ou parlementaires. Il ne pouvait pas en savoir les secrets, lui simple provincial, nouveau venu à Paris, fréquentant peu les salles de rédaction et les salons officiels. Il ne recueille guère que des impressions, des on dit, quelques anecdotes plus ou moins connues. C'est surtout comme témoignage sur l'état des esprits, sur la fin de l'agitation bonapartiste, sur les premières crises parlementaires que ses lettres sont curieuses.

Quinze jours après son arrivée à Paris, il tombe — comme il arrive, — dans le travers ordinaire des débutants et donne un tableau d'ensemble de la situation politique. De mauvaises nouvelles pour la dynastie arrivent de Sainte-Hélène ; les ultras et les bonapartistes s'agitent, les indifférents les laissent s'agiter, et les Parisiens parlent politique en faisant des calembours. Le roi est méconnu du peuple, qui l'injurie, détesté des ultras ; on n'appelle la duchesse de Berry que *cette pauvre duchesse ;* sa laideur l'a rendue indifférente, puis odieuse aux Parisiens ; on lui reproche de ne pas avoir donné déjà un héritier au trône, et on se moque de son éternelle robe rose. Ce qui frappe le jeune observateur, c'est la médiocrité du roi, l'indifférence de la population à son égard, qu'il constate tantôt à l'opéra, tantôt à la séance de rentrée des Chambres, et il commence dès lors à suivre les intrigues des partis, le jeu des remaniements de ministère et des attributions de portefeuilles. Il faut ici lui céder la parole à lui-même :

Ces messieurs de la maison du Roi doivent être inquiets : il circule de mauvais bruits dans Paris sur l'île Sainte-Hélène, où il paroît que

[1] 31 mai 1820.

Digitized by Google

la garnison s'est révoltée. La nouvelle vous en parviendroit sans ma lettre. Mais, ma foi, quoiqu'il y ait à Paris d'aussi gros ultras qu'en province, le grand nombre des indifférents fera que les ultras ne réussiront pas. Ils parlent comme partout, mais les autres ne se gênent pas. On craint peu Bonap. (*sic*), mais on a peur de quelque diablerie plus forte que le changement du tribunal d'Arles, et le gouvernement se bat les flancs pour soutenir les fonds. Les Parisiens sont si drôles qu'on parle de tout en riant et en faisant des calembourgs. Nous verrons si les Chambres riront. J'ai rencontré le père 18 dans sa voiture. Je l'ai vu dans le fond assis comme un bon père. Le portrait que tu as ressemble. Nous l'avions déjà rencontré avec Honoré, mais sans le voir. On ne crie jamais Vive le Roi ; cependant il n'y a que les ultras qui ne l'aiment pas. J'ai vu à l'opéra la pauvre duchesse de Berry ; elle est toujours en rose, chapeau et robe ; les parisiens n'aiment pas les femmes qui ne font pas d'enfants. On ne fait point d'acclamations non plus pour elle ; elle est bien peu jolie...[1] »

« Le ministère ne fait guère de nominations actuellement. Il paroît que les députés font peur aux ministres, qui ont reculé l'époque de l'assemblée pour travailler les créatures et les nouveaux venus. M. Laîné va être nommé, dit-on, à la justice, et M. de Cazes à l'intérieur ; on croit que la police sera réunie à ce département. Le ministère s'attend à être vivement attaqué ; on ne croit pas encore à des révolutions. Le roi est bien vu, quoiqu'il n'excite pas d'enthousiasme. Au reste, on s'occupe moins de lui à Paris qu'en province. Bonaparte n'a pas réussi à s'échapper ; on ne le craint plus ; on ne pense ici qu'aux spectacles et aux promenades dès qu'il fait beau[2]. »

« Les députés vont bientôt commencer leur bavardage. Nous voyons les ultra très contents du discours du Roi. Personne n'a crié « Vive le Roi ! » le jour de la messe et de l'ouverture, hors la salle du moins. Nous vîmes le magnifique cortège des voitures dorées, des princes, des ducs, des valets galonnés, des dames de la cour couvertes de diamants, des troupes de la garde qui sont superbes, mais il n'y avoit pas foule. Cependant il ne fesoit pas froid[3]. »

« On s'occupe partout des brouilleries des ministres, M. de Cazes d'un côté, M. de Richelieu d'un autre ; tous ont donné leur démission ; tous ceux à qui on a offert la place l'ont refusée ; c'est une affaire qui inquiète les uns et fait rire les autres. Le roi doit être bien

[1] Lettre du 17 novembre 1818.
[2] Lettre, 1er décembre 1818.
[3] Lettre, 15 décembre 1818.

Digitized by Google

embarrassé. Hier soir, on ne savoit encore rien de positif, mais tous les ministres avaient fait leur paquet depuis trois jours, et attendaient avec patience que leur successeur vînt dire à chacun : « Allez-vous en ». On dit aujourd'hui qu'ils restent tous. Plusieurs conseillers d'état ont donné leur démission : c'est qu'il s'agit de revenir sur plusieurs lois de l'année dernière, et entre autres sur celles des élections. Enfin il y a un grand bouleversement, qui, s'il étoit connu en province avec le commérage de Paris, intrigueroit encore plus qu'ici. Honoré écriroit tout cela à sa famille, mais il dit qu'il veut attendre qu'il y ait du certain. Ma foi ! c'est le moyen d'être prévenu par les journaux [1] ! »

Intrigues et brouilles sont toutes superficielles; elles sont bientôt apaisées par la trêve des confiseurs. Un Arlésien, accoutumé à la violence extérieure des passions politiques du midi, qui divisent parfois en deux camps, lesquels feignent de s'ignorer, la population d'un village, qui se mêlent aux moindres actes de l'existence, devait être surpris de la légèreté avec laquelle les Parisiens causaient politique, se réconciliaient dans les couloirs, et oubliaient en dansant les malheurs dont ils se faisaient eux-mêmes les prophètes :

Les événemens politiques font donc toujours l'aliment des conversations : heureusement qu'à Paris la tristesse ne gagne pas le dessus. On vous dit d'un air consterné que tout est perdu, et soudain on se déride le front pour inviter une demoiselle à une contredanse. Il y a même des gens, hommes ou femmes, qui ne se donnent pas la peine de prendre l'air de ce qu'ils disent, et c'est avec la physionomie la plus calme qu'on vous assure qu'on est au désespoir. Il est évident que tout ce qui n'est pas royaliste marche aujourd'hui fièrement. On voit dans les bals des ganses de rubans à trois couleurs, et tous les bannis sont à Paris, bien vus et fêtés par leurs amis. Il y a si longtemps qu'on nous fait peur qu'on est ennuyé de croire à un changement ; le papa Clair peut rester tranquille : nous l'avertirons un peu à l'avance. S'il entend dire ces jours-ci que le prince Eugène a refusé la couronne, et que Bernadote la recevra peut-être plus volontiers, qu'il n'en croye rien [2].

[1] Lettre, 28 décembre 1818.

[2] Lettre du 16 février 1819. Pichot prit vite le ton parisien. L'année d'après, la façon dont il peint ses sentiments après la mort du duc de Berry montre qu'il était revenu de son étonnement. « J'attends donc patiemment tout événement : j'ai été consterné de la mort du prince pendant les premiers jours : je commence non à en être consolé, mais à parler d'autre chose pour m'en distraire. »

Digitized by Google

Puis la politique chôme ; les discussions sont sans violence ; la liberté des brochures dispense de crier trop fort ; les journaux se multiplient ; parmi ces brochures, qui amusaient le public plus qu'elles n'inquiétaient le gouvernement, il en parut une que l'on attribuait au roi de Rome, et qui n'excita que des sourires. Pourquoi la presse se fût-elle passionnée ? les évolutions ministérielles étaient dépourvues d'intérêt !

« Elle est peu bavarde en ce moment, cette politique. On ne s'en occupe guère dans le sens qu'entendent les Arlésiens, c'est-à-dire qu'on traite de grandes questions, mais que les petites historiettes sont rares. On est du reste bien tranquille, chacun dit ce qu'il veut, et les brochures et les gravures sont au-dessus de toutes les lois. En général, je le répète, la France paroît dormir d'un bon sommeil ; le tems est calme, et de légers nuages n'empêchent pas le roi d'être comme le soleil de Provence, le refuge de tous les politiques frilleux, c'est-à-dire de tous ceux qui craignent les révolutions. J'oubliois le Mistral ; il souffle ici par la bouche des indépendants. Les ultra sont le vent du Midi. »

« La politique n'est pas ce qui embrouille beaucoup les affaires, il y a peu de nouvelles, quoiqu'il ait paru plus de douze nouveaux journaux pour nos étrennes ; il court maintenant une brochure du Roi de Rome. Ce petit bonhomme dit des choses fort drôles ; il faut encore chanter comme dans le Devin du village : » C'est un enfant, c'est un enfant. »

« La politique ne fournit guère de nouvelles depuis quelque temps. Le ministère est pour les indépendans. Voilà du moins un parti de content ; les autres crient comme M. Bounet ; qui sait si quelque jour ils n'auront pas de revanche ? Il n'y a pas apparence jusqu'ici [1]. »

Ce calme ne dura que jusqu'à la période électorale qui commença à Paris le 26 février et y causa une vive inquiétude. Entre le peuple des *non votants*, qui avait heureusement le pain bon marché, et le monde officiel, qui se croyait sûr du succès et n'abandonnait rien de son flegme, la bourgeoisie civile et militaire était un foyer d'insurrection chaque jour plus intense. L'opposition était partout, dans les salons et les cafés. Les libéraux semblaient disposés à tolérer encore la monarchie avec Louis XVIII, avec « le père 18 », comme dit

[1] Lettres de Paris des 13, 22 et 30 janvier 1819.

Digitized by Google

avec irrévérence Pichot, mais non avec ses successeurs. L'esprit public avait perdu le respect et l'unanimité par lesquels il avait accueilli la Restauration. Déjà des symptômes de trouble général, plus caractéristiques que graves, se produisirent : révolte à Louis le Grand, troubles à l'Ecole de droit. Il fallut la troupe pour réduire les jeunes insurgés et la prison pour les mater :

« Paris a été ces huit jours-ci dans la fermentation à cause de la loi des élections. On ne se gênoit pas dans tel café pour dire qu'il fallait au besoin soulever le faubourg Saint-Antoine et marcher aux Tuilleries, pour forcer le roi à être l'ami du peuple. Heureusement le pain est bon marché, et quand le peuple n'a pas le ventre vuide, il a assez bonne tête. D'ailleurs ce peuple des faubourgs se moque des élections, et ne sait pas trop ce que c'est. On n'a crié que dans les sallons et les cafés ; les bouchons ont été fort paisibles, quoique le vin y soit à bon compte. S'il y avoit quelque chose, M. Clair seroit averti, surtout si Louis XVIII mourait ; car on répète le calembour qu'alors Charles dix paroîtra. »

« Il y a eu, à propos d'enfants, une forte révolte au grand collège Louis le Grand ; les jeunes gens crioient : « Vive la liberté ! »; ils sont une vingtaine en prison à la préfecture, et le collège est suspendu. Ils auroient dû attendre ce printemps, qu'on nous menace d'une violette républicaine, d'un 20 mars jacobin. »

« On s'occupe toujours à Paris des Chambres, mais sans y mettre tant de feu qu'en province, puisqu'il y a eu du train à Nimes et même à Avignon. Il y a apparence que le plan est de faire sauter tout doucement la famille royale ; on ne se gêne guère pour dire que les rois ne sont rien et que la nation est tout. C'est un peu vrai, mais malheureusement il y a des révolutions toutes les fois qu'on le répète trop souvent. Rien de bien sinistre encore cependant, et peut-être les Bourbons resteront. On ne laisse pas de courir aux bals et aux spectacles. »

« Il y a eu du tapage ces jours passés à l'Ecole de droit. Les journaux en ont parlé de dix manières différentes. Je ne sçais pas au juste ce qu'il en est, Clair ne s'étant jamais trouvé dans tous ces troubles. Les étudiants en droit sont dupes de quelques brouillons qui compromettent toute une école pour la gloriole de pérorer comme des petits tribuns ; mais ils sont heureux d'avoir affaire à une autorité fort indulgente, qui n'a pas voulu châtier avec les bayonnettes des enfants qu'on châtiait encore il y a six mois avec la férule du collège. C'est comme les lycéens qui crioient dans leur révolte : « Point de provi-

Digitized by Google

seur! point de religion! et du poulet trois fois par semaine. » Ce n'est pas avant sa majorité qu'on doit se mêler de séditions politiques. On est fort tranquille actuellement [1]. »

Un mois après ces troubles scolaires, des faits plus graves se produisaient à Paris. La hausse du pain, affichée le soir même où la famille royale revenait de Saint-Cloud, fut saluée par les cris de *Vive la République!* Un incident mystérieux mit le gouvernement en émoi : « une main généreuse » jeta de l'argent dans les rues : quelle était cette main, se demandait la police. Ce nabab agissait-il, comme on le supposa, pour le compte du parti napoléonien? Etait-ce un badinage du comte d'Artois, qui se livra parfois à ces jeux de prince? N'était-ce pas plutôt, selon toute apparence, le duc d'Orléans qui travaillait déjà l'opinion?

Versailles est une grande et belle ville, quoique dépeuplée totalement. Rien de plus beau que le parc et le château, qui sont bien dignes d'un grand roi qui a de l'argent. Aussi Louis XIV en avoit-il, et son peuple lui en fournissoit sans budget, en maudissant ses ministres et peut-être lui. C'est un peu le fait de Louis XVIII, quoiqu'il ne fasse point la guerre. Mais quand on a augmenté le pain, le jour de son arrivée de Saint-Cloud, il y a eu des cris de *Vive la République.* Heureusement qu'une main généreuse jette de l'argent aux Parisiens. Cette histoire a fait du bruit: mais celui qui s'est amusé à faire ainsi le prodigue au nom de Bonaparte ou au sien, n'a pas longtemps continué, et on a arrêté la plupart des filous qui fesoient sauter adroitement des sous en l'air pour escroquer les montres et les bourses [2]. »

Heureusement la reprise des travaux parlementaires vint fournir un aliment moins excitant à la curiosité publique. La question de l'élection de l'abbé Grégoire, qui fut un mémorable scandale, fit diversion ; elle divisa les libéraux; puis la session continua dans son train-train ordinaire, avec beaucoup de bruit et peu de besogne utile ; en somme dans une indifférence totale :

« Ici, les journaux seuls font la guerre, M. Grégoire fait tort aux libéraux ; les uns veulent qu'il se démette, les autres non. Il est têtu

[1] Lettres des 22 janvier, 13 et 24 mars et 6 juillet 1819.
[2] Lettre du 29 avril 1819.

Digitized by Google

comme un abbé, il restera ; les royalistes ont bon courage pour le moment ; dans quelque temps, ce sera le tour des autres. Le ministère se venge en les jouant alternativement. »

« ... Le roi a trop d'affaires pour s'occuper du tribunal. J'ai lu hier soir, au spectacle, le discours de S. M. prononcé le jour même ; j'ignore ce qu'en disent les journaux et comment tout s'est passé.

La politique fait toujours la guerre au roi et aux ministres. Les ultras et les autres crient ensemble. M. de Cases est toujours à la mode à la Cour [1]. »

Ce résumé de situation, aussi précis et juste que bref, termine une des périodes où Pichot s'intéressa aux affaires politiques. Ensuite nous l'y voyons rester presque complètement étranger pendant plus de deux mois. Pour l'y ramener, il faut le coup de couteau de Louvel au duc de Berry. L'événement qui supprima ce prince médiocre et brutal l'intéressa d'autant plus qu'il en fut presque témoin, étant ce soir-là dans la salle de l'Opéra. Il s'en inquiéta d'abord, à cause de ses conséquences parlementaires, et des mouvements de fanatisme royaliste dont il fallait craindre le réveil dans le Midi. Il regrettait du reste et condamnait cet assassinat, mais surtout parce qu'il ferait perdre de l'influence aux libéraux. Une quinzaine de jours après, il constatait que l'opinion s'était apaisée ; la chute de Decazes imposée par les ultras n'avait pas eu de suite : il avait d'ailleurs laissé au ministère son *alter ego*, son homme de paille, M. Siméon ; sa retraite n'avait donné lieu qu'à d'anodines plaisanteries, et l'on comptait sur la légèreté égoïste du vieux roi pour l'oublier ; bientôt l'assassinat du duc ne fut plus qu'un fait divers, bon pour accrocher les anecdotes et défrayer la chronique. Pichot raconte de troisième main la fameuse aventure, involontairement prophétique, de M. de Fitz-James au bal Greffulhe, et il est même assez étonnant que la soupçonneuse police de la Restauration n'ait pas réussi à empêcher la propagation de cette historiette. Dès ce moment, le *mauvais exemple* des affaires d'Espagne inquiétait beaucoup plus le gouvernement que la mort du duc de Berry : »

« Depuis j'ai été très occupé à courir après quelques nouvelles, car l'horrible attentat dont j'ai presque été témoin (étant à l'Opéra ce soir-

[1] Lettres des 1er et 30 novembre, 14 décembre 1819.

Digitized by Google

là) nous met ici dans une véritable crise : la tranquillité n'a été troublée que par quelques duels, mais quoique tout soit paisible, il est toujours à craindre qu'il n'y ait quelque part un foyer de révolution prêt à répandre un incendie dans toute la France. Beaucoup de gens sont effrayés, mais tout dépendra du nouveau ministère qui va s'organiser. Il me tarde de savoir ce qui se passera dans les provinces et surtout dans le Midi. Cela décidera mon opinion sur l'avenir. Il y a beaucoup de jacobins endurcis ; mais en débutant par des assassinats, ils doivent perdre bien des partisans parmi les libéraux de bonne foi. En résumé la France est malade, mais il y a encore des remèdes. »

« Je craignais beaucoup que le funeste événement, qui a privé la France d'un Bourbon, eût causé plus de trouble dans notre ville ; je serais donc charmé d'apprendre que personne n'a été injustement provoqué, car s'il est des gens que cet assassinat réjouit, il serait cruel de les forcer à coups de bâton d'en pleurer. Autant je désire que les complices soient punis, autant je gémirai de voir persécuter l'innocence. Paris est très tranquille ; les affaires commerciales souffrent bien, mais tout peut se rétablir, car il y a bien des ressources avec les richesses de la France. »

« L'avidité pour les nouvelles est générale, même à Paris ; mais les journaux transforment toute la politique et ne laissent rien à glaner. Si on les censure, les lettres particulières seront plus riches de petits secrets politiques. »

« ... M. Decazes a cédé la place un moment, mais M. Siméon, qui est un de ses complaisants, lui doit céder sa place (*sic*) quand il voudra. Le ministre disgrâcié par la nation est dans les bonnes grâces du roi, et comme le premier jour de son départ il fut coucher à Chartres, le roi donna pour mot d'ordre à la garde royale *Elie et Chartres*. Elie est son nom de baptême. La garde et tout Paris en ont beaucoup ri. Rien ne transpire plus sur Louvel et l'on l'interroge très secrètement. »

« Tout est tranquille à Paris pour le moment. Les royalistes sont assez d'accord avec le ministère, et l'on espère que le roi, ne voyant plus M. de Cases, l'oubliera comme M. de Blacas. Les affaires d'Espagne sont terribles : c'est un mauvais exemple pour les peuples et une cruelle leçon pour les rois. La rétractation du général Foy, qui avait insulté les émigrés en pleine chambre, fait le dépit des indépendants; ils en sont confus ; cela ne les empêchera pas de crier de leur reste de voix, mais les ministres ont tant promis aux royalistes que les lois passeront[1]. »

[1] Lettres du 20 février, du 5 et du 18 mars 1820.

Digitized by Google

La pompe funèbre du duc de Berry a été très belle à Saint-Denis. On raconte une mascarade bien extraordinaire, qui eut lieu deux jours avant sa mort, dans le bal de M. Greffulhe, pair de France. Il faut savoir que Potier joue un rôle de caricature où il distribue cinquante petits couteaux à ses cinquante filles pour tuer leurs cinquante maris. M. de Fitzjames s'était masqué en Père Sournois et s'amusait à distribuer des petits couteaux de deux sous à toutes les dames du bal, quand il en fut à la duchesse de Berry, il s'arrêta en lui disant : « Pour vous, Madame ; je ne vous en donnerai point ; ce couteau ferait couler trop de larmes à la France !!! » La représentation des *Petites Danaïdes*, titre de la pièce, est suspendue depuis que les théâtres sont rouverts. M. de Fitzjames se doutoit peu de faire presque une prophétie. — Je crois que tu peux raconter celle-là, en me citant même comme témoin, si cela t'amuse [1]... »

L'émotion publique se calma ensuite. A la fin de mars, Pichot, quittant Paris pour un court voyage à Lyon, écrit : « J'ai laissé Paris tranquille. » Il enregistre le bruit de l'arrestation d'un officier qui voulait, disait-on, tuer le duc d'Angoulême, mais le bruit était faux, ou l'affaire fut classée, car il n'en fut pas question davantage. C'était, de plus en plus, les affaires d'Espagne qui venaient au premier plan de l'actualité.

« Paris est tranquille, et l'on s'y occupe beaucoup plus de l'Espagne que de la France [2]. »

Le printemps amena la discussion de la nouvelle loi électorale, qui fut passionnément suivie et discutée dans l'opinion publique. Comme la délibération se prolongea à la chambre, un mouvement séditieux devint quelque temps à craindre : tous les soirs, des attroupements de jeunes gens et d'étudiants en grand nombre, des cris de « Vive la Charte ! », un essai de soulèvement du « faubourg Antoine », pour intimider le roi. Notre jeune philosophe ne s'émouvait guère et se félicitait d'être aux premières loges pour voir la révolution présumée prochaine, sans rien risquer :

« Paris est toujours fort paisible, excepté à la Chambre, où l'on se chamaille vigoureusement. J'y fus samedi avec M. Gibert. Il y a des gens qui y couchent pour être en place le lendemain ; il n'est pas

[1] Lettre du 18 mars 1820.
[2] Lettre du 9 avril 1820.

Digitized by Google

sûr que la loi passe (la loi des élections): le ministère n'a guère qu'une majorité de deux ou trois voix.

« Malgré les bruits qui doivent courir en Provence sur Paris, il y règne le plus grand calme jusqu'à cinq à six heures du soir où des groupes de jeunes gens, la plupart étudiants en droit et en médecine, crient « Vive la Charte ! », et se font donner la chasse par la gendarmerie et la garde royale. On a tenté de soulever les faubourgs pour venir forcer le roi au château des Tuileries, et le forcer à laisser intacte la loi des élections. Mais il n'y a pas eu de sédition véritable, et toute cette comédie politique ne sert qu'à faire emprisonner les jeunes gens les plus bruyans et quelquefois les plus curieux, car le nombre de ces derniers est le plus considérable; quelques personnes craignent une révolution. Il est certain qu'elle peut avoir lieu aujourd'hui, comme toujours, parce qu'il y a toujours des gens amis des changemens, mais il n'y a pas encore de symptômes bien effrayants; des troupes nombreuses font la police : on a arrêté quelques généraux et deux colonels connus par leurs opinions ; les attroupements diminuent tous les jours et tout finira bien. En tout cas, comme, en mère égoïste, tu oublierois ta patrie pour demander ce que fait ton fils, qui n'est pourtant qu'une unité au milieu de trente millions de Français, je te dirai que ce fils se félicite d'être à Paris aux premières loges de la révolution et ne risquant rien du tumulte du parterre [1]. »

Après ces nouvelles, autre interruption de plus longue durée dans les notes politiques que Pichot transmet à sa mère. Elle correspond aux vacances de la Chambre et à la villégiature de Pichot lui-même en Normandie. A son retour, un événement heureux pour la dynastie, longtemps attendu — (« Nous attendons, disait-il, que M^me^ de Berry nous donne un petit jeune homme pour recommencer nos illuminations et nos danses »)—, s'était produit.

« J'ai trouvé ici un duc de Bordeaux ; il paraît qu'on a montré beaucoup d'enthousiasme. C'est une belle victoire des royalistes, et qui ne coûte pas de sang. Les autres n'en sont ni gais ni tristes. Peu à peu l'enthousiasme se passe et l'on revient aux plaintes politiques. Je pense que les fêtes ne manqueront pas à Arles [2]. »

La naissance de cet « Enfant du Miracle », parut consolider la dynastie, et les rares allusions politiques, que nous rencon-

[1] Lettres de Paris, 21 mai et 5 juin 1820.

[2] Lettre du 6 septembre 1820.

Digitized by Google

trons ensuite dans les lettres de Pichot, constatent le retour de la stabilité. Mais il est évident qu'il prévoit qu'elle ne serait pas de longue durée :

« Le parti royaliste a le dessus pour le moment; mais cela durera-t-il? On commence déjà à faire courir de mauvaises nouvelles. Il est certain toutefois qu'il a un peu plus d'énergie et de soutiens... »

« Tout est ici fort tranquille. On attend avec impatience que les Chambres s'assemblent..... [1] »

VI

Amédée Pichot n'était cependant pas allé à Paris seulement pour prendre des croquis de mœurs, aller au bal de l'opéra et envoyer aux Arlésiens des bulletins politiques. Il y était allé chercher fortune et carrière.

Il ne songea pas à s'enrichir et à s'établir par un mariage. Quoique depuis fort longtemps il n'eût aucune répugnance contre le *conjungo*, il ne voulait prendre femme que dans des conditions très déterminées, et, quoiqu'il en dit plaisamment, « ce n'était pas à Paris qu'il comptait la chercher. » A l'en croire, — et sa sincérité est probable ici comme dans les autres questions, - il eut de bonne heure des succès d'homme sérieux dans le monde. Il ne dansait pas, il était grave : des mères de famille ne tardèrent pas à le regarder avec complaisance; il n'était pas à Paris depuis trois mois qu'on lui proposait de se marier :

« On m'a déjà proposé de me marier, mais il faudrait aller s'établir à trente lieues de Paris, et je n'ai pas envie de m'éloigner pour si peu d'espace de la capitale; à deux cents lieues cela vaut la peine [2]. »

Il se rend justice du reste, et ne veut pas se poser en Parisien qui craint d'aller s'enterrer en province ou dans la banlieue de Paris: il n'est pas assez riche pour se marier comme il l'entend, il ne peut éblouir personne, et les jeunes Parisiennes sont trop difficiles pour faire de discrètes ou indiscrètes avances

[1] Lettres des 11 et 28 novembre 1820.
[2] Lettre du 30 janvier 1819.

Digitized by Google

aux jeunes gens à marier ; leur caractère et leur éducation mondaine rendent malaisé à jouer le rôle de prétendant. Nul moyen de fixer leur attention, nulle chance de retenir leurs caprices :

« ... Nous ne pensons pas à nous marier; on se moque ici de quiconque mène une vie mesquine; il faut jeter de la poudre aux yeux, et nous n'avons que la poudre dont nos habits sont couverts, quand nous allons promener. C'est la poudre d'or qui fait ici des conquêtes ; nous nous arrangeons cependant pour aller un peu partout. Nous économiserons à Arles. »

« Vive les demoiselles de Paris ! Elles sont très difficiles et on ne voit pas de filles qui se jettent à la tête des gens. Il y a tant de distractions, qu'un amant en chasse un autre chaque quart d'heure, comme les flots de la mer se poussent et défilent sans s'arrêter. Les jeunes dames, c'est peut-être différent [1]. »

Du reste, en homme prudent, Pichot ne s'engageait à rien en matière de mariage et entendait réserver sa liberté future ; il le disait très explicitement à sa mère dans cette même lettre :

« Je trouve très drôle ta réflexion sur mon indignation contre certains mariages ; il est inutile de prendre acte de ce que je ferai, parce qu'en pareille matière les circonstances décident ; mais je tâcherai de ne pas braver ceux que je priverai de leur fille, voilà ce que je promets ; je tâcherai de faire mieux encore, mais, si le diable s'en mêle !... »

Pour le moment, il ne voulait pas se marier, voilà tout. Il lui paraissait préférable de s'installer comme médecin le plus tôt possible, et de se former une petite clientèle. A ses premiers débuts, à Montpellier et à Toulon, il avait eu l'idée de se spécialiser comme gynécologue. Il paraît avoir essayé à Paris de réaliser ce projet; mais il a dû comprendre assez vite qu'un médecin de vingt-trois ans paraîtrait trop dangereux, à tous égards, à la clientèle spéciale qu'il désirait. Ce n'est cependant qu'à sa deuxième année de séjour, en février 1820, qu'il parle de « ses malades », ses premiers malades, et des honoraires *en nature* qu'il reçut d'eux :

[1] Lettres du 29 avril 1819 et du 20 février 1820.

Digitized by Google

« J'ai deux malades en ce moment, et j'ai reçu ici un cadeau de cinquante à soixante livres de sucre superbe! Je voudrais pouvoir t'en envoyer cinq à six pains pour ton café. Tu dois bien penser que, cependant, cela ne me durera pas *in secula seculorum*[1]. »

Pour recruter sa clientèle, il avait compris, dès la rentrée de 1819, la nécessité de prendre un appartement convenable, au lieu de continuer à vivre dans un mauvais garni d'étudiant; il voulait, dès le printemps suivant, s'installer *dans un certain genre*, « pour me mettre sur le pied d'un docteur comme tant d'autres, » et « mener une vie *confortable*, comme disent les Anglais. » « Il n'est pas impossible, ajoutait-il, dès lors, que je voie quelques malades... je vais surtout faire des accouchemens. » Ce ne fut cependant qu'un an après en avoir parlé pour la première fois qu'il exécuta son projet d'installation. Il se rapprocha des beaux quartiers, loua un appartement près du Louvre, 16, rue d'Angivilliers, « et à peine revenu de voyage, il faudra, dit-il, me mettre en course pour mon nouveau logement et l'achat de mes meubles. » Il devait l'inaugurer le 8 octobre[2]; « Je suis toujours très content de mon nouveau logement, » écrit-il le 3 novembre suivant. Cependant il constate, avec gaîté du reste, que malgré « la belle installation », il était souvent difficile à un jeune médecin de frayer sa voie dans le grand Paris:

« Paris est le temple de la fortune; les talents y mènent à tout, aux honneurs, à la richesse..., à l'hôpital. Un médecin risquant moins qu'un autre, s'il va dans le dernier gîte, fait bien de rester à Paris; mais il est si difficile de prendre! D'un autre côté, on gagne quatre sous à Arles en se donnant de la peine pour mille écus. J'attends donc une année encore pour me décider, mais je promets bien que nous serons réunis de quelque manière que ce soit. »

Dès son installation à Paris, Pichot avait compté sur la littérature pour nourrir la médecine. Mais il lui fallait user d'une subtile diplomatie pour n'effaroucher ni sa mère, ni surtout « Saint-Remy », la famille Blain, les bailleurs de fonds, qui n'auraient point manqué de l'accuser de gaspillage, de

[1] Lettre du 20 février 1820.
[2] Lettres des 14 déc. 1819, 15 et 22 sept. 1820.

Digitized by Google

dilapidations et de romantisme! Aussi garde-t-il le plus complet silence sur ses projets; le 1er novembre 1819, il se borne à dire à sa mère: « D'ici à quelques mois, j'espère être bien dans mes petites affaires », mais sans expliquer par quels moyens. Pour qu'elle ne s'inquiète pas de ces réticences, il lui fait un sommaire de son budget: « Il me faut, tout compris, dépenser cent louis dans l'année, et tout m'annonce que je les aurai petit à petit. » Il lui offre même de l'argent et lui recommande de se bien soigner, sans songer à des économies désormais inutiles :

« Si tu avais même besoin, j'ai un billet de cent écus pour la fin du courant. Fais moi le plaisir de faire bon feu à la maison comme si j'y étais, d'y bien manger comme si j'y étais, et de ne pas te décider par économie à aller passer l'hiver à Viguery. Je ne vois pas qu'à ton âge on soit fort bien hors de chez soi. »

Au mois de décembre, il entre dans la voie des demi-confidences au public. Une indiscrétion de camarade, grossie par des commérages, le représentait comme s'étant procuré des ressources considérables. Il lui faut ramener ces ressources à leur véritable chiffre et en indiquer vaguement la provenance:

« Mme Germanes t'a parlé de grandes ressources... J'avais dit la chose en gros à Frédéric, dans le temps où ma spéculation me promettait au moins mille écus. Mais j'ai été obligé de perdre pour être plus sûr du reste, et les mille écus me viendront tout au plus dans le cours de deux ou trois ans, et voici ta phrase à Mme Germanes: « Mon fils m'écrit qu'en effet il tire quelque argent d'articles de médecine insérés dans les journaux, et de quelques coups de plume dans des ouvrages purement littéraires, qui lui coûtent quelques momens de loisir seulement; mais il a intérêt à ce qu'on l'ignore à Arles et à Saint-Rémy, jusqu'à un certain temps, où il pourra dire :« J'ai dépensé *tant* », et justifier ses moyens pécuniaires[1]. »

Au printemps suivant (31 mai 1820), il persistait encore dans ses dénégations à l'égard de sa famille de Saint-Rémy: il n'écrivait que dans un journal de médecine ; le reste n'était

[1] Lettre du 15 décembre 1819.

Digitized by Google

que quelques pages sans importance, une préface, des notes:

« Il en est de même pour ce bruit d'ouvrages. Parce qu'on aura dit que mon nom est dans un journal de médecine, ce qui est vrai, et que j'aurai eu part à la rédaction d'un ouvrage, soit en faisant quelques pages, quelques notes et même une préface, faudra-t-il que des gens viennent me transformer en auteur ? Voilà tout ce dont je conviens; et retiens-le pour répondre à quiconque t'en parlera [1]. »

Sa mère seule était au courant, non de la nature même de ses travaux littéraires (la traduction des Œuvres poétiques de Lord Byron), mais du moins de leur existence, et des espérances pécuniaires que Pichot édifiait sur leur succès. Il faut lui céder la parole, pour voir de mois en mois, de semaine en semaine, s'étendre son activité de traducteur et de préfacier, et s'augmenter le total de ses ressources.

« La vérité, c'est qu'avec douze cents francs on est plus pauvre aujourd'hui qu'avec six cents il y a vingt ans. J'espère tirer à la fin du mois cent écus d'un ouvrage: mais ceci est ton secret, d'autant plus qu'il pourrait y avoir contretems. J'en profiterai pour faire un habit, car je n'en ai pas fait encore [2]. »

« J'ai l'espoir de retirer quelque argent d'un ouvrage, qui sera imprimé dans les premiers jours de juillet. S'il se vend, comme il y a apparence, je ne verrai pas finir l'année sans toucher cinq ou six cents francs au moins ; mais il y a eu déjà tant de contretems pour le même ouvrage que je ne chanterai victoire qu'un peu plus tard : n'en parle à personne. Si j'avais deux ou trois mille francs à risquer, j'aurais peut être eu depuis longtemps ce que j'attends encore [3]. »

« Tu n'avais pas besoin de m'envoyer vingt francs. Si je retire l'argent que j'attends, ils me sont inutiles; si je manque mon affaire, ce n'est pas assez, vu que j'y ai compté positivement et que je me suis mis en frais suivant mes espérances. J'éprouve des retards tous les jours; je ne serais sûr de mon fait que le 15 juillet, mais cependant je suis à peu près sûr de retirer à cette époque une avance d'une centaine d'écus. Mon malheur est d'avoir à faire à un marchand très affairé et un peu sauteur, que je suis obligé de ménager, tant que nos conventions ne sont pas signées et que l'impression n'est pas commencée : c'est un

[1] Lettre du 31 mai 1820.
[2] 15 février 1819.
[3] 11 juin 1819.

Digitized by Google

homme de retards, mais j'ai beaucoup d'espérances, et il s'agit peut-être d'un profit d'une douzaine de cent francs en une année [1]. »

« J'espère toucher, à la fin du mois, une avance de cent écus à peu près, en attendant que les exemplaires de mon ouvrage se vendent et que les frais soient remplis. Comme l'impression est commencée, je suis assez sûr de mon affaire, et j'entrevois qu'avec un peu de bonheur et une suite, je pourrai, dans le courant d'un ou deux ans, tirer trois ou quatre mille francs au moins. Voilà l'incertain: le certain consiste en une douzaine de cent francs d'ici un an. Mais il n'y a pas de pire race que les libraires de Paris. Ils s'enrichissent ou font banqueroute comme de gros négocians; et comme ils sont demi-savants, ils sont plus que bêtes [2]. »

« Je suis toujours sûr de cent écus dans le courant de ce mois: cela me mettra au courant; et ce qui pourra venir par la suite sera un profit tout clair. Je regretterai toujours de n'avoir pas eu une avance de quinze cents francs toute prête : j'aurais fait une spéculation bien avantageuse [3]. »

« J'éprouve toujours de nouveaux retards, qui m'impatientent ; mais ils ne peuvent plus être forcément que de sept à huit jours [4]. »

Et enfin, ce cri de joie et de triomphe :

« Mon ouvrage paraît aujourd'hui [5]. »

Voilà Amédée Pichot auteur, imprimé, payé, vendu. Même la vente marche assez bien, malgré la politique, et l'auteur touche quelques sérieux à-comptes : cependant il veut encore dissimuler pour les Arlésiens; et c'est pour cacher le plus longtemps possible à ses compatriotes sa qualité d'auteur qu'il ne se hâte pas d'envoyer à sa mère un exemplaire avec dédicace. Il lui recommande de cacher cet exemplaire quand il lui parviendra, et de nier mordicus que son fils soit écrivain :

«Tu peux bien penser que je me propose de te donner un exemplaire ; mais je crois devoir tarder encore, parce que beaucoup de personnes savent déjà ce que je voudrois qu'on ignorât, et il seroit peu prudent de faire arriver sans précaution cet ouvrage par la poste. D'ici à un un mois tu l'auras. »

[1] 24 juin 1819.
[2] Lettre du 6 juillet 1819.
[3] Lettre du 3 août 1819.
[4] Lettre du 19 août 1819.
[5] Lettre du 1er septembre 1819.

Digitized by Google

« Je dois toucher demain cent écus. La politique nuit beaucoup au débit, mais cependant il ne va pas mal [1]. »

Encouragé par ce premier succès, Pichot commença sans délai la composition d'autres ouvrages. Mais sa situation sociale, devenant meilleure, lui créait des occupations plus nombreuses, et il était obligé de mieux mesurer son temps :

« J'ai souvent des dîners que je refuse : cela me rognait tout mon temps. J'ai des lettres à écrire presque tous les deux jours. J'ai trois ou quatre ouvrages toujours sur le chantier. Il n'est pas étonnant que je néglige quelques personnes [2]. »

Le premier achevé de ces ouvrages fut la traduction de « *Lalla Roukh, Histoire orientale* » [3], qu'il vendit six cents francs, mais des « circonstances » qu'il ne précise pas, et auxquelles la politique n'était pas étrangère, l'empêchèrent d'en tirer tout le bénéfice qu'il espérait et qu'il escomptait :

« ... Je te répèterai que je n'ai rien à désirer, et que je viens de vendre un autre ouvrage six cents francs ; une circonstance m'a empêché d'en tirer le double ; quoique j'espère qu'il me rapportera d'ici, à un an, six cents francs encore. Tu voudras donc bien le faire demander à Nismes par la lettre que je joindrai ici : c'est afin que le libraire de Nismes en fasse venir d'autres, et je suis intéressé à ce qu'il se vende, pour arriver aux autres six cents francs. »

« J'ai été un peu inquiet sur le sort de l'ouvrage que je t'annonçais, parce qu'une concurrence qui est survenue peut m'empêcher de gagner ce que je m'étois promis ; mais rien n'est encore perdu [4]. »

Mais après *Lalla Roukh*, comme après les *Œuvres* de Byron, Pichot recommande à sa mère le plus profond secret. Il lui suggère même, pour répondre à des questions indiscrètes, des explications qui sont des romans peu vraisemblables :

« Tu dois rester muette, et ne parler que pour nier au besoin mon nom. »

[1] Lettre du 14 septembre 1819.

[2] Lettre du 9 janvier 1820.

[3] *Lalla Roukh, Histoire orientale*, traduite de l'anglais, par le traducteur des œuvres de Lord Byron, 2 vol. in-12, chez Ponthieu, libraire au Palais-Royal, à Paris.

[4] Lettres du 9 et du 24 avril 1820.

Digitized by Google

« Si, par hasard, les journaux venoient à faire mention de mon nom pour un ouvrage, tu dirois à ceux qui t'en parleroient, que ce sont des manuscrits dont je suis chargé par un ami, mais que je n'ai nullement faits. »

Cependant, ce n'était pas un succès d'argent que la traduction de Lalla Roukh : c'était un succès de presse et un succès de vogue. Pichot le comparait à celui de son ami Cyprien, et quoique le sien fut moins retentissant, il le jugeait de meilleur aloi :

« ... On a beaucoup exagéré le succès de Cyprien ; il n'y a pas de mal ; il n'a eu encore qu'une édition de son ouvrage, et sa dispute l'a servi ; le mien a fait plus de bruit encore et moins de scandale, mais c'est une traduction qui donne moins de peine et moins de gloire. Mon auteur porte un nom européen, et *Le Conservateur*, qui a raison de ne pas l'aimer parce qu'il n'est pas dévot, en dit quelque chose dans son avant dernière livraison [1]. »

Il se décida, enfin, dans les derniers jours de juillet, à laisser publier sa qualité d'auteur. Il autorise sa mère à parler de ses livres, à en *faire pressentir l'envoi ;* il en adresse lui-même des exemplaires à ses oncles à Saint-Rémy :

« Quant à mes livres, la seconde édition des œuvres de Lord Byron paraîtra cette semaine, j'en emballerai trois exemplaires, et même quatre, que je t'adresserai par la diligence : un pour M. Pierre Blain, un pour M. Audrenec, un pour M. François Blain, un pour toi en y joignant Lalla Roukh, et deux autres qui paraissent dans la quinzaine, et je préviendrai mes oncles par une lettre. Tu peux déjà faire pressentir très obscurément à M. le Président que j'ai quelque chose à vous envoyer, mais que je ne me soucie pas que cela coure la ville d'Arles : ce qui me fait hésiter encore. Si l'on en reparle, il faut changer de charlatanisme et dire à ceux qui te questionneront, et surtout à la rue des Gantiers : « Oui, il a, *je crois*, fait quelques ouvrages anglais et de médecine ; cela lui a rapporté une douzaine de mille francs dont il avait besoin, à ce qu'il dit. » Comme je ne suis pas le seul auteur de tous ces livres, voici à peu près ce que j'ai retiré : Lord Byron, cent louis, dont 1800 francs de mangés, et le reste en billets, qui ne sont peut-être pas très sûrs et à date éloignée. *Lalla Roukh*, 600 francs, dont 300 francs me sont dûs encore. *Roseby*, mille francs en

[1] Lettre du 9 avril 1820.

Digitized by Google

deux billets de cinq cents francs pour novembre et décembre, etc., etc. J'espère dorénavant gagner une quinzaine de cent francs par an sans me donner beaucoup de peine : c'est peu de chose, car vraiment Paris est cher... [1] »

« Saint-Rémy » et « Monsieur le président » accueillirent avec empressement ces premiers essais littéraires. L'oncle François redemanda même un volume : c'était un succès véritable. Pichot continuait avec régularité ses traductions ; à la fin de 1820, il avait sur le chantier cinq ouvrages différents ; c'était pour le jeune littérateur la certitude de faire ce voyage à Londres, dont il rêvait depuis si longtemps :

« Pour moi, j'aimerois les voyages, et je me propose d'aller à Londres ce mois de juin pour y passer six semaines [ou] deux mois. J'ai besoin donc de vendre encore un ouvrage qui est fini, mais rien ne se vend actuellement. Il est possible aussi que je parte avec quelque mylord malade, pour dernière ressource, mais je ne m'en soucie pas, voulant être à moi et non à un autre. Je t'apporterai des aiguilles anglaises. Je te permets d'annoncer ce voyage comme possible [2]. »

Quand Mérimée voulut visiter l'Illyrie, il imagina la Guzla, comptant, avec le produit de cette mystification de haute saveur exotique, faire le voyage : c'est à peu près ce que fit Pichot, mais au lieu d'inventer ses poésies, il se borna à les traduire. S'il n'allait pas à Londres apprendre l'anglais, il y allait se perfectionner dans la connaissance d'une société et d'une culture dont il n'avait encore que des aperçus livresques :

« J'enverrai à mon oncle ce qu'il demande, mais tu peux toujours lui donner ton volume. J'en ai encore deux à vous envoyer, et bientôt trois et quatre. Aussi je compte toujours sur mon voyage de Londres, et j'y tiens, parce qu'il me sera utile sous plus d'un rapport. »

Ces premiers succès littéraires déterminèrent la suite de la fortune de Pichot. Il se voyait à l'entrée d'une carrière heureuse et facile, se débrouillant à l'aise dans la double voie qu'il avait choisie. Il commença alors à ébaucher, sinon des projets très arrêtés, du moins des plans un peu vagues

[1] Lettre du 20 juillet 1820.
[2] Lettre du 5 mars 1820.
[3] Lettre du 28 décembre 1820.

Digitized by Google

et imaginaires d'avenir, destinés surtout, il faut le reconnaître, à consoler et à flatter sa mère : l'idée d'une réunion, d'une installation pour vivre en commun avec elle revient fréquemment sous sa plume ; mais il ne voulait d'un établissement définitif que dans Arles ou à Paris :

« Avec de l'argent, on peut se faire un paradis à Paris. Je n'aime que deux villes au monde : Paris et Arles. Je serais donc très fâché de m'établir partout ailleurs, à moins que de grands intérêts me fissent changer d'idée. Ce qu'il y a de certain, c'est que si une fois je quitte Paris, je ne me séparerai plus de ma mère. Jusque-là, je dois me taire ou ne parler qu'indirectement.... »

« Il me peine de te voir te plaindre de mon absence ; je n'ai jamais été si content de ne plus être en province. S'il y a quelque crise, tu seras charmée que je sois à Paris. D'ici à quinze mois, j'aime à croire que l'on pourra voir clair dans l'avenir, et que je pourrai enfin m'établir près de toi ou te faire venir à Paris, si cela valoit mieux.... »

« Tu ris en pensant que tu pourrais venir à Paris : si cela t'amuse, tu fais bien, mais je n'y vois rien d'impossible, et je serais charmé que l'envie t'en prît. Il y a ici de plus belles églises qu'à Arles et des missionnaires toute l'année [1]. »

Il est visible néanmoins que c'est sur Paris que se fixaient de plus en plus les vœux du jeune médecin ; à la date où finit sa correspondance, s'il n'est pas encore absolument décidé à s'y établir, il veut du moins prolonger son séjour assez pour en recueillir les plus grands et les plus sérieux avantages. Il a évidemment, et de très bonne foi, cette idée très nette, qu'il est à Paris pour travailler et surtout pour jouir de Paris, se pénétrer de la vie et du frisson de Paris, pour suivre « le mouvement », et faire connaissance avec des hommes marquants. Ce n'est pas dans un but tout désintéressé : c'est, pour une part, dans l'intention d'endormir les craintes et les défiances de sa famille et d'en éveiller la générosité. C'est d'autre part, pour se constituer un groupe choisi et agréable de relations utiles ou puissantes, et par là, s'il retourne en Arles, s'assurer les moyens d'éblouir la population de sa ville natale. Il déduit ce raisonnement d'une façon fort amusante, et en homme qui connaît bien le caractère de ses compatriotes :

[1] Lettres de mars 1819, 20 février et 5 mars 1820.

Digitized by Google

« Comme on demande toujours, chez lui [1], quel est l'état de ma bourse pour comparer, si vous en parlez encore, il faut dire que M. Audrenec (à ce qu'on m'a dit, car il ne m'en a pas parlé), que M. Audrenec doit me faire donner dix-huit cents francs, mais que d'ailleurs (sans trop expliquer comment), j'ai déjà tiré cent écus d'un ouvrage, que j'espère en tirer autant dans quatre jours, et que probablement d'ici à un an au plus tard, j'en tirerai deux fois autant. En somme, je dépense deux cents francs par mois, et il me les faut. Soyons de bon compte : quand reviendrons-nous à Paris ? Ce serait charmant, une fois à Arles, de dire : « Nous n'avons rien vu, nous n'avons été nulle part, nous n'étions que dans des gargotes, et pourtant nous venons de Paris ! » Peut-être faudrait-il faire comme Jacquemin ? Il a disparu un beau jour, et, dernièrement, je reçois une de ses lettres qui m'apprend qu'il est dans un village chez un apothicaire : c'est bien la peine de venir à Paris pour tourner le pilon dans un village ! Pour nous, il nous seroit difficile de bien nous récréer à Paris. Mais il est juste que de temps en temps nous nous procurions quelque agrément ; nous fesons des connoissances avec des hommes marquans : tout cela coûte ; mais aussi, à notre retour, Honoré dira : « M. de Sèze m'a fait obtenir mon inscription, » et moi : « J'ai déjeuné plusieurs fois avec M. Alibert, premier médecin du roi ; nous avons été en soirée avec M. un tel, Madame une telle, » et les gens d'Arles diront : « Ces messieurs se sont frottés avec des gens de talent, ils ne peuvent pas être des sots [2]. »

Ses deux années de Paris avaient, en somme, été fort utiles à Amédée Pichot : jeune provincial à son arrivée, inconnu et sans appui, il avait su commencer à établir une situation sociale et littéraire déjà prospère ; un peu vaniteux et infatué de son mérite, égoïste et personnel, son caractère s'était heureusement amélioré. Moins ardent, moins net dans ses opinions, surtout moins agressif, il était devenu plus modéré, plus prudent. Sa sagesse était déjà grande dans la conduite de sa vie : beaucoup de raison et de tact, une vue nette de ses intérêts, de l'art d'accommoder les exigences du monde et celles de son travail, point d'ambitions prématurées de mariage, point de galantes aventures. C'est ce lent développement, ce progrès continu du jeune méridional à la conquête de Paris, que nous montrent, dans tout l'abandon d'une conversation familière, les

[1] Honoré Clair.
[2] Lettre du 16 novembre 1819.

Digitized by Google

lettres recueillies par Mège. Amédée Pichot y reste un Arlésien très féru des Lices et de Saint-Trophime, rattaché au pays natal par de solides liens; mais il s'y montre aussi un jeune homme de la Restauration, ambitieux de gloire et de fortune, et qui décrit à sa vieille mère, incomplètement sans doute, mais d'une façon vivante, le Paris de la Restauration; autant qu'un comparse pouvait en voir le drame, en juger les acteurs, et s'amuser des décors.

QUELQUES LETTRES INÉDITES

I. — Amédée Pichot a Madame Pichot

Sur la mort prochaine de son père

Montpellier, 3 mai 1817.

Te dissimuler mes craintes, mon inquiétude et mon chagrin, ce me serait difficile, ma chère mère, et si je n'eusse pas dû passer un quatrième examen aujourd'hui et un cinquième lundi, je serois sans doute parti pour aller embrasser encore une fois mon père et le pleurer avec toi. Un reste d'espoir contribue à me retenir; mais, quoique prêt à supporter le dernier coup, je ne sais l'effet que produira sur moi ta prochaine lettre; je ferai en sorte de ne la recevoir que lundi, après mon cinquième examen, car si elle m'apportait la triste nouvelle, ce jour-là serait nul pour moi, et il me serait impossible de le consacrer à autre chose qu'à ma douleur. Aujourd'hui point de courrier, je n'apprendrai rien que lundi de ces heures-ci, c'est-à-dire à midi, que je serai délivré de ce cinquième examen. Si le ciel nous prive de mon père, nous le pleurerons; mais, ma chère maman, tu ne dois pas oublier que ta santé n'en étant que doublement plus précieuse à ton fils, il est de ton devoir de modérer ta douleur et de te conserver pour lui. Je te promets de ne pas oublier, moi non plus, que je me dois à ma mère. Mais le temps n'est peut-être pas encore venu, — peut-être nous affligeons-nous trop à l'avance. Fasse le ciel que mes pressentiments et les tiens ne soient pas fondés! Sinon, je le répète, une mère qui a encore son fils peut être encore consolée, un fils qui a encore sa mère peut l'être aussi. Nous pouvons encore espérer ensemble quelques heureux jours. Ah! s'il vit encore, dis-lui bien que son fils aura beau,

Digitized by Google

par la suite, connoître encore la joye, il dira toujours : « Il n'est pas de joye parfaite pour moi, puisque mon père ne la peut partager. »

Adieu, ma bonne mère, dans peu de temps, j'irai me réjouir avec toi de la santé de mon père, ou mêler mes larmes aux tiennes. Ma bonne mère, je ne serai pas tout à fait malheureux tant que tu me resteras [1]. Conserve-toi pour ton fils. Adieu, ma mère ! Adieu aussi, mon pauvre père !

AMÉDÉE.

II-III-IV. — AMÉDÉE PICHOT A MADAME PICHOT

Lettres de Toulon, 17 et 24 décembre 1817, 22 mars 1818

Sur ses opinions religieuses et philosophiques

Allons, Messieurs les missionnaires, courage ! Deux mille communians : voilà de grands fruits de vos pieuses instructions. Six cents personnes qui se disputeront à qui portera votre croix ! C'est le triomphe le plus complet de l'étendard du Christ. Je te permets de croire que j'aurais fait comme les autres, ma chère maman ; je ne puis pas en effet dire non, sans avoir rien entendu de toutes les belles choses qui vous ont été dites ; mais je dirai toujours que je suis charmé de ne pas m'être trouvé à Arles, parce que si j'avois malheureusement dit *non* le premier jour, tu m'aurois fait une si mauvaise tête que je n'aurois plus dit *oui*. Encore une fois, j'applaudis beaucoup au beau zèle des missionnaires qui ont assez d'esprit pour ne pas bouder le monde dans lequel Dieu leur a fait l'honneur de les faire sortir d'un œuf ou d'un germe ; (car nous ne sommes pas bien d'accord, nous autres médecins, sur ce point de science naturelle, si l'homme sort d'un œuf comme tant d'autres animaux, ou s'il se développe comme le germe d'une plante.) Ceci n'est du reste qu'en passant ; j'aime mieux rire des scrupules de certaines dames qui raisonnent matin et soir sur le péché et surtout ceux du prochain. Rien n'est plus éloigné de la vraie religion que ce petit esprit

[1] Ces singulières façons d'exprimer son amour filial sont fréquentes chez Pichot ; ainsi dans la première lettre qu'il écrit de Paris à sa mère : « J'espère ne jamais oublier [Arles] tout à fait cependant : ma bonne mère y est. Conserve-toi donc, ma bonne amie (*sic*), et ne sois pas triste : cela te ferait mal et à moi aussi. » Quand il appelle sa mère *bonne amie*, Pichot fait penser à cet ouvrier de M. Eugène Manuel, poète réaliste, qui appelle la sienne par son nom de baptême : « ma bonne Jeanne... » Et plus tard, le 4 mai 1819, il lui donne ce conseil motivé par cette raison extraordinaire : « Je t'engage à te ménager ; tu m'es encore bien nécessaire. »

Digitized by Google

de scrupules, et l'abbé Ferrand me disait au sujet de l'une de ces belles dévotes, « qu'elles étoient le diable pour un directeur, pour peu qu'il ne fût pas une bête. »

17 décembre 1817.

Sur sa tendresse filiale et ses discussions avec sa mère

... Je sens peu à peu le vuide des affections de ce monde et leur fragilité ; l'affection d'une mère est seule inaltérable et au-dessus de tous les événements. A Paris, comme à Toulon, je me croirai toujours en exil, partout je croirai y être, partout où je ne serai pas avec ma mère. Dieu enfin, quelque jour, nous réunira pour ne plus nous quitter que lorsque l'un de nous ira attendre l'autre dans la tombe, et pour être réunis encore après cette vie. Crois que je finirai par me mettre dans les rangs de ceux qui aspirent à se retrouver dans le sein de la divinité ; mais, cependant, j'espère que pour anticiper sur ce moment, tu ne contrarieras pas trop mes idées, qui ne sont peut-être pas toujours ustes, mais qui le deviendront par la grâce et non par la violence. Quant à moi, par esprit de contradiction, je pourrai bien parfois émettre des opinions qui ne seroient pas les miennes, mais tu auras toujours assez de pénétration pour ne pas juger alors mes sentiments par mes paroles. Cette fois-ci cependant, tu as été trompée en prenant pour une dérision dirigée contre les secrets de la Providence, un badinage qui attaquoit plutôt les prétentions de nos philosophes qui découvrent de fort belles vérités, mais qui trouvent toujours sur leur chemin de ces barrières impénétrables, de ces mystères que Dieu couvre d'un voile épais et qui disent aux hommes : « L'Éternel a dit *vous n'irez pas plus loin.* » Tu n'as pas bien saisi le sens de ma plaisanterie ; je rends cependant aux connaissances de ma mère toute la justice qui leur est due. Je regrette peu que tu n'ayes pas reçu une éducation plus sçavante, cela ne te rendroit pas meilleure mère. Les femmes doivent bien *sçavoir leur ménage, voilà leur science.* Tu as assez d'esprit naturel pour être à la portée de toutes les femmes du monde, et, mettant à part mon amour-propre de fils, je sçais bien t'estimer au-dessus des dames qu'un plus haut panache à leur chapeau et un jargon plus étudié ne rendent nullement supérieures à ma mère. Je me félicite surtout de voir que dans ta piété tu as sçu distinguer les scrupules des devoirs, tandis que tant d'autres se plaisent à hérisser de ces scrupules la religion, grande et majestueuse, qui seroit déshonorée par ces niaiseries féminines, si elles étoient de son essence ; mais il ne faut pas confondre les attributs véritables de la religion avec les puérilités que la foiblesse et la petitesse d'esprit créent elles-mêmes. Oui, vos missionnaires sont vraiment des apôtres de la religion et dignes des respects des hommes,

Digitized by Google

puisqu'ils sont venus apporter la paix, l'union et les lumières. Honoré m'a écrit d'un style très chrétien toute la pompe de la plantation de la croix ; les détails que tu m'en donnes ne sont pas de trop. Le zèle des Arlésiens me surprend, et s'ils persévèrent, l'archevêque devra beaucoup à ceux qui lui ont si bien préparé les voies.

24 décembre 1817.

Sur les fêtes religieuses à Toulon

Il fallait voir hier matin au premier coup de cloche qui annonça l'*alleluia* de Pâques, tous les enfans crier adieu au carême. Toutes les sonnettes agitées à tour de bras, et la jeune toulonnaise courant à la fontaine chercher, avec sa cruche, de l'eau pascale. Cette eau porte bonheur aux jeunes filles, elle leur fait faire des enfants[1]. Enfin, on mange aujourd'hui des œufs.

Mais un beau jour pour Toulon, ce fut le jeudi-saint. Il faisoit un beau soleil de printemps : les dames et les grisettes purent faire toilette pour visiter les églises ; le jeudi-saint est un jour consacré à la parure. Les marchands étalent sur le devant de leur magasin tout le luxe de leurs marchandises. J'ai remarqué, entre autres, les charcutiers qui suspendent à toutes leurs fenêtres des bataillons de saucissons symétriquement alignés. Cependant on court toute la ville, pour se faire voir dans toute la pompe de la vanité, les femmes, je veux dire ; les hommes courent pour les admirer. Quand la nuit vient favoriser les rendez-vous, on sort une seconde fois pour rencontrer sa belle, et on a bien soin de se pousser à droite et à gauche dans les églises, pendant que les capelans chantent le Stabat. Enfin les cérémonies sont encore ici une ressource pour l'impiété et le libertinage. A Arles, sans doute, prosternés au pied de la croix, les enfans pieux de l'apôtre Trophime se sont humiliés dans leur cœur simple et content ; point de toilette, point de coquetterie chez les femmes ; point de regards curieux, point de pensées criminelles chez les hommes : Alleluia !

Toulon, 22 mars 1818.

[1] Ce lapsus mérite d'être retenu parmi les meilleurs et mis à côté de ces deux phrases mémorables de romanciers contemporains : « Les deux combattants furent placés à égale distance l'un de l'autre. » — « Madame de S. a un autre amant : ce n'est pas toi ! »

Digitized by Google

V. — Madame Pichot a son fils Amédée

Sur la Semaine sainte et Pâques à Arles.

Arles, le 24 mars 1818.

Tu ne me donnes pas, mon cher Amédée, une bien bonne idée de Toulon ; mais je t'avoue que ci je ne te croyé pas de principe religieux, je formeré de veus pou que tu quittat bientôt une ville où les jeunes gens peuvent ci facilement trouver des occasion à ce corrompre, perdre les bonnes meurs par l'inpiété et le libertinage ; ce qui me rassure, mon cher Amédée, c'est la bonne conduite que tu as ut jusque à aujourd'hui et dans un age où l'on ce laisse plutôt seduire.

Tu a raison que les enfant de Saint-Trophime, tu peut dire ausi ceus de Saint-Césère, été contrit et humilié en meditant un Dieu crusifié pour le salut du genre humain. Ces n'etoi point un jour de toilete : un négligé, très propre, mé modeste, faisoi tout lornement de nos grisetes ; il y en avé cependant deux qui été très parée : il faut lui pardonner, elle été marguelière ; les dames nétoi pas de même, elle eté très simple.

Les artisane firent la visite des église en corp, elle été un grand nombre et voilée ; pandant notre Stabat, il ni a point de scandale ; tout le monde y été dans le plus grand reculiement, même ceus qui non point profité de la mision ; la saimene cé passée très saintement, les hommes surtout on donné la plus grande ediffication, soit dans les estation qu'il on fait en corp et autre pratique religieuse, quil sairé inutile que je te donna le detail. Nous voyon aujourdui que la ferveur se mintien toujour dans le plus grand nombre ; la faite de paque a été célébré avec beaucoup de solannité, une grande messe en musique ; ce qui lui a donné le plus decla cé davoir (*sic*) vû aprocher à la Table sainte plus de deux cent homme de tout age et toute condition, sans compter ceux qui ci presentere le jeudy saint et qui continue chaque jour. Ne crois pas que jagère (*sic*) : il auré été facile de le compter ; aucune famme si trouvé melée ; nous avon tout lieu de croire quil y aura les deux mille comunions ; on peut bien dire qu'Arles devien chaque jour la ville sainte ; cependant ne croi pas que tout amusement soit exclut, on peut bien faire son devoir de chretien sans ce faire hermite et proffiter des amusement permit dans la sosiété. La promenade du pont n'a pas été nombreuse, me cet a cose de la pluye : au moment de la promenade, el obliga le monde de ce retirer.

La sosiété de sis ami on soupé à l'hotel de Lurope : le tems aproche du départ dé trois millitère. Il non pas voulut se quitter sans avoir quelque petit plaisir, et donner de sérénade au plus jolie demoi-

Digitized by Google

selle; depuis honze heure du soir jusque à quatre heure, il on parcouru la ville; il n'aves pas beaucoup d'instrument, une guitare et un autre instrument, qu'on avés louvé à ce jouveur de viellie; il y supleé par le champ de quelque romance. Irma a trouvé que Honoré chante très bien. Frédéric Germanes n'a pas voulut avoué davoir chanté: on la plesante sur ce qu'il avés voulut concervé sa vois pour Mlle Clara Boulouvard qu'on le dit amoureus: du moins on le plesante.

VI-VII. — Lettres de F. Germanes a Amédée Pichot

Les plaisirs d'un voltigeur royal à Arles, en 1818.

10 avril 1818.

... Il me tarde de te revoir dans le pays que nous sommes probablement destinés à habiter toute notre vie.

... Je suis devenu arlésien, mais d'une force dont rien n'approche. Il m'est arrivé quelques légers désagrémens, pour avoir voulu conserver ici un peu de ce ton de bonne société qu'on cherche à prendre dans les grandes villes. J'ai reconnu mon erreur, j'ai changé de gamme. J'y perdrai peut-être aux yeux de certaines personnes, qui pensent bien; mais j'y gagnerai d'un autre côté. Je suis devenu entièrement amateur de grisettes; toujours à la Roquette[1], dont je suis un des habitués les plus assidus, je mets le pays à contribution, et jusqu'ici je n'ai pas à me plaindre de la métamorphose. Il est vrai qu'on m'a fait observer plusieurs fois qu'en courant la nuit dans ces quartiers on risquait d'attrapper quelque volée, surtout quand on m'avoit vu porter dans la journée certain collet jaune qui fait trembler les marins d'une lieue, ou du moins qui fut longtemps pour eux un juste épouvantail. Ma qualité de voltigeur de la garde nationale m'auroit nui assurément auprès des belles, si les belles étoient aussi enragées jacobines que leurs maris, leurs pères, leurs frères sont enragés jacobins; mais heureusement elles sont revenues à des sentiments plus doux. Une seule d'entre elles me dit un jour, en tâchant d'adoucir par le ton de sa voix et le jeu de sa physionomie ce que son propos avait de désagréable pour moi: « C'est une mauvaise recommandation, en général, d'être voltigeur pour venir courtiser les roquetières; et pour ce qui me regarde, j'aime un *robert*, je ne changerai pas pour un royaux. » Je lui répondis, le plus poliment que je pus, que je lui

[1] Nom du quartier populaire à Arles.

Digitized by Google

aurais volontiers insinué le royalisme, mais que je ne voulais faire *violence* à personne.

Arles, 15 mai 1818.

Mon cher Amédée, je reçus à sa date ta jolie lettre et les vers plus jolis encore qui l'accompagnaient. Sais-tu que les conseils que tu me donnes sont affreux, abominables, exécrables. Comment diable ! profaner la noble couleur pour une fillette ! un voltigeur de la garde arlésienne, que son mérite et ses vertus publiques et privées viennent d'élever tout d'un coup et sans gradation au rang d'officier, dans cette même compagnie d'élite de la jeunesse de notre cité ! Ça ne se peut pas, non, ça ne se peut pas. Je n'irai pas, trahissant à la fois tous mes devoirs de bon citoyen, de zélé partisan de la dynastie actuelle, et d'homme public, sacrifier, je ne dis pas mon opinion, mais seulement mon franc parler, pour plaire à qui ? à une grisette ! Eh morbleu ! en manque-t-il, même à la Roquette, que le collet jaune n'effraye plus au point de les rendre inabordables, et qui, bien au contraire... Mais je ne veux pas me donner les airs d'un homme à bonnes fortunes ; cela ne me conviendrait nullement, je l'avoue. On vit cependant ici comme ailleurs. Et pour tout dire, mon cher ami, sache que la petite. qui m'avait apostrophé du sot compliment dont je te parlais dans ma dernière, a depuis chanté complètement la palinodie. J'en ai par dessus la tête ; elle m'a assommé d'avances et de grimaces ; j'ai été assez bon pour oublier son incartade ; l'opinion a disparu à mes yeux, je n'ai plus vu que sa jolie figure, tout s'est arrangé pour le mieux. Puisse ce succès en amener d'autres ! On dit que c'est ici l'usage qu'une première intrigue vous met à la mode. Dieu le veuille !

... Si jamais nous pouvons nous trouver ensemble à Arles, tu seras étonné du genre que j'ai adopté depuis quelque temps. Tout le temps que je ne passe pas dans mon cabinet, je le passe à... la Roquette. Le dimanche. je suis depuis le matin jusqu'au soir à St-Césaire ; j'y ai une place dont j'ai prescrit la possession privilégiée ; elle est contre la chaire, près du pilier : personne ne la prend parce qu'on sait que je ne manque jamais de venir l'occuper. J'ai mis à la mode deux ou trois mauvais trous, qu'on appelle insolemment cafés. Pas un chat n'y mettait les pieds ou les pattes : à présent ils sont fréquentés comme celui de Tortoni à Paris. Mon père et ma mère ne jouissent pas beaucoup de me voir perdre ainsi le peu de vernis parisien que j'avais rapporté de mon dernier voyage. Mais, ma foi, quand on est dans un pays, il faut en prendre les habitudes, les mœurs, sous peine d'y être ridicule ou de s'y ennuyer... De cinq heures jusqu'à dix heures, et plus s'il le faut, bamboche éternelle !

Digitized by Google

Quand tu seras ici, nous ferons ensemble de petites parties ave Clair. Nous serons trois: numero Deus impare gaudet. L'amour jettera un coup d'œil favorable sur notre association: tout sera en commun: la conquête de l'un deviendra celle des deux autres, et ce ne sera pas moi qui y gagnerai le moins. Hâte-toi de venir nous aider à dompter le sexe rebelle, et, comme il faut tout prévoir, procure-toi quelques douzaines de cartes de sûreté.

F. Germanes,
Officier de voltigeurs[1].

VIII-IX. — Lettres d'Honoré Clair a Amédée Pichot

Une aventure en Camargue.

Arles, 29 août 1817.

Fort bien, mon cher Amédée, j'aime les aventures galantes et celle que tu me racontes flatte agréablement le goût décidé que j'ai pour l'extraordinaire. Comment diable! un bosquet, une musique enchanteresse, une danse attrayante où les grâces et la légèreté se déploient, des jeux d'amour, où quelquefois les lèvres brûlantes de l'amant effleurent une bouche vermeille qui se refuse mollement au baiser désiré, une jeune et sensible fillette, belle de ses appas et plus encore du prestige de l'amour: voilà vraiment de quoi faire perdre la tête. Aussi tu me parais passablement fou! tu ne dis qu'un mot de cette personne que je n'ai jamais vue, que je connais que parce que tu m'as confié que tu l'aimais: et tu m'ordonnes sérieusement de te parler, de te parler beaucoup de ta petite amie. Est-elle jolie? Sans doute, puisque tu l'as choisie parmi les plus jolies demoiselles de Marseille! Aimable? Ce n'est pas une question à faire à son amant. Humaine? Autant qu'on doit l'être envers un pauvre jeune homme qui perd la cervelle, qui, pour vous voir, enfante des projets extraordinaires, court les grands chemins, abandonne ses livres et quitte des malades, qui peut-être ne s'en trouvent pas plus mal. Pourquoi tous les médecins, apothicaires, drogueurs, empoisonneurs, ne sont-ils pas amoureux et chevaliers errants? Les choses n'en iraient que mieux. Je te parle ainsi à propos d'un grave docteur de la faculté qui, pour me guérir d'un mal de tête, m'a donné une fièvre qui m'a duré deux jours. A Molière! A Molière!

[1] Le brillant officier de voltigeurs s'empressa d'ailleurs, quand vint l'âge de la conscription, de « s'acheter un homme », pour continuer en paix sa belle et crapuleuse existence. C'est devant des cas de ce genre qu'on bénit vraiment le service obligatoire! — Pichot dit à ce propos que les remplaçants à Paris coûtent de quinze cents francs à cent louis (15 décembre 1818).

Digitized by Google

Parlons d'objets plus aimables : la promenade du 15 août, cette époque si renommée dans les fastes de la coquetterie, attendue avec tant d'impatience par la jeune fillette, qui veut montrer ses charmes rehaussés de l'éclat de la parure, n'a pas démenti l'idée que tu me parais en avoir. Elle était vraiment brillante, la toilette des plus recherchées, et l'affluence des femmes tellement grande que les sièges ordinaires ne suffisaient pas. On avait placé dans les intervalles des chaises qui étaient occupées par l'élite bigarrée de nos belles. Ce cordon animé, brillant de mille couleurs différentes, flattait agréablement les yeux et risquait de prendre le cœur, quand on y donnoit une attention trop suivie. C'est ce que j'éprouvai : je distinguai une petite blonde aux yeux bleus, au maintien modeste, à la camisole de levantine verte. Tu sais quel est le résultat de ces distinctions. Nos yeux se rencontraient quelquefois, les siens se baissaient aussitôt... Qu'elle était jolie! Bref, j'en suis amoureux, fou : l'un va d'ordinaire avec l'autre, n'est-ce pas? Ce petit diable de Michel, avec qui je me promenais, ne s'avisa-t-il pas d'avoir le même goût que moi! Nous riions de confiance mutuellement, et la rivalité fut le mieux du monde.

Notre belle habite la Camargue. Son père exploite le domaine de etc. etc. (*sic*). Trois jours après, nous voilà, enchâssés dans un étroit charaban[1], trottant sur la route de Camargue. Carles étoit notre cocher, il était aussi notre mentor : juge de notre folie. Nous étions près du lieu redoutable et cher, sans trop savoir comment nous aborderions. De tous les projets que nous avions faits d'avance, aucun ne nous plaisait. Arrivés dans l'allée qui aboutit au mas, nous n'avions encore trouvé aucun moyen d'introduction. Quel embarras! Pensifs et irrésolus nous avancions lentement.

Nos mains sur nos coursiers laissaient flotter les rênes. Tout à coup le héros Michel se lève; les grands projets s'enfantent vite, il saute à terre, nous le suivons ; en un moment, une roue de la voiture est brisée, le cheval renversé. Carles, qui n'était pas amoureux, veut, s'opposer à ce moyen violent : il roule dans la possière; saupoudré, il atteste mieux notre chûte prétendue.

Nous allons au mas demander du secours. La première personne que nous rencontrons.. , c'était elle! La brillante soie avait fait place à l'humble toile des champs; mais elle en était plus jolie : figure-toi un amour campagnard. Après l'avoir saluée, nous parlons de l'événement malheureux qui nous est arrivé, et du plaisir qu'il nous procure; un léger souris prouve qu'on nous entend. Le père arrive, il faut prendre un autre langage. Il demande à Carles s'il n'est pas blessé, et le bon fermier est dupe de notre ruse. Nous acceptons des

[1] *Sic* pour char-à-bancs.

Digitized by Google

rafraîchissements qui nous sont offerts cordialement; la vieille bouteille se débouche, les verres se croisent, Michel ouvre la bouche: « A votre santé, Mademoiselle », dis-je. Michel me regarde de travers. Elle me remercie des yeux... Notre voiture est réparée, nous partons; encore un coup d'œil, le char vole, nous sommes à Valériole.

Au retour, les honnêtetés que nous avions reçues nous font un devoir de quitter un moment notre route, pour aller témoigner notre reconnaissance: des rafraîchissements, des fruits préparés d'avance, me font penser qu'on avait compté sur notre retour. La belle Marie me parle d'un bal qui doit avoir lieu le lendemain dans un mas voisin, à l'occasion du mariage du fermier; on nous fait entendre que notre présence ne déplairait pas, nous promettons d'y venir. Le temps passe vite près de Marie! Il faut se séparer: le soleil est couché, et nous avons deux grandes lieues à faire. On nous accompagne jusqu'à la certaine allée; on s'informe malicieusement de l'endroit même où l'événement du matin est arrivé; on consulte la poussière, elle n'apprend rien, mais nos yeux parlent: «Bonsoir, M^lle^ Marie! » Au revoir, Monsieur.»-«Fouette, cocher! Ventre à terre jusqu'à Arles! »

Nous avions promis d'assister à la fête du lendemain; nous ne désirions rien tant que d'y aller. Le jour se lève, le soleil est caché, le ciel barbouillé, le tonnerre gronde: une pluie épouvantable ne discontinue pas de toute la journée. Adieu, plaisir! adieu, bal! adieu, promesse! On danse cependant en Camargue, et nous pestons contre l'orage et notre destinée, en attendant l'occasion de renouer l'aventure.

Une sérénade en Arles. — Chronique arlésienne

Après le 24 mars 1818.

Mon cher Amédée, il ne te serait pas bien difficile de me faire renoncer aux universités de Provence pour te suivre à Paris. Ce mot résonne si bien à des oreilles de vingt ans, et puis tous les avantages que tu me fais entrevoir et dont je sens bien tout le prix! Il y a là de quoi me faire perdre la tête de plaisir... Mais mes parents! ces parents, qui, parce qu'ils vous ont vus naître, croyent toujours que vous avez besoin de lisières, consentiront-ils à ce désir? « Comment! Un voyage de 150! (*sic*) et puis peut-on étudier à Paris? La capitale est si dangereuse pour un jeune homme sans expérience, et tu en as si peu! »Il me semble que j'entends déjà toutes ces acclamations (*sic*) répétées de bouche en bouche. Je t'avoue que je suis fort embarrassé pour leur offrir des garanties qui les rassurent. En tout cas, je te mettrai en avant, je ferai valoir la gravité d'un docteur, (de vingt et un ans! soit dit entre nous!), j'étalerai de grandes maximes de conduite, et peut-être obtiendrai-je de faire ce voyage avec toi.

Digitized by Google

Je suis presque maître de l'esprit de ma mère, à qui j'ai fait une peinture ravissante; elle est tout à l'heure de mon avis, et c'est un grand pas de fait, quoiqu'il en reste bien d'autres à faire avant d'arriver à Paris!

Lundi passé, nous avons fait nos pâques. Entendons-nous : ce n'est point en approchant de la sainte table, nous en sommes si indignes, mais en nous plaçant à celle de Gibert, où les dispositions nécessaires sont moins difficiles à notre âge. La partie était liée entre Meyran, Sabatier (un garde du corps de ses amis), Sauret, Bouchaud, Germanes et moi. Nous passâmes une partie de la nuit à donner des sérénades; nous avions arrhé des musiciens italiens qui sont ici depuis quelques jours, et les choses se firent en règle, excepté à un endroit, où nous entonâmes les louanges de Bacchus d'une manière qui auroit pu faire croire que nous lui avions amplement sacrifié. Il y avait bien dans la bande joyeuse une petite italienne pas plus cruelle qu'une honnête fille doit l'être, ce qui a fait un peu jaser : mais nous nous sommes rejettés sur les mauvaises langues, et on nous a crus.

Bulletin des nouvelles de la ville

On dit sourdement que Mmes de Guilhen et Dubiau vont attaquer de nullité le testament mystique de M. d'Antonelle; elles ont rapporté des meilleurs avocats de Paris des consultations favorables à leurs intérêts.

Les perquisitions contre les accusés de l'assassinat commis l'hiver passé se continuent avec rigueur. Après de longues recherches dans la maison du Nasé (l'un des prévenus), la police a apposé les scellés; on ne sait pas si elle a découvert quelques indices.

L'avocat Louis Bourdet[1] taille presque tous les soirs le vingt et un à la Rotonde.

La promenade de la seconde fête de Pâques n'a pas eu lieu; le vent étoit fort et de temps en temps il tombait de la pluie. Pauvres filles!

Talma a débuté à Avignon mercredi passé dans le rôle de Pyrrhus. Plusieurs personnes d'Arles ont été l'entendre; je n'ai pas été de ce nombre : je préfère le voir à Paris.

Arles est tout à l'heure à l'instar des grandes villes : on marche depuis quelques jours dans des rues à dos d'âne.

Germanes était amoureux de Mlle Clara Boulouvard dimanche passé; lundi, il était fou de Mlle Mercier. Mardi, il l'avait oubliée pour Mme Tardieu. Mardi (*sic*), c'est une étrangère qu'il adorait. Mercredi

[1] Ce nom et tous ceux qui suivent sont révélés par les notes de Mège : Clair n'endonne que les initiales.

Digitized by Google

il avait porté son cœur à une petite rouquetière. Jeudi, il portait les chaînes de Mlle Baudran. Aujourd'hui je ne l'ai pas encore vu, j'ignore ses nouvelles amours. Tudieu, quelle abondance! Oui, mais il est un peu là comme Tantale. Carles chante et fait l'amour (à Mélanie s'entend). Oh! il est constant et s'en flatte.

On a chanté à Saint-Trophime, le jour de Pâques, une messe en vaudeville. C'était une chose curieuse d'entendre le Kyrie eleison sur un air de *Panurge* et le Sanctus sur un chœur de la *Belle Arsenne*.

On va créer un courtier de commerce. C'est le sieur Aurès, coiffeur, qui en exercera les fonctions.

X. — M. Blachère, étudiant en médecine, a Am. Pichot

L'Ecole de médecine de Montpellier en 1818. *Pichot étudiant*

Gaujac, le 4 mai 1818.

Vous saurez, mon cher Pichot, que lorsque l'ami Vallat arriva à Montpellier pour commencer ses actes probatoires, nous formâmes le projet de disséquer ensemble chez Jalaguier ; cet anatomiste n'ayant pu satisfaire notre envie, nous prîmes en sortant de chez lui l'héroïque résolution de nous préparer à notre premier examen avec des livres seulement. Il nous paraissoit tout à fait piquant de paraître devant le père Fages sans avoir touché le scalpel, et nous préparions en riant une réponse affirmative à sa question favorite : « L'avez-vous vu sur le cadavre?» Cependant, la peur, la terrible peur, nous fit voir notre examinateur en colère nous criant : « Accouchez, accouchez! c'est le B A BA de l'anatomie! » Que faire, mon cher Pichot, pour éviter cet affront? Aller trouver Batigne et lui proposer de nous faire une leçon particulière d'anatomie, comme il le fit pour vous et quelques autres. Nous nous réunîmes donc six ou sept, et nous commençâmes à répéter les démonstrations de la myologie. Le nouveau local qui servait d'amphithéâtre était fort étroit, point aéré, et l'économie anti-hygiénique de notre démonstrateur y avait entassé quatre cadavres. Un temps doux et humide ayant régné pendant quelques jours, la putréfaction s'est bientôt remplie de miasmes (*sic*). Je me vis forcé d'écouter les leçons avec le nez dans mon mouchoir. Cependant Batigne me disait : « Vous faites comme M. Pichot. Est-ce que vous craignez le cadavre »? Alors, par amour propre, je mettais mon mouchoir à la poche, et je faisais bonne contenance...

L.-G. Pélissier

Digitized by Google

I DODICI CANTI

CANTO OTTAVO

(*Suite*)

F° 90 r°] 46. Fe a Rodomonte la superbia danno,
Perchè vedendo senza lancia il sire
La sua gettò come i superbi fanno
Che con vantaggio sdegnansi ferrire
E' sua nemici, il cor dei quai non sanno
Nè quale sia la lor forza et l'ardire,
Et per superbia engannano se stessi,
Onde ne son tenuti pazzi expressi.

47. El re Circasso, che 'l compagno vede
Posto alle man con un quasi gigante,
Vuol soccorer il conte, qual le chiede
Ch' a lui lassi l'imprese horevol tante,
Et che li altri egli offenda, onde egli riede
Soccorer quel dalle caprine piante,
Che già le havevan fatto cerchio intorno.
Il re le genti allarga al suo ritorno.

48. Con Durrindana Orlando al re d'Algieri
El cuoio del serpente a falda a falda
Taglia coi colpi soi tremendi et fieri,
Et anco il fere con la forza salda
Sopra una spalla, et quel coi gridi altieri
Et col solito orgoglio si riscalda
Contra del palladin, perchè si vede
Ch'a viva forza quello il mette a piede.

49. Cavalcava una alfana di pel sauro
Che la più grossa o la più bella mai
Non fu veduta dal mar Indo al Mauro,
Stellata in fronte, et havea gli ochi gai,
D'un piè balzana, nella qual molto auro
Spese Agramante et con amor assai
Donolla a Rodomonte, a ciò che poi
Più ardente fusse contra i Franchi heroi.

Digitized by Google

50. Iroso adonque la sua spada afferra
Et mena un colpo al gentil Brigliadoro
Per darle in testa, et chi il cavalca in terra
Por giuso cerca l'orgoglioso Moro;
Ma quel campion, ch' avezzo è sempre in guerra,
Al destrier punse i fianchi coi spron d'oro
Et di urto in petto diede al re de Algiere
Tale che fu constretto di cadere.

[F° 90 v°] 51. Nè si levò che prima il re Cyrcasso
Facesse grande strage di quei Mori.
Haveva quasi voto il suo turcasso
Il Fauno sagettando i fuggitori.
Seguì il conte anco, et fer tanto fracasso
Che gli angel ner de l' alme portatori
Si posavan su gli alber delle navi,
Per la strachezza dei lor pesi gravi.

52. Quando quei Mori che vivi restaro
Vidder caduto il lor re Rodomonte,
Inverso la città il camin pigliaro,
Quai seguiro il Circasso, il Fauno, il conte,
Et seco a forza dentro Algiero intraro,
E a guardia della porta sovra il ponte
Vuolse il conte che 'l Fauno si restasse
Et seco dentro Sacripante andasse.

53. Parevano dui lupi infra le zebe
Il conte e il re, che in su la piazza andati
La tinsero col sangue della plebe
Fuggita inanzi ai lor volti turbati.
Non fu di donne un simil pianto a Thebe
Quando vi andarno i sette coronati,
Come le donne inanzi ai cavallieri
Facean lamenti in la città di Algieri.

54. Non divenne più pio già Gostantino
Quando i mesti gridar di madri et figli
Entese, che facesse il palladino
Vedendo delle donne i gran bisbigli,
Et, rivolto al compagno che vicino
Le era et feriva braccia, sp[a]lle et cigli,
Disse: « Non più per hoggi, è fatto assai:
Restar si vuol dalla battaglia hormai. »

Digitized by Google

55. Il re che era gentil molto si astenne
Del ferir anco, ma perchè il suo brando
Rotto era come i dissi, non si tenne
Sodisfatto s' un altro al suo comando
Nonne truovasse, et del desir suo avenne
Il caso a punto ch' un iva bravando
In su la piazza in man un ne portava
A punto come il re desiderava.

56. Andolle incontro et disse: « O tu che porti
Quel per brando che a te poco si conviene,
Fa che combatter meco ti conforti,
O lo mi dar senza gustar più pene,
Over virtude il te salvar te apporti
Insien col brando; et s' animo ti viene
Di voler mi disdir quel che non p[u]oi,
I' ti farò pentir delli error tuoi.

[F° 91 r°]57. Voltossi per fuggir quel gran bravone,
Ma il re col brando rotto l'intertenne
E in pocho tempo lo gettò d'arcione,
Cui in mano il brando desiato venne.
Era per terminarsi la tenzone
Fra i combattenti, ma vi sovravenne
Chi el disturbò, però che Rodomonte
Trovando il Fauno el gettò giù del ponte;

58. Et doppo entrato dentro della terra
Si trasse là dove il tumulto sente,
Cominciando una nuova et mortal guerra;
Come il cignal batteva dente a dente.
Onde Orlando il suo brando usato afferra
Et vàlle contra valorosamente;
Ma perchè Rodomonte era ferito,
Se dal conte scostar prese partito.

59. Et si rivolse a quello re ch' aveva
Tolto il brando a colui quasi in quel punto,
Cui Rodomonte altamente diceva:
« Dorrati, o poverello, esser quì giunto. »
L'ardito Sacripante rispondeva:
« Più dorrà a te per esser sopragiunto
Meco a battaglia, che non havrai scampo
Hoggi di morte o di crudel inciampo ».

Digitized by Google

60. L'alfana non truovò, quando levosse,
Il re di Sarza, et però venne a piede.
La storta et l'armi del suo sangue rosse
Et cincischiate havendo quel re fiede,
Ma son sì indebolite le sue posse
Che nulla in le sue man vittoria vede.
Benchè di Sacripante habia più orgoglio,
Pur sta il Cyrcasso come fermo scoglio.

61. Et col nuovo acquistato brando fere
A più potere sopra il re superbo.
Son le percosse sue sì grandi et fiere
Che par tal giuoco a Rodomonte accerbo,
Ma con parole minacciose e altiere
Gridò al Cyrcasso et disse: « Habii riserbo
Della tua vita et dammiti prigione,
Che della tua virtude ho compassione.

62. Mi duol, per Dio, che un huom sì valoroso
Habia a morir per la mia fera mano. »
Sacripante gentil et animoso
Disse: « Di te ti duolga hora, pagano,
Che del tuo sangue sol sei sanguinoso,
Et perchè sei bestial troppo e inhumano,
Farai morir quì el popolo tuo tutto
Et tu col regno tuo sarai distrutto.

[F° 91 v°] 63. Composto havevan già di quì partirci,
Ma la venuta tua tanto robesta
Et la imprudentia usata in l'assalirci
Ci ha fatto rimutar et rifar testa.
Perchè pensasti quì forsi impedirci,
La città teco di duol piena resta. »
Mentre si dice questo, quel ch'è a piede
Nel suo palazzo il fuoco acceso vede.

64. Però nulla risponde, anzi si parte
Correndo Rodomonte et la via prende
Là dove il fuoco la miglior sua parte
Consuma, et la sua madre l'alma rende
Al gran Cocito, che da nulla parte
Del fuoco la meschina si diffende
Per la vechiaia et pel dolor che sente
Morir vedendo tutta la sua gente.

Digitized by Google

65. Pur, quando vidde il re così abrugiare
El palazzo, v' entrò con gran prestezza
Volendone la vechia madre trare,
Mosso a ciò dal dover, da tenerezza,
Ma non fu a tempo et non possette entrare
Dentro la camera, onde con tristezza
Et per la rabbia seco si piangeva
Del caso che insperato le occoreva.

66. El Fauno, che del ponte fu gettato,
Non guari stette che le forze prese
Et dentro della terra entrando irato
La regia inprima con il fuoco accese,
Et doppo discorrendo in ogni lato
Le case tutte intorno alle contese
Fece arder presto, che una non rimase
Che di legname ha là tutte le case.

67. Se le strade di Algier fusser sì strette
Come quelle che a Genoa hoggi sono,
Li hu[o]mini et donne, vechie et giovanette,
Non havrebbono havuto alcun perduono ;
Ma quelle, habandonate le casette,
Per le vie et per le piazze un crudel suono
Facean con crude et spaventevol voci
Per il ferro aspro et per le fiamme atroci.

68. Che 'l conte et Sacripante et il Fauno audaci
Sforzavano coloro entrar nel fuoco,
Tal che di Rodomonte li seguaci
Erano molestati da ogni luoco
Da l'armi, da saette et dalle faci ;
Onde el popol d'Algier tutto era fioco
Ch' inanzi et dietro, da ogni lato intorno,
Haveva o morto o doloroso il giorno.

[F° 92 r°] 69. Partironsi li tre liberi et sani
Lassando et fuoco et sangue in la cittade,
Et Rodomonte si mordea le mani
Per rabia, per dolor et per pietade
De l'arsa madre et delli suo' Algerani
Che da fuoco et da ferro in crudeltade
Vedea morir, nè le può dar aiuto,
Ma più de l'honor suo ch'avea perduto.

Digitized by Google

70. Haveva l'honor suo quel orgoglioso
Perso, che si vantò con Agramante
Solo Francia pigliar il borïoso,
Nè restar puote al conte e a Sacripante
Con mille cavallier, che far fu oso
Fuor del suo regno, et con persone tante
De sua vassalli, che fur numerati
Sei mila et cento alla Moresca armati.

71. Quando uscir della porta insiem costoro,
Su quella scrisse il conte: « Quì fu Orlando. »
Un dì guarito quel superbo Moro
Il motto legge a Francia minaciando
Con suspir, ricordato di coloro
Che nel sangue d'Algier tinsero il brando,
Et ben pensò ch' altro esser non poteva
Che Orlando chi tal pruove fatte haveva.

72. Cresesi l'altro fusse il suo cugino
Rynaldo et non il re delli Cyrcassi;
Ma la scrittura di quel palladino
Fece danni in Parigi et gran fraccassi,
Che si scrisse nel cor quel Saracino
Il motto ch' in la porta scritto stassi,
Et di vendetta seguitò i vestigi
Col ferro et fuoco dentro di Parigi.

73. Quando egli in Francia andò con Agramante,
Benchè tardasse poi per disfar Carlo,
Nullo vi fu di questo più arrogante;
Ma non bisogna adesso ricordarlo
Perchè n' havete lette carte tante.
Però più di suo' fatti hora non parlo,
Ma seguirò di quel ch' io cominciai
Che infino ad hora non fu inteso mai.

74. Dicovi di Aleramo et de l' Englese
Duca, che ormai tempo è di resvegliarli,
Che a dormir stracchi per le grandi imprese
Sue, fui constretto alhora di lasciarli.
Hor che devon venire a più contese
Et d'importanza, vuo' del letto trarli
Et dir come le fate ritornaro
Nel stato humano lucido et preclaro.

Digitized by Google

[F° 92 v°] 75. Già s'era dipartita l'atra notte
Et havea discacciato il sol le stelle,
Tornato era Morfeo nelle sue grotte,
Havea il dì preso le sue forme belle,
Quando le dure et rozze scorze rotte
Di serpi havean le vaghe damigelle,
Et lassando le brutte et pallide orme
Riprese havean le loro humane forme.

76. Non sapeano i guerrier che al balcon d'oro
Si mostrava già Febo in fine al petto,
Quando da un canto risvegliati foro
Da un canto ameno pien d'ogni diletto,
Et le finestre già davano a loro
Per le fessure il chiar splendor. Dal letto
Levandosi i campion non ritruovaro
I panni lor sì come li lasciaro;

77. Ch'ove ha li soi lasciati Astolfo truova
Una camisa a seta ricamata
Et ad oro, e un farsetto fatto a pruova
Per magica arte et per virtù incantata,
Che regge a l'armi tutte ove si pruova
La ignota sua virtute a pochi data,
Et calze e giubbe a pardi lavorate,
D'oro et di gemme riccamente ornate.

78. Aleramo altresì camisa et panni
Ritruovò similmente ricamati
A serpi d'oro et perle senza inganni,
Ch' havrebbon più d'un pai' d'huomin cavati
Fuori di stenti et di gravosi affanni
Di povertade; et così quei pregiati
Cavallier rivestiti dimostrorno
L'aspetto lor d'ogni vaghezza adorno.

79. La nobil stirpe et da panni et costumi
Accompagnata fa di costor fede
Come sono dui chiari et vivi lumi,
Et che fra loro alta virtù procede,
Come dalli supremi et sacri numi,
Quando ci appar il sol, chiaro si vede
L'eterno magister, la virtù imensa
Che la eterna bontà quà giù dispensa.

Digitized by Google

80. Spesso una gemma, quando è acompagnata
In anel d'oro o in altro magistero,
Si dimostra più bella agli ochi et grata,
E il suo valor fa divenir più altiero,
Ma se per sorte in fango è ritruovata
Da chi non la conosce, di leggiero
È disprezzata et fansen poca stima
Se 'l suo valor ben non conosce in prima.

[F° 93 r°]81. Hor quanto l'uno et l'altro campion vale
Sallo Sylvana et mei' chiarir si vuole
Per far la fama lor sempre immortale,
Aciò che luca al mondo com' il sole
Et che a portarli in ciel già spieghi l'ale,
E ognun di lor più ratto in sul ciel vole:
Un mostro fa apparir in quella [parte]
Non da impaurir sol lor ma il fiero Marte.

82. Un monstro che la terra mai simile
Non have, fuor fischiar forte si sente.
Onde Sylvana ai cavallier humile
Si rapres[sava] in el giardin dolente,
Et dice: « Ahi[mè] lassa! che quel vile
Che vo' occidesti, è fatto hora un serpente,
Anzi pur drago, anzi sì brutta fera
Che natura non fe mai tal Chymera.

83. Credo che Pluto dalla inferna fossa
Mandata l'habia quì per divorarne.
Se non ne aiuta vostra humana possa,
Forza saranne in sua balia di darne;
Tanto mi truovo di baldanza scossa,
Che, s'un di voi non obrica camparne,
Morren di duoglia, perch' al nostro tedio
Sol dalla vostra man prende il rimedio. »

84. Aleramo, ch' ai fatti et no a parole
L'animo haveva assai più che disposto,
Disse: « Hor andian, prima che scaldi il sole,
Che forsi al mostro meglio esser discosto
Fora. » Astolfo non men di quel che suole
La lingua mena, et ha nel cor proposto
A cavallo salire et quella lancia
Seco portar che havea acquistata in Francià.

Digitized by Google

85. Ma la gentil Sylvana, in mezzo stando
Ai guerrier, a l'Englese la man prende
Con la sua destra e a l'altro caminando
Dà la sinestra, et con costor discende
Giù del palazzo al mostro che gridando
Molto feroce bestia si comprende.
Così ambedoi costor si ritruovaro
Sol coi brandi, a l'Englese assai discaro.

86. Volea porta la lancia che virtute
Sola d'ogni vettoria in se contiene,
Et quel caval d'ogni guerrier salute,
Senza il qual di vettoria non ha spene;
Ma la fata gentil con le arti astute
Ambi li cavallier per le man tiene,
Aciò che sol col brando et col pugnale
. . . . . [1]

[F° 93 v°] 87. Et così giunti ambi i guerrier dov' era
Lo orrendo mostro, a lor la donna dice:
« Se non sapete qual sia questa fera,
Vel dirò chiaro, perchè el dir mi lice.
Ella è venuta dalla inferna schiera,
Thesiphone è chiamata l'infelice,
Per divorarvi et per portarvi al centro,
Perchè osi fusti sì a l' entrar quà dentro.

88. Et quel, che questa notte ucciso havete,
Un' altra volta è stato Gerione.
Se vi venea Volcan con la sua rete,
Ciascun di vui restava suo prigione.
Questa hora vuol veder quei che voi sete,
Et, se terminarete la tenzone,
Ne verrà poi Mezera et doppo Aletto
Che vi farà tremar el cor nel petto. »

89. Signor, se mai vedesti al sol ardente
Languida divenir già colta rosa,
O cera liquefarsi che repente
Il fuoco senta, o l' herba rugiadosa
Tronca da falce, quando sopra sente
Del chiaro sol la spera luminosa,
Impallidir, pensate che l'Englese
Fece il simil quando la donna intese.

[1] Lacune au manuscrit.

Digitized by Google

90. Et da tal paura hebbe il cor percosso
Che tentò di ritrarsi dalla mano
Che lo teneva, et d'animo sì scosso
Si truova, benchè sia il partir villano,
Nel cor dispuon partir tutto commosso
Sol dal parlar, ancor chè 'l monstro estrano
Visto non habia. Il sotio ivi morire
Pria vuol che con vergogna indi partire.

91. Così animoso a l'animal ariva
Questi et quel altro pavido et tremante.
Mira ambi lor la generosa diva,
Poi rivolta al cugin del sir d'Anglante
Disse: « Non assalir la bestia aschiva
Che a te basta haver vinto il rio Gorante;
A questo altro convien col suo valore
Di lei riporti il sempiterno honore. »

92. Alhor l'Inglese si dimostra caldo
Di voler la battaglia, ma la fata
Le dice: « O gentil sir, restati saldo,
Ch'al sotio tuo convien questa giornata. »
Onde Aleramo entra sicuro et baldo
Alla opra degna che fia ancor lodata.
S'acqueta il duca et..... tirasi da parte
Per veder del compag[no il mo]do et l'arte.

[F° 84 r°] 93. El modo et l'arte vuol veder l'Inglese
Che tiene il sotio suo nella battaglia,
Perchè senza armi il vede et senza arne[se],
Nè piastra lo diffende o men la magl[ia],
Ma sol spada et pugnal in quelle imprese
Si truova havere, et come si travaglia
Vedrete poi, ma torniamo in Granata
Hor, ove Fiordispina fu lassata.

94. Già fu lasciata Fiordispina quella
Ch' honorar cerca il sir di Montalbano,
Et Doralice l'unica sorella
Di Zenodoro et figlia a Stordilano,
Che d'amor sente al cor l'aspra fiamella
Sol per Rinaldo il cavallier estrano,
Alla mensa real già tutta accesa
Di quel per la superba et degna impresa;

Digitized by Google

95. L'impresa ch'io vi dissi già d'Argeste,
Quel superbo a cui tolse Fiordispina
El palladin con le sue forze preste,
Et rese al sposo suo l'alta rapina,
Del che hor si fanno canti, giuochi et feste,
Et al figliuol d'Amon ciascun s'inchina
Per farle honor chiamandolo felice
Guerrier, ma più degli altri Doralice.

96. Doppo al pasto real sul carro adorno
Dai regi è posto il palladin Rynaldo,
Et van per la città tutto quel giorno,
Ma inanzi alquanto un ben loquace arraldo
Giva sonando alla Moresca un corno
Nel qual dice con tuono chiaro et saldo:
« Tutti honorate il gran liberatore
Degno di gloria et sempiterno honore. »

97. Havea dal padre suo la Doralice
Et dal [frate] impetrato ella et la sposa
Andar sul carro ove si tien felice.
La cognata alla destra si riposa
Del gran campione, alla sinestra lice
A lei seder, con quella fiamma ascosa,
Con quella fiama che lo cor l'incende,
Perchè beltà et virtù di quel l'accende.

98. Non sapea Stordilan nè Zenodoro
Imaginar l'honor grande et solenne
Oltra l'argento et oltra el donato oro
Al palladin, che di quei poco tenne,
Perchè non desiava haver thesoro,
Ma sol disio d'honor sempre le venne
Nel cor; però il triompho accettò solo,
Aciò di lui la fama andasse a volo.

[F°94 v°] 99. Contenti però furo ambi li regi
Che Fiordispina et Doralice insieme
Con il campion sul carro d'alti pregi
Stessero, aciò con lor bellezze estreme
Rendessen lui più adorno, e in tanti fregi
Vedendolo d'alegrezza il vechio geme,
E il giovane ne va suso un destriero
Che alla prestezza par pardo o cerviero.

Digitized by Google

100. Guernito è di puro oro il palafreno
Che porta il sposo et d'or tutto adobbato
È egli, et di bianco argento ha il degno freno
Con pretiose gemme intorno ornato.
Lustra tutto il caval come il balleno,
Ch' ha tutto il fornimento ricamato
Con oro et perle oriental et contesta
Di zafiri et rubin la sopravesta.

101. Li baroni, li conti, li marchesi,
Li principi et li duchi che vi vanno
Tutti guerniti con diversi arnesi,
Et li gentil corsier che disotto hanno,
Dir ben non vi potrei, benchè più mesi
Spendessi con la penna, anzi il pieno anno,
Ch'erano tanti sì belli et diversi
Ch' io chiuder non potreili in prose o in versi.

102. Sicomora solo ivi non fa festa
Del gran triompho che si fa al guerriero,
Ma con certi de' suoi l'invida et mesta
Procaccia di far scorno al cavalliero.
Et tutta armata sotto della vesta
Si rapresenta con il viso altiero
In piazza, et contra del figliuol d'Amone
La favella proruppe in tal sermone:

103. « O tu che siedi hora infra le due putte,
Che l'una e l'altra a forza fu rapita,
Et sì triomphi delle false lutte
Quali non ma' ottenesti alla tua vita;
Ancorachè le forze fusser tutte
Di Hercole in te, non per tua mano uscita
Fora vittoria tal contra d'Argeste,
Ma forsi a tradimento l'uccidest[e].

104. So ch' era forte et reportarne honore
Non bastava tua forza et tuo sapere,
Se non le havessi usato il traditore,
Et ciò ti vuo' con l'armi sostinere;
Nè ti varrà di dua regi il favore,
Ch' io manterò le mie parole vere
Et teco et seco et con qualunche voglia
Meco pruovarsi quanto val sua spoglia. »

Digitized by Google

[F° 95 r° 105. Rizzato in piede a tal parlar Rinaldo
Disse : « Mi duol che femina tu sei
Et di sdegno e invidia il petto hai caldo ;
Et, se nel cor pensier malvagi et rei
L'animo te percuoton, che mal saldo
So certo che starà alli colpi miei.
Ti darrò tanta guerra quanta vuoi
Con la licenza di questi almi heroi. »

106. Et cossì detto giù del carro scende
Et fa venir il gentil Rabicano,
Poi l'elmo di Mambrin pregiato prende
Et quel si puone in testa di sua mano ;
Sopra il destriero poi velloce ascende,
Ch'era egli armato, et col brando sovrano
Va contra la sdegnosa Sycomora
A chi la invidia sola il cor divora.

107. Havea un caval che Zenodor gli haveva
Dato, gagliardo et di persona bell[a],
Qual alla effigie Rabican pareva,
Che altersì come quello era morell[a],
Eccetto che in la fronte egli teneva
Una ampla bianca rosa o vuoi dir stella,
Nè così lieve qual Rabicano era,
Benchè nel volteggiar parea una sphera.

108. Di prima giunta il palladino assale
La gigantessa che una storta tiene,
Et un colpo le dà con forza tale
Ch' in sul destrier a pena si sostiene :
Dèlli nel petto che al capo non vale
Giunger tanto alto, onde ella le cathene,
Che con tre palle a l'arcion tien suspese,
Iratamente et con furor si prese.

109. Perchè di man la scimitarra, che ella
Tenea, li cadde pel gran colpo in terra,
Col mazzafrusto più crudel et fella
Tenta col palladino accerba guerra ;
Ma il palladin ch'avea la bestia isnella,
Fa che 'l gran colpo da lei tirato erra,
Et poi con urto se li serra in modo
Contra che 'l suo caval non restò sodo ;

Digitized by Google

[F° 95 v°] 110. Ma se le apperse il petto et cadde sopra
Una coscia a colei che è sì superba.
Scavalca il palladino, o gentil opra,
O mente d'honor vaga et non acerba!
In aiutarla il palladin se adopra
Et tuorla alfin disotto al caval che herba
O fieno o biada haver più non agogna,
Che a lei d'un altro proveder bisogna.

111. Quando l'hebbe disotto al peso tratta,
La scimitarra sua in man le ripuone,
Poi dice : « Hor su, ti spaccia presto et ratta,
A ciò finisca nostra quistione,
Ch'avendo tu parlato come matta
Diffender ti convien tua openione;
Et, se non v[u]oi perir come quel altro,
Fa che habii il core generoso et scaltro.

112. Mi spiace ben che femina tu sei,
Che poco honor mi fia vincerti i' veggio,
S'io riportassi ben mille trophei
Vincendote, s'al tutto i' non vaneggio,
Nè a gloria nè ad honor quelli potrei
Ascrivermi già mai; però che peggio
A un degno cavallier non si può dire
Che se'l sia atto a femina ferrire. »

113. Stanno amirato i Re del generoso
Atto che usa colei quel gentil sire.
Ella l'aspetto fa più tenebroso,
Che per vergogna crede ivi morire,
Nè però caccia dal petto orgoglioso
Lo sdegno o l'ira, anzi le prende a dire
Che quel ch' ha fatto da viltà gli avviene,
Non da bontà ch' in lui parte non tiene.

114. Se'l palladin s'avampa, se 'l si sdegna
Contra l'invida donna ria et superba,
Se di abbassarle l'orgoglio s' ingegna,
Ne è testimonia la sua spada accerba,
Poichè quella fa quanto ei dissegna
In l'armi di collei, come infra l'herba
La adonca falce, et con sua forza salda
Tutte le getta in terra a falda a falda.

Digitized by Google

[F°96r°]115. Fa quella ancora con la scimitarra
Diffesa quanto può, ma non le vale;
Se adopra ben la cruda et la bizarra,
Ma quel gentil campion par che habia l'ale,
Nèquello che d'Harpalice si narra
Fu tanto vero quanto in costui: se assale
O si ritira, il fa con tal destrezza
Ch' Harpalice non hebbe più prestezza.

116. Si diffende el campion dalle percosse
Che Sycomora darle s'affatica.
Ella bastemmia il dì nel qual si mosse
Dal suo paese con tanta fatica
Sol per venir in Spagna, poichè scosse
Vede sue forze et sorte a se nimica;
E, mentre ella bastemia, a un man riverso
Tagliolla il palladin tutta a [t]raverso.

117. Nel fianco destro l'affilata spada
Alla superba intrò con furor tanto
Che di sangue et di fiece in su la strada
Sparse sì ch'io non saprei ben dir quanto.
Così convien che quella invida cada,
Che s' havea dato di vittoria il vanto
Contra il magno guerrier di Montalbano,
Che mostrò quanto il cor valse et la mano.

118. Se le due donne al cor letitia n' hanno
Di tal vettoria, a voi pensar lo lasso,
Se liete sono del scorno et del danno
Di Sycomora ch' a l'estremo passo
Giunse, che rinfaccio non senza affanno
Haveva il meretritio lor già casso
Quasi era hor mai dalla memoria humana,
Et lor lo rinfecciò la donna strana.

119. Haveva Sycomora dal paese
Condotto cento cavallier armati
Seco per sua bisogni in dure imprese,
Che schiavi alle Amazon erano stati,
Ma pur con giuramenti la scortese
Stretti gli havea che fussero tornati
Alla lor servitù, s'ella per sorte
In tal viaggio devenisse a morte;

Digitized by Google

120. Ma che non ritornassero che prima
Non facesser di sua morte vendetta,
Tal che la fama andasse in ogni clyma.
Così li cavallier in squadra stretta
S'erano posti, perchè ognuno stima
Il giuramento ch'alla maladetta
Fero di vendicar sua morte rea,
Ch'ognun giurando quel promesso havea

[F° 96 v°] 121. Et fecero a Rinaldo un cerchio intorno
Che della piazza uscir non possa senza
La seconda contesa, et un che adorno
Di cavallo era, d'armi et di presenza,
Prima parlando disse: « Hoggi è quel giorno
Che meco pruovar dei la tua eccellenza
In l'armi, ch'io son stretto a vindicare
La morte di costei senza indugiare.

122. Se ti vuoi meco, o gentil cavalliero,
A piè pruovar o sul caval, favella.
Ch' io scenderò, se vuoi, del mio destriero,
Over ti aspettaró che monti in sella,
Nè riputar il mio parlar altiero,
Ch' io son sforzato a ciò poichè quella,
Qual occidesti, m' ubligò si for[te]
Ch' andar non può impunita la sua morte.

123. Et non solo io, ma tutti i miei compagni,
Che cento sono sotto giuramento,
Obligo han meco, benchè ognun si lagni
Di darti, o cavallier, morte o tormento,
Che non semo assassin, ladri o griffagni,
Ma per forza obligati con gran stento,
Sendo nui privi della libertade
Nel regno feminil senza pietade.

124. Ci ha condotto con seco Sycomora
Dell' Amazzone la crudel regina
Nui per uscir del regno alquanto fuora,
Del regno governato di rapina;
Con giuramenti di tornare ancora
Alle conochie, alla ria disciplina
Del carpir l'herbe et cultivar la terra,
Promesso havemo et far contra te guerra. »

Digitized by Google

125. Rynaldo al cavallier ratto risponde:
« Servar il giuramento i' vi comendo
Che l'huom, che si rivolge come fronde
D'albero al vento, senza fe comprendo.
Se tanto giuramento in voi s'infonde,
Assolvervene in brieve et presto intendo,
Perchè di servitù insieme e di vita
Priva sia questa compagnia gradita.

[F°97r°] 126. Ma, perchè ad uno ad un non basta il giorno,
Non intendo combatter teco solo
Per ben chè sü tu cavallier adorno,
Sì che in due parti dividi il tuo stuolo,
Et vederai come in picciol soggiorno
Del vostro sangue fia vermiglio il suolo
Di questa piazza, et sia la elletione
Tua di combater a piè over in arcione. »

127. Rispose il bon Guerino: « Non mi pare,
Signor, che a contrastar habii con tanti ;
Ma, se a caval ti vuoi meco pruovare,
Vincendomi saren tutti tuoi fanti
Et la lite verrassi a disbrigare,
Che potrai conseguir triomphi tanti ;
Ma, s'io ti vinco, tu verrai prigione
A servir nosco in schiavo a l'Amazzone. »

128. Rynaldo acetta et ferma questo patto,
Purchè ciascun delli altri sia contento;
Onde Guerin diceva: « A questo tratto
Asciolto restarò dal giuramento. »
Et così aconsentirono di fatto
Al voler di Guerin tutti li cento,
Giurando in mano del re Zenodoro
Così due lance presentate fuoro.

129. Era Guerino un corpo grosso et grande
Di fortezza et di cor molto animoso,
Et capitò ne l'Amazzone bande,
Sendo al cercar del padre curïoso.
Subito alla più grossa lancia spande
La forte mano, et l'altro ser famoso
Quella altra prende, et ciascun si ritira
A porre contra l'un l'altro la mira.

Digitized by Google

130. Cavalcava Guerin un caval sauro
Veloce al corso et forte a meraviglia,
Che 'l capo ha di monton, simil di thauro
Il petto quasi, et il re di Siviglia
A Sycomora il diede per ristauro
D' una opra ch' ella ad un di sua famiglia
Oprò in salute; a Guerin diello, il moro
Cavallo havendo lei da Zenodoro.

[F° 97 v°] 131. Datosi il segno, ognun dei guerrier sprona
L'un contra l'altro con la bassa lancia.
Infra la plebe cheto si ragiona
Che 'l cavallier, che la polita guancia
Rese al suo sposo, contra la persona
Di quel fresco guerrier non havrà mancia
D'honore alcun, perch' era affaticato
Ne l'altro abbattimento et insudato.

132. Altri dicevo: « Perchè è insuperbito,
Havrà vittoria il gran liberatore,
Che essendo l'orso o lo leon ferito
Tanto più alla vendetta indura il core,
Che un generoso cor mai sbigottito
Non si ritruova, ma cresce il valore,
La forza et la virtù dove è l'ingegno,
Come la esperïenza ne dà segno. »

133. Si scontrano i guerrieri a mezza piazza
Con tal furor che fa tremar la terra.
I buon destrieri di perfetta razza
Furon constretti di seder in terra.
Il vento delle lance i tronchi spazza
Ne l'aere per fin fuor della terra,
Nè fur truovati, et parte sopra i tetti,
Nè si ferirno i cavallier perfetti.

134. L'uno et l'altro destrier al spron si rizza
Et li signori lor prendono il brando
A battaglia col qual l'un l'altro aïzza,
Ma Rabicano in l'aer se levando
Sopra del sauro si conturba et stizza.
El buon Guerin si adira minacciando
Al destrier suo, che 'l vede a l'andar pegro,
Et vincere si lascia da quel negro.

Digitized by Google

135. Con li speroni spesso i fianchi prieme
Al sauro che è impaurito et non le giova,
Onde per sua tardanza alquanto teme,
Che di Rabican scorge l'alta pruova.
Però dice a Rynaldo: « Se tu insieme
Meco ucciderti vuoi, battagli[a] nuova
Prendiamo a piedi, perchè 'l destrier mio,
Come tu vedi, hor è fatto restio. »

[F°98r°] 136. Rynaldo il coraggioso non risponde
Alla preposta, ma del caval scende.
Guerino ancor da l'arcionate sponde
Scender quasi il medesmo tempo prende.
Se mai, signor, vedesti del mar l'onde,
Quando una sopra l'altra discoscende
Con rovinoso vento, imaginate
Che altersì fare i dui guerrier vediate.

137. Forte è Rynaldo, forte è l'altro ancora
Di maglia et scudo et d'usbergo guernito.
Presto uno è, l'altro fa poca dimora,
Et quando un fere, ha già l'altro ferito.
Si meraviglia l'uno ad hora ad hora
De l'altro che sia in l'armi sì gradito,
Et in se dice il sir di Monte-Albano:
« Questo mi par pur caso orrendo et strano. »

138. Desia saper chi sia quel cavalliero,
Quel cavallier che tanto gli è molesto,
In l' armi tanto ardito et tanto fiero,
Che Orlando non gli par simil a questo.
Si puone in cor di dimandar l'altiero;
Ma, per vederlo sì manesco et presto,
Suspetta che firmando il piè, per sorte
Non le dia quel vituperosa morte.

139. Già l'uno a l'altro il scudo in schiegge haveva
Gettato in terra et disarmato il braccio.
La bella Doralice già temeva
Del nuovo amante et già sentiva il ghiaccio
Al freddo cor, nè contener posseva
Fiordispina i sospir pel dolce laccio
Ch' a con Rinaldo, per il benefficio
Ricevuto da lui senza servitio.

Digitized by Google

140. Parea Rinaldo stanco per la voglia
Ch'a di parlar, nè più al ferire attento.
Zenodor ciò vedendo n' ha gran doglia,
E il vechi[o] Stordilan pena et tormento.
Trieman le donne come al vento foglia,
Poich'è Rynaldo nel ferir sì lento
Et veggon l'altro valoroso tanto,
Onde in sul carro cominciorno il pianto.

[F° 98 v°] 141. Rinaldo un tratto al carro gli ochi alzando
Vidde quelle asciugarsi il mesto viso,
Et, dentro di se alquanto suspirando
Del pianto lor, diss': « Hoggi i' sarò ucciso
Con mia vergogna, s'io vo aspettando
Che sia il mio honor da incognito huom conquiso. »
Et così detto affretta il brando e il piede,
Et contra il suo nimico irato fiede.

142. Nè Guerrin fugge, anzi a quel sir s'accosta
Et dà un fendente a l'elmo di Mambrino,
Ma truovò la sua tempra tanto tosta
Che poco o nulla offese el palladino;
Qual con gran forza contra se le arosta
Et pruova fa del suo brando accialino
Sopra la piastra forte et tranne fuoco
Tanto che quasi accende tutto il luoco.

143. È sì piena la piastra e sì perfetta
Che non può il palladin da quella trarne
Oncia, e ogni lima fora 'l tutto inetta
Una sol dramma o un scropolo limarne.
Guerino al ferir lui più si rasetta,
E cerca ritrovar la ignuda carne,
E in su una gamba di piatto li colse,
Tanto furor il buon Guerino avolse.

144. Fu per cader il sir di Monte-Albano,
Onde con furia adosso se le astrinse
L'incognito guerrier ad ambe mano
Et petto et reni al buon Rynaldo cinse,
Et fa di lotta per gettarlo al piano;
Pur far nol può, se ben stretto lo avinse;
Et Zenodor, per fuggir maggior male,
Smontando ad ambi lor tols' il pugnale.

Digitized by Google

145. Havean lasciati i brandi alfin costoro
Cader in terra et fa ciascun di lotta.
Motteggiano le donne infra di loro
Col sperar pur ch' alfin vada disotta
Quel feroce Guerino, et Zenodoro
Altresì brama di veder la hotta
Di quel estrano, et pur l'ama ch 'el vede
Così come a caval valente a piede.

F°99r°] 146. Se accosta Zenodoro e a tutti dui
Differire la lor lutta persuade
Pel nuovo giorno, onde risponde a lui
Guerin che contento è, se con le spade
Il dì seguente vuol seguir con lui
Con chi contrasta, purchè questo aggrade
Al compagno anco, et Rynaldo consente
Alle preci del re et de l'altra gente.

147. Ognun sperava se Rynaldo ha posa
Che sua sia la vettoria senza fallo,
Però la gente è tutta desïosa
Che a questa lite prestisi intervallo.
Brama Rynaldo ancora questa cosa
Per saper chi è il guerrier et seco fàllo
Menar da Zenodoro con honore,
Comendandol di tanto alto valore.

148. Non vuol Rynaldo a carro più salire,
Con dir ch'ama riposo per quel giorno.
Così al pallazzo et seco l'altro sire
Et Zenodoro fecero ritorno.
Confetti et malvagia fece venire
El gentil re d'ogni virtute adorno.
Con acoglienze et grati parlamenti
Honora quanto puote i sir valenti

149. Ritorna il vechio re, tornano ancora
Le generose et inclite regine,
Di Sicomora il funere si honora
Dalle sue genti, et qual membra divine
La pongono dentro una alma et decora
Portatile però, et due pellegrine
Chinee carcano et fuori la portaro
Della citade et ivi la guardaro.

Digitized by Google

150. Vien l'hora del mangiar, le mense poste
Sono solenne come è lor costume.
Le tre regine quindi son preposte
Et li dui regi che dan chiaro lume
Coi bei diadema, et alle loro coste
Rynaldo siede, et par che tutti alume
Guerino che siede al buon Rinaldo a canto,
Et lassandoi mangiar ristringo il canto.

CANTO NONO

[Fo 99 vo] 1. Quando il gran Gostantin diede a Sylvestro
L'imperio che egli possedea di Roma,
Fecesi qualche luogo che era alpestro
Et può ver desiar da ogni idioma ;
Che questo fa del tempo il gran maestro,
Qual va scorrendo con canuta chioma
Et quinci et quindi et questo et quel impero
Dal nostro fin l'antartico emispero.

2. Sotterarno i tesor gli antichi patri
In qualche monte over cavato sasso,
Non volendo ingrassar gli amphitheatri
Di Greci avari o suscitarvi Crasso ;
Ma le richezze in luoghi oscuri et atri
Lasciaron tutti, et chi in alto et chi in basso ;
E in qualche luogo l'istessa natura
Produr thesor per dimostrarsi ha cura.

3. Finch' è il thesor ascoso non se apprezza
Il luogo ove dimora, et se una luce
Non mostra chiara altrui la sua vaghezza,
Amarla o desiar nissun se induce ;
Nè molto s'ama non vista bellezza,
Ch' a l'intelletto nostro non traluce
Il sol, se prima l'ochio non l'apprende,
Ch' ei da se senza il senso non intende.

Digitized by Google

4. El gran thesor della virtù s'ascond
Talhor in chi non è chi lo presuma;
Perchè quella è celeste ella s'infonde,
Comunchè 'l ciel della sua gratia aluma;
Et poi, con le sorelle sue gioconde,
Purgar dai vitii l'animo costuma;
Et tanto i suo' amator fra gli altri inalza,
Quanto da loro il vitio più s'incalza.

5. Non sta ben dui contrarii in suggetto
Come si vede per esperientia:
Il fuoco dentro il mar non fa il suo letto,
Nè su in l'aer la terra ha sua potentia.
Però virtù vuol l'anino perfetto,
Non sottoposto al vitio, che sua essentia
Divina essendo vuol gli animi interi
Di quei ch' ella nel ciel vuol far altieri.

[F°100 r°] 6. Vuol far nel ciel altier gli almi gentili
Che la voglion seguir per fine a morte,
Che non può chi lei siegue cose vili
Mai desiar, ma divien huom sì forte
Che sprezza al fin tutte le cose humili
Humil...., nè quella puone a sorte
Quà giù discesa nelle humane menti,
Chi e' lumi di ragion non ha in se spenti.

7. Rynaldo, che era virtuoso in atto,
El Meschino ama altresì virtuoso,
Qual dimostrava per presentia in atto
Magnanimo esser tutto et generoso.
Li regi, che 'l guerrier veggono adatto
In l'arme e in altre cose valoroso,
L'amano assai, che ogni spirto gentile
Ama d'amor perfetto il suo simile.

8. Mostra non haver più che diciotto anni
Et canuti pensieri in verde ettade.
O fusse per li esperti et gravi affanni
Che prestano intelletto, egli assai rade
Volte rider fu visto, che gli inganni
Tenea nel cor de l'empie et dispietade
Leggi de l'Amazon, malvagio regno
Che ardiva in schiavo un huon tener sì degno;

Digitized by Google

9. O pur che chiuse nel petto teneva
Le parole che il fan cercar del padre
Che la bella Elisena dette haveva,
Chiamando schiavo un huom che di legiadre
Virtù è dotato et che 'l fratel teneva
In grande honor; et la sua cara madre
Le 'l volea dar in sposo, ella il disprezza,
Cagion che 'l sir divenne in grande asprezza.

10. Che da Costantinopoli partito,
Poichè hebbe vinto il gran re Caradoro,
Agli Alberi del Sol n'andò espedito
Doppo molti travagli che li foro
Ostacol grande; et hebbe quinci udito
Che doveva cercar gran tenitoro
Nanzi che i genitor suoi ritrovassi,
Et che passar devea per gravi passi.

11. Stette in quel regno prima che ne uscisse
Ben venti mesi, et poi con Sicomora
Andò in la Spagna, come Turpin scrisse,
Alla famosa giostra, et si truova hora
Nel regno de Granata infra le risse
Col sir di Montalban, che ivi dimora
Per vendicar la morte di colei
Che per la sua superbia spiacque ai Dei.

12. Però non ride mai, non fa mai festa,
O assai summessamente, se pur ride;
Dimostra esser disceso d'alta gesta,
Nè me' di lui creato homo si vide
Nè giovenil persona più modesta
Ne l'andar o nel star o se si asside.
Con riverentia sempre et in ogni atto
Si mostra alla virtute assuefatto.

[F°100v°]13. Mangiano lenti tutti per mirare
Di quel nuovo campion gli alti costumi.
Onde lasciarli intendo et ritornare
Ai guerrier che di sangue et fuochi et fumi
Pieno lassarno Algier, per ritruovare
Quei grati a loro et desiati lumi
Della figliuola del re del Cataio,
Che 'l mondo alor non so s'hebbe altro paio.

Digitized by Google

14. Dico che un simil pai' d'huomin di guerra
Non hebbe come Orlando et Sacripante,
Eccetto il paio ch' or in Granat[a] erra,
Da l'infimo Murocco al chiar Levante,
Nè Gadde li hebbe ne Gardio li serra
Nè serò mai, perbenchè 'l gran gigante
Murocco havesse ; che avanzan costoro
Il Mauritano et l'Arabo col Moro.

15. Se vi ricorda, fuor d'Algiero usciro
Ambi color col Fauno in compagnia,
Lasciando gli Algerani in gran martiro.
Ragionando ne van lieti per via
Inverso Albracca, et con un gran suspiro
Rodomonte si puone in fantasia
Di far vendetta contra il re Francese
Con ferro et fuoco di sue tante offese.

16. Questo Orlando non sa, non spera ancora,
Però ne va qual pesce alla dolce esca
Per ritruovar chi l'animo le accora,
Chi in la pania d'amor tanto l'invesca.
Al medesmo camin Sacripante hora
Ne va, che 'l desiderio Amor rinfresca,
Con gioia grande havendo in la memoria
Angelica et d'Algier l'alta vittoria.

17. Et mentre li lor motti la dolce aura
Prende, un corrier ne viene a tutto passo
Che sotto haveva una giumenta saura
Che a ogni pel suda, et il corrier che lasso
Era pel corso et caldo, si ristaura,
Dove dovean passar costoro, a un sasso.
Si possava il corrier sotto una roccia,
Cui prima il Fauno [dei] guerrier s'aproccia.

18. Era la roccia discoscesa tanto
Che parea che cadesse in mezzo il mare.
I cavallier, che visto haveano in tanto
Veloce corso quel guerrier firmare,
Mandorno il Fauno inanzi, aciò che quanto
Ivi ritruova gli habia a raportare,
Aciò che qualche inganno non si scuopra
Contra di lor per qualche magica opra.

Digitized by Google

[F°101r°] 19. Tenevon tanto fisso nella mente
Quel che già detto loro havean le Dee,
Che le parea veder sempre presente
La strega Alfegra con l'arti sue ree,
Et imperò mandar subitamente
A scoprir ogni aguito in le vallee [riva,
O in poggi o in valli o in boschi o in piaggia o in
Ove il lor ochio discoprendo ariva.

20. Giunta la bestia, che mezza era humana
Et mezzo hyrcina, a quel corrier favella
Con la superba sua voce sovrana,
Che a quel corrier entrando in le cervella
Puose nel cor tanta paura estrana
Che in corpo le tremavan le budella,
Perchè animal mai simil non haveva
Veduto a quel ch' al corrier sì diceva:

21. « Tu devi qualche froda a questo sasso
Certo pensar firmato sì repente.
Deh, dimi il ver, onde movesti il passo?
Et dove andar intendi? se dolente
Non vuoi ti renda, anzi che 'l mio turcasso
Manchi d'ogni suo stral forte et pungente;
Che, se non dici il ver, ti farò un scherzo
Che non dirai bugia a secondo o terzo. »

22. Triema il corrier et batte i denti in fretta
Come cului cui febbre fredda assale,
Ne può parlar perchè la voce stretta
Se li è nel petto per timor, che tale
Forsi non hebbe mai; nè quello aspetta
Il Fauno che sylvaggio era et bestiale,
Ch' alza per darle l'arco in su la testa
Con la sua usata rabbia pronta et presta.

23. Grida il corrier: « Non far, ch'io dirò il vero,
Se 'l ver da me punto sapere agogni,
Nè ciò saper ti fia forsi leggiero.
Se tu cerchi supplir a tua bisogni
Con utile et con fama farte altiero
Et levarti da bassi et vani sogni,
Ti darò il modo et mostrerò la via,
Volendomi ascoltar tu in fede mia. »

Digitized by Google

24. E seguì: « Lo signor mio Gallafrone,
Che in India ha il regno, gran guerra sostiene
Dal Tartaro Agrican fuor di ragione,
Et è fatto angoscioso per le pene
Ch' estreme pate il misero vecchione,
Ch' ancor del morto figlio duoglia tiene
Et d'una figlia sua qual è smarita,
Tal ch' a pena sostiense in questa vita.

[F°101v°]25. In ogni regïon corrieri ei manda
Per truovar uno che le salvi il regno,
Et a ciascun guerrier si racomanda
Che le porga soccorso, et, se fia degno,
Le darà guidardon che in ogni banda
Se ne dirà, perchè molto è benegno
A chi lo serve; giuro in fede mia
Ch' egli mai non mancò di cortesia. »

26. Col re cavalca il conte a lento passo
Di amor parlando et di vettorie et d'armi,
Quando viddero il Fauno presso al sasso
Parlar con il corrier. Disse il re: « Parmi
Che inanzi andiamo a prender qualche spasso
Del staffier nostro, per chè discostarmi
Da lui forte mi par. » Cui el degno conte:
« Sproniamo, » disse con serena fronte.

27. Era faceto il satiro che loro
Deron le nymphe ad ensegnar la via,
Che sempre motteggiando con costoro
Mantenea lieta quella compagnia;
Però men grave di quel tenitoro
Pareva il lor viaggio tutta via.
Così desideravano star sempre
Seco ad udir le sue facete tempre.

28. Et così mossi di gualoppo al paro
Giunsero al Fauno che si mostra lieto,
Et qual sia quel corrier lo adimandaro,
A quai risponde il guerrier che è discreto
Narrando del signor so il caso amaro,
Et l'animo turbato et inquieto
Del figlio, della figlia et poi del regno,
Et quanto imposto le ha il signor suo degno,

Digitized by Google

29. Che a truovar vadi cavallier erranti
Quà et là del mondo in ciascheduna parte,
Et ne drizzi in Albracca tanti quanti
Truovar ne può di quei che seguon Marte
Famosamente, perchè pregi et vanti
Et con parole et stipulate carte
Et con effetto poi, se tai sarranno
Di virtù quai di nome acquistaranno.

30. S'alegra il re, ma più se alegra il conte,
Che sa ben quanto Durrindana vale
Et come fugge da sua irata fronte
Ogni pagan come codardo et frale ;
Sì come a lui non stette saldo Almonte,
Cosl Agrican non resti, ha pensier tale.
Pur motteggiando al corrier disse el sire :
« Che premio havrà chi fa Agrican morire ? »

[F° 102 r°]31. « Ha una figliuola il mio re Galafrone
Di angelica beltà come è di nome,
Che fia del vincitore il guidardone,
Disse il corrier, et potrà por le some
Al vechio padre con qualche ragione ;
Ma, di franco, ella, non so ben dir come
Tornando presa fu da un rubbatore
Che un castel tiene essendone signore.

32. Questo castello è di muraglia forte,
Che ferro o fuoco romper non le puote,
Su un alta spiaggia, et d'acciaio ha le porte
Che di guardie non restano mai vuote.
Chi quinci arriva over ritruova morte
Over resta prigion, s'ei non percuote
Con morte a un giorno cento cavallieri
In sella armati dispietati et fieri.

33. Sarpedonte è il signor del Rio Castello,
Figliuol d'Oldrado perfido tyranno
Qual fu al sua vita sì crudel et fello
Che 'l popol suo l'uccise, hora è il terzo anno.
Fe Serpedonte poi crudel macello
Delli vassalli suoi con onta et danno,
Et ha giurata eterna crudelt[a]de
Per dimostrar del padre haver pietade.

Digitized by Google

34. Trecento cavallier tiene il ribaldo,
Et pasceli di prede et rubagioni.
Siede egli nel castel gio[io]so et baldo
Sotto la guardia di cento campioni,
In la durezza sua sempre più saldo;
Cento intorno al castel fan guarnigioni
Et gli altri cento sempre vanno intorno
Rubbando i passaggier di notte et giorno.

35. Onde, come già dissi, ritornando
Angelica di Francia ivi fu presa,
Ch' al padre suo tornava suspirando
Per l[a] patit[a] dispietat[a] impres[a]
Del suo frate Argalia; et però quando
El cor vi dia di prendervi l'impres[a]
Di questa guerra, havrete il guidardone
Detto et sarete amici a Gallafrone. »

36. La distantia et il nome del castello
Dimanda il conte a quel corrier che disse :
« Per sei leghe è distante i-luogo fello
Ch' a molta gente la vita prescrisse
Dalle genti appellato Rio-Castello,
Dove non mancan mai bataglie o risse. »
Et per esser sì presso il conte vuolse
Ch' ivi si andasse et seco il corrier tolse.

[F° 102 v°] 37. Il corrier al campion giva per guida
Per mostrarli el castel di Sarpedonte
Dove la mala compagnia se annida,
La compagnia ch' altrui fa danni et onte ;
Qual vincer Sacripante si confida
Soletto, et imperò supplica el conte
Che lassi a lui la desïata impresa
Per liberar chi gli ha l'anima accesa.

38. Orlando pur difficil la concede
Ciò che adimanda il re de Cyrcasia,
Et così la promette sotto fede
Lasciarlo sol con quella compagnia
Provar sua forza, e a lui vettoria cede
Il conte et vuol che di questo re sia
L'impresa sì ma che la donna bella
Si rimeni al suo padre alfin polzella.

Digitized by Google

39. Et così giura il re che, se vettoria
Acquistarà della maligna setta,
Non ne vuol altro che l'honor et gloria,
Et la fanciulla torni pura et netta
Al padre Gallafron, ma per memoria
Di sua eccellenza et sua virtù perfetta
Vuol che strughi il dispietato luogo
Come l'antica Troia a ferro e a fuogo.

40. Di questo molto Orlando si contenta
Più che di cosa ancor che le sia chiesta,
Aciò la trista usanza ivi sia spenta
Con la superba et dispietata gesta
Di Sarpedonte ; ma il corrier sgomenta
Et quanto puote dissoade questa
Subita impresa, et pruova con ragione
Che si dia pria soccorso a Gallafrone.

41. Dicea il corrier : « Signor, perder quì molto
Si puote et lo acquistar è periglioso
Et poco, et imperò non vi fia stolto
Il mio parer. S'havete luminoso
Vostro intelletto e da paura sciolto
L'animo et qual aspetto coraggioso,
Là si puote acquistare eterna fama
Et quivi a pena una misera dama ;

42. Quale, se la vorrete, ancora vostra
Sarà, et se la vettoria havrete in mano,
Ma quì potrete perderla in la giostra,
S'un poco vi si mostra il cielo strano,
O se fortuna ria vi si dimostra,
Che mai sempre non tien l'aspetto humano.
Vincendo là con genti quà verrete,
Et con assedio almen quella haverete. »

[F°103 r°]43. Non piace al conte et meno a Sacripante
Di quel corrier, benchè buono è, il consiglio,
Ma dice il conte: « Cavalchiamo inante,
Che per adesso al tuo dir non mi appiglio.
Combatte assai più volontier l'amante
Et meno apprezza o paura o periglio,
Quando si vede la sua donna apresso
O il guidardone al vincitor promesso. »

Digitized by Google

44. Et, così detto, tutti quatro vanno
Inverso Riocastel senza dimora,
Benchè fuori di strada, a crudel danno
Di quel signor che dentro vi dimora,
Se si può dir signor quel che è tirranno,
Perchè la gentilezza non honora
Nè la virtù, che uffitio è del signore
Ai spiriti gentil far sempre honore.

45. Ma ne' moderni tempi, aymè che 'l dico
Con le lagrime agli ochi! i signor veggio
Tutti tyranni et nullo a virtù amico,
Premiar i rei, ai buon far male et peggio,
L'honesto e il ver tener sol per nimico,
A adolator prestare il primo seggio,
Honorar parasiti sol et Trasoni,
Scorti, cynedi, scenici et buffoni.

46. Et voi che 'l tempo ne' studii perdete,
Tanto dico a' latin quanto a' vulgari,
Huomini litterati che n' havete
Per servir li signori engrati avari,
Ancor se affaticandovi scrivete
Per farli unichi al mondo o almeno rari,
Non aspettate guidardon, se 'l cielo
Inverso voi non ha di pietà il zelo.

47. Nol dico pel mio sir, che 'l mondo tutto
Già sa quanto è cortese ai vertuosi,
Perchè della virtù coglie il frutto
Ancor sopra dei rami gloriosi,
Che si è per tal cagion giovin ridutto
Fra squadre armate d'huo[min] generosi
Per non degener[ar] da sua preclara
Gesta, gentil casa de Anguillara.

48. Così lo faccia Marte esser vincente
Come è di cor ardito et animoso,
Et lo rimandi con tutta sua gente
Al stato suo per sempre glorioso,
Com' io son certo che sua chiara mente
È verso me cortese, et generoso
Animo tien a guisa di sua antica
Stirpe gentile, alla virtude amica.

Digitized by Google

[F°103v°]49. Ma ritorniamo al nostro dir primaio,
Che gionti i quattro al luoco destinato
Quà veggono uno et costà un altro paio
D'huomini armati et quì un caval legato,
Là un altro pascolar, et in dispaio
I cento rubbator del forsenato
Sarpedonte. Il re una hasta, che d'un faggio
Per via fece, arestò per farle oltraggio.

50. Il conte, il Fauno et quel corrier insieme
Si posero a mirar il bello assalto,
Et videro che 'l re scacciando prieme
Questo et quel ladro a lancia, a urto, a salto,
Onde hanno i tre della vettoria speme;
Ma poi veggion calar giù da un poggio alto
O venticinque o trenta huomini armati
Al pian con le lor lance et brandi a lati.

51. Quai tutti insieme contra il re fan testa,
Et altri tanti o più quasi in quel punto
Si viddero abbassar le lance in resta
Contra al sol re, onde Orlando, compunto
Di quel che le promise, assai molesta
Mente supporta che 'l buon sir sia giunto
A sì mal passo, et pur per non mancare
Di fè non vuol nella battaglia entrare.

52. Ma ben proposto fa Orlando nel core,
Se perde il re, di vendicar volerlo
Et racquistarle ogni perduto honore.
Però come egli fa fisso a vederlo
Si resta, ma n 'ha in se tanto dolore
Che la fè gran fatica hebbe a tenerlo
Che non donasse a quel campion soccorso
Vedendol solo infra tanti trascorso.

53. Gran forza havea la fede anticamente
Che in gran prezzo era et reverita molto;
Usavasi servar da l'Oriente
Fin dove il chiaro lume al sol è tolto.
Hora s'è dipartita da ogni gente
Et è il suo tempio fatto un bosco folto,
Da ellefanti honorato et da pantere,
Da cani et da mille altre alpestre fere.

Digitized by Google

54. Fa Sacripante al suo Frontin sudare
Ciaschedun pelo et egli altresì suda,
Ma son sforzato adesso lui lasciare
Con quella gente dispietata et cruda,
Et dove Aleramo è ormai tornare
Che con la bestia d'ogni pietà ignuda
Combatter vuole, che le diè Sylvana
Tal pugna sì crudel, sì orrenda et strana.

F°104r° 55. Già s'era Astolfo ritirato in parte
Dove scoprir potea l'abbatimento
Per veder la destrezza, il modo et l'arte
Del suo compagno che senza spavento
La bestia assal con quel furor che Marte
Et Giove fanno e in mar l'irato vento,
Suspinti dal furor, commossi a l'ira,
Quando in Sicilia il gran gigante spira.

56. Tygre, leon, panthera, o isnello pardo
Non fu mai visto sì agile et sì destro,
Nè pareva Aleramo già più tardo
De l'animal bizarro, aspro et sylvestro,
Et sol di non errar havea riguardo
Nel porre i colpi sopra l'angue alpestro,
Anzi del drago estratto da l'inferno
Per far di quel campion il nome eterno.

57. Dal dì ch' Alcide dei furati armenti
Et della vita privò Gerione
Et lo mandó fra l'anime dolenti,
Per fin che venne il nobile campione
Nel regno di Sylvana et dalle genti
Morte lo trasse, stette con Plutone
Il trigemine Hyspano, et hora in drago
Mutato è uscito de l'inferno lago.

58. Et ha tre teste e ogn' una un corno ha in fronte
A guisa d'unicornio, et due grandi ali
Che ognun' [h]a gli ochi di Argo et sonno gionte
Sopra le spalle, che han per pene strali
Acuti sì che passariano un monte
Di vivi sassi, et farebbono frali
I dur diamanti; et il campion non teme,
Ma sopra l'animal tutto si preme.

Digitized by Google

59. Et con la spada un colpo al drago colse
Sul collo il sire, et sì forte li dette
Che per un pezzo la gran coda avolse
Crollando le tre teste maladette
Per la gran botta che molto li duolse,
Ma pur legò le gambe in modo tale
Con la coda a quel sir d'alto valore,
Ma non fu pusilanimo nel core.

60. Anzi così legato al fiero drago
Cerca col suo valor la vita tuorre,
Et con la spada fa di sangue un lago
De l'animal ; et cerca il brando porre
Su le rie teste di vettoria vago,
Ma non si può il guerrier indi distuorre,
Se l'annodate gambe non disnoda
Da quella brutta et paventosa coda;

[F° 104 v°] 61. Da quella brutta et paventosa coda
Che è biforcata a guisa d'una luna
Et che amendue le gambe sì le annoda
Che muover nonne può il guerrier sol una.
In la schiena e in le braccia si disnoda,
Ma ritrarsi indi vivo speme alcuna
Non ha, se prima ben non si discioglie
Da quella bestia con sue amare duoglie.

62. Astolfo, che legato il sotio vede,
Cerca con qualche scusa indi partirsi,
Perchè quel morto, la bataglia crede
Debbia contra di lui tutta scoprirsi ;
Ma Sylvana il partir non le concede ;
Pur Aleramo, acciò non possa dirsi
Vilmente morto in così dura impresa,
Mostra quanto ha d'ardir l'anima accesa.

Ferdinand CASTETS.

(*A suivre.*)

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

DU TOME XLIII

Pages.

Anglade (J.). — Notes languedociennes..... 58

— Acte de donation de la seigneurie de Saint-Just (Hérault)..... 193

Arnavielle (A.). — *Lou Parage de Clapòli* ou *Cansoun dau Parage* (avec musique)..... 231

Artières. — Relation du service funèbre qui fut célébré à Millau, le 12 août 1461, à l'occasion de la mort du roi Charles VII..... 240

Aubanel (Th.). — *La Cansoun di Felibre* (avec musique)..... 226

Berthelé (Jos.). — Mormellicum = Monmel..... 462

Castets (F.). — *I dodici Canti* (suite)..... 71, 143, 543

Chassary (P.). — Rapport sur les concours du *Trentenaire*..... 268

Grammont (M.). — Le vers romantique..... 255

Jeanroy (A.). — Fragments des *Sermons* de Maurice de Sully, du Dialogue du père et du fils, et d'un Traité ascétique inconnu..... 97

Lamouche (L.). — Note sur la classification des dialectes de la langue d'oc..... 351

Laverone (G.). — *Ramelet gascou*..... 294

Martinenche (E.). — Les sources espagnoles d'*Horace* et d'*Héraclius*..... 262

Mir (A.). — Lou capèl nòu..... 114

Mir (A.). — *Un maridage per escrit*..... 47

Mourret (Ch.). — Une pharmacie provençale au XVI^e^ siècle..... 4

Palay (S.). — La cansou de la Terro..... 316

Paler y Trullol (Enriquetta). — *A Joana d'Arch*..... 289

Pélissier (Léon-G.). — Allocution à la séance d'inauguration des fêtes du *Trentenaire*..... 247

— La jeunesse d'un félibre arlésien. Amédée Pichot à Paris. 437, 481

— Quelques lettres ducales de Louis xii (suite)..... 123

Digitized by Google

Pages.

Pélissier (Léon-G.).— Nouvelles et lettres politiques de 1498-1499. 128
Pellisson (H.). — *Conte de Baretous*..... 318
Raimbault (M.). — *La Cigalo d'argènt*..... 307
Rigal (E.). — *Le Glaive*, de Victor-Hugo, et sa source..... 466
Stengel (E.). — Le chansonnier de Bernart Amoros (suite). 196
Suchier (W.). — *La Venjance Nostre Seigneur*, poème en vieux français 364
Teulié (H.). — Note sur la déformation des proverbes. 429
Thérond (G.). — *Contes tengadoucians*..... 325, 385
Vianey (J.). — Le modèle de Ronsard dans l'ode pindarique..... 433
Vidal (A.). — Vieilles prières albigeoises..... 215

BIBLIOGRAPHIE

Aubanel (Th.). — *Lou Rèire-Soulèu* p. p. Ludovic Legré (J. Véran.) 174
Beiträge zur romanischen Philologie. Festgabe für Gustav Gröber (A. Wallensköld)... 171
Berthelé (Jos.). — Les Instructions et Constitutions de Guillaume Durand le Spéculateur, d'après le manuscrit de Cesse-non (H. Teulié)..... 81
Blanc (A.). — Le rappel du duc d'Anjou et l'ordonnance du 25 avril 1380 (J. Anglade)..... .. 478
Bonnet (E.). — Bibliographie du diocèse de Montpellier (E. Rigal). 80
Bourciez (E.). — Documents gascons de Bordeaux, de la Renaissance à la Révolution (J. Anglade)..... 476
Ducamin (J.). — Juan Ruiz. *Libro de buen amor* 183
Gachon (P). — Quelques préliminaires de la révocation de l'Édit de Nantes en Languedoc, 1661-1685 (P. D.)..... 77
Ott (A.-G).— Études sur les couleurs en vieux français (M. Grammont)..... 476
Schuchardt (H.). — *Ueber die Klassification der romanischen Mundarten* (M. Grammont)..... 474
Studier i modern sprakvetenskap ufgifna af nyfilologiska sällkapet i Stockholm, I (M. Grammont)..... 78
Suchier (H.). — *Fünf neue Handschriften des provenzalischen Rechtsbuchs* Lo Codi (W. S.)..... 181
Suchier (H.). — *Die Handschriften der castilianischen Uebersetzung des* Codi. (W. S.)..... 475
Textes catalans (J. Anglade)..... 183
Zweites Jahrbuch der Kölner Blumenspiele (J. Anglade)..... 479

Digitized by Google

PÉRIODIQUES

Pages.

Kritischer Jahresbericht über die Fortschritte der romanischen Philologie (M. Grammont)..... 374
Romania 1899, 3-4; 1900, 1-2. (L. Constans)..... 376
Zeitschrift für romanische Philologie, 1898 (J. Anglade)..... 368

CHRONIQUE

Académie des sciences et lettres de Montpellier. — Prix Ricard et prix Lichtenstein..... 189
Bureau de la Société pour 1900..... 84
Centenaire de l'Académie du Var..... 84
Jeux floraux de Saragosse..... 287
Le poète Mathieu Lacroix, Conférence par M. Jules Véran..... 186
Société de littérature romane..... 287
Trentième anniversaire de la fondation de la *Société pour l'étude des Langues romanes*. Compte-rendu des fêtes..... 246
Livres reçus..... 83, 184
Notes bibliographiques..... 82, 183, 480

NÉCROLOGIE

Langlade (A.)..... 93
Revillout (Ch.)..... 85

Digitized by Google

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

Digitized by Google

PUBLIC LIBRARY
261651
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
1902 L

Digitized by Google

INDEXED

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY.
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS.

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME XLIV

(Vme SÉRIE — TOME VI)

Nos 1-2

JANVIER-FÉVRIER 1901

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCCI

Digitized by Google

SOMMAIRE DU NUMÉRO 1-2

JANVIER-FÉVRIER 1901

MISTRAL. — *La Respelido*..... 5
V.-L. BOURRILLY. — Les Français en Piémont, Guillaume du Bellay et le maréchal de Montejehan (Juillet-Août 1538) 10
F. CASTETS. — Description d'un manuscrit des Quatre fils Aymon et légende de Saint-Renaud..... 32
G. THÉROND. — *Contes lengadoucians (suite)*..... 54
AUG. VIDAL. — Etablissement du Marché à Montagnac..... 70
Variétés. — TEULIÉ. *La Santo Estello à Magalouno* (mai 1900). 72
— F. GUIZOT. Trois lettres inédites..... 79
Bibliographie. — Comptes rendus critiques:
A. BLANC : Le Livre de comptes de Jacme Olivier, marchand narbonnais du XIV^e^ siècle (Jeanroy) 81
DELIGNIÈRES : Nouvelles recherches sur le lieu d'origine de Raoul de Houdenc (Jeanroy)..... 82
F. WULFF : La rhytmicité de l'alexandrin français (Grammont)..... 84
MEYER LÜBKE : Die Betonung im Gallichen (J. Anglade). 87
Périodiques : *Romania*, XXIX. 3 (L. Constans)... 89
Chronique..... 94

AVIS IMPORTANTS

Nous prévenons nos abonnés étrangers que, vu l'augmentation des frais de recouvrement postal pour l'étranger, leurs quittances seront majorées d'un franc.

Prière d'envoyer dorénavant toutes les publications offertes à titre d'échange ou de don et tous les ouvrages envoyés pour compte-rendu, à l'adresse de :

Monsieur le Bibliothécaire de la *Société des Langues Romanes*,
Palais de l'Université, Montpellier.

Le volume commémoratif du Trentenaire de la Société sera mis très prochainement en distribution.

☞ *Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la* Revue *à* M. Léon-G. PÉLISSIER, *villa Leyris, Montpellier.*

Digitized by Google

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

LA RESPELIDO

CHANTÉE AU BANQUET DE LA SANTO-ESTELLO

(Maguelone, 27 mai 1900).

Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Vaqui lou Felibrige!
Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Qu'acò's lou dre majour.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu!

Fiéu animous
Dóu Lengadò famous,
Fasès giscla lou moust
De vòsti vigno fièro,
Fiéu animous

Digitized by Google

Dóu Lengadò famous,
Fasès giscla lou moust
Di vigno de Limous.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Li bèu cousin
Dóu noble Limousin,
Vendrés entre vesin
Nous pourgi vosto ajudo ;
Li bèu cousin
Dóu noble Limousin,
Vendrés entre vesin
Coupa nòsti rasin.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
Ls maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado
La pèu
Dóu rampèu !

Li bon garçoun
E manjo-pastissoun [1]
Que sabès li cansoun
De la Ciéuta Moundino,
Li bon garçoun
E manjo-pastissoun
Que sabès li cansoun,
Cantas à l'unissoun :

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu
L'a panca crebado,
La pèu
Dóu rampèu !

[1] Escais-noum di Toulousen.

Digitized by Google

Li Cevenòu,
Vivarés, Carsinòu,
Planen e mountagnòu,
Veici la respelido !
Li Cevenòu,
Vivarés, Carsinòu,
Planen e mountagnòu,
Fau faire sang de nóu !

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado,
La pèu
Dóu rampèu !

Li Cantalés,
Enfant di viéi Galés,
Fau bèn que davalés
Emé la carlamuso,
Li Cantalés,
Enfant di viéi Galés,
Fau bèn que davalés
E que nous regalés.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado,
La pèu
Dóu rampèu !

Anen, anen,
Li bràvi Dóufinen,
Au brande miejournen
Adusès vòsti drolo,
Anen, anen,
Li bràvi Dóufinen,
Au brande miejournen
Venès, que li menen !

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,

Digitized by Google

L'a panca crebado,
La pèu
Dóu rampèu !

Brandin-brandant,
Gascoun e Givaudan,
Biarnés e Bigourdan,
Fasen la farandoulo,
Brandin-brandant,
Gascoun e Givaudan,
Biarnés e Bigourdan,
Tóuti vous counvidan.

La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado,
La pèu
Dóu rampèu !

Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Vaqui lou Felibrige !
Nautre, en plen jour
Voulèn parla toujour
La lengo dóu Miejour,
Qu'aco's lou dre majour.

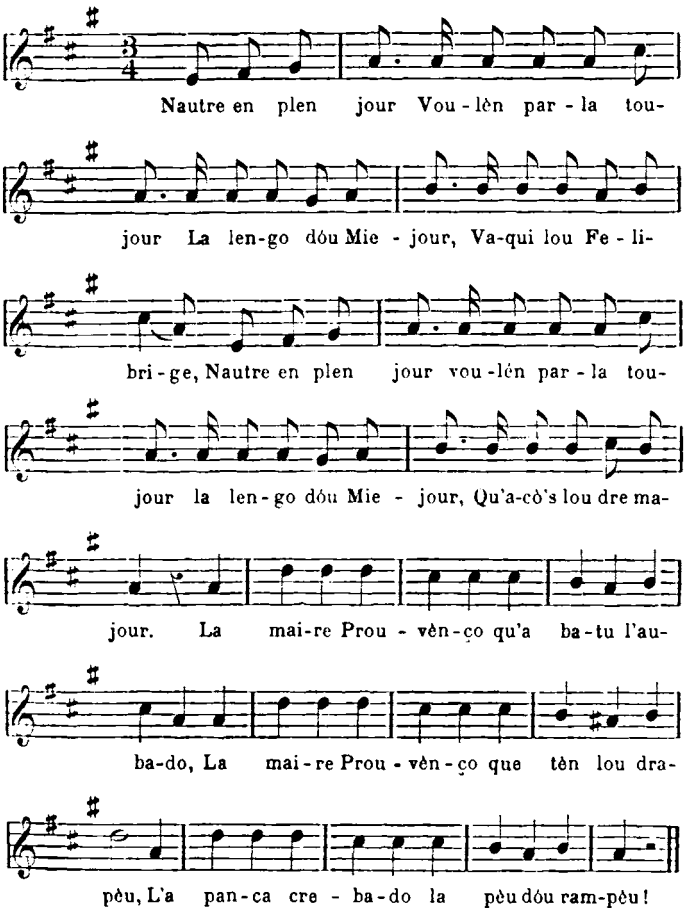
La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
L'a maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
L'a panca crebado,
La pèu
Dóu rampèu !

F. Mistral.

Digitized by Google

LA RESPELIDO

Er populàri, nouta pèr JACQUIER, d'Arle.



Digitized by Google

LES FRANÇAIS EN PIÉMONT

GUILLAUME DU BELLAY ET LE MARÉCHAL DE MONTEJEHAN

(Juillet-août 1538)

Le manuscrit 269, de la collection Dupuy, contient toute une série de lettres de Guillaume du Bellay, seigneur de Langey, au cardinal Jean du Bellay, son frère, dont dix sont partiellement ou entièrement chiffrées. En nous aidant d'un fragment déchiffré en marge (f° 44 v°) nous avons pu reconstituer l'alphabet dont se servait Guillaume, et traduire ces dix lettres, ou plus exactement neuf, car de la lettre du 1er août, il existe un déchiffrement du temps. Ce sont ces lettres que nous publions.

Elles sont toutes comprises entre le 2 juillet et le 5 août 1538, datées de Turin, où Guillaume du Bellay était gouverneur, et relatives aux affaires du Piémont. Elles n'intéressent pas seulement la biographie de Guillaume et du maréchal de Montejehan, lieutenant général du roi au Piémont, avec lequel il était alors en conflit, elles nous font connaître, en outre, avec les causes de ce conflit, la situation misérable du Piémont après la conquête française et la politique des agents du roi pour maintenir cette province dans l'obéissance.

La campagne d'octobre-novembre 1537, conduite par Montmorency, nous avait donné le Piémont que nous laissa la trêve de Monçon (16-28 nov. 1537). Le roi, qui avait suivi l'expédition, voulut, avant de rentrer en France, pourvoir au gouvernement de la nouvelle province qu'il s'agissait d'attacher à la France, soit qu'on se réservât de l'échanger contre le Milanais, soit pour nous garder ouvertes les routes d'Italie. Le sieur de Montejehan fut nommé lieutenant général, et Guillaume du Bellay, gouverneur de Turin. La tâche qui s'imposait à eux

Digitized by Google

était difficile : le pays, épuisé par plusieurs années de guerre, pouvait difficilement nourrir les troupes qui devaient le garder ; les soldats mécontents, mal payés, étaient toujours prêts à se mutiner ; enfin l'accord était loin de régner entre les chefs, entre Montejehan et Guillaume du Bellay en particulier.

Montejehan, homme d'un caractère impatient et brusque, ne sut pas assez se garder de son entourage ; il se laissa circonvenir par certains seigneurs italiens qui le poussèrent à des mesures vexatoires dans la répartition des garnisons et la levée des contributions. Le mécontentement était général et ne pouvait profiter qu'au duc de Savoie dont les agents intriguaient partout. Guillaume du Bellay, qui savait de quel prix était, pour François 1er, la possession du Piémont, le voyait, et ne put s'empêcher de le faire remarquer au lieutenant général, qui lui en témoigna peu de gré. De menus incidents, envenimés par la jalousie, vinrent accroître l'animosité entre Montejehan et son subordonné, dont l'humeur était plus indépendante qu'il n'eût fallu. A la suite d'une mutinerie des bandes italiennes qui faillirent prendre un des forts de Turin, Langey fit trancher la tête aux chefs des mutins ; Montejehan renvoya, sans les châtier, les autres rebelles, ce qui parut un blâme indirect de la rigueur de Langey. Puis comme celui-ci, privé des lansquenets que l'on délogeait de Turin, par mesure d'économie, ne s'y sentait plus en sûreté et demandait à garder les 300 hommes nouvellement envoyés à un de ses capitaines, le maréchal refusa tout net. C'est à ce moment précis qu'éclate entre les deux officiers un conflit très vif, à propos d'un taillon que le maréchal veut lever sur les habitants de Turin. Langey représente avec vivacité que c'est demander la ruine de ces pauvres gens et les jeter dans les bras du duc de Savoie, dont on ne savait encore s'il accepterait la trêve de Nice. Il refuse publiquement d'obéir, alléguant qu'il a du roi des ordres contraires à ceux que veut donner le maréchal. D'où une scène violente dont les lettres qui suivent exposent les détails et les conséquences ainsi que les démarches faites par les députés du pays pour être moins durement traités.

Digitized by Google

1. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay [1]

Turin, 2 juillet.

[F° 62]. J'ay presentement reçu voz lettres par un des chevaulx-legiers de mon frere [2], donnees à Frejust le 23me du passe et pour responce au premier article, M. le Mareschal [3] a delibere daller à la court. A ce que jentens Villandry [4] luy a escript que pour chose du monde il ne laisse quil ny aille, mais de se desfaire de la charge de ce pays ne croyez quil en ayt aucunement envie, car ce luy est une trop bonne vache à laict. Bien vouldroit-il mavoir oste hors de devant ses yeulx. Prou de gens le mavoient dict parcy devant mais je nen povoye riens croire sur les bons propoz quil me tenoit. Dimanche dernier je m'en voulu[s] esclarcir me trouvant seul avecques luy apres les propoz que nous avions euz ensemble dont je vous ay escript [5] et luy priay que pour lhonneur de Dieu il ne me tinst en ceste agonie de me laisser parmy gens desquelx jay à me garder autant comme des ennemys, que je ne povoye vivre ne veiller que en craincte et que à la longue ou je y mourroye ou je seroye contrainct de demander mon congie plus tost que destre icy ordinairement en craincte de recevoir une honte et le roy dommage. Croyez quil ne faillit à recueillir soubdainement la parole et après longue protestation quil me aimoit comme frere me remonstra que je ne debvoye demander mon congie soubz une telle couleur, quil sembleroit que je neusse point la vertu de me faire

[1] Le petit texte indique les parties déchiffrées.

[2] Martin du Bellay, sieur de la Herbaudière, commandait une bande de 200 chevaux légers; il fut gouverneur de Turin, à partir de novembre 1538, lorsque Guillaume du Bellay revint en France pour rétablir sa santé fortement ébranlée, et, plus tard, lorsque celui-ci fut lieutenant général du Piémont (1540-1543).

[3] René, s^r de Montejehan, en Anjou, lieutenant général du roi en Piémont, maréchal de France en février 1538. Cf. le P. Anselme. *Histoire généalogique...* VII, 174 sqq. Le P. Anselme se trompe en donnant 1538 comme date de la mort de Montejehan. Le maréchal mourut seulement à la fin septembre 1539. Cf. *Mémoires de Martin et Guillaume du Bellay*, éd. Michaud et Poujoulat, 467 et B. N. f. fs. 2990, 65, un cartel adressé de Turin, le 19 septembre 1539, par Montejehan malade, au comte Guillaume. Ribier, au tome I de ses *Lettres et Mémoires d'Estat* a publié une quinzaine de lettres de Montejehan datées de 1538-1539.

[4] Jean Breton, s^r de Villandry, secrétaire des finances.

[5] Lettre à Jean du Bellay du 1^er juillet. Dupuy 269 f^os 43-45.

Digitized by Google

obeir, mais que je lui demandasse telz gens que je vouldroye et quil les me bailleroit, sil ny en avoit qui fussent à mon gre, que plus tost je coulourasse ma deliberation de demander congie sur le besoing que javoye dentendre à mes affaires ; quil me vouloit advertir comme mon amy afin que je men gardasse ; quon sestoit mocque à [la] court de quelques propos que je y avoye escriptz que javoye des gens (v°) de qui je ne me povoye faire obeir. Or tant y a que de ceste matiere je nay escript chose que vous nayez veue ne qui soit de ceste teneur. Je ne scay si luy en auroit escript ou faict porter parole soubz main pour me desadvantager, mais tant y a que aussi se mutinèrent ceulx de Montcallier [1] que ceulx de Turin et commencerent les premiers et le contraignirent de composer à eulx, là où les miens neurent riens de moy davantage que ce que liberalement je leur avoye offert, avant la mutinerie. Dimanche furent nos propoz. Hyer il envoya querir le seigneur Jehan Paule [2] auquel il declara que dedans dix ou doze jours il doit aller à la cour et le laisser icy lieutenant du roy, luy demandant sil seroit content daccepter le gouvernement de Turin au cas quil lui en face despescher ses lettres à la court.

Voyla ce que je vous puys mander de nouvelles quant à ce premier article de vostre lettre. Quand au second, d'icy en avant je suyvray vostre advis quant jescripray à M. le connestable [3], vous pryant menvoyer tout larticle de ma lettre dont mescrivez. Ledict Jehan Paule a eu advis de M. le connestable que tost il luy mandera si et quant il debvra aller à la court. Cela et les stigmates quil a au visage le fera temporiser.

Ce porteur sera le conte Berlinger, auquel je vous prye faire tout layde quil vous sera possible en ses affaires.

Aussi je vous prye supplier à M. le connestable quil vueille pourveoir le juge de Briansonnoys de lestat de president des comptes de ce pays : il est homme qui le merite et qui le scaura tres bien faire.

M. le Mareschal a envoye ung commissaire pour recon-

[1] Moncalieri, où résidait le maréchal de Montejehan, se trouve sur le Pô, à quelques kilomètres au sud de Turin.

[2] Giovanni-Paolo da Cerri, de la famille Orsini, fils du fameux *Renzo* da Cerri, gentilhomme italien au service de la France, très en faveur auprès de François I^er^, qui le nomma successivement gentilhomme de la chambre et colonel général des bandes italiennes.

[3] Anne de Montmorency, connétable de France depuis le 10 février 1538.

Digitized by Google

duire en France les gens nouveaux venus au capne Gulphe[1].

Il se fonde sur ce quil fault descharger le Roy de despence ; mais il vauldroit trop myeulx le descharger de tant de capitai[Fo 63]nes car en moins de deux mil cinq cens hommes françois nous avons plus de vingt-cinq enseignes de sorte que les estatz ne montent gueres moins que la paye des souldars. On dict que X [2] va à Rome. Je vouldroye que on luy donnast charge de passer par ce pays et veoir comment il est traicte.

A tant je me recommande humblement à vre bonne grace. De Turin IIme jour de juillet 1538.

Vre plus obeissant et meilleur frere,
Guillaume du Bellay.

Et au dos: A Monseigneur, Monseigneur le cardinal du Bellay.

2. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, 5 juillet.

[Fo 64]. Je ne scay si je auray loisir de parachever la presente avant que ce porteur, homme de M. de la Rochepousay soit desloge. Par le conte Berlinger et par le sr Georges de Connigran je vous avoye escript, mais le conte Berlinger partit la nuyt et celluy auquel javoye baille mes lettres pour luy porter à Montcallier, dès le soir me trompa ; laultre nest point alle. Jay depuys faict bailler les mesmes lettres à ung gentilhomme venant de Venise, despesché par M. de Roddez [3].

Devant hyer furent assemblez les estatz. L'intention estoit de leur

[1] René de Gulphe, « sieur de Neple » ou Nesle, un des cent gentilshommes de la maison du roi, capitaine de mille hommes de pied. Guillaume dn Bellay avait en lui pleine confiance. On venait de lui envoyer de France trois cents hommes nouveaux que Montejehan renvoya, malgré les instances de Langey. Cf. Archives nationales J. 962, 15[8].

[2] Le chiffre désigne un personnage que nous n'avons pu identifier. Il s'agit peut-être d'Adhémar de Monteil, sr de Grignan, qui fut envoyé à Rome au milieu d'août 1538 et passa par le Piémont « pour illec pourveoir à plusieurs affaires concernant la justice, police et soulagement des sujets dud. pays... » B. N. f. Clairambault, 1215, f. 76vo.

[3] Georges d'Armagnac, évêque de Rodez, ambassadeur à Venise de 1536 à 1538.

Digitized by Google

demander ung taillon qui eust bien monte troys cens mile francz. Leur deliberation estoit de respondre que lon prist de ceulx qui ont pille le peuple, troys cens mile escuz quilz en ont extorque, et au demourant se bien desgorger. Sur quoy lhomme [1] neust failly de se persuader que ceust este de ma participation, par quoy je len adverty et luy conseillay de ne demander ledict taillon, mais leur proposer qu'estant adverty des extorsions qui leur ont este faictes, il estoit delibere den faire bonnes informations et leur en faire la raison, et que pour obvier que à ladvenir ne sen fist de semblables, à ce que le peuple demourast en liberte de cultiver les terres et faire sa marchendise, il avoit delibere de rescinder le nombre des gens de guerre, et ce quil en retiendroit, les retiendroit tous ès villes fortes esquelles le peuple leur fourniroit vivres à ung taux auquel le souldar pust vivre de la soulde du Roy et quen ce faisant il establiroit ung capitaine de justice qui puniroit de mort tous ceulx qui prendroient quelque chose sans payer, ou sortiroient de leur garnison sans bulletin du gouverneur, qui estoit chose que ceulx qui me avoient este ordonnez pour la contribution de Turin mavoient ceste annee accorde liberalement. La proposition faicte, les estatz remirent la responce à hyer, [v°] et fut la responce en somme quilz estoient si mengiez que possible ne leur estoit de fournir vivres au taux quon demandoit, car la moytie du peuple estoient mortz de faim, ce qui restoit navoit que mengier, peu de gens avoient seme et que ce peu qui avoient seme navoient recueilly pour resemer. Apres longs propos, il se aigrit et leur dist que silz ne laccordoient liberalement, il le leur feroit faire par force et que silz avoient [este] maltraictez par le passe, ilz le seroient pis à ladvenir. Ilz respondirent que tant quilz en auroient, ilz en bailleroient, mais quilz neussent riens, ilz deshabiteroient, lui demandant congie daller vers le Roy luy demonstrer leur paouvrete. Ce quil leur accorda, disant que la responce quilz en auroient estoit toute faicte, car le Roy se reposoit sur luy des affaires de par deça et les renvoyeroit à luy, et pour ce, quilz se deliberassent des lors de fournir vivres aux taux quil imposeroit, car il donneroit aultrement liberte aux souldars den prendre où ilz en trouveroient. Ainsi se despartirent. Je parlay depuys à eulx particulierement et mesmement à ceulx qui autrefois mavoient bien voulu faire ce party, et men avoient prye. Ilz me respondirent que alors ilz avoient de quoy le faire et lofroient afin davoir liberte de semer de quoy maintenant recueillir pour avoir le moyen dy continuer; mais que nayant eu ce moyen, ilz ny pourroient maintenant fournir, que premiement ilz n'ayent faict une cueillette, ofrans que lon face recensir le peuple et tout ce quilz ont

[1] Le maréchal de Montejehan.

Digitized by Google

de vivres et quilz soient penduz sans remission [F° 65] en cas que lon ne trouve quatre choses ; lune quil est mort de faim depuys ung an en ça le ti rs du peuple et que plusieurss se sont penduz, noyez et tuez de desespoir, — laultre que tous les vivres du pays ne scauroient fournir à nourrir ung moys ce peu qui reste dudit peuple, — la tierce que par les registres des notaires on trouvera que depuys deux ans le quart des maisons et possessions ont change de maistres, et ceulx qui ont vendu lont faict pour satisfaire aux contributions quilz ont payees, — la quarte que le tiers de la vendange avenir est desja vendu pour satisfaire ausdictes contributions ; remonstrent davantage que silz veulent recueillir lan qui vient, il fault quilz achaptent du grain pour semer, des beufz pour labourer, provisions pour vivre cependant, et que de leur adjouxter ceste autre charge, dachatter vivres à cher prix pour les revendre aux souldars aux deux tiers meilleur marche, il est impossible quilz vivent ; et, en effect, en beaucoup de lieux, les prez demeurent à fauscher et le ble à seyer, que les maistres aiment mieulx le laisser perdre que le recueillir pour aultruy. Je ay tout ce que dessus remonstre à lhomme, afin quil ne les desesparast du tout, mesmement cependant nous ne scavons desquelx est le Duc, en sorte quil les a remys à reparler à eulx encores aujourd'huy. Et pour conclusion, si le Duc n'est pour nous et nous desesperons ce peuple, il sera force que le roy entretienne tousjours icy une grosse force qui luy costera beaucoup en soulde et encores à nourrir, car si le pays nest cultive, il fauldra faire venir vivres dailleurs. Lesdictz estatz ont faict compte que à retenir icy seulement quatre mil hommes de pied sans chevaulx, linterestz de les nourrir au taux de leur soulde montera cinq cens escuz par jour, si les vivres namendent [v°]. Lhomme que scavez me ramadoue fort, mais c'est par le conseil de sa femme et me promet bien que ces dix ans nous ferons grand chere ensemble. Il se tient si asseure de M. le connestable quil ne craint fouldre ni tonnerre.

Lhomme qui doibt aller vers M. le connestable touchant lestat dont vous luy avez parle de par moy mescripvit hyer une lettre que je vous envoye pour le communicquer audict seigneur, si voyez que bon soit. Il tient la chose plus faisable que jamais. Dedans lhuictiesme de ce moys, il partira pour aller informer ledict seigneur de bouche. Lentreprinse na point este communicquee au conte de Biandras qui est alle par dela et ne la luy veulent ceulx qui conduisent cest oeuvre communicquer tant que ce soit faict. A tant je prye à Dieu

Digitized by Google

vous donner en sante bonne et longue vie. De Thurin le cinq^me^ jour de juillet MDXXXVIII.

Vostre plus obeissant frere et meilleur amy.

Guillaume du BELLAY.

Et au dos : Monseigneur, Monseigneur le cardinal du BELLAY.

3. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, 6 juillet.

[F° 72]. Vous scaurez tant de nouvelles par M. de Roberval que ce me sera cause de faire la presente plus courte et au demourant je ne mestendray à le vous recommander, car vous scavez lancienne amytie qui est entre luy et moy. Il vous comptera de quelques practiques quon a suscite contre luy de faire à ung moyne son cousin prendre habit de prestre seculier affin quil herite. Il fault quil sayde de tous ses amys pour donner audict moyne quelques benefices, pour le contenter. Il sen adresse tant a M. le cardinal de Lorraine que à celuy de Bourbon et je vous condamne den faire aussi de vostre part plus que sera possible jusques à III ou IV ou V^c^ ltz. Touchant mes affaires de Picardie jay nouvelles. Quoy que je vous escripve, je me doubte quil ne soit tant mon amy quil dit. Vous le congnoistrez par le rapport quil fera dune cherge quil a de M. le Mareschal de reciter les paroles qui ont este ce jourdhuy entre mondict sieur le mareschal et moy, lequel, apres avoir faict pour luy et son honneur en la matiere dont je vous escripvy hyer ce que jeusse peu faire pour mon pere, finirent (*sic*) en menasses que là où il me commanderoit, il scauroit bien la me faire faire, ou bien me faire trencher la teste ; et fut pour ce que me commandant que je contraignisse les gens de ceste ville à faire quelque chose dont ilz sestoient excusez, je le priay que je ne men empeschasse point dautant que ce seroit contre les instructions que jay du Roy. Il me dict lors que par le Sang Dieu, quant il me commanderoit une chose, force me seroit de le faire. Je luy responds lors que quant il me commanderoit ce quil doibt, force ne me seroit, mais volunte selon mon debvoir, et comme javais tousjours faict autant que le moindre souldart quil eust; mais que des choses dont javois expresse commission du Roy je ne feroye le contraire pour commission dhomme du monde, si le Roy mesmes ou qui a la principale charge de ses affaires ne le me

Digitized by Google

commandoit ; et lors il me menassa que de cestes les propos seroient longs, et il a envoye defendre aux postes quilz ne portent lettres de moy, ne baillent chevaulx sans son commandement et a jure quil escripra au Roy de cest affaire, et que par le Sang Dieu ce quil escripra sera creu.

Je ne supplye M. le Connestable sinon que je ne soye condam[v°]ne sans estre ouy, car nonobstant quil ayt jure que sil y a homme qui en parle ou escripve aultrement quil en escripra, il luy rompra la teste, il y avoit de gens de bien qui diront verite. Jenvoyeray par escript le discours de tout et si on trouve que je ne mande verite, et que jaye donne occasion de me user dung tel langage, que on me tranche la teste. Jentens quil mande à M. le Connestable pour le preocuper contre moy que jescripvoye secretement au Roy des nouvelles sans prendre ladresse dudict seigneur connestable. La lettre fera foy de tout ce que jay escript. On me vient davertir que ledict sieur mareschal tend sur ceste casserie que lon fera de gens darmes y faire comprendre ma compagnye. Je vous supplye pour lhonneur de Dieu y avoir lœil et de rechief à ce que je ne soye condamne sans estre ouy.

De Turin, ce VI^me^ jour de juillet MDXXXVIII.

Vostre plus obeissant et meilleur frere.

Guillaume du BELLAY.

Et au dos : Monseigneur, Monseigneur le cardinal du BELLAY.

4.— Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, 11 juillet.

J'ai sceu que Lantenay, lequel et le general de Bretaigne[1] sont ainsi quon ma dict principaulx auteurs de ce trouble, sen va bien delibere de parler sur moy en mon absence. Je vous prye faire dire de ma part quil advise à ne dire chose quil ne veuille maintenir lespee à la main : cela luy pourra changer ses instructions. Monsieur le mareschal faict contre moy son principal fondement sur les munitions que jay mal administrees. Si cela se mect à information et aux registres des munitionnaires à qui a myeulx faict de luy ou de moy, jay cause gaingnee. Vray [est] que je vouldroye avoir ung fons de mil escuz, comme je vous escripvis hyer[2], ou de doze cens pour

[1] Antoine Bullioud : cf. de lui une lettre adressée au chancelier « de Montcallyer, dernyer jour de may [1538] » aux Archives nationales J 967, 10^e^.

[2] Nous n'avons pas cette lettre.

Digitized by Google

estre hors de toute doubte et fascherie. Ledict mareschal vient icy pour y faire dicy en avant son sejour. Dieu veuille que ce soit à bonne fin. Mais je me tiendray sur mes gardes, car trop de vens madvertissent que je le face et pour ce le tout que lon men ostera sera le meilleur, tant pour la seurete de ma personne que pour le profit du Roy. Mais je vouldroye estre ost[e] sans reproche. De Turin ce unziesme de juillet 1538 [1].

Votre plus obeissant et meilleur frere,

Guillaume de Bellay.

et au dos : A Monseigneur

Monseigneur le cardinal du Bellay.

5. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, 12 juillet.

[F° 41] On fait si grand guect à ce que je nenvoye de mes nouvelles que je ne puys pas escripre quand je vouldraye. On a amusé Chaulne [2], deux jours avant que jeusse de luy mes lettres. Cependant on a attiltre des capitaines pour se venir plaindre devant luy. En ma presence, Monsieur le mareschal porta la parole que je lui avoye escript comment on mavoit baille tous les mutins et que lung des bastions estoient en leur garde, item que Gulfe estoit celuy qui avoit chastye les mutins. Et alors Ache sortit le premier en place disant que sil y avoit personne qui dist quil fust mutin quil soutiendroit le contraire de sa personne ; à la sienne, Aguerre, que sil avoit homme qui dist quil fut coulpable de la mutinerie, ceulx exceptez quil doibt excepter,

[1] Le même jour, Guillaume du Bellay écrit au connétable de Montmorency pour lui expliquer son différend avec le Maréchal de Montejehan et offre, en termes énergiques, de se justifier :

« Je me offre, Monseigneur, et me rends prisonnier des ceste heure pour aller me justiffier la où, et quand il me sera commande, consens et prie, sinon quil plaise au roy et à vous en disposer aultrement, que préalablement et avant questre ouy en mes justifications, je soye et demeure suspendu de tous mes estatz jusques à ce que mesdictes justifications soient deuement et amplement veriffiees. Vous suppliant, Monseigneur, que là où je la scauray faire au contentement et satisfaction du roy et vostre, il vous plaise estre moien que je soye entièrement restitue, de sorte que je nen demeure en loppinion du monde davoir faict chose dont jaye merite diminution de degre. » (Dupuy, 269, f. 54.)

[2] Louis d'Oignies s[r] de Chaulnes, écuyer d'écurie du roi.

Digitized by Google

il diroit par le congie de M. le Mareschal, quil avoit menty, demandant congie de sen aller justifier vers M. le Connestable, puys que on se desfioit de luy ; Ossun quon luy avoit faict tort descripre tant de bien de Gulfe et luy avoir desrobe son honneur, car il avoit estainct la mutinerie et que sans luy ceulx de la ville eussent este maistres des souldars ou eulx de ceulx de la ville. A Ache, je repondy quil avoit bien grande envie de dancer, de prendre la défense de chose qui ne luy touchoit, veu que lors de la mutinerie il nestoit des capitaines de cette ville, quant à ce que jauroye escript, que lescripture en feroit foy ; bien scavoye avoir escript que les bastions estoient en garde des mesmes mutins qui mavoient assailly, ce qui estoit vray lorsque je le escripvyz ; [à] Aguerre que jestoye dadvis quon luy donnast le congie quil demandoit, qui conques eut escript de luy ou parle à luy touchoit de resp[v°]ondre, ce bien lui avoye je faict descrire en sa justification, et quant à se fier ou mesfier de luy que je luy en avoye dict ma fantasie, mais puys quil pensoit quon ne se fiast de luy, falloit dire sil nen avoit certainete quil craingnist quil en eust en luy quelque occasion, ce que je remettoye à luy ; à Ossun que pryant par lettre quon me donnast les gens de Gulfe, y allegant le devoir dudict Gulfe, loccasion ne sadonnoit descrire de luy, mais que lors en la lettre par laquelle javoye escript le discours de la mutination, javoye escript le devoir quil avoit faict, sans luy desrober son honneur ; au demourant à M. le Mareschal, quil me pardonnast et que ces motz quil mavait baille tous les mutins nestoient point en ma lettre [offrant avoir] recours à icelle. A tout fut present plus de trente capitaines et prou daultres choses furent dictes que je vous manderay par homme exprès. Ledict sieur est icy pour faire residence dicy en avant. Javoye este adverty quil avoit delibere de se vouloir tenir au chasteau, mais je preoccupe luy comptant que le roy mavoit mande par La Fosse [1] que je fortifiasse ledict chasteau et que je m'y logeasse. Je ne scay quil en fera ; mais il nest possible estant les choses comme elles sont que pour le service du roy je demourasse icy avecques luy. Je vous prye y pourveoir le myeulx que vous pourrez à mon honneur. Vray est que deslogeant dicy je pense bien que ma compagnye yra à Cassan. Les communes envoient trente [F° 42] ambassadeurs faire entendre leur traictement. Ung personnage ma dict quil pense avoir este cause que ledict sieur soit entre contre moy en

[1] Barnabé d'Urre, sieur de la Fosse, gentilhomme angevin, que. Guillaume du Bellay employait volontiers et qui avait été chargé de plusieurs missions en Allemagne. Cf. WINCKELMANN, *Politische korrespondenz der Stadt Strassburg im Zeitalter der Reformation II*, 505-507 ; *III*, 122, 126, 127.

Digitized by Google

jalousie, parce que ledict sieur se conseillant à luy, il luy dist quil pensoit advenant longue trève, que le' roy ne vouldroit faire icy tant de despence et quil ne laisseroit icy quen chacune ville quelques genz soubz chacun gouverneuet par adventure à moy quelque preeminence sur les aultres, pour gouverner pays avec le conseil du Parlement ; il dist que depuys lors il a tousjours veu aller tout de travers De Turin à hazte, sur la mynuit desrobant lopportunité de ce courrier, le dozieme de juillet [1538].

6. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, 14 juillet.

[F° 58]. Lopinion que jay de la peine en laquelle vous estes pour moy est bien lune des bonnes parties de celle où je suys, qui me meut de vous escrire tant souvent. Depuys ma lettre derniere lhomme ma tenu par diverses foys aussi gratieulx propos quil fist oncques jusque à me dire quil ne fut oncques tant marry de chose qui luy advint quil a este de ce qui luy est advenu, dautant quil me tient pour homme de bien et de service, autant que homme quil congneut jamais et non en une sorte mais en plusieurs ; mais que je le contraigny de me dire ce quil me dist pour luy avoir si absolutement dict devant tant de gens que je ne luy obeiroye point, car sil ne meust aussi respondu il ny eust eu gouverneur en tout le pays qui neust entrepris sur cest exemple de me respondre de mesmes. Si ceust este à part quil le eust endure de moy pour me congnoistre colere et que pour lestre luy-mesmes, il scayt par experience quelx propos peuvent eschapper [à] ung homme en sa grande colere et que pour ce qui est advenu il ne vouldroit moins faire pour moy que par le passe, quil vouldroit scavoir de moy veu que autrefoiz je luy avoye si sagement dict quil debvoit estimer heureux estant facture de M. le Connestable quil navoit gens par deça de ceulx qui ont les charges qui ne fussent de mesmes, qui seroit cause que allans tous dung bransle le roy en seroit myeulx servy, que luy de sa part a cherche tous moyens possibles dentretenir les choses en ceste sorte et mesmement avecques moy duquel il confessoit avoir este fort soulage, comme il avoit escript au roy et à M. le Connestable ; mais que je scavoye bien quil navoit gueres faict despeches sans les me communiquer, voire sans les me bailler à faire à moy-mesmes, quil vouldroit scavoir de moy dont estoit procedee ceste desfiance que javoye prise de luy [v°]. Quant au premier article que je luy eusse absolutement nye de luy obeir, je le luy nyay à plat, bien advouay luy avoir dict que sil vouloit contraindre ceste ville à ce quil disoit, que

Digitized by Google

faire le pourroit comme lieutenant du roy, mais que moy ne le pouvay faire pour avoir instructions à ce contraires ; et puys luy poursuyvy [le] demourant des propos, selon le discours que je vous en ay envoye. Il me interrompit disant que de cela les presens en seroient creuz, mais quil nen failloit venir là et que ce seroit resjouyr les ennemyz de lung et de laultre et au contraire mettre les amyz en peine, car si nous en venions là, il est certain que la vie de lung et de laultre seroit espeluchee dun bout à aultre par noz ennemyz qui diroient : « En ung tel ou en ung tel jour, il fist une telle folye, en un tel une telle, on ne pouvoit pas esperer quil fist aultrement ailleurs. » Et que ceste estoit la cause quil navoit este dadvis que jenvoyasse par M. de Chaulne la lettre que je luy avoye monstree (cest celle dont je vous ay envoye la minute par Crissay), car de telles matières, moins escripre est le meilleur, adjouxtant que des paroles que nous avions eues, luy à ceste cause nen avoit voulu escripre, sinon pour satisfaction, ung petit mot à M. le Connestable de creance sur Roberval, lequel de ce quil en avoit ouy dire à ceulx qui furent presens en diroit le moins qu'il pourroit (s'il est ainsi quil dist, la vue en descouvrera le fait). Apres ceste interruption je repris mon propoz disant que de ce quil avoit escript en ma faveur je lavoye sceu et men sentaye tenu à luy et avoye mys peine de ne men monstrer ingrat. Quant à perseverer que tous fussions tousjours allez dung bransle, je pensoye <que> par grande obeissance avoir donne à congnoistre comme je le desiroye; de l'honneur quil mavoit fait de me communicquer les depesches et memp[F° 59] loyer à les faire, je le pensoye avoir recongneu par le y avoir fidelement servy et que je estoye seur quil ne se trouveroit le estre si fidelement par ceulx que maintenant il y employoit et qui lavoyent mis en desfiance de moy, laquelle sienne desfiance de moy avoit cause que jen eusse de luy, et sus cest article debattismes plusieurs propos contenuz ou discours que je vous ay envoye. Il viendra a ceste raison de me bailler par escript les causes dont il se plaingt de moy, afin den tyrer de moy responce par escript, de quoy je nentens faire difficulte. Je desire fort scavoir comment cecy a este pris à la court mesmement du Roy et de M. le Connestable et conseil de vous si je doibz plier ou rompre ; cependant je ne me pourmeneray guères par les rues. De tout ce que je vous ay escript ou escripray vous userez selon que le temps le portera et quant fauldra rabiller quelque chose userez des blancz que je vous ay envoyez, car vous scavez que cela vault, item qui voit gens en division rapporte aucune foiz plus que verite a lune ou laultre partie. Je vouldroye aussi scavoir que sera de ma compaignye et si jauroy perdu ce que jay despendu à faire faire les sayes et à faire venir les harnoys. Pour faire passer ce pacquet je lay baille au frere de feu Bernardin Gentil, pour lequel je vous escryz de telles

Digitized by Google

escriptures. Vous serez tousjours quitte dalleguer que ce temps nest propice et que pour le present ilz ne sen adressent à vous, car vous ne leur scauriez faire plaisir que nayez bonne volunte. De Turin, ce quatorziesme jour de juillet [1535].

Au dos: A Monseigneur, Monseigneur le cardinal du BELLAY.

7. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, 24 juillet.

[F° 66]. Je ne vous feray pas longue lettre car je ne scay si ma lettre ira seurement. Jay receu quattre vostres lettres par Maillart, ja[y] monstre au président [1] et la Foucauldiere le long discours que je vous ay envoye: ils afferment quil contient verite; le vicaire dAst [2], Fauria, Perceval Dodolo ès choses quils ont este presens en disent autant et accordent tous sur le principal poinct de la desobeissance, que je dyz à M. le Mareschal quand il me parla de contraindre les gens de cette ville que faire le povoit comme lieutenant du Roy, mais que moy pour avoir mandement contraire, par instructions signees de la main du Roy ne men povoye empescher, et que sur la fin quant il me demanda si je scavoye pas bien quil estoit lieutenant du roy et que javoye à luy obeir, luy respondiz que tousjours lavoy je faict autant que le moindre souldart de son armee et feroye en toutes choses, sauf où je auroy mandement contraire, auquel cas je vouldroye attendre nouveau mandement du roy ou de qui a le principal maniement de ses affaires apres luy. Cela ne me semble fort eslongnant de ce que le Roy vous dist que je le debvoye pryer de memployer ailleurs, cependant quil feroit faire lexecution par ung aultre. Et tant y a que quiconques eust entrepris de faire cette execution eust entrepris chose veu le temps qui est [qui eust] peu apporter une dangereuse consequence; la charge à laquelle il vouloit que je contraignisse ladicte ville ne eust moins monte de quinze mile francs par moys; quant aux munitions, il ne scauroit nyer qu'il n'eust sceu plus tost que lorsque jen faisoye vendre aux lansquenetz et que je ne luy en eusse souvent parle et escript pour y pourvõir et que lui ne fist depuys le semblable à Montcallier et à plus grande perte du Roy que moy. Et si

[1] François Errault, s[r] de Chemans.

[2] Le vicaire d'Ast, Alberto Gato ou Gasto, nommé conseiller et maître des requêtes ordinaire en Piémont et pour toute l'Italie, par lettres du roi données à Moulins, 7 mars 1537[1538]. *Arch. Nat.* J. 993 7[2]. Cf. *Id.* J. 961 11 [19].

Digitized by Google

cest homme continue et nest ferme en ses promesses, je vous asseure bien quil adviendra de linconvenient et lourdement; la detention des ambassadeurs des communes a fort desespere ce pays, outre ce quil estoit desja (v°). Cesthomme a envoie la bande de mon frere en Bourgogne et ma mande que je contremande la mienne à tant quil eust aultres nouvelles du Roy. Je nen ay rien faict; jentens bien quil fera ce quil pourra à ce qu'elle ne vienne afin quelle soit comprise des premieres à la casserie. Vous escripray de brief bien au long.

Je vous prye vous souvenir dung memoire que je vous ay envoye par Cresse pour ung de Androis [1], il est homme qui le merite. Jehan Martin, lung des secretaires de M. le Mareschal me prye vous faire requeste que vous demandiez ou faciez demander pour luy l'office de contrerolleur des postes en Piemont et Italie. Je ne puys si tost envoyer l'histoire [2] que damandez car jay faict transporter hors de ceste ville tous mes papiers, propter metum judeorum.

Je vous prie soliciter le remboursement des parties de Savillan [3], car il y a ung paouvre homme qui en est fuitif hors dudict Savillan il y a troys moys et je ne scay quelle bende couldre pour le rembourser. De Thurin à haste ce vingt-quatriesme juillet.

8. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, 1er août.

[Chiffre **F° 75**; déchiffrement du temps **F° 73**].

Vous scaurez par Morville l'honneur que ma voulu faire le Mareschal en ceste ville, entreprinse dont je vous ay escript, hoc est me tradere in societatem criminis et malevolentie. Son armee estant arrivee à Villesalet [4], les habitants ne luy voulurent ouvrir les portes; là-dessus larmee se desfit pour aller fourraiger par les villaiges. Il

[1] Antonin Andrée, collateral au conseil de Turin. Cf. *Ar. Nat.* J. 961, 11[19]; J. 962, 15[25] et deux lettres de lui au chancelier. J 967, 21[1], 22, de Turin, 6 avril 1537 [n. s. 1538], 28 avril 1538.

[2] Il s'agit probablement des *Ogdoades*, auxquelles Guillaume travaillait à ce moment et dont il ne nous est resté que le fragment conservé par Martin du Bellay, livres V, VI et VII des *Mémoires*.

[3] Savigliano, près de la Maira, à l'est de Saluces.

[4] Villasaletto, sur la Maira, au nord de Coni.

Digitized by Google

my vouloit envoyer mettre ordre à la police, c'est-à-dire me inimicquer avecques le s[r] Jehan Paule qui est desja chef, dont je mexcusay tres bien. Ils ont depuys faict baterie audict Villesalet et donne assault dont ilz ont este repoussez, perdu gens beaucoup sans les bleciez, une piece de leur artillerie rompue et les roues dune aultre. On y envoye quatre canons de renfort; cecy le pourra refroidir d'entreprendre le Montdevys[1]. Desja ma[t]il donne charge denvoyer veoir si on y vouldra accepter ma compaignie, et quil leur pardonnera son mal talent; encores est-il ce nonobstant en esperance quelle ne demourera point icy, et de ses gens qui lont rencontree sur chemin ont bien tasche à la deffaire semant le bruyt quelle estoit cassee. Je nay point de nouvelle de Gonnort [2], par quoy je suy à deliberer de bailler mon enseigne à Ursay. Je vous prye soliciter le payement de madicte compaignie. Hyer les gens de ceste ville furent vers luy en grande humilité luy requerir quil pardonnast à leur ambassadeur; ilz nen purent emporter sinon que le Roy luy fauldroit ou quil feroit trencher la teste audict maistre Georges [3] et à ses adherens. Ledict maistre Georges a temerairement escript, mais sa detention a ete preceddente et vous asseure que sil a mal, il en sortira de grand esclandre, et si ceste longue tresne ne fent, desja en feust sorty. Dieu veuille que tout aille bien. De Turin, 1[er] août 1538[5].

9. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, entre 2 et 5 août.

[F° 70.] Je ne scay que penser que depuys la venue de Christofle [1], par tant de gens qui sont venus je nay jamais eu nouvelles de vous

[1] Mondovi, dans le bassin du Tanaro, à l'est de Coni.

[2] René du Bellay, sieur de Rocheserviere et de Gonnor, issu d'une autre branche de la famille du Bellay, frère aîné de Joachim du Bellay.

[3] G. Ribier, *Mémoires d'Estat*... I. 180. — *Les scindics et conseillers de Turin au connestable sur l'envoi et députation de leur député vers le roy*, 7 août 1538 (en faveur de maistre Georges, conseiller et médecin du Roy, leur ambassadeur). — Il s'agit d'un Georges Antiochia dont une lettre latine adressée au chancelier est conservée aux Arch. Nat. J. 967, 28 « Taurini VIII apprilis 1538. »

[4] Le même jour Guillaume du Bellay écrit au connétable de Montmorency pour le remercier de son attitude bienveillante et pour l'assurer que son différend avec le maréchal de Montejehan a réellement été provoqué par les causes qu'il a dites. Dupuy 269, f. 40.

[5] Christophe de Siresmes, désigné quelquefois sous son titre d'élu d'Avranches, fut chargé de diverses missions en Piémont, puis en Espagne. Cf. Arch. Nat. J 961[11], 21.

Digitized by Google

ou que ce soit que voz lettres ne mayent este baillees ou que vous ayez quelque indisposition, ou que verite nayant moyen destre oye mes affaires aillent par dela si mal que vous ne men veuillez escripre; quoy que ce soit je vous prye ne plaindre de madvertir soubvent, car avoir de voz nouvelles en ceste affliction, encores quelles ne fussent comme je les desire, mest toutes foyz consolation. Cest homme continue de plus en plus à me rechercher et je luy donne occasion de se contenter, si est ce que les offices dont me faict rapport ne me signifient aucune reconciliation. Il a tenu icy Chemere (?) troys jours, ma compaignye demeurant cependant en meschant village pres d'Exilles [1] où il ny a que frire, sur la despesche dune commission pour la envoyer loger es terres du mandement de Montdevis; si est-ce que de son consentement, puys apres solicitation jay envoye scavoir si on la y vouldroit accepter, luy me promettant quen ce faisant il leur pardonnera son maltalent et croy quil verra aussi bien que de mettre le roy en despense dy aller avecques artillerie, veu le hazard où il a este de ne venir au dessus de Villesalle (qui ne vault la moyndre de quattre entre les quatorze villes du Montdevis) sans y faire despense de cinquante mille escuz. A Suse on na voulu laisser entrer madicte compagnie dedens la ville, à peine leur bailler vivres pour argent et sen est on excuse sur le mandement de luy (v°), quand jauray bien tout supporte, si est-ce que si jay à demourer icy, la raison vouldroit que je y eusse tant madicte compaignye ensuyvant l'intention du fundateur que les chevaulx legiers de Termes ne d'Ossun [2] et sen contentera la ville beaucoup myeulx. Et sachez, quoy qu'il ayt tousjours dict davoir contremande la sienne que toutesfoyz ad ce que jentens elle sapproche fort. Je ne scay pas si estant venu faire icy sa residence, son intention auroit este de faire contremander la myenne, tant que la sienne fust entree en ceste ville, il eust couleur de mander que luy estant icy, c'est despense superflue dy tenir ung gouverneur et y estant sa compaignye dy faire la mienne; en soit ce que à Dieu plaira. Bien voudroye je nen sortir ignominieusement et avecques le malcontentement du Roy.

Mon partement par aventure me canoniseroit, *nisi hic alium erga civitatem induat animum*. Ilz ont este ces jours passez le supplier avecques les plus humbles requestes quil fut possible et continuant en

[1] Exilles, dans la haute vallée de la Doria Riparia.

[2] Paul de la Barthe, seigneur de Termes, originaire de l'Ariège, capitaine de chevau-légers; fut chargé plus tard de l'intérim du gouvernement du Piémont, durant l'absence de Guillaume du Bellay (novembre 1541 à mai 1542). — Pierre d'Ossun, gentilhomme gascon, capitaine de chevau-légers, réputé par sa hardiesse. Cf. le dicton.: « Sagesse de Termes et hardiesse d'Ossun. » Brantôme, IV. 5.

Digitized by Google

toutes leurs replicques en la mesmes humilite que son plaisir fust de pardonner au medecin, et si le regret de sa prison luy avoit faict escripre témérairement quil condonast la faulte sinon aux précédens services de luy au moins à ceulx de toute la communite laquelle estimeroit de tant ceste grâce que son ambassadeur luy fust rendu que si on les récompensoit des pertes qu'ils ont [F° 71] souffertes pour le service du Roy. Jamais nen sceurent tyrer aultre response sinon que quant à eulx il leur feroit plaisir en aultres choses, mais que de cecy n'en parlassent, et qu'il avoit envoye vers le Roy duquel il se tenoit asseure destre creu plus que le medecin, et qu'il auroit la teste et de luy et de tous ceulx qui luy adherent en sa conspiration. Les paouvres gens s'en retournèrent et sont si confuz, que je craindroye beaucoup quil en advint inconvénient au service du Roy, si les choses estoient ainsi que je les ay veues. Encores estre double leur ennuy dung bruyt quon leur a faict courir ce soir: quil luy est venu lettres par ung homme de Lantenay, comment le Roy veult quil face telle et si rigoreuse justice quil luy plaira dudict medecin. Eulx ne craignent point rigoreuse justice, mais que ceulx mesmes ne jugent qui accuseront et déposeront. Croyez quil fut pris à Briançon solennellement dedens l'église, les portes rompues, religieux, sindicz de la ville, ung medecin qui lavoit hante battuz et trainsnez. On a bien faict mettre en avant aux gens de la ville que silz veulent promettre que ledict medecin nyra ny escripra à la court, et eulx nyront ny escripront, quil sera relasche; mais ilz ne veulent accepter ceste obligation.

Jeuz hyer, ung segond acces de reucheute de fiebvre; le premier et le segond mont duré chacun XVII heures. Les medecins me pressent fort de changer laer et ce, sur peine dinconvenient de ma personne; dung coste je pense questant icy en personne M. le Mareschal et le faisant par son congie, il ne seroit par dela trouve maulvais, daultre coste je crains que si mestant la ville baillée en garde par le Roy et par mondit sieur le Mareschal..... Javoye hyer LXII malades, [v°] mon homme qui escripvoit soubz moy rendant lesprit à Dieu men a diminue le nombre; Mademoiselle de Mingoden est fort esbranlee apres, et Pensefohe (?) gueres myeulx; ma femme commence à amender, à laquelle fault aussi changer daer. Ce mest dommage dudict clerc. Vous maviez aultrefoiz escript d'ung dont vous avoit parle le viconte Philippe le Tyrand; aussi le nepveu du feu procureur de Touraine, homme de bien bon esprit et voisin, et qui a succede à ce que son oncle avoit

Digitized by Google

achepte sur les moulins de Vendosme et la Josseliniere [1], ma parle aultrefoiz pour luy et faict parler plusieurs foiz par Cotereau [2] et aultres. Je vous prye si jay a demourer icy, men envoyer lung deulx ou aultre ; mais pryez bien celuy qui vous en baillera ung, quil me le baille tant pour sen desfaire que pour vous faire plaisir. Le recepveur de Sens mavoit tres bien pourveu de cestuy-cy que jay perdu. Ce porteur sera le seigneur Georges de Connegran, que bien congnoissez, qui va tant pour ses affaires propres (mais despesche par M. le Mareschal) comme pour quelques nouvelles quil a que lon poursuyt de faire juger contre le seigneur Caingnin [3], que ce soit à lui a demander sa partie au combat. Je vous recommande sesdictes affaires tant que je puys et mesmement ung qui me touche: c'est que l'annee passee, luy estant en garnison à Quiers, print ung prisonnier quil mist à rençon et lequel il estoit prest de delivrer en baillant caution. Labbe Borgarel [4], sil est par dela en peult parler. Messieurs de Bottières [5], et président de Piémont me dirent que pour le grantz interestz du Roy, il estoit besoing davoir ledict prisonnier pour linterroger et confronter à aultres. Ledict Connigran, sur la responcee que je luy fyz de le luy renvoyer ou la rençon, le consigna es mains de lescorte, que ledict sieur de Bottieres y envoya pour

[1] Les terres dont il est ici question avaient été possédées par la famille de du Bellay.

[2] Ce Cotereau est peut-être Claude Cotereau, l'ami de Dolet, qui lu dédia, en 1539, le *Genethliacum*, et un des secrétaires de Jean du Bellay. Nous avons deux lettres de lui : B. N. f. fs 3.921, f° 104-107 et 108 et le ms. 5.976 du fds. latin, qui contient en copie les trois premiers livres et un fragment du quatrième de la première *Ogdoade* de Guillaume du Bellay, lui a appartenu comme en fait foi le quatrain écrit en tête :

> Egregium si quid nostras illabitur aureis
> Vel nota dignum vidimus his oculis
> Scripsimus his brevibus, tantum ut quod tempore nostro
> Gestum est id possit posteritate frui.
>
> (Claud. Cotereus Turonensis.)

[3] Francesco di Gonzaga, s[r] de Bozzolo, surnommé *El Cagnino*.

[4] Marchione Borgarello, originaire de Chieri en Piémont, avait pris à ferme le ravitaillement des troupes françaises du Piémont.

Guigues Guiffrey, s[r] de Bottières, gentilhomme dauphinois, prédécesseur de Guillaume du Bellay, au gouvernement de Turin.

Digitized by Google

l'amener. Jentens quil fut pendu. Ledict Connigran demande estre satisfaict de la rençon ou par le Roy ou par moy suyvant la loy qui respond si paye.

Présentement à heure de cinq heures de nuict, jay faict ouvrir la porte à La Motte qui est venu de Suse en poste mande (?), comme il dict, par M. le Mareschal, de sen venir à lettre veue; cela me faict penser quelque chose du.....

[La suite manque.]

10. — Guillaume du Bellay à Jean du Bellay

Turin, 6 août.

[F° 68]. Les pauvres gens de ceste ville ne scavent que [l]conseil ilz doibvent prendre tant ilz [ont] de peur que maistre Georges soit executé *indicta causa*. Ilz envoyent vers le Roy mais ilz ne peuvent *stante edicto* sinon par journees, et pour ce craignent que ce soit trop tard. Si est-ce que si on luy faict injustice, il pourroit cher couster au Roy, principalement si le duc de Savoye naccorde avecques luy[1]. *Jam agunt inter se coitiones que minime mihi placent* et le duc vient à Yvree tenir ses estatz, *nescio qua spe;* mais il a remply ce pays de lettres et le peuple *partim spe, partim metu* que dedens la fin de ce moys il sera restitue en tout son pays; par quoy seroit à craindre que gens desesperez se baillassent à luy de peur de estre baillez. Par adventure ne seroit mal dadvertir M. le Connestable que pour contenter ce peuple, on le menast vers le Roy et que là on fist son procez. Ilz auront patience si *auditus et defensus rite damnetur*. Le president ma secretement adverty quil doubte fort quon leur face court proces. Ce porteur a este plus de troys moys après cest homme pour avoir son congie, sans lobtenir et maintenant *insperato* est despesche en poste aux despens du Roy duquel il est bien fort bon serviteur et seroit chose cruelle si on ne luy faisoit bon traictement. Mais il est ennemy capital dudict maistre Georges. Je ne scay si ceste est poinct la cause que maintenant on le despesche. Je nentens poinct larticle de vostre lettre veuue quant X[2] non estre payeur des propos tenuz par Lan-

[1] A la trêve de Nice (18 juin 1538), François Ier avait gardé les places du duc de Savoie. Celui-ci, tout en se plaignant de l'attitude agressive de Montejehan, intriguait dans le Piémont; il ne ratifia la trêve de Nice que le 18 oct. 1538.

[2] Le personnage désigné n'a pu être identifié.

Digitized by Google

tenay touchant la mort de Granges. Je vous prye men esclarcir et nabandonner point la court tant que cest affaire de maistre Georges soit vuyde, au moins entendu. Cedit porteur estoit present aux propoz dentre M. le Mareschal et moy.

[F° 68 v°]. La responce de Montdevis comme ilz sont contens daccepter ma compaignye et luy fournir vivres au taux qui sera ordonne mest venue en ung mesmes temps qu'est arrive mon payeur. S'il fault quelle aille là comme elle en est en chemin et quil y faille faire la monstre je seray contrainct dy envoyer aussi ceulx que jay icy, je suys apres M. le Mareschal pour entendre sil voudra permettre que je laye en ceste ville, mais on me dist, je ne scay sil est vray quil y veult faire venir la sienne pour la y avoir auprès de luy.

Quant à larticle sur lequel vous mescripvez de user du moyen de Jovius, j'ay bonne espérance que laffaire se conduira en sorte que le seigneur se y trouvera bien servy. Si le congie duquel mescripvez me y est necessaire je le vous manderay.

Ce porteur sera M. de Fauria, lequel va en partie depesche par M. le Mareschal, et en partie pour ses affaires. Il fut semons il y a environ dix-huyt moys de venir au service du roy et de mestre ses places es mains dudict seigneur, ce quil fist liberalement et sans marchander pour la nourriture quil avoit eue en France. Ces dictes places ont este prises sur les gens du roy et ne les luy veult on rendre quelque chose que porte la tresve. Il se trouve sans maison, sans meuble, sans argent, sans estat ou entretien, avecques femme et enfans en maison de loage, chose qui merite ou quon luy face rendre le sien, ou quon luy en baille daultre ou moyen de vivre en attendant, joinct que pendant la guerre de lannee passee, il ny a eu colonnel itallien qui ayt eu plus belles bendes que les siennes. Je vous recommande son affaire tant que je le puys. De Turin, le 5 aoust 1538.

En *post-scriptum :*

J'ay baille mon enseigne à M. Dursay, et faict Cressay mareschal des logis. Je ne pense pas que jeusse peu estre myeulx pourveu en chefz que je suys.

Presentement est arrive le secretaire de M^e^ le Mareschal ; je ne scay quelles nouvelles il a apportees.

Digitized by Google

Grâce aux objurgations de Guillaume du Bellay et du connétable, le député des villes du Piémont, Me Georges Antiochia, fut enfin relaxé sur l'ordre formel du Roi et put se rendre à la cour[1]. Quant au différend qui avait éclaté entre Montejehan et Langey, il fut apaisé par l'intervention amicale de Montmorency[2]. Mais il en subsista entre les deux personnages une certaine gêne mêlée de méfiance, et comme Montejehan s'était fixé à Turin, Langey, profitant de ce que sa santé demandait qu'il changeât d'air, fit un voyage d'inspection autour de Turin et, finalement, s'arrêta à Murel, d'où sont datées ses lettres de septembre et d'octobre. Il y tomba gravement malade de la fièvre qui le minait depuis plusieurs mois. Il demanda son congé, qu'il finit par obtenir. Et à la fin de novembre, il quitta le gouvernement de Turin, où le remplaça son frère, Martin du Bellay[3]. Il devait y revenir à la fin de l'année suivante, après la mort de Montejehan, comme lieutenant général du Piémont, et exercer cette charge jusqu'à sa mort (9 janvier 1543).

V.-L. Bourrilly.

[1] Cf. dans Ribier, *Lettres et Mémoires d'Estat des roys*... I, 181 sqq : *Remontrance au roy faite par le député des villes du Piémont, délivré de prison.*

[2] Cf. Ribier, *op. cit.*, p. 191, G. du Bellay au connétable, de Vinieu 26 août 1538.

[3] B. N. fds Clairambault, 1215, f. 76 v°.

Digitized by Google

DESCRIPTION

D'UN

MANUSCRIT DES QUATRE FILS AYMON

ET LÉGENDE DE SAINT RENAUD

Je voudrais vous soumettre quelques remarques au sujet du manuscrit qui présente la plus ancienne forme de la Chanson des Quatre-Fils-Aymon : c'est le ms. 39, La Vallière, de la Bibliothèque Nationale, coté actuellement 24.387 du Fonds français. Et, comme la légende de Renaud et de ses frères n'a pas été encore en France l'objet d'une étude définitive et complète, j'emprunterai à un ouvrage allemand [1] quelques renseignements sur un fait curieux et peu connu, sur le culte dont Renaud de Montauban, canonisé par l'imagination populaire et devenu saint Renaud, a été honoré en Allemagne.

D'après la source latine la plus ancienne de la légende de Renaud, *Vita sancti Reynoldi,* le chevalier mourut le 14 mai 800, il y a exactement onze cents ans : on estimera donc équitable, dans une réunion de romanisants [2], de fêter ce onzième centenaire de l'un des personnages, sinon les plus authentiques, du moins les plus célèbres et les plus sympathiques de notre poésie du moyen âge. « Les noms de Renaud de Montauban et de ses frères nous suggèrent tout ce que la poésie et le roman ont pu imaginer de splendide et de romantique, » dit, sans exagération aucune, l'Anglais Dunlop [3] ; et Caxton, l'illustre

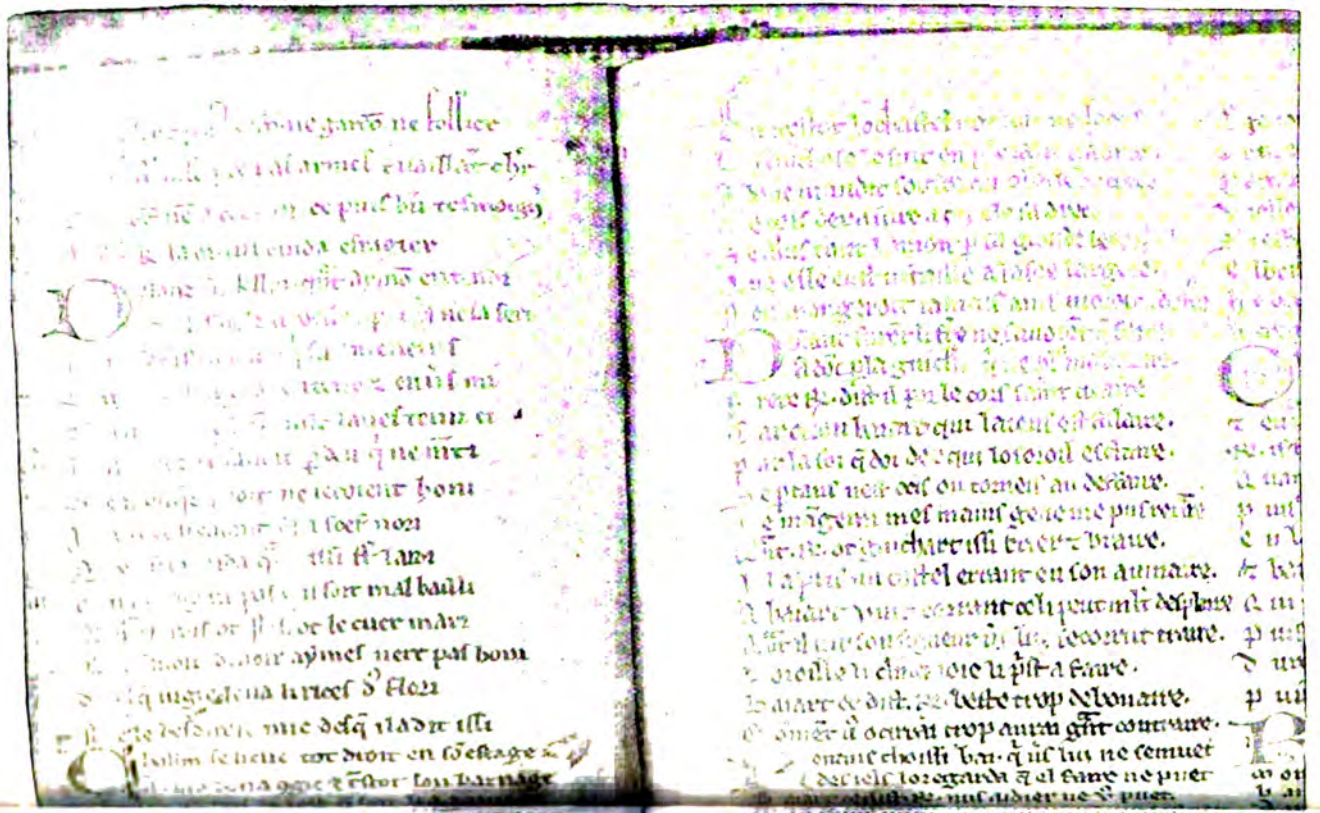
[1] *Das deutsche Volksbuch von der Heymonskindern nach dem Niederlaendischen bearbeitet von Paul von der Aeltz* par le Dr Fridrich Pfaff, Seelburg im Breisgau, 1887.

[2] Le Congrès des Langues romanes de Montpellier a tenu ses séances publiques le 26 mai 1900.

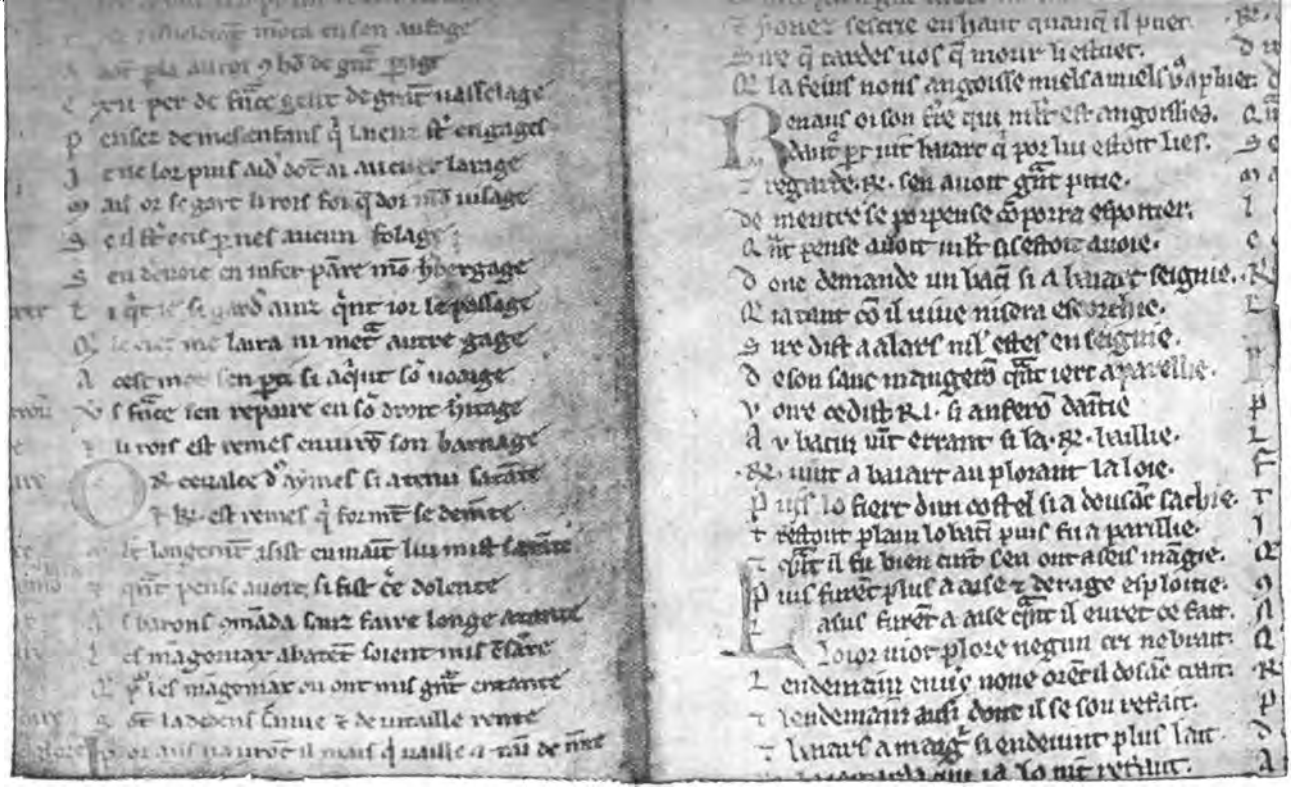
[3] « Renaud de Montauban and his three brothers, whose names suggest every thing, that is splendid and romantic in poetry or fiction. » (Dunlop, *The History of Fiction*, I². p. 460.)

Digitized by Google

Digitized by Google



Digitized by Google



Digitized by Google

ASTOR LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

imprimeur anglais, en publiant vers 1489 une traduction du livre *Les quatre Filz Aymon*, que son protecteur, le comte Jean d'Oxford, lui avait adressé, justifie son entreprise en alléguant l'opinion du philosophe[1], que tout homme désire naturellement apprendre des choses nouvelles : « that every man naturally desireth to know and to can news things. »

Quand il s'agit d'époques lointaines et oubliées, l'on y retrouve l'attrait de la nouveauté, et nous ne sommes point surpris qu'en 1818 un Breton ait offert à ses compatriotes une tragédie, dont le sujet est pris de l'histoire des Quatre-Fils-Aymon [2].

I

Le manuscrit 39 La Vallière est un in-folio de 33 centimètres 4 millimètres de haut, sur 24 centimètres 5 millimètres de large, formé de 77 feuillets (parchemin). M. Michelant l'a décrit ainsi : « Les cinquante premiers feuillets, sur trois colonnes, rayés à soixante lignes, ensemble dix-huit mille vers[3], contiennent le poème de Renaud ; les feuillets suivants, 51-77, à deux colonnes, contiennent le commencement du *Roman de Sapience*, d'Hermant le Jeune, maître de chœur à Valenciennes. Cette seconde partie provient d'un autre manuscrit, que le relieur a sans doute joint au premier pour grossir le volume et lui donner une meilleure apparence. »

Du *Roman de Sapience*, je dirai peu de chose. L'écriture (deux colonnes à la page, qui est rayée pour 48 vers) est nette, bien formée, plus grosse que dans la première partie du volume.

[1] Aristote, *Métaphysique*, I.

[2] « Buez ar Pevar Mab Emon, duc d'Ordon, laquet e form un Drajedi. E. Montroulez, 1848. » 416 p. *in*-8°. Un exemplaire se trouve au British Museum. Cf. Michelant, *Renaus de Montauban*, p. 504, et Emile Souvestre, *Les derniers Bretons*, 1843, p. 260. Le Dr Pfaff a rassemblé, avec une érudition très sûre, dans l'introduction de son livre, tout ce que l'on savait en 1887 sur les origines et la destinée de la légende des Fils Aymon.

[3] On verra plus loin que ce chiffre est nécessairement inexact, parce que le nombre des vers à la colonne diffère à plusieurs reprises dans la suite du manuscrit.

Digitized by Google

Le texte est incomplet dans l'exemplaire, bien que le dernier feuillet soit rempli jusqu'au bas de la seconde colonne du verso. La laisse interrompue est le commencement de la prière que Marie prononce, lors de son Assomption, lorsque Jésus lui apparaît :

Beax filz, ce sevent tuit que tu te corroças,
Les eves feïs croistre et dedens les noias ;
Dan Noë et ses filz, beax sire, en reservas.
De lui vint Abrahans et ses fils Ysaas
Et Iacob ses boens filz. Toz ces .III. enoras.
De cez vint Moyses, Aaron, Ysaas,
Iohel et Abacuc, li boens Iheremias,
Samuel li prophetes, Enoch et Helyas.

Je reviens à la première partie du manuscrit, c'est-à-dire au texte du roman des Fils Aymon, texte qui a été suivi par M. Michelant, de la page 1 à la page 410 de l'édition qu'il a donnée de ce roman, en 1862, dans les publications du *Litterarisches Verein* de Stuttgart. Cette édition peut être considérée, encore aujourd'hui, comme la seule que nous possédions de la vénérable Chanson de geste ; elle est très rare, et l'exemplaire de la Bibliothèque Universitaire de Montpellier a été acquis avec toute la collection du *Litterarisches Verein*, lors de la vente des livres de M. Adelbert von Keller, le savant et regretté professeur de Tubingue.

L'on reproche souvent à Michelant d'avoir abandonné le manuscrit La Vallière vers la fin du roman, et d'avoir complété le texte à l'aide d'une version différente empruntée au ms. 775 de la Bibliothèque Nationale.

Il s'en est expliqué d'une manière vague, qui tendrait à faire supposer qu'il n'avait pas apporté toute l'attention nécessaire à l'étude des manuscrits qu'il avait à sa disposition.

Après avoir constaté que le ms. La Vallière offre d'abord une langue correcte et une écriture fine et jolie, il remarque que langue et écriture s'altèrent insensiblement, et qu'au feuillet 39 l'écriture prend un caractère tout autre et très désagréable : « *Die schrift ist auch später gleich mit dem Eingang, es ist eine hübsche, sehr reinliche minuskel. Mehr und mehr aber ändert sich sprache und schrift, und gegen das ende verschlimmert sich beide,*

Digitized by Google

bis bl. 39 die hand einen ganz abweichenden charakter und ein höcht unangenehmes aussehen annimt. » Dès lors, d'après Michelant, le scribe a reproduit son original mécaniquement, sans le comprendre, et à partir du folio 43 *b*, il était nécessaire de recourir à un autre manuscrit pour le pèlerinage de Renaud et le duel de ses fils; il a choisi le ms. 775, parce qu'il lui semblait, pour le reste du roman, le plus voisin du ms. La Vallière. Les deux textes concordent d'ailleurs pour la fin du récit, qui a pour objet la pénitence de Reuaud, ouvrier de la cathédrale de Cologne, martyr et saint.

La description de Michelant est inexacte à force d'être incomplète.

Ouvrons le manuscrit La Vallière au feuillet 39, là où M. Michelant annonce un changement de langue et d'écriture[1].

Le verso du feuillet 38 est d'une écriture claire, carrée; il y a soixante vers à la colonne. Le recto du feuillet 39 est d'une écriture sûrement plus récente; il y a soixante-cinq vers à la colonne. Aucun doute n'est possible : cette seconde partie est un manuscrit qui a été ou copié, ou tout simplement cousu à la suite de la première version, qui était très probablement incomplète. Ainsi le reproche fait à Michelant d'avoir abandonné le ms. La Vallière, là où il lui semblait d'une autre date et d'une autre main, n'est plus aussi bien fondé qu'il le paraissait d'abord. Reste à examiner s'il n'eût pas mieux valu reproduire, malgré ses défauts, la fin du manuscrit, mais cela nous écarterait du sujet auquel nous devons d'abord nous limiter.

Le ms. La Vallière est un recueil de deux versions de dates différentes, cela est établi. En y regardant de plus près, nous constatons que la première partie elle-même est loin de présenter ce caractère d'uniformité que l'on rencontre dans les copies de la plupart des chansons de geste, et particulièrement dans celles des autres versions des Fils Aymon.

Au feuillet 11, recto, le scribe, pour remplir les colonnes, a été obligé de couper les vers en deux; au verso du même feuillet, la réglure n'est que de quarante-huit lignes au lieu

[1] Voir la photographie ci-jointe d'une partie des feuillets 38 verso et 39 recto.

Digitized by Google

de soixante, et, malgré cela, de nombreux vers sont encore coupés.

Le feuillet 12, recto, est réglé à cinquante-huit lignes. La colonne C est incomplète ; quelques vers sont encore coupés aux colonnes A et B.

Feuillet 13, recto, Il a été réglé à soixante lignes. A la colonne B, l'on trouve encore deux vers coupés et formant quatre lignes. A la colonne C, les interlignes et l'écriture ne changent point jusqu'au vers onze, inclusivement :

Entre lui et ses frères ki preus sunt et senés.

Puis avec le vers douze :

En la cit de Dordon fu li quens Renaus nés,

commence une écriture jaunie, d'allure plus lourde, et l'on a seulement trente-neuf lignes, ce qui, pour la colonne, n'en fait que cinquante et une au lieu de soixante.

Folio 13, verso. Les trois colonnes sont à cinquante lignes; l'écriture est jaune et grosse. L'on y compte treize vers coupés à l'hémistiche et formant chacun deux lignes.

Folio 14. Il est réglé à cinquante-neuf lignes.

De ce feuillet il n'y a rien à dire, sauf que l'écriture reste plus lourde et plus grosse que dans les premières pages du manuscrit ; mais au feuillet 15 on compte encore quatorze vers coupés.

L'écriture, plus soignée à partir de la lettre ornée, folio 15, verso, B, ne reprend son allure première, élégante et fine, qu'au folio 17, verso, B, au vers :

Cil s'en tornent a tant, de color sunt mué.

Le feuillet 22 offre cette particularité, qu'au recto et au verso, il est rayé à soixante-dix lignes à la colonne, soit dix de plus que pour les autres, et que, pour faire entrer plus de matière, l'écriture est petite. Le couteau du relieur a fait disparaître le premier vers des colonnes B, C, recto; A, verso, et la moitié des initiales de la colonne A, verso. Le scribe serrait ainsi les lignes, parce qu'il remplaçait un feuillet, ou, parce qu'ayant laissé un feuillet en blanc, il était obligé de

Digitized by Google

tenir compte du nombre des lignes qu'il fallait y faire entrer.

L'écriture des feuillets 23 et 24 est encore d'un type gros et lourd. L'on y rencontre (folio 24, recto C) un vers coupé :

Ogier de Danemarce, pas ne vos somounons

A cet endroit, l'orthographe est mauvaise (V. Michelant, p. 221, v. 29, sniv.).

L'écriture fine et régulière reprend au folio 25, recto, et se continue. Le premier vers de ce feuillet est :

Puis pardona la mort et Longis fist pardon

(Michelant, p. 226, v. 26).

Le dernier feuillet de cette écriture est, comme nous l'avons dit déjà, le feuillet 38.

Il est à remarquer que, du feuillet 25 au feuillet 38, le scribe s'amuse à prolonger, avec dessins, le jambage de certaines lettres à la marge supérieure et même à la marge inférieure de la page. Or cela se rencontre également au commencement du manuscrit : ce mode d'ornement consiste en jambages menés assez loin de la ligne et coupés par de petits traits horizontaux.

Ces observations peuvent se résumer de la façon suivante :

1° Les dix premiers feuillets (Michelant, p. 1-95, v. 23) et le commencement de la première colonne du f. 11 jusqu'à Michelant, p. 96, v. 14 incl., forment une première partie d'une même écriture ;

2° Puis l'on se trouve en face d'une série de parties différentes de la première, et où le scribe, qui n'était probablement pas celui du début, est évidemment dominé par la nécessité de remplir des pages laissées en blanc. L'on avait peut-être prévu une version plus développée que celle qu'il a reproduite ;

3° A partir du feuillet 25, la petite écriture reprend très reconnaissable ;

4° Une partie vraiment distincte commence au feuillet 39 avec une écriture de date plus récente, un texte de valeur moindre et un plus grand nombre de lignes à la page.

Il en résulte que le ms. La Vallière, qui donne la plus

Digitized by Google

ancienne version de la Chanson des Fils Aymon, est, si l'on me passe l'expression, formé de pièces et de morceaux, ce qui n'empêche point cette version d'être supérieure à toutes les autres. Elles peuvent servir à la compléter ou à la corriger : aucune n'en égale le mérite et l'intérêt.

Ce n'est pas ici le lieu d'examiner la valeur de l'édition Michelant que j'ai comparée avec le manuscrit La Vallière et d'autres. J'ai constaté que des vers ont été omis, que d'autres ont été intercalés sans qu'il en soit fait mention ; j'ai noté de mauvaises lectures, de mauvaises corrections. Tout cela est véniel, et Michelant garde le mérite d'avoir publié un des textes les plus importants de notre littérature du moyen âge, celui dont la popularité s'est le plus longtemps maintenue. Mais il est regrettable que la fin de la version du manuscrit La Vallière n'ait pas été éditée, quels que soient les défauts que l'on y relève. Elle n'est pas isolée. Les manuscrits de Peter-House et de l'Arsenal sont de même origine et permettraient de la corriger. Elle est, d'ailleurs, pour le fond du récit, conforme à celle qui a servi de base au résumé en prose de la *Bibliothèque bleue*.

Je citerai, d'après les trois manuscrits que j'ai indiqués, un même passage.

Renaud a délivré Jérusalem. Après quelques jours de fête, il fait ses adieux au roi Thomas et part pour la France. Dans son voyage, il aborde à Palerme, où il est accueilli par le roi Simon. La *Bibliothèque bleue* permet de retrouver aisément cet endroit dans la suite du récit. Je donne les textes sans correction, sauf une seule au vers 10 du texte emprunté au ms. La Vallière.

Ms. La Vallière.

Moult par fu grans la joie sus en la tor David.
.X. jors i fu Renaus, et puis si s'en parti,
Biaux hernois enmena, noblement s'en parti ;
Mais Maugis li hermites ainz robe n'i saissi,
Ne si ne vost monter, don Renaus fu marri.
Tot jors aloit a pie, si estoit adurci.
Li rois lo convoia, avec lui si ami,
Et li contes de Raimes et Joffrois l'Angevin.

Digitized by Google

A Jafe entra en mer, et li rois s'en parti ;
Et la nes s'en ala bien [.I. mois] et demi
C'onques ne virent terre, don furent ansoti.
A la sesme semaine lor est avenu si,
A Palerne ariverent, ce fu par .I. lundi.
A Palerne est Renaus arives el gravier.
Li rois fu en la tor del palais plenier,
La nef vit bien au port, ce poes afichier.
Ce dist Simon de Puille[1] : Si m'aït .S. Richier,
En la neif a riche hom, ice poes afichier
As chevax et as armes don tant voi manoier.
Ne sai dont il est nez, bien samble droit princier.
Faites metre mes seles, s'irai à lui plaidier.
Ge lo ferai o moi, se ge puis, herbergier,
Car n'istra de la ville devant .I. an entier,
Se cil sires n'en pense, qui tot a a jugier.

Ms. de Peter-House.

Granz fu la joie sus en la tor David[2].
.X. jors i fu Renaus, et puis si s'en parti,
Bel hernoiz enmena, noblement se vesti ;
Mes Maugis li hermites ainc robe n'i vesti,
N'ainc cheval ne mena, dont fist Renaut marri.
Toz tens aloit a pie, tant estoit endurci.
Li rois le convoia, s'ot o lui ses amis,
Le visconte de Rames, Joifroi l'amanevi.
A Naples entre en mer et li rois s'en parti ;
La nef ala par mer bien .I. moiz et demi.

[1] D'après M. Gaston Paris, Bertrand de Bar-sur-Aube, auteur d'un *Aimeri de Narbonne* (commencement du XIII[e] siècle), imagina de relier la geste des Narbonnais à la geste royale, en donnant à Ernaud de Beaulande trois frères, Renier de Gênes, père d'Olivier et d'Aude, Milon de Pouille (auquel, plus tard, on attribua un fils, *Simon de Pouille*, héros d'un poème sans valeur sur une expédition en Orient) et Girard de Vienne. *Littérature française au moyen âge*, p. 71. — La généalogie de la Maison de Monglane, donnée par Albéric de Trois-Fontaines (mort en 1246), attribue également Simon pour fils à Milon de Pouille. V. G. Paris, *Histoire poétique de Charlemagne*, p. 102, et appendice 11, p. 469.

[2] Il a oublié « Moult par ». Ces oublis sont fréquents dans ce manuscrit, et l'on y a souvent des hémistiches de quatre syllabes.

Digitized by Google

En la seme semaine lor est avenu si
Que a Palerne vindrent, ce fut par .I. mardi.
A Palerne est Renaus arivez ou gravier,
E li rois si estoit en son pales plenier.
La nef voient au port il et si chevalier.
Ce dit Simons de Puille : Foi que doi .S. Richier,
Ce est nef a preudome, bien voi au deschargier,
As chevaux et a armes que voi tant manoier.
Je ne sai qu'il est, mes bien semble paumier.
Je voeil aler a lui parler et pledoier.
Si le ferai o moi, se je puis, herbergier,
Car bien semble haut home qui terre ait a baillier.

Ms. de l'Arsenal.

Mont demainnent grant joie sus en la tor David.
Regnaut i fu .III. jors, et puis s'en departi,
Bon harnoiz enmena, noblement fu vestis ;
Mais Maugis li hermitez ainz robe n'i vesti
Et ala tout a pie, dont Regnaus fu marris.
Li rois les convoia et li contes ainssins.
A Jafez entra en mer, adonc sont departi.
Regnaus ala par mer bien .I. mois et demi.
A la sepme semaine lor est avenu ci :
A Palerne arriverent a .I. jor d'un mardi.
A Palerne arriverent an lor nef ou gravier.
Ce fu Simons de Puille il et cil chevaliers.
Li rois fu en la tor de son palais plenier,
La nef voient mont bien arriver ou gravier.
Lors dit li rois Simons : Saichiez qui est paumiers
Et si est richez hons d'armes et de destriers.
Faites mettre vo celle, je vueil a lui pleidier.
Si le ferai o moi, se je puis, herbergier.

Bibliothèque bleue.

« Il y eut de grandes réjouissances publiques pendant trois mois, et le peuple appelait Renaud et Maugis les sauveurs de la chrétienté. Après, Renaud et Maugis demandèrent leur congé au roi qui fut fort triste, et qui eût bien voulu qu'ils eussent toujours resté près de lui, mais cela ne se pouvait pas. Le roi leur fit équiper un vaisseau, leur donna de beaux

Digitized by Google

présents, puis ils s'embrassèrent en pleurant et se séparèrent. Ils s'embarquèrent au port de Jaffa, et demeurèrent six mois sur mer, sans pouvoir prendre terre. Enfin, Dieu les conduisit à Palerme où était le roi Simon, qui les reçut à bras ouverts, et les mena dans son Louvre [1]. »

Un rapide examen permet de reconnaître que les trois manuscrits sont d'une même famille, que le ms. La Vallière est le plus ancien et le moins incomplet des trois et qu'on peut l'améliorer à l'aide des deux autres.

Au v. 3 le ms. de P. H. donne « se vesti » au lieu de la répétition « s'en parti ». L'A. a « fu vestis ».

Au v. 10 L. V. a « bien .II. et demi ». La leçon des deux ms. conforme à la mesure et au bon sens est : « bien .I. mois et demi ».

Au v. 15 P. H. et l'A. indiquent « en son palais plenier », et au v. 16, l'on doit accepter « il et si chevalier » d'après P. H. La leçon de l'A. confirme, en fait, cette correction.

Le passage que j'ai choisi n'offre point de difficulté sérieuse, mais il me paraît prouver qu'il n'est point impossible de restituer passablement, en comparant les trois manuscrits, la fin de la version que Michelant a renoncé à éditer.

Il est à regretter que le texte de l'Arsenal ait été copié non seulement avec étourderie, mais trop souvent avec un désir d'abréger même aux dépens du sens, comme on le voit pour la seconde laisse. Il reproduit, avec des altérations qui indiquent la date relativement récente, un texte d'une valeur presque égale à celle de la première partie du ms. La Vallière.

Quant au ms. de Peter House, il dérive, en d'autres endroits, d'une source moins ancienne, mais comme il a été très consciencieusement établi, il est utile à consulter.

Il suffirait donc aujourd'hui de reproduire, en la modifiant çà et là, l'édition de Michelant jusqu'à l'endroit où elle se

[1] La nouvelle *Bibliothèque bleue*, t. II, pour le pèlerinage à Jérusalem et l'appui que Renaud et Maugis donnent au roi de Sicile, est conforme, pour le fond, aux textes cités ci-dessus, mais avec des ornements dans le goût romanesque.

Digitized by Google

sépare du ms. La Vallière ; puis d'éditer la fin de ce manuscrit à l'aide des mss. de l'Arsenal et de Peter-House. L'on aurait ainsi la meilleure version de la chanson des Quatre-Fils-Aymon. J'ai commencé ce travail, il y a quelques années, et j'espère le soumettre bientôt à la Société des Langues romanes. L'on pourrait, désormais, se procurer aisément un poème qui est d'une importance capitale : par l'Epopée chevaleresque italienne, la légende des Fils Aymon a exercé une influence générale sur la formation et le développement de l'Epopée moderne.

II

Parmi les études dont cette légende a été l'objet, une des plus intéressantes est assurément l'introduction que le Dr Fridrich Pfaff a mise en tête de sa reproduction de l'édition allemande, que Paul von der Aeltz donna, en 1604, du remaniement hollandais en prose du roman des Quatre Fils Aymon. J'y puise quelques détails peu connus sur la destinée de ce que l'on a cru longtemps les reliques de Renaud de Montauban.

Renaud meurt, en effet, à Cologne, victime de sa piété, et la fin de son histoire est toute semblable à celle de la vie d'un saint véritable. L'on suppose que quelque confusion de noms et l'imagination populaire transformèrent l'aventureux adversaire du roi Charles, le cousin de l'enchanteur et larron Maugis, en un martyr, qui, sur les bords du Rhin, fut l'objet d'une particulière vénération.

Dès 1205, l'on constate l'existence d'une chapelle de Renaud à Cologne. En 1420, Jean de Stummel, doyen des Saints-Apôtres, reconstruisit la chapelle et le petit couvent qui s'y était ajouté. En 1447, Marguerite Waldecken réforma le couvent d'après la règle de saint Augustin, et en fut la première supérieure. Elle y avait trouvé quatre Carmélites au vêtement gris. La chapelle possédait, en 1472, une chasse contenant la tête de Renaud et d'autres restes du héros. Joannes Bertelius, abbé d'Echternach, raconte, dans son *Historia Luxemburgensis* (*Coloniae*, 1605, p. 197), que sur l'un

Digitized by Google

des murs de la chapelle de Renaud, à Cologne, était peinte une image représentant les quatre frères sur leur cheval, Renaud la tête ceinte de l'auréole. Cette chapelle reçut des legs et des fondations pieuses. La dernière supérieure du couvent a été A.-E. Offermanns, en 1800. Mais le siècle qui s'achève a été peu tolérant d'abord pour les traditions de toute sorte, dans lesquelles il ne voyait que motif à révolte où à raillerie : en 1804, chapelle et cloître furent détruits. Ils étaient situés à l'angle de la *Marsilstein* et de la *Mauritiussteinweg*, à l'endroit où la légende place le meurtre de Renaud. Depuis lors la fête de Renaud est célébrée tous les ans, le dimanche qui suit le 7 janvier, dans l'église paroissiale de Saint-Maurice [1].

Cologne n'en demeure pas moins la ville du monde où subsistent le plus de souvenirs de la légende des Fils Aymon. Si le héros a la *Reinoldstrasse*, son coursier fidèle est rappelé par la *Bayardsgasse*. Un beau vitrail de la cathédrale, datant du XVI[e] siècle et don de la ville de Cologne, réunit les saints Georges, Renaud, Géréon, Maurice. L'on a une belle statue de Renaud, œuvre de P. Fuchs (XVIII[e] siècle), aux n[os] 33-34 de *Riukenpfuhl*, à droite du portail de Saint-Maurice. La représentation la plus importante des Fils Aymon qui existe en Allemagne se trouve à Cologne, au n° 46 de la Meyerstrasse, qui en 1887 appartenait à M. Baden, brasseur. Au-dessus de l'arceau de la porte est appliqué un beau relief où l'on voit les quatre frères sur Bayard. M. le D[r] Pfaff a reproduit ce relief au titre de son livre.

L'église de Renaud, à Dortmund, le Trémoigne de la Chanson de geste, date, dans ses plus anciennes parties, de la fin du XII[e] siècle. Les documents en font mention dès 1228. C'est un édifice de style gothique, dont le chœur, d'un caractère grandiose, a été construit de 1421 à 1450. Le clocher s'est écroulé plusieurs fois, et celui que l'on voit aujourd'hui est du commencement du XVIII[e] siècle.

Ce monument a été élevé à l'endroit où l'on supposait que s'était arrêté, de lui-même, le char qui portait les restes de Renaud. On sait que le bon chevalier, après son pèlerinage en

[1] Voir Thomas, *Geschichte der Pfarre St-Mauritius zu Koln*. Koln, 1878. pp. 13-20.

Digitized by Google

Terre-Sainte et la victoire de ses fils dans leur duel avec les fils de Folques de Morillon, résolut d'expier les fautes de sa vie, et partit secrètement de chez lui, déguisé en pèlerin. Arrivé à Cologne, où l'on bâtissait l'église de Saint-Pierre, il voulut être employé comme manœuvre, et, dans cet humble métier, montra tant de zèle et une vigueur si extraordinaire, que ses compagnons de travail, pris d'une furieuse jalousie, le tuèrent, par surprise, pendant qu'il prenait son repas. La *Bibliothèque bleue*[1] altère tellement la naïveté de nos récits épiques, que l'on m'excusera de lire la conclusion de la légende dans un des manuscrits, le n° 766 de la Bibliothèque Nationale.

Les meurtriers ont jeté le corps de Renaud dans le Rhin, en le chargeant de pierres :

Quant ce vint vers le vespre, que li soleus coucha,
Desor le cors Renaut une clarté leva
Que li poison de l'iaue entor lui s'aüna,
Le cors Renaut ont pris, que Dex le commanda.
Par desor l'iaue amont le cors Renaut leva.
Moult fu grant la clarté que Dex i demostra.
En pès tienent le cors ne torne çà ne là.
De ci à la cité la novele en ala.
L'evesque et li clergié maintenant s'aüna,
Jusques desus le Rin nus d'aus ne s'aresta.
Hé Diex, dist li evesques, que puet ce estre là ?
Ce est .I. hon noiez, por Dieu qui tot cria.
Li larron l'ont ocis, seignor, or i parra.
Entrez en .I. batel et si l'amenez ça.
Alez delivrement, si verron que sera.
Cil entrèrent ou Rin, que demore n' i a.

[1] Encore le fond y est-il en somme respecté. Mais la nouvelle *Bibliothèque bleue*, dans les deux volumes où elle a réuni les *Fils Aymon*, *Jean de Calais* et *Geneviève de Brabant*, nous donne le plus fâcheux des remaniements, celui où l'on a eu la malencontreuse idée de puiser dans les récits romanesques d'Arioste. La fin de la narration est défigurée plus que tout le reste : Renaud, voulant protéger des jeunes filles contre Pinabel, est entraîné par son adversaire dans le Rhin où ils se noient tous les deux. L'on ne peut plus du tout comprendre pourquoi le souvenir de Renaud demeura, à Cologne et à Dortmund, l'objet d'un véritable culte.

Digitized by Google

Li batelier entrèrent très enz ou Rin par non,
Li cors ont aporté très enmi le sablon.
Le sac ont descosu li nobile baron :
C'est li ovriers saint Père qu'ont ocis li larron.
Au mostier l'enportèrent sanz nule arestoison,
Devant l'autel saint Père li dus Renaut mit on.
Les ovriers qui i sont, à raison mis a l'on.
Larrons, ce dist li mestres, par le cors saint Faron,
Vos l'avez mort vos toz, que nos bien le savon.
Vos en serez pendus en haut comme larron.
Sire, font li ovrier, jà ne vos celeron :
Voirement l'avons mort, come traïtor felon.
Pendus en devons estre, que deservi l'avon.
Seignor, dist li evesques, jà ne vos destruiron ;
Mès por ce que vos estes traïtor et larron,
Vos forjugerez mès à tot dis ce roion.
A icete parole trestoz les banion.
A l'Apostole alèrent por querre le pardon.
Seignors, dist l'Apostoile, oez que vos jujon,
Que penensier soiez .VII. anz parmi le mont,
Touz nuz piez et en langes, ainsi le vos dison.
Sire, moult volontiers, chascuns d'aus li respont.
Or lairons des penans, de Renaut vos diron.
Enterrer le voloit li clergiez à bandon.

Moult fu grant la miracle à la messe chantant.
Enterrer le voloit le bon clergié sachant.
Quant vint à l'enterrer le cors Renaut le franc,
Le cors Renaut s'esmut par le Jhesu commant,
Du mostier s'en issi, que le virent la gent.
L'evesques s'escria hautement en oiant :
Baron, or tost après, sanz nulz atargement.
Adont sont arotez li petit et li grant,
Et li saint cors Renaut s'en est alez devant,
Droitement vers Tremoigne se va acheminant.
Quant fu près une liue, si com trovon lisant,
Il n'ot saint[1] en la vile por li n'alast sonant.

Les cloches tot par eus ont el mostier soné.
Li clergié s'en merveille de cele poesté.
L'evesques ist de la vile, n'i a plus demoré,

[1] « sain » = cloche.

Digitized by Google

Et Guichars et Alars sont avec li alé,
Et Richars ensement et le clergié sené.
L'evesque vint au cors, s'a le poile levé ;
Et quant connut Renaut, s'a du cuer sospiré.
A touz communement a tot dit et conté,
Que c'est li dus Renaus, le nobile chasé,
Celi de Montauban, qui tant fu redoté,
Qui vient droit à Tremoigne reposer sa cité.
Quant li frere l'oïrent, de dolor sont pasmé,
Puis si l'ont durement tout plaint et regreté.
Haï, Renaus, font-il, franc chevalier membré,
Que porons devenir chetis, maleüré ?
Adont ont lor chevex et lor dras desiré.
Touz ceus qui les regardent, si en ont grant pité.
Mès li gentis evesque les a reconforté :
Baron, aiez en vos et pès et amité.
Nos irons après li, jà n'en ert trestorné.
El mostier l'ont porté, en fiertre fu levé,
Dex fait por li miracles, le roi de majesté.
Saint Renaut a à non en iceli regné.

Le voyage miraculeux du corps de Renaud prêtait aux variantes, et l'on en rencontre en effet plusieurs. Le ms. 766 donne une des versions les moins anciennes, ainsi qu'en témoigne la langue, et le récit est abrégé en certains points, mais aux dépens de ce qu'il y avait de poétique dans la narration : le fait, malheureusement, n'est pas isolé.

L'église de Renaud, à Dortmund, possédait ses restes dans un cercueil d'argent. Le crâne était conservé dans une chasse particulière en forme de tête. Lorsque, le 22 novembre 1377, Charles IV vint à Dortmund, il fut accueilli par une procession solennelle où étaient portées les reliques du saint chevalier : quand le prince fut arrivé près de ces restes vénérés, il descendit de cheval et baisa la tête de Renaud. Le jour suivant, il entendit la messe à Saint-Renaud, et, après le service, demanda qu'on lui fît don d'une partie des reliques. Les Bourgmestres ouvrirent le cercueil et lui accordèrent deux os. On lui remit, en outre, le livre contenant les hauts faits de saint Renaud, que l'on avait l'habitude de chanter lors de sa fête.

Digitized by Google

L'année suivante, l'épouse de Charles, Élisabeth, vint à Dortmund et obtint un autre don, celui d'un des bras. Ces reliques ont été léguées, avec d'autres, par Charles IV au royaume de Bohême, et elles étaient autrefois montrées au peuple une fois par an dans l'Église du Saint-Sacrement (*Corporis Christi*) au Petit-Prague. De là, elles passèrent, en 1618, à Karlstein. Depuis 1645, elles sont à la cathédrale de Prague, au Hradschin. Les reliques de Karlstein se trouvent dans un grand meuble avec cases distinctes, don du comte Bernard Ignace de Martinicz: au numéro 3 de la dixième et plus basse rangée, Stradomir[1] plaçait, en 1515, *Reinoldi Ducis de monte Albano brachia duo, quodlibet eorum in argentea theca intra vitrum.* Et d'après des renseignements pris à Prague en 1886, les reliques cataloguées par Stradomir se trouvent très exactement au Hradschin. Ainsi c'est à Prague qu'il faut aller honorer aujourd'hui les restes de Renaud, car, à Cologne, l'on ne possède, à Saint-Maurice, que quelques parcelles provenant de l'ancienne chapelle des Augustines.

L'église de Saint-Renaud, à Dortmund, existe encore, bien que, depuis la Paix de Westphalie, elle soit affectée au culte Évangélique. Mais, en 1792, il y eut une grande famine dans le pays, on battait monnaie de tout, et l'on finit par vendre, le 18 décembre, l'on ne sait à qui, pour la somme de 830 thalers, la chasse d'argent qui contenait les reliques de Renaud de Montauban.

Le Dr Pfaff me semble ne pas tenir compte d'un événement qui dut jeter quelque désarroi dans le pays et qui pouvait suggérer l'idée de transformer en valeurs aisément transportables les richesses de l'église. Les Français venaient d'occuper Mayence, avaient passé le Rhin, étaient à Francfort. On s'imagine, sans peine, l'émoi qui se produisit à l'approche des armées de la République, émoi dont Gœthe a conservé le vivant souvenir dans le premier chant de son immortel poème d'*Hermann et Dorothée*. La description du long défilé des émigrants qui fuient devant l'ennemi, et, au VIe chant, le tableau des espérances qui s'éveillèrent d'abord partout, « quand le premier

[1] Auteur d'un catalogue des reliques de Karlstein, que Pessina de Czechorod a reproduit dans son *Phosphorus septicornis*, Prague, 1673.

Digitized by Google

éclat d'un soleil nouveau apparut, que l'on entendit célébrer les droits communs à tous les hommes, l'enthousiasme de la liberté, l'honneur de l'égalité, » et des déceptions et des luttes sanglantes qui suivirent, sont au nombre des plus belles pages de l'épopée moderne.

Aujourd'hui, dans l'Eglise de Saint-Renaud, entre le chœur et la nef, à droite et à gauche, l'on a deux statues de bois colossales sous des baldaquins. L'une représente Charlemagne, fondateur de Dortmund, l'autre un chevalier armé de mailles et d'un petit bouclier triangulaire. On suppose que c'est la statue de Renaud, mais l'attribution est contestée.

La chronique de Westhoff raconte, qu'en 1377, une armée ennemie lançait contre les murs de Dortmund, d'énormes boulets de pierre: Renaud apparut sur le rempart comme un ange du ciel, et rejeta, de sa main, ces boulets sur les assiégeants. On éleva donc, sur le mur, une statue du défenseur de la ville: il était représenté, le bras étendu, et Westhoff prétend avoir vu cette statue en 1538. D'ailleurs, remparts et statue n'existent plus depuis longtemps.

Le musée de Dortmund possède un gantelet de fer, attribué à Renaud, et un fer à cheval attribué à Bayard: il a plus d'un pied de large, et n'est probablement qu'une vieille enseigne de maréchal-ferrant.

Des monnaies de Dortmund portent l'image de saint Renaud: les plus anciennes remontent au XIV^e^ siècle.

On constate qu'au XIII^e^ siècle, la corporation la plus considérée de Dortmund avait saint Renaud pour patron.

L'on rencontre, en dehors de Cologne et de Dortmund, deux églises consacrées à Renaud; l'une est l'église paroissiale de Roxel, près de Münster, l'autre est une chapelle à Hœhscheid, au sud-ouest de Solingen. Elle est agréablement entourée d'arbres et voisine d'un bois. Le second dimanche après la Pentecôte, un grand marché se tient près de la chapelle et l'on y vient de toute la contrée. Dans le chœur est une statue de Renaud, tenant un marteau, en souvenir de l'arme que ses meurtriers employèrent pour le tuer; mais il faut avouer que les habitants ne conservent de la légende qu'une forme très altérée.

Quel est l'homme dont les restes ont été, pendant des

Digitized by Google

siècles, l'objet de la dévotion de tout un peuple? M. Pfaff, au terme de sa patiente étude, s'est posé la question sans pouvoir y répondre. Il est à peine besoin de dire qu'il n'y a nulle part aucune trace d'une canonisation de Renaud.

Je serais assez disposé à croire que les villes de Cologne et de Dortmund furent engagées à honorer la mémoire de Renaud, par l'exemple de Saint-Jacques de Compostelle, d'Aix-la-Chapelle, de Saint-Denis, dont les prétentions sont la seule explication de la composition de l'*Histoire de Charlemagne et de Roland*, attribuée à Turpin, et du *Voyage de Charlemagne à Jérusalem et à Constantinople*. Vous me permettrez de rappeler ce que j'ai dit à propos de ce dernier texte dans notre *Revue des Langues romanes:* « La légende monastique, naïve et sincère, quand elle reste sur son véritable terrain et se borne à raconter les merveilles de la Vie des saints, prend un caractère tout autre quand elle aborde la matière des Chansons de Geste. Ce n'est point, en effet, pour célébrer les hauts faits de Charlemagne et de ses Pairs que les auteurs de la Chronique latine de Turpin ont le soin de tracer l'itinéraire qui mène à Saint-Jacques de Compostelle, de nous apprendre les noms de toutes les églises où, d'après eux, auraient été ensevelis les glorieux morts de Roncevaux : c'est pour stimuler le zèle des pèlerins et les encourager à suivre le chemin par lequel ont passé, d'après eux, Charlemagne et son armée. De même, quand les moines de Saint-Denis rédigent l'histoire d'un voyage de Charlemagne en Orient, c'est uniquement en vue de justifier l'authenticité des reliques qu'ils étalaient à la foire du Lendit. »

Pour Cologne et Dortmund, il est possible que la vanité soit seule en cause. C'était un grand honneur pour ces deux villes d'occuper une place importante dans une des Chansons de Geste qui devint le plus tôt populaire, et il était tout naturel d'en profiter, en entourant d'une vénération publique la mémoire du chevalier dont la gloire effaçait celle de tous les compagnons de Charlemagne, à l'exception du seul Roland.

Un point demeure obscur. Comment la dernière branche des Quatre-fils-Aymon peut-elle parler d'un culte rendu à Renaud, si elle est elle-même l'origine de ce culte? L'audacieuse imagination du trouvère est-elle seule en cause et ne

Digitized by Google

pourrait-on admettre que déjà, à Cologne ou à Dortmund, était honoré un saint personnage d'un nom semblable à celui de Renaud? D'autres hypothèses, suggérées par l'examen attentif des nombreux documents à consulter, sont encore possibles.

Une seule remarque. M. Pfaff (p. LIII) suppose que le *Reinolt von Montelban*, imitation allemande, en vers, de notre Renaud de Montauban, le *Renout van Montalbaen*, imitation hollandaise en vers, sont les seules versions où Renaud périsse écrasé par une pierre que ses compagnons de travail laissent tomber sur lui. Il n'en est rien, et nous trouvons également cette variante dans le ms. 766 de la Bibliothèque nationale, auquel j'ai emprunté le récit du voyage du char portant le corps de Renaud.

Dans les *Nouveaux Essais de Critique et d'Histoire*, Taine consacre quelques pages à l'édition de Michelant. Sur bien des points, je serais obligé de marquer mon désaccord avec l'illustre critique. Il insiste beaucoup trop sur le commencement de la Chanson, le *Beuves d'Aigremont*, si différent de l'histoire proprement dite des *Quatre-Fils-Aymon*. Il n'y constate que brutalité : « Ils sont trop forts, trop prompts aux coups, trop enfoncés dans la vie animale... Ils ont passé leur vie à chasser ou à se battre, mangeant de fortes viandes et de la venaison, habitués au sang et aux coups, encore voisins, pour les muscles et les instincts, du lion et du tigre. » Ce n'est pas ainsi que nous sommes accoutumés à voir Renaud de Montauban[1].

Dans la seconde partie, Taine reconnaît que Renaud est le modèle de la loyauté féodale, mais à expliquer les origines de ce lien de la société du moyen âge, il néglige de montrer quelles en furent les conséquences morales de toute sorte. Renaud est un caractère autrement complexe que Taine ne

[1] Renaud unit les qualités de Roland et d'Olivier :

Rollans est preuz et Oliviers est sage,
Ambedui sunt merveillus vasselage.

Taine ne voit pas qu'à côté de la Chanson de Geste, vrai chant de bataille, se développait toute une poésie très différente dans les romans dits *bretons*: un des derniers ouvrages de Chrestien de Troyes, le *Perceval* ou *Conte du Graal*, a été composé vers 1175. Il n'est pas démontré que nos versions des *Fils Aymon* soient de date beaucoup plus ancienne.

Digitized by Google

suppose, et, de tous les héros de notre épopée, c'est celui en qui commence le plus nettement à se marquer l'évolution dont le terme devait être l'homme moderne.

Il est singulier que le personnage de l'enchanteur Maugis, du bon larron, qui finit dans un ermitage, n'ait pas attiré l'attention de Taine.

Mais, au commencement de son article, il a écrit quelques lignes, qui expriment une méthode : « Le principal service que les écrits littéraires rendent à l'historien, c'est qu'ils lui mettent devant les yeux les *sentiments éteints*. Aucun autre document, surtout dans les temps lointains et les peuples incultes, ne rend ces sentiments visibles. Les chartes, les lois et les constitutions montrent les pièces de la machine sociale, et non le ressort de l'action morale ».

C'est ce que Bacon, le maître de Taine et de toute l'école expérimentale, a exprimé par une de ses images un peu étranges, mais qui ont le mérite de représenter vivement sa pensée et de se graver dans la mémoire : « Nul doute que si l'histoire du monde était destituée de cette partie (de l'histoire littéraire), elle ne ressemblât pas mal à la statue de Polyphème ayant perdu son œil ; car, alors, la partie qui manquerait à son image, serait précisément celle qui aurait pu le mieux indiquer le génie et le caractère du personnage[1]. »

Ainsi l'histoire de nos aïeux est dans l'œuvre de nos trouvères : c'est là que nous retrouvons leur génie, leur caractère, et, dans une jeunesse intacte et naïve, ces sentiments, moins éteints que ne le suppose Taine, qui firent l'âme française : vaillance, droiture et courtoisie. L'âme française, Messieurs,

[1] Bacon, *De la Dignité et de l'Accroissement des Sciences*, L. II, ch. 4. Après avoir distingué : 1° l'histoire sacrée ou ecclésiastique ; 2° l'histoire civile proprement dite, qui retient le nom du genre ; 3° enfin, l'histoire des lettres ou des arts, il juge que, pour cette dernière partie, l'on n'a que de maigres traités sans utilité : « Mais parle-t-on d'une histoire complète et universelle, jusqu'ici on n'en a point publié de telle, disons-le hardiment. Nous indiquerons donc le sujet d'une telle histoire, la manière de la faire et le parti qu'on en peut tirer. » En développant ce programme, il constate que « l'on peut, dans une semblable histoire, observer les mouvements et les troubles, les vertus et les vices du monde intellectuel, tout aussi bien qu'on observe ceux du monde politique. »

Digitized by Google

on en peut médire, mais nous, romanisants, nous savons que, pendant des siècles, elle fut la fleur de la civilisation chrétienne.

D'une part, la plus ancienne version de la Chanson des Quatre-Fils-Aymon, de l'autre les derniers vestiges de la légende, conservant, à la fin du XIX[e] siècle, une existence vivace dans les pays Rhénans, tels sont les termes extrêmes que nous avons marqués dans cet exposé sommaire.

Entre ces deux termes, qu'est devenue la légende?

Le personnage de Renaud présentait un triple caractère : d'abord le chevalier en lutte avec son suzerain, réduit aux pires extrémités, aventureux et prudent, champion indomptable, ami fidèle et loyal; c'est le Renaud de l'épopée italienne, tel que Pulci, Boiardo, Arioste, l'ont vu, modernisé d'ailleurs à leur goût [1]. L'imagination populaire admirait en lui la bonhomie, le dévouement aux siens, l'indulgence pour les petits, l'époux de la douce Clarice et le père des gentils bacheliers Aymon et Yvon, le cousin de l'ingénieux Maugis, le maître du cheval-fée, de l'immortel Bayard, qui reparaît tous les ans à la nuit de la Saint-Jean, dans la forêt d'Ardennes : le succès de la version en prose, dans toute l'Europe, est un des faits les plus intéressants de l'histoire littéraire. Mais il a vaincu les Maures à Toulouse [2]; il a expié ses fautes en allant pieds-nus en Terre-Sainte, par ses exploits à Jérusalem et en Sicile, par sa fin pieuse et repentante, par sa mort, lorsque « ouvrier de Dieu », il est traîtreusement assassiné : c'est le défenseur de la chrétienté, c'est un pénitent illustre, c'est un martyr : par là il appartenait à la dévotion commune : son front sera couronné de l'auréole sainte.

[1] M. Rajna a rencontré le nom de Filz Aimon à demi italianisé sous la forme *Fizaimone*, employé comme nom propre à la date de 1261 (*Romania*, janvier 1889, p. 59). C'est une preuve curieuse de la prompte diffusion du récit français en Italie.

[2] La bataille de Toulouse, où le roi Eudes d'Aquitaine (le roi Yon des *Fils-Aymon*) repoussa une première invasion musulmane, eut lieu en 721, le dernier mois de l'an 103 de l'Hégire, sous le Kalifat de Yésid II. Le Wali d'Espagne, Alsama ben Melik el Hadrami, y périt avec nombre d'autres des premiers conquérants de l'Espagne (Conde, *Historia de la dominacion de los Arabes en España*, t. I, c. 21).

Digitized by Google

Nous ne savons si la figure de Renaud a droit à une place dans l'histoire : le problème est un des plus difficiles à résoudre. Mais, qu'importe ? les héros qu'a consacrés la longue admiration des peuples, continuent à vivre d'une vie sur laquelle le temps ne peut rien, dans la mémoire reconnaissante de l'humanité. De notre courte enquête, il résulte que nous pourrons fêter, en janvier prochain, Renaud de Montauban sans scrupule : le bon chevalier demeure digne de notre hommage.

Ferdinand Castets.

Digitized by Google

CONTES LENGADOUCIANS

Dau pioch de Sant-Loup au pioch de Sant-Cla

(Suite)

VIII

PICHOTS CONTES DE MOUN GRAND

AS COULLÈGAS DE « PAUL BERT »

Aiço's de contes vièls e pus vièls, d'aqueles que se disoun un pauc pertout dins nostre bèu Mièjour. Ce qu'empacha pas que soun toujour nòus. E mèmes, mai-que-mai, lou que lous conta se preten èstre lou moussu en quau l'afaire es arrivat. Ou se l'afaire es pas arrivat à-n-el, arrivèt à soun fraire, à sa sorre belèu, à soun cousi se cau, franc que seguèsse à sa cousina. Aiço's anfin de contes de ma Grand-la-Borgna. Iéu, lous ai batejats de moun grand, d'abord qu'es el que me lous countèt lou prumiè. Lou laisse parlà que parlarà milhou que iéu.

VIII

PETITS CONTES DE MON GRAND-PÈRE

AUX COLLÈGUES DE « PAUL BERT »

Ce sont ici des contes connus, archi-connus, de ceux qui ont cours un peu partout en pays d'Oc. Ils ne laissent pas, néanmoins, d'être toujours de mise. Et même, d'habitude, celui qui les dit se donne comme l'un des acteurs ou des témoins de l'aventure qu'il rapporte. A moins que la dite aventure ne soit tout simplement arrivée à son frère, à sa sœur peut-être, à son cousin au besoin, ou, s'il le faut, à sa cousine. Bref, et pour tout dire, ce sont ici des contes de Grand-mère l'Oie. Je les ai baptisés « *Contes de mon grand-père* » parce que c'est mon grand-père lui-même qui, le premier, me les narra. Je le laisse parler : il parlera bien mieux que moi.

Digitized by Google

1. — Lou Perrouquet

Ere anat, — i'a d'aco mai de quatre matis, — enco de mèstre Picarede, lou bouchè de la Tripariè-Vièlha, per ie croumpà sas pèls.

Intrère dins la boutiga.

— *Holà* ! te vejaqui, coullèga ? me faguèt. Es pas de besoun de te demandà couma sian : se vei prou que tas fèbres soun pas marridas. Nautres anan pas trop mau atabé: veja, sièi lou pus malaute... Saique vènes querre aquelas pèls?...

— Acha un pauc ! Se vos que vengue per jougà de l'auboi?...

— Moun ome, te caudrà 'sperà 'n moumenet. La fenna es anada faire la plaça, e pode pas quità la boutiga soula. Assèta-te : siès pas pressat?

M'assetère, e barjacaven, — que Picarede ie sabiè à la barjacada e, iéu, dounave pas ma part as chis, — quoura intrèt una genta doumaiselota.

— *Avez-vous du bœufe, mossieu Piquerède?*

1. — Le Perroquet

J'étais allé, — il y a de cela plus de quatre matins, — chez maître Frappefort, le boucher de la Triperie-Vieille, pour lui acheter ses peaux.

J'entrai dans la boutique.

— Holà! te voilà, collègue? me cria-t-il. Pas besoin de te demander comment ça va : l'on voit assez que tes fièvres ne sont pas mauvaises. Ça ne va pas trop mal chez nous, merci: vois-tu, c'est encore moi le plus malade.., Tu viens, peut-être, prendre ces quelques peaux?

— Belle demande!... Voudrais-tu pas que je vienne jouer du hautbois?...

— Mon ami, il te faudra m'attendre un petit moment. Ma femme est allée faire son marché: je ne puis laisser le magasin. Assieds-toi: tu n'es pas très pressé ?...

Je m'assis et nous babillions, — car Frappefort était docteur-ès-babillage, et je ne donnais pas, non plus, ma langue aux chiens, — lorsqu'une petite demoiselle entra.

— Avez-vous du *bœufe, mossieu* Frappefort ?

Digitized by Google

— *Voui*, madoumaisèla, e dau rei das biòus. Dequé vous baile? Una trancha de mola?... Vou 'n lecarés lous dets.

— *Non, baillez-moi une livre de l'épole.*

Io bailèt *de l'épole*; mès, cop-sus-cop, lou perrouquet — s'ai pas dich que i'aviè' n perrouquet, ara hou dise, — lou perrouquet se fourrèt à cridà couma un avugle :

— Es de vaca !... Es de vaca !... vaca !... vaca !

— A tus, coucàrrou ! repouteguèt nostre bouchè. Sap pas mai qu'aquela antièna, e seriè de lapin que diriè ce mèmes. Boutàs, n'en fagués pas cas, madoumaisèla.

Sabe pas s'èra de vaca ou s'èra pas de vaca, tant i' a que, pas pus lèu la filheta partida, Picarede agantèt moussu lou perrouquet per las pèls dau col e lou trempoulhèt dins un ferratat d'aiga, couma un paquet de rabetas.

— Aco t'aprendrà, sou-dis, à gardà ta lenga.

La bèstia, pecaire! ne quinquèt pas una, e, de-ravaletas, venguèt au cantou dau fioc per se caufà e se secà. Lou cat se ie trouvava que beviè la calou e s'alisava, afeciounat.

— *Voui*, mademoiselle, et du roi des *bœufes*. Que vous donneraije ?... Une tranche de filet?... Vous vous en lècherez les doigts.

— Non, baillez-moi une livre de *l'épole* .

Il lui donna une livre de *l'épole* ; mais soudain, le perroquet, — si je n'ai pas dit qu'il y avait un perroquet, je le dis maintenant, — le perroquet se mit à crier comme un aveugle :

— C'est de la vache !... c'est de la vache !,.. vache !... vache !

— A toi, nigaud ! grogna notre boucher. Il ne sait que cette antienne. Ça serait du lapin, qu'il braillerait même chanson. Allez, allez, Mademoiselle, n'en faites pas le moindre cas.

Je ne sais si c'était de la vache ou si ce n'était pas de la vache, toujours est-il qu'il advint ceci : dès que la fillette fut partie, Frappefort empoigna Monsieur du perroquet par la peau du cou, et vous l'ébroua dans un seau plein d'eau, comme on ferait d'un paquet de radis.

— Ça t'apprendra, dit-il, à retenir ta langue.

La bestiole, — pauvrette ! — ne souffla mot. Elle s'en vint, traînant de l'aile, jusqu'au coin du feu pour se réchauffer et se sécher. Le chat s'y trouvait déjà, buvant la chaleur et lissant ses poils, frileusement.

Digitized by Google

Aladounc, tout embalausit, lou perrouquet ie fai :
— Coussi ?... Amai tus as dich qu'èra de vaca ?..

2. — La Caritat

S'aquel dimenche eriàs estats à la prumièira messa de Balharguet, d'ausi lou prone que se ie faguèt ne seriàs demourats enclausits touta la senmana. Oi, santa-fieu ! coussi prechèt moussu lou curat !... Amai vous hou diguèsse d'aqui à deman...

— E sus dequé prechèt tant ?

Sus dequé ?... sus lou malastre, sus la misèra de la paura Couletouna que, pecaire ! après una longa vidassa de trigos, de patimen e de crucifimen, se trapava à la carrièira, ara que lou fioc veniè de ie devouri ce darniè que ie demourava ; sus la caritat, lou pus grand, lou pus sant devé das crestians,.... dequé te sabe iéu ?... Vous dise que prechèt dos ouras de r eloge couma jamai de sa vida aviè pas prechat, e qu'auriàs

Alors, ébaubi, le perroquet lui fit :
— Comment ?... Toi aussi tu as dit que c'était de la vache ?...

2. — La Charité

Si ce dimanche-là vous aviez assisté à la première messe, à Balharguet, vous auriez ouï un beau prône. A coup sûr en fussiez-vous demeurés émerveillés durant toute une semaine... Oh ! saprelotte ! comme il prêcha, Monsieur le curé de Balharguet !... J'aurais beau vous le dire jusques à l'emain...

— Et sur quoi prêcha-t-il donc si bien ?

Sur quoi ?... sur le malheur, sur la misère de la pauvre Coulètoune qui, hélas ! après une longue vie de tracas, de privations et de souffrances, se trouvait réduite à l'affreux dénûment, maintenant que l'incendie avait dévoré les derniers biens qui lui restaient ; sur la charité, le plus grand, le plus saint devoir des chrétiens,... que sais-je moi ?.. Je vous dis qu'il prêcha, deux heures d'affilée, comme jamais de sa vie il n'avait prêché. Et vous eussiez sangloté, ou pleuré ou

Digitized by Google

souscat, ou plourat, ou badat couma lous autres, vautres atabé, amai segués pas de Balharguet.

Mès lou que lou mai badèt seguèt lou vièl Crocacebas. Ah! crese que si que badèt aquel d'aqui, presemple! Pioi, sourtiguèt un das prumiès, escarrabilhat couma un passerou, la mina risoulièira, e, sans mai d'armanacs, galoi e ravoi, s'enanèt querre sa cabra.

— Tè! diguèt en la menant à la paura Couletouna, as agut, per moia! trop de penas : aqui ma cabra, te la done.

E, mai countent qu'una cauquilhada au levà dau sourel, s'enanèt alandà la porta de soun estable.

Lou vèspre, quand Durand fasiè soun cabus, dos cabras que passavoun, intrèroun per asard dins l'estable doubert; mès, quand vouguèroun sourti, adissiàs! tout seguèt barrat couma se deu.

Cau vous dire, avans d'anà pus liont, qu'à Balharguet, lou curat es pas pus fier que quaucun mai : nourris de pouls, de canards, de lapins, e mèmamen dos cabras. Quand a passat lou tems de sègas, que siègue lou dimenche ou lous jours de

admiré, ébahis, comme les autres, vous aussi, bien que vous ne soyez pas de Balharguet.

Mais celui qui admira le plus, ce fut le vieux Crocoignons. Ah! je crois qu'il écouta bouche bée celui-là, par exemple! Puis, il sortit un des premiers, sautillant comme un passereau, la mine réjouie, et, sans autre forme de procès, tout guilleret, tout radieux, il s'en alla quérir sa chèvre.

— Tiens! dit-il en la menant à la pauvre Coulètoune, tu as eu, par ma foi! trop de peines : voilà ma chèvre, je te la donne.

Sur ce, plus content qu'une alouette au lever du soleil, il s'en fut ouvrir grandement les portes de son étable.

Le soir, quand Durand[1] faisait son plongeon, deux chèvres qui passaient, entrèrent, par hasard, dans l'étable grande ouverte ; mais, quand elles voulurent en ressortir, bonsoir! tout fut fermé de maîtresse façon.

Il faut vous dire, avant d'aller plus loin, qu'à Balharguet le curé n'est pas plus fier que les paysans du cru : il élève des poulets, des

[1] Nom populaire du soleil.

Digitized by Google

senmana, dona lou vanc à sas cabras que s'envan cercà soun vieure per lou campèstre.

De manièra que dounc, lou dimenche que parlan, las dos cabras qu'intrèroun enco de Crocacebas se capitavoun tout juste las dau capelan. Aqueste, couma pensàs, seguèt, l'endeman, prou matinié per las veni reclamà.

— Escusàs, moussu lou Curat, diguèt lou vièl Crocacebas, aquelas dos cabras soun mieunas.

— Presemple, soun vostras!... E desempioi quoura, sieuplèt!... D'abord n'aviàs pas qu'una e m'an dich que ier la dounères à Couletouna.

— Es be per aco. Menjan: diguères pas, ier, dins vostre prone : « Quau baila as paures, baila à Dieu ? »

— Si fèt, hou diguère.

— E i'ajustères pas : « Dieu rend lou double de ce que ie bailoun ? »

— Tout aco's vrai, mès...

— I'a pas de mès, moussu lou Curat : ai dounat una cabra à Couletouna, lou bon Dieu me n'a rendut dos. Se i'avès bailat

canards, des lapins, et même il entretient deux chèvres. Quand le temps de la moisson est passé, que ce soit le dimanche ou les jours de semaine, le curé, comme tout le monde, laisse aller ses chèvres en liberté : celles-ci cherchent leur pâture dans les haies et dans les guérêts.

Or, les deux chèvres qui entrèrent chez Crocoignons, ce dimanche-là, c'était tout justement les deux chèvres de Monsieur le Curé. Celui-ci, comme bien vous pensez, ne tarda pas, le lendemain matin, à venir réclamer son bien.

— Faites excuse, Monsieur le Curé, répondit le vieux Crocoignons; ces deux chèvres sont à moi.

— Par exemple, elles sont à vous !... Et depuis quand, s'il vous plaît?... D'abord, vous n'aviez qu'une chèvre, et l'on m'a même dit que vous l'aviez donnée, hier, à Coulètoune.

— Précisément, c'est pour cela. Voyons: ne dites-vous pas, hier, dans votre prône : « Qui donne aux pauvres, prête à Dieu? »

— Si fait, je le dis.

— Et n'ajoutâtes-vous pas : « Dieu rend au double ce qu'on lui prête ? »

— Parfaitement, mais...

Digitized by Google

las dos vostras, que vou'n rende quatre ou nou, aco m'arregarda pas. Mès per aquestas, soun ben mieunas !

..... E i'agèt pas plan de lou tirà d'aqui.

3. — La Musica

La musica, se dis, lèva dau languimen lous escoutaires e fai levà lou pèd as dansaires. Vai ben. E as musicaires dequé ie lèva?... Lous musicaires, aco pot lous levà de pertout. S'hou voulès pas creire, escoutàs aquesta.

Zinzinzin, lou viòulounaire, s'entournava de bon mati, — èra pas auba, — de la fèsta de Sauta-Rocs. Pourtava, qu'acos èra un present d'una amiga, dos fougassas roussèlas e bèlas que-noun-sai.

E i'arrivèt ce qu'encara, presemple! jamai de sa vida i'èra pas arrivat: faguèt lou rescontre de dous loups; dous.

Emb' aco, — à ce que dis, — se dounèt pas à la pòu e agèt l'esprit prou pounchut per ie bailà, en esperant, sas dos fougassas tant bèlas e tant roussèlas. Lous dous loups se ie tra-

— Il n'y a pas de mais, Monsieur le Curé : j'ai donné une chèvre à Coulètoune, le bon Dieu m'en a rendu deux. Si vous, vous avez donné les deux vôtres, qu'il vous en rende quatre ou point, ça n'est pas mon affaire. Mais, pour celles-ci, elles sont bien miennes !

... Et il n'y eut pas moyen de le tirer de là.

3. — La Musique

On dit que la musique tire d'ennui les auditeurs et qu'elle fait tirer le pied aux danseurs. Fort bien. Et aux musiciens que leur tire-t-elle?... Les musiciens, ça peut les tirer de partout. Si vous refusez de le croire, écoutez un peu l'histoire que voici :

Zinzinzin, le violoneux, s'en revenait de grand matin, — ce n'était pas encore l'aube, — de la fête de Saute-Rochers. Il portait, précieux présent d'une bonne amie, — deux fougaces dorées et belles à miracle.

Et il lui arriva ce qui encore, par exemple ! ne lui était jamais arrivé de sa vie : il rencontra deux loups ; deux.

Dans tout ça, — à ce qu'il prétend, — la peur ne le saisit pas trop,

Digitized by Google

guèroun dessus, affamats : e gnieu ! e gnau ! brafa tus, brafa iéu ! Entramen, Zinzinzin s'entanchèt d'escarlimpà sus un aubre e, couma abitava sus la pus grossa branca, vai se capità qu'un boutou de sa vèsta rasclèt contra una corda de soun esturmen, ce que faguèt : *Zan !...*

Lous dous loups issèroun las aurelhas.

— Outre, sou-diguèt l'ome, semblariè que voloun dansà !...

E, zou ! rascla que rasclaràs : « *E io tant-là, passa se vos passà...* »

Ah ! moun bèl amic, auriàs vist couri aqueles loups !... Couma quand vous demandoun de pagà vostres vièls deutes.

— Oh ! sacre-noum-de-sort ! bramava Zinzinzin ; s'agèsse iéu sachut qu'aimessiàs tant la musica, auriàs pas agut mas dos fougassas, voulurs !...

4. — De-Profundis per Nostre-Segne

Despioi que i'a de Penitents blancs à Balharguet, ce que se lèva à las quètas, oufrandas, e dequé sabe iéu, lou jour dau Divendres-Sant, es, de drech, per la Counfrariè.

et il eut assez de présence d'esprit pour jeter, tout d'abord, aux deux maudites bêtes, ses fougaces si belles et si dorées. Les loups se précipitèrent dessus, affamés : et grouin ! et grouan ! bouffe, toi ! bouffe, moi !... Pendant ce temps, Zinzinzin se hâta de grimper sur un arbre. Il atteignait la plus grosse branche, lorsque, par hasard, un bouton de sa veste racla l'une des cordes de son instrument, ce qui fit : *zan !*

Les deux loups dressèrent les oreilles.

— Ouais !... dit le bonhomme, semble-t-il pas qu'il veulent danser ?...

Et, zou ! râcle que râcleras : « *E io tant-là, passez et repassez...* »

Ah ! Messeigneurs, vous auriez vu courir ces loups !... Comme lorsqu'on vous réclame le paiement de vos vieilles dettes.

— Oh ! sacré-nom du sort ! braillait Zinzinzin ; que n'ai-je connu plus tôt votre ardent amour de la musique : vous n'auriez pas eu mes deux fougaces, voleurs !...

4. — De Profundis pour Notre-Seigneur

Depuis qu'il y a des Pénitents blancs, à Balharguet, le produit des quêtes, offrandes et *tutti quanti* effectuées le Vendredi-Saint, appartient, de plein droit, à la Confrérie.

Digitized by Google

Aquel an, lou capelan toumbèt malaute, malaute que de talamen, lou Dijòus-Sant au vèspre. E caliè pas pensà que se pousquèsse levà l'endeman, nimai èra pas causa prèsta per faire veni un curat d'en quicon-mai.

Lous Penitents, pecaire! èroun desvariats. Pas ges de capelans, pas ges d'oufices,... e pas ges d'argent atabé. Coussi faire? S'acampèroun toutes, tant que seguèroun, dins sa Capèla, chacun diguèt sa moucioun, chamalhèroun dos ouras de reloge, e, finalamen, decidèroun que lou Prieu fariè lou capelan. Era un ome d'age, serious, que sabiè toutes lous oufices de per cor. Dins d'abilhages de glèisa, las gens lou prendrièn facillamen per quauque capelan estrangè.

De-fèt, l'oufice se diguèt, couma à l'acoustumada. Lou Prieu s'en tirava mai-que-ben. E mèmes, quand seguèt au moumen que se cau alounga au pèd de l'autèl per faire veire que lou Bon-Dieu vèn de mouri sus la crous, se virant de-vers lou pople aginoulhat, lou Prieu ajustèt aiço de soun sicap :

— E ara, mous fraires, diguen toutes un *de-profundis* per lou paure Nostre-Segne que vèn de mouri : lou Bon-Dieu reçage soun ama !...

Cette année-là, le curé tomba malade, malade gravement, le Jeudi-Saint dans la soirée. Et il ne fallait pas penser qu'il put se lever le lendemain. Et c'était trop tard, aussi, pour mander un abbé de quelque autre paroisse.

Les Pénitents, hélas! étaient tout effarés et consternés. Pas de prêtre, pas d'offices... et point d'argent non plus. Comment faire? Ils s'assemblèrent tous, tant qu'ils furent, dans leur chapelle, chacun émit sa motion, ils chamaillèrent deux heures durant, et, en fin de compte, ils décidèrent que le Prieur tiendrait la place du curé. C'était un homme d'âge, sérieux, sachant tous les offices sur le bout du doigt. Sous des vêtements d'église, les gens le prendraient facilement pour quelque prêtre étranger.

En effet, l'office fut célébré comme à l'accoutumée. Le Prieur s'en tirait admirablement. Et même, quand il en fut à cet endroit où l'officiant doit se coucher au pied de l'autel, pour exprimer plus fortement que Jésus expire sur la Croix, faisant face au peuple à genoux, le Prieur ajouta ceci de son propre chef :

— Et maintenant, mes frères, disons tous un *de profundis* pour le pauvre Notre-Seigneur Jésus-Christ, qui vient de mourir : Dieu veuille recevoir son âme !...

Digitized by Google

5. — La Cateta blanca

Un cop i'aviè 'n segnou qu'aviè 'n vièl castèl dins un bosc. Mès dins aquel castèl degus poudiè pas ie demourà, de tant que la nioch ie veniè de trèvas.

Lou segnou faguèt assaupre que bailariè mila francs à toutes lous qu'anarièn couchà dins soun castèl una soula niouchada.

Una vièlha, qu'aviè 'na cateta blanca, diguèt:

— Iéu, i'anarai.

Prenguèt un gigot de moutou e i'anèt embé sa cateta. Alumèt un grand fioc, faguèt coire sount gigot, n'en bailèt la mitat à sa cateta e mangèt l'autra mitat.

Vejaqui que, quand se sarrèt mièja-nioch: « Boum ! boum ! boum ! » quaucun tabasèt la porta.

— E diga-ie que courdures, que podes pas i'anà doubri, faguèt la cateta.

— Courdure. Pode pas veni vous doubri.

Un parel d'ouradas après : « Boum ! boum ! boum ! »

5. — La petite Chatte blanche

Il était un fois un seigneur qui avait un vieux château dans un bois. Mais ce vieux château, personne ne pouvait l'habiter, parce qu'il était hanté, la nuit, par des revenants et des fantômes.

Le seigneur fit assavoir qu'il donnerait mille francs à tout homme ou toute femme qui coucherait dans son château, une seule nuitée.

Une vieille, qui avait une petite chatte blanche, dit:

— Moi, j'irai.

Elle prit un gigot de mouton et s'en fut au château avec sa chatte blanche. Elle alluma un grand feu, fit cuire son gigot, en donna une moitié à sa chatte blanche et mangea l'autre moitié.

Voilà que, sur le coup de minuit: « Boum! boum! boum! » quelqu'un heurta très fort à la porte.

— Dis que tu couds, que tu ne peux pas aller ouvrir, fit la chatte blanche.

— Je couds. Je ne peux pas venir vous ouvrir.

Une couple d'heures après: « Boum! boum! boum! »

Digitized by Google

— E diga-ie que laves la terralha.

— Lave la terralha. Pode pas veni vous doubri.

Un parel d'ouradas après: « Boum! boum! boum! »

— E diga-ie qu'escoubes l'oustau.

— Escoube l'oustau. Pode pas veni vous doubri.

E pioi lou jour venguèt. La vièlha sourtiguèt embé sa cateta e anèt enco dau segnou que ie bailèt sous mila francs.

Una vesina d'aquela vièlha venguèt ie dire:

— Prestàs-me vostra cateta que iéu i'anarai, atabé, gagnà mous mila francs.

— Aqui l'avès. Prendrés un gigot e n'i 'en dounarés.

La vesina prenguèt un gigot de moutou e i'anèt embé la cateta. Alumèt un grand fioc, faguèt coire soun gigot, lou mangèt e bailèt pas que lous osses à la cateta.

Vejaqui que, quand se sarrèt mièja-nioch: « Boum ! boum! boum ! » quaucun tabasèt la porta.

— E diga-ie que courdures, se vos, faguèt la cateta d'un er de fougna.

— Courdure. Pode pas veni vous doubri.

— Dis que tu laves la vaisselle.

— Je lave la vaisselle. Je ne peux pas venir vous ouvrir.

Une couple d'heures après : « Boum! boum! boum! »

— Dis que tu balaies la maison.

— Je balaie la maison. Je ne peux pas venir vous ouvrir.

Et puis le jour vint. La vieille sortit avec sa chatte blanche et s'en fut chez le seigneur qui lui remit ses mille francs.

Une voisine de cette vieille vint lui dire :

— Prêtez-moi votre chatte blanche: j'irai, moi aussi, gagner mes mille francs

— La voilà. Vous prendrez un gigot et vous lui en donnerez.

La voisine prit un gigot de mouton et s'en fut au château avec la chatte blanche. Elle alluma un grand feu, fit cuire son gigot, le mangea et ne donna que les os à la chatte blanche.

Voilà que, sur le coup de minuit: « Boum! boum! boum ! » quelqu'un heurta très fort à la porte.

— Dis que tu couds, si tu veux, conseilla la chatte blanche, d'un air boudeur.

— Je couds. Je ne peux pas venir vous ouvrir.

Digitized by Google

Un parel d'ouradas après : « Boum ! boum ! boum ! »

— E diga-ie que laves la terralha, se vos.

— Lave la terralha. Pode pas veni vous doubri.

Un parel d'ouradas après : « Boum ! boum ! boum ! »

— E doubris-ie, se vos.

La vesina anèt doubri. Intrèt un ome. La cateta, entramen, s'amaguèt dins lou poutagè.

— Boudieu ! moussu, qu'avès una grossa tèsta?

— Es per milhou tène moun capèl.

— Boudieu ! moussu, qu'avès de grands iols ?

— Es per milhou veire lou mounde.

— Boudieu ! moussu, qu'avès de longas dents ?

— Es per milhou manjà las fennas trop curiousas.

E la mangèt. Pioi, quand seguèt manjada, s'enanèt. La cateta aladounc sourtiguèt dau poutagè e s'entournèt enco de sa mèstra.

— Eh ! be, dequ'as fach de la vesina?

— La trèva l'a manjada.

— Coussi ?

Une couple d'heures après : « Boum ! boum ! boum ! »

— Dis que tu laves la vaisselle, si tu veux.

— Je lave la vaisselle. Je ne peux pas venir vous ouvrir.

Une couple d'heures après : « Boum ! boum ! boum ! »

— Et ouvre donc, si tu veux.

La voisine alla ouvrir. Un homme entra. La chatte blanche, cependant, s'était cachée dans le cendrier.

— Bon Dieu ! Monsieur, que vous avez une grosse tête ?

— C'est pour mieux tenir mon chapeau.

— Bon Dieu ! Monsieur, que vous avez de grands yeux ?

— C'est pour mieux voir mon monde.

— Bon Dieu ! Monsieur, que vous avez de longues dents ?

— C'est pour mieux manger les femmes trop curieuses.

Et il la mangea. Puis, quand il l'eut mangée, il s'en alla. La chatte blanche sortit alors de sa cachette et retourna chez sa maîtresse.

— Eh ! bien, qu'as-tu fait de la voisine?

— Le revenant l'a mangée.

— Comment ?

Digitized by Google

— Oi. M'aviè pas bailat que lous osses dau gigot: i'ai dich d'anà doubri e la trèva l'a manjada.

Lou gal cantèt
E la sourneta finiguèt.

Mourala. — S'avès una cateta, que siègue blanca ou nou, avisàs-vous au mens de ie bailà... d'argent.

6. — Rauba-Galinas

Coumtava per una cassibralha dau prumiè numerot. Viviè pas que d'*amoulèn rapidmus* e la soula causa, saique, qu'agèsse pas raubat èra soun noum. Ah ! fiques, nàni, l'aviè pas raubat ! Ges lou poudièn pas milhou caussà qu'aquel, d'abord que per las galinas èra la grèlla e que n'en fasiè fi. N'aviè rapugat, el soul, tant e mai que lou pus fier rainard de la creacioun desempioi que mounde es mounde, e sans que jamai degus l'agèsse pouscut faire agantà, ni per gardas, ni per gendarmas, ni per foutre ni moutre. Me levarièn pas de la tèsta qu'aquel paure coulàs aviè fach pache embé lou diable.

— Oui. Elle ne m'avait donné que les os du gigot : je lui ai dit d'aller ouvrir et le revenant l'a mangée.

Le coq chanta,
Et la sornette finit là.

Morale. Si vous avez une petite chatte, qu'elle soit blanche ou non, avisez-vous au moins de lui tenir... de l'argent.

6. — Fléau des Poules

C'était une canaille de la plus belle eau. Il ne vivait que de rapines, et la seule chose, sans doute, qu'il n'eût point volée, c'était son nom. Ah ! mâtin, non, il ne l'avait pas volé ! Aucun autre ne l'eût chaussé mieux que celui-là, car, vraiment, il était l'Attila des poules, le vrai fléau des basses-cours. A lui seul, il avait raflé plus de volailles que le plus fameux renard de la Création, depuis que le monde est monde. Et jamais personne ne l'avait pu faire prendre, ni par des gardes, ni par des gendarmes, ni d'aucune manière. On ne m'arracherait pas de la tête que ce bandit-là avait fait pacte avec le diable.

Digitized by Google

Eh! be, quand seguèt prou vièl, tout deglesit e mièch escrancat, que per força ie cauguèt dire adieu à soun vilèn mestiè, agèt-ti pas lou front de voudre faire la bugada de sa counciença gamada e de s'anà counfessà?...

Lou capelan, que counouissiè l'oubriè, — èra lou paure moussu Fangous, pecaire! — ie diguèt couma aiço:

— M'anés pas cercà d'armanacs, sieuplèt, e coupen court. Quant de cops n'avès raubat de galinas?

— Ah! presemple, moussu lou Curat, se m'hou caliè dire serièi be dins l'emboul. S'es pas gaire passat de senmanas, durant una crantena d'ans, sans que n'en faguèsse lou croc per quaucas unas.

— Digàs-me, aladounc, quanta es estada vostra pus forta rafla. Cinq?... dèch?...

— Dèch, disès?

— Vint?

— Doublàs, moussu lou Curat.

— Malurous, quaranta?

— Ni mai, ni mens: l'avès devignat.

— Quaranta galinas d'un cop!... e avès raubat quau sap

Eh bien! quand il fut très vieux, cacochyme et mi-décrépit, quand il dut renoncer, bon gré mal gré, à son vilain métier, n'eût-il pas le front de vouloir lessiver sa conscience pourrie, et n'alla-t-il pas se confesser?...

Le curé, qui connaissait le paroissien, — c'était défunt M. Fangous, le pauvre! — lui parla comme ceci:

— N'allez pas, s'il vous plaît, me conter des sornettes, et coupons court. Combien de fois avez-vous volé des poules?

— Ah! par exemple, Monsieur le curé, s'il fallait que je le dise, je serais bien embarrassé. Il ne s'est guère passé de semaines, durant une quarantaine d'années, sans que je ne m'en approprie délicatement quelques-unes.

— Dites-moi, alors, quelle a été votre plus grande rafle. Cinq?.. Dix? .

— Dix, dites-vous?

— Vingt?

— Doublez, Monsieur le curé.

— Misérable, quarante?

— Ni plus, ni moins: vous l'avez deviné.

— Quarante poules en une seule fois!... Et vous avez volé qui sait

Digitized by Google

quant de cops!... Nàni! oh! nàni, pode pas vous bailà l'assoulucioun. Aco' s trop. Vous caudrié restituà.

— Mès, vesès be, moussu lou Curat, qu'es pas poussible.

— E coussi voulès, atabé, qu'au Bon-Dieu ie siègue poussible de vous perdounà quand, au jour dau jujamen, tout aco ie serà, amount, per vous enculpà, se restituàs pas?,..

— Coussi, moussu lou Curat, las galinas ie seran?

— Ben segu que ie seran.

— Amai sous mèstres?...

— Amai sous mèstres.

— Dequé me disès aqui!... Restituarai, moussu lou Curat, restituarai, seguès tranquille. D'abord que las galinas e sous mèstres ie seran, amoundaut, pas tant foutrau que de pas restituà!... Chacun ie reprendrà las sieunas, pas vrai? Boutàs, poudès me bailà l'assoulution sans crenta: vous assegure que ie las quitarai prene!...

7. — Pic e Repic

Mèstre Jan Cougourla qu'aviè, saique, las idèias dins lous nivous, aquel vèspre, intrèt, per distracioun, enco d'un apou-

combien de fois!... Non! oh! non, je ne puis pas vous donner l'absolution. C'est beaucoup trop. Il faudrait restituer.

— Mais, vous voyez bien, Monsieur le curé, que la chose n'est pas possible.

— Et comment voulez-vous, aussi, qu'il soit possible à Dieu de vous pardonner quand, au jour du jugement, tout ça sera là-haut pour vous accuser, si vous n'avez pas restitué?

— Comment, Monsieur le curé, les poules y seront?

— Certainement qu'elles y seront.

— Ainsi que leurs vrais maîtres?

— Ainsi que leurs vrais maîtres.

— Que me dites-vous là!... Je restituerai, Monsieur le curé, je restituerai, soyez tranquille. Puisque les poules et leurs maîtres seront là-haut, pas si bête que de ne pas restituer!... Chacun y reprendra les siennes, n'est-ce pas?... Allez! Allez, vous pouvez me donner l'absolution: je vous assure que je les leur laisserai prendre!...

7. — Du Tac au Tac

Maître Jean Citrouille qui avait, sans doute, les idées un tantinet

Digitized by Google

ticaire de la villa en creseguent d'intrà dins un burèu de tabat. Tout aco pot arriva.

Pamens, un cop en mitan de la boutiga, s'avisèt de sa bardoutada.

— Escusàs, moussu, faguèt au vendeire de poutingas ; saique me serai troumpat. Dequé vendès aici ?...

L'autre, un jouine escoulan drouguiste, de veire l'er favàs de l'ome, se pensèt qu'aviè à faire en quauque Jan-lou-Sot, e que ie passava bèla per lou galejà.

— Vendèn, sou-dis, de tèstas d'ase,

— Badinàs !...

— Noun pas de segu... oh ! cerqués pas, las avèn pas aici dedins : las tenèn dins un membre pus fresc, aqui darriès lou magasin... Mès se vou'n caliè una ?...

— Ara me parlàs couma se deu !... Tamben, me disièi : per un magasin de tèstas d'ase soun pas gaire coussuts, n'en veses pas mai qu'una... Adissias, moussu : lou bon Dieu vous la mantengue !

... Tau crei de guilhà Guilhot — Es el souvent que Guilhot guilha.

G. THÉROND.

embrumées ce soir-là, entra, par distraction, chez un apothicaire de la ville, croyant bel et bien entrer dans un bureau de tabac. Tout ça peut arriver.

Cependant, quand il fut dans la boutique, il s'aperçut vite de sa méprise.

— Excusez-moi, monsieur, dit-il au vendeur de drogues, je me serai probablement trompé. Que vendez-vous ici ?

Le marchand, un jeune élève en pharmacie, voyant l'air nigaud du bonhomme, pensa qu'il avait affaire à quelque Jean-le-Niais, et que l'occasion se présentait belle de rire un brin aux dépens d'autrui.

— Nous vendons, dit-il des têtes d'ânes.

— Vous badinez ?...

— Non pas, certes... oh ! ne cherchez pas, nous ne les avons pas ici dedans ; nous les tenons dans une pièce plus fraîche, là, derrière le magasin... Mais s'il vous en fallait une ?...

— Maintenant vous me parlez comme il faut !... Aussi, je me disais : pour un magasin de têtes d'ânes ça n'a pas l'air très assorti, on n'en voit qu'une... Bonsoir, Monsieur : le bon Dieu vous la conserve !

... Tel cuide se gausser d'aultrui — Qu'aultrui souvent de lui se gausse.

(*A suivre.*)

G. T.

Digitized by Google

ÉTABLISSEMENT DU MARCHÉ A MONTAGNAC

Le document suivant n'est pas daté, mais l'écriture et surtout le nom de l'évêque d'Agde, par lequel il débute, permettent de suppléer à cette absence de date. L'écriture paraît être de la fin du XIII[e] ou du commencement du XIV[e] siècle. Le nom de l'évêque est, sans conteste possible, bien qu'une partie de la première lettre soit déchirée, Tésive ou Tésine. Or, si l'on se rapporte à la *Gallia christiana*, on trouve un nom d'évêque qui se rapproche beaucoup de celui-ci, c'est Thédise, qui occupa le siège épiscopal d'Agde de 1215 à 1233. Thédise est incontestablement l'auteur de la concession de la charte qu'on va lire, parce qu'il est le seul évêque d'Agde qui ait été seigneur de Montagnac. On peut donc dater du premier tiers du XIII[e] siècle l'établissement du marché hebdomadaire du chef-lieu de canton de l'arrondissement de Béziers.

Mais ce n'est qu'une copie que nous avons eue sous les yeux, ne portant pas plus de date que de signature ou de sceau, et l'écriture permet d'avancer que cette copie est postérieure d'au moins cinquante ans à l'original. Là, peut-être, se trouve l'explication de la mauvaise orthographe du nom de l'évêque.

Ce document fait partie des Archives communales de Montagnac, liasse I, n° 9. Ces Archives, très riches, et qu'il nous a été donné de parcourir cinq ou six jonrs durant, ne sont pas encore inventoriées. Mais nous savons qu'elles sont en bonnes mains et que l'inventaire se fera un jour. Souhaitons, dans l'intérêt de l'histoire et de la philologie, que ce jour soit prochain.

Aug. VIDAL.

Tesive, divina permissio[ne] avesque d'Agde, a totz los fizels de Crist als quals las letras p (mot illisible), salutz e nostre senhor Jhu Crist. Per las presens letras volem esser manifestat que nos, de cossell e

Digitized by Google

de voluntat d'en Guillem de Montanhac menutz, en Pos de Montanhac e d'en Guillem de Montanhac, senhors del castel deMontanhac, conestablem per tosz temps for o mercat el castel davanditzt en aytal manieyra empro que aqui feria sexta o el dia de divendres sia fais a totzs tems ; establem yplamens que las costumas que en la cieutat d'Agde so servadas, el for el castel de Montanhac sian servadas las costumas, empro son aytals : Quique mayso propria en la cieutat d'Agde non a, si ven blat qual que sia pagua de cascu sestier una copa que es la (mot illisible = 8e) part d'aquel sestier. Item, quique caval vendra el for o el mercat, tan comprayre quan vendeyre, sino n'es cieutadas d'Agde, paga XII d. Item, cascus comprayre e vendeyre estrang de cascu moto e de cascuna feda paga mesalla. Item, de cascuna cabra e de cascun boc paga, cascus estrang, poges. Item, de cascuna porc o trueja, I den. Item, de dozena de pels comprayre e vendeyre estrang, III mesaillas. Item, de saumada de blat, si es venduda, paga mesalla. Item sabatier e coyratier, si tenon el for e el mercat, cascus paga pogesa. Item, drapier, cascus, pogesa ; si empro menon bestia, mesalla. Item, de saumada de sebas, de tota frucha, si alcuna caso la menon ne vendra, dona mesalla. Item, de dotzena de fromatges menutz o grands, comprayre e vendeyre estrang paga III mesallas. Item, quique vi estrang aportara, e pueis vendra aquel vi en la cieutat d'Agde a taverna, sia cieutadas d'Agde o non, paga II den. de cascu mieg. Item, cascu maselier que buou o vaca vendra el masel dona la lenga d'aquel meteis buou o d'aquela mesennia vaca ; si empro porc o trueja vendra, dona IIII bes. [1] ; si empro av[e]rt om que non sia maseliers buou o vaca vendra o porc o trueyas el masel, si maiso propria non a en la vila d'Agde, paga aco metens. Item, de cascu cuer de buou e de cascuna bestia grossa cascus compraire e vendeire estrang paga de cascu cuer I den.

[1] La vraie lecture est : quatre jambages surmontés du signe abréviatif de *m* et *bes* avec un intervalle entre *b* et *es*. Faut-il lire membres, ou bien IIII pes ?

Digitized by Google

VARIÉTÉS

LA SANTO ESTELLO A MAGUELONNE

Le 27 mai 1900, vers les dix heures du matin, la place de la Comédie est noire de monde. Les félibres arrivent et se dirigent vers la gare de Palavas pour se rendre à Maguelonne. Devant le square, on aperçoit Mistral, Félix Gras, à qui de nombreuses personnes se font présenter.

Le train qui emporte les félibres s'arrête aux Quatre-Canaux où les attend un bateau pavoisé. Tandis qu'il remonte lentement vers Maguelonne, on chante en chœur *lou soulómi* de la *Rèino Jano*.

Le cortège félibréen a déjà été précédé d'une foule de personnes venues les unes à pied, les autres à bicyclette ou en voiture. Il y a, sur les vertes pelouses de Maguelonne, près de trois cents personnes, disposées soit à se ranger auprès des longues tables placées à l'ombre des grands arbres, soit à entamer, derrière les massifs, les provisions qu'elles ont apportées.

Mais auparavant, M. Fabrège, qui a offert si gracieusement sa propriété pour cette fête, fait visiter l'église, et donne à son sujet les renseignements les plus intéressants.

Le temps est magnifique, pas un souffle, la mer bleue est calme et muette. A midi on se met à table et chacun trouve à sa place l'original menu que voici :

CARTULARI DE LA DINNADA
DE LA SANTA-ESTELLA MAGALOUNENCA

27 de mai 1900.

APETISSADISSES

Saussissot dau Carsi
Burre dau Clapas
Caramotas de l'estang de Tau.

RELEVAT

Boucada de Pèire de Prouvença à la Bella Magalouna.
Boui-abaissa de las Cabanas.

INTRADA

Costa d'agnèl dau Pioch de Sant-Loup
Filet de biòu de la Jarjalhada.

Digitized by Google

ROUSTIT

Capous e pintadas dau mas de Fangousa.

LEGUN

Espàrgous de la Gardiola.

ENTRE-MÈS

Reiaume de la Rèina Jana
Fragas e dessèr.

VINS

Vin blanc dau Sendic
Frountignan
Saint-Jôrdi.

Servit à Magalouna pèr l'oste Favier, de Mount-Pelié.

Vers la fin du dîner, Mistral se lève et, tenant à la main la coupe d'argent remplie de vieux frontignan, il entonne l'hymne félibréen : *Coupo santo*, qui est repris en chœur par toute l'assistance.

Puis, c'est le capoulié Félix Gras, qui prononce le discours suivant :

MESSIÉS E GAI COUNFRAIRE,

La Mar nous fai fèsto e la Coupo felibrenco esbrihaudo coume un Sant-Soulèu !

La Mar, la grando Mar latino que nous aduguè dins la barqueto di tres Marìo la civilisacioun que de Prouvènço s'es espandido sus tôuti li mounde ounte dardaio lou soulèu, la grando Mar latino, vuei, oundejo verdouleto, lusènto e sedouso coume un blad de printèms e nous adus sus l'esquino de l'erso Santo Estello la miraclouso !

Es emé l'ajudo de Santo Estello la miraclouso, Santo Estello mirau de verita, tourre de pouësio e rousié d'amour, que lou Felibrige mounto à soun pountificat !

Nosto revouluciouu se coumplis grando e pacefico : li pourtau de l'Universita an vira, noun sènso gemi, sus si goufoun enrouveli e nosto divino lengo prouvençalo es intrado coume uno clarta dins l'areoupage universitàri. Deman li bachelié de tôuti li bacheleirat, lis estudiant e coulegiau de nosto raço miejournalo s'esplicaran en prouvençau sus la literaturo felibrenco davans li bericle e li mourtié estabousi di proufessour e catedrant di faculta.

Salude lou fiéu de Gascougno, menistre patrioto, que s'estènt rapela qu'èro lou vesin de Montaigne e lou counteirau de Jaussemin, a ounoura li letro franceso en fasènt soun dre i letro prouvençalo !

Digitized by Google

Mai la revoulucioun felibrenco, fau que se coumpligue fin-qu'au bout; fau que la daveren, la branco dis aucèu !

Quand li fiéu di bourgés e di catau, quand li grato-papié dis amenistracioun auran gagna si diplomo en fasènt, tant bèn que mau, uno versioun prouvençalo, auren pancaro esclapa li grasiho dóu grand couvènt, auren pancaro sauva la lengo dóu nis de la serp. Es pas lou tout de planta l'aubre, fau encaro douna la bono faturo e la drudiero à si racinage, e iéu vous lou dise, lou païsan es à la raço, es à l'umanita ço que la racino es à l'aubre. Es dounc au pople, es au païsan de la terro que faudra durbi lou pourtalet de l'escolo primàri, car es dóu pople, es dóu païsan que fau fisa aquel óutis de la pensado, es au païsan, manobro de Diéu e dóu soulèu, que fau fisa aquéu tresor que, segound la paraula dóu Mèstre, es *éu la Patrio*, es *éu la Liberta* !

Messiés et gai Counfraire, sabèn qu'aquésti darrié jour, la flour de de la sciènci, lis afouga e li saberu, s'acampavon à Mount-Pelié dins l'interès de l'estùdi di Lengo Roumano, sabèn que, se lou pople nous a garda lou recaliéu de nosto lengo d'O, es li filoulogue majour, en quau tiran vuei la capelado, qu'an ajuda, mai que degun, à l'espandimen dis obro felibrenco de nosto reneissènço dins lou mounde savènt de nosto terro de Franço e dis estrangi païs ; e es éli, fau lou dire, que nous an ajuda à buta li pourtau de l'Universita, e sara éli, osco seguro, que nous ajudaran à durbi lis escolo primàri à noste pople dóu Miejour. Messiés li sòci di « lengo roumano », vosto messioun es auto e bello, es à vàutri de counserva lis archiéu de nòsti tradicioun ounte demoro eternamen vivènto la fe d'uno raço dins soun dre de resta soubeirano sus la terro siéuno ! Es vòsti nebout, es vòsti rèire-nebout, soci d'aquelo jitello dóu Felibrige que s'apello la Soucieta di Lengo roumano, qu'estudiaran dins milanto an, à coustat di tensoun e di serventés cavaleirous de Bertran de Born, li cansoun rustico d'un païsan dóu Paradou. Es vòsti nebout e rèire-nebout que faran is estudiant d'alor lou raconte de nosto reneissènço, que deschifraran dins li crounico que ié laissaren ; ié diran nòsti lucho, nòsti desfèci, nòsti vitòri, ié diran que tau jour que vuei sian vengu à Magalouno en festo Santestelenco, et que la Mar, la grando Mar latino, nous dansavo à l'endavans, e nous aclamavo de la voues, de tóuti sis ausso, e que la Coupo felibrenco esbrihaudavo coume un Sant-Soulèu ; ié diran que rèn mancavo à noste triounfle, ni l'estrambord, ni lis aclamacioun dóu pople, ni meme lis esclau insultaire que courrien desalena dins lou revoulun de la pòusso de noste càrri, mai que li proutestacioun messourguiero d'aquéli vento-bren latin èron cuberto pèr lis aplaudimen de la foulo e pèr lou cant d'aqueste refrin nouvèu de noste grand pouèto naciounau :

Digitized by Google

« La maire Prouvènço qu'a batu l'aubado,
La maire Prouvènço que tèn lou drapèu,
La panca crebado
La pèu
Dóu rampèu ! »

Après ce discours, accueilli par les applaudissements de la foule, sans cesse accrue, M. Fabrège souhaite la bienvenue à ses hôtes en ces termes :

TOAST DE M. FABRÈGE

Au nom de la *Belle Maguelone*, ressuscitée dans la reine Marie-Thérèse [1], à qui j'adresse un respectueux et sympathique souvenir, et de *Pierre de Provence*, dont tout félibre est le féal, au nom de vos ancêtres, Bernard de Tréviez, qui a immortalisé ces deux héros légendaires du littoral dans le roman le plus populaire du moyen âge, et de Daudes de Prades, qui chanta, ici même, la nature et les oiseaux, je rends hommage au suzerain du génie méridional, sacré par la République des lettres, roi d'Arles et empereur du Midi, à Mistral ! à Mistral, qui a fixé l'idiome de nos pères et la langue des Troubadours, dans des monuments plus durables encore que ces murailles cyclopéennes, chefs-d'œuvre d'inspiration biblique, d'un charme homérique, aux stances en vers inégaux, mélodieuses comme un écho de la *Jérusalem délivrée !* à Mistral, type incomparable de simplicité, de dignité, de bonté, personnification de la foi antique, de l'esprit chevaleresque, de l'originalité provençale et de cet amour du clocher, principe et force du patriotisme, et qui, au Munster de Strasbourg, a élevé si haut les aspirations indéfectibles

D'un viei pople fièr et libre [2].

Mistral a chanté *lis Isclo d'Or*. La plus fortunée des îles est aujourd'hui celle qui le reçoit, celle qui vous reçoit, Mesdames et Messieurs, vous, illustre capoulié et maîtres du *gai savoir*, professeurs des antiques Écoles, l'honneur de l'Église de Maguelone, et représentants des Universités nationales et étrangères, tous, dans votre domaine, sur cette terre classique de la légende et de l'épopée, de la chevalerie et de la poésie, de la science et de l'art, dans la vraie patrie des Benoît d'Aniane et de Guillaume d'Aquitaine, de Bernard de Tréviez et de Raimbaud d'Orange, de Guillaume Durand,

[1] Mademoiselle Marie-Thérèse de Chevigné, reine du félibrige.
[2] Mistral, *La Coupo santo*.

Digitized by Google

le *Speculator*, et de Guillaume Pélicier, un des pères de la Renaissance.

Si ces ruines parlent à votre imagination, si la poussière des siècles se soulève pour former, autour de vos fronts inspirés, comme une auréole historique, honneur surtout aux félibres qui prêchent, avec un zèle d'apôtre, la religion des traditions locales et la dévotion des francs-parlers.

Sénèque raconte que l'empereur Auguste, pendant son séjour en Gaule, éleva un temple à Cirius, maître des vents, dieu qui fait la salubrité du monde, *salubritatus cœli*. Ce mistral aérien, n'est-il pas le symbole du divin Mistral?

Comme ces gentianes d'azur au pistil d'or, autour de la *Coupo santo*, primeurs des Alpes, cueillies par de blanches mains, à son intention [1], sa poésie éthérée ne prend naissance que sur les sommets de la pensée; elle ne descend jamais aux bas-fonds du réalisme: et, en recevant les nobles passions de l'âme, ainsi que la brise rafraîchissante de la Méditerranée, elle fait tressaillir les cœurs d'amour et d'enthousiasme pour *doulce et chière France :*

Pèr la glori dóu terraire
Lis estrambord
E l'en avans di fors.

La coupe passe ensuite de main en main et nous devons nous contenter de donner les noms de ceux qui la haussent en portant des *brinde*.

C'est d'abord notre président M. Léon-G. Pélissier, puis MM. Jean-roy, Marsal, Messine, Chabaneau, Arnavieille, Vermenouze, Mouzin, Henri Teulié, le Dr Banal, Antonin Glaize qui dit les vers charmants que voici :

LI CAPRICE DÓU TEMS

A FREDERI MISTRAL.

Di caprice dóu tèms n'i 'a pèr perdre la tèsto ;
L'ome es coume un jouguet de vèire entre si man ;
Lou pegin dóu dilun lou dimars devèn fèsto ;
Ço qu'es facile vuei fara trima deman ;

Lou tèms mestrejo tout: lou bon Dre, la Justiço,
Pèr faire flòri n'an tout-bèu-just qu'un moumen ;

[1] Mlle Marguerite-Blanche de Rives, dont le père, archéologue érudit, a composé un magnifique volume sur quelques tissus antiques et du haut moyen âge, jusqu'au XVe siècle.

Digitized by Google

Se vèn à i' escapa soun implacablamen ;
Courseja pèr un vent d'Envejo e de Maliço.

Que noun veniés, Mistral, davant que tant d'enfant
Aguèssoun óublida la lengo de si grand !
Per sauva lou Miejour, se n'an pas, li Felibre !

Fa tout ço que voulien, an fa ço qu'an pouscu ;
Mai se trento an pulèu, d'asard, ères nascu,
Nostre parla, segur, adeja sarié libre.

MANDADIS

« Me souveta trento an de mai,
» Moun ome! — Me diras, bessai, —
» Pèr ma fe me la baies bello. »
Mai fau pas lou prendre pèr mau :
Trento an de mai, acò n'es qu'uno bagatello
Pèr lou qu'es immourtau.

C'est ensuite le tour de notre confrère le Dr Marignan :

EI FELIBRE E SABENT ACAMPA A MOUNT-PELIÈ PER LA SANTA-ESTELLA

27 de mai 1900.

Aiço's un liò sacra, lei pouèta, lei sage,
Lei sabent, de tout tèms à la sourça an begu,
Felibre dau miejour segues lei bèn vengu,
Venès renouvela l'antique roumavage.

Autour d'aquel sourgènt mounte tant an trempa
Sei labra qu'avièn set d'aiga limpida e clara,
Autrafes sès vengu, e revenès encara,
Revenès, coume autour dau nis, vous acampa.

Car Mount-Peliè nous es una secounda maire,
La maire de nosta ama e de noste esperit ;
Lou la que nous pourgè e dount seguèn nourrit
Es aquel dei valènt, dei fort e dei troubaire.

Es aquel qu'an begu Petrarque e Rabelet,
Es aquel, qu'en passant, tambèn beguè Moulièra,
E que douna toujour, la bona nourriguièra,
Desempiei ioch cents an que raja à plen galet.

Digitized by Google

E pendent ioch cents an, alor que sus lou mounde
Sus l'univer entier, lou ciel s'era escurci,
Vers la pura clarta que raiounava aici,
Lei pelerin venien de pertout en abounde.

Chacun acourrissiè dins soun raive encanta,
Cercant la fe prefounda, e la lumiera, e l'auba,
E chacun s'entournava empourtant dins sa rauba
Un flo de la sciença e de la verita.

Mais aici la sciença es gaia e sens maliça,
N'autre n'avèn pas gès d'aquelei grand sabent,
Que vous portoun sa testa ansin qu'un sacrament,
E dount lou regard soul vous douna la jaunissa.

Nostei sabent soun gai, simple, e sens embarras,
Soun pas, toujour inquiet, penjas sus de cadabre,
Soun fil de Rabelet, cousin de l'abat Fabre ;
E quand ou fau, tembèn, ie van d'un cacalas.

E nosteis escoulan ! Flourida magnifica,
Espèr de la patria e dau siecle que nai,
Savoun bèn travailla, bèn rire, aco vau mai
Que de faire à vint an, deja, de poulitica.

Mais n'ia proun, Fraires, avès, aici, toutei begu,
Mestre, escoulan, felibre à la coupa sacrada,
Toutei coumunian dins la mema pensada,
Adounc segues, aici, toutei lei bèn-vengu !

Dr E. MARIGNAN.

Les *brinde* terminés, Mistral ouvre la Cour d'amour en chantant sa nouvelle chanson, la *Respelido*, que tous les félibres savent aujourd'hui par cœur.

Vers le soir, les Félibres furent ramenés en bateau jusqu'à Palavas, où M. le maire Poncet, entouré du Conseil municipal, les reçut et leur offrit un vin d'honneur. Un train spécial les ramena à Montpellier à l'entrée de la nuit. Et lorsque, vers les neuf heures, Mistral et les Félibres traversèrent la place de la Comédie, les orchestres des divers cafés jouèrent la *Coupo*, et de nombreux applaudissements les saluèrent au passage.

A l' « Association des étudiants », le Président reçut les Félibres

Digitized by Google

dans la salle des fêtes, et M. Marc Varenne leur souhaita, en gascon, la bienvenue. Après un discours de Mistral, Félix Gras chanta la chanson du *Rèi En Pèire*.

Ainsi se termina cette journée qui intéressa vivement les membres et les invités de la *Société des Langues Romanes*.

Henri TEULIÉ.

TROIS BILLETS INÉDITS DE FR. GUIZOT

J'ai communiqué jadis à la *Revue Rétrospective* (Nouvelle série, t. XI, p. 241 sqq.) des lettres adressées au journaliste député Alphonse Mahul, par divers politiciens du temps de Louis-Philippe, Guizot, Rémusat, le cardinal de Bonald. De nouvelles recherches dans les mêmes papiers[1] m'ont fait retrouver les trois billets suivants de Guizot, adressés au même personnage, et qui ont, à défaut d'autre importance, l'intérêt d'être les premiers qu'ait écrits l'historien au futur auteur du Cartulaire de l'Aude.

L.-G. P.

I

A Monsieur
Monsieur Mahul, secrétaire général
de la Société de la Morale chrétienne,
Rue Jacob, n° 7, Paris.

Il me sera triste, Monsieur, d'avoir à présider la séance publique de la *Société de la Morale chrétienne*, et de m'asseoir à la place d'un de mes amis les plus chers. Je ne puis me refuser cependant au désir que veut bien manifester le Conseil, et je m'acquitterai de mes fonctions. Veuillez me prévenir du jour où la Commission centrale se réunira pour régler l'ordre de la séance. Je ne manquerai pas de m'y rendre.

Agréez, je vous prie, l'assurance de toute ma considération et de mon sincère attachement.

GUIZOT.

Mardi, 11 mars 1828.

II

M. Véron ira vous voir ce matin, mon cher Monsieur. Voulez-vous me faire le plaisir de causer avec lui, et de vous mettre un peu au

[1] Conservés à la Bibl. de Carcassonne.

Digitized by Google

courant des affaires de la *Revue de Paris* qu'il vous montrera ? Il faut les bien connaître. Mille pardons de vous donner cette peine. Tout à vous.

GUIZOT.

Mardi, 10 heures et demie.

III

Ne donnerez-vous pas quelque chose cette semaine, mon cher Monsieur ? Votre article était excellent et a très bien réussi. Nulle part on n'a parlé si franchement. N'auriez-vous pas quelque chose à dire sur la nature des complots et des mouvements carlistes possibles dans les départements du Midi et sur les meilleurs moyens de les prévenir et de les réprimer ? Ou bien pourriez-vous parler de Bordeaux ? Je vous demande de chercher vous-même. Ou bien sur les élections prochaines et la manière de les préparer bonnes ?

Mille et mille compliments.

GUIZOT.

Mardi.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

A. Blanc. — *Le livre de comptes de Jacme Olivier, marchand narbonnais du XIV^me^ siècle, publié avec une introduction, un glossaire, des notes et des tables, tome II, 1^re^ partie;* Paris, Picard, 1899; in-8°.

Ce volume de 672 pages ne forme guère que la moitié d'un ouvrage que son importance nous fait un devoir de signaler, dès maintenant, à l'attention des historiens et des philologues. L'érudit auteur, bien connu des lecteurs de cette *Revue*, y publie non seulement le livre de comptes (commencé en 1391) de Jacme Olivier, mais plus de 60 pièces inédites, échelonnées entre 1175 et 1311, se rapportant toutes à l'histoire du commerce narbonnais, alors si florissant. La seconde partie du présent volume comprendra d'autres pièces de même nature, un glossaire des mots provençaux et un index des noms de personnes et de lieux; le premier volume sera consacré à l'*Introduction*. On sait assez par les comptes déjà publiés, ceux des frères Bonis et de Ugo Teralh, par exemple, l'importance de ces documents pour l'histoire économique et sociale, et il ne m'appartient pas d'y insister; ce que je puis dire, c'est que la présente publication n'offre pas un moindre intérêt linguistique. Le texte des *Comptes* est tout entier en dialecte et abonde en mots techniques et rares; il en est de même des pièces justificatives en langue vulgaire (traités de commerce, leudes, inventaires, transactions diverses); toutes ces pièces ont été copiées sur les originaux, et les épreuves corrigées sur ceux-ci, dont les moindres particularités graphiques, — surtout celles du livre de comptes — ont été signalées. Il est donc bien peu de textes de ce genre qui se présentent au philologue dans les mêmes conditions de scrupuleuse exactitude[1]. M. Blanc lui-même, dans une série d'articles récemment publiés ici même, a montré le profit que pouvaient tirer les études provençales de ces sortes de documents. Il faut le

[1] Ils sont, en effet, publiés ordinairement par des historiens ou des archéologues qui s'intéressent plus au fond des documents qu'aux détails de forme; ceux qu'a publiés Mouynès, par exemple dans l'appendice de son *Inventaire des archives de Narbonne*, l'ont été sur des copies souvent assez défectueuses.

Digitized by Google

remercier sans réserve de l'immense labeur qu'il s'est imposé et souhaiter qu'il puisse terminer à bref délai cette très méritoire publication.

A. JEANROY.

Delignières. — *Nouvelles recherches sur le lieu d'origine de Raoul de Houdenc, Trouvère du XIII^me^ siècle, précédées d'un aperçu sommaire sur le mouvement littéraire en France à partir du X^me^ siècle.* Étude présentée à l'Académie d'Amiens, dans la séance du 9 février 1900, par M. Émile DELIGNIÈRES, membre correspondant. Amiens, imprimerie Yvert et Tellier, 1901; in-12 de 38 p.

Si l'on retranche de cette brochure les généralités banales et les compliments aux « chers » ou « illustres confrères », voici ce qui en reste, qui pouvait être exposé en quinze lignes : M. D. croit avoir découvert dans les papiers d'un antiquaire amiénois, Nicolas Collenot (1732-1815), la preuve que Raoul de Houdenc était originaire de Houdant en Vimeu (on sait que la question du lieu de naissance du vieux trouvère passionne et divise les érudits picards et franciens). Collenot raconte que, « en 1762, un vieux curé de Houdant en Vimeu lui remit, comme les ayant trouvés dans un coffret ancien, encastré et scellé dans la muraille de l'église, des (*sic*) vieilles *pancartes*. Ces pièces, au souvenir de l'auteur du manuscrit, étaient relatives à l'érection (*sic*), confirmation des souverains et dotation de divers seigneurs, et aussi des espèces d'obituaires et cueilloirs. » Collenot donne copie de l'un d'eux, pris au hasard et conçu en ces termes : « ***Obit pour Raoul de Houdan, genti conteur, pour quoi rend si drach prost à cheans, six blancs, trois œufs et deux fouaches, affecté sur manoir, gardin, courtis faisant le cuing del plache.*** »

Il n'y a dans tout cela rien qui paraisse suspect à M. D. « Collenot était doué, *paraît-il*, d'une mémoire remarquable. (Que nous importe la mémoire de Collenot, s'il a, comme le croit M. D., copié textuellement son original ?) Et, bien qu'il ne sût guère écrire de bon style, son activité et son dévouement à la Société d'émulation lui avait fait décerner le titre de président honoraire. On ne saurait vraiment supposer que cet homme ait, sans intérêt, ou mû par un sentiment exagéré de patriotisme local, imaginé, composé ainsi de toutes pièces un document .. »

« On ne saurait supposer... » Voilà précisément la question : car ce sentiment de patriotisme local, dont le faux en question aurait été une manifestation « exagérée », paraît ailleurs à M. D. « fort

Digitized by Google

louable » (p. 24)[1] et paraissait peut-être encore plus louable à Collenot qu'à M. D. Etait-il plus patriote que consciencieux, ou inversement ? Voilà la question qu'il faudrait résoudre avant de considérer son témoignage comme recevable. Nous la laissons volontiers aux savants locaux, qui pourraient être en mesure de reconstituer la psychologie du « père Collenot. »

La prétendue copie textuelle dudit Collenot n'est point faite pour inspirer confiance. On peut affirmer, à coup sûr, que les formes *six*, *œufs*, *affecté*, ne se trouvent point dans un texte du XIII^me^ siècle. Et qu'est-ce que *si drach prost* ? Y a-t-il là mauvaise lecture ou maladroite fabrication ?

Voici encore quelques lignes particulièrement piquantes : « La certitude de l'existence de ce document probant *paraît* d'autant plus grande, que l'extrait ci-dessus vient confirmer l'origine picarde, bien avérée, de Raoul de Houdenc » (p. 35).

J'avoue que je ne comprends plus. M. D., pour établir ladite origine, s'appuie uniquement sur l'opinion d'érudits « dont les assertions font autorité » (page 27)[2], sans dissimuler, d'ailleurs, que cette opinion n'est nullement partagée par d'autres érudits, et l'objet de sa brochure est précisément de trancher le différent par un document « probant ».

L'auteur de la *Voie de Paradis* se donne comme picard et la *Voie de Paradis* est de Raoul de Houdenc : voilà, en réalité, le seul argument en faveur de la thèse de M. D. — Il n'ignore pas que M. Friedwagner, « docteur autrichien » (page 27), a récemment « sapé par la base » cet argument, en soutenant que la *Voie de Paradis* n'est point de Raoul ; mais il s'imagine que M. Friedwagner n'a pas donné les preuves de cette assertion. Ces preuves, tirées de la langue du poème, ont été fournies dans une note de l'édition de *Meraugis* (page LVIII, n° 2). M. D., il est vrai, ne paraît point se douter de l'existence de cette édition. On se demande même comment il a pu l'ignorer, le compte rendu qu'en a donné M. G. Paris précédant immédiatement, dans la *Romania*[3], les pages mêmes de M. Friedwagner, dont M. D. a pris connaissance. Quant aux arguments par lesquels il prétend écraser son adversaire, en voici

[1] Cf. p. 35 : « M. Vuilhorgne avait plutôt intérêt (!), comme habitant près de Beauvais, à chercher à rattacher ce trouvère à son pays. » M. D. prête aux autres, il faut l'avouer, des états d'esprit bien singuliers.

[2] On est tout étonné de trouver parmi eux, M. Dinaux, « savant belge » (page 23), et même M. (*sic*) Fauchet (page 18).

[3] Tome XXVII, (page 307-18).

Digitized by Google

un spécimen : « Il n'est guère admissible que le même manuscrit ait renfermé les œuvres de deux poètes différents » (page 29). Il est douteux que M. Friedwagner prenne la peine de réfuter des arguments de cette force. — M. D. n'a pas remarqué non plus que le passage du *Songe d'Enfer* sur lequel il s'appuie, qui ne se trouve que dans deux manuscrits sur neuf [1], est très probablement interpolé; enfin, que ce passage même ne revendique nullement pour Raoul la paternité de la *Voie de Paradis*.

A. JEANROY.

F. Wulff. — La rythmicité de l'alexandrin français. *Lund*, 1900. [80 p.].

M. Wulff est Suédois et veut à tout prix ritmer les vers français à la suédoise. Notre alexandrin est essentiellement un vers iambique; il peut aussi contenir des anapestes et des péons. C'est une erreur de croire que le français ne distingue pas les brèves et les longues aussi bien que le latin et le grec, et les Français n'ont jamais rien compris à leurs vers. Ils en ont fait de beaux sans le savoir et de laids en croyant en faire de beaux. Chénier a gâté notre versification en substituant trop souvent le schéma anapestique au schéma iambique, et les romantiques en ont consommé la destruction par l'emploi des péons et du vers ternaire, qui prouve qu'ils n'entendaient rien aux principes fondamentaux de l'alexandrin.

Tout cela n'est pas bien nouveau. J'ai eu un professeur de rétorique qui m'enseignait que:

Oui, je viens dans son temple adorer l'Eternel

est un anapestique, et:

Je viens, selon l'usage antique et solennel

un iambique. C'est à peu près tout ce que savait ce brave omme sous la direction de qui j'ai fait mes « umanités ». Encore n'avait-il pas eu le mérite de cette importante découverte; c'est un secret qu'il tenait d'un autre, et, à moins de supposer que cette trouvaille se soit répétée à plusieurs reprises, ce qui n'a rien d'invraisemblable, la tradition en remonte aisément jusqu'à la renaissance. A cette époque l'étude du latin et du grec amena naturellement, par l'admiration que ces langues suscitaient

[1] M. Friedwagner, *Die Ashburnham-Handschrift des Songe d'Enfer*, Graz, 1898 (page 15). (Extrait de « Festschrift zum VIII allgemeinen deutschen Neuphilologentage »).

Digitized by Google

et surtout par le besoin naturel de comparaison, à attribuer au français les procédés des langues anciennes. De là les tentatives mort-nées de vers mesurés en français. Quand ce besoin de comparaison, dû à la faculté d'*association* de notre cerveau, est bien dirigé et soutenu par un sens critique affiné, il fait surgir les sciences de comparaison dont s'énorgueillit le XIX^e^ siècle ; mais lorsqu'il est abandonné à son libre cours, il se laisse prendre à des apparences trompeuses, à des coïncidences fortuites et engendre les comparaisons fausses que nous déplorons tous les jours. C'est ainsi que tout Français, ignorant la linguistique, qui étudie l'allemand, déclarera autement que *feu* et *feuer* sont le même mot et sera tout prêt à traiter de « stupide », pour employer l'expression de M. Wulff, toute opinion divergente. C'est ainsi que l'on publie encore aujourdui de gros livres où l'on compare la sintaxe du grec avec celle du latin ; il est, paraît-il, très remarquable que dans ces deux langues la plupart des frases aient un sujet, un verbe et un complément, que dans toutes deux on se serve d'un temps passé pour exprimer le passé, d'un temps futur pour exprimer le futur et le reste à l'avenant.

Pour en revenir à la téorie de M. Wulff, il est facile d'i répondre. Il n'i a pas d'iambes, ni de trochées, ni d'anapestes dans notre poésie *parce que nos poètes n'i en ont jamais mis*.

Quant à la distinction entre sillabes longues et sillabes brèves en français, elle est très peu sensible et n'a aucune importance pour la versification. Il i a en français des sillabes toniques et des sillabes atones, mais il est faux de dire que les premières sont longues et les secondes brèves ; les monosillabes toniques *nu, cru, vif, vil, latte, crotte, jet*, sont aussi brefs que n'importe quel monosillabe proclitique; il en est de même de la sillabe finale des mots *venu, bourru, esquif, pistil, écarlate, carotte, projet;* dans les mots en *-ation*, l'*a* est beaucoup plus long que la voyelle tonique *-on*. Sans doute on peut appeler, *par comparaison*, « iambe » un pied composé d'une atone et d'une tonique et « anapeste » un pied composé de deux atones et une tonique. Dans ces conditions il i a, au moins à première vue, des anapestes dans le premier des deux vers cités plus aut et des iambes dans le second. Mais dans ce dernier, dira-t-on que « et so- » est un iambe au même titre que « Je viens » ? Il i a un accent secondaire sur « so-», mais un accent secondaire ne vaut pas un accent primaire. Dans le premier vers, il i a un accent tonique sur « Oui », et des accents secondaires dus à l'accentuation binaire sur « dans », « a-», « l'E-». Ce vers contiendrait donc beaucoup plutôt quatre crétiques que quatre anapestes ; mais ce n'est jamais que par comparaison que l'on pourrait appeler ces pieds des crétiques; ils présenteraient même

Digitized by Google

cette bizarrerie inconnue aux vrais crétiques d'avoir la sillabe initiale plus faible que la finale. Et d'ailleurs le fait de comparer un objet à un autre n'a jamais donné au premier la nature du second. Si l'on compare une chouette à un chat, comme l'a fait l'étimologie populaire dans le mot *chat-uant*, il n'en résulte nullement qu'une chouette soit un chat.

M. Wulff a beaucoup trop négligé l'istoire de l'alexandrin français ou plutôt il en a imaginé une qui est toute de fantaisie. En réalité l'alexandrin primitif est un vers *sillabique*, composé de deux émistiches semblables comprenant chacun six sillabes, dont la sixième est une tonique et peut à l'occasion être suivie d'une septième, dite féminine, qui ne compte pas dans la mesure. Et c'est tout ; il n'i a rien d'autre à chercher dans ce vers. Il s'est beaucoup modifié par la suite des temps et je n'ai pas à retracer ici les différentes fases de son évolution. On les trouvera exposées dans mon livre *Le vers français*, qui est achevé depuis longtemps, mais n'a pas encore paru parce que nos éditeurs fuient comme la peste, dans le domaine des lettres, tout ce qui a l'aspect scientifique, et réservent exclusivement leur mauvais papier aux romans sensationnels et aux tartines littéraires vieux-jeu.

M. Wulff, d'accord en cela avec la plupart de nos « éminents » critiques littéraires, ne *sent* pas les vers français ; c'est la meilleure des conditions pour ne pas les comprendre. M. Wulff va de nouveau me reprocher d'être « sévère » ; les raisons de mon jugement sont pourtant bien simples : il se scandalise des critiques que j'ai adressées à ce vers de Lamartine :

Tombe sous son doux fardeau,

donc il ne sent pas qu'elles sont méritées. Il écrit, p. 62, que M. Rostand voit probablement un ternaire dans le vers suivant :

Une chanson qu'il fit blessa quelqu'un de grand.

Or il est de toute certitude qu'une pareille idée n'a jamais pu venir à l'esprit de M. Rostand. Autant dire que ce vers de Racine est un ternaire :

Le flot qui l'apporta recule épouvanté.

« Que n'a-t-il pas été écrit en prose ! » dit M. Wulff de *Cyrano*. Que n'a-t-il traité du ritme de la prose ! dirions-nous volontiers de M. Wulff ; car il paraît avoir étudié de très près la prononciation du français et il a d'excellentes lignes (p. 6, 11 et 12) sur la « rythmisa-

Digitized by Google

tion en arrière », c'est-à-dire sur l'accent secondaire dû à l'accentuation binaire et sur les déplacements de cet accent.

Maurice GRAMMONT.

W. Meyer-Lübke, Die Betonung im Gallischen. — [*Sitzungsberichte der Kais. Akademie der Wissenschaften in Wien, Phil. Hist. Classe, Band* CXLIII, II.], 71 p. in-8°, Vienne, 1901. (En dépôt à la *Librairie Carl Gerold fils*).

Le mémoire de M. Meyer-Lübke est une importante contribution à la solution d'un problème qui exerce depuis quelque temps la sagacité des romanistes et des celtistes. M. Thurneysen a attaché son nom à une théorie d'après laquelle « les Germains, les Celtes et les Italiotes ont cela de commun, qu'à l'origine la syllabe initiale de tous les mots portait l'accent. » (Cf. *Rh. Museum* XLIII, 349.) M. M. L. admettait, dans sa *Grammaire des Langues Romanes*, que l'accentuation gauloise différait, à la vérité, de l'accentuation latine, mais il se refusait à admettre que l'accent fût uniformément sur la syllabe initiale. Il revient sur cette question après avoir rassemblé un copieux *material*. Naturellement M. Meyer-Lübke appuie sa théorie sur l'étude des noms propres de lieu. Sans se perdre dans les détails, il prend les principaux groupes et en étudie les divers représentants. Nous n'avons pas besoin de dire avec quelle rigueur et quels scrupules scientifiques cette étude est conduite. M. M. L. a résumé ses conclusions dans les lignes suivantes : « Les noms de lieu Gaulois portent presque toujours l'accent sur l'avant-dernière syllabe, si la voyelle de cette syllabe est longue, sur l'antépénultième, si la voyelle de l'avant-dernière syllabe est brève. On ne peut démontrer dans aucun cas que l'accent portait sur la quatrième syllabe. » (P. 59) C'est aux celtistes à nous dire ce qu'ils pensent de ces conclusions : ils auront fort à faire pour les infirmer, si l'on songe qu'elles sortent, non d'un raisonnement, mais de l'examen rigoureux d'environ cinq cents exemples. Nous nous contenterons pour notre part de quelques critiques de détail. — P. 8 : écrire *Tonnerre* au lieu de *Tonnerres*. P. 9 : à côté de *Esera*, de Grégoire de Tours, il faut mettre les formes *Isra, Isera, Esera*, de Frédégaire. (Cf. Haag, *Die Latinität Fredegars*, § 23), *Esera* de *Venantius Fortunatus* (éd. Léo) VII, 4, 15, qui, elles aussi, supposent l'accentuation *isara*. P. 14 : *Arles*. M. M. L. abandonne la théorie qu'il avait soutenue d'abord (*Rom. Gram.* I, 498), à cause de la forme *Arlét*. Il accepte sans enthousiasme, à ce qu'il semble, l'explication de M. A. Thomas (*dürfte* die Erklärung... das richtige treffen). Cette dernière

Digitized by Google

donne beaucoup d'importance à un nominatif dans la formation d'un nom de lieu. La première explication de M. M. L. rendait compte de toutes les formes (même à la rigueur d'*Arlét*, où il n'y avait qu'à supposer un déplacement d'accent), mais il fallait admettre une fois au moins l'*Anfangsbetonung*. Au reste, ce mot a eu, dès la période latine, au moins trois formes : *Arelate* n., *Arelas* f., *Arelatus* (toutes trois dans Georges *Lat. d. Wört.*). On trouve *Arlato* dans Frédégaire, 75, 14 (ed. Krusch).

P. 15: *Ligericcus* > Loiret. N'y a-t-il pas eu au moins confusion de *icc-ittu* ? P. 16. Il me paraît inutile de songer à une étymologie populaire pour *Aronde* (fleuve) < *Aronna*. M. M. L. se demande s'il y a eu dissimilation de *nn* en *nd* après la tonique : la réponse ne saurait être douteuse. C'est en s'appuyant sur cette dissimilation que M. W. Foerster tire *Gironde* de *Garumna* (*Garonna* dans *Itin. Burdig.* éd. P. Geyer 3, 7; *Geronna* et *Ieronna* dans Frédégaire, (cf. Haag, *op. cit.*) et cette étymologie est bien plus vraisemblable que celle de *Garentona* (p. 56), dont M. M. L. se défie d'ailleurs. Cf. sur *Gironde, Zeitschrift für Rom. Phil.* 1898, p. 265 (M. W. Foerster y cite l'exemple de *Oronna* > *Aronde*.)

P. 16 : *Cahors* est l'orthographe officielle, mais la prononciation locale est *Cóuz* (quelque chose comme angl. *Cowes*) ; même phénomène que dans *pa-our* (< *pauore*) passé à *póu*.

P. 27. La forme *Hebriuno* de l'édition Wesseling (lire 555 au lieu de *535*) n'est pas reproduite par le dernier éditeur P. Geyer, qui a pourtant suivi le texte de P. Il a *Hebriduno* (*Itin. Hieros.* 5, 25).

P. 29. Aux représentants de *Lugdunum* on peut ajouter *Mounlegun* (village de l'Aude ; formes citées *Montlauzun, Montlezun*) avec un *g* paragogique.

P. 42. M. M. L. reprend l'étymologie de *chêne* qu'il rapporte à *cassanus*, comme il l'avait déjà fait dans sa *Gram. des Langues Romanes*.

P. 47. *Lemausus* ne peut pas donner *Limoux* en languedocien. Pourquoi ne pas y voir un représentant de lat. *limosus* (cf. *lutosa*, p. 19) ? *Limosa, orum* désigne dans Pline des lieux marécageux (cf. Georges) ; le locatif *Limosis* ou même tout autre cas (sauf *limosa*) donnerait la forme actuelle. La situation de *Limoux* sur les bords de l'Aude rend cette étymologie vraisemblable.

P. 53. *Adesâte* est représenté dans la prononciation locale par *Atsât*.

P. 54. M. M. L. a des scrupules à admettre la dissimilation voca-

Digitized by Google

lique de *e* dans *Atrebates:* mais le groupe *tr* joue bien son rôle pour faciliter cette dissimilation.

Ibid. Comment *Argentauo* donne-t-il *Argental?* Il y a eu confusion de suffixe ?

P. 60. *Lodévo* (avec un *e* fermé) ne rend pas exactement la prononciation locale : je suis peut-être pour quelque chose dans cette inexactitude : l'*e* est bien fermé et la forme renvoie sans aucun doute à *Lutēua;* mais l'*o* protonique est aujourd'hui *ou* (allemand *u*) et le *v* doit être remplacé par un *b*, d'où *Loudébo* [1].

J. ANGLADE.

ROMANIA, XXIX, 3 (juillet 1900). — P. 321. Ovide Densusianu. *Sur l'altération du* c *latin devant* e, i, *dans les langues romanes.* [Savant mémoire où sont réunis les faits qui appuient l'opinion émise par M. G. Paris, dans l'*Annuaire de l'École pratique des Hautes Études pour l'année 1893*, que « le *c* suivi de *e*, *i*, avait conservé sa valeur d'explosive sourde simple jusqu'à une époque relativement assez récente et qu'on ne trouve aucun exemple d'une prononciation altérée de ce son avant le VI[e] siècle en Italie et avant le VII[e] siècle en Gaule]. — P. 334. R. Menéndez Pidal. *Etimologías españolas : abdega* (anc. esp.), *acuytrar* (anc. nav.), *aledaño, altozano, antuzano, amelga, armatoste, azomar, azuzar, basura, bodigo, breva, camella, gamella, cerrojo, cibiella* (astur.), *cebilla* (santand.), *colondra* (astur.), *corondel, collazo, columbrar, corambre, cuclillas, chichón, ción, chisme, chiste, escabeche, enridar* (anc. esp.), *escamocho, escamujo, escamondo, escaramujo, majuelo, escorrozo, escosa, escripia* (astur.), *escudir, estrago* (nav.), *estragal* (santand. astur.), *estropajo, forgaxa* (astur.), *gachas, golfín, golfo, grieve, grulla, hojaldre, jalear, jaleo* (andal.). *jamelgo* (andal.), *jilguero, pintacilgo, lecina* (arag.), *loro, manteca, mielga, bieldo, mostrenco, nemigaja* (anc. esp.), *orendado, orondo, par diez, pejiguera, peldaño, pulgar* (astur.), *recadia, recaia* (anc. esp.), *recel* (anc. esp.), *recorro* (anc. esp.), *rematar, remate, remedir remeir* (anc. esp.), *roano, rogo, arruego* (arag.), *rucio, sanguijuela, sanguja, señerdá, señaldá* (astur.), *seroja, serondo, seyia, scia* (anc. esp.), *tanada, tienlla* (anc. esp.), *tolondro, traginar, trechar, truchuella, vedegambre, velicomen, verija, xana* (astur.), *yengo, enguedal,* * *en-*

[1] P. 32: c'est par erreur que *r* de prov. *freja* est accentué; p. 37: *brittonniques* au lieu de *britanniques;* p. 50: l. *M.* Grammont ; *ibid. Trèves.*

Digitized by Google

gar (anc. esp.). — P. 380. F. Lot. *Le roi Hoël de Kerahès, Ohès,* le vieil barbé, *les « chemins d'Ahès » et la ville de Carhaix.* [L'auteur cherche à préciser les liens qui existent entre le roi Hoël, de Petite-Bretagne (père d'Iseut, l'amante de Tristan), Ohès, « le vieil barbé », seigneur de Kerahès (du roman d'*Aiquin,* la princesse Ahès, à qui le peuple attribue les vieilles routes de Bretagne, et le nom même de la ville de Carhaix, en breton *Ker-Ahes,* qui serait, d'après M. Lot, la transcription bretonne de *civitas Osismiorum* (*Ohès=Osismii* ou *Osismios*) : la disparition des *Osismii* aurait induit à imaginer un roi ou un seigneur, *Ohès,* dont *Carohès* (Carhaix) aurait tiré son nom].—P. 403. Paget Toynbee. *Benvenuto da Imola and the* Iliad *and* Odyssey. [Benvenuto emprunte une partie des citations d'Homère. qu'il a insérées dans son commentaire de la *Divina comedia,* à la traduction latine de Leontius Pilatus, que son ami Pétrarque a dû lui communiquer : le reste, il le doit sans doute à son maître Boccace.

Mélanges. — P. 416. G. Paris. *La légende de la vieille Ahès.* [Peut-être ce nom cache-t-il le nom de quelque déesse gauloise à laquelle on aurait attribué la protection et même la construction des routes (voy. ci-dessus). L'idée qu'un personnage d'une longévité cependant exceptionnelle renonce à des constructions commencées (ou simplement projetées), à cause de la brièveté, qui lui est soudain révélée (ici par la rencontre d'un merle mort), de la vie humaine en général et de sa vie en particulier, se retrouve dans la légende de Mathusalem, assez répandue au moyen âge. Les raisonnements et les textes apportés rendent la thèse très vraisemblable].— P. 224. E. Ritter. *Une prétendue mention de l'Archant arlésien.* [Dans le testament, de 1422, du cardinal Jean de Brogny, cité par M. Suchier (Introduction aux *Narbonnais,* II, p. LXXXIII), il s'agit d'Archamp (Haute-Savoie)]. — P. 425. Ch. Bonnier. *Un nouveau témoignage de la chanson de Basin.* [Il se trouve dans le *Restor du Paon,* de Jean Brisebarre, composé vers 1330]. — P. 426. G. Paris. *Labaustre.* [Dans l'*Escoufle, de la biautes* 1728 (rimant avec *autres*) doit être corrigé en *de labaustre* = alabastrum, par aphérèse de l'*a ;* de même, dans le *Roman de Troie* (vv. 14.560, 14.844 et 20.605), il faut lire *de labastre* en rime avec *emplastre,* et *mentastre.* Pour une aphérèse semblable, on pourrait rapprocher *benus* = ebenus]. — P. 429. G. Paris. *Osterin* [Non de *ostrum,* mais du germ. *aust,* est ; le sens est non « de pourpre » ou « étoffe de pourpre », mais « étoffe provenant d'Orient »].

Comptes rendus. — P. 433. F. G. Mohl. *Les origines romanes. Etudes sur le lexique du latin vulgaire.* [A. Thomas : résumé des conclusions des 15 articles qui composent l'ouvrage ; le rapporteur, tout en refusant d'accepter la thèse favorite de M. Mohl (voyez t. XLIII,

Digitized by Google

compte rendu du fascicule d'avril), rend hommage à ses brillantes qualités et à son érudition étendue]. — P. 438. H. Schuchardt, *Romanische Etymologien*, II. [A. Thomas: réserves; M. Th. n'admet pas *turbare* comme origine de *trouver* et s'en tient à **trŏpare*]. — P. 440. G. Lené. *Les substantifs postverbaux dans la langue française.* [G. Paris: c'est le sujet qu'avait étudié Egger, qui considérait à tort (comme M. Lené lui-même) les noms tirés des verbes sans l'aide de suffixes comme formés par apocope de l'infinitif; travail méritoire, bien que M. G. P. n'accepte pas l'opinion de l'auteur sur le mode de formation des noms verbaux, que M. L. appelle *postverbaux*. M. G. P. résume ainsi sa manière de voir: « le sujet parlant, ayant noté le rapport entre *cantum* et les diverses formes du verbe dont l'infinitif est *cantare*, a créé pour d'autres verbes des substantifs ayant le même rapport avec les formes correspondantes de ces verbes, et comme *cantum* avait l'accent des formes rhizotoniques (= avec l'accent sur le radical), il a instinctivement donné à ses créations cette même forme ». C'est la vérité même]. — P. 445. Rudolf Tobler, *Die altprovenzalische Version der « Disticha catonis »*. [P. Meyer; quelques corrections à ce texte mutilé et difficile sont proposées par le rapporteur, qui a publié il y a cinq ans des fragments du même texte, dont une petite partie seulement correspond à ceux de M. R. Tobler]. — P. 447. A. Vidal et A. Jeanroy. *Comptes consulaires d'Albi.* [P. Meyer: éloges, quelques critiques de détail]. — P. 451. Matteo Bartoli. *Ueber eine Studienreise zur Erforschung des Altromanischen Dalmatiens.* [M. Roques: favorable]. — P. 452. V. Henry. *Lexique étymologique des termes les plus usuels du breton moderne.* [A. Thomas: éloges, quelques observations et rectifications]. — P. 453. Correspondance: lettre de M. G. Molh à M. Marius Roques et réplique de celui-ci. — P. 464. Chronique. — P. 470. Livres annoncés sommairement.

4. — P. 489. A. Longnon. *Un vestige de l'épopée mérovingienne: la chanson de l'abbé Dagobert.* [Aux noms de Floovant (l'aîné des quatre fils de Clovis), de la fameuse reine Brunehaut, de Dagobert Ier, des deux premiers Clovis et des deux premiers Clotaire, une chronique latine du XIIe siècle, écrite par un moine de Pontlevoy, permet de joindre celui de Dagobert II, qui vécut de 650 environ à 679, comme ayant servi de sujet à des chansons de geste. M. L. appuie principalement sa thèse sur les noms propres *Grimaudus* = Grimaud, forme française de Grimoald (le maire du palais qui avait enfermé dans un cloître le jeune fils de Sigebert III) et *Eduardus*, transcription postérieure de *Childebertus*, *Hildebertus* (le fils de Grimoald mis par son père sur le trône d'Austrasie)]. — P. 501. E. Galtier. *Byzantina.*

Digitized by Google

[L'auteur démontre l'origine byzantine de plusieurs miracles ou contes dévots du moyen âge, qui nous sont parvenus soit en latin, soit en français.]. — P. 528. P. Meyer. *Le Psautier de Lambert le Bègue.* [Ce psautier appartient au Musée britannique; les noms de saints qui figurent dans le calendrier prouvent qu'il est d'origine liégeoise et certains traits particuliers qu'il présente sont dus à Lambert le Bègue, le fondateur des Béguines. En effet, au v° du f° 7 est une miniature (reproduite ici en phototypie) avec, en tête, ces deux vers :

Cist prudom fist prumiers l'ordne de beginage,
Les epistles sain Poul mist en nostre lengage;

et sur une banderole qui s'étend d'un bord à l'autre de la miniature, on lit :

Ge sui ichis Lambers, nel tenez pas a fable,
Ki funda sain Crisophle, ki enscri ceste table,

et au r° du même f° se trouve une curieuse table-calendrier, dont M. P. Meyer a découvert l'ingénieux mécanisme, qu'il expose d'une façon fort claire; enfin aux f°s 9 r° et 10 r° on lit deux pièces en vers français de douze syllabes, relatives la première, à la Nativité; la seconde, à la Sépulture et à la Résurrection du Sauveur, qui sont imprimées à la fin du mémoire. Un court appendice présente quelques observations sur l'*Antigraphum Petri* adressé à un « Lambertus, presbyter de Tectis » (Theux, diocèse de Liège), qu'on a peut-être eu tort d'attribuer à notre Lambert, écrivant sous le pseudonyme de Petrus.]. — P. 546. C. Salvioni. *A proposito di* amis.

Mélanges. — P. 559. Paget Toynbee. *Tartar cloths* (*Inferno*, XVII, 14-17). [Parlant de la peau bigarrée de Geryon, Dante dit que les étoffes des Tartares et des Turcs n'ont pas de plus nombreuses couleurs soit pour le fond, soit pour le dessin. Les étoffes dites tartares, au moyen âge (a. fr. *tartaire*), étaient des étoffes de soie fabriquées en Chine, mais transportées à travers les pays soumis à la domination tartare. D'après le commentateur Casini, *sommesse*, dans le texte en question, désignerait le fond uni, *soppraposte* les applications de couleurs et de figures variées.] — P. 564. A. Longnon. *Les deux Coquillart.* [Le traducteur de Josèphe, qu'on confond ordinairement avec le poète rémois, serait son père]. — P. 570. A. Johnston. *Development of latin* ĕ *in tuscan*-mente *and*-mento *forms.* — P. 574. R.-J. Cuervo. *Acudia.* [Ce mot, qui figure dans tous les dictionnaires au sens de « espèce de luciole » (commune dans les Indes Occidentales, en particulier à Cuba), n'est nullement espagnol : il est dû à une erreur d'interprétation d'un passage de l'*Historia de Indias* de

Digitized by Google

Herrera, où il est question du *cocuyo*. — P. 578. Ch. Joret. *Norm.* ecaré, « mettre hors de soi, troubler. » [Ce mot est d'origine scandinave].

COMPTES RENDUS. — P. 579. *Forschungen zur romanischen Philologie*. [M. G. Paris fait un compte rendu élogieux de ces onze mémoires offerts à l'éminent romaniste Hermann Suchier, à l'occasion du 25me anniversaire de son professorat]. — P. 586. W. Bruckner, *Charakteristik der germanischen Elemente im Italienischen* (C. J. Cipriani : éloges avec quelques restrictions de détail). — P. 589. E. Walberg, *le* Bestiaire *de Philippe de Thaün* (G. Paris : favorable ; corrections assez nombreuses proposées à ce texte difficile).— P. 593. Ed. Cooke Armstrong, *le Chevalier à l'épée* (G. Paris : assez bon travail ; le texte pourrait être encore amélioré ; la partie la meilleure de ce travail est celle qui est consacrée à l'étude comparative des trois ou plutôt des deux éléments dont se compose le récit et qui donne occasion à l'éminent critique d'exposer ses vues propres sur la façon dont est traitée, dans le poème, la curieuse aventure attribuée à Gauvain).— P. 600. H. Knust et Ad. Birch-Hirschfeld, *El libro de los enxiemplos del Conde Lucanor et de Patronio*, de Juan Manuel (Maria Goyri : édition meilleure que les précédentes, mais non définitive).— P. 602. F.-G. Mohl. Note rectificative à propos du rapprochement du MAVRTI de Vienne et du MAVRTE archaïque de Tusculum. (Voy. ci-dessus, au compte rendu de XXIX, 3). — P. 604. J. Loth, *Le nom de Carhaix* (observations sur l'article de M. F. Lot sur *Le roi Hoël de Kerahès*, dans *Romania*, XXIX, 380 et suiv.). — P. 605. Réponse de M. F. Lot.

PÉRIODIQUES. — P. 611. *Studj di Filologia romanza*, vol. VIII (P. Meyer).— P. 613. *Zeitschrift für romanische Philologie*, XXIII, 2-3 (G. Paris). — P. 616. *Zeitschrift für französische Sprache und Literatur*, XIX, 2e partie, XX et XXI (A. Jeanroy). — P. 620. *Bulletin historique et philologique* (années 1896, 1897, 1898). — P. 623. *Sechster Jahresbericht des Instituts für Rumænische Sprache* (*Rumænisches Seminar*) *zu Leipzig*, herausgegeben von... Prof. Dr Gustav Weigand (M. Roques : ce volume contient l'étude de M. Weigand sur les Samosch-und Theissdialekte et la fin du Codex de la famille Dimonie ; mais la partie la plus importante est l'*Istrorumænisches Glossar*, de M. Arthur Byhan). — P. 624. Chronique. — P. 628. Livres annoncés sommairement.

Léopold CONSTANS.

Digitized by Google

CHRONIQUE

LE COMITÉ RÉGIONALISTE DE TOULOUSE. On nous prie d'insérer la communication suivante :

Le Comité régionaliste fondé le 18 février dernier se propose d'organiser à Toulouse, le 25 mai prochain, un Congrès régionaliste où seront discutées les questions qui intéressent plus spécialement le Midi. La date de ce Congrès coïncide avec les fêtes de la Santo-Estèlo, qui vont se célébrer à Pau, le lundi de la Pentecôte, et permet ainsi de réunir à leur passage les félibres qui se rendront à cette fête.

Le Congrès se divisera en trois parties :

I. — Décentralisation administrative ;

II. — Décentralisation économique ;

III. — Décentralisation intellectuelle : 1° *Enseignement* ; 2° *Œuvre de l'initiative privée dans le domaine des Lettres, des Sciences et des Arts : Le Félibrige.*

Nous avons pensé que vous ne resteriez pas indifférent à cette réunion et que vous tiendriez à y participer. Des billets de chemin de fer à moitié prix seront délivrés aux congressistes qui en feront la demande au Comité.

Nous vous prions instamment d'envoyer votre adhésion avant le 15 avril, date de rigueur, soit à M. Armand PRAVIEL, secrétaire du *Comité régionaliste*, 9, rue de l'Université, soit à M. BERTHOUMIEU, trésorier, rue Denfert-Rochereau, 15.

Seuls, les adhérents au Congrès pourront participer à ses travaux et y faire des communications.

Ce droit de participation est fixé à 5 francs.

Veuillez agréer, M., nos civilités confraternelles.

André SOURREIL, capiscol de l'*Escolo Moundino* ; J.-Félicien COURT, secrétaire de *La Terro d'Oc ;* Armand PRAVIEL, directeur de *L'Ame Latine ;* René DE MARANS, rédacteur à *L'Ame Latine ;* Charles DELORME, directeur de la *Revue Provinciale ;* Marc LAFARGUE, homme de lettres ; Alphonse MOULINIER, directeur de *L'Art Méridional ;* Baron DÉSAZARS DE MONTGAILLARD, directeur de la *Revue des Pyrénées ;* Émile CARTAILHAC, correspondant de l'Institut, secrétaire de la

Digitized by Google

Société d'Archéologie ; Édouard PRIVAT, archiviste-paléographe ; TOUNY-LÉRYS, directeur de *Gallia;* G. BERTHOUMIEU, administrateur de *La Terro d'Oc.*

Ont déjà adhéré :

Maurice BARRÈS; H. BEAUQUIER, député ; DE BEAUREPAIRE-FROMENT, rédacteur en chef de *La Tradition;* J. CHARLES-BRUN, secrétaire de la Fédération Régionaliste française ; Camille CHABANEAU, professeur de Littérature romane à l'Université de Montpellier ; L. CONSTANS, professeur de Littérature romane à l'Université d'Aix ; Emmanuel DELBOUSQUET, Gaston JOURDANNE, félibre majoral ; Joachim GASQUET, directeur du *Pays de France ;* Ch. LE GOFFIC ; René GRIVART, secrétaire général de l'Union Régionaliste bretonne ; Émile POUVILLON ; Charles RATIER, félibre majoral ; L. Xavier DE RICARD, président de la Fédération Régionaliste française ; F. MISTRAL.

LE CARTULAIRE DE MAGUELONE. — Deux membres de l'Académie des sciences et lettres et de la Société archéologique de Montpellier, M. F. FABRÈGE, le savant et brillant écrivain, propriétaire et historien de l'antique cathédrale de Maguelone, et l'érudit archiviste du département de l'Hérault et de la ville de Montpellier, M. J. BERTHELÉ, viennent d'entreprendre la publication d'un des manuscrits les plus importants de nos archives locales, le *Cartulaire de Maguelone*, recueil en six énormes in-folios, constitué au XIV^e^ siècle et qui contient près de *deux mille cinq cents documents*, relatifs aux différentes localités comprises dans l'ancien diocèse de Montpellier.

On y trouvera l'histoire seigneuriale, ecclésiastique, commerciale, agricole, etc., de la plupart des bourgs, villages et mas de notre arrondissement, depuis le XI^e^ siècle jusqu'au XIV^e^.

Une dizaine de paléographes et d'auxiliaires ont été embrigadés pour la préparation de cette œuvre considérable. Nous citerons d'abord quelques anciens étudiants du cours de paléographie de la Faculté des lettres, notamment, M. B. GAILHARD, docteur en droit, bibliothécaire universitaire, et M. Maurice TEISSIER, diplômé d'études supérieures d'histoire. L'Université de Montpellier se trouve ainsi payer sa dette de reconnaissance à M. FABRÈGE qui, en tant de circonstances, et notamment lors de la fondation de l'Institut Bouisson-Bertrand, lui a témoigné une sympathie si dévouée. Mentionnons encore la collaboration de M. l'abbé Léon CASSAN, archiviste diocésain, qui publie en ce moment, dans les *Mémoires de la Société archéologique de Montpellier* (en collaboration avec M. Paul ALAUS, ancien archiviste du département de l'Aude, et avec M. MEYNIAL, professeur à la Faculté de droit de Montpellier), les cartulaires des abbayes d'Aniane et de Saint-Guilhem-le-Désert.

Digitized by Google

La publication du *Cartulaire de Maguelone* formera une quinzaine de volumes in-4°. Le texte des documents sera accompagné de notes historiques, topographiques, etc. Chaque volume sera muni de tables chronologiques et méthodiques. Plusieurs cartes y seront jointes, qui présenteront la reconstitution de l'ancien diocèse de Montpellier au moyen âge.

Aucune de nos Sociétés savantes ne disposant de ressources assez considérables pour pouvoir se lancer dans une entreprise aussi importante, il semblait que ce vaste manuscrit dût toujours rester inaccessible au grand public. Grâce à la munificence de M. Fabrège, le Cartulaire sera bientôt à la portée de tous les amis de notre histoire locale. L'érudition montpelliéraine a trouvé son Mécène.

(*Le Midi Mondain.*)

Mot nouveau. — Quelques lecteurs de la *Revue* ont sans doute remarqué un mot nouveau que les journalistes emploient volontiers en parlant des affaires d'Allemagne; c'est le mot *mondial;* politique *mondiale* traduit *Weltpolitik.* Il ne paraît pas dater de loin, et, quoiqu'il soit difficile de prédire sa fortune, il n'y a pas de raison pour qu'il ne prospère pas! Les diplomates furent moins bien inspirés, quand, il y a quelques années, il nous gratifièrent du *Hinterland;* il leur aurait été si facile de dire *arrière-pays.*

J. ANGLADE.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

Digitized by Google

INDEXED

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

REVUE
DES
LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME XLIV

(V^me^ SÉRIE — TOME VI)

N^os^ 3-4

MARS-AVRIL 1901

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCCI

Digitized by Google

SOMMAIRE DU NUMÉRO 3-4

MARS-AVRIL 1901

Pages.

GRAMMONT. — Onomatopées et Mots Expressifs..... 97

BERTONI (prof. G.). — Restitution d'une chanson de Peire d'Auvernhe... 150

Bibliographie : Zeitschrift für romanische Philologie (1899, XXIII, 1-2 (Anglade)..... 157

F. FABRÈGE : Histoire de Maguelone, tomes I et II (Castets). 162

SCHUCHARDT : Romanische Etymologien, II (Grammont). 181

PARIS (G.) : Ficatum en roman (Grammont)..... 186

SEPET : Origines catholiques du Théâtre Moderne (Eug. Rigal)..... 188

Chronique..... 190

Erratum..... 192

AVIS IMPORTANTS

Nous prévenons nos abonnés étrangers que, vu l'augmentation des frais de recouvrement postal pour l'étranger, leurs quittances seront majorées d'un franc.

Prière d'adresser dorénavant toutes les publications offertes à titre d'échange ou de don et tous les ouvrages envoyés pour compte rendu à l'adresse de :

MONSIEUR MAURICE GRAMMONT, Bibliothécaire de la Société *des Langues Romanes*, 2, rue Jean, à MONTPELLIER.

Le volume commémoratif du Trentenaire de la Société sera mis en distribution dans les premiers jours de juillet.

☞ *Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la* Revue à M. Léon-G. PÉLISSIER, *villa Leyris, Montpellier.*

Digitized by Google

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS

ONOMATOPÉES ET MOTS EXPRESSIFS

On appelle *onomatopées* les mots dont le son imite celui de l'objet qu'ils désignent. Les unes sont voulues, comme *glouglou*, *frou-frou*, *tictac*, c'est-à-dire qu'elles n'ont pas d'autre origine que l'imitation même d'un bruit de la nature. Les autres sont accidentelles, c'est-à-dire qu'elles ne doivent leur valeur imitative qu'à l'évolution fonétique normale d'un mot qui n'était nullement onomatopéique. Tel est le verbe vha. *fnĕhan* « souffler », qui a toutes les qualités nécessaires pour peindre le souffle et remonte à une forme inexpressive prégerm. * *pnek-*, cf. gr. πνέω. Dans la pratique il est souvent inutile et il serait parfois difficile de distinguer ces deux catégories.

Les poètes ayant généralement senti avec une remarquable intensité et souvent utilisé avec boneur la valeur expressive des mots dont nous allons nous occuper, nous citerons maintes fois à l'appui de nos explications des vers où ils l'ont mise en relief et renforcée.

I

L'onomatopée n'est jamais une reproduction exacte, mais une approximation. Les sons du langage ont certaines qualités, les bruits de la nature en ont d'autres, et les uns ne peuvent pas recouvrir strictement les autres. Un musicien qui voudrait reproduire le bruit du tambour au moyen d'un piano,

Digitized by Google

n'arriverait jamais qu'à l'imiter, qu'à faire quelque chose qui en donnerait l'idée; son œuvre ne serait qu'une adaptation et à proprement parler une traduction. De même lorsque nous rendons par une onomatopée un son extérieur nous le traduisons en notre langage. On peut même dire qu'il i a une double traduction; non seulement nos organes émetteurs de sons traduisent à leur manière les données que leur fournit notre oreille, mais déjà l'oreille avait interprété et traduit les impressions qui lui parvenaient. Le mot *coucou* reproduit assez bien le cri de l'oiseau qu'il désigne. Un soir que j'entendais un coucou répéter son chant monotone, je priai un de mes amis de l'écouter avec attention et de me dire si c'était bien *coucou* qu'il entendait ou quelque autre son. « Alors, me dit-il, tu voudrais que le coucou ne fasse pas *coucou*? — Je ne veux rien du tout; écoute et dis-moi ce que tu entends ». Au bout d'un instant il me répondit qu'il entendait bien *coucou* « à n'en pas douter » et qu'il trouvait d'ailleurs ma question assez saugrenue. « Saugrenue tant que tu voudras; je prétends que tu n'entends que *ou-ou*, c'est-à-dire la même voyelle *ou* répétée deux fois avec une légère différence d'intonation, mais aucune occlusive, aucun *c* devant elle. » Après quelques minutes il était convaincu que j'avais raison. Mais pourquoi avait-il cru entendre *coucou* jusqu'au moment où je l'ai averti qu'il n'i avait pas de *c*? Parce qu'il avait des abitudes, comme nous en avons tous; parce que dès sa plus tendre enfance on lui avait appris que le cri de cet oiseau était *coucou*, et que son oreille prévenue n'avait jamais entendu autre chose; parce que d'autre part il n'était guère accoutumé à prononcer deux fois de suite la même voyelle sans consonnes et que *coucou* était d'après nos abitudes l'interprétation et la traduction presque obligatoires de ce qu'il entendait. En effet si quelqu'un imite à quelque distance au moyen du mot *coucou* le cri du coucou, son imitation se confondra absolument avec le vrai cri de l'oiseau, parce qu'à un certain éloignement nous confondons les occlusives ou même nous ne les percevons pas du tout; de là notre abitude de les restituer dans les mots que nous reconnaissons et d'en supposer dans les autres. Dans ces sortes de suppositions ce n'est pas le asard qui nous guide; ainsi

Digitized by Google

le cri d'un oiseau que l'on entend *ou-ou*, c'est-à-dire à peu près le nom du grand-duc en allemand *úhu*, ne saurait être traduit *poupou*, *boubou*, *toutou*, *doudou*, ni même *gougou*; ce seraient de mauvaises traductions. Les seules occlusives que nous supposions naturellement devant une voyelle sont celles qui ont le même point d'articulation qu'elle. Les introductrices normales de la voyelle vélaire *ou* sont les occlusives vélaires *q* et *g*; mais cette dernière comporte une sonorité qui est excellente pour rendre la résonnance prolongée d'une cloche dans l'onomatopée *ding-dong*, mais qui serait ici une superfétation. La sourde *c* (*q*) convient donc seule absolument, et *coucou* est une traduction irréprochable.

Le mot *tictac*, désignant le bruit que fait le balancier d'une pendule, est un autre exemple fort instructif. Si l'on se met en face d'un balancier et qu'on l'écoute en commençant au moment ou il bat à gauche on entend *tic-tac*, *tic-tac*; si l'on cesse d'écouter, et que l'on recommence au moment où il bat à droite, il semble que l'on doit entendre *tac-tic*, *tac-tic*. Il n'en est rien: le balancier fait toujours *tic-tac*, *tic-tac*, ce qui montre bien que par ce mot *tic-tac* nous ne reproduisons pas exactement le bruit du balancier; nous croyons entendre *tic-tac* parce que c'est là ce que nous nous attendons à entendre, et si nous essayons de changer l'ordre pour entendre *tac-tic* nous entendons encore *tic-tac* parce que la force de l'abitude domine les impressions de notre oreille. Et pourtant *tictac* est une excellente onomatopée; le balancier fait entendre en réalité deux petits bruits secs qui forcément diffèrent un peu l'un de l'autre; c'est cette différence qui est marquée par la modulation que produisent les deux voyelles *i* et *a*. La répétition de ces deux sillabes analogues qui commencent et finissent de même marque que le bruit est répété. Les deux voyelles, extrêmement brèves et sèches, peignent bien un bruit bref et sec. Cette qualité est encore accentuée par les deux occlusives sourdes qui ouvrent et ferment chaque sillabe. C'est donc une onomatopée parfaite, mais ce n'est pas une reproduction exacte des bruits qu'elle imite.

Si c'est l'abitude qui nous contraint à entendre *tic-tac*, qu'est-ce qui a déterminé ceux qui ont créé le mot à ranger ses deux sillabes dans cet ordre plutôt que dans l'ordre

Digitized by Google

inverse? C'est une autre abitude beaucoup plus générale qui domine tous les mots à redoublement de formation purement onomatopéique. Quand ils ne sont pas constitués par la répétition pure et simple d'une même sillabe, comme *coucou*, *ronron*, *glouglou*, *cri cri*, ils ont une apofonie spéciale (cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 170), absolument indépendante de l'apofonie ordinaire des langues indo-européennes, et qui veut que leurs voyelles toniques soient toujours *i*, *a*, *ou*, sans que cet ordre puisse être interverti. Quelquefois, mais rarement, l'*a* est remplacé par *o* ouvert, voyelle de valeur à peu près équivalente, comme nous le verrons plus loin. En voici quelques exemples : fr. *pif-paf*, *pif paf-pouf*, — *bim-boum*, *bim-bam-boum*, — *flic-flac*, *flic-floc*, — *cric-crac*, *cric-croc*, — *cli-clac* ; — all. *pimpampum*, — *piffpaffpuff*, — *flickflack*, — *klippklapp*, — *klitschklatsch*, — *ripsraps*, — *schwippschwapp*, — *lirumlárum*, — *klimperklámper*, — *klingklang*, — *singsang* ; — angl. *criddle-craddle*, — *widdle-waddle*.

II

Lorsque Victor Hugo a écrit dans *Napoléon II* :

Le *flot* sur le *flot* se replie,

il n'a pas voulu dire qu'un flot se replie sur un autre une fois pour toutes, mais il a fait sentir très nettement que les flots se succèdent et se replient les uns sur les autres continuellement et d'une manière indéfinie. De même dans les onomatopées le redoublement à la propriété de suggérer l'idée d'un bruit qui se reproduit d'une façon continue et un nombre de fois indéterminé (cf. *La dissimulation*, p. 164 sqq.). Ou bien le bruit qui se répète est toujours à peu près identique comme celui que désignent les mots fr. *glouglou*, *ronron*, *murmure*, gr. βαβάζω « je bégaie », ou bien il présente une certaine modulation comme ceux qui sont traduits par les onomatopées *cric-crac*, *pif-paf-pouf*, *bim-bam-boum*.

Digitized by Google

Il n'est d'ailleurs nullement indispensable que la répétition porte sur une sillabe tout entière ou sur un groupe de sons. Dans cet émistiche de la fable *Le coche et la mouche* :

Va, vient, fait l'empressée,

l'allitération du *v* qui commence les deux premiers mots a suffi à La Fontaine pour rendre en quelque sorte matériellement sensibles l'agitation et les allées et venues continuelles de la mouche. Il n'en faut pas davantage à un mot qui désigne un bruit pour devenir onomatopéique et faire sentir que ce bruit se répète. Tels sont la plupart des mots à *réduplication brisée* (*Dissimilation*, p. 168 sqq.), comme lit *bambéti* « grommeler », *burbéti* « bégayer », lat. *balbus* « bègue », gr. *βομβέω* « je bourdonne », v. irl. *bablóir* « bavard », lit. *blabūris* « bavard », *tytaras* « dindon », gr. *τέτραος* « faisan », fr. *caqueter*, *tintement*, *barboter*, *gargouiller*. Le fonème dont la répétition fait onomatopée n'est pas nécessairement une consonne ; il peut aussi bien être une voyelle comme dans ce vers de M. de Heredia :

Et P*a*n, ral*e*ntiss*a*nt ou press*a*nt la cad*e*nce.

C'est le cas pour le mot *monotone* dont les trois *o* semblables peignent si bien un bruit identique répété indéfiniment ; dans le mot *cliquetis* les deux *i* jouent un rôle également suggestif pour un bruit d'une nature précise, celui qui résulte de l'entrechoquement des armes & ceux qui sont analogues à celui-là.

Il faut ajouter qu'un mot peut désigner un bruit répété, comme all. *plaudern* « bavarder, caqueter », *klirren* « cliquetis », sans faire aucunement sentir que ce bruit est répété ; n'ayant en lui aucun fonème répété, il ne présente rien qui puisse suggérer l'idée de la répétition. D'autre part un mot peut posséder plusieurs fois le même son, voire la même sillabe, sans exprimer en rien la répétition si l'objet désigné ne comporte pas cette idée. Tels sont lat. *teter* « noir », att. *τέτταρες* « quatre », fr. *bourbier*, *encens*, angl. *pickpocket* « filou ». La répétition des fonèmes n'est donc expressive qu'en puissance et sa valeur ne vient en lumière que si l'idée exprimée le comporte.

Digitized by Google

III

Nous avons vu qu'une onomatopée comme *pif-paf-pouf* contient une modulation produite par son apofonie vocalique. Chacune des sillabes de ce mot constitue aussi une onomatopée monosillabique servant à désigner un bruit unique; mais elles ne s'emploient pas indifféremment pour n'importe quel bruit. Ainsi *pif* peut désigner celui que fait un chien de fusil en s'abattant sur la cheminée, *paf* celui d'un coup de fusil, *pouf* celui de la chute d'un omme qui tombe sur son derrière. Si l'on nous disait qu'un sac de farine en tombant par terre a fait *pif*, nous demanderions immédiatement comment il a bien pu produire un bruit aussi insolite. C'est donc que les différentes voyelles ont pour nous des valeurs spéciales. En effet les voyelles sont des notes variées qui impressionnent diversement notre oreille. Les unes sont des notes aiguës, les autres des notes graves, les unes sont des notes claires, les autres des notes sombres, les unes sont voilées, les autres éclatantes. C'est la disposition des organes buccaux nécessaire pour leur émission qui détermine leur qualité. Toutes celles qui ont leur point d'articulation sur la partie antérieure du palais sont des voyelles *claires*, à savoir *i*, *ü*, *é*, *è*, *eu* fermé (*ö*, comme dans le mot *feu*). Parmi ces voyelles claires, les deux qui sont le plus fermées et qui se prononcent le plus en avant, l'*i* et l'*ü*, peuvent être mises à part sous le nom de voyelles *aiguës*. Toutes celles qui se prononcent sur la partie postérieure du palais, ou au niveau du voile du palais, ou même plus en arrière, sont des voyelles *graves*. Il i a aussi lieu de ranger ces dernières en deux catégories, et de désigner par le nom d'*éclatantes* l'*a*, l'*ò* (*o* ouvert, comme dans le mot *corps*), l'*eu* ouvert (*ë*, comme dans le mot *peur*)[1], et par le nom de

[1] Il ne faut pas s'étonner de trouver dans deux classes différentes l'*eu* fermé (*ö*) & l'*eu* ouvert (*ë*). C'est par suite d'abitudes dues à la pauvreté de notre alfabet que l'on a une tendance à considérer l'*é* & l'*è* d'une part, l'*ò* & l'*ó* d'autre part comme des voyelles à peu près semblables.

Digitized by Google

sombres l'*u* (*ou*) et l'*ó* (*o* fermé, comme dans le mot *clos*). Les voyelles nasales sont toutes comme *voilées* par la nasalité, mais appartiennent d'ailleurs chacune à la même classe que la voyelle orale qu'elles ont pour substratum : i^n, $ü^n$ sont aigus, $è^n$ est clair, a^n, $ò^n$, $é^n$ sont éclatants, $ó^n$, u^n sont sombres.

Les voyelles aiguës, *i* & *ü*, sont naturellement propres à exprimer des bruits aigus, comme nous l'avons vu tout à l'eure dans l'onomatopée *pif* ; il en est de même de l'onomatopée *pim* qui désigne le bruit du marteau frappant sur l'enclume. Le *cri-cri* ou grillon domestique, que les Lituaniens appellent *czyczys*, fait un bruit aigu et strident ; il en est de même du *tri-tri* ou bec-figue. *Aigu*, appliqué à un son, possède une voyelle claire, puis une voyelle aiguë qui le rendent très expressif ; lat. *acutus*, d'où il sort, était inexpressif. Si ce que désigne le mot *cri* se distingue avec tant de précision des éclats de voix de la colère, des clameurs de la foule, du grondement de la mer en courroux, c'est que la voyelle aiguë de ce vocable lui assigne exclusivement des bruits aigus pour domaine. Cette qualité a été parfaitement sentie et renforcée par M. de Heredia dans ce vers :

Avec un *cri* sinistre, il tournoie, emporté
(*La mort de l'aigle*).

En lit. *kiřkti* signifie « jeter des cris aigus » ; *krykszti* a à peu près le même sens ; il en est de même de mha. *krischen* & *krizen* ; mais all. moderne *kreischen* ne peint pas aussi bien

En réalité il i a plus de différence entre l'articulation de l'*è* & celle de l'*é* qu'entre celle de l'*é* & celle de l'*i*, entre l'articulation de l'*ò* & celle de l'*ó* qu'entre celle de l'*a* & celle de l'*ò*, qu'entre celle de l'*ó* & celle de l'*u* (*ou*). Si dans notre classification l'*è* & l'*é* se trouvent dans la même catégorie, c'est qu'ils se prononcent tous deux sur la partie antérieure du palais ; si l'*ò* & l'*ó* sont dans une même catégorie, quoique dans deux subdivisions différentes, c'est que tous deux s'articulent dans la partie postérieure de la bouche. Le domaine des deux *eu* est intermédiaire entre celui des deux *e* & celui des deux *o*, mais de telle sorte que l'un a son point d'articulation d'un côté et l'autre de l'autre côté de la limite qui sépare les claires des graves.

Digitized by Google

l'acuité du son que mha. *krischen* d'où il sort. Parmi les instruments à vent, nous avons le *fifre*, le *sifflet* & la *flûte* qui soufflent des sons aigus :

Le *fifre* aux cris aigus....

dit Lamartine dans *Jocelyn*. Quand A. de Vigny écrivait dans *Le bal* :

.... et la *flûte* soupire,

il ne faisait que renforcer l'*ü* du mot « flûte » et mettre en lumière sa valeur expressive. V. Hugo de son côté rend sensible l'acuité du sifflement dans ce vers des *Burgraves* :

Semer, dans les débris où *sifflera* la bise....

L'évolution fonétique a ôté au mot all. *pfeife* « siffet, fifre » l'expression de l'acuité ; mais elle était bien nette dans les formes antérieures mha. *pfîfe*, vha. *pfîfa* & aussi dans leur point de départ lat. *pīpa*. All. *zirpen* « pépier, en parlant des petits oiseaux » est un peu moins expressif que fr. *pépier*, parce qu'il n'a pas de redoublement ; lat. *pipilare* était une onomatopée plus exacte. All. *zwitschern* « gazouiller » ne vaut pas mha. *zwitzern* qui a deux *z*, ni surtout vha. *zwizzirôn* qui présente *z* et *i* dans deux sillabes consécutives ; les formes des dialectes qui n'ont pas subi la seconde lautverschiebung ne donnent pas tout à fait la même impression, car leur *t* convient plutôt au *pépiement* et le *z* au *gazouillis* ; tels sont moy. angl. *twiteren*, angl. *twitter* ; la forme germanique d'où sortent celles du aut allemand et de l'anglais est supérieure aux unes et aux autres parce qu'elle réunit tous leurs éléments imitatifs et n'est qu'une copie immédiate du bruit qu'elle exprime : * *twi-twiz-ôn*. Le mot fr. *bise* que nous venons de rencontrer dans un vers de V. Hugo convient admirablement au vent sifflant et mordant qu'il désigne. La Fontaine l'a bien senti lorsqu'il écrivait :

Quand la *bise* fut venue.

All. *klirren* s'applique au cliquetis des armes, au bruit des

Digitized by Google

chaînes, au choc des verres, c'est à-dire toujours à des bruits aigus. All. *knistern* « crépiter, pétiller » désigne aussi des petits bruits aigus. All. *kichern* veut dire « faire de petits cris, ricaner ». Gr. λιγύς « clair, aigu, perçant en parlant d'un son » se passe de commentaire.

Quand une voyelle aiguë se trouve en contact immédiat avec une consonne nasale, la mollesse de cette dernière (cf. *infra* les voyelles nasales p. 145 et les consonnes nasales p. 146) fait perdre à la voyelle ses qualités d'acuité par une sorte de réaction qu'elle exerce sur elle et cette voyelle aiguë ne fait plus sur nous une impression plus violente qu'une voyelle claire non aiguë, un *é* par exemple. Comparez à ce fénomène l'évolution fonétique qui a transformé *in* latin en la voyelle nasale *in*, *ein* (*è*ⁿ) du français. C'est ce qui explique que *murmure*, *murmurer* n'expriment pas une répétition de bruits aigus, mais de bruits clairs. Victor Hugo nous a donné un exemple merveilleux de cet effet dans ce passage de *Petit Paul*:

. . . . . les **m**îds
Mur**m**ur**m**uraient l'hy**m**ne obscur de ceux qui sont bé**m**is,

où presque toutes les voyelles aiguës reçoivent du contact d'une consonne nasale une douceur infinie. All. *klingel*, *klingeln* s'emploient pour la sonnette ou la clochette et son bruit argentin; *klingen* peut s'appliquer au son d'une cloche, mais presque uniquement lorsqu'il s'agit d'un tintement; dans les autres cas on a le substantif *klang* et les formes verbales *klang*, *geklungen*; il serait absolument choquant d'employer une forme de ce verbe contenant un *i* pour désigner le son du bourdon, de la *brummglocke*; au contraire *geklungen* fait à merveille dans cette circonstance. Lat. *tinnire* qui signifie « rendre un son métallique, un son clair, tinter», *tinnitus* qui désigne ce son, *tintinnabulum* qui s'applique à différentes espèces de clochettes, sk. *kinkiṇiš* « clochette », possèdent des qualités semblables.

Les voyelles claires *é*, *è*, *è*ⁿ, *ö* produisent un effet analogue. On le sent dans all. *hell*, fr. *clair*, *léger* appliqués à un son :

Le **m**ur**m**ure *léger* des abeilles fidèles
(Leconte de Lisle, *Poèmes antiques*),

Digitized by Google

ou dans fr. *tinter* :

. . . . . fait *tinter* dans sa main
Les deniers d'argent clair qu'il rapporte de Rome
(Heredia).

All. *säuseln* convient bien aussi au doux murmure qu'il désigne :

In dürren blättern *säuselt* der wind,

dit Goethe dans l'*Erlkönig*, et si vous voulez savoir quelle est la note de ce bruissement du vent dans les aunes, voyez les paroles que croit i entendre l'enfant malade et combien leur vocalisme clair les rend légères, mielleuses, douces et charmantes :

Du liebes kind, komm, geh mit mir!
Gar schöne spiele spiel' ich mit dir.

Les voyelles éclatantes *a*, *ȯ*, *ė*, *ȯ*ⁿ, *ė*ⁿ sont par définition même propres à exprimer les bruits éclatants. Ce sont elles qui donnent la meilleure part de leur valeur onomatopéique aux mots *éclat* et *éclatant* eux-mêmes, puis au mot *fracas* qui désigne le bruit de quelque chose qui vole en éclats, au mot *fanfare* qui s'applique à une certaine musique éclatante :

La victoire aux cent voix sonnera sa *fanfare*
(Hugo).

La liste des mots qui désignent un bruit éclatant est assez variée dans chaque langue ; sans parler des exclamations all. *paff*, *patsch*, *klacks*, *klaps*, *knack*, *knacks*, *schwapp*, *schwapps*, fr. *paf*, *pan*, *vlan*, *flac*, *crac*, *clac*, on peut citer tout d'abord fr. *craquer*, all. *krachen* « craquer », fr. *claquer*, all. *klatschen* « claquer », *klappen* « claquer », *klappern* « claquer, craquer », *knallen* « éclater », *knarren* « craquer », *knacken* « craquer ». Le mot fr. *croquer* a un sens analogue et peint le bruit de quelque chose qui craque sous la dent. Ses éléments, sauf la voyelle, sont les mêmes que ceux de craquer. Cette voyelle aussi est éclatante, brève et sèche ; pourtant elle diffère assez sensiblement d'un *a* pour qu'une nuance d'expression puisse

Digitized by Google

exister. Elle est moins ouverte et un peu moins éclatante, et par suite elle est plus propre à peindre un son qui se produit à l'intérieur de la bouche, à l'endroit même où elle a son point d'articulation, ou d'une manière plus générale un bruit que nous n'entendons pas directement, mais à travers un obstacle ou une paroi. Tel est celui que nous percevons lorsque quelqu'un frappe à notre porte et que nous désignons en disant qu'il fait *toc-toc*, et non pas *tac-tac*. Nous retrouvons en effet cette voyelle *o* dans all. *klopfen* « eurter à une porte », vha. *klopfôn* et *klockôn* « même sens », all. *pochen* qui s'applique à ce même bruit et aussi à celui des battements du cœur ; enfin nous disons en français *cogner* à une porte. Gr. βράχε, ἀνιβράχε, qui signifie « craquer, éclater », contient des éléments assez voisins de ceux de *craquer* ; il peut aussi s'appliquer au tonnerre, non pas quand il produit un sourd grondement, mais seulement lorsqu'il éclate soudain. Le mot *cataracte* s'applique bien à une chute d'eau au bruit éclatant et répété ; *cascade* désigne une chute analogue, mais plus faible à cause de son *s* et de son *d*, et sans grondement (c'est l'*r* qui rend cette dernière nuance, cf. p 113). *Sonore*, quoiqu'il ait un emploi assez général, n'a toute sa valeur expressive que lorsqu'il est appliqué à des bruits éclatants :

> Ouvrait les deux battants de sa porte *sonore*
> (Hugo, *Le Satyre*).

Une *clameur* n'est ni un grondement ni un murmure ; c'est un ensemble de cris tumulteux et éclatants :

> Une brusque *clameur* épouvante le Gange
> (Heredia).

Le mot *aboyer* désigne d'une manière générale les cris des chiens quand ils ne urlent ni ne grognent ; il n'a pas d'expression lorsqu'on l'applique à la voix aiguë des tout petits chiens ou à la voix rauque des chiens de grande taille ; mais ses sons entrent en pleine valeur lorsqu'il s'agit de chiens de taille moyenne. Surtout certaines formes de sa conjugaison sont particulièrement onomatopéiques, tel ce prétérit qu'Hugo a employé et renforcé dans ce vers du *Satyre* :

Digitized by Google

La meute de Diane *aboya* sur l'Oeta.

Le mot *japper* qui contient aussi l'*a* s'applique également aux aboiements des chiens de taille médiocre. Les éclats de rire sont des bruits de même nature, aussi trouvons-nous ordinairement l'*a* dans les mots qui les désignent : sk. *kákhati*, *kákkati*, *kákkhati*, gr. καγχάζω, καγχᾶς, καγχαλάω, lat. *cachinnus*, et aussi all. *lachen* = mha. *lachen*, vha. *lahhên*, *lahhan*, *hlahhan*, got. *hlahjan*.

Les voyelles claires servant à peindre un bruit clair, les voyelles éclatantes un bruit éclatant, les voyelles sombres peindront bien un bruit sourd, comme dans le mot *sourd* lui-même :

Elle écoute. — Un bruit *sourd* frappe les *sourds* échos
(Hugo, *Orientales*),

ou dans les exclamations fr. *pouf*, *poum*, *boum*, all. *puff*, *bums*, *plumps*. Le bruit exprimé par le mot *glouglou*, qu'il s'applique à celui d'un liquide qui s'échappe d'une bouteille ou au cri du dindon, est un bruit sourd peint par la voyelle *ou* ; la même voyelle apparaît dans les verbes all. *glucken*, *glucksen* qui désignent aussi ce *glouglou* ou ce *gloussement*. Lit. *bubenti* signifie « gronder sourdement ». All. *munkeln* s'applique à une sourde rumeur, *puffen* à un bruit sourd comme celui d'un objet qui fait pouf en tombant. Le urlement a pour essence une voyelle sombre ; nous la trouvons dans sk. *ulūluś*, *ululíś* « urlant », lit. *ulúti*, *ululóti* « urler », lat. *ululare*, gr. ὀλολύζω « je me lamente ». Tandis que la voix du renard ou du petit chien qui glapit est aiguë et celle du chien moyen éclatante comme nous l'avons vu plus aut, celle du gros chien est sourde ; c'est ce que rend le βαύβαύ du grec, le *wauwau* de l'allemand, le *baubari* du latin, le *bukkati* du sanskrit.

Lorsqu'une voyelle nasale éclatante se trouve dans un mot qui contient une voyelle sombre, elle prend elle-même, grâce à l'assourdissement que lui donne la nasalité, la valeur de voyelle sombre. C'est le cas pour les mots *grondant*, *grondement* et quelques autres que nous verrons plus loin. Ce fénomène est particulièrement net dans ces deux vers de V. Hugo :

Digitized by Google

Le lion qui jadis au bord des flots rôdant,
Rugissait aussi haut que l'Océan grondant
(*Les lions*).

Il va de soi que si l'objet, la qualité ou l'action qu'un mot désigne ne comporte aucun bruit, il aura beau posséder une ou plusieurs fois n'importe quelle voyelle, elle n'entrera pas en valeur. Les voyelles que nous venons d'étudier ne sont pas onomatopéiques par nature ; elles ne deviennent expressives que si la signification des mots où elles se trouvent les met en relief. Qu'il suffise de considérer les mots fr. *pli*, *bis*, *rue*, *fibule*, *fruit*, *tituber*, *figure*, *ciguë*, *crime*, *lime*, *cime*, *dune*, *bitume*, *légume*, *métier*, *crétin*, *ébreu*, *péché*, *impair*, *effet*, *déchet*, *simple*, *vin*, *pimbèche*, *roc*, *sœur*, *peur*, *bloc*, *trappe*, *plaque*, *enfant*, *tour*, *cour*, *jour*, *rond*, *donjon*, *dôme*, *trône*, *manchon*, *brandon*, *tombeau*.

IV

Les consonnes demandent à être examinées à deux points de vue. Il faut considérer d'une part la nature de leur articulation et d'autre part leur point d'articulation.

La nature de l'articulation les répartit en occlusives, nasales, liquides & spirantes. Les occlusives ou explosives, frappant l'air d'un coup sec, contribuent à l'expression d'un bruit sec dont les voyelles indiquent le timbre. Si elles sont répétées, elles saccadent le mot & font sentir par là même que le bruit est répété. Nous avons vu plus aut *tictac* qui est un exemple excellent ; *cliquetis* n'est pas moins remarquable. Les voyelles de *tinter* indiquent un bruit clair ; ses deux *t* font sentir qu'il est sec et répété :

Et faisant à tes bras qu'autour de lui tu jettes,
Sonner tes bracelets où *tintent* des clochettes
(Leconte de Lisle).

Digitized by Google

Le *claquet* et le *cliquet* font tous deux entendre des bruits secs et répétés. *Crépiter* et *pétiller* s'appliquent l'un et l'autre à de petits bruits se succédant sans interruption ; ils sont tous dans la note claire ou aiguë, et les occlusives sourdes font sentir qu'ils sont secs et pour ainsi dire momentanés ; mais comme la même occlusive n'est pas répétée rien n'indique qu'ils soient semblables entre eux, et cette variété du consonantisme donne même l'impression du sautillement, comme la produit, dans un autre ordre d'idées, la variété sillabique des mesures de nos vers de sept sillabes. *Trotter* suppose des bruits secs et répétés dans la note propre à l'*ò*, c'est-à-dire, comme nous l'avons vu plus aut, dont l'éclat est un peu amorti. Si dans gr. κακάζω, sk. *kákhati* la reproduction de l'*a* indique une suite de bruits éclatants, celle de l'occlusive sourde qui ouvre les deux premières sillabes ne marque pas moins la répétition et fait sentir en outre que ces bruits explodent brusquement. Fr. *casser* indique un bruit sec et éclatant, mais sans répétition. Lat. *tussis* « toux », zd. *tusən* « ils toussaient », fr. *toux* peignent un bruit sourd commençant aussi par une explosion brusque.

Les occlusives sonores sont loin de donner une impression aussi sèche ; qu'il suffise de comparer all. *babbeln* à *pappeln*, gr. γογγύζειν « murmurer, roucouler » à κοκκύζειν « chanter comme le coq », βορβορυγή à κορκορυγή qui désignent tous deux le bruit des intestins, mais avec une nuance très sensible.

Les consonnes nasales sont, par définition même, propres à imiter des bruits réellement ou apparemment nasaux. C'est le cas dans fr. *nasiller*, all. *näseln*, sk. *minminas* « qui parle du nez d'une façon peu claire », gr. γίγγρας « flûte nasillarde, sorte de autbois », sk. *māyúš* « rugissement, bêlement », *mímāti* « il rugit, il bêle », gr. μιμιχμός « ennissement » , lat. *hinnire* « ennir », sk. *mešás* « bélier », *meší* « brebis », gr. μηκάομαι « bêler », μηκάς « chèvre », lat. *mugire*, fr. *mugir*, *meugler*, mha. *mūgen* « rugir », lett. *maunu* « je rugis ». Les mots qui désignent un léger grognement appartiennent à la même catégorie ; tels sont vha. *muccazzan*, all. *mucken*, *mucksen*. Un marmottement est quelque chose de fort analogue, d'où la valeur onomatopéique de fr. *marmotter*, v. sl. *mŭmati* « balbutier, bégayer », all. *murmeln* « marmotter,

Digitized by Google

grommeler, rognonner ». Quand une nasale suit une voyelle dans la même sillabe elle constitue, grâce à sa qualité de continue sonore, comme une résonnance qui prolonge cette voyelle ; il en est ainsi dans l'onomatopée *bim-bam-boum*, dans lat. *tintinnabulum*, fr. *il résonne*, all. *brummbär*, *brummglocke*, *klingen*, *klang*, gr. κλαγγή, lat. *clangor*, all. *trommeln* « battre le tambour », gr. βροντή « tonnerre », v. sl. *gromŭ* « tonnerre », gr. βόμβος « bourdonnement ».

Les deux liquides *l* et *r* doivent être soigneusement séparées. La première, *l*, est seule purement une liquide et propre à exprimer la liquidité. C'est un élément qu'il est parfois bien difficile d'isoler dans les sons. Si pourtant on fait porter son attention sur le mot *claquer* comparé à *craquer*, ou sur l'exclamation onomatopéique *clic-clac* comparée à *cric-crac*, mots qui ne diffèrent entre eux que parce qu'ils ont à la même place les uns un *l* et les autres un *r*, on sentira vite que l'*l* donne l'impression d'un son qui n'est ni grinçant, ni râclant, ni raboteux, mais au contraire qui *file*, qui *coule*, qui *schleift*, comme disent les Allemands, qui est *limpide*, ne fût-ce qu'à un des instants de sa durée, celui que peint l'émission de l'*l*. C'est le bruit d'un liquide qui *coule* avec un léger *glissement*, lequel n'est pas toujours réellement audible, mais que nous croyons entendre parce que nous le supposons. Il i a là une sorte d'illusion due à une série de traductions et d'associations auxquelles nous sommes abitués et dont nous trouverons de nombreux exemples tout à l'eure quand nous quitterons le domaine proprement dit des onomatopées pour celui des mots expressifs. Cette limpidité du son nous l'avons dans quelques bruits métalliques et argentins, dans le *cliquetis* des armes, dans la *klingel* allemande, dans le πιλιπαγμός d'Hésychius, dans certains aboiements tels que ceux qu'expriment all. *bellen*, *kläffen*, fr. *glapir*, v. sl. *lajati*. Ce glissement c'est celui qui précède le choc dans *clic-clac*, *flac*, *vlan*, *claquer*, all. *klatschen*, *klaffen*, *klappen*, gr. καχλάζω. Dans le mot *glouglou*, l'*l* peint le glissement qui précède le oquet du liquide ; dans *clapotis*, *clapotage*, c'est le glissement des ondes ou des vagues dans les intervalles de leurs entrechoquements. On sent une impression du même genre dans le mot *laver*, quand on dit que les vagues *lavent* le rivage, dans lit. *lėju*, *lėti* « verser »,

Digitized by Google

v. sl. *lějǫ, lijati* « verser », dans lat. *linere* « oindre », gr. ἀλείφειν « frotter d'huile », v. norr. *fljóta* « couler », *flaumr* « courant », vha. *flawen* « laver », lit. *pláuti* « laver », v. sl. *pluti* « couler », *plaviti* « laver », sk. *plávate* « il nage », all. *fliessen* « couler », gr. πλύνω « je lave ». Enfin le bruit d'un objet qui *glisse* dans l'air ou d'un souffle qui passe possède un élément de liquidité analogue ; c'est ce qui met en valeur l'*l* des mots fr. *voler*, all. *fliegen*, fr. *flotter* :

Les souffles de la nuit *flottaient* sur Galgala
(Hugo, *Booz*),

lat. *flare* « souffler », all. *blasen* « souffler », fr. *souffler*, *siffler*, all. *flüstern, flispern* « murmurer en parlant du vent ».

L'autre liquide, *r*, est une vibrante qui se prononce avec un roulement plus ou moins net et plus ou moins fort [1]. Sa valeur n'est pas exactement la même selon qu'elle s'appuie sur des voyelles claires ou aiguës ou bien sur des voyelles éclatantes ou sombres. Dans le premier cas elle exprime un grincement comme dans le mot *grincer* lui-même, dans *cri-cri* « nom du grillon », dans all. *kritzeln* « écrire avec une épingle sur un carreau, cracher en parlant d'une plume », fr. *crisser*, *frire*, *griller*, all. *zirpen* « chanter en parlant de la cigale, grésillonner en parlant du grillon, gringotter », fr. *tri-tri* « nom d'un petit oiseau », lit. *kiřkti* « jeter des cris aigus, perçants », v. sl. *krećetŭ* « cigale », sk. *tittiriš* « perdrix », fr. *criquet*, gr. τρίζειν « pousser un cri aigu, siffler, grincer », all. *knirschen* « grincer des dents, crisser », v. norr. *krikta* « pousser des cris aigus », v. sl. *krikŭ* « cri », lit. *krykszti* « jeter des cris aigus », ags. *grimetan* « grincer », lat. *frendo* « grincer des dents », *fringilla* « pinson », *fritinnire* « gazouiller, chanter en parlant de la cigale », lit. *grĕszti* « grincer », *czirszkinu* « je tire un son aigre d'un violon », lat. *stridor* « son aigre ou perçant », fr. *strident*, *stridulant*, enfin dans les mots qui signifient faire un bruit

[1] Nous avons surtout en vue ici l'*r* lingual ; l'*r* grasseyé ne s'articule pas de la même manière, mais les différentes impressions qu'il produit au point de vue expressif suivant la nature de la voyelle sur laquelle il s'appuie, sont tellement analogues à celles que produit l'*r* lingual dans les mêmes conditions, qu'il n'i a pas lieu de le considérer à part.

Digitized by Google

aigre en se cassant, analogue à celui d'une vitre qui se brise, comme gr. κρίζω, ἔκριχον, fr. *briser*, got. *brikan*, v. irl. *brissim*.

Quand l'*r* s'appuie sur une voyelle grave, son vibrement donne l'impression d'un *craquement*, d'un *râclement* si la voyelle est éclatante et d'un *grondement* si elle est sombre. On en a d'excellents exemples dans fr. *craquer*, *râcler*, *râper*, lat. *fragor*, fr. *fracas*, lit. *braszkėti* « craquer », *brakszmas* « craquement », all. *krachen* « craquer, croquer (sous la dent), éclater, tomber avec fracas », fr. *gratter*, all. *kratzen* « gratter, râcler », fr. *croquer*, *grogner*, *grommeler* :

> Les lions hérissés dorment en *grommelant*
> (Musset, *Rolla*),

gr. βορβορυγμός, fr. *écraser*, *broyer* que son vocalisme distingue si nettement de *briser* et dont tous les éléments détaillent si bien toutes les fases successives du broiement. La note sombre nous l'avons dans fr. *rompre* comparé à *briser*, *craquer* et *broyer ;* Racine l'a mise en relief en l'opposant à la note aiguë et grinçante dans cet émistiche célèbre :

> L'essieu crie et se *rompt*.

Fr. *gronder*, *grondant*, *grondement* sont de véritables tipes :

> Et le peuple en rumeur *gronde* autour du prétoire
> (Leconte de Lisle),
>
> Au-dessus du torrent qui dans le ravin *gronde*
> (Hugo, *Burgraves*),
>
> Avec des *grondements* que prolonge un long râle
> (Heredia).

Fr. *ronron* se passe de commentaire ; fr. *rauque* s'applique à un bruit âpre et sourd :

> Un *rauque* grondement monte, roule et grandit
> (Leconte de Lisle).

De même fr. *ronfler*, lit. *niùrniu*, *niurnėti* « gronder », lit. *krokiù* « je râle », v. norr. *kura* « gronder », v. sl. *grŭkati* « roucouler », all. *murren* « gronder », fr. *bourdon*, *bourdonnement*,

Digitized by Google

all. *brummen* « gronder en parlant de l'ours, du tonnerre, bourdonner en parlant des mouches, d'une toupie, ou de la cloche appelée bourdon ».

Les spirantes, comme leur nom l'indique, sont toutes propres à exprimer un souffle ; mais les diverses spirantes ne donnent pas la même impression. Ainsi les chuintantes *ch* et *j* (c'est-à-dire *š* & *ž*) conviennent pour un souffle accompagné de chuchotement. On le sent d'une manière intense en écoutant dans ce vers de Gœthe le chuchotement de l'*Erlkönig* :

Gar **sch**öne **s**piele **s**piel i**ch** mit dir.

Le mot *chuchoter* est évidemment le modèle du genre ; Musset en a savamment relevé les éléments expressifs au moyen d'autres spirantes dans *Rolla* :

C'est toi qui, *chuchotant* dans le **s**ouffle du **v**ent

Les langues slaves & germaniques sont particulièrement riches en mots de cette catégorie : lit. *szvilpiù* « siffler avec les lèvres », all. *zischen* « siffler en parlant de l'eau dans laquelle on plonge un fer rouge, d'une flèche, d'un serpent », lit. *cziarszkiù* « même sens ». L'idée de souffle est d'ailleurs très secondaire ; l'essentiel c'est le bruit chuintant et nos spirantes ne l'expriment pas moins bien lorsqu'il est produit par un léger frottement comme dans lit. *apcziuñczyju* « je traîne quelque chose en le faisant glisser », all. *schleichen* « se glisser, se traîner », *schleifen* « glisser », *huschen* « se glisser ». En outre les chuintantes sont propres à peindre par onomatopée les gémissements comme dans fr. *gémir*, *geindre* ; certains poètes l'ont parfaitement senti et ont habilement entremêlé les chuintantes aux labiales et aux sifflantes dans les paroles qu'ils ont voulu empreindre d'une profonde tristesse :

J'en ai fait pénitence; et, le **g**enou plié,
J'ai vingt ans au désert pleuré, **g**émi, prié
(Hugo, *Burgraves*),

Peut-être, ô mon enfant, seul, sans nom, sans patrie,
Gémis-tu, vagabond, par la pluie et le vent,

Digitized by Google

Sur la terre barbare où sur le flot mouvant ;
Ou, pour toujours, le long des trois Fleuves funèbres,
Chère âme, habites-tu les muettes ténèbres,
Tandis qu'un plus heureux, qui n'est pas de mon sang,
Prend ton sceptre et jouit du jour éblouissant.

(Leconte de Lisle, *L'Appolloniде*).

Les spirantes labio-dentales *f* et *v* ne peuvent exprimer qu'un souffle mou, presque muet, ou du moins accompagné d'un bruit très sourd. Tel est le *v* de différents mots qui désignent le *vent* :

Voilà le *vent* qui s'élève

(Lamartine),

all. *wind* « vent », *wehen* « souffler », lat. *ventus*, got. *vinds* « vent », *vaian* « souffler », lit. *véjas* « vent », v. sl. *vějǫ* « je souffle ». Dans le mot fr. *voler* on sent un effet analogue qu'a parfaitement rendu M. de Heredia dans ce vers :

Flottait, crêpe vivant le *vol* mou des vampires.

L'impression de l'*f* n'est pas tout à fait la même parce que c'est un fonème sourd tandis que le *v* est une sonore. On trouve d'ailleurs assez rarement l'*f* isolé ; le plus souvent il est combiné avec une liquide et forme avec elle un groupe que nous étudierons plus loin. On peut néanmoins, même dans les groupes, sentir sa valeur de souffle pur et simple, par exemple dans all. *pfuscher* « bruit de la poudre qui s'enflamme », vha. *fnëhan* « souffler », lat. *flare* « souffler », all. *flüstern* « murmurer en parlant du vent », fr. *zéphyr* :

L'ancien *zéphyr* fabuleux
Souffle avec sa joue enflée
Au fond des nuages bleus

(Hugo, *Contemplations*),

fr. *siffler*, *souffler* :

Un *soufflement* de forge emplit le firmament

(Hugo, *Suprématie*).

Digitized by Google

De l'*h* aspiré nous n'avons pas grand'chose à dire. On saisira bien sa valeur si l'on compare all. *husten* à fr. *tousser;* tandis que dans ce dernier mot la voyelle sombre est précédée d'une explosion dentale, dans le mot allemand elle l'est d'un souffle qui sort librement de la gorge, la bouche n'étant plus occludée nulle part au moment où commence la toux. Nous retrouvons à l'*h* la même valeur dans all. *hauch* « souffle ».

Les spirantes dentales ou sifflantes supposent un souffle accompagné d'un sifflement léger ou violent, ou inversement un sifflement accompagné de souffle. Le *z*, étant sonore, est plus doux que l'*s* et plus propre à peindre un léger bruissement comme dans ce vers de M. de Heredia :

Et les vents alizés inclinaient leurs antennes.

C'est la qualité du premier élément du mot *zéphyr* que nous citions tout à l'eure pour son *f* :

D'un *zéphyr* éloigné glissant sur des roseaux

(Musset, *Lucie*).

Comparez čèq. *bzikati* « fredonner », angl. *buzz* « bourdonnement ».

Quant à la note du sifflement elle est déterminée par la voyelle sur laquelle s'appuie la sifflante ; le simple rapprochement de *siffler* et *souffler* vaut mieux qu'un commentaire. Certains poètes semblent avoir nettement senti cette différence lorsqu'ils ont rapproché de voyelles claires les sifflantes qui devaient relever dans leurs vers celle du mot *siffler* :

Dans les buissons séchés la bise va *sifflant*

(Sainte-Beuve),

et de voyelles graves celles qui renforçaient l'*s* du mot souffler :

..... Mais il n'a pas prévu
Que je saurai *souffler* de sorte....

(La Fontaine).

Nous retrouvons ces deux notes dans all. *lispeln* « siffler

Digitized by Google

en parlant » d'une part et *summen*, *sumsen* « fredonner » d'autre part, ou bien encore dans fr. *cigale* :

Ainsi la *cigale* innocente,
Sur un arbuste assise, et se console et chante
(A. Chénier, *L'aveugle*),

et *soupir* :

Jamais rien de leur sein ne soulève un *soupir*
(Lamartine, *Jocelyn*).

V

Nous avons essayé dans ce qui précède d'isoler chacun des fonèmes pour déterminer sa valeur propre et spéciale. Isolément et détermination parfois difficiles; il est rare en effet qu'une onomatopée produise une impression absolument simple et ne contienne qu'un seul fonème expressif, en sorte que la valeur de ce fonème soit exactement définie par l'impression même que produit cette onomatopée. Le plus souvent l'impression d'une onomatopée est complexe et les divers éléments qui concourent à la produire se combinent entre eux, réagissent les uns sur les autres, se renforcent, s'atténuent, de telle sorte que nous avons dû parfois pour dégager la valeur de l'un d'eux nous appuyer sur les données de la fonologie générale. Quel qu'ait été le moyen employé, nous sommes aptes maintenant à analiser l'effet produit par leur emploi combiné et à déterminer strictement la part qui revient à chacun dans l'effet total.

Ainsi nous avons déjà vu que le vibrement de l'*r* donne une impression de grincement si ce fonème est en contact avec une voyelle claire, et au contraire de râclement ou de grondement s'il s'appuie sur une voyelle grave. L'*r* peut en outre être combiné soit avec une occlusive, soit avec une spirante. Si c'est avec une occlusive, l'impression est que le son vibrant retentit brusquement et qu'il rompt le silence

Digitized by Google

sans transition en explodant soudain. Mais l'explosion est beaucoup plus douce si l'occlusive est sonore, beaucoup plus sèche si elle est sourde; il suffit pour s'en rendre compte de comparer *craquer* et *gratter*. Cette nuance est généralement très bien observée dans les diverses langues. Lit. *traszkėti* signifie « craquer » tandis que *gráuszti* signifie « ronger »; un rat qui ronge une porte fait un bruit analogue à un grattement. Fr. *crépiter* et *grignoter* se distinguent par une différence de sens et d'impression analogue. Les *cris* débutent généralement par une explosion brusque et sèche, bien qu'ils puissent retentir dans des notes différentes: mha. *krîzen* « crier », lit. *kiřkti* « pousser des cris aigus », véd. *króçati* « il crie », gr. κραυγή « cri ». Les cris ou chants de certains animaux semblent souvent débuter par une explosion du même genre, affirmée pour le coq et la poule par lat. *cocococo*, fr. *coq*, *cocotte*, v. sl. *kokotŭ* & que l'on trouve en combinaison avec l'*r*, par exemple dans gr. κίκιρρος « coq », lat. *cucurire* « chanter en parlant du coq », lit. *kakaryku* « chant du coq », all. *krähen* « chanter en parlant du coq », all. *kikeriki* « chant du coq », sk. *kṛka-vâkuś* « coq », lit. *kiřkti* « crételer », gr. κέρκος « coq », v. irl. *cerc* « gallinacé ». Cette même initiale nous est attestée pour la corneille et quelques autres oiseaux par sk. *kâkas* « corneille », lett. *kâkis* « choucas », gr. κήξ « sorte de mouette », lit. *kovà* « choucas », sk. *kukkubhas* « faisan »; on la trouve combinée avec l'*r* dans gr. κόραξ « corbeau », κορώνη « corneille », lat. *coruos* « corbeau », sk. *kāravas* « corneille », gr. κρώζω, κράζω « croasser », lit. *kránkti*, *kraukti* « croasser », v. sl. *krukŭ* « corbeau », *krakati* « croasser », all. *krächzen* « croasser », sk. *karkaras*, *kṛkaras*, *kṛkaṇas*, *krakaras* « perdrix », v. pruss. *kerko* « plongeon », gr. κιρκιθαλίς « héron », lat. *querquedula* « sarcelle », *crocire* « croasser », sk. *tittiriś* « perdrix », v. sl. *tètrja* « faisan femelle », gr. τίταρος, τετράς « faisan », v. sl. *tetrèvi* « faisan », lit. *tetervas* « coq de bruyère », v. pruss. *tatarwis* « gelinotte », gr. τέτραξ, τετραδών « coq de bruyère », lat. *tetrinnire* « crier comme un canard ».

Ces exemples suggèrent trois observations qu'il est bon de noter avant de nous engager plus avant: 1° Il n'i a pas de différence entre *c* et *t* pour l'effet produit, quand la seule

Digitized by Google

qualité qui vienne en lumière est, comme ici, l'explosion sourde. 2° L'impression n'est pas la même selon que l'*r* est ou non en contact immédiat avec l'occlusive, comme dans *coruos*, κόραξ en face de *crocio*, κρώζω. L'*r* qui suit une voyelle débute par des éléments sonores, tandis que celui qui est précédé d'une occlusive sourde commence en sourde ; d'autre part les impressions que nous éprouvons se produisent dans l'ordre où les fonèmes frappent notre oreille, et si dans *coruos* nous avons l'impression d'une note vocalique ouverte brusquement par une explosion et prolongée par une sorte de roulement, dans *crocio* le roulement suit immédiatement l'explosion et aboutit à une voyelle où l'on ne sent plus aucun vibrement. Ce n'est là qu'une nuance, mais très nette, quoique souvent l'effet résultant de la somme des impressions produites par les divers éléments d'un mot soit dans les deux cas équivalent. 3° La signification d'un mot onomatopéique ne fait que mettre en lumière la valeur que les sons ont en puissance, elle ne saurait jamais leur en donner une différente : all. *kratzen* ne fait pas la même impression que fr. *gratter,* ni esp. *grida* la même que fr. *il crie ;* les significations de ces mots sont les mêmes, leur valeur onomatopéique diffère.

Quand l'occlusive est sonore, l'attaque est plus douce, et, bien que nous ne percevions de sonorités qu'au moment de l'explosion, nous sentons qu'elles ont commencé avant et que le mot ne figure à notre oreille que quelques moments du bruit; de là naît facilement l'impression que ce bruit est continu. Nous en avons de beaux exemples dans fr. *grogner*, *grognement*, all. *grunzen*, lat. *grunnire*, fr. *grommeler*, *gronder*, gr. βρέμειν « frémir », βρόμος « bourdonnement », all. *brummen* « gronder, bourdonner », all. *dröhnen* « gronder », ags. *dran* « bourdon », all. *drohne* « bourdon », fr. *bourdonner*, *bourdonnement*, fr. *grincer*, lit. *grẽszti* « grincer », ags. *grimetan* « grincer », vha. *gramizzôn* « gronder », fr. *broyer*, v. sax. *grindan* « broyer », fr. *briser,* got. *brikan* « briser », russ. *bormotat'* « murmurer », gr. βορβορυγμός, fr. *gargouiller*, *grouiller*, gr. γράω « je ronge », lit. *grémszti* « gratter bruyamment », *grẽsti* « frotter », *griáuszti* « ronger », *grukszéti* « grincer sourdement comme du sable sur lequel on marche ».

Digitized by Google

Nous pouvons comprendre maintenant la différence qu'il i a entre v. irl. *torann* « tonnerre », fr. *tonnerre* et all. *donner*, gr. βροντή, v. sl. *gromŭ;* dans les mots irl. & fr. (le mot fr. est très médiocre comme onomatopée) le bruit du tonnerre éclate soudain et se prolonge en grondant; dans le mot all. la sonorité précède l'explosion ; dans les mots gr. et v. sl. le grondement et l'explosion sont simultanés. Vha. *karm* s'applique à un bruit ou à une clameur que l'on considère au moment de son explosion, corn. *garm* à une clameur déjà commencée et qui continue; même différence entre ags. *cirm*, *cyrm* « bruit » & v. sl. *grimati* « sonare », entre gr. κρώζω & v. sl. *grają* « je croasse », & même entre v. sl. *krukŭ* & v. irl. *bran* qui désignent tous deux le corbeau ; ces deux noms imitent l'un et l'autre le cri de l'oiseau, mais le mot slave saisit l'instant même où le silence est rompu, tandis que l'irlandais peint l'espèce de râclement qui semble accompagner ce cri au moment où il est déjà pleinement sonore.

Ajoutons qu'au point de vue où nous nous plaçons ici, il n'i a pas de différence de valeur entre *d, g & b:* comparez all. *dröhnen* & fr. *gronder,* v. sl. *gromŭ* & gr. βροντή.

Lorsque l'élément qui entre en jeu avec une occlusive est un *l* au lieu d'être un *r,* l'impression de vibrement ou de râclement est remplacée par une impression de liquidité ; rien d'autre n'est changé. Nous venons d'étudier la valeur des occlusives en combinaison avec *r,* nous avons détaillé plus aut (p. 111) celle de *l ;* nous pourrons donc passer très vite. Lorsqu'un *l* est précédé d'une occlusive sourde l'impression produite est que le son, dont la note est donnée par la voyelle, se produit aussitôt après l'explosion sans rien de rude ni de raboteux, mais au contraire avec une limpidité et une égalité parfaites. Rappelons le son limpide des *cloches* que l'all. exprime si bien par son verbe *klingen;* rappelons les *claquements* qui ne sont accompagnés d'aucun craquement, comme celui d'un fouet, comme le bruit des *claquets* et des *cliquets,* comme celui des vagues qui *clapotent.* Il est des rires limpides comme celui qu'exprime lit. *klegù;* il est des cris tellement éclatants et tellement « liquides » que l'oreille n'i trouve aucun point de repère et qu'on ne saurait dire s'ils sont réellement dans la note éclatante ou dans la note aiguë ;

Digitized by Google

tel est le cri des aigles & l'appel clair des trompettes, tels sont les cris que les Grecs désignaient par κλάζω, κλαγγή & les Latins par *clango*, *clangor*. Les mots lat. *calare*, *clamare*, lett. *kalada* « cri » supposent aussi des sons pénétrants et limpides.

Entre lat. *glocire*, fr. *glousser* & gr. κλώσσω, κλώζω, il i a la même différence qu'entre v. sl. *grajǫ* & gr. κρώζω; les formes à occlusive sourde peignent le bruit au moment où il rompt le silence, et les autres au moment où il est déjà une suite.

Nous avons déjà eu l'occasion de noter combien nous percevons mal les sons étrangers à notre langage, & combien nous les traduisons de façon défectueuse. Il vaut la peine de remarquer ici que certains peuples ont senti comme *coulants* des bruits ou des cris que d'autres ont perçus comme *raboteux*. Sans parler de l'opposition entre gr. χάλαζα « grêle » et v. sl. *gradŭ*, lat. *grando*, où les uns ont pu être plutôt frappés par le glissement & les autres par le crépitement, il est certainement instructif de comparer v. norr. *hlakka* « croasser » à κρώζω, *crocio*, &c., ou v. irl. *cailech* « coq » à *krähen*, κίρκος, &c., ou gr. κλώσσειν « crier comme un geai » au nom latin de l'oiseau qui pousse ce cri, *graculus*, & au cri qu'il pousse, *frigulat*, ou encore n. sl. *krketati* « crier comme un dindon » & lit. *tytaras* « dindon » au *gloussement* que fait cet oiseau à notre sentiment. Qu'on ne vienne pas nous objecter que ces mots sont dérivés de racines différentes & que les lois fonétiques ne permettaient pas de modifier tel ou tel fonème de la forme originaire ; nous répondrions en demandant pourquoi de deux langues possédant un jeu de racines à peu près également riche et varié, l'une a choisi précisément les formes qui la choquaient. Nous verrons d'ailleurs un peu plus loin le cas que font les langues des mots qui ne leur conviennent pas et comment elles se procurent ceux dont elles croient avoir besoin.

La combinaison de la spirante *f* avec *r*, c'est-à-dire du souffle avec le grattement produit l'impression du *frottement*, du *frôlement*, du *frou-frou*. *Frôler* désigne une action plus douce que *frotter*, parce que ce dernier marque avec son *t* une explosion après la voyelle, tandis que *frôler* donne à la même place, avec sa liquide, l'impression d'un glissement; aussi M. de Heredia a cru bon dans ce vers où il

Digitized by Google

emploie le mot *frôle* d'en relever au moins autant l'*l* que l'*f* et l'*r* :

La viole que *frôle* encor sa frêle main.

Froisser commence par un frottement dont la note, d'abord sombre, puis éclatante, est détaillée par le vocalisme *oa*, & qui se termine par un léger sifflement indiqué par l'*s*. Lat. *fritinnire* « chanter en parlant de la cigale » exprime un frottement grinçant et saccadé, les saccades étant marquées par l'occlusive dentale *t* qui sépare les deux voyelles aiguës. Lat. *frendere* « broyer avec les dents, écraser, froisser, grincer des dents » exprime un frottement à note claire. Fr. *fracas*, lat. *fragor*, *frango* peignent par leur première sillabe un frottement à note éclatante, analogue au son rendu par un objet dur qu'on écrase ou qu'on broie ; mais le plus expressif de ces trois mots est *fracas* avec son occlusive qui arrête la voyelle éclatante pour exploder sur la même note.

Combiner l'*f* avec l'*l*, c'est réunir le souffle avec la liquidité et obtenir comme résultante une impression de *fluidité*. Nous l'avons dans *flotter* :

Et la voile *flottait* aux vents abandonnée
(Racine, *Phèdre*),

dans lat. *flare* « souffler », all. *fliegen* « voler », fr. *flatuosité*, lat. *fluere* « couler », dans le nom de la *flûte* qui souffle des sons limpides et aigus, & même dans fr. *renifler* dont l'*n* indique que le souffle est nasal. *Souffler* est un peu plus compliqué, car, outre la spirante *f* qui indique le soufflement & l'*l* qui en marque le glissement, il possède une autre spirante *s* qui exprime le sifflement possible de ce souffle, tandis que la voyelle *ou* prévient que ce bruit sera sourd s'il se produit. *Siffler* possède exactement les mêmes éléments, sauf un, l'*i* qui suffit a différencier radicalement le sifflement du soufflement; un sifflement c'est un souffle accompagné d'un bruit aigu qu'exprime cette voyelle :

Et voit sous les *sifflets* s'enfuir dans la coulisse
Cet écuyer de Franconi !
(Hugo, *Châtiments*).

Digitized by Google

Les autres combinaisons de spirantes avec des liquides sont rarement représentées. On doit pourtant une mention à all. *schliefen* et *schleichen* « glisser » pour le bruissement qu'ils font sentir. Fr. *glisser* était en v. fr. *glier* de vha. *glîtan* ; *glier* ne faisait pas onomatopée, c'était simplement un mot expressif ayant une valeur analogue à celle de all. *glatt* « lisse, poli », cf. p. 147. Si plus tard on a fait *glisser* de *glier*, sans doute en mélangeant ce mot avec *glacer* qui signifie souvent « glisser » en vieux français, c'est probablement qu'on éprouvait le besoin d'avoir dans ce vocable un fonème, la sifflante *s*, qui pût donner l'impression du bruit que produisent beaucoup de glissements. En allemand *gleiten* ne fait pas plus onomatopée que *glier*, mais la forme populaire *glitschen* exprime un bruissement qui vaut le sifflement de *glisser*. Fr. *ruisseler* présente une spirante avec les deux liquides *l* et *r* ; cet ensemble donne l'impression d'un bruissement produit par un liquide. V. Hugo a mis en relief tous ses éléments, mais en donnant la prééminence à l'*l*, c'est-à dire à la liquidité, dans ce vers des *Burgraves* :

L'huile et le plomb fondu *ruisseler* sur leurs casques.

All. *schwirren* « siffler en parlant d'une flèche, vibrer » unit l'impression d'un souffle chuintant produit par le *v* et le *š* à celle d'un vibrement aigu due au groupe *ir*. Fr. *fuser*, *fusée* n'ont que deux spirantes sans liquide, l'*f* qui exprime un souffle & le *z* qui fait sentir le sifflement sonore de ce souffle.

A côté de cette combinaison des effets de deux spirantes ou d'une spirante avec une liquide, il faut noter celle d'une occlusive avec une spirante, comme dans ćèq. *bzikati* « fredonner », qui fait entendre un bruissement labial par sa sifflante sonore *z* appuyée sur une occlusive sonore labiale. Le mot anglais *buzz* « bourdonnement » contient les mêmes éléments, mais la voyelle nous indique un bruissement sombre tandis que celui du mot ćèque est clair. All. *pfuschen* « produire un bruissement léger » n'a pas tout à fait la même nuance ; c'est un souffle labial qui produit une note sombre et se termine en chuintant. La *bise* et la *brise* sont deux souffles qui semblent sortir d'une bouche, mais tandis que le premier se con-

Digitized by Google

tente de produire un sifflement aigu et sonore, le second commence par un bruissement qui réagit sur le sifflement pour en atténuer l'acuité. Dans lit. *brežéti* « bruire » on a presque les mêmes éléments que dans fr. *brise*, mais la spirante dentale est remplacée par une chuintante qui donne l'idée d'un chuchotement. Fr. *bouffer* « manger gloutonnement » exprime un bruit labial et le soufflement de quelqu'un qui mange trop vite ; *bâfrer* nuance la même expression en indiquant que le souffle produit un bruit de frottement. All. *paffen* « fumer en faisant entendre un certain bruit des lèvres » présente une explosion labiale qui donne passage à un souffle également labial ; fr. *bouffée*, *une bouffée de fumée*, contient à peu près les mêmes éléments, mais l'explosion labiale étant sonore est beaucoup plus douce, et le bruit qui la suit est dans la note sourde, comme l'indique la voyelle *ou* ; fr. *pouffer* retrouve le *p* de *paffen* et ne diffère de *bouffée* que par la violence plus grande de son explosion.

Ce que nous avons dit à propos des voyelles, nous le répèterons pour les consonnes : la valeur que nous leur attribuons ici et qu'elles ont en puissance ne devient une réalité que si la signification du mot où elles se trouvent s'i prête. Voici pour chacun des cas que nous avons examinés et dans le même ordre un exemple où les consonnes considérées restent inertes : *pinter*, *clapier*, *crotter*, *catafalque*, *tout*, *bébé*, *papa*, *bourbier*, *pourpier*, *naissance*, *minimum*, *mai*, *mimique*, *machine*, *mécanique*, *moucher*, *manier*, *marbrier*, *mortier*, *marmite*, lat. *cincinnus*, all. *bang*, *kund*, fr. *plaquer*, *traquer*, *cliché*, *classer*, *larder*, *flirter*, *plier*, *fléchir*, *souplesse*, *safran*, *gringalet*, *grimaud*, *cribler*, *créer*, *trier*, *griser*, *frégate*, *fripon*, *brimer*, *raccommoder*, *fraise*, *framboise*, *braquer*, *crapaud*, *crottin*, *gorgone*, *broder*, *écrémer*, *rondeau*, *grondin*, *robinet*, *courtier*, *chiper*, *chou*, *villa*, *voter*, *fougère*, *défi*, all. *haus*, fr. *liste*, *cigare*, *soupière*, *crépu*, *criterium*, *courir*, *carrière*, *cortège*, *tarière*, *trident*, *drapeau*, *garçon*, *clef*, *cloture*, *calotte*, *glose*, *grâce*, *frère*, *frêne*, *froc*, *fleur*, *ficeler*, *flanc*, *fisique*, *bouse*, *bise* (nom de couleur), *pavé*, *café*.

Digitized by Google

VI

Dire que la valeur expressive des sons ne vient en lumière que poussée en avant par la signification des mots, c'est énoncer une proposition juste en somme, mais qui ne rend pas compte de toute la vérité. Il faut ajouter qu'un mot n'est une onomatopée qu'à condition d'être senti comme tel. Sans doute il en est, comme *frou-frou*, *ronron*, qu'il n'est pas permis de ne pas sentir ; mais d'autres, qui sont peut-être moins adéquates, seront saisies comme onomatopées par l'un et point par l'autre. Le fait pour un mot d'être onomatopéique est donc subjectif. Cette subjectivité apparaît plus nettement encore si l'on entre dans le détail et que l'on recherche dans un mot dont la signification permet la mise en valeur de fonèmes expressifs, quels sont ceux qui entrent en jeu pour l'onomatopée. Le téoricien vous dira exactement lesquels sont susceptibles de le faire, quelle est la valeur propre de chacun et quelle est celle de l'ensemble ; mais souvent il n'i en aura que quelques-uns qui agiront réellement sur l'esprit du sujet parlant ou du sujet écoutant, & ce ne sera pas toujours les mêmes. De là les changements de nuance dans la signification des mots onomatopéiques ; si le sujet parlant emploie un de ces mots en lui attribuant telle nuance qu'il croit sentir exprimée par quelques-uns de ses fonèmes, il peut se faire que le sujet écoutant i sente une autre nuance parce que ce sont d'autres fonèmes du même mot qui l'ont surtout frappé. Dès lors il sera tenté d'employer ce mot avec cette nouvelle nuance, qui pourra s'établir à côté de la première ou même se substituer à elle.

Prenons quelques exemples. Le mot sk. *bhramaras* « abeille » débute par un *bh* qui annonce un bruit labial, & ce *bh* est combiné avec un *r*, ce qui constitue le groupe le plus propre à exprimer le *bourdonnement*. Mais nous savons que ce n'est pas ce groupe qui frappait le plus les Indous dans ce mot ; ce qu'ils i sentaient avant tout ce sont les deux *r*, puisqu'ils appelaient fréquemment cet insecte *dvirephas*, c'est-à-dire

Digitized by Google

« qui a deux *repha* dans son nom ». Il i a beaucoup d'autres mots sanskrits qui contiennent deux *r*, mais on ne les i remarquait pas.

Lat. vulg. **frustiare*, dérivé de *frustum* « morceau », signifiait « mettre en morceaux » et ne pouvait avoir d'expressif avec cette signification que son groupe *ru*, le même que celui de all. *bruch* « rupture »; c'est-à-dire que son *f*, sa combinaison *fr* et son *s*, propres à peindre respectivement le souffle, le frottement et le sifflement restaient inertes. * *Frustiare* devient en fr. *froisser* qui a anciennement le même sens « mettre en morceaux » et dont le groupe *roi* a la même valeur que dans *broyer*. Mais peu à peu les éléments négligés viennent en lumière et influent sur l'évolution sémantique du mot. Par des dégradations insensibles il arrive, grâce au groupe *fr*, à désigner l'action de mettre en pièces par un frottement dur, puis de broyer on simplement d'écraser par le même frottement, c'est-à-dire que l'idée de mise en morceaux disparaît. Nous disons par exemple que quelqu'un s'est *froissé* un muscle. Jusque là l'*s* est resté dans l'ombre; quand son sifflement apparaît, la nature du frottement change à cause du bruissement qui l'accompagne. Dès lors tous les éléments de ce mot sont en relief et l'impression résultante produite par les valeurs combinées de son consonantisme et de son vocalisme est apte à rendre de façon très eureuse le bruit du papier, du satin que l'on fripe brusquement.

Ind. eur. **bhrem-* (vha. *brëman*, all. *brummen*, lat. *fremere*) commençait par un groupe propre à exprimer un bourdonnement, lequel pouvait être plus ou moins clair ou plus ou moins sombre selon l'apofonie (**bhrem-*, **bhrom-*). En latin le *bh* devient *f*, ce qui accroît notablement l'effet vibrant de l'*r* & rend le mot inapte à exprimer un bourdonnement léger comme celui des abeilles. Les bruits violents seront son domaine; & comme il n'a plus d'apofonie, que sa voyelle est toujours *e*, parmi les bruits qui donnent l'impression d'un frottement, ceux qui sont grinçants et de note aiguë lui conviendront particulièrement: *fremit sonipes* Virg. « le cheval ennit », *fremunt uenti* Ov. « les vents sifflent ». Mais ce mot a conservé par éritage la faculté d'exprimer des bruits sourds. Il n'i a donc rien de surprenant à le voir s'appliquer à des

Digitized by Google

bruits non moins violents, mais dans la note sombre. Il suffit pour cela que la voyelle ne vienne pas en lumière : *fremit leo* « le lion rugit », *fremit tigris* « le tigre gronde » (son essentiellement rauque).

Lit. *birbiu* qui désigne souvent un bruit strident ou aigu grâce aux éléments qui sont dans *bruit*, *bruire*, s'applique fort bien au *fredonnement* et au *bourdonnement* grâce au *b* & à l'*r*, bien que l'*r* soit palatal.

Lit. *birbinu* qui est formé des mêmes éléments, s'applique aussi au bourdonnement d'un rouet, d'un insecte, à un ronflement, mais peut désigner non moins bien, grâce à l'acuité de ses voyelles, le bruit de la clarinette ou de la crécelle.

All. *summen* & *sumsen* sont à peu près équivalents et signifient « fredonner ». Ils possèdent un *s* qui indique un bruissement (le second en possède deux et est de ce fait plus expressif), un *u* qui marque que ce bruissement est dans la note sombre et la consonne *m* qui est à la fois nasale et labiale ; suivant que c'est l'une ou l'autre de ces deux qualités qui entre en valeur, le mot exprime un fredonnement nasal ou un fredonnement labial, d'où le sens de « bourdonner » qu'il possède aussi.

Gr. βρύχειν « croquer, ronger » a des éléments communs avec *croquer*, mais à l'époque où son *v* se prononce *ü* son initiale se rapproche davantage de celle de *grignoter*, d'où le sens de « rousiller ». Il peut même lorsque son *ü* entre particulièrement en lumière signifier « grincer des dents » (sens rare) grâce aux éléments qui font impression dans *briser*, *grincer*.

C'est pour des raisons analogues que des mots tirés d'une même racine prennent souvent des sens différents suivant les asards de leur apofonie ou la forme de leur suffixe. Ainsi de la racine *ten-* le latin tire *tinnire* qui veut dire « rendre un son clair et métallique » à côté de *tonare* qui s'applique au bruit éclatant du tonnerre, et le vieux slave *tatĭnŭ* qui s'applique à un bruit sourd. Lit. *gráužiu* « je ronge » n'a pas le même sens que gr. βρύχειν « grincer des dents » auquel il est apparenté parce qu'il contient plutôt les éléments de *gratter* ; mais got. *kriustan* qui appartient à la même racine signifie « grincer » parce qu'il a comme βρύχειν un *r* appuyé sur une voyelle aiguë.

Digitized by Google

Gr. *βρέμειν* désigne essentiellement le frémissement, le murmure, et il en est de même de *βρόμος* parce que c'est le substantif correspondant ; mais le vocalisme de ce dernier lui permet de désigner aussi le bourdonnement et même le grondement, et cette signification pourra être aussi attribuée par réaction au verbe, dont la voyelle restera alors inerte par le fénomène que nous constations plus aut à propos de *fremere*. Quant à *βροντή* qui est dérivé de la même racine, il ne pourra s'appliquer qu'au bruit du tonnerre parce que sa formation l'isole du verbe.

C'est ce sentiment du rapport entre le timbre de la voyelle et la nuance sémantique qui a donné naissance à une apofonie spéciale, que nous avons déjà signalée (p. 100) & que l'on peut appeler l'apofonie onomatopéique. Elle a trois degrés : voyelle claire *i* (*é*), voyelle éclatante *a* (*ò*) & voyelle sombre *ou* (*ó*). Elle n'a rien de commun istoriquement avec l'apofonie indo-européenne, bien que cette dernière lui ait dans une certaine mesure servi de modèle. A côté de fr. *claquet* « petite latte de bois qui frappe continuellement sur la trémie d'un moulin », *cliquet* n'a pas d'autre origine que les besoins onomatopéiques pour désigner un objet analogue en métal et dont le son est par conséquent aigu. Les trois mots allemands de formation récente, *knirren* « faire un bruit aigre », *knarren* « craquer », *knurren* « gronder » sont un bel exemple d'apofonie onomatopéique. On en peut dire autant de lit. *treszkėti* « crépiter », *traszkėti* « craquer », *truszkėti* « faire entendre un craquement sourd, comme celui d'un arbre qui se rompt ». Considérez encore all. *klippern* « cliqueter » et *klappern* « claquer », *klitschen* et *klatschen* « mêmes sens respectifs », *knistern* « crépiter » et *knastern* « craqueter », *knittern* et *knattern* « mêmes sens respectifs », *kritzen* « griffer » et *kratzen* « gratter », &c.

Enfin, il faut constater que dans des mots à modulation vocalique comme fr. *tintamarre*, *clapotage*, *clapotis*, ce qui a déterminé le choix du suffixe, c'est uniquement le sens onomatopéique, c'est-à-dire le besoin de peindre dans le premier cas un bruit qui, après être passé de la note claire à la note éclatante, continue à retentir dans cette dernière ; dans le second cas un bruit saccadé (par les occlusives) dont les modulations ne sortent pas des notes éclatantes ; et dans *cla-*

Digitized by Google

potis un bruit varié de notes éclatantes entremêlées par endroits de notes aiguës.

VII

Sauf dans ces dernières lignes, nous n'avons encore presque rien dit de la formation, de l'origine, de l'étimologie et de l'évolution des mots onomatopéiques. Nous en avons rapprochés qui n'ont aucun lien de parenté, nous en avons séparés qui sont frères. C'est que pour les questions que nous avons étudiées jusqu'à présent, il n'i avait pas lieu de faire autrement ; il fallait constater l'état et la valeur des différents mots que nous signalions dans diverses langues, et toute autre considération eût été digressive.

C'est cependant sur ces points que nous avons négligés que l'on a le plus écrit jusqu'à maintenant. On a prétendu que les mots onomatopéiques échappaient aux lois ordinaires de l'évolution ; on a dit aussi que les langues possédaient d'autant plus d'onomatopées qu'elles étaient plus jeunes, plus sauvages même, qu'elles en semaient tout le long de la route qu'elles étaient obligées de suivre pour s'affiner, et que les langues les plus perfectionnées, celles qui correspondaient au degré de civilisation le plus avancé, n'en présentaient plus que quelques vagues débris. Aucune de ces opinions ne repose sur une étude attentive des langues et de leur évolution. Voyons les faits.

Les mots onomatopéiques obéissent servilement aux lois fonétiques qui dominent les autres mots de la langue à laquelle ils appartiennent, même si les transformations que leur imposent ces lois doivent leur ôter toute valeur expressive. Lat. *querquedula*, qui fait onomatopée par la combinaison de ses deux occlusives sourdes avec la vibrante *r*, est devenu en français *sarcelle*, mot absolument inexpressif. L'indo-européen employait pour désigner l'éternuement une racine * *pster-* dont la forme insolite décèle au premier coup d'œil une création

Digitized by Google

purement onomatopéique et qui est en effet bien remarquable avec son explosion labiale suivie d'un sifflement que vient interrompre une occlusive dentale explodant sur un bruit que prolonge le vibrement d'un *r*. Le grec en a tiré πτάρνυμι à qui l'évolution fonétique a fait perdre la spirante, c'est-à-dire l'élément essentiel, celui qui donnait la vie à tous les autres, si bien que ce mot n'est en définitive guère plus digne du nom d'onomatopée que πτέρνα « le talon ». Le latin, qui obéit à des lois différentes, en fait *sternuo ;* il n'a perdu que le *p*, et la perte est petite, car tous les éléments essentiels subsistent, et l'onomatopée reste excellente. Mais *sternuere* devient en français *éternuer*, qui est aussi inerte comme onomatopée que *éterniser*. Les langues germaniques possèdent pour désigner la même idée diverses formes qui semblent pouvoir être toutes ramenées à une sorte de racine * *qsneus-* ; elle n'est pas moins expressive que * *pster-*, mais elle ne désigne pas le même éternuement ; * *pster-* exprime un de ces éternuements dus à un picotement dans le nez comme en produit le soleil du printemps, & qui vous surprennent au moment où vous vous i attendez le moins & où vous avez par conséquent la bouche fermée, comme le montre l'explosion labiale du début ; la racine germanique * *qsneus-* peint au contraire l'éternuement de quelqu'un qui a contracté un bon rume de cerveau et qui ne pouvant plus respirer par le nez a d'avance la bouche ouverte ; pas d'occlusion labiale en effet, pas même d'occlusion dentale ; les muscles en se contractant ne peuvent produire d'occlusion qu'au fond de la bouche, au niveau du voile du palais, comme le marque le *q ;* cette explosion est immédiatement suivie d'une sortie violente de souffle exprimée par la sifflante *s* et dont le trop plein passe par le nez qu'il dégage momentanément (*n*) en produisant un bruit que marque la voyelle & qui se termine par un nouveau sifflement. Ajoutons que les langues baltico-slaves ont une troisième formation, lit. *cziústi*, *cziáudėti*, russ. *čichát'* dont l'élément essentiel est celui de notre onomatopée *atsché*, *atschi*, qui suppose aussi l'occlusion des fosses nasales. Il serait puéril de rattacher des considérations etnografiques à ces trois expressions différentes de l'éternuement ; lorsqu'on cherche à imiter un bruit complexe et variable, il est tout naturel qu'on le reproduise de façon plus ou moins inexacte

Digitized by Google

et tantôt d'une manière tantôt d'une autre. La seule chose qui nous importe ici, c'est de constater que si l'évolution fonétique a ôté à ind.-eur. **pster-* toute valeur expressive en le faisant aboutir à fr. *éternuer*, elle n'a pas plus respecté germ. **qsneus-*. Ce dernier est en effet devenu d'une part ags. *fnéosan*, m. angl. *fnésen*, holl. *fniezen* qui ne peignent qu'un souffle mi-labial et mi-nasal, d'autre part m. angl. *snésen*, angl. *to sneeze* qui marquent un sifflement dental suivi d'un souffle nasal, enfin v. norr. *hnjósa* qui indique bien encore un souffle nasal, mais dans les dialectes ou l'*h* est tombé on a vha. *niosan*, m. angl. *nésen*, all. *niesen* qui ne font pas plus onomatopée que all. *nähen* « coudre ». Les correspondants de sk. *kroças* « cri », gr. κραυγή « cri », si expressifs avec leur groupe *cr*, sont en got. *hruks* « chant du coq », *hrukjan* « chanter comme un coq » que la lautverschiebung a rendus presque inertes en détruisant l'occlusive sourde initiale. Même observation pour all. *rufen* « appeler » qui sort d'un prégermanique **krōb-* ou **krāb-*, pour all. *lachen* « rire » qui sort de **klak-* (cf. gr. κλάζω, κλώσσω), pour ags. *þunjan* « tonner » qui correspond à véd. *tányati*, lat. *tonare*, pour v. norr. *þidurr* qui correspond à gr. τίτραξ « coq de bruyère », pour gr. ἄησι, ἀήρ, αὔρα, lat. *aura*, v. irl. *aial* « souffle, vent » à côté de racine **wē-*, v. sl. *vějǫ* « je souffle », lit. *vėjas* « vent », got. *vaian* « souffler », *vinds* « vent », all. *wehen* « souffler », *wind* « vent », lat. *uentus*.

Puisque l'évolution agit impitoyablement, sans souci de l'onomatopée, il est évident que si elle la détruit parfois elle doit tout aussi souvent et avec la même inconscience, la créer. Ainsi ind-eur. **bhlā-* ou **bhlē-* « souffler » donne au vha. *plâen*, *blâen* qui est inexpressif, mais au lat. *flare* qui vaut vha. *fnëhan* examiné plus aut, p. 97. Vfr. *afan* « effort », it. *affanare* « chagriner », prov., esp., port. *afanar* « se donner de la peine, travailler avec effort » supposent une forme romane d'origine inconnue **affanare*. Tous ces mots sont inexpressifs. A côté de cette forme il i en avait probablement une autre avec un seul *f*, **afanare*, sortie de celle-là par simplification de la consonne double dans les formes où elle se trouvait devant l'accent, comme dans *mamilla* de *mamma*, *curulis* de *currus*, *ŭăcillare* de *uaccillare*, *farina* de *farris*, *ofella* de *offa*,

Digitized by Google

ŏmitto, *Messalina* de *Messalla*. **Afanare* aurait donné fr. *ahaner* comme *deforis* est devenu *dehors*. Or *ahane* fait onomatopée par son iatus, comme ce vers de M. de Heredia :

Et bondis à travers la haletante orgie,

et *ahan* d'autre part par sa nasalisation qui le fait coïncider pour sa deuxième sillabe avec l'interjection des gens qui font effort, *han !*

Il est inutile de citer ici un plus grand nombre d'exemples de ce genre. On en pourra glaner plusieurs dans les chapitres qui précèdent et on en rencontrera beaucoup dans ce qui nous reste à exposer. Qu'il nous suffise pour le moment de constater que ce que l'évolution fonétique fait perdre d'un côté à une langue au point de vue de l'onomatopée, elle le lui rend d'un autre côté. Les pertes et les gains se balancent à peu près.

Les langues subissent-elles passivement cet état ? On ne les voit guère rejeter un mot parce qu'il fait onomatopée. Mais lorsque l'évolution fonétique leur fait perdre une onomatopée, on constate souvent qu'elles la refont ou la remplacent. Quand il s'agit simplement d'imiter un bruit bien déterminé, on le recopie de son mieux en abandonnant le mot éréditaire devenu inexpressif. L'istoire des noms du *coucou* dans les langues indo-européennes est fort instructive à cet égard. Ils ont tous quelque élément commun, mais la question est de savoir dans quelle mesure ils le doivent à l'érédité et à leur parenté. Il convient d'abord de signaler sk. *kókas* « coucou (RV, VII, 104, 22), — loup, sorte d'oie (class.) » avec son dérivé *kokilás* « coucou », lat. *cucus* (?), v. irl. *cúach*, gall. *cóg* qui remontent aux formes parallèles **qeuqos*, **qouqos*, **quqos*, **quqā*, **qouqā*. Ce sont des mots à *réduplication brisée* que l'on peut rapporter à une racine onomatopéique **qeu-*, attestée par sk. *kávati*, *kunāti*, *kavate* « retentir, faire entendre un son, gémir », v. sl. *kujati* « murmurer, gronder », gr. κωκύω « je pousse des cris de douleur », lit. *kaũkti* « urler », etc. A la même racine peuvent se rattacher lat. *cucūlus*, v. sl. *kukavica* « coucou », lit. *kukũti* « faire le cri du coucou » ; mais

Digitized by Google

rien ne prouve que tel de ces mots n'a pas été refait directement sur le cri du coucou.

En grec on a κόκκυξ qui ne correspond exactement à aucun des mots cités jusqu'à présent. Faut-il, à cause de son occlusive redoublée, i voir une formation grecque tirée d'une nouvelle imitation du cri du coucou, à savoir κόκκυ? Ce n'est nullement nécessaire ; sans doute, si κόκκυξ était un mot inexpressif sa dérivation de la racine signalée plus aut serait anomale ; mais lorsqu'il s'agit d'un mot onomatopéique, son κκ n'a rien de plus surprenant que le ππ de πιππίζω à côté de πιπίζω ou le κχ de καχχάζω à côté de καχάζω. Le redoublement d'une occlusive dans les cas de ce genre est un procédé qui a pour effet d'accentuer le redoublement, de le rendre plus sensible, & qui plonge par ses origines jusque dans l'indo-européen ; qu'il nous suffise de rappeler ici en face de πιππίζω sk. *pippakā* « nom d'un oiseau », en face de καχχάζω, καχάζω sk. *kakkhati*, *kakhati*. Est-il permis de supposer que notre forme κόκκυξ remonte aussi aut? On a certainement le droit d'en rapprocher sk. *kukkubhas* « faisan », *kukkuvāc* « espèce d'antilope », tant qu'il ne sera pas démontré que ces mots sont des formes prākrites sanskritisées. La différence de signification ne saurait être un obstacle ; la racine dont nous avons parlé a un sens assez large pour que ses dérivés puissent s'appliquer à des animaux divers pourvu que leurs cris aient entre eux quelque vague analogie. Nous avons déjà vu sk. *kokas* désigner « le loup » et « une sorte d'oie » ; v. sl. *kućika* signifie « le chien », lat. *cucubare* veut dire « faire entendre le cri du ibou », enfin gr. κοκκύζω lui-même convient aussi bien au chant du coq qu'à celui du coucou.

Dans les langues germaniques la forme la plus ancienne qui nous soit connue est vha. *gouh* = ags. *géac* = v. norr. *gaukr* « coucou », représentée encore aujourdui par all. *gauch* « coucou, — niais ». Elle ne peut en aucune façon être rapprochée fonétiquement des formes que nous avons signalées dans les autres langues ; elle est sans doute apparentée à sk. *hávate*, *hváyati* « il crie, il appelle », *hávas* « cri », *jóhavīti* « il appelle », v. sl. *zovą* « je crie, j'appelle ». Au point de vue expressif ce mot est très défectueux à différents égards et en particulier parce qu'il n'indique pas de redou-

Digitized by Google

blement alors que le cri du coucou est toujours répété. Aussi voit-on surgir au XVI^e^ siècle à côté de *gouch* des formes telles que *guckgauch, gutzgauch*. Mais longtemps auparavant le néerlandais avait recopié directement le cri de l'oiseau dans son mot *koekoek*, qui pénétra en Allemagne dès le XV^e^ siècle sous la forme *kuckuck*, aujourdui très répandue. L'anglais a *cuckoo* qu'il ne doit sans doute ni a un éritage ni à un emprunt, mais qu'il a calqué sur le cri du coucou. De même en russe *kukúška* n'est pas le représentant de v. sl. *kukavica*, mais une imitation du cri du coucou suivie d'un suffixe très usité.

Le *cŭcus* de nos dictionnaires latins n'est livré nulle part d'une façon certaine, pas même dans Isidore (*Orig.*, 12, 7). C'est assez dire que si un pareil mot a réellement existé en latin, nous ignorons sa forme exacte et en particulier la quantité de sa première voyelle. Rien ne saurait donc faire obstacle au **cŭccus* que demandent ital. *cucco*, roum. *cuc*, port. *cuco*. Ce **cŭccus* serait à **cūcus* ce que *cŭppa* est à *cūpa*. Le mot ordinaire en latin pour désigner le coucou est bien connu sous la forme *cŭcūlus* et son doublet *cŭcŭllus*. Dans les langues romanes prov. *cogul-s* répond bien a *cŭcŭlus*, mais en italien au lieu du **cugúlo* attendu on a *cucúlo* qui demande fonétiquement **cŭccūlus*. En français il n'i a pas lieu de séparer les mots désignant l'oiseau *coucou* de ceux qui s'appliquent au mari *cocu*, à celui dont la femme, comme la femelle du coucou, ante des nids étrangers. Vfr. **coucu*, attesté par Godef. *coucuault*, peut sortir comme ital. *cucúlo* d'une forme **cŭccūlu*; de même langued. *coucut* suppose **cŭccūtu*, et franc-comt. *coucue* « l'erbe au coucou », **cŭccūta*. Ces formes *cucúlo*, **coucu*, *coucut*, *coucue* peuvent recevoir deux explications: 1^e^ le texte de Plaute, *Trin.*, 245 paraît exiger la longueur de la première sillabe dans le mot *cuculus*, c'est-à-dire *cūc-* ou *cŭcc-* & tous les autres passages où ce mot se trouve dans le même auteur peuvent s'accommoder de cette scansion (cf. éd. *Brix*). *Cŭcūlus* serait à *cŭccūlus* comme *uacillat* à *uaccillat* et la coexistence de ces deux formes en roman ne serait pas plus surprenante que celle de *cuppa* à côté de *cupa* ou celle de *pullicinu* « poussin » à côté de *pulicinu* « pussin » (*Revue des langues romanes*, 1898, p. 287); 2^e^ **Cugúlo*, **cougut*, &c., pouvaient devenir d'une façon normale *cucúlo*, *coucut*, &c.

Digitized by Google

par le sentiment du redoublement, comme fr. *verveine* de *uerbena*, lat. vulg. *cocina* de *coquina*, v. esp. *bierven* de *uerminem*, &c. (cf. Grammont, *La dissimilation*, p. 169).

Fr. *coucou* est probablement une nouvelle imitation directe du cri de l'oiseau, mais il pourrait aussi être sorti de **coucu* par une assimilation vocalique progressive due à l'influence de l'onomatopée. Enfin *cocu*, *coqu*, au lieu d'avoir subi, comme le pense le *Dict. gén.*, l'influence de *coquart*, *coquin*, &c., n'est autre chose que vfr. *cucu* dissimilé normalement comme *devin* de *diuinu*, *voisin* de *uicinu*, *fenir* de *finire*. Quant à ce *cucu*, c'est ou bien **coucu* assimilé régressivement par le sentiment que ce mot fait onomatopée et exige le redoublement de la même sillabe, ou bien une reproduction directe et approximative du cri de l'oiseau. Comme nous l'avons déjà indiqué (p. 98), les deux notes du cri du coucou ne sont pas absolument identiques ; la première est plus claire que la seconde, et si *coucou* est une imitation plus exacte que *cucu*, ce dernier présente pourtant une approximation très suffisante. Seulement il fait l'impression d'un cri plus aigu que *coucou*. On trouve la même différence entre les mots désignant le urlement que nous avons signalés à la p. 108 et le mot fr. *urler* (*hurler*). La voyelle essentielle des premiers est un *ou*, ce qui ne les empêche pas de servir à l'occasion pour les urlements aigus ; au contraire fr. *urler* donne l'impression d'un urlement aigu et par extension désigne aussi les autres. Mais d'où vient son *ü* et aussi son *h* qui s'est prononcé assez tard puisque nous disons encore aujourd'hui *le urlement* sans élision ? Le point de départ de ce mot est évidemment latin *ŭlŭlare* qui n'a ni *ū* ni *h* ; ce *ululare* bien qu'il s'applique essentiellement au urlement des chiens et des loups est un dérivé de *ulula* « chat-uant ». Le rapport qui existe entre le urlement et le cri du ibou ou du chat-uant paraît avoir été saisi de différents côtés, car all. *heulen* « urler » de mha. *hiulen*, *hiuweln* est apparenté à mha. *hiuwel*, vha. *hiuwila* « ibou, chat-uant ». C'est ce qui permet de supposer que le mot fr. a subi une influence germanique et qu'il s'est mélangé avec vha. *hūwila* « ibou, chat-uant ».[1]

[1] *Hūwila* + *ŭlŭlare* peut donner soit **hūlŭlare* d'où *hurler*, soit **hūwilare*

Digitized by Google

Le mot *uer* (*huer*), que l'on persiste à tirer de l'interjection *hu*, appartient à la même famille ; il signifie encore en terme de fauconnerie « crier comme le ibou » & n'est autre chose qu'un dérivé de vha. *hūwo* « ibou, chat-uant ».

Lorsqu'il s'agit de bruits moins précis et moins bien déterminés, les langues ont d'autres ressources pour réparer leurs pertes. Elles ont toujours en magasin, si l'on peut s'exprimer ainsi, les fonèmes qui sont propres à en peindre les caractères essentiels, par exemple l'apofonie onomatopéique qui suffit, comme nous l'avons vu plus aut, à en exprimer la note dominante, puis les occlusives qui marquent les sons à explosion brusque, puis les combinaisons d'occlusives avec des liquides ou des spirantes, dont la valeur nous est aussi connue. Ainsi la lautverschiebung ôte au correspondant germanique (vha. *huoh*, que nous retrouverons plus loin) de gr. *καχάζειν* « rire aux éclats », lat. *cachinnus*, sk. *kákhati* tout ce qui rendait ces mots si expressifs; mais le vieux aut allemand retrouve dans son propre fonds les éléments qui avaient servi à former ces mots en indo-européen, & il en fait *kichazzen*, *kachazzen*. Le « geai » se dit en vha. *hehara* (qui ne fait pas onomatopée) et en gr. *κίσσα* ; en sanskrit on trouve *kikiś*, mot refait qui éveille bien le sentiment des cris aigus et saccadés de cet oiseau ; mais la forme attendue **cicić* n'avait pas les mêmes qualités. Indo-eur. **klak-* devient en germanique par la lautverschiebung *hlah-* & même en all. *lah-* qui n'ont plus

d'où vfr. *huler* ; le dérivé normal de *hūwila*, sans mélange avec *ŭlŭlare*, ne pourrait d'ailleurs avoir une autre forme que **hūwilare*. M. Meyer-Lübke a donné (*Gröber's Zeitschr.*, XXII, 6 sqq.) une explication fort ingénieuse de l'*u* fermé de la sillabe initiale; mais elle ne paraît pas pouvoir être acceptée parce qu'elle n'est pas indispensable pour expliquer obw. *urlar* & surtout qu'elle ne rend pas compte de l'*h*. Déjà en 1894 M. Th. Braune avait songé à une origine germanique (*Gröber's Zeitschr.*, XVIII, 527), mais il n'avait pas touché juste parce que *hurreln* aurait donné fr. **hourler*, parce que plusieurs formes romanes ne permettent pas d'écarter *ululare*, enfin parce que sard. *urulare* & roum. *url* prouvent surabondamment que l'*r* n'est pas d'origine germanique, mais est le produit d'une dissimilation tout comme le *d* de cat. *udolar* qui ne sort pas de *hurdeln* (cf . Grammont, *La dissimilation*, p. 50, 55, 81, 84).

Digitized by Google

du tout la valeur onomatopéique de gr. κλαγγή, lat. *clangor*; mais on refait *klingen*, *klang*.

Au lieu de fabriquer un mot de toutes pièces pour combler une lacune, les langues peuvent l'emprunter à un idiome voisin ou le tirer d'une racine qui n'a pas le même sens. L'indo-européen se servait des deux racines onomatopéiques **perd*- & **pezd*- pour exprimer deux nuances nettement distinctes. La première avec son explosion labiale, son vocalisme varié (**perd*-, **prd*-, **pord*-), le léger roulement de son *r* et l'occlusion finale, est une merveille. Elle est attestée par sk. *párdate*, gr. πέρδεται, ἔπραδον, ἔπαρδον, πέπορδα, πορδή, lit. *pérdžiu*, *pérsti*, čèq. *prdĕti*, all. *furzen*, *farzen*, &c. La lautverschiebung a modifié l'expression dans les mots germaniques, mais il n'i a pas lieu d'insister sur ce changement. La seconde racine, **pezd*-, remplace excellemment la vibrante *r* par la spirante sonore *z*, mais on peut trouver que l'explosion marquée par la labiale du début est trop violente. Quoi qu'il en soit elle donne naissance dans le domaine ellénique a un verbe **bzdeyō* qui serait parfait si les lois fonétiques grecques ne le rendaient inexpressif en lui faisant perdre son *z*; gr. βδίω garde la signification de **pezd*- parce que περδ- subsiste en face de lui, mais il ne l'exprime plus. En baltico-slave et en germanique **pezd*- apparaît dans slav. *pezdĕti* qui garde toutes les qualités de l'indo-européen, dans pet. russ. *bzd'ity* et lit. *bezdẽt'i* (sans doute emprnnté au russe) qui sont plus parfaits, et dans mha. *vist*, all. *fisten* qui sont irréprochables. En latin **pezdō* devient normalement *pēdō*; il reste la labiale, mais plus rien de caractérisant. C'est désormais un mot à peu près quelconque, plus propre pourtant avec son explosive labiale sourde à remplir les fonctions de **perd*- que celles de **pezd*-, et comme il n'i a pas à côté, comme en grec, un représentant de **perd*-, le domaine de ce dernier lui échoit; mais il s'i comporte si malabilement, qu'on éprouve souvent le besoin de le remplacer par *crepare*. Quoi qu'il en soit, la place de **pezd*- reste vacante; on a recours alors à *uisire*, qui est fort juste comme expression, mais qui trouve là un emploi nouveau, car, bien que son origine ne soit pas certaine, il semble se rattacher à une racine **veis*- signifiant « couler, exprimer un liquide ». En vieux français *pēdere* donne *poire* qui n'est pas

Digitized by Google

beaucoup plus expressif que le fruit dont le nom se prononce de même ; mais du substantif *pet* on tire un dérivé *péter* qui doit à son occlusive dentale sourde un regain d'expression. L'autre nuance est rendue par *vesser*, vfr. *vessir*, qui a toutes les qualités désirables et sort de * *ŭissīre*, doublet de *ūisīre*.

Non seulement les langues réparent souvent, soit en créant, soit en empruntant, les pertes que leur a causées l'évolution fonétique, mais il n'est pas rare, lorqu'un mot vient mal ou ne présente pas les qualités requises, qu'elles le réduisent à un rôle secondaire, ou le rejettent complètement et le remplacent par des mots plus expressifs qu'elles prennent où elles les trouvent, soit qu'elles les forgent, soit qu'elles les empruntent

Ainsi lat. vulg. *meiare* (class. *meiere*) donne sard. *meare*, esp. *mear*, port. *mijar*, mots inexpressifs. Dans les autres langues romanes on emploie les représentants de * *pistiare*, à savoir it. *pisciare*, rétor. *pischar*, prov. *pissar*, fr. *pisser*, picard *picher*, cat. *pixar*, roum. *piş*. Il est probable que si l'on a eu recours à ce mot de signification si éloignée (sur son origine et son évolution sémantique, cf. Ulrich, *R*, IX, 117 et Körting, *Lat.- rom. wört.*, n° 7195), c'est parce qu'il est expressif & rappelle le bruit d'un filet d'eau qui coule par terre (cf. le mot des nourrices qui veulent faire uriner leurs nourrissons, *ps, ps*, avec *s* palatal), tandis que *meiare* & ses représentants sont totalement inertes.

Le latin rendait l'idée de crier par *clamare ;* on en a fait en vfr. *clamer, je claim,* qui signifiait « appeler à aute voix » & qui n'est plus guère vivant aujourdui que dant les composés *proclamer, acclamer, réclamer* ; mais pour rendre l'acuité d'un cri qui vibre soudain, le latin ne fournissait rien ; le lat. vulg. a * *critare* qui est excellent. Où l'a-t-il trouvé ? On le voit généralement dans lat. *quiritare* « appeler le peuple au secours », & il n'i a en effet pas grand chose à dire contre cette étimologie ; mais il nous a toujours semblé qu'il i avait tout autant de chances pour que ce mot vînt de got. * *kreitan* « crier », attesté par mha. *krîzen*. Et ce got. * *kreitan* d'où sort-il lui-même ? Pas de l'indo-européen, qui ne connaît pas * *greid-* ; il est vrai que l'on pourrait songer à un élargissement de la racine * *ger-*, attestée par sk. *járate* « il fait du bruit », lit. *gàrsas* « voix », v. irl.

Digitized by Google

gair « appel, voix », v. norr. *kura* « gronder », vha. *karm* « bruit, clameurs », &c. ; mais il est beaucoup plus probable que *kreit-* est une fabrication germanique apparentée onomatopéiquement (& non pas istoriquement) avec indo-eur. **qreiq-* « pousser des cris aigus » que l'on voit représenté dans gr. ἔκρικον, v. sl. *krikŭ* « cri », lit. *kriksėti* « crier », v. norr. *hrikta* « pousser des cris aigus », vha. *hreigir* « héron ».

Le latin ne disposait guère que de *crepare* pour rendre les trois nuances *craquer*, *croquer*, *claquer* ; les langues romanes gardent ce mot à cause de ses qualités (it. *crepare*, roum. *crĕp*, prov. *crebar*, fr. *crever*, esp., port. *quebrar*), mais elles limitent sa signification et suppléent à son insuffisance en recourant qui au germanique comme l'espagnol qui en tire *crujir*, qui aux formations onomatopéiques comme le français, qui a tiré des verbes des interjections *crac*, *croc*, *clac* ; all. *klatschen* est dérivé de la même manière de *klatsch* & *krachen* de *krak* ; il n'i a évidemment aucun rapport istorique entre ces mots et ceux qui leur correspondent en français. Pour désigner le *cliquetis* des armes, le latin se servait d'un dérivé du même *crepare*, à savoir *crepitus* ; l'espagnol l'a remplacé par *chischas* et le français par *cliquetis* qu'il a tiré de *cliquet* au moyen du même suffixe qui lui a servi à distinguer le *clapotis* du *clapotage*, & *cliquet* lui-même n'a pas d'autres aïeux que l'interjection *clic*. Ces nuances ne suffisaient pas encore aux langues modernes ; pour ne considérer que le français, de *craquer* il a tiré *craqueter*, *craqueler* ; il a même repris au latin par voie savante ce *crepitare* qui était excellent et qui ne lui était pas venu par voie populaire. Il s'est encore tourné d'un autre côté, & ajoutant à un substantif inexpressif qu'il possédait le suffixe *-iller*, il a fait *pétiller* dont tous les éléments sont en valeur ; car le *jod*, spirante palatale sonore, est propre à exprimer un léger bruissement, bruissement aigu si la voyelle qui précède est aiguë comme dans le cas présent, bruissement sourd si elle est sombre comme dans *gargouiller*, *grouiller* que le français ajoute à la liste en tirant l'un d'un élément onomatopéique à redoublement *garg-* & l'autre de l'initiale de *grogner*, *gronder*. Tous ces mots, et d'autres que l'on pourrait citer encore remplacent l'unique *crepare* du latin et son dérivé *crepitare*. On ne trouvera pas sans doute qu'il i ait eu appauvrissement du vocabulaire onomatopéique.

Digitized by Google

Il serait facile de multiplier les exemples ; mais ce serait nous écarter de notre sujet & écrire un chapitre de la « Vie des mots ». Il nous suffira d'avoir indiqué ces faits, car nous avons âte d'aborder une dernière question que nous avons fait pressentir dès le commencement.

VIII

Nous n'avons guère étudié jusqu'ici que des mots désignant une action ou un objet susceptibles de produire un son et nous avons vu dans quelle mesure ces mots imitent ce son ou en suscitent l'idée, c'est-à-dire constituent, d'après la définition donnée au début, des onomatopées.

A côté des onomatopées il i a dans les langues quantité de mots, désignant non plus un son, mais un mouvement, un sentiment, une qualité matérielle ou morale, une action ou un état quelconques, dont les fonèmes entrent en jeu pour peindre l'idée ; c'est ce qu'on peut appeler les *mots expressifs*. Comment donc des sons peuvent-ils peindre une idée abstraite ou un sentiment? Grâce à une faculté de notre cerveau qui continuellement associe et compare ; il classe les idées, les met par groupes et range dans le même groupe des concepts purement intellectuels avec des impressions qui lui sont fournies par l'ouïe, par la vue, par le goût, par l'odorat, par le toucher. Il en résulte que les idées les plus abstraites sont constamment associées à des idées de couleur, de son, d'odeur, de sécheresse, de dureté, de mollesse. On dit tous les jours, dans le langage le plus ordinaire, des idées graves, légères, des idées sombres, troubles, noires, grises ou au contraire des idées lumineuses, claires, étincelantes, des idées larges, étroites, des idées élevées, profondes, des pensées douces, amères, insipides, on dit de quelqu'un qu'il broie du noir, qu'il a le cœur léger. Lorsqu'on emploie cette expression « des idées sombres », on fait une comparaison ; il est évident que les idées n'ont pas de couleur par elles-mêmes, mais cette comparaison est parfaitement claire et intelligible grâce à une série d'associations.

Digitized by Google

Énoncer cette comparaison sans dire que l'on fait une comparaison, c'est traduire ; nous traduisons une impression intellectuelle en une impression visuelle. Si la traduction est bien faite, l'idée n'aura en rien perdu de sa clarté, pas plus qu'une frase française traduite en allemand. Une fois notre frase française traduite en allemand, nous pouvons la traduire en russe ou en toute autre langue sans que l'idée soit en rien modifiée, pourvu que notre traduction soit exacte. On peut de même traduire une impression visuelle en une impression audible. Le langage ordinaire nous fournit les premiers éléments d'une traduction en impressions audibles de celles qui nous sont données par les autres sens : il distingue des sons clairs, des sons graves, des sons aigus, des sons éclatants, des sons secs, des sons mous, des sons doux, des sons aigres, des sons durs, &c. Nous avons vu nous-mêmes qu'il i avait lieu de distinguer des voyelles claires, aiguës, graves, sombres, éclatantes, des consonnes sèches, dures, douces, molles. Il est donc évident qu'une voyelle sombre pourra traduire une idée sombre, et une voyelle grave une idée grave.

Ce sont les traductions de ce genre que nous allons étudier, ce qui nous sera facile maintenant que les principales valeurs des sons du langage nous sont connues par les onomatopées. Pour celles qu'il nous reste à déterminer nous procéderons comme nous l'avons fait plus aut, c'est-à-dire que nous nous appuierons sur des considérations étrangères aux mots dans lesquels apparaissent les fonèmes à examiner, et relatives à la nature même de ces fonèmes. Les mots ne viendront qu'après comme des exemples destinés à illustrer la téorie. Nous échapperons ainsi au danger d'attribuer à tel son telle valeur expressive, telle signification parce qu'il apparaît dans un ou plusieurs mots qui contiennent cette signification.

Nous avons vu que la répétition d'une sillabe comme dans *coucou*, d'une voyelle comme dans *cliquetis* ou d'une consonne comme dans *tinter* donne l'impression d'un bruit répété. Elle peut aussi exprimer la répétition d'un mouvement ou d'une action quelconque ; ainsi quand on dit que la chair des victimes palpite, on n'entend pas par là qu'elle fasse le moindre bruit,

Digitized by Google

mais les deux *p* qui commencent les deux premières sillabes du mot *palpiter* donnent l'impression des mouvements répétés de cette chair :

> A l'appel du plaisir lorsque ton sein *palpite*
>
> (MUSSET, *Rappelle-toi*).

On a de même l'expression de mouvements répétés dans les mots *tituber, titiller, tortiller, tâter, tâtonner* :

> Ces mains vides, ces mains qui labouraient la terre,
> Il fallait les étendre en rentrant au hameau,
> Pour trouver à *tâtons* les murs de la chaumière
>
> (MUSSET, *Une bonne fortune*),

dans gr. ἀνδίλλειν « regarder tantôt d'un côté, tantôt de l'autre », mha. *zwinzen, zwinzern* « cligner, clignoter ». Le mot *répéter* lui-même, avec ses trois *é*, est bien propre à faire sentir une répétition quelconque.

Les voyelles aiguës lorsqu'elles expriment des sons aigus ne traduisent pas, elles imitent ; mais par traduction elles peuvent donner l'impression de l'acuité matérielle d'un objet, comme dans le mot *aigu* lui-même, dans all. *spitzig*, fr. *piquer*, *épine*, all. *ticken* « picoter », ou de l'acuité morale ou intellectuelle comme dans le mot fr. *ironie* lorsqu'il s'agit d'une ironie aiguë, sarcastique, mordante, dans l'*envie*, la *jalousie*, dans la *malice*, la *ruse*, l'*astuce*, la *list* allemande, l'*esprit* français lorsqu'il est vif et piquant, le *witz* allemand lorsqu'il est fin ou mordant. Enfin comme les voyelles aiguës pénètrent dans notre oreille ainsi qu'une pointe acérée et nous font parfois une impression voisine de la douleur, elles mettent en valeur un certain nombre de mots (savants pour la plupart, mais dont les poètes ont fait grand usage à cause de leurs qualités), qui expriment la tristesse ou l'orreur et qui sont comme un cri : *sinistre*, *livide*, *lugubre*, *terrible*, *horrible*.

Les voyelles aiguës, nous le savons, ne sont qu'une espèce dans le genre voyelles claires, et il se produit souvent telle circonstance, ne fût-ce que la signification du mot, ou, comme

Digitized by Google

nous l'avons vu, le contact avec une consonne nasale, qui empêche leur qualité spécifique, l'acuité, de venir en lumière. Dès lors la valeur expressive d'un *i* se confond à peu près avec celle d'un *é*, par exemple. Toutes ces voyelles palatales, que l'on appelle dans certaines langues voyelles *minces* par opposition avec les voyelles *larges* qui sont les graves, s'expriment avec une ouverture buccale moindre que les graves, et sont plus ténues, plus douces, plus légères. Elles sont donc particulièrement aptes à exprimer la ténuité, la légèreté, la douceur et les idées qui se rattachent à celles-là. Dans les onomatopées elles expriment les bruits ténus, clairs, les murmures doux et légers ; parmi les objets qui ne rendent pas de son, ceux dont l'idée peut être suggérée par les voyelles claires sont ceux qui, s'ils rendaient un son, feraient entendre, semble-t-il, un petit bruit clair, ténu, doux et léger. C'est-à-dire que d'une manière générale les voyelles claires peuvent peindre à l'oreille tout ce qui est ténu, petit, léger, mignon. C'est le cas pour les adjectifs *ténu*, *petit*, *léger*, *menu*, *fin*, *subtil*, *débile*, *frêle* :

J'aime vos pieds, *petits* à tenir dans la main
(Verlaine),

et pour les substantifs *étincelle*, *gazelle*, *plume* :

..... elle a passé sans bruit,
Belle, candide, ainsi qu'une *plume* de cygne
(Hugo),

duvet :

Et le clair liissos d'un flot mélodieux
A baigné le *duvet* de vos ailes légères
(Leconte de Lisle).

Citons enfin *silfe* avec cette description de V. Hugo qui est un vrai commentaire linguistique :

Je suis l'enfant de l'air, un *sylphe*, moins qu'un rêve,
Fils du printemps qui naît, du matin qui se lève,
L'hôte du clair foyer durant les nuits d'hiver,
L'esprit que la lumière à la rosée enlève,
Diaphane habitant de l'invisible éther.

A l'idée de légèreté se rattache immédiatement, comme étant

Digitized by Google

de même nature, celle de rapidité et de vivacité : *vif*, *subit*, *vite* :

Je les tirai bien *vite* et je les lui donnai
(Musset).

Les idées gaies, riantes, douces, gracieuses, idilliques sont continuellement associées dans notre esprit à celle de la légèreté. De là l'expression des mots *gai*, *joyeux*, *joli*, all. *lind*, *gelinde* « doux en parlant de la peau, de la voix, du caractère », all. *süss* « doux au goût, suave, charmant », gr. γλυκύς « doux ». La lumière aussi est gaie, tandis que les ténèbres sont tristes :

L'éther plus pur *luisait* dans les cieux plus sublimes
(Hugo).

Aussi les mots fr. *clair*, all. *hell* ne sont-ils pas moins expressifs appliqués à la lumière qu'au son. Il convient d'ajouter que les diminutifs français en *-ette*, dont quelques-uns sont si gracieux, ne doivent souvent leur charme qu'à la voyelle de leur suffixe : *fauvette*, *bergeronnette*, *chansonnette*, *violette*, *fleurette*.

Les voyelles éclatantes conviennent à l'*éclat* de la lumière que la langue même compare à celui du son, à celui de la beauté, & à tout ce qui semble comporter quelque éclat, à tout ce qui est grand, puissant, fort ou majestueux. De là l'impression que font des mots abstraits comme *splendeur*, *orgueil* :

Voix de l'*Orgueil* : un cri puissant comme d'un cor,
Des étoiles de sang sur des cuirasses d'or
(Verlaine),

courage, *vaillance*, *gloire*, *ampleur*, *grandeur* :

Qu'est-ce que le Seigneur va donner à cet homme
Qui plus *grand* que César, plus *grand* même que Rome,
Absorbe dans son sort le sort du genre humain ?
(Hugo),

des noms concrets comme *colosse* :

Digitized by Google

Moi, je suis Béhémot, l'éléphant, le *colosse*
(Th. Gautier),

ou des titres onorifiques comme *empereur* :

Ainsi Charles de France appelé Charlemagne,
Exarque de Ravenne, *empereur* d'Allemagne,
Parlait dans la montagne avec sa *grande* voix
(Hugo).

L'autre catégorie de voyelles graves, les sombres conviennent à l'expression de tout ce qui est sombre dans l'ordre fisique ou moral, comme dans les mots *sombre*, all. *dumpf*, *dunkel* « sombre », *es munkelt* « il fait sombre », v. irl. *dub* « noir », fr. *ombre* :

Quelle est l'*ombre* qui rend plus *sombre* encor mon antre ?
(Heredia).

La légèreté s'exprimant par des voyelles claires, les voyelles sombres rendront bien la lourdeur, comme dans les mots *lourd*, *lourdaud;* l'opposition de ces deux valeurs est bien marquée dans ce vers de La Fontaine :

Un roitelet | pour vous est un pesant fardeau.

Parmi les voyelles nasales il en est de claires, d'éclatantes, de sombres, et elles jouent le même rôle que les voyelles orales du même ordre qu'elles ; seulement leur note est moins nette parce que la nasalité la voile. Il peut arriver que le voilement du son par la nasalité devienne la qualité dominante, celle qui fait particulièrement impression sur nous, le timbre passant au second plan : dès lors les voyelles nasales sont propres, même si leur substratum oral est clair et surtout s'il est grave, à exprimer la *lenteur*, la *langueur*, la *mollesse*, la *nonchalance*, comme dans les mots que nous écrivons en italique dans les vers suivants :

..... cependant
Elles tournent en rond *lentement*, & s'attendent
(Musset),

Digitized by Google

Et du fond des boudoirs les belles *indolentes*,
Balançant mollement leurs tailles *nonchalantes*,
Sous les vieux marronniers commencent à venir
(MUSSET),

Où la Mort avait clos ses longs yeux *languissants*
(HEREDIA),

Dans l'ombre transparente *indolemment* il rôde
(HEREDIA).

Enfin la même apofonie vocalique que nous avons reconnue dans les onomatopées existe aussi dans les mots simplement expressifs, & tandis que dans les premières elle peignait les modulations des bruits [1], elle marque dans les seconds la variété, la diversité ou l'irrégularité des mouvements. Nous nous contenterons de signaler les mots : fr. *zigzag*, *micmac*, *caïn-caa*, all. *mischmasch*, *wirrwarr* ; le fénomène est trop clair pour qu'on s'i appesantisse.

Le rôle des consonnes dans les mots expressifs est plus considérable que celui des voyelles. Nous avons vu les occlusives peindre dans les onomatopées des bruits secs ; elles peuvent aussi donner l'impression de mouvements secs, saccadés, comme des coups, ou au contraire de mouvements assez doux, mais toujours saccadés, comme dans les mots *palpiter*, *barboter*, *tâtonner*, *tituber* :

Que ne l'étouffais-tu, cette flamme brûlante
Que ton sein *palpitant* ne pouvait contenir?
(MUSSET),

Que l'augure, appuyé sur son sceptre d'érable,
Interroge le foie et le cœur des moutons
Et tende dans la nuit ses deux mains à *tâtons*
(HUGO).

[1] C'est la même apofonie qui domine nombre de refrains populaires : fr. *tontaine*, *tonton*, — *la faridondaine*, *la faridondon*, — *tra déridéra*, — *girofté*, *girofta*, — *tirelirelire*, *tirelirela*, — *i*, *i*, *a*, *a*, — *turlurette*, *turluron*, — *reguinguette*, *reguingo*, — *riquandaine*, *riquando* ; — all. *juchheidi*, *juchheida*, — *valleri*, *vallera*, &c.

Digitized by Google

Les consonnes nasales, grâce à la mollesse de leur articulation, sont propres à exprimer. comme les voyelles nasales, la douceur, la mollesse. C'est une impression que l'on éprouve par exemple dans les mots fr. *mou*, *mollesse*, all. *mild*, *lind*, *gelinde* « doux », lat. *mitis* « doux », all. *sanft* « doux ».

L'*l*, que nous avons vu plus aut exprimer le bruit du glissement ou d'une manière plus générale la liquidité en tant qu'elle comporte un bruit, peut convenir aussi bien à un glissement muet, et même à l'état de liquidité. C'est le cas pour les mots *couler*, *laver*, *voler*, lit. *lėti* « verser », lat. *linere* « oindre » qui désignent des actions muettes, pour le mot *liquide* lui-même, pour all. *lauge* « lessive ». Ce fonème peut aussi peindre l'état de ce qui est glissant comme dans lat. *lēuis* « poli », fr. *poli*, *lisse*, gr. λεῖος « lisse », λειοῦν « lisser », ou de ce qui est visqueux, autre manière d'être glissant, comme dans fr. *colle*, *uile*, all. *leim* « colle », *lehm* « argile », lat. *lutum* « boue », *limus* « limon », lit. *lutynas* « bourbier », v. irl. *loth* « saleté gluante », v. norr. *laudr* « savon, écume », ags. *leádor* « même sens ».

Si la liquide est combinée avec une occlusive, celle-ci ne fait que l'appuyer et la mettre en lumière, loin d'en effacer la valeur. Cet effet est surtout sensible quand l'occlusive est sonore, c'est-à-dire douce, comme dans fr. *glisser*, all. *glatt* « lisse, glissant », v. norr. *gladr*, vha. *glat*, lit. *glodas*, v. sl. *gladŭkŭ* « même sens », fr. *glu*, gr. γλία « glu », lett. *gliwe* « mucosité, vase, fange », lit. *glitùs* « glissant, gluant », lat. *glus*, *gluten* « colle, gomme, glu », fr. *glace*, lat. *glacies* « glace », gr. γλίσχρος « visqueux », lit. *glepti* « être glissant », lett. *glums* « glissant, visqueux », *glemas* « mucosité », gr. βλέννα « morve », γλαμυρός « chassieux ». Si l'occlusive est sourde, l'effet produit est analogue, mais une explosion violente convient moins bien à l'idée exprimée que l'explosion plus douce d'une sonore: vha. *clat* « lisse, glissant », vha. *klenan* « coller, adérer », all. *kleben* « coller (ntr.), poisser ».

Enfin la liquide *l* peut, comme les nasales, grâce à la douceur de son articulation, contribuer à l'expression de la douceur, de la mollesse, soit seule comme dans gr. λαγαρός « mou », soit en combinaison avec une occlusive comme

Digitized by Google

dans lat. *blandus* « caressant », *blandiri* « caresser », soit surtout en concurrence avec une nasale comme dans gr. λαγγάζω « je languis », all. *mild*, *lind* « doux », lat. *lenis* « doux », *lentus* « souple », ou avec une spirante comme dans got. *slepan*, all. *schlafen* « dormir », *schlaff* « mou », lit. *slygti* « sommeiller ». Nous étudierons plus loin le groupe *fl*.

L'*r*, lorsqu'il s'appuie sur une voyelle claire, est grinçant comme nous l'avons vu plus aut (p. 112) & convient, parmi les mots expressifs, à ceux qui désignent une action analogue, quoique muette, à celles qui produisent un son grinçant. Il peut être seul comme dans all. *ritzen* « égratigner », ou combiné avec une occlusive comme dans fr. *griffer*, all. *kritzeln* « égratigner », lit. *brėszti* « griffer, en parlant d'un chat par exemple ».

Appuyé sur une voyelle grave, l'*r* donne l'impression d'un craquement, d'un râclement si la voyelle est éclatante et d'un grondement si elle est sombre (p. 113). On ne peut guère dire que le mot *orage* est une onomatopée, mais son *r*, placé entre deux voyelles éclatantes de note variée, suscite l'idée des craquements du tonnerre qui accompagnent généralement un orage, et rend ce mot expressif :

> Roulaient et redoublaient les foudres de l'*orage*
>
> (Vigny, *Moïse*).

Ouragan appelle une observation analogue ; il fait songer au craquement de tout ce qu'un ouragan brise sur son passage :

> Au bruit de l'*ouragan* courbant les branches d'arbres
>
> (Hugo, *Burgraves*).

Mordre est en général une action sans bruit, mais ce mot contient l'*o* et l'*r* de *croquer* et nous fait sentir par là quelle serait la nature du bruit qui pourrait se produire. L'*orreur* donne parfois une sorte d'angoisse qui fait frémir le corps et contractant les poumons en expulse un courant d'air qui passe entre les dents avec un vibrement analogue à celui d'un *r* appuyé sur une voyelle grave :

Digitized by Google

Tu frémiras d'*horreur* si je romps le silence

(Racine, *Phèdre*).

Ce qui est dur, rude, raboteux produirait un râclement au contact d'un autre corps ; c'est ce qu'exprime all. *hart* qui remonte à prégerm. **kartús*. Le même mot *kartùs* signifie en lituanien « amer » et produit une impression analogue transportée par une nouvelle traduc . dans le domaine du goût ; ce qui est amer, âpre râcle la gorge et fait craquer les dents lorsqu'elles frottent les unes contre les autres. L'amertume existe aussi dans le domaine moral, d'où la valeur du mot all. *gram* « le deuil, la douleur ». Fr. *courroux* suppose un sourd grondement et de même lit. *grumoti* « menacer », all. *drohen* « menacer » ; enfin un homme *bourru* est toujours prêt à gronder.

Le tremblement d'une personne ou d'une matière molle est en général un mouvement silencieux, mais il peut être accompagné chez une personne d'un claquement des dents ou d'un frissonnement d'air sortant de la bouche, et en tout cas il est toujours comparable au tremblement d'un objet sonore ; c'est pourquoi la combinaison d'une occlusive sourde avec un *r* convient à l'expression de tous les tremblements, l'occlusive marquant les mouvements saccadés et l'*r* les vibrements : gr. τρίμω « je tremble », lat. *tremo*, lit. *trimu*, *triszu*, v. sl. *tresą sę* « je tremble », sk. *trasati* « il tremble », all. *schlottern* « branler, trembloter », v. irl. *crith* « tremblement, fièvre », all. *zittern* « trembler, vibrer ». Cette dernière forme remonte à **ti-trōmi* qui est fort remarquable, parce que son redoublement bien net accuse davantage la répétition des mouvements ; c'est précisément sans doute le sentiment de la valeur expressive de ce redoublement qui l'a fait conserver, car les redoublements au présent sont tout à fait exceptionnels en germanique ; on ne pourrait guère citer comme autre exemple que *beben* qui signifie aussi « trembler », mais surtout « trembler de peur », & où par conséquent le redoublement indique aussi des mouvements répétés. Dans *beben* l'idée d'un vibrement n'apparaît pas ; la double labiale sonore fait plutôt songer au bégaiement de celui qui a peur. La peur et le tremblement ne sont d'ailleurs pas choses séparables, puisque la première

Digitized by Google

est souvent cause de la seconde ; aussi les moyens d'expression convenables pour le tremblement sont excellents pour la peur: gr. τρομεῖν signifie « trembler », mais surtout « trembler de peur, avoir peur », τρέσσαι « avoir peur », ἄτρεστος, sk. *atrastas* « qui ne tremble pas, qui n'a pas peur, intrépide », v. pers. *tarçatiy* « il a peur », lett. *tramdit* « effrayer », lat. *terreo* « j'effraie », *terror*, fr. *terreur*, lett. *tremju* « je chasse, c'est-à-dire j'effraie, je fais trembler de peur ».

Les chuintantes sont des souffles chuchotants. Dans les mots qui désignent des actions muettes elles ne peuvent être expressives que grâce à une traduction. Lit. *szuszinu* « fendre l'air en sifflant, comme un éclair » est un excellent exemple, car il n'i a rien au monde de plus muet qu'un éclair ; mais nous comparons malgré nous cette lueur qui fend l'espace à celle d'une fusée par exemple et nous lui attribuons le bruit de l'objet auquel nous la comparons. Ce mot lituanien est rendu expressif par le même fonème que l'exclamation allemande *husch* qui s'emploie pour marquer un mouvement très rapide et souvent muet. All. *blitz* « éclair » est expressif grâce à une traduction semblable ; avec son *i* aigu, son *t* sec et son sifflement final, il suscite tout à fait l'idée d'une fusée.

Les spirantes labio-dentales sont des souffles mous et presque sans bruit. Elles peuvent contribuer à l'expression de la mollesse, comme le *w* de all. *weich* « mou », *welk* « fané, mou », fr. *duvet*, ou susciter l'idée d'un flottement comme dans fr. *voguer*, ou dans all. *feder* « plume », ags. *fider* « aile ». Ces deux derniers sortent de la racine * *pet-* qui est absolument inexpressive : gr. πέτεσθαι, lat. *penna*, sk. *pátati*. Dans lat. *fulmen*, *fulgur* nous retrouvons la comparaison de la foudre avec une fusée.

Les combinaisons de spirantes avec des liquides ou des occlusives produisent des effets plus complexes, parce que chaque fonème garde sa valeur propre et ajoute une nuance à l'effet total. La combinaison de *f* avec *l* réunit le souffle à la liquidité, ce qui donne l'impression de la *fluidité*, comme dans fr. *fluide*, lat. *fluere* « couler », *fluctus* « flot »,

Digitized by Google

fr. *flotter*, *flottement*. Fr. *flatter* exprime une caresse sans secousses (cf. all. *flat* « plat, uni »), douce comme un souffle ou comme l'attouchement d'un liquide. On dit d'un tableau qu'il est *flou* lorsqu'il ne présente aucune teinte dure ou crue, mais que les couleurs se fondent, se noient les unes dans les autres. La *flamme* est aussi quelque chose de fluide et dont les mouvements peuvent être dans une certaine mesure comparés à un souffle ; cette impression, nous l'avons non seulement dans le mot *flamme*, mais dans le verbe *flamber*, dans *effluve*, dans all. *flackern* « flamber », *flammen* « flamber » & *flimmen* « scintiller, vaciller en parlant de la flamme » ; ce qui fait la différence de sens et d'expression de ces deux derniers mots, c'est uniquement leur voyelle, et cette apofonie est purement artificielle, c'est-à-dire créée pour les besoins même de l'expression.

Il suffit de comparer *frotter* à *flotter* pour sentir qu'elle différence d'expression il i a entre *fr* et *fl* ; *fr* c'est le frottement, le frôlement, le froissement et dans l'ordre des mots expressifs, c'est-à-dire de ceux qui ne désignent rien de bruyant, c'est le *frémissement*, c'est le *frisson*, surtout si le mot contient en outre la spirante dentale *s* :

Jusqu'au *frémissement* de la feuille froissée
(Hugo),

..... la Lombardie
Trembla, quand elle vit, à ton souffle d'enfer,
Frissonner dans Milan l'arbre aux feuilles de fer
(Hugo, *Burgraves*).

L'*effroi* donne le *frisson* et son groupe *fr* l'exprime ; ce mot est apparenté à all. *friede* « paix » dont le groupe *fr* reste inerte parce que la signification ne lui permet pas d'entrer en jeu. Le mot *souffrir* a une expression analogue ; c'est le frisson de la douleur et le frémissement qu'il suscite. Dans all. *fürchten* l'*f* et l'*r* ne sont pas en contact immédiat, mais l'impression résultante est à peu près la même. Fr. *affres*, *affreux*, qui sortent des formes inexpressives *asperas*, *asperosu* comme *nèfle* de *mespilu*, supposent aussi frémissement et frisson.

Digitized by Google

Le mot *froid* est le plus souvent employé sans la moindre expression, c'est-à-dire sans la mise en œuvre de ses moyens ; mais il i a des manières de dire « il fait froid » qui donnent le frisson et réveillent le groupe *fr :*

Frôle d'un pied craintif l'eau *froide* du bassin
(Heredia).

Nous avons vu plus aut que le glissement peut produire un bruissement qui s'exprime bien par la combinaison d'un *l* avec une chuintante. Le même moyen d'expression peut entrer en valeur même si le glissement, & à plus forte raison le bruissement qui en résulterait, n'est qu'une possibilité comme dans all. *schlicht* « lisse, plat », *schlüpfrig* « glissant ».

L'emploi combiné de l'occlusive dentale *t* avec la spirante sourde *s* et un *r* produit l'impression d'une sorte d'affriquée *ts, tr* reproduisant par onomatopée l'explosion interdentale qui précède les sanglots. Cette combinaison est par conséquent propre à peindre la tristesse, la douleur. Dans le mot *triste* il faut remarquer, outre ces trois éléments, l'*i* aigu qui rend l'*r* grinçant et l'*s* sifflant et renforce l'expression :

Et qu'à ce *triste* prix tout doit être acheté
(Musset, *Nuit d'octobre*).

Jusqu'à présent nous avons surtout considéré dans les consonnes la nature de leur articulation, et nous ne nous sommes occupé que rarement du point de la bouche où se forme cette articulation, des organes qui entrent en jeu et des mouvements qu'ils font dans ce jeu. Or il nous reste à examiner une catégorie de mots expressifs dans lesquels certains fonèmes prennent leur valeur dans les mouvements de fisionomie que nécessite leur prononciation. Cette sorte de grimace qu'ils nous obligent à faire se confond parfois avec des jeux de fisionomie muets dont la signification nous est connue par ailleurs, et cette signification se reporte par une traduction sur le fonème qui a engendré ce mouvement du visage, si bien

Digitized by Google

que nous pouvons interpréter ce son aussi aisément et aussi sûrement qu'un geste fait avec la main. Les labiales et avec elles les labio-dentales, exigeant pour leur prononciation un gonflement des lèvres, sont propres à exprimer le mépris et le dégoût. Qui a vu les bas-reliefs de Reims se souvient du gonflement de la lèvre inférieure des vierges sages regardant avec mépris les vierges folles. On pourrait citer bien des passages où nos écrivains ont noté ce jeu de fisionomie et sa valeur ; celui-ci nous suffira :

> L'ange sans dire un mot regarda le fantôme
> Fixement, et gonfla sa lèvre avec dédain
>
> (Hugo, *La fin de Satan*).

Nos exclamations de dégoût et de mépris exigent presque toutes un mouvement des lèvres analogue ; les nuances qui marquent leur valeur particulière sont données par les autres fonèmes qu'elles contiennent : *fi* / avec son *i* pour seule voyelle exprime toute la sécheresse et toute la auteur d'un mépris aristocratique ; angl. *fie* est moins sec ; all. *pfui* exprime plutôt le dégoût que le mépris, ou plus exactement c'est un mélange des deux ; franc-comt. *poui*, d'origine germanique, n'exprime que le dégoût ; fr. *pouah* est plus gras, si l'on peut dire, & communique le dégoût. La différence d'impression produite par l'*f* et le *w* est très considérable parce que l'*f* se prononce du bout des lèvres et par conséquent est plus apte à exprimer le mépris, tandis que le *w*, partant du voile du palais, communique le sentiment du dégoût parce qu'il imite la nausée. Fr. *fétide* contient les éléments de *fi* ; *bête* est généralement inexpressif, mais son *b* devient méprisant si l'on dit par exemple : « peut-on être assez *bête* pour... » ; le *v* du mot *vil* est le plus souvent mis en relief ; *vilain* est inexpressif lorsqu'on cite le proverbe : « Oignez vilain, il vous poindra ; poignez vilain, il vous oindra », mais il devient expressif si l'on dit : « Fi ! le *vilain* monsieur ! » De même *flétrir* peut être méprisant par son *f*, *vain* par son *v* ; le *p* de *puer*, *puant* peut exprimer le dégoût comme le *b* de lit. *bŭstis* « éprouver du dégoût pour quelque chose ». Il i a dans nos langues plusieurs autres mots dont les labiales ou labio-dentales peuvent entrer en valeur pour exprimer le

Digitized by Google

dégoût ou le mépris ; V. Hugo en a réuni quelques-uns dans les trois vers suivants :

> Ce n'est pas même un juif ! C'est un païen immonde,
> Un renégat, l'*opprobre* et le *rebut* du monde,
> Un *fétide* apostat, un oblique étranger.

S'il est vrai que les labiales et labio-dentales ne sont aptes à exprimer le mépris et le dégoût qu'à cause de la grimace que produit leur prononciation, un autre fonème qui obligerait à faire une grimace analogue devrait être susceptible de la même valeur. Or les chuintantes sourdes obligent à relever la lèvre supérieure à peu près comme l'*f* et même d'une façon plus nette ; aussi ne devons-nous pas nous étonner de trouver en lituanien pour exprimer le mépris, sans parler de *fui* qui est emprunté à l'allemand, l'interjection *cziui*. C'est une chuintante analogue, *š*, qui lorsqu'on la prononce avec une intensité particulière peut rendre méprisants des mots tels que all. *scheu* « aversion, orreur », *schuft* « gueux, fripon », *schurke* « coquin, pendard ».

Les jeux de fisionomie dus essentiellement à un mouvement des lèvres sont nombreux et correspondent à des idées diverses. Ainsi le baiser est produit par un mouvement des lèvres qu'accompagne le plus souvent un bruit caractéristique ; le mot français *baiser*, avec sa labiale et sa spirante sonore, produit un mouvement et un bruit qui suggèrent l'idée du baiser ; il en est de même de l'interjection lituanienne *bùcz*, qui sert à demander un baiser.

La moue est un autre mouvement labial ; le mot *moue* par son *m* en reproduit le jeu, et le mot *bouder* par son *b* nous oblige à ébaucher un mouvement de moue.

Un sourire ironique et moqueur relève le coin des ailes du nez ; si le rire l'accompagne, c'est un rire spécial, essentiellement nasal et dont la note est donnée par le timbre de la voyelle *o*, c'est-à-dire d'une voyelle dont le point d'articulation se produit dans la région du voile du palais. Cette voyelle est si bien caractéristique de ce genre de rire que lorsqu'elle apparaît par évolution fonétique dans les correspondants germaniques de sk. *kákhati*, gr. χαχάζω, lat. *cachinnus*, à

Digitized by Google

savoir vha., mha. *huoh*, vha. *huohôn*, mha. *huohen*, ces derniers cessent de pouvoir s'appliquer à l'éclat de rire et prennent le sens de « raillerie, railler », parce qu'ils contiennent la voyelle du rire moqueur. Aussi tout mot exprimant l'ironie, la raillerie, la moquerie, qui contient une nasale, devient par là expressif, parce qu'il nous force à ébaucher un sourire ironique : sk. *gañjanas* « méprisant, railleur », gr. γαγγανύειν « mépriser, railler », ags. *canc*, *gecanc* « raillerie ». S'il contient en outre la voyelle *o*, il fait presque onomatopée ; tels sont fr. *ironie*, *moquerie*, all. *hohn*, gr. μωκάομαι.

IX

Le domaine de l'onomatopée est beaucoup plus vaste, nous pensons l'avoir montré, qu'on ne paraît le croire en général ; celui des mots expressifs, qu'il convient d'i ajouter, n'est pas moins considérable. Entre les deux il n'i a pas de frontière bien nette ; la ligne de démarcation est un peu flottante, et de même qu'on ne peut pas dire exactement où finit tel dialecte et où commence tel autre, il est quantité de mots que nous devons considérer tantôt comme des onomatopées, tantôt comme des mots expressifs, suivant l'idée qui nous domine au moment même où nous les employons. Ainsi le mot *glisser* est, comme nous l'avons vu, parfaitement propre à exprimer le bruissement que fait entendre un objet en glissant doucement sur un autre ; s'il s'agit d'un glissement de ce genre et surtout du bruit qui en résulte, *glisser* est une onomatopée sans le moindre doute. Mais si nous parlons d'un glissement muet, comme celui d'une étoile filante par exemple, notre mot franchit la frontière et entre dans le domaine des mots expressifs, parce qu'il n'est plus que susceptible d'exprimer le bruit que ferait le glissement en question s'il en faisait un.

Nous avons vu les mêmes fonèmes servant à exprimer des idées diverses ; c'est que leur valeur expressive n'est due qu'à

Digitized by Google

des traductions, et que le nombre des nuances d'idées à exprimer étant illimité tandis que celui des moyens d'expression est très restreint, chacun d'eux sert forcément à tous les usages auxquels quelqu'un de ses éléments peut lui permettre de convenir d'une façon approximative. Il n'est pas moins vrai que les diverses valeurs d'un son dépendent strictement de sa nature, et qu'il lui est impossible d'avoir jamais une expression qui soit contraire à cette nature. Si bien qu'en analisant dans tous ses détails la nature d'un fonème donné, on peut déterminer d'avance et *a priori* toutes les valeurs qu'il pourra posséder au point de vue expressif. C'est même la métode la plus sûre, la plus exempte d'erreur, et nous l'avons employée à plusieurs reprises dans ce qui précède. Il i a en effet un écueil et un danger à partir des mots dans lesquels un fonème apparaît, pour déterminer sa valeur expressive ; il suffit qu'on le trouve dans plusieurs mots qui rendent une idée analogue pour que l'on croie que ce fonème *exprime* cette idée. C'est souvent faux. Ainsi M. Polle dans un petit livre intitulé *Was denkt das volk über die sprache* & qui est d'ailleurs nourri d'observations fines et ingénieuses, touche un instant (p. 81 et 82) aux questions qui font l'objet de cet article, & il dit p. 81 : « Die lautverbindung *gr* klingt wie das durcheinanderrollen kleiner runder steine oder wie das scharren mit dem fusse auf solchen steinen ». C'est vrai dans certains cas, mais la question est beaucoup plus complexe et plus nuancée. Il cite *gries*, *grus*, ajoutons-i *gravier;* il cite *graupe*, *grütze*, ajoutons-i *gruau*, *grain;* mais ces mots ne sont pas à proprement parler expressifs. Ils peuvent seulement le devenir si leurs éléments susceptibles d'expression, *gr*, sont mis en relief par la répétition de ces mêmes éléments dans d'autres mots de la frase et s'il est question du roulement des grains les uns sur les autres & du bruit qui en résulte. Mais à ce taux tous les mots seraient expressifs: ainsi le mot *peuple* ne l'est nullement, mais si l'on en relève l'élément essentiel *p* qui est susceptible d'expression méprisante, il le deviendra, comme dans ces deux vers de La Fontaine où le *b* du mot *imbécile* a suffi au poète pour obtenir ce résultat:

Digitized by Google

Quoi ! toujours il me manquera
Quelqu'un de ce peuple imbécile !

M. Polle cite ensuite *graupel* « petit grêlon », & ici nous ne ferons pas d'observation ; puis *grob*, auquel nous pouvons ajouter *gros*, *grossier*. Il est évident que *grob* et *grossier* quand on insiste sur cette idée que quelque chose est *rude*, *raboteux*, peuvent devenir expressifs ; mais lorsque le mot *grob* signifie *gros*, il ne l'est pas plus que ce mot français. Il cite encore *granat* ; sans doute la *grenade* est un fruit essentiellement composé de petits grains ; mais en quoi cela rend-il le mot expressif? et en quoi peut bien l'être *granat* désignant la couleur *grenat* ? L'auteur est évidemment tombé dans cette erreur qui consiste à croire que parce qu'un mot signifie telle chose, il l'exprime par ses sons. On ne voit d'ailleurs pas comment il retrouve même l'idée dont il parle dans d'autres mots qu'il cite sous le même chef, tels que *gräte* qui désigne « l'arête » d'une pierre de taille, un angle, ou aussi une « arête de poisson ».

Les valeurs d'un son au point de vue expressif résultant uniquement de sa nature, il ne dépend pas de nous de lui en attribuer telle ou telle, qui serait contraire à cette nature. Nous commettrions une erreur aussi grossière qu'au cas où nous dirions que le mot *ténèbres* signifie *lumière*. Tout ce que nous sommes en droit de faire c'est de sentir ou de ne pas sentir dans un cas donné la valeur expressive que tel fonème possède en puissance ; voilà où se borne l'élément subjectif de ces questions. Le jour où un groupe d'individus perçoit dans un mot une valeur qui i était jusque-là restée latente, ce mot change de sens ; nous en avons vu des exemples. Le jour où une valeur cesse d'être perçue le mot change encore de sens ; ainsi nous avons reconnu que le mot all. *pfui* était constitué à souait pour exprimer le dégoût ; mais si cette valeur cesse d'être sentie, si les fonèmes de ce mot demeurent inertes, il ne lui reste qu'une chose, sa qualité d'exclamation. Quittant le domaine du dégoût, cette exclamation peut s'emparer du premier qu'elle trouvera vacant, fût-ce celui de l'admiration. Aussi ne devra-t-on pas s'étonner d'entendre

Digitized by Google

dans certains dialectes allemands des frases comme celle-ci : *Pfui ! wie schön !* « a ! que c'est beau ! »

C'est là un des faits qui montrent combien les onomatopées et les mots expressifs sont un terrain changeant. Pour peu qu'on suive leur istoire, qu'on voie l'évolution fonétique en anéantir et en créer sans relâche, les langues rejeter le mot dont l'expression ne les satisfait plus et s'en procurer un meilleur en l'empruntant ou en le forgeant, on éprouvera continuellement la surprise du voyageur qui, traversant les sables du désert, s'étonne de trouver une vallée à l'endroit même où la veille une montagne s'élevait.

Maurice GRAMMONT.

Digitized by Google

RESTITUTION D'UNE CHANSON

DE PEIRE D'AUVERNHE OU DE RAIMBAUT DE VAQUEIRAS.

Il s'agit ici de la pièce 323,10 (C, 180. M G. 226) attribuée par le recueil de Bernart Amoros (**a** [1], 340) à Raimbaut de Vaqueiras.

Elle a été publiée tout récemment par M. R. Zenker, qui vient de donner dans les *Romanische Forschungen* (1900) de M. Volmöller, une bonne édition critique de Peire d'Auvernhe [1].

Fort méthodiquement composé, ce travail est rédigé avec un grand soin. Néanmoins, la biographie de ce troubadour reste encore à peu près inconnue; M. Zenker a pourtant élucidé un certain nombre de questions quelque peu obscures et plusieurs des principaux points qu'il a ainsi mis en lumière sont tout à fait sûrs. L'auteur a eu, de plus, la très heureuse idée de traduire les pièces et d'y ajouter un bon lexique.

Une étude de ce travail n'est pas dans notre intention ; nous voulons seulement relever les variantes très importantes de **a** [1] du texte : *Be m'es plazen*, et ensuite établir une nouvelle édition critique de cette pièce.

La chanson se compose de onze strophes et d'une *tornada*. M. Zenker en relève les exemples à p. 209, mais il oublie de citer, à propos de la pièce 293, 20, la publication de M. E. Monaci : *Testi ant. provenz.* Roma, Forzani, 1889, p. 37.

Nous donnons intégralement la chanson d'après les deux manuscrits qui l'ont conservée. Les deux textes présentent des

[1] Die Lieder Peires von Auvergne kritisch herausgegeben mit Einleitung, Uebersetzung, Kommentar und Glossar von R. Zenker. — *Erlangen*, 1900. n° XIV : (extr. de 265 pages).

Digitized by Google

différences très notables: les vers 6 et 18 de C ne ressemblent point aux vers correspondants de a[1], l'ordre des strophes II et III est interverti, les simples variantes de mots sont nombreuses, etc. Le manuscrit C, qui ne donne que 8 strophes, représente une tradition corrompue, et les leçons fautives qu'il contient le rendent inférieur à a[1], par exemple : dans C le vers 3 est trop court, et c'est à tort que M. Zenker l'a conservé tel quel dans son édition ; le vers 6 est inintelligible et les efforts de M. Zenker, pour l'interpréter, sont trop évidents; *van* du vers 13 est sans doute un mot fautif du msc., et il valait mieux le corriger que le traduire par *haltlos*, etc.

On ne peut pas considérer le texte de C et celui de a[1] comme remontant à une même source. Depuis les recherches de M. Gröber (*Rom. Studien*, II, 504), une étude des sources de Bernart Amoros serait des plus intéressantes ; nous n'avons pas cru, cependant, devoir établir, pour cette pièce, les rapports des deux leçons.

Gr. 323,10.

C, 180. — a[1], 340[1]. ZENKER, n° XIV.

I.
Be m'es plazen
e cossezen
que hom s'aizine de chantar
ab motz acus
cubertz e clus
c'om no·ls tengua de ver ....

II.
Ben es auranz
totz crestianz
qui en van si vol encombrar
ni sobre ·l cais

I. v. 3. ZENK: qui s'aizina de chantar (C), *vers trop court.* — 4. acus] alquus C. ZENK. cub.] serratz C. ZENK.— 6. a[1]: ....] dizar. (lire *ditar* ?) quom tem ja de vergonhar C. et ZENK. que om] ZENK. quom C.

II. (= C. ZENK. III.) 7-8. auranz — crestianz] C. ZENK. auras-crestias — 9. qui en van] C. ZENK. qu'el mezeis. — 11. cargar] leva C. ZENK. — 12. non posca] no·l puesca C. ZENK.

Digitized by Google

cargar tal fais
que corren non posca portar.

III. D'aut chai em bas
qui per compas
ben no sap lo segle menar ;
aquelh i falh
que tan trassalh
que non puesca atras tornar.

IV. Qu'eu sai e sen
mon escien
— e vuelh vos a totz chastiar —
per trop captens
val om trop mens
e ten om plus vil son afar.

V. Mais am un ort
serrat e fort
c'om ren no m'en puesca emblar
que cent parranz
sobre puegz planz
qu'autre los preng(a)' e ieu los gar.

VI. Que·l reprochiers
es vertadiers
que dels antics dire auzic
« lo ric al ric
e l'om mendic
que d'eis semblan troba son par ».

VII. De tot can suelh
amar me tuelh
e so qu'ei amat desampar ;

III. (= C. e ZENK. II.) 13. D'aut] Van C et ZENK. — 15. ben, etc.] no s. l. s. demenar. 16 aq.] alques. a¹ — 17. tan] nemps a¹. — 18. que non etc.] *et* a temps non pot tornar, a¹ ; *vers trop court.*

IV. 19. sai] cug C. et ZENK. e] un a ¹. — 21. e] ieu C. et ZENK. — 23. trop] mot C. et ZENK. — 24. e ten om] e·n C. ZENK. tenen a ¹.

V. 27. C. et ZENK : on om no·m puesca ren e. — 30. los preng'e i. los] las tenha ez i. las C. ZENK.

VI.-VII. *Seulement dans* a ¹. 13. auzic] auzics a¹.

Digitized by Google

qu'eu non am re
ni autr'e me
e vuelh me totz d'amor luinhar.

VIII. Qu'el reire temps
ai amat nemps
e vuelh m'en atressi laissar :
qui m'a amat
non aura grat
ni m'avia en cor d'anar.

IX. Car ai un cor
et un demor
et un talan et un pensar
et un amic
vas cui m'abric
et a cui me vuelh autreiar.

X. Si mal m'en pren,
per eis mon sen
vuelh a ma vida folleiar;
apres ma mort
no·m fass'om tort
d'aquo m'es obs ad oblidar.

XI. Daus maintas pars
me for' afars
en prendre o en gazanhar ;
fers e parvenz
es mos talenz
vas m'amiga qui·m te plus car.

XII. Amors, de loin,
tan gran bezoin
qu'ai de temps e de bailiar !

Giulio BERTONI.

VIII. 42 el r.] arreire C et ZENK. — 44. atressi] atrazach C et ZENK. — 47. m'a.en cor] encor m. C. Z.

IX. 48. car] Qu'ieu C. et ZENK. — 50. talan] ardit C et ZENK. — 52. vas c.m'a.] et un a. C. et Z. — 58. no·m] no C. no·m ZENK.

XI.-XII. *Seulement dans* a¹. v. 60. Daus] duis a¹. — 65. qui·m te] cui tem a¹. — 68. bailiar] baaljar a¹.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Zeitschrift für romanische Philologie hgg. von G. Gröber, 1899, XXIII, 1-2 (Ces deux cahiers ont paru à la fois sous la même couverture.)

P. 1-47. G. Mann. *La langue des poésies de Froissart.* [L'auteur prend comme texte l'édition Scheler (*Poésies de Froissart,* Bruxelles, 1870-72, 2 vol.) M. M. n'a pu utiliser le *Méliador* (Société des anciens textes français) qu'après avoir terminé son travail. Il étudie la *phonétique* et la *morphologie* de la langue des poésies de Froissart.]

P. 47-79. J. Muller. *Les poésies de* Guillem Augier Novella, [Bartsch indique dans le *Grundriss* trois troubadours du nom d'*Augier*; M. J. Müller nous démontre que ces trois (déjà réduits à deux par E. Lévy) ne font qu'un. Les différents noms qui nous sont donnés par les mss. (*Guilhem Augier, Guilhem de Bezers, etc.)* représentent une seule personne : le jongleur Augier de Saint-Donat. Cet Augier vivait entre 1185 et 1235 ; il vécut d'abord à Béziers, après 1209 il alla en Italie où il reçut le surnom de Novella. M. M. donne à la suite une édition critique des neuf pièces de ce poète ; malheureusement les notes sont beaucoup trop rares : à peine une douzaine en tout. Pourquoi s'astreindre aussi à nous donner dans une édition critique, la graphe *ae* de C. ? (Cf. nº 3, v. 2-4.)]

P. 79-116. Wilhelm Mann. Les chansons du poète *Robert de Rains*, surnommé *La Chievre*. [*La Chievre* et *Robert de Rains* sont une seule et même personne. M. M. étudie le contenu de ces poésies lyriques, groupe les manuscrits qui les contiennent et en donne le texte. L'étude des rimes, la comparaison de sa langue avec celle d'autres auteurs rémois permet de conclure que l'auteur appartient à la fin du XII[e] siècle. La *Chievre* est aussi l'auteur d'un poème célèbre sur Tristan et Isolde qui est perdu, mais auquel font allusion le *Roman de Renart* et l'auteur d'un miracle du XII[e] siècle.]

P. 118-134. V. de Bartholomaeis. *La lingua di un rifacimento chietino della Fiorita d'Armannino da Bologna.* [Ce *rifacimento* se trouve dans un manuscrit de la B. Nat. de Paris et est le seul document en langue vulgaire de la ville de Chieti (1418). Mais il est

Digitized by Google

écrit dans une langue bien mêlée dont M. B. essaie de fixer les traits. L'étude comprend une phonétique assez détaillée, quelques notes de morphologie et un court vocabulaire.]

E. Wechssler, *Recherches sur les romans du Graal.* [M. W. complète sur quelques points son livre : *La légende du Saint-Graal dans son développement jusqu'au Parsifal de Richard Wagner.* Le point traité ici est une étude sur l'*Estoire del Graal* de Robert de Borron (p. 136) sur les manuscrits qui nous l'ont rapportée, sur les quatre branches de ce cycle, sur les sources du cycle du Graal de Robert, etc.]

P. 174-200. H. Schuchardt. *Contribution à l'ibérique, au romano-basque, à l'ibéro-roman,* [Suite — un peu tardive — des études sur le *romano-basque*, commencées dans la *Zeitschrift Rom. Phil.* (XI, 474-512). M. Sch. étudie toute une série de formes rapportées à l'ibérique par M. Giacomino et qui ne sont, le plus souvent, que des déformations de mots romans. P. 181, dernière ligne, autre forme du provençal moderne *mousti*, *moustiz*. Parmi les dérivés de *nava*, il faut encore citer *Novacelles*, dans l'Hérault, qui répond à *Nazelles* (p. 184) d'Indre-et-Loire. *Nave*, si fréquent en espagnol dans les noms propres (*Navarre*) est *nauis* et n'est pas d'origine ibérique comme le pensait Meyer-Lübke. Aux dérivés de *garulla* (p. 192) ajouter langued. *deskrülhado*, subst. tiré de *deskrulha* (peler, surtout en parlant d'amandes). P. 196 : ajouter le languedocien *gaichar*, dans le sens de *pousser*, *regriller* en parlant d'herbe. P. 200 : ajouter le catalan-roussillonais *eskèr (la ma 'skèra* = la main gauche).]

P. 201-248. O. Soltau, Les œuvres du troubadour Blacatz. [Cet article est la deuxième partie d'un travail complet sur Blacatz, dont la première partie a paru comme thèse de doctorat à Berlin sous ce titre : *Blacatz, ein Dichter und Dichterfreund der Provence.* L'édition critique des œuvres de Blacatz est précédée d'une étude en cinq chapitres sur les *interlocuteurs* des tensons, sur le caractère de ses poésies, sur leur date, sur leur métrique; enfin, un dernier chapitre traite des poésies faussement attribuées à Blacatz. P. 237, VII, v. 11, lire : *al* meu vejaire ? P. 243, v. 12, lisez : *nova* de coindia (au lieu de *movu*).]

P. 249-287. R. Zenker. Additions à l'étude sur *Isembart et Gormont*, (Halle, 1896). [Réponse aux objections faites à la thèse de M. Z., par Ph. Aug. Becker (*Zeitschr. f. rom. Phil.* 20, p. 549) et subsidiairement aux critiques de M. Ph. Lauer et F. Lot, dans le *Romania* (1897-1898). P. 271, arguments nouveaux produits par M. Z., pour défendre sa théorie sur l'origine d'*Isembard et Gormond.*]

P. 288-312. O. Dittrich. *Sur la composition des mots* (d'après le

Digitized by Google

français moderne écrit). Suite du long article consacré par M. D. ¶ cette question dans le tome XXII de la *Zeitschrift*.

MÉLANGES. — I. Grammaire. — 1. P. 313-320, F. d'Ovidio. Encore sur les formes italiennes *amano*, *dicono* (Lettre au prof. W. Foerster). M. d'O. n'admet pas la théorie exposée par M. F. sur l'origine des formes verbales italiennes en *-óno* P. 317, ligne 3 : quelle difficulté y a-t-il à admettre un changement de suffixe pour expliquer le sarde *istrina*, sicilien *strina* à côté de espagnol *estrena*, fr. *étrenne*? 2. — P. 321-325 Ake Wison Munthe, Nouvelle contribution à la connaissance de dialectes asturiens. [Il s'agit d'un lexique publié par un journal asturien (*La opinion de Villaviciosa*) et dû à Don Branlio Vigón. M. A. W. Munthe esquisse une phonétique de ce dialecte]. II. — Histoire des mots. 1. 325-331, H. Schuchardt, *Ambulare*. [M. Sch. est d'accord avec M. W. Foerster pour dériver *alare -anare* de *ambulare ;* seulement il admet une seconde forme *ambitare* (dérivée naturellement de *ambulare*) pour expliquer *andare*] 2. P. 231-33, Id. *Toccare, caporale, cuslir*. [Défend contre Ascoli son opinion sur l'origine de ces trois mots déjà exprimée dans la *Zeitschrift*, XXII, 394. Donne trois exemples nouveaux de métathèse pour expliquer *cochlearium* > *cuslir*.] 3. H. Schuchardt, lt. *a* < lat. *ac* [Se retrouve dans quelques expressions italiennes. M. Schuchardt voudrait aussi voir un reste de *ac* en fr. En écrivant *quomo(do)ac* M. Sch. songe sans doute à fr. *comme*?] 4. P. 334, Id. Le gênois *camallu* < arabe *hammâl*. 5. P. 334, Id. *Carilium*. [Ajoute d'autres représentants romans du mot aux innombrables exemples qu'il en a déjà donné, p. 192 et suivantes]. 6. — P. 334-336, O. Schultz-Gorra, A. fr. *Sartaigne*. [Intéressante étymologie : viendrait de *Cerritania* (fr. *Cerdagne*, dép. *Pyr.-Orientales*.) L'*or de Sartagne* n'aurait rien d'étonnant et n'aurait pas besoin pour s'expliquer du voisinage de la riche *Cartage* : plusieurs rivières venant du massif Pyrénéen ont roulé des paillettes d'or ; on en trouve encore des traces dans les sables de l'Ariège et peut-être même de l'Aude : pour l'Aude c'est en tout cas une croyance très répandue parmi les populations de la haute vallée. Dans la 6e édition des *Extraits de la Ch. de Rol.* (1899 ; c'est sans doute la 5e que désigne M. Sch. G. en ajoutant *1896*) se trouve le même point d'interrogation ; la 2e édition de la *Chrest. de l'anc. fr.* contient aussi la même note].

COMPTES RENDUS (parus avec la 3e livraison). P. 339-447. *Giornale Storico della letteratura italiana*, vol. 31, fasc, 2, 3 ; suppl. n° 1. vol. 32, fasc. 1, 2, 3 (B. Wiese). — P. 347-350, *Revue des Langues Romanes*, tome 38, 39 (O. Schultz-Gorra). — P. 350-351, *Romania*, n° 106 (avril 1898), (G. Gröber, W. Meyer-Lübke). — P. 352 : Réponse de M. Gröber

Digitized by Google

aux critiques de M. Grammont (Cf. *Revue des Langues Romanes*, 1898, p. 287, 433.)

E. Herzog, Histoires des formes de l'infinitif français, p. 353-381. [Première partie d'un important travail dont les principaux chapitres sont les suivants : Extension géographique des formes en *-are, yare* avec leurs nuances ; conditions qui déterminent les formes en *-yare ;* passage de la première conjugaison à la seconde et réciproquement ; nouveaux verbes en *-are.*]

P. 382-409, A. Pellegrini, *Il Piccino.* [Poème en sept chants, en octosyllabes par Alexandro Streghi (milieu du XV^e^ siècle ;) n'a jamais été publié en entier. Il en existe trois manuscrits à la bibliothèque de Lucques. M. A. P. donne ici les deux premiers chants (à suivre).]

Mélanges. — I. Histoire littéraire. P. 410. H. Suchier, L'original latin du *Mirouer de l'église* de Vignay. [Se trouve dans plusieurs manuscrits de la bibliothèque nationale, mais les catalogues l'attribuent à un autre auteur]. II. Grammaire. — P. 411-412. M. W. Meyer-Lübke. Les adverbes latins de lieu en *-orsus* en roman. [S'occupe des adverbes suivants : *aliorsum* fr. mod. *ailleurs.* N'admet pas l'explication proposée par M. G. Paris, d'après laquelle *ailleurs* est dû à l'analogie des nombreux mots en *-eurs.* M. M. L. abandonne aussi la théorie qu'il avait soutenue (*Rom. Gram.* I, §. 141, Rem.) et pense que le latin vulgaire avait remplacé *-ōsu* par *-ōr :* d'où *aillour,* fr. mod. *ailleur(s)* : autres adverbes étudiés : *Sinistrosum, auorsum.*] P. 413-415, M. A. Horning, Passage de *s* devant consonne à *y* en France. [S'occupe des cas d'amuïssement de *s* signalés par M. A. Devaux, M. Chabaneau et par moi. M. H. ajoute quelques autres cas empruntés au picard, au wallon et aussi à l'ancien français. Le fr. *poêle* de *pesile* l'expliquerait de la même manière.] 3. P. 415-416, P. Marchot, *Fisient* et *permessient* du Jonas [L'*i* représente une *résonance* de *z* qui s'est *éteinte, si l'on peut dire, petit à petit.* L'explication paraît bien invraisemblable.]

III. — Histoire des mots. 1. P. 417. W. Meyer-Lübke, it. *corbezzolo.* [N'est pas un dérivé de *coruus ; corbezza* pourrait venir de **cucurbitea.*] 2. P. 417. J. Ulrich, fr. *blanches paroles.* [*Blanches* provient d'une confusion ; *blandus* avait donné *blant,* flatteur, confondu avec *blanc.*] 3. P. 418, J. Ulrich, fr. *desver.* [Viendrait de *disaequare,* qui a donné les deux formes *desiver -desver*]. 4. P. 418-422. H. Schuchardt, Contribution à l'histoire des mots en roman. [Basque *zerga* = impôt ; se rattache au béarnais *cercar,* chercher (cf. *quèste* en béarnais) ; basque *donge,* mauvais, composé de *donum* et de *ge,* suffixe privatif ; *carilium* (ajoute de nombreux dérivés à la longue liste déjà donnée)]. 5. P. 422-429, W. Foerster, *Etymologies françaises.* [Fr.

Digitized by Google

mod. *landier* ; composé de l'article + *andier*, lat. du moyen âge *anderius*, renvoyant à un *amitarium* formé sur *ames, itis*. Il faut ajouter que le narbonnais *andèr* (= chenêt) n'est sans doute pas un emprunt français, car l'*e* ouvert n'a pas subi la diphtongaison. Fr. *permaine* (pomme), d'après Littré de *permagna*. La plus ancienne forme française (XII[e] siècle) est *parmain*. Le mot viendrait de *parmanus* (pomme de Parme).

COMPTES RENDUS. P. 430-454, *Obras de Lope de Vega*..... Vol. V-VI. (Suite de l'important compte rendu de A. Restori). — P. 454-459, *Chansons* et dits arlésiens du XIII[e] siècle..... p par A. Jeanroy et H. Guy. (F. Ed. Schneegans). — P. 459-461, D[r] J. Subak, Die Conjugation im Neapolitanischen... (P. Savj-Lopez). — P. 462-465, W. Cloetta, Die Enfances Vivien (Ph. Aug. Becker). — P. 465-466, J. Voigt, Das Naturgefühl in der Literatur der französischen Renaissance (Ph. Aug. Becker). — P. 466-469, Rydberg, Histoire du français *e* (E. Herzog). — P. 409. Périodiques. — P. 409-480, *Archivio glottologico italiano*, tome XIV (W. Meyer-Lübke).

4. — P. 481-490, A. HORNING, Passage de *wè* (venant de *oi*) à *è* en français. [M. H. prend pour point de départ l'élude sur le patois d'Ezy faite par M. P. Passy dans la *Revue de Phil. fr.* t. VIII. Le passage de *wè* à *è* dans les mots où cette diphtongue est précédée d'un groupe *Cons.* + *r* a été déterminé par ce groupe. La série *frein, veine, peine*, à côté de *avoine, foin* reste obscure. P. 485 et sqq. explication des formes en *oie* et en *ais* (*lamproie, français*). P. 486, noter une autre réduction de *uè* après le groupe *pl* dans prov. mod. *plèjo -plójo* = *pluèjo, pluójo*. Pour les noms propres la vraie explication reste encore à trouver. La dernière partie de l'article (487-490) traite de *wè* dans les patois franc-comtois.]

P. 491-513. Th. KALEPKI, *Zur französischen Syntax* (Cf. *Zeitschrift für rom. Phil.* XX, 277). [VII. Mélange de style direct et indirect ? Il s'agit d'expressions comme *est-ce que* dans des phrases comme la suivante : *Elle n'était pas venue ? C'est donc qu'elle ne pouvait pas venir ?* M. Tobler avait observé que le présent *est-ce que* se trouve toujours dans ce cas-là au lieu de l'imparfait, mais M. Th. K. cite plusieurs exemples de Zola *Rome* avec *était-ce que* (*Etait-ce* donc que tout allait crouler avec eux, Zola *Rome* p. 167). M. K. ne veut pas qu'il y ait là mélange de discours direct ou indirect, il propose une expression nouvelle, peu traduisible en français d'ailleurs : v. R. (= *verkleidete, verhüllte Rede*, discours caché.]

P. 514-532. C. SALVIONI, *Appunti etimologici e lessicali* (2[e] série). [Mots principaux : *alandier* < *limitariu*, fr. *haussière*, non de germ. *hals* mais de lat. *helciariu*, la base *matutinus* dans les dialectes ladins,

Digitized by Google

fr. *suie* (M. S. n'admet pas *sūdica* ; le prov. mod. *siéjo* postule **sŏdia -sŏdica*, comme *plèjo *plŏuia*), *vignoble* < *uineae *opulu*.]

MÉLANGES. — I. Grammaire. — P. 533-535, G. BAIST, A. fr. *feïs*. [Il ne faut pas voir dans ce mot un cas de dissimilation de *s* -*s* mais un cas d'anologie, sur *veïs*]. — II. — Histoire des mots. P. 535-536. A. fr. *fraite* (G. Baist). Vient de *fracta*. 2. P. 536-537. Fr. *fiente*, roman. *niente*. (J. Ulrich). *Ie* s'expliquerait dans le premier mot par un croisement de *fœx* et de *foetere*. Pour *niente* M. U. propose *ni -himite*, bien invraisemblable.) 3. 537. A. fr. *gagnon*, *wagnon* (P. Marchot). Se rattache au verbe *gaaignier ;* le *gagnon* est à l'origine le chien qui *gaaigne* (fait paître).

COMPTES RENDUS. — P. 538-553. H. Paul, *Prinzipien der Sprachgeschichte* (O. Dittrich). — P. 354-358, *Le troubadour G. Montanhagol* p. J. Coulet (C. Appel). — P. 559-566, G. Körting, *Die Formenlehre der fr. Sprache* (J. Subak). — P. 566-567, V. Rossi, *Il Quattrocento* (B. Wiese).

PÉRIODIQURS. — *Giornale Storico della Letteratura Italiana*, vol. XXXIII, fasc. 1, 2, 3 (B. Wiese). — P. 572-574, *Revue des Langues Romanes*, tome XL (O. Schultz-Gora). — P. 574-575, *Romania*, n° 107 (W. Meyer-Lübke, G. Groeber). — P. 576-583, *Archiv. f. d. Studium d. neueren Sprachen und Litt.* Tome 86-95 (W. Cloëtta). — P. 584-587, Livres nouveaux (G. Groeber). — Index.

J. ANGLADE.

Histoire de Maguelone, par Frédéric FABRÈGE. T. I, I-CIV, 1-511 ; T. II, 1-598 ; in-4°, Paris, Alphonse PICARD ; Montpellier, BAUMEVIELLE : 1894-1900.

Il est des monuments vénérés sur lesquels rien d'abord n'appelle l'attention, qui semblent se cacher dans l'ombre et qu'il faut chercher le « Guide du Voyageur » à la main, comme cette petite chapelle, *Santa-Maria-delle - Piante*, qui a été élevée dans la banlieue de Rome, au point de rencontre des voies Ardéatine et Appienne, à l'endroit où Jésus apparut à Pierre fuyant de Rome : « *Quo vadis ?* Où allez-vous ? » demanda l'apôtre. « Je vais, répondit le Sauveur, à Rome subir une seconde fois le martyre. » Pierre comprit la leçon, rentra dans la ville et fut martyrisé peu de temps après. De là le nom de « Quo vadis », par lequel est désignée d'ordinaire la petite église. L'on y montrait autrefois la pierre d'un tuf verdâtre où l'on distingue en un dessin léger l'empreinte des pieds du Sauveur,

Digitized by Google

piante ; mais cette relique aujourd'hui y est représentée par un fac-simile, et, pour la retrouver, il faut aller plus loin, suivre la voie Appienne et entrer dans la basilique Saint-Sébastien, où elle est conservée avec la colonne où fut attaché Sébastien, et nombre d'autres reliques moins illustres. Saint-Sébastien est lui-même placé en contre-bas, n'attire aucunement le regard. Bien des touristes n'en feraient point le terme d'une excursion, s'ils ne savaient que là est l'entrée des catacombes les plus intéressantes au point de vue de l'archéologie et de l'art chrétien primitifs.

Comme les origines mêmes du christianisme furent humbles et cachées, de même les monuments qui en gardent les souvenirs les plus précieux se dérobent souvent à l'œil indifférent et réclament d'être l'objet d'un pèlerinage qui leur soit vraiment consacré. Bien des gens n'auraient jamais connu le nom de *Quo vadis,* s'il ne fût devenu le titre d'un roman, dont l'auteur, s'inspirant des sentiments qui avaient dicté les *Martyrs* à Chateaubriand et les *Derniers jours de Pompeï* à Bulwer, a su faire vibrer des cordes endormies et intéresser des âmes que les crudités matérialistes récemment en vogue avaient lassées jusqu'au dégoût.

Maguelone appartient à l'âge triomphant où la foi chrétienne dressait vers le ciel les hautes voûtes des cathédrales. Dominant les flots bleus de la Méditerranée, les étangs et les plaines, il est vu de toutes parts, et l'on ne saurait venir à Montpellier sans être tenté de faire une visite à ce monument, d'où l'œil embrasse tout le Languedoc, d'où la pensée a comme une vision des siècles écoulés.

L'année dernière, les Félibres ont tenu leur fête annuelle au pied des murs de l'église féodale, à l'ombre des pins dont le feuillage, agité par le souffle de la mer, bruissait légèrement sur nos têtes. Le regretté Félix Gras nous présidait. Mistral était des nôtres. Quand les maîtres modernes du Gai Savoir entonnèrent des chants où revivent la langue sonore et l'âme ardente de nos pères, au milieu de ce paysage enchanté, dans l'éblouissement de la resplendissante lumière qui enveloppait l'île, il y eut un moment d'illusion puissante : nous nous sentions au pays de Féerie ; et si Pierre de Provence et la belle Maguelone fussent venus s'asseoir au banquet de Sainte-Estelle, à côté de l'auteur de *Mireille,* leur présence n'eût point surpris.

Mgr Dupanloup a donné en quelques lignes éloquentes l'impression grande et religieuse qu'il avait ressentie : « Maguelone, beau lieu, austère, paisible ; une petite île, et dont les pentes douces descendent vers les flots bleus, au delà desquels se déroulent les montagnes de la Provence, dont les lignes se perdent dans la brume. Désert dominé par le géant (la cathédrale) et par la croix. Cette basilique canonicale, par ses formes sévères, s'harmonise avec ce paysage, cette solitude,

Digitized by Google

cet horizon, cette grandeur. C'est un de ces lieux qui ont une âme et que doivent chercher les âmes placées dans certaines conditions morales. Là on doit contempler, prier, pleurer. C'est un lieu consacré par les grands souvenirs, saisissant par ce qui est mort et par ce qui survit : une ruine et une croix, au milieu de quelques pins, voilà ce qui reste de la ville romaine, refuge des Sarrasins au VII[e] siècle, détruite au VIII[e] par Charles-Martel, rebâtie au XI[e] et devenue ville papale et épiscopale, berceau de Montpellier et capitale ecclésiastique du pays [1]. »

M. Fabrège a pour le monument qu'il a restauré avec un soin pieux, une admiration et un amour qu'il tient à faire partager. Il a donc entrepris de raconter l'histoire de l'île légendaire où l'église seule subsiste, île qui fut grande dans la pensée des hommes, bien que la nature en eût parcimonieusement limité l'étendue : « Il faut le dire, cette île a eu, pendant le moyen âge, une vie toute spirituelle, une influence seulement morale. Jamais le nombre et la splendeur de ses édifices n'a répondu à ce que son nom, si connu et si vénéré, semblerait indiquer [2]. »

En deux forts volumes in-4° nous passons des origines au XIV[e] siècle. Le tome III, dont la préparation est fort avancée, aura pour titre général : « L'Université à Montpellier. Translation du siège épiscopal à Montpellier. Ruine de Maguelone. »

Dans la Préface (p. I — VIII), M. Fabrège indique les sources qu'il a dû consulter, énumère, en les appréciant, les travaux où il a été question de Maguelone. Il répond à l'avance à ceux qui pourraient lui reprocher de s'être laissé entraîner par l'importance du sujet: « Nous ne pouvions cependant, dit-il, négliger des événements d'un intérêt capital, unique même, puisque Maguelone fut, au moyen âge, un fief pontifical, refuge des souverains pontifes, le seul point d'accès, avant saint Louis, de la France sur la Méditerranée, centre privilégié de l'orthodoxie et de la liberté dans le Midi. Sur toutes ces questions, il fallait mettre en lumière les trésors de la critique et de l'érudition contemporaine, dispersés dans une série d'ouvrages ou de recueils aussi précieux que peu connus. En ne dédaignant d'ailleurs aucun détail, nous avons pu saisir sur le vif les traits et les mœurs de nos ancêtres, suivre dans leur existence, à travers les siècles, nos évêques et nos seigneurs, apprécier, en toute justice, l'action du Saint-Siège, les bienfaits de l'épiscopat et le rôle des Guillems, admirer la formation et les développements de la nationalité française, carac-

[1] Cité par M. Fabrège, T. I, *Introduction*, p. C. note.
[2] Renouvier, *Maguelone*, p 20, cité par M. F., I, 192, note.

Digitized by Google

tériser les traditions et les services de l'Université de Montpellier. »

L'Introduction (p. IX — CIV) a pour titre « Le site et les souvenirs », et comprend quatre parties : « L'horizon de la terre, l'horizon de la mer, la Belle Maguelone, la cathédrale. » Trois planches, à la fin du tome I^er^, dues au crayon de M. Marsal, donnent *l'horizon de la terre*, tel qu'on le voit du haut de la cathédrale, vaste demi-cercle où du rivage aux montagnes lointaines : le Canigou, le Larzac, la Sérane, le Mont-Lozère, le Ventoux, depuis le cap Bear jusqu'aux Saintes-Maries-de-la-Mer s'étagent les étangs, les plaines et les collines.

Sans songer à faire l'analyse d'un ouvrage si étendu, et où sont traitées des questions très diverses, nous croyons utile de marquer du moins un des points de vue auxquels on peut se placer en le lisant. Il nous semble que l'on aura ainsi quelque impression du vif intérêt qu'il présente.

Maguelone vaut dans l'histoire par son évêché dont la destinée fut liée si étroitement à celle de Montpellier. Les Guillems, la Municipalité Montpelliéraine, les rois d'Aragon et de Mayorque ont des rapports constants avec l'évêque, dont l'autorité religieuse et morale était fort augmentée par l'importance de fiefs qu'il devait à une suite de libéralités dont la principale est assurément l'acte du 27 avril 1085, par lequel Pierre de Melgueil faisait hommage au Saint-Siège du comté de Substantion et de ses droits sur Maguelone. Plus tard, à la suite de la guerre des Albigeois, le pape Innocent III, ayant retenu pour fief le comté de Melgueil, la ville de Montpellier, qui s'était déjà placée sous la tutelle du Saint-Siège, obtint en 1215 que le pape inféodât le comté à l'évêque de Maguelone et à ses successeurs. La décision du pape, qui fut suivie de plein effet, reposait sur le droit reconnu alors au suzerain de punir un vassal révolté, ce qui était le cas de la maison de Toulouse [1].

Dès les premiers temps les évêques avaient eu une juridiction spéciale sur Montpelliéret, partie méridionale de la ville de Montpellier.

Une bulle pontificale du 12 juillet 1228 détermine les possessions de l'Eglise de Maguelone à cette époque ; elles comprenaient : « l'île de Maguelone, l'étang, le grau, la plage entre la mer et l'étang, dans toute leur étendue et avec leurs pêcheries, l'île d'Isclion ou Esclavon, dans l'étang de l'Arnel, l'église Saint-Etienne de Villeneuve, l'église

[1] Par une suite d'héritages, le comté de Melgueil était passé en 1172 aux mains des comtes de Toulouse. V. t. I, p. 336, suiv. Mais le pape pensait sans doute pouvoir se prévaloir encore de l'acte antérieur de Pierre de Melgueil. Pour les revendications de la maison d'Alais sur le comté de Melgueil, et l'accord qui intervint. V. t. II, p. 131, suiv.

Digitized by Google

et la métairie de Maurin, l'église Saint-Sauveur de Rouet, le Capitoul ou maison et domaine de la communauté à Villeneuve, l'église Sainte-Marie d'Exindre, les tours sur le Lez et la Mosson, les montagnes de Monteeau et de Saint-Bauzille, le bois d'Aresquier, le château de Maureillan, la villa de la Mosson, l'île de Fleix, les domaines dans les paroisses de Saint-Jean-de-Cocon, de Saint-Michel de Montels, de Saint-Michel de Sauteyrargues, de Saint-Pierre de Montaubéron, de Saint-André de Novigens, de Notre-Dame de Castelnau, de Saint-Jean de Substantion, de Saint-Etienne de Soriech, de Saint-Drézéry, de Jacou, de Clapiers : la ville de Lauret, le mas avec la baume ou grotte de Londres ; les villas de Saint-Brès et de Saint-Sauveur de Pérols, avec leurs dépendances, terres, bois, prés, droits de justice ; le château de Lattes, les propriétés dans l'intérieur de Montpellier, l'île et l'église de Niout, les églises d'Aix ou de Balaruc, de Frontignan, de Sainte-Eulalie, les biens de la sacristie de Maguelone, les églises de La Vérune, de Pignan, de Fabrègues, la métairie d'Agnac ; les église de Saint-Firmin, de Notre-Dame des Tables, de Sainte-Foy de Montpellier, de Saint-Denis de Montpelliéret, de Saint-Brès, de Pérols, de Novigens, de Soriech, de Sauteyrargues, de Castelnau, de Saint-Vincent, de Saint-Jean de Buèges, de Saint-Drézéry, d'Auroux, de Sainte-Marie de Melgueil, de Sainte-Marie de Lunel, toutes ces possessions, avec leurs appartenances, dîmes et droits d'usage, enfin l'église et l'hôpital du Saint-Sépulcre à Marseille. — Le pape a bien soin de rappeler que si le chapitre a droit à la dîme sur tous ces points, il ne la doit au contraire à personne ; il n'exige pour cette protection spéciale du Saint-Siège qu'un tribut annuel de trois oboles d'or[1]. »

Mais l'auteur le reconnaît lui-même, l'administration de droits temporels proprement dits n'était point sans offrir des difficultés : « L'élévation des évêques de Montpellier ne fut pas utile à leur Eglise. Comtes de Melgueil, ils se trouvent distraits par les préoccupations temporelles et perdent dans les soucis des affaires la ferveur qui avait assuré leur prestige contre les Albigeois. Ils sont obligés de suffire aux charges du gouvernement, et comme ils imposent leurs sujets, ils ébranlent leur fidélité traditionnelle[2]. »

L'action bienveillante de la Papauté sur les affaires de l'évêché de Maguelone, et même sur celles de la ville de Montpellier, ne saurait être contestée ; la démonstration que présente M. Fabrège est documentée de la façon la plus complète et la plus concluante. Mais on

[1] T. II, p. 49-51.
[2] T. II, p. 34.

Digitized by Google

ne peut s'empêcher de remarquer qu'à côté de la suzeraineté du Saint-Siège, l'on recherchait également celle du roi de France, aux époques elles-mêmes où son autorité dans le Midi paraît le plus réduite : « Dès 1163, Jean de Montlaur et son chapitre reconnaissaient Louis le Jeune pour leur seigneur, et le remerciaient de l'accueil favorable fait à leurs envoyés. En 1208, Guillaume d'Autignac avait obtenu de Philippe-Auguste d'être confirmé dans toutes ses possessions, surtout dans celle de l'île de Maguelone, *civitatis Magalone et aliorum locorum temporalium;....* et, en 1230, saint Louis étend les prérogatives des évêques en leur donnant juridiction sur les sujets royaux et sur les écoles de Montpellier [1]. »

Ainsi persistait dans les esprits la pensée que le roi de France était le suzerain légitime, qui avait toujours le droit, sinon le pouvoir, d'intervenir dans l'administration d'une région qui, depuis des siècles, n'était plus sous son autorité réelle.

A la fin du XIII[e] siècle, l'enchevêtrement des pouvoirs et de leurs prérogatives fut au comble. Le seigneur de Montpellier dépendait de l'évêque, seigneur de Montpelliéret. « Le roi de Mayorque, Jayme II, était de plus vassal des rois d'Aragon ; l'évêque de Montpellier, suzerain du roi de Mayorque, s'était à son tour reconnu vassal du roi de France[2]. » De leur côté, les consuls de Montpellier, mettant à profit les conflits de leurs divers suzerains de tout degré, recourent au roi de France contre l'Official de Maguelone, et obtiennent que le roi de Mayorque, malgré les plaintes de l'évêque, refuse d'intervenir. Le 17 juillet 1291, Bernard de Viviers, official de Maguelone, lance au nom de l'évêque un interdit général contre la ville et les consuls de Montpellier. Le sénéchal de Beaucaire, représentant le roi de France, agit en faveur de la Ville et saisit le temporel de l'évêque. Enfin l'archevêque de Narbonne lève l'interdit et fait promettre aux uns et aux autres de s'en rapporter à la décision du roi : *Et en aquel an, estet entredig Montpellier per VII meses o di prop : el senescalc de Belcayre pres la terra de lavesque, e la tene 20 jorn, quar non volia revocare l'entredig ; e pueis larcevesque de Narbona entrames seu, e revoquet las sententias e l'entredig e volc que lavesque els consols se compromesesson en la concell del rei de Fransa*[3].

Ces conflits ne sont plus de notre temps. Formés à l'exacte discipline de la centralisation administrative, nous serions même portés à jeter un regard dédaigneux sur cette dispersion de privilèges et de

[1] T. II, p. 51-52.
[2] T. II, p. 296.
[3] *Petit-Thalamus*, chron. rom., p. 340 ; cité par M. F., II, p. 305.

Digitized by Google

prérogatives qui surexcitait les passions locales, et nous la jugerions volontiers une sorte d'anarchie. Mais il ne faut point méconnaître que les intérêts particuliers étaient armés pour se défendre, que la liberté a son prix et façonne les caractères autrement que la sujétion la mieux réglée, que la vie provinciale était intense, et qu'en fin de compte on arrivait à s'entendre, qu'il fallût s'en référer au pape ou au roi. La prospérité de Montpellier et la dignité du siège épiscopal traversèrent sans dommage cette crise, et nous ne voyons pas qu'après la réconciliation on ait gardé des souvenirs amers du désaccord qui avait troublé les rapports de l'évêque et de ceux qui étaient à la fois ses vassaux et ses fidèles.

D'ailleurs l'évêque de Maguelone prit le moyen le plus sûr d'éclaircir une situation confuse. Avec une sagesse qu'il est juste de louer, il abandonna en 1292 à la couronne de France le fief de Montpelliéret, la suzeraineté sur Montpellier et le château de Lattes en échange d'une rente de 500 livres melgoriennes, environ 50.000 francs de notre monnaie actuelle.

On lira dans M. Fabrège l'exposé intéressant des procédés, habiles plus que scrupuleux, par lesquels Philippe le Bel sut faire valoir les droits qui lui étaient reconnus.

On peut ne point partager l'avis de M. Fabrège sur toutes les questions qu'il est amené à traiter. L'histoire du moyen âge est le domaine où la controverse trouve le plus d'occasions de s'exercer. Mais l'ampleur elle-même qu'il donne à ses développements, la variété des faits apportés, la richesse de la documentation et l'indication constante des sources, rendent l'œuvre instructive au plus haut degré et mettent le lecteur à même de se faire une opinion personnelle.

Comme il en avertit dans sa Préface, l'auteur a tenté, à propos de chacun des événements importants qu'il rencontre, de reconstituer le milieu et le moment précis. Ainsi nous expose-t-il, ou peu s'en faut, une histoire complète du moyen âge, éclairant son sujet particulier de toutes les lumières qu'il emprunte à l'histoire générale. On peut juger, et il l'a prévu lui-même, qu'il s'étend parfois au-delà du cadre exact où a été enfermée la destinée de Maguelone et de son évêché; mais il était difficile de ne pas entrer dans quelques détails sur la guerre des Albigeois, étant donnée la situation géographique et féodale de Montpellier; et, quand on rencontre un Nogaret pour instrument de Philippe-le-Bel dans la querelle de ce roi avec Boniface, l'on n'est pas mécontent de connaître de près le personnage et de savoir ce que sa famille est devenue.

M. Fabrège aime le moyen âge et l'Eglise catholique, et se plaît à réfuter des préjugés que la science moderne a rejetés, sans pouvoir

Digitized by Google

les déraciner complètement. Bien des gens ne s'imaginent point qu'il soit démontré et reconnu aujourd'hui que dans l'exercice de ses droits, l'Eglise fut d'ordinaire plus modérée et plus libérale que le pouvoir civil, que l'arbitrage des papes s'employait dans l'intérêt des mœurs et de la justice ; qu'ainsi s'est faite l'éducation de l'esprit public en Europe ; que de bonne heure le servage n'était plus qu'un souvenir dans beaucoup de nos provinces ; que l'industrie, le commerce, les sciences et les arts florissaient dès le XIII[e] siècle ; que nos bourgeois du moyen âge étaient des administrateurs économes et habiles, dont l'exemple peut être proposé à l'imitation de nos municipalités du XX[e] siècle. Je recommande la lecture du chapitre XI, « l'Eglise de Maguelone à Montpellier », à tous ceux qui s'intéressent à l'histoire des œuvres de charité. Il était utile et équitable de rappeler qu'au siècle dernier, la « Miséricorde » de Montpellier a été prise par les Anglais comme modèle pour la création d'un dispensaire destiné à secourir les malades indigents[1] ; de mentionner cette institution admirable, le « Prêt gratuit », qui continue à venir en aide aux besoigneux de toute condition, sans rémunération aucune[2].

Que savons-nous, pour la plupart, du passé de notre pays? Une sorte de résumé sommaire de l'histoire des rois qui se sont succédé sur le trône. Les provinces nous sont connues au fur et à mesure de leur entrée dans le domaine royal, au moment où elles disparaissent dans ce grand tout, y perdant leur vie propre et leur originalité. Qu'étaient devenus jusque-là l'Aquitaine, le Languedoc,la Provence ? Quels étaient d'abord les usages, les mœurs, les institutions, le degré de culture et de prospérité de ces Etats, qui s'étaient dégagés d'eux-mêmes, par une heureuse et riche spontanéité, des ruines de l'empire de Charlemagne ? L'on sait quelques généralités sur le rôle de l'Eglise, sur la féodalité, sur les communes, et c'est tout pour le plus grand nombre. Cette indifférence est regrettable, car il est mauvais et dangereux d'ignorer par quelle voie ont passé les générations qui nous ont précédés, quels efforts elles ont dû s'imposer, quels résultats elles avaient atteints, et comment les petites patries provinciales ont contribué au progrès commun de la grande patrie.

Les ouvrages tels que celui de M. Fabrège produisent l'effet d'une sorte de révélation, d'une évocation de la vie ancienne de notre Midi.

[1] T. II, p. 27, note.

[2] T. II, p. 29. Cf. *Histoire du Prêt Gratuit de Montpellier*, 1684-1891, par L. Mandon, docteur ès lettres, Montpellier, 1892.

Digitized by Google

C'est d'abord une barque phénicienne ou carthaginoise, montée par de hardis rôdeurs des mers, demi-corsaires, demi-marchands, qui prend possession de l'île, et en fait un comptoir que les Gaulois des plages voisines s'accoutument à fréquenter. Puis c'est la guerre de deux grands peuples : l'armée d'Annibal, les légions romaines occupent tour à tour Maguelone dont le port attire les trirèmes aussi bien que les vaisseaux marchands. Enfin Rome a vaincu, la Narbonnaise est la province latine par excellence ; la grande paix des rivages de la Méditerranée va durer pendant des siècles : le christianisme fait la conquête des âmes. Des sarcophages, des stèles, des monnaies sont les témoins de cette époque prospère.

Soudain l'invasion des Huns pousse vers l'occident les peuples de l'Europe barbare : sous la pression de ces nations guerrières, les frontières de la Romanie, mal défendues, s'écroulent. Voici qu'après avoir ravagé l'Empire, les hordes se pressent sur la route de l'Espagne. A travers la Narbonnaise passent, saccageant le pays, Alains, Suèves, Vandales. Puis viennent les Wisigoths qui asseoient leur domination sur la Gaule méridionale et l'Espagne et rétablissent l'ordre à leur profit. Le premier évêque de Maguelone dont nous connaissions le nom, Boëce, est représenté en 589 au Concile de Tolède qui consacra la conversion du roi Wisigoth et de son peuple. Son successeur Geniès est représenté au IV^e^ Concile de Tolède qui interdit de tourmenter les Juifs pour leur croyance et qui prescrit l'étude du grec.

Un peuple nouveau descend dans le Midi de la Gaule et tente de l'arracher aux Wisigoths : Théodebert, puis Gontran, envahissent la Septimanie qu'ils ne peuvent garder. La paix est bientôt après troublée par l'insurrection du comte Paul qui veut créer un État indépendant, comprenant la Tarraconaise et la Septimanie, provinces qui dès lors tendaient à s'unir. L'évêque de Maguelone, Gunhild, s'associe à la révolte qui est réprimée par l'énergique roi Wamba. Maguelone fut assiégée, dut se rendre, et Gunhild qui s'était réfugié à Nimes avec Paul, subit sans doute le même châtiment que le malheureux comte.

Un siècle s'écoule. Les Goths, amollis par une longue paix, ne peuvent résister à l'assaut fanatique de l'Islam. La Septimanie est submergée par le torrent, séparée un moment de la chrétienté. Mais, après leur victoire à Poitiers, les Francs continuent à refouler le flot musulman. C'est d'abord Charles-Martel, qui, sans distinguer entre les habitants du pays, ruine et incendie Maguelone comme Béziers, Agde, Nimes, Avignon. Les habitants de l'île sont contraints de chercher un asile sur la terre-ferme, à Substantion. Des tombeaux trouvés à Maguelone semblent provenir des occupations successives des Sarrasins et des Francs.

Digitized by Google

Maguelone n'existera plus comme cité. Ses évêques néanmoins ne l'abandonnent qu'à demi, et s'établissent à Villeneuve d'où ils contemplaient ce qui subsistait de leur cathédrale. La partie tragique de son histoire est terminée: sous Charlemagne, les noirs cavaliers de l'Islam ont repassé pour toujours les Pyrénées. L'ère de la paix chrétienne commence.

Au XI[e] siècle on n'a plus à redouter le retour des Sarrasins. L'évêque Arnaud va rebâtir l'église de Maguelone, et le pape Jean XX l'y encourage. La cathédrale s'élève rapidement, château-fort autant qu'édifice consacré au culte, car cette mer si belle sera encore longtemps infestée de pirates musulmans. Un pont la rattache au continent, où l'évêque a son domaine religieux et ses possessions féodales. Du haut sommet du monument roman, des hommes souvent éminents, pour la plupart d'une piété exemplaire, veillent aux intérêts de toute nature du vaste diocèse que leur regard embrassait tout entier, s'arrêtant de préférence sur la ville où les habitants anciens de Maguelone étaient revenus s'établir d'une façon définitive, sur Montpellier. Un lien naturel rattachait la cité nouvelle au lieu de sa première origine et maintenait entre l'évêque et les Montpelliérains une sorte de parenté. Mais Montpellier, avec les Guillems d'abord, puis grâce aux privilèges qu'ils lui avaient reconnus, grandissait, s'enrichissait, illustre par ses écoles, son commerce, ses industries. Le jour n'est pas loin où le siège épiscopal y sera transféré. Avec le moyen âge, la destinée de Maguelone est accomplie.

Mais, pour l'histoire et le poète, Maguelone, ainsi abandonnée et déserte, n'est que plus attrayante:

> La vieillesse couronne et la ruine achève.
> Il faut à l'édifice un passé dont on rêve.
> . . . . . .
> Voulez-vous qu'une tour, voulez-vous qu'une église
> Soient de ces monuments dont l'âme idéalise
> La forme et la hauteur?
> Attendez que de mousse elles soient revêtues,
> Et laissez travailler à toutes les statues
> Le temps, ce grand sculpteur! [1]

Ainsi la cathédrale, deux fois vénérable par les vertus qu'elle a abritées et par cette empreinte ineffaçable que les âges marquent sur la pierre, ruine chrétienne, ruine antique, est un lieu de pèlerinage où

[1] Victor Hugo, l' « *Arc de Triomphe.* »

Digitized by Google

l'on se complaît à repasser dans sa pensée les époques évanouies, en considérant le vaste théâtre où se sont déroulés les événements de l'histoire du Languedoc.

Vers le Midi, c'est Narbonne, déchue aujourd'hui de sa gloire, la ville forte qu'il fut si malaisé d'enlever aux Sarrasins, souvenir consacré par *Aymerillot*. Vers le couchant, c'est Saint-Guillem-du-Désert, où se retira Guillaume, duc d'Aquitaine, vainqueur des Musulmans à Villedaigne, dont le souvenir s'est confondu avec celui de Guillaume de Provence, de sorte qu'il est devenu dans l'Épopée nationale le champion le plus célèbre de la chrétienté avec Roland, l'invincible Guillaume au Court-nez, le héros d'Aliscans, l'un des huit guerriers saints, que Dante voit se mouvoir, flammes étincelantes, sur les bras de la croix où resplendit le Christ. [1] Vers l'Est nous apercevons le Grau d'Aigues-Mortes d'où saint Louis partit pour la croisade. Et en ramenant notre regard sur Montpellier, nous voyons apparaître la grande et chevaleresque figure de Jacques le Conquérant qui conquit trois royaumes, gagna trente-trois batailles, fonda deux mille églises, monastères ou hôpitaux. Il mourut à Valence, et demanda que son corps fût transporté au monastère de Poblet. Il y a reposé de 1278 à 1835. « Le tombeau ayant alors été violé, la dépouille du *conquistador* fut recueillie dans le village de la Espluga de Francolí, où, le 18 janvier 1843, un négociant catalan vint officiellement la retirer pour l'inhumer dans la cathédrale de Tarragone, dont la province et celle de Barcelone lui érigèrent un monument, style Renaissance. » [2] L'inscription latine mentionne que Tarragone obtint la bienveillante autorisation de la reine Isabelle: ***Benigne annuente Elisabeth II, Hispaniarum regina*** [3].

On ne sait ce que l'on doit admirer le plus, de la brutale ignorance

[1] *Paradiso*, c. XVIII, v. 46. Les autres guerriers sont Josué, Judas, Macchabée, Charlemagne, Roland, Renouart (le géant Renouart au Tinel de nos chansons de geste), Godefroy de Bouillon et Robert Guiscard. C'est dans ce chant que Béatrix, pour rappeler son amant à la contemplation du spectacle divin, lui dit: « Tourne-toi et écoute, car ce n'est pas dans mes yeux qu'est le paradis. » Mais Béatrix n'est autre que la théologie personnifiée, et il faut entendre, paraît-il: *quia non solum in contemplatione theologiae est felicitas et beatitudo, sed etiam in exemplis valentium virorum;* Scartazzini en est convaincu. Le doute est permis.

[2] T. II, p. 198.

[3] *ibid.* note 5. — Dans ces dernières années, l'on a apposée sur la façade de la Tour des Pins une plaque de marbre, qui donne les dates de la naissance et de la mort du *conquistador*.

Digitized by Google

des malheureux qui outrageaient la sépulture du libérateur de leurs pères, de la nécessité d'obtenir l'autorisation administrative pour réparer cet outrage, de l'indifférence de l'héritière du grand homme.

Il est beau d'inscrire au fronton d'un monument « aux grands hommes, la Patrie reconnaissante! » et Victor Hugo a eu raison de consacrer, en vers harmonieux, le Panthéon à

Ceux qui pieusement sont morts pour la patrie ;

mais de Sésostris à Jacques, que de héros ont été arrachés à l'éternel repos par l'avidité, la haine ou simplement par une curiosité niaise! Que de tombes saintes ont été insultées dans nos églises, simples pierres portant un nom et une date, ou œuvres de l'art le plus exquis ! Maguelone a eu sa part de ces profanations sacrilèges. Heureuse l'Italie où, malgré les révolutions sanglantes de ses républiques, les monuments ont toujours été respectés, patrimoine que les générations se transmettent avec une admiration pieuse ; où il paraît absurde de défigurer la statue, pour se venger de celui dont elle conserve l'image ; de sorte que les chefs-d'œuvre n'y ont souffert que des injures du temps qui vieillit le marbre et le bronze, mais ne les détruit pas, les embellit plutôt en les revêtant de l'inimitable patine qui en fait valoir le modelé ! Toute ville italienne est ainsi un musée.

En pensant aux évêques et aux seigneurs de la région qui reçurent la sépulture à Maguelone, nous nous rappelons aussitôt les noms de tous ces papes que M. Fabrège nous montre honorant la cathédrale de leur visite paternelle. Urbain II, après avoir prêché à Clermont la première croisade, s'arrête à Maguelone en juin 1096 [1], bénit l'île, y célèbre la fête de saint Pierre, patron de l'église ; l'évêque Godfrid qui l'avait accueilli part lui-même peu de temps après pour la Terre-Sainte, y tombe malade et meurt près de Tripoli : son dernier acte fut d'envoyer sa bénédiction à ses fidèles.

Nombreux furent, pendant les croisades, les personnages illustres qui, avant de partir, léguèrent une partie de leurs biens à l'Eglise de Maguelone.

Les temps étaient durs pour la Papauté qui soutenait avec l'Empire la guerre des investitures. Gélase II, dès le premier jour de son pontificat, est frappé, jeté en prison. L'empereur Henri V approchait. Gélase et quelques-uns de ses partisans s'enfuient sous les flèches des Allemands et ne rentrent à Rome que lorsque l'empereur en est parti. Mais les Frangipani assaillent encore le malheureux pape qui se résout à quitter Rome une seconde fois. Après avoir touché à Pise

[1] Il venait de Toulouse, où il avait consacré la célèbre basilique de Saint-Sernin.

Digitized by Google

et à Gênes, il débarque à Saint-Gilles où il est accueilli par la noblesse de la contrée, puis il se rend à Maguelone. C'est là que le trouva un envoyé du roi de France, le célèbre Suger [1]. Le pape prend quelque repos et repart pour Cluny, où il meurt après un pontificat d'un an et quatre jours, martyr des devoirs que lui imposait sa haute dignité.

Son successeur, Calixte II, allant au concile de Toulouse, s'arrête également à Maguelone, en 1119.

Le 9 février 1155, c'est le roi de France, Louis VII, qui assiste à Maguelone aux cérémonies du chapitre et déclare à l'évêque et à la communauté qu'il prend sous sa protection tous les biens présents et futurs de cette église.

Mais voici un Anglais, Nicolas Brakespeare, plus tard Adrien IV : il est simple clerc à Mauguio, et c'est à titre d'hôte étranger qu'il est reçu à Maguelone. Un grand nom clôt cette liste authentique de visiteurs illustres. — Alexandre III, chassé d'Italie par Frédéric Barberousse et l'antipape Victor II, aborde à Maguelone, le 11 avril 1162, avec une suite de cardinaux et d'évêques, consacre le maître-autel, est reçu triomphalement à Montpellier par Guillem VII. Il tient un concile à Montpellier, et demeure en France jusqu'à ce que la mort de l'antipape le décide à revenir en Italie. C'est à Maguelone qu'il s'embarqua dans des circonstances dramatiques : peu s'en fallut qu'une flottille impériale ne s'emparât de sa personne [2].

Il est à présumer que d'autres papes vinrent aussi à Maguelone, bien que nous n'en ayons pas de sûr témoignage : Nicolas IV, qui érigea les Facultés de Montpellier en *Studium generale ;* Clément V, qui séjourna deux fois à Montpellier. D'autres avaient appartenu au clergé ou aux écoles de Montpellier : Clément IV, qui, comme légat du pape, conféra la licence en droit à la Salle-l'Evêque, Jean XXI, ancien élève de l'Ecole de médecine, Urbain V, professeur pendant vingt ans de droit canon à l'Ecole de droit.

Les papes aimaient cette petite île, sentinelle avancée sur la Méditerranée de la France catholique, de la France en qui ils voyaient un point d'appui contre les prétentions germaniques au gouvernement de l'Eglise et de l'Italie. Ils se plaisaient à confirmer et à augmenter

[1] Ce voyage de Suger nous a valu une description de Maguelone : *applicuit Magalonam, arctam in pelago insulam, cui super est, solo episcopo, clericis et rara familia, contempta, singularis et privata, muro tamen, propter mare commeantium Sarrecenorum impetus, munitissima civitas.* Sugerii abbatis vita Ludovici Grossi, ap. Dom Bouquet, *Historiens de la France,* t. XII, p. 46 ; Fabrège, I, p. 215.

[2] Fabrège, I, p. 283.

Digitized by Google

les privilèges d'un évêché et d'un chapitre dont l'orthodoxie et la fidélité au Saint-Siège ne se démentirent jamais. Par les noms d'hommes tels qu'Urbain II, Calixte II et Alexandre III, l'histoire de Maguelone se rattache à l'histoire universelle, et je ne sais pas de lieu où l'on éprouve un sentiment plus intense de ce que fut l'Europe chrétienne au moyen âge : l'invasion barbare, la lutte avec l'Islam, les croisades, l'effort de la Papauté pour recouvrer son indépendance, cette éclosion d'Universités à laquelle ont une part si belle les Ecoles de Montpellier, sous le patronage de l'évêque de Maguelone ; et, à côté de l'œuvre de l'Episcopat, celle des Guillems et de la bourgeoisie laborieuse et intelligente de Montpellier. Dans le lointain d'abord, puis se rapprochant tous les jours davantage : le roi de France.

L'histoire de Maguelone est bien un chapitre de notre histoire nationale, et il méritait d'être écrit.

Tout en employant ses loisirs à composer l'histoire de Maguelone, M. Fabrège a voulu faire encore davantage pour l'antique évêché et pour Montpellier. Il a décidé la publication du Cartulaire de Maguelone, recueil d'une valeur inestimable, comprenant des documents de toute origine, qui a été constitué au XIV^e^ siècle. Cette publication, confiée à la science et au dévouement de M. Berthelé, comprendra quatorze ou quinze volumes in-4°. Le nom de M. Berthelé nous est une garantie que l'on trouvera dans cette œuvre de bénédictins le plus précieux instrument de recherches et de travail.

Propriétaire de Maguelone, M. Fabrège croit qu'il a une dette particulière envers ce lieu vénérable : il ne pouvait l'acquitter avec un plus généreux désintéressement ni donner un plus bel exemple d'intelligent patriotisme.

Ferdinand CASTETS.

Schuchardt (H.). — ROMANISCHE ETYMOLOGIEN, II, *Wien*, 1899, in-8° [222 p.]. (Extrait des *Sitzungsberichte der kais. akademie der wissenschaften in Wien, Philosophisch-historische classe, band* CXLI).

Reprenant dans *la Gröber's Zeitschr.*, XXV, p. 244 sqq. un des points de détail qu'il avait esquissés dans l'ouvrage dont nous allons rendre compte, M. Schuchardt se plaint de n'avoir pas rencontré l'accueil qu'il méritait, et nous pensons en effet que certains ont traité son étude avec trop de légèreté ou de désinvolture.

La métode employée dans ce second fascicule est la même que dans le premier (voyez *Revue des langues romanes*, 1899, p. 564). L'auteur commence par revenir sur cette métode pour la justifier, &

Digitized by Google

montre surtout combien il faut se défier des conclusions que l'on peut être tenté de tirer des mots relativement aux choses, et qu'il est indispensable de bien connaître les objets désignés par les mots et l'istoire de l'application de ces mots à tels ou tels objets. C'est une vérité que personne n'ignore, mais il faut bien avouer que la plupart des chercheurs d'étimologies n'en ont qu'un médiocre souci.

A l'appui de sa téorie, M. Schuchardt revient tout d'abord sur quelques étimologies dont il s'était occupé autrefois, et entre autres sur celle du mot *gilet*, dont il rend l'origine, turc *jelek*, désormais indiscutable; puis il essaie d'établir celle du mot *cloche*, ou plus exactement de lat. vulg. **clocca*. C'est ici, à nos ieux, la pièce de résistance, et nous i reviendrons tout à l'eure avec quelque détail.

Après cette première partie (53 pages), l'auteur étudie comme application de la métode qu'il vient d'illustrer ainsi qu'il a été dit, l'origine du mot fr. *trouver* et de ses frères romans. Il montre que *turbare* pouvait devenir **trubare*, que **trubare* pouvait devenir **trobare* & même qu'un **trobare* sortant de *turbare* pouvait devenir prov. *trobar*; il montre au point de vue sémantique comment tous les sens de fr. *trouver*, it. *trovare*, prov. *trobar*, lad. *truvar* ont pu sortir du sens latin de *turbare*; mais ce ne sont là que des *possibilités* et l'on ne peut pas dire que l'étimologie *turbare* est *démontrée*. Puis, il reste une ombre à l'orizon, c'est **tropare*, qui au point de vue fonétique est indiscutable. Sans doute cette forme schématique a contre elle que son origine et par suite sa signification primitive seraient fort obscures, et d'autre part qu'on ne voit pas bien quel besoin le roman aurait éprouvé d'aller chercher dans un domaine étranger au latin un mot pour exprimer l'idée de « trouver ». Mais ces arguments ne suffisent pas pour écarter définitivement **tropare*. Certainement tout ce qu'on pouvait dire en faveur de *turbare* se trouve dans le travail de M. Schuchardt; mais il n'aboutit pas à démontrer réellement son ipotèse parce qu'elle n'est pas démontrable. Notre connaissance du vocabulaire latin vulgaire a de grandes lacunes & **tropare* n'est pas condamnable par défaut. La conclusion à tirer de cette étude est, à notre avis, la suivante : *trouver* sort de *turbare*, à moins que **tropare* n'ait existé. Il conviendra de s'en tenir là jusqu'au jour où surgira quelque argument nouveau en faveur de l'un des deux concurrents, — mais on ne voit pas trop d'où cet argument pourrait sortir.

Revenons à **clocca*. C'est une recherche tout à fait analogue à la plupart de celles que nous avons faites dans la troisième partie de notre livre sur *La dissimilation*, et nous sommes très eureux de voir que son auteur aboutit d'une manière générale aux mêmes résultats que nous, bien qu'il n'ait pas connu notre travail (cf. p. 210) au

Digitized by Google

moment où il a fait le sien. Son champ d'études n'est pas aussi vaste que le nôtre en ce sens qu'il ne remonte pas aussi aut & ne s'étend pas aussi loin, mais il est moins limité parce que M. Schuchardt ajoute aux fénomènes de dissimilation, ceux d'assimilation et de métatèse. Il n'expose aucune téorie, mais de l'ordre même dans lequel il présente les exemples, il serait facile de déduire celle qu'il possède évidemment par devers lui.

Il signale tout d'abord la possibilité de tirer **clocca* du verbe onomatopéique **cloccare*, en constatant à bon droit que cette explication est en somme satisfaisante; mais il s'empresse d'ajouter qu'elle n'est pas la seule possible, et il va s'efforcer de démontrer que **clocca* sort de *cochlea*. Il commence par dresser un tableau des formes auxquelles pouvait donner naissance *cochlea*, c'est-à-dire lat. vulg. *coclea*, *coclia* . Trois formes pouvaient en sortir directement : *cocla*, *cokila*, *clocia*. De la première *cocla* peuvent sortir directement *cocula* & *cloca*; de *cocula* on peut tirer *coca*; du mélange de *cloca* avec *cocla* sort *clocla*; du mélange de *cocula* avec *cocla* sort *coclula*; du mélange de *cocula* avec *cloca* sort *clocula*; du mélange de *coclula* avec *clocula* sort *cloclula*. De la seconde forme *cokila*, sort directement *coćila*, de *coćila* sort *coćula*; de *coćula* on peut tirer *coća*; d'autre part *coćula* peut devenir par simple métatèse *ćocula*; enfin le même *coćula* en se mélangeant avec la troisième forme *clocia* peut donner *cloćula*. Ce tableau est irréprochable et nous pouvons le signaler comme un modèle, mais un modèle qui ne peut servir que pour les mots à redoublement, réel ou apparent. Il repose sur une série de déductions rigoureuses qui répondent bien au développement ordinaire des langues, quoiqu'elles paraissent légèrement en contradiction avec ce que prétend démontrer M. Schuchardt: « wie wenig alle *Gesetze* des Laut- und des Bedeutungswandels für die geschichtliche Erklärung der Wörter ausreichen » (p. 13). Ces éternelles discussions sur les *lois* du langage sont surtout affaire de mots et de définitions. La métatèse et l'assimilation obéissent à des lois, tout comme la dissimilation; seulement, ces lois, comme toutes celles du langage, sont des *possibilités;* nous nous sommes suffisamment étendu sur ce point dans notre *Dissimilation*, pour qu'il n'i ait pas lieu d'i revenir ici.

Voilà donc les diverses formes auxquelles *cochlea* pouvait donner naissance. On voudra bien remarquer tout d'abord que **clocca* ne figure pas dans le tableau, puis se poser cette question : ces formes qui pouvaient sortir de *cochlea* en sont-elles effectivement sorties? M. Schuchardt croit répondre suffisamment en montrant, avec la profonde érudition et la richesse d'exemples qu'on lui connaît,

Digitized by Google

que chacune de ces formes est représentée dans les langues romanes par des mots dont la signification n'est nullement incompatible avec celle de *cochlea*. Le fait qu'un mot pourrait remonter à telle forme ne prouve pas qu'il en descende réellemeut ; fr. *foin* aurait pu sortir de **foniu*, si **foniu* avait existé, mais il sort de *fēnu*. Il i a donc une lacune dans le raisonnement de notre auteur ; il en doit résulter une certaine défiance, que l'examen du détail peut seul anéantir ou confirmer.

La première forme examinée est ** cocla*, avec son doublet ** coccla*, qui n'en diffère que par la coupe des sillabes. Il est incontestable que ** cocla* pouvait sortir de *cochlea*, mais le grec possédait κόχλος. Qu'est-ce qui nous prouve que le latin vulgaire, dont le vocabulaire nous est en grande partie inconnu, répétons-le, n'avait pas emprunté ce mot au grec, et n'en avait pas tiré un féminin ** cocla* ? A côté de de ** cocla* nous avons un autre doublet ** caclu*, ** cacla*, qui nous amène au point repris dans la *Gröber's Zeitschr.*, l. l. Cet échange d'*a* avec *o* est une simple apofonie que M. Schuchardt signale avec raison à plusieurs reprises, au grand scandale, paraît-il, de quelques-uns de ses lecteurs. Nous i avions déjà fait allusion en 1895 dans notre *Dissimilation*, p. 170 sqq. et nous pouvons aujourdui renvoyer pour ce qui la concerne à nos *Onomatopées et mots expressifs*, ci-dessus pp. 100, 128, 146. Il s'agit d'établir l'origine de fr. *chail*, *caillou* & de leurs congénères. On a l'abitude de ne pas séparer ces deux mots, et M. Schuchardt ne veut pas les séparer non plus, tout en concédant qu'il n'i a rien qui empêche absolument de le faire. Mais il les tire tous deux de *cochlea*, et ici nous avons des doutes. On rapporte d'ordinaire *chail* à *calculus*, devenu par dissimilation ** caclu* (*La dissimilation*, p. 60 sqq.) et *chaille* à son féminin ** cacla* ; pourquoi pas ? Pour tirer de ** caclu* ou ** cacla*, quelle qu'en soit l'origine, la forme *caillou*, il faut arriver à un dérivé ** cacluca* ou ** caclaga* ; mais où est le modèle de ce dérivé ? Où le latin avait-il un suffixe *-acu* ou *-agu* ? Le grec possède dans le même sens κάχληξ, c'est-à-dire κάχλᾱξ ; qu'est-ce qui prouve que le latin vulgaire n'avait pas purement et simplement emprunté ce mot ?

La plupart des formes considérées par M. Schuchardt pourraient donner lieu à des observations du même genre. Nous nous contenterons de les avoir signalées pour la première forme.

A la troisième forme **clocia*, l'auteur rattache vfr. *cruche* « coquille de noix », *cruise*, &c., et all. *krause* « pot à boire », *kräusel*, &c., puis à la cinquième forme, **cloca*, fr. *cruche* « vase de terre ou de grès d'une certaine forme », ags. *crōg*, &c. Il i a là deux difficultés, l'une relative au consonantisme, l'autre au vocalisme. On ne voit pas pour-

Digitized by Google

quoi des langues romanes auxquelles le groupe *cl* est très familier l'auraient dans ces mots remplacé par *cr*. S'ils n'étaient entrés dans les langues romanes où on les trouve que par l'intermédiaire du germanique, ce qui n'est pas l'opinion de M. Schuchardt, leur groupe *cr* ne demanderait pas d'explication; mais il faudrait alors montrer pourquoi et comment les langues germaniques qui sont abituées au groupe *kl* par leurs mots indigènes & qui le conservent intact dans ceux qu'elles empruntent au latin (cf. p. ex. all. *klause*), l'auraient changé en *kr* dans ces mots. D'autre part vfr. *cruche* « coquille de noix » paraît accuser un *ü* bien net que l'on ne peut pas rapporter sans justification à l'*o* de **clocia*. Quant à l'*u* de l'autre mot *cruche* « vase », qui ne fait aucune difficulté lorsqu'on tire ce mot de franciq., v. sax. *krûka*, il surprend étrangement quand on veut remonter à **cloca*. All. *krug*, c'est-à-dire vha. *kruog, chruoc* et ags. *cróg* supposent une forme **krōgu-* dont l'*o* ne peut pas être tiré de celui de **cloca*, car un ** cloca* sortant de *cŏchlea* ne peut être que **clǫca*. Sans doute ce **krōgu-* est en germanique un emprunt; mais on ne voit pas bien ce qui peut induire à s'adresser à lat. vulg. **clǫc-* alors qu'on a la forme demaudée *krōk-* dans gr. κρωσσός « vase, urne » = *** κρωκ-ιος. Non que nous supposions que l'emprunt ait été fait par le germanique au grec; mais puisque ce *krōk-* existe en grec avec cette signification, il n'est pas impossible qu'il ait été possédé aussi par quelque autre langue indo-européenne où la tradition ne nous l'a pas livré, mais où le germanique l'aurait pris.

Ceci nous ramène a **clǫcca*. De *cochlea* pouvait sortir **clǫca*, mais non **clǫcca*. Si devant un *l* la duplication du *c* s'explique sans difficulté, comme nous l'avons vu tout à l'eure à propos de **cocla*, **coccla*, il n'en est pas de même quand le *c* est intervocalique. Lorsqu'il s'agit de **coca*, **cocu* devenant **cocca*, **coccu*, le voisinage de *coccum*, gr. κόκκος, κόκκαλος, &c. suffit à justifier la seconde forme; mais **cloca* est isolé. Nous n'avons d'exemples sûrs de l'alternance d'une occlusive simple avec une occlusive double, entre voyelles et après l'accent, que ceux du tipe *cūpa*, *cŭppa*; c'est dire que **clǫcca* pourrait correspondre à un plus ancien **clōca*. Or nous avons **klōk-*, avec une signification très satisfaisante pour le cas particulier, dans le groupe gr. κλώσσω, got. *hlahjan, hlôh*, ags. *hleahtor*.

Ce que nous opposons aux conclusions de M. Schuchardt, on vient de le voir, ce sont plutôt des doutes que des faits. Il n'est pas arrivé à une démonstration, et nous ne pouvons pas lui opposer une démonstation contraire. Les questions soulevées sont par leur nature même indémontrables: nous n'avons pour retrouver l'origine de

Digitized by Google

**clocca* que des indices plus ou moins ipotétiques et nous sommes obligés de combler par des suppositions les lacunes d'un vocabulaire en ruines. Les réserves que nous avons faites et les doutes que nous avons émis, n'ôtent rien au mérite du livre de M. Schuchardt, l'un des plus originaux qui aient paru depuis plusieurs années. La solution des problèmes qu'il a posés est à proprement parler irréalisable, mais à la poursuivre il a semé sa route d'observations utiles et de rapprochements suggestifs. Sans doute son étude sur *trouver* tourne à un certain moment à un article sur l'istoire de la pêche; il n'est pas nécessaire que l'étimologiste expose à son lecteur tous les détails de ses recherches, quand leurs résultats pourraient suffire à l'éclairer; mais M. Schuchardt a montré comment on doit fouiller les questions de sémantique. Il faut donc reconnaître, même en n'acceptant pas ses conclusions, que son livre est très remarquable; aussi n'en saurions nous trop recommander la lecture: tous i pourront profiter.

Maurice GRAMMONT.

Paris (G.). — FICATUM en roman, 23 p. (Estratto dalla *Miscellanea linguistica* in onore di G. Ascoli, *Torino, E. Loescher*, 1901).

La dernière fois qu'il m'a été donné d'assister à une séance de la *Société de Linguistique*, le 14 mars 1896, j'ai eu la bonne fortune d'i entendre une communication de M. G. Paris sur les différentes formes qui ont donné naissance au mot *foie* et à ses frères romans. Frappés de la netteté et de la logique avec laquelle venait d'être exposée cette question si difficile et si embrouillée, plusieurs d'entre nous engagèrent vivement le maître en le quittant à publier les résultats de son étude. Notre désir vient d'être satisfait. L'article que j'extrais des *Miscellanea linguistica* en l'onneur de M. Ascoli est bien ce que nous avions entendu, augmenté des développements et des justifications que ne comportait pas une simple causerie.

M. Paris commence par établir les diverses formes qui sont représentées dans les langues romanes, à savoir: 1 *fĭcātum*, 2 *fĭcătum*, d'où *fĭcĭtum* (non représenté), d'où *fĭcĭdum*, d'où *fĭdĭcum*, 3 *fēcātum*, 4 *fēcătum*, d'où *fēcĭtum* (non représenté), d'où *fētĭcum* & *fēcĭdum* (non représenté), d'où *fĭdĭcum*. Il explique avec une grande rigueur l'origine de chacune de ces formes en particulier, et le point capital et véritablement neuf est ici l'étude de ce que devient l'accent grec dans les mots empruntés par le latin. Les proparoxitons de la liste précédente, où l'on avait trouvé jusqu'à présent une difficulté insurmontable, sont désormais clairement expliqués.

Digitized by Google

Aprés avoir étudié les formes, M. Paris cherche à établir leur filiation. C'est une de ces questions, comme la plupart de celles qu'a traitées M. Schuchardt dans le livre dont je rendais compte tout à l'eure, où les points de repère nous manquent et où l'inconnu tient tant de place, qu'on ne peut en définitive aboutir qu'à une ipotése, ou à diverses ipotèses. La meilleure, c'est la plus vraisemblable. Voici celle de l'auteur: συκωτόν aurait donné en latin par traduction *fīcātum*, mais *sy'cotum* existait à côté de lui par emprunt pur et simple, et cette dernière forme aurait réagi sur *fīcātum* à diverses reprises de façon a le transformer en *fēcātum* d'une part, et d'autre part en *fĭcătum* et *fēcătum*. A côté de cette ipotèse M. G. Paris nous en offre une autre, note 94 : M. L. Havet, qui a lu cette étude en épreuves, se représente la filiation d'une autre manière. Pour lui συκωτόν aurait donné *fĭcŏtum* par simple mélange avec *fīcus*, et ce *fĭcŏtum* serait devenu par la suite *fĭcătum* et *fĭcĭtum* à cause de l'impression étrange que devait faire à un Latin la finale *-ŏtum*. *Fīcātum* serait postérieur et dû à une influence plus ou moins savante. Enfin les formes qui commencent par *fēc-* au lieu de *fĭc-* « pourraient être dues à un vague rapprochement avec *faex*, à cause de la couleur *lie de vin* du foie ».

Il me semble qu'entre ces deux ipotèses il i a place pour une troisième qui les combine dans une certaine mesure, mais en diffère notablement. Elles se distinguent surtout l'une de l'autre en résumé en ce que dans la première *fīcātum* est un point de départ et dans la seconde un aboutissement. La première n'est pas vraisemblable, parce que du jour où *fīcātum* existe en latin, il a un caractère tellement latin et il est tellement transparent pour un Latin, qu'il reste inattaquable ; jamais une forme aussi singulière et d'aspect aussi étranger que *sécotum* ne pourra agir sur lui de façon à faire remonter son accent, a abréger sa seconde sillabe et même à changer son *ī* en *ē*. A plus forte raison ce *fīcātum* ne pourra pas devenir *fīcotum* (p. 11), c'est-à-dire sans doute *fĭcŏtum*, qui est une forme absolument barbare pour un Latin. Il est probable que ces difficultés ont été senties par M. Havet et que ce sont elles qui l'ont déterminé à renverser l'ordre des facteurs ; mais dans l'ipotèse de ce dernier, il faut rejeter l'influence de *faex*, qui est peu vraisemblable au point de vue sémantique et inadmissible au point de vue fonétique, *ae* latin devenant *è* et non pas *é* en roman. Cet *é* (*ē*) est un représentant normal de gr. υ ; M. Paris l'a démontré, p. 11 & 12. Dès lors ce second échafaudage s'écroule, parce que les formes avec *ē* restent sans explication & que *fĭcătum* ou *fĭcĭtum* n'ont pas de raisons sérieuses de devenir *fīcātum*.

A mon avis, il faut séparer nettement *fīcātum* des autres formes. Ce *fīcātum* n'est qu'une traduction élément à élément de συκωτόν,

Digitized by Google

tout à fait comparable, quoique populaire sans doute dans une certaine mesure, à celle qui a fait du latin *pronomen* l'allemand *fürwort*. Les autres formes constituent une série, dont nous ne saurions dire si elle est antérieure ou postérieure, mais qui est à part. Συκωτόν devait devenir en latin, indépendamment de toute influence, * *sĕcŏtum*; grâce à *ficus* ce * *sĕcŏtum* devient instantanément * *fĕcŏtum* comme *crassus* devient *grassus* en se mélangeant avec *grossus*; de ce * *fĕcŏtum* sortent tout naturellement *fĕcātum*, *fĕcītum*, &c. C'était là une manière d'éviter ce * *sĕcŏtum* qu'il fallait écarter à tout prix à cause de son aspect extraordinaire; mais on pouvait en sortir autrement. En effet, dans d'autres régions, le même *ficus* vient se mélanger avec lui d'une façon plus profonde, et lui donne aussi sa première voyelle comme en italien *porco* a donné la sienno à *sporco* de *spurcus*. De là *ficŏtum* qui évolue de son côté comme * *fĕcŏtum* pour devenir *fĭcātum*, *fĭcītum*, &c. Il ne manque au tableau que *fĕcātum*, forme peu sûre (cf. p. 3, & notes 31, 32, 33), et à laquelle, pour ma part, je ne crois pas. Il est invraisemblable qu'un * *fĕcātum* ne soit pas devenu instantanément *fĭcātum*. Selon toute apparence c'est à une époque tardive que *fécato* est devenu *fecáto* sous l'influence des nombreux mots en *-áto*, comme l'indique M. Paris, note 33.

Maurice GRAMMONT.

Marius Sepet, *Origines catholiques du théâtre moderne*. Paris, Lethielleux, 1901, 8.

Le nouvel ouvrage de M. Marius Sepet: *Origines catholiques du théâtre moderne*, est un recueil d'articles qui s'étagent depuis 1901 jusqu'en 1878, date où avait paru un recueil du même genre publié par le même auteur: *le Drame chrétien au moyen âge*. Ce mode de publication a des inconvénients faciles à constater: répétitions, lacunes, manque de proportion, contradictions même parfois; mais ces défauts sont fort atténués lorsque l'auteur, au lieu de réunir tardivement sous un titre commun des études qui dans sa pensée avaient été d'abord bien distinctes, s'est au contraire toujours proposé de faire un livre, en a patiemment et dans toutes les occasions amassé les matériaux, et ne manque guère qu'à fondre en un tout parfaitement suivi ce qu'il a ainsi accumulé. Or tel est le cas de M. Sepet, qui, depuis son *Drame chrétien*, et auparavant même, depuis son remarquable mémoire sur *les Prophètes du Christ* dans le théâtre du moyen âge, était résolu à écrire, sous une forme ou sous une autre, le livre qu'il nous donne actuellement.

Et ce livre, en effet, s'il n'est pas aussi complet que l'eût pu faire

Digitized by Google

son savant auteur, forme du moins un ensemble très net et très intéressant. La *première partie* nous montre le théâtre du moyen âge prenant naissance dans les drames liturgiques et les jeux scolaires, dont certains spécimens caractéristiques sont ici étudiés avec un soin extrême. — Dans la *deuxième partie*, nous voyons le mystère s'étendre, en prenant de plus en plus la forme cyclique, depuis les premiers drames, courts et raides, en langue vulgaire jusqu'à *la Passion*, longue de trente quatre mille vers, d'Arnoul Gréban. Deux chapitres sont consacrés aux jeux dramatiques de la Fête-Dieu et aux origines du théâtre en Italie. — La Comédie est étudiée de façon plus brève. Mais les origines en sont ingénieusement démêlées, et les destinées indiquées, dans trois chapitres sur la moralité, la sotie et la farce. — Et enfin voici la Renaissance, à peine sensible dans les comédies chrétiennes de Marguerite de Navarre, puis ne faisant plus qu'une bien faible part à l'art du moyen âge dans une tragédie latine de Jeanne d'Arc et dans nos premières tragédies françaises.

Ce qui contribue à l'unité de l'ouvrage, ce sont les idées directrices et les préoccupations constantes de l'auteur.

Pour M. Marius Sepet, l'étude littéraire des œuvres dramatiques ne se sépare jamais d'une soigneuse enquête sur les conditions où elles se sont produites, les acteurs — clercs ou laïques, bourgeois ou basochiens — qui les ont représentées, la mise en scène qui les a encadrées. L'étude n'en devient pas seulement plus vivante ; c'est à cette condition seulement qu'elle a chance d'être exacte.

Puis, à regarder ainsi, de tous les points de vue, les origines et le développement de notre ancien théâtre, on gagne de saisir sans cesse des ressemblances curieuses avec les origines et le développement du théâtre grec, qui lui a d'ailleurs été si supérieur et qui en diffère à tant d'égards.

Le caractère essentiellement catholique de notre théâtre sérieux, et même, à l'origine du moins, de notre théâtre comique a aussi constamment préoccupé M. Sepet, qui l'a voulu marquer dans son titre. Et peut-être l'a-t-il trop préoccupé en un endroit, s'il est vrai que l'étude des pages 243 et suivantes sur un *miracle de Notre-Dame* intéresse l'histoire du rosaire beaucoup plus que celle de l'art dramatique. Mais en général le livre gagne au zèle avec lequel l'auteur soutient une thèse qui flatte aussi bien en lui le croyant que l'érudit.

Enfin, une autre thèse est chère à M. Sepet, qui y revient avec prédilection : « Pour se délivrer de ses défauts, et pour développer quelques-unes de ses aptitudes les plus hautes, le génie français avait certainement besoin de l'étude des modèles de l'antiquité classique. Mais il ne suit pas de là que la France, coutumière de pareils excès,

Digitized by Google

ait eu raison de passer, au XVI[e] siècle, d'une regrettable ignorance de ces modèles à une imitation servile, et de délaisser une tradition dont la fécondité est suffisamment démontrée par l'exemple de Shakespeare. Les excès du mouvement de retour aux lettres antiques ne doivent pas nous conduire à en nier l'utilité, mais cette utilité, le besoin même qu'on avait de ce retour, ne doit pas nous amener non plus à en justifier l'exagération, à en glorifier les folies. Les défauts de Gréban peuvent excuser, mais non justifier Jodelle. » Si le livre se termine par une étude sur les représentations d'Oberammergau et sur de récents essais de théâtre populaire chrétien, c'est parce que M. Sepet ne peut s'empêcher de rêver à ce qu'aurait dû devenir, sans la brusque solution de continuité qui s'est produite au milieu du XVI[e] siècle dans son histoire, notre art dramatique national, à ce que peut-être il pourrait devenir encore. Et quant à notre ancienne comédie, si elle du moins s'est enfin épanouie dans l'œuvre éternellement admirable de Molière, était-il besoin pour cela d'une aussi longue et aussi indiscrète intervention de l'Italie comme de l'antiquité?

On voit sans doute par ce rapide aperçu, quel est l'intérêt du livre de M. Sepet. Nous l'aurions voulu un peu différent, plus complet, plus serré et plus méthodique; mais, « puisqu'il fallait qu'il fût tel ou qu'il ne fût pas », remercions l'auteur de ne nous en avoir pas privés.

EUGÈNE RIGAL.

CHRONIQUE

Notre savant confrère, M. Maurice Grammont, vient de réunir en un volume, récemment paru chez l'éditeur Bouillon (67, rue de Richelieu, Paris), ses études sur *le Patois de la Franche-Montagne et en particulier de Damprichard (Doubs)*, précédemment communiquées à la Société de linguistique et insérées dans ses *Mémoires*, tomes VII à XI.

***

UNE COLLECTION INTÉRESSANTE. — Une collection de volumes de Philologie Romane paraîtra incessamment à la librairie Carl Winter, à Heidelberg. La collection est publiée sous la direction de M. W. Meyer-Lübke. Elle sera divisée en trois séries : *Grammaires, Manuels d'histoire littéraire, Lexiques*. Dans la première série sont annoncés les volumes suivants :

Digitized by Google

Introduction à l'étude de la Philologie Romane, par Meyer-Lübke.

Manuel d'ancien français, par W. Cloëtta.

Manuel d'ancien provençal, par O. Schultz-Gora.

Grammaire de l'ancien français, par Meyer-Lübke, etc.

Dans la deuxième série paraîtront :

Manuel d'histoire littéraire de l'ancien français, par Philippe-Aug. Becker.

Manuel d'histoire littéraire du XV^e^ siècle, avec grammaire et chrestomathie, par M. F. Ed. Schneegans.

Manuel d'histoire de l'ancienne littérature provençale, par M. V. Crescini, etc.

Dans la troisième série enfin paraîtront :

Lexique de l'ancien français, par M. K. Warnke.

Lexique d'ancien provençal (différent du *Supplement-Wörterbuch* actuellement en cours de publication), par notre collaborateur M. Emil Levy.

°°°

M. Salverda de Grave est nommé lecteur de Philologie Romane à l'Université de Leyde.

°°°

Le gouvernement allemand a décidé de créer dans les trois Universités de Berlin, Bonn, Marbourg, des chaires de *professeurs extraordinaires* (professeurs adjoints) de français moderne. Le cours sera fait en français par des professeurs nés dans des pays de langue française. M. Bouvier, professeur à l'Université de Genève, aucien lecteur à l'Université de Berlin, a refusé le poste de professeur qu'on lui offrait dans cette dernière ville.

°°°

Le premier dimanche de mai, ont eu lieu, à Cologne, sous les auspices de la *Litterarische Gesellschaft*, les *Jeux floraux* annuels. M. le D^r^ Fastenrath présidait la cérémonie où se sont fait entendre, comme les années précédentes, de nombreux *Minnesinger*. Nous empruntons au *Kölner Tageblatt* du 6 et du 7 mai quelques détails sur cette fête. La reine d'honneur des Jeux floraux était l'Infante Doña Paz, épouse du prince Louis Ferdinand de Bavière; la reine effective était M^lle^ Mia Heuser, apparentée par sa mère avec Cornélia, la sœur de Goethe. Le Président des Jeux floraux a annoncé que le *Félibrige limousin* avait fondé un prix à décerner l'année prochaine pour les villages de la Souabe où se parle un dialecte provençal. Le Président du *Félibrige limousin*, M. J. Roux, avait envoyé une adresse en vers limousins. D'autres adresses du même genre avaient

Digitized by Google

été envoyées par les félibres Roque-Ferrier, Jules Ronjat, etc.. On aura une idée de la vogue des Jeux floraux rhénans quand on saura que le nombre des envois, qui était de 300 la première année et de 500 la seconde, est montée cette année à *2.000*. La Sainte Estelle germanique a entendu le vœu classique *crescant, floreant!*

***

Nous signalons à nos lecteurs de la Catalogne une série d'articles publiés dans le *Temps*, sous la signature de M. Xavier de Ricard, sur le *Catalanisme* et le mouvement *Catalaniste*.

***

Le *Consistoire félibréen*, réuni en Arles le 21 avril, a donné un successeur au regretté *capoulié* Félix Gras. Les compétiteurs étaient assez nombreux. Parmi les vétérans du *félibrige*, A. Tavan a refusé de laisser porter sa candidature. Quelques félibres languedociens ont compté leurs voix sur le nom d'un des plus sympathiques félibres du Languedoc, M. A. Arnavielle, collaborateur de notre *Revue;* ils estimaient, peut-être avec quelque raison, que le Languedoc a assez fait pour la renaissance des lettres méridionales, pour avoir au moins une fois son *capoulié*. La majorité du *Consistoire* n'a pas partagé ces vues et son choix s'est porté sur M. Pierre Dévoluy, auteur de poésies françaises, publiées dans la *Revue Blanche*, de nombreuses poésies provençales, les unes et les autres d'une très belle allure, et d'une *Histoire de Provence* encore manuscrite. Le nouveau *capoulié* fera ses premières déclarations aux fêtes de Pau (27-28 mai) où la *Société des Langues romanes* sera représentée par son président, M. Paul Chassary.

***

Erratum. — Tome XLIII, p. 473, lig. 12 (dans l'article de M. Rigal, sur « Le Glaive » de Victor Hugo, lire : « Ce qui semble bien indiquer que la légende de l'ascension dans les airs ne s'est pas formée...., c'est que.... »

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

Digitized by Google

INDEXED

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Tome XLIV

(V^me^ Série — Tome VI)

N^os^ 5-6

MAI-JUIN 1901

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCCI

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
Digitized by Google

SOMMAIRE DES NUMÉROS 5-6

MAI-JUIN 1901

Page

Armand Gasté, professeur à l'Université de Caen. — Voltaire et l'abbé Asselin. Une première célèbre au Collège d'Harcourt : La Mort de César (11 août 1755)..... 193

E. Stengel. — Le chansonnier de Bernart Amoros (*Suite* et *à suivre*)..... 213

F. Castets. — I dodici canti. Epopée romanesque du XVI[e] siècle : chant IX (*Suite* et *à suivre*)..... 245

Thérond. — Contes populaires languedociens (*Suite* et *à suivre*). 259

Bibliographie : Pfeiffer. « Outil. » Ein problem der romanischen wortforschung [c. r. Grammont]..... 276

Wilmotte. — La naissance de l'élément comique dans le théâtre religieux [c. r. Rigal]..... 277

Rohnström. — Jean Bodel [c. r. Wallenskold]..... 278

Jourdanne. — Carcassonne [c. r. L.-G. P.]..... 279

C. Nigra. — Uno degli Edoardiin Italia. Favola o storia? [c. r. Pélissier]..... 280

Jourdanne. — Folk-lore de l'Aude [c. r. Pélissier]..... 282

Chronique..... 284

AVIS IMPORTANTS

Nous prévenons nos abonnés étrangers que, vu l'augmentation des frais de recouvrement postal pour l'étranger, leurs quittances seront majorées d'un franc.

Prière d'adresser dorénavant toutes les publications offertes à titre d'échange ou de don et tous les ouvrages envoyés pour compte rendu, à l'adresse de :

Monsieur Maurice Grammont, Bibliothécaire de la Société *des Langues Romanes*, 2, rue Jean, à Montpellier.

Le volume commémoratif du Trentenaire de la Société sera mis en distribution dans les premiers jours de juillet.

☞ *Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la* Revue *à* M. Léon-G. Pélissier, *villa Leyris, Montpellier.*

Digitized by Google

VOLTAIRE ET L'ABBÉ ASSELIN

UNE « PREMIÈRE » CÉLÈBRE AU COLLÈGE D'HARCOURT

La Mort de César, représentée le 11 août 1755

I

A Guillaume Dagoumer [1], qui avait habilement administré pendant dix-sept ans le collège d'Harcourt [2], en qualité de

[1] G. Dagoumer se retira, en 1730, à Courbevoie, où il mourut à quatre-vingt-cinq ans, le 15 avril 1745. On lit dans son épitaphe (voir Lebeuf, *Hist. du Dioc. de Paris*, tome VII, p. 110): « Natione Normannus (il était, dit-on, de Pont-Audemer) professione et ingenio nobili philosophus... Universitatis Parisiensis non semel Rector et Vindex acerrimus, Collegii Harcuriani provisor beneficus... » Grandement apprécié dans l'Université, nous dit l'historien du Collège d'Harcourt, G. Dagoumer n'avait qu'un petit défaut. « Il ne se contentait pas d'admirer les vers latins de son professeur de rhétorique, Benigne Grenan, *sur le vin de Bourgogne*, il appréciait un peu trop, dit-on, le crû lui-même. Un soir, en rentrant chez lui après un bon dîner, il fut obligé de s'arrêter auprès de la fontaine Saint-Séverin, qui portait alors ce distique de Santeul :

Dum scandunt juga montis anhelo pectore Nymphæ,
Hic una e sociis, vallis amore, sedet.

Dagoumer, croyant que l'eau qui ne cessait de couler de la fontaine était son fait, ne quittait plus la place, en sorte qu'un ami dut l'avertir de son erreur. » Voir Mgr Bouquet: *L'ancien Collège d'Harcourt et le lycée Saint-Louis*, Paris 1891, p. 358. Cf. *Dict de Ladvocat*; Le Sage: *Gil Blas*, liv. IV, ch. 6, et la *Biographie générale*, tome XII.

[2] Le collège d'Harcourt, fondé en 1280, par Raoul d'Harcourt, était destiné tout particulièrement aux pauvres étudiants normands. Sur vingt-huit écoliers pauvres, étudiants en Arts et en Philosophie, il devait y en avoir quatre du diocèse de Coutances, quatre du diocèse de Bayeux, quatre du diocèse d'Evreux et quatre du diocèse de Rouen. Et sur les douze pauvres écoliers, soit déjà gradués, soit simplement étudiants de la Faculté de Théologie, deux devaient être du diocèse de Coutances,

Digitized by Google

proviseur, succédait, en 1730, Thomas Gilles Asselin [1], né à Vire, au diocèse de Bayeux, le 21 décembre 1684. L'abbé Asselin, docteur en Sorbonne, était connu des lettrés de son temps par les succès poétiques qu'il avait obtenus au Palinod de Caen, aux Jeux Floraux, à l'Académie Française, et surtout par l'amitié dont l'avait honoré Thomas Corneille.

En 1701, encore étudiant, Asselin remporta le prix de la Ballade au Palinod de Caen. Aux Jeux Floraux, il ne fut pas couronné moins de cinq fois en trois ans, la première fois en 1710, pour un poème *sur la Vérité*, en 1711, pour un poème *sur l'état de l'Homme*, et surtout pour une idylle assez touchante *sur la mort de Palémon* (traduisez *sur la mort de Thomas Corneille*), et, en 1713, deux fois également pour une ode *sur le mépris de la Fortune* et pour une *Epître au roi Louis XIV*. A l'Académie Française, il avait obtenu, en 1709, le prix de poésie pour une ode *sur le roi Louis XIV protecteur des beaux-arts au milieu de la guerre*.

Toutes ces pièces « couronnées » ont été réunies par Asselin, en 1725, à la suite de son *Poème sur la Religion* et de son *Discours* (en prose) *pour disposer les déistes à l'examen de la vérité* [2].

deux du diocèse de Bayeux, deux du diocèse d'Evreux et deux du diocèse de Rouen. — Ajoutons que beaucoup de professeurs de ce collège étaient Normands, et que, dans la liste des proviseurs du collège d'Harcourt, liste qui va de 1280 à 1793, trente sur trente-trois sont Normands. Les trois autres, dont le lieu d'origine n'est pas indiqué, devaient être Normands, eux aussi. (Voir Mgr Bouquet, *op. cit.*, p. 592.)

[1] La plupart des *Dictionnaires biographiques* et Mgr Bouquet (*op. cit.*) font naître Asselin le 31 décembre 1682. Nous avons relevé son acte de baptême, à Vire. Thomas-Gilles (et non pas Gilles-Thomas) Asselin a été baptisé, en l'église de Notre-Dame, le 22 décembre 1684, et dans l'acte de baptême on lit: « né le jour d'hier. » — C'était le fils d'un maître apothicaire. — Sur une attestation de prix de thème latin, décerné par Asselin en 1740, (*penès nos*) on lit: *Thomas-Ægidius Asselin*. — M. Jules Finot (Voir les *Mémoires de l'Académie de Caen*, 1883) attribue, à tort selon nous, à l'abbé Asselin une assez longue correspondance (de 1752 à 1754) avec Stanislas, roi de Pologne. Certains détails que nous avons relevés dans ces lettres nous empêchent de croire que le correspondant du roi Stanislas fût Thomas Asselin.

[2] Paris, chez F. G. L'Hermitte M. DCC. XXV, sans nom d'auteur. In-8°, 151 pages.

Digitized by Google

Le *Poème sur la Religion*[1] est dédié à son Altesse sérénissime le comte de Clermont. « C'était moins, nous dira Asselin, une apologie expresse de la Religion qu'une exposition simple de son établissement. » L'auteur du *Poème sur la Religion* n'était pas de taille à lutter contre « les incrédules du temps. » Il avait beau leur dire, dans une assez belle comparaison :

> Tel qu'un arbre planté sur la rive des eaux
> Elève vers le Ciel ses superbes rameaux ;
> Il porte en sa fraîcheur des feuilles toujours vertes ;
> De fruits dans la saison ses branches sont couvertes,
> Et sa cime immobile, ombrageant les vallons,
> Brave les vains assauts des fougueux Aquilons,
> Telle l'Eglise croît, s'étend, se multiplie.

le poète en était réduit à se lamenter :

« Qu'une Religion qui ne peut être que divine et qui est en même temps si consolante, si conforme à l'état présent de l'homme et si proportionnée à ses véritables besoins, trouvât si peu de créance parmi ces prétendus philosophes, qu'on nomme *Déistes*. »

Si, comme il est probable, Asselin n'a converti aucun déiste, nous croyons qu'il a conquis tous les suffrages par ses plaintes touchantes sur la mort de Thomas Corneille. « *L'honneur qu'il me faisait*, nous dira-t-il, en parlant du frère de l'auteur du Cid, *de me regarder comme son élève*, m'a toujours laissé un tendre souvenir de ses bontés pour moi, et je satisfais les plus sincères sentiments de mon cœur en donnant cette marque de reconnaissance à sa mémoire. » En lisant avec attention *la Mort de Palémon*, nous voyons qu'Asselin, jeune encore, avait trouvé en Thomas Corneille le guide le plus sûr pour son esprit et pour son cœur.

Quelques passages de cette idylle sont à citer :

Le berger Lycidas dit à son ami Tircis (Asselin) :

> De Palémon (Th. Corneille) pour toi j'ai connu la tendresse ;
> Ses leçons dans son art ont formé ta jeunesse :

[1] Celui de Louis Racine, beaucoup plus important, est de 1742.

Digitized by Google

A toi seul (quel berger n'en parut point jaloux?)
A toi seul il fit part de ses chants les plus doux.

Et Tircis, à son tour, nous dira :

Il a plus fait pour moi, tu l'as vu sans envie :
C'est à lui que je dois le calme de ma vie.
Au milieu des périls de la jeune saison,
C'est lui dont les conseils ont sauvé ma raison.
Cent Bergers me disoient, trompés par leurs désirs,
Qu'en vivant sans amour, on vivoit sans plaisirs.
L'exemple et les discours tendoient à me séduire :
Mais je crus Palémon qui prit soin de m'instruire,
Et fuyant un lien dans nos champs si vanté,
Au rang des plus grands biens j'ai mis la liberté...

Les deux Bergers poursuivent l'éloge de leur maître et ami :

Instruit par les conseils d'un si sage Berger (dit Lycidas)
Quel cœur eût pu, Tircis, ne se pas dégager?
Avec lui la vertu n'avoit rien de sauvage.
De nos plus doux plaisirs il permettoit l'usage ;
Lui-même aimoit nos jeux : avec toi dans nos bois
Souvent à nos concerts il a mêlé sa voix.
Quelle voix chantoit mieux Ariane abusée,
Attestant les serments du parjure Thésée?
Je crois l'entendre encor. Les amoureux zéphirs
Dans les forêts alors retenoient leurs soupirs ;
De leur palais humide, à ses chants attentives,
Les Nayades en foule accouroient sur les rives ;
Les flots qu'il suspendoit craignoient de s'agiter,
Les échos écoutoient, et n'osoient répéter.

Tircis

C'était dans ses vallons, qu'au retour de l'Aurore,
Quand les près déployoient les richesses de Flore,
Nous venions partager un champêtre plaisir,
Et chanter la douceur de notre heureux loisir,
Là, tandis qu'à leur gré, sur le bord des fontaines,
Les Zéphirs agitoient leurs ombres incertaines,
Qu'à l'envi dans nos bois remplis des plus doux sons,
Les oiseaux attendris soupiroient leurs chansons,
Assis près du cristal d'une onde vive et pure,

Digitized by Google

Nous n'étions jamais las d'admirer la nature.
Momens, que m'offre encore un tendre souvenir,
Etes-vous écoulés pour ne plus revenir?

Enfin, croyant consoler Tircis, Lycidas lui dit que Philémon (La Motte) a succédé à Palémon (Th. Corneille); mais Tircis n'a qu'un désir, emprunter à La Motte, qui vient de composer une ode intitulée *la Descente aux Enfers*, les « charmants accords » de sa lyre pour ramener à la lumière du jour Thomas Corneille...., ou rester avec lui dans les sombres royaumes :

J'irois, (dit-il) des Destins forçant la dure loi,
Te rendre à la lumière ou la perdre avec toi.

Tircis-Asselin ne descendit pas aux Enfers : il resta sur terre pour chanter deux années plus tard (1713) Louis XIV,

Tel qu'un rocher, tranquille au milieu de l'orage,

et pour envoyer *à une jeune personne qui entroit dans le monde* les plus sages conseils :

... Je ne condamne pas un innocent commerce
Dont on se fait un jeu, qui plaît sans engager;
Mais certain enjoûment où notre esprit s'exerce
N'est jamais sans danger,

De l'esprit jusqu'au cœur, le chemin est facile;
Bientôt l'idée en nous se change en sentiment;
Et souvent, pour troubler le sort le plus tranquille,
Il ne faut qu'un moment.

Dans les tendres douceurs de ce trouble agréable,
Des charmes qu'il permet d'abord on est ravi,
Mais, Sophie, apprenez l'effet inévitable
Dont il sera suivi.

Assise sur les fleurs que la simple Nature
Etale aux bords riants d'un ruisseau clair et frais,
Avez-vous quelquefois au fond de l'onde pure
Contemplé vos attraits?

C'est une autre vous-même, aussi belle, aussi vive.
Mais lorsque du cristal se trouble le repos,

Digitized by Google

De ces appas si doux l'image fugitive
Périt au sein des flots.

Là, des faibles humains vous voyez un exemple
Qu'une épreuve sensible a toujours confirmé :
Aisément l'homme en soi soi-même se contemple,
Quand son cœur est calmé.

Mais lorsqu'il perd la paix, la paix, ce don suprême,
Sans qui les autres biens sont pour lui superflus,
Vainement il se cherche, et ses yeux en lui-même
Ne se retrouvent plus.

.....

O Sophie, à jamais ignorez ces allarmes,
Et, pour que vos beaux jours ne soient point combattus,
Egalez, s'il se peut, à l'éclat de vos charmes
Celui de vos vertus.

Ces stances ne sont pas sans agrément : toutefois, j'incline à penser que c'est moins à ses talents poétiques qu'à ses qualités d'humaniste et à ses aptitudes pédagogiques qu'Asselin dut d'être élu, en 1730, proviseur du Collège d'Harcourt, fonctions importantes qu'il garda jusqu'en 1762, époque où il fut remplacé par Nicolas Louvel, de Granville [1].

Tout ce que nous savons de son long provisorat [2] (trente-deux ans !), c'est qu'au moment où Asselin entrait en fonctions, le jeune Diderot quittait le Collège d'Harcourt, très regretté de ses camarades, dont il faisait complaisamment les devoirs, surtout les vers latins, et particulièrement du jeune de Bernis (depuis cardinal) qui, aussi pauvre que le fils du coutelier de Langres, allait dîner avec lui, les jours de congé, à six sous par tête, dans un méchant cabaret de la rue de la Harpe; nous savons encore qu'Asselin dut un jour intervenir, pour faire rétablir les feux d'artifice que Me Pourchot, procureur-syndic de la Faculté des Arts, avait fait interdire dans les collèges de Paris; — qu'il vit établir, en 1747, le concours général entre les élèves de rhétorique, de seconde

[1] Asselin se retira à Issy, où il mourut le 11 octobre, en 1767, à l'âge de quatre-vingt-trois ans.

[2] Voir Mgr Bouquet, *op. cit.*, p. 376 et suiv.

Digitized by Google

et de troisième des grands collèges ; — qu'en 1750, ce fut un élève du collège d'Harcourt, Louis Ame, de Coutances, qui obtint le prix d'honneur; qu'enfin, ce prix fut trois fois encore remporté, sous le provisorat d'Asselin, en 1753, par Seignelay-Colbert, de Castle-Hill; en 1756, par La Harpe, et en 1757, de nouveau par La Harpe, en qualité de vétéran [1].

II

L'événement le plus considérable du provisorat d'Asselin eut lieu en 1735.

Jusque-là, au Collège d'Harcourt, comme dans les autres grands collèges de Paris, l'éclat des distributions de prix était rehaussé par une représentation dramatique, souvent accompagnée d'un ballet. Bien entendu, aucune danseuse ne figurait dans les ballets, et, dans les tragédies, les personnages de femmes, — quand il y en avait — étaient, jusqu'à ce qu'on les supprimât tout à fait [2], tenus par les collégiens.

[1] En 1748. Seconde, 1er prix de thème latin : de Mac-Mahon, Irlandais.

En 1753, Troisième, 1er prix de thème latin : La Harpe.

En 1755, Seconde, 1er prix de vers latins : La Harpe.
— — 1er prix de version latine : La Harpe.

En 1756, Rhétorique, 2e prix de vers latins : La Harpe.
— — 1er prix de version grecque : La Harpe.

En 1757, Rhétorique, 1er prix de disc. fr. (vétérans) : La Harpe.
— — 2e prix de version grecque (vét.) : La Harpe.

En 1760, Troisième, 1er prix de version latine : Dupuis (le futur auteur de *l'Origine des Cultes*.)
— — 2e prix de version grecque : Dupuis.

(Dupuis devait obtenir le prix d'honneur en 1763.)

[2] Dans *Boèce* (1682, le personnage d'Amalazonthe, fille de Théodoric, était tenu par Bernard Joisel de Mouy, de Paris ; celui de Rusticienne, femme de Boèce, par Jacques de Viennois, de Grenoble. — Dans *Sédécias* (1697) pas de personnages de femmes. — Dans *Joas* (1716) Athalie est remplacée par son frère Achab. — Dans *Absalon* (1723) pas de femme.

Digitized by Google

En 1680, sous le provisorat de Jean Le François [1], on représenta *Polyeucte*, qui fut suivi d'un ballet, dont le sujet était : *Le combat de l'Amour divin et de l'Amour profane*. « Il fallait, a dit justement l'auteur de *la Comédie au Collège* [2], une certaine imagination pour trouver là des motifs de danse. »

En 1682, *Boèce martyr* (auteur inconnu), suivi d'un ballet en quatre parties ;

En 1684, *Thomas Morus* (auteur inconnu),

En 1685, *Romulus* (auteur inconnu). Parmi les acteurs, on remarque les jeunes Omer Talon, Joly de Fleury et Charles Perrault [3]. Un ballet — *Le Triomphe de la Modération* — suivit cette pièce. « Il paraît que le jeune Omer Talon était un danseur distingué, car le programme a bien soin de mettre en vedette ces mots : *Omer Talon dansera* [4] ; »

En 1688, *Amalius* (auteur inconnu) ;

En 1689, *Marie-Stuard* (auteur inconnu) ;

En 1697 *Sédécias* (auteur inconnu), tragédie en trois actes, avec des chœurs mis en musique par le compositeur Bousset ;

En 1712, *Saül, ou l'ombre de Samuel*, par le professeur Josset, avec chœurs mis en musique par le compositeur Boussard ;

En 1713, *Athalie*, avec prologue en vers latins par Benigne Grenan, l'auteur fameux de l'*Ode en l'honneur du vin de Bourgogne* ; [5]

[1] Jean Le François, né à Sainte-Marie-Laumont, près Vire ; il remplaça Thomas Fortin, grâce à qui les *Lettres provinciales* furent imprimées clandestinement au Collège d'Harcourt. C'est aussi sous l'administration de Fortin que fut inaugurée, au Collège d'Harcourt, la première fête universitaire consacrée à Saint-Charlemagne. (Voir Mgr Bouquet, *op. cit.*, p. 310.)

[2] M. Boysse.

[3] Le jeune Perrault d'Armancourt, à qui l'on attribue *les Contes de ma mère l'Oye*.

[4] Mgr Bouquet, *op. cit.*, p. 318.

[5] En voici les premiers vers :

Testa, Burgundo gravidam liquore,
Quam Jocus circumvolat et nitenti
Sanitas vultu rubicunda, et insons
Risus, Amorque,
Te canam.....

Digitized by Google

En 1716, *Joas* (auteur inconnu), adaptation de l'*Athalie* de Racine, « pour se conformer aux lois de l'Université qui excluait de ses théâtres les personnages de femmes ; »

En 1723, *Absalon*, de Duché. Parmi les acteurs se fit remarquer le jeune de Pardailhan de Gondrin.

Comment l'abbé Asselin fut-il amené, en 1735, à correspondre avec Voltaire et à lui demander l'autorisation de faire jouer par les élèves du Collège d'Harcourt *la Mort de César*, tragédie imitée de Shakespeare, que l'auteur de *Zaïre* avait esquissée pendant son séjour en Angleterre, et qu'il avait terminée en France en 1731 ? Asselin avait, très vraisemblablement, fait hommage de son *Poème sur la Religion* à Voltaire, et Voltaire, quoique déiste et déjà très fervent apôtre de la religion naturelle, aurait répondu à l'abbé poète par un compliment banal ne l'engageant à rien. Quoi qu'il en soit, au commencement du mois de mai 1735, Asselin a dû écrire à Voltaire [1] pour lui demander une tragédie qui pût être jouée par ses élèves. Voltaire, en effet, lui répondit :

A Monsieur Asselin, proviseur du Collège d'Harcourt

..... Mai,

En me parlant de tragédie, Monsieur, vous réveillez en moi une idée que j'ai depuis longtemps de vous présenter *la Mort de César*, pièce de ma façon, toute propre pour un Collège où l'on n'admet point de femmes sur le théâtre. La pièce n'a que trois actes, mais c'est de tous mes ouvrages celui dont j'ai le plus travaillé la versification. Je m'y suis proposé pour modèle votre illustre compatriote, et j'ai fait ce que j'ai pu pour imiter de loin

La main qui crayonna
L'âme du grand Pompée et l'esprit de Cinna.

Il est vrai que c'est un peu la grenouille qui s'enfle pour être aussi grosse que le bœuf; mais enfin je vous offre ce que j'ai. Il y a une dernière scène à refondre, et, sans cela, il y a longtemps que je vous aurais fait la proposition.....

Adieu, Monsieur, comptez sur l'amitié, sur l'estime, sur la reconnaissance de V. Point de cérémonie; je suis quaker avec mes amis. Signez-moi un A.

[1] Voltaire était alors à Cirey, chez la marquise du Châtelet.

Digitized by Google

Asselin et le professeur de rhétorique durent mettre immédiatement la pièce en répétition. Impatient, Voltaire écrivait au proviseur d'Harcourt dès le 24 mai :

Que devient *Jules César*, Monsieur ? Je vous réitère mes remerciements de l'honneur que vous voulez bien lui faire, et mes prières d'empêcher qu'on n'en prenne copie et que l'ouvrage ne devienne public...,.

La pièce fut représentée le 11 août 1735, à la distribution solennelle des prix. Elle obtint le plus grand succès, et fut accueillie par les applaudissements répétés des grands seigneurs de la Cour et des personnages les plus distingués de la société parisienne.

Nous n'avons pas ici à faire l'analyse de cette pièce bien connue ; nous n'avons pas non plus à la juger. Aux éloges dithyrambiques de La Harpe (Une foule de scènes de premier ordre..... style proportionné au sujet et aux personnages, presque toujours sublime ou par la pensée ou par l'expression.....), contentons-nous d'opposer les dernières lignes de la comparaison que Villemain, dans son *Tableau de la Littérature au XVIII^e^ siècle*, a établie entre l'œuvre de Shakespeare et celle de Voltaire :

« Ce n'est donc pas un *diamant brut* que Voltaire a taillé, un essai barbare dont il a fait sortir un chef-d'œuvre. Il a sans doute ajouté quelques traits éclatants à son modèle ; mais il n'égala point, dans cette scène (la dernière) la gradation habile et véhémente de Shakespeare, ni surtout ce dialogue de l'orateur (Antoine) et de la foule, ce concert admirable des ruses de l'art et du tumulte des passions populaires.

Qu'après ce beau mouvement :

Dieux ! son sang coule encore !

Antoine s'écrie :

Il demande vengeance
Il l'attend de vos mains et de votre vaillance.
Entendez-vous sa voix ? Éveillez-vous Romains !
Marchez, suivez-moi tous contre ses assassins :
Ce sont là les honneurs qu'à César on doit rendre.
Des brandons du bûcher qui va le mettre en cendre

Digitized by Google

Embrasons les palais de ces fiers conjurés :
Enfonçons dans leur sein nos bras désespérés.

Ce sont là d'assez beaux vers, mais un discours comme tant d'autres. Combien plus originale, dans Shakespeare, cette hypocrite modération d'Antoine, qui fait éclater des cris de mort sans en proférer aucun, et qui précipite ce peuple qu'elle a l'air de retenir!

Voltaire n'a donc pas corrigé Shakespeare comme on le disait. Peut-être même, dans l'impatience de son goût délicat et moqueur, n'en a-t-il pas senti toutes les beautés, du moins ne les a-t-il pas reproduites. Toutefois cette étude fortifia son génie. Il y puisa quelque chose de ces grands effets du théâtre, de cette manière éloquente et passionnée qui animent ses drames et en font un grand poète après Racine. »

Ce jugement de Villemain nous semble définitif, aujourd'hui que nous connaissons Shakespeare. En 1735, on savait gré à Voltaire d'avoir « nettoyé », j'allais dire « décrassé » le grand poète anglais qu'on ne connaissait pas, mais qu'on traitait sans façon de « barbare de génie ». « Shakespeare, disait l'abbé de Lamare, dans l'*Avertissement de l'édition de la Mort de César* de 1736, père de la tragédie anglaise, est aussi le père de la *barbarie* qui y règne. Son génie sublime, *sans culture et sans goût*, a fait *un cahos* du théâtre qu'il a créé. »

Voltaire, lui-même, dans sa *Préface*, qu'on a attribuée à tort à l'abbé de Lamare, nous dira : « Shakespeare était un grand génie, mais il vivait dans un temps *grossier* ; et l'on retrouve dans ses pièces la grossièreté de ce temps beaucoup plus que le génie de l'auteur. M. de Voltaire, au lieu de traduire l'ouvrage MONSTRUEUX de Shakespeare, composa, dans le goût anglais, ce *Jules César*, que nous donnons au public [1]. »

Il est vraisemblable, ou plutôt il est certain que le public choisi du Collège d'Harcourt pensait comme Voltaire, et trouvait que le poète français avait corrigé et perfectionné son modèle.

[1] En envoyant à Cideville la dernière scène de la *Mort de César*, Voltaire ne se gênait pas pour dire : « Shakespeare, le Corneille de Londres, *grand fou d'ailleurs et ressemblant plus à Gilles qu'à Corneille.* » Il est vrai qu'il ajoutait aussi : « Mais il a des morceaux admirables, »

Digitized by Google

Mais ce que nous devons surtout retenir de l'*Avertissement* de l'abbé de Lamare et de la *Préface* de Voltaire, c'est que si réellement la *Mort de César* fut représentée pour la première fois en public au Collège d'Harcourt, cette pièce avait été jouée quelques années auparavant, mais en petit comité, à l'hôtel de Sassenage, et « très bien exécutée », paraît-il. Nous apprenons également que « la scène imitée de Shakespeare, dans laquelle Antoine monte à la tribune aux harangues pour faire voir au peuple la robe sanglante de César, ne put être représentée, à l'hôtel de Sassenage, à cause du petit espace du théâtre, qui suffisait à peine au petit nombre d'acteurs qui jouent dans cette pièce. »

Cette magnifique scène fut-elle jouée au Collège d'Harcourt? Dans sa lettre à l'abbé Asselin, datée de Cirey, le 24 octobre 1735, Voltaire lui dira :

M. Demoulin, Monsieur, a dû vous remettre un papier qui contient la dernière scène de *Jules César*, telle que je l'ai traduite de Shakespeare. *Je ne vous en donnai qu'une partie, parce que j'avais supprimé pour votre théâtre l'assassinat de Brutus. Je n'avais osé être ni Romain, ni Anglais à Paris.*

D'après cette lettre, la dernière scène de la *Mort de César* n'aurait pas été donnée, du moins en entier, au Collège d'Harcourt.

Cependant le *Mercure* d'octobre 1735, après avoir analysé la pièce, cite quelques vers du discours d'Antoine, entre autres les quatre derniers de la tragédie :

...Ne laissons pas leur fureur inutile,
Précipitons ce peuple inconstant et facile,
Que la guerre commence [1], et, sans rien ménager,
Succédons à César, en courant le venger.

Puis il dit :

C'est ainsi que finit cette pièce, digne des applaudissements qu'elle a eus sur le théâtre et qu'elle aura dans le public. »

[1] On lit dans les éditions de Voltaire : *Entraînons-le à la guerre.....*

Digitized by Google

Comment accorder Voltaire et le rédacteur du *Mercure*[1] ?

Quoi qu'il en soit, la *Mort de César* obtint, comme nous l'avons dit, le plus grand succès sur le théâtre du Collège d'Harcourt. « Cette pièce, dit l'abbé de Lamare, fut donnée par les pensionnaires de ce collège avec une intelligence et une dignité peu ordinaire à l'âge des acteurs. »

Le *Mercure de France*[2] fut très élogieux :

« Le jeudy 11 du mois d'août dernier, on présenta sur le théâtre du Collège d'Harcourt, pour la distribution des prix, *la Mort de César*, tragédie nouvelle de M. de Voltaire. Il y eut à cette représentation un grand concours de personnes de la première distinction, attirées par la nouveauté de la pièce, et plus encore par la réputation de son autheur. On peut dire que l'assemblée fut également satisfaite et de la beauté de cet ouvrage et de la manière dont les acteurs s'acquittèrent de leurs personnages. Les principaux rôles étaient au nombre de six, M. Bernard faisoit celui de *César*, M. de Léria de Berwick celui d'*Antoine ; Brutus* fut représenté par M. de la Rivière, *Cassius* par M. de Paris, *Cimber* par M. S. Simon de Sandricourt, et *Dolabella* par M. de Bérulle. On fut extrêmement content de tous ces messieurs ; mais MM. Bernard et de la Rivière s'y distinguèrent d'une manière particulière, et tout le monde convient qu'ils y atteignirent la perfection de l'art, non comme des écoliers, mais comme les acteurs les plus parfaits. »

Voltaire n'assista pas à cette belle « première ». « L'auteur, dit l'abbé de Lamare, *aurait sans doute été très satisfait, s'il avait pu voir cette représentation.* » Mais, dès qu'il eut été informé du succès de sa pièce, il s'empressa d'écrire à l'abbé Asselin :

Vassy, en Champagne, ce 24 auguste 1735.

Je voudrais bien, Monsieur, que *la Mort de Jules César* eût été digne de l'honneur que vous lui avez fait et de la manière dont elle a été représentée. Je vous prie de vouloir bien faire mes compliments aux deux acteurs dont on a été si content. Le talent de bien réciter

[1] Le *Mercure* nous apprend encore qu'on joua comme petite pièce les *Plaideurs* de Racine. Le jeune de la Rivière « n'excella pas moins dans le comique qu'il avait excellé dans la tragédie. »

[2] Oct. 1735, p. 2259.

Digitized by Google

ne saurait être parfait sans supposer de l'esprit et des qualités aimables qui doivent réussir dans le monde. Des jeunes gens qui ont un pareil talent méritent qu'on s'intéresse à eux. Au reste, j'ai beaucoup retouché cet ouvrage, depuis que l'honneur qu'il a reçu de vous me l'a rendu plus cher ; mais il ne sera jamais autant embelli par mon travail qu'il l'a été par vos soins dans la représentation qui s'en est faite.

Je suis bien sincèrement, monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE.

Je vous remercie, monsieur, de la bonté et de la politesse avec laquelle vous avez fait placer les personnes qui demeuraient à Paris avec moi[1].

Le même jour, Voltaire était heureux d'annoncer le succès de sa pièce à son cher maître, son ancien préfet des Jésuites, l'abbé d'Olivet :

..... Savez-vous que j'ai fait jouer depuis peu, au collège d'Harcourt, une certaine *Mort de César*, tragédie de ma façon, où il n'y a point de femmes ; mais il y a quelques vers tels qu'on en fesait il y a soixante ans. J'ai grande envie que vous voyiez cet ouvrage. Il y a de la férocité romaine. Nos jeunes femmes trouveraient cela horrible ; on ne reconnaîtrait pas l'auteur de la tendre *Zaïre*, mais *Ridetur chorda qui semper oberrat eadem.* (HOR.)

III

La joie de Voltaire fut de courte durée. Dès le 1er septembre, il écrivait au « fidèle » Thieriot : « Mon bien cher ami, il faut toujours que de près ou de loin je reçoive quelque taloche de la fortune. »

[1] Le 15 mai 1736, Voltaire disait à l'abbé Asselin : « Je pourrai bien vous donner un jour une pièce encore sans femmes. Je serai le poète d'*Harcourt*, mais je serai sûrement votre ami : c'est un titre dont je me flatte pour la vie. » — Mais pour des raisons que nous ne connaissons pas, c'est ici que se termine la correspondance de Voltaire avec l'abbé Asselin.

Digitized by Google

Pourquoi ces plaintes? C'est qu'il vient d'apprendre que malgré « les prières qu'il avait adressées à l'abbé Asselin [1] d'empêcher qu'on ne prît copie de sa pièce, et que l'ouvrage ne devint public », on a imprimé *la Mort de César*, et « qu'on l'a *honorée* de plusieurs additions et corrections qu'un régent du Collège y a faites [2]. » « Je suis persuadé, ajoute Voltaire, qu'on ne manquera pas encore de dire que c'est moi qui l'ai fait imprimer : ainsi me voilà calomnié et ridicule. »

Le 4 octobre, nouvelle lettre à Thieriot ; Voltaire est furieux contre l'abbé Desfontaines, et non sans motif. Il avait écrit à Desfontaines pour le prier d'avertir le public, dans le journal dont il était le directeur [3], que la pièce de *Jules César*, telle qu'elle était imprimée, n'était point son ouvrage à lui, Voltaire. Que fit Desfontaines? Au lieu de chercher à être agréable à Voltaire, il fit « une satire infâme » de sa pièce, et « au bout de sa satire, il fit imprimer la lettre de Voltaire, avec l'indication du lieu où il était, et qu'il voulait qu'il fût ignoré du public. »

Voltaire a raison d'écrire à l'abbé Asselin [4] que Desfontaines aurait dû s'attacher à faire voir, en critique sage, les différences qui se trouvent entre le goût des nations ; » et il ajoute :

« Il aurait rendu un service aux lettres et ne m'aurait point offensé.

[1] 24 mai 1735.

[2] Le 7 septembre 1735, Voltaire écrivait à l'abbé Desfontaines : « L'abbé Asselin, que j'aime et j'estime, n'a pu, malgré ses soins empêcher que *quelqu'un de son collège* n'en ait tiré copie. Voilà la tragédie aujourd'hui imprimée, à ce que j'apprends, pleine de fautes, de transpositions et d'omissions considérables. On dit même que le professeur de rhétorique d'Harcourt, qui était chargé de la représentation, y a changé plusieurs vers. Ce n'est plus mon ouvrage. » — « Je sais, écrira-t-il plus tard à l'abbé Asselin (29 janvier 1736), que c'est *un précepteur des Jésuites* qui a fait imprimer *Jules Cesar*. C'est un homme de mauvaises mœurs, qui est, dit-on, à Bicêtre. Est-il possible que la littérature soit souvent si loin de la morale? »

Quel était le coupable! » Etait-ce un professeur du collège d'Harcourt? était-ce un précepteur des Jésuites? Voltaire, comme on le voit, ne le sait pas lui-même.

[3] Observations sur les écrits modernes.

[4] 4 nov.

Digitized by Google

Je me connais assez en vers, quoique je n'en fasse plus [1], pour assurer que cette tragédie, telle qu'on l'imprime à présent en Hollande, est l'ouvrage le plus fortement versifié que j'aie fait... »

Desfontaines s'étant retracté dans sa feuille 34, envoyée par lui à Voltaire, celui-ci désarmé, ou feignant de l'être, lui indique (14 nov.) dans quel sens il doit orienter sa critique, s'il s'occupe encore de *la Mort de César :*

« Il importe peu au public que *la Mort de César* soit une bonne ou une méchante pièce ; mais il me semble que les amateurs de lettres auraient été bien aises de voir quelques dissertations instructives sur cette espèce de tragédie qui est si étrangère à notre théâtre ; nous en avons parlé et jugé comme si elle avait été destinée aux comédiens français. Je ne crois pas que vous ayez voulu en cela flatter l'envie et la malignité de ceux qui travaillent dans ce genre : je crois plutôt que, rempli de l'idée de notre théâtre, vous m'avez jugé sur les modèles que vous connaissez. Je suis persuadé que vous auriez rendu un service aux belles-lettres, si au lieu de parler en peu de mots de cette tragédie comme d'une pièce ordinaire, vous aviez saisi l'occasion d'examiner le théâtre anglais et même le théâtre d'Italie, dont elle peut donner quelque idée. La dernière scène et quelques morceaux traduits mot pour mot de Shakespeare ouvraient une assez grande carrière à votre érudition et à votre goût..... La France n'est pas le seul pays où l'on fasse des tragédies ; et notre goût, ou plutôt notre habitude de ne mettre sur le théâtre que de longues conversations d'amour ne plaît pas chez les autres nations. Notre théâtre est vide d'action et de grands intérêts, pour l'ordinaire. Ce qui fait qu'il manque d'action, c'est que le théâtre est offusqué par nos petits-maîtres, et ce qui fait que les grands intérêts en sont bannis, c'est que notre nation ne les connaît point. La politique plaisait du temps de Corneille, parce qu'on était tout rempli des guerres de la Fronde ; mais aujourd'hui on ne va plus à ces pièces. Si vous aviez vu jouer la scène entière de Shakespeare, telle que je l'ai vue, et telle que je l'ai à peu près traduite, nos déclarations d'amour et nos confidences vous paraîtraient de pauvres choses auprès.....»

A la fin de janvier 1736, Voltaire ayant appris que Desfontaines est malheureux, écrit (29 janvier) à l'abbé Asselin ces lignes qui lui font honneur :

[1] Voltaire oublie qu'il travaille à sa pièce des *Américains* (autrement dit *Alzire*).

Digitized by Google

« Si vous savez où il est, mandez-le moi. Je pourrai lui rendre service, et lui faire voir par cette vengeance qu'il ne devait pas m'outrager. » [1]

« *Tout est bien qui finit bien,* » comme dit Shakespeare. Voltaire recouvra pleinement sa tranquilité d'esprit, après le succès éclatant d'*Alzire,* représentée pour la première fois le 27 janvier 1736, et qui fut jouée vingt fois de suite. La recette totale se monta à 53.640 livres, que le poète abandonna aux comédiens « pour leur témoigner sa satisfaction et récompenser leur zèle et leur talent. » [2] Cette fois, Voltaire ne songeait guère à dire : « Je ne suis plus qu'un poète de *collège* : j'ai abandonné deux théâtres qui sont trop remplis de cabales, celui de la Comédie française et celui du Monde. » [3]

APPENDICE

I

La *Mort de César* fut jouée le 29 août 1743 sur le Théâtre français ; mais elle n'arriva que très péniblement à sept représentations. C'était un échec. Voltaire s'en consola-t-il en constatant que, depuis la représentation du Collège d'Harcourt, *la Mort de César* était devenue la tragédie à la mode dans les collèges..... et même dans les couvents de jeunes filles ? Qui le croirait, en effet ? En 1748, *la Mort de César* fut jouée par les pensionnaires du Couvent des Visitandines de Beaune, le jour de la fête de leur supérieure !... Et, chose

[1] Toutefois ces beaux sentiments ne devaient pas longtemps persister. Un mois après, Voltaire écrivait à M. Berger, en parlant de l'abbé Desfontaines : « Dans quelle loge a-t-on mis ce chien qui mordait ses maîtres ? » — Et à Cideville (25 mars) : « L'abbé Desfontaines est un monstre qu'il faudrait étouffer. »

[2] *Mercure* de mars 1736, p. 539-543, et d'avril, p. 661 et suiv.

[3] Volt. Ed. Beuchot, t. LII, p. 56. Lettre à Thieriot.

Digitized by Google

plus surprenante encore, se souvenant que Racine avait composé un prologue pour son *Esther*, ces jeunes filles prièrent leur supérieure d'écrire à Voltaire pour lui demander un prologue qui devait être récité par l'une d'elles. Le premier mouvement de Voltaire, dit M. Alexis Pierron [1], fut de froisser la lettre et de la déchirer. Comment, s'écria-t-il, c'est bien à des filles de représenter une conjuration de fiers républicains ! Après réflexion, il se calma et dit : « Ce sont pourtant de bonnes filles ! Elles ne sont pas trop raisonnables de vouloir un prologue pour cette tragédie ; mais je le suis encore moins de me fâcher pour un prologue. » — Et le bon apôtre trempa sa plume dans la plus pure eau bénite pour composer le prologue demandé, qu'il envoya, avec la lettre suivante, à M^me^ de Truchis de La Grange, religieuse de la Visitation Sainte-Marie, à Beaune :

à Paris, 7 juin 1748.

Voilà, Madame, ce que vous m'avez ordonné. J'aurais plus tôt exécuté cet ordre, si ma santé et des occupations fort différentes de la poésie l'avaient permis. Je voudrais que ce prologue fut plus digne de vous, et répondît mieux à l'honneur que vous me faites ; mais que dire de Jules César dans un couvent ? J'ai tâché au moins de rapporter, autant que j'ai pu, les idées de cette catastrophe aux idées de religion et de soumission à Dieu, qui sont les principes de votre vie et de votre retraite. Je vous prie, Madame, de vouloir bien intercéder pour moi auprès du maître de toutes nos pensées. Vous me rendrez par là moins indigne de voir mes ouvrages représentés dans votre sainte maison.

J'ai l'honneur d'être avec respect, Madame, votre très humble et très obéissant serviteur.

VOLTAIRE,
Gentilhomme ordinaire du roi.

Vers récités par une pensionnaire du Couvent de Beaune, avant la représentation de « LA MORT DE CÉSAR » *pour la fête de la prieure, 1748.*

Osons-nous retracer de féroces vertus
Devant des vertus si paisibles ?
Osons-nous présenter ces spectacles terribles

[1] *Voltaire et ses maîtres*, p. 61.

Digitized by Google

A ces regards si doux, à nous plaire assidus ?
César, ce roi de Rome, et si digne de l'être,
Tout héros qu'il était, fut un injuste maître,
Et vous régnez sur nous par le plus saint des droits :
On détestait son joug, nous adorons vos lois.
Pour nous et pour ces lieux quelle scène étrangère,
Que ces troubles, ces cris, ce sénat sanguinaire,
Ce vainqueur de Pharsale, au temple assassiné,
Ces meurtriers sanglants, ce peuple forcené !
Toutefois des Romains on aime encor l'histoire ;
Leur grandeur, leurs forfaits, vivent dans la mémoire.
La jeunesse s'instruit dans ces faits éclatants ;
Dieu lui-même a conduit ces grands événements ;
Adorons de sa main les coups épouvantables,
Et jouissons en paix de ces jours favorables
Qu'il fait luire aujourd'hui sur les peuples soumis,
Éclairés par sa grâce, et sauvés par son Fils.

VOLTAIRE.

Il est vraiment fâcheux que la *Gazette de Beaune* —, s'il y en avait une —, n'ai pas rendu compte de cette représentation pour le moins étrange, ou de « timides colombes » enflèrent leurs voix pour déclamer comme il convenait les rôles du dictateur Jules César, du consul Marc-Antoine, du préteur Brutus et des sénateurs Dolabella, Cassius, etc., etc.

II

La *Mort de César* fut reprise sur le théâtre de la République en 1792 et 1793 ; mais « le dénouement, dit Beuchot, blessait quelques têtes ardentes, Gohier, ministre de la justice, et qui depuis a été membre du directoire exécutif, fit un nouveau dénouement, qui fut joué sur le théâtre de la République. »

En voici la dernière scène :

(N. B. — *Le fond du théâtre s'ouvrait. On voyait la statue de la Liberté entourée d'un cercle de peuple. Dans la salle, tout le monde se levait, parterre et loges.*)

Digitized by Google

BRUTUS

Daigne entendre mes vœux, Divinité chérie ;
Veille sur nos destins, veille sur ma patrie.
Grands Dieux ! si cette main, en s'armant d'un poignard,
N'eût servi qu'aux dessins des rivaux de César !...
Eloigne des terreurs qui rouvrent ma blessure !
Je pouvais pour toi seule oublier la nature ;
Pour toi seule à César j'ai pu donner la mort ;
Pour toi seule aujourd'hui Brutus peut vivre encor.
S'il faut, par d'autre sang, affermir ton empire,
Ah ! que Rome soit libre et que Brutus expire !

CASSIUS

Formons les mêmes vœux au pied de cet autel ;
Mourir pour son pays, c'est se rendre immortel.

ROMAINS

Nous jurons d'imiter son courage héroïque :
Vive la liberté ! vive la République.

Voltaire, s'il avait lu ces vers, aurait eu le droit de répéter ce qu'il écrivait à M. de Formont (22 sept. 1735) : « César n'a jamais été plus massacré par Brutus et par Cassius que par l'abominable éditeur qui m'a joué ce tour. Les entrailles paternelles s'émeuvent à la vue de mes enfants ainsi mutilés : cela est déplorable ! »

Armand Gasté.

Digitized by Google

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(*Suite*)

[108 (c° 17)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(c *f°* 11 *r°*)

(= B. Gr. 155, 23)

I. Tant mou de cortesa rason
Mon chantar [1] qeu nois pois [2]
[faillir
Ennanz men dei meill [3] aue-
[nir
Qe mais nō fe [4] & sabez cō [5]
Qe lemperaris [6] me somon
E pregam [7] fort qeu men
[ieqis
Sil mol [8] sufris
Mais qar il es cim & rais [9]
Densegnamen
Nō seschai qal seu manda-
[men
Sia mon saber [10] flac ni lenz
Anz taing qe dobles mos
[e menz [11].

II. E sam [12] per lei en [13] ma
[chanson
De lausenger cui deus adir [14]
Aqi lor [15] uoill del tot maldir
Ni ia deus noca [16] lur perdon
Qar an diz so qan uer non
[fon [17]
Per [18] cela cui obedis
Me relinqis
E cuia qal ior [19] aia sis
Mon pensamen
Ben modon [20] per gran fal-
[limenz
Qan perço qeu am finamen
Per sel qel dison qe [21] niēz.

III. A meraila donc a lairon
Pois uei qil nō degna sufrir
Qienz [22] en mon cor la desir
E sai qe far mer [23] uoill o non
Qel cor ten lo cors en
[preson [24]
Et al si destrez [25] & conqis
Qe no me [26] uis
Caia [27] poder qeu men partis
Abanz [28] aten
Qanqer la uencha [29] sufren

L. S. : *L'ordine delle stanze in quello è secondo i numeri di qui:* I : 1, II : 2, III : 5, IV : 3, V : 4 — [1] Mos chantars — [2] puesc — [3] mi d. miels — [4] Can mais no fis — [5] con — [6] lemperairitz — [7] plagram — [8] mo — [9] Mas pos il es cim e razis — [10] mos sabers — [11] qes doble m. engienz — [12] sanc — [13] e — [14] air — [15] Aissi los — [16] E ia dieus noqa — [17] ditz so qanc u. no fo — [18] Perqe — [19] caillors — [20] muer donc — [21] qes — [22] Qe inz — [23] qa f. mes — [24] preizon — [25] destreg — [26] mes — [27] Qem des — [28] Enanz — [29] Con la pusca uenzer

Digitized by Google

Qe merce ab lung sufrir [1] [uenz
Lai u [2] non ual força ni [menz [3].
IV. E se merce [4] non me tē pron
Qe farai. porai men partir
Nō eu qe [5] pres soi a [6] mo- [rir
De guisa qi [7] mer sobre bon
Qen pensan [8] remir sa fai- [son [9]
E remirand en [10] languis
Qar ellam dis [11]
Qe nom dara ço qeu lai [quis [12]
Tan loniamen
Ni [13] per aiço no malen
Anz dobl ades mon [14] pensa- [menz
E morai si [15] mescladamenz.
V. Ni p*er* aiço [16] no mabadon
Qar eu ai sempre audi dir [17]
Qe mensogna nō pod [18] cu- [brir
Qe non mora [19] qalqe sason
E pois drez uenz fals occhai- [son [20]
Anqer aissi plus [21] e deuis
Com eu fui [22] fis
Qar si fui suiez [23] & aclis
De bon talen
Ne lei amar apres [24] conten
Mon fin corages & mon [25] [senz
Chascun cui amar plus for- [menz [26].

[109 (c[a] 18)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(c*f.* 11 *v*[o])

(B. Gr. 155, 8)

1. En chantan mauen a mem- [brar
Zo qeu cuid chantan obli- [dar
Mas [27] per ço chant qoblides [la dolor
Del [28] mal damor
Mas [29] on plus chant mais [30] [me soue
Qa [31] la bocha nulla [32] rē [nom aue
Mas sol merce
Per qes uertaz & sembla be
Qinz el cor port dōna uostra [faiçon
Qem castia qeu no uir ma [raçon.
II. E pos amors mi uol ondrar
Tant qen cor uos me fai [portar
P*er* merce us preg qeus gar- [dez del ardor
Qeus ai paor
De uos molt maior que de me

[1] Qar lonc sufrir e merces — [2] on — [3] gieinz — [4] si merces — [5] Ieu non qar — [6] sui del — [7] qe — [8] Qins el cor — [9] faisson — [10] & eu — [11] ditz — [12] qis — [13] E ies — [14] mos — [15] moir assi — [16] Mas ies p*er* tal — [17] ai be sempres auzit — [18] mensoingha nos pot — [19] moira — [20] dreigz u. falz ochaison — [21] Encar er proat — [22] C. li sui — [23] Caissil sui liges— [24] Qen leis a. an pres — [25] Mos ferms coratges & mos — [26] Cusqecs cuja a. p. fortmenz.

L. S.: [27] E — [28] El — [29] Car — [30] miels — [31] Qen — [32] niulla

Digitized by Google

Donc pos mō cors dōna uos
[a en se
Si mals lin ue
Pois dinz es sufrir leus coue
E per ço faiz del cors so qi
[les bō
El cor gardaz si com uostra
[maison.

III. Qel garda uos & [1] ten tant
[car
Qil en fa [2] nesci semblar
Qel sen i met lēgein & la
[ualor
Si q en error
Laissal cors per sen qen [3]
[rete
Com mi parla mantas uez
[sen deue [4]
Qeu nō sai qe
Qem salud hom. qeu non
[aug re
E ia perço nuls hom nom
[ochaison
Sim saluda & eu mot no li
[son.

IV. Perol cors nous deus ges
[blasmar [5]
Del cors per mal qel sapcha
[far
Qar tornad la al plus ondrat
[seinor
E tolt dallor
On trobaua enian & nō fe
Mais dreiz torna uas sō
[segnor anc se
Pero nō cre
Qen deing si merces non
[mante
Qel intrel cor tāt qen log
[dū ric don
Deing escoltar ma ueraia
[chanson.

V. Qar sillam degnaz escoltar
Dōna mercei deuria trobar
Pero obs mes qoblides la [6]
[ricor
Mas [7] la laudor
Qeu nai dit en dirai iase
Pero ben sai mos laudars
[pro nō te
Cum [8] qem mal me
Qar [9] lardors me [10] creis em
[reue
El focs qil mou sai qe [11] creis
[abandon
E qom nol toc [12] mor en pauc
[de saçon.

VI. Morir pusc be
Naiman per mia bona [13] fe
Ni [14] sim doblaual mals dai-
[tal faiçon
Qom [15] doblal poinz del tau-
[ler per raçon.

VII. Cansons.. .... [16].

[110 (c[a] 19)]

FOLCHET (c *f. 12 r°*)

(B. Gr. 155, 27)

I. Uns uoler oltracuidaz [17]
Ses inz en [18] mon cor aders [19]
Pero non dis [20] mos espers
Ja pousc [21] esser accabaz [22]

[1] eus — [2] Qel cors — [3] prez en qel — [4] sesdeue — [5] no si deu clamar — [6] sa — [7] E — [8] Com — [9] Qe — [10] mi — [11] qel — [12] qi nol mou — [13] Aziman qieu nom clam de re — [14] Neis — [15] Con — [16] C. de se. Vas monpellier uai de part me....

L. S. : [17] uolers oltracuidatz — [18] e — [19] aers — [20] Tal qe nom ditz — [21] posc — [22] acabatz

Digitized by Google

Tant aut ses es penz [1]
Ni [2] no mautreia mos senç
Qeu [3] sia desperaz [4]
E soi aissi mertadaz [5]
Qeu [6] non desper [7]
Ni aus esperanç [8] auer.

II. Qar trop me soi [9] haut poiaz [10]
Ves [11] qes petit [12] mos poders
Per qem castia [13] temers
Qar [14] aital ardimenz
Fac [15] noz a mantas [16] genz
Mas dun conhort soi [17] iausenz
Qim uen [18] de ues [19] autrelatz
E mostram qumilitatz [20]
La tant en [21] poder
Qe ben me pot escader [22].

III. Tant si es mon cor fermaz [(*al':* pausaz) [23]
Qe mensoniam [24] sembla [uers
Qe [25] ai tal maltraich *mes* [lesers [26]
Pero ben [27] sai qes uertaz
Qe long atur [28] uenz
Per qeus [29] prec dõna ualenz [30]
Qe sol daitãt me sofraz [31]
E poi [32] serai gẽt pagaz [33]
Qem laissez [34] uoler
Lo gauç [35] queus desir auer [36].

IV. Ben parec nescietaz [37]
E trop sobrardiz [38] uolers
Qar solament uns ueders [39]
Ma [40] decebut tant uiaz [41]
Qes coĩgdetamenz [42]
Me uenc al cor uns [43] talenz
Tals don eu soi enamoraz [44]
Mas pos [45] mes tant [46] fort [doblaz [47]
Qe maitin [48] & ser
Me fai dolçament [49] doler.

V. Mas pero chantar nõ plaz [50]
Si men ualgues esteners [51]
Anz me fora [52] nõ calers
Laissar deport [53] & solaz
Oi [54] mais pos nes meinz
Lẽperariz [55] cui iouenz
Apoiaz [56] en lauçor graz [57]
E sel [58] cors noill [59] fos forchaz [60]
Il fera [61] saber
Com fol se [62] sap de cha[der. [63]

[1] peinz— [2] E [3] Qieu— [4] desesperaz — [5] meitadaz - [6] Qieu — [7] desesper— [8] esperanza — [9] Car mout mi sent — [10] poiatz — [11] Vers — [12] petitz — [13] chastia — [14] Car — [15] fatz — [16] maintas — [17] conhortz sui — [18] Qem sail — [19] uas — [20] Em mostra cumilitatz— [21] em— [22] bes men pot eschazer — [23] mos cors fermatz — [24] menzoingnham — [25] & — [26] maltraig lezers — [27] si - [28] bos aturs — [29] qieus — [30] uaillenz — [31] sufratz — [32] pois — [33] pagatz — [34] laissetz — [35] gaug — [36] dezir uezer — [37] paret nescietatz — [38] sobrarditz — [39] Cant solamen us uezers —[40] Mac — [41] tan uiatz — [42] condudamenz — [43] us — [44] qeu sui enamoratz — [45] pois — [46] tan — [47] doblatz — [48] matin — [49] douçamen — [50] M. ara chantars nom platz — [51] effreners — [52] *Pero* laissat — [53] Men fara iois — [54] Hoi — [55] Lemperairitz — [56] Apoiatz — [57] gratz — [58] sil — [59] non — [60] forsatz — [61] Eu feira — [62] fols si — [63] chazer — *L. S. ha i due canzoncini copiati qui allato:*

VI. Ai douza res couinenz
Uenza uos humilitatz
Pos nuls autre iois nõ platz
Ni dautre uoler

Digitized by Google

[111 (cª 20)]

FOLCHET

(= B. Gr. 155,6)

I. Cantan uolgra mon franc [1]
[cors descobrir
La[2] o magrobs[3] que fus
[saupuz[4] mon uers
Mas *per* dreit[5] gaug me
[fallit[6] mon sabers
Per qai paur[7] qe noi puosc[8]
[auenir
5 Quns[9] nouel ioi en cui ai
[ma speransa[10]
Vol que mõ chant[11] *per* lei
[sia adrers[12]
Eda[13] lei plaz qeu[14] ennanz
[sa laudor[15]
En[16] mõ châtar don ai gaug
[& paor
Qar sõ preç sabis[17] lauçador.

II. (c. *f.* 12 v°.) Per qe nõ par qe
[podes deuenir[18]
Son prez cortes qer tant[19]
[aut aders[20]
Qara nõ dei en uer sem-
[blant faillir[21]
Qar qeu chant en leu de bon
[audir[22]
5 Qe son bel ris & sa bella
[semblansa[23]
Me pars ses oils tan garda
[ueers[24]
Per qeu poghes[25] retraire
[sa ualor[26]
E[27] de *bon* prez[28] triar lo
[meillor
E dels aman[29] lo plus fin
[amador.

III[30]. Car anc nol dis tan tem
[uas lui faillir
5 Non ai engeing ni poder.
Per qel iorn el ser
VII. Qe tanz suspirs nai ietatz
Prec sospiran mon poder.

L. S.: I : 1, II : 2, III : 5, IV : 3, V : 4 — [1] mo ferm — [2] Lai — [3] magrops — [4] saubuz — [5] dreg — [6] mes fallitz — [7] cai paor — [8] poscha — [9] Qun — [10] mesperansa — [11] mos chanz — [12] aders — [13] E car — [14] qieu — [15] ualor — [16] E — [17] sos pretz uol trop saui — [18] qeu pogues deuezir — [19] S. cortes pretz qe tan — [20] es aers — [21] Com n. ditz uer qe non semble plazers — [22] E trob aitan en lleis de ben a dir — [23] Qe sofrachos men fai trop daondanza — [24] Perqieu men lais qieu non dic mos espers — [25] Con ja pogues — [26] lauzor — [27] Qe — [28] pretz a — [29] amanz — [30] *Questa stanza non deve esser corretta così* (*c'est-à-dire : comme elle a été corrigée dans* cª) *ma mutato l'ordine* di tutte per numeri. *Pero non ci essendo altro rimedio di correggerla secondo L. S. la copierò qui allato*:

Anc re non dis don non tempses
[faillir
Vas lei tan les aturatz mos uolers
Mas dorenan non mi toura temers
Qeu sai qel fuecs sabraza *per* cu-
[brir
El dieus damor ma nafrat de tal
[lanza
Don nom ten pro soiornar ni ia-
[zers
Anz desampar *per* mi donz cui
[ador
Tal qe ma fag gran be e grant
[honor
Mas ben deu hom cambiar bon
[*per* meillor.

Digitized by Google

Qun ses en lei aturat mos [volers
Mas derenant no me cal [mais temer
Qeu sai qel focs sabrasa [per cobrir
E dieus damor am nafrat [de tal lansa
Don nō ten pro soiornar [ni iazers
Qeu ai lascad per leis cui eu [açor
Tals qe ma fait gran ben & [grand honor
Mas ben dei hom cābiar per [meillor.

IV[1]. E doncs pos eu non ai mais [lo desir
Non ai donc pro mout es [gran mon poders
Seuals daitant mena donat [leçers
E doncs per qem uuilh de [plus enardir
Qar sei beil oill & sa gaia [semblansa
Don pasc mos oils tan ma- [gradal ueçer
Man dat conort tal qe meu [de folor
Qades mes uis qem uulha [dar samor
Qan uoilh ues mi ses oils ples [de dousor.

V. E donc dōna qeu mais nō [puosc sufrir
Lo mal qeu trag per uos [maitin & sers
Merces naiaz qel mond non [a[2] auers
Qi senes uos me podes en- [riqir
E qant uos[3] uei souen nai [tal[4] doptansa
Qab uos me faça oblidar [mon[5] calers
Mas eu qe sent la pena & [la dolor
No uos oblit[6] ges anz i teing [noit[7] & ior
Les[8] oils el cor si qe nol[9] [uir aillor.

[112 (ca 21)]

FOLCHET

(= B. Gr. 155, 7)

I. Chantar[10] mi torn ad[11] afan
Qant mi[12] souen del baral[13]
Mapais mos oils tan magra- [dal uezers
Mas un conort nai qem mon [de follor
Qades mes uis qem uoilla dar [samor
Sol uir uas me sos oils plenz [de douzor.

[1] Pero ren als non ai mas lo [dezir
Non ai donc pro mout es [granz mos poders
Si neis daitan mi donaua lezers
E donc per qem uoil de plus [enantir
Car son bel ris ab sa douza [semblanza

[2] es — [3] car nous — [4] ai gran — [5] Qe uos mi faitz oblidar non — [6] Nous ublit — [7] teinc noig — [8] Los — [9] nols.
L. S. : [10] Chantars — [11] az — [12] Cant me — [13] den barral

E pois [1] damor plus non [2]
[cal
Non sai com [3] ni de qe
[chan
Mas qex [4] demanda chan-
[son [5]
E noil cal de la raison [6]
Qautressi [7] mes obs la faça
De nuo cum los moz [8] el
[son
E pos forsaz fes [9] amor
Chan [10] *per* depte de folor [11]
Proer mon [12] chanz cabal-
los [13]
Si nō es auols ni bos.

II. (c *f. 13 r°*) Amador soi [14] dun
[semblan
El ric cube dautretal [15]
Cades ab dolor coral
Merman lor iois [16] on mais
[nan
Qe en luoc [17] de fenestra son [18]
Qe merma som ia pon [19]
On [20] plus pren qex [21] so qe
[chaza
Plus a de segre ochaison [22]
Per qeu [23] teing cel *per* meil-
[lor
Qe rei ni emperador
Qi [24] cel mals cubs [25] uenz
[amdos
Qi [26] uenz hom [27] plus dels
[baros.

III. Ben fora som preçes tan
Dieus com si [28] ni ben cū [29]
[mal
Mas ço prez hom qi [30] nō
[ual
E son pro ten hom a dan
Per qeu [31] non aus [32] nostre
[pro
Dir [33] chantan qe [34] nō sap
[bo
Al segle ni cre qil placha [35]
Qil diren si son [36] mal no
Mas pero [37] la deishonor [38]
Puos dir sill truc [39] entre lor
Sō uencut ni bassat [40] ios
Puois tuich uencut [41] uēçon
[nos.

IV. Ben uenz hom pois nul [42]
[deman
Noi fan dela uinta [43] mortal
Mas [44] si nosfossam leiall [45]
Tornera antz [46] ad honor
[gran
Qūs [47] cortes genz de dieus
[fon [48]
Qal rics trobes son perdo [49]
Qis fan plus freuol qe gla-
[cha [50]
Qi dab strenençal somo [51]

[1] pueis — [2] nom — [3] don — [4] qecs — [5] chanso — [6] raiso — [7] Qeissamen — [8] Denou con l. motz — [9] pueis forsatz ses — [10] Chant — [11] follor — [12] mos — [13] cabalos — [14] son — [15] rics cobes datretal — [16] Mermon lur gaug — [17] luec — [18] so — [19] po — [20] Con — [21] qecs — [22] ochaizo — [23] qieu — [24] Qe — [25] aibs — [26] Qe — [27] uenzol — [28] se — [29] con — [30] qe — [31] qieu — [32] dic — [33] En — [34] car — [35] crei qeil plassa — [36] Qi re li ditz si — [37] siuals — [38] deshonor — [39] Puesc d. sels turcs — [40] uencutz ni bassatz — [41] E totz uencutz — [42] on pueis nuil — [43] Noil fain de lauta — [44] E — [45] fossem leial — [46] Torneranz — [47] Cus — [48] dieu fo — [49] perdon — [50] glaza — [51] Qe destrecha lur semo

Digitized by Google

Mas cōbatten[1] ab lauçor
Na deus[2] pres en son la-[bor[3]
Mainz[4] qe ia confessios
Noill[5] plagra sa qi no[6] [fos.

V. Donc nostre baron qe[7] fan
Nil rei engles cui deus[8] [sal
Cuiça[9] auer faiz[10] son ior-[nal
Molt[11] iaura lart[12] enian
Sil a faiz[13] la messio
En autre fan[14] la preiso
Qe lemperaires perchaza[15]
Cum deus cobres[16] sa reiço
Qe primers cre[17] qe socor
Si deus li rent so[18] honor
Res taing tant es rix[19] lo [dos
Qe tal sial ghiardos[20].

VI. Al rei francs laure fachal
Tornar com nol tenga bo
Per qeu dic serai socor
Qes ops qe nos don paor
E sar noi uai qes saisos
Dic cau ni des per un dos.

VII. Naiman molt mi sap[22] bo
E molt en prez[23] mais valor
Cab em baral mon sei-[gnor[24]
E monos[25] prez e messios
Aissi cum[26] sanc re[27] nō fos.

VIII. E toç[28] tēps & eu[29] & uos
E luns[30] per lautre ioios.

[113 (c[a] 22)]

FOLCHET DE MARSEILLA

(c *f. 13v°*)

(= B. Gr. 155, 21)

I. Si tot mi soi a tard aper-[ceubuz
Aisi cum cel qa tot perdut [& iuns
Qe non iog mais[31] a gran bon [auentura
Me[32] dei tener qar me[33] soi [conoguz
Del grans enians qamors [uas me façia
Qab bels semblanz ma ten-[gud en fadia
Mais de dex ans a lei de [mal deutor[34]
Qades[35] promet mas re non [pagaria.

II. Qab bels semblanz qe fals [amor aduz
Satrai uas lei fols amāz e [satura
Qol parpallion[36] qa tan folla [natura

[1] Qes combaton — [2] An dieu — [3] laor — [4] Per — [5] Noil — [6] *quest* non — [7] Doncs nostres baros — [8] dieus — [9] Cuda — [10] fait — [11] Mout — [12] lait — [13] Si lai fai — [14] E altre fai — [15] lemperaire perchassa — [16] Con dielis cobre — [17] E pres e cre — [18] dieus li ren sa — [19] E si tan es grans — [20] Rics sera lo guiardos — [21] *L. S. no hà questa stanza* — [22] Naziman mout mi sab — [23] mout en pres — [24] en barral mo segnor — [25] Es mortz — [26] con — [27] res — [28] En totz — [29] ieu — [30] Em lus.

L. S. : [31] Qe mais non ioec — [32] Mo — [33] men — [34] deptor — [35] Cassatz — [36] Col parpallios

Digitized by Google

Qes[1] fer el foc per la clartat
[qei luz
Mas eu men part & segrai
[autra uia
Qom[2] mal pagaz qestiers
[no men partria
E segrai laib de tot bō
[seruidor (*al'*: sufridor)
Qe sirais fort si cum fort
[sumelia.

III. Non muderai[3] si ben soi
[irascuç
Ni faz de leis en chantan[4]
[ma rancura
Ni[5] diga ren qe noi semble
[mesura
Mas ben sapcha[6] qa sos
[obs soi perduz
Qanc sobre fre nom uolg[7]
[menar un dia
Anz mi fez far mō poder
[tota uia
Et anc sempre cauals de
[gran ualor
Qin beorda trop soen felnia[8].

IV. Fel[9] for eu trop[10] mas so-
[men retenguz
Qar qab plus fort de si se
[desmura[11]
Fai gran foldaz neis a gran[12]
[auentura
E de son par qesser en pot
[uencuç[13]
E de[14] plus frool[15] de si es
[uillania
Per qanc nom plag nim plaz
[sobransuria
Pero en sen deuon gardar
[honor
Qar senz aunid preç trop
[mens[16] qe follia.

V. Amors per ço men soi eu
[recressuz (*al'*: retenguz)
De uos seruir qe[17] mais nō
[arai[18] cura
Qaisi com mais preç hom
[laida pentura[19]
De long no fai qant es de
[pres uenguz[20]
Presau eu uos mais qan[21]
[nous coinossia
E sanc ren uolg mais nai
[qer nō uoldria[22]
Qaisi mes pres cum[23] al fol
[qeridor[24]
Qe dis[25] qaurs fos tot qant
[el[26] tocaria.

VI. Bel naiman samors uos des-
[tregnia
Vos nin[27] toç tēps eu non
[conseillaria
(o *f.* *14 r°*) Sol membres[28]
[uos qant eu nai de
[dolor
O[29] qant de ioi[30] ia plus nō
[uon caldria[31].

[1] Qel — [2] Sui — [3] Pero non cug — [4] chantant — [5] Qen — [6] Anz sapcha be — [7] uolc — [8] Qil baurda trop souen cueil felonia — [9] Fes — [10] en be — [11] qi a plus fort de si desmesura — [12] e nes en — [13] Qe dun seu pot be esser uencutz — [14] & ab — [15] freuol — [16] aunitz non pretz mais — [17] cui — [18] ai — [19] Car si con hom preza laia penchura — [20] Cant lieis loing mais qe cant li es pretz uengutz — [21] Presaua u. plus cant — [22] E s. uos uolc meins nai *que*u no uolria — [23] con — [24] qeredor — [25] ditz — [26] zo qel — [27] en — [28] Si uos membres — [29] Ni — [30] be — [31] mais nous en calria

Digitized by Google

VII. En plus leial sab[1] los oill[2]
[uos ueçia
Aisi cum faz[3] ab lo cor
[tota uia
Zo qeu ai diç[4] poria auer
[ualor
Qeus qier conseil & conseill
uos daria[5].

[114 (c[a] 23)]

FOLCHET

(= B. Gr. 155, 11)

I. Ja nō cuit[6] hom qeu chan-
[ge[7] mas chansos[8]
Pois nō cangia[9] mos cor[10]
[ni ma raços
Qar sem iaçis[11] damor eu
[men lauçera
Mas qeu[12] mentis nō[13] seria
[nuils[14] pros
Qautressim[15] ten cum se[16]
[sol en balança
Desesperat[17] ab alques des-
[perança
Pero non uol[18] del tot lais-
[sar morir[19]
Perço qem puosca plus so-
[uen[20] aucir.

II. Mas er[21] uei ço qanc[22] nō
[cuigei[23] qe fos
Qe soi tornaz[24] de mi me-
[theis[25] gelos
Contra mi don[26] qeu no[27] la
[correiera[28]
Mas tot conseil qe damor si
[es[29] bos
Nai assaiatz & pois re[30]
[nomenança
Tot li farai de desamar sem-
[blança
Ai lais[31] qai dit iam cui
[deueu cobrir[32]
E donc oimais[33] ia sab[34]
[tot mon albir.

III. Dōna sperança & paur[35]
[ai de[36] uos
Ar[37] men conort & eram soi
[doptos[38]
Pero paors[39] tem qe mapode-
[rera (*al'*: ço apoderera
[qeil mapodera)
Mas un conort ai damor a
[saços
Qab tal poder mi mostra
[sa contança[40]
Qe plus nō pot mostrar de
[malestança[41]
E fai esforç qi pot en sesofrir[42]
Ire (*al*: *Qinaire*) poder de
[cel qi uol delir[43]

[1] sap — [2] oills — [3] Aisa con fatz — [4] dig — [5] donria.
[6] nos cuig — [7] camje — [8] chanzos — [9] camia — [10] cors — [11] Car sieum iauzis — [12] E sieu — [13] nō — [14] nuls — [15] Qatressim — [16] con ill — [17] Desesperatz — [18] uoil — [19] murir — [20] suuen — [21] ara — [22] qe — [23] cujei — [24] Qeu sui tornatz — [25] meteis — [26] donz — [27] nō — [28] corteiera — [29] totz conselis cazamor sion — [30] assaiat e ren — [31] laz — [32] dig ia nomen puesc cubrir — [33] doncs hoimais — [34] sap — [35] Donne speranze paors — [36] *per* — [37] Car — [38] er en sui duptos — [39] Perel paor — [40] Per qa lo cor tol mainta malananza — [41] Qeu uei fallir moutz *per* qieu nai duptanza — [42] *Quen* faillimen dautrui taing com si mir — [43] *Per* zo com gart se meteis de faillir

Digitized by Google

IV. Mas ben conosc qe gran meil-
[lorasos [1]
Es de cort fait qant [2] hom
[nes oblidos
Ja mais amors a [3] tal tort
[no menera [4]
Si ia pogues tornar des-
[amoros
Pero leus cors tol mainta
[benenãça [5]
Qeu ueg faillir maiç per
[qeu nai doptança [6]
Qel fallimen dautrui taing
[qom remir [7]
Per ço qom gard se meçeis
[de faillir [8].
V[v]. Dõna ben uei qe nõ ual
[ochaisos [10]
Qamor [11] nõ uol qeu tan [12]
[sia gignos
Merce uos clam [13] qe nõ
[men lais enqera
Tan es mon [14] cors de uos-
[tramor coitos [15]
Voillaç [16] sius plaç [17] complir
[la deuinança [18]
Com dis [19] qeu ai dautramor
[benenança
E qeus poges cobertamen [20]
[iausir
El bruç uenges [21] de lai on
[sol uenir.
VI. A [22] na ponça cals esforç [23]
[faz per uos
Qar era chan en [24] ai null-
[allegrança
Qe morç [25] de mon seignor [26]
[mi desenança
Qar [27] uos sabeç qe il sabia
[iausir [28]
Cui deuiom [29] onrar ni enan-
[çir [30].
VII. A naiman [31] uai chanson [32]
[& enança
E an toç tẽps & di lor [33]
[ses doptança [34]
Qe totz [35] ai tals soi com eis
[in [36] albir
E no me pot niulç faiç [37] en-
[fadeçir.

ARGUMENTO

Peire uidals si fo de toloza fils dum pellicier [38] e chanta miels come [39] del mon. e fo dels plus fols homes qe mais fossen. quel crezia que tot fos vers aco qe a lui plazia. ni quel uolia. e plus

[1] granz meillurazos — [2] tort fag cant — [3] ab — [4] meneira — [5] Cab tal poder mi donet sa coindanza — [6] Qe pieitz nom pot donar de malestanza — [7] E fai esfortz qi sap ensems suffrir — [8] Ir ab poder daicel qil uol delir — [9] *L. S. questa stanza è la* 3[a] — [10] uchaizos — [11] Qamors — [12] qe ian — [13] Per merceus prec — [14] Tant es mos — [15] cochos — [16] Voilljatz — [17] platz — [18] diuinança — [19] ditz — [20] qem pogues cubertamen — [21] bruigz uenra — [22] Al — [23] cal esfortz — [24] Car iam conort ni — [25] Qeil mortz — [26] seignjer — [27] Car — [28] sabria chauzir — [29] deuriom — [30] e car tenir — [31] nazimanz — [32] palais — [33] lur — [34] duptanza — [35] tot — [36] sui com el eis — [37] nuls faigz.

Variantes du second texte à la fin du ms. au f. 30 b: [38] peillicier — [39] dome

Digitized by Google

leu li auenia trobar qe a nuil home del mon. & aqel qe plus rics sos fez. e maiers folias ditz[1] darmas e damor e de mal dir daltrui e fo uers cuns caualiers de sain gili li tailla la lengua[2]. per zo qel daua ad entendre qel era drutz de sa moiller[3] e nuc[4] de bausil lo fez garir e medegar e cant fo gueritz el sen anet outra mar de lai & amec una grega qeil fo donada per muiller en thipri[5]. eil fo dat ad entendre qil era nessa del[6] emperador de constantinople e qe per lei deuia auer[7] lemperi per razon. dont el mes tot qant pot[8] gazagniar a far nauili qel crezia anar lemperi conqistar e portaua armas emperials e fazia se clamar emperaire e la muiller[9] emperairitz e si entendia en totas las bonas domnas qel uezia e totas las pregaua damor e totas li dizio de far e de dir tot zo qel[10] uolgues. dont el crezia esser drutz de totas e qe cascuna moris per el. E totas uetz menaua rics destriers e portaua ricas armas. e caidera[11] e campoilet emperial. e dels meillers cauallers del mon crezia[12] estre el plus amatz de dompnas.

115

EN PEIRE VIDALS

(B. Gr. 364, 33)

I. (*p. 115*) Per miels suffrir lo [maltrag e lafan
Qem dona amors dont ieu [non puesc defendre
Farai chanzon tal qer lieus [per apenre
De motz cortes. et ab ani- [nen chant
E faz esfors. car nai cor ni [telant
De far chanzon cades plaing [e sospire
Car non vei leis don mos [cors non saire
Car tan mes loing la terrel [douz pais
On es cella vas cui ieu sui [aclins
Per cai perdut ioi e solatz [e rire.

II. A leis mautrei ab sin[13] cors [ses enjan
Car totz sui sieus ses donar [e ses vendre
E voil trop mais en bon es- [per atendre
Leis cui soplei don iois mi [vai tarzan
Qe dautrauer. bel fag ni bel [semblan
Qinz e mon cor ma fag [amors escuire[14]
Sa gran beutat don res non [es a dire
E son gen cors ben fag e [gen assis
Perqieu li sieu hom francs [fizels e fiz
E per samor a las autras [seruire.

[1] diz — [2] lingua — [3] moillier — [4] nunc — [5] chipri — [6] de — [7] hauer — [8] pog — [9] muillier — [10] qe — [11] cadeira — [12] credia.
[13] *l.* : fin — [14] *l.* : escrire

Digitized by Google

III. Dieus qan veirai lo iorn nil
[mes vi [1] lan
Qellam voilla del mal gui-
[ardon rendre
Qieu non lais [2] dir. mielz
[mauzaria pendre
Mon coratge. cant ieu li sui
[denan
Mas assatz pot conoisser
[mon semblan
Qill es la res el mon qieu
[plus dezire
E per samor suffri tan grieu
[martire
Qe la dolors ma ia del tot
[conqis
El dezirers qe maura tost
[aucis
E an gran tort mas ieu non
[lo auz dire.

IV. E si merces ab leis mi val-
[gues tan
Qelam volgues lo sieu bel
[braz estendre
Ja del tirar nō feira escoi-
[sendre
De tost venir humilment
[merceian
Vas lieis qi ma trastot en
[son coman
Qem pot donar ioi o del tot
[aucire
Qeu non ai ges poder cail-
[lors me vire
E sil plagues qe pres de si
[maizis
Bem tenc per sieus mas
[miels magra conqis
E feiram ric de grant ioia
[iauzire.

V. Al proz marqes qa pretz e
[valor gran
Mante e sap gent donar e
[despendre
E sos rics pretz fai los
[autres discendre
Vas monferrat chanzoneta
[te man
Qeil sieu ric fait son dels
[autres trian
E pel meillor lo pot hom
[ben eslire
Qel es la flors de totz a cui
[qe tire
Qe [3] totz bens comenzamens
[e fis
E saissi fos con ieu voil ni
[deuis
Corona daur li virei [4] el cap
[assire.

116

EN PEIRE DE VIDALS

(= B. Gr. 364, 36)

I. (*p. 116*) Si col paubres qe
[iai al ric ostal
Qe nonquas plaing sitot sa
[gran dolor
Tan tem qe torn a enueg al
[segnjor
No maus plaigner de ma
[dolor mortal
Bem dei doler can selam fai
[erguoil
Qe nulla rem tan non dezir
[ni voil

[1] *c. en* : ni — [2] *l* : l'aus — [3] *l.* : E de — [4] *l.* : vir.

Digitized by Google

Car si val re non laus cla-
[mar merce
Tal paor ai cades senueg
[de me.
II. Aissi con cel qe bada l veirial
Qeil sembla bel contra la
[resplandor
Cant ieu lesgart nai al cor
[tal douzor
Qieu mi vblit per leis qe vei
[aital
Bem bat amors ab las ver-
[gas qeu coil
Car una vetz en son roial
[capdoil
Lemblei un bais. don eras
[mi soue
Ai tan mal viu qi zo cama
[no ve.
III. Si maiut dieus pechat sai[1]
[criminal
Una[2] bella dona car miels
[nom socor
Qil sap qen lieis ai mon co$_r$
[e mamor
Si qe non penz de nul autre
[iornal
Dieus per qem sona tan gent
[nim acoil
Pos pro nom te daisso dont
[plus mi doil
E cujam donc aissi loignar
[de se
An sufrirai zo cai suffert anc
[se.
IV. Car suffrirs taing a segnior
[natural
Lo tort es dreg e la[3] sen e
[la folor
Com de guerra nom po$_t$
[hauer honor
Pos el[4] senz grat faiditz de
[son logal
Ben son faiditz si de samor
[non toil
Nomen partrai anz lam mais
[qe non sueil
Tenram ia vil pos ab mal
[mi rece[5]
Non o deu far qe per amor
[me ve.
V. Qaissi ma tot ma donae son
[cabal
Qe sim fai mal ia nō naura
[peior
Qel sieus plazers. ma tan
[douza sabor
Qe ges del mieu nom remem-
[bra nim cal
Non el[6] nul iorn qe samors
[al cor non broil
Per can[7] tal gaug can la
[vezon mei oill
E can mos cors penza de
[son gran ben
El mon non vol ni desir
[autra ren.
VI. Jeu dic lo ver aissi com dir
[lom soil
Qi ben comenza e poissas
[sen recre
Miels li fora qe non comen-
[ses re.

[1] *c. en*: fai — [2] *l.*: Ma — [3] l.: el — [4] *c. en*: es — [5] *c. en*: rete — [6] *l.*: es — [7] *l.*: c'ai.

Digitized by Google

117*

EN PEIRE VIDALS

(= B. Gr. 70, 28)

I. (*p. 117*) Lou douz temps [de pascor
Ab sa fresca verdor
Nos aduitz fueille flor
De diuersas colors
Per qe tuit laimadors
Son gai e chantadors
Mas eu qi plaing e plor
Cui iois non a sabor.

II. A totz me clam segniors
De mi donz e damors
Aqil diu[1] traidors
Car mi fiza vendors[2]
Mi fan viure a dolors
Per bes e per honors
Qai fag a la genzors
Qe non val nim socor.

III. Las e niure[3] qem val
Car non vei a iornal
Mon fui[4] ioi natural
E leis al fenestral
Blanche fresch autretal
Com par neus a nadal
Si camdui cominal
Mesurassem engal.

IV. Non uist drut tan leial
Qe penz qaia[5] sal
Qieu port amor coral
A leis de mi non cal
Enanz dic qe per al
Nom a ira mortal
E si per zom fai mal
Pechat fai criminal.

V. Pos foram[6] amdui enfam
Lai amade la blan
Eil[7] vai mamor doblan
A chascun iorn del an
E si vos[8] trai enan
Amors e bel semblan
Pos er veillam deman
Qe maia bon talan.

VI. Pene dolor e dan
Nai agut e lai gran
Mas suffert o ai tan
No mo tenc ad afan
Anc hom non vi aman
Miels ames ses enian
Qieu nom vau ges camjan
Si con las dõnas fan.

VII. Ben for oimais sazos
Bella donna e pros
Qem fos datz guiardos
Dun iazer a rescos
Car non sui enoios
E ia per als non fos
Cus bes val dautre dos
Qant per sors[9] es datz dos.

VIII. Qant vei vostras faizos
El gent cors amoros
Bem merauil de vos
Com es de brau respos
Car ben es tracios
Cant on per francs e bos
E pois es orguillos
Lai on es poderos.

IX. Bel vezer si nom fos
Mon dauantolz[10] e uos
Ieu laissera chanzos
Per mal des enoios.

* Voyez nº 62 — [1] *l.*: dui — [2] *l.*: fizaua en lor — [3] *c. en*: uiure — [4] *c. en*: fin — [5] *l.*: menz o aia — [6] l.: fom — [7] *l.*: Eis — [8] *c. en*: nos — [9] *l.*: fors — [10] *l.*: dauan totz.

Digitized by Google

118

EN PEIRE UI DALS

(= B Gr. 47, 8)

I. Plus ai de telan qe non [sueil
Com pogues far auzir chan- [tan
Com ten amors en son coman
E com fai de me so qeil plai
Qeram sa[1] chantar. ai tam [ben
Ab lo laig temps et ab la [gran freidor
Con degra far lai el temps [de pascor.

II. (*p. 118*) On plus vauc plus [am e plus veill
Ab fin cor e de bon telan
La bella qẽ compret baian
Era lam tan qe non puesc [mais
E non sai per qe mes deneu[2]
Qe can li platz qem fai ben [ni honor
Et ieu lam mais non sai con [ses damor.

III. E can mi fai semblan dor- [gueil
Ges lamors nos laissa per [tan
Anz es vers e nom torn a [dan
Ma dõna qũs vous[3] puesc [nius sai
Desamar per neguna ren
Ni vol esser en luec dẽper- [ador
Per qieu de vous gires mon [cor aillor.

IV. Ja nous serion las mei oill
Desgardar leis nil sieu sem- [blan
Neis si durau al iorns un an
Tant mes bel tot can dis ni [fai
Qe de nuil maltrag nõ soue
Qe son bel cors e sa fresca [color
Mal ũnal cor en gaug et en [douzor.

V. Lo mal traditz don eu plus [mi dueil
Es car ades noil son denant
Mas ades i son en pensan
Qes oils del cor tein ades lai
Mas lo dezir qieu ai ab me
Magra be mort lonc temps [a de dolor
Sil doutz baisars non fos [qe mẽ socors.

119

EN PEIRE VIDALS

(= B. Gr. 30, 6)

I. Aissi con mos cors es
Francs e fiz vas amor
Amail[4] dumilitat
Ma lois[5] a sa part pres
Qe maltrag ni dolor
Non plaing tan mes conois- [cenz[6]
Qan i conosc amor
Mais beus dic sen clamor
Bona donna valenz

[1] *l.*: fa — [2] *c. en*: m'esdeuen — [3] *c. en*: nous.
[4] *c. en*: A mais — [5] *c. en*: iois — [6] *l.*: cosenz

Digitized by Google

Tant mi vezetz cochatz
Si merces non socor
Tem qe naures pechat.

II. E si iam vengua bes
Ni gaugz de vostr amor
Tan sina[1] voluntat
Non crei mei com agues
Vas dompna ni segnior
Cab bels ditz auinenz
Enanz vostra lauzor
& am tant de douzor
Lo vostre mantementz[2]
E bel parlar per grat
La bocham na sabor
Qant ai dautras parlar[3].

III. Domna ab cor cortes
Flors de ioi e damor
E mirails de beutat
Pres ni rics nom tengues
Contra vostra valor
Mas pros hom conoissenz
Qun[4] fai (*p. 119*) ben ni [honor
Et en lu ec dericor
Soi nos[5] obedienz
De tan finamistat
Cades en truep meillor
Mon fin cor esmerat.

IV. Amors qel fin cor uenz
Sil non es vers clamors
Merce e pietat
A lei come conqes
Cui son obs valedor
Te clam ge la turmenz
Qem fassatz tant donor
Cab lei vas cui ador
Met alcuns chauzimenz
Qel cor i ai pauzat
Si qe nol vir aillor
Ni er ia sol pensat.

V. E sius adui merces
Qem fassatz tan damor
A lei daimont[6] aumat
Ai douze francha res
E ai dig gran folor
Car me pres ardimenz
Qeus qezes tan donor
Mas sa fin amador
Deu venir chauzimens
Denc[7] ioi e donrat
Eu son el gra dauzor
E siam perdonat.

VI. Gen conquis la lauzor
El bos ensegnamenz
Qe dieus vos a donat
En un iorn de pascor
No serian contat.

120

EN PEIRE VIDALS

(= B. Gr. 364,16)

I. De chantar mera laissatz
Per tra[8] e per dolor
Del pro comte mon segnior
E pos vei cal bon rei platz
Voil faire una chanzon
Qen porte en aragon
An nascol[9] romeus
Sel sons li par bons ni [breus.

II. Qaital domnam fui[10] tornatz
Qe mude[11] ioi e damor
E de pretz e de valor
On safina aisi beutatz
Com laurs en larden charbon

[1] c. *en* : fina — [2] c. *en* : mantinentz — [3] *l.* : parlat — [4] *l.* : Qim — [5] c. *en* : uos — [6] c. *en* : datmont — [7] c. *en* : De ric.
[8] c. *en* : ira — [9] c. *en* : uascol — [10] c. *en* : sui — [11] *l.* : uiu de

Digitized by Google

E[1] mos precs li sap bon
Bem part qel segles es [mieus
E qeil rei tenon mos fieus.
III. Qeu soi rics e coronatz
Sobre totz enperador
Car de filha de comtor
Me sui tant enamoratz
Qe mais ai dun pauc cor- [don
Qe na raembaudam[2] don
Qel reis richartz ab pei- [teus
Et ab tors et ab angieus.

121

EN PEIRE VIDALS

(= B. Gr. 364, 25 et 80, 28)

I. (*p. 120*) Aram va miels qe no [sol
Cant ieu remir mon anel
No vei ciutat ni castel
Tug non fasson mon coman
E li rei e lamiran
Me tenon tug per segnior
Pel gaug e per la douzor
Qem ven dauas nauierna.
II. Qeu sai un austor tersol
Mudat canc non prez auzel
Coindet e gai e isnel
Ab cui ieu mapel tristan
E tot per aital semblan
Ma pres a entendedor[3]
Et am dat mais de ricor
Qe se fos rei de valerria[4].
III. La lauzet el rossinol
Am mais de nuille autre an- [zel
Canc[5] pel gaug del temps [nouel
Mouon tug primeitan[6] lor [chan
E tot par aital semblan
Co fan lautre trobador
Mou ieu mon chan per [amor
De ma dona na uierna.
IV. Aragones fan gran dol
Catalas e cel dussel
Qe non trobon qils capdel
Mas un[7] segnior fat e gran
Tal qes vana en chantan
E vol mais diuers qonor
E pendec son ancessor
Don si destruis e semferna.
V. Pos lo coms richartz mais [vol
Beiruies[8] sai pres bordel
Qe conhat ni mirabel
Ni chartres ni sain ioan
Grieu cobrera botenan
Ni feira a son segnior
Bratas[9] moillar per paor
Per qieu creis merlis les- [qerna.
VI. Quil aguza el esmol
El trencha come coma col- [tel
Lo segnior qe ten bordel

[1] *l.* E car — [2] *c. en*: ia embaudam.

Voyez le texte imprimé par M. C. Chabaneau dans la Revue d. l. r. III. s., t. XII p. 236 *ss.* (*Les couplets* 1 *et* 3 *appartiennent à Peire Vidal, les autres à Bertran de Born*) — [3] *Chab.*: emendedor — [4] *Chab.*: Palerna — [5] *Chab.*: Car — [6] *c. en*: primeiran, *Chab.*: primeir(an) — [7] *Chab.*: an — [8] *c. en:* Beirmes — [9] *c. en:* Braias

Digitized by Google

Mas trop son espes denan
E mol dauas lo trenchan
E plus le iau dun prior
Merce a les moledor
Ben viurai a viterna[1].

VII. Pos la reina damor
Ma pres a entendedor
Ben posc far v o el terna.

VIII Tristan per la vostra amor
Mi veiram torneiador
A peitau qi qes nesqerna.

122

EN PEIRE UIDALS

(= B. Gr. 135, 5)

I. *(p. 121)* Lo rossignols [chanta tan douzamen
Qe neguns chans dauzel al [seu nos pren
E qant ieu aug de lui matin [e ser
Chanz e retintz. douzas vous [e refraitz
Adonc oblit totz mos autres [pessars
E penz damor car cel pens [mes plus cars
E membra me de maintz bes [qe ma faitz.

II. Los guiardos e las merces [len ten[2]
Em tenc per sieu en tot bon [couinen
E ia nō voil issir del sieu [voler
Car mout men lau per qieu [mi son affraitz
Per bona fe qe de re noil so [vars
Canz e sades mos plus co- [chos affars
Seruir a leis on mos cors ses [atraitz.

III. So es aqil pros domn ab lo [cors gen
Cui eu mi don al meil qel o [enten
E si ial puesc seruir a son [plazer
Ben son gueritz et enders e [refaitz
Qeil genzers es del mon ses [totz gabars
E es saubut e proat et es- [pars
Et en maintz luecs lo sieus [bos pretz[3].

IV. De la beautat qes en lieis [solamen
Aurion pro dautras pros [donas cen
Qest albrar[4] ceuriom[5] son [vezer
Tro qe leis vis qe dautra es [mal traitz
Car ges en tan nō es la soa [pars
Qan cobre cels de[6] terra ni [clau mars
Ni nuls bos pretz nō les en [re sofraitz.

V. Perqieu son lieus[7] en far [son mandamen
Cautra noia deman ni tene- [men
Ni part ni dreg ni respeig ni [poder

[1] *Chab.:* ui[d'e]terna. — [2] *c. en:* ren — [3] *l.:* pretz retraitz — [4] *l.:* Qest-albiar — [5] *c. en:* deuriom — [6] *c. en:* te — [7] *c. en:* sieus

Digitized by Google

So sab il ben qieu son a totz [trazaitz
Sos fins amics vers et hu- [mans e clars
Feracs [1] e segurs. e nō de re [auars
Em son per leis dautra amar [estrait.
VI. E pos il ssp caissi ma ses [conten
Ben dei trobar merce e chau- [zimen
Ab leis oc be ies no men [desesper
Cab gent seruir ai uist maintz [aturs fraitz
For qe de leis nom taing [assegurars
De nulla re si fai qe despe- [rars
Es falsa fes e plus dobles [forfaitz.
VII. Sapchatz miraill car si es [mes amars
En leis qe totz nes faillitz [mos agaitz.

123

EN PEIRE UIDAL

(= B. Gr. 364, 45)

I. (*p. 122*). Son ben apoderatz
Per amor e uencutz
Car aital via tenc
Qe lai on ieu plus prenc
Dan cra [2] ni demcombrier
Torni plus volontier
Perqieu sai qes vertatz
Qel es mage assatz
Gaugz cant es car compratz
Caicel don es viutatz.
II. Enqier sui plus iratz
Del cordon cai perdutz
Qe daisso qe mauenc
E pero ges nom fenc
Anz sui plus vertadier
Qe no magra mestier
Qenqer par als costatz
Con ieu sui [3] laig menatz
E puis mes tot deintatz
Pois ca ma dona platz.
III. Don pueis mo castratz [4]
Amutz [5] ni rauba drutz
Noil penz sieu len reprenc
Car qi fa qi blastenc
Auzit de repropcher
E car per pauc damor
Fui en sa cort raubatz
Lo blames lieis ressatz
E fora plus honratz
Sel fos del re venjatz.
IV. Cel nes plus enianatz
Qil es damor téngutz
Qel segnier de be renc
Sai ben cō les deuenc
E pueis lo pog nautier
Car guerreiet premier
Fon per el desrocatz
E ia totz temps guidatz
Sos bos amics priuatz
Si con lescarauaitz.
V. Per zo nes sos comtatz
Enrechitz e cregutz
Mas meins val duna renc
Zo qe per forsa renc [6]
Qel pres monge claustier
A cui tolc lo moustier

[1] *l.*: Ferms. — [2] *c. en*: cta — [3] *c. en*: fui — [4] *c. en*: castiatz — [5] *c. en*: Aunitz — [6] *c. en*: tenc

Digitized by Google

Pero si na raubatz
Samfeltz e mornatz
Mas tripol so sapchatz
So[1] gen del conqistatz.

VI. El portal els fossatz
De son[2] chau fondutz
E pueis cau[3] men souenc
Qe de plus no mestenc
Qe za ne for chazier[4]
Enemic e gerrier
Si qe mos gazaignhatz
Ten opida em patz
E si es perdonatz
Si na tort lo pechatz.

VII. Domna nostras[5] beautatz
El finz pretz mentraubutz
Mi fai semblar sabenc
Tot autre ioi canc venc
De vos un alegrier
Mestauc a cor entier
Don nai mager solatz
Ai don humilitatz
E pretz e pietatz
Vos met entre mos bratz.

VIII. (*p. 123*). Nameina[6] pos[7] vilaz
Mal enseignatz
Es qi vos aloignatz
De nostras amistatz.

IX. Perqe mos chastiatz
Ses proma cermatz[8]
Sil fai mas es pechatz
Pos totz noi estabatz[9].

124

EN PEIRE UIDALS

(= B. Gr. 364, 3)

I. Amors prop sui de la bera
Car mes tant de mala guisa
Qen cuiei magues conqiza
La gencer e la plus gaia
Damors mas noil qal qeu laia
Per qeu morai desesperatz
Amors et en[10] tortz e pechatz
Si daqest vostre ben voillen
Non aues qalqe chauzimen.

II. Ja sieu saubes non amera
Qe men prezes daital guiza
Qera ma voluntat priza
Cil qes orgoillosa et gaia
Vas mi e per mal qen traia
Nom qal qan ma mes en tal latz
Qe chanz ni deportz ni solatz
Dautra nom dona esbaudiment
Ne de leis nul ioi non aten.

III. Per qieu a mon grat nestera
Fe qeus dei anz de ma guiza
Qēcar non lagra enqisa
E pero non es tan gaia
Qeu de lei mal non retraia
E dirai enuoigz e viutatz
Si tot ses mensonge foudatz
Car cors qes plen daziramen
Fai ben faillir boca souen.

[1] *c. en*: Fo — [2] *c. en*: fon — [3] *c. en*: can — [4] *c. en*: chacier — [5] *l.*: vostras — [6] *c. en*: Nauierna — [7] *c. en*: poitz — [8] *c. en*: crematz — [9] *c. en*: estaratz. — [10] *l.*: er

Digitized by Google

IV. Tost temps sim legues blas-
[mera
Leis ques tan de bona guiza
Mainta razo nai assiza
Em blasmar la domna gaia
Per qes ben dreitz qem nes-
[traia
Em partirai de samor for-
[satz
[. . . . . .]
Si val partrai men bonamen
Et irai mon miels enqeren.

V. (*p. 124*) Qi ia vi lora qil
[mera
Plazens e de bella guiza
E sa bocha gent apriza
Em parlar paraula gaia
Mais bon pretz finz e veraia
Sos cors adreitz e gent for-
[matz
Desegnamenz e de beau-
[tatz
Canc anc hom non vi tan
[valen
Ni ab tan bel chaptenemen.

VI. Mas ar mes esqiua e fera
Tornada de mala guiza
Si qe le[s]peranza briza
Don fon ma voluntatz gaia
Pos nouz plas bes men es-
[chaia
Peigz trai de mort tan vif
[iratz
Ar conosc e sai qes vertatz
Qe diable son seu paren
Qal sieus dona peior turmen.

[125. (c° 89)]

PEIRE UIDAL (c *f. 60 r°*)

(= B. Gr. 364, 48)

I. Tant mi plaz
Jois & solaz
Dhomes hondraz
Per qieu faz
Tal chanson uiaz
Bon reis qe uoill qaprendaz
E sim domādaz[1]
Tan souen per qe chātaz
Per far enug[2] als maluaz
E gauz a nos enueiaz[3].

II. Ben sapchaz
Seu fos amaz
Qe[4] ausiraz
Esmeraz
Chanteretz[5] preiaz
Qar on plus son[6] malme-
[naz
Fatz merauelliaz
Motz ab un sonet dauraz
Qami nō[7] ual amistaz
Ni nō chant mas de pre-
[chatz[8].

III. Plus hondraz[9]
Fora chom naz[10]
Sil bais emblaç[11]
Mi fos daz
O[12] sol autreiaz
E no uoilh qen qe iraz[13]
On es totz mos graz
Qe ben leu mal me faraz
Qar souen fai cobeitaz
Fallir los[14] plus ensenhaz.

IV.[15] Cors dolgaz[16]

L. S. : [1] demandaz — [2] Car es enuegz — [3] uos enuezatz — [4] Qeus — [5] Chantaretz — [6] soi — [7] E no men — [8] perchatz — [9] Meils paiatz — [10] com natz — [11] emblatz — [12] E — [13] qe menqeiratz — [14] als — [15] *L. S. ha questa stanza 2a* — [16] delgaz

Digitized by Google

Faisonaz [1]
Merce naiaz
Piataz [2]
5. Vos lan [3] conseilhaz
Qe destreitz son & coitaz [4]
Ha [5] dõna gardatz
Mon cor e [6] nõ lauçiaç
Qe mans [7] & tortz & pechaz
10 Er seu mor [8] desesperaz.
V. Ab un daz [9]
Menut plombaz [10]
Nos a trichaz
Maluestaz
5 Et es cassetaz [11]
E uos ramon non [12] gitaz
Qades nõ fassaz
De ben [13] aitanz. qant pus-
[caz [14]
Qe hom manẽç cobes se-
[riaz [15]
10 Val menz qe mort [16] soter-
[raz.
VI. [17] Pois beutaz
Fal plus senhaz [18]
Oltracuiaz
Per [19] qes faz
5 Qi nos ten solaz [20]
Mas eu sui ben [21] enchan-
[taz
Sab mi donç parlaz
Qe nõ pos partir de laz [22]
O eu son gelos [23] proaz
10 O del tot enamoraz.
VII. [24] Neus & glaz
Qar nõ restaz
Ja uen estaz
E bel praz
5 Qe non uerdeiaz
Qeu sui plus enamoraz
Per lei cui embraz
Qe nostr emperaire faz
Qe la perdut so sapchaz
10 Sec sentz sol canch nõ
[tenhdadz.

[126 (c[a] 93)]

PEIRE UIDAL

(B. Gr. 364, 4)

I. Anc no mori per amor ni
[per al
Mas mi [25] uida pod [26] ben
[ualer morir
Qant uei la ren qe plus am
[e desir
E ren nõ faz [27] mas qe dolor
[& mal
5 Nõ ual ben mort mas an-
[qar [28] mes plus greu
Qen breu sarem ia ueilz
[ella & eu [29]

[1] Gen faisonaz — [2] Pietaz — [3] lam — [4] cochatz — [5] Ai — [6] qe — [7] Qenjans — [8] muer — [9] datz — [10] plombatz — [11] Dont ieis escarsetatz — [12] Mas en rainers nõ — [13] Qe pros — [14] uiuatz — [15] Qe rics hom ioues serratz — [16] piegz cuns mortz — [17] *prima* (*c.-à-dire: stanza*) — [18] Falz p. membratz — [19] Ben — [20] cen celaz — [21] si — [22] Qieu noil puesc moure dallatz — [23] gilos — [24] *L. S. non ha questa stanza ma ha il canzoncino qui appié* :

Nauierna patz
Volgram fes mos chastiatz
Qen proenza sui tornatz
Morir con la lebrel jatz.

L. S. : [25] ma — [26] pot — [27] fai — [28] enqer — [29] ieu

Digitized by Google

E sai si perd[1] lo meo[2] el [seo[3] iouen
Mal mes del meo[2] mas del [seo[3] per un cen.

II, Et anc no ui[4] plait tant [descomunal
Qe qant eo pois nul[5] ren [far ni dir
Qa lei deignes plaçer nia be- [lir
Ja mais[6] nō uoil far nul [altre[7] iornal
5 Mas[8] tot qan faiz par a lei [uil e leu
Qe[9] per merçe ni per amor [de deu
Nois puesc trobar merçe ni [çausimen[10]
Tort a de mi[11] e pechat ses [conten.

III. Bona domna[12] uostr hom[13] [natural
Podez seos[14] plaz leugera- [ment aucir
Mas a la gent uos farez [escarnir
E pois naurez un[15] pechat [criminal
5 Vostr hom soi ben qe ges [nom teing[16] per meu
Mas ben lais hom a[17] mal [seignor son feu[18]

E ual ben[19] pauc rics hom [qan pert sa gen
E[20] dairel rei de perse[21] fo [parnen.

IV. Esters[22] mon grat am totz [sols per cabal
Leis qi nom deigna ueçer [ni auçir
Qen ferai doncs[23] pois nō [men pois[24] partir
Ni iausimēt[25] ni merçes no [mi ual
5 Tenrai[26] mal us del enoios [romeu[27]
Qi qer & qer[28] qar de la [freida[29] neu
Nais lo cristals don hom [trai fog arden
Qe per[30] esforz uençon li [bon sofren.

V. Esforsar mai enqar dous [per aital[31]
Qel ben el mal me uoil en [pais sofrir[32]
Mas ben sabreu honrada- [men graçir[33]
Sen ses secors & a lei [damic coral[34]
5 Qe seu[35] uolgues dōna segre [autretreu[36]
Onrat placer agra eu con- [qist en[37] breu

[1] saissi pert — [2] meu — [3] sieu — [4] uis — [5] eu cug nulla — [6] E ia — [7] pensar daltre — [8] Car — [9] Canc — [10] Non uol auer de mi nul chauzimen — [11] E an gran tort — [12] domnal — [13] home — [14] sius — [15] aurez en — [16] Ben soi uostre qe ren nom tenc — [17] per — [18] so fieu — [19] E pois ual — [20] Qa — [21] persa — [22] Estiers — [23] Doncs qe farai — [24] puesc — [25] chausimenz — [26] Penrai — [27] romieu — [28] Qe qet e qier — [29] freja — [30] E ab — [31] Doncs qen farai sufrirai per aital — [32] Col pros destreigz cui auen a suffrir — [33] Som li fai mal mas be saura grazir — [34] Qim fezes ben en luec damic leal — [35] E sieu — [36] penr autrui fieu — [37] a. zo cug em

Digitized by Google

Mas senes[1] uos non puesc[2]
[esser (c *f.* 62 v°) plaçen
Ni de ren als gauç[3] entier
[nō aten.
VI. Per ço men soi[4] gitaz e nō
[men cal
Con hom uolpilz[5] qi sobli-
[da[6] fugir
Qi nos[7] ausa tornar ni sab
[gandir
Qant lencausant[8] sei enemic
[mortal
Nō ai conort mas a qel del
[iudeu
Qe sim fai[9] mal fac ades
[lo[10] seu
Aisi com cel qa orba se[11]
[defen
Ai tot perdut la força e lar-
[dimen.
VII. Lai uir mon chan al rei
[celestial
Cui deuen tuit onrar & obe-
[dir[12]
Et es mester qe lanē lei[13]
[seruir
On cōquerrem[14] la uide spe-
[rital[15]
Queil saracin desleial[16] ca-
[nineu
Lan tolt[17] son regne des-
[truita sa pleu
Qe saçitan[18] la croz el
[monumen
Don deuen tuit auer gran
[espauen[19].

VIII. [20]Cons de piteus de uos mi
[clam a deu
E deus a mi per aqel eis
[cōuen
Qamdos auez traiz mout
[malamen
Lui de sa croz e mi de mō
[argen.

[127 (c[a] 95)]

PEIRE UIDAL

(B. Gr. 364, 42)

I. Sieu fos en cort on hom ten-
[gues dreitura
De ma dōna sitot ses[21] bona
[e bella
Me[22] clamejra qa tan gran
[tort me mena
Qe nom aten pleui[23] ni cō-
[uença
E donc per qem promet ço
[qe nom dona
Non tem pechat ni sap qe
[ses uergogna.
II. E valgram mais qem fos al
[prim esqiua
Qe qem tengues en aitan
[greu[24] rancura
Mas illo fai si cum[25] cel qe
[cembela[26]
Qab bels semblanz mi tē[27]
[en mortal pena

[1] res ses — [2] nom pot — [3] gaug — [4] P. aisso sui — [5] Can lo uulpilz — [6] sublida — [7] non — [8] lencauzon — [9] sel fa — [10] m. fa le el & al — [11] qi ad orb si — [12] obezir — [13] lanem a — [14] hom conqer — [15] uer gaug esperital — [16] serracin del maluatz — [17] An mort — [18] E an ne tout — [19] marrimen — [20] *L. S. non ha questo canzoncino.* — *L. S.*: [21] es — [22] Mi — [23] pleuis — [24] Qil ia magues mes en aital — [25] con — [26] qi cembella — [27] ma mes

Digitized by Google

5 On ja ses leis nō cre auer [1] [guirēça
(c *f.* 63 *v°*) Qanc [2] mala fos [tan bella ni tan bona.

III. Dautres afars mes cortesa [& chausida
Mas mal o fai qar a mon [dan sabriua
Qe peiz mi fai e ren no sen [3] [meillura
Qe [4] mals de dent qan dol en [la maissella
5 Qal [5] cor me bat ades e nom [refrena
Samors ab leis & ab tota [proeça [6]

IV. E qar [7] nō uei mon rainer [de [8] marseilla
Si tot me uiu mos uiures nō [es uida
E malaudes [9] qan souen reca- [liua
Guaris molt greu anz mor [10] [si sos mal [11] dura
5 Doncs serai mortz senaisim [renouella
A qel [12] desir qim [13] tol souen [la lena.

V. Al meu semblan mout laurai tard cōqista
Qar nulla dōpna piez nō sa [consella
Ves son amic qe qan plus lai [seruida
De mon poder eu la trob [14] [plus umbriua
5 Donc [15] pos tan lam ben faz [plus foletura [16]
Qel fols pastre qal bel pog [caramela [17].

VI. Mas uencuz es cui amors [apodera
Apoderaz sui qan [18] madōna [aig uista
Qar null [19] autra ab leis [20] [nos aparella
De gaug enter ab proessa [cōplida
5 Per qeu soi seus e serai tant [qant uiua
E si nom ual [21] er tortz e des- [mesura.

VII. Chansons uai ten a la ualen [reina [22]
En aragon qar mais reina [uera
Nō sai [23] el mon e si nai [mainta uista
Ni nō trob [24] mais ses tort e [ses qerella
5 Qill [25] es francha e cortesa e [grasida [26]
Vas tota gen & uas deu [agradiua.

VIII E qar lo reis sobrautres reis [senansa
Ad aital rei conuen aitals [reina.

IX. Bels castiaç [27] uostre prez [segnoreis
Sobr autres [28] preç qab plus [rix faiz [29] senansa.

[1] trobar — [2] Ai — [3] mi — [4] Qel — [5] Qel — [6] proença — [7] car — [8] da — [9] Qel malautes — [10] muer — [11] mals — [12] Aqest — [13] qem — [14] truep — [15] Don — [16] follatura — [17] ca bel poig chalamolla — [18] cant — [19] negun — [20] lei — [21] non o uol — [22] regina — [23] trop — [24] trobi — [25] Car ill — [26] leials e granda — [27] castiat — [28] tot — [29] cab lo meillor

Digitized by Google

X. Mon gauçagnat sal deus en
[auierna
Qar hom tan gent [1] nō dona
[ni guerreia.

[128 (c[a] 98)]

PEIRE UIDAL (c *f°. 65 v°*)

(= B. Gr. 364, 31)

I. Nuls hō nō pot damor gan-
[dir
Pos qel seu segnoriu ses
[mes
O tot li plaça o tot li pes
Sos talenz lauen a seguir [2]
E sapchaz chom enamoraz
Nō pot segre autra uolontaz
Mas lai on uol amors lai
[cor
E noi garda sen ni folor.

II. Adonc saup eu pauc des-
[cremir
Qanc nom gardei tro keu fui
[pres
Col fols ausels qant aud
[los [3] bres
Qes uai coitosamēt auçir [4]
Me mes [5] eu coitos [6] en tal
[laz [7]
Don eram teng per engi-
[gnaz [8]
Qen poder soi de tal seinor
Qe nom uol far ben ni ho-
[nor.

III. E ren nō degra hom meill
[fugir
Com mal segnoriu qi pogues
Mas fugir nol puesc eu ges
Coltra la mar manet ferir
Amors ues lo senestre laz
Tal colp *per* qeu soi ça
[tornaz
Don morria dira & de dolor
Se gaug enter no men socor.

IV. Mas ab gaug me pora garir
Dira ma dōna sil uolgues
Qar *per* ma fe sa leis pla-
[gues
Nol degra ma morz [9] abelir
Qe tot soi seus en domeniaz
Anc no o dic ies ço sapchaz
Per ço qem faça [10] mort paor
Mas qar i perd [11] son ama-
[dor.

V. Daltre [12] mal mi sabreo [13]
[cobrir
Ma daqest [14] mi destreing [15]
[lo fres
Qe [16] ma bella dōna [17] promes
Ça don ma dat en cor a
[mentir [18]
El seruis mal gueerdonaz [19]
Acel qil prendes gran pe-
[chaz
Qe per mal guierdonar [20]
Son paubre maint bon ser-
[uidor [21]

[1] Com miels de lui. — *L. S.:* [2] complir — [3] au lo — [4] cochozament aucir — [5] mis — [6] cochos — [7] latz — [8] enjanatz — [9] mortz [10] fassa — [11] pert [12] Daqest — [13] sabreu — [14] adoncs — [15] trenchet — [16] Can — [17] dōnam — [18] magramors ses fallir — [19] Qe s. m. guierdonaz — [20] guiardonador — [21] *L. S. hà più questa stanza, ma non ha poi le seguenti :*

VI. Dona pos nō men puesc su-
[frir
Chauzimenz o dieus men
[ualgues

Digitized by Google

VI. Ben degra ma domna chausir
Com soi tornaz en sas merces
Qar per raçon ual bona fes
On faill lo poder de seruir
Qen las ricas corz pietaz
De sen colpals plus encol-
[paz
Per qumilitaz ab ricor
Domna toz altres iois sabor.
VII. Gentils cons de petiu bem
[plaz
Qar es en lausor e prez
[mõtaz.
(c *f.* 66 *r°*) Qe gent uos uei
[cobrar donor
Qe perdiron uostre ancessor.
VIII Se tot ses mal mons castiaz
Dolor men pren e pietaz
Qar uic ueilz ab deshonor
En tor na uierna en samor.

[129 (c[a] 100)]

PEIRE UIDAL

(= B. Gr. 364, 11)

I. Ben paug [1] diuern & destiù
E de freg & de calors
Et am neus aitan cum flors
E pros [2] mort mais cauol
[uiu
Qar aisim ten esforçiu
Joi & iouent e ualors
E qar ar [3] dõna nouella
Sobrauinent e plus bella
Qem par toças [4] en trel gel
E clar tẽps a trebocel. [5]
II. Ma domnam pres sot lo riu [6]
Denant mil combatedors
E contral fals fignedors
Ab solaz tant agradiu [7]
Qal partir quecs iuro &
[pliu [8]
Qe dõna es de las meillors [9]
Qe iois [10] & prez la capdella
E qãt respont ni appella
Sei dit man sabor de mel
Don sembla san gabriel.
III. E fas temer plus dũ [11] griu
Als uilans domneiadors
Et als fins conoissedors
A solaz tan agradiu
Qal partir qex [12] iur e pliu
Qe domna es de las meillors
Per qem [13] train en cem-
[bella [14]
Em trail cor de soz laissel-
[la [15]
Domna [16] leial et fiçel
E plus iust que deus abel.
IV. Dondrat [17] prez nomenatiu
Creis tant la sua ualors
Qe nõ (c *f.* 67 *r°*) pot sofrir
[laudors
Qem ualgues de uos cals-
[qel es
Pos non ai poder cals desir
Sim destrein uostra granz
[beutatz
Qom (*l.*: Qen) uazitz mais
[oilz e passatz
Si cal destrai dal resplandor
Qem tol lo sen e la nigor.

L. S.: [1] pac — [2] prou — [3] qaram — [4] Parom rozas — [5] a trebol cel — [6] domn pretz honoriu — [7] Ten establit mon esqiu — [8] Per son ric segnoriu — [9] Lauzengiers si om pot far cors — [10] Car senz — [11] de — [12] qeigz — [13] som — [14] em sembeilla — [15] sotz laisseilla — [16] Don ma— [17] Londrat

Digitized by Google

La gran força del uer briu
Sei enemic son çaitiu[1]
E sei amic rics & sors
Oils front[2] nas bocha e [maisella
Blanc peiz[3] ab dura ma- [mella
Del taill dels fils disrael[4]
Et es colōba[5] ses fel.
V[6]. Per çom ten morn e pensiu
Ades qan me uir allors
Pois creis men gaugs & [dolçors
Qar del seu bel cors maisiu
Aisi cū de re caliu
Ar nai caud ar nai freidor
E qar es gaia & isnella
E de toz mals aibs puicella
Am la mais per sant rafel
Qe iacob no fe rachel.
VI. Uers uai ten uas mantoliu
E dim alas tres serors
Qe tan mi plaz lor amoros[7]
Qinz en[8] mō cor las escriu
Vas totas tres momeliu[9]
En faz dōnas & segnors
E plagram mais de castella
Una frescha iouençella
Qe daur mil cargat camel[10]
Ab lempeiri manuel[11].
VII. Franc reis proensaus apella
Qe seus claus[12] desclauella
E gestaus la cera[13] el mel
E sai tramet uos lo fel.[14]
VIII. Per lapostol qem[15] appella
San iame[16] de cōpostella
En linçi a[17] tal miqel
Qem ual mais qaicell del [cel.

[130 (c° 105)]

PEIRE UIDAL

(= B. Gr. 364, 24)

I. Ges pel tēps fer & brau
Qadus tempier[18] & uenz
Don torbals[19] elemenz
E fal[20] cel brun & blau
Noc[21] camja mos talenz
Anz es mos pēsamenz
En iois & en chantar
Em uoill mais[22] allegrar
Qan uei la neu sus en lauta [mōtagna
Qe qant la flors se spādon [per la plagna.
II. Amors & iois men clau
Et amesuran[23] senz
E beutaz & iouenz
Mallegra & mesgau[24]

[1] chaitiu — [2] Front cils — [3] peitz — [4] israel — [5] colūba — [6] *L. S. non ha questa stanza* — [7] amors — [8] e — [9] mumeliu — [10] Qe c. un camel — [11] *L. S. hà di più questa stanza* :

Qen franza e en beriu
E a peiteu e a tors
Qer nostre segner socors
Pels turcs qel tenon faidiu
Car tout l'an los uaus el riu
On anauoil pechadors
E totz hom qe nos reuella
Contra questa gent fradella
Mal ne sembla daniel
Qel dragon destruis a bel

[12] En sapcho laus — [13] Qel en trai la cer — [14] E a uos enuial fel — [15] com — [16] Sain iacme — [17] lui un. — *L. S.*: [18] Qaduz tempiers — [19] corbals — [20] fai — [21] Uos — [22] Era dei miels — [23] amesural — [24] mesjau

Digitized by Google

E cor gais cortes & genz [1]
Mes de totz mals guirenz [2]
Bel ris & douç esgar
Me fai rire & iogar
Cortes solaz mi reten en [guadagna [3]
El gauç enter me tol trebaill [& lagna.

III. Domna de uos me [4] lau
Qar es douça & plaçēz
E la plus auinenz
Qe negus hom mentau
Qe [5] uostre ensegnamenz
Vos [6] fai als conoisenz [7]
Ben dir & tener car
Et a mi tant amar
Qel cor el sens me diz qab [uos remagna
E sim fai [8] mal ad [9] autra [nomen plagna.

IV. Qar qi uos uei ni au
Nō pod [10] esser dolenç
De [11] neguns marrimenz
E dōna tant suau
Mapodera em uenz
Vostra caira ridenz [12]
Qe qant uos au [13] parlar
Nō puesc mos oill [14] uirar
Tant mabelis uostra fina [15] [compagna
Qe daultres mes saluag [16] & [estragna. [17]

V. De lai on creis ol [18] fau
Mi uen esbaudimenz
Don soi gai & iausenz
Cunal uom de pietau [19]
E ial fals recresenz
Cobes mal despendenz [20]
Nō poira conqistar [21]
Per souen pethenar [22]
Sitot se peinch nis mira ni [23] [saplagna
Totz son affar nō preç [24] una [castagna. [25]

VI. Qel cor a flac & cau
Et es menz qe nienz
Qe per mil [26] sagramenz
Nol creiria hom dun clau
E dolon me [27] las denz
Qan parli daitals genz
Per qeu mo lais estar
Dun sayc filh dalbar
Qen maluestaz se soiorna [es bagna
E sos preç es aital [28] com [fils de ragna.

[1] E francs cors eissamenz — [2] maier benz — [3] gazagna — [4] mi — [5] El — [6] Se — [7] plus ualens — [8] faitz — [9] caz — [10] pot — [11] Per — [12] rizenz — [13] uei — [14] oils — [15] douza — [16] daultra me sealuag — [17] *L. S. hà qui di più la seguente stanza:*

De lai on ueing ni uau
Soi uostre ben uolenz
E seria obedienz
Con cel ca buo sestail
Per far uostres talenz
E ia francs chauzimenz
Non dei oimais tarzar
Zo qem fai esperar
Qe pois artus a cobrat en bre- [taigna
Non es razons qe mon ioi me [sofraigna.

[18] creissoil — [19] Contral nom peitau — [20] reial despenz — [21] Noi pot gadagnar — [22] penchenar — [23] peing es m. e — [24] sos affars non ual — [25] castaigna — [26] de nul — [27] men — [28] aitals

Digitized by Google

VII Al rei ualent & car
Voil mon uers enuiar
Qe se ça [1] perd proensa
[pauc gadagna
Pel [2] bel soiorn qe pren [3]
[lai en espagna.
VIII. Fraire rire & iogar
Si uulh [4] per uos & chantar
Mas er ai dreit qe sospir &
[qe plagna
Qar uostramors mes saluag [5]
[& estragna.

[131 (c[a] 108)]

PEIRE UIDAL

(= B. Gr. 242, 50)

I. Non es sauis ni gaire ben
[apres
Cel qes blasma damor ni
[mal en diz
Qamors sap gen donar gauç
[uls marriz
E fai tornar lo malastruc [6]
[cortes
Chascun [7] fai de failliment
[guardar
Qi gen la sap car tener e
[celar
E als failliz torn [8] auinen
[perdon
El fin aman son per lei car
[& bon.
II. Ben aial tẽps el iorn el anz
[el mes
Qel douç cors gais plaçen-
[tiers gen noiriz
Par lo meillor [9] desiraz &
[grasiz
De lei qes tan complida de
[toç bes
Qe [10] sap ferir al cor dun
[douç esgar
Dõ ia nom uoill departir ni
[sebrar
Qar ges nõ es dõna ni er ni fon
De tan bons aibs ab tal
[gentil faiçon.
III. Anc mais a nul aman tan
[ben... [11]
Ni tan nõ fo de fin ioi enqeriz [12]
Com eu qel iorn qe mos
[chanz fo ausiz
Per uos dõna eus plac qe
[retraisses
Vostra lauçor el preç com-
[plit & car
E sieu sai ren dauinen dir
[ni far
Vostra beltat el honor non
[chaison
Qieu teng engual dun com-
[plit guiardon.
IV. Tant maueç dat pois qe
[magues conqes
Per qautre [13] dons *per* me
[nous er qeriz
Ma uostre cors per lo meil-
[lor chausitz
Sap qe conuen gardar en
[totas res
Pero cel qi sens qerre uol
[donar
(c *f°. 72 r°*) Ben fai lo dons mais
[mil tanç apreçar

[1] saras— [2] El — [3] pres — [4] Sueil — [5] saluatja. — *L. S.*: [6] mals adautz — [7] E chascun — [8] don — [9] los meillors — [10] Me — [11] ben nom pres — [12] enrequitz — [13] Qe autre

Digitized by Google

Qeu ai ben uist sens qerre [far ric don
E don qeriz mermar [1] lo [miels del pron.
V. Mon ferm uoler dõna ai tan [en uos mes
Qe ia non er delognatz ni [partiz
E qar damor soi eu si [2] con- [qeriz
Ben dei rendre desta preison [merçes
Ben fui astruc qi primier [sap [3] amar
Chom qe [4] cortes en sa meil [esquiar [5]
Enag [6] uillanie & faillison
Per qeu estac en bona sos- [peison.
VI. Seinher guill' malaspina [deus gar
Vostra ualor el preç cõplit [& car
Qen uos trob hom ioi & solaz [e don
Per qeu uos uoill presentar [ma chanson.

[1] merma — [2] sui pres e — [3] saup — [4] Com nes — [5] eschiuar — [6] Enueig.

E. Stengel.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

I DODICI CANTI

EPOPÉE ROMANESQUE DU XVI^{e} SIÈCLE

CANTO NONO

(*Suite*)

63. Et volto al coderon alza la spada
Et con la usata possa un gran fendente
Mena, et la coda salta in su la strada,
Onde Aleramo il sir forte et prudente
Tutto si scuote per non star più a bada,
Et, aciò del dragon le forze spente
Restino, con prestezza quanto puote
La ancisa coda dalle gambe scuote.

64. Ma quella coda si dimena in guisa
Più che se giunta al corpo fusse stata,
Anzi più assai di pria che fusse ancisa,
Et al guerrier fa guerra più spietata,
Che già di sangue gli ha la faccia intrisa,
Ma non che la forza habia anichilata.
Non dà alla coda più nè al drago ancora,
Perchè il sangue il veder le discolora.

65. Et con la bocca che ha in le parti estreme
La coda al sir la destra gamba afferra,
Et tanto forte quella stringe et prieme
Che sforzato è costui cadere in terra.
Il drago con la coda mosso insieme
Sopra il caduto sir tutto si serra
Con impeto crudel, con gran furore,
Da dar a Marte non ch' a un huom terrore.

Digitized by Google

66. Ma Aleramo, che sol d'honor è vago,
Pur si rincora et di rizzarsi pruova
Come della vettoria sua presago,
Usando una destrezza altiera et nuova.
Tutto si caccia sotto l'ampio drago
Con el nudo pugnal, et ciò le giuova,
Perchè in un fianco ove la pelle è molle
Tutto lo caccia et la vite le tolle.

[F° 105 r°] 67. Poi menò un colpo alle tre teste un tratto
Con la sua spada et quelle tagliò netto,
Et con la coda rimase disfatto
Di vita una altra volta il maladetto
Brutto animal; et fe la coda un atto
Che fu miracoloso in primo aspetto,
Che, morto il drago, tutta si distese,
La bocca aperse e il sir libero rese;

68. Come dicesse: « Poich' è morto il resto,
Viver non posso più; però ti lasso. »
El sir, che 'l drago non ha più molesto,
Lieto et contento ritirato il passo
Per accostarsi ov' è il bel viso honesto
Di Sylvana gentil, pensando al passo
Della immensa vettoria esser già giunto,
Nuova cosa apparir vidde in quel punto.

69. Che vidde dalla bocca certo orrenda
Del drago morto uscir con sette teste
Una hydra di brutezza sì stupenda
Ch' avria impaurito il forsenato Oreste.
Come contra Aleramo ella s'accenda,
Inditio fanne l'opre sue moleste,
Ch' un assalto le fe ch'avria impaurito
Ogni altro huom di forti armi ancor guernito.

70. Astolfo che è lontan, non si assicur[a]
Quasi ivi starsi; intrepido sol resta
Aleramo, che sol senza paura
Spera quello, ch' [h]a fatto al drago, a questa
Hydra far anco, et però ben procura
Tener con l'ochio si la mente desta,
Che ovunche l'hydra si rivolge, altersi
Non offeso il guerrier possa tenersi.

Digitized by Google

71. Ha sette teste, come è detto, e ognuna
Ha un corno in fronte pien di tosco amaro.
Non è persona che la veggia alcuna
Che di fuggirla assai non habia caro,
Eccetto quella d'Aleran digiuna
D'ogni timor, d'ogni suspetto raro,
Ch'uno dei sette capi con la spada
Fa il sir che sanguinoso in terra cada.

72. Nè prima fu quel teschio anciso in terra
Che tre ne surser nel sanguigno collo,
Più brutti et più superbi et alla guerra
Più agil contra il sir, che mai satollo
Non si ritruova finchè non atterra
Questo animal con l'altro duro crollo
Dell' aspra morte, che vettoria attende
Cui sol drizza il pensier, cui sol intende.

[F° 105 v°] 73. O generoso cor, animo invitto
Che nulla teme del nuovo caso!
Astolfo ha per paura il cor trafitto,
Et scolorito è nel volto rimaso,
Dubbiando et egli a simile conflitto
Successor farsi per l'ultimo occaso
Che pensa del compagno et fermo spera
Per la prestezza della strana fera.

74. Dice fra se lo Inglese: « Di due cose
Una convien che sia per quanto i' veggio:
Se ogni testa che taglia tre orgogliose
Ne fa, come le tre ch'han preso il seggio,
Fian le tutte infinite et perigliose
E nostra morte fia per nostro peggio,
E così havremo un strano guidardone,
Io del gigante et ei del rio dracone. »

75. Mentre che seco ciò l'Englese volve,
Il medesmo Aleramo ancora pensa,
Et dentro el cor pensando si rissolve
Mostrar l'animo suo, la forza immensa.
Onde li sette colli in su la polve
Fece a colpo cader con quella accensa
Prestezza, et l'hydra per la coda prese
Et quella con il drago in fuoco accese.

Digitized by Google

76. Non men fu lieto Astolfo che Aleramo
Della vettoria che la strana lutta
Vidde finir, che prima n'era gramo,
Dubbiando che conversa in esso tutta
Ella non fusse, et, come il pesce a l' hamo,
Havervi a rimaner et dalla brutta
Hydra esser col compagno divorato.
Hor che ella è morta, lieto è ritornato.

77. Et baldanzosamente alla regina
Rivolto disse: « O generosa diva,
Cui tanta gratia il ciel largo destina,
Che finchè 'l mondo dura, sempre viva
Tua persona gentil, cu' ognun se inchina
Per la virtù che mai in te sempre è viva;
Hoggi mai faccian triegua con li mostri
Et contempliamo questi luoghi vostri;

78. Che un paradiso, un luogo di beati
Certo mi pare questa vostra s[t]anza,
E voi angeli pur dal ciel mandati
Quivi habitar: se non tracotanza
Il mio parer et s' i giudicii usati
Ho meco interi, et se la nuova usanza
Del luogo non mi tolle lo intelletto,
Il castel vostro è un eterno diletto. »

[F° 106 r°] 79. Onde la fata sorridendo a lui
Disse: « Un buon cavallier non brama posa;
Pur, perchè lassi sete hor amendui,
Esservi voglio in questo gratiosa
Che gratiosi ancor comprendo vui
Degni da me impetrar più horevol cosa. »
Et detto questo per la man li prende
Et verso il bel pallagio il passo stende.

80. Così coi cibi vanno a ristorare
I corpi dalle gravi fatiche affranti,
Et contra un choro delle fate andare
Videro a se con dolci e ameni canti,
La lor regina vera acompagnare
Et honorar i dua guerrier erranti
Dentro un giardin d'una bellezza tale
Quanto veder mai possa ochi[o] mortale.

Digitized by Google

81. Un mezzo miglio da ogni lato il tiene
Posto in quadrato, et un colletto in mezzo,
Sul qual di marmi un fonte con amene
Acque vi spande, e intorno un grato rezzo.
Quinci habitaron già l'alme Chamene,
Mai si ritornarono al dassezzo
Previsto havendo di Sylvana il caso
Nel bifforcato monte di Parnaso.

82. Et in memoria della lor partita
Fu da Sylvana da quei marmi ornato
Et d'ognuna l'imagine scolpita
Col nome lor, col lor significato.
L'opra è si degna, sì tersa et pollita
Che ciascun che la vede sta ammirato.
Scritto era il nome ancor di chi ornò il fonte
Che fu de l'eccellente Zenofonte.

83. L'imagin prima che a l'intrar del fonte
Si vedea, havea due facc[i]e e in ogni mano
Un libro grande et sotto i piedi un monte.
Un volto era divino et l'altro humano,
Una corona l'una et l'altra fronte
D'oro cingeva, cui poco lontano
Sedeva a piedi un vechio al destro lato,
Et dritto a l'altro un giovinetto ornato.

84. Disotto al monticel, ch' ivi era scolto,
laceva un corpo human con quatro teste,
Et era differente ciascun volto
Di quelli quattro, et parte senza veste
Era del corpo, et una parte molto
Non vestita era ben; et sotto queste
Cose era scritto il nome della musa
Che in Greco et in Latin Clio ogn'uno accusa.

[F° 106 v°]85. L'imagine seconda dimostrava
Una donna gentil saggia et ornata
D'ogni bellezza, che a ciascun prestava
Diletto grande et la chioma ha dorata,
Un flauto tenea in mano, et chi mirava
In lei la mente havea quasi beata.
El pastor Pan da lato li sedeva
Che flauti et zampognette li porgeva.

Digitized by Google

86. Ove ella i piè firmava, un praticello
Ameno altresì sculto vi si vede,
Con herbe et fiori da qualch' arboscello
Accompagnato, che fa ferma fede
Della eccellentia del maestro isnello,
Cui forsi Pr[a]sitele in questo cede,
Ove è appiccato un epitaphio a un sterpe
Con la scrittura che diceva Euterpe.

87. L'imagin terza, che 'l bel fonte honora,
Di varie veste una legiadra donna
Vestita, cui la bella trecia infiora
Una ghirlanda d'hedra, a una collonna,
Che li fa sopra una scena decora,
Tutta s'appoggia, et la suprema gonna
Ha de diversi fior tutta dipinta,
Et d'una vite pampinosa è cinta.

88. A piè dui fauni con sonore canne
Segono della diva ai gesti lieti;
Et sotto i piè pastor con le cappanne,
Con stridoli capretti et agnei quieti
Et cani Colchi che mostran le zanne
A certi lupi o lor greggi inquieti,
V' eran scolpiti con gran maestria,
Et scritto infra : la comica Thalia.

89. La quarta una mestissima matrona
Che di sardonio havea la sopravesta
E in man teneva una rotta corona,
Et scuri veli sopra della testa,
Et sopra un tronco tutta s'ablandona,
Su la sinistra tien la guancia mesta,
Et nella destra u[n] gran coltel sanguigno,
Et sotti i piedi un lamentevol cigno.

[F° 107 r°] 90. Phylle suspesa al tronco vi si scorge,
Ove la musa il cubito suo appoggia;
Dalla altra parte una gran pietà sorge
Et inaudita et paventosa foggia,
Pyramo et Thysbe, alli quai sola porge
Una spada la morte che ognun poggia
Volo[n]tario sovra essa; ivi è Medea
Coi figli, et scritto vi è : Melpomena.

Digitized by Google

91. La quinta una donzella vaga e humile,
Gioconda et lieta in man tiene una cetra.
Porpora bianca veste la gentile
Fanciulla, et viva par, non sculta pietra.
Una girlanda in capo signorile
Di gemme porta, et sol da lei s'impetra
Soavità, dolcezza, ligiadria,
Gratia, honesti piacier, dolce harmonia.

92. Siede a piè della musa al destro lato
Un pastorello Hebreo su un capo humano
D'un bel diadema d'oro incoronato,
Et al sinistro il Tratio che la mano
Movendo adolcia ogni cor efferrato,
Et fuor dei fiumi et fuor de l'Occeano
I pesci il suono tira, et sotto il piede
Terpsichore esser scritto vi si vede.

93. El sesto luogo d'un puro alabastro
Una imagine tien che par che spiri
Et mostra la eccellentia del suo mastro,
Cui par che im[m]ortal gratia intorno agiri,
Ivi discesa dal più benigno astro
Che fu nel ciel, sia ne' perpetui giri.
Di rose ha il capo ornato inanzi et dietro,
E in una man la lyra e[in] l'altra il pletro.

94. Di myrthi ha sotto i piedi un bel boschetto
Fra quai damme, conigli et capriuoli
Van lascivendo, et Cyprigna ivi il letto
Haver si vede infra sua duo ' figliuoli
Ch' uno detto Disio, l'altro Diletto,
Qnai senza lei mai non si veggion soli,
E un epitaphio tien dove è notato
A lettre d'oro : « I' son la musa Erato. »

95. In el settimo luogo una scultura
Sembra una giovinetta honesta et grave
Che nella destra tiene una scrittura,
Et negli ochi ha un guardar molto soave.
Nella eloquentia eccede la misura
E i riguardanti in lei unqua non pave.
In Greco la scrittura scritta estolle :
« Muove ogni cor da l' ira il parlar molle. »

Digitized by Google

[F° 107 v°] 96. Infra i suavi fior del grato amomo
Tiene ella i piedi, e un Greco ha della destra
Assiso a un arboscel di cynamomo
Et un grave Latin dalla sinestra
Di gratto aspetto, et tiene in mano un pomo
Soave agli ochi, e un armellin s'adestra
Di morder quello, et sotto i piè alla diva
Un motto è scritto : « Qui Polimnia viva. »

97. Ne l'ottavo è una donna che li panni
Squarciati porta et poverella pare,
Et mostra per ettà più di ottanta anni;
Nude ha le braccia et par che misurare
La terra, il mar e il ciel tutta s'affanni.
Con una sphera in man, qual fa girare
Un venticel soave che ivi spira,
Un ochio in alto et l'altro in basso mira.

98. Sopra d'un monticel d'alberi et fronde
Privo, la musa ferma ambe le piante.
Siede ivi un vecchio ch' amendue le sponde
Del monte abraccia, et quinci è scritto Athlante.
Di sotto il monte nascon limpide onde
Che danno sete ad ogni circonstante,
Ma chi troppo ne bee viene in insania.
Il motto ivi notato dice : Urania.

99. Adempie il nono luogo una Camena
Con lunga chioma simile al pur oro,
Vaga in aspetto et di fronte serena,
Cui le tempie circonda un verde aloro,
Et l'una et l'altra man di pletri ha piena,
Et ricamate di sottil lavoro
Le veste varie, di bei fior ornate,
A riguardanti sopra modo grate.

100. Di hedre, di lauri, di gesmini et myrthi
Sotto i piè della diva è un bel boschetto,
Cui dalli lati seggono dui spirti
D'uno elevato et divino intelletto,
Li sensi al ci[e]l.... levati et irti,
Un Cyprio, un Mantuan con vario affetto.
Coronati de aloro ognun teneva
Un breve qual Calliopea diceva.

Digitized by Google

101. Intorno al fonte di bel marmo bianco
Ligiadri seggi et atti al riposarsi
Ciascun che sia o per fatica stanco
O per voler qualche diletto darsi,
Dove giongendo col Thedesco il franco
Inglese con Sylvana prepararsi
Vidder la mensa di soavi cibi
Che par che dichi a ognun : « Perchè non libi ?»

[F°108 r°]102. Quivi di canti et suon l'aura rissuona,
Et l'acqua alla regina e ai cavallieri
Alle man dassi, et l'inclyta persona
Pria di Sylvana et puoi i guerrieri
Si pongono alla mensa, e una corona
Si puone in capo dei campioni altieri,
Di quercia verde et di edera contesta
Per le man sol della regina honesta.

103. Vengon li cibi delicati et tanti
Et si diversi et di si grati odori
Che perdon gli gesmini et gli amaranti,
Et di cedri et limoni i vaghi fiori
Di Narciso et Hyacintho et degli accanti,
Et soverchiano i vin gli altri liquori;
Soverchiano li vasi ogni gran regno
Di prezzo, di materia et di dissegno.

104. Struono a l'alta mensa alcune fate
Più che d'human d'angelici sembianti,
Et con loro accoglienze honeste et grate
Honorano altamente i siri erranti.
Ma perchè le regine già lasciate
Coi regi et gli altri dui guerrier prestanti,
Che di Rinaldo il bel triompho i' siegua,
Quanto più l'una et l'altro puo' mi adegua,

105. Ritorno a quella mensa ov' io lasciai
Li regi, le regin[e], i cavallieri
Con Doralice, che piena di lai
Va ramentando i suo' tempi primieri,
Nè satiasi mirar costor giamai
Vedendoli ne l'armi esser si fieri ;
Ma di Rynaldo s'è fiammata tanto
Che par ch' abia nel petto il cor affranto.

Digitized by Google

106. Da un carro è lieta di vedersi inante
I sir pregiati questa donna altiera;
Da l'altra parte du[o]lse esserne amante,
Però che possederli unqua non spera,
Che, l'uno et l'altro di essi essendo errante,
Non ha notitia di lor stirpe vera
Ella nè il padre, e in questo pensier molto
Guarda hora questo et hor quel altro in volto.

107. Et talhor se arosciava et scoloriva
Talhor in faccia, del che la regina
Vechia si accorse, onde di amor non priva
La figliuola conobbe; et Fiordispina
Sta tutta lieta d'animo et gioliva
Vedendosi honorar et che s'inchina
Ciascuna a lei, et li benigni regi
Honorano i guerrier di lode et fregi.

[F° 108 v°] 108. Disïoso Rynaldo di sapere
Chi sia colui con chi la pugna haveva,
La bocca apre doppo un lungo tacere;
Del nome et della patria il richiedeva.
Il bon Guerin, che non si può tenere
Del suspirare, così rispondeva:
« Signor, non ti so dir dov' io sia nato,
Ma son certo in Bizantio nudricato.

109. El mio nome Meschino ivi fu detto,
Et da fanciul fui preso da corsari
Et da un mercante, ch' io suggevo a petto,
Comprato fui con robbe et con denari,
Et alla moglie senza alcun rispetto
Mi presentò; fra presenti più rari
Rarissimo fui io, a ciascun grato
Di lor et da figliuol nutrito e amato.

110. Un altro figliuolin mio coetano
Havea costui che mio padre io credeva.
Crescendo nui alla scuola andavano
Et ambi per figliuoli ei ne teneva;
Un vestir, un calzar, un viso humano
A me come al figliuol proprio faceva,
Nè schiavo mi conobbi, un giorno eccetto
Ch' io fui al sacro imperador accetto;

Digitized by Google

111. Che s'accostò al figliuol del mio padrone,
Qual sempre i' cresi a me fusse fratello,
Et disse a lui, presente più persone:
« Donami quel tuo schiavo meschinello. »
Ma quel al divo imperatore espone
Suo me non esser, ma del padre, et che ello
Farà col padre se possibil fia
Ch' alla sua Maiestà concesso io sia.

112. Et così fu che ad Alessandro poi
Imperador et al suo vechio padre
Fui caro servo quanto ad altri heroi
Altro mai fussi, et così la sua madre
Portommi amor, et alli tempi suoi
Vinsi una giostra et poi più armate squadre,
Et liberai Constantinopol, ch'era
Da Turchi oppresso, per battaglia fera.

113. Et poi deliberaimi ritruovare
La stirpe mia onde l'origine hebbe,
E agli alberi del sole investigare.
Di quanto nel disio pensier mi crebbe,
I genitori miei tanto cercare
Giurai, et giurato haver forte me increbbe,
Quando truovaimi al fium di Thermodonte,
Che fa abbassar a ognun l'altiera fronte.

[F° 109 r°] 114. Agli alberi del sole i' ritruovai
Un sacerdote cui la barba vesta
Et li capei facevano che mai
Tal ne fu visto, et scalzo sempre resta,
Arso dal sol et crespo d'anni assai,
Et da l'idolo suo mi portò questa
Risposta ch' io n'andassi nel Ponente
Dove io ritruovarei mia stirpe et gente;

115. Et che io era ancor due volte battezato
Mi sottogiunse il venerabil vecchio,
Et nello primo fui Guerrin chiamato,
Meschin ne l'altro, et così mi apparechio
Venir verso il Ponente, et il spietato
Fiume mi tolse di baldanza il specchio,
Però che un vento dispettoso che have
Ivi condusse la mia trista nave.

Digitized by Google

116. Così restai prigione in quel rio regno,
Nè possuto ho seguire il mio viaggio
Che mi roppe fortuna il mi' dissegno. »
Cui Rynaldo d'Amon, cavallier saggio,
Di fregio ornato et di gran loda degno,
Disse: « Per certo sei di gran lignaggio
Che quel ch'è nato d'una stirpe vile,
Mai non può fare un atto signorile.

117. Ma ben mi duol, suggiunse il palladino,
Ch'habi giurato vendicar colei,
Perchè morendo non sarai Guerrino,
Nè riportarai più tanti trophei,
Anzi prevalerà il nome Meschino,
Poichè Meschin ribattizato sei,
Essendo tu arivato in l'aspra mano
Del fer Rynaldo, sir di Monte-Albano. »

118. Quando li regi entesero il parlare
Del sir di Montalban, hebber suspetto,
Onde li fecer presto acompagnare
Coi lumi accesi dentro al ricco letto,
Nè si vuolse alcun di essi disarmare,
Non però che sapessero il concetto
Di questi re, ma perchè loro usanza
Era d'armati star nella altrui stanza.

119. Restano i regi et le regine ancora,
Cacciati i servi fuori, a parlamento.
El vecchio Stordilan con sua decora
Favella dice: « I' fui molto contento
Che 'l cavallier, che sì da nui s'honora,
Trahesse Fiordispina a salvamento,
Ma ben mi duol che questo sia Rynaldo
Che in l'armi è sì possente, ardito e baldo.

[F° 109 v°]120. E qel altro anco che la pugna ha seco,
Pur è Christiano et è ne l'armi esperto,
Onde una opinione al cor mi areco
Che habia da lor mio regno esser deserto. »
Rispuose Zenodor con l'ochio bieco:
« Potrebbe il parer tuo succeder certo,
Se della sposa mia il liberatore
Fusse amico di Gano il traditore.

Digitized by Google

121. Ma nè l'aspetto suo dimostra, et meno
L'altro combattitor, di delettarse
Oprar effetto che li renda meno
Di honor et gloria, et a me sempre parse
Enteso haver quel sir nè più nè meno
Chiaro del sol, nè cupidigia l'arse
Già mai se non d'honor, di eterna fama,
Perchè regno o thesor non stima o brama.

122. Se regno desïasse il paladino,
N'havrebbe più di diece al suo comando ;
Quello di Chiariel, quel di Mambrino
Sarebbon suoi o del cugino Orlando.
Nè re sarebbe il figliuol di Pipino,
Se regno alcuno andesse hora cercando
L'animoso signor di Monte-Albano,
Sì che aqueta il pensier tuo perchè è vano. »

123. La vaga Fiordispina, che si sente
Obligo haver al palladin cortese,
A tal parlar truovandosi presente,
La sua protettion benigna prese
Et disse al suocer suo modestamente :
« So che Rynaldo, o sir, mai non ti offese,
Ma se contempli bene il suo valore,
So che li renderai perpetuo honore. »

124. Crolla la testa il vecchio Stordillano,
Et ciò vede la bella Doralice
Ch'ama di cor il ser di Montalbano
Et tienesi in amarlo esser felice.
Conoscendo del padre il pensier strano
Chetamente in l' istesso animo, dice :
« Non ti riuscirà, padre, il pensiero,
S'offender pensi questo cavaliero »

125. Et cerca con astutia feminile
Del padre saper chiaro il rió concetto,
Dicendo: « O signor, mio padre gentile,
Di Doralice tua fermo diletto,
Questo Rynaldo sotto spetie humile
Ti vuol forsi gabbar, ma poi ch' in letto
Ei si ritruova et forsi disarmato,
Potrai pigliarlo e asicurarti il stato. »

Digitized by Google

[F° 110r°] 126. Nè a Zenodoro nè a Fiordispina manco
Piace di Doralice la preposta.
S'arossa il viso a l'un, a l'altra bianco
Diventa per pietade ; e il dir s'acosta
Di Doralice al vecchio, ma il cor franco
Della figliuola fa ferma proposta
Nottifficar ai cavallier il tutto,
Che per ben far non habino mal frutto.

127. Et così da li regi la licentia
Piglia con dire cheli duol la testa.
Parte ella adonque, et, poich' è in loro absentia,
Seco una cameriera ardita et presta
Menando dove i cavallieri senza
Timor si posan, chiaro manifesta
Del padre la parole e il pensier strano,
Aciò si guardin dal novello grano.

128. Ringratian Doralice i cavallieri,
E poi proposto fan di starsi a l'erta.
Dorme uno, l'altro veglia volentieri,
Sperando che la cosa a lor fia certa.
Fan le guardie a vicenda i buon guerrieri
Con la mente ferigna in l'armi esperta ;
Et io li lasso in fin ch'io torno a dire
Di lor, che 'l canto mio quì vuo' finire.

Ferdinand CASTETS.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

CONTES LENGADOUCIANS

Dau pioch de Sant-Loup au pioch de Sant-Cla

(*suite*)

---

8. — A Cetòri, Cetòri e mièch

Aqueles moustres de Cetòris se plasoun pas mai qu'à countà de talounadas. E, zou! au pus fort la pelha!

Un jour dounc, Tòni e Clousquet se rescountrèroun à la Marina.

— Hòu! Tòni, couma sièn?

— Mai? aco's Clousquet. Chaval! quant i'a que t'avièu pas vist?

— Ere à la baraqueta. Contes pas res de nòu?

— No; franc que te diguèsse ce que m'arrivèt dimàs passat... Mès lou dèves saupre.

— Iéu?... Sabe pas soulamen dequé me dises.

8, — A Cettois, Cettois et demi

Ces monstres de Cettois ne se plaisent qu'aux gasconnades. Et, en avant! gasconnons à qui mieux mieux!

Un jour donc Toine et Closquet se rencontrèrent à la Marine [1].

— Ohé! Toine, comment ça va?

— Tiens? voilà Closquet. Ce qu'il y a longtemps qu'on ne t'avait vu?...

— J'étais à la baraquette. Tu ne contes rien de neuf.

— Non; à moins que je ne te dise ce qui m'arriva mardi dernier... Mais tu dois le savoir.

— Moi?... Je ne sais même pas de quoi tu me parles.

[1] Marché aux poissons.

Digitized by Google

— Te lou vau countà. Imagina-te que quand faguèt aquel tant gros ourage, sabes? pescaven toutes dous amé Pitota, à l'estang. Acha! i'èren talamen afeciounats que se maufisaven pas de res. De manièra que, quand s'avisèren dau tems, èra un pauc tard. Agantèren be chacun un rem, e voga que vougaràs! mès, ni per aquela!... l'ourage crevèt qu'èren encara lionts dau Bourdigou. E d'iglaus!... e de trons!... e de ploja!... e de vent!... te lou pode pas dire. Tout d'un cop, — flic-flac-flac! — un tron espaventable nous ensourdis, un iglau nous avugla, la barra de floc nous raseja lou nas, e toutes dous, flau! de mourres au founs de la bèta. Am'aco mai de pòu que de mau. Se matan d'ausida e... oi! de ma vida e de mous jours!... s'ai jamai cresegut d'avedre toucat la boumba, seguèt be quand vegère ounte se capitaven... Devigna?

— La bèta s'èra pas devirada?

— Aubé, devirada!... Se capitaven entre lou Mol e lou Brisa-lamas. Sembla pas poussible couma marcha, aquela eleitricitat! Avièn fach un saut dau mens dous kiloumèstres sans metre mai de tems que per cridà : secous!

— Lou crese.

— Je vais te narrer ça. Imagine-toi que le jour où il fit ce fameux orage, tu sais bien? nous pêchions à l'étang, Pitote et moi. Nous étions tellement absorbés dans notre pêche que nous en avions oublié tout le reste. De sorte que nous prîmes garde au temps un peu trop tard. Saisir chacun un aviron et ramer vigoureusement? c'est bien là ce que nous fîmes; mais, va-te faire fiche!... l'orage éclata que nous étions encore assez loin de la Bordigue. Et des éclairs!... et des coups de tonnerre!... et de la pluie!... et du vent!... non, je ne puis pas te dire ça. Tout à coup, — flic-flac-flac! — un coup de tonnerre épouvantable nous assourdit, un éclair nous aveugle, la barre de feu nous frise le nez, et tous les deux, patatras! museau premier au fond de la barque. Avec ça plus de peur que de mal. Nous nous relevons vitement et... oh! de ma vie! oh! de mes jours!... Si j'ai jamais cru avoir perdu la boule, ce fut bien quand je vis en quel endroit nous nous trouvions... Devine?

— La barque n'avait pas chaviré?

— Ah! bien, oui, chaviré!... Nous étions entre le Môle et le Brise-lames. Ça ne semble pas possible ce qu'elle va vite, cette électricité!

Digitized by Google

— D'abord, lou podes demandà à Pitota.

— Lou crese, t'ai dich... Me n'es b'arrivat una, à iéu tamben, que vau la tieuna !

— Oi?... Dequé t'es arrivat?

— Sabes be Finèta?

— Ta china roussèla?

— Oi.

— Eh ! be?

— Eh ! be, la senmana passada cadelèt. E sus cinq cadèls n'en faguèt dous, un negre e un blanc, de per l'aurelha gaucha.

— Aco, presemple, lou crese pas.

— Dequé?... lou creses pas?

— No, cranta cops no ; aquela es trop grossa.

— Terré ! trop grossa !... Iéu te l'ai cresegut per dous kiloumèstres, e tus lou creses pas per dous pans soulamen !... Acha! vos que te lou digue : siès una miola!...

Nous avions fourni un saut de deux kilomètres au moins, sans mettre plus de temps que pour crier : au secours !

— Je le crois.

— D'abord, tu peux le demander à Pitote.

— Je le crois, t'ai-je dit... Il m'en est bien arrivé une, à moi aussi, qui vaut la tienne !

— Oui?... Que t'est-il arrivé ?

— Tu connais bien Finette ?

— Ta chienne rousse?

— Oui.

— Eh ! bien?

— Eh ! bien, la semaine dernière elle mit bas. Et, sur cinq petits, elle en fit deux, un noir et un blanc, par l'oreille gauche.

— Ça, par exemple, je ne le crois pas.

— Plaît-il?... tu ne le crois pas?

— Non, quarante fois non ; elle est trop forte, celle-là.

— Oui-dà ! trop forte ?... Moi je te l'ai cru pour deux kilomètres, et toi tu ne le crois pas pour deux empans seulement !... Tiens veux-tu que je te le dise : tu n'es qu'une mule !....

Digitized by Google

9. — Lou Penjat que ris

Lou fèt se passèt d'aquel tems qu'à-loga de segà lou col as laires, assassins e autras bonas granas, ie lou sarravoun, au countràri, emb'una soulida caravata de cambe. Per aco faire i'aviè de pouténcias semenadas un pauc pertout e mai-que-mai à l'intrada das bosses. E disoun que la dau bosc de Valena, à tres ou quatre ouras de Mountpeliè, èra pas la qu'aviè lou mens de praticas.

Veja-t-aqui qu'un jour dous pastourèls, Privat e Bertoumieu, arrivats de fresc dins lou Païs-Bas, gardavoun sas fedas à Valena. Era pas lou prumiè cop que vesièn una pouténcia, mès jamai, de sa vida e de sous jours, n'avièn pas atrouvat en-lioc ges de tant ben enzengadas. Atabé, plantats davans, chifravoun e fasièn de comtes qu'aco n'en finissiè pas pus.

— Tè ! veses : fan antau per lous penjà.

— An ! bota, ie siès pas : es antau que fan.

9. — Le Pendu qui rit

En ce temps-là, au lieu de couper le cou aux larrons, assassins et autres honnêtes gens, on le leur serrait solidement, au contraire, avec une bonne cravate de chanvre. A cet effet, il y avait des gibets, de ci, de là, un peu partout dans notre beau pays de France, le plus souvent à l'orée des bois. Et l'on dit que le gibet du bois de Valeine, à trois ou quatre lieues de Montpellier, n'était pas celui qui recevait le moins de pratiques.

Voilà donc qu'un beau jour, deux jeunes pastoureaux, Privat et Berthomieu, nouvellement descendus de leurs Cévennes en Bas-Languedoc, gardaient leurs brebis à Valeine. Ce n'était pas la première fois qu'ils voyaient une potence, mais jamais, au grand jamais, ils n'en avaient trouvé nulle part aucune d'aussi bien agencée que celle qu'ils admiraient là. Aussi, plantés devant le gibet, ils émettaient des réflexions et des suppositions à langue que veux-tu.

— Tiens ! vois-tu : on s'y prend de cette façon pour les pendre.

— Tais-toi donc, tu n'y es pas : c'est comme ceci qu'on s'y prend.

Digitized by Google

E patin, e coufin, e gni, e gna. coumalas fennas au lavadou.

D'aquel tems, de fedas intravoun dins un blat e vous laisse à pensà se lou paure el aviè la broda.

Seguèt Privat que lou prumiè s'en avisèt.

— Oi, moustre de sort! cridèt: veja mas fedas?... Eh! be, sièi poulit ara! Quau sap quant me lou faran pagà?... Au diable ta pouténcia amai ta pouténcia!...

Se i'acoussèt per las virà.

Entramen, Bertoumieu, per ben s'assegurà couma aco se fasiè, escarlimpa sus la pouténcia, aganta una corda que pendoulava, se la passa autour dau col, vira, revira, e... lou pèd ie resquilha. Veja l'aqui penjat, mès penjat per de bon.

Quand Privat revenguèt, en sacrejant couma un deganaud, lou devistèt que se bigoursava e se debigoursava, e regagnava las dents.

— Ah! bougre-de-bougre! aco te fai rire, tus?... ie cridèt. Pagaràs couma iéu, camarada: n'i'aviè tant de las tieunas couma de las mieunas!...

E sacrejant que mai, vous lou quitèt en plan.

Et patati, et patata, et gni, et gna, ainsi que femmes au lavoir.

Pendant ce temps, des brebis entraient dans un champ de jeune blé, et je vous laisse à penser si la pauvre herbe était tondue.

Ce fut Privat qui le premier s'en aperçut.

— Oh! monstre de sort! cria-t-il; vois mes brebis. Eh bien! je suis joli, moi, maintenant! Qui sait ce qu'on me fera payer! Au diable tes potences et toutes tes potences!

Il se précipita vers le champ pour en chasser ses bêtes.

Demeuré tout seul, Berthomieu voulut en avoir le cœur net. Il grimpa sur une potence, saisit une corde qui balançait, se la passa autour du cou, tourna, retourna, et... le pied lui manqua. Si bien qu'il fut pendu. Et pendu pour tout de bon.

Quand Privat revint, jurant comme un huguenot, il aperçut son compagnon qui se trémoussait, et se tordait, et tirait la langue, et montrait les dents.

— Ah! brigand-de-brigand! ça te fait rire, toi?... lui cria-t-il. Tu paieras comme moi, camarade: il y en avait autant des tiennes que des miennes!...

Et, jurant de plus en plus fort, il vous le planta là.

Digitized by Google

10. — Lou Penjat que ris pas

Un pauc pus tard, à la mèma pouténcia de Valena, n'i'en arrivèt una autra que vous vole dire per acabà.

*
* *

Avièn coundannat à la pouténcia lou paure coulàs Jan Rapiàmus, un mèstre laire d'aladounc. De bon mati, de grand mati, el, lou bourrèl embé sous ajudaires èroun partits de Mountpeliè. Quand arrivèroun à Valena èra pancara sourel levant, qu'aco's, couma sabès, lou moumen ounte se fasièn las penjadissas. De mai, nostres bourrèls s'avisèroun qu'avièn pas pres soun tuga-verme, e que, l'er dau mati, lou cami, e patati, i'avièn rendut l'estoumac tèu : « S'anavian prumiè dejunà ? diguèt un. — Farian pas pus mau, ajustèt un autre. »

De manièra que, estaquèroun Jan Rapiàmus à la pouténcia, ben ficelat couma se deu, e s'agandiguèroun à la Baraca. Acos èra una auberja, à dous cops de fusil d'aqui, ounte, de coustuma, se ie fasiè bona vidassa.

10. — Le Pendu qui ne rit pas

Quelque temps après, au même gibet de Valeine, il arriva une autre aventure que je veux vous conter pour finir.

*
* *

On avait condamné à la potence le mauvais gas Jean Rapine, un maître-larron de ce temps-là. De bon matin, de grand matin, le pauvre sire, le bourreau et les aides de ce dernier, étaient partis de Montpellier. Quand ils arrivèrent à Valeine ce n'était pas encore le lever du soleil. Or, à soleil levant seulement devait se faire la pendaison. De plus, nos bourreaux s'avisèrent qu'ils n'avaient pas *tué le ver* et que, l'air du matin, le chemin, et patatan et patatin, avaient creusé leurs estomacs : « Si nous allions d'abord déjeuner ? dit l'un d'eux — Nous ne ferions pas plus mal, ajouta un autre. »

Si bien qu'ils attachèrent Jean Rapine au pied du gibet, solidement garroté, et qu'ils se dirigèrent vers la Baraque C'était le nom d'une auberge, à deux portées de fusil de là. L'on y faisait, d'habitude, de bonnes et franches ripailles.

Digitized by Google

Tout escàs dau darnié s'avalissié l'esquina, quand passèt contra la pouténcia Tòni lou Gros-Bardot, un jouine gavachou qu'èra pas el l'encausa se las granoulhas an pas de couetas. Per quicon i'avièn dounat l'escai-noum de bardot.

— Outre !... dequé fasès, vous, aqui, moussu ?

— Ah ! ah !... jouine ome, gagne tres francs per oura ?

— Oh ! que, moussu, badinàs !...

— Noun pas, moun ome. Lou mèstre d'aiços es un famous medeci que vòu saupre quand se pot demourà d'ouras estacats. Pren toutes lous que ne voloun èstre. Iéu, i'ai dejà gagnat cent escuts. Lou mestié a dau bon, couma vesès. Pamens on finis per n'avedre un prou.

— Bougri de bougri !... e iéu que cerque de traval !. . Digàs, moussu, cresès-ti que lou mèstre d'aici me prenguèsse ?

— Soulide, d'abord que iéu me vole enanà.

— Oh ! moustre... ie parlariàs pas per iéu, digàs, moussu ?

— Mès si, moun ome... Milhou qu'aco. Vous quite ma plaça d'ausida, se voulès. Avès pas mai qu'à desfaire las cordas...

A peine, du dernier d'entre eux, le dos disparaissait-il dans l'auberge, qu'auprès du gibet vint à passer Toine le Gros-Butor, jeune *gavach* de qui ce n'était point la faute si les grenouilles n'ont pas de queue. Ce n'était pas pour des prunes, d'ailleurs, qu'on l'avait surnommé Gros-Butor.

— Morguienne !... que faites-vous là, Monsieur !

— Ha ! ha !... jeune homme, je gagne trois francs par heure.

— Oh ! que, Monsieur, vous badinez ?...

— Non pas, mon ami. Le maître de céans est un fameux médecin qui veut savoir combien de temps un homme peut demeurer attaché. Il prend tous ceux qui se présentent. Moi, j'ai déjà gagné cent écus. Le métier est bon, comme vous voyez. On finit cependant par en avoir assez.

— Bigre de bigre !... Et moi qui cherche de l'ouvrage !... Dites, Monsieur, croyez-vous qu'il voudrait de moi, votre maître ?

— Certainement, puisque je vais le quitter.

— Oh ! bigre... Ne lui parleriez-vous pas un peu pour moi, dites, Monsieur ?

— Mais volontiers, mon garçon... Mieux que ça. Je vous abandonne ma place, sur-le-champ, si vous voulez. Vous n'avez qu'à délier les cordes...

Digitized by Google

Tant y a que Tòni destaquèt Rapiàmus e qu'aqueste ficelèt nostre Gros-Bardot à la lèsta e se sauvèt sans sounà l'angèlus.

***

La fartalha de la Baraca deviè pas èstre trop marrida, d'abord que nostres bourrèls ie dejunèroun sas dos ouras. Quand s'en revenguèroun lou Gros-Bardot vous ie cridèt :

— Eh ! moussus, fai dos ouras que çai sièi ! Me bailarés aqueles dous escuts que vous ai gagnat ? Se-que-de-nou demore pas mai.

Lous bourrèls s'arregardèroun, embabouchits.

— Moustre de sort ! es pas nostre ome ? Eh ! be, presemple, sian poulits !...

— Hòu ! pioi, faguèt lou mèstre, que siègue aquel, que siègue l'autre, sufis que n'i'age un de penjat. Degus ie counouitrà pas res. Anen ! zou, à l'obra.

E se sarrant dau Gros-Bardot :

— Anàs toucà vostre argent, ie diguèt. Quitàs aici vostres esclops e mountàs embé iéu sus l'escala. Vous reglaren.

Tant il y a que Toine délia les cordes, que Jean Rapine ficela notre Butor très sommairement et puis s'enfuit, sans sonner la cloche d'alarme, comme bien vous pensez.

***

La cuisine de la Baraque ne devait pas être mauvaise : les bourreaux déjeunèrent durant deux longues heures. Quand ils revinrent au gibet, le Gros-Butor vous leur cria :

— Hé ! Messieurs, voilà deux heures que je suis là ! Vous me donnerez les deux écus que j'ai gagnés ? Sinon, je ne reste pas davantage.

Les bourreaux s'entre-regardèrent, interloqués.

— Dieu me damne ! ça n'est pas notre homme ? Eh bien ! nous voilà dans de beaux draps !...

— Bah ! fit le chef, qu'on pende celui-là ou qu'on en pende un autre, suffit qu'il y en ait un de pendu. Personne n'y connaîtra rien. Allons ! preste, à l'ouvrage.

Il s'approcha du Gros-Butor :

— Vous allez toucher votre argent, lui dit-il. Laissez vos sabots dans un coin et montez avec moi, à l'échelle. Nous vous règlerons.

Digitized by Google

— Se perdran pas mous esclops au mens, brave moussu ?

— Nàni, nàni ; n'agés pas làgui.

Tòni escarlimpèt sus l'escala. Ie passèroun lou nous autour dau col, en ie diguent qu'èra d'acoustumança de faire antau e tout d'un cop, zac ! se trapèt panlevat en l'er.

Per bounur aviè plougut. La corda èra mièja-pourrida. Se coupèt. Tòni, per tant tòni que seguèsse, empougnèt vite sous esclops e se vouèt d'ausida à Nostra-Dama de las Cambas. Pamens, quand seguèt prou liont, s'arrestèt e bramèt :

— Michants sugèts ! voulurs !... Vau lous querre lous gendarmas. Me lous racarés aqueles dous escuts !... Moustres !... arrouïna-paures ! assassins !... Se la corda se copa pas m'estrangoulhavoun !...

*
* *

Esperàs ! L'afaire finis pas aqui.

Un parel de meses après, moussu de Mountpeliè, preniè l'er, un bèu dimenche, as entours de la vila, perquinaqui vers lou Plan das Quatre-Segnous. Caminava sans pensà mau, rede

— On n'égarera pas mes sabots, au moins, mon bon Monsieur ?

— Non, non ; n'ayez nulle crainte.

Toine grimpa sur l'échelle. On lui passa la corde au cou. C'était l'usage, lui dit-on. Et puis, soudain, zac ! il se trouva lancé dans le vide.

Heureusement, il avait plu. La corde était à demi pourrie. Elle rompit. Toine, pour si gros-butor qu'il fut, se précipita sur ses sabots, les prit, les mit en un clin d'œil, et se recommanda sur-le-champ à Notre-Dame-de-Prends-tes-Jambes. Quand il fut assez loin, il s'arrêta :

— Mauvais sujets !... voleurs ! cria-t-il tant qu'il put... Je vais les prendre les gendarmes. Vous les cracherez ces deux écus !... Monstres ! Vauriens ! Assassins !... Si la corde n'eût point cassé, ils m'étranglaient !...

*
* *

Minute ! L'affaire ne finit pas là.

Une couple de mois plus tard, M. de Montpellier, prenait le bon air, un dimanche, dans les environs de la ville, près du Plan des Quatre-

Digitized by Google

couma s'aviè fach sas Pascas, quand, tout d'un cop, à-n-un crousadou, un bèu droulàs se quilha davans el. E nostre gavach, — car èra un gavach, — l'agacha, l'espia, lou bada, sembla que se vòu miralhà dins el.

— Siàs pas, ie dis, lou bourrèl de Mountpeliè.

— Nàni.

— Achàs, pamens, moussu, que ie semblàs fossa.

— Vous dise qu'es pas iéu.

— Oh! be, bougri de bougri! que lou siagués ou que lou siagués pas, cau que vou'n fique una bona desbourrelada!...

E vous pausèt sous esclops; e n'agantèt un de chaca man; e vous toumbèt sus lou casaquin de moun bourrèl; e vous i'espoussèt las arnas; e vous l'acivadèt d'aco pus bèu en bramant:

— Me lous pagarés aqueles dous escuts, me lous pagarés!...

Urousamen per lou bourrèl que se vegèt veni de mounde, ce que faguèt encouri Tòni. Sans aco l'auriè quitat frech.

Es egal, de l'acivadage moussu de Mountpeliè s'en souvenguèt, se dis, mai de quatre matis.

Seigneurs. Il allait, sans penser à mal, raide comme s'il fût venu de faire ses Pâques, lorsque, tout à coup, à un carrefour, un garçon fortement rablé se dressa devant lui. Et notre *gavach*, — car c'était un gavach, — vous le dévisageait curieusement, obstinément.

— N'êtes-vous pas, lui dit-il, le bourreau de Montpellier?

— Non.

— Sais pas!... Vous vous ressemblez beaucoup tous les deux.

— Je vous dis que ce n'est pas moi.

— Oh! bien, bigre de bigre! que vous le soyez ou que vous ne le soyez pas, il faut que je vous donne une bonne *bourrelée!*...

Et il posa ses sabots; et il en prit un dans chaque main; et il vous tomba sur le casaquin de mons bourreau; et il vous lui secoua les puces; et il vous lui en administra une maîtresse râclée tout en criant:

— Vous me les paierez ces deux écus, vous me les paierez!...

Heureusement pour le battu, des gens se montrèrent, pas bien loin, ce qui fit enfuir maître Toine. Sans cela il l'eût étendu sur le chemin.

Tout de même, dit-on, M. de Montpellier garda de cette aventure un cuisant souvenir, plus de quatre matins.

Digitized by Google

IX

UN VIAGE EN ANFER

AU BRAVE AMIC F. DOUMERGUE.

Au Bourdigou, autre tems, i'aviè 'n capelan e un medeci qu'on vesiè souvent ensemble e que pamens se carcagnavoun de-longa. Ou, quand se carcagnavoun pas, èra que l'un debitava à l'autre quauca grossa messourgassa, en esperant qu'aqueste, quand vendriè soun tour, n'en faguèsse filà una pus grossa encara. Car, sus aquel chapitre, fasièn mai-que-mai au pus fort la pelha.

Or, un divendres au vèspre, Moussu Siau (es lou noum dau capelan), qu'intrava enco de Moussu Daniel (es lou noum dau medeci) per ie passà la velhada, l'atrouvèt mai que ben ataulat davans un capounàs, amai qu'aviè pas l'er de ie faire la bèba.

Estoumacat, se sinnèt d'abord, e pioi, issant las mans :

UNE VISITE EN ENFER

A L'AMI F. DOUMERGUE.

A la Bordigue, autrefois, il y avait un curé et un médecin qu'on voyait très souvent ensemble. Et cependant c'était entre eux un chamaillis continuel. Ou bien si, par hasard, ils cessaient de se chamailler, on pouvait être sûr qu'alors l'un contait à l'autre quelque mirifique aventure, en attendant que celui-ci, son tour venu, débitât des sornettes plus mirifiques encore. Sur ce chapitre, ils faisaient à qui gasconnera le plus.

Or donc, un vendredi soir, M. Silhol (c'était là le nom du curé) entrait chez M. Daniel (c'était le nom du médecin) pour passer la veillée. Il trouva le compère béatement attablé, tête à tête avec un superbe chapon. Et l'homme n'avait pas l'air de bouder l'animal.

Très surpris, estomaqué, notre curé se signa premièrement ; puis levant les mains au ciel :

— Seigneur ! Grand Dieu ! Miséricorde !... un vendredi manger de la viande !... Mais l'enfer, malheureux ! l'enfer qui vous attend ?...

Digitized by Google

— Secous ! faguèt, un divendres manjà de car!... Mès l'anfer, malurous ! l'anfer que vous espèra?...

— M'espèra pas iéu, moussu lou Curat; n'agés pas pòu d'aquela.

— Presemple, n'agés pas pòu d'aquela?... *Vendredi chair ne mangeras...*

— *Ni Samedi mêmement.* Tout aco sabèn. Mès counvendrés be pamens que, per anà dins l'anfer, caudriè que i'agèsse de plaça. E per iéu i'a pas ges de plaça.

— Per vous i'a pas ges de plaça?...

— Nàni, n'i'a pas ges... Oh ! boutàs, fagués pas vostre Sant-Toumàs : se vous hou dise es que n'en sièi soulide. E n'en sièi soulide d'abord que i'ère ioi e qu'hou ai vist couma vous vese.

— Anen ! anen ! es pas lou cas de farcejà. Serà pas emb'aquelas couiounadas que vous tirarés das arpieus de Satan.

— Couioune pas, moussu lou Curat ; vous assegure, couma ai cinq dets à la man, que sièi anat à l'anfer, pas pus tard que ioi.

— Ah ! voulès pas n'avedre lou dementit!... Eh ! be, per veire, countàs un pauc couma aco se i'entoulha en aval? E avisàs-vous que cadre ben.

— Il ne m'attend pas moi, Monsieur le Curé ; soyez sans crainte.

— Comment ! soyez sans crainte !... *Vendredi chair ne mangeras...*

— *Ni samedi mêmement.* Nous savons cela. Mais vous conviendrez bien cependant que, pour aller dans l'enfer, il faudrait tout d'abord qu'il y eût de la place. Et pour moi il n'y a point de place.

— Pour vous il n'y a point de place ?...

— Nenni, qu'il n'y en a point... Oh ! voyons, Monsieur le Curé, ne faites pas le Saint-Thomas : si je vous le dis c'est que j'en suis sûr. Et j'en suis sûr, puisque j'y étais aujourd'hui : j'ai vu la chose comme je vous vois.

— Allons ! allons !... ce ne sont pas là matières à bouffonneries. Et toutes ces fariboles ne vous tireront pas des griffes de Satan.

— Je ne badine pas, Monsieur le Curé. Je suis allé en enfer aujourd'hui même, aussi vrai que j'ai cinq doigts à chaque main.

— Ah ! vous ne voulez pas en avoir le démenti?... Eh bien ! voyons : contez un peu comment vont les choses par là-bas? Et attention que cela cadre comme il faut !

Digitized by Google

— Vous hou vau countà d'ausida, e se vous dise una messorga, vole que la tèsta me saute !... Escusàs se me decope pas de moun soupà, mès siéi afamat couma un loup de tant que lou viage m'a curat, e pioi aco m'empacharà pas de barjacà, n'agés pas làgui.

Dounc, coupen court. S'intra en anfer per un grand pourtau que i'es alandat nioch e jour. E l'on s'encapita dins una espèça de courredou, long, long couma tout ioi, e negre, negre... couma diànsis dirai ?... couma vous, moussu lou Curat.

Badinage à despart, se ie vei pas mai que s'on èra dins un four. M'embrouncave d'aici, retustave d'alai, belèu me fiquère de costas mai de dèch cops. A la perfin, pamens, m'avisère que i'aviè tres portas : una de chaca man e l'autra au fin-founs.

Iéu, pecaire ! couma un ase cargat de latas, t'anère picà tout drech à la prumièira que s'endevenguèt : èra la de gaucha.

— Oi ! bougre de bastard de sort !... mai, vendran me segà las aurelhas ?... faguèt un lourdagnàs que sourtiguèt d'ausida couma un chi caïn, lou mourre autant risent que las portas d'una prisou... Quau sès vous ?

— Je vais vous narrer l'affaire, sur-le-champ. Et, si je vous dis le plus petit mensonge, qu'on me coupe la tête !... Vous m'excuserez de ne pas interrompre mon repas : c'est que, voyez-vous, je suis plus affamé qu'un loup, tellement le voyage m'a creusé l'estomac. Et puis, ça ne m'empêchera pas de jouer de la langue.

Donc, coupons court. On entre dans l'enfer par un grand portail, ouvert nuit et jour. Et l'on se trouve tout de suite dans une espèce de couloir, long, long comme tout aujourd'hui, et noir, noir... comment dirai-je ?... comme vous, Monsieur le Curé.

Mais, trève de badineries. On y voit clair là dedans à peu près comme dans un four. Je trébuchais par ci, je me cognais par là ; je tombai tout de mon long peut-être plus de dix fois. A la fin des fins, pas moins, je parvins à distinguer trois portes : une de chaque côté et la troisième tout au fond.

Moi, pauvre innocent, comme un âne chargé de bois, j'allai tout de go frapper à l'une d'elles, au petit bonheur. C'était à la porte de gauche.

— Oh ! canaille de bâtard de Sort !... encore, on viendra nous assas-

Digitized by Google

— Siéi moussu Danièl, dau Bourdigou.

— E que noun ie demouràs à vostre salle Bourdigou, tron-de-noum-de-noum d'un goi? ... An! per veire, dequé venès faire aici?

— Vouliéi vous demandà, moun brave moussu, s'auriàs pas una plaça per iéu...

— Ah! ça, mès, digàs : prendriàs pas un er de dous ers, per hasard?... Vous couparièi pulèu lou mourre... Petard de-noum-de-noum! hou sabès pas que çai sèn quichats couma de sardas? L'on se crèva de i'hou dire à-n-aqueles bougres d'abestits, e vous agachoun, pioi, en badant una maissa qu'envalariè dous faisses de palha!... Anàs vous faire enfourcà pus liont, sieuplèt, ou gara de mas costas!...

Chaval! coussi peta vostre fouet, camarada! me pensère. Mès gardère aquelas reflecioun per iéu. Quand lou mounde soun tant ounèstes, ce milhou es de lous quità à soun adressa. Acampère dounc un grand *chut* e, sans mai d'alònguis, anère picà à l'autra porta, la de drecha.

— Dequ'es encara tout aquel varal?... faguèt un autre

siner les oreilles?... fit un monstre de laideur qui sortit impétueusement, ainsi qu'un chien hargneux, le museau aussi riant que les portes d'une prison... Qui êtes-vous?

— Je suis M. Daniel, de la Bordigue.

— Et pourquoi n'y restez-vous pas à votre sale Bordigue, tonnerre-de-nom-d'un boiteux?... Allons! pour voir, que venez-vous faire ici?

— Je voulais vous demander, mon bon monsieur, si, des fois, vous n'auriez pas une place pour moi ..

— Ah! ça, mais, dites donc: vous n'auriez pas un air de deux airs, par hasard?... Je vous casserais plutôt la gueule .. Nom-de-nom-d'un pétard! ne le savez-vous pas que nous sommes ici encaqués comme des harengs?... On se tue à le leur dire à ces espèces de cruches, et puis il vous regardent ahuris, ouvrant une bouche qui semble vouloir avaler deux bottes de paille!... Allez vous faire enfourcher plus loin, s'il vous plaît, ou sinon gare de mes côtes!...

Peste! pensai-je, comme il claque votre fouet, camarade!... Mais je gardai cette réflexion pour moi. Quand les gens sont si affables, le mieux est de les laisser à leur enseigne. Je restai donc bouche cousue et, sans plus lanterner, j'allai frapper à l'autre porte, celle de droite.

Digitized by Google

poulit mourre qu'espinchèt emb'un er risouliè couma lou de ma bèla-maire... Vous manca quicon ?...

— Nàni, moussu. Sièi moussu Danièl, dau Bourdìgou, e voudrièi saupre s'auriàs pas una plaça per iéu.

— Aco's aco ! Quand vous dise que caudrà prene un bon bilhot ?... Fai belèu mai de cent que vènoun, ioi... Mès, sacre-mila-noums d'un fou...tre ! que me fariàs dire, sabès dounc pas legi, bougre d'ase ? Dequé i'a aqui dessus ?...

De-fèt, me faguèt veire en-dessus de la porta, — quau tron s'en èra avisat ! — una manièra de pancarta pas trop linda, que pourtava d'escrich :

« COUMOULIBUS »

— Escusàs, Moussu, ie diguère, sièi un pauc de Courtesoun per la vista, e per lou lati... sièi de Sant-Jan-das-Ases : ai pas jamai sachut qu'*amoulèn rapiàmus*.

— Anàs-vou 'n au diable, e pas tant d'armanacs !

Pardieu ! demandave pas que de mai que d'anà au diable ; mès, saorapèta ! ounte tron se deviè 'ncapità ? Achàs que

— Qu'est-ce que c'est que tout ce vacarme ? .. fit un autre joli-cœur qui montra un visage gracieux comme celui de ma belle-mère... Vous manque-t-il qnelque chose ?...

— Non, monsieur. Je suis M. Daniel, de la Bordigue, et je voudrais savoir si vous n'auriez pas une place pour moi.

— Encore un autre ?... Quand je vous dis qu'il faudra prendre un bon gourdin ?... Ça fait peut-être plus de cent, aujourd'hui... Mais, sacré-mille-noms d'un fou... tre ! — car vous me feriez mal parler, — vous ne savez donc pas lire, espèce d'âne ?... Qu'y a-t-il là dessus ?..

Il me fit voir, en effet, au-dessus de la porte, — du diable si j'y aurais pris garde ! — une manière de pancarte pas trop limpide, qui portait en écriteau :

« COMPLETIBUS »

— Faites excuse, monsieur, lui dis-je, je suis un peu de Courte-son quant à la vue, et pour ce qui est du latin... je suis de Saint-Jean-les-Bourriques : je n'ai jamais su que *rapiamus*.

— Allez vous en au diable, et pas tant de sornettes !

Pardieu ! je ne demandais pas mieux que d'aller au diable ; mais,

Digitized by Google

sabièi pas trop coussi faire de picà ou de picà pas à la porta dau founs.

Pamens, me diguère, ie siès, ie siès : te ie can faire à la carreta !... As adejà envalat dous afrounts, un de mai pot pas estoufà 'n ome e n'auràs au mens la counciença neta.

Embé tout aco, se vous disièi que tramblave pas un pauquet, seriè 'n grossa messorga : lou cor me fasiè trica-traca.

— Quau i'a 'val ?.., me cridèt una vouès que semblava pas tant rufa couma las autras. De-fèt lou que doubriguèt aqueste cop, sans èstre un astre, pamens, èra pas d'à-founs tant lourd couma lous dous qu'avièi vist.

— Sièi moussu Danièl, dau Bourdigou, tournère mai dire.

— Ah ! tant milhou... E dequé çai venès faire ?

— Vesès, pas grand-causa : tant soulamen per saupre se i'auriè pas una plaça per iéu.

— Ai moun Dieu ! taisàs-vous, qu'aiço's ple couma un iòu : sèn lous uns sus lous autres.

— Mès... anfin, quand seguèsse pas qu'un pichot recantou?...

— Vous torne à dire que i'auriè pas per cabi 'n jol... E

saperlipopette! où donc se trouvait-il ?... Voyez-vous, j'étais bien indécis : heurterai-je, ne heurterai-je pas à la porte du fond ?...

Cependant je me tins ce discours : « Tu y es, tu y es : passes-y jusqu'au bout sous les fourches caudines!... Tu as déjà essuyé deux affronts, un de plus ça ne peut pas tuer un homme, et tu en auras au moins le cœur net. »

Tout de même, si je vous disais que je ne tremblais pas un peu, je mentirais effrontément. Mon cœur battait la générale.

— Qui va là?... demanda une voix qui me parut moins rude que les deux précédentes. En effet, celui qui ouvrit cette fois, sans être un astre à la vérité, n'avait pas le museau rébarbatif des deux cerbères déjà vus.

— Je suis M. Daniel, de la Bordigue, recommençai-je.

— Ah ! vraiment ?... et que venez-vous faire par ici ?

— Une misère, mon bon monsieur, une misère : savoir, tout simplement, si vous n'auriez pas une place pour moi.

— Mon Dieu ! taisez-vous donc !... c'est plein comme un œuf chez nous. Nous sommes les uns sur les autres.

— Mais... enfin... ne serait-ce qu'un petit coin ?

Digitized by Google

tenès: de pòu que creseguèsses que vous badine, vous hou vole faire veire.

M'alandèt la porta e, iéu, intrère. Pu... uh! la marrida pudissina que i'aviè aqui dedins! Creseguère de m'estavani. E de mounde?... Tout n'èra

Tant-i'a qu'agèren bèu fintà de drecha, refintà de gaucha, trapèren pas res. Si, à la fi, m'anère avisà d'un traça de pichot banc, arrecantounat, destrech couma sabe pas dequé, e que, se i'aviè de large per plaçà un bout d'una anca, èra be, tron-de-miola! tout ce que se poudiè faire.

— E aqui? faguère; tamben me countentariéi d'aiço.

— Ah! nàni. I'ai pas pensat de vous hou dire pus lèu, mès tout juste avèn pas qu'aquel fioc de plaça e poudèn pas vous lou bailà

— Diànsis! qu'aco's foutent!... E perdequé poudès pas me lou bailà, se siéi pas trop curious?

— Perdequ'aco's la plaça que gardan per lou capelan dau Bourdìgou...

Gustàvi THEROUND.

— Je vous répète qu'on ne trouverait pas à caser un goujon... Et tenez! vous croiriez peut-être que je vous badine: je m'en vais vous le faire voir.

Il m'ouvrit aussitôt la porte, toute grande. Moi, j'entrai bravement. Pouah!... l'infecte puanteur!... Je faillis m'évanouir! Et du monde?... C'était bondé.

Si bien que nous eûmes beau fureter de ci, refureter de là, nous ne trouvâmes rien, rien, rien. Si, cependant. A la fin des fins, j'allai découvrir, dans une encoignure, un mauvais petit banc, étroit comme je ne sais quoi. S'il était assez large pour qu'on put asseoir dessus le bout d'une fesse, c'est bien, saprelotte! le plus qu'on en puisse dire!

— Et là?... demandai-je. Au besoin, je me contenterais de ceci.

— Ah! fichtre, non. Faut-il que je sois étourdi?... J'aurais dû vous prévenir... Nous n'avons tout juste que ce bout de banc, et il nous est impossible de vous le donner.

— Diantre! que c'est désespérant!... Et pourquoi ne pouvez-vous me le donner, si je ne suis pas trop curieux?

— Mais,... parce que c'est la place qu'on garde pour le curé de la Bordigue...

(A suivre). G. T.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Pfeiffer (G.). — Ein problem der romanischen wortforschung, I, 1899 [40 p.] et II, 1900 [20 p.], *Stuttgart, Greiner & Pfeiffer*.

Cette étude a particulièrement pour but d'établir l'étimologie du mot fr. *outil*. L'auteur en rapproche vfr. *steeille, stoeille* et remonte par là à une forme * *usitabilia*. Mais *steeille, stoeille*, qui semble signifier « chaise » et que M. Behrens (*Beiträge zur romanischen philologie* dédiés à M. G. Gröber) rapporte avec beaucoup de vraisemblance à flam*stoel, stoeltje*, n'a rien à voir avec *outil*. * *Usitabilia* croule par le fait.

De ce prétendu * *usitabilia* M. Pfeiffer tire *ativelles* qui ne veut certainement pas dire « outils » et qui est sans doute apparenté avec fr. *attifer* ; des *ativelles* ce sont des objets d'attifement, comme l'indique Cotgrave qui traduit ce mot par « trinkets, tyres, or attyres ».

Puis du même * *usitabilia* sortirait *estovoir*, qui ne convient ni pour le sens ni pour la forme, — puis *stenys* qui serait le même mot qu'*estovoir*, — puis *atoivre* qui serait encore le même mot, — puis *stille*, — puis *estoire*, — puis *toeillier*, — puis *atiller, tatouiller, tantouiller*, — puis *artillier*.

Le singulier * *usitabile* n'aurait pas eu une postérité moins inattendue : ce serait wall. *stafe*, puis wall. *scoffe, scafe, sitofe*, et en définitive fr. *étoffe* qui sortirait du wallon.

Cette énumération se passe de commentaire ; mais nous ne croyons pas inutile de relater cette liste de mots parce qu'elle est présentée chez l'auteur avec une érudition incontestable et une certaine virtuosité à laquelle quelques-uns pourraient se laisser prendre.

Dans le second fascicule destiné à renforcer le premier, M. Pfeiffer construit un * *usabilia*, qui doit confirmer le * *usitabilia* du premier article. A ce * *usabilia* remonterait, entre autres formes, fr. *useteille* ; inutile d'insister.

Si l'auteur a obtenu des résultats aussi surprenants, c'est qu'il met en œuvre une sémantique dont l'élasticité n'a pas de limites et une fonétique fondée uniquement sur les cas particuliers, les faits d'analogie, les croisements de mots, les exceptions. Pourtant son travail dénote des qualités qui pourraient être un jour utilisées de façon plus

Digitized by Google

fructueuse ; mais ce qui est inquiétant pour le moment, c'est que la seconde brochure se termine par ces mots « Wird fortgesetzt ».

Maurice GRAMMONT.

Wilmotte. — *La naissance de l'élément comique dans le théâtre religieux.* Congrès d'histoire comparée de 1900, Macon, Protat frères, 1901, n-8° de 23 p.

En annonçant aux lecteurs de la *Revue des langues romanes* un récent volume de M. Sepet, je les ai entretenus des « origines catholiques du théâtre moderne ». C'est au même sujet que se rattache une remarquable communication faite par M. Wilmotte au Congrès d'histoire comparée de 1900.

On a le plus souvent admis et professé que l'élément comique des mystères leur venait du dehors : les fabliaux avaient donné naissance à des farces, et de ces farces certains personnages et certains incidents sont passés dans les mystères. Mais où sont ces farces et ces fabliaux dont on veut que les auteurs de mystères se soient servis ?

Qu'on observe attentivement les faits, qu'on étudie l'un après l'autre les documents, et l'on se convaincra que les mystères n'ont rien emprunté ; mais, au contraire, que « l'élément comique est en germe dans les premiers développements scéniques qu'a connus l'Eglise, comme ces développements sont, en quelque sorte, latents dans la liturgie ».

Bien plus, l'élément comique né au sein du mystère en est sorti, a donné naissance à son tour à des scènes et à des divertissements profanes ; nous le retrouvons dans *Robin et Marion*, d'Adam de le Hale, dans la *Grisélidis* de 1395, dans le dialogue des voleurs (*jeu de saint Nicolas*), de Jean Bodel : « Les sujets d'ordre comique de 1200 à 1400 sont tous pris dans les mystères, ou du moins s'y retrouvent ou peuvent légitimement s'y retrouver ».

Telle est la thèse qu'avec beaucoup de clarté et de logique expose le savant professeur de Liège. Çà et là des vues ingénieuses viennent encore augmenter le prix de sa démonstration. « Il serait intéressant », lit-on, p. 17, note 3, « de poursuivre ailleurs une enquête sur les « Bergeries » et de se demander si le goût n'en passa point les monts au XVI[e] siècle (j'ai nommé tantôt Guarini, qui aurait pu se déclarer l'auteur de l'entre-jeux du miracle de *Grisélidis*), pour nous revenir légèrement métamorphosé au siècle suivant ; il y a là, j'en ai la certitude, tout un champ d'exploration pour de nouveaux chercheurs ».

Eugène RIGAL.

Digitized by Google

Rohnström (O). — Etude sur Jehan Bodel. Thèse pour le doctorat. — *Uppsala, Imprimerie Almqvist et Wiksell*, 1900, in-8°. [XVI- 207 p.]

M. Rohnström, qui, dans les *Mélanges de philologie romane dédiés à Carl Wahlund* (1896), avait déjà préliminairement publié des *Remarques sur quelques noms propres dans la Chanson des Saxons* (pp. 123-136), vient de consacrer une étude approfondie à l'œuvre complète du poète arrageois Jean Bodel. Après une *Introduction*, où il rend compte des faits se rapportant à la vie de Jean Bodel, l'auteur soumet à un examen consciencieux, en cinq chapitres consécutifs, les *Pastourelles* attribuées à Jean Bodel, ses *Congés*, le *Jeu de saint Nicolas*, la *Chanson des Saxons* et, enfin, la langue du poète, telle qu'elle ressort de ses œuvres. L'exposé est clair et facile à lire, et l'auteur nous renseigne partout, d'une manière systématique et intelligente, sur les opinions divergentes concernant les questions en litige. Je ne saurais dire, si, pour chaque fait spécial, M. Rohnström est arrivé à un résultat définitif et assuré ; dans tous les cas, son argumentation est toujours très solide et mérite d'être prise en sérieuse considération. Je dois me borner ici à signaler brièvement quelques conclusions importantes de cette œuvre très méritoire.

Pour la date de la mort de Jean Bodel, l'auteur approuve l'opinion selon laquelle le poète est mort vers la fin de 1209 ou au commencement de 1210. Quant aux pastourelles, M. Rohnström, d'accord avec M. Cloetta, croit que Jean Bodel est également l'auteur de la pastourelle N° 1702 de la *Bibliographie* de M. Raynaud (*L'autrier me chevauchoie Lés une sapinoie*), laquelle est anonyme dans les trois mss. qui la donnent. Les *Congés* dateraient, comme l'ont admis MM. Cloetta et G. Paris, de l'année 1202. Pour la *Chanson des Saxons*, il faudrait prendre comme base de la restitution du texte le ms. Paris, Arsenal, f. fr. 3142 (A), dont la langue est nettement picarde. Quant à la langue du poète, M. Rohnström prouve, entre autres, que Jean Bodel rimait *-ie* < *-ita* avec *-ie* = *-iee*, réfutant ainsi l'opinion contraire de M. Raynaud, que j'avais adoptée, avec trop peu de critique, dans mon édition de *Conon de Béthune*.

Voici, pour finir, quelques petites erreurs de fait que j'ai observées. P. 9 : La III[e] pastourelle (Raynaud, n° 1702) se trouve dans Monmerqué-Michel, *Théâtre frç.*, page 37, et non pas p. 77. — P. 12 : Par une erreur d'impression il n'est pas dit que la IV[e] pastourelle (Raynaud n° 367) a aussi été publiée par Dinaux, *Trouv. Art.*, p. 206, [1] sous le

[1] La *Bibliographie* de M. Raynaud indique à tort p. 190, ce qui s'explique par le fait que la p. 207 porte, par erreur typographique, le numéro 191.

Digitized by Google

nom de Gillebert de Berneville. — P. 22: Les *Congés* se trouvent encore dans le ms. Paris, Arsenal, 3313 (B. L. fr. 170), qui est une copie (du XVIII[e] siècle) du ms. Paris, B. N. fr. 375 (voy. *Zeitschr. f. rom. Philol.* IV. p. 477, note 2). — P. 70: La strophe 176,7-22 du *Jeu de saint Nicolas* (éd. Monmerqué-Michel) a les rimes : ababccddefefgg*cc*, et non pas : ababccddefefgg*aa*.

Helsingfors. A. WALLENSKÖLD.

Gaston Jourdanne. — Carcassonne. Un vol. in-12, VI-174, pp. et un plan. *Carcassonne, Gabelle*, 1900.

Bien que ce petit volume soit une œuvre de circonstance, (écrite, si nous ne nous trompons, à l'occasion d'une fête félibréenne) et que l'auteur y ait évité avec beaucoup de bonne grâce toute prétention scientifique, il mérite d'être signalé, tant à cause de l'autorité de l'écrivain si compétent en matière d'histoire et d'archéologie languedocienne, que pour les services qu'il pourra rendre aux archéologues de profession comme aux simples touristes. Après Cros-Mayrevieille, après Viollet-le-Duc, après Foncin, après G. Boyer, M. Jourdanne a pensé qu'il y avait place encore pour un guide à la Cité de Carcassonne, et son entreprise se justifie par l'abondance et la précision des détails, comme par la clarté et la méthode de l'exploration de la Cité telle que son itinéraire la présente. C'est, comme de juste, à la Cité qu'est consacrée la plus grande partie (et la plus intéressante) du volume. Après quelques indications générales sur l'histoire et l'archéologie de la vieille Cité, Jourdanne décrit en détail la basilique de SS.-Nazaire et Celse, puis l'enceinte intérieure: 1° de la tour de Justice à la tour Saint-Nazaire; 2° le Cloître; 3° de la tour Saint-Nazaire à la Porte Narbonnaise ; 4° de la Porte Narbonnaise au Château ; l'enceinte extérieure, qui se divise en *lices hautes* de la Porte d'Aude à la Porte Narbonnaise et en *lices basses* de la Porte Narbonnaise au Château. L'étude des entrées : Porte d'Aude, Porte Narbonnaise, Grande Caponnière et avant-porte du Château, complète, avec celle du Château, la description très approfondie de la Cité. On ne pourrait trouver de guide mieux renseigné et plus indépendant à l'égard des légendes et des traditions locales. M. Jourdanne n'en ignore aucune, mais il est loin de les accepter toutes. Cette partie du volume se termine par quelques notes sur les sénéchaux royaux, les prévôts des mortes-payes, la statue de Dame Carcas et la légende de Carcas et de Charlemagne, et les anciens faubourgs. Une vingtaine de pages contient ensuite des renseignements plus que suffisants sur la Ville Basse, et peut-être un peu maigres sur le Musée-Bibliothèque

Digitized by Google

qui contient des œuvres et des collections intéressantes, surtout sur les Chénier, sur Peyrusse et sur Mahul. Le volume est curieusement illustré de photogravures d'après les clichés de l'auteur, qui a même donné un horaire photographique qui sera précieux pour les amateurs. Je me permets de réclamer pour les amateurs bibliographes une bibliographie sommaire de Carcassonne, qu'il ne sera pas difficile à M. Jourdanne de nous donner dans sa seconde édition, et que, selon toute apparence, nous n'attendrons pas longtemps.

L.-G. P.

Costantino Nigra. — Uno degli Edoardi in Italia. Favola o storia ? (Extrait de la *Nuova antologia*, 1er avril 1901. Rome 1901. 25 pp.)

La tradition des chroniqueurs anglais veut que le roi Edouard II d'Angleterre ait été mis à mort, d'une façon barbare, par ordre de sa femme Isabelle et de l'amant de celle-ci, Mortimer, au Château de Berkeley. à une date généralement fixée au 21 septembre 1327. Manuel da Fiesco, chanoine d'York, puis évêque de Vercelli de 1343 à sa mort en 1348, a donné, dans une lettre adressée au roi Edouard III, une version tout à fait différente des dernières années de ce prince : d'après Fiesco, Edouard II aurait réussi à s'évader de Berkeley, et à gagner le continent ; il aurait traversé la France jusqu'en Languedoc, reçu quelque temps l'hospitalité de Jean XXII à Avignon, puis, après un pélerinage à Cologne, serait revenu se fixer en Lombardie, à Milan d'abord, puis dans les ermitages de Melazzo et de Cecima. C'est là que la mort serait venu le prendre. Ce récit aurait été fait par lui-même à Manuel da Fiesco, « ea quae audivi ex *confessione* patris vestri », phrase où « confession » veut dire sans doute confidence, ou bien implique un singulier manquement de Fiesque à ses devoirs ecclésiastiques. — Malheureusement cette lettre de Fiesque n'est pas datée, et le plus ancien texte qu'on en ait est une copie insérée par Arnaud de Verdale dans le cartulaire épiscopal de Maguelone : or Fiesque est mort en 1348, le cartulaire a été rédigé en 1368 ; cet écart de vingt ans diminue quelque peu l'autorité de ce témoignage, fort surprenant et qui n'est confirmé par aucun autre document contemporain. — Ce document fut publié pour la première fois en 1877, par M. Alexandre Germain, qui accepta pleinement son authenticité, « sans vouloir imposer cette conviction », mais qui réclama la révision de cette question historique, et discuta savamment les divers problèmes et hypothèses qui se posent et se suggèrent à son endroit. Il conclut à l'authenticité, pour ce motif que la fabrication d'un tel document n'aurait eu aucun but utile et aucun avantage

Digitized by Google

pratique pour le faussaire. Comme on ne possède pas l'original de la lettre, cette question d'authenticité est double : L'original était-il authentique? On ne peut rien en savoir et il n'a peut-être jamais existé. La copie l'est-elle? Il est possible, comme l'a supposé Germain, que la copie elle-même ait été un apocryphe destiné à tromper Arnaud de Verdale, grand collecteur de chartes et de documents anciens. Il est possible enfin, et Germain et Nigra n'ont pas envisagé cette hypothèse, que nous ayons affaire ici à un simple jeu d'esprit, à un document purement littéraire et fabriqué de toutes pièces, comme le moyen âge et le XV^e^ siècle en ont tant produit ; lequel document aura été recueilli dans le cartulaire par un clerc trop naïf. On retrouve en effet dans cette lettre plusieurs éléments ordinaires des récits analogues de Folk-lore, les détails de l'évasion, la substitution du cadavre, la réception par le pape, le pélerinage à Cologne, qui paraît un épisode tout à fait arbitraire. Jusqu'à nouvel ordre, il n'y a pas lieu, semble-t-il, de substituer à la version romanesque de l'assassinat la version encore plus romanesque de l'évasion. A vrai dire l'une et l'autre sont également peu certaines et impossibles à prouver. Il faut appeler, comme Nigra, l'attention des chercheurs sur ce petit mystère et souhaiter la découverte de nouveaux documents.

La prochaine publication du cartulaire de Maguelone donnera peut-être à notre savant confrère M. Berthelé l'occasion de revenir sur cette question, de compléter la découverte de Germain, de décider l'authenticité du document, et provoquera peut-être la découverte de nouveaux textes relatifs à ce mystère. Si Edouard II a vécu une quinzaine de jours à la cour pontificale, il est impossible que les registres Introitus et Exitus de la curie de Jean XXII n'en aient conservé aucune trace.

Dans le présent article, M. C. Nigra ne fait guère que résumer le mémoire de Germain, il donne le texte et la traduction italienne de la lettre de Fiesque, conclut à la vraisemblance de l'évasion; Germain était peut-être conduit à cette conclusion par l'amour-propre du trouveur, Nigra y est amené par l'amour-propre local de l'italien, heureux de voir son pays mêlé à un problème historique. — C'est du reste le caractère d'à-propos que l'avènement d'Edouard VII donne à l'histoire de ses prédécesseurs homonymes qui l'a décidé à revenir sur cette question. Peut-être Edouard VII trouvera-t-il cette actualité de mauvais augure.

L. G. Pélissier.

Digitized by Google

Jourdanne. — Contribution au folk-lore de l'Aude. Usages, coutumes, littérature populaire, traditions légendaires. Un vol. in-8°, 243 pp. *Paris, Maisonneuve ; Carcassonne, André Gabelle*, 1899-1900.

M. Jourdanne a eu une excellente idée en réunissant dans un tirage à part, restreint et par là-même appelé à devenir rare et précieux, des études publiées dans le *Moniteur de l'Aude* et dans les *Mémoires de la Société des arts et sciences de Carcassonne* sur le folk-lore de ce département de l'Aude qu'il connaît si bien et dont il veut être l'historien attitré. L'ensemble de ces études comprend naturellement trois divisions : Usages et coutumes, littérature populaire, traditions légendaires. Dans la première, l'auteur examine successivement les fêtes populaires (à noter un incident singulier arrivé en 1785 à la fête du Roitelet), les croyances aux êtres surnaturels, la fée Bistande, la Dame blanche de Puylaurens, le Drac, la *masco*, les sinagnes les *breichos*, les *peurs*, le messager des âmes (il observe justement que ces superstitions ont un caractère plus âpre et plus triste en Languedoc qu'en Provence), les proverbes et dictons, les jeux des enfants, les coutumes nuptiales et funéraires, les formules de conversation, les usages administratifs, les usages résultant des rivalités de quartier, les métiers de la rue (*gitano, panieraire, pendulaire, brula-bi, estamaire, germenaire* et *santibelli*), les usages culinaires et médicaux, chapitre toujours abondant en étrangetés et en très anciennes survivances, enfin les usages popupulaires religieux réunis sous le nom de liturgie romane.

La deuxième partie, — poésie et prose populaires — est peut-être moins nouvelle, et moins spéciale à l'Aude : les chants enfantins, les danses, les chansons d'amour et de mariage, les pastourelles, les chants religieux, se retrouvent avec des variantes hors du département. Signalons cependant les chants languedociens appliqués à rhytmer la polka et le quadrille, certains chants bouffons, et les chants de métier, dont il est étonnant que M. J. n'ait pas fait un chapitre spécial (Cf. chant du bouvier, p. 97 ; chanson des tisserands, p. 51). Tout à fait intéressants et locaux par contre sont les chapitres *de quelques chansonniers populaires* (Combettes, Vidal, Tourret, Jalabert, Rigaudel, Birat, Achille Mir) et sur *les chansons politiques populaires* dont la plupart sont du XIX^e^ siècle, dirigées contre Napoléon, contre Déjean, Mahul, Legoux, etc. C'est en effet un chapitre essentiel pour constituer le folk-lore des temps contemporains.

La troisième partie consacrée aux traditions légendaires est celle qui intéressera le plus les historiens et les archéologues : l'antiquité a laissé quelques traces dans la région ; on attribue des origines fabuleuses à certaines villes de l'Aude, notamment à Carcassonne, à Narbonne ; les Wisigoths, les Sarrasins ont fortement impressionné

Digitized by Google

l'imagination populaire (trésor des Goths, châteaux d'Alaric II, la tour pinte de Carcassonne, la tour mauresque de Narbonne, les sept statues d'argent enlevées à Narbonne, les sept colonnes d'argent enlevées à Carcassonne, les murailles de Narbonne transportées à Cordoue, la statue de Mahomet).— Une autre série de traditions date du cycle carolingien et de l'époque féodale: c'est la geste narbonnaise, Philomena, le poème d'Aimery de Narbonne, et toutes les légendes qui en dérivent. Charlemagne en personne (par Dame Carcas et le siège de Narbonne) et Roland, ont eu une popularité remarquable dans ces régions.— Autour de la guerre des Albigeois s'est formé tout un cycle de traditions : Roger Trencavel, Amaury, Simon de Montfort, Saint-Dominique, sont autant de noms autour desquels devaient cristalliser les légendes et les anecdotes. — L'hagiographie chrétienne s'est aussi propagée dans le domaine du merveilleux, avec saint Paul Serge, saint Gimer, saint Stapin, saint Papoul, sainte Camelle, les saintes Puelles, et autres analogues. M. Jourdanne a groupé dans un intéressant chapitre les légendes formées pour expliquer certains monuments antiques ou curieux, ou pittoresque : les pierres de Naurouse, les souterrains et le grand puits de la Cité de Carcassonne, la Vierge de la Porte Narbonnaise, la pierre tombale de Simon de Montfort, la grenouille de saint Paul et la lampe de saint Just, à Narbonne, etc., etc.). — Un dernier chapitre est consacré à des légendes d'origine suspecte sorties purement de la fantaisie individuelle de quelques nouvellistes du XIX^e^ siècle, plus épris de romantisme macabre que de tradition méridionale. Il n'est pas inutile de préciser l'origine purement livresque de ces légendes (dont aucune, au reste, ne paraît avoir dépassé le *magazine* originel), tandis qu'on peut encore la retrouver sûrement. — Il manque un chapitre à ce très intéressant volume: c'est une revue du folk-lore d'origine historique contemporaine. M. J., qui a cité une chanson contre Napoléon, ne pense-t-il pas qu'on pourrait retrouver dans les traditions populaires des anecdotes sur Napoléon, Kléber et autres? Plusieurs carcassonnais ont fait l'expédition d'Egypte; la petite *Bellillette* était compatriote de Peyrusse Il serait invraisemblable que l'étrange fortune de cette petite bourgeoise, devenue maîtresse de Bonaparte, n'ait pas donné lieu à quelques traditions. Je crois que Napoléon et la Révolution dans les traditions populaires sont des sujets dignes de l'attention des folk-loristes.[1]

L.-G. PÉLISSIER.

[1] Il faudra aussi s'inquiéter dans quelques années des légendes et traditions auxquels auront donné naissance dans les villages les récits des soldats coloniaux ou qui auront fait la guerre outre mer. L'instruction primaire n'empêche pas, bien au contraire, la déformation de l'histoire dans des cerveaux primitifs ou débiles.

Digitized by Google

CHRONIQUE

Nos deux collaborateurs MM. Eugène Rigal, professeur de littérature française à la Faculté des lettres, et Martinenche, professeur de rhétorique au lycée de Montpellier, viennent d'être honorés par l'Académie française d'un prix de 500 francs chacun, le premier, pour son volume intitulé *Victor Hugo, poète épique* (Paris, Lecène et Oudin, éditeurs), le second, pour sa thèse française *la Comedia espagnole en France de Hardy à Racine* (Paris, Hachette et Cie, 1901).

M. Rigal avait déjà obtenu un prix de l'Académie pour sa thèse sur Alexandre Hardy. Nos plus vives félicitations aux deux lauréats.

***

Le Dr Steffens s'est *habilité* à l'Université de Bonn, comme *Privat-Dozent* de Philologie romane.

Le Dr Gaufinez, lecteur de français s'est *habilité* à la même Université, comme *Privat-Dozent* de Philologie française.

***

Les thèses de notre collaborateur, M. J. Roucaute, intéresseront vivement ceux de nos lecteurs qui s'occupent d'histoire languedocienne. La thèse française[1] expose l'histoire du Gévaudan de 1585 à 1596. Grâce aux nombreux documents inédits qu'il a consultés aux archives de Mende, M. Roucaute a pu donner un récit vivant et animé en même temps que sincère de cette période troublée.

La thèse latine[2], quoique traitant d'un sujet spécialement historique, pourra avoir quelque utilité pour les philologues. Les pages 87-114 contiennent en effet un *index* des propriétés royales dans le Gévaudan en 1307. Les noms sont donnés sous la forme latine qu'ils ont dans les chartes et sous la forme officielle qu'ils ont aujourd'hui. Si l'auteur avait pu nous donner en même temps la formes languedocienne de ces *lieux dits, mas* et *tènements*, l'intérêt de cet *index*

[1] *Le pays de Gévaudan au temps de la Ligue*, par J. Roucaute. Paris, A. Picard, 1900.

[2] *Qua ratione et quibus temporibus fines dominii regii in Gabalitano constituta sint* (anno MCLXI-MCCCVII), Mende, librairie A. Privat.

Digitized by Google

aurait été encore plus grand. Il ne faut pas oublier d'ailleurs que l'orthographe officielle des noms de lieux dans le Midi n'est souvent que la transcription pure et simple des formes languedociennes.

J. A.

∴

Le *Félibrige latin* a publié dans son numéro de juillet-août 1899 une étude intitulée *Si Jasmin est un Théocrite*. Une note nous avertit que ces pages ont paru pour la première fois en 1854, dans un journal du Midi. Le temps n'en a affaibli ni la finesse ni la justesse. Elles sont signées d'un pseudonyme dont nous devons — dans cette *Revue* — respecter le secret.

∴

La *Zeitschrift für romanische Philologie*, publiée par le professeur G. Groeber, paraît désormais en six fascicules. Le prix qui était de 20 marks est fixé à 25 marks.

∴

JEUX FLORAUX DE SARAGOSSE (1901)

Les *mainteneurs* de Saragosse adressent une vibrante invitation aux poètes de la langue d'oc et de la langue d'oil pour leurs *Jeux floraux*. *Ley de esta tierra es la cortesia*, disent-ils dans leur lettre missive. On jugera de la vérité de cette pensée si on parcourt le programme et l'invitation en trois langues (français, provençal, espagnol) qui l'accompagne. Voici le texte provençal et français de l'invitation :

LA CIÉUTA DE SARAGOUSSO

PALLADIUM DI JO FLORAU, I NOBLE E GAI FELIBRE DE PROUVÈNÇO, E A TÓUTI LIS AUTRI ESCRIVAN DE FRANÇO : SALUT

Vous gramacian, ami, qu'avès aculli nostro obro emé tant de benvoulènci. Quand, antan, recaupeguerian de coumpositioun escricho dins touti li dialèite de vosto terro ensouleiado, quand li meiouro

LA CITÉ DE SARAGOSSE

PALLADIUM DES JEUX FLORAUX, AUX NOBLES ET GAIS FÉLIBRES DE PROVENCE ET A TOUS LES AUTRES ÉCRIVAINS DE FRANCE : SALUT

Nous vous remercions, amis, pour l'accueil bienveillant que vous avez fait à notre œuvre. Quand, naguère, nous reçûmes des compositions écrites dans tous les dialectes de votre terre ensoleillée, quand les

Digitized by Google

daverèron li joio semoundudo, quand, dins la soulenneta de nosto fèsto, lou Conse de voste païs oucupè lou sèti d'ounour que se resèrvo à l'oste d'elèi, quand nosto obro triounfanto aguè en guierdoun, lou rampau dou lausié qu'avié oumbreja la toumbo de Vergèli, alor veguerian que li Jo Flourau de Saragousso eron benesi de Dieu, amor qu'avien pres pèr normo la lei santo de l'amour freirenau.

Evitas nous, vuei, lou maucor dis adiéu; volèn que restés emé nautre uno anado encaro, e, pèr que l'ouspitalita vous siegue mai agradivo, sigués libre de veni a nosta segoundo Festo coume vous sara lou mai plasènt, emé de proso o de pouësio, dins la parladuro de la bello e gènto Provènço o dins la de lengo d'Oil consagrado pèr Lamartine e pèr Molière.

E, pèr qu'ansin siegue, vous semoundèn dos joio e vous signalan dous tèmo.

Un gau d'or, simbole de voste païs, guierdoun de voste Conse en Saragousso, sara la recoumpènso dóu meiour conte escri en lengo franceso, e aguènt pèr sujet de mour, comtumo o caractère d'uno prouvinço de Franço.

La viòuleto d'or, la joio la mai requisto dóu Felibrige, la baiaren a la meiouro coumposicioun pouëtico escricho en prouvençau classi o en un autre di dialèite de la lengo d'O, em' uno entiero liberta de sujet, de ritme e de loungour.

meilleurs obtinrent les récompenses offertes, quand, dans la solennité de notre Fête, le Consul de votre pays occupa la place d'honneur qu'on réserve à l'hôte préféré, quand notre Œuvre triomphante reçut en guerdon le rameau de laurier qui avait ombragé la tombe de Virgile, nous vîmes que les Jeux Floraux de Saragosse étaient bénis de Dieu parce qu'ils avaient pris pour norme la loi sainte de l'amour fraternel.

Evitez-nous, maintenant, le chagrin d'un adieu ; veuillez rester avec nous un an encore ; et pour que l'hospitalité vous soit plus agréable, venez à notre seconde fête comme il vous plaira, avec de la prose ou de la poésie, dans le parler de la langue de la belle et gente Provence ou dans celui de la langue d'Oil, consacrée par Lamartine et par Molière.

Et pour qu'il en soit ainsi, nous vous offrons deux prix et vous signalons deux thèmes.

Un coq d'or, emblème de votre pays, don de votre consul à Saragosse, sera la récompense du meilleur conte écrit en langue française et ayant pour sujet des mœurs, coutumes ou caractères d'une province de France.

La violette d'or, prix le plus précieux du Félibrige, sera pour la meilleure composition poétique écrite en provençal classique ou en un autre des dialectes de la langue d'Oc, avec une entière liberté de sujet, de rythme et de longueur.

Digitized by Google

Vous pregan de manda au « *Secretario del Excelentisimo Ayuntamiento de Zaragoza* » vòstis obro noun signado, portant uno deviso reproducho parieramen a l'esteriour d'un ple fermà que dedins i' aura escri lou noumee l'adrèisso de l'autour.

Pèr vòsti coumposicioun lou councours será dubert enjusquo au 15 de setèmbre de 1901 à cinq ouro dóu tantost. Pèr vous, sara toujour duberto la Ciéuta de Saragosso, e pèr vosto amistanço lou cor dis aragounés.

Demandan pas mai, senoun que Dieu vous alumine e nous garde touti souto aquelo lèi de pas e d'amour qu'es un doun dóu Cèu.

Douna en Saragousso lou jour de nosto proumiero Fèsto, dès e noù d'oûtobre de l' an de Nosto Seignour, milo nòu cènt.

Veuillez envoyer au « *Secretario del Excelentisimo Ayuntamiento de Zaragoza* » vos œuvres non signées portant une devise reproduite également à l'extérieur d'une enveloppe fermée qui contiendra le nom et l'adresse de l'auteur.

Pour vos compositions, le Concours sera ouvert jusqu'au 15 septembre 1901 à cinq heures du soir ; pour vous sera toujours ouverte la Cité de Saragosse, et pour votre amitié les cœurs des aragonais.

Nous ne demandons pas autre chose sinon que Dieu vous illumine et nous garde tous sous cette loi de paix et d'amour qui est le don du Ciel.

Donné à Saragosse le jour de notre première Fête, dix-neuf octobre de l'an du Seigneur, m il neuf cent.

* * *

Un des derniers numéros de la *Revue Celtique* (avril 1901, p. 216, sqq.) contient un intéressant article de M. A. Thomas intitulé *De quelques noms de lieux français.* Citons parmi ces noms ceux d'*Abeillan* (< * *Apilianum*), *Adissan* (< * *Aticianum*), noms de deux communes de l'Hérault, *Indrois*, nom d'un petit affluent de l'Indre. *Indrois* serait formé avec un diminutif gaulois *iscus, iscos.*

* * *

Notre collaborateur, M. Eugène Rigal, dont nous annonçons ci-dessus le succès académique, vient de publier une nouvelle étude d'histoire littéraire, à laquelle nous souhaitons volontiers la même fortune : c'est le *Théâtre français avant la période classique (fin du XVI^e^ et commencement du XVII^e^ siècle).* M. Rigal, dont on connaît la profonde érudition et la compétence spéciale sur ces matières, a refondu dans ce volume, en les complétant et en les mettant au courant des dernières découvertes, — on dirait mieux de *ses* dernières découvertes — son *Esquisse de l'histoire des théâtres de Paris* et les chapitres d'intérêt général de sa thèse sur Hardy. C'est désormais le

Digitized by Google

livre classique et indispensable pour l'étude de cette période si intéressante et si complexe de notre histoire dramatique.

***

M. Francesco Flamini, professeur de lettres italiennes à l'Université de Padoue, a publié dans la *Revue de la Renaissance* (récemment fondée par M. Séché) une curieuse étude sur le Rôle de Pontus de Tyard dans le *Pétrarquisme français*, où il montre comment ce poète, tout en imitant Maurice Scève et Cariteo, « s'éloignait bien plus que » Melin de Saint-Gelais dans ses vers alambiqués et guindés, qui » visent à reproduire tout ce que Pétrarque a de plus étrange et de » plus fade. Il se rattache à Melin et ouvre la voie à Desportes ». — L'étude de M. Flamini sera lue avec intérêt par tous ceux qui étudient les relations littéraires de la France et de l'Italie.

***

Il est question depuis quelque temps de la création d'un enseignement de littérature et de langue espagnole à la Faculté des lettres de Montpellier : des subventions s'élevant ensemble à 3.000 francs ont été, nous assure-t-on, votées par le Conseil municipal de Montpellier et le Conseil général de l'Hérault. Bien que notre Faculté des lettres ait des besoins plus urgents, nul ne pourrait s'étonner d'y voir instaurer cet enseignement. Et ce n'est assurément pas la *Revue des langues romanes* qui voudrait y contredire.

***

Parmi les mémoires récemment soumis à la Faculté des lettres de Montpellier, comme épreuves de la licence ès lettres, nous devons signaler, en raison de son intérêt pour l'histoire provinciale de Languedoc, celui de M. Henri Chaber, étudiant en histoire, licencié ès lettres, sur l'*Assistance publique en Languedoc au XVIII*e *siècle*. Le jeune auteur a traité, d'après les documents inédits d'archives, une question nouvelle et mal connue, et son mémoire apporte des résultats intéressants et curieux, sinon définitifs. Il sera probablement imprimé.

***

Au moment de terminer cette chronique, nous recevons et nous nous empressons de signaler le *Libre Nouvial*, consacré par M. Camille Laforgue à commémorer le mariage de Mademoiselle Laforgue, sa fille, avec M. le vicomte d'Armagnac. Nous reviendrons sur ce volume auquel ont collaboré presque tous les félibres et les poètes méridionaux, et qui imite brillamment l'usage délicat des *Per nozze* italiens. Bornons-nous aujourd'hui à dire qu'il fait le plus grand honneur aux presses de la maison Hamelin, et à M. Roque-Ferrier qui en a dirigé la composition littéraire et typographique.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

Digitized by Google

INDEXED

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS.

TOME XLIV

(V^me^ SÉRIE — TOME VI)

N^os^ 7-8

JUILLET-AOUT 1901

MONTPELLIER
AU BURRAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCCI

Digitized by Google

SOMMAIRE DES NUMÉROS 7-8

JUILLET-AOUT 1901

Page

MISTRAL. — La Crido de Biarn 289

VÉRAN. — La Femme dans l'œuvre d'Aubanel 293

P. DELACRAU. — Relation du siège de Beaucaire en 1632 (publiée par) [*à suivre*] 310

E. STENGEL. — Le chansonnier de Bernart Amoros [*Suite et à suivre*] 328

PÉLISSIER. — Pièces justificatives du texte de Gohory [*Suite et à suivre*]. IV : Relations de Maximilien et de L. Sforza.. 342

Variétés 370

Bibliographie : ABEILLE. — Idioma nacional de los Argentinos [c. r. GRAMMONT] 375

NIGRA. — Il dialetto di Viverone [c. r. GRAMMONT] 377

Les œuvres de l'abbé Favre [c. r. J. ANGLADE] 378

Lou Libre Nouvial de Madoumaiselo Roso Laforgo e dal Viscomte Bernat d'Armagnac [c. r. J. ANGLADE] 379

Livres annoncés sommairement [J. A.] 380

Chronique 382

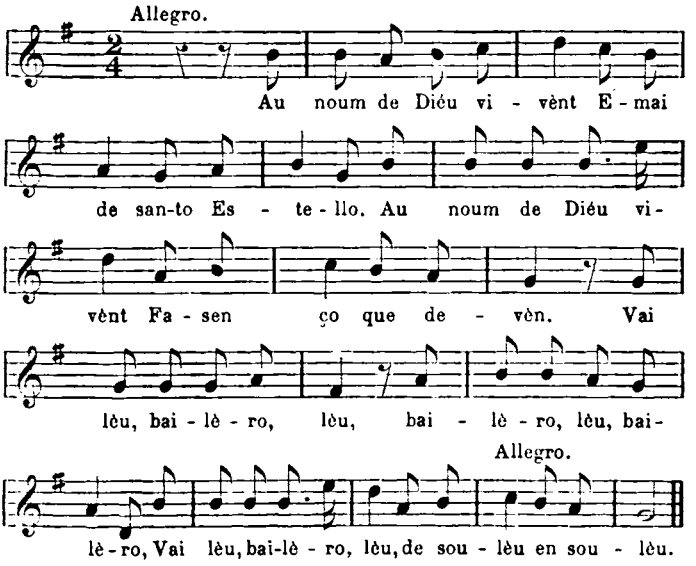
LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

Castets. — I dodici canti (suite et fin).
Chassary. — Le capoulié Félix Gras.
J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV^e^ siècle dans le *Manipulus curatorum*.
M. Grammont. — Le timbre des voyelles toniques en français.
— Ragotin.
A. Jeanroy. — Refrains inédits du XIII^e^ siècle.
D^r^ G. Marignan et **P. Moulinié.** — Etude sur le dialecte de la vallée du Vidourle, transition entre le provençal et le languedocien.
Ch. Mourret. — Une pharmacie provençale au XVI^e^ siècle (suite)
L.-G. Pélissier. — Introduction au livre historique de Gohory (suite)
B. Sarrieu. — Le parler de la vallée de Bagnères-de-Luchon.
E. Stengel. — Le chansonnier de Bernart Amoros (suite).
H. Teulié. — Le recueil des traités provençaux de médecine et de chirurgie de l'Université de Bâle.
— Le vocabulaire du noyer.
G. Thérond. — Grammaire cettoise.
— Contes Languedociens (suite).
J. Ulrich. — La traduction des Actes des apôtres en haut engadinois, par Bifrun. (Suite)
J. Vianey. — Sur quelques sources de Victor Hugo.
Aug. Vidal. — Coutumes du Pont de Tarn d'Albi.

☞ *Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la* Revue *à* M. Léon-G. PÉLISSIER, *villa Leyris, Montpellier.*

Digitized by Google

LA CRIDO DE BIARN



Au noum de Diéu vivènt
Emai de santo Estello,
Au noum de Diéu vivènt
Fasen ço que devèn.

Vai lèu, bailèro, lèu,
Bailèro, lèu, bailèro,
Vai lèu, bailèro, lèu [1],
De soulèu en soulèu.

LA CRIÉE DE BÉARN

Au nom de Dieu vivant [2], — au nom de sainte Estelle, — au nom de Dieu vivant, faisons notre devoir.

Va tôt, chant des bergers, — chant des bergers, va tôt, — va tôt, chant des bergers, de soleil en soleil.

[1] Criée que font les pâtres pour se héler entr'eux, dans les montagnes de Gascogne : espèce de tyrolienne.

[2] Ancienne formule de serment usitée en Béarn.

Digitized by Google

E vuei criden : Oussau,
Oussau, vivo la Vaco !
E vuei criden : Oussau,
Veici li Prouvençau.

Vai lèu, bailèro, etc.

E vivo Despourrins
Amount en terro d'Aspo,
E vivo Despourrins
Que jogo dóu clarin !

Vai lèu, bailèro, etc.

E vivo Jaussemin
Avau dins la Gascougno,
E vivo Jaussemin
Qu'a flouri lou camin.

Vai lèu, bailèro, etc.

Venèn pèr caligna
Lou Biarn e la Bigorro,
Venèn pèr caligna
Lou Biarn e l'Armagna.

Vai lèu, bailèro, etc.

Lou vin de Jurançoun
Fai canta la cigalo,
Lou vin de Jurançoun
Fai parti li cansoun.

Vai lèu, bailèro, etc.

E diren soun coublet
Au blu berret de lano,
E diren soun coublet
Au rouge capulet.

Vai lèu, bailèro, etc.

Et aujourd'hui crions : — Ossau, vive la Vache[1] ! — Crions : Ossau, Ossau, — voici les Provençaux !

Va tôt, chant des bergers, etc.

Et vive Despourrins, — là-haut en terre d'Aspe, — et vive Despourrins — qui y joue du haut-bois[2] !

Va tôt, chant des bergers, etc.

Et vive aussi Jasmin, — là-bas dans la Gascogne, — et vive aussi Jasmin — qui a fleuri la voie !

Va tôt, chant des bergers, etc.

Nous venons courtiser — le Béarn, la Bigorre, — nous venons courtiser — le Béarn, l'Armagnac.

Va tôt, chant des bergers, etc.

Le vin de Jurançon[3] — fait chanter la cigale[4], — le vin de Jurançon — fait partir les chansons.

Va tôt, chant des bergers, etc.

[1] *Oussau e Biarn, vivo la Vaco !* devise héraldique de la vallée d'Ossau.

[2] Cyprien Despourrins, poète béarnais (1698-1755), né à Accous dans la vallée d'Aspe.

[3] Cru célèbre de Béarn.

[4] *Aganta la cigalo*, s'enivrer, en provençal.

Digitized by Google

Ti gave plen d'encèns,
O Biarn, fan de miracle,
Ti gave plen d'encèns
An couva sant Vincèns.

Vai lèu, bailèro, etc.

Ti pourtaire d'esclop
Vènon grand capitàni,
Ti pourtaire d'esclop
Vènon rèi quauque-cop.

Vai lèu, bailèro, etc.

Pèr Jano de Labrit
Que faguè'n tant bèu drole.
Per Jano de Labrit
Enauren noste crid.

Vai lèu, bailèro, etc.

En passant pèr Nera
Saludaren Floureto,
En passant pèr Nera
Floureto nous rira.

Vai lèu, bailèro, etc.

Plantaren lou rampau
(E toco-ié, se l'auses),
Plantaren lou rampau
Sus lou castèu de Pau.

Vai lèu, bailèro, etc.

Au cabiscòu d'Ourtés
Aro pourten un brinde,
Au cabiscòu d'Ourtés
Qu'es valènt e courtés.

Vai lèu, bailèro, etc.

Nous dirons son couplet — au bleu berret de laine, — nous dirons son couplet — au rouge *capulet* [1].

Va tôt, chant des bergers, etc.

Tes gaves pleins d'encens, — Béarn, font des miracles, — tes gaves pleins d'encens — ont couvé Saint Vincent [2].

Va tôt, chant des bergers, etc.

Tes porteurs de sabots — deviennent grands capitaines, — tes porteurs de sabots — deviennent rois, parfois.

Va tôt, chant des bergers, etc.

Pour Jehanne d'Albret — qui fit un si beau gars, — pour Jehanne d'Albret — élevons notre cri.

Va tôt, chant des bergers, etc.

En passant par Nérac — nous saluerons Florette, — en passant par Nérac — Florette nous rira [3].

Va tôt, chant des bergers, etc.

[1] *Capulet*, capote en drap portée par les femmes, dans les Pyrénées.
[2] Saint Vincent de Paul, né à Pouy, près Dax.
[3] *Floureto*, jeune paysanne aimée par Henri IV.

Digitized by Google

E garden lou simbèu
Qu'es nosto vièio lengo,
Garden noste simbèu
Que i'a rèn de plus bèu.

Vai lèu, bailèro, etc,

E zóu ! *Fèbus avant*,
Coume an crida li paire,
E zóu ! *Fèbus avant*,
Que cridon lis enfant.

Vai lèu, bailèro, lèu,
Bailèro, lèu, bailèro,
Vai lèu, bailèro, lèu
De soulèu en soulèu.

F. MISTRAL.

Nous planterons la palme — (touches-y, si tu l'oses) [1], — nous planterons la palme — sur le château de Pau.

Va tôt, chant des bergers, etc.

Au capiscol d'Orthez — enfin portons un toast, — au capiscol d'Orthez — valeureux et courtois [2],

Va tôt, chant des bergers, etc.

Et gardons le symbole — qu'est notre vieille langue, — gardons notre symbole: — il n'est rien de plus beau.

Va tôt, chant des bergers, etc.

Et sus! *Phébus avant*, — comme ont crié les pères, — et sus! *Phébus avant*, — que les enfants le crient [3].

Va tôt, chant des bergers, — chant des bergers, va tôt, — va tôt, chant des bergers, — de soleil en soleil.

F. MISTRAL.

[1] *Toco-i, si gauses*, devise que Gaston de Foix avait fait graver sur la porte d'une forteresse.

[2] Adrien Planté, d'Orthez, félibre majoral, président de l'*Escolo Gastou-Fèbus* et de l'Académie de Pau.

[3] Cri de guerre de Gaston Phœbus et de ses successeurs.

Digitized by Google

LA FEMME

DANS L'ŒUVRE DU POÈTE THÉODORE AUBANEL

MESSIEURS [1],

C'est avec le plus grand plaisir que j'ai accepté l'offre qui m'a été faite de venir parler au milieu de vous de notre grand poète provençal Théodore Aubanel. Celui qui fut essentiellement le poète de l'amour et de la beauté doit être aimé de ceux-là surtout pour qui l'amour et la beauté sont encore les choses essentielles de la vie, et, en vérité, vous aimez tant Aubanel et vous le connaissez si bien que je suis bien sûr de ne rien vous apprendre au cours de cette causerie : j'éveillerai seulement vos souvenirs et ensemble nous nous livrerons, ce soir encore, au charme infini que nous éprouvâmes si souvent devant tant d'images élégantes et tant de beaux vers passionnés que nous offre le poète de la *Miougrano*, des *Fiho d'Avignoun* et du *Rèire-Soulèu*.

Mais, avant tout, Messieurs, je ne voudrais pas paraître avancer qu'Aubanel vécut toute sa vie sous l'obsession féminine. Il fut, lui aussi, comme tous les grands poètes, la lyre qui vibre au vent qui passe; je veux dire que son esprit fut ouvert aux choses de l'extérieur et que les événements du dehors trouvèrent en lui des échos parfois même retentissants.

Français et bon Français, Aubanel, comme tous ses frères en Félibrige, sentit son cœur saigner devant les blessures que la guerre de 1870 fit à la patrie française, et la douleur

[1] Les pages qui suivent ne sont que la reconstitution d'une causerie faite par M. Jules Véran aux étudiants de Montpellier, en l'hôtel de leur Association.

On a adopté les abréviations suivantes :

M = *la Miougrano*.

F. A. = *li Fiho d'Avignoun*.

Digitized by Google

et l'irritation des vaincus éclatèrent chez lui en strophes admirables d'émotion et d'énergie.

Catholique et ultramontain, les événements de Rome de 1869 lui inspirèrent un sirventès enflammé, où l'on reconnut un écho prolongé des conseils violents de l'apôtre Pierre au Christ insulté.

Provençal enfin et félibre, que de fois ne prit-il pas la parole ou la plume pour exalter sa patrie d'origine dont les destinées semblaient prendre contre toute espérance un cours nouveau, et pour affirmer sa foi dans l'œuvre entreprise par son illustre ami, le grand Mistral ?

Qu'il ait su encore s'intéresser aux magnifiques spectacles de la nature, l'admirable pièce *li Fabre*, qu'Alphonse Daudet considérait comme un de ses chefs-d'œuvre, suffirait, entre autres, à en témoigner, et des poèmes parfaits comme *l'Escalié di Gigant* sont là pour montrer quel vif et profond sentiment et quelle pénétrante compréhension il eut des merveilles artistiques et historiques qu'il lui fut donné d'approcher.

Il n'en est pas moins vrai, Messieurs, qu'on peut bien dire que la Femme emplit l'œuvre d'Aubanel ; le poète peut interrompre un moment l'hymne d'amour et d'adoration qu'il élève vers elle pour écouter les voix du dehors ou pour contempler le décor qu'il a devant les yeux, mais il revient vite à l'objet de son culte, et, se dérobant aux distractions passagères, son cœur reprend sans se lasser, sans faiblir, son amoureuse cantilène.

Vous comprendrez bien, Messieurs, que je n'essaie pas de vous parler des femmes qu'Aubanel chanta : ce serait vous parler des femmes qu'il aima, et le sujet serait singulièrement délicat : à Dieu ne plaise que j'encourre de gaieté de cœur les sévérités des cours d'amour ressuscitées ! Pour l'une d'entre elles cependant le voile est levé depuis longtemps et il pouvait l'être sans danger, car il cachait le plus pur des visages et la plus chaste des âmes. Vous avez nommé Zani, la douce jeune fille qui se déroba à l'amour du poète pour se consacrer dans les pays lointains au soulagement des misères humaines sous le costume des sœurs de charité, Zani à qui Aubanel éleva, avec les premiers désirs et les premières douleurs de son cœur, un monument impérissable.

Digitized by Google

Mais à quoi nous servirait, Messieurs, de mettre un nom sur les diverses figures de femmes qui passent dans l'œuvre d'Aubanel ? Avons-nous besoin pour jouir du parfum d'une fleur ou pour en admirer les couleurs de savoir comme elle se nomme, et l'étoile qui brille au firmament nous paraîtra-t-elle plus belle si nous connaissons l'appellation qu'il a plu aux hommes de lui donner ? C'est toujours, Messieurs, l'éternelle fleur, l'éternelle étoile, et c'est aussi l'éternel féminin.

Je ne suis pas bien sûr, d'ailleurs, qu'Aubanel ait toujours connu par leur nom celles dont la beauté l'arrêta sur sa route : elles passaient, il les aimait, il les chantait ; ce qu'il gardait d'elles, quand leur robe avait disparu au détour du chemin, c'était, avec leur gracieuse image, un parfum d'amour : leur nom, s'il l'avait jamais su, avait fui.

Mais ce qui est bien certain, Messieurs, c'est que la poésie d'Aubanel était trop sincère, dirai-je trop réaliste ? comme d'ailleurs toute la poésie provençale, pour nous offrir des peintures idéales, de pures créations d'une imagination érotique : les figures de femmes que nous présente l'œuvre d'Aubanel sont toutes des figures que la vie anima, des figures de chair sur qui des yeux et des lèvres se posèrent et qui, par la magie de l'évocation poétique, appellent encore des yeux et des lèvres.

La preuve en est facile à faire ; laissez-moi vite ajouter qu'elle est agréable. Tournons, si vous voulez, les feuillets brûlants de l'incomparable Livre d'amour que forment les diverses œuvres d'Aubanel, et nous verrons avec quelle amoureuse sollicitude il décrit, ne s'arrêtant que là où le bon goût lui défend d'aller plus loin, les richesses du corps féminin, les yeux, les cheveux, les seins...

Les grands yeux l'attirèrent :

> Emé soun front tant lisc e si *grands* iue tant bèu...
>
> (M., *Lib. de l'Amour*, IV.)

> Perqué, tant bono, un jour d'estiéu
> M'enmasca, bruno vierginello,
> Emé ti *grands* iue pensatiéu !
>
> (M., *Lib. de l'Amour* XXV.)

Digitized by Google

Quand me regardon ti *grands* iue,
Zani me ris dins ti prunello.

(F. A., *A Dono Viôuleto d'Or.*

Il chanta les yeux *bleus :*

Vole te canta, caro Felibresso,
Canta tis iue *blu*, canta ti péu d'or.

(F. A., *Abriéu.*)

Il chanta les yeux *verts :*

Sis iue d'enfant founs e *verdau*

(F. A., *La Venus d'Avignoun.*)

O chato, fres rasin ount voudriéu beca !
Uno fai mi delice e me poun d'amaresso ;
Sis iue *verd* coume l'aigo, un brisounet maca,
Treluson d'ignourènço e d'estranjo arderesso.

(F. A., *Béumouno.*)

Il chanta les yeux *noirs :*

Mai *negre* que ta raubo negro,
Bruno, tis iue m'an trevira.

(M., *Lib. de l'Amour*, XXV.)

Quand me regardon ti bèus iue,
Tis iue *negre* coume la niue,
Une niue clafido d'estello,
Quand me regardon ti grands iue,
Zani me ris dins ti prunello.

(F. A., *A Dono Viôuleto d'Or.*)

A deux reprises Aubanel se livre à un rapprochement entre les yeux des femmes et les étoiles. Mais ce ne serait pas la peine de l'indiquer, s'il s'agissait d'une banale comparaison, vieille comme le monde. Dans l'un de ces passages, donnant la vie aux étoiles, il les identifie avec les yeux féminins :

Dis estello amigo lis iue,
Dous e bèu coume d'iue de femo,
Me regardavon dins la niue :
L'oumbro èro founso, bluio, semo.

(F. A., *Vèspre d'abriéu.*)

Digitized by Google

Dans le second passage, les yeux féminins ne sont que le reflet des étoiles :

D'uno estranjo flamo,
Au founs de la niue,
Dis estello l'amo
Atubo lis iue.

(F. A., *Palinello.*)

Mais plus que les yeux encore, Aubanel a aimé la chevelure des femmes.

Il ne parle jamais des cheveux sans les montrer abondants et dénoués :

Coum 'un enfant, urouso e lèsto,
Dansavo en cantant ; de sa tèsto,
Qu'aviéu courounado de flour,
Si péu prefuma, si péu negre,
A l'asard voulavon, alegre,
E moun cor èro gounfle, èro gounfle d'amour.

(M., *Lib. de l'Amour*, V.)

A la fin pamens, las de courre,
Las de rire, las de dansa,
S'assetavian souto li roure,
Un moumenet, pèr se pausa ;
Toun *long* péu, que *se destrenavo*,
Moun amourouso man amavo
De lou rejougne, e tu, tant bravo,
Me leissaves faire, plan-plan,
Coumo uno maire soun enfant.

M., *Lib. de l'Amour*, XIX.)

Eilalin passo un veissèu
Que fasié lou tour dóu mounde ;
Alor, pèr que rèn l'escounde,
Jito à rèire dins lou cèu
Sa fièro como e s'amuso
A foulastreja touto nuso
La sereno sus lou clar.

(F. A., *La Sereno.*)

Que sa tèsto èro bello, aqui, sus moun espalo,
Dins si *long péu* negado e penjant touto palo...

(M., *Lib. de l'Amour*, V.)

Digitized by Google

Qu'èro inoucènto e qu'èro urouso !
Leissant *toumba*, touto crentouso,
Sus sis espalo, au mendre brut,
Sous *long péu* coume un long fichu.

(M., *Lib. de l'Amour*, XII.)

Anen, dansas mé li jouvènt,
Lou péu au vènt !

(M., *Lib. de l'Amour*, XV.)

Arrage, soun péu negrinèu
S'estroupo à trenello, en anèu...

(F. A., *La Venus d'Avignoun.*)

Enterin, sus vosto man blanco
Voste bèu front se clino un pau.
Vosto man trempo, blanco e leno,
Dins vòsti péu ; l'auro s'esmòu,
Tendramen l'aureto qu'aleno
Li *desnouso* sus voste còu.

(F. A., *A Madamisello Sofio de L.*)

Toun péu *destrena* devalo
De la pienche à long trachèu :
Toun fichu, de tis espalo,
S'esquiho, e vai de-cantèu.

(M., *Li Tirarello de sedo.*)

Vous pourriez croire, d'après ces citations, qu'Aubanel n'aima que les cheveux noirs : je crois bien qu'il les aima tous. Voici des vers où il chante les chevelures blondes :

Es amado, la jouvènto,
Dis auceloun dóu païs ;
Car, pèr tóuti benfasènto,
N'a jamai davera 'n nis.
Ve-l'aqui roso e sereno,
Roso coume lou matin,
Emé lou *blad* de si treno,
E soun jougne souple e prim.

(M., *Li Piboulo.*)

Lèu, sus ti long péu d'*or*
Met la courouno.

(F. A., *Cansoun pèr Dóufino.*)

Digitized by Google

A soun entour se recouquiho
Toun péu d'*or* en anèu galant.

(F. A., *La Perlo.*)

Vole te canta, caro Felibresso,
Canta tis iue blu, canta ti péu d'*or*.

(F. A., *Abriéu.*)

En vérité, c'est toute la gamme des chevelures qu'Aubanel a chantée. Lisez, dans les *Fiho d'Avignoun*, l'admirable pièce *A l'amigo qu'ai jamai visto* et vous y verrez comme il célèbre

La treno castagno
Di chato que van, lou matin,
Mena li cabro à la mountagno...

et les cheveux « pleins de lune » d'Ophélia, et les boucles « pleines de soleil » :

Oufelio à péu plen de luno;
L'autro, i frisoun plen de soulèu...

et les cheveux de feu de la Madeleine :

Soul vièsti de la Madaleno,
O fourèst de si péu de fiò!

et les cheveux noirs de sa Zani, de la reine Jeanne, de Madame Marcabrun, et les cheveux roux de la Desdemona.

Toute cette pièce, d'ailleurs, est un hymne à la chevelure féminine :

Car di chato que lou cor béu
Ço que lou mai me bouto en aio,
Noun es pèd prim, man fino, taio
Encantarello, iue que dardaio,
Gràci, tendresso.. : es lou long péu!

Lou péu! lou péu! aquelo glòri
Gisclado di man dóu bon Diéu;
Lou péu! aquéu cap-d'obro flòri,
Aquéli rai paupable, viéu!
De li mira 'n touto jouvènto

Acò m'enchusclo e fai fresi.
Voudriéu èstre l'auro que vènto

Digitized by Google

E me perdre i como mouvènto,
O la piencho au couifa savènto
E dins lou drud mordre à plesi !
.....
.....
De que soun li rais fis estello,
De qu'es l esplendou dóu soulèu,
Contro la como qu'enmantello
De soun velout, de sa dentello ?
O paparri de farfantello,
Ounte li sen fan dous relèu !

Retenez cette dernière image : « O mantille d'éblouissement, où les seins font deux reliefs ! » Je veux bien croire, puisqu'il le dit, que ce qui exalte le plus Aubanel, dans la femme, ce sont les cheveux, mais s'il en a parlé souvent et avec le plus vif enthousiasme, il n'en a pas parlé plus amoureusement que des seins. Corsages de jeunes filles, corsages de femmes : son œil, avide de beauté, s'y arrête avec complaisance. Pour dire sa joie devant leurs promesses ou leurs richesses, il trouve les mots les plus exquis et les images les plus sensuelles :

Emé soun jougne prim...
(M., *Lib. de l'Amour*, IV.)

Oh ! n'èro qu'uno enfant, e n'èro que mai bello !
Soun courset de basin, trop pichot e trop just,
Badavo un pau davans, e si poulit bras nus
Sourtien de sa maucho de telo.
(M., *Lib de l'Amour*, XVII.)

Oh ! quau me levara la set
De la chato ?... A ges de courset :
Sa raubo, fièro e sens ple, molo
Soun jouine sen que noun tremolo
Quand marcho, mai s'arredounis
Tant ferme, que subran fernis
Voste cor davans la chatouno.
(F. A., *La Venus d'Avignoun.*)

Vese de liuen bada toun jougne
Coumo uno flour que s'espandis.
(Id.)

Digitized by Google

La taio, es fòu que noun l'amiro
De la centuro à soun coutet ;
La ligno puro dóu boumbet,
Quand se tourno, bèn miés s'amiro.
Leissant au mièi un blanc relarg,
La mousselino en crous se plego ;
Lou sen, fin e redoun, boulego
Entre li ple dou fichu clar.

(F. A., *En Arle.*)

Pèr un soulet regard, pèr la mendro babiho
Toun sang superbe e viéu cour souto lou satin
De ta pèu roso autant que la roso au matin ;
Dins lou boumbet redoun toun sen tèn plus sesiho.

(F. A., *Cardelino.*)

Autant souple que l'amarino,
Uno danso d'un biais ardit ;
Si fièr teté sus la peitrino
De soun fringaire an reboundi.

Dóu desir grandis la fangalo
Li mignoto n'an plus d'alen ;
Lou sen fai lou mounto-davalo
Dins lou boumbet jouine e trop plen.

(F. A., *Lou Bal.*)

Sous la hantise de la beauté, Aubanel la recherchait partout, et, quel que fût le voile qui semblât la défendre des regards du passant, il n'hésitait pas à le soulever pour arriver jusqu'à elle.

C'est ainsi qu'il ne passa point sans s'arrêter devant la femme qui donne le sein à son enfant :

De sa bouco, au teté, l'enfant se pendoulavo,
E souto toun fichu, pièi, quand vouliés jouga,
Toun teté l'escoundiés, e l'enfant l'escalavo,
Emé si pichot det veniè lou descata!
E, trefoulido, alor, dins ti grèndi brassado,
Lou sarraves, o maire, uno longo passado!

(M., *Lib. de la Mort. Au felibre Jan Brunet.*)

Regardas-lou, vès! coume chourlo
Em' afecioun au blanc mamèu :

Digitized by Google

Es rouge coume uno ginjourlo
Qu'aurié toumba subre la nèu.

(F. A., *Jaquet Arnaviello.*)

Mais laissez-moi vous citer tout entier le sonnet qui a pour titre : *La Man*, un des bijoux de cet incomparable recueil que forme les *Fiho d'Avignoun.*

Je ne sais trop si vous pourrez trouver, je ne dis pas seulement chez Aubanel lui-même, mais chez un autre poète, et je n'oublie ni Racine, ni André Chénier, tant de hardiesse unie à tant de grâce et à tant de délicatesse. Ecoutez :

LA MAN

L'enfant souino, la maire espincho uno lagremo ;
Si det fin cercon, proumte, i dentello mescla,
L'évòri dou mamèu que sort gounfle de la.
Vese encaro la man ounte uiausson li gemo

De si bago. Aquelo ouro èro tant casto e semo
Qu'esmougu de respèt, paurous de treboula,
M'envau. « Tant lèu ! » me dis. E, sènso mai parla,

Me trais sa bello man, la siavo jouino femo ;
lèu la porto à mi bouco e ié fau un poutoun.
Dins la raubo duberto, ebria, l'enfantoun
Au blanc mamèu bevié coume à-n-un pur calice.

O man, pichoto man, au touca fres, rousen !...
Me souvendrai toujour d'aquèu bais de delice,
Que ié beisant li det, cresiéu beisa lou sen.

Quelquefois Aubanel s'est plu à donner des portraits de femmes achevés, je veux dire où rien de ce qui paraît de leur personne n'est laissé dans l'ombre. Et quelle vie toujours dans ces portraits ! Quelle richesse de couleurs ! Et quelle grâce exquise dans les détails !

Voici d'abord la Vénitienne :

Sis èr risènt e malancòni
Avien de l'ange e dóu demòni ;
Noun se poudiè vèire lou founs
De sis iue prefound coume l'oundo ;

Digitized by Google

Ero blanco e palo, èro bloundo,
Mai coume à Veniso lou soun ;

Bloundo coume un lamp de toupàsi,
La glòri d'un sant en estàsi,
E li darrié trelus dóu jour,
Quand lou soulèu plego li ciho,
Espóussant l'or de sa raubiho
Davans Sant-Jorge-lou-Majour

Vesias lou nus, mau-grat la raubo
Qu'à pichot ped mouvènt derraubo
La béuta supremo ; vesias
Soun cors pur qu'avié l'armounio
D'uno divesso d'Iounio,
D'uno estatuo de Fidias.

Coume se gounflo la marino,
Boumbavo, ardido, sa peitrino ;
Plen de desir e de respèt,
L'iue caressavo sa bello anco ;
l'aurias poutouna si man blanco,
l'aurias beisa si pichot pèd...

(F. A., *Uno Veniciano.*)

Voici la *Venus d'Avignoun* avec ses yeux d'enfant, profonds et verts, ses lèvres tendres, un peu boudeuses, ses dents plus blanches que le lait, sa chevelure noire, son jeune sein moulé dans sa robe sans plis et tout le reste enfin :

Camino e la creirias voulant :
Souto la gràci e lou balans
Dóu fres coutihoun, se devino
Anco ardido e cambo divino,
Tout soun cors ufanous enfin...

(F. A., *La Venus d'Avignoun.*)

Mais le poème des poèmes, l'hymne des hymnes qui aient été chantés à la gloire de la femme, n'est-ce pas l'ode à la *Vénus d'Arles*, incarnation de la beauté féminine ? Je pourrais vous parler du souffle lyrique extraordinaire qui anime cette pièce qu'on croirait avoir été écrite d'un seul trait dans un moment de fureur poétique, du mouvement qui s'y soutient sans faiblir du premier vers au dernier, du rythme à la fois

Digitized by Google

noble et léger qui emporte les alexandrins, de la grâce ou de la beauté des images, de l'éclat et du relief de la peinture; — mais je ne veux pas sortir de mon dessein qui est, non d'analyser les beautés littéraires d'Aubanel, mais d'étudier Aubanel comme peintre de la femme; et nous voici devant le portrait de la femme idéale, telle que la lui révéla un des chefs-d'œuvre de la statuaire antique : la *Vénus d'Arles*.

Le poète, en présence de cette image splendide de la Beauté, pousse d'abord un cri d'admiration :

Siés bello, ô Venus d'Arle, à faire veni fòu !

Il se reprend ensuite, il ose s'approcher de la déesse, la regarder longuement, l'examiner en détail et minutieusement.

Ses yeux s'arrêtent d'abord sur la tête de la *Vénus* dont il retient l'expression générale ; puis il voit le cou, la bouche, les cheveux :

Ta tèsto èi fièro e douço, e tendramen toun còu
Se clino. Respirant li pontoun e lou rire,
Ta fresco bouco en flour de qu'èi que vai nous dire ?
Lis Amour, d'uno veto, emé grèci an nousa
Ti long péu sus toun front pèr oundado frisa.

Les yeux du poète descendent au-dessous du cou : les épaules nues de la *Vénus* lui arrachent un long cri de joie :

O blanco Venus d'Arle ! ô rèino prouvençalo !
Ges de mantèu n'escound ti supèrbis espalo !
Se vèi que siés divesso e fiho dóu cèu blu !

A mesure cependant que le poète découvre les beautés de la déesse, son enthousiasme s'accroît : le voici arrêté devant les seins ; ces seins, d'une ligne si pure, le fascinent ; et tandis que jusqu'alors il n'a fait que s'adresser à l'objet de son admiration, impuissant maintenant à se contenir, il veut faire partager sa joie à tout l'univers, et il convie les peuples devant Vénus :

Toun bèu pitre nous bado, e l'iue plen de belu
S'espanto de plesi davans la jouino auturo
Di poumo de toun sen tant redouno e tant puro.

Digitized by Google

Que siés bello !... Venés, pople, venès teta
A si bèu sen bessoun l'amour e la bèuta !

Voilà pourquoi le poète aime et adore Vénus : c'est qu'elle est la source de toute beauté et que le monde ne serait rien s'il était vide de beauté :

Oh ! sènso la bèuta de que sarié lou mounde !
Luse tout ço qu'es bèu, tout ço qu'es laid s'escounde !

Et, dans ce violent appétit du beau, le poète ne supporte pas qu'aucun voile le cache : il le veut rayonnant comme le soleil. Les bras nus, le sein nu, les flancs nus de la déesse le transportent d'enthousiasme, mais pourquoi cette draperie qui s'enroule à ses hanches? Il s'emporte contre cette étoffe qui dérobe à ses yeux des merveilles, et son désespoir est si violent que les vers par lesquels il s'exprime en perdent tout rythme — jusqu'au cri splendide qui termine ces objurgations, cri de passion débordante et d'une magnifique impudeur, s'exhalant dans un vers bien frappé, clair et retentissant :

Fai vèire ti bras nus, tous sen nus, ti flanc nus ;
Mostro te touto nuso, o divino Venus !
La bèuta te vestis miès que ta raubo blanco ;
Laisso à ti pèd toumba la raubo qu'à tis anco
S'envertouio, mudant tout ço qu'as de plus bèu :
Abandouno toun vèntre i poutoun dóu soulèu !

Vous connaissez la fin de cet admirable poème :

Coume l'èurre s'aganto à la rusco d'un aubre,
Laisso dins mi brassado estregne en plen toun maubre ;
Laisso ma bouco ardènto e mi det tremoulant
Courre amourous, pertout, sus toun cadabre blanc !
O douço Venus d'Arle ! ô Fado de Jouvènço !
Ta bèuta que clarejo en touto la Prouvènço
Fai bello nòsti fiho et nòsti drole san.
Souto aquelo car bruno, ô Venus, i'a toun sang
Sèmpre caud, sèmpre viéu ; e nòsti chato alerto,
Vaqui perqué s'en van la peitrino duberto,
E nòsti gai jouvènt, vaqui perqué soun fort
I lucho de l'amour, di brau et de la mort !

Digitized by Google

E vaqui perqué t'ame, e ta bèuta m'engano,
E perqué iéu, crestian, te cante, ô grand pagano !

Arrêtons-nous sur le dernier vers : Aubanel s'y peint tout entier et le dualisme qui partagea son âme s'y définit magnifiquement. Aubanel fut, en effet, le plus païen peut-être de nos poètes, et il ne cessa jamais pourtant d'être chrétien et catholique.

Son paganisme éclate à toutes les pages de son œuvre, soit qu'il donne une âme aux rochers, aux nuages, aux arbres, à tout ce qui vit dans la nature, soit qu'il se prosterne en adorateur devant toutes les images de la Beauté et qu'il proclame en quelque sorte le Beau comme la raison d'être du monde. Pourquoi insisterais-je? N'avez-vous pas senti passer sur vous, à la lecture de tant de beaux vers, le souffle le plus pur de l'antiquité ?

Il n'en est pas moins vrai qu'Aubanel, ainsi qu'il l'affirme avec tant d'éclat dans le vers final de la *Venus d'Arle*, était chrétien et catholique.

Il l'était d'abord de tradition. On sait que, bien avant la réunion du Comtat-Venaissin à la France, la maison Aubanel, à Avignon, avait reçu du gouvernement papal la qualité d' « imprimeur du Saint-Siège » ; et ce qui se perpétua dans cette maison, avec son industrie et son beau privilège, ce fut la foi religieuse.

Théodore Aubanel fut aussi catholique par conviction. Mille faits en témoignent : ses pièces religieuses, ses lettres, son pèlerinage à la Salette après une maladie de sa femme, sa présence dans la confrérie des Pénitents Blancs, dans le Tiers-Ordre de Saint-François, l'appui qu'il prêta aux Récollets d'Avignon au moment de l'exécution des décrets, enfin, et en dehors de sa mort chrétienne, toute une vie passée, en dépit de ce qu'il eut à subir de la part de certains catholiques qui le traitèrent comme un simple Albigeois, dans les prescription de l'Église catholique.

Ce catholicisme sincère d'Aubanel, j'ai dit déjà que maintes poésies religieuses en portaient le témoignage. Mais il se montre ailleurs encore. N'est-ce pas déjà un mal religieux que de sentir en soi, alors qu'on est cependant occupé par

Digitized by Google

mille distractions charmantes, un vide immense et inexprimable? N'est-il pas prêt à se tourner vers les croyances religieuses celui qui trouve de l'amertume au fond des coupes de la joie? N'est-ce pas enfin d'un cœur chrétien de rester assoiffé d'amour après avoir bu à l'amour jusqu'à l'ivresse et de se sentir « bourrelé par l'éternel désir » d'un idéal qu'on a en vain poursuivi sur terre?

Aubanel a souffert tout ce mal.

L'amour et la beauté n'ont point rempli son cœur:

De-qu'èi que te lagnes encaro?
Ah! se l'amour e la bèuta
Noun donon la felicita,
Moun Diéu! que noun moun cor se barro?

De-que vos, moun cor, de qu'as fam?
Oh! de-qu'as, que toujour crides coume un enfant?

(M., *lib. de l'Amour*, XXII.)

Ses lèvres sont restées amères en quittant la coupe d'amour:

Vai, li caresso de la femo
Soun bono que pèr lis enfant;
Quand sias ome, que mau vous fan!
Dins si poutoun, que de lagremo!

(M., *lib. de l'Amour*, XXII.

Ecoutez enfin les plaintes désespérées de son cœur en souffrance d'idéal:

Quand poudriés, à toun grat, culi, pourpalo o blanco,
Touto flour espandido au miejour coume au Nord;
Quand poudriés, à ta fam, dóu frut de touto branco
Manja, s'aviés fa pache emé lou traite sort;

Dins ti bras quand poudriés encentura lis anco
De tóuti li jouvènto, ome, s'ères proun fort,
Te dise qu'à la fin em' un tèdi qu'escranco
T'aplantariés en routo, e sounariés la Mort!

Car chourlariés per vin li rai pur dis estello,
L'enebriaduro es pas dins li flanc dóu boucau;
Calignariés la femo enca mai amarello,

Uno fado à poutoun mai que fòu, subre-caud,

Digitized by Google

N'atroubaras jamai l'amour blous, eternau...
E l'eterne desir, ô moun cor, te bourrello!...

(F. A.. *Patimen*, II.)

Mais le christianisme d'Aubanel n'est pas resté à cet état latent : son impitoyable besoin d'amour, il l'a prosterné devant Dieu, et cet éternel désir qui faisait son tourment, il l'a satisfait en la divinité :

.....

Rintro à l'oustau e toumbo à geinoun, miserable!
Davans Diéu, paure fòu, plouro e desgounflo-te!

(F. A., *Patimen*, I.)

Et encore :

E vène maigre, e me transisse,
E ma sorre me dis : — De qu'as? —
Res pòu saupre ço que soufrisse...
O Segnour, baias-me la pas!
Un pau de pas que me restaure,
La pas, la pas que m'a quita!
Coume un vèire d'aigo à-n-un paure,
Fasès me n'en la carita!
I'a qu'uno joio vertadiero
En aquest mounde tant catiéu,
Mai aquelo èi sènso pariero :
La joio de t'ama, moun Diéu!

J'ai insisté sur le côté chrétien d'Aubanel, parce que la physionomie du poète des *Fiho d'Avignoun* me paraît y gagner un intérêt considérable. Sans cette mélancolie, sans ces remords, sans ces retours, ou, si vous préférez, cet aboutissement à la divinité, Aubanel serait resté, sans doute, un admirable poète de l'amour et de la beauté, mais il n'aurait été que cela. Païen et chrétien à la fois, et l'un combattant l'autre en lui, il me semble résumer toute une race et incarner deux mondes, deux civilisations. De combien n'en est-il pas grandi!

Du monde et de la civilisation antiques, personne n'ignore les prolongements dans les temps modernes. L'Evangile ni la science n'ont réussi à extirper tout à fait les racines du paganisme, et l'esprit païen souffle encore par intervalles sur le monde.

Digitized by Google

Mais s'il est quelque part une terre où le rameau païen a continué de vivre et de fleurir, n'est-ce pas la terre provençale? Les débris de marbre des déesses y dorment sous le sol d'où, parfois, la charrue du paysan les ramène à la lumière; la beauté grecque y revit, noble, élégante, d'une pureté parfaite, dans les filles d'Arles; le profil de médaille des empereurs romains s'y retrouve dans les traits des gardians de Camargue; les danses eurythmiques des Panathénées y sont ressuscitées dans les farandoles des Maillanaises; et, dans la sereine douceur des soirs d'été, les filles des champs, en retournant au village, suspendent encore, d'un geste adorablement païen, les gerbes d'or des épis ou les grappes violettes de la vigne aux croix des chemins — telles les moissonneuses des temps antiques chargeant des prémices de la récolte les bras de la bonne Cérès.

Ainsi vivent dans Aubanel la poésie du passé et la poésie du présent. Et voilà bien ce qui fait son originalité et son charme. Dans son œuvre si profondément humaine et d'une personnalité si puissante, passe tour à tour l'écho des voix qui, sa vie durant, se battirent dans son cœur: la voix sévère des cloches sacrées disant la fragilité de toutes choses et le néant des jouissances terrestres et la voix de Pan proclamant le règne éternel de la Beauté et l'enivrante Joie de vivre — de Pan qui, se riant des menteuses clameurs du vieux Thamus qu'aissaillirent justement les riverains du fleuve où passait sa barque lugubre, vint se réfugier dans un bosquet parfumé de la grecque Provence d'où, la nuit venue, sous le regard caressant de Phœbé, sa sœur immortelle, il module des airs divins que les poètes provençaux redisent à leur réveil.

Jules VÉRAN.

Digitized by Google

LE SIÈGE DE BEAUCAIRE DE 1632

(Arles, Bibl. Munic., cod. 207).

[P. 201] *Discours et fidèle rapport de tout ce qui s'est passé de plus considérable dans la province du Languedoc en l'année 1632, ensuite de la descente faite en icelle par Monseigneur le duc d'Orléans, frère unique du Roy. Et principalement du siège et prinse du chasteau de Beaucaire par Monsieur de Vitry, mareschal de France, gouverneur et lieutenent général pour le Roy en Provence. Et des fidelles services rendus en ceste occasion par la ville d'Arles.*

Monseigneur le duc d'Orléans [1], frère unique du roy, aprez environ une année d'absence de la cour et du royaume pour quelques mescontentements, y estant revenu et rentré à main armée, parcouru la Bourgongne, l'Auvergne et autres provinces pour tascher à se saisir des plus importantes places, descendit enfin dans la province du Languedoc, où il creut que Monsieur de Montmorency, quy en estoit le gouverneur et quy luy avoit donné sa foy de l'assister en toutes ses excécutions, auroit le pouvoir de l'introduire dans les meilleures places de son gouvernement, et les mettre à sa dévotion, au moyen de l'authorité et assendence qu'il avoit sur les affections et les volontés de toute la noblesse et des capitènes des plus considérables villes et forteresses de ceste province.

[P. 202] Le marquis de Pérault en estoit l'un, lequel comme seneschal et viguier de la ville de Beaucaire, capitène et gouverneur du chasteau, sorty d'une fille naturelle de feu Henry de Montmorency, connestable de France, père de cestuy cy, et par ainsy estroictement obligé et attaché aux intérêts de ce seigneur, [et comme emporté par la considération de tant de

[1] Son nom du babtesme: Gaston Jean-Baptiste; fut premièrement duc d'Anjou comme troisième fils de France, puis duc d'Orléans par le decès du duc d'Orléans son frère puisné. (Note marginale.)

Digitized by Google

bienfaits dont il luy estoit redevable][1], luy avoit asseuré entre autres et donné parolle de luy livrer et à Monseigneur le duc d'Orléans non tant seulement le chasteau, mais encore la ville, soubs l'appuy de plusieurs gentils hommes, habitans d'icelle, quy estoient de tout temps esgalement amis de l'un et serviteurs de l'autre, et tout de suite la ville de Tharascon, dans laquelle il asseuroit encor avoir des très puissantes intelligences.

La créance asseurée que toutes ces promesses produiroient quant et quant leur effect, flata tellement les espérances de M. de Montmorency qu'elle le porta de persuader vivement Monseigneur de venir promptement à la ville de Beaucaire et de commencer par là ses conquestes.

Il y vint donc, accompagné de Monsieur le comte de Moret[2], de M. le duc d'Elbeuf, dudit sieur de Montmorency et plusieurs autres de considération, avec environ mil à douze cents maistres, partie croates, qu'il avoit amenez quant et soy de la Flandre d'où il estoit party; vint prendre logement à Montfrin et autres petits lieux circonvoisins pour donner temps au marquis d'achever son ouvrage, disposer les habitans à le recevoir aveuglement, ainsy qu'il avoit promis, et surmonter les difficultez que les fidèles serviteurs du Roy luy pourroient opposer.

La nouvelle de son arrivée au pays et approche de Beaucaire cy [p. 203] fust bien tost apportée, dont le peuple s'esmeut; et les consuls résolus de luy fermer les portes, commencent à fortifier les courages de ceux qu'ils avoient de longue main reconnu vrais serviteurs du Roy, font d'ailleurs tous les préparatifs nécessères pour résister aux attaques qu'ils pourroient avoir de ceste part, et jurent entre eux irrévocablement de se perdre ou conserver leur ville en l'obéyssance du Roy.

On reconnut en mesme temps l'esprit de division glisser parmy les habitans, et les vrais serviteurs du Roy se retirer de la conversation de leurs plus grands amis qu'ils jugeoient l'estre du marquis et de Monsieur de Montmorency, de manière

[1] Addition marginale.

[2] En marge: « Il estoit nommé Antoine de Bourbon, frére naturel de Sa Majesté et de luy.

Digitized by Google

que telz reffroidissements et aliénations d'affections produisirent plusieurs querelles entre eux.

Le marquis, quy, dans ses plus résolues actions en l'observation de ses irrésolues promesses, avoit tousjours devant les yeux l'image de son prochain malheur, que l'horreur du crime et de sa félonie luy alloit représentant, et duquel enfin il ne sceut se desveloper, s'estant aperceu des deffiances et des querelles de ses compatriotes, et jugeant que leur division pourroit grandement nuire à ses projectz s'il ne les estouffoit en leur naissance, et ne remettoit tous ses secretz amis dans la bonne odeur des consuls et du peuple pour s'en servir avec plus de sceureté et moins de soupçon, pria et conjura les consuls et toute la noblesse ainsy divisée de se trouver un jour assigné au devant de la grande esglise, où, (n'osant encor descouvrir ses desseins), il leur fit à tous une assez véhémente exortation d'oublier mutuelement leur injure, de s'entr'embrasser et demeurer désormais bons amis et unis avec luy en une sy importante occasion, où il s'agissoit de l'espreuve [p. 204] de leur fidélité envers le Roy et de l'avantage et tranquilité perpétuelle dc leur patrie; accompagnée d'une infinité d'imprécations contre ceux quy, par quelque ocasion que ce fust, y feroient banqueroute.

Il n'eut pas grande peine à tirer d'eux l'effect de sa prière puisqu'ils y estoient tous portez, les uns pour le zelle qu'ils avoient au service du Roy, et les autres pour avoir les moyens plus libres de fortifier secrètement leur party, quils voyoient en péril par l'inesgalité des actions du marquis : ainsy ils s'entr'embrassèrent tous, soubs ces différentes intentions, et fut crié *Vive le Roy* ou de bouche ou de cœur, d'un aplaudissement universel, avec le peuple quy y estoit concouru.

Cest artifice estoit plausible vraiment pour desguiser ses doubles intentions, mais aussy estoit-ce mettre des impressions en l'esprit et des armes entre les mains du peuple, dont il couroit le hazard, non tant seulement de ne pouvoir effacer ny fere tomber des mains, mais d'en estre bientost assailly. Aussy la justice divine, quy ne manque jamais de récompense aux bons non plus que de chastiments aux pervers, retorquera bientost sur luy et sa famille les désolations qu'il avoit procurées à sa chère patrie.

Digitized by Google

Le combat pourtant estoit encor bien grand en son âme, flotante entre ces deux puissantes considérations de la perfidie et de la fidélité : celle-cy, soustenue des sages et vertueux admonestements de sa femme, celle-la fomentée des malheureuses suggestions de ses deux enfants et de son frère, évesque d'Usèz. [P. 205] Mais enfin il s'abandonne aveuglement à son malheur, et propose de suivre irrévocablement les volontés de Monsieur de Montmorency, estimant que la honte de s'en retirer souïlleroit plus son honneur et sa réputation que tous les services qu'il pourroit rendre à son Roy, à ses parens et à sa patrie, ne luy pourroient acquérir de gloire et de louanges.

Il bande donc alors tous ses desseins à cet effect : et pour mieux les fere réussir, il demeure tousjours et d'apparence et de discours, fidèle serviteur du Roy, uny avec les consuls, et leur en produit quelques légers tesmoignages. Néanmoins, comme il est malaisé que le puissant venim qu'on a une fois avallé ne produise promptement des convultions violantes, ainsy le marquis ne peut longuement desguiser ses résolutions, sans estre quant et quant soupçonnées des consuls et du peuple : lesquelz, dans la deffiance qu'ils en eurent et de plusieurs gentilshommes leurs habitans, ses inthimes amis et serviteurs de M. de Montmorency, appréhendant leur authorité dans la ville, et de n'y pouvoir estre assez puissants pour résister à la fois et aux domestiques et aux étrangers s'ils entreprenoient de l'enlever, ils en donnèrent promptement advis à Monsieur le Mareschal de Vitry, gouverneur et lieutenent général pour le Roy en Provence, quy s'estoit ja porté dans la ville de Tharascon, dèz qu'il apprint que Monseigneur s'en estoit aproché, et réclamèrent son assistance.

[P. 206] Cependant le marquis, muguetant tousjours quelque habitant, sçavoit encor se feindre avec telle justesse et dextérité, qu'à tout moment les consuls rappelloient en doute s'ils devoient s'arrester en leur doute, et luy, ayant aprins l'assistance qu'ils avoient implorée et jugé quelle ne pourroit leur être envoyée qu'à la ruyne entière de ses entreprises, leur jouant encor un nouveau tour de souplesse, les cajeolla si bien qu'en leur fesant plusieurs belles et nouvelles protestations de sa fidélité, et leur représentant « leur commun péril en la résistance où ils s'étaient résolus ensemblement, [et qu']ils ne pourroient trou-

Digitized by Google

ver de refuge, au cas que la ville fust forcée de succomber, que dans son chasteau, quy de tout temps avoit esté et seroit encores en ceste extrémité l'azile de tous leurs habitans, mais que n'y ayant assez de munition de bouche pour y soustenir un long siège, il etoit nécessaire de l'en fournir avec abondance »; les consuls, quy ne sçavoient bonnement quelle créance ils devoient prendre de luy, inclinant néanmoins ingénument à sa demande, la luy accordèrent. Ainsy il tira d'eux abondamment et leur extorqua tout ce qu'il jugea nécessère pour son utilité et pour en affoiblir la ville.

Ses desseins prospérant ainsy, selon son jugement, il n'arresta pas en sy beau chemin, car il pourveut, sependant, avec tout le secret et diligence requise son chasteau de tous les bons soldats des environs qu'il avoit de longue main reconnus ses amis.

[P. 207] La Roche Sainct-Angel, premier consul, estoit absent durant toutes ces menées, et ayant trouvé à son retour que les bons ordres que ses collègues avoient estably dans leur ville estoient très avantageux, en fut extrêmement resjouy et leur en donna de grandes louanges.

Le marquis donc ainsy pourveu de tout et en estat de ne rien craindre, selon son jugement aveuglé, osta le masque et se déclara ouvertement pour Monseigneur, soubs la créance que Monsieur de Vitry n'oseroit entreprendre dans le gouvernement de Monsieur de Montmorency. Mais, peu après, ayant apprins que la ville d'Arles armoit, de son commandement, et jugé que sy Beaucaire en estoit secouru, il n'y seroit plus à temps pour le surprendre, ainsy qu'il avoit de longue main projecté (ne luy ayant tousiours esté que trop aisé, puis qu'il avoit à sa dévotion le capitène de la ville quy gardoit les clefs des portes); de manière que, s'imaginant que les menaces pourroient enfin emporter et vaincre le courage et résolution des consuls; leur déclara et représenta ouvertement « l'indignation que Mgr avoit conceue contre d'eux, par le refus qu'ils faisoient à l'introduire dans leur ville; les maux, dont, en leur particulier, ils se rendroient coulpables en lui résistant et demeurant forcez; les malheurs quy accueilliroient leurs habitans; et l'inévitable désolation de leur patrie », les conjura d'assembler promptement leur conseil général, et prendre en iceluy une

Digitized by Google

résolution irrévocable [p. 208] de le recevoir et le reconnoistre ; soubs ceste asseurance que, comme viguier y président à son accoustumée, il auroit des persuasions assez fortes, joincts à luy les suffrages de tous ses amis, pour emporter la delibération selon ses intentions, et les fère déclarer rebelles avec lui.

Les consuls, escandalisez de ce discours, luy respondirent, par la bouche du premier, « que la ville n'entreroit jamais aux termes de consulter quel party elle devoit eslire, tant que l'authorité seroit en leurs mains ; mais bien par quel moyens elle pourroit repousser les efforts des ennemis du Roy, et fere chastier la desloyauté de tant de mauvais citoyens » et plusieurs autres semblables discours ; desquelz le marquis, se sentant vivement piqué, eut des ressentimens si cuisans qu'il ne peut se contenir de lui lascher, avec l'un de ses fils quy estoit avec luy, quelques injures quy leur furent soudain bien hardiment rétorquées.

On vit à l'instant le peuple résolu et tellement animé et confirmé en l'obéissance du roy et soustien des consuls, qu'il courut généralement aux armes et commença à dresser des retranchemens et barricades, à chasque bout de ruë proche la porte du chasteau.

Cependant Monsieur le mareschal de Vitry, quy tout à point s'estoit porté dans la ville de Tharascon, ainsy qu'est touché cy-devant, et où sa présence avoit estouffé plusieurs secrettes menées, et empesché que le mal contagieux de Beaucaire ny communiquât [p. 209] plus avant son venin ; prévoyant bien que de la révolte ou prise de ceste ville dépendoit le repos et la tranquillité de son gouvernement, despescha promptement divers courriers en trois différentes parts à la fois ; scavoir à Monsieur le mareschal de La Force quy estoit dans le Bas Languedoc, tallonnant Monseigneur de la part de Sa Majesté avec une armée volante pour l'empescher d'y fère progrès, auquel il donna avis de tout ce quy s'estoit passé en ceste occasion ; aux sieurs consuls d'Arles (par l'un de ses carrabins quy arriva à eux le dimenche premier aoust, sur les trois heures au matin), pour les suplier et enjoindre de la part du roy, de luy envoyer promptement trois cents hommes, et, en dernier lieu, aux Communautés d'Ayrargues, Saint Rémy et autres lieux du viguerat, pour en avoir autant.

Digitized by Google

Les citoyens d'Arles, quy vivent dez tousjours dans ceste honorable ambition de tesmoigner en toutes occurrances à Sa Majesté qu'elle n'a ville en tout son royaume en laquelle ses mandements et de ses ministres soient exécutés avec plus d'ardeur et d'affection, et qu'ils ne pourroient jamais estre ingrats ny mesconnaissants à tant de biens-faicts qu'ils reçoivent de ses mains libérales ; oultre le devoir de la fidélité naturelle quy les oblige sy estroitement à une sy doulce et débonnère servitude, recevant incontinent ceste agréable semonce de la bouche de leurs consuls, furent [p. 210] soudain en armes, d'entre tous lesquels en furent par eux choisis trois cents, dont la plus grande partie estoit de noblesse ou aultres gents d'eslitte et de considération ; tous lesquelz en sortirent le mesme jour dimenche premier aoust sur les deux heures après-midy, conduits par le sieur Philipe Beuf, l'un des consuls de l'estat des bourgeois, sage, expèrimenté et courageux capitène.

Les Communautéz du Viguerat, s'estant assemblées aussy le mesme jour, avec extrême diligence, firent levée d'environ cent cinquante hommes et partirent avec telle scélerité qu'ils n'eurent mesmes, presque tous, le loisir de se pourvoir des munitions necessères ; soubs l'espérance néanmoins que Monsieur le mareschal leur en feroit destribuer à Tharascon à leur arrivée ; où s'estant randus et ne luy ayant peu offrir que leurs personnes et leurs armes, ainsy presque inutiles, il leur comanda pourtant de passer promptement sur l'isle pour ne perdre le temps, avec promesse de leur en fere tenir incontinent, estimant que les consuls de Tharascon luy en présenteroient, atendant qu'il en eust fait venir de la ville d'Arles. Et pria le sieur d'Alein, gentil-homme d'Arles, pour lors viguier de Marseille, quy l'avoit suivy et ne l'abandonna jamais durant l'ocasion, d'aller à eux de sa part et leur en demander, avec promesse de leur en rendre autant : ce qu'ayant promptement exécuté, et n'y ayant trouvé que des refus, s'excusants sur l'impuissance, Monsieur le mareschal en receut des extrêmes desplaisirs et leur en fit de vives et picquantes reproches.

[P. 211] Tandis, la troupe d'Arles arrivée immédiatement après et en queüe des autres, environ les cinq heures du soir, Monsieur le mareschal la faict de mesmes tout d'un train passer

Digitized by Google

sur l'isle, ayant apprins que Monseigneur devoit dans peu d'heures entrer au chasteau de Beaucaire.

On observa ce soir là plusieurs circonstances de ceux de Tharascon, lesquelles donnèrent un très-évident esclaircissement à la proposition que le marquis de Perault avoit faite à Monsieur de Montmorency de luy livrer encor ceste ville au moyen des intelligences qu'il y avoit : car premièrement, par la lettre que Monsieur le mareschal de Vitry escrivit aux consuls d'Arles, il leur marquoit que les gents qu'il leur demandoit estoient pour ramplir la place de ceux de Tharascon, qu'il allait dès ceste heure là faire entrer dans Beaucaire ; néanmoins tant s'en fault qu'ils y deussent estre desjà à leur arrivée qu'au contrère lorsque le consul y aborda avec sa troupe et receut son commandement de passer promptement sur l'isle, il le vid sur le bord de la rivière sans autre compagnie que des siens, fors un ou deux gentilshommes de la ville, apprint qu'il n'y estoit passé que la troupe du viguerat qu'il y voyoit encores descendre, pour laquelle encor on luy avoit refusé des munitions de guerre ; et ce quy augmenta plus encor l'escandale à ceux d'Arles fut de n'avoir receu d'eux à leur arrivée ou passage aucune gratification de rafraischissements, en recompense de ceux qu'on leur avoit largement fournis puis naguères à Arles (dont ils avoient grand besoing) à leur retour d'Aigues Mortes en semblable occurrence. Toutes ces circonstances, dis-je, donnèrent argument que dans ceste ville le service du Roy ny avoit pas pour lors grande vigueur. Tant est que ces troupes ainsy assommées [p. 212] de la plus ardente et insuportable chaleur quy fut jamais, elles passèrent toutes gayement sur l'isle ; mais la saison pour estre introduites dans Beaucaire n'estoit pas encor arrivée pourtant, les afferes n'y estant point entièrement disposées par les artifices que le marquis et la noblesse de la ville y apportoient à tout moment, ainsy que nous verrons cy aprèz. Etfalut qu'elles campassent là tout le reste du jour et toute la nuict suivante.

Or ceux d'Arles n'y furent plustost descendus qu'il fut incontinent déclaré à leur consul par les premiers, qu'ayant esté constraints de se lever et de sortir ainsy de leur maison, à la haste, sans munition de guerre, soubs l'espérance de s'en fournir à Tharascon, et ne l'ayant peu fere pour ne

Digitized by Google

retarder leur descente, ils en estoient en des extremes desplaisirs. A quoi le consul, pourvoyant sur le champ, leur fit despartir quant et quant du plomb, de la mesche, et deux cartouches de plomb à chasqun, que ses propres soldats arrachèrent de leurs bandollières et leur donnèrent.

La descente de ces troupes sur l'isle donna des estranges appréhentions au marquis et à la noblesse de Beaucaire quy suivoit son party, jugeant que leur introduction dans la ville estoit le coup mortel de leur espérance. Aussy dès lors ne batirent-ils plus que d'une aisle et le marquis s'estant retiré au chasteau, toute la ressource des autres se réduisit à ce point de courir ouvertement les rües, déclamer contre leurs consuls, et imprimer en l'esprit du peuple mille terreurs paniques et toute sorte d'appréhention de l'insolence que les soldats exerceroient en leurs biens, en leurs maisons et leurs familles, et en leurs propres personnes s'ils estoient introduits.

[P. 213] Ce fut une rude attainte à l'authorité des consuls, de laquelle ils virent soudain naistre mille murmures et soublèvemens du peuple, violemment agité et effarousché de telles appréhentions qu'y porta aucuns des plus mutins à leur reprocher le peu de confiance qu'ils avoient en eux de ne les avoir estimé capables de garder et deffendre courageusement leurs murailles et leurs maisons, soubs leur authorité, sans l'assistance d'autruy ; et que l'introduction de ces troupes ne leur pourroit estre que dommageable et funeste.

Les consulz, estonnés de telz mouvemens et taschant à ramener le peuple de son desvoyement, se fortifièrent de l'authorité des magistrats de justice et principalement de Dupuy, procureur du Roy, homme très-résolu. Tous lesquelz ensemblement, après des hardies et puissantes menaces de cestuy-cy, parlant au nom du roy, et des vives et pressantes persuasions de ceux-là comme pères de la patrie, l'ayant par ce moyen aucunement ramené, ils résolurent, enfin, de donner l'entrée à leur secours à quelque prix que ce fût, voyant que d'iceluy dépendoit et le gain de leur partie et la tranquilité de leur patrie, ainsy que la suite le fera voir.

Toute ceste nuit s'écoula en telles consternations domestiques qui les empeschèrent non seulement de l'introduire

Digitized by Google

(appréhendant quelque mésaventure), mais encor de pourvoir à ses nécessitez.

Ce long retardement d'ailleurs et ce peu de conte qu'on tenoit de ces troupes leur donnoit cependant de très-puissants mouvements de [p. 214] cholère et de très-violents soupçons de quelques mauvais jeu. Si bien que le consul Beuf, pour ne recevoir quelque affront, logea quant et quant à la plus haulte poincte de l'isle, le sieur de Mandon (l'un des cinq capitènes des cartiers d'Arles) avec toute sa troupe pour en deffendre l'entrée du costé de la terre. Et luy, avec tout le reste, se tint préparé à recevoir et repousser courageusement de tous les autres endroits ceux quy l'y voudroient mettre en eschec.

Le marquis, cependant, qui avoit comme abandonné ou quitté la partie dès la défense de ces troupes sur l'isle, et s'estoit retiré en son chasteau, en donna promptement advis à Monseigneur, luy représentant ce secours beaucoup plus considérable et plus grand qu'il n'estoit ; lequel fesant promptement r'assembler ses troupes quy s'étoient dispersées et relaschées dans les villages circonvoisins, vint quant et quant à Beaucaire, accompagné de tous ces seigneurs qui le suivoient, se présenta tout de nuict à la porte du chasteau qui regarde la prerye [1], et y fut introduit avec tous les siens.

Tandis, les consuls qui n'estoient bonnement encore bien confirmés en la résolution de recevoir leur secours, ayant eu advis que Monseigneur estoit au chasteau et que toutes ses troupes y rentroient à la fille, firent soudain donner l'allarme au peuple par le tocsin, afin qu'un chascun se rendît sur les murs de la ville ou au corps de garde de leur cartier, et cependant envoyèrent promptement une troupe de leurs plus [p. 215] hardis habitans ranforcer ceux quy s'estoient jà saisis de toutes les avenües de la porte du chasteau quy est dans la ville ; attendant d'y loger leur secours, commandèrent au capitaine de la ville de luy aller ouvrir la porte de Cadenet quy luy estoit la plus prochaine, et à Dions, fils du premier consul, de l'aller introduire promptement.

Ce fut à ce point que le peuple, reconnoissant l'erreur où la suggestion de tous ces mauvais serviteurs du Roy l'avoit

[1] La *prairie* ou champ de foire.

Digitized by Google

voulu précipiter, courut comme désespéré à la deffence de leur muraille, loua les vertueuses intentions de leurs consuls, commencea à bien espérer de leur résolution, et à se proposer qu'infailliblement leur courageuse résistance seroit largement récompensée de la débonnèreté du Roy, et que le moins qu'il pourroit espérer de sa libéralité ce seroit leur affranchissement de la tyrannie du marquis; ainsy en parloient-ils.

Le capitène de la ville, quoyque des intimes amis du marquis et serviteur de M. de Montmorency, fesant violence à ses volontés, fut constrainct d'aller ouvrir ceste porte, aprèz quelques sourdes paroles de refus qu'il laschea aux consuls, lesquelles furent suivies de menaces de luy oster les clefs. De manière que le sieur de Dions, quy s'estoit jà suffisemment pourveu de batteliers, montant promptement sur leurs batteaux passa sur l'Isle (laissant le sieur de la Roche, son père, à la porte), pria le consul Beuf, au nom de son dit père, de ses collègues et de tout le peuple, de vouloir [p. 216] promptement entrer dans leur ville et luy fit des excuses de ce long retardement.

Le sieur consul Beuf, cependant, quy avoit reconnu, avant l'arrivée du sieur de Dions à luy, que toute la cavallerie de Monseigneur estoit sur le pied, et ouyt en même temps le tocsin sans savoir sy c'estoit pour Monseigneur ou pour soy (n'ayant ancores veu personne de la part des consuls), despescha promptement le sieur Peinct, l'un de ses volontères, son inthime amy, et lieutenent en ceste expédition, devers M. le Mareschal de Vitry pour apprendre ses intentions sur ceste occurrence: et consulta d'ailleurs le sieur de Rousset, gentilhomme de Provence (auquel M. le Mareschal avait donné la conduite de la troupe du Viguerat) avec les plus expérimentés de leurs volontères, pour les formes de leur subsistance ou de leur introduction au cas qu'ils feussent enfin appellez, reconnoissant leur entreprise grandement hazardeuse et toute remplie de péril ; mais, durant leur consulte, Dions arriva à eux; nonobstant la prière duquel, et les asseurances qu'il leur donna que son père les attendoit à la porte, et ses collègues aux autres endroits de la ville pour ordonner de leurs postes, ils delibèrèrent pourtant d'envoyer tout premier dans la ville

Digitized by Google

La Bresche, l'un de leurs sergents, pour reconnoistre et juger de la contenance des habitants et prièrent Dions de demeurer avec eux, en hostage pour l'asseurance d'iceluy et jusques à son retour.

[P. 217] Ce sergent, passant promptement le bac et entrant dans la ville environ les deux heures aprèz la minuict, donna seul jusques dans la place du marché, et n'eut autre rencontre que dudit sieur de Laroche à sa porte et du capitène de la ville ; laquelle ayant ouverte contre son cœur, ne sceut sy bien retenir ses ressentimens qu'il ne luy usat de quelques sourdes menaces, « que tout autant d'estrangers quy entreroient dans la ville y seroient taillés en pièces. »

Tandis, ces compagnies de Croates quy suivoient Monseigneur, estant sur le pied pour entrer au chasteau et ayant apprins que ces troupes estoient sur l'isle, firent tout leur effort pour avoir congé de les y aller attaquer et d'y passer à guay du costé où estoit assis en garde le sieur de Mandon. Mais ils en furent divertis par quelques-uns, lesquelz représentèrent à Mgr y avoir trop de péril et en ce guay et en l'incertitude du nombre des soldats, et que la ville estant une fois saisie, on auroit bien moyen de les deffère.

La Bresche cependant, sa descouverte faite, revint à la porte d'une part, à mesure que le sieur Peinct, de l'autre, redescendoit sur l'isle avec ordre de Monsieur le Mareschal de fère entrer promptement ces troupes à quelque prix que ce fut, et tous deux furent estonnés d'en voir desja une bonne partie dans la ville avec le sieur de Dions et le consul Beuf en teste d'icelle. Auquel néanmoins le sergent rapporta le discours qu'il avoit ouy du capitène de la ville, mais il n'arresta pourtant, le Rubicon estant jà passé, et tous les soupçons vuidez et surmontez par son courage et par la confiance qu'il avoit en la franchise du sieur de Dions quy le guidoit et de son père quy le [p. 218] recevoit. De manière que le sieur Peinct fut grandement joyeux de treuver que l'obeyssance avoit prévenu le mandement que M. le Mareschal luy avoit donné et que tout le reste passoit à la haste.

Le sieur de la Roche donc, ayant accueilly le sieur consul Beuf avec les plus tendres remerciemens que méritoit un sy important et signalé service, et que la briefveté du temps luy

Digitized by Google

peut permetre, le conduisit de ce pas avec toutes les troupes jusque dans la place du marché où elles se mirent promptement en bataille. Et de là, sans arrester, allèrent se loger tout contre les jardins joignant les murailles et la porte du chasteau quy descend à la ville, où les habitans avoient ja mis quelques charretes et commencé à se barricader. Le consul Beuf y choisit la porte la plus prochaine et la plus dangereuse, en laquelle il s'arresta avec l'eslitte de ses volontères, laissant les autres plus esloignées au reste des troupes et aux habitants.

Ces barricades n'estoient à peine alors bien commencées qu'un chasqun d'eux mit promptement la main à l'œuvre pour se retrancher et mettre en deffence, et leur fut donné par les consuls tout ce qu'ils leur demandèrent pour cest effect.

Le jour venu (lundy deuxiesme aoust), le marquis, quy s'estoit imaginé que l'arrivée de Monseigneur dans son chasteau auroit donné telle appréhention aux consuls et au peuple [p. 219] que, les armes leur tombant des mains, ils n'auroient le courage de fere entrer leur secours et le ranvoyeroient en désordre, fut bien estonné de les veoir tout contre les murs d'iceluy, retranchez, barricadez, et en estat de luy disputer courageusement l'entrée de leur ville. Et ceste noblesse, d'ailleurs, quy suivoit ses mouvemens avec tant de passion et d'aveuglement, remplie de mesme estonnement que luy et hors de toute espérance d'entreprendre désormais aucune chose à leur avantage, reconnoissant qu'il y alloit de la honte et des uns et des autres d'avoir eu tant de belles intentions pour Monseigneur, tant de courage d'excécuter, et néanmoins perdre des sy belles ocasions de se rendre maistres de leur ville, et principalement celle que la nuict précédente leur avoit sy favorablement produite, lorsque ce peu d'habitans, quy ne commençoient qu'à desseigner encore leurs retranchemens, n'eussent peu rendre à Mgr aucune considérable résistance, s'ils l'eussent fait descendre en armes promptement dans la ville, se réduisirent tout enfin à ce dernier remède de fère quelques abouchemens et conférances avec les consuls, pour tascher de se mettre à couvert des reproches et des indignations de Monseigneur, qui avoit ignoré toutes ces contradictions et résistances et creu que le tout luy estoit asseuré. Quelques-uns

Digitized by Google

d'entre eux obtindrent des consuls de pouvoir monter au chasteau et proposer à Mgr et au marquis quelque accommodement [p. 220] quy leur donnast de la satisfaction à tous. Ainsy ceste matinée s'escoula en allées et venues d'une part à l'autre sans fruict ; et Varie, l'un d'eux, s'y estant entremeslé de la part des consuls, fut porté par terre, descendant du chasteau, par une mosquetade, que luy tira un soldat de la garnison, quy luy entra par le col et sortit par l'espaulle.

Ce coup contre le droit des gens, mit sel en bouche aux consuls, les fit aller plus retenus, et le marquis en receut un grand desplaisir. Néanmoins, s'imaginant de pouvoir avancer luy mesmes ce que ses amis n'avoient peu le matin, il demanda encore de parler aux consuls et permission de descendre jusqu'à la prochaine barricade. Son intention estoit double, car il désiroit voir le retranchement et la contenance des soldats. Les consuls, néanmoins, quoyque très résolus en leur première délibération de servir le Roy à quelque prix que ce fût, estimant que sy de telles conférances pouvoit sortir quelque accommodement, leur honneur sauve et la ville demeurant tousjours dans les termes de l'obéyssance, elle en seroit d'autant plus soulagée et exempte des foulles que les gens de guerre y produisent communément, luy accordèrent enfin ses demandes.

Il descendit donc à la ville avec les sieurs d'Elbene, le baron [p. 221] de Ledenon et Laroche d'Agoult, escuyer de M. de Montmorency. Et rencontrant à la première barricade le consul Beuf en teste de l'eslitte de ses volontères, et en estat de la bien deffendre, s'y arrestant un peu et fesant bonne mine, loua fort leur contenance et leur résolution, leur laschant en passant ce petit traict de vanité, « qu'ils estoient tous dignes de commander des régimens. » Lequel ayant été soudain recueilly par un gentil esprit de la troupe, le luy couvrit avec grace par ses paroles : « Ouy, certainement, Monsieur, luy dit-il, mais ce nous est beaucoup de gloire et de satisfaction de n'estre en cette occasion que simples soldats soubs notre consul et y servir le Roy. »

Le sieur de La Roche donc s'approchant de lui, tirant quant et soy hors de la barricade le sieur consul Beuf pour estre tesmoing de tous leurs discours, la première parole du mar-

Digitized by Google

quis au consul fut d'avoir violé sa foy en la mutuelle promesse qu'ils s'estoient faite de n'introduire aucune personne estrangère dans la ville ny dans le chasteau. A quoy il respondit qu'elle avoit ainsy véritablement esté faite entr'eux, mais soubs cette condition de servir le Roy et les uns et les autres, et qu'ayant vu la nuict précédente entrer Monseigneur dans son chasteau, il avait de mesmes introduit dans la ville le consul d'Arles et sa troupe; ainsy, n'ayant fait en cela que [p. 222] l'ensuivre, il en estoit le premier coulpable. Le sieur d'Elbene et le baron de Ledenon, apprehendant que ces parolles n'en produisissent d'autres plus fascheuses, interrompant le discours du marquis, pressèrent fort alors le sieur de la Roche de congédier les messieurs d'Arles et laisser la ville entre les mains des habitants. Mais au contraire la connoissance et l'appréhention qu'il avoit de ceux quy suivoient le party du marquis, dans la ville, et du peu d'assurance du peuple, luy fit rejetter bien loing telles propositions et demeurer ferme en son procédé, reconnoissant très bien que, ceux d'Arles estant son principal apuy, la partie demeureroit fort inesgale et leur affère seroit bientost vuidée à la confusion et au grand détriment du service du Roy.

Durant ce pourparler, tous les soldats des barricades observant diligemment les actions et les mouvemens du marquis demeuroient sur pied, et en estat de repousser vivement sa violence au cas qu'il en eust voulu user contre leurs consuls. Et sur ce poinct il arriva qu'un soldat du chasteau laschea une mosquetade dans la barricade du consul Beuf, quy porta contre un mur, où estoit appuyé un de ses volouteres, auquel ayant ramply le visage et le chapeau du desbris de la pierre, s'adressant au marquis : « Voyez, Monsieur, luy dit-il [1], comme vos soldats nous traitent dans vos tresves et vos abbouchements. » [p. 223] De quoy il lui fit ses excuses, et menaceant rudement le soldat, asseura tout haut ce volontère qu'il n'entendoit point que la foy publique fut ainsy violée. Lequel luy répliqua avec une contenence gentille « que les mosquetades estoient trop peu de cas pour les fere desmouvoir de leurs postes, et qu'il y falloit joindre le canon. »

[1] *En marge en regard:* M. Peinct.

Digitized by Google

Cet excès porta soudain le desir de deux soldats, habitans de Beaucaire meslés parmy ceux d'Arles[1], d'en tirer sa revenche. Et, s'estant avancez, s'appoinctèrent conjoinctement pour tirer au marquis, mais le volontère s'en estant aperceu s'avancea à eux, leur donna tout à poinct de la main sur l'harquebuse qu'ils avoient enjoüée, les en destourna et leur fit le hola, ne voulant permettre de venger une lascheté par une autre.

Tandis, Monsieur le mareschal, sçachant que ces troupes de Beaucaire ne pouvoient avoir de muuition de guerre que ce qu'un chasqun des soldats pouvoit avoir sur soy, et jugeant que les consulz ainsy troublez n'auroient pu avoir le soing de leur en fère fournir, despechea promptement aux sieurs consuls d'Arles pour les prier de fere encor ce bon service au Roy de luy en envoyer promptement. A quoy ils furent très diligents, et luy en envoyèrent quatre muletz chargez quy luy furent [p. 224] présentés de leur part par un gentilhomme de la ville qu'ils luy députèrent (ce fut le sieur Despins). A quoy il receut une incroyable satisfaction et leur en fit des grands remerciements, ne pouvant se contenir d'exagérer à tous coups la grandeur de leur affection et la promptitude de leurs services aux choses concernantes l'interest de Sa Majesté.

La conférance du marquis demeurant vaine enfin et sans effect, et les consulz rentrés dans la barricade, on ouyt à l'instant de tous les soldats quy y estoient une acclamation universelle de *Vive le Roy*, quy donna un très rude coup d'estonnement au marquis et le plongea dans une grande confusion, ne sçachant treuver à Monseigneur excuse vallable et légitime pour collorer tant de manquements. De manière qu'il fut sur les termes de demeurer dans la barricade avec les consuls pour éviter ses indignations.

Monseigneur estoit pour lors, avec MM. de Moret, d'Elbeuf, de Montmorency et autres de consideration à la porte du chasteau par le dedans sans y estre aperceus, attendant l'issue de ceste conférance pour donner tous, l'espée à la main, contre les barricades au cas qu'elle ne terminast selon ses intentions :

[1] *En marge en regard* : Scève en estoit l'un.

Digitized by Google

et ayant ouÿ le bruit des soldats et demandé la cause d'iceluy, on luy dit que c'estoit un cry de Vive le Roy : « Ouy, répliquat-il soudain, tirant son chapeau, Vive le Roy ! »

[P. 225] Tous ces Messieurs donc rentrez au chateau et Monseigneur ayant apprins la ferme délibération des consuls, entra en une sy grande fureur contre le marquis qu'il proposa de le fere saulter des créneaux ; lequel, le sçachant, n'osa se présenter devant luy que son esprit n'eust esté radoucy avec beaucoup de peine par tous ces seigneurs. Aussy, à vray dire, il ne sceut jamais en ceste action obliger entièrement ses amis ny désobliger ses ennemis.

L'ardeur de la cholère de Mgr luy fit incontinent demander ses armes, délibéré d'aller enfoncer ces barricades, disant que puisque la querelle estoit pour soy il vouloit estre le premier à les franchir ; mais Dieu en ayant disposé autrement et ne voulant permettre qu'il s'exposast avec tant de noblesse en un sy éminent péril, sussita sur le champ le sieur d'Elbene, quy avoit veu la contenance de ceux des barricades, lequel luy représenta « qu'ily avoit reconnu un si grand courage aux soldats et un sy ferme propos et délibération d'y mourir tres-tous plustost que d'en démordre et l'abandonner, estant tous gents de condition, commandés par leur consul, homme très-résolu, qu'infalliblement se seroit s'exposer et toute sa noblesse à la boucherie de gayeté de cœur, et que le moindre d'eux quy s'y pourroit perdre valloit mieux que toute la ville ensemble », avec plusieurs autres véhéments discours sur ce sujet.

[P. 226] Le sentiment du sieur d'Elbene estoit très-bon pour n'exposer la personne de Mgr qu'on n'eust peu que malaisement retenir, aussy prévalut-il et fit changer ceste résolution ; mais à vray dire, sy Monseigneur eust fait attaquer vivement ces barricades d'une part, et tous les gentilshommes de la ville amis du marquis eussent à mesme temps saisy l'une des portes de la ville pour l'y introduire par le dehors comme il leur estoit très-aisé, sans doute la ville estoit enlevée ; car les barricades n'estoient pas encore en très-bon estat ny capables de trop grandes résistances ; ny mesmes le nombre des tenants assez grand quoy que très-vertueux, et d'ailleurs la plus grande partie du peuple quy suivoit les consuls vagoit encor dans

Digitized by Google

l'irrésolution, dans la crainte et dans la confusion. Enfin, ceste parolle eust sy grand poids que ceux de Beaucaire peuvent désormais la marquer dans leurs fastes pour l'une des choses les plus essentielles de leur bonne aventure et de leur tranquilité publique, puisque, sans avoir plus grand soing ou perte des leurs, ils ont vertueusement monstré le front au frère du plus grand et redoutable prince de la terre armé pour les subjuguer, et se sont glorieusement conservés dans la légitime obéyssance, malgré, s'il faut ainsy dire, d'eux mesmes.

Pierre DELACRAU.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(Suite)

[132 (c^a 112)]

PEIRE UIDAL (c *f°*. *74 r°*)

(= B. Gr. 364, 17)

I. Dieus en sia graçitz
Qel franc reis es gueriz
E sans & deleitos [1]
Per qeu [2] cobri cansos
Gaias & ab gais sos
Qe [3] mera giquitz
Corroços [4] & marriç
Mas la sua saluç
Nos a totz erembuz [5]
E tornat en iouen
Mon cor & mon talen.

II. Qar de bona raiz
Es bos arbres ichiz [6]
E fructz es car & bos
E rics [7] & saboros
Et en [8] torn amoros
Vais domnas & [9] chausitz
Tant qe noia [10] als marriz
De cui son plus remsutz [11]
Qe focs ni fers agutz
Qar don men uulh [12] men-
Qus no [13] las mi defen. [pren

III. Ben tainh qeu sia arditz
Qe tal domna mes guiz [14]
Qes la genser qanc fos
Qab sas bellas faisos
El bels oils orgoillos
An mantz [15] cors enuaiz [16]
Per qe mos esperiz
Es ab leis remasuz [17]
Don mi senc [18] reuenguz
De tot mon marrimen
Qai sofert loniamen.

IV. Jouenz es mal bailiz
E pretz ces [19] per traiz
Per colpa dels baros
Quer uenson [20] los guarsos [21]
Manēz et orgoillos
El [22] cortes escarniz
E domnas trichairiz
Regnon *con*tra nos druz
.....
Trop deschausidamen
Ab doble faillimen.

V. A bel cors gent bastiz
De totz bos aibs compliz
.....
....
.... [23]

L. S. : [1] deleichos — [2] qem — [3] De qe — [4] Corrossos — [5] ereubutz — [6] eislis — [7] E douz — [8] ieu — [9] cai — [10] nuig — [11] temsutz — [12] uoil — [13] Qom nō — [14] guitz — [15] mon — [16] euazitz — [17] remansutz — [18] sui — [19] tenc — [20] Car uezon — [21] garzos — [22] Los — [23] Dona sim rent a uos Humil e uoluntos E destregz e cochos

Digitized by Google

Si com cel qes feriz
Damor & [1] cor qem diz
Qem renda uos uencuz
Doncs si nom faiz aiuz
Mort aurez chausimen
E nous estara gen.

VI. Per flac rei apostiz
Es bos regnes deliz
Qar planh [2] sas messios
E plorals autrui dos
E fug solaz dels pros
E reis pos uiu auniz
Val mens qe sebeliz
Mas eu son car tenguz
Pels meillors & cresuz
Per la cortesa gen
Qes contradig nomen [3].

VII. Per som son gent guarniz
Contrals uags acapiz [4]
Qe ab mi (o *f°. 74 v°*) es ara-
[gos
Et castella & leos
E [5] ualent rei nanfos
Els [6] castels estabiliz [7]
On preç es gent seruiz
Et ondraz & tensuz
Si qe dels abatuç
Flacs auars cor de uen
Non ai nul pensamen [8].

VIII. Aitant com plus ardiz
Es leos qe crapitz
Et ors qe bous cornuz
E lops qe bec barbuz
Ai en tant ardiment
[.. .....]

IX. E qi mos diz aguz
Es contra si enten
En li don franchamen.

133

PEIRE DALUERGNE

(= B. Gr. 323, 13)

I. *(p. 125)* Cui bos vers agrada
[auzir
De mi aconseilh. qe lescolt
Aqest qera comenz a dir
Qe pos li er sos cors assis
Em ben entendrels sos els
[motz
Ja nō dira qel anc auzis
Meillors digz trobar loin ni
[prop.

II. De be no fai adescarnir
Qi lau anz deu agradar molt
Se tot loutracuiat albir
Ab lor nesci feble fat ris
Torno zo qes damont deios
El bes vezer qe sen antis
El esqerns resta de galop.

III. E per tal sai [9] sen bon sofrir
Canc esqern ni corage es-
[tolt
Si broillet no sai vim florir
E par dauol respeg iardis
Cant ve qe la sima nil brotz
Nō ieta frucha requis [10].
El intrador neisson tuig clop.

IV. Eraus vueil al res deuezir
Qi dauer sai a gran comolt
Ben sen deuria far seruir
Qe mil muegz de marabotis
Nō donaria doaz notz
Pos a la bochail venrail fiz
Nil prestre secodra lizop.

V. A qec deuria souenir

[1] el — [2] plain — [3] contradreg non men — [4] A mon cor e cabitz — [5] El — Ges — [7] establitz — [8] *L. S. non ha le seguenti stanzette.*
Voyez l'édition de M. Zenker Erlangen 1900 *p.* 124 *ss.* [9] *c. en*: fai - [10] *.en*: trucha tequis; *l.*: frucha ni tequis

Digitized by Google

Qe non agues coratge estolt
Del be on vos deuem auzir
Qen oraizon fossom conqis
E cant ve al derrier sanglot
Non li val oncle ni cozis
Ni metges ab son issirop.

VI. Ben deuria pensar morir
Qi dreitz oils garda sus lo [volt
Cossi dieus per nos a guerir
Receup mort e pois mortz [laucis
Selui qi per nos venc en [croitz
Tuig mortem[1] cauers nō [guaris
Negu al temps plus qe fes [iop.

VII. Mout son intrat en lonc [cossir
Tug cil qi son al detir[2] [clop
Ca la mort nos pot escremir
Coms ni reis ni ducs ni [marqes
E senanz nos nedeia totz
Qe la mortz li serre lo uis
Be si pot sil[3] vol tarzar [trop.

VIII Tot iorn[4] porria ligir
Mas preguem dieu per sa [douzor[5]
[.....][6]
Qens[7] meta el sieu paradis
On me[8] isaac e iacop.

134

PEIRE DALUERGNE

(= B. Gr. 323, 18*)

I. *(p. 126)* Gent es mentron [va[9] lezer
Senanz le someil a faire
Qes cal. saizinal. cuiaire
Tal ora es larcs de voler
E qi enanz es auertitz
Qe lagaitz li sia issitz
Non es ges del tot musaire.

II. Contraisso dru[10] aparer
En cui senz es albergaire
Qe scienza non pretz gaire
Sa luecs non la vei parer
Doncs on er de mi sentitz
Lo sabers don soi reqitz
Cor fiz o mesclatz ab vaire.

III. Qel segle ai fag mon plazer
Tant qen soi de trop pe- [chaire
Et er agradam nestraire
Pos dieus prom na dat lezer
Pot hom esser descauzitz
E nō mes obs mai[11] delitz
Per outracuiat iutgaire.

IV. Pos dieus som laissa vezer
En qe poest[12] esser miraire
De mo miels e sordeigz [raire
On om plus a de saber
On mager senz les qesitz
E aqel par plus faillitz
Ca sos obs nes enganaire.

V. Mas si ieu en saubes lo uer

[1] *c. en*: morrem — [2] *c. en*: dereir — [3] *c. en*: sis — [4] *l.*: iorn uos — [5] *l.*: mercis — [6] *l.*: Qens garde del enfernal potz — [7] *l.*: E qens — [8] *l.*: mes. — *Voyez l'édition de M. Appel dans: Prov. Inedita p.* 201 *ss. et celle de M. Zenker p.* 121 *ss.* — [9] *l.*: na — [10] *l.*: deu — [11] *c. en*: nan — [12] *l.*: poesc.

Digitized by Google

Be sai for enqers cofraire
De iouent e enqistaire
Ses ris qe degra chaer
En grat. sa ios esbauditz
Mas sil fals segles mestitz
Qeil fag son pauc contral [braire.

VI. Mentre chascus pot qerer
Lui qes vers dieus e sal- [uaire
Mout es endreit se bauzaire
Pos o met e nōchaler
Qe maiers gratz nes cobitz
Qi ser ses colp qe feritz
Daitan son ben esproaire.

VII. So feira plus a praier[1]
Perqe son meraueillare
Com non es leu reguardaire
Tro qes aproisinatz[2] al ser
Qel iornals los[3] escurzitz
E sadoncs vo[4] ve complitz
Non cug qe pueis sen es- [claire.

VIII. Amors bem degra doler
Si neguns autrēguannaire
Mas lo drechurers iutgaire
De vos am[5] pogues mouer
Qe per vos er enriqitz
E saluatz et enantitz
E pel segnor de belcaire.

IX. (*p. 126**) Mas so non pot [remaner
Corteza amors de bon aire
Don me lais esser amaire
Tan magrada lai tener
On vol lo saintz esperitz
E pos el mezeis mes guitz
Nous pes sauos non repaire.

X. Qeu en sai tal gouernaire
Qez el vol enguit auer
Peirō daluergne so ditz
Non deus for anqers partitz
Ni per autra amor chiam- [jaire.

135

PEIRE DALUERGNE

(= B. Gr. 323, 14)

I. De dieu non puesc pauc[6] [parlar
Ni mout nous en sai deuezir
Qe graures[7] e restaria dir
El paucs el[8] plus qe non [apar
E pos ilh manteno valor
Degra son senz contraparer
Ben taing dir adreg per [samor
So cal sieu poble na mester.

II. Donc dic com si degra gardar
Cals es ni que deu deuenir
E si se mena[9] cossir
Ja megz nō sabria prezar
Mas los oils te en tenebror
En lesgart gloto obezirier[10]
El cors consent en la flor[11]
Guida larma a mal destor- [bier.

III. De qem puesc pro merauil- [liar
Tan[12] per si nō pren en [albir
Qe qant qeil tric ler a morir
E pels pas ancessors passar
Et en tan estraigna flairor
Reuertir lo plus bobancier

[1] *c. en* : temer — [2] *l.* : aproismatz — [3] *l.* : l'es — [4] *l.* : no — [5] *l.* : iam. *Voyez l'éd. de M. Zenker p.* 128 *ss.* — [6] *l.* : pauc ben — [7] *l.* : gran res — [8] *l.* : es — [9] *l.* : metia e — [10] *l.* : dezirier — [11] *l.* : folor — [12] *l.* : Can

Digitized by Google

Co nauzem a gran feror[1]
Mas ven[2] soblido dacordier.
IV. Qester e fo fort amar
Al temps passam del guerpir
Daqo de qes degrom aizir
Anz qeil sobrauengues afar
Qeu sai catar[3] se contra cor
Qi nes cobrans be del ar-
[qier
Qe del cop senta la vigor
Car mout val garda de pri-
[mier.
V. Mas grieus es hom a cas-
[tiar
Qe mais ama son dan chauzir
Car ses volgues tant enantir
Val[4] be com contral mal
[obrar
Ja non perderal regne ausor
Pel gaug daqest mon men-
[songier
De qel cains[5] caitiua sabor
Lesperit pren en encom-
[brier.
VI. En qeus puesc per peior
[comtar
Homo seu voil ver espandir
De ren qauja el segle issir
Pos a deu nos sap accordar
Que las es tot desanador
Et es resorzent[6] e corsier
Et hom deu a son criator
Dels fals pos mort respond
[rentier.
VII. (*p. 127*) E pos dieus nous
[dēgna donar
Vezer et entendre et auzir
E parlar e sen e sentir
E de tanta richessa usar
Bes deu esser souenidor
Car tort te qi dautrui tener[7]
Deue rics e del frug meillor
Nes escas a dieu a sobrier.
VIII. Per qer escur so qar es clar
Lai on dieus mostral[8] martir
Consēten per nos a suffrir
De qens auenra totz trem-
[blar
Al iorn del iutzamen maior
On non aura ren dufauer
Cab gran gaug et ab non
[pauc plor
Et on desebrars dui sem-
[dier.
IX. On chascuns se degra a
[senhar
Et esser soen en sospir
Com dieus se degnec huma-
[nar[9]
E qe pres per los sieus sal-
[uar
E can pauc porto tug del
[lor
Seguen tre lo sanglot derier
Car mout mes destreita la-
[bor
Qe no laissol auer parer[10]
Cel qe trop sen sai[11] par-
[sonier.
X. E com lo blanc el vert el
[var
Ses te ges far del megs
[semir
Don noil platz alcus bel[12]
[ufrir
Per aquel cui ner a penar

[1] *c. en* : fetor — [2] *l.* : uei — [3] *c. en:* catat — [4] *l.* : Vas — [5] *c. en* : cains, *l.* : carns — [6] *c. en* : tesorent — [7] *l.* : terier — [8] *l.* : mostraral. — [9] *l.* : humanir — [10] *Cette ligne doit être omise* — [11] *c. en* : fai — [12] *c. en* : bes

Digitized by Google

E totz tenis reuiura dolor
Tot so qel segles dalegrier
Car auer vas nostre se-
[gnior
Ni qan quers no val vn
[diner.

XI. E cos pot pauc chascus fi-
[zar
En can qe sai laissar transir
Sel eis non se sap deuezir
Tan gent q*ueil* pogues pro-
[sechar [1]
Qe tan breu [uida] an li plu-
[zor
Vilan e clergue e caualler
Qe tan tost torna en amaror
Lo iois daqest segle leu-
[ger.

XII. Mas dieus per sa granda
[douzor
Nos dom qe siam tal obrier
Qens acueilha en la res-
[plendor
Don li sieu saint son eri-
[tier. Amen.

136

PEIRE DALUERGNE

(= B. Gr. 323, 11)

I. Chantarai daqels trobadors
Qe chanton de tropas co-
[lors
El pieger cuia o dir gent
E a trobar es aillors
Qentremetre naug cent pas-
[tors
Cus non sap qes pueg ni
[dessent.

II. (*p. 128*) Daisso mer mal
[peire rotgier
Per so ner encolpatz pri-
[mer
Car chanta damor a prezent
E valriail mais un sautier
Dinz la glera [1] ab un can-
[delier
On portes gran candela ar-
[dent.

III. Lautre es G. de borneil
Qe par loira sec a soleil
Ab son chantar maigre do-
[lent
Qe chanto veillas portaseil
E sis vezia en espeil
Nos prezaria un aiguilent.

IV. El ters bernartz del venta-
[dorn
Qes m*enre* de borneil en-
[dorn
E son paire al [2] mout bel
[siruent
Per traire ab arc manal
[d'alborn
E sa maire calfaual forn
El gars amassaual sirment.

V. El quartz don ugo lemozis
Us ioglars qes plus qeren-
[tis
Non a tal tro ab nauent. [3]
E cui aratz [4] fos pelegris
Malautes cant chantal mes-
[quis
A pauc pietatz no mē prent.

VI. Guillenz de ribas es lo qinz

[1] *l.* : profechar.

Voyez les éditions de M. Appel dans la Zeitschr. f. r. Phil. XIV p. 162 ss. *et de M. Zenker p.* 111 *ss.* — [1] *c. en* : gleia — [2] *c. en.* : ai — [3] *l.* : a benauent — [4] *c. en* : cuiaiatz

Digitized by Google

Qel[1] maluatz deforse de-
[dinz
E ditz totz sos vers rauca-
(ment
E non e ges bos sos latins
Cautretan sen farius chins
El oill semblo de vout d'ar-
[gen.

VII. El .VI. es gramoart gaus-
[mar
Ques cauallers e va ioglar
E fai o mal qe o consent
Nil dona vestir vert ni
[var
Qe tal er adobat som par
Qen ioglarit ne seran cent.

VIII. Ab p. de monzo so VII
Pos lo coms de tolosau dec
Chantan un sonet auinen
E cel fon cortes qel raubec
E mal[2] o fes car noil tren-
[qet
Aquel pe que porta pendent

IX. E loites bertranz de saissac
Qe anc un bon mestier nō
[ac
Mas danar menus de qe-
[rent
Et anc[3] pueis nol prezei un
[brac
Pos den bertran de cardail-
[lac
Prez un veill mantel suzo-
[lent.

X. (*p.* 129) E lai de marseillan
[folqet
Qe chanta de fotre e[4] folet
Per una buta[5] cui saten
Ca plus ample con dun cabes
E forail meils pesqes ab
[ret
En mar can nō la mouo lo
[vent.

XI. El dezes gosaluo roitz
Qes fai trop de son trobar
[formitz
En cui caualairias feing
& anc bos colps nō fo feritz
Per lui tam be no fo garnitz
Si nom lac trobat en fugent.

XII. El onzes es en raimbaut
Qes fai trop de son trobar
. [baut
E non es mia auinent
Dome qe a gran pez caut
E sen geraua ni a faut
En negun ni[6] a jauziment.

XIII. El dotz es us clergatz pei-
[rols
Ab cara maigra secs mur-
[sols[7]
E can vol chantar va tos-
[sent
Caissi nes esclarzitz lo sols
Ca totz vos en penria dols
Tan sa[8] lag son captene-
[ment.

XIV. El tretz es vs veils lumbartz
Capela sos vezis coartz
E laisal del esserniment
Pero us sonetz fai galliartz
Ab motz maribotz et gri-
[martz
Et apelal hom consezent.

XV. En G. faiditz fai chanzos
De si dōz no podetz[9] pelos
E ditz qe si derel desment
Ni la pot tener en escos

[1] *c. en* : Qes — [2] *Appel* : mat — [3] A. : cinc — [4] A. : fol re — [5] *ou* : bata, A. : busta — [6] *A* : non — [7] *A.* : musols — [8] *c. en* : fa— [9] *A.* : potetz

Digitized by Google

Qe tantas dara dels dos
Cazes a mal pos[1] plus non [prent.
XVI. El XV es p. vidals
Gabaires messongiers e fals
E noi qeiratz gota de sen
Per so a pres .c. colps de[2] [pals
Que amic noi ac nuils corals
De lai sa foudatz nō dizent.
XVII. Peire daluergne a tal votz
Qe chanta con granoill en [potz
E faz lauzar a maintas [genz
Pero maestres es de totz
Ab un pauc qesclarzis sos [motz
Capenas om negun nentent.

137

PEIRE DALVERGNE

(= B. Gr. 323, 16)

I. (*p. 180*) Dieus vera vide [verais
De dreg en dreg clers e lais
E non anz saluant crist
En lati. e sobra baitz
E natz. ce pois mortz. vius [vist
E forses[3]. don laisses crist[4]
Aqels qe pois fezetz iauzenz.
II. Segnier rics. eu failli fals
Dont issic danz e granz mals
En cossir & en digz durs
Et enfers fagz enfernals
Ab rodils destrains atrus
Et entantz talanz tafurs
Mius ten[5] colpables penedenz.
III. De tot zo qe eu fezi anc
Si nō ai cor ferm franc
De dir si com agra obs
Prec a vos cui me planc
Per cui son[6] tan fizels iob
Qe non gardes mos tortz [trops
Mas graciam sia suffrenz.
IV. Qieu no sen si sauizai
Qe puesca conqerer sai
Lo reg on mil[7] set ni fam
Non han ni freg ni esmai
Sil vostra vertutz cui clam
Nō don esfortz qieu desam
Los iois. daqest segle giqentz.
V. Qem sa[8] faillir vas vos sol
Per quelz cors metrentremol
E sim seruatz mos fortz [faigz
Tro lai al derrer trebol
Qabanz nols maiatz far [fraigtz
Segner ges bos nom ner [plaingz
Si merces noi sobreuentz.
VI. De uos qestorsetz sidrac
Darden la flame mizac
Ensems et ab denago
Et daniel dinz del lac
E jonas del peisso
Els tres reis contra hero
E susannentrels fals garenz.
VII. E paguest segnors sobranz

[1] *A.* : pas — [2] *A.* : le *V. l'éd. de M. Zenker p.* 131 *ss.* — [3] *l.* : sorses — [4] *l.* : trist — [5] *l.* : ren — [6] *l.* : fon — [7] *l.* : nul — [8] *l.* : fa

Digitized by Google

Tantz de dos peis e cinq [panz
El lazer suscitest nos
Qera ia qatre duanz
De vos ac pel bel respos
Son ser san centurions
E girest[1] del mond maintz [turmentz.

VIII. E fezest de laiga vin
Al couit architiclin
E dautres miraclus[2] moltz
Donc hom carnals non sap [sin[3]
Ni no mentre mer estoltz
E parlet per vos lo voltz
De lucha treis[4] reis resplã- [dentz.

IX. (*p. 131*) E fezest la terrel [tron
E tot quant es ni anc fon
Dun sol legnel[5] sus es[6] cel
E confim dest[7] pharahon
E dest als filz disrael
Lag esbrech e manne mel
Et dampnest per serpent [& [8] serpenz.

X. Qils vostres fos requies
Qan vos plac qe moyses
Esauzetz lai el dezert
Eil solsetz las mans e les pes
Qan vs angels lac espert
Faintz[9] peire e len fetz cert
Dels vostres destrics des- [tra.[10]

XI. Quius qesiron la lor plebs
Tro lai on es mons orebs
Ancien dintz betheleem
Qan nos es fugi iosephz
En egypte zo crezem
E pueis en ierusalem
Venguest entre vostre pa- [rentz.

XII. A nazaret reis ihesus
Pairen tres personas vs
E silz[11] e sainz esperitz
Adoren trinitat. sus
Qe sain era vs vs[12] aditz
E dieus e de qant qes guitz
Nom siatz sius platz defen- [denz.

XIII. Que zai obrar e bon talan
Mi detz clar entre tan
Qe quan venretz en las nius
Jutgar lo seglel iorn gran
Douz dieus nom siatz esqius
E qieu clars reis regum pius
Menan ab los iauzenz.

XIV. E signier nom oblides ges
Qe ses vos no sui sostenenz
E segnemen vostre nom cre- [zen
In nie. p. et f. et S. S. Amen.

ARGUMENTO DE GAUCELMS FAIDITZ*

Gaucelms[13] faiditz si fo dun borc qe a nom userca qe es el uescat[14] de lemozi e fo fils dun borges e chantaua peigz[15] dome del mont e fes molt bos sos e bos motz[16] e

[1] l.: gitest — [2] *c. en*: miratlus, *l.* miraclas — [3] *l.*: s.la fin — [4] *c. en*: rics — [5] *l.*: segnel — [6] *l.*: el — [7] *l.*: confundest — [8] *c. en*: l — [9] *c. en*: Saintz — [10] *l.*: destreignenz — [11] *c. en*: filz — [12] *c. en*: e.

* (*p.* 131) : *Questo argumento de gaucelms faiditz e scrito* a l'ultimo folio de questo libro (*c.-à-dire à la page* 166 [2]). *Il est répété dans la dernière partie du ms. au f.* 31 v°. *Ce second texte offre les variantes qui suivent:* [13] Gaucelins — [14] ueschat — [15] peigtz — [16] inotz

Digitized by Google

fes se ioglar per ocaizo [1] qel perdet a ioer tot son auer a ioc de datz. hom fo que ac molt grā largesa [2] e fo molt glotz de maniar e de beure. per so uenc el gros oltra [3] mezura. molt fo longa saizo desastrucs de doz e donor apendre que plus de XX anz anet a pe per lo mon quel ni sas [4] chanzos no erā grazidas [5] ni uolgudas e si tolc mulier una soudadeira. qel menet lonc temps ab se per cortz. & auia nom Guielma mōija. [6] fort fo bella e be ensegnada. [7] e si uenc si grossa con era el. & ela si fo dun ric [8] qe a nō (p. 166[2]) alest de la marcha de proenza de la segnoria den bernart [9] danduza. e missers lo marqes bonifacis de monferrat mes lo en auer & en rouba & en tan gran pretz lui e sas chanzos.

138

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 32)

I. (*p. 132*) Lo gens cors onratz
Complitz de granz beautatz
De leis qe plus maienza
E qe mais mi platz
Ont es plazens solatz
E franc humilitatz
E dousa beneuolensa
E gais prez prezatz
Me fai chantar souen
Ses so qill nom consent
Qeu ian sia iauzire
Dauer ioi plazent
Ni de lei non atent
Mas lenvei el dezire
Qeu ai de son cor gent
Ses autre ianziment.

II. E per aital lim tent [10]
A far son mandament
E sil plaz pot maucire
Qeu nō lun [11] defent
Pero be mes paruent
Qe fos plus auinent
Car li soi francz suffrire
E lam finament
Se fos sa voluntatz
Qeil plages mamistatz
Si cab douza paruensa
Mi fos iois donatz
Anz qe fos car compratz
Enaissi ses faillensa
Foral dos el gratz
E cent dobles doblatz.

III. E pueissas auziratz
Gais son enamoratz
De fina beneuolensa
Seu en fotz ben pagatz
Mas pels vilans baratz
Dels falz pregadors fatz
An mes en mescresēza
E mal encolpatz
Cels camant finament
Per qeu prec douzament
Mi donz cui soi seruire
Damar leialment
Cautrui galiament
En dampnatge nom vire
Qe adreit virament [12]
Er tortz si mal men prent.

IV. E dautre failliment

[1] ochaizo — [2] largheza — [3] outra — [4] fas — [5] grazsoas — [6] Guilelma morja — [7] e fort enseignada — [8] ric borc — [9] bornat.
[10] *l.* : rent — [11] *l.* : lim — [12] *l.* : iujament

Digitized by Google

Regniar [1] vilanament
Domnas per qem naire
E las en reprent
Qe sun a drut valent
Adreit ni conoissent
Don puesc hom gran ben dire
Greu er longament
Car tengutz ni amatz
Mas uns mal enseignatz
Ab gran desconoisensa
Er segnier clamatz
Qen sai de rics maluatz
Senes tota temensa
En aut luec poiatz
Et en cambras priuatz

V. (*p. 133*) Tant mes prez baissatz
Qen fora plus iratz
Mais per lai nai temensa
Em tenc a frenatz
A cui non platz foudaz
Ni faitz demesuratz
Ni maluaitz entendensa
Ni auols perchatz
Tant es valent qem nespaudent
E nai menz dardiment
Per leis cant ben cossire
Son afortiment
Si merces noi descent
Pro ai de qe sospire
Qen als non entent
Ni ai lo cor nil sen.

VI. Perqe a escient
Coubre mon marriment
E sai de mon dan rire
Amorosament
E sages cor iauzēt
Saubral celadament
Jauzir e escōdire
Qen luec per vn cent
Valgues mentir assaz
Mais qe fo la vertatz
E mais genta suffrensa
Qe ergoils es laissatz
Qeu nai vist so sapchas
Venir maint escazensa
De rics dons onratz
Per gent sofrir em patz.

VII. Donab finas beutatz
Pros e de gran valensa
Na maria gratz
Vos es aitals donatz
Qe segō ma crezensa
Vos vei acordatz
Totz los pros els maluatz

139

GAUCELINS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 51)

I. Rason e mandament
Ai de leis on mentent
De far gaia chanson
Donc pois qil men somon
Ben couen derenant
Qeu malegren chantant
Meils qe far non solia
Qeras conosc e sai
Pos mos enanz li plai
Qen francha segnioria
Ai mes mon cor e me
Pero tang es [coue]
Pois cuns segnier fai be
[.....]
Qel se meillur e cresca sa valor.

[1] c. *en:* Tegniar

Digitized by Google

II. Qui don de segnior pren
Non es ges auinen
Qeil fassa mesprison
Vas lui ses uchaison
Ni non es benistan
Se pois li qer son dan
Ni so qe non deuria
E pos domna tant fai
Qa son amic atrai
E lus en laltres fia
Non sai. c. don pos lur ve
Qe plus laltre malme
Mas tant sai eu e cre
Qe cel a mais damor
Qi mielz ama e rete mais
[donor.

III. (*p. 134*) En aisso fan no sen
Li drut mon essien
E quin iutga razo
E samica senes pro
Cades on mais auran
Damor meils preiaran
Sai e lai chascun dia
E per aqest essai
Baissamors e dechai
E leials drudaria
Car per vn qes capte
Vas amor ni vas se
Leialment ni rete
Daqetz aibs lo meillor
En vezem mains qe nan la
[sordeior.

IV. Drutz cama follament
Deu per dreit iutjament
Auer fals guiardon
Mas a uos me razon
Bona dõpna daitan
Qe mi non a engan
Contra vos ni bausia
E sim donauaz iai
Segon lo cors qeus ai
Ja ren plus nõ querria
Qe daitan bona fe
Con anc hom amet re
Vos am e nom recre
Per mal ni per dolor
Tan vos ai cor de leial ama-
[dor.

V. Domna lo cor el sen
Els oils el pessament
Ai en vostra preizon
E non trob garizon
Mas solamen daitan
Can vos estau deran[1]
Adonc me par qeu sia
Lomel mont cui meils vai
E qãt mi part de lai
Ven mi ira et feunia
Qem lassal cor em te
Mas pois qant mi soue
De vos cui iois mainte
Oblit lira maior
E torn mon cor en ioi et en
[douzor.

VI. Bel dezir molt mi plai
Del vostre gent cor gai
Car poia chascun dia
En honor e em be
Qe chascus hom qeu ve
Vos enansa eus mante
Qe de gaug e damor
Son vostreil dig eil fag son
[de lauzor.

140

GAUCELINS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 45)

I. Per ioi del temps qes fluritz
Salegra e sesbaudeia

[1] *c. en*: denan.

Digitized by Google

Lo rossigniols e dōneia
Ab sa par per plaissatz [1]
Don soi tritz
Qe chantz e voutas e critz
Aug e no sai cō misteia
Qe denueia
Mes ab pauc lo cors partitz.

II. Si tot ses reuerditz [2]
Lo mons res cauja ni veia [3]
Non cre calegrar mi deia
Tant soi pensius e marritz
& esbahitz
Qe iois nom vos [4] esser guitz
Ves celui a cui sopleia
E sautreia
Mos chanz qi no es aizitz.

III. (*p. 135*) Bona dompna al prim qem vitz
Vos fiz certan homenatge
Donc retengues mon cor [gatge
Ab un esgart qem fezis
Lom saizis
Si cāc pois nous fo qezitz
Ni en lautrui segnioratge
Mon viatge
Non chamjei tant mabeillitz.

IV. Vostrom iuratz e pleuitz
Soi en faitz e en paruensa
Et en vos ai mentendensa
E per vos soi enrichitz
[.....]
E nes mos chantars grazitz
Mar car no mou de pro- [ensa
Ai tememsa
Qen sia ves vos faillitz.

V. Per lei seruir fui norritz
Si qa totz iorns per vsatge
Lai tien los oils el coratge
Caillors nō fui escharitz
Ni cobitz
Si qel ser mos esperitz
Lai vai en luec de messatge
Son estatge
Vezer can soi endormitz.

VI. Bona uentura e deleitz [5]
Fora si magues tenensa
Lira e la mal volensa
Qai agut don soi issitz
Fos trop ditz
No fauc qel tortz es fenitz
Et ai fait la penedensa
Senz failljensa
E soi del pechat garritz.

VII. Ignaura pos no vos vitz
Ai estat en gran temensa
Mas er magensa
Per nagout de soi aizitz.

141

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 40)

1. Mout menuiet oguan lo coin- [detz mes
Dont lescurs temps sadousa [e sesclarzis
El rossignols qe sol esser [cortes
Mes tan vilans ca pauc no [maucis
Qeu aug sos chans e vei qel [monz verdeis
E tot qant es poignia en ioi [auer
E mos fiz cors fen amor e [feuneia
Car no son lai o nai mon [bon esper

[1] *l.*: plaissaditz— [2] *l.*: reuerdezitz — [3] *c. en*: vea— [4] *l.*: vol — [5] *l.*: delitz.

Digitized by Google

Car senes leis nom pot nuls [iois plazer.
II. Pero de sai soplei lai on il [es
De genoillos. mas iointas e [aclis
E soi aissi del fuec damor [empres
Cam mi soue la ioi ab qē [conquis
Qe ben sapchatz (*p.136*) qe [la on qeu estra [1]
Nō vir aillors ni als nō puesc [voler
Ni ia nō crei qē autra dona [veia
Qem destregna iorn ni matin. [ni ser
Tan qe de leis puesca mon [cor mouer.
III. E si no fos mosegnel coms [iaufres
Qē rete sai en sō cortes [pais
Ja per honor ni per ben. qē [vengues
Nō estera qeu ades non la vis
Qen autra part mos finz cors [non melria [2]
El coms sa ben. com nō pot [re saber
De fin amor qi amador guer- [reia
Ni drutz nō deu ad amic [dan tener
Per qeu nō penz qel mauzes [retener.

IV. Ja nom agrobs tan de beu- [tat agues
Qe can esgart los oils ab lo [cler vis
El bel semblan don ma si [entrepres
Qe ren non faz mas sospir e [languis
Tremble trassail e mor de [plan eueia
Car nō soi la seruir. al sieu [iazer
On son gai cors iai ab ioi e [com pueia [3]
Qe de talan qe non laus far [parer
Mi lais mil vetz plasmatz [chaer.
V. Souen recort las granz ho- [nors els bes
El bel plazer. *que*n sospiran [me dis
El douz conjat q*ue* rete mō [cor pres
Adoncs mag*r*obs q*ue*u de- [uant lei moris
Catressi muer p*er* gran amor [qe greia
No sui dōc mortz canc lei nō [puesc vezer
Si siu [4] camors polg ves mi e [desreia
Si qe ses lei nō pot vida [valer
Ni res mas lei nō a e mi [poder.

[1] *c. en* : estia — [2] *c. en* : merceia — [3] *l.* : e dompneia — [4] *l.* : sui.

(*à suivre*).

E. Stengel.

Digitized by Google

IV

DOCUMENTS SUR LES RELATIONS

DE

L'EMPEREUR MAXIMILIEN ET DE LUDOVIC SFORZA

EN L'ANNÉE 1499

C'est dans ses relations avec l'empereur Maximilien qu'il faut chercher la clef de la politique de Ludovic Sforza, en 1499. On sait quelle importance avaient eue pour ce prince ses tentatives de rapprochement étroit avec l'Empire, en 1498, et ses démarches pour faire admettre par les princes d'Allemagne sa conception (quelque peu due à la nécessité) que le duché de Milan était un duché impérial, au même titre que ceux de Saxe ou de Bavière. On sait comment, finalement, avait échoué cette politique d'alliance, malgré la sagesse et l'adresse diplomatiques d'Herasmo Brasca. Ces tentatives furent reprises en 1499, par Maximilien, après que Ludovic Sforza eût semblé disposé à se rapprocher de la France ; elles furent conduites avec habileté par plusieurs ambassadeurs : Agostino Somenza, Marchesino Stanga, Galeaz Visconti ; elles parurent aboutir en mai-juin 1499 à l'inclusion de Ludovic Sforza parmi les princes confédérés. Mais les actes ne répondirent pas aux promesses, et Maximilien tarda trop, lors de l'invasion française, à envoyer à son malheureux parent et allié les secours nécessaires, si longuement sollicités et achetés si cher. Les documents ici réunis, choisis parmi un très grand nombre de pièces inédites, éclairent quelques points de cet épisode d'histoire diplomatique, que je me propose de raconter quelque jour [1].

[1] L'histoire en a été esquissée par le savant historien milanais M. Emilio Motta, dans son étude sur « La Battaglia di Calven e Mal

Digitized by Google

1

L'impératrice Bianca Maria à Ludovic Sforza [1]

(Fribourg-en-Brisgau, 16 février 1499)

Ill.me princeps, patrue et pater carissime, Crediamo che la Sig^ria V^ra prima de la receputa de questa, havera inteso li temerarii movimenti de Suizeri contra questo paese del Ser^mo Re. Continuando quelli ne la guerra comenzata con tutte le lor forze, non senza periculo del paese nostro, parene conveniente che per esser la Sig.V. colligata al Ser^mo Sig. Re et a nui, in strectissimo grado de conjunctione e benivolentia, debia esser advertita del successo, adcioche in tal caso possi sapere come governarsi a beneficio et honore, si del prefato Ser^mo Re e nostro si de la Sig.V., el bene de laquale ha pur dependentia in parte da Sua Maestà. Cossi advisamo la Sig.V. che, havuta la nova de la pace fatta per li nostri con quelli de la Liga Grisa, mandate avanti le robe de la corte nostra, eramo per partirse el lunedi de Carnevale, per inviarci al Sermo Sig. Re. E la domenica de sera avanti, vene nova de la scaramuza facta apresso Rienfeld per le nostre zente con Suiceri, ne laquale furno morti de Suizeri circa 400 e de li nostri ne manchorno otto : perilche fù necessario restare, per non lassare el paese abandonato in questa absentia del ser^mo Sig. Re.

Doppo successivamente sono venuti li advisi : prima, che otto millia Suizeri erano venuti verso Valckirch, e daseveno grande danno al paese; secundariamente, che tutte le bandere d'essi erano levate ad uno trato con grande perforzo, e divise in tre parte, l'una de lequale se drizava verso Valckirch, l'altra verso Constantia, e la terza verso el Rheno e terre nostre di Alsatia poste sopra el fiume, cioè Rienfeld, Seckingen e Walshut, quale sono di grande importantia.

[Il y a ici plusieurs lignes en parties détruites par l'humidité. Il faut comprendre, avant la suite du texte, Le roi a ordonné que :]

andassemo a Breysach, dove, convocati tutti li principali del paese, dettemo ordine de quello se havera a fare in defensione desso. Ne di

secondo le relazioni degli ambasciatori Milanesi. Pel quarto centenario della detta battaglia » (en collaboration avec E. Tagliabue). Roveredo (Cantone Grigione) G. Bravo, 1899, in-8°, 180 pp.). — Mais l'auteur, comme le fait pressentir son titre, s'est occupé surtout de la question militaire, et surtout au point de vue Suisse.

[1] Milan, Archivio di Stato, *Carteggio generale*. Original. Fragments.

Digitized by Google

continuo cessamo a far tutte le altre bone provisione se pono fare. Avanti se levassemo de la, per tutto fu sonato a le arme, e li paesani, con tanto bono animo se leveno per andar verso questi Suizeri, soi naturali inimici, quanto se poria dire.

Questi successi havemo voluto sieno manifesti a la Sig.V., qual pregiamo che, examinandoli con la solita sua sapientia, se voglia demonstrar verso el p^to ser^mo sig. Re quella gli è sempre stata, con usar in questo caso verso de S. M. tà quelli termini che sieno per accrescere l'affetto ed amore de quella ne la Sig.V., che siamo certe, per exhibirli in tempo necessario, serano acceptissimi a S. Maes. tà. La Sig.V. po considerare che havendo el p^to ser^mo sig. nostro consorte male, anchora essa non seria senza periculo. E pero de novo la exhortiamo a far quello che la prudentia gli dictara esser per lo meglio de S. Maestà e del stato de la Sig. V.

2

Pier Bonomi de Trieste, conseiller de Maximilien, à Ludovic Sforza [1]

(Anvers, 26 février 1499)[2]

[Il y a deux dépêches de Pierre Bonomi, dit Pierre de Trieste, à Ludovic Sforza, sous la date du 26 février. Dans l'une, il signale une conversation qu'il a eue sur les affaires de Milan avec Maximilien et son collègue Mathieu Lang, et annonce le prochain retour d'Agostino Somenza à Milan. Il dit encore :]

La natura de la Cesarea Maestà è tale che, con rationabile persuasione, sempre si po mutare in meglio ; ne dubitamo esser gia mutata e perseverare, pur che conosca con effecti che li se habi gratitudine, e che V. E. ben se fidi di haver in lei vero refugio e fermo protectore, senza ricercar d'altro canto sua salute.

Io mi persuado che li 25 milia ducati saranno pagati, si come mi promesse V. Ex., maxime havendoli io per altre mie dechiarito quanto erano necessari a ridrizar tutto a bene, e cossi ho confortato la Ces.

[1] Milan, Ad. S., *Potenze Estere, Germania*. Originaux. Fragments. Suscription : « Ill^mo principi D^no Duci Mediolani. »

[2] Ludovic Sforza avait été averti, dès le début de février, de l'envoi de Pier Bonomi « in Holanda », par le frère de celui-ci ; le trésorier Bontemps avait été envoyé en même temps à Anvers « per una certa pratticha ». Ces pratiques de Bontemps paraissaient au frère de Bonomi être « molto fantastiche » (Lettre de ce personnage, Maestricht, 3 février 1499. Milan, A. D. S. *Pot. Est., Germania*, 1499.)

Digitized by Google

Maestà mandi alcuno de li. È sta data la commissione ad uno factore de Messer Baldassare Bolf che lui li riceva, non havendo possuto al presente venire M. Juane Bontemps.

M. Matheo Lang, et cossi el conte de Furstembergo, el qual habiamo riduto ad optima inclinatione di V. Ex., hano facta tal diligentia in tute le cosse di quella, che meritano digna mercede, e perche li ho promesso che non saranno obliti da V. E., quella se degnera in parte riconosserli secundo che di tuto ho parlato con Augustino.

[Dans l'autre dépêche, P. de Trieste accuse réception au duc de ses lettres, récemment reçues par Mathieu Lang et par lui-même. Il renouvelle l'assurance que tous ses secrets et ses moindres pensées lui sont communs avec Mathieu Lang. Il continue ainsi :]

De la risposta facta per V. Ex. a li Borgognoni, la Cesarea Maestà non ha pigliata molestia alcuna, ma ben desidera, si come hogi ha scripto per altre mie, che li XXV milia ducati se satisfazano, et acio non para che vadano a Borgognoni, ha dato ordine che uno factore di M. Baldassare Bolf, suo thesoriero de li, li habia a ricevere, si come etiam Augustino Somenzio (*sic*) referira, e per bene e commodo di V. Ex., mi par necessario che, quanto più presto sia possibile, siano exborsati.

Circa el mandare de suo nuncio, over oratore, a li electori del imperio a la dieta, iterum ho consultata la Ces. Mtà, laqual persiste ne la sua prima opinione, si come io ho già scripto, e per M. Herasmo per inante ha significato a V. Ex. Però non mi pare gia necessario gli si debia mandare oratore, per non contravenire a S. M., ma, secondo el veder mio, non saria fuora di proposito V. E. mandasse de li Augustino, el quale saria idoneo a fare apresso dicti electori sua excusatione, secondo el conseglio de la Ces. Mtà, laqual nole pigliare tal carico sopra di se; e cossi epsa V. Ex. si absolveria di tal peso, et dimonstraria non esser contumace de la promessa, laqual fece, di mandarli uno. Potria ancora esso Augustino, el quale per sua dexterita assai è piaciuto a la Ces. Mtà, al tempo di epsa dieta attendere ad altre cosse di V. E., se fin quel tempo non fusse richiesto altro oratore da quella: in modo che la spesa sua non saria inutile.

De le nove de Italia, la Ces. Mtà ha recevuto summo apiacere, maxime intendendo che le cosse di V E. e Fiorentini prosperano; e del summo pontifice resta in bono animo di exeguire el proposito de li Reali de Hispania e Re de Portugal, ma tuto si expedira ne la dieta a Colonia, acio si faza con mazor auctorita e consentimento de' principi del imperio, i quali non sono a cio manco inclinati che S. M.

Le cosse di Geldre vanno ogni zorno meglio, et heri sera a la colatione del Re, venero lettere che erano tali « che per le gente Regie furno tagliati a pezi e presi mille cinquecento Geldresi, quelli erano usiti da

Digitized by Google

la terra di Neumega, et in Hornain li governatori, quali volevano, per comandamento del duca di Geldre, far uscire gente de la terra, erano stati gitati ne le fosse, e chiuse le porte; donde si havea optima speranza che si ridussesseno a la Cesarea Maestà. »

Questi stati del paese insieme con lo archiduca sono qui congregati, sono promptissimi a fare tutto quello li comanda la Cesarea Mtà, e cossi lo archiduca, el qual con tutto el conseglio suo si dimostra obedientissimo, si ne le cosse di Franza come ne le altre, sicome a bocca narrara Augustino, el quale ha di tuto noticia.

Ex Antverpia, die 26 februarii 1499.

PETRUS DE TERGESTO, Regius Consiliarius.

3

Enea Crivelli à Ludovic Sforza [1]

(Lugano, 24 mars 1499)

Illustrissimo et excellentissimo signor mio,

In questo puncto m'è venuto a trovare qua Bernardino Morexino, e me ha dicto chomo è gionto in Cias uno Jorio Chotits da Svit merchadante, e pare sia anchora procuratore, quale dissi chomo l'ambasciatore francese è andato da la Mtà dil Re per ritornare con certa risposta, e che ogi a Suit se fa il consiglio generale, quale fara di sorte che nulla per ora se concludera, ma che ogniuno reportara a casa, e che la Mta dil Re obtignara questo suo intento; e che in questo, quando la Ex. V. voglia dare mente alle sue parole, operara che in el tempo de l'absentia de questo francexe, se li desfara ogni designo. E pare labia dicto a Dno Bernardino chel verra a Milano da quella, bisognando, e chel fara intendere cossa che li sara grata.

E pare dicha che questo ambassatore francexe vada con chautella in rechedere colligatione con Svizeri, con dire vol solamente al bisogno, quando achadesse che altri volesseno movere guerra a la Franza, e che questo il fa sollo per condurli fuora, perche quando li ha fuora se conduxeno poi in ogni loco. Me parso scriver queste poche parole, e la E. V. deliberato avra quanto li piace dil venire di questo Jorio, quale è in Cias, da quella. Allaquale de continuo me racomando.

Ex Lugano, 24 martis 1499.

Ill.me ac Ex.me Dominationis servitor,

Eneas CRIBELLUS.

[1] Milan, A. d. S., *Pot. Est.*, *Svizzera*. Original. Suscription: *Ex.mo principi Domino nostro obser.mo Domino Duci Mediolani.*

Digitized by Google

4

L'impératrice Bianca-Maria à Ludovic Sforza [1]

(Brisach, 24 mars 1499)

Ill.me princeps, patrue et pater carissime, Heri recevessemo più lettere de la Signoria vestra, de' 4 del presente, in resposta de le nostre ad essa per nui scritte questi proximi zorni, si in dimonstrarli li progressi de questa guerra e recercarli subsidio in essa, como in farli intendere la dispositione del ser.mo Re, nostro obser^mo consorte, verso de quella; circa laqual cosa, benche habiamo largamente quello è allegato per l'una parte e l'altra, nientedimancho, perche a nui non apartiene far judicio tra la Maestà sua e la Sig. V. circa cio, diremo questo solamente che, essendosi governata la Sig. V. nel modo che ne scrive, lhavemo sentito volontera, e se quella ha fatto sapientemente, da lei medesima lo potra judicare che, mediante tali deportamenti, hora se vede restituta ne la pristina gratia, amor e benivolentia, de Sua M.tà; del che se persuadiamo che ogni zorno la Signoria V. ne havera a restar piu contenta di haver fatto quello che ha fatto. E nui, per questa reintegratione de amor e gratia, se vediamo in quella mazor alegreza che saperiemo esprimere: existimando el bene de la Sig. V. nostro proprio. Cossi, perche quella habia a remaner stabile e ferma, non li siamo per manchar de ogni nostro studio. E quantunche siamo advisati che le cose de la Sig. V. sieno in bono termine, como de sopra è ditto, e meglio quella havera noticia da M. Petro, qual è in via per venir li, nondimeno a magior confirmatione de quello è fatto, havemo voluto che S. M.tà sia da nui advertita de la bona dispositione, affecto, e volunta de V. S. verso de quella, anchora che da altri in nome de la Sig. V. ne fusse informata Cossi ad S. M.tà havemo scritto el tutto con farli le promesse recercate per la Sig. V., agiongendoli apresso quello n'è parso per officio nostro da esser agionto a beneficio et honore de V. Signoria. Laqual debe haver questo per fermo, che dove sentiremo se agiti del honore e commodo suo, sempre seremo prompte per far quello convene al grado de la conjunctione, et a li obligi havemo con V. Signoria; le lettere nostre havemo drizate al Lang, con recommandargele; e cossi al ser.mo signor nostro consorte in specialità havemo scritto che se degni tener occulto el prestito de li dinari fatto a quelli de Inspruch per bene de la Sig. V.

Li Iuizeri a questhora de questo canto stano quieti. De verso Inspruck como fazemo non havemo veruna noticia. El prefato ser^mo

[1] Milan, A. d. S., *Carteggio Generale*. Original.

Digitized by Google

nostro consorte ne ha scritto che l'aspettiamo a Friborgo, e M. Petro da Magonza ne scrive che a quest' hora doveva esser in camino, perilche haveino bona speranza di presto esser con sua M.tà. — Ex Prysach, 24 martü 1499.

Per nove venute in quest' hora, se intende che Suizeri se sono mossi et intrati ne la Silvanegra, e li comenzeno a far del male.

Ge. Gadius.

5

L'Empereur Maximilien à Ludovic Sforza [1]

(Cologne, 29 mars 1499)

Illustris princeps consanguinee noster charissime, Cum nuper intellexerimus ligam inter Regem Francie et Venetos firmatam esse, non dubitamus quin dilectio tua cum non mediocri admiratione fuerit, cum maxime aperte cognoscere satis posset ipsos Venetos ea de causa in Italia favores habituros esse : visum igitur et nobis fuit ad te has presentes litteras nostras scribere, illisque tibi significare nos, ob observantiam qua dilectio tua nos summa fide et benivolentia semper in Italia et alias prosecuta est, confidentesque et imposterum nobis majorem observantiam prestituram, cumque precipue membrum Sacri Romani Imperii sit, et jure salutem suam, sicuti res nostras proprias, tutari et deffendere ad nos spectat ; dilectionem tuam tenore presentium certam esse volumus nos tantum effecturos ut spes quam in nos semper habuisti te minime decipiet, et si cum aliquo nobis pacem sive treguas facere occurrerit, decrevimus te una nobiscum in societate habere, et si opus fuerit deffensionem tuam in aliquem suscipere ; statuimus omnino ipsam protectionem tuam taliter suscipere contra quemcumque, qui contra statum et honorem tuum novi aliquid temptare decreverit, ut intelliges nos neque laboribus neque facultatibus nostris in his quæ honorem et dignitatem tuam concernunt parcere, sed ostendere dilectionem tuam cordialiter diligere, et cum effectu demonstrare quod, id omne quod contra eam agetur, id totum contra nos et sacrum Imperium actum esse. Datum Colonie, die 29 Martii 1499. Regni nostri Romani quarto decimo.

[1] Modène, *Archivio di Stato, Cancelleria ducale, Carteggio diplomatico estero*. Copie. « Exemplum. Maximilianus, diuina favente clementia Romanorum Rex semper augustus. etc., ad Ill^mum Dominum Ducem Mediolani, etc. »

Digitized by Google

6

L'empereur Maximilien à Pierre Bonomi secrétaire impérial à Milan [1]

(Fribourg, 20 avril 1499)

Vidimus et inteleximus que ill. affinis et consanguineus noster Dominus Dux Mediolani de pace tractanda cum Francorum rege et Helvetiis suaxit; ubi etiam operam suam impartiri policetur. Ages illi nostro nomine gratias, qui officium boni principis et amici facit. Cupivimus nos semper pacem, neque unquam, nisi lacessiti, quemquam molestavimus, cum nostro desiderii (*sic*) semper fuerit, non contra fidem nostram sed pro fide pugnare. Sciunt omnes quam inique nos Helvetii lacessiverint, et cum Francorum rege nullum bellum habemus nisi causa sua, quia ipse quæ nostra et illustris filii nostri sunt contra equitatem occupat. Aquiesceremus libenter domini Ducis monitis, ubi cum honore nostro id fieri posset. Et si fortasse norit ipse medium aliquod, quod et nobis et sibi commodum ac honorificum sit, quicquid aget ipse bono animo accipiemus. Nos tamen injuste ab Helvetiis lacessiti, ita expedictionem hanc Dei Maximi auspicio et sacri imperii viribus consequemur ut speremus vel honesta pace, vel acerrimo bello de temerariis hostibus laudem consequi et victoriam. Datum Friburgii, die xx aprilis 1499.

7

L'impératrice Bianca Maria à Ludovic Sforza [2]

(Fribourg, 22 avril 1499)

Doppoi la gionta del ser^mo^ Re nostro consorto non se scordassemo la Sig^ria^ V., ma subito che hebemo la commodita di parlarli reposatamente, gli facessemo veder el summario mandato incluse ne le lettere de quella de 3 del presente, continente lo adviso de la lega del Re de Franza con Suiceri con altri advisi, e pregassemo molto caldamente S. M. de tutto quello sapevemo desiderava la Sig. V., con replicarli molte altre parole, quale avanti gli havevemo scritto a beneficio

[1] Modène. *Ibid.* Copie : Exemplum literarum Serenissimi Domini Romanorum Regis ad Magnificum Dominum Petrum Trigestum, Maiestatis sue oratorem, Mediolani agentem, etc.

[2] Milan. A. D. S. *Carteggio generale.* Original, fragment.

Digitized by Google

di quella. Trovassemo S. M. tanto ben disposta verso la Sig. V. quanto vedessemo mai. Fra le altre cose, ne rispose che era per haver la Sig. V. ad una medesima fortuna con S. M., ne seria per far accordio over tregua, ne laquale non volesse fusse ben compresa V. Sig. ria et havuto particular rispetto de quella.

8

Francesco de li Monti, ambassadeur napolitain en Allemagne, à Ludovic Sforza [1]

(Fribourg, 24 avril 1499)

Ill.me princeps et ex.me Domine, data comendatione plurima et deditissima.

In lo presente di, ho receputo una lettera de V. Ex.tia de viii de lo passato, e tardata per lo messo [per] haverla retornata da Colonia ad hora tarda. Ho exposto a la Maestà Cesarea la Ex.tia V. offerirli le facultate, el stato e la persona, exhortandola ad declarare quello fosse sua volunta se havesse da fare circa la liga, ec.. Ne hebe sua M.tà molto piacere, et respose al presente se ritrova in questi tumulti de Suizari non possere fare pensieri in altro ne deliberatione, e restare molto satisfacta V. Ill.ma Sig.ria li habia scripto havere serrate le victualie ad Suizari, e che mandava Augustino Somenza bene expedito. Non ho voluto pretermectere dare questo breve aviso ad V. Ill.ma Sig.ria, et in lo advenire non mancaro fare ogni cosa possibile li sii grata et ad suo servicio e stato.

La M.tà Cesarea, finiti li soprascripti rasonamenti, è partita per provedere de reprimere li successi de Suizari, incerto de quello havera da seguire, e me ha affermato me avisera de continente de la deliberatione fara. Certo se trova sua M.tà Cesarea in affani, et li animi de populi vicini ad Suizari molto aviliti per alcune victorie prospere consequte da Suizari. Spera pero sua M.tà Cesarea con invicto animo exuperare tucte le difficultate. Et in lo licenciare fi (*sic*) da sua M.tà, me ordeno scrivesse ad V. Ex.tia in tali bisogni non li mancasse, che sua victoria tucta redundaria in stato e dignita de V. Ill.ma Sig.ria. Certo ogni demonstratione quella fara verso la M.tà Cesarea la obligara molto.

[1] Milan, A. D. S., *Potenze Estere, Germania*. Original. Suscription : Illmo principi et ex.mo domino D. Ludovico Maria Sf. Anglo Sacri Roman. Imperii principi, duci Mediolani et suo domino [*e ben*] efactori collendissimo.

Digitized by Google

A la Ex.tia V.ra quanto posso e de continuo me aricomando. Ex Freiburga die xxiiij aprilis 1499. De V. Ill.ma Signoria deditissimus servitor Franciscus de li MUNTI.

9

L'empereur Maximilien à Ludovic Sforza [1]

(Ueberlingen 28 avril 1499)

MAXIMILIANUS DIV., *etc.* ILLUSTRIS., *etc.*

Accepimus hiis diebus plures litteras tuas, que nobis grate fuerunt. Super quas responsum honorabili devoto nobis dilecto Petro Bonomo, oratori nostro apud te degenti, scripsimus : ab illo igitur dilectio tua mentem nostram super ea omnia que ad nos scribis clarius intelliges. Quapropter te hortamur ut ea quæ ipse Petrus tibi nostro nomine referet cordi suscipias. Facies enim in illo nobis rem gratam et tibi proficuam.

Datum in oppido nostro imperiali Uberling die XXVIII aprilis A. D. 1499. R. N. Rom. XIV.mo.

10

L'ambassadeur Agostino Somenza à Ludovic Sforza [2]

(du 29 avril au 8 mai 1499)

(Ueberlingen, 29 avril 1499)

Illustrissimo et excellentissimo signor mio unico,

Per altre mie date a Marran, l'E. V. havera inteso come alla gionta del cavallaro con la commissione andasse avanti, che fu a Brixino, a li 18 del presente, ad hore circa 22, montai la matina seguente a cavallo andando verso Ispruch. Hora l'aviso che ali 20 gionse ad Ispruch la matina dove fece recapito a M. Gualtero, al quale, fatto intendere la causa de mia venuta, subito mise insieme quelli magnifici regenti, aliquali presentay le lettere e proposte quanto l'E. me dette in commissione et instructione, extendendomi alquanto piu ultra che non haveva in commissione, in excusatione de quella per le victualie et alimenti dati a Suiceri e Grisani, per essere in

[1] Milan, A. d. S., *Potenze Estere. Germania.* Original.

[2] Milan, A. d. S., *Potenze Estere, Germania.* Toutes ces lettres sont originales.

Digitized by Google

quelli paesi grandissima murmuratione, et anche facendomene essi signori alquanto de querela. De che, inteso la natura de la cosa, e quanto poi era seguito, ne furno ben contenti.

Quanto a li 2.000 fiorini ordinorno che li exbursasse ad uno suo secretario che venirebe al mio logiamento, e cossi venuto esso secretario, li exhortai e ne hebe la confessione. Acceptorno per bona la causa de la mia tardita a Brixino, et anche el modo teneva V. Ex. in mandare epsi denari, facendo molti ringraciamenti et offerte amplissime, con promesse de farne optima relatione alla Cesarea Maestà, e che tenerebeno tale conto de questo servitio e beneficio, che a qualche tempo se sforzarebeno renderli el contracambio, racomandandosi molto a l'Ex.tia V.ra et in specie il p^to^ M. Gualtero, quale demonstrò esserli assai affectionato.

Facto questo effecto ad Ispruch, me ne vene de longo al mio camino, ma prima mandai el cavallaro con le lettere me scrisse la S. V. mandasse alla Cesarea M. tà et a M. Matheo Lang, quale gionse d'uno zorno e mezo avanti me.

[1] Zobia a le 2 hore pozo mezo zorno, gratia del signor Dio, gionse a salvamento dalla Ces. M. tà, quale riscontrai apresso Filiborgo tre leghe che veneva in qua. Quamprimum me visse demonstrò havere gran piacere del mio ritorno, e M. Lang, alla presentia de S. Mtà me disse che de meza hora avanti haveva a lungo parlato de mia venuta, tenendo per indubitato che omnino dovesse giongere quello zorno; dove io, fatta la debita reverentia, cossi cavalcando feci la debita racomandatione de V. Ex., secondo mhaveva commisso. Sua Maestà subito molto alegramente domandò del ben stare de quella et inteso essere in bona convaliscentia, disse haverne grande contento, e che non bisognava extendersi troppo a longo in essa raccomendatione perche S. M. teneva per certo che l'E. V. l'amasse de bon core et anche S. M. era per fare ogni effecto per farli conoscere che lamava e teneva bon conto de lei.

[2] Apresso notificai a S. M. del pagamento fatto de li 13 milia ducati avanti Pascha et la causa perche non era pagato el resto. secondo me fu dato per instructione. S. M. me fece replicare due fiate questa partita, dicendo al fine che hora se ricordava dove era proceduto questo; imponendomi dicesse a Langh ge lo ricordasse, perche de novo scriveria sopra dicta materia, ma dimonstrò restare ben satisfacta da l'Ex.tia V.ra.

[1] Une copie « *exemplum litterarum Aug^ni^ Somentii* » de cette lettre existe à l'*archivio* de Milan; elle commence ici et comprend tout ce paragraphe.

[2] Ce paragraphe et les suivants manquent dans la copie.

Digitized by Google

Gli subgiunse quello che l'E. V., in absentia de S. M., per deffensione del stato suo, haveva offerto fare a quelli soi regenti de Ispruch, e come io per principio del effecto gli haveva portato doi millia fiorini de Reno, facendoli intendere la causa perche non mandava tutta la summa insieme et l'ordine se haveva a tenere del resto. Del che S. M.tà ne fece molto honorevole ringratiamento con molte amorevole parole, restando contenta del ordine preso.

Io non possete, cossi ordinatamente come era conveniente, explicare quanto se contene ne le mie instructione, per el cavalcare e per essere ogni poco spacio la Sua M.tà impedita de capitani, soldati et altre gente che li sopragiongeno; e poi al logiamento era più impedito assai che fora, ma me parse più expediente per brevita di tempo movere e narrare de quelle parte che me sono parse più importante e necessarie.

Io expose a la predicta Maesta el desiderio che haveva l'E. V. de intrare in questa inclita liga de Suevia, extendendomi in questa expositione, secundo quella me dete per instructione; salvo chel me parsi de retenere quella parte dove l' E. V. de se offere, etiam in tempo de pace, de contribuire de qualche summa de dinari, per bon respecto, come intendera ne l'altre mie lettere. Dove la p.ta Maesta, demonstrò haverne grandissimo piacere; stete alquanto senza respondere alcuna cosa, poi disse faria pensiere sopracio, e me responderia el suo parere; ma demonstrò esserli stato molto grato.

Apresso fece intendere a S. M. la liga e capituli fatti fra el Re de Franza e Suiceri, e che poteva pensare che questa lega era fatta, ultra el disturbo e damno de S. Mta, a damno e diffactione de V. Ex. [1]. Ma che la sperava dovesse deffendersi e vendicarsi delle presente e passate injurie, e che l'E. V. per la sua specialita haveva posto ogni speranza e riposo in S. M., sperando che la lo dovesse aiutare e deffendere dal p^to^ Re de Franza, da Suiceri e da ogni altro li volesse nocire e fare damno, come suo bono e fidele servitore e membro del imperio; e che medesimamente facendo pace, tregua o apunctuamento con alcuno dessi, dovesse includerlo e nominarlo in esse come principe del p^to^ imperio e servitore suo; talmente e con tali capituli chel havesse a stare securo. La predicta Maesta me disse che omnino la sera, quando fosse al logiamento, li monstrasse dicti capituli et avisi de Franza e Suiceri; poi respose che la saperia benissimo al che fine el Re di Franza faceva queste pratiche e dissegni, quali erano tutti a fine per venire al suo desiderio de diffare l'Ex. V. et insignorirsi de quello stato,

[1] Copié depuis *Apresso fece intendere* jusqu'à *diffectione di V. E.* La copie recommence plus loin à *La predicta Maestà me disse* jusqu'à *persona e quanto ha al mondo.*

Digitized by Google

ma che la stesse de bon animo, perche la non li mancharia con la persona tutte le forze sue e del sacro imperio per aiutarla non mancho quanto al stato suo proprio ; certificandola che la non era per fare pace, tregua ne apunctamento senza la salveza sua, e che, come la poteva sapere, già haveva possuto havere pace con Franza, con la restitution de le terre sue, ma non lha voluta acceptare ne l'acceptara, senza la salvatione de quella, per laquale voleva mettere la persona e quanto ha al mondo.

Alla predicta Maesta è stata molto grata la provisione fatta per l'E. V. che Suiceri non habino victualie ne siano alimentati dal Dominio suo, ne potria havere facto cosa più grata a tutti li signori e populo di questi paesi, perche dicono el retenir le victualie fara la Signoria V. fara una grandissima guerra, ma la predicta Maestà m'ha dicto apresso che per cosa alcuna la non voglia deviare da dicte provisione, anzi perseverare e far fare bona guardia, adcio non li vadi alcuna sorte de victualie dal suo dominio. E similmente M. Langh m'ha replicato in nome de la predicta Maestà e factomi grandissima instancia che avisa V. E. non voglia per alcuna cosa mutarsi de questo proposito, perche, quando la Sua Maestà e questi signori e populi intendessino altramente, li ne seguira grandissima indignatione che saria causa de rompere l'altri dissegni [1]. Similmente ho significato alla predicta Maestà quanto la E. V. m'ha scripto de la richesta fa el Re de Franza a Veneciani de li cento milia ducati Sua Maestà non po quasi credere che siano stati de tanta legereza che habino facto tal promessa, e se pur l'hano facta, è in openione non la observarano ; e che, quanto alla specialita depsi, ne parlara al longo cum M. Marchesino.

[2] De scrivere al signor duca de Savoia lettere de quella medesma sententia e scritto per S.M.tà a V.Ex.tia, con la additione che non accepti in suo paese darli passo ne victualie a gente franzese, S. M.tà m'ha resposto havere ordinato de mandarli ambasciatori per questo e per altre occorentie. M. Langh mha dicto esserli deputato M. Petro da Triest e M. Ludovico Bruno, aliquali le instructione sono fatte e se mandarano subito, adcio vadino presto a dicta legatione ; et in esse instructione [sè fatta la giunta de questo altro capitulo] chel non accepti gente franzese ne gli daghi passo ne victualie, ne facia alcuna cosa a damno [de V. E], e cossi credo se mandara in breve a M. Petro dicta

[1] Ce paragraphe est copié, mais après *non la observarano* il y a une légère variante. La copie porte : *e quando pur lo facino li sara remedio al tutto.*

[2] La copie a remplacé ici le texte de la lettre par un résumé qui en donne assez fidèlement le sens, avec quelques variantes sans importance.

Digitized by Google

instructione e M. Ludovico se partira. Io non mancharo de sollicitare l'effecto.

[1] Similmente al signor marchese de Monferrato e signor Constantino s'è scripto per dicte victualie avanti che venesse ; ma ho parlato alla predicta Maestà per farli replicare, con la gionta chel non accepti ne daghi passo ne victualie a Franzesi ne fazi alcuna cosa a damno de V. E. ; e cossi solicitaro a farla fare, e domane spero expedira uno de l'altri cavallari sono qua, per respondere e supplire a quelle parte che hora non posso per non haver possuto expedirla con la p.ta M.tà per brevita de tempo.

La predicta M.tà ha havuto gran contento e grandissimo piacere del bon successo de le cose de Pisa, et maxime essendo con honore de l'E. V.

De le lettere de la Cesarea Maestà me commisse V. E. voler havere, quando se dilongasse la pratica de la lega per monstrare a li magnifici oratori e soi zentilhomeni, M. Langh m'ha dicto haverglile mandate in quella forma che quella gli ha rechesto. Pur non restaro de farle replicare per l'altra cavalcata.

Sabato a li 27 ad hore 21, gionse qua el cavallaro de V. Ex. con le lettere sue de 20 ad hore 5 de nocte. Dove visto et inteso el tutto, subito andai a M. Langh, alquale dette le lettere a lui directive, ma fin hora non è stato possibile parlare alla Cesarea Maestà per li grandissimi impedimenti ha de questa guerra per esser coadunato qua el duca Alberto de Baviera, capitano generale de l'imperio, molti sui capitanei, gente de guerra, e quasi tutti li agenti per li participanti de questa inclita liga de Suevia, ma ho parlato al p.to M. Matheo, quale dice havere refferto alla predicta Maestà.

E quanto alla excusatione fa deli 25 milia ducati e de li 4.000 non pagati a Nicolo Gravier, S. Maestà ne resta ben contenta e satisfacta, attento che M. Petro gli ha scritto essere pagata tutta la summa a quello factore de Volf. Per una altra mia, per la prima cavalcata, li significaro le cause perche li fu scritta quella lettera de che la ... [2] che fu per deffecto depso factore.

El p.to M. Langh me dice che, avanti el zonzer mio qua, era stato scritto al signor marchese de Monferrato a sufficientia, per la differentia de Exeria et Carizano con el marchese del Finale, et essere drizate le lettere in mane del pto M. Petro. Ma io me sforzaro farla replicare in bona forma e commettere a questi R.di oratori che vano in Savoia

[1] Les paragraphes suivants jusqu'à *Heri matina la Cesarea Maestà* manquent dans la copie.

[2] Un mot illisible.

Digitized by Google

che nel transito vadino dal predicto signore marchese e signore Constantino, et a bocha significano la volonta de la predicta Maestà tanto vivamente quanto la Ex.tia V.tra desidera.

[1] Heri matina la Cesarea Maestà, insieme col duca de Bavera, capitano generale del imperio, e cum gran numero de signori e populo, andorno alla Ecclesia Mazore, qua dove fù cantata la messa solenne: apresso laquale cum grandissima cerimonia fu spiegato e drizato lo stendardo imperiale de l'aquila; col quale ritornorno a casa cosi spiegato avanti: cosache ad ogniuno fece commovere et accadere li animi, per essere questo spiegare e drizare de stendardo de tanta grande importantia, che ogniuno sia sottoposto a l'imperio, senza alcuna excusatione, debia per la sua portione andare o mandare alla guerra o seguire dicto stendardo, fosse contra el padre, figliolo o fratello; como credo la Ex.tia V.ra ne debia essere meglio informata che me, avisandola che hora è la prima fiata che la Cesarea Maestà [l'hab]ia spiegato.

La venuta de la predicta Maestà de qua e lo spiegare de questo stendardo ha tanto acceso el core de tuti questi signori e populi che ogniuno è inclinato andare a questa guerra, e li pare vera gloria andare a mettere la vita per diffesa desso. Ne credo che la predicta Maestà mai per alcuno tempo fosse tanto teneramente amata e havuta in grandissima riverentia da tutti questi signori e populi, piccoli e grandi, de qua, quanto e hora, e sel piacera al nostro Signore Dio e sua Gloriosa Matre de donare alla Sua Maestà victoria in questa impresa como spero, l'Ex.tia V.ra vedera tanta exaltatione in essa dal canto de qua che sara obedito e reverito como Dio in terra. E spero chel fumo de questa exaltatione passara anche per de la ultra li monti, ad perpetua gloria e contento de l'Ex. V., de li ill.mi signori soi figlioli, et inclito stato suo, perche, per quanto io conosco, credo S. M. non havere persona al mondo, excludendo lo ill.mo signore archiduca chel habii più a core ne ami più cordialmente quanto fa l'Ex.tia V.ra, como spero vedere cum veri e boni effecti.

El processo di questa guerra si è stato fin qui fredo e lento, perche ogniuno ha atteso mandare la sua portione de gente alle confine qua, aspectando la venuta de la predicta Maestà, et cosi de giorno in giorno arivano le gente, alogiando per questi castelli et terre qua vicine; che fin hora non se puo vedere el numero, ma dove io sono passato, per qua lontano 40 miglia italiani, è tuto pieno de gentedarme e fantarie, tanto ben in ordine che è una bella cosa a vederli. E la Sua Maestà me ha dicto che la mette hora in campo qua circa 30 milia persone da

[1] Tout ce qui suit est dans la copie jusqu'à la phrase *che si puo andare fino Zurich.*

Digitized by Google

fati ben in ordine, ultra che gli sono dui altri campi, cioe uno verso Ferreto, e l'altro verso Valle Agnelina. Se spera che fra tre o quattro giorni le gente se aviarano verso li inimici.

Gli erano alcuni signori e terre franche che non volevano condescendere a questa guerra per alcune loro colligatione o specialita, quali erano el signor conte Palatino, le terre de Basilea et Argentina cum alcuni altri, ma hora, al drizare de questo stendardo, ogniuno ha consentito e manda la portione sua alla guerra.

Credo sel Re di Franza ha facto promesse assai a Suiceri per levarli da l'Ex.tia V., con animo de fare tractare la pace de queste guerre, el pensero li venera falito, perche de qua hora non gli è uno pensero al mondo ansi chi ne parlasse faria grandissima injuria; ma ogniuno è inclinato seguire l'impresa alla galiarda, ne credo fosse longo tempo fù la più volunterosa et inanimata guerra de questa, ne se puo sperare altro che felice victoria de la Maestà Cesarea.

Suiceri, per quanto se puo intendere, sono più grossi de qua che in altra parte, perche temeno più da questo canto per essere el suo paese piano talmente [1] che si puo andare fino a Zurich senza troppo impedimento E hano in questo suo campo de qua circa 8,000 persone da fanti, ma non hano cavalli, e la Cesarea Maestà li havera circa 30,000 persone da fanti, homini d'arme e balistari assai ben a cavallo, schopeteri e fanti ben in ordine, e tuta bona gente; e li cavalli, balisteri, schopeteri, sono quelli che fano stare Suyceri al signo.

Heri, dopo el disnare, vene a me uno canzelere de la Maesta del Re de Napoli e monstromi una instructione de l'Ex. V. Io procurai subito de farli havere audientia, ma non fu possibile heri per li longi consilii e grandissima occupatione de la Maestà, ma è data speranza de farlo expedire in questa matina, et io non li mancharo in cosa alcuna.

Se io non respondo particularmente a V.E. a tutte le commissione, instructione e lettere me ha date e scripte, pregola a perdonarmi et havermi per excusato, non perche sia deffecto ne imo negligentia, ma la Ces. Maestà è tanto occupata in questi processi de guerra che non ha tempo da manzare, e con grandissima difficulta li posso parlare, non che la S. M. non sia ben disposta, ma per essere troppo occupata. Pur me sforzaro et usaro ogni dilligentia per supplire al tutto.

De novo non ce altro per hora. Alla E. V. humilmente me racomando, e simelmente pregola habi racomandato Paulo mio fratello.

Ex Uberlingh, 29 aprilis 1499.

Augustinus Somentius [2].

[1] La copie s'arrête à ce mot, à la fin de la quatrième page. Il est probable que la fin de la copie est perdue.

[2] Cette lettre fut jugée si importante par la chancellerie milanaise,

Digitized by Google

(Ueberlingh, 30 avril).

Ill^mo et ex^mo signor mio unico,

Doppo scritte l'altre mie, havendo io fatte havere audientia al cancelere de la M.tà del Re de Napoli dopo la messa, me parse havere el tempo de parlare, et cussi me acustai alla M.tà Cesarea, facendoli intendere distinctamente quanto l'E. V. me scrive per l'ultime sue de 20 del presente.

Primo fece l'excusatione de V. E. per la summa de li 25 milia ducati, narrandoli come è passato el tuto, e quanto è seguito per la venuta de Nicolo Granier, e conclusive quanto ha fatto per el compito pagamento dessi, secondo chessa me scrive. De che S. M.tà è restata optime contenta e ben satisfacta, ne circa questa particularita me extendero più volte per brevita de tempo, ma per l'altre prime avisaro chi è stato causa de far scrivere le lettere de le quale quella se dole.

De la riposta data per l'Ex.tia V. al messo de Mgr de Vergi, Sua M.tà n'è restata contenta. Io la pregai a far scrivere al predicto Monsignore come V. E. haveva satisfacto a S. M., adcio non li desse più fastidio per questo. Respose esser contenta imponendomi a farglilo recordare de M. Langh, perche li commettera la lettera.

Del pagamento de li 500 ducati ha fatto a quelli de Svitz et Underval, per mezo de lettere de quelli de Berna, similiter S. M.tà è restata contenta che la S. V. habi usato quello termine per compiacere a Bernesi; parendoli chel sii ben facto ad interteniрli per amici per molti rispecti, et credo quando le cosse de qua vadino avanti a damno de Suyceri che S. Mtà havera gran respecto a Bernesi, per amor suo. A quello de la Liga Grisa, che l'E. V. non habi voluto concedere la licentia de condure sale e victualie S. M. dice piacerli molto, et anche mha commisso scriva caldamente alla E. V. che la facia usare ogni dilligentia adcio che dal damno suo non habino victualie ne subsidio alcuno, et che quella non habi respecto ne timore dessi Grisani perchè questa guerra non è per mancare che siano al tutto abassati e destructi o che facino acordo; che seguendo la destructione non li biso-

qu'elle en fit expédier des copies à ses agents à l'étranger. C'est ce qu'indique la note : Fiant exempla Ro +, Flo +, Monferr +, Genua +, Hisp. +, Sen +, M° Orf +, Thr.io Sab. +, Luce +. Les croix qui accompagnent ces noms, disposés en colonne dans l'original, indiquent que ces copies ont été faites et envoyées. Ces noms s'expliquent d'eux-mêmes. Orf. est Orfeo Orfei, agent ducal à Forli ; « Thr.io » le trésorier de Savoie, Sébastien Ferrier, qui fut un des fauteurs de l'alliance milanaise à la Cour de Turin, avant de devenir trésorier général des finances de Louis XII.

Digitized by Google

gna fare altro pensiere de loro, seguendo anche acordo che l'Ex. V. sia secura chel non se fara senza secureza de le cose sue, tale che la serà preservata come l'altri de questa lega.

De li capitanei de la p.ta Mtà Cesarea, che hano mandato M. Gabriele da l'E. V., dice che l'hano fatto per beneficio de l'impresa, non intendendo più ultra, ma che essendo mo certificati de li boni effecti e provisione fatte per l'E. V., non li sera più ditto altro, e che S. M.tà, benche quella habia dato victualie per el passato a predicti Suiceri, per questo non ha preso umbra alcuna, perche sa bene quello ad che era obligata, e quello li bisognava fare per la vicinità dessi e per la loro mala natura.

De la parte scrive l'E. V., chel signor Constantino facia venire gente de Franza per fare guerra al marchese del Finale per quelle due terre e de la resposta ha dato la pta M.tà, dice essere assai informata del animo desso s. Constantino verso Franza, et haverli scritto *ad plenum*, e drizato la lettere a M. Petro, come quella intendera da esso, ma havendoli io mosso el partito de fare che li R.di oratori vano in Savoya, vadino anchora in Monferrato per questo, e per admonere esso signore Constantino che non presuma dare logiamento, passo ne alcune subsidio a gente Franzese de alcuna sorte, S. M. è restata contenta de farlo e commisso sia agiente questa altra commissione ne la instructione dessi oratori, quale se mandera per la prima cavalcata che hora non se possuta expedire per le infinite facende hano questi canzeleri e secretarii.

[1] Apresso havendo io visto quanto la E. V. ha dato per instructione al canzelaro de la Maestà del Re de Napoli, e maxime circa la pratica de Venetiani, lo disse alla pta Maestà che, attento essi, senza alcuno respecto, havevano facto questa confederatione cum Franza, tutto in prejudicio de S. Maestà e sacro imperio, e presumito volersi insignorire de parte del stato de V. S.ria che era pur membro del sacro Imperio, a me pareva che la S. Mtà, a nome del predicto, per oratore o per altro, mandasse a fare intendere a predicti Venitiani che haveva inteso de queste sue pratiche facte in Franza, e che sel poteva cognoscere ne trovare che essi facessino alcuno effecto ne cosa alcuna fosse in prejudicio a V. Ex., principe e membro de l'imperio, in favore del Re de Franza, chel p^to imperio cum le forze sue li faria recognoscere de soi errori e protestarli de la guerra. La sua Maestà me rispose, dicendo che non solum sono stati presumptuosi de fare questo contra V. E., ma che ancora S. M. ha trovato che hano dato dinari al duca Zorzo, che fo figliolo del Re Mathia, per farlo movere guerra contra S.

[1] Ce qui suit est chiffré avec déchiffrement de l'époque.

Digitized by Google

Maestà, et che dete principio de suscitare alcune parte e movere alcune differentie per dela. Similmente ha inteso che hano dato succorso de dinari a Grisani, e che sopra questo li faria pensiero e poi me parlaria, e diria quello era a fare. Io non mancaro de sollicitare de farli fare qualche opportuna provisione; sel piace a Dio che la predicta Maestà habii victoria contra questi Suiceri, spero che S. M. fara tale provisione che la E. V. sara assicurata da ogni canto.

[1] El canzelere de la Maestà del Re di Napoli, per commissione de la Cesarea Maestà, parte subito e va a Filiborgo, dove se trova M. Francisco de Montibus e l'altri oratori, e mha solamente detto havere havuto bona resposta dalla predicta Maestà circa el particulare del signor Re suo, et anche havere bene exeguito quanto quella gli ha dato per instructione, alla quale mha pregato lo raccommandi.

[2] De la commissione me dete l'Ex.tia V. de fare opera presso la predicta Maestà che la facesse intrare in questa inclita liga de Suevia, l'aviso chel è ben piaciuto a S. M., e me ha facto fare una informatione, non a nome de V. E. ne de alcuna altra persona, ma como amico secreto de essa liga, narrando in epsa quanto proficuo e ben facto saria alla predicta liga ad includerli la E. V. Quale informatione ho data a S. M., perche vole vedere de fare opera che l'E. V. sia ricercata per la Liga per mazore suo honore e secureza, e cossi ancora hogi mha facto dire per M. Langh che lassi fare a S. M. questa pratica, che spera condurla talmente che l'E. V. sara ben contenta.

[3] Hozi, circa le 11 hore è partito quello cavalaro va incontra a M. Marchesino, e la predicta Maestà, heri sera, andando a lecto, mutò el pensiere de farlo venire qua, ma lo fa andare ad Ulma, dovè stara melio assai et havera melior camino, e cossi se gliè scripto demorera ad Ulma finche la predicta Maestà li scrivera dove dovera venire a ley, che sara in bono loco e securo et anche subito lo expedira perche Sua Maestà è informata che l'Ex. V. ne ha grandissimo bisogno.

De novo altro non accade, salvo che tutta hora gionge gente qua, et in li loci circonstanti, e se spera che fra tri zorni se andara verso li nimici, quali, per quanto se intende, sono posti alla campagna per aspetare de fare bataglia per esser quasi come desperati.

La E. V. non poteria fare cosa più grata alla Cesarea Maestà ne aquistare majore credito e benivolentia da tutti questi signori e populi, come dare qualche avviso de le occorrentie de Franza, de Suiceri e de

[1] Paragraphe non chiffré.
[2] Paragraphe en chiffre.
[3] Paragraphe non chiffré.

Digitized by Google

altre particularità che tendano e tochano a questa guerra; e quelli capituli, reporti, e avisi che ho portato, la predicta Maestà me li ha facti mettere in latino, poi li ha fatti mettere in alemano, e li ha fatti vedere a tutti questi Signori e participanti de la lega; e anche credo ne habia mandato copie a li Signori ellectori, remettendomi pero al parere de l'E. V. .Alla quale humelmente sempre me racomando.

Ex Uberlingh, ultima aprilis 1499.

Ill.me et Ex.me Dominationis Vestre servulus
Aug. Somentius.

(Ueberling, 1er mai.)

Ill.mo et ex.mo signor mio unico,

Se io non ho possuto cossi ordinariamente respondere a quanto l'Ex. V. me commisse, detto per instructione e poi scritto, como era debito mio e desiderio suo, pregola ad havermi per excusato, facendoli intendere non essere mio deffecto, ma procedere per essere la Cesarea Maestà tanto occupata e continue circondata da questi signori e gente de guerra, che me bisogna, con gran fatica, a pezo a pezo exponerli quanto ho in commissione e se non fosse la grandissima dilligentia usa M. Matteo Langh in tutte le occorrentie e specialita di V E., io non haveria possuto respondere alla tercia parte, come son certo che quella debia considerare, et maxime essendo hora el tempo che besogna ascoltare soldati, et con qualchi segni exteriori farli bona demonstratione, non resta pero che la bona dispositione de la predicta Maestà verso l'E. V. non li sia integramente.

Alla parte me scrisse l'E. V., de quello haveva predicto el magnifico maestro Ambrosio de Roxato in le cose de Pisa et in molte altre occorentie sue, e de quello poi concludeva de la gloriosa victoria haveria a conseguire la Maestà Cesarea contra li Suiceri e maxime fin ali 22 del presente, io lo notificai alla pta Maestà con le parole che la me scrive; laquale ne rise et hebe grandissimo piacere intenderlo, demonstrando ben non dare troppo fede ad astronomi; pur ho inteso da alcuni che la sua Maestà, a tavola più fiate et altramente, a molti de questi signori e zentilhomeni, ha dicto con grandissima alegreza l'Ex.tia V. haverli dato aviso chel suo astronomo ha dicto che S. M. sara victoriosa in questa impresa, talmente che ho conosciuto la S. M. haverne havuto piacere; e cossi nel advenire quando l'E. V. ne scriva qualche cosa de simile natura, credo li sara piacere e grato.

Similmente, de li capituli fatti tra el re de Franza e Suiceri, et altri avisi e raporti, come per altre mie ho scritto, la pta Maestà ne volse havere copia, e credo le habia communicati con tutti questi Sig.ri nel suo consilio, e ultra ne habia mandato copia a li Signori ellectori et

Digitized by Google

altri de questa inclita liga; certificando l'Ex. V. che non solum ha fatto cosa grata a S. M., ma etiam a tutti gli altri signori de qua; laquale mhe ditto voglia avisare e pregare quella a usare dilligentia per havere continue aviso e maxime delle occorentie dessi Suiceri e de Franza, drizandoli poi subito qua: che li fara singolar piacere, e cossi la prego ha fare, perche, ultra gratificara la pta Maestà, acquistara ancora gran benivolentia da tutti questi signori e populi.

Ho significato alla predicta Maestà quello è successo del. ill.mo Gasparo da Sancto Severino; deche essa ne hebe dispiacere, e me la fece replicare per due fiate, l'una separata de l'altra; interrogandome se l'E. V. era ben certa de quella imputatione li dava, et a di che modo haveva ritrovato questa fraude, e quello chel pto M. Gasparo era per fare? Io li rispose che non sapeva ad che modo ne per quale via l'E. V. haveva inteso tale cosa; che me rendeva ben certo che quella non li haveria dato tale imputatione, se la non fusse stata ben certa, ne sapeva quello chel per M. Gasparo fosse per fare. Me domandò ancora se io sapeva chel illmo M. Antonio Maria fosse aconzo al soldo de Venetiani? Io li respose che da V. Ex. non sapeva cosa alcuna, ma che nel transito mio a venire in qua, haveva inteso che era a Citadella, et era per aconzarsi con predicti Venetiani.

De quello canzelere del predicto M. Gasparo, del quale mio fratello scrisse essere gionto in Anversa et havere havuto audientia dalla Ces. Mtà, come l'E. V. me scrive, aviso quella chel gionse in Anversa fin quello proprio zorno chio me partite per venire li aquella; et era stato prima per molti zorni dalla Maestà della regina, e pero credo che de questo caso non havesse noticia ne comission alcuna. El predicto canzelere si è uno de Voltolina quale se appella El Commissarioto presso la p.ta M.tà de la Regina. Se altro intendero arcano, exeguiro quanto quella me scrive.

Ho notificato alla predicta Maestà quanto l'E. V. me scrive de la guerra intende movere M. Jo. Jacomo de Trivultio ad instantia de Astesani nel officio de Sanzorzo de Zenua, e la provisione che quella ha fatto adciò non vadi avanti. S. M. ha risposto questi essere tutti incitamenti del Re de Franza per venire a soi dissegni de turbare Italia, e maxime l'E. V. nel stato suo.

Io ho sollicitato che quelle lettere scrisse l'E. V. alla Cesarea Maesta in resposta d'altre sue, circa la provisione fatta per non lassare andare victualie ne altro soccorso del suo dominio a Suiceri, fosseno mandate a li signori ellectori; per il respecto che la me scrisse, M. Langh non ha mandato esse lettere, ma ha scritto in nome de la predicta Maesta a li predicti signori ellectori in optima forma, e drizatola al R^mo M. Archiepiscopo Maguntinensi.

Digitized by Google

A li ill.mi signor duca de Savoya, signor marchese de Monferrato e signor Constantino, se li manda per oratori el R. M. Petro Bonomo e M. Ludovico Bruno, aliquali, saltem a M. Petro, se manda hora per questo cavallaro le instructione, lettere e quanto bisogna per andare a dicta legatione; e per quanto a me è fatto intendere, in esse instructione e lettere, se contene non solum de le prohibitione de victualie a Suyceri, ma ancora che non daghino passo, victualie ne soccorso alcuno a gente de Franza che volessino passare in Italia, come son certo che l'Ex. V. intendera *ad plenum* dal predicto M. Petro. De M. Ludovico non so dire altro, ma m'è fatto intendere chel sara li in breve.

Ad Mgr de Vergi ho operato che la pta Maestà ha fatto scrivere chel non mandi più a domandare denari a V. E., significandoli S. M. essere del tutto satisfacta, e cossi credo non li mandara più.

La causa che mosse la Cesarea Mtà a scrivere a l'E. V. quelle lettere de lequale ne ha havuto dispiacere per la summa de li 25 milia ducati, fu perche el correro vene li, avanti la mia venuta, con le lettere che dicta summa se dovesse dare al factore de Wolf, haveva commissione non partirsi de li, finche non fosse fatto lo integro pagamento, e l'E. V. fece chel predicto factore avanti Pascha scrisse alla predicta Maesta havere ricevuto 13 milia ducati, et similiter io scrisse et che del resto, venuta la commissione de Sua Maestà ad chi se havessino a dare, subito V. E. li exborsaria e con questo fu expedito esso correro, ma dicto factore duplicò le lettere alla p.ta M.tà, che per una altra lettera li scrisse, pur per el medesimo correro, che non haveva havuto denaro alcuno, ma che l'E. V. l'haveva astrecto a scrivere chel haveva recevuto dicti 13 milia ducati, ultra che dopo ad altri otto zorni ne scrisse un altra, che fin a quello zorno non baveva havuto alcuno denaro da V. Ex.tia, e per questo la p.ta M.tà se sdegnò molto e fece scrivere quelle lettere de quello tenore ha visto, e questo me lha refferto M. Matheo Langh, ma poi quando la S. Mtà ha visto l'effecto del contrario, e che M. Petro gli ha scritto essere pagata tutta la summa, è restata ben contenta e satisfacta : ne sopracio me pare li sia da fare altra excusatione.

Alla predicta Maestà è stato ultramodum grato che l'Ex. V. in absentra de S. M., in questo urgente bisogno, habia servito a quelli soi regenti de Ispruch de quella summa, e me commisse ne ringratiasse l'Ex. V., certificandola esserli stato più grata hora questa poca summa che un altra fiata de dua tanta; ultra che ha acquistato grandissima benivolentia presso essi magnifici regenti, quali a tempo ne farano testimonio.

A li zorni passati, cavalcando significai alla p.ta M.tà la singular

Digitized by Google

contenteza haveva havuto l'Ex. V. quando intese quella demonstratione haveva fatta la sua M.tà, quando in Fiandra vene la nova de la morte sua; perche havendo l'Ex. V. collocato in essa ogni fede e speranza come in suo unico signore, patrone e protectore a lei, a li signori soi figlioli et al stato suo, e che haveva conosciuto per questa accidentia non vera la S. Mtà havere quello amore e bona dispositione verso lei e cose sue come la sperava e desiderava, che la non poteria havere havuto mazore contenteza al mondo ne havere inteso cosa che lhavesse più satisfacta che questa; S. Mta rispose e disse: « Allora io non disse cosa che non havesse facto con effecto e che de novo non lo facesse, quando caso advenisse, che Dio non lo voglia, e tanto faria per el signor duca, figlioli e stato suo quanto per el figliolo e stato mio. » Con molte altre amorevole parole, quanto se l'Ex. V. li fosse stata non inferiore, ma fratello.

Le lettere del ill. signor conte figliolo de l'Ex. V. io le presentai alla pta Mtà e li refferite quanto sua S. M.tà me commisse a bocha, con le humile raccomandationi; de che S. M.tà ne prese grandissimo piacere, domandando come era ben condictionata: et io li respose quello me parse conveniente e debito; alche S. M.tà ne restò ben satisfacta et ordinò a M. Langh che li respondesse.

La p.ta M.tà haveva dicto voler scriver de sua mano a l'Ex. V. in risposta alla sua de mano, ma per le grande et infinite occupazioni non ha potuto scrivere, ma ha differito fin alla venuta del magnifico M. Marchisino. Altro non occorre à l'Ex. V. Etc.

Ex Ueberlingh, prima maii 1499.

Aug. Somentius.

(Ueberling, 1er mai)

Illmo et exmo sig. mio unico,

A li zorni passati, el R. M. Petro de Triest me scrisse de li essere molto caricato de spesa et havere havuto poca subventione dalla Cesarea Maestà per esser male fornita de denari per le presente guerre, pregandomi che lo volesse racomandare con bon modo a l'Ex. V. adcio li porgesse qualche adiuto per potere supportare la spesa e cossi, havendolo io sempre conosciuto molto affectionato a l'E. V.. et in le cose sue haverli usato gran dilligentia como suo bon servitore, m'è parso per questa mia pregarla chel ge sia recommandato come sono certo che la fara; perche so havere inteso de esso nel passato essere stato ben gratificato.

Al magnifico M. Matheo Langh, io dete li 200 fiorini, come l'E. V. me commisse, qual, dopo molte excusatione, ne rendete infinite gratie

Digitized by Google

a quella, con molte grandissime offerte, certificandola che ogni giorno io lo trovo più caldo e sollicito al beneficio e specialita de V. E. ; e credo che ancora lui gli ne scrivera e la ringratiara.

El conte de Fustembergh non è comparso qua con la p.ta Maestà, e per quanto ho inteso remase a Philiborgo ; *quamprimum* me ritrovaro dove sia, li presentaro la lettera de l'E. V., et exequiro quanto quella mha commisso.

Similmente el thexorere de Bergogna è rimasto in Fiandra per ritrare certa summa de dinari se erano offerti pagare quelli paesi e populi, secondo ho inteso per seguire la guerra de Geldre e se dice non venire fin a molti zorni ; qual venuto exequiro quanto quella mha commisso.

La Cesarea Maestà, come l'E. V. sa, manza volontiera el formaio piasentino ; hora la Maestà sua n'è in tutto vacua : m'è parso significarlo a quella, adcio che quando la volesse mandarli qualche cosa grata, gli mandi desso formagio ; che son certo de cose manzative non li poteria hora mandare cosa più grata ; ma mandando, bisogna mandarne una forma per M. Matheo Lang, et una altra per dividere ad alcuni che fano de li servitii in questa corte a beneficio de quella

Lunedi penultimo del passato, vene qua uno Antonio de Vicenza, servitore del ill. conte de la Mirandula, per fare confirmare li privilegii concessi al quondam signor Galeotto ; qual vene adcio gli prestasse favore e indrizo per essere expedito ; e perche non me portò lettera alcuna de V. Ex., sapendo io chel predicto quondam signor Galeotto haveva havuto dicti privilegii et altri favori de la predicta Maestà per intercessione di quella, me parse non intromettermi in cosa alcuna in suo favore ; anzi pratichai con M. Langh chel non li facia alcuna expeditione fin alla venuta del magnifico M. Marchesino, perche io non intendo quello importi dicta expeditione e quanto è grata a V. E. Ne credo havera quello ricerca, se non tanto quanto a quello piacera. Alla quale sempre humelmente me raccomando.

Ex Ueberlingh. prima maii 1499.

Ueberling, 3 mai 1499.

Ill.mo et ex.mo sig. mio unico, havendo hogi parlato alla Cesarea. Maestà, presente M. Matteo Langh, sopra molte particularità, S. Maestà me rispose como quella vedera qua apresso.

Primo sopra la particularità de scrivere e mandare uno araldo a Venetiani in quella forma che la Ex.tia V.ra mi scrive, adcio che essi vadino alquanto più retenuti contra l'Ex. V., advertendo a l'offesa fano alla prefata Maestà e sacro imperio, parlò in todesco a longo

Digitized by Google

col predicto messer Langh, quale poi me respose: che per non esserli araldo, quale fosse sufficiente de exequire tale impresa cum quella circumspectione bisognaria e respondere secundo fosse necessario, et anche per essere essi araldi per de la in poca estimatione, li pareva de lassare cosi questa cosa per hora, ne doverli fare altro, ma vedere como se deportavano e come passaveno le cose; che per hora non poteva vedere como el Re de Franza potesse fare quella impresa, per molti respecti, como intendera qua apresso: ma S. Maestà, ultra quello gli è significato per li avisi e instructione de V. Ex.tia, se tene ben forte offesa da essi, como credo lo tempo li demonstrara.

De fare scrivere al Re de Franza che voglia abstenersi de dare soccorso ne favore a Suiceri contra S. Maestà e sacro imperio e protestarli de la guerra, S. M. ha resposto che hora ad questa dieta fara scrivere secundo el bisogno a nome del imperio, ma che a suo nome non li voleva fare scrivere.

De scrivere a M. Philiberto, in nome de S. Maestà, che seguesse el stilo hano fatto li oratori de li catolici reali de Spagna e signor Re de Portugallo verso la santità del Papa, facendoli intendere de quanta importantia sia a farlo con cellerita, finche poi li fusse mandato altri oratori a nome del sacro imperio, S. Maestà ha resposto non volerlo fare per modo alcuno, perche la Santita predicta, con quanti ne sono a Roma tengono poco conto de S. Maestà, e disse, ridendo d'uno molto strano sopranome che gli dano, che mandando ley, mancho la extimariano; ma che se la dieta, quale hora se haveva a fare o qua o in loco circumstante, omnino voleva fare mandare a nome del imperio al predicto pontefice, in quello megliore modo e forma se potesse, e che la sua Maestà del predicto pontifice teneva poco conto, e che lo conosceva esser tutto franzese et instabile, ma che poteria venire tempo che da se stesso se reconosceria.

Alla parte che l'Ex. V. me scrive voglia ricercare la predicta Maestà a fare provisione, che accadendo el Re de Franza li facesse la guerra, che la potesse havere doy o treimillia (*sic*) homini de quelli de S. Maesta pagandoli; me ha resposto che, quando pur el Re de Franza sia de questo animo volerli fare guerra per le condictione li occorreno de presente, non potra esser tanto potente che l'Ex.tia V.ra non sia bastante a responderli e deffendersi galiardamente, et maxime per esser el predicto Re privo del aiuto de Suiceri et Alemani durando questa guerra. Simelmente non potera havere soccorso da Bretoni, quali *ullo modo* non li voleno dare alcuno soccorso, e questo essere proceduto per alcune pratiche de Sua predicta Maestà, come a longo m'ha fatto narrare da M. Langh. Poi, de quelle gente ha el predicto Re de Franza, esser necessitato dividerla almanco in trei parte: l'una lassarla in Pichardia, per diffesa de quello paese a le confine del

Digitized by Google

signor arciduca, quale al tutto se risolto essere disposto alla volunta della pta Cesarea Maestà, de pace, guerra o tregua, come ad esso piace; l'altra darne in aiuto de Suiceri durante questa guerra, o quando fusse finita lassarla alla frontere de Bergogna per non essere el pto Re senza gran suspecto de la guerra già principiata l'anno passato; e cum l'altra poteria venire in Italia. Concludendo S.M. credere fermamente che senza Suiceri o Alamani, el p.to Re non dobia fare quella guerra de Italia, e se pur la fara, che senza altro aiuto l'Ex. tia V.ra sara assai sufficiente a deffendersi e, se pur bisognera, che la sua M.tà con le forze sue e del sacro imperio la succorrera e non li manchara quanto al stato suo proprio.

Ho fatto intendere alla p.ta M.tà secondo che l'Ex. V. me commisse che accadendo se facesse dieta, io haveva commissione da quella de proponere e dire, secondo me fosse comisso per la sua Maestà, et maxime circa el pagamento rechiesto per li signori ellectori per le privilegii de la confirmatione del stato, e per la provisione fatte de non lassar andare victualie ne alcuno soccorso del suo dominio a Suiceri. La sua Maestà mha resposto che, essendo el bisogno, me avisaria a fare intendere quanto havero a fare, e cossi exeguiro; essa dieta fu prorogata a essere fatta de qua, dove se trovava S. M. incomenzando al primo de mazo, ma finhora non sono gionti alcuni ellectori. M. Langh dice che omnino venirano.

De novo non è altro, perche li campi finhora non se sono aproximati; ne questi de la Cesarea Maestà li voleno andare avanti fin che non sia gionto uno bono numero a pede e a cavallo, in modo che con avantaggio possino affrontare li Suiceri. Se fa ben qualche correria, dove se ne amaza qualchuno, pero se trovano, et anche se brusa qualche villa, ma non cosa de conto.

E venuta nova qua che nel campo deverso el paese de Inspruch, essendo andati essi de la Cesarea Maestà a brusare e dare el guasto ad alcune ville de Suiceri, che nel ritorno se scontrorno con essi Suiceri e li remassino circa 1600 homini, tanto de l'uno quanto de l'altro. Altro non occorre de novo. Alla Ex.tia V.ra sempre humelmente me racommando.

Ex Ueberlingh, 3 maii 1499.

Rauspurg, 8 mai

Illustrissimo et excellentissimo signor mio,

Benche io havessi scritto l'altre mie e fossi per mandare el cavallaro, tum m'è bisognato aspectare che M. Langh habia facto la sua expeditione. Quale ha tenuto fin heri, e credo l'habia mutata trei fiate:

Digitized by Google

cioè la commissione a M. Petro e M. Ludovico Bruno, per la loro legatione in Savoya e Monferrato, e pero prego l'Ex.tia Vra. non voglia fare concepto chel resti per mio deffecto a usare tanta tardita al scrivere, e avisarla delle occorentie de qua. — .... — [1]

La Cesarea Maestà partite a li 4 de questo da Ueberlingh, andò a Martof apresso due leghe; poi a li 5 ad hore 24 partite, andò più d'una lega che persona non sapeva dove andasse, poi se voltò ad uno castello se apella Tetingam; e molti altri e io inseme andassimo a Puochorno, dove erano andati li forreri e famigli. El sequente zorno, andai a S. Maestà, ma non fu possibile poterli parlare, per le infinitie e varie facende e concorrentie de signori e soldati. Gli feci parlare da M. Langh, dal qual me fece respondere ritornasse a Puochorno, che li me manderia el zorno sequente la expeditione per spazare el cavallaro, senza laquale non lo spazasse.

Me disse ancora me mandaria lettere directive al magnifico M. Marchisino, qual doveva essere partito da Ispruch, adcio non andasse a Ulma, dove prima haveva ordinato, ma chel venesse in questa cita dove avisasse S. M. e aspetasse, finche li facesse intendere quello haveria a fare; laquale è lontana de qua leghe nove e meza; et ancora io venesse qua incontra al predicto M. Marchisino, havuto dicta expeditione e lettera. Heri dopo mezo zorno M. Langh me mandò che andasse al pto M. Marchisino, quale, secondo il scrivere suo, doveva giongere hozi a disnare a Ulma, benche io non lo credo.

El p.to Langh me ha scritto de due specialita: l'una, che la Cesarea Maestà haveva dato ordine al ill. duca Alberto de Bavera che, quando a l'Ex. V. bisognasse doy o tre milia soldati a soi servitii, li potesse havere; e cossi me scrive che ad ogni sua rechesta li potera havere; l'altra, de quelli trenta homini rechiesti per l'artegliarie, me scrive che la S. M. ha ditto che in questo tempo la non po servire l'Ex. V. per non haverli, ma col tempo procurara che quella ne sera provista.

De novo ho ricordato a M. Langh la pratica de la lega de Suevia, quale mha resposto la predicta Maestà havere dato quella instructione chio feci a li agenti per la predicta lega de che aspectava resposta quale spera sara *ad vota*.

In questa sera è gioncto in questa terra lo ill. duca Alberto de Bavera, capitano imperiale, cum 250 cavali; qual è stato molti zorni ad Uberlinghe. Non sa dove vada, ma s'è dicto qua chel ritorna a casa sua, che non credo; alla partita mia de la corte, non ho inteso alcuna cosa de questa sua partita. Che quando pure sia chel vadi a casa, non sara troppo a proposito de l'impresa di questa guerra per esser tenuto

[1] Je supprime quelques lignes sans intérêt.

Digitized by Google

uno de li più savii signori de Alemagna, et essere capitano imperiale.

De Geldria, M. Langh m'ha dicto che quelli quattro duchi sono restati a l'impresa, cioè duca Alberto de Saxonia, duca Zorzo de Bavera, duca de Juliers e duca de Cleves, facevano una dieta insieme con alcuni intervenevano a nome del duca de Geldre, e che predicti signori duchi havevano scritto che speravano redure la cosa a bon porto, a contenteza e beneficio de la Cesarea Maestà. *alias* procederiano alla guerra, ne laquale speravano havere felice victoria, e che non li era comparso alcuno soccorso al predicto duca de alcuno canto.

Dietro a me a Brixino vene Cristoforo del Azale, cavallaro de l'Ex.tia V.ra, laquale mandai inanti a me, con le lettere directive alla Cesarea Maestà, e M. Langh come quella me scrisse, ma dopo non lho mai visto. Portò le lettere e rimasse a Philiborgo, ne mai più ho inteso de lui, in modo non so se sia vivo o morto. Etc

Ex Rauspurgh, 8 maii 1499.

(*A suivre.*) L.-G. PÉLISSIER.

Digitized by Google

VARIÉTÉS

Pour l'histoire du Calembour

A M. E. MARTINENCHE

Ce personnage de Molière qui dit à une dame : « Madame, vous êtes dans la place Royale, et cependant l'on vous voit à quatre lieues d'ici », et qui explique « à cause que chacun vous voit de bon œil, et que Bonneuil est un village à quatre lieues de Paris », est le premier, dit-on, qui ait introduit le calembour, sous sa forme moderne, dans l'histoire littéraire. Le long et lourd commentaire qu'il est obligé d'ajouter à sa délicieuse facétie montre au moins que l'esprit français n'était pas encore déformé par l'habitude de ces basses plaisanteries, et que les Parisiens eux-mêmes ne les saisissaient pas sans difficulté. Ce ne fut qu'un siècle et demi plus tard que le calembour fut mis à la mode par le marquis de Bièvre, et qu'avec « papa Doliban », il devint populaire dans *le Sourd ou l'Auberge pleine*. Mais le calembour, avant de voir ce dernier nom consacré par l'usage et préféré à celui de biévrade, eut une existence obscure et quasi anonyme, sans disparaître complètement des régions inférieures de l'esprit français. Vers la fin du XVII[e] siècle, il semble avoir porté le nom de *grelot*, et nous savons qu'il y eut à Aix-en-Provence, vers le milieu du XVIII[e] siècle, une Société littéraire et badine (inconnue du reste à A. Dinaux) qui s'appelait le Royaume des Grelots, et dont les membres étaient les *grelotins*. C'est sous le nom de *maître grelot* qu'un correspondant du *poète sans fard*, de Gacon, lui parle calembours en 1696, et *l'écolière de maître grelot, savante en science grelotique*, est évidemment une jeune personne habile à ce genre de turlupinades. Le calembour est encore, on le voit dans cette lettre, dans l'enfance de l'art. L'écrivain croit devoir joindre l'explication à la facétie, et

Digitized by Google

disserter quelque peu sur l'une et sur l'autre[1]. Et ses calembours sont cependant bien inoffensifs et bien faciles. Les Alphonse Allais et les Willy ont fait faire des progrès au genre. Mais il convient, dans l'histoire obscure encore de son évolution, de retenir le nom inconnu de Montenoy, comme celui d'un précurseur.

PIERRE DELACRAU.

A Paris, ce 29e may 1696.

A mon retour, Monsieur, j'ay trouvé une escolière de maistre Grelot, sçavante en science grelotique, que l'on m'a dit estre à la mode parmy les gens de goust sérieux, qu'ils ont néantmoins héritée de ceux de *publici saporis*. Il ne seroit pas juste qu'estant sectateur de ce bon maistre, je ne vous fisse pas part de cette jolie science, ou du moins de quelques échantillons; je commence par le plus éminent, et je vous demande pour nostre maître « ce que c'est qu'un arbre qu'on plante le matin et qui porte son fruict vers le soir? » Devinez: une potance, et vous aurez trouvé la pie au nid. L'écolière n'a pas passé celuy-là à son maistre, et si elle savoit sçeu du latin, elle auroit dit: Accerse correctorem! » — « Lequel est le plus ancien évesque du monde? » Le sçavant maistre répond pour ses escoliers volontiers, que c'est celuy de mille ans. S'entend de la ville de Milan. — « Dans quel diocèse est la plus ancienne de toutes les reliques? » Dans celuy de Lodève: l'os d'Eve. La bonne femme d'Adam ne manquoit point d'os, puisque le bon maistre de nostre science nouvelle fait de belles morales sur celuy que son bon mary fut obligé de lui donner. « Quel est un évesque miraculeux dans nos temps, et qui fait un miracle perpétuel de sa personne? » C'est celui de Liège. Rien n'est plus miraculeux que de passer sur la surface de l'eaüe sans enfoncer dedans. — « D'où vient que le Pape n'est tout entier ou entièrement à Rome?» Nouvelle découverte: c'est qu'il y a un nonce à Paris, un à Madrid, un autre ailleurs, etc., en sorte que j'ay bien peur que le poids de marc ne s'estende trop et trop loin. Mais nos libertez de l'église gallicanne les feront étalonner à notre poids, pas tant néanmoins que bien d'honestes gens qui ne mettent pas de vermillon souhaitteroient. « Quelle différence il y a entre un prédicateur et un faiseur de chapelets? » Le grelot (qui vaut bien un pater) vient à vostre secours et vous

[1] Cette lettre est la première d'un recueil de correspondances de Gacon, conservé à Lyon, Biblioth. municipale, cod. 773 Desvernay-Molinier, anc. 692 Delandine.

Digitized by Google

apprend que le premier en dit beaucoup plus qu'il n'en faict, et que le second en faict beaucoup plus qu'il n'en dict. Il faut finir par quelque chose de grand et de noble pour couronner l'œuvre et répondre à son commencement. Répondez-moy, Monsieur: « Quelle différence y a-t-il entre un médecin et un gueux?» — C'est que l'un taste le poux et l'autre le tue. — C'est en effet la différence qu'on est obligé d'y mettre dans la valise de cuir où vous m'avez vû courir la poste. Halte-là !

Les chevaux sont-ils bridéz ? Le grelot est desjà party. Il dort le long d'une allée de Chantilly, en vous y attendant de pied ferme, il y a déjà quelques jours ; nous vous attendrons ensuite à Paris. C'est le plus beau chemin pour retourner à Rheims. Je remets à ce temps-là les remerciements que j'ay à vous faire à tous les deux, à vous, Monsieur, de toutes vos honestetez, et à luy, de m'avoir procuré d'estre connu d'un si honneste homme et de nostre goust. Faites donc en sorte à vostre retour de Chantilly où je vous crois desjà, de venir faire à Paris une agappe. J'attends cet honneur et je suis très parfaitement, Monsieur, votre très humble et très obéissant serviteur,

MONTENOY.

Mon adresse est rue Neuve-des-Petits-Champs, vis-à-vis l'Hôtel de La Meillereye.

Un moyen d'être licencié en droit

Les preuves abondent de la décadence où étaient tombées à la fin de l'ancien régime les vieilles Universités provinciales. Elles ne croyaient plus ni à l'efficacité de leur enseignement, ni à la valeur de leurs diplômes. L'Université pontificale d'Avignon, entre toutes, était légendaire pour sa prodigalité scandaleuse en matière de diplômes, et pour les diverses façons qu'on y connaissait, qu'on y pratiquait, de les obtenir. C'était une notion si généralement admise, que des professeurs même d'autres Universités ne se faisaient pas scrupule de commettre, sous le couvert de celle d'Avignon, de véritables indélicatesses. Il semblait, par exemple, tout naturel au naturaliste Broussonet, de Montpellier, qu'un candidat aux fonctions judiciaires en 1808, lequel avait besoin d'un diplôme de licencié en droit en achetât un, au lieu de faire ses études juridiques ; et pour l'acheter, il trouvait non moins facile de l'adresser à « quelque

Digitized by Google

employé de l'ancienne Université d'Avignon », lequel remplirait un diplôme en blanc ou gratterait sur un diplôme ayant déjà servi, le nom de son légitime propriétaire pour le remplacer par celui du nouvel « impétrant ». Et l'excellent Broussonnet parlait, « fort tranquillement », de cette fabrication de faux. Mais il faut l'écouter lui-même :

Montpellier, 19 novembre 1808.

Monsieur et cher ami,

Je viens vous prier de vous charger d'une commission qui vous paraîtra peut-être singulière, c'est de faire licentier en droit mon ami Hostalier (Marie-Xavier). D'après les conseils de quelques amis, il s'est décidé à tenter la carrière de la magistrature. Mais à présent il faut être avocat pour y entrer, et il ne l'est pas. Si vous connoissés quelque ancien employé à l'Université d'Avignon, il serait très-aisé de remplir une lettre de licentié en droit avec le nom et prénoms de Hostalier. Cette pièce lui suffiroit pour être admis au serment d'avocat. Supposé que l'on ne trouvât pas de pareilles lettres en blanc, ne pourrait-on pas s'en procurer qui appartinssent à quelque autre ? Avec des ratures, on substituerait encore le nom de mon ami à celui du licencié. Hostalier a trente-quatre ans : ainsi il pouvait fort bien prendre ses grades en 1790 à 1793. Vous voyés que je vous entretiens fort tranquillement de fabrication de faux. Cela vous est une preuve que je n'attache pas à la possession de ces titres, plus d'importance que l'on n'est dans l'usage de leur en attribuer. Il ne serai pas moins reconnoissant des soins que votre bonne amitié voudra bien se donner pour la réussite de cette affaire, qui, quoique petite, peut devenir la base de l'état de mon ami qui est désœuvré... [1]

Il est vraiment fâcheux que nous ignorions si le correspondant de Broussonnet, Bouchet, a pu découvrir quelque « officier du deuxième bureau » de l'Université d'Avignon pour lui rendre ce service, et si ce candidat aux fonctions judiciaires a obtenu son diplôme de licencié en droit et un

[1] Cette lettre est adressée par le naturaliste Broussonnet, à Bouchet, son compère et ami. Elle est conservée à la Bibl. Nat. F. Fr. Nouv. Acq. Fr. 6572, t. III des papiers d'Amoreux, corresp. de Bouchet, fol. 53. — A la fin de cette même lettre, Broussonet dit : « Nous attendons de Candolle qui n'a pas voulu de l'Institut aux dépens de sa place de professeur. »

Digitized by Google

poste dans la magistrature. Si, en effet, il est devenu procureur impérial, il faut souhaiter pour la beauté de son geste qu'il ait eu à requérir d'abord dans une affaire de faux en écriture publique ou en usurpation de fonction publique. Le plus coupable, le plus dépourvu de sens moral en cette affaire, est d'ailleurs Broussonnet, dont la façon de jouer avec les diplômes universitaires était au moins singulière. — Il était temps que sur les ruines de ces vieilles écoles provinciales, écroulées au grand souffle de la Convention dans leur médiocrité, leur ignorance et leurs intrigues, l'Empire fondât une Université dégagée du népotisme et des querelles de clocher, animée d'un esprit scientifique et patriotique, honnête et laborieuse.

L.-G. P.

Digitized by Google

BIBLIOGRAPHIE

Abeille (L.). — Idioma nacional de los Argentinos, *Paris, Bouillon,* 1900, in 8° [XXIV, 434 p.].

On n'est pas d'accord à Buenos-Aires sur le caractère et la nature de la langue parlée dans la République argentine. Pour les uns c'est simplement l'espagnol; d'autres affirment que ce n'est qu'un dialecte; certains prétendent que c'est une langue purement argentine; enfin quelques-uns voudraient qu'on l'épurât de tout ce qui la distingue du castillan pour la ramener en définitive strictement à ce dernier. Ce sont là des opinions de gens du monde fondées sur des raisonnements qui n'ont évidemment aucune base scientifique. Pour un linguiste la question ne saurait présenter la moindre difficulté, et peut même être résolue avant tout examen de la langue. Ce n'est pas simplement l'espagnol, puisque c'est l'espagnol dépaysé, c'est-à-dire transporté dans un climat différent auquel il a dû forcément s'adapter, et dans une région où l'on parlait, avant sa venue, d'autres langues avec lesquelles il s'est obligatoirement mélangé. Ce n'est pas un dialecte espagnol parce que ce n'est le frère d'aucun des dialectes espagnols. Si nous considérons l'andalou et le castillan par exemple, ils ne sont ni issus ni dérivés l'un de l'autre; ce sont deux fils du même père. Le parler du Rio de la Plata n'est pas leur frère puisqu'il n'est pas fils de leur père. C'est un rameau détaché du tronc espagnol et transplanté dans un autre terrain où il s'est développé d'une manière indépendante et où il est devenu sous des influences diverses un arbre véritablement nouveau, que l'on ne peut plus appeler l'espagnol et que l'on doit nommer l'*argentin*.

Si la chose est claire pour les spécialistes en matière de langage elle ne l'est évidemment pas pour les profanes, et comme les personnes qui s'intéressent aux questions scientifiques méritent par là même qu'on les éclaire, on ne peut qu'approuver M. Abeille d'avoir entrepris un livre qui pût les instruire et les mettre d'accord.

C'est assez dire que son ouvrage, malgré l'intérêt qu'il peut avoir pour les linguistes, ne leur est pas spécialement destiné, et qu'il a plutôt la forme des œuvres de vulgarisation.

L'auteur envisage successivement les différentes questions générales de linguistique qu'il considère comme ayant trait à son sujet.

Digitized by Google

Il consacre à chacune un chapitre particulier où il les développe de la manière suivante : il résume ce que l'on sait sur la question par ce qu'en ont dit ou démontré ses devanciers à propos d'autres langues, puis il applique le résultat obtenu au langage de la République argentine. Il parle donc surtout d'après les autres et cite fréquemment des linguistes bien connus ; dans un livre de vulgarisation il n'i a rien là que de naturel. Les citations sont d'ailleurs en général bien choisies.

Les deux premiers chapitres : *Lenguas y naciones* et *Lenguas y razas* sont plutôt filosofiques. M. Abeille cherche à montrer qu'une langue est en même temps l'expression de l'âme d'une nation et une production de l'activité de cette âme, qu'il i a une connexion étroite entre les qualités d'un peuple et celles de sa langue, que toute nation, et par conséquent aussi la République argentine, a droit à parler un idiome spécial, et que tous les efforts que l'on pourrait tenter contre l'évolution naturelle de l'espagnol dans cette république seront vains. Les langues se mélangent entre elles et évoluent comme les races ; or il se forme en Argentine une race nouvelle, pour les besoins de laquelle l'espagnol a évolué et doit continuer à le faire de manière à devenir une langue nouvelle.

L'auteur nous montre en effet dans les chapitres suivants que l'espagnol s'est mélangé en Argentine avec les dialectes américains qui occupaient le domaine avant lui ou qui vivent encore autour de lui, que la forme des mots a subi des modifications fonétiques importantes, que le vocabulaire s'agrandit continuellement soit par dérivation soit par emprunt, que cette langue subit actuellement de la part du français une action tout à fait comparable à celle qu'exerça le grec sur le latin à l'époque classique, que la morfologie et la sintaxe tout comme le vocabulaire diffèrent déjà notablement de la morfologie et de la sintaxe espagnoles, qu'elles sont devenues plus analitiques, conformément à la nature essentiellement claire de l'esprit argentin.

Là-dessus M. Abeille termine par une esquisse du caractère argentin, qui devient en définitive, grâce à l'admiration que l'auteur éprouve pour la République argentine, une sorte de manifeste entousiaste en l'onneur de la nation argentine et de son idiome national.

On peut signaler çà et là dans l'ouvrage quelques faits erronés, soit qu'ils appartiennent en propre à l'auteur, soit qu'il les emprunte à quelque autre. Telle est l'étimologie de esp. *barro* qu'il rapproche de čèq. *bahno*, telle est celle du suffixe got. *-duþs* qui ne correspond pas à lat. *-tūdo*, mais à *-tūti-*, sans que rien indique d'ailleurs que ce suffixe ait été emprunté au latin. Telle encore l'énumération donnée aux p. 13 et suiv. des représentants dans diverses langues indo-

Digitized by Google

européennes d'une prétendue racine *sc-* ; cette énumération n'est pas au courant de la science ; on ne peut plus aujourdui réunir ces différents mots sous le même chef. L'interprétation de plusieurs changements fonétiques est douteuse ; ainsi *pulpería*, p. 145, de *pulquería*, est évidemment le produit d'une assimilation due au sentiment du redoublement comme **cocina* de *coquina* et non pas d'une évolution changeant *qu* en *p* ; cette évolution sans doute s'est produite dans d'autres langues, mais les conditions n'étaient pas les mêmes. Si les paysans disent *aicion* pour *accion*, c'est probablement en vertu du même fénomène qui a changé lat. *factu* en fr. *fait*, c'est-à-dire tout autre chose que l'explication proposée. Nous ne pouvons d'ailleurs pas nous prononcer en toute assurance sur ces faits et quelques autres analogues, étant donné le petit nombre d'exemples que l'auteur a cités. Il faut attendre pour les examiner sérieusement l'ouvrage annoncé par M. Abeille comme devant faire suite à celui-ci : « *Cambios fonéticos en el Idioma Nacional de los Argentinos* ». Pour ce nouveau travail qui ne pourra plus avoir le même caractère général, nous appellerons particulièrement l'attention de l'auteur sur un point qu'il a entrevu, p. 387, mais qui nous semble avoir une grande importance et un intérêt capital : éviter d'attribuer à l'argentin comme formes refaites par lui ou retrouvées par évolution fonétique, des formes espagnoles anciennes que l'argentin a simplement conservées, — et par suite essayer de déterminer quel était l'état du dialecte espagnol qui est venu s'implanter au Rio de la Plata.

Ces points de détail que nous venons de relever ne touchent nulle part au fond même des questions traitées et ne portent aucunement atteinte aux conclusions de l'auteur. Il nous a donné sous une forme agréable et dans une langue claire, aisée, parfois même poétique, un bon livre de vulgarisation linguistique.

Maurice GRAMMONT.

Nigra (C.). — Il dialetto di Viverone, *Torino, E. Lœscher*, 1901 [16 p.]. (Estratto dalla *Miscellanea linguistica* in onore di G. Ascoli).

Viverone est un village situé sur le lac du même nom, dans la même région que Piverone, patrie de G. Flechia. Sa langue est un de ces patois du Piémont, si intéressants pour la plupart. La fonétique et la morfologie de ce parler coïncident d'une manière générale avec celles des idiomes voisins ; mais elles s'en distinguent par certains caractères, dont M. Nigra signale les plus importants.

Ce n'est donc pas une étude complète de ce patois que nous donne l'auteur ; il s'abstient de toute considération sur l'istoire et l'évolution de la langue, et laisse de côté les faits qu'il ne juge pas susceptibles

Digitized by Google

d'ajouter quelque chose à ce que l'on sait déjà. Il se borne à consigner, au moyen d'une formule empirique illustrée par de nombreux exemples, ceux qui lui ont paru le plus intéressants. Dans ce choix nous signalerons, entre tous, les fénomènes dus à l'accent, tels que chute de la voyelle protonique: *kôv/ kvá*, changement de timbre d'une voyelle tonique devenue protonique : *ăndor/ ăndurá, ferm/ farmá, selj/ siljá, möjr/ mujrá*, changement de *ră* tonique en *ar* atone: *trăm/ tarmuna*.

L'article se termine par un tableau des principales formes verbales; il constitue dans l'ensemble une bonne et utile contribution à l'étude des dialectes du Piémont et du Canavese.

Maurice GRAMMONT.

Les Œuvres de l'Abbé Favre

L'édition des œuvres complètes, languedociennes et françaises, de l'abbé Favre[1], entreprise il y a plusieurs années par la librairie C. Coulet, sous les auspices de la *Société des Langues Romanes*, vient de paraître. MM. GAUDIN et ROQUE-FERRIER s'étaient chargés de collationner le texte de Favre. M. Gaudin, pris par ses occupations de bibliothécaire, ne put pas collaborer, comme il l'aurait voulu, à l'édition nouvelle; M. Roque-Ferrier mena seul la tâche entreprise à bonne fin. Grâce à lui il sera permis aux nombreux admirateurs de Favre de lire ses poésies dans un texte sûr et imprimé avec soin. Une longue notice se trouve en tête du volume. L'éditeur y signale tout ce qui intéresse la vie de l'abbé Favre. Il rectifie, grâce à des découvertes récentes, faites en partie par lui-même, quelques points importants de la vie de notre auteur. Il arrive à préciser avec beaucoup d'exactitude la date de composition de ses pièces. Enfin, il en a découvert de nouvelles et ce n'est point le moindre intérêt de cette édition.

On sait quelle vogue ont eue les poésies du gai curé-poète, qui rappelle par plus d'un trait le souvenir de son pseudo-confrère de Meudon. L'imitation en vers burlesques de l'*Odyssée* et de l'*Enéide*, le *Siège de Caderousse* et le *Sermoun de Moussu Sistre* sont vite devenus populaires. Cette vogue était bien méritée et à plus d'un titre. La verve et la gaieté qui règnent dans ses vers l'expliquent en partie. De plus, ayant habité d'humbles villages, y ayant exercé de modestes fonctions, Favre connaissait l'âme populaire et savait comment on l'intéresse. Il avait appris aussi la langue franche et savoureuse des petites

[1] 4 volumes in-8°, Montpellier, librairie C. Coulet et fils.

Digitized by Google

gens au milieu desquels il vécut une grande partie de sa vie : quelques crudités même — dans le *Sermoun de Moussu Sistre* — nous montrent qu'il ne reculait pas devant l'emploi du mot *propre,* si l'on peut ainsi parler.

Cette popularité ne s'est pas affaiblie avec le temps : les nombreuses éditions, illustrées ou non, données dans ce siècle le prouvent bien. Malheureusement beaucoup d'entre elles étaient fautives et aucune n'était complète. Les admirateurs du poète languedocien pourront maintenant lire ses œuvres à leur aise et dans une même édition.

N'oublions pas de signaler dans cette *Revue* l'intérêt que présentent les œuvres de Favre pour la connaissance du dialecte montpelliérain au siècle dernier. Le savant éditeur nous promet une étude « sur la langue et la graphie de notre poète qui oscillèrent constamment entre le langage de Sommières et celui de Montpellier, mais qui, grâce aux dernières découvertes, sont désormais assises sur des bases indiscutables ». Une étude de ce genre complètera dignement cette belle édition.

Lou Libre Nouvial de Madoumaiselo Roso Laforguo e dal Viscomte Bernat d'Armagnac, Montpellier, Hamelin, 1901.

La *Revue des Langues Romanes* a annoncé brièvement dans une de ses dernières chroniques le *Libre Nouvial,* composé par M. Camille Laforgue, en souvenir du mariage de sa fille, Mademoiselle Rose Laforgue, avec le Vicomte Bernard d'Armagnac. Ce magnifique volume est, avant tout, destiné à commémorer une date heureuse dans la famille Laforgue. Il n'est destiné ni aux philologues ni aux historiens ; il est réservé aux deux époux et à leurs amis. Nous nous en voudrions cependant de ne pas le signaler dans une *Revue* que M. Laforgue, ancien syndic de la Maintenance du Languedoc, membre de la première heure de la *Société des Langues Romanes,* a toujours honorée de sa plus vive sympathie. Ce n'est presque pas sortir du cercle de la famille que d'en parler ici.

Le volume s'ouvre par le récit des fiançailles et du mariage des deux époux. Viennent ensuite les diverses compositions — textes anciens, poésies modernes, essais historiques — par lesquelles les amis de la famille Laforgue lui ont exprimé leur sympathie. Parmi ces auteurs les poètes, comme on pouvait s'y attendre, dominent. Il suffit de feuilleter le livre pour y trouver les noms les plus célèbres de la littérature provençale contemporaine : Félix Gras, A. Arnavielle, Langlade, Antonin Glaize, A. Tavan, Sextius Michel, A. Roque-Ferrier, Bastide de Clauzel, Joseph Roux, etc. Cette magnifique floraison

Digitized by Google

poétique comprend tous les genres : quelquefois un quatrain a suffi au poète pour sertir une délicate pensée; d'autres ont emprunté la forme du sonnet ou même de l'ode; de là, une remarquable variété qui soutient l'intérêt des premières pages aux dernières. Les poètes étrangers n'ont pas dédaigné d'apporter aussi leur tribut; c'est ainsi que le roumain et le catalan sont représentés à côté des dialectes d'oc.

D'autres auteurs ont payé leur tribut de sympathie en prose : il y a ainsi, çà et là, de jolis contes, de belles légendes. Les historiens eux-mêmes ont apporté leur contribution. M. Castets a extrait d'un manuscrit de la Faculté de médecine de Montpellier de curieuses réflexions d'un sculpteur italien du milieu du XVII^e^ siècle sur la vie et sa signification. M. L.-G. Pélissier a fait, avec sa compétence bien connue, un tableau vivant de Venise au XVI^e^ siècle. Historiens et poètes, conteurs en prose ou en vers, ont ainsi contribué à faire de ce livre, écrit, selon le joli mot de l'un d'eux, pour *un jour de joie et de poésie*, une œuvre vivante, pleine de variété et d'intérêt.

La *Revue des Langues Romanes* a déjà dit avec quel luxe le livre était édité et quelle part revenait à M. Hamelin et à M. Roque-Ferrier, dans l'exécution de ce magnifique volume. Nous n'y reviendrons pas, nous contentant d'avoir signalé aux amis des lettres provençales un livre qui, d'abord destiné à rappeler simplement une fête de famille, est devenu, par la suite, une belle œuvre littéraire.

J. Anglade.

LIVRES ANNONCÉS SOMMAIREMENT

J. Miret y Sans. — **Los Vescomtes de Bas en la Illa de Sardenya**. Barcelona, Estampa « La Catalana » d'En Jaumes Puigventós, 1901, in-8° de 144 pages.

La question traitée dans ce volume intéresse, comme le dit l'auteur (page 111), les érudits de Catalogne, de Provence et de Sardaigne. Le livre est écrit pour démontrer — contrairement à l'opinion de MM. Blanchard (*Revue des Sociétés savantes des départements*, 1875) et Barthélemy (*Inventaire des Chartes de la Maison de Baux*, 1882) — qu'une confusion de noms a porté ces auteurs à prendre pour les faits et gestes de la famille provençale de Baux, les faits et gestes de la maison catalane des vicomtes de Bas. Le chapitre II, tout entier, est consacré à la célèbre famille de Baux en Provence : c'est dire l'intérêt que présente ce travail historique pour les études provençales. Page 8, tableau généalogique des vicomtes de Bas ; page 50, tableau généalogique de la famille de Baux.

J. A.

Digitized by Google

Le Compendil pour la douleur et maladie des yeulx qui a esté ordonné par Bienvenu Graffe, édition française d'après le ms. de la Bibliothèque Nationale de Paris (XV^e^ siècle) revue et collationnée par les Docteurs Pansier et Laborde, suivie de la version provençale d'après le manuscrit de Bâle (XIII^e^ siècle) avec deux planches en phototypie, éditée par Henri Teulié. Paris, *Librairie A. Maloine*, 1901, 1-119 p. in-8°.

Cette édition est, au moins en partie, la reproduction d'un manuscrit de la Bibliothèque Nationale (*fonds fr. 1327*, XV^e^ siècle). Les auteurs ont collationné les passages obscurs avec les éditions du *Compendil* données par Albertotti et Auffacher. L'œuvre de Bienvenu de Jérusalem nous est parvenue sous plusieurs formes : en latin, en français, en provençal et même en hébreu. Ces diverses rédactions prouvent bien quelle vogue les traités d'oculistique de Bienvenu ont eue au moyen âge. Les trois éditeurs étaient bien désignés pour mener à bien la tâche qu'ils s'étaient imposée. Le docteur Pansier a écrit lui-même plusieurs traités d'oculistique ; M. Laborde — devenu depuis à son tour le docteur Laborde — s'est intéressé pendant ses études médicales à l'histoire de la médecine et a présenté pour son doctorat une édition d'un traité d'oculistique écrit en latin, tiré d'un manuscrit de la Bibliothèque de Metz.

Quant à notre collaborateur, M. Henri Teulié, sa connaissance profonde de l'histoire de la médecine lui a permis d'aider largement ses coéditeurs dans la première partie de leur tâche.

Dans la partie provençale, les romanistes reconnaîtront vite les mêmes qualités de méthode et de sagacité qui caractérisent le collaborateur de M. Jeanroy, dans l'édition des *Mystères Provençaux*.

J. A.

E. del Mas. — **Moun nouviau Bouqueton**, Montpellier, Imprimerie Delord-Boehm, 1901, in-8°, 68 pages.

Voici encore un *Per nozze*, plein de musique et de vers. Nous y retrouvons les noms connus de A. Arnavielle, J. Castelnau, Félix Gras, A. de Gagnaud, etc. Mistral envoie de Maillane un de ces courts impromptus poétiques dont il semble avoir le secret. Les uns et les autres rivalisent de poésie pour dire leurs sympathies au jeune félibre Delmas : la lecture de cet élégant volume dit assez éloquemment combien il a su en gagner dans le monde des poètes provençaux et plus particulièrement des poètes montpelliérains.

Sernin Santy. — **Du Furens au Gave**, Saint-Etienne, Imprimerie J. Thomas et Cie, 1901, in-8° de 20 pages. [Extrait de la *Revue Forézienne.*]

Cette élégante brochure est le récit des fêtes de Pau : le félibre

Digitized by Google

Sernin Santy y conte les impressions ressenties durant la longue route qui mène de Saint-Etienne à Pau et pendant son séjour au pays d'Henri IV. Le tout écrit d'une plume alerte et légère produit une vive impression de choses vues et vécues. A noter sur la couverture l'annonce d'une étude sur *Marie de Ventadour :* la nouvelle œuvre de l'auteur de la *Comtesse de Die* sera la bienvenue.

J. A.

Henri Teulié. — Las curas de las enfermetatz dels uelhs faitas per Benvengut de Salern, Paris, A. Picard et fils, 1900, in-8°, 23 pp.

Cette brochure est un tirage à part extrait du volume que nous venons d'annoncer ci-dessus. Il ne contient que le texte provençal du manuscrit de Bâle *D. II. 11.* A la fin deux phototypies représentant l'une une miniature d'un manuscrit du XIII^e^ siècle de la Bibliothèque Universitaire de Montpellier, l'autre une page du manuscrit de Bâle.

J. A.

CHRONIQUE

Notre collaborateur M. F. Castets a publié, dans les mémoires de l'Académie des sciences et des lettres de Montpellier, une intéressante étude sur Bourdaloue. — (*Mémoires de la section des Lettres*, 2^e^ série, tome IV, n° 1, pp. 1-368). — C'est la première partie d'une étude complète, pleine de citations et de faits, sur la vie et les œuvres du célèbre prédicateur. La *Revue Universitaire* du 15 juin publie (pp. 59-60) un compte rendu élogieux de ce volume, sous la signature G. Lanson.

***

M. A. Thomas a communiqué à l'*Académie des Inscriptions et Belles-Lettre* une curieuse note sur le mois *deloir* (*de l'oir*, mois de l'*héritier*), nom sous lequel on désignait au moyen âge le mois de *Décembre*.

***

Académie des Inscriptions et Belles-Lettres. — Dans sa séance du 14 juin 1901, M. Picot a annoncé que le *Prix du Budget* (Question proposée : *Dresser la liste alphabétique des noms propres de toute nature qui figurent dans les Chansons de Geste françaises imprimées, antérieures au règne de Charles V*) est décerné à l'auteur de l'unique me-

Digitized by Google

moire déposé. L'auteur est M. Ernest LANGLOIS, doyen de la Faculté des lettres de Lille.

∴

A signaler dans la *Revue Universitaire* du 15 juin (pp. 51-58) une étude de M. Mario Roques, sur le *Brouillon de l'Aigle du Casque* de Victor Hugo.

∴

Dans la *Revue des Études Grecques* (mars-avril 1901) M. MICHEL BRÉAL étudie les verbes signifiant *parler* en grec et en latin et à l'occasion dans les langues romanes. « En tout pays, il arrive que celui qui parle soit exposé à s'exagérer l'importance de sa parole. Dès lors, les termes simples et courants deviennent pour lui insuffisants. Il faut recourir à ceux qu'on a vu employer aux grandes occasions, par exemple ceux de l'orateur, du juge ou du prêtre. » Les exemple d'*ἀγορεύειν* et de *parabolare* > *parler* viennent illustrer heureusement cette remarque.

∴

La REVUE MÉRIDIONALE de juillet-août 1901 publie sous la signature de notre collaborateur JULES VÉRAN une remarquable lettre sur l'*action félibréenne* adressée à M. G. Jourdanne, l'historien du félibrige. M. J. V. montre éloquemment que le félibrige a été *actif* dès ses origines et que son *action* a été vivante et féconde.

Le même numéro contient le discours prononcé par M. G. Jourdanne à la Sainte-Estelle de Pau du 27 mai 1901.

∴

On sait que l'Université de Marbourg organise tous les ans des cours de vacances qui sont faits en français, en allemand et en anglais.

Les cours ont lieu en deux séries : du 8 au 26 juillet, du 5 au 23 août. Voici le programme de l'enseignement du français pour ces deux séries :

1re *Série :*

Les auteurs comiques du XVIIIe siècle en France (12 leçons) : Professeur : Mons. *E. Gallio*, officier de l'Académie française. [*sic* ; le ruban violet a encore de la valeur,... à l'étranger.]

Emile Zola et Alphonse Daudet (4 leçons) : Professeur : Monsieur *René Delbost*.

Lecture expressive. Récitation, déclamation (4 leçons) : Professeur : Monsieur *René Delbost*.

Digitized by Google

2me *Série :*

Précieux et précieuses au XVII^e siècle (12 leçons). Professeur : docteur *Doutrepont*, professeur à l'École royale des Cadets, Namur.

Littérature ou histoire française.

Conversation (12 conférences).

∴

A TRAVERS LES REVUES. — Dans la *Revue de Paris* du 15 juillet 1901. M. MICHEL BRÉAL publie un article sur *le choix d'une langue internationale*. C'est un « voyage de circum navigation linguistique », suivant une pittoresque expression de l'auteur, fait par le savant professeur autour des diverses langues artificielles (*espéranto*, *langue bleue*) créées récemment.

Dans la *Nouvelle Revue* du 1^er juillet 1901. M. XAVIER DE RICARD publie sur le *Mouvement Catalaniste* un article plein de renseignements puisés à bonne source.

A signaler dans la même Revue (même numéro) un article de BOYER D'AGEN sur *Jasmin et Mistral*.

Pour en revenir à la linguistique, signalons, dans la *Nouvelle Revue* du 15 juillet 1901, un article de M. PAUL MELON sur le *Français dans la vallée d'Aoste* et l'attachement des Valdotains à leur langue maternelle.

∴

M. J. CORNU, professeur de philologie romane à l'Université allemande de Prague est nommé professeur de philologie romane à l'Université de Gratz, en remplacement de M. H. Schuchardt.

∴

PRIX THIERS. — Les journaux méridionaux annoncent qu'un prix indivisible de 3.000 francs vient d'être fondé par M^lle Dosne, belle-sœur de Thiers, à l'Académie d'Aix-en-Provence, pour l'auteur du meilleur ouvrage, imprimé ou manuscrit, sur un sujet intéressant la Provence.

Ce prix de 3.000 francs sera décerné tous les cinq ans.

Le Gérant responsable : P. HAMELIN.

Digitized by Google

INDEXED

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX AND TILDEN FOUNDATIONS

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

TOME XLIV

(V^me^ SÉRIE — TOME VI)

N^os^ 9-10

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1901

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCCI

Digitized by Google

SOMMAIRE DES NUMÉROS 9-10

SEPTEMBRE-OCTOBRE 1901

Page

P. Chassary. — Brinde prononcé au banquet de la Santo-Estello, à Pau, le 27 mai 1901 385

— « Au siècle segenc » 398

Joseph Vianey. — Victor Hugo et ses Sources : Aymerillot. — Le mariage de Roland. — Les pauvres gens. 400

E. Stengel. — Le chansonnier de Bernart Amoros [*Suite et à suivre*] 421

F. Castets. — I dodici canti. Épopée romanesque du XVI[e] siècle : chant X [*Suite et à suivre*] 443

Thérond. — Contes populaires languedociens [*Suite et à suivre*]. 468

Bibliographie : L. de Berluc-Perussis. — Une édition classique de « Mireille ». Mistral (Frédéric) : *Mirèio*, poème provençal. Édition par Édouard Koschwitz et Oskar Hennique 475

Chronique : Les Mélanges Ascoli 479

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

Anglade. — Le provençal en Souabe.
Castets. — I dodici canti (suite et fin).
Chassary. — Le capoulié Félix Gras.
Delacrau. — Le Siège de Beaucaire en 1632 (suite).
J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV[e] siècle dans le *Manipulus curatorum*.
M. Grammont. — Le timbre des voyelles toniques en français.
— Ragotin.
A. Jeanroy. — Refrains inédits du XIII[e] siècle.
D[r] G. Marignan et **P. Moulinié.** — Étude sur le dialecte de la vallée du Vidourle, transition entre le provençal et le languedocien.
Ch. Mourret. — Une pharmacie provençale au XVI[e] siècle (suite).
L.-G. Pélissier. — Introduction au livre historique de Gohory (suite).
B. Sarrieu. — Le parler de la vallée de Bagnères-de-Luchon.
E. Stengel. — Le chansonnier de Bernart Amoros (suite).
H. Teulié. — Le recueil des traités provençaux de médecine et de chirurgie de l'Université de Bâle.
— Le vocabulaire du noyer.
G. Thérond. — Grammaire celtoise.
— Contes Languedociens (suite).
J. Ulrich. — La traduction des Actes des apôtres en haut engadinois, par Bifrun. (Suite)
Aug. Vidal. — Coutumes du Pont de Tarn d'Albi.
— Les Cartulaires d'Albi. Cartulaire AA I.
Villari. — Francesco de Sanctis e la Critica in Italia. (Traduction française).

☞ *Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la Revue à* M. Léon-G. Pélissier, *villa Leyris, Montpellier.*

Digitized by Google

LE BRINDE DE M. CHASSARY

PRÉSIDENT DE LA SOCIÉTÉ DES LANGUES ROMANES

DÉLÉGUÉ DE LA SOCIÉTÉ DE LA SANTO ESTELLO DE PAU

(27 mai 1901)

La fête annuelle du Félibrige, la Santo-Estello, a été célébrée cette année avec un grand éclat, en une réunion d'une importance réelle pour l'histoire de son développement littéraire et régional. Pour la première fois, en effet, c'est à Pau que les félibres tenaient leurs assises. Invités par l'Escolo Gastou Fébus, d'Orthez, sur l'initiative du « valent e cortes » capischol Adrien Planté, les poètes provençaux et languedociens sont allés lier connaissance avec leurs confrères de Béarn et de Bigorre et rattacher ainsi, par des liens personnels, l'école lointaine au grand foyer poétique de Maillane et d'Avignon. Pour la première fois, le capoulié nouveau, Pierre Dévoluy, successeur encore peu connu du regretté Félix Gras, allait prendre réellement contact avec son peuple, allait faire connaître aux félibres ses idées littéraires et linguistiques, dire quel rôle il voulait attribuer au félibrige dans la vie régionale du Midi. Pour la première fois, Mistral allait chanter son nouveau sirventès, la *Crido de Biarn*, et l'on attendait, avec impatience et non sans curiosité, le salut du poète à Jasmin et à Despourrins.

La Société des Langues romanes avait donc tenu à honneur d'être représentée à cette fête littéraire et méridionale, et avait délégué à Pau son président, M. le professeur Chassary qui, en un très intéressant discours, avec une juste fierté, a levé la, *coupo santo* « aux instituteurs primaires, aux « Reyents », mainteneurs-nés des traditions locales et de la langue populaire. Sans attendre le compte rendu que nous

Digitized by Google

donnerons de cette Santo-Estello, nous croyons devoir publier en tête de ce numéro, comme nous avons fait dans le dernier de la *Crido de Biarn*, le brinde de notre président, M. Chassary.

LA RÉDACTION.

DONAS E AMICS,

S'ère vengut aicì soulamen au titre de majourau dau Felibrige, me sariéi countentat de mesclà ma vos à las vòstras pèr canta lou refrin de la *Coupo*, e, es de cor e noun de bouca, que me sariéi assouciat as brindes de nòste Capouliè e de vòste Cabiscòu ; mai atabé, m'atrobe à la fèsta de Santa-Estella pèr représentà la Soucietat de las Lengas Roumanas, de Mount-Peliè, e, amor d'acò, m'es agradiéu de saludà 'n soun noum l'Escola de Gastou Febus que nous couvida, la vila de Pau que nous oufrìs tant alarganta ouspitalitat, e lou Biarn tout entiè que noublamen nous festeja en festejant au jour de ioi sa vièlha lenga e soun passat tant glourious.

La Soucietat dessoublida pas que i' a tout just un an, lou Felibrige s'assouciava à las fèstas de soun Trentenàri en celebrant, à Magalouna, la darrièira Santa-Estella dau siècle dès-e-nouvenc ; e pèr lou gramecìa d'aquela marca tant presada de miejournala frairessa, m'a cargat de faire aumage à Mistral d'una edicioun especiala de la *Respelido*, la cansou que jout lous pins de Magalouna, davans nòsta bella mar latina, restountiguèt l'an passat, couma la *Crido de Biarn* oungan vèn de resclantì à la fàcia das mounts gigants de vòstes Pirenèus.

E fièr de ce que nòsta Soucietat, que comta au noumbre de sous membres tant de saberuts universitàris, a causit pèr la presidà, couma pèr la representà dins vòstas fèstas esbrihaudantas, un moudèste membre de l'ensegnamen primàri, ausse la Coupa en l'ounou das enfants de las escolas primàrias dau Biarn e de la Bigorra, en l'ounou de toutes sous mèstres, sous *reyents*, couma disès aicì. Souvète qu'aquels *reyents*, autant afougats de la lenga mairala e de las glòrias de la pichota patrìà que la valhenta cola das qu'an triounfat

Digitized by Google

dins las poueticas luchas de vòstes Jocs Flouraus, agoun lou bon voulé de se servì dau paraulis poupulàri pèr rèndre l'ensegnamen das enfants dau pople sabourous e ple de vida, e desire qu'aicì, toutes lous mèstres d'escola sachoun pousà, couma fossa de sous counfraires de Lengadoc, dins lous eisemples glouriouses dau passat, las liçous que faran das enfants de ioi lous omes de deman.

Souvète qu'aquel ensegnamen arribe à rendre toutes lous que parloun nòsta bella lenga d'Oc amourouses enfioucats de nòste sòu benesit, souvète que fague toumbà la trop granda ignourencia ounte sèn lous uns das autres, l'oublit das liams frairenaus que devoun jougne toutas lous prouvencias de l'Empèri dau sourel, abaissant ansin

Las soulas mountagnas
Que trop nautas soun,
Empachant de veire
Lous fraires ount soun.

P. CHASSARY.

Pau, lou 27 de mai 1901.

Digitized by Google

AU SIECLE SEGENC

LOU BÈU TETÌ

Tetì roundet, pus blanc qu'un iòu,
Tetì de satin blanc tout nòu,
Tu qu'à la rosa fas vergougna
Talament que souvent ne fougna;
Tu que siès pas sac de reprin
Mai ferme boulet evourin,
Au mitan de quau vèn se sièire
Fruch de majoufla ou de cerièire;
Que digus vei ni pot toucà,
Que ioi pamens vole cantà;
Tetì qu'à moun desì fai lega,
Tetì que jamai se boulega
Ni pèr venì, ni pèr anà,
Ni pèr courrì, ni pèr dansà;
Tetì qu'ardit aussa la tèsta
Couma un jouvent qu'a fach trop fèsta;
Tetì gauche, tetì mignoun,
Sempre lion de soun coumpagnoun;
Tetì que portes testimòni
Que sarà bon lou matrimòni;
Vèn à mai d'un, en t'esplant,
Una enveja dedins la man
De te tastà e de te tène;
Mai, cau pèr força se countène
De s'en sarra, car vé, moun bèu,
Una autra enveja viendrìè lèu;
O tetì qu'à pount s'amadura,
Tetì que crida à la natura,
Vèspre e matì, e nioch e jour:

Digitized by Google

AU SEIZIÈME SIÈCLE

DU BEAU TETIN

Tetin refait, plus blanc qu'un œuf,
Tetin de satin blanc tout neuf,
Tetin qui fais honte à la Rose,
Tetin plus beau que nulle chose,
Tetin dur, non pas Tetin, voire,
Mais petite boule d'Ivoire,
Au milieu duquel est assise
Une freze, ou une cerise,
Que nul ne veoit, ne touche aussi,
Mais je gaige qu'il est ainsi ;
Tetin donc au petit bout rouge,
Tetin qui jamais ne se bouge,
Soit pour venir, soit pour aller,
Soit pour courir, soit pour baller :
Tetin gauche, tetin mignon,
Toujours loin de son compagnon,
Tetin qui portes tesmoignage
Du demeurant du personnage ;
Quand on te voit il vient à maints
Une envie dedans les mains
De te taster, de te tenir :
Mais il se faut bien contenir
D'en approcher, bon gré ma vie,
Car il viendroit une autre envie.

O Tetin, ne grand, ne petit,
Tetin meur, Tetin d'appetit,
Tetin qui nuict et jour criez,

Digitized by Google

« Maridàs-me lèu, qu'es moun tour ; »
Tetì que montes e davales
E qu'ansin mous dous iols regales ;
A bon drech urous l'on dirà
Lou que de lach te remplirà,
Faguent d'un tetì de piéucèla
Tetì de femna entieira e bèla.

A CASSANDRA

Quand dins la gleisa saren
Clinats d'à-ginouls, faren
Lous devots, segound l'esemple
Das umbles que, pèr pregà,
Un cantou s'en van cercà,
Lou pus rescoundut dau temple.

Mai quand au liech istaren,
Amourouses nous faren
De poutous e de poutounas,
Couma lous fringaires fòus
Que se fan jout lous lençòus
Cent e mila caranchounas.

Perqué dounc quand me pren gousi
De mordre toun pèu sedous,
Baisà tas boucas flouradas,
Ou toucà toun sen redoun
Vos degaugnà las que soun
Dedins la clastra embarradas ?

Pèr quau gardes toun iol viéu
E toun sen tant agradiéu,
Toun front, ta labra bessouna ?

Digitized by Google

Mariez moy tost, mariez,
Tetin qui t'enfles et repousses
Ton gorgias de deux bons poulses,
A bon droict heureux on dira
Celuy qui de laict t'emplira,
Faisant d'un Tetin de pucelle
Tetin de femme entiere et belle.

Cl. MAROT.

(1534).

A CASSANDRE

STANCES

Quand au temple nous serons
Agenouillez, nous ferons
Les devots, selon la guise
De ceux qui pour louer Dieu,
Humbles, se courbent au lieu
Le plus secret de l'eglise.

Mais quand au lict nous serons
Entrelacez, nous ferons
Les lascifs, selon les guises
Des amants, qui librement
Pratiquent folastrement
Dans les draps cent mignardises.

Pourquoi doncque, quand je veux
Ou mordre tes beaux cheveux,
Ou baiser ta bouche aimée,
Ou toucher à ton beau sein,
Contrefais-tu la nonnain,
Dedans un cloistre enfermée ?

Pour qui gardes-tu tes yeux,
Et ton sein délicieux,
Tes yeux et ta bouche belle ?

Digitized by Google

N'en vos-ti becà Plutoun,
Aval, après que Caroun
T'aurà tracha 'n soun androuna?

Après toun darriè badal,
Magra, n'auràs gaire aval,
Qu'una bouqueta passida ;
E quand mort te ie veirièi,
Jamai à degus dirièi
Qu'ères, tus, moun escarrida.

Pioi que la vida te ris,
Cambia, mignota, d'avis.
Laissa-me ta bouca estenca ;
Car tant lèu trespassaràs,
Qu'aladounc regretaràs,
D'èstre estada trop oumbrenca.

Ai! mourisse quand t'en vas,
Sarra-te, fugigues pas
Couma la bicha esfraiada!
Que ma man, à tout lou mens,
Furgue un pauc dedins toun sen,
Ou pus bas, s'acò t'agrada.

VOT D'UN PAGÉS

A CERÈS

Cerès, o grand diva, agacha
Dansà la cola gavacha
Das lauraires assemblats
Pèr la semença das blads.

Fai que lou gran noun pourrigue
De la ploja, e noun perigue

Digitized by Google

En veux-tu baiser Pluton
Là-bas, après que Charon
T'aura mise en sa nacelle ?

Après ton dernier trespas,
Gresle, tu n'auras là-bas
Qu'une bouchette blesmie,
Et quand, mort, je te verrois,
Aux ombres je n'avou'rois
Que jadis tu fus m'amie.

Doncques, tandis que tu vis,
Change, maistresse, d'advis,
Et ne m'espargne ta bouche ;
Incontinent tu mourras :
Lors tu te repentiras
De m'avoir esté farouche.

Ah ! je meurs ! ah ! baise-moy !
Ah ! mestresse, approche-toy !
Tu fuis comme fan qui tremble ;
Au moins souffre que ma main
S'esbate un peu dans ton sein,
Ou plus bas, si bon te semble.

P. de RONSARD.

VŒUZ RUSTIQUES

A CÉRÈS

Regarde, ô Cérès la grande,
Danser la rustique bande
Des laboureurs assemblez
A la semence des bledz,

Fay que le grain ne pourrisse
Par la pluie, et ne périsse

Digitized by Google

Pèr l'ivèr trop avançat
Lou selhou qu'ai semenat.

Que la cougueula civada
Noun se mostre escampilhada,
Que lou jol, nimai l'engram,
Estoùfoun pas lou bon gran.

Que grella ni michanta aura
Quand la plana vendrà saura
Nous laissoun pas machugats
Lous poulits blads espigats.

Que lous aucelous raubaires
Dau fourment siègoun pas laires,
Nimai ges d'autre ferun
Que nous met la renda en frun.

Pèr contra, qu'embé creissença
Lou camp rènde la semença
Que l'alaire a' nterrat
Dejout lou selhou laurat.

Ansin sarà. Que se vouje
Un pichè de vièl vì rouge,
Un toupì de lach cremous,
Una oulada de mèu rous.

Qu'avans d'èstre sagatada
L'agnèla à tus inmoulada,
Pèr esvartà lous malans
Tres cops rode nòstes camps.

Prou pèr ioi. Finidas sègas
Vendren embé lous coullègas
Tournamai te festejà
E d'espigas te cenchà.

Digitized by Google

Par l'hyver trop avancé
Le sillon ensemencé.

Que la malheureuse avéne
Ne foisonne sur la plaine,
Ny toute autre herbe qui nuict
Au grain dont vient le bon fruict.

Qu'un fort vent meslé de gresle
Ne renverse pesle mesle
Le blé sur terre haulsé
De telle fureur blessé.

Que les oyseaux qui ravissent
Du froument ne se nourrissent ;
Ny ces monstres d'animaulx
Qui font par tout tant de maulx.

Mais fay que le champ nous rende,
Avec une usure grande,
Les grains par nous enserrez
Soubs les sillons labourez.

Ainsi sera. Qu'on espanche
Un plein pot de crème blanche,
Et du miel délicieux,
Coulant avecques vin vieux.

Que l'hostie inviolée
Avant que d'estre immolée,
Par trois fois d'un heureux tour
Cerne ces bledz à l'entour.

C'est assez. Moissons parfaictes,
Autre festes seront faictes,
Et seront tes cheveux saincts
D'espics couronnez et ceincts.

J. DU BELLAY.
(Jeux Rustiques).

Digitized by Google

*
* *

Se pèr agué passat sans crime sa jouvença,
Pèr n'agué pas d'usura endrudit soun oustau,
Se pèr n'èstre pa 'stat ni traite ni brutau,
Se pèr agué toujour parlat couma l'on pensa,

Se pèr s'èstre moustrat un ome de fisença
On déu se rejouvì davans lou jour fatau,
Ai poudé d'ara-en-lai, mai qu'un autre mourtau,
D'esperà un dous vielhun pèr alma recoumpensa.

Adounc counsole ansin moun present despichous;
Demande pas as Diéus que me rèndoun urous,
Mai que fagoun durà quauques ans ma pacièn̈ça.

O Diéus, s'avès soucit de nautres pèr amount,
A iéu que lou désire, alargàs aquel doun,
E pèr vòsta pietat, e pèr moun inoucença.

A SOUS PÈUSSES

Pèusses frisats en milanta anelous,
E mignoutats de gràcia tant coumplida
Qu'Amour n'a pas couifura pus poulida,
Ni lou Zefir ventau mai laugeirous.

Couma l'on vei lous banuts parpalhous
Voulastrejà sus l'erbeta flourida ;
Ansin, de gaud vouguent faire culida,
Viroula, Amour, sus vòstes tourtilhous.

Pèusses mignots, fina cabeladura,
Ounte 'n prisou soufris lou mau d'endura
Moun paure cor ligat e pestelat,

Digitized by Google

*
* *

Si pour avoir passé sans crime sa jeunesse,
Si pour n'avoir d'usure enrichi sa maison,
Si pour n'avoir commis homicide ou traison,
Si pour n'avoir usé de mauvaise finesse,

Si pour n'avoir jamais violé sa promesse,
On se doit resjouir en l'arrière saison,
Je dois à l'advenir, si j'ay quelque raison,
D'un grand contentement consoler ma vieillesse.

Je me console donc en mon adversité,
Ne requérant aux Dieux plus grand félicité,
Que de pouvoir durer en ceste patience.

O Dieux, si vous avez quelque souci de nous,
Ottroyez moy ce don, que j'espère de vous,
Et pour vostre pitié, et pour mon innocence.

J. du BELLAY.
(*Les Regrets.* — Sonnet XLIIII.)

AUX CHEVEUX

Cheveux frisez en mille crespillons
Et mignotez d'une tant bonne grâce,
Qu'Amour n'a point une plus belle nasse
Ni les Zephirs plus beaux éventillons.

Ainsy qu'on void les cornus papillons
Voler joyeux sur quelque verde place,
Ainsy ce Dieu d'une joyeuse face
Vole dessus vos crespes tortillons.

O beaux cheveux! o perruque menuë
Où est mon ame en prison detenuë
Et mille cœurs attachez e liez,

Digitized by Google

S'avès desì que moun lahut vous lause,
Que soun ressoun sus terra e mar se pause,
De vòste or fì, que siègue encourdelat.

*
* *

Pioi que moun amistat te vèn à desplesì,
Pioi que toun iol divenc de iéu gaire s'en chauta,
Que fas res pèr garì moun ama tant malauta,
Que pèr toun serviciau m'as pas vougut causì ;

Pioi qu'à me tourmentà emplègues toun lesì,
Qu'à ma cauda passioun touta pietat desfauta,
Que me vejent soufrì, de gaud rousìs ta gauta,
Pioi que pèr toun amour la mort me vèn sasì ;

Pioi que de ma doulou se trufa toun traitige,
Que mai soumés te soui, mai creis toun michantige,
Pioi que pèr te servì n'auriès pas prou d'un Diéu ;

Pioi que m'as cresegut e nèsci e sounja-fèsta
Pioi que garde pamens un pauquet d'ime en tèsta,
Pioi que m'aimes pas pus, vole te dire adiéu.

P. Chassary.

Digitized by Google

Si vous voulez que par toute la terre
On vous louenge au son de ma guiterre,
Encordez-la de vos brins deliez.

GUY DE TOURS.
(*Souspirs Amoureux.* — Pourtrait de son Ente. — Sonnet I.)

*
* *

Puisque moun amitié te vient à desplaisir,
Puisque ton œil divin ne m'est point favorable,
Puisque tu n'es en rien à mon mal secourable,
Puisque pour ton servant tu ne me veux choisir;

Puisqu'à me tourmenter tu mets tout ton plaisir,
Puisqu'à mes passions tu n'es point pitoyable,
Puisque tu t'esjouys de me voir misérable,
Puisque pour ton amour la mort me vient saisir;

Puisque de ma douleur ta cruauté s'augmente,
Puisque plus j'obéis et plus tu me tourmente,
Puisque pour te servir il te faudrait un Dieu;

Puisque je ne suis pas un sot ny une beste,
Puisque j'ay quelque peu de raison en ma teste,
Puisque tu n'aymes point, je te veux dire adieu.

GUY DE TOURS.
Souspirs Amoureux. — Deuxième livre en faveur de son Anne. — SONNET XXVII.)

Digitized by Google

VICTOR HUGO ET SES SOURCES

AYMERILLOT. — LE MARIAGE DE ROLAND. — LES PAUVRES GENS

On sait avec quel tapage les ennemis de nos poètes classiques leur ont reproché leurs nombreuses imitations. Mais on sait aussi avec quel succès, si l'on prend la peine de comparer à ses modèles un de leurs chefs-d'œuvre, il triomphe de cette épreuve. Jamais Molière et Racine ne nous apparaissent plus vraiment créateurs que là où ils ont cru devoir mettre à profit ce qui était enfoui entre cent fadaises dans l'œuvre médiocre de quel prédécesseur estimable.

La même épreuve commence à s'imposer pour les œuvres de Hugo : car on a découvert que plusieurs de ses plus beaux poèmes avaient une source. Comme on ne supposait pas qu'une imagination aussi féconde eût pu avoir, elle aussi, besoin d'imiter, on a été tout d'abord un peu contrarié d'apprendre qu'elle n'avait pas toujours tout tiré d'elle-même, et peu s'en est fallu qu'on n'ait contesté au poète la paternité d'*Aymerillot*, du *Mariage de Roland* et des *Pauvres Gens*. Mais il n'est que d'y regarder de près : loin de s'évanouir dans cet examen, l'originalité de Hugo en sort plutôt grandie ; car il est chez lui, comme chez nos classiques, des beautés de premier ordre dont on sent mal le prix jusqu'au jour où elles nous sont pour ainsi dire révélées par l'étude de ses modèles.

I

Grâce aux recherches de MM. Louis Demaison, Raoul Rosières et Eugène Rigal, nous savons maintenant où Hugo a puisé le sujet d'*Aymerillot :* ce poème n'a pas eu d'autre source

Digitized by Google

qu'un article publié par Achille Jubinal, le 1er novembre 1846, dans le *Journal du Dimanche* [1].

L'article est intitulé : *Quelques romans chez nos aïeux* et l'auteur s'y propose de donner au grand public une idée sommaire de la magnifique épopée française du moyen âge. Après quelques considérations générales, il traduit ou résume, du vers 125 au vers 771 environ, la chanson d'*Aymeri de Narbonne*. C'est ce récit que Hugo a eu sous les yeux, sans qu'il ait connu ni le poème du XIIIe siècle, ni un article publié par Jubinal, en 1843, dans *le Musée des Familles*, et où le même fragment de la vieille chanson était cité, mais avec un certain nombre de variantes.

Comment Hugo a-t-il utilisé son modèle? La publication que MM. Glachant ont faites de plusieurs manuscrits du poète a permis de constater qu'*Aymerillot* avait passé au moins par deux états successifs [2].

Dans une première rédaction, Hugo avait suivi Jubinal pas à pas, « le traduisant, le reproduisant, pourrait-on dire, gardant tout ce qui pouvait se garder, modifiant surtout sur les sollicitations de la rime [3]. » Dans cette version les corrections un peu importantes faites au texte du modèle se réduisent, en effet, à ceci : le discours de Gérard de Roussillon, déjà très bref, a été condensé en un seul vers ; le rôle du comte de Gand a été ajouté : le discours du comte a été fait, d'ailleurs, en partie avec quelques mots qui n'avaient pas pu trouver place dans la réponse d'un autre preux ; la liste des personnages qui refusent l'honneur de prendre Narbonne sans qu'on les fasse parler a été allongée et chacun d'eux a été caractérisé en deux mots ; l'attitude de Charlemagne au cours des divers interrogatoires a été complètement changée, et de son discours final on doit reconnaître que Jubinal a fourni simplement le canevas.

[1] Voir dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 janvier 1900, l'article de M. Rigal : *Comment ont été composés Aymerillot et le Mariage de Roland.*

[2] *Revue universitaire*, 15 mai 1899. (*Notes critiques sur trois poèmes de la Légende des siècles : Aymerillot, Éviradnus, La confiance du marquis Fabrice.*)

[3] E. Rigal, *Article cité.*

Digitized by Google

Dans la deuxième rédaction quelques modifications nouvelles se sont ajoutées aux précédentes : la description de la ville a été un peu développée ; les discours du duc Naymes et du comte de Gand ont été enrichis de plusieurs vers ; le portrait d'Aymerillot a été imaginé ; enfin tout un épisode a été introduit, celui qui met en scène Eustache de Nancy, vaillant soldat que Charlemagne essaie de séduire, lui, par les difficultés de l'entreprise.

Malgré ces corrections et ces additions successives, on voit que le texte définitif d'*Aymerillot* s'éloigne très peu du texte de Jubinal. On s'en rendra mieux compte en lisant la très fine étude où M. Rigal a rapproché d'un bout à l'autre l'imitation du modèle. On sera tenté en l'achevant de dire que Hugo n'a pas imaginé autre chose que des détails. Et on peut bien le dire, en effet, si on le veut : seulement la question se pose de savoir si ce ne sont pas ces détails qui donnent au poème toute sa valeur et tout son intérêt.

Qu'y a-t-il donc dans *Aymerillot ?*

D'abord le tableau très pittoresque d'une armée qui bat en retraite après une longue campagne. Et telle est la généralité de ce tableau que nous ne pouvons relire le poème sans songer aussitôt à l'année terrible. Ces bannières trouées, ces chevaux boiteux, ces soldats qui marchent tristement devant eux, ces visages tout noirs et tout brûlés, ce capitaine qui a un ulcère aux jambes, ce cavalier qui n'a plus à sa selle une boucle qui tienne, ces fantassins qui se plaignent d'avoir « la goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule », comme nous les connaissons! Nous les avons vus de nos yeux et nous les avons revus dans les tableaux d'Alphonse de Neuville. Beaucoup d'entre nous ont été eux-mêmes ces personnages. Ce sont nos propres souffrances qu'ils nous rappellent, ou celles de nos pères. Ce sont aussi celles de nos grands-pères, les héroïques survivants des dernières guerres de l'Empire. Et l'on sent bien que si le poète n'avait pas entendu conter cent fois dans sa jeunesse la retraite de Russie et la campagne de France, il n'aurait pas donné à cette peinture d'une armée harassée par les combats et par les marches un caractère d'une aussi éternelle vérité.

Digitized by Google

Je dis « donné » ; car c'est bien à Hugo que le tableau doit sa généralité. Sans doute, il avait trouvé dans son modèle quelques indications. Mais c'est lui qui a ajouté les mots les plus heureux :

Je n'ai plus à ma selle une boucle qui tienne...
La goutte aux reins, l'entorse aux pieds, aux mains l'ampoule.

Et c'est lui qui a vu qu'il fallait, sans multiplier ces détails à l'excès, les disséminer dans les discours de tous les personnages.

Très générale par certains traits, la peinture est par d'autres traits tout à fait particulière. Cette armée qui descend des Pyrénées est une armée du moyen âge. Hugo insiste surtout, et avec raison, sur un caractère : c'est une armée commandée par des cavaliers tout habillés de fer. « Foin du cimier! » dit l'un. « J'ai trop porté haubert, maillot, casque et salade », gémit un autre. Un troisième se plaint que « par le chaud, par le froid », il soit « vêtu de fer ». Un quatrième regarde d'un œil sombre « son vieux gilet de fer rouillé. » Et sans doute Jubinal avait dit d'un des héros qu'il était las d'avoir été « par tous les temps vêtu de fer. » Mais il n'avait pas compris que pour évoquer la vision de l'armée du moyen âge il devait remettre sous nos yeux, à diverses reprises, le fer des armures, le fer couvrant les têtes, les bras et les poitrines.

Il n'avait pas su davantage agrandir son sujet. Hugo, lui, y a si heureusement réussi — et il n'a point eu besoin pour cela d'accumuler les détails, les ayant bien choisis — qu'on peut affirmer que dans son poème revit toute la guerre du moyen âge : la vie des camps, les noirs clairons sonnant au point du jour, le cliquetis confus des lances ennemies entendu de loin, les machines de guerre, les villes munies de tours avec des toits d'étain et des machicoulis ruisselants de poix et de résine. Encore n'est-ce pas assez dire, et l'on doit ajouter que l'auteur d'*Aymerillot* a ressuscité toute la poésie des mœurs du moyen âge, surtout celle des noms propres, des titres sonores, des légendes fabuleuses. Et par quel artifice? Toujours par le même moyen : à l'aide de quelques détails d'une

Digitized by Google

puissante vertu pittoresque, qui ont été disséminés dans les différentes parties du poème ou condensés dans certains passages, et dont la plupart ont été inventés par Hugo lui-même ou n'ont pris toute leur valeur qu'en recevant de lui une nouvelle place.

Mais le tableau de Hugo n'est pas seulement pittoresque; il est aussi moral. Le poète, qui s'est intéressé aux blessures des jambes, au pas boiteux des chevaux, à la rouille des armes, s'est intéressé davantage encore aux tristesses des cœurs et à la dépression des volontés. Et comme cette peinture des âmes est dramatique! Elle est toute en action. Aucune analyse. Rien que des discours, et combien vrais! combien significatifs! Tous les mots qui traduiront toujours le regret du foyer depuis trop longtemps quitté et le dégoût des armes trop longtemps portées, nous les avons là. Familiers, crus, imagés, ce sont de vrais mots de soldats: « J'ai besoin de mon lit. — Voilà plus d'un an que je n'ai couché nu. — J'en ai assez de m'endormir fort tard pour me lever matin. — Je désire un bonnet de nuit. — J'ai des terres ailleurs. — Ma femme va-t-elle seulement me reconnaître? — Nous voulons nos logis, nos foyers, nos amours. » Mais de ces mots, où se trahit si énergiquement l'esprit qui anime cette armée découragée, qui donc a imaginé les uns et mis les autres en relief? On n'aura pas de peine à croire que ce n'est point Jubinal, ni le vieux trouvère.

C'est Hugo encore, et c'est lui seul cette fois, sans que son modèle la lui ait suggérée d'aucune façon, qui a eu l'idée de donner aux différents héros une physionomie individuelle.

Sans doute, les personnages d'*Aymerillot* ne sont point aussi distincts que le sont ceux d'une fable de La Fontaine, par exemple ceux du *Meunier, son fils et l'âne*. Ceux-ci parlent beaucoup moins que ceux-là. Chacun d'eux ne dit guère que quelques mots; mais il se met tout entier dans son bref discours, et si parfaitement qu'à l'entendre on devine aussitôt et son âge, et son caractère, et ses occupations. Tous sont du peuple et tous s'accordent à proclamer que le Meunier est un sot ; mais leurs raisons ne sauraient être plus différentes, ni leurs paroles moins semblables. C'est que tel est jeune et que tel est vieux; que les uns sont des marchands et que les

Digitized by Google

autres sont des paysans ; que celui-ci prend la vie au sérieux et que celui-là la prend en badinant. Par exemple, quel est donc ce quidam qui invoque, non la raison, mais la mode, et qui donne comme argument un refrain de chanson ? Et quels sont ces hommes sensibles qui reprochent aux meuniers de n'avoir « point de pitié de leur vieux domestique » ? A leur langage je les reconnais sans peine. Ce quidam est un jeune homme, le coq de son village : joyeux drôle, qui s'en va à la foire pour boire du cidre bouché, consulter les pythonisses et faire danser les filles. Que lui importe, à lui, de lasser sa monture ! La vie n'est-elle pas faite pour qu'on en jouisse, et les baudets pour qu'on aille « à l'aise », et les foires pour qu'on remplace les bêtes crevées ? Ces gens sensibles sont de braves fermiers, qui se rendent à la foire pour vendre leurs légumes et leurs œufs : hommes pratiques, qui portent à leur vieille bourrique une affection proportionnée à l'argent qu'il faudrait débourser pour en acheter une autre. Il est impossible de donner plus nettement en moins de mots l'impression de la diversité des âmes.

L'auteur d'*Aymerillot* ne la donne pas aussi bien avec de plus longs discours. Et il est douteux que l'idée de prêter un caractère à ses personnages soit la première qui se soit présentée à son esprit. Ou plutôt, on peut soutenir qu'elle ne lui est venue qu'accidentellement. C'est ce que M. Rigal a bien montré. Le poète, dit-il en substance, voulut faire, si l'on peut dire, un sort à un joli mot qui n'avait pu être utilisé dans le discours de Hue de Cotentin : « Vous m'offririez tout l'or de Pépin pour prendre Narbonne que je ne la prendrais jamais. » Il désirait mettre *Pépin* à la rime avec *pain* comme rime correspondante. Un des contradicteurs de Charlemagne allait donc regretter d'avoir manqué de pain. Qui serait cet homme pratique ? Un Flamand, le comte de Gand.

Et voilà introduit dans l'histoire un personnage qui a une physionomie originale. Mais voilà Hugo tenté d'en donner une à chacun des autres. Naymes est un vieillard : le poète en fera un sermonneur. Gérard de Roussillon, dans le texte de Jubinal, prononce seulement quelques mots : son discours sera encore abrégé ; il sera réduit à un seul vers ; et, comme

Digitized by Google

ceux-là qui sont silencieux sont généralement tristes, on imposera à ce capitaine un regard sombre :

> Gérard de Roussillon regarda d'un œil sombre
> Son vieux gilet de fer rouillé, le petit nombre
> De ses soldats marchant tristement devant eux,
> Sa bannière trouée et son cheval boiteux.
>
> « Tu rêves, dit le roi, comme un clerc en Sorbonne.
> Faut-il donc tant songer pour accepter Narbonne ?
>
> — Roi, dit Gérard, merci, j'ai des terres ailleurs. »

Au soldat taciturne s'oppose naturellement le soldat bavard et gai. Hugo, pourtant, ne s'est pas avisé tout de suite de ce contraste. Mais il l'a introduit dans sa deuxième rédaction, et il a créé le personnage d'Eustache, verbeux, spirituel, fécond en mots de caserne, aimant le danger pour lui-même, si bien que Charlemagne essaie de le séduire par la difficulté de l'entreprise. Vrai type de troupier français, d'où convenait-il de faire venir cet Eustache ? La chose était indiquée : il devait être né en terre lorraine ; il devait être le comte de Nancy.

En même temps qu'elle imaginait le rôle d'Eustache, la deuxième rédaction accentuait le caractère sermonneur du discours de Naymes et le caractère pratique du discours du flamand. Et ainsi, dans le texte définitif, les personnages, sans être marqués d'une empreinte aussi individuelle que le sont les héros d'une fable de La Fontaine, ont revêtu cependant chacun une physionomie : tous refusent l'honneur de prendre Narbonne ; mais ce n'est pas sous le même prétexte, et avec les sentiments varient les éloquences. Et le poème d'*Aymerillot* fait songer à ce fameux tableau de Meissonnier qui porte comme titre la date de 1814, où derrière le nouveau Charlemagne, dont la figure trahit la résolution de continuer encore et toujours la lutte, on voit se dérouler une longue file d'officiers généraux, dont aucun — toute leur attitude le dit clairement — ne veut plus se battre : mais s'ils sont tous las de la guerre, on lit sur leurs visages que c'est pour des raisons bien différentes.

Hugo, qui a créé de toutes pièces les caractères de Naymes,

Digitized by Google

de Gérard, d'Eustache, du comte de Gand, a dû refaire presque entièrement le rôle de Charlemagne. Il n'a pas inventé son indignation, ni le thème de son discours ; mais à cette royale colère il a donné l'éclat, l'abondance, la majesté qu'elle comportait : n'était-ce pas ce qu'il y avait de vraiment difficile à trouver?

Ce qui n'offrait pas, peut-être, moins de difficulté, c'était de prêter à l'empereur jusqu'à l'explosion finale une attitude convenable. Ici le poète s'est presque complètement séparé de son modèle. Chez Jubinal, comme sans doute chez le vieux trouvère, Charlemagne, après le discours de Naymes, jette un grand rire ; après la réponse de Dreus, il rougit et s'enflamme ; après celle de Hue, il éclate en sanglots. Le trouvère s'est dit, je pense, que tout chez le grand empereur devait être violent. Il a pensé aussi que la colère de Charles paraîtrait plus naturelle si elle était précédée de quelques éclats. C'était mal raisonné. Peut-être Hugo, de son côté, n'a-t-il pas tant songé à la vérité du caractère qu'à l'effet du récit. Je le soupçonne d'avoir fait simplement ce raisonnement : moins le lecteur aura prévu le rugissement du lion et plus il en sera saisi. Mais quelle qu'ait été l'origine de sa correction, sa correction ne pouvait être plus heureuse ; elle donne à Charlemagne la seule attitude qui soit conforme à la vérité : le prince se contient tant qu'il conserve des illusions.

On sent, d'ailleurs, à des signes non équivoques, qu'il perd peu à peu sa confiance. Il interroge le deuxième preux avec moins d'assurance que le premier et le troisième avec moins d'assurance que le second ; encore après la réponse de celui-ci est-il demeuré un moment pensif. Auprès du quatrième il plaide longuement sa cause. Avec le cinquième et le sixième il change de tactique et, comme s'il était sûr du succès de sa demande, il étale les dangers de l'entreprise.

Rien n'est plus naturel que toute cette conduite de Charlemagne ; et l'on remarquera que tout en ayant le mérite d'accorder l'attitude du héros avec son caractère, la correction de Hugo a l'avantage d'imprimer au récit un véritable mouvement et de préparer le dénouement sans cependant en défloreer l'effet. Or, quelles sont les qualités essentielles d'une narration, si ce n'est d'avoir du mouvement et de préparer le dénouement ?

Digitized by Google

A ces qualités capitales le récit de Victor-Hugo en ajoute d'autres, moins nécessaires, mais bien intéressantes. Avec quel art, par exemple, le conteur souligne les moments décisifs de l'action ! Tantôt, c'est par une coupe :

Ils refusèrent tous.

Tantôt, c'est par un vers plein :

Hugo de Cotentin salua l'Empereur.

L'Empereur se tourna vers le comte de Gand.

Charle en voyant ces tours tressaille sur les monts.

Le vieux Naymes frissonne à ce qu'il vient d'entendre.

Tantôt, c'est par un distique :

L'Empereur répondit au duc avec bonté :
« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de la cité. »

L'Empereur souriant reprit d'un air tranquille :
« Duc, tu ne m'as pas dit le nom de cette ville. »

Avec quel bonheur encore il remet çà et là sous les yeux du lecteur le théâtre de l'action : la montagne !

Le bon cheval du Roi frappait du pied la terre
Comme s'il comprenait : sur le mont solitaire
Les nuages passaient.

Voilà comme parlaient tous ces fiers batailleurs
Pendant que les torrents mugissaient sous les chênes.

Il n'est pas nécessaire d'insister davantage. Car, on le voit clairement : Hugo a suivi Jubinal pas à pas ; et cependant tout ce qu'il y a dans le poème de psychologie, presque tout ce qu'il y a de qualités pittoresques et narratives, c'est lui qui l'y a mis. *Aymerillot* est donc bien à lui. A moins que les fables du *Meunier* et de l'*Alouette* n'appartiennent pas à La Fontaine. Car La Fontaine n'a pas modifié les récits de Malherbe et d'Aulu-Gelle plus que Hugo n'a modifié celui de Jubinal. Son génie créateur ne s'est exercé, semble-t-il, que dans les détails. Mais, en y regardant de près, on s'aperçoit vite que des idées

Digitized by Google

générales qui ont présidé à l'invention de ces détails, que d'elles seules les deux fables reçoivent leur sens et leur beauté.

II

Dans l'article même où il citait un fragment d'*Aymeri*, Jubinal analysait aussi un épisode de *Girard de Viane*. « Cet épisode nous montre Charlemagne mettant le siège devant Vienne, Roland provoqué par Olivier, Olivier et Roland une seconde fois sur le point de se battre et dérangés par Aude, enfin le combat singulier des deux preux dans une île du Rhône[1]. » Cette dernière partie du récit, tel que le résume Jubinal, a été la seule source du *Mariage de Roland*.

Ici encore le poète a suivi son modèle de près. Il lui a emprunté la marche générale de sa narration, ses principaux épisodes et souvent des phrases entières. Il me suffira de citer, pour qu'on s'en rende compte, un fragment du texte de Jubinal :

Une fois arrivés dans l'île, les deux héros marchent droit l'un à l'autre, et le combat commence. Ils n'ont pour témoins que les bateliers qui les ont conduits. Après une lutte qui dure un temps considérable, Roland tue le cheval d'Olivier, fait tomber son casque, et brise l'épée de son vaillant adversaire. — Celui-ci recommande son âme à Dieu et s'apprête à mourir. Roland devine sa pensée : « Olivier, lui dit-il, je suis le neveu du roi de France, et je dois agir comme un franc neveu du roi ; je ne puis frapper un ennemi désarmé ; va donc chercher une autre épée qui soit de meilleure trempe, et fais-moi en même temps apporter à boire, car j'ai soif.

« — Merci, Roland, dit Olivier, je vous sais bon gré de votre parole. » Il va trouver alors le marinier qui l'avait amené et lui donne l'ordre d'aller à Vienne chercher du vin et des armes. Celui-ci revint bientôt avec du meilleur vin de Gérard contenu dans un vase d'or, et deux épées, dont l'une était la fameuse Closamont, nommée aussi Hauteclaire, qui avait, selon la légende, appartenu à l'empereur Constantin. Olivier donne à boire à Roland, et le combat recommence. « Le bruit en était si fort, dit le poète, qu'on l'entendait de Vienne

[1] J'emprunte l'analyse de M. Rigal, *article cité*.

Digitized by Google

grondant comme un orage et que des éclairs sortaient des épées. » Le jour tout entier se passe ainsi. Enfin le soleil baisse à l'horizon et la nuit arrive.

« Olivier, dit Roland, je me sens malade. Je voudrais me reposer; car je ne puis plus me soutenir. — Soit, dit Olivier, je veux vous vaincre avec mon glaive, non avec la maladie. Dormez sur l'herbe verte, je vous éventerai de mon casque, afin de vous donner de l'air.— Vassal, répond Roland, je ne voulais que vous éprouver, mais je puis combattre encore quatre jours et quatre nuits sans me reposer. »

Aussitôt le terrible duel recommence.

Cependant l'imitation a été cette fois beaucoup moins fidèle, et, pour ne pas signaler quelques détails sans grande importance, Hugo n'a pas hésité à retrancher deux épisodes. Le premier est celui des émotions de la belle Aude, que Jubinal analysait ainsi :

De son côté, la belle Aude se trouve dans une singulière situation. Son frère est-il vainqueur, c'est son amant qui périt. Son amant est-il victorieux, il l'est par le trépas de son frère. Cette position n'est pas sans analogie avec celle de Chimène et du Cid. Ce sont à peu près les vers de Corneille :

... O Dieu ! l'étrange peine !
En cet affront mon père est l'offensé
Et l'offenseur le père de Chimène.

Aussi la belle Aude fait-elle entendre des gémissements : — « Ah ! beau frère Olivier ! que dur est mon destin ! Si je vous perds, jamais je ne serai épousée par Roland, et l'on fera de moi une nonne voilée. »

L'autre épisode qui a disparu est celui de l'intervention divine, dont Edgard Quinet avait parlé avec enthousiasme [1], et que je cite encore dans le texte de Jubinal :

Le jour trouve les deux guerriers toujours combattant, et, à la fin de

1 « Tout cela n'est-il pas singulièrement grand, fier, énergique ? » écrit Quinet après avoir résumé cet épisode. « Le tremblement de ces deux hommes invincibles devant le séraphin désarmé, n'est-ce pas là une invention dans le vrai goût de l'antiquité, non romaine, mais grecque, non byzantine, mais homérique ? » Quinet, *Histoire de la poésie*, cité par Rigal, même article.

Digitized by Google

cette seconde journée, ils allaient peut-être périr chacun de fatigue, quand le poète, par une hardiesse bien rare en ce temps et tout épique du reste, fait intervenir la puissance suprême : un nuage couleur de pourpre vient s'arrêter au-dessus des deux guerriers ; un ange en descend, le signe de la rédemption à la main, et, se plaçant entre eux, il leur dit qu'ils ne doivent point périr ainsi par la main l'un de l'autre, mais en combattant contre les infidèles. Et il les ajourne à Roncevaux.

A cette vue et à ces paroles, les deux héros se prennent à trembler. Bientôt ils se jettent dans les bras l'un de l'autre, délacent mutuellement leurs capuchons de maille et vont s'asseoir en causant sous un arbre, les pleurs aux yeux, comme deux frères longtemps séparés qui se retrouvent. « Olivier, dit Roland, vous êtes, après mon oncle Charlemagne, l'homme que j'aime le plus au monde. — Pour vous prouver que vous ne m'êtes pas moins cher, reprend Olivier, je vous donne ma sœur Aude. »

Faut-il regretter que Victor Hugo n'ait point conservé ces deux incidents? Je ne le pense pas. La principale beauté du poème me paraît dériver, au contraire, de leur suppression.

Dans la version imaginée par Hugo, Roland connaît probablement de réputation la beauté d'Aude aux bras blancs ; mais il n'est pas fiancé à la sœur de son adversaire ; il n'en est pas aimé, et l'on ignore le motif de la rencontre. L'histoire du duel se résume, dès lors, ainsi :

Deux jeunes gens se battent. Pourquoi? On ne sait au juste. Tout simplement sans doute pour mesurer leurs forces. En se battant, ils s'aperçoivent qu'ils sont égaux en vigueur, en souplesse, en beauté, en courage, en générosité, en délicatesse ; et à la haine se substituent insensiblement dans leurs cœurs la sympathie, l'estime, l'affection ; bref, ils reconnaissent qu'ils sont dignes d'être frères : le seul dénouement logique de leur combat c'est qu'en effet ils deviennent frères.

— Mais ce dénouement ne se fait-il pas attendre bien longtemps et n'est-il pas trop brusque? — C'est que la haine a des retours. Tel est l'effet naturel de la lutte. Tout à l'heure les deux ennemis causaient sans colère au pied d'un arbre ; mais ils sont de nouveau aux prises, et

> Voilà que par degrés de sa sombre démence
> Le combat les enivre : il leur revient au cœur
> Ce je ne sais quel dieu qui veut qu'on soit vainqueur.

Digitized by Google

Et puis, ils sont des simples, étant des enfants et étant des héros. Ils n'ont pas appris à s'analyser et l'évolution qui transforme chez eux l'aversion en amour se fait à leur insu. A ces âmes naïves la vérité ne peut apparaître que « tout à coup », et c'est le plus jeune des deux, le plus doux, le plus aimant, « aigle aux yeux de colombe », qui doit le premier voir clair dans son cœur ; mais aussitôt que l'autre aura entendu le mot révélateur, le mot qui lui expliquera ce qui s'est passé confusément en lui, il acceptera avec enthousiasme la seule solution qui s'accorde avec ses nouveaux sentiments.

Il n'y a pas de dénouement qui soit plus naturel, quoique à première vue moins préparé, que celui du *Mariage de Roland*, ni de poème qui soit, en dépit des apparences, d'une psychologie plus sûre. Comme dans une œuvre classique, c'est l'âme des personnages qui est le théâtre de l'action et le mouvement du drame vient du dedans, non du dehors.

Par la suppression du rôle de la belle Aude et de l'apparition céleste, l'intérêt psychologique, qui était faible, ou, pour mieux dire, à peu près nul, dans le poème du XIII[e] siècle, a donc été introduit dans le sujet et y est devenu le principal.

— Les deux épisodes supprimés n'avaient-ils pas leur intérêt? — Oui, sans doute. Mais comme Hugo a su compenser ce qu'il perdait!

Jubinal notait dans son article que la situation de la belle Aude n'était pas sans analogie avec celle de Chimène. Cette comparaison a été pour Hugo un trait de lumière : puisqu'il était obligé de sacrifier le personnage de Chimène, il donnerait un rôle à don Diègue.

A chaque tournant de l'action le poète, en effet, fait apparaître le vieux Gérard. C'est lui qui a habillé Olivier pour le combat :

Il fut pour ce combat habillé par son père.

Quand l'enfant est désarmé, chez Jubinal, il se recommande à Dieu ; chez Hugo, il songe d'abord à son père et « se tourne » ensuite « vers Dieu ». Quand Roland demande une autre épée, Olivier, chez Jubinal, donne au marinier « l'ordre d'aller à Vienne chercher du vin et des armes » ; chez Hugo, il enjoint

Digitized by Google

au batelier « *de dire à son père* qu'il faut une autre épée à l'un d'eux et qu'il fait chaud » ; et c'est le vieux comte qui choisit l'épée, qui choisit le vin :

L'homme a vu le vieux comte : il rapporte une épée
Et du vin.

Le quatrième jour, le vieux Gérard envoie un devin regarder sur les tours où en est le combat : tant il est impatient que « son enfant revienne » !

Par la part que le vieillard prend à l'action, l'intérêt du drame est doublé. Tant que l'on tremble pour la vie d'Olivier, on tremble aussi pour celle de Gérard : car il mourrait du coup qui frapperait son enfant. Mais quand on voit le jeune homme vivre, et vivre pour devenir le frère de Roland, avec quelle joie n'applaudit-on pas à un dénouement qui donne un fils de plus (et quel fils!) à ce vieux père aimant!

Si l'épisode des émotions de la belle Aude a été remplacé, et avec avantage, par le rôle de Gérard, de l'épisode de l'apparition angélique Hugo a retenu quelque chose :

Les héros achèvent sans colère
Ce qu'ils disaient. *Le ciel rayonne au-dessus d'eux.*

Mais ce n'est plus ici un rayon miraculeux ; c'est l'éclat naturel d'un jour de soleil. Qu'est-ce à dire, sinon qu'à l'influence divine est substituée l'influence de la nature? Tandis que l'ardeur de la lutte entretient dans les cœurs le désir de vaincre, la beauté de la lumière y inspire le désir de vivre.

Ceux qui regretteront comme plus épique l'intervention directe du messager céleste songeront, d'ailleurs, que dans la pensée de Hugo la nature est l'instrument de Dieu : il y a donc bien encore ici du merveilleux, quoique le merveilleux soit très discret.

Ils considéreront aussi que Hugo n'a jamais fait peut-être de récit qui fût davantage dans le vrai goût de l'épopée homérique.

Semblables aux Sarpédon et aux Patrocle, les deux héros ont une force surhumaine ; déraciner un chêne ou un orme, lutter à grands coups de troncs d'arbre, combattre pendant

Digitized by Google

cinq jours et cinq nuits sans prendre ni sommeil ni nourriture est un jeu pour ces géants: et nous voilà en pleine légende. Mais le poète nous fait voir les morceaux de heaume et de haubert qui sautent dans l'herbe et dans le fleuve, les longs filets de sang qui rayent les brassards, coulent des crânes et descendent dans les yeux, les souffles âpres et chauds qui s'empreignent sur les armures; il nous fait entendre le tressaillement de l'île, le bruit des ronces remuées, le sifflet du vent qui trempe les brins d'herbe dans l'eau : et nous voilà en plein réalisme. Or, y a-t-il rien de plus conforme aux habitudes des poètes primitifs que ce mélange perpétuel de légende et de vérité, de gigantesque et de réel ?

Et quelle force oratoire ! Un début qui nous jette en pleine action, qui prend le combat au moment où le dénouement commence, sinon à poindre, du moins à se préparer, c'est-à-dire au corps à corps, qui avant de nous nommer les héros, excite vivement notre curiosité ; une fin qui a quelque chose de piquant, d'inattendu, de paradoxal ; des pauses heureusement placées comme pour ménager la voix de l'orateur et l'attention de l'auditoire : tout dans ce récit le rend merveilleusement propre à être déclamé devant un nombreux public. C'est donc un vrai récit d'aède, et l'on ne saurait trop admirer Hugo d'avoir, tout en donnant à l'histoire de ce duel l'intérêt psychologique qui lui faisait défaut, conservé à la narration du vieux trouvère ses caratères épiques, ou plutôt d'avoir retrouvé ces caractères par la force de son imagination en lisant entre les lignes d'une pâle analyse.

III

Quand Hugo écrivit *les Pauvres Gens*, connaissait-il *les Enfants de la Morte* de Charles Lafont, publiés, pour la première fois, en 1851? Ou bien avait-il lu dans quelque journal un récit dont ce poème aurait été inspiré ou qu'il aurait, au contraire, inspiré? La première hypothèse est la plus vrai-

Digitized by Google

semblable[1]. Mais il n'importe : quelle qu'ait été la source du poète, le texte qui lui a servi de modèle ressemblait certainement de très près à celui de Lafont, si ce n'était pas ce texte lui-même, et, pour mesurer l'originalité de son imitation, il est légitime de comparer *les Pauvres Gens* aux *Enfants de la Morte.*

Lafont nous introduit immédiatement dans la mansarde où les deux orphelins dorment d'un profond sommeil près du cadavre de leur mère. Un métier à broder nous dit comment elle gagnait « le pain de la journée », et c'est le seul détail précis du tableau.

Tout à coup entre une femme. Qui est-elle? de quoi vit-elle? combien a-t-elle d'enfants? quelles relations avait-elle avec la veuve? Nous l'ignorons. L'auteur nous dit uniquement qu'elle entre, et dans quelques vers du réalisme le plus banal il nous fait assister aux efforts tentés par elle pour reconnaître si la mort est certaine :

> Elle prend dans un coin un débris de miroir
> Et, demandant au ciel d'en ternir la surface,
> Des lèvres de la morte elle approche la glace.
> Rien n'y monte : la mort, révélant son secret,
> Sur le verre sans tache a tracé son arrêt.

Après avoir fermé les yeux de la morte, « l'étrangère », sentant « tressaillir la fibre maternelle » et « ne prenant conseil que de la loi céleste », emporte les enfants. Dieu, songe-t-elle, fera le reste. « Le reste », fait observer le poète, « c'était tout. »

Il faut, en effet, que le mari accepte de voir « ces nouveaux appétits mordre au pain sacré dont vivent ses petits. » Mais « la femme au cœur d'or » n'a pas eu tort d'avoir confiance. L'homme rentre, « serre avec ivresse contre son cœur les fruits de leur tendresse, » remarque l'air triste de sa femme,

[1] Voir dans la *Revue d'histoire littéraire de la France*, 15 avril 1898, une note de M. Rigal (*Chronique*), et dans la même revue, 15 juillet 1898, une note de M. Berret (*Mélanges*). Ces deux notes résument toute l'histoire de la source des *Pauvres Gens.*

Digitized by Google

l'interroge, apprend la mort de la veuve, s'apitoie sur les orphelins, propose de les adopter. A cette demande, la femme répond comme la Jeannie de Hugo :

« Morte, dit le mari, c'est un bonheur pour elle.
Mais pour ses deux enfants quelle perte cruelle !...
Adoptons les enfants de cette pauvre morte,
Et choyons-les si bien, qu'oublieux et trompés,
Ils ne soupçonnent pas quel coup les a frappés.
Tu ne me réponds pas ? Parle ; tu m'embarrasses :
Blâmes-tu mon dessein ? Non, puisque tu m'embrasses.
N'est-ce pas que c'est Dieu qui me le conseilla ?
Va chercher les enfants. » — « Tiens, dit-elle, ils sont là. »

Qu'est-ce que Hugo doit à son modèle? La conduite du récit dans sa seconde moitié, le canevas du discours de l'homme, le mot de la fin. Ce qu'il ne lui a pas emprunté, c'est... le reste. Mais le reste, comme dit Lafont, c'était tout.

Quand l'auteur des *Enfants de la Morte* nous a conté, en effet, qu'une femme emporte chez elle deux orphelins « pour obéir à la loi céleste » et « parce qu'elle a senti vibrer en elle la fibre maternelle », quand il a ajouté que le mari (dont nous ignorons la profession) a l'idée du même dévouement, que nous a-t-il appris d'intéressant? Rien du tout, on peut l'affirmer. Car c'est ne rien dire que de dire des choses aussi vagues, et autant vaudrait ne pas expliquer un acte que de l'expliquer uniquement par des motifs aussi généraux. L'art, écrit avec raison le délicat auteur de *la Délicatesse dans l'art*, vit de nuances; « c'est à distinguer les sentiments les plus voisins qu'il doit surtout s'appliquer. » Il est trop clair, en effet, que « la douleur physique ne ressemble pas à la douleur morale, ni Laocoon à Niobé », ni l'égoïsme à la charité. Il n'importe donc pas de savoir que deux pauvres gens ont été poussés par la charité à recueillir des orphelins, si l'on ignore quels éléments entrent, pour ainsi dire, dans leur charité.

Hugo ne nous laisse ignorer aucun de ces éléments. Des fantoches de Lafont, il a fait des créatures de chair et de sang.

Et la méthode qui l'a dirigé dans ses corrections a été celle

Digitized by Google

même des classiques : il a localisé son histoire dans le milieu où il était le plus vraisemblable qu'elle s'accomplît. Si Racine croyait devoir étudier l'ambition de préférence dans les âmes où elle est libre d'exercer tous ses ravages, c'est-à-dire celles des princes et des impératrices, si Molière estimait que l'avarice atteindrait seulement son paroxysme dans le cœur, non d'un pauvre homme comme Euclion, mais d'un riche bourgeois, Hugo a pensé que la scène de son drame sublime ne pouvait pas être mieux placée que dans une cabane de pêcheurs.

Dans la classe des pauvres gens, qu'est-ce qui doit sentir, en effet, le prix du foyer, sinon le pêcheur, parce que chaque jour il est exposé à n'y point rentrer? Qu'est-ce qui doit s'apitoyer sur le sort des orphelins, sinon la femme du pêcheur, parce que chaque jour ses enfants sont en danger de perdre leur père? Et puisque la touchante histoire du poète a surtout ceci d'original que les deux héros ont la même idée généreuse sans s'en être ouverts l'un à l'autre, qu'est-ce que suppose cette admirable rencontre, sinon qu'ils n'ont plus besoin des paroles pour échanger leurs pensées ? Mais quand est-ce donc qu'un mari et une femme ont pris l'habitude de cette mystérieuse entente ? N'est-ce pas quand tous les jours ils se voient et que tous les jours ils se séparent pour de longues heures avec la crainte de ne se revoir jamais? Dans un ménage de pêcheurs, il n'est point étonnant qu'on ait, sans s'en être expliqué d'avance, les mêmes inspirations ; c'est le contraire qui étonnerait:

> Lui, songe à sa Jeannie au sein des mers glacées,
> Et Jeannie en pleurant l'appelle ; et leurs pensées
> Se croisent dans la nuit, divins oiseaux du cœur.

Il était donc utile à la vraisemblance de l'histoire que les héros en fussent des pêcheurs. Et l'on sait avec quel relief le poète les a particularisés. Comme dans *Aymerillot* revit toute la guerre du moyen âge, ici nous est peinte toute la vie du pêcheur : son costume et son mobilier, son départ et son retour, ses joies et ses angoisses ; le tableau est d'une ampleur, d'une précision, d'une couleur sans égales.

Nous y trouvons aussi toute la vie de la mer, et l'on peut

Digitized by Google

même dire que la mer joue dans le drame le premier rôle. Mais on ne songe point à s'en étonner. L'existence du pêcheur n'est-elle pas l'œuvre de la mer? La mer n'est-elle pas le principal instigateur de tous ses sentiments? Quelle n'est pas sa part dans cet acte de sublime dévouement! C'est par elle que les personnages sont pauvres: c'est donc elle qui met obstacle à leur charité et qui, en la rendant difficile, la rend héroïque. C'est elle, en revanche, qui en leur faisant sentir la douceur du foyer chaud et de la maison close, plaide auprès d'eux la cause des enfants sans toit; c'est elle qui en mettant leurs cœurs à l'épreuve les aguerrit. Il était donc légitime que ce grand acteur fît partout entendre sa voix, partout apparaître ses flots.

Mais s'il y a tant de couleur locale dans *les Pauvres Gens*, si le dénouement y est expliqué en grande partie par les sentiments qui sont propres à une certaine espèce d'hommes, si ces sentiments sont expliqués à leur tour par le décor où vivent les personnages et qui crée leur vie, le poème ne manque-t-il pas de cet intérêt largement humain qui est le vrai signe distinctif des chefs-d'œuvre? Nullement. Hugo a eu l'ambition de faire une œuvre très générale.

Il a intitulé son poème, non *les Pauvres Pêcheurs*, mais *les Pauvres Gens*, comme pour dire d'abord que tous les hommes du peuple y pourraient trouver leur portrait.

Ils se reconnaîtront sans peine, en effet, dans les héros du poète à diverses façons de penser et de réfléchir, de parler et de rire, qui sont, non pas particulières à la profession de pêcheur, mais communes à toute la classe populaire. Il n'est pas un ouvrier ni un paysan, par exemple, qui ne comprenne aussitôt la gaieté du marin volé par l'océan et se vengeant par un bon mot du malfaiteur qui a troué son filet et cassé son amarre: c'est qu'il y a, en France au moins, chez tous les hommes du peuple, une certaine manière joyeuse et brave de prendre les choses tristes, et que les pauvres bûcherons eux-mêmes trouvent des mots drôles pour qualifier la terre où ils sont si misérables. Il n'y a pas non plus une ouvrière ni une paysanne qui puisse demeurer étrangère aux angoisses de Jeannie: c'est que non seulement la généreuse

Digitized by Google

femme a les idées du peuple, mais qu'elles prennent pour se manifester le langage du peuple : pour elle, la pauvreté, c'est le pain d'orge sur la table et les enfants allant pieds nus ; le danger, c'est « le rocher monstrueux apparu brusquement » ; la défense du matelot, c'est « un bout de planche avec un bout de toile » ; la joie du retour, c'est d'apercevoir « le vieil anneau de fer du quai plein de soleil ». Ainsi, dans l'esprit du pauvre bûcheron, la pauvreté, c'est la corvée, les soldats, la femme et les enfants. Ainsi, dans tous les cerveaux populaires, toutes les pensées sont immédiatement converties en images.

Aux caractères qui localisent ses héros dans leur profession, à ceux qui les rattachent à toute une classe sociale, le poète a su en joindre d'autres par où ils appartiennent à l'humanité tout entière. Parmi les mobiles qui les sollicitent, il en est, en effet, d'extrêmement généraux : par exemple l'émotion dont nul ne peut se défendre devant ce spectacle si gracieux, le sourire d'un enfant endormi ; ou bien encore le sentiment de solidarité dont chacun de nous est aussitôt pénétré en face de ce malheur qui nous menace tous, la mort ; et de là ces longues réflexions sur l'inévitable terme de toutes les choses humaines :

> Hélas ! aimez, vivez, cueillez les primevères,
> Dansez, riez, brûlez vos cœurs, videz vos verres.
> Comme au sombre Océan arrive tout ruisseau,
> Le sort donne pour but au festin, au berceau,
> Aux mères adorant l'enfance épanouie,
> Aux baisers de la chair dont l'âme est éblouie,
> Aux chansons, au sourire, à l'amour frais et beau,
> Le refroidissement lugubre du tombeau !

Dans ces personnages si riches de vie, qui, comme les héros des tragédies classiques les plus fameuses, sont de leur milieu et de tous les milieux, d'un temps et de tous les temps, qui sont des individus et qui sont des types, est-il possible de retrouver les fantômes sans consistance de Charles Lafont ? Et n'a-t-il pas fallu au moins autant de génie créateur pour tirer ceux-là de ceux-ci qu'il en avait fallu à Molière pour transformer en Harpagon le Sévérin de Larrivey et l'Euclion de Plaute ?

Digitized by Google

Encore n'avons-nous pas tout dit ni prétendu épuiser l'étude psychologique des *Pauvres Gens*. Avec quelle délicatesse, pour signaler encore une beauté de premier ordre, le poète n'a-t-il pas montré dans quelle mesure le dénouement est le résultat de l'occasion et dans quelle mesure il est le produit des caractères ! Si la veuve n'était point morte par une nuit d'affreuse tempête ! si l'orage n'avait pas éloigné toute âme vive du lit de la malade, si Jeannie n'avait pas senti si fortement, en pénétrant dans la pauvre cabane, l'horreur de l'obscurité et le frisson du froid, la pitié serait-elle entrée aussi vite en son cœur ? Il est permis d'en douter. Si la pêche avait été bonne, l'homme aurait-il aussi bien compris quelle misère attendait les orphelins privés de pain ? On peut bien affirmer le contraire. La tempête, la terrible tempête a donc été l'occasion bénie, le hasard providentiel auquel les enfants doivent leur salut, — et j'emploie à dessein le mot « providentiel », parce qu'ici encore la nature paraît être dans la pensée de Hugo l'instrument de Dieu. — Oui, mais si les deux braves gens n'avaient pas vécu toute une vie d'honneur et d'affection, l'occasion se serait présentée en vain pour eux d'accomplir un acte sublime : elle ne les aurait pas improvisés héros. Ainsi en est-il dans les drames de Corneille : l'occasion y est nécessaire pour faire éclore les pensées héroïques ; mais elles germent seulement dans les cœurs qui sont nés avec des aspirations à l'héroïsme. Et chez les deux poètes c'est le même art de nous faire entendre de quelle façon concourrent au dénouement l'occasion fortuite et le caractère naturel.

Qu'il n'y ait rien de semblable chez Lafont, on n'a pas l'idée d'en être supris. Il est plus singulier que la conduite du récit soit chez lui si maladroite. L'honneur lui revient sans doute d'avoir imaginé le mot final et compris qu'après ce trait admirable il ne fallait rien ajouter. Mais l'art de s'arrêter à temps est la moindre partie de l'art de conter, et il est plus facile de trouver une belle fin que de bien l'amener. En mauvais écolier qui applique sans intelligence le mot d'Horace : « Conduisez-nous au milieu des événements », Lafont n'a qu'un souci : tout dramatiser, toujours surprendre ; et de là que d'erreurs ! Quelle faute surtout d'introduire d'abord le lec-

Digitized by Google

teur dans le logis des orphelins, qui jouent dans l'histoire un rôle purement passif! Et quelle maladresse d'attendre, pour nous intéresser à l'ouvrière, qu'elle ait emporté les enfants!

Hugo s'est, ici, complètement séparé de son modèle. Ce sont les vrais acteurs qu'il nous présente les premiers: Jeannie, son mari[1], l'océan. C'est dans le véritable théâtre du drame qu'il nous fait aussitôt pénétrer: dans la cabane où les généreux époux ont appris à supporter vaillamment la misère et où sont appelés à vivre les enfants adoptés. Et les principaux ressorts de l'action nous sont indiqués sans retard: cette humble vaisselle qui étincelle aux planches d'un bahut et ce matelas posé sur de vieux bancs nous disent combien on est pauvre ici et combien il est difficile d'y amener encore deux bouches à nourrir; ces longs rideaux qui tombent et cette flamme qui veille dans l'âtre nous disent, en revanche, que si le logis est misérable, du moins on y a chaud et qu'on y aime; et voilà les cinq petits enfants qui sont le grand obstacle à l'acte charitable, mais qui en sont aussi le grand stimulant. Dans ce tableau initial il n'y a pas un trait qui soit destiné simplement à l'amusement des yeux, qui ne contribue, pour sa part, à l'intelligence de l'histoire et à la préparation du dénouement.

Depuis ce début, qui contient en germes toute la suite du récit, jusqu'au mot de la fin, la narration poursuit son cours logique, toujours claire, quoique tenant toujours l'attention en éveil. Chaque épisode vient en son lieu: quand il est amené par le développement naturel de l'action et que le lecteur est préparé à s'y intéresser. C'est avec Jeannie seulement que nous pénétrons chez la veuve; et alors rien ne nous est décrit, sauf ce qui doit susciter dans le cœur de la visiteuse l'idée de l'adoption: la fraîcheur, le silence, l'obscurité du triste logis; la main qui pend hors du lit, inactive pour jamais, pour jamais incapable de soigner les enfants, et qui est déjà verte, signe que la mort remonte déjà loin, que l'abandon des orphelins est complet et que personne ne viendra à leur secours; la bouche ouverte, qui semble appeler à l'aide; et le sourire des deux innocents; et enfin, dernière invitation à la

[1] On ne le voit pas encore, mais il est suffisamment désigné.

Digitized by Google

charité, le manteau que la veuve, en mourant, a héroïquement rejeté de son lit sur le berceau, pour que ses petits « aient chaud pendant qu'elle aurait froid. » Ainsi, tout ce qui est peint ici, c'est ce que voit Jeannie, ce qui agit sur elle, ce qui éveille sa compassion, ce qui sauve les enfants.

De cette subordination des détails à l'ensemble, de cette logique dans la marche de l'action, Hugo n'est redevable qu'à lui-même. Si dans *Aymerillot* et dans *le Mariage de Roland* on peut admettre qu'il a emprunté à ses modèles au moins les grandes lignes de son plan, dans *les Pauvres Gens* on voit qu'à part la donnée du poème et le dénouement tout lui appartient en propre, les caractères comme le cadre, et le plan tout autant que le style.

Joseph VIANEY.

Digitized by Google

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(Suite)

142

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 30)

I. Jamais nuls temps nom pot [ren far amors
Qem sia greus ni maltrags [ni afans
Qeras ma fag un tant valent [socors
Qe las perdas me restaura. [els dans
Cauia pres. adreig per mo [folatge
[E se anc iorn me fez dĕ [1] [re marrir
Er li perdo le destric el [dampnatge]
Qe tals domna fai [2] mos [precs acullir
Qe memenda. tot can ma [fag suffrir.

II. Molt me saub gen de las autras partir
& aiostar ab leis totz mos [telans
Amors lo iorn qem fes dop- [tan venir
Ab la bela don vs cortes [semblanz
Dels seus bels oilz intret e [mon coratge
Si qe anc pois nol puec [virar allors
Adoncs saub ieu qeil oill [mero messatge
Damor qal cor men ve cautz [e freidors
Temens e iois & [3] ardimens [e paors.

III. *(p. 137)* Aqel esguartz et [aqela douzors
Afinet si mon cor de totz [enians
Cad pois vezer. dautra nom [fo sabors
Ni tot qant eu auia uist [enanz
Tant la trobei franch e de [bel estatge
Humil en tot cant li ui far [ni dir
Caissi ma fait de las autras [saluatge
Qeu mais el mon non cobei [ni dezir
Mas sola leis camors ma [fait chauzir.

IV. Pero per leis voilh a totas [seruir

[1] *l.* : de — [2] *c. en* : sai — [3] *l.* : iois

Digitized by Google

& esser hom es amics & [comanz
Et lor bos pretz eissausar [& grazir
Et razonar e ben dir en mos [chanz
Salua foudat leis cam per [segnoratge
Cui clam merce qel bels [plazers qem sers[1]
Nom si estraigz ca segon [bon vsatge
Deu bes venir e iois de la [meilhors
E de lai ont es finz prez e [valors.

V. Ben es razons de corals [amadors
Malgrat dels rics enueios. [mal parlans
Qen lor amor nō pot nozer [ricors.
De pos vs cors [2] en dos fiz [amanz
La fina amors segua ab lo [paratge
El paraitges non deu amour [delir
Non tang corgoils i aia po- [deratge
Mas luns sē guart ues lau- [tre de faillir
Qaissis podon de lor amor [iauzir.

143

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 59)

I. Tant ai suffert loniamen [grant afan
Qe sestes mai qe nom aper- [ceubes
Morir pogra tost e leu sim [volgues
Qe la bela non presara[3] in [dolors
En cui mala fos beautatz. [e ualors
Don regardant. part fors- [atz mon coratge
E pos nom vol segrai autre [viatge
Ca lei nom [4] cal sem part [nis ten a dan
De perdee [5] ni [6] nil bel dir [de mon chan.

II. Pero tal re ten hom vil qes [presan
E tal re pert. com te qel nes [be pretz
Qe pois fai gran sofracha [menre bes
Mas de mi donz es tan grans [sa valors
Qeu re vos [7] te son pert [nun [8] uir allhors
Doncs be fiz [9] outracuiat fo- [latge
Qant perchacei ma mort. [e mon dampnatge
Ab (*p. 138*) mon fol cor [qem fez dir en chantan
So don degra gent cubrir [mon talan.

III E pos mos cors e mei oilh [trait man
E ma mala dōpna e ma [bona fes
Si qe chascuns magra mort si pogues

[1] *l.*: sons — [2] *l.* : cors a — [3] *l.* : preira — [4] *l.*: non — [5] c. *en* : perdre — [6] *l.*: mi — [7] c. *en* Qen re nos — [8] *l.*: sim p. nim — [9] *l.* : fiz eu

Digitized by Google

Clamar men dei com de [mals bailhidors
Ja [1] mos oils vertaders traidors
Non creirai mais ni fiansa [ses gatge
Qe cel es fols qe [fai fol [uassallatge
E fols qi cre auer a son [coman
Tot so qe ve plazen ni benestan.]

IV. Ben merauilh pos e mi donz [es tan
Pretz e ualors e iois e sēs [cortes
Com pot esser qe noi estei [merces
Em merauilh de leis en qes [honors
Com pot esser. qe noi sia [amors
Em merauilh com dona daut [paratge
Bes [2] e gentil es de mal [segnioratge
Ni com pot far[.....]
son franc humil semblan.

V. Ab tot aital mal e brau e [tiran
Volgreu esser enqera sil plagues [gues
Mais cautra [3] qe mais de [bem fezes
E mas noil plaz irai [4] natal [per socors
De cui mi ve al cor plazens [dousors
Bel es e pros franch e de [bon usatge
& am mandat per un cortes [messatge
Cun pauc auzel en mon poīg [qe nos nan
Am mai qal cel una grua [vola.

144

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 62)

I. Tug cil qe amo valor
Deuo saber qe damor
Mou largeza. e gais solatz
Orgoils e humilitatz
Pretz darmas seruirs honors
Gens teners iois corteia
Doncs pos son muou ben [deuria
Chascus poinhiar qi bon prez [vol auer
E fin amor leialment man- [tener.

II. Esis fan lo li meillor
Cui pretz complitz a sabor
Mas li fegnedor maluatz
An ab falsas amistatz
Vout pretz en auol color
E qil ver dir en volia
Aqela mezeisa via [tener
Vezem al plus de las domnas
Per qe mes greu. car en [puesc direl ver.

III. As [5] falsas eil segnhedor [6]
Fan tant qeil fin amador
An pois dan en lor baratz
Caitals es preiars tornatz
Tot per doptansa de lor
Qe lus en lautre nos fia

[1] *l.*: E ja — [2] *l.*: Bel — [3] *l.*: cab autra. — [4] *l.*: vau. — [5] *l.*: Las — [6] *c. en*: fegnhedor

Digitized by Google

Mas qi per sos recreiria
Non a fin cor damar ni ferm [voler
Qamors no vol camics se [desesper.

IV. (p. 139) Mas sivals segon [lerror
Las falsas el trichador
Volgra fosson ad un latz
E chascus fos galiatz
Eil fin leial preiador
E las domnas ses bauzia
Mantenguesson drudaria
Qenuigs es granz en amor [a uezer
Qe fals amans i puesc ab fin [caber.

V. Damor agreu cor meilhor
Qe de re mas la dolor
Me sen dun firi [1] enganatz
E ges per so nom desplatz
Lo maltragz ans ma sabor
E sapchatz ben qamaria
Fort volontiers si sabia
Chauzir bon luec on pogues [remaner
Ni trobaira [2] qim saubes [retener.

VI. Mas un aitals sazos cor
Qe grieu trob hom bon [segnior
Ni dona don si amatz
Tot sol es autre per cas
E sieu ab franca douzor
Atrobes [3] leial segnioria
Bem plagra caissis taing [qe [4] sia
Camdui amic sacordon dun [voler
So calun plaz deu a lautre [plazer.

145

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 31)

I. Gauzens a gran benanansa
Ab fin cor partit derror
Franc fizel dumil semblansa
Ren mil merces ab doussor
Ad amor
Dun ric ioi on bes mi veigna
Qem des ab gien
Son cors valen
Vos dōna en cui pretz rei- [gnha
Cam me trais ses pauent. [5]

II. ¸La doncs ab douss entre [senhia
Qem fes al comēsament
De fin amor qem essenha
Ad amar celadament
Auinent
Vos en cui bos pretz sen- [ansa
Eus creis lauzor
Car la meilhor
Vos chausi ses doptansa
Cant mieus dei a seruidor.

III. E qan daissom prent mem- [branssa
Ai gaug et apres paor
De vos ont ai mesperansa
Qe gardetz vostra ricor
E cailhors
Ametz tan qeus desoueinha
De mi qeus tem
A tot bon sen
& faitz so qeu souengnha
Qe dals non ai pessament.

IV. (*p. 140*) Domna tot cant mos [cors degnha
Mou dezir [6] mou talent

[1] *l.*: sui — [2] *l.*: trobaua. — [3] *l.*: Jrobes — [4] *l.*: Taing. — [5] *l.*: l›n... paruen. — [6] *l.*: d.e

Digitized by Google

Vostre loncs pres can nom [teignha
Pel ioi qem fezes paruent
Franchament
Lauzengier mi deuiansa
Qem port lauzor
De vostre honor
E sis de mi liansa
E lei de fin amador.

V. Tant vos[1] qe vostra amansa
Can no uei vos cui ador
Mi destreing si embalansa
Qel cort mart[2] dels oils plor
De dolor
Eissament con la uertz lei-
Qel fœcs ardent [gnha
Plores es prent
E tẽp qel dols mesteignha
Si nous vau vezer breument.

VI. Ab sol qe de re nom feignha
On pergua mon iauzimẽt
Dreiz es ma dõna reteignha
Qela ma trait de nient
Sis senpren
Noi fa tort ni malestansa
Dõna ad autor
Trac mo segnhor
De pitieus cui otransa[3]
E pretz chapdele son cor.

VII. Mos bels sobrars[4] senansa
Gent ab lauzor
E vol amor
Auer a for de fransa
Qe loncs pres li fai paor.

Agra[6] telan
Pels autres esbaudir
E pels precs qil men fan
Con can del mal cossir
Qe maucis en chantan
Sobre feunia dir
AEncontra amor. ca pauc [totz nom recre
Mais pois mesfors car diz [om qe coue
E chant forsatz. e fas de ioi [semblansa
Ad autrui obs. qe beus dic [qendreit me
Noi trob razo mas de deses- [peransa.

II. E pero menor dan
Men degra far suffrir
Amors e meins dafan
Qar iram fes failhir
& car anc tan ni qan
Nõ volco[7] dar ni aizir
Dun a gent cors truan
De qem pogues iausir
Doncs nõ teing mais son iau- [zimen en re
Anz lauz cailhors prenda [cosseil de[8]
Qenqer aurai del sieu dur cor [venjansa
On anc non ac franchesa ni [merce
Ni volc amor ni bel dir ni [honransa.

III. (*p. 141*) Partitz men sui cla_
& ai dreg qẽ nair [man
Qar mauentura gran
Perdei alssieu seruir
Canc pois per nul semblan
Nõ pogui auenir
En plazer ben estan

146

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 20)

I. De solatz e de chant
Mi[5] cugei partir

[1] *l.* : am — [2] *l.* : cors m. e — [3] *c. en* : onransa. — [4] *l.* : sobeiras. — [5] *l.* : Don mi — [6] *l.* : A. core — [7] *l.* : volc — [8] *l.* : de se

Digitized by Google

Pos desim fes fugir
Ans com hom fols descap-
[delatz sens fre
Desconogui damor canc nom
[fes ben
En dissi[1] qeran siu[2] en er-
[ransa
Qe per amor me destreing si
[em te
Qeu nō puesc plus cobrir ma
[malanansa.

IV. Cortezament veniant
Ma gent saubut aucir
Amors car mauci tan
Vilanamen. marrir
Caoram fai aman
Per tal domna morir
Cui non prec ni deman
Nil mostrel gran desir
Qe del sieu cors franc. coui-
[nent mi ve
Mas una vez no sai si lien
[soue
Lanei pregar humil ab gran
[doptansa
A leis non plac qe vis ma
[leial fe
Nim retengues ni volgues
[macordansa.

V. Per so nai pois ploran
Fait maint destreit sospir
Can cossir desiran
Con elam fai languir
E car noil aus denan
Tornar ni enardir
Per dire merceian
Tan fort mi ven ferir
Amors el cor per leis qe
[nom rete
On ma enclaus en dezir.
[com no ue
Qem destreing tot e mard
[en desbalansa
& a tot iorn creis caisi mes-
[deue
Canc pos la ui nō a guidals
[membrāsa.

VI. Ni dorment ni veilhant
Non puesc mon cor gran-
[dir[3]
De lieis cades pensam
Sa beutat non remir
Ladreit gent cors prezan
Els bels oils don malbir
Qe se noia[4] enian
Tant i podon chauzir
De cortes bes qe samors
[per iasse
Fos perduda. en lieis conosc
[e cre
Qe degresser tant a dousa
[coindansa
E pos vers es prec la qe
[nō mal me
Car eu nō ai plus gatge ni
[fiansa.

147

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 43)

I. (*p. 142*) Nom alegra chantz
[ni critz
Dauzel mon fei[5] cor engres
Ni nō sai. per qeu cbantes
Nim perdes
Bos motz car be los perdria
Seu dizia
Qem ualgues
A midons precs ni merces

[1] *l.*: dissi tan — [2] *l.*: sui — [3] *l.*: guandir. — [4] *l.*: naia — [5] *l.*: fel

Digitized by Google

Car nō taing ges
Qe per meil sia qeritz
Perdos tan li soi faillitz.
II. Doncs per qer mos chantz [auzitz
Mas nō taīg qem perdo- [nes
Per qe per so qeil pregues
Qes venges
De nil[1] car anc mauenc dia
Qe bauzia
Ni no fes
Ni preiartz daleram[2] pla- [gues
Tan qeu disses
So don dei esser aunitz
Car mal li soi donc grazitz.
III. Cab aitan for eu garitz
Sela tant sumilies
Qe veniamē natendes
Pois ades
Vis com mos danz me chas- [tia
Sil plairia
Caissi es
E car anc fi re qeil pes
Mes tan mal pres
Qe lai es maintz bes com- [plitz
Per autz[3] e sai soi traitz.
IV. E car un enianairitz
On beautas mala nasqes
Me fes faillir. tan cades
Mi pendes
Cel qi de nien mauia
Mes en uia
De totz bes
Pero qi totz cels agues
Mortz qan mespres
Qe noi sos[4] chapdels ni [guitz
Merces qegz fora telitz[5].
V. Mas tot serai tant ardiz
Qumilz mas iontas confes
Lhirai pregar a sos pes
Qem dones
Don qem perdon ou maucia
Ja volria
Maucies
Mas eu non cre qe il fezes
Re qeu volgues
Anz sai quel sieu lo chau- [zitz
Qieu viua tostens auniz.
VI. Pero non son tan ardiz
De ioi ni dira son pres
Qeu no sofreis e celes
Sim mostres
Son sen e sa cortezia
Com aucia
Sobrepres
Sel seus cors gentils cortes
Gais e ben apres
De ioi e damor noiritz
Mera de perdon aizitz.

148

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 61)

I. (*p. 143*) Tot so qe pert dels [truans amadors
Car ma trobat franc e dumil [paruenssa
Torna de mi sobredo[6] sobra- [mar amors
Caoram fai sobramar a te- [mensa
Tal cui non platz doncs [amei folamen

[1] *l.* : mi — [2] *l.* : daltram — [3] *l.* : perdutz — [4] *l.* : fos — [5] *c. en* : delitz. — [6] *l.* : de

Digitized by Google

No faz per qe la foudat tenc [a sen
Qe damor taing qe lai oilh [plaira venza
E qe sia senz e plazers e [gratz
So qa sazos par en alre [foudatz.

II. Ab aital geīg na hom maint [bel socors
Mas ies e mi cant be mi [1] [souinensa
Nom par sia mas destrics [e follors
Damar de lieis on non trob [mantenensa
Doncs per qe lam. qe nom [part mon talen
Non puesc qe ui [2] non ai poder nien
Camor mlia qem mostra fa [3] [valensa
Eil gent parlar e las finas [beautatz
Ai qem forsa pero la for- [sam platz.

III. Bem te plazer car sobra las [gensors
E sos rics cors de simpla [captenensa
Humils e francs e son vezer [dousors
Cades ou [4] mais la vei e [plus magensa
Sol aitant nai el dezir eis- [samen
Non ai doncs pro ia sui seus [finamen
Ben volgra mais car iai [mentendensa
Qe saisi fos con es ma [voluntatz
Pos eu ben am autressi fos [amatz.

IV. Ja nom ame sol car lam mes [onors
Tant es en lieis sabers e [conoisensa
Gens acuillirs e solatz e [valors
E granz beutatz dont el [mont non a tensa
Cortesia. e gaiez e iouenz
Mas obs magra qem fos [dautre parven
Lo iorn camors me pres e [sa tenensa
Qera non vol qem sia ena- [moratz
Ni eu nom puesc virar vas [autre latz.

V. (*p. 144*) Qen farai donc tot [aisso mes errors
Qela nom vol ni autra nom [agensa
Non sai cosseil mas seu anc [fui ailhors
Dorgoilhos cor aran faz [penedensa
Qeil bellan pres [5] pren per [totas veniamen
Qem pauzet sa em bon esper iauzen
Mas una ves la pres [6] en [couinensa
Qil mautreiet samor e son [solatz
Mas eram di que anc no fo [vertatz.

VI. Ab tot aiso men pren tan

[1] *l.* : nai — [2] *c. en* : mi — [3] *c. en* : sa — [4] *c. en* : on — [5] *l.* : bellan — [6] *c. en* : pris.

Digitized by Google

[granz temors
De lieis celar qe beus dic
[ses failhensa
Qe maintas vez men to[l]
[durmir paors
Tant mes el cor samors qe
[a presensa
Dobt qei dises son bel nom
[en durmen
Qem gard de mi en gard de
[lautra gen
Segnier dalfin e saui enten-
[densa
Qe ia nuil temps li plagues
[mamistatz
Tot lo maltrag volgra suf-
[frir em patz.

VII. Na meil de ben es flors
[densenjamen
Donna de ioi regina de
[vailhensa
Segnjoressa donor e de beu-
[tatz
Per qeu non poesc partir
[mas voluntatz.

149

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167,18)

I. De faire chanso
Ai estat gran sazo
Per atendre razo
Qe fos plazens e gaia
Don ma fag ric do
Amors e taing qem plaia
Car conosc e sai
Qe bon atendre fai
Qem malgrat qe naia
Cela don non ai
Cor qe ia la prec mai
Ai trobat qim ten gai.

II. E pos tam bem vai
Qe partitz soi de lai
Ben couen e seschai
Qeu grazisc e retraia
Lonor en qe matrai
Ab francheza veraia
Ves tal dona amors
Ont es pretz e valors
Per qes fols qi sesmaia
Qi vegues las errors
Els dans cai pres aillors
Ez ar ve con soi sors.

III. Doncs dic qes follors
Qi regni ab mals seigniors
Dont ben fagz mi socors
Noil vegnia nil neschaia
Anz es granz honors.
E granz bes com satraia
Lai ont sap e ve
Qa francheza e merce
(*p. 145*) Qel bos segnior
[sessaia
Ades de far be
El maluatz non val re
Anz dechai so qe te.

IV. Aissi sai e cre
Qe cudet far de me
Cel qe nō ha abse
Mas poder qem dechaia
Qe tals mi rete
De sa preizo sauaia
Qes plus bella assatz
E sos pres plus prezatz
Sol lo don nom estraia
Qem mandet empatz
Sos valentz cors honratz
Don chant & ai solatz.

V. E veiram viaz
Sa mom bel tezaur platz
De cui es monferratz
On iois e pres sapaia
E sim soi tardatz
De lui vezer noil chaia

Digitized by Google

En tan pessar
Qem voilh ochaisonar
Qe la paors mesglaia
Tant tem son cors car
Qom non pot ben amar
Leialment senz doptar.

150

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 9)

I. Oi ia mais[1] nos sia guitz
Lo vers deus iesus christz
Car de fransa gent gaia
Soi per lui partitz
Ont ai estat noiritz
Et onrratz e seruitz
Per soil prec nolh desplaia
Seu men part marritz
Ai gentils lemozis
El vostre douz pais
Lais de dousa compaignia
Segniors e vezins
E donnas ab prez fin
Pros de gran cortesia
Dont planc e languis
E sospir noit e dia.

II. E qals qe sial critz
De remaner auzitz
Ja nuls bens qem neschaia
Ni rics locs aizitz
Nom tenra nil *con*qitz
Sauials vox complitz
Capres calenda maia
Non sia garnitz
Del torn se dieus maizis
O salui platz ma fiz
En leial romania
Lo tot li grazis
Pero mans ioins aclis
Prec ves sa segnjoria
Qels portz els chamis
Nos adreis vas furia[2].

III. Onratz es e grazitz
Qi a deu non fail vitz[3]
Car dieus vol e esaia
Los pros els arditz
E aqelz a chauzitz
E laissa los aunitz
E lauol gent sauaia
Per qi es traitz
A[4] mal asis
(p. 146) Con vos es tug [aucis
Cauers e manentia.
Vos tol paradis
Cauars es c[5] rezitz
Tant qus far non poiria
Cadieu abelis
Per qe dieus vos dosfia.

IV. Oi iamais[1] es antecristz
Al dan del mon aissitz
Qe totz los[6] bes sesmaia
Ei[7] mals es sailhitz
Qels fals rics a saizitz
& pres & endormitz
Estachatz qels esglaia
Els ten mortz e tristz
Qel reis cui es paris
Vol mai a sain daimis[8]
O lai e normandia
Conqerre esterlis
Qe tot cant safadins
Anz e te en balia
Don pot be saber[9]
Qaissi com deura sia.

[1] *l.*: Oimais — [2] *c. en*: suria — [3] *c. en.*: faillitz — [4] *l.*: A caitiu — [5] *c. en.*: e — [6] *l.*: los — [7] *l.*: El — [8] *c. en:* denis — [9] *l.*: esser fis

Digitized by Google

V. Er laissem los qiqitz
Remazutz escarnitz
& ab lobra veraia
De bōnā araitz
Sia per vos [1] seruitz
Lo vens [2] saintz esperitz
Qi pregem nos atraia
Als fals afortitz
A dan dels sarrazins
Si qen sia conqis
Lo fains [3] locs e la via
Fassa als pelegris
Qe nes [4] tolc saladis
Don la vergena pia
Qe dieus benezis
Nos sia guarentia.

151

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 53)

I. Si tot ai tarzat mon chan
E nai fag trop lonc estatge
Eras ai cor e talan
Qentorn la perdes [5] dampnatge
Qeil bellam dreiz el matge [6]
Em diz qeil mostren chanlan
Lo ioi e la valor gran
Qem donet e lalegratge
Lo iorn qem retenc baizan.

II. Adoncs li stei tan deuan [7]
Mas iointas de bon coratge
De genoillos em ploran
Trom pres en son segnoratge
Mais al prim li son [8] salluatge
Qar mauzei enardir tan
Pois vi mon humil semblan
E receup mon omenatge
Car mi conoc ses enian.

III. Amics can se vol partir
De si donz fai gran enfanza
Si tot nom vol acuillir
Son prec a lencomensanza
Camors sabriu e senanza
Ab onrar e ab seruir
E qis vol de leis iauzir
Sial de bella semblanza
E sapela [9] amar e suffrir.

IV. (*p. 147*) Mi donz am tant e
Qe qi metes en egāza [dezir
Vas leis tot cant on pot dir
Nol penri en acordanza
Qieu tan vires mesperansa
Nin cangesson mei cossir
Ni no voil esdeuenir
Senes li senier de frāza
Gardatz con voil qil mazir.

V. Maintas sazos sesdeue
Qem pēs tant fort em cossire
Qieu non aug qi parl ab me
Ni faz mas tremblar e frire
E pos dieus non volc esire
Anc en una sola re
La beutat qil a en se
El douz parlar el gen rire
Ab qe ma mort em rete.

VI. Tot ai per ma bona fe
*Con*qis zo don sui iauzire
E prec mi donz *per* merce
Qe son cor de me non vire
Car sos om e sos servire
Soi eu iai [10] estat anc se
E ades pueia e ve

[1] *c. en*: nos — [2] *c. en*: vers — [3] *c. en*: sains — [4] *l.*: nos. — [5] *l.*: perdel — [6] *l.*: uiatge — [7] *c. en*: denan — [8] *l.*: fon — [9] *l.*: sapcha — [10] *l.*: s. et ai.

Digitized by Google

Lamor e doblal dezire
On il plus mi fai de be.

VII. Inhaure lai vir mon fre
Va saing tengier cui desire
E voil samor e son be.

152

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 6)

I. Anc nom parti de solatz ni [de chan
Per descort [1] ni per mal [qem vengues
Cab bel semblan ai tengut [mon cor pres
Canc non poc hom saber ma [malananza
Doncs sieu agues e mon cor [alegranza
Ben saubra far gaug a la [bona gen
Pos tan gen sai cubrir mon [pensamen.

II. E pois tan gen sai cubrir [mon afan
Ja non esfors lauzengiers [mal apres
Qem tengon dan ni conoscon [los bes
Qeu damor ai ni la gran be- [nananza
E sab midonz puesc trobar [acordanza
Tan ai estat de vezer son [cors gen
Fara merce. qautre ioi nō [aten.

III. E vos amor qe maues pro- [mes tan
Vostre socors eraus en so- [uengues
Anatz vas leis em vail ab [vos merces
& eu nai [2] lai en vostra [fianza
E selam fai amistat nim [enanza
Vos e merces naures grat [solamen
Apres midonz qa en vos [mandamen.

IV. (*p. 148*) Autre socers non [aten ni deman
Mas sol de lieis seu auer lo [pogues
Car anc no vi donna tam bem [plagues
E ai estat en ongrie en [franza
E sem dones damisella *con-* [stanza
Totz mos volers nom passe- [ral talen
Qieu ai de leis cui am tan [finamen.

V. Qar miels me vai qe al pres- [tre ioan
Cant me mēbra de leis qi ma [conqes
Cab pres onrat e ab bels digz [cortes
Mi dona ioi em promet ben- [ananza
Per tal qe fos em pretz e en [onranza
Capres lo iois mauengues [loniamen [3]
Tuit poiran dir neus lamador [iauzen.

[1] *l.*: desconort — [2] *l.*: irai — [3] *l.*: lonramen

Digitized by Google

VI. Chanzonz vai ten dreit per [mon elian
En monferrat. e dim al pros [marqes
Qem breu veirai lui el comte [de blos [1]
Qar totz lor faigz son de [bella semblanza
E digatz len leialmen ses [doptanza
Qe mos conortz me ten [2] sai [tan gen
Per qeu estau qe nols vei [plus souen.

153

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 44* [*])

I. Oi mais taing qe fassa pa- [rer
Jauzens e desliures desmai
Mon ric ioi ab ioios voler
En un vers pos a mi donz [plai
Qahora sai
Qe cel qe a bon segnjor [sattrai
Es de ric don iauzire
Si sap esser bos sufrire
Francs adreitz de tot be
Aitals cun ad amor coue.

II. Ja finz amics nos desesper
De si donz si tot mal entrai
Qe zo canc nō cuidei vezer
Vei *per* domne al cor tan
Qa penas sai [iai
Qi fui ni *quez* soi tan bem [vai
Qe qant e mon cor cossire
Jeu nom cug ni cre nim al- [bire
Sieu foz cel qe sueil qai [en me
Lo iois qi damor me ven.

III. Qar amar ab sobretemer
E genz seruir. ab cor verai
Man aduit e man fait auer
Un ric ioi iauzion *queu* ai
De lei don sai
Quel mon tam bella nom
Quar qi fazia assire [estai
La gensor dautra qes mire
Pres de leis non parria re
Qil anc beutat agues ab se.

IV. (*p. 149*) Daiso trai garent [qieu dic uer
Son bel ris e son bel cors [gai
Ladreit parlar. el ric saber
El esgart e sos bels oils rai
De uer o sai
Plus non aus dir ni nō dirai
De sol aitan cre qeslire
Poscom de tal o voil dire
Qa sauer es lieu qi la ue
Qe iois tan bella nō mante.

V. Aram sforz pauc qar ai po- [der
Pos tan rics iauzimēz mes- [chai
De mon ioi celar ni tener
Qar ades a totz nol retrai
Mas car ieu sai
Camors *per* descelar dechai
E qaissiz pot hom iauzire
Sai si mō cor escondire
Qe ia lauzenjer denjan ple
Non sabrau con plus mi soue.

[1] *l.*: bles. — [2] *l.*: veten. — [*] *Voyez Zeitschr. f. r. Ph. I p.* 388 *note*

Digitized by Google

VI. Domna mos iois e mos pla-
[zers
Mos dezirs don ia nom par-
[tirai
Tan com vidam voilla valer
De vos cui am & amarai
Tan qan viurai
Totz temps e ia ren nous
[qerrai
Don vostre rics cors sazire
Mas prec vos qals nouz auz
[dire
Qeus aias auinen merce
De mi qeus am per bona fe.
VII. Nuls hom damar nos deu
[tener
Qe plus qe nuils ionz [1] non
[forsai [2]
Emendamors en sol un ser
Per qieu ia nom desperarai
Pos aizo sai
Anz prec mō vers cami donz
[lai
Si de mon vezer grazire
E daqi qaillors nos vire
Enuers mon plus auinen
[de se
An bon prez enanz e reue.

154

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 4)

I. A semblan del rei tyhers [3]
Can lac vencut lemperaire
El fes tirar can lat [4] pres
Sa charet e son arnes
Dont el chantauab maltraire
Vezen la roda virar
El sers ploraual maniar
Chant on plus ai malananza
Qar consir qen alegranza
Mi pot mon maltrag tornar
E plor can vei ioi ni be
Als autres e mi soue
Qieu naic pro ar nō ai re.
II. Qen aital rebaillam [5] te
Pres amors en grieu balanza
E nō sai dir ren per qe
Mas car atent sa merce
Vencutz ses desperanza [6]
E car nom recre damar
Qe dals nom (*p.* 150) pot
[emcolpar
Tant li sui fizels amaire
A leis cui non auz retraire
Ni descubrir mon pensar
Pros domnab gen cors cortes
Tant tem lo pretz qen vos es
E las granz valors els bes.
III. Pero nom desesper ges
Ni mes semblantz [7] ni ve-
[iaire
Qen vos non sia merces
Qel vostre cors ben apres
Humil francs e debonaire
Vei el ric pretz valent car
El gent ris el douz parlar
Joios ab gaia semblanza
E car non trobatz eganza
De beutat el mon ni par
Aisom tira si el fre
Em tol ardir em rete
Qeu naus [8] auz preiar de re.
IV. Qar maintas sazos maue
Cab tota sach [9] acordanza

[1] *l.* : qen mil iornz — [2] *c.en* : forfai.
[3] *c. en* : tyhets — [4] *l.* : lac — [5] *l.* : trebaillam — [6] *l.* : desesperanza — [7] *c. en* : semblaitz — [8] *l.* : nous — [9] *l.* : fach

Digitized by Google

Dõpnaus cuig preiar de me
E puis cant mos cors vos ve
Mespent [1] e non ai membranza
Mas sol de vos esgardar
E nous sai nius aus preiar
Ni lamor nos puesc estraire
Donc gran merce pogras faire
Sim dassetz sentz demandar
Qe nõ es tan pauca res
Que del vostre don agues
Qieu a gran non la tengues.

V. Perqenanz qel bruid uengues
Nil fals lauzengiers trichaire
Lamor qieus ai conogues
Fora gent sa vos plagues
De conoisser mon afaire
Pos ieu nol vos auz mostrar
Cun honrat don progras far
Si ses tota mal estanza
Suffrises ca vostr onranza
Fosson mais tuig mei chantar
El plus lais qe bes coue
Mai daisso nõ cuig ni cre
Sieu lenqier qe men mal me.

VI. E pos de vos nom recre
Ni de la vostra fiãza
Don eu autrei per iasse
Mos chanz. e malleial fe
Si vostra valors menanza
Honor vos er senz doptar
Vos sabetz cous fai afar
Qeu non dic plus pauc ni gaire
Mas tan cumils merceiaire
Vos soi ab cor fin e clar
E si esmes ni saupes
Cauzes mais dir ni degues
De mais mi for entrames.

VII. A uentadorn uoil retraire
Qe la dompna non a par
De beutatz ab complitz bes
E sil mas razons saubes
So qieu sai beil fora pres.

155

GAUCELMS FAI

(= B. Gr. 167, 15)

1. (*p. 151*). Chant e deport ioi dompuei e solatz
Enseignamen larguess e cortesia
Honor e pretz e leial druaria
An si baissat enianz e malauastatz
Ca pauc dira nom son desesperatz
Car entre .c. dompnas ni preiadors
Non vei una ni un qe bes capteigna
En ben amar ni enuer qe nos fegnia
Jam sapchom dir qes deuengut damors
Gardatz con es abaissada valors.

II. Quar drutz i a e dõnas sin parlatz

[1] *l.* : mespert.

Digitized by Google

Qe fegneran e diran tota [via
Qui̇l son leial e amon ses [bauzia
E pos chascūs es cubertz e [celatz
E tricharan sai e lai vas totz [latz
E las donnas on plus an [amadors
E mais cuion com a pretz [lor o teigna
Mas aitals bes cos couen [lur en veigna
Ca chascuna es antra[1] e [lasenors[2]
Pos .I. drutz[3] qe pois dem [aillors.

III. Aissi com miels es en don- [na beutatz
Gens acuillirs e auinens [coindi[4]
E bels parlans pretz e douza [paria
Aissi deu meils gardar ses [voluntatz
Qe ren nō val cors de doas [meitatz
Ni non es fins pos i veira [colors
Cuna sola amors taing los [destreigna
Non dic eu ges ca domna [descoueigna
Som la preia ni a entende- [dors
Mas ges non deu en dos [luecs far secors.

IV. E sil plagues qel bels pla- [zers honratz
Qē retenc gent e leial se- [gnoria
Safranqis tant pos en al [sumelia
Qem perdones aissi fora [faiatz[5]
Vas leis con laus[6] safin en [la fornatz
E nom nogues paratges ni [ricors
Qe seram tot del mal ni far [o deigna
Aissi serai fis ses fals en- [tresseigna
Con lo leonz angolfier de [las tors
Can lac estort de los guer- [riers peiors.

V. E saqest tortz dōna fos [perdonatz
Passat agra la mar part lombardia
Mas non cuig far leialmen [romania
Si non era uas uos adre- [churatz
Sol per aisso deuetz voler [la patz
E car merces es en vos e [honors
An ma chanzos. qe res non [la reteigna
Preiar vos ai franchamen [qeus soueigna
Ca gentils cors taing fran- [ches e douzors.
E dieu perdonals bos per- [donadors.

VI. (*p. 152*) Tant con regniet [leialment amistatz

[1] *l.* : anta — [2] *c. en* : desenors — [3] *c. en* : deutz — [4] *l.* : coindia. [5] *c. en* taiatz, *l.* : finatz — [6] *l.* : laurs.

Digitized by Google

Fol segles bons e senes vi-
[lania
Mas pois qamors tornet en
[tricharia
Es dechazutz e iouens abais-
[satz
Et ieu meteus pos dir voll
[las vertatz
Ai tant apres de fals drutz
[trichadors
Qe nō es dreitz qieu iamais
[i reueignia
Qe leis on iois e pretz e
[beutatz regna
Si con magues mal fag fug
[de cors
Qant mac garit. et enansat
e sors.

156

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 39)

I. Mout a poignat amors en mi
[delir
Longas sazons. per qieu en
[son clamanz
Qen breu aura envirō de set
[anz
Qem fes amar. tant fort senes
[mesura
Lei on perdei mon ioi e ma
[uentura
Canc pois del cor nom poc
[partir lafanz
E sauia maint ben agut
[enanz
E main plazer don plaing
[plus ma rancur$_a$
Qar mout es greus mala-
[nansa suffrir
Celui qe a maint ben veizat
[iauzir.

II. Forsatz sufri car no men
[pueisc partir
Ni non fora razos qe fiz
[amanz
Fos bas damor mentre ire
[malananz
Mas amors vol so per qamors
[peiura
[Qe [1] dreitz es com noi sega
[dreitura]
E dreitz qel sen apoderalz
[talanz
Mas ieu nō soi al seu dreit
[contrastanz
Qen autrafar semblera granz
[tortura
Qe cil qeu am pogues ma-
[dreg aucir
& eu ames cella qem fai lan-
[guir.

III. Damor fora mezura sens
[faillir
Qe no regnes maleza ni
[enianz
Anz couengra pos lo noms
[es tan granz
Qamors [a nom qamors] fos
[fes [2] falsura
Mas endreig mi es tan mal
[e tan dura
Car li soi finz humils e mer-
[ceianz
Qel nom damor es perdutz
[al meu danz
Qaissi nestai qe re nom [3]
[meillura

[1] *l.*: Perge — [2] *c. en*: ses — [3] *l.*: no mi.

Digitized by Google

Con cel ques uei en mieig del
[mar perir
E noi pot ni remaner ni
[essir.
IV. Non ai poder puesca mon
[dan fugir
Tan fort estauc en sauatie
[balanz
E ma domna car es belle
[prezanz
E sens merce non a de ma
[mort cura
Anz can la prec mi somon
[en[1] coniura
Qem lais de leis e pois ren
[noi enanz
Mielz mi fora qe segues sos
[comans
Mais non puesc ges qe vo-
[lers qe satura
E mon ferm cor e lamoros
[dezir
On pietz me fai lam fan plus
[abeillir.
V. (*p. 153*) Doncs per qo fatz
[car aizo vous auz dir
Pos retener non vol mi ni
[mos chanz
Vas mi meteis son traire e
[truanz
Gardatz si sui ben de folla
[natura
A ecïen qe noi ai cobertura
Me fatz trop pietz qe la nom
[fai cent anz
E sil sieus cors be faitz e
[ben istanz
Nom vol amar ies tan gran
[forfaitura
Ni tan gran tort non sai[2] can
[mo cosir
E [3] ieu meteus. qe puin e
[men trair.

157

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 49)

I. Qan la fueilla sobre larbre
[sespan
E del soleil son esclarzit li
[rais
E li auzel si van enamoran
Lun pels autres e fan voutas
[e lais
E tot cant es sopleia vas
[amors
Mas sola vos qes grieus per
[conuertir
Bona domna per qeu plain
[e suspir
E vauc mieg mortz entre
[rire ploran.
II. Anc mais nuls hom non trais
[tan grieu afan
Con ieu per leis mais leugier
[lo mi fais
Qe qant esgart son cors e
[son semblan
El douz parlar qe tan suau
[matrais
E li bel oil ab la fresca
[colors
Molt si saup gent beutatz
[en leis assir
Cant plus lesgart. plus la
[uei embellir
Dieus men don ben canc re
[non amei tan.
III. Tot iorn la vauc entrels
[meillors blasman

[1] *l.*: em — [2] *c.en*: fai — [3] l.: *com.*

Digitized by Google

Et e mos ditz tot son afar
[abais
Per esproar de chascun sieu
[semblan
E per saber lo seu fin pretz
[verais
Sel es tengutz per tan bon
[entrellors
Mas trop en puesc deman-
[dar. et auzir
Cadoncs naug tan a chascun
[de ben dir
Perqieu nai piegz de leis
[muer desiran.

IV. Aqest man mort fals ama-
[dors truan
Qi per un don damor si fon[1]
[truep gais
E car ades tot lur voler
[non an
Il van disen. camors torn
[em biais
E dautres iois si fan deuina-
[dors
E car son mort cudon autre
[aucir
De mi vos dic qeu non men
[puesc partir
Qel genser am ia....

158

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 37)

I. (*p. 154*) Mon cor e mi e mas
[bonas chanzos
E tot cant sai dauinen dir ni
[far
Conosc qe tenc bona dona
[de vos
A cui non auz descubrir ni
[mostrar
Lo ben qeus ai don lan-
[guisc e sospire
E pos lamor nous auz mos-
[trar ni dire
Nil ben qeus voil greu auser
[enardir
Seus uolgues mal de mo mal
[cor a dire.

II. Al prim qieus vi domna ma-
[grobs qe fos
Per qamors tan no meus fe-
[zes amar
Qe nom fosses tam bella ni
[tam pros
Ni saubesses tan auinent
[parlar
Caissim pasmei cant vos vi
[dels oils rire
Cuna douzors damor mi venc
[ferir
Al cor qem fai si trẽblar e
[fremir
Ca pauc denã nous mori de
[desire.

III. Adoncs parti destreitz e en-
[ueios
De vos dõna cui dezir e tenc
[car
Siqe anc pois sognier[2] ni
[poderos
No fui de mi mas de mon cor
[celar
Perzo conosc camors mi vol
[aucire
E sieu per vos muer bes mes
[per vos a suffrir
Qen autre gien non poira[3]
[morir

[1] *l.*: fan. — [2] *l.*: segnier — [3] *l.*: poiria.

Digitized by Google

Tan dousamen ni ab tan bel
[martire.
IV. Ai coma traig mos finz cors
[amoros
Canc mais non fon leus a
[enamorar
Entro qeus vi domna don ia
[sazons
Non cug sia qieus auz merce
[clamar
Ni vos nō platz conoisser
[mon consire
Pero saber podetz leu mon
[dezir
Qieu ai de vos. ab maint
[cortes sospir
Qem vezes far. can vos vei
nius remire.
V. Tot cant macort en un mes
[o en dos
De cal guizaus vengues gen-
[seigz pregar
Mublit can vei vostras bel-
[las faizōs
Qe no men pot souenir. ni
[membrar
Tant can vos vei soi del ve-
[zer iauzire
E can men part son en aital
[consire
Qe re non puesc la nueig el
[leig durmir
Ni sai als far mas plaignen
[volu em vire.
VI. Domna lafanz el cossirs mes
[tan bos
Con plus en pens e mais en
[voil pensar
E ai ab me maintas ves cō-
[paignos
Qeu volria mais tot soletz
[estar
Aitan mi platz cant mi penz
[ni malbire
La gran valor. mai aqi eus
[madir
En ver car sai qe nous aus
[descubrir
So don mer mais totz temps
[esser suffrire.

E. Stengel.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVI[e] SIÈCLE

(*Suite*)

CANTO DECIMO

F° 110 v°] 1. La gelosia è una spietata rabbia
Che consuma altrui l'ossa et nervi et polpa,
Et convien ch'un gelloso mai sempre habbia
Una febre che 'l scarna, smembra et spolpa.
Non fu mai mollesta acuta scabbia
Quanto è la gelosia, che senza colpa
D'infamia un huom non lascia nè mai lieto
Lo rende, anzi lo fa sempre inquieto.

2. Amor da gelosia è differente,
Però ch' Amor è passion naturale
E una virtù che vien nel cor sovente,
Non come il vulgo da pungente strale ;
Ma chi la gelosia dentro al cor sente,
Sente espressa pazzia perpetuo male,
Nè vien da Amor la troppa gelosia,
Ma da humor malinconico et pazzia.

3. Ciò che l'huom fa che sia fuor di ragione
E ll'è infamia, disnor, danno et vergogna,
Perchè la gelosia è openione
Ch' altri se arecan più che non bisogna,
Et non è ragionevole passione
Ch'occide la ragione et sempre agogna
Super quel che non lece, et saper crede
Quello che la ragion non le concede.

Digitized by Google

4. La gelosia di due cose fa guerra
Nel petto human, ciò è di donna et regno:
Se quella prima in human cor si serra,
D'una estrema pa[illegible]a è vero segno;
In qualche cosa men la seconda erra,
Massimo quando ha di ragion dissegno,
Come hor di Stordillano ella il cor prieme
Che non senza cagion del regno teme.

5. Sa questo re che 'l sir di Montalbano
È palladin di Carlo, et che nimico
Quello è di Moro, di Turco et Marano,
Et questo in casa hor se le mostra amico,
Nè ben si pu[ò] scruttar il cor humano
Che non si vede se egli è retto o oblico;
Però non senza gra[n] cagion si muove,
Per quanto parli haver suspition nuove.

[F° 111 r°]6. Et così manda per soi capitani
Et per gli amici consiglier sua fidi,
Et apre a loro i suoi pensier estrani,
Dicendoli: « Non so com' io mi fidi.
In casa ho dui più valenti christiani
Che la Fortuna sopra terra guidi:
Uno è Rynaldo et quel altro è Guerrino,
Che è conosciuto in Gretia per Meschino.

7. Noto è Rinaldo a [o]gnun per sua prudezza,
Di chi più dir chi el sia non è mestieri;
Ma quel Guerin, che infra i Greci s'apprezza,
Magnanimo è fra tutti i cavallieri,
Et Finidaro e i suoi figlioli sprezza,
Che son di pagania questi guerrieri
I primi et più potenti ch'habia il mo[n]do,
Et pur Guerin gli ha posti tutti al fondo.

8. Vinse la giostra grande et vinse, poi
Che di quell' hebbe il pregio per battaglia,
Di Finadoro i figli, grandi heroi,
E in Siria poi li diede altra travaglia,
Et li scherni di modo che a dl suoi
Non rilevar più testa, e hor si travaglia
Con Rinaldo, o signor, come vedete,
Sì valorosamente, et visto havete.

Digitized by Google

9. Vorrei mi consegliasti, che 'l timore
Sovente lieva altrui di buon consiglio;
Et ben mirate al mio regale honore
Sopra del qual sol vosco mi consiglio,
Perchè la fe ch'è in voi col grande amore
Fa ch'io vi manifesto il mio periglio.
Dubbio ho del regno mio, dubbio ho di vui,
Essendo questi dua guerrier fra nui.

10. Pur, perchè l'un dei dua che fu Rynaldo
Liberò la mia nuora Fiordispina
Dalle rie mani di quel rio rubaldo,
Degno è d'honor da me, non di ruïna;
Vorrei possendo dimostrarmi caldo
In honorarlo, finch' egli camina,
Ma ben vorrei che presto la sua via
Prendesse et l'altro seco in compagnia. »

[F° 111 v°] 11. Benchè 'l figliuol del re non sia chiamato
Ch'egli habia a dir in questo concistoro
Il suo parer, quel che 'l padre ha narrato
Apertamente enteso ha Zenodoro,
Perchè non s'era in letto ancor corcato,
Come pensava il padre barbasoro:
Perch' havea dubbio, stava molto attento
Che Rynaldo non pata detrimento.

12. Però in la sala, ov' eran ragunati
Il re, li capitani et consiglieri,
Entrato Zenodoro, et, salutati
Che gli hebbe tutti, disse: « O cavallieri,
Et vo' altri vechi da padri honorati,
Non consegliate contra i dua guerrieri
Cosa che sia contraria a l'honor regio,
Ch'io in faccia comportar non vuo' tal fregio.

13. Non può Rynaldo et, se potesse ancora,
Non è per far al nostro regno oltraggio,
Che la presentia sua degna et decora
Dimostra lui non haver personaggio,
Se non far cosa degna, perchè honora
Questi ciascun come prudente et saggio,
Tal che merita honor perpetuo et degno,
Perch' egli è gratia pur del nostro regno.

Digitized by Google

14. E se qualch'uno ardisce contradire,
Fuora che il padre mio, vuo' sostenere
Che Rynaldo d'Amone è nobil sire
Sopra ogni altro campion che habia potere
Di armi et di stato o di supremo ardire,
Et manterò le mie parole vere
A ognun, benchè Rynaldo è huomo tale
Ch'a rispondere a ognun con l'armi vale.

15. Et volesse Maccon che de' sua pari
Fusse fra nui qualche legiadra coppia,
Ch'oggidì son nel mondo tanti rari
Perchè Granata in sin' a l'Etioppia
Potrebbe il regno con pochi danari
Forsi ampliar, ma di tai n'è sì inoppia
Fra nui, che sempre havrem pavido il core
Quando huomo ariva qul d'alto valore.

[F° 112 r°] 16. Questa è la causa che'l mio padre teme,
Non già che di temer habia cagione.
Se gelosia del regno il cor le preme,
Se contra questi ha mala openione,
Altro non è se non che vosco insieme
Non vede a lor simile alcun campione,
Alcun campion che forsi el liberasse
Quando contra di lui si machinasse.

17. So che Rinaldo ad una sol richiesta
Nostra sarebbe sempre diffensore
Di questo regno, et empisi la testa
Chi vuol di sogni, perchè 'l suo gentil core
Non può pensar a cosa dishonesta,
Rynaldo che sol prezza fama e honore.
Pur consegli ciascun quanto li piace,
Ma non con guerra, possendo haver pace. »

18. Turbossi Stordilan della proposta
Che fece Zenodoro a quei baroni,
Però ch' alcun non vuolse far risposta
Nè consigliar contra li duoi campioni,
Ma uno al dir Zenodoro s'accosta
Prorumpendo la lingua in tai sermoni:
« Sacra Corona, non si vuol cercare
Quello ch'altrui non brama di truovare.

Digitized by Google

19. Chi cerca il mal ne truova in abondanza
Spesso più che non vuole, et però dico :
Doppo che 'l sir Rynaldo in vostra stanza
Ricolto havete come caro amico,
Mancarle de l' honor fia tracotanza
Et di benevol far crudel nemico,
Massimamente che obrigo l'havemo
Vosco ancor nui come chiaro sapemo.

20. Argeste già turbava tutto il regno
Et consumava nui con spesse prede,
Ma solo questo cavallier fu degno
Fermarle il crudo et formidabil piede.
Abbassato hàllo et fatto star al segno,
Come di ciò fa Fiordispina fede
Et n' havem visto esperïenza chiara
Che questo huomo è d'una virtù preclara.

[F° 112 v°] 21. Però, sacra Corona, non è honesto
Non seguir il triomfo cominciato,
Perchè non cominciarlo così presto
Meglio assai fora ch' hor sia intralasciato ;
E, quando che 'l re Carlo intenda questo,
Forsi che et egli ne serà turbato,
Et lecita cagione havrà di farvi
Oltraggio, et forsi non potrete aitarvi.

22. Che non potrete vo' allegar ragione
Per qual deviate al cavallier mancare,
Et, se allegaste la suspitione,
Bisogna che sia giusto il suspettare ;
Et chi si muove per openione,
Non la possendo in publico pruovare,
Sempre havrà torto et serrà condannato
Per indiscreto, neghitoso e ingrato. »

23. Vuol Stordilan che parta Zenodoro
Che più nel consigliar libero sia
Ciascun. Pa[r]tesi et lascia il concistoro
Tutto in bisbiglio e alcun non è che dia
Parer qual voria il re, di tutti loro,
Tale ch' egli n' ha al cor malenconia,
Et dice : « Hor dichi ognun senza rispetto
Tutta la openio[ne] che chiude in petto. »

Digitized by Google

24. Partito Zenodor ne va a Rynaldo
Et a Guerrino et fa quegli uscir fuore,
Mostrandosi in amarli tanto caldo
Quanto altri mai chiudesse in petto amore.
Sta Stordilano nel pensier suo saldo,
Voria il parer d'altrui com' ha nel core,
Et pur comanda si consigli, et dice
El parer che gli ha dato Doralice.

25. Sta quasi ognun insensato e folle,
Temon del vechio re, temon del figlio.
Mal volontier l'altrui peso si tolle
Alcun, che portarlo è talhor periglio.
Fa il muto ognun, il re la voce estolle,
Et dimostra turbato haver il ciglio.
Nisciun fa motto, il re di dir non cala,
Et Zenodor coi duoi ne viene in sala.

[F° 113r°]26. Era il figliuol d'Amon tanto eloquente
Che un Demostene pare o un Cicerone,
Et Guerin altresì saggio et prudente
In la favella, in ogni sua actione.
Si ammira il re del loro entrar repente.
Pur a dir cominciò il figliuol d'Amone,
Pria salutando il re, poi gli altri insieme:
« Discacciate il timor che 'l cor vi prieme.

27. Cupidigia di regno et men d'impero
Non mi tormenta et non mi affligge il petto.
Combatto per il giusto et per il vero,
Che de aquistar l'altrui non mi diletto.
Non so mostrare il bianco per il nero,
Nè muovi che a Carlo i' sia soggetto
Over christiano, perchè i' non farei
Ad altri quel che per me non vorrei.

28. Per trarvi fuor d'ogni suspetto rio,
Come finito havrò l'abbattimento
Con questo altro campion, come devo io,
Se 'l mio Jesù vorrà, con salvamento,
Deliberato ho di seguire il mio
Viaggio et Stordilan lasciar contento
In el suo regno et favorirlo ogni hora
Ch' io sarà chiesto et contra Carlo ancora.

Digitized by Google

29. Et questo dico, quando si movesse
O Carlo o altro re senza ragione
Contra di voi, o assedio vi ponesse,
Non havendo ei più che giusta cagione,
Non vi pensate che le man tenesse
Senza oprarle per voi il figliu[o]l d'Amone,
Ch' io vi farrei veder ch'io porto amore
A voi e a Zenodor con tutto il core. »

30. Similemente il bon Guerrin si offerse
Che possendo truovar il suo legniaggio,
Se ben fu[s]se di là dove il re Xerse
Tenne l'impero, ancorchè qualche oltraggio
Gle n'avenesse et Zenodoro per se
Mandasse, prender subito il viaggio
Per venirle in favor, per darle aïta,
Et bisognando poi puorvi la vita.

[F° 113v°] 31. Sodisfecero al re tanto i guerrieri
Col saggio dir, con le lor grate offerte,
Che ne restò ammirato, e i consiglieri
Di Zenodoro le parole esperte
Cognobbero efficaci, e i cavallieri
Lodoron tutti, e il re le sue coperte
Oppenion disse et che deliberato
Havea farli prigion senza peccato.

32. Poi perdon chiese lor con grande instanza
Ingenochiato ai piè delli campioni,
Et li prego che seco in la sua stanza
Stessero sempre et gran provisioni
Offerse loro et del far amistanza
Li priega, et mostra lor per più ragioni
Che 'l debbon far, essendo lor christiani
Ridotti nelle forze de' pagani.

33. Et perchè eran dui cavallier che paro
Nel mondo non havean nè haver men ponno,
Compagni essendo l'uno et l'altro caro
Di o[gni] gra[n] regno di esser degno donno,
Non vuolle Stordilano essere avaro
Del bon consiglio a lor; ma, perchè sonno
Haveva quasi tutta quella torma,
Le dà licentia aciò che ognun se adorma.

Digitized by Google

34. Così partiti tutti i terrazzani,
Restano sopra modo i re contenti,
Et Doralice delli dua christiani
Che odito haveva tutti i parlamenti,
Ne resta lieta, che i pensier estrani
Del padre vede tutti esser già spenti.
Vannosi tutti quanti a riposare
Per fin chè 'l chiaro giorno in terra appare.

35. Dorme ciascuno, ma Rinaldo solo
Della fede campion seco rivolve
Come trar possa da l'eterno duolo
Il gentil Zenodoro, et si rissolve,
Prima ch' ei parta del Granatin suolo,
Scuoterli la maligna infida polve
Di quella setta et ridrizzarlo al cielo,
Levandogli dagli ochi il scuro velo.

[F° 114 r°] 36. Et con questo pensier lassa le piume
Sovra le quai si riposava armato;
Gli ochi et la mente alzando al sacro nume,
Col cor divoto in terra ingenochiato,
Priega Jesu che de l'eterno lume
Habia al suo Zenodor tanto donato
Quanto basta alustrar la oscura mente
Aciò ei conosca quanto è Idio possente.

37. Et poi sugg[i]unse orando: « O Redentore,
Che per salvar il peccator volesti
Prendere humana carne, per l'amore
Ch' a l'huon fatto a tua imagin sempre havesti,
Non indurar di Zenodoro il core;
Poichè la propria tua vita ponesti
Sol per salvare la natura humana,
Non sia per Zenodor tua morte vana. »

38. Stava Guerrin sul letto, come huon lasso,
Alquanto sonolento, et pur s'accorge
Del bon Rynaldo ingenocchiato al basso,
Ch' al Salvator per Zenodoro porge
Humile prece, che non era casso
In lui l'amor che dal ciel sempre sorge
In chi ha timor di Dio, in chi li crede,
Sempre operando in ben come ha la fede.

Digitized by Google

39. Se con Rynaldo la quistione incetta
Può terminar con qualche sua salute,
Et che la vita non le sia intercetta
Avante l'hore dal ciel constitut[e],
Et liberarsi da la maladetta
Amazzonica accerba servitute,
Di Galitia Guerin pensa la strada
Dai ladri liberar con la sua spada.

40. Non si odiano i guerrier ma da fratelli
S'amano, bench' habin la pugna insieme;
Li statuti Amazzonici aspre et felli
Sforzan G[u]erino et di Rynaldo prieme
Il cor debito honor, però che dèlli
Materia il giganteo malvagio seme
Di questo pugna, et però si levoro
Che 'l giorno è chiaro et chiaman Zenodoro.

41. Per diffinire la lor lite orrenda
Fanno presto insellar ambi i destrieri,
Et i publichi araldi fan se intenda
Per tutta la città come i dui fieri
Campion terminar voglion la stupenda
Battaglia lor; ma Zenodor gli altieri
Combattitori di pace richiede
Fra loro, ma nisc[i]un ciò le concede.

F° 114 v°] 42. Dicea Rynaldo: « il mio devuto honore
Questo non vuol », e il simile Guerino,
Perchè « il pergiuro è troppo grave [e]rrore,
Dove ch' io caderei col capo chino. »
Lievasi il vecchio re, che ode il romore
Che fan gli araldi, et con alto latino
Cerca sedar questa battaglia loro
Insien con Doralice et Zenodoro.

43. Di[c]eva il re: « Qualunche di voi pere,
Un dei forti campion di vostra fede
Morrà, lasciando le sue forze altiere
Per man pur di christiano, et nol concede
Questo la vostra legge, se son vere
Vostre Scritture, et però vi si chiede
Il far pace fra vui, che grande aquisto
Voi ne farete apresso il vostro Christo.

Digitized by Google

44. Se è vero quel che è scritto in lo Evangelo
Che per legge tenete voi, christiani,
Il vostro Christo sol promette il cielo
A chi perdona et delli error suoi vani
Si pente et torna a lui con puro zelo,
Ma quei che contra fan come prophani
Son rifiutati; et io però vi chieggio
Non vi perdiate lo celeste seggio;

45. Non vi perdiate lo celeste seggio
Per un fumo di honor ch' è pur mortale.
Egli è grande pazzia, s'io non vaneggio,
Perdere il ben celeste et immortale,
Un ben che dura sempr[e] et sempre è egreggio,
Per un error caduco vero et frale;
È una espressa pazzia, un duolo eterno
È un acquistarsi d'un perpetuo inferno.

46. Et tu, Guerin, per dir che 'l giuramento
Del vendicar una persona morta
Te astringe de finir l'abbattimento,
Questo la vostra legge non comporta,
Et non è buon nè efficace argumento
Di non far pace, perchè non supporta
Ragion ch'un giuri contra la sua legge,
Anzi ella lo condanna et lo coregge.»

47. Non può riposta dare a Stordilano
Rynaldo et men Guerin, perchè il ver dice.
Onde se alegra il sir de Montalbano,
Che ciò conosca il re della felice
Et diva gloria, et che essendo pagano
Sapia il Vangel sì ben di Doralice
Il vecchio padre, imperò ch'egli spera
Farlo capace della fede vera.

[F° 115 r°] 48. Ma non però le cede nel far pace
Col pro Guerin, dicendo: «I' non vi niego
Ch' a l'[e]terno mottor vien contumace
Chi non dà pace, et io il Vangelio allego
Ch' al superno signor assai dispiace
Chi non seguita l'opra, et però sego
Combatter per il vero et per il dritto
Qual si deve seguir, sì come è scritto.»

Digitized by Google

49. Guerrin dice anco : « Poichè uno ha giurato,
Non dee mancar, che 'l giuramento è un voto.
O che sia Turco o Moro o battezzato,
Pur che le sia lo eterno nume noto,
Quanto ha promesso servar è obrigato »
.....[1]
Le quai parole odendo Doralice
Con licentia del padre così dice :

50. « Son sì dubbiose le battaglie in terra
Et incerto il suo fin, ch' i' lodarei
Che con pace terminaste la guerra,
Cosa più grata alli [im]mortali Dei.
Se spesso sdegno in l'human cor si serra,
Non si portan però tutti i trophei
Nè glorie eterne delli abattimenti,
Che spesso ambi i guerrier si veggon spenti.

51. Voi sete homin da ben amendui in l'armi,
Voi forti cavallier, voi saggi heroi,
Ma chi sa qual di voi l'altro disarmi,
Pari essendo in fortezza ? i favor soi
Cui presta il ciel, chi vuol hoggi acertarmi,
Essendo incerta la fortuna? et, poi
Che un corpo morto havrete combattuto,
Chi merto vi darà ? qual fia il tributo ?

52. Se combatte un per generosa Diva,
O che perda o che vinca per ragione,
Quella è tenuta amarlo finchè viva ;
Ma se un pei morti fa qualche quistione,
Chi l'amarà? O chi una loda viva
Mai le darà condegna fra persone
D'alto valor ? per certo è gran pazzia
Combattere per un che morto sia.

53. Se guidardone alcun se n'aspettasse
O da figli o parenti di colei,
Che per la sua superbia morta stasse,
Che combateste, ancor vi essortarei.
Si efficace ragion me s'assegnasse
Che far ciò si devesse, i' tacerei ;
Ma il vostro giuramento et vostro honore
Voler in ciò servar mi pare [errore].

[1] L'octave n'a que sept vers, et rime et sens indiquent que c'est le sixième qui a été omis.

Digitized by Google

[F° 115 v°]54. Già come il padre mio vi disse dianzi,
Un giuramento contra legge fatto
Non dee servarsi nè mandarsi inanzi,
Essendo contra el debito contratto.
Più presso è da cassarsi vi dico, anzi
Far devesi che si' al tutto disfatto,
Ch' è romper quel ch' è d'huomo, minor male
Assai, che quel che vien da Dio immortale.

55. Da Dio vien vostra legge et pur Dio
Il vostro Christo come confessate;
El giuramento vien da l'huom ch'è rio,
Nè si vuol far per cose disperate,
Perchè servar non puossi al parer mio,
Massimamente con person' ingrate.
Servar volendo questo giuramento
Farete a vostra legge detrimento.

56. Se 'l Turco, il Moro, l'Arabo, il pagano
Che la legge ha del nostro Macometto,
Offende in qualche cosa l'Alcorano,
Non lo tenemo in la legge perfetto.
Cozì credo che faccia del christiano
Il vostro Christo, che di Dio diletto
Figliuol tenete, et imperò, vi dico,
Chi legge rompe al suo Dio non è amico.

57. Come possete voi Christian chiamarvi,
Se non servate vostra legge intera,
E volete ne l'armi ripruovarvi
Con battaglia crudel, spietata et fera,
Ricercando a voi istessi morte darvi,
Contra quel che da voi la legge spera.
Comprender pur devresti che si offende
Da vo'il ben sommo che da voi si attende.

58. Io vi darò un consiglio, se vi pare,
Bench' io femina sia, che sarà buono. »
Cui disse[ro]: « Seguita il tuo parlare. »
Ella seguendo disse: « A voi perdono
Chieggio se troppo lungo il ragionare
Mio vi molesta, che farvi altro duono
Non so che risvegliarvi della pace
Che in cielo a Dio e in terra a l'huomo piace.

Digitized by Google

59. Armian dui altri nostri cavallieri
Con le vostre armi et coi cavalli vostri
Segretamente et parimente altieri,
Et un nimico a l'altro si dimostri.
Quel che di Guerin porta i segni veri
Al dassezzo si renda, et poi dai nostri
Confin si partan come perditori
I cento cavallier che son di fuori. »

[F° 116r°]60. Sorridendo Rynaldo le respuse:
« Questo non è di cavallier costume.
Troppo brutte sarian le nostre scuse.
Et volendo offuscare il nostro lume,
Non veggio che lo error doppoi ci scuse
Dalla vergogna et nostra fama alume.
Noi non combatteren come nemici,
Ma sì ben come [di] virtude amici. »

61. Et così ancor Guerrino afferma; e ai regi
Chiegon licentia di seguir la impresa,
Quai non disdicono ai campioni egregi,
Benchè tal cosa a ciascun di lor pesa;
Et certi vin soavi di gran pregi
Et confetion vengono alla distesa,
Et fanno colation ambi dua insieme,
Ma Fiordispina di tal cosa geme.

62. Et quanto puote al socer che lor vieti
Tal cosa suppliccando fa gran prece,
Con dir che non saranno mai più lieti
I re, se muor Rynaldo a quella vece;
Et che conoscan come sir discreti
Di quanto a loro inverso el campion lece.
Cu' il socero risponde: « Non conviene
Al re disdir che honor non gliene adviene. »

63. Si manda a dir ai cento che son fuori
Che si ritruovin nella piazza, dove
Truovar si debbon li combattitori
A dimostrar le loro ardite pruove.
Fannosi palchi intorno et corridori,
Che la gente veder possa le nuove
Contese et lutte, et son per le regine
Luoghi alti e i bassi per le Granatine.

Digitized by Google

64. Armasi Zenodor di tutto punto
Et seco vuol dugento cavallieri
Simial armati, e in quel medesmo punto
Quatro cento pedon con li suoi alfieri
Fa in piazza comparir, che non fia punto
Rynaldo forsi dai cento guerrieri
A l'improviso, che non sa lor mente
Nè li costumi della esterna gente.

65. Fassi la piazza o veramente il campo
Fuori della città sol mezzo miglio,
Et acompagna Zenodoro al campo
Ambi i guerrier; e il padre doppo il figlio
Ne va con le Regine inverso el campo,
Et seco huomini mena di consiglio.
Entrano in campo i dua guerrier insieme
Per corre i frutti del suo antico seme.

[F° 116 v°] 66. Et scavalcati amenduo in piana terra
Ingenochiati drizzan gli ochi al cielo.
Disse Rynaldo: « O Dio, che cielo et terra
Fondasti et l'huomo con pietoso zelo
A tua imagin facesti et pur di terra,
L'alma coprendo col corporeo velo,
Deh, fa, Signor, l'abbatimento nostro
Non privi nui del celeste chiostro!

67. Se la pietà ti astrinse il tuo figliuolo
Quà giù mandare per redimer l'huomo,
Ch' in perpetuo devea con stento et duolo
Pagar la pena del vietato pomo,
O plasmator in ciel trino et un solo,
Habii quà giù pietà di nui, sì como
Del ladro havesti et non per sua virtute,
Et presta a l'alme nostre al fin salute.

68. Tu sol, Signor, conosci il cor humano,
Nè altro che tu di quel può dar giuditio.
Peccator son, tu 'l sai, sollo io ch'in vano
Ho speso il tempo fuor del tuo servitio,
Et qual fedel et perfetto christiano
Io non ho usato il mio debito uffitio.
Però, Signor, perdonami ogni errore,
Ch'i' son contrito et humile nel core. »

Digitized by Google

69. Dicea Guerrin: « Signor del paradiso
Che 'l ciel creasti et ciascun elemento,
Per tua pietà non far ch' io sia diviso
Dal tuo celeste et santo pavimento,
Quando sarà il mio mortal corpo ucciso,
Presta a questa alma uscir del gran tormento,
Onde uscì già lo imperador Traiano
Per l'alta prece del Pastor Romano.

70. Tu sai che non combatto hora per boria,
Ma sol combatto per servar la fede.
Però non mi privar della tua gloria,
Non mi far de l'eterno danno herede,
Habii del tuo figliuol ferma memoria
Che col suo sangue vuol salvar chi crede.
Tu sai ch' io credo et ch' io son battezato,
Si che non mi privar del tuo bel stato. »

[F° 117r°]71. Surser doppo la brieve oration loro,
Chiedendosi l'un l'altro humil perdono,
Et quai fratelli in bocca si basciorо,
Di che s'ammira Zenodoro il buono;
Et, poich' in sella ambi saliti fuoro,
Gli araldi con le trombe diero il suono,
E i cavallier si vennero a iscontrare
Con due gran lance ch' ivi fer portare.

72. Eran le lance si nervute et grosse
Che nulla se ne ruppe al primo tratto,
Ma furon si crudeli le percosse
Ch' ambi i corsier si affisero di fatto.
Nullo dei cavallier punto si scosse
Di sella, ma s'amiran di questo atto
L'uno de l'altro et massime Rynaldo
Che stia quel giovinetto in gli arcion saldo.

73. S'arrizzano i cavai, tornano al segno
A rifferirsi l'uno et l'altro sire,
Et ciascheduno fa fermo dissegno
L'uno in la testa de l'altro ferire.
Fa lo strumento suo l'araldo pregno
Di fiato acio che 'l suon si habia ad odire.
L'uno et l'altro campion punge il cavallo
Et vanosi a scontrar senza intervallo.

Digitized by Google

74. Si ferero i guerrier ambi alle teste,
Ma ciaschedun loro elmo è tanto fino
Che segno non le fanno ambedue queste
Lance, nè il sir Rynaldo nè Guerrino
Punto si piega o crrolla, et par che reste
Ciascun qual sasso immoto; e il palladino
Si ammira forte che un sì giovinetto
Sia sì gagliardo et l'elmo sì perfetto.

75. Sa quanto val quel elmo ch' egli porta,
Che già fu di Mambrin, ma non sa quanto
Vaglia quel di Guerrin, nè che l'accorta
Sefferra già il facesse per incanto
Far a Vulcan, et poich' ella fu morta
Come odirete forse a un altro canto,
Alle man pervenisse di Guerrino
Nel tempo ch' egli fu detto Mesquino.

[F° 117 v°] 76. Ruper negli elmi i cavallier le lance.
A l'uno et a l'altro in man l'altre si danno
Et van sì uguali et giuste le billance
Ch' a tutti i spettator gran stuppor danno;
Et tornansi a ferrir ambi alle pance,
Et qual le prime le seconde fanno
Ch' in pezzi vanno et fu veduto un stelo
Che per iudicio altrui salì nel cielo.

77. Fu lo stelo osservato da un che 'l vanto
Di veder lungi a l'aquila ha simile,
Nè in giuso ritornò quel fine a tanto
Che la giostra durò sempre virile,
Et doppo visto fu venir con quanto
Nel corso ha di prestezza il Gange o il Nyle,
Et, quando cade giù, tutto si serra
Per gran furor dentro la dura terra.

78. In questo mezzo che 'l troncon giò in alto,
Più de altre dieci lance furon rotte,
Et accresceva ogni hor fra lor l'assalto.
Sentiansi ogn' hora ribombar le botte.
Non fu mai fera in qualche alpestro salto
Coi cacciattor da dirupate grotte
Cacciata, nè con impeto et furore
Qual questi orsa voltosse al cacciatore.

Digitized by Google

79. Non potean più i campion, non più i destrier
Lancia portar nè correr per la polve.
Sudano sotto l'armi i cavallieri,
In sudor il cavallo si rissolve
Di Guerino et di l'altro, et i regi altieri
Voglion che faccian triegua, et poi si solve
La quistion lor dopoi certo intervallo,
Et che si muti ognun di lor cavallo.

80. Si fa triegua fra lor sol per mezza hora,
Presta lor Zenodor du' altri cavalli
Et quanto puote i cavallieri honora:
Con confetione et ber di sua man dàlli.
Il vechio padre similmente ancora
Honor et riverenza immensa fàlli,
Et Doralice mostra gentilezza
Che 'l volto asciuga lor con tenerezza.

81. Rifrescati i guerrier, senza staffare
Il piè, salta Guerrin sopra gli arcioni
Del dato a lui destrier, poi si fa dare
La mazza ai suoi legata, et con i sproni
Punge il destriere et fallo maniggiare
Per pruovar s'è del numero de' buoni.
Conchiudon con le spade in man pruovarsi
Et con le mazze po' al dassezzo darsi.

[F° 118 r°] 82. La spada di Guerino era incantata,
Incantato ha l'usbergo et la corazza
Et ne l'acqua di Stige temperata.
Similemente il bel elmo et la mazza
Et tutta la sua persona era fatata,
Eccetto il manco piede, et fu di razza
Regia come udirete in altro luoco,
Ch' or son sforzato di lassarlo un poco.

83. Vuo' lassarvi Guerrin, lasciar Rynaldo,
Che faccian con le spade il lor devere
Et mostrarsi ciascun negli arcion saldo,
Et ritornare alle prudezze altiere
Del re Cyrcasso che quel stuol ribaldo
Di Sarpedonte con sua forza fere
Quanto più puote, et dà lor tanta briga;
Pur vincer senza aiuto in van fatiga.

Digitized by Google

84. Vi dissi già che 'l conte havea promesso
A lui non aiutarlo, che havea chiesto
Che sol combatter le fusse concesso
Con tutto il stuol, benchè ciò malhonesto
Al conte par, et però non se è messo
Aiutarlo, per ben che assai molesto
Le sia veder quel re combatter solo
Con quel maligno e esorbitante stuolo.

85. Parle vergogna di tener a mente
Et vergogna d'entrar nella batt[a]glia,
Ma quando vede scender quella gente,
Che già dissi coperta a piastra et maglia,
Manda il satiro ardito prestamente
A dir al re che tanto se travaglia,
Se vuol ch'egli entri a darle ormai soccorso.
Risponde: « Non », et fa qual ferito orso.

86. Fa come un orso contra a quei latroni
Tagliando mani, gambe, braccia et teste,
Et qual stordito gitta fuor d'arcioni
Tanto ha le mani poderose et preste,
Dietro li scappan di certi burroni
Alcune genti che li fur moleste,
Et fanli tanta guerra et dietro e inanzi
Che seco par che 'l re poco più avanzi.

87. Se accordarono al corso quattro insieme
Con quattro lance adosso a Sacripante,
Et quanto ognun più può tanto più prieme
Contra quel re; però il signor d'Anglante
Della promessa che le fece geme
Dubbiando della morte d'un prestante
Et genero[so] re gran cavalliero,
Ch' a suo dispetto è fatto prigioniero.

[F° 118 v°] 88. Vedendo il conte il re delli Cyrcassi
Esser prigione da color menato
Inverso Riocastello, più non stassi
Cheto, ma suona il suo corno pregiato,
Che fa affretare a Brigliadoro i passi,
In man prendendo il brando infuriato.
Fa che 'l Fauno stia in gardia, et poi richiede
Tutti quegli a battaglia ch'egli vede.

Digitized by Google

89. Menano pria il prigion dentro al castello
Ch'a loro era vicino, et doppo riede
La turba et dice a questo nuovo augello:
« Qual se apparechia darsi in nove prede
Ha fatto con quel corno un suon sì bello
Che fa della bontà del corno fede.
Havren il corno et chi 'l suonò con esso,
Poi per piacere il sonaren nui spesso. »

90. Quando Orlando tornar vede costoro
S'alegra, et strenge in pugno Durrindana,
Et doppo punge il fianco a Brigliadoro,
Et dice: « Or quà venite, gente strana. »
Al sir si rapresenta un brutto Moro
Che cavalcava una morella alfana;
Era costui dei più gagliardi che ivi
Rimaso fussi infra quegli altri vivi.

91. Di cento ben quaranta occisi haveva
Con la sua mano il re di Circassia,
E tutta questa compagnia teneva
Quel Moro in capitan che signoria
Haveva et egli, ma non possedeva
Il stato, che comessa havea follia
Contra Agramante, da chi fu privato
Essendo al suo gran re maligno e ingrato.

92. S'era ridotto poi con Sarpedonte
Ch'accettava assassin, ladri et sbanditi,
Ma quando alla presentia fu del conte
Et vidde i tersi arnesi et li polliti
Guarnimenti del sir, con la sua fronte
Sfacciatamente disse: « I toi forbiti
Arnesi mi darai con il cavallo,
Quì dismontando giù senza alcun fallo. »

93. Cui disse il conte: « Il mio caval non porta
Villan sopra di se, nè le mie armi
Vestono alcun poltrone, et non comporta
Mio honor che per te scenda et mi disarmi,
Ma lasciarmi le tue ti riconforta,
Over per forza o per amor pur darmi
Questa giumenta per le mie bagaglie,
Che non ti salvarà in queste battaglie.

Digitized by Google

[F° 119 r°] 94. Tu sei venuto certo a un certo tempo
Che ritruovar non si potrà il migliore,
Ma forsi ti parrà troppo per tempo
Esser quì giunto, che d'ogni tuo errore
Ti purghi con mia mano adesso è il tempo ;
Il tempo è trarti hoggi di vita fuore
Et di tua mille error purgarti a un tratto,
Massimamente di quel ch 'oggi hai fatto.

95. Rendetemi il prigion d'hoggi et la dama
Che già più giorni fa prigion tenete
Su nel castel, se vostra vita brama
Starsi nel mondo, o del castello havete
Sempre a gioir voi tutti con più fama,
Desiderate, over se pur volete
Nostra amicitia, che vi può giovare,
Et il contrario inimicitia fare. »

96. Parlava il sire a tutti che sessanta
Eran quei cavallier, anzi assassini,
Ivi tornati senza li quaranta
[Ch']uccisi havea quel re fra quei confini ;
Et quando il conte vidde tutta quanta
Ivi la gente ch' alli pellegrini
Faceva ingiuria et che menar non vuole
La dama e il re, disse queste parole :

97. « Se battaglia volete ad uno ad uno
I' son contento, et se volete tutti
Meco insieme provarvi, alcun digiuno
Non partirà senza gustar miei frutti,
Ma fian sì accerbi ch' increscerà a ognuno
Di quei ch'alle man meco fian condutti. »
Il Mor sol vuol provarsi col guerriero
Per haver sol quel armi et quel destriero.

98. Aciò se accosta tanto sotto il conte
Che li spezzò la lanza e con la spada
Per fino al mento le spaccò la fronte,
Et così morto cadde in su la strada.
Doppoi si aventa a quei ch'a piè del monte
Erano scesi per non star a bada.
Tutti gli affligge et tutti li martella
Con Durrindana et fa cader di sella.

Digitized by Google

99. Tanto subitamente il sir li strinse
Con gran furor che 'l capitan, vedendo
Lor sì presto morir, il cor gli avinse
Tanto timor, tanto suspetto horrendo,
Che morte in la lor anima dipinse
Mentre eran vivi il caso aspro et tremendo.
Vedeno i colpi grandi et smisurati
Che uscivan lor di man crudi et spietati.

[F° 119 v°] 100. Scrisse Turpin, benchè impossibil pare,
Che dieci a un colpo ne tagliò a traverso
Armati tutti a un semplice voltare
Di Durrindana con uman riverso.
Chi nol vol creder, vadalo a cercare,
Ch' io son christian di buona fede asperso,
Et credo questo et più se più mi lice,
Massimamente a quel che Turpin dice.

101. Dice Turpin che non vi stette un' hotta
Che tutti quei sessanta Orlando uccise,
Et doppo sonò il corno una altra hotta
Sì forte che crudel paura mise
A quei di Rio-Castel, che tutti in frotta
Presero l'armi, et Sarpedon divise
Li cento che teneva et mandò fuore
Sol per veder chi fa tanto romore.

102. Andava Orlando per quella foresta
Molto assentito, et fa la guardia buona
Il Fauno, et il corrier vede la festa
Et di tal pruove al compagno ragiona.
Rivolge et quinci et quindi il sir la testa
Per veder se ritruova più persona,
Et sente il Fauno che gridando dice:
« Ecco gente del monte alla pendice. »

103. Erge alla piaggia gli occhi il sir et vede
Cinquanta cavallier tutti coperti
Di lucide armi, che fan chiara fede
Questi ne l' armi esser franchi et esperti.
Il sir d'Anglante visti lor si crede
Haver seco battaglia; essi scoperti
Vedendosi si fermano alla costa
E in dietro mandano un con la risposta.

Digitized by Google

104. Non eran ladri questi, a dir il vero,
Benchè vivesser delle tolte prede.
Era ciascun di lor bon cavaliero
Tal che ne l' armi nullo a l'altro cede;
Ognun di lor brama esser il primiero,
Ma a nullo Sarpedonte ciò concede
Ch' un capo delli buon che vuol pruovarsi,
Qual con gli altri cosi spera salvarsi.

105. E al conte gentilezza usa custui.
Vedendol senza lancia, due ne tolle
Et pianamente poi si accosta a lui
Con parlar bello, gratïoso et molle,
Dicendo: « Poichè giostrar amendui
Habian, prendi una lancia et non si crolle
D'animo alcun, ma, chi pria casca in terra,
Sia perditor nè possa hoggi far guerra. »

[F° 120 r°] 106. Al conte piace il patto et però prende
La lancia ch'egli giudica più fiacca,
Et d'amor verso il capitan si accende,
Cui così parla prima che si attacca:
« Vorrei saper chi sei, se non ti offende
Forsi il mio dire, innanzi che si stracca
Meco la tua persona in giostra indarno,
Che a te simil di quì non vidi a l'Arno. »

107. « Signor, i son Christiano, et fui quì preso
Con una diva mia fra l'altre belle
Belissima, rispose, et questo peso
Mi diede Sarpendonte delle felle
Usanze padre; che quando fui reso
Quì a lui promisi, per chi fe le stelle,
Combatter sempre ad ogni sua richiesta
Et nacqui già di casa Malatesta.

108. Aciò che sapi il mio gentil paese,
In Italia è, fra il Rubicone e Isauro.
Da Cadmo già la mia stirpe discese,
Nota per sua virtù dal bel Pò al Mauro.
La donna mia per sue divote imprese
Volendo ir al Loreto oltra il Methauro,
Da certe fuste il nostro picciol legno
Fu preso di nui carco et d'oro pregno.

Digitized by Google

109. Et poi fummo condotti in Barberia,
Et Sarpedonte a quei nochier ci tolse,
Che 'l mar lassando presero la via
Per terra, come il mal destin mio volse.
Così prigione con la donna mia
Con giuramenti esser fedel mi avolse,
Et io obrigaimi per poter gio[i]re
Della donna, cagion del mio martire. »

110. Hebbe il conte pietà di quel gentile
Campion et della sua crudel disgratia
Per l'atto usato a lui tanto virile,
Et aquistó con seco buona gratia.
Poi dimandolle con parlar humile,
Se quella donna che lo strugge et stratia
Si ritruova prigione in Rio-Castello,
Figlia de Gallafron spietato et fello.

111. Roberto, che così quel nomato era,
Disse che una regina del Cathaio
Era di Sarpedonte prigionera,
Che al mondo di beltà non truova paio.
Angelica nomata, et quasi vera
Angeletta dal ciel con l'ochio gaio,
Intatta riservata, perchè spene
Di premio grande Sarpedon ne tiene.

[F° 120 v°] 112. Suspira il conte et senza far proemio
Disse : « Hor su, neccessaria hoggi la giostra,
Del riscatto di Angelica hoggi il premio.
Intendo portarle io per questa in nostra
Fede christiana et con mia man nel gremio
Porlo di chi tien questa gente vostra
Sol data per far mal, et farle peggio
Se fia da presso quel ch' io lungi veggio. »

113. Poi pigliano del campo quanto basta
Ambi i guerrier, e i spron pongono al fiancho
Dei destrier, arrestata havendo l'hasta,
Qual ciascun ruppe come ardito et franco.
Poi con il brando l'uno l'altro tasta,
Cercando di far rosso il cuoio bianco,
Ma quanto puote il conte con rispetto
Mena di piatto spesso in su l'elmetto.

Digitized by Google

114. Pur fu sì poderoso il colpo et certo
Ch' uscì del forte braccio, ch' in su l'herba
Per ben che l'elmo fusse duro et erto,
Con pena cruda, dolorosa et acerba
Cadde il gentil magnanimo Roberto.
Doppo, con ira, alla torma superba
Si vuolge ratto l'orgoglioso Orlando
Col nudo, forte e ancor sanguigno brando.

115. « O vi rendete a me, disse, o la morte
Havrete tutti hoggi per la mia mano,
Nè restarà di voi chi a pena porte
La nuova al vostro sir malvagio et strano,
Perchè vorrà giustitia et vostra sorte
E il viver del sir vostro rio et villano
Ch' oggi cadiate sotto il brando mio,
Perchè il giuditio a voi ne vien da Dio.

116. Doppo il peccato vien la pena atroce
Che de l'eterno Idio così procede.
Il giuditio immortal, l'ira feroce,
S'un tempo aspetta, et queto un tempo siede,
L'ira è piu grave quanto è men veloce
Et tanto più mortal il colpo fiede.
Maggior supplicio aspetta chi più tardo
Di Giove agiunge il fulminoso dardo,

117. Niscium risponde al conte, anzi in battaglia
Si pongon tutti, et ei vedendo adira.
Si comuove con impeto et trav[a]glia
Dà a lor crudel pei colpi ch' a lor tira.
Qual ferito orso Brigliador si scaglia
Con morsi et calci, et il bon conte mira
Non si lasciar di dietro alcun venire
Che a tradimento non l'habia a ferrire.

[F°121r°]118. Ma tanto ben con l'honorata spada
Li strenge insieme, che nisciun se arischia
Uscir di schiera over prender la strada
Verso il castello, perchè li cimischia
Sì ben costui et sì li tiene a bada,
Che tutti stretti insien fanno una mischia ;
Ma il conte questo fer, quel altro uccide
Et a chi spalla, a chi una coscia 'ncide.

Digitized by Google

119. Mentre che il conte i cavallier martella,
Va Sacripante nel castello intorno,
Vedendol tutto quanto in questa e in quella
Parte, sol per veder quel viso adorno
Desiato d'Angelica la bella,
Ma lei non vidde in tutto quanto il giorno
Che veder non si lascia la regina,
Se non da Sylvia bella et da Faustina.

120. Portava quello annello sempre in bocca,
L'anel che le invisibile rendeva.
Alcun la sua persona mai non tocca,
Se non Faustina, che li con[ce]deva
In serva chi la chiuse entro la rocca,
Di la qual ella uscir certo poteva.
Non vuol perchè sapea, s'ella vi stava,
Che Rio-Castello un dì si rovinava;

121. Et che qualche campion di fama degno
Havria per lei mostrato il suo valore,
La forza, l'arte, la virtù, l'ingegno:
Ciò le pronosticava il proprio core.
Vidde ella Sacripante et fe dissegno:
Parlarle, et poi dubbio hebbe che 'l peggiore
Fusse per lui, però mostrar non volle
A lui l'aspetto che lo anel li tolle.

122. Privo è de l'armi il re delli Cyrcassi
Nè può per modo uscir di Rio-Castello,
Perchè alla porta grande guardia fassi,
Ma in dolor ha del destrier suo snello
Che in podestà d'altrui vede che dassi,
Onde bastemi il luogo inico et fello,
Et suspirando va in questo e in quel luogo,
Tutto avampato d'invisibil fuoco.

123. Anco ha più pena, che non vede mai
Angelica per chi fatto è prigione.
Del truovato corrier si duol assai
Et chiamal tradito[r] empio et ladrone,
Et fra se dice: « Altro huomo ancor più mai
Non mi gabbò, se non questo ghiottone.
Dato ad intender m'ha quel che non era
Per prigion farmi in questa rocca altiera. »

Digitized by Google

[F°121v°]124. Ne val se questi dice a Sarpedonte:
« I' sono re, dammi la libertade »,
Che 'l tyranno crudel unqua la fronte
Non vuol mostrarli con benignitade;
S'egli nel core di diamante un monte
Havesse, non havria più crudeltade.
Vuol che 'l re giuri di esserli vassallo
O che fra tre dì muoia senza fallo.

125. In questo mezzo il coraggioso Orlando
Et teste et spalle et braccia et gambe tronca,
Col fiero orgolio et col quel forte brando
Questo et quel manda nella Stigia conca.
Roberto, che cascò, si rizzò quando
Sua gente fu più che la mezza tronca,
Nè più combatte, perchè non posseva
Quel giorno più, come promesso haveva.

126. Però si tira in parte ove la vista
Alla battaglia può tener diritta,
Et vede Brigliador come calpista
La turba lassa, mischinella, afflitta,
Et vede come bene il guerri[e]r pista
Questa et quella altra testa et fa sconfitta
Di quelli cavallier che paion zebe
Da più lupi assaliti in sterpi et glebe.

127. In poco spatio tutti il sir pregiato
Manda a truovar la lora antica madre,
Che un non rimase al meno che stroppiato
Non fusse et tornar possa a l'altre squadre,
Come pria si partì; del che admirato
Roberto resta, et al superno padre
Gratie rende sfinite, che rimaso
Egli sia vivo in tanto estremo caso.

128. Prigion si rende al valoroso sire,
Nè vuol più solo nel castel tornare.
Le duol di Sylvia più ch'io non so dire,
Ma si vergogna al conte appalesare,
Al conte, et dubbia per dolor morire
Non possendo sua diva seco trare,
Ma quel che ne seguì, signor mio caro,
Vi fia in questo altro canto aperto et chiaro.

(*A suivre.*) Ferdinand CASTETS.

Digitized by Google

CONTES LENGADOUCIANS

Dau pioch de Sant-Loup au pioch de Sant-Cla

(*Suite*)

X

SISSOURLET

(*Sourneta per lous enfants... pichots*)

A MADELOUNET.

Un jour, un jour, i'aviè 'n agnelet que s'apelava Sissourlet. Era mai que poulit embé sa lana sedousa, soun mourre escarrabilhat e soun biais magnac que-tout-ple. E l'on l'auriè vougut de-longa s'èra pa 'stat lou gros defaut que ie manjava sas qualitats.

Mès, tabé, mous enfants, quante gros defautàs !... Imaginàs-vous qu'aquel moussu de Sissourlet vous aviè 'na testeta verda qu'es pas poussible, e que vouliè pas jamai escoutà que sa tèsta.

X

SISSOURLET

(*Sornette pour les enfants... jeunes*)

A PETITE MADELEINE.

Un jour, un jour, il y avait un petit agneau qui s'appelait Sissourlet. Ce petit agneau était bien joli avec sa laine soyeuse, son museau éveillé et ses airs si mignons. Et sûrement on l'aurait voulu sans cesse à côté de soi si ce n'avait été le gros défaut qui détruisait ses qualités.

Mais, aussi, mes enfants, quel vilain défaut!... Imaginez-vous que ce Monsieur de Sissourlet vous avait une petite tête, volontaire comme pas une, et qu'il ne voulait jamais obéir qu'à sa tête.

Digitized by Google

De manièra qu'un vèspre lou sourel mainava, mainava, mainava, e lou troupèl, — pastre davans, chis sus lous flancs e bèstias en renguetas, — trepava per carraus afins de se sourti dau bosc e de gandi de-vers sa jassa. Sissourlet seguissiè, mès pas sans faire las trougnas. Disiè qu'èra encara trop lèu per s'embarrà. E quand chis ou pastre lou vesièn pas, tamben s'escartava deçai, s'escartava delai, jougava à rescoundetas. Je jouguèt talamen qu'à la fin se perdèt.

E ara, moun paure Sissourlet, cerca, cerca toun cami !... Dau mai cercava, dau mai dins lou bosc s'enfounzava e dau mai se perdiè.

A-n-un moumen, pamens, devistèt sus un truc, una espèça de mas que recounousquèt. Dins lou païs ie disièn la Jasseta. E de-fèt èra una ancièna jassa, ioi d'à-founs abandounada, mièch engrunada, sans portas ni fenèstras, sans teules atabé.

Mès, couma se fasiè dejà tard, que la nioch arrivava au galop, e que, la nioch, lous loups varalhoun, Sissourlet soudiguèt :

De sorte qu'un soir le soleil déclinait, déclinait, déclinait, et le troupeau,— pâtre devant, chiens sur les flancs et les ouailles en queue-leu-leu, — trottinait daus les sentes étroites afin de sortir tôt du bois et de gagner la bergerie. Sissourlet suivait, mais non pas sans faire des mines. C'était bien trop de bonne heure pour s'aller enfermer, disait-il. Et, lorsque les chiens ou le berger n'y prenaient point garde, il s'écartait de çà, il s'écartait de là, il jouait à cache-cache. Il y joua si bien qu'à la fin il se perdit.

Et maintenant, mon pauvre Sissourlet, cherche, cherche ton chemin !... Plus il cherchait, plus dans le bois il s'enfonçait, et plus il se perdait.

A un moment, cependant, il aperçut sur un monticule une espèce de maison qu'il reconnut. Dans le pays, on l'appelait la Jassette. C'avait été une bergerie, dans le temps. Ce n'était plus, aujourd'hui, qu'une masure abandonnée, mi-démolie, sans portes ni fenêtres. Et pas de toit, non plus.

Mais, comme il se faisait tard, que la nuit arrivait à grandes enjambées, et que, la nuit, les loups sortent de leurs tanières, Sissourlet se dit à lui-même :

Digitized by Google

— Moun pus quite es encara d'anà dins la Jasseta. Ie trouvarai belèu quauque bon trauc per m'amagà.

Tant de dich, tant de fach. Ie gandiguèt d'ausida. E vejaqui qu'en caminant rescountrèt, tout d'un cop, lou galichou Cacaracà.

— Tè ! dequé fas aici ? diguèt lou galichou.

— Moun ome, me sièi perdut.

— Amai iéu, atabé. E ara, ounte vas ?

— Vau veire de trouvà 'n amagadou, dins la Jasseta.

— Me vos prene ?

— Vèni.

Ie gandiguèroun toutes dous. E vejaqui qu'en caminant rescountrèroun, tout d'un cop, Couacouac, lou canardet.

— Tè ! dequé çai fasès ? diguèt lou canardet.

— Moun ome, nous sièn perduts.

— Amai iéu, atabé. E ara, ounte anàs ?

— Anan à la Jasseta, veire se i'a 'n amagadou.

— Me voulès prene ?

— Vèni.

— Ce que j'ai de mieux à faire, c'est de m'en aller à la Jassette. J'y trouverai peut-être quelque bon trou pour me cacher.

Sitôt dit, sitôt fait. Il s'y achemina sur-le-champ. Et voilà qu'en cheminant il rencontra, soudain, le jeune coq Cacaraca.

— Tiens ! que fais-tu par ici ? demanda le jeune coq.

— Mon ami, je me suis perdu.

— Et moi aussi. Où vas-tu, maintenant ?

— Je vais voir de trouver quelque bon trou, dans la Jassette.

— Veux-tu me prendre avec toi ?

— Viens.

Ils s'y acheminèrent tous les deux. Et voilà qu'en cheminant ils rencontrèrent, soudain, Couacouac, le petit canard.

— Tiens ! que faites-vous par ici ? demanda le petit canard.

— Mon ami, nous nous sommes perdus.

— Et moi aussi. Où allez-vous donc, maintenant ?

— Nous allons à la Jassette, voir s'il y a quelque bon trou.

— Voulez-vous me prendre avec vous ?

— Viens.

Digitized by Google

Ie gandiguèroun toutes tres. E pas pus lèu que ie seguèroun chacun cerquèt un ròdou per se poudre amagà.

— Aici ce que me cau, faguèt Couacouac lou bèu prumiè. La pèira de l'ièira es pancara engrunada. Esperàs un pauquet... Chaval ! sièi mai que ben !

— Ai trouvat ! tra-la-la, cantèt Cacaracà lou segound. Laissàs-me voulà sus aquela fusta. Bon ! çai sièi... Digàs-ie que vengoun !

— Moullan ! Moullan ! cridourlegèt Sissourlet à soun tour, escarlimpat sus un vièl escaliè que branlava pas trop. Me vau achoura dessus aicesta aireta. D'en bas semblarai una pèira.

Dau tems qu'antau se cabissièn, la nioch s'èra d'à-founs ennegresida. E nostres tres gandards barjaquèroun pas mai car lou soun de sas vouèsses soulet ie pourtava esfrai.

Or vejaqui que tout-d'un-cop s'ausiguèt aval liont, liont, liont :

— Hou-hou-hou !... Hou-hou-hou !...

— Moun Dieu ! marmurèt Sissourlet, aco's un loup. Calàs-vous, au mens, camaradas.

Mès lèu après lou crid gisclèt, proche, proche :

Ils s'y acheminèrent tous les trois. Et dès qu'ils furent arrivés ils se mirent en quête d'une cachette pour chacun.

— Je vois ce qu'il me faut, fit Couacouac, le premier. La pierre de l'évier tient encore au mur. Attendez, m'y voilà... Bigre ! que je suis bien !

— J'ai trouvé ! tra-la-la, chanta Cacaraca, le second. Laissez-moi m'envoler sur cette poutre. Bon ! j'y suis... Dites-leur qu'ils viennent.

— Quelle veine ! quelle veine ! s'écria à son tour Sissourlet, grimpé sur le haut d'un vieil escalier qui ne branlait pas trop. Je vais m'accroupir, ici, sur ce palier. D'en bas on me prendra pour une pierre.

Pendant qu'ils s'arrangeaient ainsi, la nuit était venue, très noire. Et nos trois maraudeurs ne jasèrent plus guère car le seul bruit de leurs voix les faisait tressaillir.

Or voici que tout à coup ils ouïrent là-bas loin, loin, loin :

— Hou-hou-hou !... Hou-hou-hou !...

— Mon Dieu ! murmura Sissourlet, c'est un loup. Taisez-vous, au moins, camarades.

Mais bientôt après, le cri retentit tout proche, tout proche :

Digitized by Google

— Hou-hou-hou !... Hou-hou-hou !...

— Lou vese, bufèt Sissourlet que las tramblantas l'agantavoun. Vèn vers aici. Bouleguen pas !

— Hou-hou ! Hou-hou ! faguèt lou Loup en passant soun nas per la porta.

Degus, boutàs, quincava pas. Ah ! couma un pichot gra de mil...

E lou Loup, niflejant, diguèt :

— Semblariè que çai i'a de mounde.

Adounc intrèt dins la Jasseta. Roudèt, roudèt, e se sarrèt lèu de l'ièira. Ai ! lou vejaqui qu'aussa soun mourre !... Paure Couacouac !

Mès Couacouac qu'èra fach à l'escuresina, zac ! vous ie fourrèt un cop de bec que i'empourtèt un floc dau nas.

— Moustre ! quialèt lou Loup en recueulant, çai i'a de talhurs !... Quantes cops de cisèu, ma maire !...

E se tenguèt escartat d'aqui. E couma creseguèt de veire quicon sus una fusta levèt lou cap en l'er. Cacaracà, qu'èra juste au-dessus e que i'escapava... de la pòu, lachèt soun roubinet. Flouc ! dins la maissa de mèstre Loup.

— Hou-hou-hou !... Hou-hou-hou !...

— Je le vois, souffla Sissourlet, saisi d'effroi, claquant des dents. Il vient de ce côté-ci. Ne bougeons pas !

— Hou-hou ! Hou-hou ! fit le Loup en passant le nez dans la porte.

Personne ne bougeait, allez ! Ah ! comme un petit grain de mil...

Et le Loup, flairant et reflairant, dit :

— Il semblerait qu'il y a du monde.

Alors il entra dans la Jassette. Il tourna, il tourna, et finalement il s'approcha de l'évier ! Aïe ! aïe ! le voici qui avance son museau !... Pauvre Couacouac !

Mais Couacouac dont les yeux s'étaient déjà un peu accoutumés à l'obscurité, paf ! vous lui douna un coup de bec qui emporta un lambeau de nez.

— Monstre ! cria le Loup en reculant, il y a des tailleurs, ici !... Quels coup de ciseaux, Messeigneurs !

Et il se tint éloigné de là. Et comme il lui sembla voir quelque chose sur une poutre, il leva la tête en l'air. Cacaraca, qui était juste au-dessus et chez qui un besoin pressant... de la peur qu'il eut, il lâcha son robinet. Flouc ! dans la gueule de sire Loup.

Digitized by Google

— Bèh! prr!... dequ'es aiço: çai i'a de maçous?... Maladicioun! m'a 'mpouisounat embé soun mourtiè!...

Se sauvèt d'un autre caire. Passèt contra l'escaliè :

— Tè! se mountave veire dequé fan lous maçous?...

Se fiquèt à mountà, à paupas. Pausava tout-escàs una pata dessus l'aireta, quand Sissourlet que l'esperava, bam! i'empeguèt un cop de closca que l'enmandèt petà d'esquinas.

— Au secous! bramèt nostre Loup en acampant sous osses. Çai i'a de tounalhès, atabé. M'an engrunat embé sas massas. Sauva! sauva, que me tugarièn!...

E travalhèt das artels qu'èra un plesi d'hou veire.

A toutes lous Loups que trouvava, ie veniè :

— Vou 'n anés pas à la Jasseta. I'a de toutes lous cors d'estat. Ai agut pena à m'en tirà...

Talamen que ges d'autres loups i'anèroun pas e que Sissourlet e las autras dos bonas closcas s'en escapèroun d'una bèla.

Es egal, boutàs, euguèroun pas l'iol de la nioch, e la pòu qu'endurèroun ie seguèt una bona liçou. Crese pas que ie

— Bèh! prr!... qu'est-ce que c'est que ça : il y a des maçons?... Malédiction! il m'a empoisonné avec son mortier!...

Il se gara d'un autre côté. Se trouvant près du vieil escalier :

— Tiens! dit-il, si j'allais voir ce que font là-haut les maçons?...

Il se mit à monter, à tâtons. Il posait à peine une patte sur le palier, lorsque Sissourlet qui l'attendait, bam! lui asséna un coup de tête qui l'envoya rouler par terre, échine première.

— Au secours! hurla notre Loup en ramassant ses os. Il y a des tonneliers, aussi. Ils m'ont démoli avec leurs masses. Sauve qui peut!... On finirait par m'avoir la peau!...

Et il travailla des orteils que c'était un plaisir.

A tous les loups qu'il rencontrait, il disait :

— N'allez pas à la Jassette. Il y a de tous les corps de métiers. J'ai eu grand'peine à me tirer de là.

Si bien qu'aucun autre loup ne s'aventura à y aller. Et Sissourlet ainsi que les deux bonnes têtes, ses compagnons, en réchappèrent d'une belle.

C'est égal, vous pensez bien qu'ils ne fermèrent pas l'œil de la nuit. Et la peur qu'ils endurèrent leur fut une bonne leçon. Je ne crois

Digitized by Google

tornoun se perdre dins lous bosses en faguent sous mourres en l'er!...

T'ant-i'a que, quand seguèt jour, retrouvèroun soun cami.

Lou gal cantèt
E iéu m'enanère.

Gustàvi THEROUND.

pas qu'ils y reviennent de sitôt se perdre dans les bois en faisant les petits éventés!...

Tant il y a que, lorsqu'il fut jour, ils retrouvèrent leur chemin.

Le coq chanta,
Et moi je m'en fus.

G. T.

BIBLIOGRAPHIE

Une édition classique de « Mireille »

Mistral (Frédéric): MIRÈIO, poème provençal. Édition publiée pour les cours universitaires, par Eduard KOSCHWITZ. Avec un glossaire par Oskar HENNICKE et le portrait du poète. Marburg, N. G. ELWERT, — 1900, gr. in-8° (XLIII-436 pages).

L'honneur d'être traduit à l'étranger fut longtemps le critère des œuvres géniales. Cet honneur, Mistral l'a depuis longtemps obtenu, et je ne sais s'il est une seule langue en Europe dans laquelle on ne puisse lire *Mireille*. Mais ce signe d'élection n'est plus suffisant de nos jours. Plus d'un livre parisien a triomphalement passé la frontière et trouvé des traducteurs, qui ne doit cet avantage qu'à des mérites négatifs : l'audace du thème, l'immoralité des peintures, l'étrangeté de la forme. A coup sûr, une réaction viendra, qui fera justice de ces vogues scandaleuses; mais, en attendant, il faut bien reconnaître ce fait matériel, que nombre d'écrivains, tenus, Dieu merci, en médiocre estime dans nos provinces françaises, ont été largement vulgarisés dans les capitales étrangères.

Il est, pour les grands esprits, une consécration plus rare et plus durable, et que n'obtiendront jamais les productions douteuses de la

Digitized by Google

décadence. C'est la gloire de se voir, vivants, rangés parmi les classiques. Mistral, parvenu au seuil de son éclatante vieillesse, vient d'atteindre ce superbe couronnement. Aux nombreuses éditions de *Mirèio* destinées au grand public, s'est récemment superposée une édition critique, à l'usage des étudiants.

Il est presque inutile de dire que l'initiative de cette publication appartient au docteur Ed. Koschwitz. Parmi les maîtres actuels de la philologie qui ont fait du provençal moderne l'objet principal de leurs études, il en est peu qui aient suivi d'aussi près l'évolution félibréenne. M. Koschwitz n'est pas seulement familier avec tout ce qu'a produit, depuis bientôt un demi-siècle, la pléiade dont Mistral est le chef; plusieurs fois il a séjourné dans la Haute et dans la Basse Provence, recherchant les anciens textes, recueillant de village en village, sur la bouche des vieillards, les formes les plus authentiques des divers dialectes de cette région. C'est dire quelle autorité exceptionnelle s'attache à tout ce qui nous vient de lui, en ce qui touche les parlers d'Oc.

Déjà, il y a quelques années, il nous a donné une *Grammaire historique de la langue des Félibres*. Ce volume est le premier qui ait visé à rechercher scientifiquement la structure et les sources de l'idiome de Mireille. Ce n'est guère au sein du Félibrige que pareil travail pouvait éclore; car, il faut bien le confesser, la plupart des écrivains de la renaissance méridionale sont des chanteurs instinctifs, qui riment comme l'oiseau gazouille, sans s'être jamais demandé quels principes peuvent bien présider au langage qu'ils ont empiriquement appris sur les genoux de leur mère et à la lecture de Mistral. Le grand Aubanel lui-même, au verbe si riche et si puissant, eût été bien embarrassé de se justifier théoriquement les formes splendides jaillies de sa plume. Un félibre cependant, le F. Savinien, avait compris combien un manuel élémentaire serait indispensable aux écoliers, pour leur apprendre les lois du langage maternel « avec la précision des formules législatives. » Sa *Grammaire provençale* a permis d'introduire dans l'enseignement primaire l'étude comparée des langues d'Oil et d'Oc. L'entreprise que Savinien a si heureusement conçue pour les apprentis félibres, le Dr Koschwitz l'a, à son tour, réalisée pour les étudiants romanistes. Sa *Grammaire historique* est l'indispensable guide que devra prendre quiconque, français ou étranger, sera désireux de connaître, dans son mécanisme intime et dans ses origines, la splendide langue mistralienne. C'est un traité définitif, que personne ne sera jamais tenté de reprendre en sous-œuvre, et qui, tout au plus pourra être complété, quelque jour, par l'auteur lui-même.

L'accueil fait à cet excellent volume et à d'autres études néo-provençales du Dr Koschwitz a inspiré à l'éminent linguiste l'idée de

Digitized by Google

publier un autre livre majeur, cette édition classique de *Mirèio*, qui est tout un événement pour le monde universitaire.

Jaloux tout d'abord de n'attacher son nom qu'à un texte irréprochable, M. Koschwitz s'est fait un devoir de réviser, vers par vers, ces splendides chants de *Mirèio* que tant de milliers d'admirateurs lisent et relisent. Or, le croirait-on! ce texte, si fréquemment réimprimé en France et au dehors, n'était point encore parvenu à la correction idéale. D'accord avec Mistral, qui, distrait comme Homère (*quandoque bonus dormitat*), avait laissé passer plus d'une coquille dans les tirages le plus minutieusement surveillés, il a pu établir enfin une *Mirèio* à l'abri de tout reproche typographique. Ce premier avantage a bien sa valeur, et ce n'est pas sans quelque confusion qu'un Provençal et un Français est obligé de reconnaître, à cet égard, la supériorité de l'édition allemande sur ses devancières.

On serait tenté, à première vue, de n'accorder à ce mérite qu'une importance médiocre. Il est de fait que, parmi les lecteurs sans nombre de la *Mirèio* de Charpentier et des réimpressions qui ont suivi, quelques-uns à peine ont pu être arrêtés par les fautes qui s'y étaient glissées; mais ces incorrections — indifférentes au public mondain, qui cherche, dans la lecture du poème, une délectation littéraire, sans nulle préoccupation philologique, — seraient pour des élèves à la recherche du sens littéral de chaque mot, d'insurmontables difficultés. Un jeune savant allemand, étudiant, il y a quelques années, l'idiome des Basses-Alpes dans le *Cagnard* et le *Diamant* d'Eugène Plauchud, s'est heurté assez fréquemment à cet obstacle, et plus d'une fois, victime des erreurs d'impression semées dans ces ouvrages, il a pris pour une forme dialectale ce qui n'était qu'une distraction de l'ouvrier. Grâce au Dr Koschwitz, ce péril est soigneusement conjuré pour les jeunes linguistes qui auront en main la nouvelle *Mirèio*.

Le savant éditeur ne s'est pas borné à épurer le texte, il l'a éclairé (*illustré*, dirait un italien) par d'abondantes notes. Il n'est pas un nom de personnage ou de lieu, une allusion à un fait historique ou à une coutume locale, une locution sentant le terroir, qui ne soit expliqué en quelques lignes sobres et précises. Celui qui aura lu concurremment les strophes du grand poète et les commentaires de l'éminent professeur, connaîtra, non seulement l'œuvre de Mistral, mais la Provence elle-même, dont *Mirèio* est comme l'abrégé.

Mais ce qui initiera mieux encore le lecteur à l'intime connaissance du renouveau provençal et de son chef, c'est la magistrale introduction qui ouvre le volume. M. Koschwitz y raconte par le menu les origines et le développement de ce mouvement littéraire que Roumanille et Gaut provoquèrent, il y a près d'un demi-siècle, et qui a fait éclore, dans tous les genres, des productions de premier ordre. Il fait con-

Digitized by Google

naître l'organisation du Félibrige, dont les écoles s'étendent aujourd'hui de Nice à Bordeaux et comptent plusieurs mille adhérents, tous voués, sinon à la culture de la langue, du moins à la propagation des idées régionalistes, au maintient des traditions locales, et à la revendication des libertés de la Province. Puis il nous donne sur Mistral, sa vie, son rôle dans le réveil ethnique du Midi Français, son œuvre de patriote et d'écrivain, de précieux détails, puisés aux sources les plus sûres. Avec cette modestie qui est la caractéristique des vrais talents, il a voulu emprunter la majeure partie de ce travail à deux écrivains français, MM. Paul Mariéton et Gaston Paris, auteurs, le premier d'un beau livre sur le Félibrige, le second d'une étude approfondie sur Mistral. Koschwitz s'est borné à coordonner, encadrer et compléter par quelques vues personnelles les pages de ces maîtres de la plume. De cette triple collaboration est sortie une histoire, complète et attachante, de la palingénésie méridionale, un tableau plein de couleur de la jeune littérature d'oc, tableau que domine la haute physionomie du « Subre Capoulié », et qu'orne de sa grâce la douce figure de son héroïne. Il était impossible, ce me semble, de souhaiter, pour l'immortel poëme, une préface mieux comprise.

Désireux de mettre sous la main des travailleurs tous les instruments qui leur sont nécessaires, l'éditeur a demandé à son collaborateur, M. Oscar Henuike, un glossaire qui les dispensât de manier de lourds in-quarto. Rédigé avec un grand soin, ce glossaire donne tous les mots du poëme, avec renvoi aux vers qui les contiennent. A côté de chaque mot se trouvent sa traduction et son étymologie. Cette dernière indication est singulièrement méritoire; car la langue de *Mirèio*, bien que se rattachant par une filiation directe à celle des troubadours, ne s'y relie qu'à travers plusieurs siècles, durant lesquels le Midi n'a compté que fort peu d'écrivains. Si bien qu'il est difficile de saisir les étapes successives de son évolution, et de souder bon nombre de vocables actuels à leurs lointains ancêtres du moyen âge. Aussi faut-il grandement louer M. Hennike du savoir et du flair avec lesquels il a pu reconstituer l'état civil de tant de mots, dont la forme, bien souvent, s'est profondément altérée à travers les âges. Que si, parfois, il a dû hésiter entre deux étymologies, ou s'est prononcé pour une étymologie incertaine, on ne saurait pas plus blâmer sa prudence que condamner sa hardiesse. La science du néo-provençal en est encore à la période des débuts et des tâtonnements. A mesure que seront publiés nos vieux documents en langue vulgaire, à mesure que les provinces sœurs apporteront, à l'exemple de la Provence, leur large contribution de prose et de vers à l'entreprise félibréenne, il deviendra possible de retrouver la parenté de bien des mots, et d'affirmer, avec quelque sûreté, leur provenance. D'ici là,

Digitized by Google

sachons gré aux maîtres qui, comme Hennike, ouvrent avec autorité la voie aux chercheurs, et honorons leur initiative.

Quand nous aurons dit que la *Mirèio* classique contient un artistique portrait de F. Mistral, nous aurons donné un aperçu complet de ce beau et bon livre, qui va faciliter l'étude d'un chef-d'œuvre et la connaissance d'une admirable langue [1]. La Provence qui devait beaucoup déjà à M. Koschwitz, lui sera reconnaissaute de cette publication hors pair, et le Félibrige, dont je me fais de grand cœur l'interprète, le remercie chaudement du vrai monument philologique qu'il vient d'élever à la gloire du pays d'oc.

L. de Berluc-Pérussis.

CHRONIQUE

Tous nos lecteurs connaissent l'usage italien des publications nuptiales. — *Per nozze*, — qui commence à se répandre en France, témoin ce Libre Nouvial, dont il a été rendu compte ici-même. En Italie, les publications de ce genre en l'honneur de quelques jeunes érudits ont donné naissance à de véritables volumes : par exemple les Mélanges Cian-Sappa,, les Mélanges Vittorio Rossi-Pia Teiss, qui ont une importance réelle pour les études philologiques et littéraires. Voici que les Italiens, à l'imitation de l'Allemagne et de la France, étendent cet usage à la célébration des anniversaires, des *jubilés* de savants et de professeurs illustres. Nous avons en France les Mélanges Graux, les Mélanges Weil, les deux volumes de Mélanges Gaston Paris, les Mélanges Gabriel Monod. On prépare les Mélanges Paul Fabre en l'honneur de ce jeune savant, éditeur du *Liber censuum*, mort si prématurément ; on organise des Mélanges Georges Perrot, pour le LXX^e^ anniversaire de l'illustre auteur de *l'Histoire de l'Art dans l'antiquité;* on devrait penser à des Mélanges Chabaneau. Les Italiens nous donnent un bon exemple en publiant un volume de Mélanges de Linguistique et de Philologie en l'honneur de Graziadio Ascoli. Trente-quatre savants, allemands, anglais, belges, espagnols, français, italiens, — parmi lesquels il faut citer nos compatriotes MM. G. Paris et V. Henry, — ont tenu à honneur de collaborer à ce beau recueil,

[1] N'omettons pas en effet de dire que l'introduction, les explications et le glossaire sont en français.

Digitized by Google

où ils ont pu représenter toutes les études linguistiques, sanscrit, arabe grec, latin, français, italien, dialectes italiens, etc. Comme le volume a peu pénétré en France, il nous semble utile d'en donner ci-dessous le sommaire détaillé :

Karl Brugmann, *Zum Haingesetz von Luceria CIL. IX*, 782. **Giacomo Ulrich**, *Il Favolello del geloso*. **Paul Marchot**, *Deux étymologies*. **Maurice Bloomfield**, *On the Sanskrit original of the Pranou Oupnekhat (Pranava Upanisat) in the Persian translation of the Upanisads*. **Rudolf Thurneysen**, *Altirische Adverbien*. **Gaston Paris**, *Ficatum en roman*. **Hermann Suchier**, *Kleine Beiträge zur romanischen Sprachgeschichte*. **Carlo Salvioni**, *Etimologie*. **J. Cornu**, *Estoria Troyâa acabada era de mill et quatrocentos et onze annos* (1373). **Claudio Giacomino** *Saggiuoli neo indiani*. **G. F. Fumi**, *Sul nominativo singolare del nome ariano*. **M. Kerbaker**, *Due leggende del Mahâbhârata* (voltate in ottava rima). **V. Henry**, *Etymologies bretonnes*. **Pier Enea Guarnerio**, *Nuove postille sul lessico sardo*. **C. Nigra**, *Il dialetto di Viverone*. **G. Gröber**, *Eine Tendenz der französischen Sprache*. **Cesare de Lollis**, *Dell' A in qualche dialetto abruzzese*. **Pio Rajna**, *La lingua cortigiana*. **P. E. Pavolini**, *Una Sûktâvalî giainica anonima*. **I Guidi**, *Una somiglianza fra la storia dell' arabo e del latino*. **Federico Garlanda**, *Sul dialetto biellese nella valle di Strona*. **J. Dyneley Prince**, *The modern Dialect of the Canadian Abenakis*. **Whitley Stokes**, *The Lebar Brecc Tractate on the Consecration of a Church*. **John Schmit**, Ῥιζικόν *risico*. **P. G. Goidanich**. *Intorno al dialetto di Campobasso* **W. Meyer-Lübke**, *Etymologisches*. **Silvio Pieri**, *Appunti etimologici*. **G. de Gregorio**, *Etimologie*. **E. G. Parodi**, *Il tipo italiano* aliâre, alèggia. **E. Gorra**, *L'Alba bilingue del codice vaticano Regina* 1462. **C. Michaëlis de Vasconcellos**, *Yengo (Engo) — Enguedat — Engar*. **V. Crescini**, *Dell'antico frammento epico bellunese*. **L. Biadene**, *Note etimologiche*. **F. L. Pullé**, *Postilla, a Graziadio Ascoli*.

L'un des collaborateurs, Carlo Salvioni, n'a pas jugé indigne de lui de rédiger les index analytiques de cette *Miscellanea linguistica in onore di Graziadio Ascoli*, dont il convenait de mentionner au moins le titre et la table des matières aux lecteurs de la *Revue des Langues romanes*. Elle a paru à Turin, chez l'éditeur Lœscher (in-4° VIII-626 pp.), avec portrait de G. Ascoli.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

Digitized by Google

INDEXED
THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX TILDEN FOUNDATIONS.

REVUE

DES

LANGUES ROMANES

PUBLIÉE

PAR LA SOCIÉTÉ

POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES

Tome XLIV

(Vme Série — Tome VI)

Nos 11-12

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1901

MONTPELLIER
AU BUREAU DES PUBLICATIONS
DE LA SOCIÉTÉ
POUR L'ÉTUDE DES LANGUES ROMANES
Rue de l'Ancien-Courrier, 2

PARIS
G. PEDONE-LAURIEL
Libraire-Éditeur
13, RUE SOUFFLOT

M D CCCCI

Digitized by Google

SOMMAIRE DES NUMÉROS 11-12

NOVEMBRE-DÉCEMBRE 1901

Pages

Aug. Vidal. — Costumas del pont de Tarn d'Albi 481

E. Stengel. — Le chansonnier de Bernart Amoros [*Suite et à suivre*] 514

Jacques Ulrich. — La traduction des Actes des apôtres en haut engadinois (*suite et à suivre*) 521

F. Castets. — I Dodici Canti. Épopée romanesque du XVI[e] siècle : chant X [*Suite et à suivre*] 530

Thérond. — Contes populaires languedociens [*Suite et à suivre*]. 551

Variétés. — J. Anglade : Le provençal en Souabe 572

Chronique 574

Table des matières 577

LES PROCHAINS NUMÉROS CONTIENDRONT :

Castets. — I dodici canti (suite et fin).
Chassary. — Le capoulié Félix Gras.
Delacrau. — Le Siège de Beaucaire en 1632 (suite).
J. Ducamin. — A propos d'un juron espagnol du XIV[e] siècle dans le *Manipulus curatorum*.
M. Grammont. — Le timbre des voyelles toniques en français.
— Ragotin.
A. Jeanroy. — Refrains inédits du XIII[e] siècle.
D[r] G. Marignan et **P. Moulinié.** — Étude sur le dialecte de la vallée du Vidourle, transition entre le provençal et le languedocien.
Ch. Mourret. — Une pharmacie provençale au XVI[e] siècle (suite).
L.-G. Pélissier. — Introduction au livre historique de Gobory (suite).
B. Sarrieu. — Le parler de la vallée de Bagnères-de-Luchon.
E. Stengel. — Le chansonnier de Bernart Amoros (suite).
H. Teulié. — Le recueil des traités provençaux de médecine et de chirurgie de l'Université de Bâle.
— Le vocabulaire du noyer.
G. Thérond. — Grammaire cettoise.
— Contes Languedociens (suite).
J. Ulrich. — La traduction des Actes des apôtres en haut engadinois, par Bifrun. (Suite)
Aug. Vidal. — Les Cartulaires d'Albi. Cartulaire AA I.
Villari. — Francesco de Sanctis e la Critica in Italia. (Traduction française).

☞ *Adresser tout ce qui concerne la rédaction de la* Revue à M. Léon-G. Pélissier, *villa Leyris, Montpellier.*

☞ A partir de 1902, la *Revue des Langues Romanes* sera publiée en six livraisons bimestrielles, qui paraîtront en janvier, mars, mai, juillet, septembre, novembre, entre le 1[er] et le 5 du mois.

Digitized by Google

COSTUMAS DEL PONT DE TARN D'ALBI

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX TILDEN FOUNDATIONS.

Nous aimons mieux l'avouer tout de suite : le document qu'on va lire n'est pas inédit. Il a été publié par Émile Jolibois dans une plaquette qui porte pour titre : *Albi au moyen âge* (1871), et reproduit, la même année, dans l'*Annuaire du Tarn*. La plaquette n'est pas en librairie et dans quelle bibliothèque se trouve l'almanach administratif ? Première circonstance atténuante.

Nous pouvons en invoquer d'autres pour légitimer la réédition des *Costumas*. Jolibois, le toujours regretté archiviste du Tarn, un paléographe presque impeccable, a quelquefois mal lu son texte qui, pourtant, n'offre guère de difficultés de lecture. Une nouvelle édition s'impose d'autant plus que l'autorité du premier éditeur est plus grande. D'autre part toutes les règles admises pour la transcription des vieux documents n'ont pas toujours été respectées ; le travail de Jolibois est, pour ainsi dire, une photographie ; il a reproduit les mots tels qu'ils sont tombés de la plume du scribe. Ainsi, il écrit *nossia enhobra* pour *no ssia en hobra*, *emieg*, *equartairo*, *destanh*, *deneolas*, *questengo*, etc., etc., pour *e mieg*, *e quartairo*, *d'estanh*, *de neolas*, *ques tengo*. Ce respect exagéré du texte, qui pourrait finir par le rendre inintelligible, ne peut s'admettre ; il appartient à l'éditeur d'une œuvre de la nature de celle qui nous occupe d'en faire disparaître les verrues ; le respect de la langue doit passer avant le respect du texte.

Enfin, troisième circonstance atténuante, ce texte est un document si précieux, qu'il ne peut avoir sa pleine valeur que dans un périodique spécial, tel que la *Revue des Langues romanes*.

La réédition de *las costumas del pont de Tarn d'Albi* est

Digitized by Google

donc justifiée. Résumons leur histoire. Le pont d'Abi, construit, dans les environs de 1035 [1], sur un alleu du chapitre collégial de Saint-Salvi, appartint d'abord aux vicomtes et devint bientôt propriété des évêques, seigneurs temporels de la ville. Mais ceux-ci trouvèrent un peu lourde la charge de l'entretenir et en firent cadeau à la ville d'Albi. Il est certain que les vicomtes établirent un droit de péage pour pouvoir subvenir aux frais d'entretien, bien que le chapitre eût mis à sa donation cette condition que si l'on voulait, une fois le pont construit, exiger quelque chose des passants, le produit en reviendrait aux chanoines ; les évêques maintinrent ce droit qui passa à la ville.

Un extrait des registres du Conseil d'État de 1745, conservé aux Archives d'Albi, nous fait connaître que les consuls le percevaient dès 1245 [2]. On y lit : « Scavoir, copie collationnée » d'un tarif intitulé : *C'est les coutumes du pont d'Albi* [3], tirées » du Livre des Libertés, privilèges, franchises, coutumes et » prérogatives des consuls et habitans de la ville et juridiction » d'Alby, portant autorisation des dits privilèges et coutumes ; » en suitte est un acte du trois des ides de may de l'année » mil deux cent quarante-cinq consenti par Durand, évêque » d'Alby, portant autorisation des dits privilèges et cou- » tumes. »

Dans un acte de notoriété du 21 janvier 1533, rédigé par le viguier d'Albi Carcynous, nous lisons : « Supplient humble- » mant les consuls de la présent cité d'Alby que vous plaise » leur octroyer et fère espédier attestation, pour leur servir » à temps et lieu, de ce que les d. supplians ont (*trou dans le* » *parchemin*) de tant de temps que n'est mémoire du contraire, » pour entretenir le pont de la rivière du Tarn, murailles, » fontaines et chemins (*trou*), le pontanage duquel Monsei- » gneur l'évesque d'Alby, seigneur temporel de la cité, prend » et lève certaine portion [4]. ») L'évêque en effet s'était réservé, au moment de la concession, le droit de péage à per-

[1] Cf. *Histoire de Languedoc*, édition Privat, V, p. 414, col. 2.
[2] DD. 9.
[3] On voit que c'est la traduction du titre de notre document.
[4] Arch. de la ville, DD 9.

Digitized by Google

cevoir la veille et le jour de la fête patronnale de Saint-Salvi qui attirait à Albi un grand concours de fidèles [1].

Enfin un compromis, ménagé par l'archevêque de Bourges, entre l'évêque Bernard de Combret et les consuls, et qui est daté du mercredi après la fête de saint Mathieu, apôtre, du mois de septembre 1268, nous fournit sur le pontanage les détails qui suivent : « De la renda del pont de Tarn. Li co-» sol[s] eligirau dos prohomes a gardar las obventios del pont, » e, se no i sso cossols, autres XII prohomes de la ciutat, » liqual[s], davant l'avesque o davant son baile, e davant los » cossols que presentz serau, o davant los prohomes davant » dichs, liqual[s] presentz seran, juraran que fizelment gar-» daran las obventios davant dichas a despendre en los uses » del pont et en los autres uses comunals de la vila ; e que » contra l'avesque o contra la Glieia d'Albi alcuna causa de » las dichas obventios non despendrau ; liquals dos baros, a » la fi de cascun an, redrau comte o raso davant los cossols, » e se no i sso cossols, davant XII que presens seran pro-» homes, e davant lo baile del avesque, loqual li cossols o li » prohomes seran tengutz apelar ad aquo, se el i volia esser [2]. »

De ces citations il résulte donc que le tarif du pontanage qu'on va lire est antérieur à 1245. Il n'est pas même improbable, bien que cette hypothèse ne soit étayée d'aucun document, que les consuls aient conservé le tarif élaboré par les évêques ou les vicomtes ; et dès lors, il remonterait au moins au XII[e] siècle ; mais ne daterait-il que de 1245, qu'il serait d'âge très respectable.

Ce n'est pas son meilleur titre à la vénération des érudits : les coutumes du pont d'Albi, dans la simple nomenclature des noms qui s'y déroulent, sont, en quelque sorte, le vivant tableau de l'Albigeois à ces époques reculées. Grâce à ce vénérable document, qui semble si aride au premier abord, nous revoyons ses plaines et ses coteaux aux multiples cultures ; nous pénétrons les secrets de son industrie et de son commerce ; nous surprenons nos ancêtres dans l'intimité de leur

[1] Cf. *Introduction à l'Inventaire sommaire d'Albi*, par Émile Jolibois, p. 30.

[2] Cartulaire de la ville d'Albi, AA 1.

Digitized by Google

vie : à table, dans leur lit, avec leurs vêtements variés. N'est-ce pas une véritable résurrection ?

Evoquons l'homme du XIII[e] siècle dans son intérieur.

Il est revêtu d'un *gonel* ou robe qui lui descend aux talons et qu'il serre autour de la taille par une *parge vermelh* ou ceinture rouge ; par dessus, il porte, suivant la rigueur de la température, un *mantel* ou une *gannacha*, sorte de manteau.

A la robe, au manteau devait être adapté une espèce de capuchon, le *capairo*, ou chaperon, si commun au XIV[e] siècle, n'étant pas mentionné dans le tarif.

Gannacha, mantel et *gonel* sont ornés de *folraduras* plus ou moins riches, fournies par les peaux de lapin ou de lièvre, par des peaux de *volp* (renard) ou de *faina* (fouine).

Les habits sont faits de toile de lin ou de chanvre, de draps de diverses couleurs qu'a teints le teinturier.

Il chausse ses pieds de *sabatas* ou de *patisses ;* la race bovine, la race chevaline, la race asine, le cerf, le chevreuil, le daim lui fournissent le cuir nécessaire ; s'il est pauvre il se contente de la chaussure en bois, les *esclops*.

On remarquera que le tarif du pontanage ne prévoit pas le linge de dessous, chemises, etc.

De la présence du *razor* dans la pancarte, on peut tirer la conclusion que le port de la barbe n'était pas obligatoire.

Le costume de la femme ne se distingue de celui de l'homme que par un *gardicor* (corsage) qui serre le *gonel*.

Pénétrons dans la cuisine de ce contemporain de Philippe-Auguste. A son *fogairo* (foyer) où brûle un feu clair de *lenha* (bûche) ou de *socas*, ou bien encore de *carbo fag a fum* ou *a flama*, nous trouverons : le *cramalh*, le *cap foguier*, l'*ender*, la *rispa*, l'*astier* dans lequel l'*aste* s'emmanche. Au *cramalh* est pendue l'*ola* que lèche la flamme des *cassadas*. Au centre de la pièce se dresse la *taula ;* dans un angle, sur ses quatre *pecols*, l'*archa* repose. Tout autour reluit l'innombrable batterie de cuisine : *pairolas* et *pairols* de cuivre de tout calibre, *blechis*, *bascis*, *bassinas*, *conquas*, *cobertoiras*, *holas de coyre*. Sous le manteau de la cheminée pend le *caleilh* à trois becs, copie de la lampe romaine. Au plancher se balancent les *cambajos* et les *says*. Dans un réduit les *padenos*, les *padenas*, les *olas* de terre cachent leurs flancs noircis par le feu.

Digitized by Google

La table de ce lointain ancêtre du XII[e] ou du XIII[e] siècle, qu'on traite de barbare, est copieusement et délicatement servie. Le bœuf, le mouton, le veau, l'agneau, le chevreau frais y figurent à côté du porc, du mouton, du bœuf, conservés dans le *say fundut* et le sel. Aux jours de festivité, la chère est plus délicate : *conilhs, lebres, dam, cabrol,* emplissent la salle à manger de leur odorant fumet[1]. Le poisson salé abonde : *sardina, anguila, mujol, arenc, merlus, sepia, salmo, ualfi.* Les légumes ne sont pas moins variés ; on n'a que l'embarras du choix entre *favas, pezes, gieissas, sezeros, lentilhas.* Le dessert comprend les fromages[2], les fruits : raisin, figue, pomme, poire d'angoisse, châtaigne, noix, noisettes ; les gâteaux, *neolas* et *corvels.*

Le pain est servi dans des *escudelas panieiras*, et le vin dans des bouteilles de verre, dans des *pichiers* et des *pichieiras* de terre ou d'étain. Sur la table, garnie d'une *jupa* (nappe), se pressent les *escudelas*, les *veires*, les *enaps*, les *cotels*, les *culhiers.*

Au XIII[e] siècle, le lit est aussi confortable que de nos jours ; il comprend le *chalo* que garnissaient la *cossera* de plume, le *lansol*, la *flessada*, la *vanoa*, le *coissi*. Un *alcassi* recouvre le *coissi* et la *cossera.*

Au point de vue agricole, l'Albigeois était, au XIII[e] siècle, un raccourci, une synthèse de la France presque entière. Tous les genres de culture s'adaptaient à son sol d'une inépuisable fécondité. La vigne grimpait aux flancs de ses coteaux, et il s'honorait de crus qui n'ont pas encore perdu toute faveur : Gaillac[3], Lisle, Rabastens et, dans les environs d'Albi même, Cunac, Cahuzaguet. Dans sa large plaine que coupe le Tarn, on récoltait toutes les céréales connues sous le nom générique de blé : le *froment*, la *mossola*, la *seguial*,

[1] On remarquera que le tarif ne fait aucune allusion au gibier à plume pas plus qu'aux poules, oies, canards, dindons.

[2] Il est regrettable que le tarif ne nous fasse pas connaître les variétés de fromages alors en honneur. Les comptes consulaires de 1393-94 nous révèlent le fromage de *gleuo*. Per III parels de perlicz que costero VII s. VI d... e per X lbr. de fromatge de gleuo que costavo VIII s. IIII d.

[3] Sur cette question du vin. cf. nos *Deux livres de raison* (1517-1550) chap. 15, pp. 333-360.

Digitized by Google

l'*ordi*, la *palmola*, l'*espeuta*, la *civada*. Le tarif ne mentionne pas le *milh*, mais nous l'avons rencontré dans un document de la fin du XII[e] siècle [1] et les registres des délibérations de la communauté d'Albi de 1372 à 1388 nous apprennent que les *milhieiras* étaient nombreuses aux environs de la ville. Ces mêmes registres nous révèlent l'existence du *panis* que le *milh* finit par détrôner [2].

Ces champs de céréales ou d'avoine étaient coupés de champs de *favas*, de *pezes*, de *gieissas*, de *cezeros* dont on connaissait peut-être les propriétés tinctoriales [3].

Le long des cours d'eau, dans les *canabieir s* ou *cambos* [4] — les deux termes sont synonymes — on récoltait le *li* et le *cambet* pour leur tige et leur graine, le *linos* et le *canabos*; la *roia* pour sa graine et sa feuille, le *pastel* pour sa feuille aussi et sa *paslieira*.

Les essences d'arbres nommés dans le tarif sont assez rares ; l'Albigeois cultivait pour son fruit et pour son bois : le pommier, le poirier, le châtaignier, le chêne, dont l'*aglan* était l'objet d'un commerce régulier ; à cette trop courte nomenclature il faut certainement joindre l'*olm* et le *pibol*, que nous trouvons dans les comptes consulaires.

Si nous pénétrons dans une de ces fermes qui se dressent dans la plaine ou sur les coteaux, nous y rencontrerons tous les animaux des espèces bovine, chevaline, ovine et porcine : le *beu* et la *vaca*, le *vedel* et la *vedela*, le *caval*, le *rossi* et l'*egua*, les *polis azinis*, les *polis cavalis* et les *polinas*, l'*aze* et la *sauma*, le *moto*, la *feda* et l'*anhel*, le *boc* et la *cabra*, le *porc*, la *trueja* et le *porcel*. Avec un peu d'imagination même on

[1] Cf. notre travail : *La culture du maïs en France*, Comptes rendus du Congrès des Sociétés savantes en France, 1900.

[2] On lit dans le *Trésor du Félibrige* : Panis, pains, (g.) (rom. panic, cat. panis, esp. panizo, it. panico, lat. panicum) subs. masc. Panic genre de plantes graminées. Voyez Mihauco, petit millet, millet à grappes.

[3] L'introduction de l'*anis*, cultivé aujourd'hui dans certaines parties de l'Albigeois, est postérieure au XIII[e] siècle, puisqu'il ne figure pas au tarif.

[4] On voit l'air de famille entre *cambos* et *cambet*. Le *cambos* est un champ planté de chanvre.

Digitized by Google

pourrait voir les bœufs et les vaches qui paissent l'herbe du pré voisin, les pieds entravés dans leurs *bueias ;* on pourrait entendre le son des *esquilas* qui *tintinnabulent* à leur cou.

La charrue du XIII[e] siècle diffère à peine de celle d'aujourd'hui. Le tarif nous fait connaître quelques-unes des pièces qui composaient l'*arayre* : la *relha d'aratie*, le *clap*, l'*esteva*, le *dental*, le *guavent*, l'*arariga*. La charrue d'aujourd'hui comprend : les *aureillous*, lame de fer qui défend le cep, la *cambeto*, partie courbée de la charrue, le *coutel*, coutre qui fend le sol, le *dental*, cep, soupeau, bois qui fixe le soc ; les *entrefitsos*, clavettes que l'on passe dans l'ouverture des arcs-boutants ; l'*estebo* ou mancheron ; le *gaben* ou soc ; les *lunetos*, fer en S ; la *plato*, lame de fer qui protège le cep ; la *poste de mousso*, planchette qui sert à renverser la terre ; la *relho*, soc large ; les *tendillos*, verges en arc-boutant qui assujettissent le cep au corps de la charrue ; le *tescou*, coin qui assujettit le manchon à la queue du soc ; le *tiradou* ou timon, l'*arariga* du texte ; le *trazegat*, support portant l'anneau dans lequel on introduit le timon [1].

Les outils aratoires sont peu variés : la *dalh*, les *fausses*, l'*acha*, des *palas* diverses, la *palabessa*. Et comme le laboureur se double d'un tonnelier et même d'un charpentier, à côté de l'*acha* on trouve la *doladoira* et le *bezagut*.

La vaisselle vinaire comprend : le *tonel*, le *cornut*, le *fust*, l'*agrassier*, les *semals*.

Enfin, dans la ferme, on trouve certainement les nombreuses variétés de *paniers* et de *descs*, les *cruvels* pour cribler les grains et les *sedasses* pour tamiser la farine, le *mortier de peyra* et le *menestier* pour aiguiser.

A la lumière de la pancarte que nous étudions, l'Albigeois nous apparaît aussi intéressant au point de vue industriel qu'au point de vue agricole. Pour l'éclairage, il utilise l'*oli* de noix, et cela suppose l'existence de *truelhs* ou moulins à huile ; la *cera* de ses abeilles pour ses *entorcas* et ses *doblos*, dont les consuls font cadeau à tous les personnages importants qui traversent leur ville : ils sont même tenus de servir à l'évêque

[1] Cf. *Dictionnaire de la langue romano-castraise*, par J.-P. Couzinié, au mot *alayre*. Cantié et A. Rey, impr. à Castres, 1850.

Digitized by Google

une rente annuelle de 50 livres de *sera en obra*. C'est donc une industrie florissante. Du suif des animaux qu'il abat, il fabrique des *candelas de seu*.

Avec les arbres de leurs forêts, les Albigeois débitent des *postz*, des *latas*, des *plancas ;* ils confectionnent des *cabiros, cayratz*, des *corundas*, des *traus*, de *claupoinhs*, de *caissas*, de *boyssas*, d'*enapiers*, d'*escalas*, de *palas*, d'*esclops*, des *fustas de lieig*. Dans le cœur du chêne, ils creusent leurs *grazals de fust*, leurs *escudelas manjadoir as*, leurs *enaps de fust*. Des branches flexibles de l'osier ou du coudrier, ils tressent leurs *escudelas panieiras*, etc.

La tonnellerie est plus florissante encore que l'industrie de la cire ; les forêts du pays, celle de Grésigne surtout, fournissent le merrain nécessaire pour la vaisselle vinaire et pour les *salcles* des tinettes et des barriques.

Les variétés d'étoffes et de tissus fabriqués dans le pays ne sont pas indiquées. Il devait cependant exister une grande diversité de draps, si l'on s'en rapporte aux articles 62 à 66. On apportait à Albi les draps pour les faire *ordir*, *tieisser*, *parar* et *tenher*. Il est probable que les *cardos* et les *penches* mentionnés dans le tarif servaient au peignage des draps. Albi avait des teintureries sur les deux rives du Tarn et surtout au faubourg du Pont où se trouvait un lieu dit *las Tendas*, parce qu'on y étendait les draps. Les matières colorantes employées par les teinturiers étaient le *pastel*, la *roia*, la *peirela*, las *senres clavelada*s et probablement le *fuelh*.

Le chanvre et le lin étaient filés dans le pays ; nous en trouvons la preuve dans la présence au tarif des *fuzes* et des *vertelhs*. Lin et chanvre se présentaient sous forme d'*estopas* ou de *fial* et d'*escatiot*. Avec l'*estopas* on fabriquait la *corda*.

On verra (art. 44 à 57) la grande variété de peaux dont on disposait au XIII[e] siècle. Il fallait donc des tanneries pour les *adobar*. Elles étaient nombreuses, à Albi même, sur le ruisseau de *Bondidor*, à Verdusse, près du Tarn, etc. Ces établissements industriels portaient le nom de *Calquieiras*[1], parce que les tanneurs employaient la chaux. Les autres

[1] On trouve encore des localités appelées Calquière, dans l'Albigeois. Lavaur avait, au moyen âge, sa rue de *las Calquieiras*.

Digitized by Google

matières qu'ils utilisaient étaient le *tan*, le *rodor* et la *rabassa*. La feuille de cette dernière plante donnait au cuir une teinte jaune. Le *rodor* était cultivé dans la plaine albigeoise et souvent nous avons rencontré, dans les procès-verbaux des jurés de la ville, des dégâts causés à des *rodoriers*.

Le tan était concassé au moyen de meules, et la ville possédait au moins un moulin à tan ; près du rempart, non loin de la porte de Ronel, existait un lieu dit *Molentania*.

Parmi les métaux on relèvera : le *coyre* et le *latho* en pièce ou manufacturé, le *plom*, l'*estanh*, le *fer* sous ses innombrables formes ou en *verga*, prêt à être travaillé, l'*ascier*, l'*acier de Levan*. Les *fabres* ou ouvriers du fer connaissaient le *carbo de peyra* qui, d'après une tradition constante, ainsi que le remarque Jolibois, aurait été extrait des houillères de Carmaux. Les mines de charbon de la région albigeoise furent donc des premières du monde à être exploitées ; on sait, par un livre terrier anglais de 1183, que le XII[e] siècle vit la découverte des si riches houillères de l'Angleterre ; que, dès 1315, Newcastle exportait ses houilles en France. Une légende fait remonter les houilles de Liège à 1198 ; enfin, le fait de l'exploitation des houillères de la Loire est constaté par un acte public de 1321[1].

Existait-il des verreries dans l'Albigeois au XIII[e] siècle ? C'est probable ; mais aucun document ne l'établit. Dans ses *Extraits de registres de notaires*[2], M. Portal a relevé un certain nombre de noms de verriers, qui avaient une chapelle dans la forêt de Grésigne ; mais la plupart appartiennent aux XV[e] et XVI[e] siècles. Nous ne pouvons donc affirmer que les *botelhas* et les *veires* sortaient des manufactures du pays.

Le tarif permet de relever d'autres industries : la poterie, la coutellerie, pour laquelle on utilisait les *corns* mentionnées ; les fabriques d'armes, etc., etc. Mais, de même que pour la verrerie, il n'est possible de s'appuyer sur aucun document positif.

Du reste nous en avons suffisamment dit pour qu'il soit

[1] Cf. *Les Houillères de Carmaux*, par Emile Jolibois, *Revue du Tarn* X, p. 77.

[2] *Revue du Tarn*, vol. XIII, XIV, XV, XVI, XVII et XVIII.

Digitized by Google

possible d'apprécier la puissance économique de l'Albigeois au XIII[e] siècle.

Quelques mots du document lui-même pour terminer notre trop longue étude. Les Archives d'Albi ne possèdent pas l'original de *las costumas del pont de Tarn ;* nous avons reproduit la copie qui se trouve au cartulaire AA 1. Bien qu'elle ne soit pas datée, elle est incontestablement de la première moitié du XIV[e] siècle. L'écriture, qui est très soignée, n'offre aucune difficulté de lecture ; seule *s* peut facilement se confondre avec *f*. Les lettres ont 3 millimètres de haut.

Tous les titres sont à l'encre rouge. La lettre *S* de *Se passa* de l'art. 1 est rouge dans la partie supérieure et bleue dans la partie inférieure. L'intérieur des boucles est ornée de traits forts délicats, bleus dans le haut, rouges dans le bas ; chaque *P* de *Pereissa manieira* est alternativement rouge et bleu avec une ornementation semblable, en plus petit, à celle de *S,* bleue quand la lettre est rouge, et rouge quand la lettre est bleue.

Ajoutons que le tarif est écrit sur deux colonnes, qu'il occupe 20 pages du cartulaire et que le parchemin mesure 21 centimètres de haut sur 16,5 de large.

Nous avons traduit ou essayé de traduire tous les mots, et ils sont assez nombreux, qui ne figurent pas dans Raynouard. C'est donc un apport nouveau au Dictionnaire de la langue romane ; de telle sorte que *las Costumas* que nous rééditons sont aussi intéressantes au point de vue philologique qu'au point de vue économique.

AYSSO [SO] LAS COSTUMAS DEL PONT DE TARN D'ALBI

Coyre e lato e plum

1. Se passa pel pont de Tarn una pessa de coire que peze mieja liura que no ssia en hobra, deu pagar mealha ; e se peza mieg quartairo, I denier, et I quartairo, I denier, e mieg quintal II deniers, e la saumada VI d.
2. Per eissa manieira, I[e] cassa de ferrat [1] de coire deu mealha, et

[1] Cette manière de puiser de l'eau dans le seau avec une casse n'a pas disparu de l'Albigeois.

Digitized by Google

I blechi, I denier [1], et una pairola pauca o granda, I denier, et I pairol pauc o gran, dos deniers ; la saumada de qualq[ue] bestia sia, VI d.

Lato q[ue] no sia en obra

3. Per eissa manieira, una pessa de latho que no ssia en hobra, que peze mieja liura, deu mealha, e se peza mieg cartairo, I denier, e se peza I quartairo, II deniers, et una saumada, VIII deniers.

Lato en obra

4. Per eissa manieira, I basci de latho deu mealha, et una bassina, I denier, et una conqua [2], I denier, et I bocal, I denier, et una issarapa [3], I denier.

Plum que no sia en obra

5. Per eissa manieira, una pessa de plom que no ssia en obra, que peze III liuras, deu mealha ; e se peza mieg quartairo, I denier, e quartairo, II deniers, e la saumada, VI deniers.

Estainh

6. Per eissa manieira, una pechieira [4] d'estainh, que peze doas liuras, deu I denier, et I lavador, I denier, et I fais de home, II deniers, e la saumada, VIII deniers.

Esquinals de buou

7. Per eissa manieira, XII esquilas de buou o de motho devo I denier, e la saumada, VIII deniers ; et una hola de metalh, I denier.

Fer en obra e que no sia en obra

8. Per eissa manieira, VI cassolas[5], ho VI cobertoiras, ho VI rispas, ho VI caleilhs, IS mealha, e la dozena, I denier ; e se us hom ne porta so fais, I denier, e la saumada, VI deniers.

[1] Aujourd'hui le *blechi* est le seau en métal, *coyre o lato*, le *ferrat* est le seau en bois garni de bandes de fer.

[2] Cuvette. Cf. Du Cange *Concha*.

[3] Coquemar. Cf. Du Cang. *Eschirapa*.

[4] Pinte Cf. Du Can. *Pecherium*.

[5] Cuilher à pot. Du Can. en fait un diminutif de *cassa*.

Digitized by Google

Enders

9. Per eissa manieira, I ender [1], mealha et I cap foguier, I denier ; et I aste ab son astier [2], I denier; et I cramalh, I denier.

Relhas

10. Per eissa manieira, una relha d'aratie [3] ho I clap [4] deu mealha, et I guavent, mealha.

Cadenas

11. Per eissa [manieira], una cadena de mieja cana, mealha, e d'una cana I denier, e per tant q[ue] sia longa no deu pagar po.

Acha o bezagutz o doladoira

12. Per eissa manieira, una acha [5] o I bezagut [6] o I doladoira [7], que hom aja cumprada o ane vendre, deu pagar I denier.

Dalhs

13. Per eissa manieira, I dalh, una mealha, et I fais I denier, e la saumada, VI deniers.

Fausses

14. Per eissa manieira, VI fausses, mealha, e dotze fausces, I denier, et I fais, I denier, et una saumada, IIII deniers.

Forfetz

15. Per eissa manieira, unas forfetz [8], I denier, e la saumada VIII deniers.

Clavels

16. Per eissa manieira, c clavels, de canha moyso que sio, mealha, e cc, I denier, e la saumada V deniers.

[1] Trépied. Cf. Du Cang. *Ender*.

[2] Hâtier.

[3] Jolibois ne donne pas ce mot dont la lecture est assez difficile. Par *relha d'aratié*, il faut entendre soc de charrue, la *relho* d'aujourd'hui.

[4] Clapet.

[5] Hache. Cf. Du Can. *Acha, achia*.

[6] Besaigue, hache à double tranchant. Cf. Du Can. *Bisacuta*.

[7] Jolibois écrit *colodoira*. Doloire. Cf. Du Can. *Doleria*.

[8] Ciseaux: Cf. Du Cang. *Forfex*.

Digitized by Google

Fers

17. Per eissa manieira, VI fers de bestia, mealha, e XII fers, I denier, e I fais, I denier, e la saumada, V deniers.

Fers de neolas

18. Per eissa manieira, us fers de neolas [1], I denier, et I fers de corbels [2], I denier, et us fers de gaufres, I denier.

Cadenat

19. Per eissa manieira, I cadenat, I denier, et unas bueias [3] de bestia, I denier.

Manguas

20. Per eissa manieira, unas manguas [4], IIII deniers.

Borra de peirieira

21. Per eissa manieira, una borra de peirieira [5], I denier.

Padena

22. Per eissa manieira, I padeno ho una padena ho Ia trapa [6] de fer deu pagar I denier, e la dotzena, II deniers, e la saumada VIII deniers.

Fer

23. Per eissa manieira, I mieja verga de fer estrag [7], mealha et una verga, mealha, e mieg quintal, mealha, et I quintal que ane sobre bestia, I denier, e la saumada, cans que quintals porte, I denier, que sia d'un senhor; e sel home, qual[s] que sia quen porte de dos senhors o de tres o de plus, que page per cadun senhor mealha.

Toloiras

24. Per eissa manieira, VI parelhs de to(lo)loiras [8], mealha, e XII parelhs, I denier, et I fais, II deniers, e la saumada, VIII deniers.

[1] Fers à oublies.
[2] Fers à curvelets.
[3] Entraves pour animaux.
[4] Instrument de torture ou de guerre. Cf. Du Cang. *Manganum*.
[5] Masse de carrier: Aujourd'hui: *bourro* et *dourro*.
[6] Casserole à faire chauffer le lait. Trad. de Jolibois.
[7] Ray. *Estrang* et *estranh*.
[8] Jolibois traduit par *forces*.

Digitized by Google

Razors

25. Per eissa manieira, VI razors que ano per venre, mealha, e XII, I denier, et I fais, II deniers, e la saumada, VIII deniers.

Cotels

26. Per eissa manieira, VI cotels que ano per vendre, mealha, e XII cotels, I d[enier], e la saumada, VIII deniers.

Espasas

27. Per eissa manieira, VI espasas, mealha, e XII, I denier, et I fais, II deniers, e la saumada, VIII deniers.

Ascier

28. Per eissa manieira, III liuras d'ascier, mealha, e mieg quartairo, I denier, e I cartairo, II deniers, et I fais de home, II deniers, e la saumada, VI deniers.

Encluge

29. Per eissa manieira, una encluge [1] que peze mieg cartairo, I denier, et I cartairo, II deniers, et una que peze II quintals ho tres, VI deniers.

Carbo

30. Per eissa manieira, carbo ques fagtz a fum, lo fais d'un home, mealha, e sel carbo era fag a flama, que no pague re; e la saumada del carbo del fum, que pague I denier; e carbo de peira, que pague atretant [2] se passa pel pont.

Banec roma

31. Per eissa manieira, I banee roma [3], I denier.

Thimo

32. Per eissa manieira, I thimo [4] en que puesca hom pezar mieg quartairo, I denier; e quant sera gran(s), quei i puesca hom pezar I quintal, dos deniers.

[1] Ray. *Encluget* et *enclutge*.
[2] E. Jolibois a écrit *acirtant*.
[3] Romaine, machine à peser.
[4] Grandes balances dont les plateaux en bois sont reliés au levier par des chaînes. Aujourd'hui *timon*.

Digitized by Google

Sartalhas [1]

33. Per eissa manieira, una sarralha am verolh, mealha, et I fais I denier, e la saumada, V deniers.

Bestias vivas (*porcels*) [2]

34. Per eissa manieira, I porsel petit, que hom porte en sac o en marga, que hom l'aja [3] comprat o ane per vendre o per donar, paga meala.

Porc

35. Per eissa manieira, I porc que ane a mercat o n' venga, paga mealha; e se retorna, lo dia meteis [4], lo dig porc, ses cambiar de senhor, que pasce quitis tot aquel dia; e s'en passava l'endema, que pague mealha; e lo dig porc o autra bestia, canha que sia, cambian de senhor, o per venda [5] o escambi, pague atretant [6] coma a pagat a l'int[r]ar [7].

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX TILDEN FOUNDATIONS.

Moto

36. Per eissa manieira, I moto o una feda, mealha.

Boc

37. Per eissa manieira, I boc o una cabra, mealha.

Aze

38. Per eissa manieira, I ase o una sauma [8] XII deniers, que vengua a mercat o n' vengua a fieira [9].

Egua

39. Per eissa manieira, una egua o un rossi, XII deniers, que ane a mercat o n' vengua, o de fieira.

[1] Correc: *sarralhas*.

[2] Le mot porcels, écrit à l'encre noire et en plus petits caractères, a été ajouté postérieurement.

[3] Jolibois écrit *laia*.

[4] Jolibois a écrit : *metis*.

[5] Jolibois a écrit : *vendra*.

[6] *Arretant* dans la copie de Jolibois.

[7] *Alintrat* dans la copie de Jolibois.

[8] *Famna* dans la copie de Jolibois.

[9] Dans la copie de Jolibois : *on vengua*,

Digitized by Google

Buous o vacas

40. Per eissa manieira, I vedel o una vedela o I buou o una vaca, I denier.

Poli azini

41. Per eissa manieira, I poli azeni[1] o I poli cavali, Ia polina o I mulat o una mulata, XII deniers.

Cavals

42. Per eissa manieira, I caval que ane per vendre[2] que sia cubert, V sols, e XII deniers se no va cubert(z).

Pel de moto

43. Per eissa manieira, una pel de moto o de feda am lana, mealha, e VI pels, I denier, I fais, I denier, e la saumada, I denier[3].

Codens de motos

44. Per eissa manieira, IIII codens[4] de motos o de fedas, mealha, e XII, I denier, e la saumada, V deniers.

Pel de boc o de cabra

45. Per eissa manieira, Ia pel de boc o de cabra am pel, mealha, e VI, I denier, e la saumada, VI deniers.

Pels d'anhels

46. Per eissa manieira, XII pels d'anhels o de cabritz, mealha, et I fais d'ome, I denier, e la saumada, VI deniers.

Pels de conilhs

47. Per eissa manieira, XII pels de conilhs[5] o de lebres, mealha, et I fais, I denier, e la saumada, VI deniers.

Pels de volps o faina

48. Per eissa manieira, Ia pel de volp, mealha, et una pel de faina, mealha, et I fais, I denier, e la saumada, VIII deniers.

[1] Dans la copie de Jolibois : *azini*.

[2] Manus. *vende*, avec un tilde sur l'*e*. Jolibois n'indique pas ce detail et écrit : *vende*.

[3] Jolibois écrit : V *deniers*.

[4] Peau dépouillée de sa laine. A rapprocher de *codena*.

[5] Ray. *Conil*.

Digitized by Google

Cuer de buou

49. Per eissa manieira, I cuer de buou o de vaca, I d[enier], e la saumada, VI deniers.

Cuer de caval

50. Per eissa manieira, I cuer de caval o d'ega [1] o de rossi o de poli, I denier, e la saumada, VI deniers.

Cuer d'aze

51. Per eissa manieira, I cuer d'aze o de sauma o de poli, I denier, e la saumada, VI deniers.

Cuer de cer

52. Per eissa manieira, I cuer de cer o de cabrol o de dam, II deniers, e la saumada, XII deniers.

Pel de moto o de Cordoa

53. Per eissa manieira, una pel de moto o de Cordoa que sia adobatz, mealha, et I fais d'ome, II deniers, e la saumada, XII deniers.

Cuer d'equa

54. Per eissa manieira, I cuer d'equa [2] adobat, mealha.

Cuer [3]

55. Per eissa manieira, una pessa de cuer que aja costat XII deniers deu pagar mealha, et una faissa, I denier, et una cota, I denier, et I esquinal, I denier; et I cuer adobat en tan o en rodor [4] o en rabassa [5] e tot cuer de bestia grossa, I denier, que adobat sia, e la saumada, XII deniers.

[1] Jolibois écrit : *degua*.

[2] Jolibois écrit *degua*.

[3] D'une écriture bien postérieure: *de salvatge*.

[4] Rodoul, *coriaria myrtifolia*, plante qui remplaçait le tan dans les tanneries. Note d'E. Jolibois.

On cultivait cette plante à Albi, et les *rodoriers*, ou champs plantés en rodoul, étaient assez communs au XIV[e] siècle.

[5] Jolibois, qui écrit ce mot *rabasse*, définit cette plante: *Reseda lutcola*, gaude, plante dont les feuilles fournissent une teinture jaune. Cf. Du Can. *Rabascia*.

Digitized by Google

Parge vermelh

56. Per eissa manieira, I parge vermelh [1], mealha, et I fais, I denier, e la saumada, XII deniers.

Aludas

57. Per eissa manieira, una aluda, mealha, et I fais, I denier, e la saumada, VI deniers.

Sabatas

58. Per eissa manieira, VI parelhs de sabbatas, que mercadier las porte per revendre, mealha, e XII parelhs, I d[enier], e la saumada, VI deniers.

Patisses

59. Per eissa manieira, VI parelhs de patisces, mealha, e XII parelhs, I denier, e la saumada, VI deniers.

Lana

60. Per eissa manieira, una liura de lana, mealha, e mieja peza [2] mealha, et una peza I denier, e la saumada XII deniers, et I troscel, XII d[eniers], que lana sia lavada o a lavar.

Tramas

61. Per eissa manieira, I escatiot [3] de tramas o d'estam, que peze una liura, mealha, e mieja peza, mealha et una peza, I denier, et una saumada o I trossel [4], XII deniers.

Drap cru

62. Per eissa manieira, I drap cru que vengua per parar deu I denier.

Flessadas

63. Per eissa manieira, una flessada que vengue per parar, I denier.

[1] Large ceinture rouge en usage dans le Midi. Note de Jolibois. Cf. Du Cang. *Pargia*.

[2] Peza, pensa, pezum, poids, poids dont la valeur variait suivant la localité et même suivant les objets. Le pezon de laine, à Carcassonne, était un ballot de 3 livres. Cf. Du Can. *Pesa* et *pensa* et note de Jolibois. Cf. aussi *Deux livres de raison*, 1517-1550, par Louis de Santi et Aug. Vidal, p. 286.

[3] Écheveau. Aujourd'hui, *escautidou*.

[4] Jolibois écrit *troscel*.

Digitized by Google

Drap que venga per ordir

64. Per eissa manieira, I drap canhs que sia, que vénga per ordi o per teisser, I d[enier].

Drap entier

65. Per eissa manieira, de [1] drap entier que passa al pont deu I denier, se no va p[er] talhar ad Albi.

Drap blanc

66. Per eissa manieira, I drap blanc que ane per tenher deu I denier, e la saumada, XII deniers, o I troscel, XII deniers.

Flessada granda o pauca

67. Per eissa manieira, I[a] flessada, I denier, e la saumada, VI deniers.

Chalo

68. Per eissa manieira, I chalo [2], I denier, e la saumada, VI deniers

Vanoa

69. Per eissa manieira, una vanoa [3], I denier, e la saumada, XII deniers.

Cardos

70. Per eissa manieira, mieja peza de cardos, mealha, e la peza, I denier, e la saumada, VIII de[n]iers.

Pelha [4]

71. Per eissa manieira, I gonel d'ome o de femna, I denier, et I gardicor, I denier, et una gannacha [5], I denier, et I mantel, I denier, que ane per vendre. Et I faish [6] de pelha, II deniers, et una saumada, VI deniers, cant sera de pelha.

Grana de roia

72. Per eissa manieira, mieija cartieira de grana de roia [7], mealha,

[1] Jolibois écrit : I.
[2] Châlit. Cf. Du Cang. *Chalo*.
[3] Courte-pointe. Cf. Du Can. *Vanoa*.
[4] Il faut traduire ce mot par hardes, habits.
[5] Garnache, sorte de manteau long. Note de Jolibois. Cf. du Can. *Gannacha* et *Garnachia*.
[6] Jolibois écrit *fais*.
[7] Garance. Ray. *Roya*. Cf. Du Can. *Roja*.

Digitized by Google

e la cartieira, mealha, e la emina, I denier, e la saumada, II deniers.

Grana de paslieira

73. Per eissa manieira, mieja cartieira de grana de paslieira[1], mealha, e la cartieira mealha, e la emina mealha, e la saumada mealha.

Roia

74. Per eissa manieira, mieja peza de roia, mealha, e la peza, I denier, e la saumada, XII deniers.

Pastel

75. Per eissa manieira, mieja peza de pastel, mealha, e la peza, I denier, e la saumada, XII deniers.

Peirela

76. Per eissa manieira, VI liuras de peirela[2], mealha, e XII liuras, I denier, e la saumada, XII deniers.

Fuelh

77. Per eissa manieira, VI lbr. de fuelh[3], mealha, e XII liuras, I denier, e la saumada, XII d[eniers].

Senres claveladas

78. Per eissa manieira, mieg cartairo de senres claveladas[4] ho I cartairo, mealha, e mieg quintal, I denier, e la saumada, IIII deniers.

Mossola

79. Per eissa manieira, m[i]eja quartieira de mossola, mealha, e la saumada, mealha, cant sera d'un senhor, e se era de dos senhors o de tres, que a la intrada del pont aguesso mes de doas

[1] Pastel. Cf. Du Can. *Pastellaria.*

[2] *Lecanora parella*, espèce de lichen employé par les teinturiers et qui fournit des tons d'un rouge amarante. Note de Jolibois.

[3] Jolibois écrit *frielh*, sans pouvoir traduire ce mot que par *friel* avec un point interrogatif. La leçon fuelh n'est pas douteuse. Est-ce feuille de papier?

[4] Cendres provenant de la lie de vin desséchée et brûlée. Les teinturiers en faisaient usage. Note de Jolibois. Cf. Du Can. *Cineres clavati* a *cinis.*

Digitized by Google

bestias o de tres sobre una, deu pagar mealha per cada senhor.

Fromen

80. Per eissa manieira, mieja quartieira de froment, mealha, e la saumada, mealha.

Seguial

81. Per eissa manieira, la quartieira de seguial, mealha, e la saumada, mealha.

Civada

82. Per eissa manieira, mieja quartieira de civada, mealha, e la saumada, mealha.

Ordi

83. Per eissa manieira, mieja quartieira de ordi, mealha, e la saumada, mealha.

Palmola

84. Per eissa manieira, mieja quartieira de palmola, mealha, e la saumada, mealha.

Espeuta

85. Per eissa manieira, mieja cartieyra d'espeuta, mealha, saumada mealha

Favas

86. Per eissa manieira, m[i]eja cartieyra de favas, mealha, saumada, mealha.

Pezes

87. Per eissa manieira, mieja cartieira de pezes, mealha, e la saumada, mealha.

Gieissas

88. Per eissa manieira, mieja cartieira de gieissas, mealha, e la saumada, mealha.

Sezeros

89. Per eissa manieira, mieja cartieira de sezeros, mealha, e la saumada, mealha.

Lentilhas

90. Per eissa manieira, mieja cartieira de lentilhas, mealha, e la saumada, mealha.

Digitized by Google

Nozes

91. Per eissa manieira, mieja cartieira de nozes, mealha, e la saumada, mealha.

Vi

92. Per eissa manieira, III lials de vi[1] mealha, e la saumada, mealha.

Sal

93. Per eissa manieira, mieja cartieyra de sal, me[a]lha et I[a] emina, I d[enier], e la saumada, I d[enier].

Oli

94. Per eissa manieira, I[a] setzena d'oli, mealha, et I pegar, I d[enier], et I[a] emina, I d[enier], e la saumada, II d[eniers].

Porc salat

95. Per eissa manieira, cartier de porc salat, mealha, et I[a] fieuza, I d[enier] et I baco, I d[enier], e la saumada, III d[eniers].

Moto salat

96. Per eissa manieira, I cartier de moto salat, mealha, et I mieig, mealha, et I moto, I d[enier], e la saumada, II d[eniers].

Cartier de beu

97. Per eissa manieira, I cartier de beu[2] salat, mealha, e mieg beu I d[enier], e la saumada, II d[eniers].

Cabritz

98. Per eissa manieira, I cabrit o I anhel[3], mealha, e I fais, I d[enier], e la saumada, II d[eniers].

Cambas de porc

99. Per eissa manieira, XII cambas de porc saladas, mealha, e la saumada, IIII d[eniers].

Says

100. Per eissa manieira, I say[4] que peze III lbr.[5], mealha, et I say

[1] La lial est la seizième partie du setier.
[2] Sans doute pour *buou*. C'est *buou* qu'écrit Jolibois.
[3] Jolibois écrit : *aniel*.
[4] Panne.
[5] Jolibois écrit : *lievras*.

Digitized by Google

que peze VI lbr. mealha, e say que peze Ia peza, I d[enier], e la saumada, IIII d[eniers].

Say fundut

101. Per eissa manieira, III lbr. de say fundut, mealha, e mieja peza, mealha, e la peza, I d[enier], e la saumada, III d[eniers].

Seu

102. Per eissa manieira, III lbr. de seu, mealha, e mieja peza, mealha, e la peza, I d[enier], e la saumada, IIII d[eniers] [1].

Li

103. Per eissa manieira, I terso d'estopas [2] de li o de [c]ambetz, mealha, e I terso de li o de cambe, mealha, e la peza, I d[enier], e la saumada, XII d[eniers].

Cambetz

104. Per eissa manieira, II lbr. de fial de li o de cambetz, mealha, e I terzo, mealha, e la peza, I d[enier], e la saumada, XII d[eniers].

Filatz d'obra

105. Per eissa manieira, si hus homs o una femna aporta fial per far tela, q[ue] pague per mieg terso o per terso o per peza coma faria sel vendia.

Telas

106. Per eissa manieira, Ie tela, sia prima o grossa, o pauca o granda, I d[enier], e se va p[er] candejar, VI d[eniers].

Cordas

107. Per eissa manieira, I terso de cordas, mealha, e Ie peza, I d[enier], e la saumada. VI d[eniers].

Alcassis

108. Per eissa manieira, alcassi [3] de coissi, mealha, et I de cossera, I d. e la saumada, VIII d.

Lansol

109. Per eissa manieira, I lansol mealha, e la saumada, VI d.

[1] Partout où, dans ces derniers articles, nous avons écrit lbr. Jolibois traduit ce sigle par *lievras*. La véritable ortographe est *liuras*.

[2] Jolibois écrit *estopag*. *Terso* = tierson. Cf. Bu Can. *Tersonum*.

[3] taie.

Digitized by Google

Vels

110. Per eissa maniera, II vels quea tengo en Ia pessa, paga[1] mealha, cant iran per vendre, e la saumada, VI d.

Jupa

111. Per eissa manieira, Ia jupa, mealha, e saumada, VIII d.

Cosseras

112. Per eissa manieira, Ia cossera am pluma, II d. e I coissi, I d. e la carga, VIII d.

Linos

113. Per eissa manieira, mieja cartieira de linos, mealha, e la saumada, I d.

Canabos

114. Per eissa manieira, mieja cartieira de canabos[2] mealha, e la saumada, I d.

Sera

115. Per eissa manieira, Ia tortela de sera que peze mieja lbr., mealha, e VII lbr. I d. e la saumada, XII d.

d'acier

116. Per eissa manieira, III lbr. d'acier de Levan, I d. e la saumada, XII d.

Esporti de figas

117. Per eissa manieira, I esporti[3] de figas, II d. e la saumada VI d.

Esporti de razims

118. Per eissa manieira, I esporti de razims[4], I d. e la saumada, VI d.

Mersaria

119. Per eissa manieira, I mercier que porte la mersaria al col, paga I d. e la saumada, VIII d.

[1] Correc. : *pago*.
[2] Graine de chanvre.
[3] Panier, panerée. Cf. Du Can. *Sporta*.
[4] Jolibois écrit *razinis*.

Digitized by Google

Mersaria

120. Per eissa manieira, tot(z) mercier(s) que porte la mersaria desplegada non deu re pagar.

Milgranas

121. Per eissa manieira, I fais de milgranas, I[e] milgrana [1] de las tres la una, e la saumada, VI d.

Castanhas

122. Per eissa manieira, mieja cartieira de castanhas, mealha, e la saumada, II d.

Peras

123. Per eissa manieira, c peras d'Engoyssa, mealha, e la saumada, I d.

Pomas

124. Per eissa manieira, I fais de pomas, mealha, e la saumada, I d., des quals [2], passatz la Totz S[anhs] que enans pomas non devon pagar re.

Avelanas

125. Per eissa manieira, mieja cartieira d'avelanas [3], mealha, e la saumada, I denier.

Aglans

126. Per eissa manieira, mieja cartieira d'eglan, mealha, e la saumada, I denier.

Culhers manjadors

127. Per eissa manieira, IIII dotzenas de culhers manjadors, mealha, e la saumada, VI deniers.

Boyssas

128. Per eissa manieira, IIII dotzenas de boyssas, mealha. e la saumada, VI deniers.

Vertelhs

129. Per eissa manieira, XXIIII vertelhs [4] de boys, mealha, e la saumada, VI deniers.

[1] Jolibois ecrit *milgrano*.

[2] Manus. *des qs.*

[3] Manus. d'*avelas*, sans tilde.

[4] Le verteil ou *vertay*, était une sorte de poids ou de bouton qu'on adaptait au fuseau pour le faire tourner plus facilement.

Note de Jolibois. — Aujourd'hui *bertel*. Cf. Du Can. *Vertebrum*.

Digitized by Google

Fuzes

130. Per eissa manieira, VIII dotzenas de fuzes, mealha, et I fais, mealha, e la saumada, VI deniers.

Penches

131. Per eissa manieira, XXIIII penches, mealha, et I fais, I[a] penche, e la saumada, IIII penches.

Balestas

132. Per eissa manieira, I[a] carga de balestas, VI deniers, que ano per vendre.

Arcxs

133. Per eissa manieira, XII arcxs, mealha, e la saumada, V deniers.

Matrasses

134. Per eissa manieira, XII matrasses [1], mealha, que ano per vendre, e la saumada, V deniers.

Culhiers

135. Per eissa manieira, XII culhiers d'ola [2], pago al pontanier la I, et a fais I culhier, e la saumada, IIII culhiers.

Latas

136. Per eissa manieira, I fais de latas, mealha, e la saumada, mealha.

Cabiros

137. Per eissa manieira, I cabiro cayrat, mealha, e la saumada, mealha.

Cornuda

138. Per eissa manieira, I[a] cornuda, mealha, e la saumada, mealha.

Trau

139. Per eissa manieira, I trau que I home puesca portar o I[a] bestia, mealha.

Trau o claupoinh

140. Per eissa manieira, I trau o I claupoinh [3] o I estan que pague mealha per cada fayssia [4] que i [5] aura obs a passar lo pont.

[1] Traits, javelots. Cf. Trés du Félib., à *matras*.
[2] Dans la copie de Jolibois : *do la*.
[3] Palis.
[4] Jolibois : *fayssier*.
[5] Jolibois : qui. La vraie lecture est *q* avec un tilde et i.

Digitized by Google

Planca

141. Per eissa manieira, I fais de planca, mealha, e la saumada, mealha.

Caissa

142. Per eissa manieira, caissa, I denier, e la saumada, II deniers.

Taulas

143. Per eissa manieira, Iª taula, mealha, la saumada, I denier.

Postz

144. Per eissa manieira, I fais de postz, mealha e la saumada, mealha.

Escalas

145. Per eissa manieira, Iª escala, mealha e la saumada, II deniers

Palas

146. Per eissa manieira, III palas, mealha e la saumada, II deniers.

Palas

147. Per eissa manieira, III palas de palabessa[1], mealha.

Esclops

148. Per eissa manieira, XII pareilhs d'esclops, mealha e la saumada, II deniers.

Enaps

149. Per eissa manieira, XXIIII enaps de fust[2], mealha e la saumada, V deniers.

Escudelas

150. Per eissa manieira, XXIIII escudelas manjadoiràs, mealha e la saumada, I denier, et I enapier[3], I denier..

Escudelas

151. Per eissa manieira, XII escudelas panieiras[4], I d., la saumada, V. d.

[1] Bêche. Aujourd'hui : *palabes*.
[2] Ecuelles en bois pour boire.
[3] Dressoir.
[4] Corbeilles à pain.

Digitized by Google

Fusta de lieig

152. Per eissa manieira, la fusta I lieig, mealha, e la saumada, II d.

Archa

153. Per eissa manieira, I[a] archa ab IIII pecols[1], I d.

Estevas

154. Per eissa manieira, II[as] estevas[2], mealha e la saumada, I d.

Dentals

155. Per eissa manieira, II dentals[3], mealha e la saumada, I d.

Arariga

156. Per eissa manieira, I[a] arariga[4], mealha, e la saumada, I d.

Lo fust de mieja cartieira

157. Per eissa manieira, lo fust de mieja cartieira, o I[a] cartiera, o I eminal, mealha, et I fais, I d. e la saumada, III d.

Paniers

158. Per eissa manieira, III paniers o III descs, mealha, e la saumada, I d.

Cruvels

159. Per eissa manieira, III cruvels[5] o III sedasses[6], mealha, et fais, I d. e la saumada IIII d.

Grazal

160. Per eissa manieira, I grazal[7] de fusta, I d.

Semals

161. Per eissa manieira, I pareilh de semals, mealha e la saumada, II d.

[1] A 4 pieds. Le mot existe encore; on dit: *pecoul de leyt*.
[2] Mancheron de charrue.
[3] Cep. soupeau de charrue, Ray. traduit par *araire*.
[4] Manche de charrue.
[5] Crible. Aujourd'hui: *curbel*.
[6] Tamis. Racine *seda*, soie.
[7] Grande jatte.

Digitized by Google

Cornut

162. Per eissa manieira, I cornut[1], I d.

Agrassier e tonel[2]

163. Per eissa manieira, I agrassier[3], mealha et I tonel, I d.

Selcles de tonels

164. Per eissa manieira, II selcles de tonels o de cornut, mealha e la saumada, II d.

Selcles

165. Per eissa manieira, VI selcles de semals, mealha e la saumada, II d.

Or[e]lhieiras de cemals

106. Per eissa manieira, VI orelhieiras de cemals o VI funces, mealha e la saumada, II d.

Seilhs de ferrat

167. Per eissa manieira, II seylhs[4] de ferrat, mealha e la saumada, II d.

Pega

168. Per eissa manieira, IIII lbr. de pega[5], mealha et I fais, I d. e la saumada, III d.

[1] Cuve en bois armée d'une double corne. La cuve dont se servent aujourd'hui les égorgeurs de cochons s'appelle *cornudo*.

[2] *E tonel* ont été ajoutés après coup ; ces deux mots, qui sont à l'encre noire, sont d'une autre main.

[3] Jolibois traduit *agrassier* par agras, panier à vendange. Il existait une sorte de vin *agras*, ainsi appelé parce qu'il était fait avec le raisin *agras* — le mot n'a pas disparu et signifie verjus, raisin cueilli avant sa pleine maturité. — L'agrassier était donc une futaille destinée à contenir le vin agras. Cf. nos *Comptes consulaires d'Albi*. (1359-1360), gloss. au mot *agras* et Du Can. *agrascora*.

[4] Jolibois écrit selcles. La lecture s'*eilhs* et *seylhs* n'est pourtant pas douteuse. Dans Ray. *selh* est traduit par seau. Ce n'est qu'une partie du seau. Est-ce l'anse? Est-ce le cercle en fer? *Selio* est, aujourd'hui, synonyme de *ferrat*.

[5] Poix. Ray. traduit par résine. Dans les comptes consulaires d'Albi résine se dit *peroyna*, aujourd'hui *perouzino*.

Digitized by Google

Corns de motos

169. Per eissa manieira, XXIIII corns de moto o de cabra o de beu[1] paga mealha, et I fais mealha e la saumada, II d.

Semenalhas

170. Per eissa manieira, I[a] carta semenalhas, I d. et I fais. III d. e la saumada, VI d.

Borra

171. Per eissa manieira, mieja peza de borra, mealha, et I[a] peza, I d. e la saumada, V d.

Veires

172. Per eissa manieira, I fais de veires, I veire(s) et la saumada, IIII enaps ab pe.

Folraduras

173. Per eissa manieira, I folradura de gardicors o de mantel nova que ane per vendre, mealha e la saumada, VI d.

Pel de buou[2]

174. Per eissa manieira, I[a][3] de pel de buou, mealha, e mieg quintal, I d. e la saumada, III d.

Fromatges

175. Per eissa manieira, mieja peza de fromatges, mealha, e la peza, I d. quans que fromatge sia, e la saumada, IIII d.

Sardinus

176. Per eissa manieira, cabas de sardinas, mealha, e la saumada, VI d.

Anguilas

177. Per eissa manieira, XII anguilas saladas. mealha, e la saumada, VI d.

Mujols

178. Per eissa manieira, XII mujols salatz mealha, la saumada, VI d.

Arenxs

179. Per eissa manieira, XII arenxs, mealha, e la saumada, VI d.

[1] Jolibois écrit : *buou.*

[2] Cet art. avait été oublié ; il est écrit d'une autre main.

[3] Jolibois écrit *peza;* le mot est illisible ; on croit lire : I[a] *napeza.*

Digitized by Google

Merluces

180. Per eissa manieira, XII merluces, mealha, e la saumada, VI d.

Sepias

181. Per eissa manieira, XII sepias, mealha, e la saumada, VI d.

Salmo

182. Per eissa manieira, I salmo, I d. e la saumada, VI d.

Dalfi

183. Per eissa manieira, dalfi, II d. e la saumada, VI d.

Olas

184. Per eissa manieira, I fais d'olas, mealha, e la saumada, I d.

Botelhas

185. Per eissa manieira, I fais de botelhas mealha, e la saumada, I d.

Pichiers

186. Per eissa manieira, I fais de pichier[s] de terra, mealha, e la saumada, I d.

Mortiers de peira

187. Per eissa manieira, I mortier de peyra, mealha, e la saumada II d.

Peira de me[ne]stier

188. Per eissa manieira, I[a] peyra de menestier[1], I d. e la saumada, II d.

Mola de fabre

189. Per eissa manieira, I[a] mola de fabre, I d. e la saumada, II d.

Lenha

190. Per eissa manieira, I[a] saumada de lenha deu dar I ram dels tres melhors.

Cassadas

191. Per eissa manieira, I[a] saumada de cassadas[2], I[a] cassada de las III la una plns bela.

Socas

192. Per eissa manieira, la saumada de socas, I[a] soca de la una.

[1] Pierre de grès, pierre à aiguiser.
[2] Fagots de bois de chêne. Racine *cassa*.

Digitized by Google

Capelas o clergues

193. Per eissa manieira, totz capelas e clergues, o totz priors o abas, quals que sia[n], se dins la siutat non estava[1], que se la lor causa passa pel pont, sia[2] tengutz de pagar enaissi coma l'autra gent a acostumat.

Donzels o cavaliers

194. Per eissa manieira, donzel o cavalier o vescomte o comte o tot autre senhor de paratge, se la lor causa passa pel pont, que pague coma [a] acostumat l'autra gen, que sis faria se passava a la nau[3].

De doas mercadarias

195. Per eissa manieira, si 1 homs o una femna o una bestia porta doas mercadarias o de tres o de quatre qe la una non sembla l'autra, lasquals ajo acostumat de paga cascuna et per si, que pague per cascuna so que acostumat es hi de pagar.

Mercadarias

196. Per eissa manieira[4], s[e alcus] homs o alcuna femna p'assa] pel pont et porta o me[na al]cuna causa que issi no ssi [trobe] escrig[5] ni nominada, per que [sia] o sera questio e controversia, entre aquel o aquela el pontanier que tenra lo pont, d'aquo que porta o mena e per lo pont passa, se deu re pagar, ni quant deu pagar, la dicha controv[er]sia[6] o questio deu esser diffinida e det[er]menada[7] per los cossols d'Albi o per dos promes de la vila eligitz per los ditz cossols ; e la diffinicio d'aquels deu esser gardada e tenguda.

Jusieus

197. Per eissa manieira[8] se negus [ju]sieus ni neguna juzieua, [sia

[1] Correc. : *estavo*.

[2] Correc. : *sian*.

[3] Jolibois traduit ainsi le dernier §: et il en serait de même s'il passait à la barque.

[4] Le manuscrit est déchiré à ce point, de telle sorte que la fin de 4 lignes a disparu. Il est aisé de rétablir les lettres enlevées ; nous les plaçons entre crochets.

[5] Correc. : *escricha*.

[6] Tilde sur le *v*.

[7] Tilde sur le *t*.

[8] Les effets de la déchirure se font également sentir au verso. Nous plaçons entre crochets les lettres disparues.

Digitized by Google

pau]c o gran, passa pel pont, [sia a pe] o a caval, sia mortz o sia [vieu], deu al pontanier XII [d. per t]esta.

Qui non paga [lo pon]tanier

198. [Per] eissa manieira, se negus [homs] o neguna femna passa [per lo] pont deguna m[er]cadaria[1] [o c]ausa que deia pagar al pont e non pagava lo pontanier, e s'en va, lo pontanier lo poc segre e far tornar, el e la mercadaria, entro sus lo pont, davant l'us de la ganiela[2]. Apres deu pagar lo doble ses tota m[er]ce[3]. E noy i a plus encorsa de negun home ques n'anes ses pagar.

Aug. VIDAL.

[1] Tilde sur *m*.

[2] Jolibois écrit *gamela*. Nous avons, quantité de fois, trouvé ce mot dans les comptes consulaires d'Albi, avec l'i nettement marqué. Nous devons avouer cependant que, souvent, il ne peut avoir, comme ici, le sens de bureau de péage. *Ganiela* est un mot générique qui doit désigner une sorte de maison de forme ou à destination particulière.

[3] Tilde sur *m*.

PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS.

Digitized by Google

LE CHANSONNIER DE BERNART AMOROS

(*Suite*)

159

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 22)

I. (*p. 155*) Fortz causa es qe [tot lo maier dan
El maier dol las qieu anc [mais agues
E so don dei totz temps pla- [gnier ploran
Mauen a dir en chantan e [retraire
Car cel qera de valor caps e [paire
Lo ric valen richart reis dels [engles
Es mortz ai dieus cals parde [cals es [1]. danz es
Can estrains motz qan sal- [uaties a dir
Ben a dur cor totz hom co [pot suffrir.

II. Mortz es lo reis e son passat [mil an
Cane tan prodom nō fon ni [vol [2] vi res
Ni anc mais hom no fo del [sieu semblan
Tan lærcs. tan pros tan a- [dreitz. tals donaire
Qalixandres lo reys qe ven- [qet daire
Non cre qe tant dones ni tant [mezes
Ni anc charles ni artus plus [valgues
Qa tot lo mon si fe qin vol [ver dir
Als uns doptar e als autres [grazir.

III. Ai valen reis segnjer e qe [faran
Richas armas ni bels tornei [espes
Ni richas cortz ni bel don [aut ni gran
Pos vos noi es qen iratz [3] [cabdelaire
Ni qe farā tan liurat a mal- [traire
Al [4] *que* seron en vostre ser- [uir mes
Qatendion qel guiardos ven- [gues
Ni qe faran cil qes degran [aucir
Qauratz [5] fag en grant ricor [venir.

IV. Longa ira e gran pena trai- [ran

[1] *l.* : perde cals — [2] *c. en* : nol — [3] *l.* : eratz — [4] *l.* : Cil — [5] *c. en* : Qauiatz

Digitized by Google

E tos temps dol quenaissi
[lor es pres
E serrazin turc paian e per-
[san
Qi vos desplanan[1] mais
[come nait de maire
Creiseran tant lur ergueil
leur afaire
Qel sepulcres ner ben plus
[tard conques
Mas dieus o vol qe cel non
[o volgues
E vos segnier visqesses. senz
[faillir
De suria lo auengra fugir.

V. Oi mais noi ai esperanza
[qei an
Reis ni princeps qe cobrar
[lo saubes
Pero tuit cil qen luec de vos
[seran
Deuon guardar con fost de
[pres amaire
E cal forō vostre dui valē
[fraire
Lo reis enrics el bon comte
[iaufres
E cels qen luec remanrā de
[vos tres
Ben deu auer aut cor e ferm
[cossir
De far bos faitz e de secors
[chauzir.

VI. Merauil me del fals segle
[truan
Com i pot star sauis hom
[ni cortes
Pos ren noi val bel dig ni
[fait prezan
E donc perque sesforsom
pauc ni gaire
Qeranos a mostrat mortz
[*p. 156*) qe pot faire
Qa un sol colp al meillor
[del mont pres
Tota lonor totlo sen totlo bes
E pois ve hom qe ren noi
[pot gandir
Ben deuriom meins doptar
[de morir.

160

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 29)

I. Ges nom tueil nim recre
De solatz ni de chan
Nim desconort en re
Per perdas ni per dan
Ni cant auer mi ve
No men don ioi trop gran
Qenaissi sesdeue
Pero dire desmais
Sui issitz cuns rics iais
De mi donz cui adhor
Mi ven al cor em nais
Entiers plenz de douzor
Finz valens e verais.

II. Ai can gent mi rete
La bella cui reblan
Can del cor mi soue
Qil memblet suspiran
Cant alenet vas se
E ma bocha baizan
El cor seguet lale
Cab aital gien lentrais
E qar aqel douz bais
Mac tan douza sabor
La bella qi mapais
Feim apres tan donor
Canc pois iois nom sostris[2]

[1] *l.*: Qius duptauan. — [2] *c. en*: soffrais

Digitized by Google

III. Aqest iois mi reue
E ma gitat dafan
Em renouell em te
Don mesbaudei chantan
La bella sap e ve
Qe mi ni mon talan
Nō loing de sa merce
Nim camge nim biais
Anz car amors matrais
Ab tan onrat segnior
Li fatz fin del pantais
Don ma fag suffridor
Mains iornz e mainz assais.

IV. Per leis am iois e me
Qeil soi fiz merceian
Car finament e be
Vai sos pretz adenan
E lonor qill mante
El gais cortes semblan
Son de iois e coue
Qamor e iois lapais
E es tan sos cors gais
Qell auzels chantador
Sen alegrō per plais
E nan gaug entre lors
E fan voutas e lais.

V. E pueis aissi saue
Qeil plai qe mōte tan
Conquist ma per iasse
Per far tot son coman
Car de cor e de fe
Lam fi [1] qe tan ne qan
Non vir aillors mō fre
Nim derenc ni meslais
E si pelz [2] fals brais
Qe fan lauzeniador
Nos cania ni sirais
Pro mestai miels damor
Qa floris el palais.

VI Uns auinens rics iais
Fiz valenz e verais
A naguout mon segnior
Sobratretan e mais
Con a mais de valor
De veirs us rics balais.

161

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 34)

1. (*p. 157*) Lo rossignolet saluatge
Ai auzit qe sesbaudeia
Per amor e son lengatge
E fam si mourir denueia
Qar leis cui dez [3]
Non vei ni remir
E nol uolgrau [4] ugan auzir
Pero pel douz chan
Qel e sa par fan
Effortz un paue mon coratge
En vauc conortan
Mon cor en chantan
Zo qieu non cudei far ogan.

11. E sieu tot plaing mon damnatge
Mon cor aclin e sopleia
Ver leis ia segnioratge
En me e taing qesser deia
Car non poc plus dir
Car venc al partir
Mas sa charail vi cubrir
Em dis suspiran
A deu vos coman
E can puis [5] e mon coratge
Lamoros semblan
Per pauc emploran
Nom auci quar noil son dainan [6]

[1] *l.*: si — [2] *l.*: per los. — [3] *l.*: dezir — [4] *l.*: volgra — [5] *l.*: pens — [6] *l.*: denan

Digitized by Google

III. Mi donz qi ten mon coratge
Prec con [1] cel qi merceia
Qe no maia cor volatge
Ni fals lauzengiers non creia
De mi ni salbir
Qe ver autram vir
Mas per bõa fe sospir
E lam ses enian
E sens cor truan
Qieu non ai ges tal coratge
Qon li fals drut an
Qi van galian
Per qe amors torn e soan.

IV. E pero nul alegratge
Nom dona res qeu [2] veia
Per qieu conosc mon folatge
E es dreitz caissi mesteia
Em deiavenir
Can per fol consir
Laissei mon ioi a iauzir
Don ar vauc doptan
E ai ire dan
E conosc [3] mon coratge
Qai per dutz estatz [4]
Qieu nõ ai ioi gran
Ni reir [5] qim vengues a [talan·

V. Chanzon de te faz messatge
E vai ades e espleia
Lai on ioi a son estatge
A mi donz qi tan guerreia
E potz lai tan dir
Qieu muer de dezir
E sill te deui acuillir
Vai lades membram
E non tanz tarzan.....

162

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 12)

I. Bem platz e mes gen
Damic qen ioi sapren
Cai fin cor clar valen
Calqe bon mestier aia
Faza lui paruen
Sa bon obre son sen
Sol qe em be seschaia
Gaugz e bes luiuen [6]
Per qes taing es coue
Cuna chanzon retraia
Cuinda ab ditz pratz [7]
Qar mout sui gen preiatz
Qeu chant e masolatz.

II. (*p. 158*) E qar plus souen
Non chan fas fallimen
Qe tals mi ten iauzen
E malegre mapaia
Don dic qieu noi men
Qual mieu conoissemen
El mon non es tan gaia
Per qe en sa merce
Me sui mes per iasse
Ab cor qe nom nestraia
E rendutz e datz [8]
E sieu ren dic ni fatz
De ben sieus sial gratz.

III. Per aital conent
Li fiz de me prezent
Car mi des douzament
Baizan samor veraia
Em dis en rien
Amics mon cors vos ren
E faitz en so qeus plaia
E cant men souen

[1] *l.*: sicon — [2] *l.*: qe eu — [3] *l.*: c. e — [4] *l.*: est an — [5] *l.*: ren. — [6] c. *en*: lin uen — [7] *l.*: prezatz — [8] *l.*: donatz

Digitized by Google

Del honor e del ben
Ges mon cors non sesmaia
Ni esta iratz
Qua bel plazer honratz
Mi rete samistatz.

IV. Ges no mi espauen
Nim recrei de iouen
Per fals bruig dauol gen
Cui peza [1] esglaia
E [2] chascuns sen
Son cor flac recresen
Cujon qual monz dechai [3]
E non semblon me
Qieu faig [4] e cug e cre
Quel segle qi qen braia
Ni crit ni menatz
Es bos al pros prezatz
E mals [5] als maluatz.

V. Sieus son [6] conten
Cautra no lim defen
Em [7] chanzos vai ten
Per [8] ren qon retraia
Nō iazar [9] men [10]
Tro al plus auinen
Neis qir [11] donaua blaia
E car ieu me malme
De leis uezer perte [12]
Prec li que dan nom chaia
Qe sai mi son lassatz
Ab tal on es beutatz
Pretz e humelitatz.

163

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 52)

I. Si anc nuls hom per auer [fin coratge
Ni per amar leialmen ses [falsura
Ni per suffrir franchamen [son dampnatge
Ac sidonz mi [13] honrada. ven-
Ben de leu [14] auer [tura
Alcun couinen plazer
Qels bes els mals cal qieu
Sai suffrir cal [15] saber [naia
De far tot ca mi donz plaia
Si qel cor nom puesc mouer.

II. De ben amar sai segrel dreit [viatge
Si qe tant am mi donz outra [mesura
Qe fairem pot tot can les [dagradatge
Mais noil deman tam tem- [dir forfaitura
Baizar ni iazer
Pero si fai [16] tan valer
Ad obs damar qi qen braia
Onrat iorn e plazen ser
Et tot don ca drutz eschaia
Auz dezirar e voler.

III. Si tot lom voil ieu non ai [autre gatge
Don mi autrei ni paraula [segura
Mal [17] ill es tan franch e de [bel estatge

[1] *l.* : proeza — [2] *l.*: E car — [3] *l.* : dechaia — [4] *l.* : sai — [5] *l.* : auels — [6] *l.* : son ses — [7] *c. en* : E tu — [8] *l.* : E per — [9] *c. en* : tazar — [10] *l.* : nien — [11] *l.*: qit — [12] *l.* : per re. — [13] *l.* : Ac de s. nul — [14] *c. en*: ieu — [15] *l.*: e ai — [16] *c. en* : sai — [17] *l.* : Mas

Digitized by Google

E la valor el pretz[1] si
Fan a dotz[3] parer [aura[2]
Camors laia[4] poder
Car lai on es amor gaia
Deuria merce caber
Veus lo conort qem nap[a]ia
Om tol qe nom desesper.

IV. (*p. 159*) A mi qe cal sieu non
[ai vasaslatge
Ni ardimen qel auz dir ma
[rancura
Qar tan dopte sonor e son
[paratge
Son bel semblan e sa bella
Qaizom fai temer [faitura
Ca leis nom degnia caler
De mal ni dafan qem traia
E sem uolgues retener
Nom volgresser reis de
[maia[5]
Tan am ab leis remaner.

V. Qeu ai auzit de saui ses
[folatge
Cāt ora[6] mal celui dō nō a
[cura
Qeil ditz *que*il don dieus
[ioue segnioratge
A*ques*t orar[7] sia tortz o
Ja damor *per*il[8] [dreitura
E sieu lai nom dei doler
Car de pros domna veraia
Am mais sol lo bom esper
Qe nul dom dauol sau[a]ia
Com non deu en grat tener.

VI. Queu sai una qes de tan
[franc usatge
Canc nō gardet honor uis[9]
[sa seintura
Sieus es lo tortz & sieu en
[dic vilanatge
Car senes gen e senes co-
Fai a totz vezer [bertura
Com poin esser[10] dechazer
E dōna cab aitanz sesfaia[11]
Non pes ges qem va[12] lezer
Qieu ia de leis ben retraira[13]
Ni voil qem puesca escaer.

VII. Na maria dona gaia
Vos non es daital voler
Qe ren no faitz qe desplaia
Anz faitz zo qe dieu plazer.

164

GAUCELMS FAIDITZ

(= B. Gr. 167, 27)

I. Gen fora contra lafan
Qe ma dat una douza amors
Pos a leis non truep mas
[dan
Qe dones dautra part secors
Ab[14] sadouces ma dolors
Qeil dis de non desplazen
De leis on plus nom enten
Man ostat
E virat
Lo cor el sen
Del grieu fais
Per qieu lais
Lentendemen.

II. Tant qan la preiei chantan
No fo lo preiars mas folors
Per qem vir deserenan
Lo prec el chan. el colliors
Vers tal on beutatz e valors

[1] *l.*: p. qen leis — [2] *c. en*: atura — [3] *c. en*: totz — [4] *c. en* iaia — [5] *c. en*: inaia — [6] *l.*: onra — [7] *l.*: onrat — [8] *l.*: *per* uer — [9] *c. en*: ius — [10] *c. en*: essi — [11] *c. en*: sessaia — [12] *c. en*: na — [13] *l.*: retraia. — [14] *l.*: Abqe.

Digitized by Google

Son e tuig bon faig valen
E sil de cor mi consen
Ni mes dat
De bon grat
Ab ferm couen
Ges oimais
Nom irais
Ni mesplauen[1].

III. E pero li bel semblan
Eil gent acuillir eil dou-
[zors
Del sieu bel cors nou pre-
[zan
Eil beutatz eil fresca colors
Qes sobre totas autras
[flors
Lam fan amar tan temen
Canc non lauzei far par-
Mon pensar[2] [uen
Acordat
Nil fin talen
Don matrais
Mos cors gais
Gran ardimen.

IV. (*p. 160*) Ardimen matrais
[truep gran
E doptei qe non sia da-
[mors
Mas la bellam sufers tan
Qenqer sent las douzas sa-
bors
Qe de grā malananzam sors
Qan li baizei douzamen
Son bel blanc col couinen
Al onrat
Douz cognat
Don parti len
Adoncs frais
Lo douz bais
Mon marrimen.

V. Tant son sei faig benestan
Qe tot las qō ve es errors
Mas demen. com les denan
E vei los bes[3] honors
Els plazers chascun iorn
[maiors
El sieu douz esgart rien
Qem fai[4] amorosamen
Mā lōgnat
De foudat
Pər qieu lim ten[5]
Don mi nais
El cor iais
Qun[6] ten iauzen.

VI. Ves[7] dic ses prec e sesman
Qanc noil fis tan mes gran
[paors
Lautrei mon cor e mon
[chan
A retraire sas granz lau-
zors
E qar val sobre las meillors
Aian sil plaz chauzimen
Tal qem don san e gen
Un emblan[8]
Don prezat
De bel prezen
Contrals brais
Dels sauais
Celadamen.

[1] *l.* : mespauen — [2] *l.* : pensat — [3] *l.* : bes e las — [4] *c. en* : fei — [5] *l.* : ren — [6] *l.* : Qim — [7] *l.* : Ses — [8] *l.* : emblat.

E. Stengel

(*A suivre.*)

Digitized by Google

LA TRADUCTION DU NOUVEAU TESTAMENT

EN ANCIEN HAUT ENGADINOIS

Par BIFRUN

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
ASTOR, LENOX TILDEN FOUNDATIONS.

L'G CUDESTH DELS FATS DALS APOSTELS

CAP. XII.

(1) Mu in aqué tijmp l'araig Herodes mattét maun par appaschiunêr alchiüns de la baselgia. (2) Et amazó cun [**434**] la spêda Iacobum frêr da Iohannis : (3) & ueziand che qué era ad achiêr als Iüdeaus, schi scherchiêu' el da pigliêr er Petrum. Mu elg eran l's dis dels azijms. (4) Quæl l'g hauiand er appigliô, schi l'g mattét el in praschun, & l'g det in maun da quater quadrias da sudôs chi l'g parchiürassen, l'g uuliant dsieua la pasthqua mnêr oura agli pœuel. (5) Et Petrus gniua bain parchiurô in la praschun. Et duantêua arœf â dieu sainza intermischiun da la baselgia par el. (6) Et cura che Herodes füt par l'g mnêr oura, in aquella prœpia not durmiua Petrus traunter duos sudôs, & era liô cun duos chiadainas & las guardgias auaunt l'g hüsth parchiürêuan la praschun. (7) Et uhé l'g aungel delg signer s'apraschantó, & la liüsth faschét clêr aint ilg giêdem : & hauiand el dô illas costas da Petri, schi l'g astdastdó el, dschant : Sto sü praist. Et las chiadainas tumaun giu da ses mauns. (8) Et l'g aungel dis ad el : Schintat aint & trê aint las sckiarpas. Et el faschét uschia. Et el dis agli : Mettat dintuorn la tia arassa & uitten dsieua me. (9) Et giand oura l'g giaua sieua : & el nu sauaiua che füs uaira aqué chi duantêua très l'aungel, dimperse el pissêua da uair üna uisiun. (10) Et cura che fütten passôs la [**435**] prümma & la secuonda guardgia, schi uennen é â la porta d'fier, quæla chi maina in la cittêd, quæla chi s'aurit da se suessa. Mu giant oura schi uennen é sü la strêda, & adüntrat l'aungel s'partit dad el. (11) Alhura Petrus siand turnô in se, dis : Huossa sæ eau uairamaing, che l'g signer ho tra-

Digitized by Google

mis sieu aungel, & m'ho asckiampantô our delg maun da Herodis, & da tuotta l'aspetta dalg pœuel dals Iüdeaus. (12) & hauiand pissô la chiôsa, schi uen el â la chiêsa da Maria Mamma da Ioannis, quæl chi es anumnô Marcus, innua chi eran bgiers araspôs chi urêuan. (13) Et hauiand Petrus picchiô alla porta dalg pœrti, schi giet oura üna fanschella cun num Rode, par atadlêr. (14) Et sco ella hauét cunschieu la uusth da Petri, schi nun aurit ella l'g pœrti par algrezchia, mu curiand aint purtó che Petrus era auaunt l'g pœrti. (15) Mu aquels dissen ad ella : Tü ist immatida. Et ella affermêua che füs uschia. Et aquels dschaiuen : Elg es sieu aungel. (16) Mu Petrus cuntinuêua â picchiêr. Et hauiand auiert, schi l'g uezetten é & s'insthnuitten. (17) Mu hauiand fat ad els schiug cu l'g maun che taschessen, schi arestdó el ad aquels in che mœd che l'g signer l'g haués mnô our de la [436] praschun. Et dis : Purtó â Iacobo & als frars aquaistas chiôses. Et siand ieu oura, tiró el uia in ür ôter lœ. (18) Et c(h)ura che uen di, schi era brichia ün pistchen sthguardin traunter l's sudôs, co che füs dchiappô â Petro (19). Et cura che Herodes l'g uulét hauair né l'g acchiattó, hauiand examinô las guardgias, schi cumandó el che gnissen mnêdas uia : & es ieu giu da la Iudea â Cæsaream et es dmurô alló. (20) Et Herodes era fick irô incunter aquels da Tyria & da Sidone. Et aquels par üna uennen tiers els, & hauiand surpladô Blasto, quæl chi era chiambrir delg araig, aggiauüschêuan la pæsth : très aqué che lur paias s'nudriêua cun la uitquergia delg araig. (21) Et hauaiua mis sü ün di Herodes trat aint cun üna arassa dad araig es sazieu in baunchia, & faschét ün plêd ad aquels. (22) Et l'g pœuel clamêua : ha uusth da dieu & nun dalg hum. (23) Et adüntrat l'g aungel da dieu l'g battét, très aqué chel nun haués dô glœrgia â dieu : & es arus dals uerms, & ho dô sü l'g spiert. (24) Mu l'g plêd dalg signer creschaiua & s'ingrandiua. (25) Et Barnabas & er Saulus sun turnôs da Hierusalem hauiand cumplieu lur uffici, hauiand prais cun els er Iohanne, quæl chi hauaiua (num) surnum Marcus.

ANNOTATIUNS

Par l'g mnêr oura] par l'g dsthfêr. *Dalla aspetta dals Iüdeaus*] chels aspettêuan cun algrezchia che Petrus gnia dsthfat.

Digitized by Google

CAP. XIII.

(1) Mu elg eran in la baseglia, quæla chi era ad Antiochiæ, profets & ductuors. Barnabas & er Simon, quel chi gniua anumnô Niger, & Lucius da Cyrene, & Manahen, quæl chi era stô nudriô sü cun Herode tetrarcha, & Saulus. (2) Mu cura ch'aquels hauetten seruieu agli signer & giünô, schi dis l'g spiert sænc: Zauró oura â mi Barnabam & Saulum in la lauur, ad aquæla ch'eau l's hæ clamô. (3) Et cura chels hauetten giünô & urô & hauetten mis sü ad aqæls l's mauns, schi l's tramtetten é dauend. (4) Et els dimê tramis dalg sainc spiert tiraun uia â Seleuciam, & dalonder nauigaun é in Cyprum. (5) Et cura che fütten â Salamine, schi predgiaun é l'g plêd da dieu in las synagogis dals Iüdeaus. Et hauaiuen er Iohannem seruiaint. (6) Et siand ieus da par tuot l'isla infina â Paphum, schi acchiataun é ün striun fuosprofet Iüdeau, quæl chi hauaiua num Bariesu, (7) quæl chi stêua cun l'g guuernadur Sergio Paulo ün hum pardert Aquel hauiand fat clamêr Barnaba & Saulo aggiauüschêua dad udir l'g plêd da dieu. (8) Et Elymas striun (uschia gniua mis [**438**] oura sieu num) stêua sc(h)unter ad els, scherchiand da sthuiêr l'g guuernadur de la fe. (9) Mu Saulus quæl prœpi er Paulus, plain delg sainc spiert, l'g guardant cun l's œilgs tais dis: (10) O plain d'ingian & da tuotta chiatiuiergia, filg dalg diauel, inimich da tuotta giüstia, nun t'interlaschas tü da storscher las uias drettas delg signer? (11) Et uhé huossa l'g maun delg signer sur te, & uainst ad esser orf nun ueziand l'g sullailg infina ad ün tijmp. Et adüntrat tummó sur aquel la schiera & la sckiürezza, & giaiua dintuorn scherchiand ün chi l'g mnas â maun. (12) Alhura l'g guuernadur hauiand uis aqué chel era dchiappô, craiét, se sthmürafgliand de la duttrina del signer. (13) Et cura che da Papho Paulus muét, & aquels chi eran cun el insemmel, schi uennen é â Pergen da Pamphiliæ. Et Ioannes tiró uia our dad els & turnó â Hierusalem. (14) Et els siand ieus intuorn filg paias uennen da Perga ad Antiochiam da Pisidiæ, & in ün di delg sabath sun els ieus aint in la synagoga & s'aschantaun giu. (15) Et dsieua la lezchia de la lescha & dals profets tramtetten l's parzuras de la synagoga tiers els,

Digitized by Google

dschant: Hummens frars, sch'elg es in uus qualch plêd dad intraguidamaint alg pœuel, schi dsché. (16) Et aluand sũ Paulus & hauiand mussô cun l'g maun che s'taschés, dis: Hummens, Israeliters [**439**] & aquels chi temman dieu, udí: (17) L'g deus da quaist pœuel ho scharnieu nos babuns, & ho aduzô sü hôt l'g pœuel, siand els fullastijrs in la terra da Ægijpti: Et l's ho mnôs our da quella, cun ün hôt bratsh: (18) & intuorn tijmp da quaraunta ans ho el cumpurtô lur costüms îlg deserd. (19) Et hauiand mis suot set pœuels in la terra da Chanaan, schi ho el cumpartieu giu cun la suort ad aquels la terra. (20) Et dsieua aqué intuorn quaterschient ans & schinquanta, schi det el ad els giüdisths infina alg profet Samuel. (21) Et dalonder inuia agragiaun é un araig: & deus det ad els Saul filg da Cis, ün hum da la sclatta da Beniamin par ans quaraunta. (22) Et hauiand prais aquel dauent, schi ho el astdastdô sü ad els Dauid, par chel füs araig: ad aquegli dant el testimuniaunza dis: Eau hæ acchiattô Dauid filg da Iesse, ün hum suainter mieu cour, quæl chi uain â fêr tuottas las mias uolantæds. (23) Dalg sem da quaist deus, da co chel hauaiua impromis, schi ho el mnô ad Israeli l'g saluêder Iesum, (24) hauiand uiuaunt Ioannes predgiô auaunt la fatscha da la sia antrêdgia l'g battaisem de l'arüflijnscha ad Israeli. (25) Mu cura che Ioannes hauét furnieu sieu cuors, schi dis el: chi pissæs ch'eau saia? Eau nu sun eau aquel, mu uhé [**440**] é uain ün dsieua me, da quæl ch'eau nu sun deng da sthbrasagiêr üna sckiarpa da ses pes. (26) Humens frars, filgs da la sclatta da Abrahæ, & aquels chi traunter uus temman dieu, â uus es tramis l'g plêd d'aquaist salüd. (27) Per che quels chi stêuan â Hierusalem & lur parzuras, nun cunschiahd aquel & las uusths dals profets, quælas chi uignen in imünchia sabath ligijdas, l'g hauiand cundamnô las haun cumplidas. (28) Et nun hauiand acchiattô in el üngiüna chiaschun della mort, haun agragiô da Pilato chel l'g amazás. (29) Et cura chels hauetten tuottas chiôses cumplieu, quælas chi eran scrittas dad el, l'g hauiand prais giu delg lain, schi l'g mattéten é in ün mulimaint. (30) Mu deus ho astdasthdô sü dals muorts aquel, quæl chi es uais par bgiers dis (31) ad aquels chi eran 'gnieus sü da Galilea â Hierusalem cun el insemmel: quæls chi sun sias pardüttas tiers l'g pœuel. (32)

Digitized by Google

Et nus predgiain â uus che aquella impromischiun, quęla chi es duantêda â nos babuns, (33) che deus l'hêgia cumplida â lur infauns, cu num â nus, hauiand aresüstô Iesu, da co che sto er îlg prüm psalm scrit: Tü ist mes filg, eau hæ huoz genuieu te. (34) Mu chel hêgia aquel astdastdô sü dals muorts & chel nu tuorna huossa plü in la cosümacium, schi ho el dit uschia: Eau uœlg dêr â uus las chiôses da Dauid sęnchias et fidêlas. (35) [**441**] Três aqué disth el er in ün ôter lœ: Tü nu uainst â laschêr che tes sænc uigna â uair la cosümaciun. (36) Per che Dauid cura chel hauét l'g tijmp de la sia uitta seruieu alg cusselg da dieu, schi durmit el, &es mis tiers ses babuns, & ho uis la cosümaciun. (37) Mu aquel, quæl che deus ho astdastdô sü, nu ho uis la cosümaciun. (38) Saia dimê â uus hummens frars â sauair, che três aquaist uain â uus predgiô l'aremischiun dals pchiôs, & da tuots aquels, da quæls che uus nun hauais pudieu gnir giüstifichiôs três la lescha da Mosi, (39) três aquaist scodün quæl chi craia uain â gnir giüstifichiô. (40) Guardó dimê che nu suruigna â uus aqué chi es dit îls profets: (41) Guardó uus sthgiamgiaduors, & 's asthmürafglió & 's pardé uia, per che eau uing â fêr üna huo[u]ra îls uos dis, quæla, sch'ün uain â dir â uus, che uus nu craias. (42) Et siand l's lüdeaus ieus oura de la synagoga, schi aruêuan l's paiauns, che predgiassen aqué ad els er îlg sabath dsieua. (43) Et gniand oura l'g pœuel, schi sun ieus dsieua Paulum & Barnabam bgiers Iüdeaus & deuots proselijts. Quæls fafland cun els l's acusgliêuan che uulessen continuêr in la gracia da dieu. (44) Et îlg seguaint sabath bunamang tuotta la cittêd uen isemel ad udir l'g plêd da dieu. (45) Et l's Iüdeaus veziand l'g bgier pœuel uennen plains d'inuilgia & cunterdschaiuen ad aquel -[**442**]- las chiôsas, quælas chi gniuan dittas da Paulo, cunterdschant & blastmant. (46) Alhura Paulus & Barnabas hauiand piglió ardimaint, dissen: A uus s'astuuaiua l'g prüm predgiêr l'g uierf da dieu, mu dimê che uus arfüdæs aquel, & æstmas uus suessa mêl dengs de la uitta æterna, uhé schi n's uulains uuoluer uia als paiauns, (47) per che uschia ho cumandô â nus l'g signer: Eau hæ mis te par üna liüsth als paiauns, par che tü saias l'g salüd per fin ouradima la terra. (48) Et udiant aqué l's paiauns schi s'haun é allegrô & ludêuan l'g plêd dalg signer

Digitized by Google

& haun craieu, taunts sco els eran hurdenôs â la uitta æterna. (49) Et l'g pled dalg signer s'arasêua par tuot aqué paias. (50) Mu l's Iüdeaus atizchia[u]n sü deuottas & hundrêdas dunauns, & l's prüms de la cittêd, & amuentaun sü la persecutiun in Paulum & Barnabam, & l's dsthchiatschaun our da lur cufins. (51) Mu els hauiand sthbattieu giu la puoluera dals lur pes in aquels, uennen ad Iconium. (52) Et l's discipuls gniuan plains d'algrezchia & d'spiert sænc.

ANNOTATIUNS

Nun (éd. num) *uaea la cosümacium*] nu uain â gnir cosümô, nu uain â dlijr, nu uain â sthmarschir. *Proselijts*] paiauns chi eran cunuertieus à la lescha de Mosi.

CAP. XIIII

[**443**](1) Et es duantô ad Icony ch'els gietten aint insemel in la synagoga dals Iüdeaus, & faflêuan in aquella guisa che craietten bgierra lieud dals Iüdeaus & dals Grecs issemel. (2) Mu aquels Iüdeaus chi nu craiauen amuantaun sü & guastaun l's sens dels paiauns incunter l's frars. (3) Et par aqué sun els dmurôs alló bgier tijmp, s'daportiand giagliardamang cun aiüd delg signer, quæl chi dêua testimuniaunza agli plêd della sia gracia, et dêua che duantassen isainas & miraquels três lur mauns. (4) Mu la lieud de la cittêd uen in parts, alchiüns stéaun cu l's Iüdeaus & alchiüns cu l's apostels. (5) Et siand fat ün sthfors dals paiauns & dals Iüdeaus isemmel cun lur parzuras insemmel, par l's fêr fuorza & par l's accrappêr, (6) hauiand inclijt la chiôsa, schi fügitten els à Lystram & â Derben, las cittêds da Lycaoniœ & da par tuot intuorn îlg prusmaunt paias & alló predgiêuan é l'g euangeli. (7) Et un schert hum â Lijstris sezaiua, quæl chi era debil cu l's pes, chi era zop dalg uainter de la sia mamma, quæl chi mæ nun hauaiua chiaminô ; (8) aquel udit faflant Paulum : Quæl l'g hauiand guardô & ueziand chel hauaiua cretta chel gnis guarieu, (9) dis cun hôta uusth : Sto sü dret in tes pes. Et aquel saglit sü & chiaminêua. (10) Et hauiand uis la lieud aqué chi hauaiva fat [**444**] Paulus, schi huzaun é la uusth îlg

Digitized by Google

launguaick Lycaonick, dschant : L's diêls in fuorma d'lieud sun gnieus giu tiers nus. (11) Et anumnêuan Barnabam Iouem et Paulum Mercurium, per che chel era la guida dalg plêd. (12) Et l'g sacerdot da Iouis quæl chi stêua ourauaunt lur cittêd, mnand aint â la porta tôrs & curunas, uulaiua cul pœuel sacrifichiêr. (13) Quæl cura chels apostels Barnabas & Paulus hauietten udieu, hauiand dstramô lur uesckimaintas, saglijtten aint îlg pœuel, clamant & dschant : (14) Humens, per che faschais uus aquaistas chiôses? Nus ischen er nus humens subgiets ad aqué prœpi mêl, che uus isches er uus, predgiand che uus 's müdas da quaistas uaunas chiôses uia alg uif dieu, quæl chi ho fat l'g schil & la terra & l'g mêr & tuot aquê chi es in aquels, (15) quæl chi par etêds passêdas laschêua ir tuots paiauns par las lur uias. (16) Cumbain chel nun laschêua se sues sainza testimuniaunza, cura chel n's faschaiua dalg bain giu da schil, dant â nus la plüfglia & la tempuraunza früttaifla, assadulant nos cour cun spisa & cun algrezchia. (17) Et dschant aqué, schi haun é cun egra hustô l'g pœuel, che nu sacrifichiassen ad els. (18) In aquella survegnitten alchiüns Iüdeaus da Antiochia & da Iconio, quæls hauiand fat acra(n)dantô l'g pœuel, &hauiand fat accrappêr Paulum, l'g traietten oura de la [**445**] cittêt, pissiand chel füs muort. (19) Et l'g stand intuorn l's discipuls, schi aluó el sü & giet aint in la cittêd. Et îlg di dsieua es el ieu cun Barnaba â Derben. (20) Et cura chels hauetten predgiô l'g euangeli ad aquegli cittêt,& hauetten amussô bgiers, schi sun els turnôs â Lystram & ad Iconium & ad Antiochiam, (21) dabijnœf cumfirmand l's sens dals discipuls & l's intraguidant che continuassen in la fe : e che très bgiers astijnts nus stuain antrêr îlg ariginam da dieu. (22) Et cura chels hauetten cun las plüs uusths scharnieu ad els preers in inmünchia baselgia, & chels hauetten cun gigiüns fat arœf, schi arcumandaun é aquels agli signer, in aquæl chels hauaiuen craieu. (23) Et hauiand passô très la Pisidia uennen é in Pamphyliam, (24) cura chels hauetten predgiô l'g plêd â Vergæ, schi uennen é giu in la cittêd Attaliam, (25) & dalonder nauigiaun é ad Antiochiam, innua chels eran stôs arcumandôs â la gracia da dieu, in aquella lauur chels hauaiuen cumplieu. (26) Mu cura chels fütten arriuôs & chels hauetten fat aras-

Digitized by Google

pêr la baselglia, schi purtaun é tuot aquó che deus hauaiua fat cun els : & chel haués auiert la porta della fe als paiauns. (27) Et sun dmurôs allô bgier tijmp cun l's discipuls.

CAP. XV.

(1) Et qualchiüns quæls chi eran gnieus de la Iudea, amussêuan l's frars : Upœia che uus nu s'armuondas suainter l'g custūm da Mosi, schi nu pudais esser salfs. (2) Et siand par aquó aluô sü un sthguardin, & füt ün sthguardin & ün dabat brichia pitsthen da Paulo & Barnabam incunter aquels, schi hurdenaun é Paulum & Barnabam & qualchiüns ôters da quels chi giessen sü â Hierusalem tiers l's apostels & tiers l's preers, da uard aquaist dabat. (3) Els dimê inuiôs de la basselgia passêuan três Phœnicen & Samariam, araschunand, da co chels paiauns s'cunuertiuan, & purtêuan üna (éd. una) granda algrezchia â tuots frars. (4) Mu siand arriuôs â Hierusalem, schi sun els arfschieus de la baselgia & dals apostels & dals preers & els haun arestdô tuot aquó che deus hauét fat cun els. (5) Et aluaun sü alchiüns da la part dals phariseers d'aquels chi hauaiuen craieu, dschant, che s'astuuaiua armundêr aquels, & l's cumandêr che saluassen la lescha da Mosi. (6) Alhura uennen insemel l's apostels & l's preers par guardêr da quaist fat. (7) Et siand üna granda dispütaciun, schi aluó sü Petrus & dis ad aquls : Humens frars, uus sauais, che dals prüms dijs innó deus scharnét traunter nus, che três la mia buochia l's paiauns gnissen ad udir l'g uierf delg evangeli & gnissen â crair. (8) Et deus quæl chi cugniouscha l's co-[447]-urs ho dô ad els testimuniaunza dant ad aquels l'g (éd. l's) spiert sænc sco er â nus, (9) & nun ho fat üngiüna differijntia traunter nus & aquels, cura chel ho cun la fe natagiô lur cours. (10) Et huossa che uulais apruêr dieu, parche uigna mis l'g giuf sur l'g culœz dals discipuls, quæl chi nun haun pudieu purtêr né nos babuns né nus ? (11) Dim perse nus craiain che três la gracia delg Signer Iesu Christi, che nus uignen â gnir salfs sco er els. (12) Et tuotta la lieud taschét & atadlêuan Barnabam & Paulum araschunant, che issainas & miracquels che deus haués fat três els traunter l's paiauns. (13) Mu dsieua chels

Digitized by Google

taschetten, schi arespundét Iacobus, dschant : Hummens frars, udí me. (14) Symeon ho araschunô da co che deus l'g prüm ho uistdô par prender ün pœuel our dals paiauns in sieu num (15) & ad aquaist s' cuuain la uerua dals profets suainter chi sto scrit : (16) Dsieua aquaistas chiôsas uœlg eau turnêr & darchiô uœlg eau edifichiêr l'g tabernaquel da Dauid, quêl chi es aruinô giu, et eau uœlg arnuêr aqué chi es aruot, & uœlg adrizêr sü aquel, (17) par che l'g arest della lieud scherchian l'g signer, & tuots l's paiauns, sur quæls uain clammô in agiüd mieu num : disth l'g signer, quæl(s) chi fo tuottes aquaistes chiôses. (18) A dieu sun cunschidas tuottas aquaistas sias houres da saimpermê inno. (19) Três aqué sun eau d'aquaist sen, che nu saia da dêr impack ad aquels chi sun dals paiauns [**448**] cunuertieus uia â dieu : (20) dimperse che saia da scriuer ad aquels, chels s'artignan our dalg brudgiüng dellas imêginas & dalg pittanüng & dalg astanschantô & dalg saung. (21) Per che Moses da tijmp uijlg innó in inmünchia cittêt ho aquels chi l'g predgian in las synagogis, innua uain inmünchia Sabath lijt. (22) Alhura plaschét als apostels & als seniours cun tuotta la balsegia, da trammeter our dad els humens scharnieus ad Antiochiam cun Paulo & Barnaba, Iudam cun surnum Barsabam, & Silam, humens dals prüms traunter l's frars, (23) hauiand tramis chiartas da lur maun in aquaist tenur : L's apostels, l's preers & l's frars ad aquels frars chi sun dals paiauns ad Antiochia & in Syria & in Cilicia, salüd. (24) Par che che nus hauain udieu che saien alchiüns ieus our da nus, chi's haun turblô cun plêds mettant suot sura uos sens, cumandiant che uus daias gnir armundôs & saluêr la lescha, ad aquêlz che nus nun hauaiuen cumandô. (25) Schi ho é sumgiô â nus araspôs par üna, da trametter tiers uus hummens scharnieus, cun l's nos chiêrs Barnaba & Paulo, (26) hummens quæls chi haun mis lur uittas par l'g num da nos signer Iesu Christi. (27) Nus hauain par aqué tramis Iudam & Silam, quæls er els uignen cun plêds â purtêr aqué prœpi. (28) Per che elg ho sumgiô agli [**449**] sainc spiert & er â nus, che nu uigna mis plü inchiarg â uus co aquaistas chiôses chi sun bsügniusas : (29) numnêdamaing, che uus 's artignas de quèllas chiôses chi sun hufferidas sü allas immêginas, & dalg saung & dalg astanschantô, & dalg

Digitized by Google

pittanüng. Da quælas schi uus suessa 's inguardæs, schi faschais bain ; stêd sauns. (30) Et aquels dimê siand tramis dauent uennen ad Antiochiam, & hauiand araspô la lieud, schi detten é la chiarta. (31) La quæla cura chels hauetten lijt, schi sun els allegrôs d'aqué cufœrt. (32) Mu Iudas & Silas siand er els profets cufurtaun cun bgiers plêds l's frars & l's cunfarmaun. (33) Et sun stôs dmurôs alló ün pô d'ün tijmp & sun tramis cun la pæsth dals frars tiers l's apostels. (34) Et ho sumgiô à Sila da stêr alló. (35) Mu Paulus & Barnabas dmurêuan ad Antiochiam amussand & predgiand er cun ôters bgiers l'g plêd dalg signer. (36) Et dsieua uerzequants dijs dis Paulus ad Barnabam : Turnain huossa & uistdain nos frars par tuottas las cittêds, in aquêlas nus hauain predgiô l'g plêd delg signer, da co che s' daportan. (37) Mu Barnabas acusgliêua, che prandessen cun els er Ioannem cun surnum Marcum, (38) & Paulus nu uulaiua ch'aquel, chi füs üna uuotta amanchiô dad els our da Pamphylia né füs ieu cun els in la lauur, s'acumpagnàs cun els. [**450**] (39) Et füt taunt grand dabat traunter els, che se partitten liün our da liôter, et che Barnabas, hauiand prais in cumpagnia Marco, nauigió in Cyprum. (40) Et Paulus hauiand scharnieu Sila es tirô uia, & es arcummandô dals frars alla gracia da dieu. (41) Et chiaminêua très la Syria & Cilicia cunfermand las baselgias.

ANNOTA[CIUNS]

Delg astanschantô & *dalg saung.*] Elg eran alimêris astanschantôs & sckiannôs, quæls chels paiauns hufferiuen sü à lur diæls, da quælas chiôses aquels chi craiauen in dieu daiuen ir laschains, & in aquella guisa cumandêuan er l's apostels.

Jacques ULRICH.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

I DODICI CANTI

ÉPOPÉE ROMANESQUE DU XVI^e SIÈCLE

(*Suite*)

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY

ASTOR, LENOX
TILDEN FOUNDATIONS.

CANTO UNDECIMO

[F° 122 r°] 1. Ogni peccato penitentia aspetta
Ne può l'ira divina alcun fuggire.
Zoppa non è, se ben non corre in fretta,
Nè si tolle però per differire,
Anzi è più grave poi ; se non assetta
Da l'error suo il peccator fuggire
Et inalzarsi al ciel con l'intelletto,
Del gastigo ne vien più grave effetto.

2. Ma, se 'l proposto rio muta il mortale,
Muta il monarca eterno la sentenza,
Et, se pur segue il suo sfrenato male,
Manda col tempo quel la penitenza
Et commette il punir in man di tale
Che spesso non se n'ha la conoscenza.
Ninive grande ne può dar l'esempio
Et del contr[ar]io Egitto il duro scempio.

3. Nabucodonosor, dopo i sette anni
Che 'l fien mangiò, pentito del suo errore,
Meritò gratia dai superni scanni ;
Ma, perchè Faraone indurò il core,
Hebbe dal sommo Idio doppoi più affanni
La morte, ai corpi nostri ultimo orrore,
Col popul suo dentro el Sanguigno Mare,
Che un sol da quello non puotte il piè trare.

Digitized by Google

4. Tal hor per un peccato d'un huon solo
Punisce una provintia et tutto un regno
La divina ira, et presta estremo duolo,
Tanto prende spiacer, tanto ha gran sdegno
Del peccato; et di ciò l'Hebraico stuolo
Ne vidde il chiaro et manifesto segno,
Quando la donna tolse il re di Uria
Che n'hebbe il popul poi la pena ria.

5. Hor intervien che Sarpedonte il rio
Fatto ha il peccato et li soi cavallieri
Per man del conte n'han pagato il fio,
Nè lor giovò ne l'armi essere altieri;
Ma non fia ancor dato el tyranno a oblio,
Che gli error suoi non son tanto leggieri
Ch' uscir se ne habia ei sol con l'altrui danni,
Ma morte è per haverne oltra gli affanni.

6. Se Dio servò Davit infra gli Hebrei,
Fu la mercè di lui che 'l cor le punse,
Perchè era buono, et per contrario rei
Tutti color che dalla vita sgiunse.
Al re non perdonò di Jebusei,
Che per man delli Hebrei tutti consunse,
Et così i Ferezei, i Gabaoniti,
Che coi populi furo i re puniti.

[F° 122 v°] 7. Restava stupefatto il bon Roberto,
Il Fauno col corrier era stordito
Vedendo il conte cavallier sì esperto
Per il fracass[o] di sua mano uscito;
Nè le pareva ancor tal caso certo,
Benchè hanno visto ch'un guerrier sì ardito
Sol comesso habia in così tempo brieve
Escidio tal a cento altri non lieve.

8. Haveva Orlando già, come i' narrai
Ne l'altro canto, quella compagnia
Delli sessanta et poi di cento assai
Trattata mal; ma l'alta cortesia,
Ch'in degno cavallier non manca mai,
Fa che Roberto libero hoggi sia
Da quel furor di morte, dal macello
Che facea Orlando a quei di Rio-Castello.

Digitized by Google

9. Lassa il corrier la sua giumenta et prende
Un bon corsier che francamente el porti.
Il Fauno ancor il piè caprinno stende
Ove jaceno in terra i corpi morti,
E, se cathena d'oro o anel comprende,
A se la aroggia, et sempre tiene acorti
Gli ochi fedeli intorno riguardando
Ch'a l'improviso non si assalti Orlando;

10. Che non si assalti Orlando, che va ratto,
Et quanto puote Brigliador di trotto
Sprona, con desider giunger di fatto
Suso al castello per posser far motto
A Sarpedonte et per purgarlo a un tratto
Di mille errori et farle dar tal botto
Qual non si crede, et con ferro et con fuoco
Ruvinar tutto quel maligno luoco.

11. Giunto alla porta fortemente suona
Il conte il corno e a Sarpedonte chiede
Fiera battaglia, cui l'orecchia intruona
Quel alto suon, et fuor guardando vede
Sarpedonte colui che 'l corno intuona
Col fiato, et che sia Orlando non si crede,
Ma bene il crede Angelica la altiera
Et Sacripante che ir libero spera.

12. Se era la notte riposato il conte
Et da Roberto del luogo informato
Et della gente che ivi Sarpedonte
Seco have seppe, il che le fu assai grato.
Sol cento cavallier con forze pronte
Haversi quel tyranno riserbato
Intendendo, fu lieto, et la mattina,
Comme ho detto, trottando il sir camina.

[F° 123 r°] 13. E' suona, invita alla battaglia et sfida
L'empio tyranno che su da alto mira.
Già nel castello si molesta et grida
A l'arme, et nelle trombe il fiato spira.
Ei, che aspetta di fuor, ode le strida,
Et inverso la porta si ritira
Col brando in man ne l'altrui sangue tinto,
Da zelo ardente et sdegnosa ira spinto.

Digitized by Google

14. Stava la porta chiusa, quando il suono
S'udì del corno rimbombar, che 'l sole
Non si era mosso al formidevol tuono
O ad ascoltar di Orlando le parole,
Ma di Tython con la fanciulla il buono
Phebo posava come spesso suole,
Nè suol callarsi imprima il forte ponte
Che lievi il sol, che non vuol Sarpedonte.

15. Chiama il tyranno i suoi tutti a consiglio
Et chiede lor parer quel che far debbe.
Certi ch'uscir feriti del periglio,
Disser come il guerrier maltrattato hebbe
Tutta la compagnia cui molto increbbe,
Et fra tutti costor puose scompiglio
Delli feriti il dir massimamente
Che da quel sol due compagnie fur spente.

16. Questi altri cavallier di Sarpedonte
Eran fidati amici et servitori,
Et quando inteser tanti stratii et onte
Fatti a quegli altri et prima ai rubbatori,
Non mostrano più lieta l'alta fronte
Perchè paura preme loro i cori.
Non san che consegliar contra un tal sire
Che sol fe tanti con sua man morire.

17. Pur se ritruova in corte del tyranno
U[n] che per tempo e esperientia saggio
Era, a cui dispiaceva il grave danno
Che ai viator facevasi et l'oltraggio.
Vedendo il signor suo posto in affanno
E ai cavallier mancar forza et coraggio,
Del suo signor ne l'animo si duole,
Poi consegliando disse tai parole :

18. « Io son già vechio et ho la barba bianca,
Et invechiato in questa vostra corte
L'animo è bon, se ben la forza manca,
Nè temerei per voi ogni cruda morte.
Fra nui non veggio, ai mè ! persona franca
Che contra quel guerrier esca le porte,
Il che vien dalla vostra conscientia
Che 'l tempo vede di sua penitentia.

Digitized by Google

[F° 123 v°] 19. Ben è cieco colui che 'l giorno chiaro
Non vede, bene è privo di dolcezza
Quel a chi il myele in bocca par amaro
Al guasto gusto, et privo è di alegrezza
Chi non conosce lo suo affanno raro,
E chi è villan la vera gentilezza
Conosce poco, et chi l'ira divina
Non stima in brieve il suo stato rovina.

20. Quel Alessandro che del mar profondo
Le vestigie cercò, le genti perse,
Domò gli Arabi, i Greci et più del mondo
Paesi soggiogò vincendo Xerse
Et l'Asia quasi tutta pose al fondo,
Se medesmo esaltando al basso perse,
Che chi non stima Dio, non è stimato,
Ma vien punito come a quello ingrato.

21. La ingratitù tanto dispiace a Idio
Che ne dimostra a tempo aspra vendetta.
Sarpedonte, il tuo avo, o signor mio,
Signor non nacque et poi fu fatto in fretta
Principe a questo castello aspro et rio,
Che si dicea pria Rocca Benedetta,
Et, doppo il rio costume del tuo padre,
Mutato ha il nome per le genti ladre.

22. Fu tristo l'avo tuo, ma fu più tristo
Il padre tuo, et tu in tristitia avanzi
Amendua loro, et l'uno et l'altro ho visto,
E Oldrado sai che morto fu pur dianzi
Per le tristitie sue, de' quali aquisto
Maggior hai fatto tu per dinanzi.
T'ho detto il ver, tu l'hai havuto a male
Et portatomene odio aspro et mortale.

23. Tu sai che tu occidesti quel bon vecchio,
Quel bon vecchio Soran, padre d'honore,
Ch'era d'ogni virtù lucido specchio,
Specchio di fama la qual mai non muore,
Della cui morte ognun ha pien l'orechio.
Senza cagion ma pel lascivo amore
Che portasti a Lita, non ella volendo
Consentir, festi lo homicidio horrendo.

Digitized by Google

24. S'io voglio e' tua peccati ad uno ad uno
Raguagliar tutti, non ci basta il giorno.
Basta che di virtò tu sei digiuno
Et d'ogni vitio glorioso e adorno.
Tu sei venuto in puzza a ciascheduno,
Che è la tua fama a ogni contorno
Nota e i tuoi brutti et ribaldeschi esempii,
Che alli innocenti dai spietati scempii.

[F° 124r°] 25. Quel cavallier, che là difuori aspetta,
Sapii che è messaggier da Dio mandato,
Che vien per far contra di [te] vendetta
Di ciaschedun tuo orribile peccato,
Ch' un non posseva tutta quella setta
Uccider solo, se non gli era dato
Di sopra, perchè el sangue sparso in terra
Da te contra di [te] chiede Dio guerra.

26. Ma volendo tal guerra tu fuggire,
Vedi di darti in mano al cavalliero,
Con patto pria di non ti far morire,
Che ciò impetrar forsi ti fia leggiero.
Così potrai tua morte differire
Et di questi altri tuoi, se quel guerriero
È huon gentil, magnanimo di core,
Come è ne l'armi grande il suo valore. »

27. Voltasi Sarpedonte a un giovinetto,
Cui la prima lanugine infiorava
Il chiaro viso di leggiadro aspetto,
Et quel che in ciò le pare adimandava.
Non havendo del vechio alcun rispetto,
Presontuosament sì ; arlava :
« Un che vien vecchio perde il sentimento
Et seco la ragione in un momento

28. Al vechio manca il natural calore
Mancando il sangue, et mancali la forza,
Et senza forza non ha più valore
L'animo usato, et imperò si sforza
El vecchio consegliar, perchè nel core
La fiamma del posser tutta si smorza,
Quel ch' a l' homo è disnor, quel ch' è viltade,
Sotto color et spetie di pietade.

Digitized by Google

29. Li ladri sempre mai stanno in paura,
Et la paura genera viltade,
Et la viltà di se la poca cura,
La poca cura a se la crudeltade.
Vince lo ingegnio poi fuor di misura
Dove ordine non truova o sicurtade
D'animo ardito et forte, et però questi
Tanti n' ha ucciso et tanti ha fatti mesti,

30. Quei che ladri non furo, et furon venti
Più dal timor che dalla crudel spada,
Et però in poco tempo furon spenti;
Ch' è ben ragion che con paura cada
La viltà estrema, nè val argumenti
Far che tal cosa da Dio solo accada,
Che vil sarebbe il divino intelletto
Havendo cura di sì poco effetto.

[F° 124 v°] 31. Convien se aiuti l'huon da se, se vuole
Che Dio l'aiuti, che l'aiuti il cielo.
Però, signori, se le mie parole
Terrete voi, come dico io, con zelo,
Uscirem tutti pria che lievi il sole,
Con l'animo gagliardo et con il telo
Che morte presta, et io di quel che é fuore
Vantomi con mia man cavarli el core.

32. Et poichè te, signor, sfida a battaglia,
Se mandi me farò lo effetto solo.
Se questi à morta quella vil canaglia
Che la più vil da l'uno a l'altro puolo
Mai non fu vista, tanta gran travaglia
Darò a colui che morto sopra il suolo
Farollotti veder, se 'l brando mio
Me aiuta, o voglia, o pur non voglia. »

33. « Non piaccia al ciel, rispose Sarpedonte
Ch' io mandi te per mio scambio alla morte,
Che, se patesti ingiurie, stratii et onte,
Sarebbe il mio morir più accerbo et forte;
Et, s'io scampassi mille anni la fronte
Non havrei mai più lieta, et, se per sorte
Volesse altrui pigliar questa contesa,
Da me havrà premio grande della impresa. »

Digitized by Google

34. Lievasi un altro ardito cavalliero
Et dice : « È detto assai, ma detto è nulla.
Sapete ch'eri fu preso un guerriero
Che per il castel nostro si trastulla
Et per tutto ricerca quello altiero,
Mirando hor questa, hor quella altra fanciulla.
Rendiangli l'armi et il cavallo ancora,
Se vuol combatter con quel ch' è di fuora. »

35. Non era conosciuto Sacripante
Per nome nè per re nè per qual era,
Ma solamente per guerrier errante,
Che ciò mostrava in tutta sua maniera,
Et sua persona dal capo alle piante
Si mostrava magnanima e altiera.
Fu da ciascun guerrier ben giudicato
Esser valente, et però fu chiamato.

36. Gli disse Sarpedonte : « O ti conviene
Con quel campion di fuor battaglia havere,
O gustar morte con accerbe pene,
Quando manchi hoggi far il tuo devere;
Et, a ciò possi adoperarti bene,
Ti si darran tue armi et tuo destriere,
Ma primamente ti convien giurare,
Havendo la vettoria, ritornare. »

[F° 125 r°] 37. Rispose il re: « Non so per qual cagione
Voi mi vogliate a tal impresa porre;
Non ci è nisciun di voi che gran campione
Non sia da esser opposto al grande Hettore.
Quando voi mi direte la ragione
Ch'io possa sopra me tal peso tuorre,
Il pigliarò per vostro salvamento,
Essendoci il mio honor col giuramento.

38. Ma non veggio io ch' io possa in alcun modo
Prender sopra di me questo alto peso.
Forsi che nel consiglio è qualche frodo,
Se fia ben da ciascun di voi compreso.
Vero è che del combatter sempre i' godo
Quando di guerra i' veggio il fuoco acceso,
Ma hor combatter non posso con mio honore
Che mi è compagno quel che sta di fuore.

Digitized by Google

39. Vi giuro ben che, se voi tutti insieme
Volete uscir, non esservi molesto,
Nè far che di me possa prender speme
Vostro nimico, né giovarle in questo,
S'io ben potessi, che 'l pensier mi preme
Sempre di quanto è sol giusto et honesto,
Nè mi vedrete mai se non pigliare
Guerra che con ragion si possa fare. »

40. « Donque per te si fa per quanto i' veggio
Questa battaglia, » Sarpedonte disse.
Cui il re rispose: « Sol per tuorti il seggio,
Per levar li furacci et tante risse
Che qui si fanno, a ciò non siegua peggio
Ai cavallier che passan, costui fisse
Sol nella mente questa impresa forte,
Arder questo castello e a te dar morte. »

41. « Quel che destinato è, convien che sia,
Disse il tyranno, et imperò mi pare
Che s'armi tutta questa compagnia
Et vadisi costui fuor a truovare,
Et questo cavallier in prigion stia
Fin che lo venghi quello a liberare. »
Cosi pongon prigione Sacripante
Per uscir fuora contra el sir d'Anglante.

42. Ma lascianli costì fin che leviamo
Dalla mensa, dal fonte et dal giardino
L'Englese Astolfo et l'ardito Aleramo,
Et finisca la pugna il pro' Guerrino
Col bon Rynaldo, a ciò, quando torniamo,
Non ci diano più impaccio pel camino
Fin che non è distrutto Rio-Castello,
Dispetto al mondo e a l'alto ciel ribello.

[F° 125 v°] 43. Già vi lassai quei primi a l'ampia mensa
Refocilar le membra e i lassi spirti,
A' quali largamente si dispensa
Il grato cibo infra gli alori e i myrti,
Sotto bei pini d'una altezza immensa
Et di cipressi bei fine al ciel irti,
Con suoni et canti pien di harmonia
Che fan l'aura intronar di melodia.

Digitized by Google

44. Ancho gli augei che i soi canti ivi fanno
Fra gli aranci, li cedri et li limoni,
I venticei che la fresca aura danno
Ricrean molto le dame et i campioni.
Quivi non perde fronda in tutto l'anno
O per le fredde o per calde stagioni,
Ad ogni tempo et fiori et frutti quivi
Si veggon bei sugli alberi lascivi.

45. Nè ardor nè gelo al bel giardin molesti
Mai son per tempo alcun, nè grave pioggia
Mai ne i' truova' che 'l bel luogo infesti;
Ma, se vi vien con non usata foggia,
Soave è sì, se mai forsi vedesti
Acque lanfe cader da qualche loggia,
O da balcon di fiori un grato nembo,
Sparso con arte in qualche amato grembo.

46. Così ve imaginate che dal cielo
Grata rosata il bel giardino affiari,
Nè vedreste ivi un pur soletto stelo
Di color secco, et gli alberi son pari
Secondo il lor lignaggio, perchè el gielo
O il sol non offende ivi i bei ripari
Fatti con magister, fatti con arte
Tal che scriver non posso in le mie carte.

47. Delle torte hedre intorno l'ampie sponde
Con le foglie sì ugual che paion pinte,
Li spessi lauri con le amate fronde
Vi fan grate ombre di bei fior distinte,
Et del già detto fonte le chiare onde
Inaffiano le viol di rossor stinte,
I narcisi, i hyacinthi, gli amaranti,
Le rose, li ligostri, i belli acanti.

48. Perdono di Damaschi i profumieri
Coi lor grati, soavi, ameni odori.
Ivi son li genevri acuti et feri,
I mirti et li gelmin coi vaghi fiori,
Li cedri humili con gli aranci altieri,
L'alber d'Adone ivi è coi suo' licori;
Gli habeti, i faggi et le patenti palme
Vi fanno rezzo et delettevol calme.

Digitized by Google

[F° 126 r°] 49. Querce nodose, suvre, fargne et olmi
Fanno ivi ombre gratissime selvagge,
Et di nidi d'augei son gli alber colmi
Tortore, tordi, merle, piche et gagge;
Ma non potervi ben discriver duolmi
Come ne l'ombra il sol per ben che aragge
Non vie n'era, e il luogo fatto con tante arte
Non si può bene dimostrarvi in carte.

50. Poich' han mangiato i cavallieri et dame,
Van passeggiando in quel giardin soave.
Là veggon capriuol, quà fuggir dame,
Qui cervia isnella, ivi una lenfa grave,
Quinci conigli et quindi lepre grame,
Là altieri pardi et quà pantere prave;
Schirattoli, mustelle et armellini
Scappan dinanzi ai piè dei palladini.

51. Mufari veggion con camozze et zebe
Selvagge, tassi et listrici spinose,
Volpi, simie et mamon per dumi et glebe,
Et gli unicorni fere più famose,
Le hyene crude mal note alla plebe,
Di tutti altri animai più insidiose,
Con il castore et la fugace tygre
Machiata qual pantera a machie nigre.

52. Passeggiando pel luogo dolce et ameno
Giunsero dove un chiaro cumul d'acque
Fanno i rivi del fonte, ove il sereno
Collegio delle sacre Muse gi[a]cque,
Et quivi fanno un sì limpido sieno
Che buon spatio ai campion mirarvi piacque,
Che vi vedevan dalla cima al fondo
Gettato un soldo ancor che sia profondo.

53. Ben trenta palmo era alto, in quadro bello
Di cento et venti piedi era il laghetto.
Veggon dentro mirando in corso isnello
Natarvi il pesce con molto diletto.
Il carpion ricco et seco il poverello
Roviglione, et il rozzo porceletto,
La lampreda regale, il sturione,
La laccia et con l'anguilla il marsione;

Digitized by Google

54. La trotta che trottando per le lymphe
Et quinci et quindi impetuosamente
Discorre grata agli huomini e alle Nymphe,
Quando da San Donato vien sovente;
Il fiero luccio, et le medesme lymphe
Segue la tinca furibondamente;
Il cephalo, la scardafa et il squale
Con il barbuto barbo hor scende, hor sciale.

[F° 126 v°] 55. Indi partiti ne' frondosi rami
Veggon gli augei formar nidi diversi.
La merula col tordo par che chiami
D'altrui l'aiuto. Coi conformi versi
Mormorano i palombi et tortor grami,
Che par che ogni un alti suspiri versi,
Et Phylomena ancora gli acompagna,
Che del cognato si lamenta et lagna.

56. Infra gli ispidi dumi et sterpi umbrosi,
Il marito di Procne si conduole
Che i cari membri dei figliuol pietosi
Mangiando oppresse; et del figliuol del sole
Il bianco cigno i canti dolorosi,
Infra Phenisa et Lampetea et Phebea sole,
Si udivan far dove cadevon l'acque
Del fonte già che si a Narciso pi[a]eque.

57. In un cespuglio si vedea il fagiano
Coprir la testa et dimostrar il resto
Tutto scoperto, et quindi il pavon vano
Che ad Argo tolse gli ochi, cui molesto
È il proprio piè veder: hor sopra il piano
Terreno, hor sopra un alber manifesto
Cantando stride; et di sua morte atroce
Si lagna la perdice in rauca voce.

58. Dalla cycala discacciar si vede
L'augel che feta l'uova in l'altrui nido,
Et le figlie ch' Anippe chiaro vede
Diventar piche, qual col strano strido.
Che vincano le Muse, ella si crede.
Fan su quegli alber lor loquace grido.
Così Corone, ancor che mai non tace,
Ivi si mostra stridula et loquace.

Digitized by Google

59. Da una sonora valle ai vaghi augelli
Senton che Echo risponde in vive voci,
Et aquile et falcon ligiadri et snelli
A lepri, a starni et a faggiani atroci
Si monstran con le prede, e i mischinelli
Ne' feri artigli seguono veloci
Lor volo in alto per dar loro il pasto
Col proprio corpo lacerato et guasto.

60. De molti più animai ch' io non vi narro
Era il giardin bellissimo riserbo,
Et disotto havea un barco più bizarro
Da un lignaggio di fere crudo e acerbo;
Qual viveva di carne et qual di farro,
Qual era humil d'aspetto, qual superbo.
Ivi era il stellion, che Cerere dea
Cercando la figliuola fatto havea.

[F° 127 r°] 61. Di Pasyphe era il desiato figlio
Quivi, con quel che vuolse Deianira
Tuor al marito per proprio consiglio,
E in tauro Acheloo quivi suspira
Superbamente, et pare che di piglio
Col corno dare et calpestar con ira
Voglia ciascuno et più mutabil fassi
Che Metra, et pur nel barco chiuso stassi.

62. Quivi il cignal di Meleagro il dente
Fero dimostra, et della Arcadia il re
Odiato dalle fere et dalla gente
Ch'a Giove humana carne a mangiar diè,
Ivi è, et Calisto misera et dolente
Ch'in orsa la gran dea rimutar fe,
Et satiri et centauri et eleffanti
Et di Cybelle li lion fiammanti.

63. Stannovi queste et assai altre fere
Tolte alla terra parte, et parte al cielo,
Per le virtuti magiche et altiere
Della Erinea Sybilla, et con un velo
Di seta ivi richiuse, che po' in vere
Mura si co[n]verti, se qual Vangelo
È vera la scrittura di Turpino.
Dubbio non ho ch' è vero il mio latino.

Digitized by Google

64. Quando hebbero cercato il giardin tutto,
Visto i-lago fecondo et visto el barco,
Questo et quel alber di ciascun suo frutto
Coi rami quasi in terra pieno et carco,
Et parimente i fior, ciascun produtto
Tenea coi pomi, di quai nullo scarco
Si vede mai per autumo o per verno
Come fra nui quì, per voler superno;

65. Guatavano l'un l'altro con stupore
I campioni amirati di quel luoco,
Et la regina a lor fa grande honore.
Ragionando con seco a poco a poco
Gli aduce nel pallagio con amore,
Dove è ordinato un bello et vago giuoco
Del qual si dirrà poi, perchè Guerino
Mi aspetta con Rynaldo palladino.

66. Ve li lasciai che con le spade in mano
Cercan, doppoi che rotte havean più lance,
Diffinir la lor lite et sopra il piano
Poner l'un l'altro senza far più ciance.
Percuote l'elmo el sir di Montalbano
Al bon Guerrin, ma vanno le bilance
Sì giuste che vantaggio non si vede
Fra lor, quanto una mosca ha largo il piede.

[F° 127 v°] 67. Su l'elmo di Mambrin forte martella
Con l'incantata spada il buon Guerrino,
Ma sta sì saldo ognun sopra la sella
Che se ne meraviglia il palladino.
Si stancan sì che Doralice bella
N'ha pena al core et manda il suo bambino
Che seco havea, figliuol di Mandricardo,
A dimandar il suo fratel gagliardo;

68. Et dice a lui: « Non vedi, o Zenodoro
Che quei non ponno hor mai più alzar le braccia?
Dui guerrier non fur mai simili a loro.
Deh, fa che fra lor triegua almen si faccia!
Quivi non si combatte il vello d'oro.
Però fra lor, fratel, pace procaccia,
Che, chi di lor morisse, foria male,
Ch'a lor non hebbe mai la terra uguale. »

Digitized by Google

69. Si vedeano le spade in aria a un tempo
Et a un tempo in su gli elmi giù calare.
Se si affretta un, l'altro non perde il tempo,
Et veggonsi gli elmetti sfavillare
Faville accese, et non aspetta tempo
Colui che può al compagno il colpo dare.
S'infogano i campion, s'infogano anco
I cavai, ch'[h]anno i duri sproni al fianco.

70. Sudano i cavallier, sudano ancora
I cavai, che non hanno un pelo asciutto.
Da un colpo a l'altro non vi entra dimora,
Nè di vettoria alcun cava construtto.
Che combattono insiem già l'ottava hora
Passava, senza trar di gloria un frutto,
Perchè le incantate arme di Guerrino,
Tollean di gloria molto al palladino.

71. Et perchè hor mi ricordo haver promesso
Già dirvi di queste armi et come et quando
Fur fatte e incantate et poi concesso
Loro uso al buon Guerrin, che suspirando
Andava sempre et de gran pena opresso,
Che non truovava quel che iva cercando,
Il padre, dico, et la generatione,
Onde l'oringin tratta havea il campione ;

72. Dico che quando partorì Fenice
Il bel bambino e inclito, Sefferra,
Ch'era già stata di costei nudrice,
Conoscendo il bambino atto alla guerra,
Perch'ella era solenne incantatrice,
Se chi la hystoria scrisse quì non erra,
Fece far tutte l'armi di Guerrino
Qual più che figlio amò da fanciullino.

[F° 128 r°]73. Hebbe un marito questa che Zenone
Già fu appellato, povero et mendico,
Disprezzato da tutte le persone
Della sua patria; benchè fusse amico
Delle scientie et gran professione
Facesse in quelle, hebbe per gran nimico
Il sciocco volgo al qual ei prediceva
Sovente quel che poco le piaceva.

Digitized by Google

74. Era costui perfetto nigromante
Nella città del magno Gostantino,
E in tal scientia fu così prestante
Che venne perfettissimo indovino,
Cosa non cresa dal vulgo ignorante,
Perchè diceva il spirto di Merlino
Essere in lui come nel Samio Euforbo,
Cosa proprio da vulgo ignaro et orbo.

75. Questa arte ensegnò questo alla sua donna
Che era d'ingegno facile et capace,
E tanto prontamente in lei s'indonna
Quanto l'ardente fiamma in secca face.
Furon christian, nè dalla Tana a Sonna
Eran tai maghi, benchè non si tace
Di Malagigi, et fu del vecchio Athlante
Discepolo Zenon, nato in Bizante.

76. Per la gran povertà la patria loro
Greca lassando l'altrui ricercaro,
E fra Epiroti a Durazzo ne andoro,
Ove col duca gratia ritruovaro,
Che gravida Sefferra, al rio martoro
Del parto giunta, un figliolim preclaro
Di aspetto partorì, ma morì presto
Lasciando i genitor in pianto mesto.

77. Et in quel punto la duchessa quasi
Partorì et fece una inclita figliuola.
Vedi, signor, come diversi casi
Nascono alli mortai: rimane sola
La fanciuletta, ch' ai perpetui occasi
L'horrida morte la duchessa invola.
Sefferra èlli nudrice et vece-matre
Per consolare alquanto il mesto padre.

[F° 128 v°] 78. El duca Mustafà, che legge tiene
Di Macometto, la consorte honora
Di pompa funeral con gravi pene
Secondo il lor costume; et da quell'hora
Seferra con le mamme dolci e amene
Nudrì Fenice, et fu nudrice ancora
Et, non col latte già, del gran Guerino,
Ma sopra le nudrici hebbe il dimino.

Digitized by Google

79. Infra dui anni il duca l'alma rese,
Secondo il corso usato di natura,
Lasciando a dui suo' figli l'alte imprese
Della duchea e a Seferra la cura
Della fanciulla. Nobile et cortese
Divenne sì ch' escesse la misura
Di cortesia, di gentilezza immensa,
Nè Sefferra altra cosa cura o pensa.

80. Divenne in tanta et sì estrema bellezza
Questa fanciulla, che tollea la fama
Alla Ciprigna Dea, et di fortezza
Haveva il nome grande; et da più s'ama
Ch'eran congiunte con la gentilezza
In le' honestade et ligiadria, nè dama
Era ne' tempi soi tanto lodata
D'ogni virtù quanto ella ad ognun grata.

81. Per questa quel Milon, che di Tarento
Duca era, di Gerardo di Borgogna,
Passando il mar non fu pegro nè lento,
Ch' altra che lei non prezza et non agogna.
Sol ha per questa dentro el cor tormento,
Et non videndo lei veder si sogna,
Et ha deliberato haverla in moglie
O lassarvi la vita con gran doglie.

82. Così in brieve scacciò della duchea
Di Durazzo Napparro e il fratello,
Et battezzò Fenice che volea
Ella anco a nostra fe ridurs', ond' ello
Prese il ducato che pigliar havea
Deliberato già, dette l'anello
A quella, et fatta gravida poi n' hebbe
Guerin che poi in virtù cotanto crebbe.

[F° 129 r°] 83. Sefferra, come io dissi, incantatrice,
Essendo morto il suo consorte, pose
Sì grande amore alla bella Fenice
Che mai da lei partir nel cor dispose,
E alla fanciulla gravida predice
Che farà un figliuolin di poderose
Forze et sì grandi che sarà l'honore
Della sua casa et della altrui timore.

Digitized by Google

84. Havea fatta costei un ampla tomba
Sotto il palazzo inverso la marina,
Dove traheva dalla inferna tomba
Gli angeli neri della gran Caïna.
Nato Guerrino, entra questa in la tomba
Et ai suo' familiari una fucina
Vi fece fare et del lago di Stige
Portar dell' acque turbulente et bige.

85. Poi fe venirvi di Scicilia il fabro
Zoppo, che solea far i dardi a Giove,
Qual discendendo dal suo monte scabro
Venne correndo come un vento dove
Vuolse la maga, cui aprendo il labro
Disse ella : « Hor vuo' veder quai fian tue pruove,
Qual sia tua arte et qual tuo magistero
Et qual l'ingegno tuo sublim' e altiero.

86. Mi è nato un fanciullin che in terra un Marte
Sarà per fama et per virtù eminente,
Et cercarà del mondo la più parte,
Ch'ancor di lui non nacque il più eccellente
Guerrier a questi giorni, et molte carte
Si scriviran come del suo parente
Orlando, et come quel sarà famoso,
Nè fia quel più di questo generoso.

87. Disponti donque, pria che parti quinci,
Far a costui di tutto punto l'armi
Ch'a cavallier conviensi, et vedi linci
L'acqua che per temprale con miei carmi
Feci venir da Stigi, et se tu vinci
In farle quel da chi Achille hebbe, in marmi
I' ti farò sculpir con molto honore
Et adorarti quivi a tutte l'hore.

[F° 129 v°] 88. Voglio che l'armi sian di tal bontade
Che nè ferro nè fuoco offender possa
Chiunche le porta, o se sopra li cade
Fulgur dal ciel con rigida percossa
Senza offesa partendo se ne vade
Altronde, et, Giove havendo l'ira mossa,
Habin di Daphne il privilegio intero,
Perchè lo merta il fanciullino altiero.

Digitized by Google

89. Et perchè non si può ben la misura
Per esser quello in fasce haver de l'armi,
Vuo' che si faccin di questa natura
Ch'altro huon che 'l mio Guerrin mai non se
Et, crescendo ello (questa sia tua cura), [n'armi,
Che creschin l'armi, et io, con miei carmi,
Ti darò tanto a questo di favore
Ch' avrai in l'opera tua perpetuo honore.

90. L'alber di Giove vuo' che vi si scolpa,
Et di Guerrino il nome vi si scriva;
Ma fa che non si possa darti colpa
Che di sua proportion l'opra sia priva,
Perchè l'ignaro vulgo spesso incolpa
Per la sua openion trista et lasciva
Un che non erra, et però error non fare
Ch'a ragion nullo ti possa biasmare.

91. Così ti priego et così ti scongiuro
Per Zoroastro, per Cyrce et per Medea,
Pel chiaro cielo et per l'Inferno scuro,
Per Salomon, per la donna Cumea
Che per luogo aspro faticoso et duro
Condusse ancor vivente il pio Enea
Giù nel Tartareo speco di Plutone,
Per Proserpina et per la ria Erittone;

92. Ti aggiuro ancor per la Stigia pallude
Et per l'oblivioso eterno Lethe,
Per l'alme tutte scelerate et crude,
D'ogni pietade prive, et per tua rete
Con la qual già prendesti essendo ignude
Nel letto le persone mal discrete
Della tua donna et del superbo Marte,
Mostrando il stupro lor per ogni parte;

[F°130r°] 93. Per tutti i dei che su nel ciel si stanno
Et per le estreme posse del gran Giove,
Pel gran Vertunno che scorrendo l'anno
Mostra due facce inusitate et nuove,
Se brami uscir mai de l'eterno danno
Et più gioiosamente andando altrove
Cerchi posarti, et per la bianca luna,
Non mancarmi di questo in cosa alcuna! »

Digitized by Google

94. Pregato et aggiurato il fabro Ethneo
Non può disdir alla maga Sefferra,
Nè ritornar al suo vicin Tipheo,
Nè di Ericina alla famosa terra:
Havendo di la figlia di Peneo
Col privilegio a far l'armi di guerra,
Supplica a Phebo che col raggio d'oro
Le dia la gratia de l'amato aloro.

95. Doppo a sua prece, dalla inferna foce
Sefferra trahe duo' degli angeli neri
D'un cerchio più superbo et più feroce,
Et eglino, altresì superbi e altieri,
Nientedimeno ad una sola voce
Della maga son pronti i demon feri,
Et vengon nella grotta, elletto luoco
Da Sefferra, con zolfo et esca et fuoco,

96. L'incudine e i martei, coi qual Vulcano
Contra i Tytani ai Dei già l'armi fece
E i strali a Giove di sua propria mano,
Ch'ai tre fratei machiati d'una pece
Dettero morte, che dal ciel sovrano
Trar vuolser Giove, ben ch'a lor non lece,
Che dei mortai non è por bocca in cielo,
Per quanto n'amaestra l'Evangelo.

97. Ai mè! ch' io veggio i figli della terra
Già ribellarsi al suo supremo padre,
Movendo contra el ciel spietata guerra
Con le loro de vitii armate squadre!
Deh, quanta insania l'human cor afferra!
Deh, quanto son le genti oscure et atre
Et povere di mente et di consiglio,
Non conoscendo il suo eterno periglio!

(*A suivre.*) Ferdinand CASTETS.

Digitized by Google

CONTES LENGADOUCIANS

Dau ploch de Sant-Loup au ploch de Sant-Cla

(*Suite*)

XI

LOU MARIDAGE DE LA PRINCESSA

(*Sourneta per lous enfants... grands*)

A MARGARIDA.

— Ma Grand, ma Grand : countàs-nous, sieuplèt, una sourneta ?... Se sabiàs couma sian estats sages, ioi !...

— Ben sages, ben sages ?

— Couma d'imagès, ma Grand.

— Vai ben, mous enfants. Aladounc, doubrissès l'ausidou.

I

Un cop, — i'a d'aco mila e mila ans e passa, — i'aviè 'n rei de Pampalibournas que ie disièn lou rei Reiniè. Soun reiaume

XI

LE MARIAGE DE LA PRINCESSE

(*Sornette pour les enfants... grands*)

A MARGUERITE.

— Mère-Grand, Mère-Grand : contez-nous une sornette, s'il vous plaît ?... Si vous saviez combien nous avons été sages, aujourd'hui !...

— Bien sages, bien sages ?

— Comme des images, Grand-mère.

— Très bien, mes enfants. Or donc, prêtez-moi vos ouïes.

I

Il était une fois, — il y a de cela mille et mille ans et plus, — il était un roi de Pampélibournes qu'on appelait le roi René. Son royaume

Digitized by Google

èra pas un inménsi reiaume ; de soun poudé, nimai, n'i'aviè pas per cridà secous ; e quant à soun palais tant simplamen èra una bòria. Se pot dounc que lous libres lou menciounoun pas.

E pamens aquel rei aviè'n tresor. E lou tresor dau rei Reiniè èra quicon de talamen bèu, de talamen meravelhous, que fossa d'autres reis, mai amounedats e mai pouderouses qu'el, aurièn bailat, per l'avedre, sous palais, sous reiaumes, sous moulous d'argent amai sous clapasses d'or.

Dequ'èra tant aquel tresor?... Sa filha, pas ni mai ni mens. Mès quanta poulida manida, quante bèl astre, quanta soubeirana bèutat que la princessa Dòucinèla !...

Aviè tout per èla. Se dis que soun front linde èra mai blanc qu'un mati de printems quoura l'auba pouncheja ; que sous iols èroun dos grandas mars ounte lou firmamen tout entiè se negava ; sas gautas, dos rosetas fresquetas qu'apallissiè l'aigage matiniè ; sa bouca, dous degouts de rubis perlejant d'una mieugrana fendasclada. E pareis, mèmamen, que quand trepava lou campèstre, laugèira couma un cabridet, se seriè presa per quauca aparicioun celestiala, de tant que lou rebat de sous pèusses d'or l'aurioulava d'un rai de glòria.

n'était pas un immense royaume ; sa puissance ne faisait pas crier : miracle ; et pour palais il n'avait simplement qu'une ferme. Je crois que, de ce roi, les livres ne parlent guère.

Et pourtant il possédait un trésor. Et son trésor était chose si belle, si merveilleuse, que beaucoup d'autres princes, des plus riches et des plus puissants, auraient donné pour l'avoir, leurs palais, leurs royaumes, leurs tas d'argent, leurs monceaux d'or.

Et ce trésor c'était sa fille, rien de plus. Mais quelle jolie enfant, quelle superbe jouvencelle, quelle souveraine beauté que la princesse Doucinelle !

Elle avait tout pour elle. On dit que son front candide et pur l'emportait en clarté sur les matins de printemps, alors que l'aube vient de poindre ; que ses yeux étaient deux mers infinies où le firmament tout entier se noyait ; ses joues, deux roses fraîches écloses qu'apalissait la rosée matinale ; sa bouche, deux gouttes de rubis perlant d'une grenade mi-ouverte. Et il paraît même que lorsqu'elle se jouait dans les champs, leste comme un jeune chevreau, il n'était point rare qu'on la prît pour quelque apparition divine, tellement le reflet de ses cheveux d'or l'auréolait de rais de gloire.

Digitized by Google

Dounc, la princessa aviè sege ans. E dejà dona Renoumada, la parlantina Renoumada que s'enmèla de tout e que pot pas res tène, en traficant per carrairous, camis e cairefourcs, aviè cantat e publicat que de jouvença e de bèutat Dòucinèla n'èra la reina.

Atabé, chaca jour, dins Pampalibournas arrivavoun en grandas colas, à bèlas manadas, de galants, e de galants, e de galants. N'en veniè de pertout, n'en veniè de tout tems, de tout biais e de tout calibre : de riches lauraires, de marchands coumouls d'or, de segnous, de princes, de reis, de guerrejaires. Fins qu'à de troubaires qu'avièn per tout biblot sous esturmens e sas cansous.

E toutes, entre que vesièn Dòucinèla, n'en demouravoun meravilhats, embalausits, enfadats. D'ausida n'en toumbavoun amourouses, amourouses que-tout-ple, e cridavoun fort-e-mort que voulièn la princessa, que la voulièn e que la voulièn, e que s'enanariòn pas d'aqui tant que quaucun l'agèsse.

Per que ie la dounèsse pus lèu, d'unes s'avisèroun de faire *flectàmus* au rei, d'autres, pus lutrats encara, s'entanchèroun de ie pourtà presents bèus e pus bèus. Lous riches lauraires

Donc la princesse avait seize ans. Et déjà dame Renommée, la babillarde Renommée qui se mêle de toutes choses et ne sait rien tenir caché, en vaguant par sentiers, chemins et carrefours, avait chanté et publié que, de Jouvence et de Beauté, c'était Doucinelle la reine.

Si bien que dans Pampélibournes il arrivait tous les jours, par grandes bandes, en nombreuses troupes, des galants, et des galants, et des galants. Il en venait de tout pays, de tout âge, de toute tournure, de toute condition : des riches laboureurs, des marchands cousus d'or, des seigneurs, des princes, des rois, des guerriers. Jusqu'à des troubadours qui n'avaient, pour tout bagage, que leurs violes et leurs chansons.

Et tous, dès qu'ils voyaient Doucinelle, demeuraient émerveillés, fascinés, ravis. Ils se sentaient soudain éperdument amoureux. Et ils criaient, dans leurs transports, qu'ils voulaient la princesse, qu'ils la voulaient et qu'ils la voulaient. Et ils ne s'en iraient point, ajoutaient-ils, qu'elle ne fût à l'un d'eux.

D'aucuns, pour gagner la faveur du roi, se mirent à le combler de

Digitized by Google

mandèroun querre de grandas carradas de vi, de carradas de blat, de carradas de touta frucha. Lous marchands coumouls d'or ie faguèroun veni de quau sap ounte, de bèlas raubas de velous, de manefics mantèus de seda, d'emblausissents tapisses d'or. Lous princes e lous reis levèroun dèime dins toutes sous Estats per ie poudre menà de flames aquipages embé càrris de lùssi e chivals de grand pris. Lous troubaires, paures mesquins, cantèroun dins de vers que disièn inmourtaus la glòria e las vertuts dau rei, la gràcia e lou trelus divenc de la princessa. E lous guerrejaires roundinèroun que se noun lèu Reiniè ie dounava sa filha, boutarièn fioc e sang as quatre caires de soun reiaume.

II

Dins tout aco lou mai empachoucat èra lou Rei Reiniè. E, fou-me! s'hou cau dire, i'aviè prou lou dequé. Car, de causi en mièch de tant de galants lou que, tout en seguent dau goust de la princessa, seriè lou mai coussut e lou mai pouderous, èra pas tant coumode couma de cantà vèspras: se l'un aviè

caresses et de flatteries ; d'autres, plus habiles encore, se hâtèrent de lui offrir présents beaux et plus beaux. Les riches laboureurs envoyèrent quérir des charretées de vin, des charretées de blé, des charretées de fruits de toutes sortes. Les marchands cousus d'or firent venir des contrées lointaines, de belles robes de velours, de magnifiques manteaux de soie, d'éblouissants tapis d'orfroi. Les princes et les rois levèrent de nouvelles dimes dans tous leurs Etats, afin de mener de superbes équipages avec chars somptueux et coursiers de grand prix. Les troubadours, minces sires et pauvres hères, chantèrent en des vers qu'ils disaient immortels, la gloire et les vertus du roi, la grâce et la splendeur divine de la princesse. Et les guerriers grondèrent que, si René ne leur donnait bientôt sa fille, ils mettraient à feu et à sang les quatre coins de son royaume.

II

Le plus embarrassé, c'était le roi René. Il faut bien avouer qu'il y avait de quoi. Car, choisir parmi tant de galants celui qui, répondant au gré de la princesse, serait aussi le plus riche et le plus puissant,

Digitized by Google

'na causa, l'autre n'aviè 'na autra; lou d'aici ie mancava aco, lou d'alai aviè pas ce rèsta; e patin, e coufin. Lou rei, vous dise, quoura èra aqui balinga-balanga, quoura sabiè pas pus de quante branle se virà. Ce que lou tafurava mai que res, èra la granda pòu qu'aviè de veire lous qu'enmandariè capots s'enmalicià e, de la bisca, ie cercà touta mena de rampognas per afins de ie faire una guerra mourtala.

Quantes coupamens de tèsta per lou paure rei Reiniè!

Urousamen ie venguèt en remembrança qu'un jour, lou jour qu'aviè tengut sa filha, la fada Arminda i'aviè dich:

— Se jamai eriàs en soucit per Dòucinèla, delembrés pas que, per quicon, soui sa mairina.

E lou rei se pensèt que soun pus quite seriè d'anà trouvà la fada.

Pas pus tard que l'endeman de bon mati, à la prima auba, arnesquèt soun chival, l'encambèt e, sans sounà ges de campanas, s'adralhèt vitamen vers Mount-Sarrat, ounte Arminda aviè soun palais.

I'arrivèt qu'èra encara prou matinet e la trapèt que fasiè pas

devenait malaisé plus que de chanter vêpres. Si l'un avait ci, l'autre avait ça; tel manquait d'une chose, et tel manquait du reste. Le roi, vous dis-je, se noyait dans l'indécision. Semblait-il un beau jour décidé?... c'était là feu de paille : le lendemain, il ne savait plus de quel pied partir. Ce qui surtout le tourmentait, c'était la grand'peur qu'il avait de voir les galants éconduits s'irriter et, de dépit, lui chercher toutes sortes de mauvaises querelles à seule fin de lui faire une guerre terrible.

Il n'était pas sans inquiétude, le pauvre roi René!

Heureusement, il lui revint en mémoire qu'un jour, le jour même du baptême de Doucinelle, la fée Ermelinde lui avait dit:

— Si vous êtes jamais en souci au sujet de la princesse, n'oubliez pas que ce n'est pas pour rien que je suis sa marraine.

Et le roi René estima qu'il n'avait rien de mieux à faire que d'aller consulter la fée.

Dès le lendemain, aux premières lueurs de l'aube, il sella lui-même son cheval, l'enfourcha aussitôt et, sans sonner la moindre cloche, il se mit à chevaucher promptement vers Montserrat, où se trouvait le palais d'Ermelinde.

Il fut rendu d'assez bon matin. Il prit la fée au saut du lit. Ils

Digitized by Google

que se levà. Tuguèroun lou verme ensemble e, d'aquel tems, lou rei escullèt soun cas e l'emboul ounte se capitava.

— E ara, dequé soui per faire?

— Dequé sès per faire? rebequèt Arminda; voulès que vous hou digue?

— Soui vengut per aco.

— Oh! be, aladounc, escoutàs.

E, per moia! ce que diguèt la fada devià èstre famous, d'abord qu'un parel d'ouradas après lou rei Reinié s'entournava galoi, de l'er de quaucun que i'an levat una poulida espigna e mai countent qu'un rat qu'auriè raubat tres noses.

III

« — Touroutoutou! Taratatà!
Lous que voudran se maridà
Embé la princessa, que vèngoun
De dimenche en ioch au Grand-Prat,
Davans tout lou pople acampat:

déjeunèrent incontinent et, pendant le repas, le roi exposa son cas et l'embarras qui était le sien,

— Que dois-je faire? conclut-il.

— Ce que vous devez faire? répartit Ermelinde; voulez-vous que je vous le dise?

— Je suis venu pour cela.

— Eh bien! alors, écoutez-moi.

Et ce que dit la fée devait être excellent puisqu'une couple d'heures après son arrivée le roi s'en retournait guilleret, radieux. Il avait l'air d'un homme à qui l'on vient de tirer une fâcheuse épine. Il paraissait plus content qu'un rat qui eût pu dérober trois noix.

III

« Touroutoutou! Taratata!
Faisons savoir à qui voudra
Avoir la princesse, qu'il vienne
De dimanche en huit au Grand-Pré,
Devant tout le peuple assemblé:

Digitized by Google

Quau pus bèla obra coumplirà
Per el Dòucinèla serà.
Touroutoutou ! Taratatà ! »

Aqui ce que mati e vèspre, e tres jours a-derré, lous troumpetaires publiquèroun.

Se seguèt un varal, un revaladis, un treviramen dins tout Pampalibournas, aco se demanda pas. Jamai s'èra pas res vist de parié. Lous galants, de-longa, tavanejavoun d'un biais, tarrabastelejavoun d'un autre, afairats que-de-talamen, en vanc de s'aisinà e d'alesti soun pus bèu saupre-faire. Lou mounde èroun en revoulucioun : au four, à la font, as cabarets, dins lous oustaus e per carrièiras, tout lou sant-clamen dau jour, lenguetas e lengassas quitavoun pas d'aqui dessus. Talamen qu'à la fi, toutes, en grand trefoulimen, vesièn pas l'oura e lou moumen d'èstre au jour de la lucha.

Fin-finala aquel jour venguèt.

Ah ! n'auriàs vist de mounde, e de mounde, bon mati, as entours dau Grand-Prat ! Fasiè tramblà. Lous camis n'en regourgavoun de pertout : semblava que toutas las fourni-

Qui plus belle œuvre accomplira,
Pour lui Doucinelle sera...
Touroutoutou ! Taratata ! »

Voilà ce que soir et matin, et trois jours de suite, les hérauts publièrent.

Pensez donc s'il y en eut du mouvement, du remue-ménage, du bouleversement dans tout Pampélibournes !... On n'avait jamais vu rien de tel. Les galants étaient sur les dents, courant par ci, se précipitant par là, s'agitant sans cesse, afin de s'équiper et de se préparer pour bien montrer, au jour dit, leur meilleur savoir-faire. Les gens vivaient en continuelle effervescence : au four, à la fontaine, aux cabarets, dans les rues et dans les demeures, tout le long du jour, petites et grandes langues ne se donnaient aucun répit. Si bien qu'à la fin, tous, au comble de l'impatience, se consumaient d'une unique fièvre : voir se lever enfin le grand jour du tournoi.

Et, finalement, ce jour se leva.

Ah ! mes enfants, qu'il y en avait du monde, et du monde, de grand matin, dans les alentours du Grand-Pré. C'était un vrai prodige. Les

Digitized by Google

guièiras de la terra seguèssoun vengudas aqui de tant que n'èroun negres. l'avié tout Pamparigousta, tout Pampalibourneta, tout Chipotou, tout Cercatrova, e las gens de Vaisouveire, e las gens dau diable amai belèu de pus liont encara.

Per quant as galants, se i'èroun pas mai de dous cents, embé d'oustisses de tout biais, vole que la tèsta me saute.

Sus las nòu ouras, entre sourti de la messa granda qu'èra estada, aquel dimenche, avançada e cantada à la lèsta, lou rei, la princessa, embé touta sa cour se rendèroun au Prat. Qu'èra poulida la princessa embé sa rauba blanca e sa courouna de flous! Entre que paresquèt tout bousin se calèt e chacun la badava estasiat. E mai d'un galant, pecaire! mitat quioch dau reboulimen, pousquèt pas se retène de souscà en pensant que toutara caudrié dire: « adieu l'esper! »

IV

« Touroutoutou! taratatà! » Lous troumpetaires sounèroun per l'acoumençança.

chemins regorgeaient de tous les côtés: on eût dit que toutes les fourmilières de la terre s'étaient donné rendez-vous là, tant ces chemins paraissaient noirs. Il y avait tout Pampérigouste, tout Pampélibournette, tout Chipetout, tout Cherchetrouve, et les gens de Vatenvoir, et les gens du diable, et d'autres de plus loin encore.

Quant aux galants, s'ils n'étaient pas plus de deux cents, munis d'outils de toute sorte, qu'on me fasse sauter la tête.

Sur le coup de neuf heures, au sortir de la grand'messe, qui avait été, ce dimanche-là, avancée et prestement chantée, le roi, la princesse et leur cour se rendirent au Pré. Ce qu'elle était jolie la princesse dans sa robe toute blanche et sous sa couronne de fleurs!... Dès qu'elle parut, tout bruit cessa et chacun la contempla avec ravissement. Et plus d'un, parmi les galants que l'angoisse étreignait, ne put étouffer un sanglot, hélas! en pensant qu'il faudrait tout à l'heure dire: « Plus n'est d'espoir. »

IV

« Touroutoutou! Taratata! » Les trompettes sonnèrent et les joûtes s'ouvrirent.

Digitized by Google

E vejaqui que d'en mièch das galants saliguèt un jouvent arrapat e garrut, reblat couma un brau, e pas trop vilèn amai qu'agèsse la pèl un pauc mauresca e la tignassa ramboulhada. Pourtava, sus una espalla, un enclume de mai d'un parel de quintaus, e, sus l'autra, un martelàs emb'una grossa barra de ferre. D'omes, toutes mascarats, menant dos carretas, cargadas, l'una embé de carbou, l'autra d'un foutrau de bufet que la ramplissiè touta, seguissièn lou jouvent.

La dicha s'espandiguèt lèu qu'acos èra Ferragut, l'ainat dau rei de Forjas Grandas ounte i'aviè de carbou couma d'aiga à la mar, de ferre autant que de rocs sus lous Causses, emb'un pople de manescaus, sarralhès e fourjaires que travalhavoun nioch e jour, e sans relàmbi, à de ferramentas espetaclousas.

Lous omes negres agèroun lèu cavat un trauc ; lou cafiguèroun de carbou, ie boutèroun fioc e, bufa que bufaràs ! n'en faguèroun un grand brasàs. Entramen que la barra de ferre se caufava, Ferragut calèt soun enclume ben couma se deu. Pioi, quand la barra seguèt d'un blanc qu'encigalava, l'agantèt embé las tenalhas, de la man gaucha, la poustèt sus l'enclume

Et voici que d'emmi les galants issit un gars robuste et musculeux, râblé comme un jeune taureau et pas trop vilain de figure, bien que sa peau fût un peu noire et ses cheveux embroussaillés. Il portait, sur l'épaule gauche, une enclume de plusieurs couples de quintaux, et, sur l'épaule droite, un énorme marteau ainsi qu'une grosse barre de fer. Des hommes, à face noircie, traînant deux charrettes chargées l'une de houille et l'autre d'un grand soufflet de forge qui la remplissait toute, suivaient le gars robuste et musculeux.

Le bruit se répandit très vite dans la foule que c'était là Ferragut, le fils aîné du roi de Forges-Grandes. Et nul n'ignorait qu'à Forges-Grandes il y avait du charbon autant qu'il y a de l'eau dans la mer, plus de fer qu'il n'est de rochers sur les Causses, et tout un peuple de forgerons et d'ajusteurs, travaillant nuit et jour, et sans relâche, à des ferreries gigantesques.

Les hommes à face noircie eurent bientôt creusé un trou. Ils le comblèrent avec du charbon qu'ils allumèrent et zou! souffles que souffleras! ils en firent un grand brasier. Cependant que la barre de fer chauffait, Ferragut assit solidement son enclume. Puis, quand la

Digitized by Google

e, de la man drecha, as grands cops de martèl, — pin ! pan ! pan ! pin ! pan ! pan ! — tabasa que tabasaràs ! Las belugas regisclavoun, de flocs de ferre sautavoun, lou bruch ensourdissiè, e lou martèl fasiè de-longa tomba-lèva, sans que jamai lou bras dau que lou teniè s'alassèsse. E quand lou martelaire quitèt de picà, la barra de ferre èra pas pus una barra de ferre, mais si be una espasa de mai de dèch pans, lusenta couma d'argent.

Seguèt pas lou tout. Après avedre trempat soun espasa dins d'aiga fresca, Ferragut, l'empougnant de sas dos mans, de sa pus reda força n'empeguèt un grand cop sus l'enclume. E l'enclume se dessapartiguèt en dous flocs qu'anèroun reboumbi à mai de quatre passes, entramen que l'espasa se margava dins la terra fins qu'à la pougnada.

— Oi, boudieu ! qu'aco's ben travalhat !... cridèroun lou mounde espantats que-tout-ple.

E de galants n'i'agèt un bon prou que s'enanèroun, car se sentissièn pas de poudre milhou faire.

barre fut d'un blanc éblouissant, il la saisit avec ses tenailles, de la main gauche, la posa sur l'enclume et, de la main droite, à grands coups de marteau, — pin-pan-pan ! pin-pan-pan ! — martelle que martelleras ! Les étincelles rejaillissaient, des éclats de fer volaient, le bruit était assourdissant et le marteau allait sans cesse, tombe-lève, tombe-lève, sans que jamais le bras du marteleur fut las. Et quand le marteleur cessa de marteler, la barre de fer n'était plus une barre de fer, mais bien une épée, longue de plus de dix pieds et étincelante comme de l'argent.

Et ce ne fut pas tout. Après avoir trempé son épée dans de l'eau bien froide, Ferragut, l'empoignant à deux mains, en assèna sur l'enclume un coup retentissant. Et l'enclume fut partagée en deux tronçons. Et ces tronçons sautèrent à plus de quatre pas, deçà, delà, cependant que l'épée s'enfonçait dans le sol jusqu'à la garde.

— Grands dieux ! comme c'est bien travaillé ! cria la foule au comble de l'étonnement.

Et d'emmi les galants, un grand nombre se retirèrent, car ils ne se sentaient point capables de faire un plus bel ouvrage.

Digitized by Google

V

Lou que venguèt après èra un rousselou, frisat couma una endévia, la gaugna fresqueta e flourada, l'er escarrabilhat, lou biais degajadet e l'anà lèste d'un esquiròu. Ie disièn Fourtunet. E soun paire, lou rei de Bèus-Terraires, aviè talamen de terras e de bes que s'en perdiè lou comte: grandas vignas embé de foutraus de soucassas que chacuna fasiè soun panièirat; oulivedas ounte d'oulieus, pus grosses que de chaines, de-longa cargavoun à s'espalancà; blads que jamai s'en vesiè pas la fi; pradas que caliè mai d'un jour per n'en faire lou tour; bosses ramuts e erbagieus à-n-ounte lou bestiau de lana se delargava à miliassadas.

Lou jouvent menava un grand càrri atalat de dous coubles; soun varlet, un araire embé sièis cavalasses; e darriès, seguissièn un vòu de fennas de la terra. Tout aco se sarrèt d'un camp de blat, aqui toucant, un blat madu d'un parelhat de sesteiradas. E Fourtunet adounc, s'armant d'una dalha qu'aviè pourtat dins soun càrri, s'acoussèt dins lou camp, e

V

Celui qui vint ensuite était un petit blond, aux cheveux frisés, aux joues fraîches et fleuries, à l'air alerte et joyeux, la tournure gracieuse et l'allure leste d'un écureuil. On l'appelait Fortunet. Son père, le roi de Beaux-Terroirs, avait tant de terres et tant de biens qu'on en perdait le compte : grandes vignes avec des ceps vigoureux donnant chacun leur panerée de raisins ; olivettes où des oliviers, gros comme des chênes, ployaient tous les ans sous leurs fruits ; blés dont on ne voyait jamais le bout; prairies si étendues qu'il fallait plus d'un jour pour en faire le tour ; bois touffus et herbeux où les bêtes à laine paissaient par cents et par milliers.

Le jouvenceau menait une grande charrette attelée de deux couples de bœufs ; son valet conduisait une charrue que tiraient six superbes chevaux ; et derrière suivaient toute une troupe de campagnardes. Ils s'approchèrent tous d'un champ de blé, tout près de là, un blé mûr d'environ deux séterées. Et Fortunet alors, s'armant d'une faux qu'il prit sur sa charrette, se précipita dans le champ, et, zig ! de

Digitized by Google

zieu ! de drecha, zau ! de gaucha, au grand galop, — lou tems de dire un *pater* tout-escàs, — lou blat seguèt dalhat. Las ligairas, qu'èroun un centenat per lou mens e pas ges de manchotas, aviè pas caugut que musèssoun se voulièn ie tène las garbas de ligadas. Lèu-lèu, dins mens d'un « ai ! » aquelas garbas seguèroun cargadas sus lou càrri, las tourtouìhèiras estacadas e bilhadas, e, àrri ! fai tirà !... lous biòus, lou varlet e las fennas s'adralhèroun de vers una aira.

Mès dejà Fourtunet aviè agantat l'esteba de l'araire, furgalhat sous chivals, e, zou ! au brulle per lou rastoul, I ! Ja ! Bio ! I ! Un quart d'oureta s'ausiguèt pas mai qu'aquela cridadissa, se vegèt pas qu'un vai-e-vèn de l'atalage qu'auriàs dich campejat per quauque fantastic. E quand, toutes fumouses, lous chivals s'arrestèroun, lou camp apareiguèt tout entiè laurat à miracle, embé de regas drechas couma d'*Is* e pas una mouta que troumpassèsse l'autra.

Acos èra estat talamen vieu, talamen prounte, que fossa mounde se demandèroun se sous iols i'avièn pas fach panterna, ou s'un abille enmascaire lous veniè pas d'enluernà.

droite, et, zag ! de gauche, au grand trot, — le temps de dire un *pater*, à peine, — et le blé fut fauché. Les lieuses, une centaine pour le moins et point manchottes, avaient dû ne point muser pour lier toutes les gerbes en si peu de temps. Et tout de suite, dans moins d'un « ah !... », ces gerbes furent chargées sur la charrette, assujetties solidement au moyen d'un double cable et du garrot, puis, en avant ! faites tirer !... les bœufs, le valet et les paysannes se dirigèrent vers une aire voisine.

Mais déjà Fortunet avait empoigné le mancheron de la charrue, fouetté ses chevaux, et, zou ! ventre à terre dans le champ si prestement fauché. I ! dia ! huhau ! i !... Durant un petit quart d'heure on n'entendit que ces cris-là. Et l'on ne vit qu'un vertigineux va-et-vient de l'attelage qui semblait aiguillonné par quelque farfadet invisible. Mais enfin, tout fumants, les chevaux s'arrêtèrent. On put constater alors que le champ était entièrement labouré, labouré à miracle, avec des sillons droits comme des l, et pas une seule motte de terre plus haute que les autres.

Cela avait été si vivement, si rapidement fait que beaucoup de gens se demandèrent s'ils n'avaient pas eu la berlue, ou si quelque habile

Digitized by Google

Se sarrèroun dau camp, trepilhèroun las regas, estudièroun l'araire, faguèroun trepà lous chivals. E quand seguèroun soulides que i'avié pas ges de micas-macas diaboulicas :

— Se pot pas milhou faire !... cridèroun.

D'entre lous galants, tournamai, n'i'agèt mai das tres quarts que quitèroun la lucha.

VI

E pamens lou tresième cop, seguèt pas un soulet, mès dous que s'avancèroun en mitan dau Grand-Prat. Dous bèus omes, presemple, fièramen escambarlats sus dous grands auferans, embé càscous, cambaus e couirassas d'aciè, pavéses d'argent, lançaş lougouludas, espasas e destraus que, pas que de las veire, fasièn estrementi.

Era lous dous pus terribles guerrejaires dau tems e tout lou mounde, pauc ou prou, avié ausit countà de sas valhençaş. L'un, lou dau pèu rous, lou ferouge Artaban, lou flèu das Oungreses, avié 'n jour, tout soulet, fach un orre chapladis

magicien ne venait pas de fasciner leurs yeux. Ils entrèrent dans le champ, ils piétinèrent les sillons, ils examinèrent la charrue, ils firent avancer les chevaux. Et quand ils se furent bien assurés qu'il n'y avait pas eu de pratiques diaboliques, ils s'écrièrent :

— On ne pourra jamais mieux faire.

D'emmi les galants, encore, plus des trois quarts abandonnèrent la partie.

VI

Et pourtant, la troisième fois, ce ne fut pas un seul, mais bien deux qui s'avancèrent ensemble jusqu'au milieu du Grand-Pré. Deux beaux hommes, par exemple, fièrement dressés sur deux superbes destriers. Ils avaient revêtu leurs plus lourdes armures : heaumes, cuissarts et cuirasses d'acier, avec l'écu d'argent. Et ils portaient de longs épieux, des épées et des haches d'arme qui faisaient venir la chair de poule.

C'étaient les deux plus terribles guerriers de ce temps et tout le monde avait, peu ou prou, ouï narrer de leurs exploits. Celui-ci, aux cheveux roux, le farouche Artaban, le fléau des Hongrois, avait un jour, à lui seul, fait un horrible carnage de vingt chevaliers ennemis

Digitized by Google

de vint chivaliès enemics que l'avièn desfisat. L'autre, das pèusses negres, lou famous Bautezar, qu'avié dejà tugat mai de milanta Maugrabins, dins las courridas de biòus agantava lous braus lous pus forts per una bana e lous fasiè cambiroulà couma de baudufas.

Se saludèroun. Pioi prenguèroun vanc e s'acoussèroun l'un de-vers l'autre, enfurounats. E talamen de sas lanças tustèroun rede contra sous pavéses que, dau ressabroun, lous chivals s'aginoulhèroun, entramen que las lanças voulavoun en mai de mila flocs. Adounc ie mandèroun à grands cops de destraus : e tè ! tus, tè ! iéu, la batadissa seguèt espaventabla. Quand agèroun bercat sas destraus, agantèroun sas espasas. E couma sous chivals, arreduts, flaquissièn, zou ! davalèroun e countunièroun mai que mai assauvagits. Ardit ! Artaban, ardit ! Bautezar : las espasas soun brigouladas ? — as pougnaus ; lous pougnaus soun gimblats ? — a la rebalada, à l'espeltirage, à la lucha, à la lucha ! Cau que n'i'age un que crève ou que demande : seba !

I'avié 'n bon brieu qu'aco durava : lous pavéses toumbavoun

qui l'avaient défié. Celui-là, à la chevelure noire, le fameux Balthazar avait déjà mis à mort des milliers de Maugrabins ; et, dans les courses de taureaux, il saisissait la bête la plus forte et la plus furieuse par les cornes et il la faisait pirouetter dans l'arène comme un enfant ferait tourner une toupie.

Ils s'adressèrent un salut. Puis ils prirent du champ et soudain se ruèrent l'un contre l'autre. Et le heurt de leurs épieux sur leurs écus fut si rude que, dès ce premier choc, les chevaux tombèrent sur leurs genoux et les épieux volèrent en éclats. Ils empoignèrent alors leurs haches d'armes : à toi !... à moi !... ils s'en portèrent des coups terribles. Quelle lutte épouvantable ! Et quand ils eurent ébréché leurs haches, ils brandirent leurs épées. Et comme leurs chevaux, fourbus, fléchissaient à tous coups, vite ! ils mirent pied à terre et continuèrent leur dur combat avec une fureur croissante. Hardi ! Artaban, hardi ! Balthazar : les épées sont brisées ? — à vos poignards ; les poignards, sont tordus ? — au corps à corps, au pugilat, à la lutte ! à la lutte ! Il faut que l'un des deux périsse ou demande merci.

Il y avait assez longtemps que le combat durait ainsi, âpre et sauvage. Les écus étaient en pièces, les casques arrachés et fracassés,

Digitized by Google

à flocs, lous càscous èroun demargats, las couirassas engloutidas, lous batalhaires afalenats, ensannousits e poussièirouses semblavoun de moustres, e se poudiè pas saupre encara quau gagnariè vitòria. Mès vejaqui qu'Artaban, en mandant à soun adversàri un cop de floc de pavés que ie demantibulèt l'espalla, resquillèt e s'espatèt de tout soun long ; Bautezar, aladounc, agantant una grossa lausa, i'espoutiguèt la tèsta.

Quante escaufèstre, mous enfants ! De fennas s'estavaniguèroun, d'enfants bramèroun au secous, d'omes, carravirats e las dents clavadas, fasièn mina de voudre acabà tabé Bautezar qu'aviè pena à se tène drech. E quand lou vinceire, un iol curat, un bras derrabat à mièjas, tout regoulant de sang e tirassant la camba, se sarrèt de la princessa, un crit d'ourrou gisclèt de toutas las gargantas.

De galants n'en demourèt pas pus que dous.

VII

Lou prumiè dis dous que se sarrèt per moustrà soun oubrança èra poulidet couma un sòu e jouinet que tout-ple.

les cuirasses en lambeaux. Les combattants haletants, ensanglantés, couverts de poussière, ressemblaient à des monstres horribles. Et l'on ne pouvait prévoir encore lequel des deux l'emporterait. Mais voilà qu'Artaban, ayant trop violemment lancé à son adversaire un tronçon de bouclier qui lui démantibula l'épaule, glissa en avant et s'abattit de tout son long. Balthazar fondit sur lui, saisit une énorme pierre et lui broya la tête.

Quel spectacle ! mes enfants. Des femmes s'évanouirent, des enfants crièrent au secours et des hommes, blêmes, les dents serrées, faisaient mine de vouloir achever aussi Balthazar qui se soutenait à peine. Et quand on vit le vainqueur, un œil crevé, un bras à demi-arraché, tout ruisselant de sang et traînant la jambe, s'approcher de la princesse, un cri d'horreur jaillit de toutes les poitrines.

De galants, il n'en resta plus que deux.

VII

Le premier des deux qui s'approcha de la Cour pour montrer son savoir-faire, était joli, joli à miracle, et tout jeune, presque un enfant.

Digitized by Google

Tout-escàs se quauques bourrils sedouses i'oumbrejavoun sa bouca e sas gautas. De longas flotas de pèusses bloundins, davalant sus sas espallas, tant poulidamen i'encadravoun soun mourrou finet e blanquinèl que fasiè gau de veire. Soun biais èra galant, soun er gracious, sa deguèina laugèira. Mès, pecaire ! semblava pas que palegèsse lous louvidors : pourtava un capèl rafalat, un abilhage que saique i'aviè pas toumbat la prumièira bourra e de souliès badant dau talou.

Quau èra ? d'ounte veniè ? e coussi s'apelava ? — Degus noun hou sabiè. Teniè à la man una espèça de caisseta loungouluda que tout lou mounde, curiousamen, se demandava dequé poudiè ben caupre. Mès quand, d'aquela caisseta, las gens vegèroun que tirava un viòuloun, s'agachèroun, trufarèls, e quauques galejaires cridèroun mèmamen.

— Saique vai faire dansà de mouninas ?...

Lou jouvent se virèt pas. Mespresous de las galejadas, ensagèt soun viòuloun, pioi, lou boutant contra sa petrina, cranamen plantat davans lou rei e la princessa, sans se laissà destourbà per res, faguèt varalhà soun arquet. E de l'esturmen, douça, siava, melicousa, una musica s'aubourèt que dintrava

C'est à peine si un léger duvet soyeux estompait sa lèvre et ses joues. De longues boucles de cheveux blonds, flottant sur ses épaules, encadraient un visage si fin, si blanc, si délicieux, qu'on ne se lassait pas de le contempler. Et le jeune homme avait de plus l'air gracieux, la démarche aisée, la tournure gentille. Mais, hélas! il ne devait point remuer les louis à la pelle ! Il portait un chapeau démodé et fané, un habit qu'il n'avait pas délustré lui-même, sans doute, et des souliers baillant du talon.

Qui était-ce? d'où venait-il? Quel était son nom? — Nul ne le savait. Il tenait à la main une espèce de boîte longue qui intrigua fort tout le monde. « Que peut-elle bien contenir? » se demandait-on. Mais lorsque les gens virent tirer de cette boîte un violon, tout simplement, ils s'entre-regardèrent, goguenards, et quelques plaisantins crièrent même à très haute voix :

— Il va faire danser des singes.

Le jouvenceau ne s'émut point. Dédaignant brocards et quolibets, il accorda son violon, l'appuya sur sa poitrine et puis, superbement planté devant le roi et la princesse, sans se laisser en rien distraire,

Digitized by Google

dins l'ama per ie pourtà soulàs, delices, estasïamen. Ah! degus risiè pas pus, presemple! Fins qu'as aucelous que s'èroun arrestats de cantà e lou vent de bufà. Lou mounde, ravits, tibavoun l'aurelha e tenièn soun alé per pas perdre un moussèl; e, saique, dins lou siléncі, se seriè ausit voulà 'n parpallıou, se lous parpalhous, eles atabé, s'èroun pas apausats per escoutà lou viòulounaire.

Pioi lou jouvent cantèt. Cantèt soun amour per Dòucinèla. E diguèt dins sa cansou que lou pus grand saupre-faire dau marit de la princessa deviè èstre simplamen de l'adourà, de la belà, de la cantà.

Talamen cremanta èra sa cantadissa que toutes lous jouvents, venguts aqui 'mbé sas amigas, se ie boutèroun d'à-ginoulhous davans elas per ie devouri las mans de poutounas; lous maridats de longa passada, que belèu mai d'un cop avièn agut tantara, s'embrassèroun couma de cadèls de vint ans; e lous vielhets embé sas vielhetas, s'espinchant d'à-galis, mièch risouliès e mièch plourouses, se marmurèroun douçamenet : « T'en souvènes ?... »

Atabé quand lou viòulounaire, agent acabat sa cansou, anèt

il fit aller son archet. Et de l'instrument, douce, suave, mélodieuse, une musique s'éleva qui pénétrait dans les âmes pour les emplir de joie, de délice et d'extase. Ah! personne ne riait plus, par exemple! Jusqu'aux oiseaux qui s'arrêtèrent de chanter et le vent de souffler. Les gens, ravis, tendaient l'oreille et retenaient leur respiration. Et sans doute, dans le silence, on eût ouï voler un papillon, si les papillons eux aussi ne se fussent posés pour écouter la divine harmonie.

Puis le jeune homme chanta. Il chanta son amour pour Doucinelle. Et il disait dans sa chanson que le meilleur, l'unique savoir-faire de l'époux de la princesse devait être tout simplement de l'adorer, de la contempler, de la chanter.

Et sa chanson était si brûlante que tous les jouvenceaux, venus là avec leurs mies, tombèrent soudain aux genoux d'icelles pour couvrir leurs mains de baisers; les mariés de longue date qui, plus d'une fois, peut-être, avaient eu noise et chamaillis, s'embrassèrent comme des amoureux de vingt ans; et les petits vieux avec les petites vieilles, se regardant du coin de l'œil, mi-souriant et mi-pleurant, se murmurèrent : « T'en souvient-il?... »

Aussi quand le chanteur, ayant achevé son chant, vint s'incliner

Digitized by Google

se clinà davans la princessa e ie pausà soun viòuloun à sous pèds, aco seguèt de pertout un picamen de mans espetaclous.

VIII

Anfin venguèt lou tour dau darnié galant. Se lou de davans èra estat lou pus poulidet e lou pus jouine, aqueste, presemple, seguèt be lou pus vièl e lou pus lourdàs. Pourtava una espèça de longa roupassa que ie davalava fins qu'as talous, de manièra qu'on ie vesiè pas que la tèsta Mès quanta tèsta lourdagnassa, moun Dieu! gravada de la picota, emb' un nas couma una ceba e d'iols qu'un anava à ja quand l'autre tirava à bio.

Pautudamen, tout *debitoribus*, s'avancèt en tèsta d'una dougena de serviciaus, vestits de grands màntous couma el. Menavoun un grand càrri acatat d'una bacha ravalant lou sòu e tirassat per ioch chivals qu'una flassada agouloupava. Dequé tron vouliè dire tout aquel acoutrage de Carnaval?...

Lou galant se sarrèt dau rei e ie diguèt quicon que lou mounde ausiguèroun pas. Mès lou rei faguèt un sinne e,

devant la princesse et déposer le violon à ses pieds, des applaudissements frénétiques éclatèrent-ils de toutes parts.

VIII

Ce fut enfin le tour du dernier galant. Si le précédent avait été le plus joli et le plus jeune, celui-ci, par exemple, était bien le plus laid et le plus vieux. Il était revêtu d'une espèce de long manteau qui lui tombait jusqu'aux talons. On ne voyait là-dessus qu'une tête. Et quelle tête hideuse, mon Dieu! Une face marquée de petite vérole, un nez gros comme un oignon, et des yeux dont l'un tirait à *dia* et l'autre à *huhau*!...

Lourdement, tout de guingois, il s'avança à la tête d'une douzaine de serviteurs, revêtus de manteaux semblables au sien. Ces serviteurs conduisaient un char recouvert d'une grande bâche dont les bords balayaient le sol. Et ce char était traîné par huit chevaux qu'une ample couverture cachait presque entièrement. Qu'était-ce donc que ces accoutrements carnavalesques?...

Le galant s'approcha du roi et lui dit quelque chose que les gens

Digitized by Google

d'ausida, lous troumpetaires troumpetèroun e lou cridaire cridèt :

« Brave mounde, zou ! se vous plai,
Mitat d'aici, mitat d'alai,
Boutàs vous sus de longas rengas ;
Laissàs un cami qu'au mitan
Passe lou càrri dau galant.
Adounc quand chacun ie serà
Lèu Coumouldor coumençarà. »

Vite lou pople s'enzenguèt couma veniè d'èstre dich : lous mai coussuts lous pus proche dau rei, lou rafatun e la racalha lous pus lionts. E toutes èroun dins l'òli boulhent de saupre ce qu'anava arrivà.

Quand vegèt lou mounde arrengueirats couma se deu, Coumouldor, qu'embé soun càrri aviè gagnat l'en-naut dau Grand-Prat, zac ! escampèt sa roupassa au diable ; lous serviciaus n'en faguèroun autant ; d'un virà de man la bacha seguèt levada e las flassadas atabé.

Adounc paresquèt ce que jamai de la vida s'es pas pus vist ni se veirà. Lou càrri èra un càrri d'evòri embé de rodas argen-

n'entendirent point. Le roi fit un signe et, soudain, les trompettes sonnèrent et le héraut cria :

« Braves gens, allons ! il faudra,
Moitié de ci, moitié de là,
Vous ranger sur de longues lignes,
Afin qu'au milieu librement
Puisse aller le char du galant.
Or donc quand chacun y sera,
Tôt Cousudor commencera. »

Vite la foule se rangea comme il venait d'être dit : les notables, tout près du roi, la populasse et la racaille à l'autre bout. Et tous étaient dans une fièvreuse impatience de savoir ce qui allait advenir.

Le galant et sa suite avaient gagné le haut du Grand-Pré. Quand il vit tout le monde placé ainsi qu'il l'avait demandé, Cousudor, zac ! jeta son manteau aux orties. Les serviteurs l'imitèrent. Puis, dans un tour de main, la grande bâche fut enlevée et l'ample couverture aussi.

Alors apparut ce qu'on n'a jamais plus vu ni ne verra plus jamais. Le char était un char d'ivoire aux roues d'argent ; les chevaux portaient

Digitized by Google

talas, lous chivals pourtavoun d'arnèsses de satin clavelats d'or, lous abilhages dau mèstre couma lous das serviciaus èroun de seda auripelada embé coulets de perlas finas e talholas de diamants.

Lous serviciaus escarlimpèroun dins lou càrri, Coumouldor sus lou sèti, e — clic ! clac ! — au trot, lous chivals landèroun vers lou rei. Semblava un sourel beluguejant que caminèsse. E aquel sourel, en mai que sous rais lumenouses, dardalhava de pèças de vint, de pèças de cranta, d'escuts, de louvidors, de pampalhetas, de belòias, de pendelotas, d'anèls, de bagas, de brassalets e de cadenas que lous serviciaus escampilhavoun à bèles plan-poungs, de tout caire.

N'en seguèt un d'escafarnèl !... Auriàs vist las gens coussi se butavoun, coussi s'espeltiravoun, coussi s'aloungavoun, aici sèn, tè ! tus, tè ! iéu, à quau n'acampara lou mai ?... Mès couma toutes, pauc ou prou, agèroun tastat dau regiscle, una inménsia chamada resclantiguèt lèu :

— Viva ! Viva Coumouldor !...

En abitant davans lou rei, Coumouldor davalèt de soun sèti seguit das serviciaus que chacun pourtava un grand sac. Bougèroun aqueles sacs as pèds de la princessa e n'en sourti-

des harnais de satin étoilés d'or; les vêtements du maître, ainsi que ceux des serviteurs, étaient tissus de soie pailletée, avec collets de perles fines et ceintures de diamants.

Le serviteurs grimpèrent sur le char, Cousudor prit place sur le siège, et, en avant ! — clic ! clac ! — au trot : les chevaux coururent vers le roi. On eût dit un soleil étincelant qui avançait. Et ce soleil, outre ses rayons lumineux, dardait des pièces d'argent, des écus d'or, des pendeloques, des bagues, des anneaux, des bracelets, des colliers, des chaînes, et des parures, et des bijoux, et des joyaux que les serviteurs jetaient sans cesse, deci, delà, à pleines poignées.

Quelle confusion ! quel désordre ! mes amis. Ah ! vous les auriez vu, les gens, se bousculer, se tirailler, se débattre : à toi ! à moi ! à qui ramassera le plus !... Mais comme tous, qui plus, qui moins, eurent leur part de la provende, une immense acclamation retentit bientôt :

— Vive ! vive Cousudor !...

Arrivé devant le roi, Cousudor descendit de son siège. Ses serviteurs le suivirent. Chacun d'eux portait un grand sac sur l'épaule. Ils vidèrent ces sacs aux pieds de la princesse. Et il en sortit des amé-

Digitized by Google

guèt d'ametistas, de calcedònis, de safirs, e de rubis, e d'esmeraudas, couma jamai ome vieu n'a tant vist. Lou rei, tout estrambourdat, cridèt adounc : « Es vous que sias moun gendre ! » E la princessa, entrefoulida, sautèt emb'arderessa au col de soun galant, entramen que s'aubourava vers lous nivous la bramadissa mai que mai espetaclousa.

— Nous cau Coumouldor ! Voulèn Coumouldor ! Viva, viva Coumouldor !...

Lou gal cantèt
E la sourneta finiguèt.

*
* *

— Mès, ma Grand, faguère iéu, quau es qu'agèt Dòucinèla?

— Eh ! grand abestit : Coumouldor, pardieu !

— Oh ! nàni, adounc rebequèt Liseta, ma Grand aco's pas poussible ce que venès de dire. Coussi ? voulès qu'una princessa tant bèla que la princessa Dòucinèla prenguèsse aquel gros lourdagnàs de... mès jamai de la vida m'hou farés pas creire.

— Chut ! chut ! pichota, anen dourmi que se fai tard. Veses pas qu'es una sourneta?... Gustàvi THEROUND.

thystes, des calcédoines, des saphirs, et des rubis, et des émeraudes, comme jamais homme vivant n'en a tant vu. Le roi, transporté, s'écria : « — C'est vous qui serez mon gendre ! » Et la princesse, folle de joie, sauta passionnément au cou de son galant, cependant que, vers les nues, montait la clameur de plus en plus retentissante :

— Il nous faut Cousudor ! Nous voulons Cousudor ! Vive, vive Cousudor !...

Le coq chanta,
Et la sornette finit là.

*
* *

— Mais alors, Mère-Grand, demandai-je naïvement, qui eut Doucinelle ?

— Eh ! grand bêta : Cousudor, pardi !

— Oh ! non, se récria Lisette, ce n'est pas possible ce que vous venez de dire, Grand-mère. Comment ? Vous voulez qu'une princesse aussi belle que la princesse Doucinelle eût épousé ce gros lourdaud de... jamais de la vie vous ne me le ferez accroire.

— Chut ! chut ! fillette, allons dormir, il se fait tard. Ne vois-tu pas que c'est un conte ?... Gustave THÉROND.

(*A suivre.*)

Digitized by Google

VARIÉTÉS

Le Provençal en Souabe

Pendant la séance des Jeux Floraux, qui ont eu lieu à Cologne, au mois de mai 1901, M. le Docteur FASTENRATH a annoncé que le *Félibrige Latin*[1] de Montpellier avait fondé un prix à décerner, en 1902, aux poètes des villages de la Souabe où se parle un dialecte provençal. Plusieurs de nos lecteurs ignoraient sans doute l'existence des dits villages, et ont accueilli cette information avec quelque incrédulité. M. le Docteur Fastenrath a voulu se rendre compte *de auditu* de l'état de ce provençal transplanté au milieu des Alpes de Souabe, et dans le *Zeitgeist*[2], du 12 et du 19 août 1901, il nous raconte son excursion linguistique.

Voici, d'après son article, quelques renseignements sur cette curieuse colonie provençale, perdue au milieu de la Souabe.

***

Ces Provençaux sont « des Vaudois qui, avec leur ténacité de montagnards, se sont attachés aux croyances de leurs pères et qui ont été chassés par leurs propres princes des vallées du Piémont. »

Le duc Amédée II de Savoie fit paraître, le 1er juillet 1698, un édit qui défendait aux habitants des vallées de Lucerne, Pérouse et Saint-Martin, d'avoir des relations avec les sujets du roi de France et qui ordonnait en même temps aux sujets français d'évacuer les vallées dans l'espace de deux mois. Environ trois mille paysans s'exilèrent. Ils étaient divisés en six colonnes, dirigées par six pasteurs d'origine française. Ils trou-

[1] C'est par erreur qu'il a été imprimé *Félibrige Limousin* dans la *Revue des Langues Romanes*, 1901, p. 191.

[2] C'est le supplément *littéraire* du *Berliner Tageblatt*.

Digitized by Google

vèrent protection auprès du duc Louis de Würtemberg, qui leur assigna comme lieux de résidence les localités suivantes : Durrmenz, Wurmberg, etc. C'était un pays dévasté par la guerre de Trente ans. Les Vaudois habitèrent d'abord des maisons en planches et encore aujourd'hui ils emploient les expressions : *d'arreira la barakka, desubre la barakka.*

Les villages qu'ils fondèrent et qu'ils appelèrent : *la colonie de Villars, la colonie de Pinache, la colonie de Lapérouse*, etc., formèrent pendant longtemps de petites républiques dans le duché de Wurtemberg.

Le français fut, jusqu'en 1823, la langue usitée au temple et à l'école : ils parlaient en même temps le provençal et comprenaient naturellement l'allemand.

Aujourd'hui, parmi les dix villages vaudois, le provençal est connu dans trois villages seulement : *Neuhengstett, Pinache, Serres.*

Le provençal n'y est plus parlé que par les personnes qui ont soixante ans et plus ; la génération actuelle parle exclusivement allemand. A Neuhengstett[1] — qui auparavant s'appelait *Bourset* — il y a environ *quarante* personnes qui parlent la langue de leurs pères ; il y en a *vingt* à Pinache et *vingt* à Serres. Dans les trente premières années du XIX[e] siècle beaucoup de personnes âgées, parmi les femmes surtout, ne savaient pas l'allemand.

***

Le Docteur Fastenrath a interrogé plusieurs habitants, entre autres une vieille dame de Neuhengstett. Elle appelle l'*eau ayage* et le *pain pan.* Mais elle ne connaît ni proverbes ni chansons et ne comprend pas le provençal moderne. Un vieillard de la même localité ne comprit pas davantage.

A Serres, le Docteur Fastenrath[2] fut plus heureux. Il trouva

[1] D'après le Docteur Rössger, qui a étudié la question dans une dissertation de doctorat de Greifswald : *Neuhengstett (Burset)*, 1883. Le Docteur Rössger est actuellement membre du Bureau de Statistique de Stuttgart.

[2] Le Docteur Fastenrath s'était muni pour ses recherches d'un exemplaire de l'*Almanach montpelliérain* publié par le *Félibrige Latin*, sous la direction de M. Roque-Ferrier.

Digitized by Google

une famille entière — la famille GILLE — où le provençal était encore connu et parlé. Un membre de la famille put même lui dire le refrain populaire suivant :

L'orevóts tsánto,
I sáu pa so k' is dit;
I ve k' lu sor a de peira —
I sáu pa n' fa sun nid.

(L'alouette chante — elle ne sait pas ce qu'elle dit — elle voit que le sol a des pierres — et ne sait où faire son nid.) C'est la seule famille qui ait des chances de fournir un lauréat.

A Pinache, enfin, une vieille femme parlait un patois provençal qui fut assez intelligible au Docteur FASTENRATH.

*
* *

Comme on le voit, le provençal des villages de Souabe se meurt ; il est même mort dans la plupart d'entre eux. Il n'était que plus intéressant de recueillir les débris de ce dialecte qui s'éteint. Le prochain concours des *Jeux Floraux* de Cologne nous dira s'il y a encore chez les descendants des Vaudois, quelque poète capable de *trouver* en provençal [1].

J. ANGLADE.

CHRONIQUE

UNE THÈSE DE MÉDECINE. — Nous avons annoncé, dans un de nos derniers numéros, la publication faite par les docteurs Pansier et Laborde [2]. Le docteur Laborde vient de présenter comme thèse, à la Faculté de médecine de Montpellier, une édition d'un manuscrit de la Bibliothèque de Metz contenant le texte latin de l'œuvre de Bienvenu de Jérusalem. La docte Faculté n'est pas habituée à des travaux de ce genre : sauf erreur, on ne lui en avait pas présenté depuis plus de dix ans ; à cette époque, le docteur Dubouchet étudia dans une curieuse brochure quelques usages universitaires du moyen âge. Le

[1] Le Professeur Docteur KARL HAAG, de Stuttgart, est en train d'étudier l'influence de l'allemand sur le patois Vaudois.

[2] *Le Compendil de Bienvenu de Jérusalem...* cf. *Revue des Langues Romanes*, 1901, p. 381.

Digitized by Google

manuscrit publié par le docteur Charles Laborde est de la fin du XIV[e] siècle : c'est un traité complet d'oculistique, avec les traitements extraordinaires de l'époque[1]. Le manuscrit de Metz, comparé aux autres manuscrits de la même famille, amène le docteur Ch. Laborde à émettre cette hypothèse que ces divers manuscrits « ne sont que des variantes d'un cours professé peut-être à Montpellier. »

* * *

M. le docteur GAUFINEZ, lecteur de français à l'Université de Bonn, est nommé *professeur extraordinaire* (professeur-adjoint) de langue et littérature française moderne à la même Université. M. le docteur Gaufinez, qui est Français et qui a passé sa licence ès lettres à la Sorbonne, est en même temps docteur en philosophie de l'Université de Bonn. Il y passa brillamment sa thèse, il y a quelques années, avec une étude sur la syntaxe de Zola dans *Le docteur Pascal*. Nous souhaitons à notre compatriote le plus vif succès dans son nouvel enseignement.

* * *

La *Société de Linguistique* de Paris vient de décerner, pour la première fois, le prix fondé par le prince Alexandre Bibesco, en faveur du meilleur ouvrage relatif à l'histoire des langues romanes en général, et, préférablement, de la langue roumaine en particulier.

Le lauréat, M. Lazare SAINEANU, ancien professeur suppléant à l'Université de Bucarest, est l'auteur d'un important ouvrage, en trois volumes, ayant pour titre : *Influences orientales sur la langue et la civilisation roumaines*. Six autres ouvrages, tous d'un réel mérite et quelques-uns de très grande valeur, avaient été présentés au concours par cinq auteurs différents.

(*Bulletin critique*, 5 septembre 1901.)

* * *

PROGRAMMES UNIVERSITAIRES. — Le *Bulletin administratif du Ministère de l'instruction publique* a publié (n° 1478) la liste des auteurs qui seront expliqués à la licence ès lettres pendant une période de deux ans, à partir de 1902. Voici pour chaque université un relevé des auteurs français indiqués antérieurs au XVII[e] siècle ou, du moins, à la période dite *classique*.

Aix : *Du Bellay*, *Rabelais*. — Besançon : *Ronsard*, *Satire Ménippée*. — Bordeaux : *Montaigne*. — Caen : *Rabelais*, *Marot*, *Régnier*. — Clermont : *Du Bellay*. — Dijon : *Marot*, *La Boétie*. — Grenoble :

[1] Docteur Charles Laborde, *Bienvenu de Jérusalem et son œuvre. — Le manuscrit de la Bibliothèque de Metz*, Montpellier, Impr. Hamelin, 1901, in-8°, 76 p.

Digitized by Google

Ronsard, Le loyal Serviteur. — Lille : *Rabelais, Ronsard, Malherbe.* — Lyon : *Rabelais, Du Bellay.* — Montpellier : *Du Bellay, Rabelais, Malherbe.* — Nancy : *Ronsard.* — Paris : *Marot, Rabelais, Montaigne.* — Poitiers : *Du Bellay, Ronsard, Montaigne, Malherbe.* — Rennes : *Rabelais, Ronsard.* — Toulouse : *Du Bellay.*

***

Le même numéro publie la liste des auteurs espagnols et italiens portés comme textes d'explication du programme de la licence ès-lettres.

Les Universités suivantes sont les seules qui puissent délivrer le diplôme de licencié avec mention *espagnol* : Paris, Bordeaux, Toulouse.

La licence d'italien ne peut être passée que devant les Universités suivantes : Paris, Aix, Marseille, Bordeaux, Grenoble, Montpellier.

Espérons que Montpellier sera ajouté l'année prochaine à la première de ces deux listes.

***

La conférence de langue et littérature espagnole, dont nous avions précédemment fait pressentir la fondation, vient d'être créée à la Faculté des lettres de l'Université de Montpellier, et confiée à M. le professeur Martinenche, agrégé des lettres, précédemment professeur de rhétorique au Lycée de Montpellier. M. Martinenche, docteur ès lettres, est l'auteur d'une thèse remarquée sur *La Commedia espagnole en France* avant Molière. Tous nos souhaits saluent le nouveau cours et le brillant professeur, qui n'est pas un étranger à la *Revue des Langues Romanes*.

***

On sait que les épreuves orales de l'agrégration des lettres et de l'agrégation de grammaire comportent une explication d'un texte d'ancien français. Les textes désignés pour le concours de 1902 sont les extraits de la *Chanson de Roland* et du *Couronnement de Louis*, publiés dans la Chrestomathie du moyen âge de MM. G. Paris et E. Langlois.

Au programme d'agrégation de grammaire se trouvent — pour la première fois, si nous ne nous trompons — les *Juires*, de Robert Garnier. Au même programme figurent quelques extraits de Bonaventure des Périers.

***

Distinction honorifique. — *Mieux vaut tard.....* M. l'abbé Rousselot, directeur du laboratoire de phonétique au Collège de France, a été nommé officier d'Académie.

Le Gérant responsable : P. Hamelin.

Digitized by Google

TABLE DES MATIÈRES

TOME XLIV

ARTICLES DE FOND

Pages.

BERTONI (Prof. G.). — Restitution d'une chanson de Peire d'Auvernhe 159

BOURRILLY (Prof. V.-L.). — Les Français en Piémont. Guillaume du Bellay et le maréchal de Montejehan (1538).. 10

CASTETS (Prof. Ferd.) Description d'un manuscrit des Quatre Fils Aymon et Légende de Saint Renaud 32

GASTÉ (Prof. Armand). — Voltaire et l'abbé Asselin. Une première célèbre au Collège d'Harcourt : La mort de César (11 août 1755) 193

GRAMMONT (Prof. M.). — Onomatopées et mots expressifs..... 97

VÉRAN. — La Femme dans l'œuvre d'Aubanel..... 293

VIANEY (Prof. J.). — Victor Hugo et ses sources : Aymerillot. — Le mariage de Roland. — Les pauvres gens..... 400

TEXTES PROVENÇAUX ANCIENS ET MODERNES

CHASSARY (Prof. Paul). — Brinde prononcé à la Santo Estello de Pau..... 385

— *Au siècle segenc*..... 388

MISTRAL. — *La Respelido*. 5

— *La Cridо de Biarn* 289

STENGEL (Prof. Ed.). — Le Chansonnier de Bernart Amoros. (suite et à suivre)..... 213, 328, 423, 514

Digitized by Google

Pages.

Théron (Prof. G.). — *Contes lengadoucians* (suite et à suivre). 54, 259, 469, 551

Vidal (Auguste). — Établissement du Marché à Montagnac.. 70

— *Costumas del pont de Tarn d'Albi*..... 481

TEXTES ET DOCUMENTS DIVERS

Castets (Prof. F.). — *I Dodici Canti*. Épopée romanesque du XVI^e^ siècle (suite). Chant IX..... 245

Chant X (à suivre)..... 443, 531

Delacrau (Pierre). — Relation du siège de Beaucaire en 1632 (à suivre).. 310

Pélissier (Prof. L.-G.). — Pièces justificatives du texte de Gohory (suite) : — IV. Relations de Maximilien et de Ludovic Sforza (à suivre)..... 342

Ulrich (Prof. Jacques).— Bifrun : La traduction des Actes des apôtres en dialecte haut engadinois (publié par) (suite et à suivre)..... 521

VARIÉTÉS

Anglade (Prof. J.). — Le provençal en Souabe..... 572

Delacrau (Pierre). — Pour l'histoire du Calembour..... 370

Guizot (Prof. Franç.). — Trois lettres inédites..... 79

L.-G. P. — Pour devenir licencié en droit..... 371

Teulié (H.). — *La Santo Estello à Magalouno* (mai 1900)..... 72

BIBLIOGRAPHIE

Abeille. — *Idioma nacional de los Argentinos* (c. r. Grammont). 375

Blanc (A.). — Le livre de comptes de Jacme Olivier, marchand narbonnais du XIV^e^ siècle (c. r. Jeanroy)..... 81

Delignières. — Nouvelles recherches sur le lieu d'origine de Raoul de Houdenc (c. r. Jeanroy)..... 82

Fabrègr. — Histoire de Maguelone, I et II. (c. r. Castets)... 163

Favre (L'abbé). — Œuvres. (Édit. C. Coulet) (c. r. Anglade). 378

Digitized by Google

Pages.

JOURDANNE. — Carcassonne (c. r. L.-G. P.)..... 279
— Folk Lore de l'Aude (c. r. PÉLISSIER)..... 282
Libre Nouvial de Madoumaiselo Roso Laforgo e dal Viscomte Bernat d'Armagnac (c. r. ANGLADE)..... 379
MEYER-LÜBKE — *Die Betonung im Gallischen* (c. r. ANGLADE). 87
MISTRAL. — *Mirèio*, édition Koschwitz (c. r. L. de BERLUC-PÉRUSSIS)..... 475
NIGRA. — *Uno degli Edoardi in Italia. Favola o storia?* (c. r. PÉLISSIER)..... 280
— *Il dialetto di Viverone* (c. r. GRAMMONT)..... 377
PARIS (G.) — *Ficatum* en roman (c. r. GRAMMONT)..... 186
PFEIFFER. — « *Outil* ». *Ein problem der romanischen wortforschung* (c. r. GRAMMONT)..... 276
ROHNSTRÖM. — Jean Bodel (c. r. WALLENSKIÖLD)..... 278
Romania, XXIX, 3. (c. r. CONSTANS)..... 89
SCHUCHARDT. — *Romanische Etymologien* II (c. r. GRAMMONT).. 181
SEPET. — Origines catholiques du théâtre moderne (c. r. RIGAL). 188
WILMOTTE. — La naissance de l'élément comique dans le théâtre religieux (c. r. RIGAL)..... 277
WULFF (F.). — La rhytmicité de l'alexandrin français (c. r. GRAMMONT)..... 84
Zeitschrift für romanische Philologie (1899), XXIII, 1. 2. (c. r. ANGLADE),..... 163
Livres annoncés sommairement (ANGLADE)..... 380

CHRONIQUE

Nouvelles diverses..... 94, 190, 284, 382, 479, 574

Erratum..... 192

TABLE DES MATIÈRES..... 577

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

Digitized by Google

APR 1 0 1930

Digitized by Google